CLASSIQUES
DE LA PHILOSOPHIE

SØREN KIERKEGAARD

OU BIEN...
OU BIEN...

TRADUIT DU DANOIS
PAR F. ET O. PRIOR ET M.-H. GUIGNOT
INTRODUCTION DE F. BRANDT

nrf

GALLIMARD

CLASSIQUES DE LA PHILOSOPHIE

SŒREN KIERKEGAARD

Ou bien.. Ou bien...

Traduit du danois par
F. et O. PRIOR et M. H. GUIGNOT
Introduction de
F. BRANDT

nrf

GALLIMARD

CETTE ŒUVRE EST PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE

L'ASSOCIATION FRANCO-DANOISE DE PARIS

ET DU

FONDS DE RASK-ORSTED DE COPENHAGUE

Je la dédie affectueusement à la mémoire de ma chère fille Odette qui m'encouragea à l'entreprendre et, avec sa grande compétence, collabora à l'achèvement d'une grande partie du Tome I.

F. PRIOR.

INTRODUCTION

Soren Kierkegaard est né à Copenhague le 5 *mai* 1813 *et mourut dans cette même ville le* 11 *novembre* 1855. *Ainsi, il ne dépassa pas l'âge de* 42 *ans. Mais si courte que fût sa vie, il parvint à déployer une imposante activité littéraire. Dans l'édition danoise, ses Œuvres comportent quatorze gros volumes. En outre, à sa mort, il laissa un Journal intime commencé à sa vingt-deuxième année et qui se poursuit presque sans interruption jusqu'à sa mort. L'édition danoise complète compte vingt volumes.*

Lorsque Kierkegaard mourut en 1855, *aucun de ses livres n'avait été traduit dans une langue étrangère. Il ne s'en souciait d'ailleurs pas. De fait, ce n'est qu'un demi-siècle après que la traduction allemande de ses œuvres complètes a commencé à paraître. En somme, on peut dire que c'est seulement à partir de* 1900 *que la philosophie internationale a découvert le penseur danois. Mais, une fois la découverte faite, la réputation de Kierkegaard n'a cessé de grandir. Chaque année voit paraître de nouvelles traductions dans l'une ou l'autre des langues principales et le nombre des ouvrages qui lui sont consacrés dans le monde entier est de plus en plus considérable. De même que Stendhal a eu, bien des années après sa mort, une renaissance dans les milieux littéraires, de même Kierkegaard jouit à présent dans le monde philosophique de la plus grande actualité.*

Et ceci à juste titre. On peut dire en effet que son œuvre n'a pas sa pareille dans la littérature internationale. Philosophie et art s'y réunissent en un ensemble tel qu'on n'en avait jamais vu auparavant. C'est un esprit génial et extraordinairement riche qui s'y manifeste. Sa production fait l'effet du jaillissement constant d'une source inépuisable. Il a lui-même qualifié de « démoniaque » sa capacité de création. Sa pensée est d'une exceptionnelle précision et, en même temps, très nuancée dans son expression. Son sens psychologique se meut avec autant de sûreté dans le lyrisme et la clarté que dans les abîmes les plus profonds et les plus obscurs de l'âme. A l'égard de la forme, il sait jouer de presque toutes les cordes de l'âme : la haute éloquence, l'esprit mordant, la gravité sereine, la vive sensibilité, l'ironie voilée, la raillerie acérée. Chaque phrase écrite par lui porte l'empreinte de son style, et l'émotion qu'il y met lui est absolument propre.

Les lecteurs français qui désirent étudier l'étrange philosophie de Sören Kierkegaard feront bien de commencer par Enten-Eller. *L'auteur considérait lui-même cet ouvrage comme un des fondements de la partie essentielle de sa philosophie qu'il appelait « la philosophie des stades de la vie » ou « la philosophie des sphères d'existence ». Ces termes correspondent à peu près à ce que les Allemands appellent « Lebensphilosophie ». Il y distingue trois stades principaux : le stade esthétique, le stade*

éthique et le stade religieux. De plus il existe deux « stades intermédiaires » : le stade ironique, qui forme l'intermédiaire entre l'esthétique et l'éthique, et le stade humoristique qui se place entre les stades éthique et religieux. Dans une suite d'ouvrages pseudonymes ayant paru au cours des années 1843-46, *Kierkegaard a traité ces stades à la fois en philosophe, en psychologue et en artiste. Les plus importants sont :* Enten-Eller, La Répétition, Crainte et Tremblement, le Concept d'angoisse, Les Etapes sur le chemin de la Vie *et* Postscriptum non scientifique.

Enten-Eller *qui parut en* 1843, *lorsque Sören Kierkegaard était dans sa trentième année, traite d'une manière particulièrement détaillée des stades esthétique et éthique. Comme tous ses autres ouvrages, celui-ci est profondément enraciné dans la personnalité de Kierkegaard. C'est pourquoi nous allons d'abord mentionner les périodes les plus importantes de sa vie avant* Enten-Eller; *ensuite nous passerons à la composition et au sens de cette œuvre.*



Sören Kierkegaard était le plus jeune de sept enfants. Lorsqu'il naquit en 1813, *son père avait* 56 *ans, sa mère* 45. *Tous deux étaient originaires du Jutland et de famille pauvre. Le père était de la côte Ouest du Jutland qui est connue pour la rudesse de son climat et pour l'extrême pauvreté de son sol. Dans son enfance, son père avait gardé les moutons sur la lande et cruellement souffert du froid, de la faim, de la misère; mais à* 12 *ans, il fut envoyé à Copenhague auprès d'un parent qui était commerçant, chez qui il fit son apprentissage et auquel il succéda à l'âge de* 24 *ans. Comme tant de Jutlandais, aussi économes que les Auvergnats, il sut mettre de l'argent de côté, si bien qu'à* 40 *ans il put vendre sa maison de commerce et, pendant le reste de son existence, mener une vie de rentier aisée. Il ne mourut qu'en* 1838, *âgé de* 82 *ans, alors que son fils, le philosophe, en avait* 25.

La personnalité du père de Kierkegaard a eu pour son fils la plus grande importance. C'était un homme fort intelligent et qui s'intéressait vivement aux problèmes d'ordre spirituel. Bien qu'autodidacte, il s'occupait et de théologie et de philosophie. Sa conception de la vie était pessimiste et il éleva ses enfants d'une manière patriarcale et dans un christianisme très sévère. Son fils a dit que, d'un point de vue humain, son éducation avait été insensée, étant donné que son père avait mis sur ses épaules enfantines une charge si pesante de pensées religieuses que même des adultes auraient pour la plupart succombé sous le faix. Périodiquement, le père souffrait de violents accès de mélancolie, de sentiment du péché et de conflits religieux, au cours desquels il doutait en particulier du salut de son âme. C'est à coup sûr de son père que Kierkegaard a hérité les traits les plus manifestes de sa personnalité : ses dons intellectuels éminents, sa pénétration, son imagination passionnée et ses crises périodiques d'écrasante tristesse et de profond sentiment du péché.

Kierkegaard passa son baccalauréat à 17 *ans, en* 1830, *et*

commença ses études de théologie à l'Université de Copenhague. Mais il se fatigua vite du travail régulier et passa par une série de violentes crises morales dont on trouve la trace dans les notes datant de sa jeunesse. Il se sentait dans l'incertitude à l'égard de sa « mission » et portait le plus ardent intérêt au problème des diverses conceptions de la vie. Il était à la recherche de « l'idée pour laquelle il voulait vivre et mourir ».

Le point culminant de cette période de fermentation fut marqué par un événement extérieur qu'il appelle lui-même « le grand tremblement de terre » et qui se produisit vraisemblablement vers 1834-1835 lorsqu'il était âgé de 21 ou 22 ans. Il en parle dans son Journal en ces termes : « Ce fut alors que survint le grand tremblement de terre, le terrible renversement qui, soudainement, m'imposa une nouvelle et infaillible loi d'interprétation de tous les phénomènes. Je devinai que le grand âge de mon père n'était point une bénédiction divine, mais plutôt une malédiction; que les remarquables facultés intellectuelles de notre famille étaient uniquement destinées à se déchirer mutuellement; je vis en mon père un malheureux qui devait survivre à nous tous, dressé comme une croix sur la tombe de toutes ses espérances; je sentis croître autour de moi le silence de la mort. Un péché devait peser sur la famille entière, une punition de Dieu planait au-dessus d'elle : elle était condamnée à disparaître, à être effacée par la main puissante de Dieu, exterminée comme une expérience manquée, et je ne pus trouver de soulagement, parfois, que dans cette idée que mon père avait été chargé de la lourde mission de nous rassurer par les consolations de la religion, de donner le viatique, afin qu'un monde meilleur nous fût au moins ouvert, même si nous devions perdre tout dans le monde d'ici-bas, même si nous étions frappés de la punition que les Juifs demandaient toujours pour leurs ennemis : que notre souvenir fût complètement exterminé, qu'on ne nous retrouvât plus. »

On ne sait pas encore au juste quels sont les événements auxquels Kierkegaard fait allusion. Mais il est de fait qu'au cours des années 1832-34 il y eut dans sa famille un nombre frappant de morts. En 1834 il ne restait plus en vie que le vieux père et deux enfants, à savoir Kierkegaard et l'aîné de ses frères. La mère mourut ainsi que cinq de ses enfants. Cette pensée s'est incrustée en lui que les enfants devaient tous mourir avant le père et que c'était là la punition de Dieu de quelque péché commis au cours de l'existence de la famille. Cette idée, que plus tard il avoua être une « idée fixe », révolta le jeune Kierkegaard. Il se jeta dans la vie pour, au moins, avoir vécu pendant qu'il en était encore temps. Il abandonna ses études et fréquenta des milieux d'écrivains et d'acteurs de mœurs légères. « Il vivait dans le monde », comme il disait lui-même et faisait des dettes assez considérables dans les cafés et restaurants. Cette période atteignit son point culminant en 1836 et elle influença notablement la destinée de Kierkegaard. Sans qu'on sache exactement ce qui lui était arrivé, il se sentit comme un « pénitent » pendant tout le reste de sa vie. Il rompt avec son vieux père dont il avait été le fils préféré. Il rompt également avec son frère aîné. Ainsi qu'il ressort de son journal, il quitte en 1837 la maison paternelle et vit pendant quelque temps à peu près isolé, dans un état d'esprit

étrangement désaxé, passant par des alternatives d'exaltation et de dépression.

En 1838, *alors qu'il avait* 25 *ans, son père meurt à l'âge de* 82 *ans. Donc, il ne devait pas mourir avant lui comme il l'avait cru. Il se décida maintenant à achever ses études théologiques et passa en* 1840 *son examen afin d'accomplir une promesse faite à son père. Peu de temps après son examen, il se fiança avec une charmante jeune fille de* 17 *ans tandis que lui-même en avait* 27. *Or, il se rend bientôt compte qu'avec une nature aussi « profondément mélancolique » que la sienne, il ne peut se marier. Après une année très douloureuse de fiançailles, il brise en* 1841 *son engagement. C'est au cours de la même année qu'il écrivit une thèse géniale de doctorat :* Le Concept d'ironie ayant surtout trait à Socrate. *Un des points essentiels de cet ouvrage consiste en une comparaison entre l'ironie germano-romantique et celle de Socrate.*

Le père avait laissé une grosse fortune et le fils put donc vivre en littérateur indépendant. Kierkegaard n'a jamais exercé de profession. En 1841, *il partit pour Berlin afin de suivre l'opposition qu'au cours de la même année Schelling devait faire à la philosophie de Hegel. Kierkegaard fut bientôt de l'avis que Schelling « radotait prodigieusement » et au lieu de le suivre, il employa son séjour à Berlin en* 1841-42 *à écrire sur un rythme vertigineux un ouvrage dont le plan pendant longtemps avait occupé sa pensée :* Enten-Eller, *qui parut à Copenhague en février* 1843. *Grâce à ce travail, il devint célèbre du jour au lendemain. Avec une capacité de production exceptionnelle, il poursuit de* 1843 *à* 46 *le succès qu'il avait obtenu avec les ouvrages que nous venons de mentionner plus haut. Leur ensemble constitue sa philosophie des stades de la vie; il est intitulé* Œuvres pseudonymes *parce qu'aucun de ces ouvrages n'a paru sous son nom, mais sous différents noms inventés, à savoir : Victor Eremita, Constantin Constantius, Johannès de Silentio, Vigilius Haufniensis, Hilarius Bogbinder (le Relieur) et Johannès Climacus. Entre ces pseudonymes et la vie de Kierkegaard il existe d'ailleurs une relation subtile.*



Comme nous l'avons déjà dit, Kierkegaard distingue entre trois stades principaux : le stade esthétique, le stade éthique et le stade religieux. La caractéristique la plus abstraite des trois stades peut être exprimée en disant que l'esthéticien est l'homme qui vit dans l'instant, dans le moment isolé, que le moraliste, ou comme on dit en danois, « l'éthicien », est celui qui vit dans le temps, dans la continuité vitale et que le religieux est celui qui vit en rapport avec l'éternité, c'est-à-dire pour lequel l'instant et le temps, le temporel, n'ont d'importance qu'en rapport avec l'éternité.

Enten-Eller *ne traite que des stades esthétique et éthique; la composition de l'ouvrage peut paraître très simple. Dans son avant-propos, Victor Eremita, l'éditeur fictif, raconte qu'il a trouvé les manuscrits dans un vieux secrétaire. Il se rend*

bientôt compte que ceux-ci proviennent de deux personnes qu'il appelle A... et B... En conséquence, il divise Enten-Eller *en deux parties, dont la première renferme les manuscrits de A..., la seconde ceux de B...*

Dans la première partie, nous trouvons un jeune homme qui est un esthéticien au sens philosophique du mot. Il esquisse, dans une série de huit essais, la philosophie de l'esthéticisme à laquelle il adhère. Pour les esthéticiens, la jouissance est le but de l'existence. Ils vivent dans l'instant et cherchent le plaisir dans l'instant. Dans ce stade, il s'agit de se garder de tout ce qui est lien et devoir, de planer au-dessus de l'existence, de ne toucher que par une tangente au cercle de la vie, d'éviter par exemple l'amitié, le mariage, l'attachement à une profession. Toute répétition émousse le sentiment. Il faut constamment chercher le changement et prendre une attitude arbitraire en face des problèmes de l'existence. Le plus caractéristique des huit essais est le dernier : le célèbre Journal du Séducteur.

Dans la seconde partie, il est question de la philosophie du moraliste (de « l'éthicien »). La parole est au conseiller Wilhelm. C'est un ami de l'esthéticien, plus âgé que lui, et marié. Il a lu ses manuscrits et dans deux très longues lettres à son jeune ami, il s'efforce de combattre ses points de vue et de plaider devant lui la cause de l'éthique pour l'y convertir. Aux yeux des moralistes, le sens de l'existence est de vivre sous le signe de la responsabilité et du devoir. Tandis que les esthéticiens vivent dans l'instant, les moralistes vivent dans le temps. Ils s'imposent des devoirs et des missions dans la société, et leur attitude à l'égard du problème des sexes s'exprime dans le mariage. Loin de s'attacher à éviter la répétition, ils la cherchent au contraire. Ils ont décidé de vivre leur vie sous les catégories du bien et du mal, alors que les esthéticiens se placent en dehors du bien et du mal. Le conseiller Wilhelm fait ressortir aux yeux de son correspondant qu'en fin de compte la conception esthétique de l'existence est du désespoir ou qu'elle aboutit au désespoir. Pour le conseiller, « ou bien — ou bien » signifie qu'on a à choisir entre la conception esthétique et la conception éthique.

Or, sur un point particulier, la composition de Enten-Eller *semble plus compliquée. En réalité, il y a* deux *esthéticiens dans la première partie et Kierkegaard lui-même l'a nettement dit. Mais nous ne savons pas pourquoi les Kierkegaardiens ont négligé sur ce point les paroles de Kierkegaard et se sont presque toujours exprimés comme s'il y avait seulement l'esthéticien, le jeune homme que l'éditeur fictif, Victor Eremita, nomme A... Toutefois, l'esthéticien A... raconte lui-même que des huit essais formant la première partie de* Enten-Eller, *il n'en a écrit que les sept premiers, tandis que le huitième, le* Journal du Séducteur, *est écrit par une de ses connaissances qu'il nomme Johannès. L'esthéticien A... n'est donc que l'éditeur du* Journal du Séducteur. *Par conséquent, il est question de deux esthéticiens dans la première partie de* Enten-Eller : *A... et Johannès. Ceci n'est pas sans importance quand nous posons la question : quelle est la part de la vie, de la réalité, de l'élément historique, dans* Enten-Eller?



En ce qui concerne l'esthéticien A..., la chose est simple. Ce personnage n'est qu'une description à la fois réaliste et poétique de Kierkegaard lui-même, tel qu'il était dans les années les plus mélancoliques de sa jeunesse, notamment de 1836 *à* 1839 *environ, c'est-à-dire de sa vingt-troisième à sa vingt-sixième année. Pour le prouver, il suffit d'analyser l'esthéticien A... et de le comparer avec le journal de Kierkegaard dans ces mêmes années et avec tout ce qu'on sait de lui par ailleurs. Par exemple, presque tous les* Diapsalmata *sont des notes très personnelles, extraites du journal, surtout de la période* 1836-39. *Le journal du frère de Kierkegaard, écrit dans les mêmes années et qui existe en manuscrit, montre en outre que ce que Sören a écrit dans son journal, il avait raison de l'écrire. Nous donnons un exemple de ce genre de recherche de la réalité perdue.*

Ecoutez ce Diapsalma, si curieux, en apparence :

« Je n'ai le cœur à rien. Je n'ai pas le cœur de monter à cheval, le mouvement est trop violent; je n'ai pas le cœur de marcher, c'est trop fatigant; ni de me coucher, car, ou je dois rester couché et je n'en ai pas le cœur, ou je dois me lever à nouveau et je n'ai pas davantage le cœur de le faire. Summa summarum : *je n'ai le cœur à rien. » Ce Diapsalma remonte à une note de l'été* 1837, *ainsi conçue : « Je n'ai le cœur à rien, je n'ai pas le cœur de marcher — cela fatigue; je n'ai pas le cœur de me coucher, car ou bien je resterais longtemps étendu et je n'en ai pas le cœur, ou bien je me relèverais tout de suite, et je n'ai pas davantage le cœur de le faire; je n'ai pas le cœur de monter à cheval — c'est un exercice trop violent pour mon apathie; j'ai le cœur seulement d'aller en voiture, et, commodément, régulièrement bercé, de laisser une quantité d'objets glisser devant mes yeux, de m'arrêter à chaque beau site rien que pour sentir ma langueur... Bref, je n'ai pas le cœur non plus d'écrire ce que j'ai écrit, et je n'ai pas davantage le cœur de l'effacer. »*

Georges Brandès avait déjà relevé la correspondance entre le Diapsalma que nous avons lu tout à l'heure et ce passage du journal. Mais nous pouvons aujourd'hui faire un pas de plus et, dans une certaine mesure, contrôler l'exactitude de ce dernier par rapport aux faits. Le frère aîné de Kierkegaard écrivait ceci dans son journal à la même date : « Ces jours-ci, Sören est peut-être plus déprimé que jamais par la méditation, principalement sur son état de santé qui le rend malheureux, inapte à rien, presque fou. Un voyage d'agrément... n'a servi absolument à rien, à en juger par ces derniers jours, où son état a été assez grave. »

Cet exemple est instructif. Au total, on peut dire que les Diapsalmata constituent, sous une forme aphoristique, des fragments de l'histoire intime de Kierkegaard dans ses années de jeunesse. Au cours de ces années, Kierkegaard a beaucoup réfléchi sur la nature et la cause de sa mélancolie. Il dit par exemple dans son journal, que ce dont il souffre, c'est de ce que les moines du Moyen Age appelaient acedia. *Il dit aussi que son père souffre de la même maladie, qu'il appelle le* calme désespoir, *terme qui a beaucoup impressionné Kierkegaard. « Où mon père a-t-il*

trouvé ces mots?» — se demande-t-il. Dans un autre passage Kierkegaard parle simplement de spleen. Il y a quelques années, le psychiatre danois bien connu Hjalmar Helweg a écrit un grand ouvrage, qui malheureusement n'est pas traduit, sur la psycho-pathologie de Kierkegaard[*]. *Helweg considère que celui-ci était un manio-dépressif. Il s'efforce de montrer, à l'aide du journal, que l'humeur de Kierkegaard a passé par des alternatives de dépression et d'excitation sans causes extérieures et rationnelles. Dans les années* 1836-1839, *il a eu notamment de grandes périodes de dépression.*

Quand on a ainsi analysé la personnalité de l'esthéticien A..., on ne comprend pas du tout qu'on ait pu l'identifier avec l'autre esthéticien, Johannès le Séducteur. Celui-ci est, à bien des égards, presque le contraire du premier. Le Séducteur aime la vie. C'est un homme fort et actif. Il est toujours à la chasse du plaisir, il aime la femme, le vin et l'art. Comment se fait-il que Kierkegaard ait réuni ces deux personnages si différents, le mélancolique et le jouisseur, dans la même catégorie : celle des esthéticiens? Cette question nous a conduit à analyser de près le sens du stade esthétique. Mais il faut que nous nous bornions ici à donner brièvement notre conclusion.

La conception que Kierkegaard se fait du « stade esthétique » peut être caractérisée comme négative par rapport au stade éthique et au stade religieux. Ce qu'il y a de commun pour les esthéticiens, c'est qu'ils se tiennent en dehors de la vie éthique, de la vie sociale avec ses obligations et ses devoirs, et en dehors de la vie religieuse, des rapports avec Dieu. Dans la langue moderne, on peut dire que le stade esthétique est a-éthique et a-religieux. Selon Kierkegaard, il y a différents types d'esthéticiens, les trois plus caractéristiques étant symbolisés par ces figures légendaires : Don Juan, Faust et Ahasvérus. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont tous trois en dehors de la vie éthique et de la vie religieuse. Mais entre eux, ils sont différents. Don Juan représente la jouissance, *Faust :* le doute, *Ahasvérus :* le désespoir. *Pour Kierkegaard, ces trois figures ne constituent pas seulement des types historiques, elles sont des types humains qui se rencontrent également de nos jours et l'on peut, dans la vie réelle, trouver des personnes qui leur ressemblent d'une manière plus ou moins complète. Il semble que Kierkegaard ait de bonne heure conçu l'idée des trois principaux types d'esthéticiens. Dans le* Journal, *il écrivait par exemple en mars* 1836 : *« Les trois grandes idées (Don Juan, Faust et Ahasvérus) représentent pour ainsi dire la vie en dehors de la religion sous ses triples tendances, et c'est seulement quand, dans l'existence, ces idées se manifestent dans l'individu et deviennent médiates, qu'apparaissent la vie morale et la vie religieuse : ainsi, mon point de vue sur ces trois idées est en rapport avec ma conception dogmatique. » On voit ici les trois types de l'esthéticisme et on voit également le stade esthétique placé avant le stade éthique et le stade religieux.*

A notre avis il n'est pas douteux que Kierkegaard rattache son

(*) Hjalmar Helweg : *Sören Kierkegaard.* En psykiatrisk Studie. Copenhague, 1933.

propre cas au type d'un Ahasvérus, bien qu'il ne l'ait jamais dit expressément. Que l'esthéticien A... soit un Ahasvérus, en ce sens qu'il représente le désespoir, *c'est ce qui est évident. Mais dans la catégorie d'Ahasvérus, il y a aussi un élément autre et plus profond. Pourquoi Ahasvérus était-il en dehors de la société et de la religion? Parce qu'il avait été banni par Dieu. Or, c'était précisément la conception de Kierkegaard pendant ses années de jeunesse ainsi qu'il ressort du morceau traitant du « grand tremblement de terre » que nous venons de citer plus haut. Pourquoi cette condamnation? Le cas d'Ahasvérus encore une fois. Parce que, comme Ahasvérus, le père de Kierkegaard avait un jour dans sa misérable enfance blasphémé. Nous le savons de Sören Kierkegaard lui-même et de son frère, l'évêque. Mais reprenons le fil de notre pensée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Kierkegaard dans* Enten-Eller *s'est dépeint lui-même dans l'esthéticien A..., un esthéticien qui représente le désespoir, et qu'il faut se garder de confondre avec le Séducteur qui représente la jouissance et par conséquent un tout autre type d'esthéticisme.*



La question se pose de savoir si Johannès le Séducteur est basé sur une réalité. Nous avons essayé ailleurs de démontrer que tel est le cas. Tout porte à croire que Johannès donne une image « idéalisée » du remarquable esthéticien danois P.-L. Möller. Il était né en* 1814 *et il avait donc un an de moins que Kierkegaard. Pendant des années, Kierkegaard et Möller ont suivi les mêmes cours à l'Université. De bonne heure, P.-L. Möller se fit un nom comme critique littéraire. Il avait également des dons de poète et publia plusieurs recueils de poésies, le premier en* 1840 *ayant surtout trait à des sujets érotiques. C'était un esprit clair et vigoureux. Dès sa jeunesse, il avait étudié de préférence la littérature française de son époque, et sa principale œuvre, qui lui valut la médaille d'or de l'Université, porte sur la poésie française contemporaine. Quand il lui fallut s'expatrier, il choisit Paris comme lieu de résidence. Il y vécut les dernières années de sa vie, de* 1851 *à* 1865, *année où il mourut à l'âge de* 51 *ans de paralysie générale dans une maison de santé de Rouen. Dans la théorie et dans la vie, il représentait par excellence le type d'esthéticisme que Kierkegaard symbolise dans Don Juan.*

Enfin, il y a dans Enten-Eller *un troisième personnage, le conseiller Wilhelm, d'après la fiction l'auteur de la deuxième partie de l'ouvrage. Autant que nous avons pu constater, tout porte à croire que, ici aussi, Kierkegaard travaille sur un modèle vivant. Effectivement il s'appelait Wilhelm, plus exactement Peter-Wilhelm Jacobsen, né à Copenhague en* 1799 *et mort dans cette ville en* 1849; *en* 1833, *il fut effectivement nommé conseiller à la Cour d'Appel de Copenhague. Jacobsen était un personnage*

(*) *Le Jeune Sören Kierkegaard.* Copenhague 1929. Ce livre n'est pas traduit; mais dans un essai sur « Ce qu'il y a de réalité dans les œuvres de Sören Kierkegaard » (*Revue Philosophique,* 1938), le lecteur intéressé pourra trouver un compte rendu de quelques-uns des points essentiels.

très instruit, historien et romancier. Sous différents rapports, il est possible de comparer le portrait que Kierkegaard nous donne de lui avec la réalité. Ici également, nous renvoyons aux études signalées ci-dessus.

⁂

Soulignons enfin que la question de savoir si Enten-Eller *repose éventuellement sur une base de réalité, n'a qu'un intérêt secondaire. L'ouvrage plaide sa propre cause et le fait de façon inoubliable. Ce n'est que pour empêcher un malentendu que nous avons parlé de la base de réalité. Les lecteurs de Kierkegaard peuvent facilement avoir l'impression que par leur tendance idéaliste et romantique, ses œuvres s'éloignent de la réalité. Jusqu'à un certain point, cette impression est exacte, car Kierkegaard est partout à la recherche de « l'idée ». Mais cela n'empêche pas que dans son ouvrage, il se fonde sur la réalité la plus solide. Sa philosophie traitant des « stades de la vie » n'est pas uniquement une construction. Il s'est appliqué à placer les différentes personnalités de sa connaissance dans des stades déterminés. D'ailleurs, il souligne lui-même que les stades sont représentés comme des idéalisations desquelles la réalité concrète ne s'approche qu'approximativement.*

En ce qui concerne la philosophie des stades, Kierkegaard attache une importance spéciale à démontrer qu'on ne peut aller d'un stade à l'autre que par un « saut ». L'esthéticien ne peut devenir moraliste (« éthicien ») qu'à l'aide d'un « saut » et ce dernier ne peut devenir religieux que par un « saut », c'est-à-dire par un changement décisif de tout son état d'esprit. Dans ce sens, Kierkegaard tient les différents stades bien délimités. Chaque stade a ses prémisses spécifiques. Toutefois, une personne peut très bien « sauter » d'un stade à l'autre. Il y a également lieu de croire que dans l'ordre formel des stades, Kierkegaard a vu un ordre réel de succession, une chronologie plus ou moins nettement applicable à la vie de beaucoup de personnes. Cet ordre formel est le suivant : le stade esthétique —> le stade ironique —> le stade éthique —> le stade humoristique —> le stade religieux. Quelle en est la signification dans un ordre chronologique? Prenons comme exemple un jeune homme. Il commence peut-être sa vie comme esthéticien; le but de la vie est tout simplement de jouir de son existence. Tôt ou tard, l'ennui lui vient. Il est mécontent de sa vie, se rend peut-être compte de son vide. Il est possible que pendant quelque temps il fasse semblant d'être « à la page », mais dans le fond de son âme, sa conception de l'esthéticisme devient ironique. Il se trouve alors dans l'état ironique transitoire entre le stade esthétique et le stade éthique. Supposons comme Kierkegaard qu'un jour « il choisisse le stade éthique ». Il vit maintenant en citoyen, responsable du bien et du mal qu'il fait. Le but de l'existence se trouve dans la vie sociale et dans la famille. Mais est-ce là le but final de la vie? Peut-être qu'un jour il sourira des moralistes sérieux qui considèrent cette vie temporelle comme la seule. Il commence à croire que la vie éthique doit être vue sur un fond

d'éternité. Il se trouve alors dans le stade humoristique transitoire qui forme l'analogie du stade ironique. De même que l'ironiste observe une attitude ironique envers l'esthéticisme auquel jusque-là il s'est donné et dont il ne s'est pas encore tout à fait affranchi, de même l'humoriste observe une attitude humoristique envers une conception considérant le stade éthique comme suprême. Il s'achemine vers le stade religieux qui ne donne un sens à la vie que sur un fond d'éternité. C'est ce qui peut arriver. L'homme est conduit par « sauts » du stade esthétique au stade religieux. Toutefois, pour Kierkegaard il n'y a aucune nécessité logique ou nécessité psychologique dans ce développement. Chaque stade a ses prémisses qui logiquement ne peuvent se dépasser. Autrement dit : certaines personnes restent toute leur vie esthéticiens, d'autres moralistes, d'autres encore humoristes, etc. L'essentiel pour Kierkegaard est que l'individu, à n'importe lequel de ces stades où il se trouve, « réalise l'idée du stade ».

Quant à lui-même, Kierkegaard s'était rendu compte en 1840, *lorsqu'il avait rompu ses fiançailles, qu'il avait « le choix entre le stade esthétique et le stade religieux ». Il « choisit » ce dernier dans une forme spécifiquement de religion chrétienne. Les écrits les plus profonds sur ce sujet sont* La Maladie mortelle (1849) *et* L'Ecole du Christianisme (1850). *Autant qu'on puisse voir, à aucune époque de sa vie, Kierkegaard n'a douté de la « vérité » de la religion chrétienne. D'autre part, son rapport personnel à la religion chrétienne a été sujet à des oscillations considérables. Dans sa jeunesse il en était « scandalisé », surtout à cause « du grand tremblement de terre ». Plus tard il évoqua les difficultés intellectuelles de la foi. Pour Kierkegaard la religion chrétienne était d'un bout à l'autre « paradoxe ». Elle était « la croix de la pensée ». Il a développé ce sujet tout au long dans son grand ouvrage systématique intitulé* Postscriptum (1846). *Mais les paradoxes de la foi ne faisaient que l'exciter à une ferveur chrétienne plus profonde. Il était de ceux qui croyaient* quia absurdum est. *La vérité religieuse était pour lui « subjective » ; elle se trouvait dans la « ferveur » de la foi.*

Signalons enfin que dans Enten-Eller, *le stade éthique ne se détache pas entièrement du stade religieux. Il n'est pas « purement humanitaire ». Ce n'est que dans ses écrits ultérieurs que Kierkegaard distingue clairement entre ces deux stades. Cependant, pour le conseiller, le stade éthique est le centre. A la fin de* Enten-Eller *se trouvent quelques pages portant le titre « Ultimatum ». Elles sont présentées comme étant écrites par un prêtre et elles laissent entrevoir le stade religieux proprement dit que Kierkegaard ne développe que dans ses écrits ultérieurs.*

Copenhague, 1942.

FRITHJOF BRANDT.
(*Dr. phil., Professeur à l'Université de Copenhague.*)

(*L'Introduction a été traduite du danois par Mlle Marie-Louise de Jessen.*)

Il m'est particulièrement agréable, au moment où cette œuvre peut enfin paraître, d'exprimer mes remerciements à tous ceux qui m'ont aidé dans ma tâche.

Je pense d'abord au Fonds de Rask-Oersted de Copenhague dont la Direction n'hésita pas à accorder dès 1932 une subvention assez importante à l'Association Franco-Danoise de Paris qui, sous ma direction et sur l'initiative de MM. Robert de Traz, André Babelon et Denis de Rougemont, avait décidé d'entreprendre une publication collective des œuvres de Sören Kierkegaard, jusque-là presque inconnues en France. Bientôt la Librairie de la Nouvelle Revue Française, Gallimard, marqua à cette entreprise un intérêt dont le résultat déjà très appréciable n'a pas besoin d'être signalé ici, mais les amis du philosophe danois et ses compatriotes ont le droit, et même le devoir, de lui exprimer toute leur reconnaissance. La maison Gyldendal de Copenhague a de toutes manières facilité l'entreprise et nous a permis de profiter des notes des éminents savants danois publiées dans sa grande édition de 1920. M. le Dr. phil. J. Himmelstrup nous a également autorisé à nous servir de son « Lexique des Termes », spécialement écrit pour ladite édition, source inappréciable de renseignements utiles pour ceux qui désirent pénétrer jusqu'au fond la pensée du philosophe et sa terminologie assez particulière.

Je ne veux pas oublier les précieuses indications et les multiples conseils qui m'ont été donnés par M. le Professeur Dr. phil. Paul V. Rubov et par mon regretté ami, le Professeur Dr. phil. Edv. Geismar. Mes bien sincères remerciements sont dus également à M. le Professeur Dr. phil. Frithjof Brandt qui, malgré des occupations très absorbantes, a consenti à écrire la préface de cette traduction. Envers mes collaboratrices françaises, ma regrettée fille Odette, licenciée en philosophie, et Mlle Marie-Henriette Guignot, licenciée ès lettres classiques, mes sentiments de reconnaissance sont infinis, car sans elles je n'aurais sans doute jamais osé assumer une tâche aussi lourde.

FERDINAND PRIOR.

ENTEN-ELLER

(OU BIEN... OU BIEN...)

publié par

VICTOR EREMITA

COPENHAGUE 1843

EN VENTE CHEZ C. A. REITZEL

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ

PREMIÈRE PARTIE

CONTENANT LES PAPIERS DE A

Er da Fornuften alene döbt,
Ere Lidenskaberne Hedninger?

(Les passions sont-elles les païens de l'âme
et la raison seule baptisée?)

YOUNG (1).

AVANT-PROPOS

Peut-être, cher lecteur, as-tu quelquefois douté un peu, malgré tout, de l'exactitude de la célèbre thèse philosophique (2) d'après laquelle l'extérieur est l'intérieur et l'intérieur l'extérieur? Peut-être as-tu, toi-même, gardé un secret dont tu sentais qu'il t'était trop cher, dans son plaisir ou dans sa douleur, pour être communiqué à autrui? Et ta vie t'a peut-être mis en contact avec des hommes que tu soupçonnais dans le même cas, sans que pourtant tu sois parvenu à pénétrer, par ton influence ou ta séduction, ce qui devait rester caché? Et si aucun de ces cas ne s'applique à toi ou à ta vie, ce doute pourtant ne t'est pas étranger; il a parfois flotté dans tes pensées comme un léger fantôme. Un pareil doute survient, puis disparaît et personne ne sait d'où il vient, ni où il va. Pour ma part, j'ai toujours été un peu hérétique sur ce point de la philosophie, c'est pourquoi je me suis habitué, depuis longtemps et aussi bien que possible, à faire mes propres observations et mes propres recherches; j'ai demandé conseil aux auteurs dont je partageais les opinions à cet égard, j'ai, en somme, fait tout ce que je pouvais pour suppléer aux défauts des écrits philosophiques. C'est ainsi que l'ouïe me devint peu à peu le sens favori; car, s'il est vrai que l'intériorité, incommensurable avec l'extérieur, se manifeste par la voix, l'oreille est, de la même façon, l'instrument par lequel cette intériorité est saisie, et l'ouïe le sens à l'aide duquel on se l'approprie. Aussi, chaque fois qu'une contradiction apparaissait entre ce que j'entendais et ce que je voyais, mon doute se trouvait affermi et mon esprit d'observation accru. Le confesseur est séparé par une grille de celui qui se confesse; il ne voit pas, il ne fait qu'entendre. Au fur et à mesure qu'il entend, il se forme une image de l'extérieur; donc, il ne tombe pas dans la contradiction. Mais c'est autre chose pour celui qui voit et entend en même temps et qui s'aperçoit pourtant qu'une grille le sépare de l'interlocuteur. Mes efforts pour faire des observations à cet égard ont produit des résultats fort divergents. Tantôt j'ai eu de la chance, tantôt je n'en ai pas eu, et la chance est indispensable pour bénéficier de ces expériences. Cependant, jamais l'envie de continuer mes recherches ne m'est passée. Il a pu m'arriver de regretter ma persévérance; mais une chance inespérée a pu par ailleurs couronner mes efforts. Précisément, c'est par une telle chance inespérée que d'une manière vraiment étrange, les papiers que j'ai l'honneur de communiquer ici au public me sont tombés entre les mains. Grâce à eux, j'ai eu l'occasion de connaître la vie de deux hommes et par là de fortifier mon doute sur cette thèse suivant laquelle l'extérieur serait l'intérieur. Cela s'applique surtout à l'un de ces hommes. Son extérieur était en complète contradiction avec son intérieur. A un certain degré c'est également

le cas de l'autre, puisque sous un extérieur assez insignifiant il a caché un intérieur remarquable.

Il serait pourtant désirable, pour la bonne règle, que je commence par raconter comment ces papiers sont tombés entre mes mains. Il y a sept ans environ, j'aperçus chez un brocanteur de la ville un secrétaire qui attira mon attention du premier coup. Il était assez usé, point du tout moderne, et pourtant il me séduisit. Il me serait impossible d'expliquer pourquoi, mais la plupart des gens auront eu, sans doute, une expérience semblable. Mon chemin quotidien m'amenait devant la boutique du brocanteur et son secrétaire, et jamais, en passant je ne négligeais d'y porter mes regards. Peu à peu, ce secrétaire entra dans mes habitudes; ce fut une nécessité pour moi de le voir, et à cette fin je n'hésitais pas à faire un détour, si par hasard c'était nécessaire. Plus je regardais ce meuble, plus l'envie de le posséder s'emparait de moi. Je sentais très bien que c'était une envie bizarre, puisque je n'en avais que faire et que l'acquérir aurait été un gaspillage. Mais, comme on le sait, l'envie est très sophistique. Je trouvai prétexte pour entrer chez le brocanteur, je m'enquis d'autres objets et, sur le point de sortir, je lui fis en passant une offre très modeste pour le secrétaire. Je pensais que le brocanteur l'accepterait peut-être. Ç'aurait été alors le hasard qui l'aurait fait tomber entre mes mains. Assurément, ce n'était pas à cause de l'argent que je me conduisais ainsi, mais pour ma conscience. Or, le coup manqua; le brocanteur se montra extraordinairement décidé. J'y passai longtemps encore chaque jour et je regardai tendrement le secrétaire. « Il faut que tu te décides, me disais-je, car s'il se vendait, il serait trop tard; même si dans ce dernier cas tu réussissais à remettre la main dessus, jamais plus il ne te ferait le même effet. » Mon cœur battait lorsque j'entrai chez le brocanteur. Le meuble fut acheté et payé. « Ce sera la dernière fois, pensai-je, que tu seras aussi prodigue; oui, c'est un vrai bonheur que tu l'aies acheté, car chaque fois que tu le regarderas, il te faudra réfléchir sur ta prodigalité; ce secrétaire sera pour toi le commencement d'un nouveau chapitre de ta vie. » Hélas! l'envie est très éloquente, et l'on a toujours sous la main de bonnes résolutions.

Le secrétaire fut monté dans mon cabinet et, de même que, dans la première période de mon aventure, j'avais plaisir à le regarder de la rue, ainsi je passais chez moi devant. Peu à peu j'appris à connaître tout son riche contenu, ses multiples tiroirs et ses cachettes, et mon acquisition me donna satisfaction à tous les égards. Pourtant cela ne devait pas continuer ainsi. Pendant l'été de 1836 mes affaires me permirent d'entreprendre un petit voyage d'une dizaine de jours à la campagne. Le postillon avait été commandé pour 5 heures du matin. Mes malles avaient été faites dès le soir; tout était prêt. Je m'éveillai à 4 heures mais l'image des belles contrées que je devais traverser exerçait sur mon esprit un effet si enivrant que je m'endormis à nouveau ou me plongeai dans de longues rêveries. Mon valet voulut, probablement, m'accorder le plus de sommeil possible, car ce n'est qu'à 6 heures et demie qu'il m'appela. Le postillon sonnait déjà du cor et bien que je sois peu enclin à obéir aux commandements des autres, j'ai toujours fait exception pour le postillon

et pour les raisons poétiques de sa présence. Je fus vite habillé; je me trouvais déjà sur le pas de la porte lorsqu'une idée me vînt à l'esprit : « As-tu assez d'argent dans ton portefeuille? » Il n'y en avait pas beaucoup. J'ouvris le secrétaire pour regarder le tiroir-caisse et emporter tout l'argent que je pourrais. Impossible de bouger le tiroir. Tous les moyens furent vains. C'était aussi fâcheux que possible. Juste au moment où résonnaient encore à mes oreilles les sons attirants du postillon, — rencontrer de telles difficultés! Le sang me monta à la tête, je m'excitai. Comme Xerxès (3), lorsqu'il fit battre la mer, je me décidai à exercer une terrible vengeance. Une petite cognée me fut apportée et j'en portai un coup terrible au secrétaire. Soit que dans ma colère j'aie mal frappé, soit que le tiroir fut aussi têtu que moi, l'effet en tout cas ne correspondit pas à mon intention. Le tiroir était fermé et resta fermé, mais autre chose se passa. Je ne sais pas si mon coup atteignit justement ce point ou si le choc produit sur l'ensemble du secrétaire en fut cause, mais le fait est qu'une porte secrète, que je n'avais jamais remarquée, s'ouvrit brusquement. Elle mit à jour une cachette que je n'avais, naturellement, pas davantage aperçue. Et là, à ma grande surprise, je trouvai une quantité de papiers, ces mêmes papiers qui constituent le contenu de ce livre. Ma décision fut vite prise : je contracterais un emprunt à la première halte. Hâtivement je vidai une caisse d'acajou, qui contenait habituellement quelques pistolets; j'y déposai les papiers; la joie avait triomphé et elle avait acquis un essor inattendu; du fond de mon cœur je demandai pardon au secrétaire pour la rudesse avec laquelle je l'avais traité, tandis que mon doute sur la similitude de l'extérieur et de l'intérieur se trouvait renforcé et que se trouvait confirmée cette maxime, basée sur mon expérience : à savoir qu'il faut de la chance pour faire de telles découvertes.

Au milieu de la matinée j'arrivai à Hilleröd (4), je mis mes finances en ordre et je permis au ravissant paysage de s'ouvrir à mes yeux. Dès le matin suivant je commençai mes excursions, qui cependant furent d'un autre caractère que je ne l'avais pensé primitivement. Mon valet me suivait avec la caisse d'acajou. Je choisis dans la forêt un endroit romantique, où j'étais protégé autant que possible contre toute surprise, et je sortis les documents. Mon hôte, qui s'aperçut de ces fréquentes promenades avec la caisse d'acajou, remarqua spontanément que je m'exerçais peut-être au tir au pistolet. Je lui fus très reconnaissant de cette remarque et ne le contredis point.

Une regard rapide sur les papiers trouvés m'apprit facilement qu'ils formaient deux groupes dont la différence se manifestait même extérieurement. L'un d'eux était écrit sur une sorte de velin-poste, in quarto, et avec une assez grande marge. L'écriture était lisible, quelquefois même pleine de grâce, et gâchée à un seul endroit. L'autre était écrit sur du papier de luxe in folio, en colonnes, comme le sont les documents judiciaires et similaires. L'écriture était nette, un peu étirée, uniforme et égale, elle paraissait être celle d'un homme d'affaires. Leur contenu, lui aussi, se montra immédiatement différent : l'un contenait une quantité de dissertations esthétiques plus ou moins longues, l'autre consistait en deux grandes enquêtes et une autre

moins grande, toutes, à ce qu'il parut, de nature éthique et sous forme de lettres. Après examen minutieux cette différence fut entièrement confirmée, car la dernière catégorie se composait de lettres adressées à l'auteur de la première catégorie.

Il fut cependant nécessaire de trouver une expression plus courte pour désigner les deux auteurs. A cet effet je parcourus les documents très minutieusement, mais je n'ai rien trouvé ou presque rien. En ce qui concerne le premier auteur, l'esthéticien, on ne trouve aucun renseignement. Quant à l'autre, l'auteur des lettres, on apprend que son nom était Wilhelm, qu'il a été Juge au tribunal, mais il n'est pas dit de quel tribunal il s'agit. Si je voulais m'attacher exactement au fait historique et l'appeler Wilhelm, il me manquerait une dénomination correspondante pour le premier auteur; je serais forcé de lui donner un nom arbitraire. C'est pourquoi j'ai préféré appeler le premier auteur A, et l'autre B.

En plus des grandes dissertations, il se trouvait parmi ces manuscrits une quantité de bouts de papier, sur lesquels étaient écrits des aphorismes, des effusions lyriques, des réflexions. L'écriture, déjà, montrait qu'ils étaient attribuables à A, — le contenu le confirma.

J'essayai alors de disposer les papiers de la meilleure manière. Ce fut assez facile en ce qui concernait les papiers de B, une lettre implique l'autre. Dans la deuxième lettre on trouve une citation de la première, la troisième lettre suppose les deux précédentes.

Il ne fut pas aussi facile de disposer les papiers de A. J'ai donc laissé leur disposition au hasard, c'est-à-dire que je les ai laissés dans la disposition même où je les avais trouvés, sans que j'aie pu, bien entendu, déterminer si cette disposition avait une valeur chronologique ou une signification idéale. Les bouts de papier se trouvaient pêle-mêle dans la cachette, je fus donc forcé de leur donner une place. Je les ai mis au début parce qu'il m'a semblé mieux de les considérer comme les premières lueurs de ce que les plus grandes dissertations développent d'une manière suivie. Je les ai appelés Διαψάλματα (5) et j'ai ajouté, comme une sorte d'épigraphe, *ad se ipsum*. Ce titre et cette épigraphe sont, en quelque sorte, de moi, tout en ne l'étant pas. Ils sont de moi parce qu'ils s'appliquent à la collection entière; mais ils appartiennent à A lui-même en ce sens que le mot Διαψάλματα était écrit sur l'un de ces bouts de papier, et les mots *ad se ipsum* (6) sur deux autres. Je fis aussi imprimer, sur le revers de la feuille de titre, une petite strophe française qui se trouvait en tête de l'un de ces aphorismes — conformément à ce que A lui-même a fait plusieurs fois. Et puisque ces aphorismes ont, pour la plupart, une tournure lyrique je crus à propos d'employer le mot Διάψαλμα comme titre principal. Si le lecteur trouve ce choix impropre, je dois à la vérité d'avouer que j'en suis responsable, car, si le mot avait été sans aucun doute employé avec goût par A lui-même, il l'avait été pour l'aphorisme en tête duquel il se trouvait. Je laissai au hasard la disposition des divers aphorismes. Je trouvai naturel que quelques-unes de ces remarques se contredisent parfois, car cela fait essentiellement partie de l'ambiance; je trouvai que ce n'était pas la peine

de les arranger de manière à ce que les contradictions fussent moins frappantes. Je me suis soumis au hasard et c'est ce hasard, par lequel mon attention fut attirée, qui fit le premier et le dernier aphorisme en harmonie, en quelque sorte, l'un avec l'autre. Tandis que l'un ressent, pour ainsi dire, ce qu'il y a de douloureux à être poète, l'autre se donne la satisfaction d'avoir toujours les rieurs de son côté.

Je n'ai rien de spécial à signaler en ce qui concerne les dissertations esthétiques de A. Elles étaient prêtes pour l'imprimerie, et si elles contiennent des difficultés, il faut que je les laisse se défendre elles-mêmes. Pour ma part je dois signaler qu'il se trouve de-ci de-là des citations grecques auxquelles j'ai joint des traductions, faites d'après les meilleures traductions allemandes.

Le dernier des papiers de A est un conte intitulé : *Le Journal du séducteur*. On y rencontre de nouvelles difficultés par ce que A se présente non comme son auteur, mais seulement comme celui qui le publie. C'est un vieux truc de conteur, contre lequel je ne ferai aucune objection si ce n'est qu'il rend ma situation extrêmement compliquée, l'un des auteurs se trouve de cette façon à l'intérieur de l'autre comme certaines boîtes chinoises. Ce n'est pas ici l'endroit de m'étendre sur ce qui étaye mon opinion; je veux seulement remarquer que, d'une certaine manière, toute l'atmosphère de la préface de A dévoile le poète. C'est en vérité comme si A lui-même avait pris peur de son poème qui continue à l'inquiéter comme un mauvais rêve, même pendant qu'il le conte. Si ç'avait été un événement réel dont A aurait été le témoin, ne serait-il pas étrange de ne rien trouver dans la préface du plaisir que lui aurait sûrement donné la réalisation d'une idée très souvent présente à son esprit? L'idée du séducteur se trouve indiquée aussi bien dans la dissertation sur l'érotisme spontané, que dans *Tracés d'ombres*, — là où il est dit que le pendant de Don Juan doit être un séducteur réfléchi qui se trouve dans la catégorie de l'intéressant (7), où il n'est pas question de la quantité de celles qu'il séduit, mais de la manière de les séduire. Je ne trouve aucune trace d'un tel plaisir dans la préface mais plutôt, comme je l'ai dit, celle d'un frisson, d'une certaine horreur qui doit s'expliquer, sans doute, par l'attitude poétique de A envers cette idée. Et je ne serais pas surpris que les choses se soient ainsi passées pour A, car moi aussi, qui n'ai rien à voir avec ce récit et me trouve éloigné de l'auteur réel par deux étapes, moi aussi j'ai été étrangement ému lorsque, dans le silence de la nuit, je me suis occupé de ces papiers. J'ai eu l'impression que le séducteur se dressait devant moi comme une ombre, tandis que ses yeux cherchaient les papiers, et que son regard démoniaque se fixait enfin sur moi et semblait dire : « Eh bien, vous voulez publier mes papiers! C'est tout à fait inexcusable de votre part, car vous épouvanterez ces chères jeunes filles. Mais en revanche, n'est-il pas vrai, vous me rendrez inoffensif, ainsi que mes semblables? Eh bien, vous vous trompez; car je n'ai qu'à changer de méthode, et mes conditions seront encore plus favorables. C'est par bandes que les jeunes filles se jettent tout droit dans les bras lorsqu'elles entendent ce nom séduisant : séducteur! Donnez-moi six mois et je

produirai un conte plus intéressant que tout ce qui m'est arrivé jusqu'ici. J'imaginerai qu'une jeune fille, forte et géniale, aura l'idée originale de vouloir venger son sexe sur moi. Elle pensera pouvoir me forcer à goûter les douleurs d'un amour malheureux. Voilà une jeune fille qui me convient! Je l'aiderais même, si par hasard elle n'arrivait pas à imaginer toute seule cela assez à fond. Je me tordrai comme l'anguille des habitants du pays de Mols (8). Et lorsque je l'aurai menée là où je veux, elle m'appartiendra. »

Mais, peut-être ai-je abusé de ma qualité d'intermédiaire en accablant les lecteurs de mes réflexions. Les circonstances seront mon excuse, je me suis laissé entraîner par la situation délicate dans laquelle je me trouvais, du fait que A se dit celui qui publie et non celui qui a écrit ce conte.

Ce que j'aurai encore à remarquer au sujet de ce conte, je ne le ferai que parce que je me suis chargé de le publier. J'ai cru trouver dans ce conte une chronologie. On rencontre une date par-ci par-là, dans le journal, mais ce qui manque est la précision de l'année. Sur ce point il semble donc que je ne puisse pas aller plus loin; mais en examinant de près les différentes dates, je crus avoir trouvé une indication, car, s'il est bien vrai que chaque année possède un 7 avril, un 3 juillet, un 2 août, etc., il ne s'ensuit pas du tout que le 7 avril de chaque année soit un lundi. J'ai donc fait mes calculs et trouvé que cette coïncidence correspond à l'année 1834. Je ne peux pas déterminer si A a pensé à cela, mais j'incline à ne pas le croire; autrement il n'aurait sûrement pas pris tant d'autres précautions qui sont partout évidentes; ainsi ne trouve-t-on pas non plus dans le *Journal :* le lundi 7 avril, etc., mais seulement 7 avril, et cette partie commence en ces termes : donc lundi prochain, ce qui, justement, détourne l'attention; mais en lisant ce qui se trouve sous cette date, on s'aperçoit que ce devait être un lundi. Pour ce conte j'ai donc une chronologie; mais jusqu'ici tous les essais faits pour déterminer, grâce à elle, les dates des autres dissertations ont échoué. J'aurais très bien pu lui donner la place n° 3, mais, comme je l'ai déjà dit, j'ai préféré me soumettre au hasard et maintenir tout dans l'ordre où je l'ai trouvé.

Quant aux papiers de B, ils s'arrangent facilement et naturellement Mais pour eux, par contre, j'ai fait un changement car je me suis permis de les intituler puisque la forme de lettre empêchait l'auteur de donner un titre à ces recherches. Si donc, après avoir pris connaissance du contenu, le lecteur trouvait les titres mal choisis, je me résignerais à sentir la douleur qu'éprouve celui qui se trompe en voulant faire bien.

On trouve à certains endroits une remarque dans la marge, — je l'ai transformée chaque fois en annotation afin de ne pas empiéter sur le texte ni l'embrouiller.

Quant au manuscrit de B, je ne me suis pas permis d'y faire aucun changement, mais je l'ai strictement considéré comme un document. J'aurais peut-être pu enlever facilement une ou plusieurs petites fautes qui sont assez explicables si on considère qu'il n'est qu'auteur de lettres. Je ne l'ai pas voulu, par crainte d'aller trop loin. Lorsque B prétend que sur 100 jeunes gens qui s'égarent dans ce monde, 99 sont sauvés par des femmes

et 1 par la grâce divine, il est facile de voir qu'il n'a pas été fort en calcul puisqu'il ne trouve aucune place pour ceux qui se perdent complètement. Il m'aurait été facile de modifier un peu les chiffres, mais je trouve que dans l'erreur de calcul de B il y a quelque chose de beaucoup plus beau. B mentionne ailleurs un sage grec du nom de Myson, et dit de lui qu'il jouirait du rare bonheur d'être compté parmi les 7 Sages, si le nombre de ceux-ci était porté à 14. Un instant je ne sus pas du tout où il avait bien pu puiser ces détails et le nom de cet auteur grec. Mon soupçon se porta bientôt sur Diogène de Laerce, et en examinant Jöcher (9) et Moréri (10), j'ai trouvé son nom cité. Cependant le renseignement de B aurait besoin d'être rectifié, car ce qu'il dit n'est pas tout à fait correct, bien qu'une certaine incertitude se montre chez les anciens lorsqu'ils déterminent qui étaient les 7 Sages; toutefois j'ai trouvé que cela n'en valait pas la peine, et il me parut que sa remarque, quoique non tout à fait conforme à l'histoire, avait une autre valeur.

Déjà il y a cinq ans j'étais arrivé jusqu'au point où me voilà maintenant; j'avais disposé les papiers comme ils le sont encore; j'avais pris la décision de les publier, mais je pensais, cependant, qu'il serait mieux d'attendre un peu. Je considérais qu'un espace de cinq ans était raisonnable. Ces cinq années se sont écoulées et je commence là où j'en étais. Je n'ai sûrement pas besoin de certifier au lecteur que je n'ai négligé aucun moyen pour trouver trace des auteurs. Le brocanteur ne tenait aucun livre d'achat et de vente; on sait que les brocanteurs le font rarement; il ne savait plus à qui il avait acheté ce meuble, il crut se rappeler qu'il l'avait eu dans une vente aux enchères mixte. Je n'aurai pas la hardiesse de raconter au lecteur la quantité de vains essais qui m'ont pris beaucoup de temps, d'autant moins que leur souvenir m'est désagréable. Cependant je puis en peu de mots initier le lecteur au résultat, car il était nul.

Une fois décidé à publier ces papiers, un seul scrupule s'est éveillé en moi. Le lecteur me permettra-t-il de parler très franchement? L'idée m'est venue d'une indiscrétion dont je me rendais peut-être coupable envers ces auteurs inconnus. Mais plus je me suis familiarisé avec les papiers, plus ce scrupule-là a diminué. Les papiers sont d'une nature telle que, malgré un examen soigneux, ils ne me donnèrent aucun renseignement; et bien moins encore le feraient-ils pour le lecteur, car j'ose, je crois, me mesurer avec n'importe lequel lecteur, sinon pour le goût, la sympathie et l'intelligence, du moins pour l'application et le zèle. Supposons donc que les auteurs inconnus existent encore, qu'ils demeurent ici en ville et qu'ils prennent connaissance, par hasard, de leurs propres papiers; s'ils gardent le silence, la publication ne révélera rien, car ce qu'on a l'habitude de dire au sujet de toute chose imprimée s'applique, au sens le plus strict, à ces papiers — ils se taisent.

Un autre de mes scrupules était relativement de moindre importance et facile à écarter, et il s'est écarté d'une façon aussi facile qu'inattendue. En effet ces papiers me semblaient pouvoir devenir source d'argent. Je trouvais naturel, bien entendu, d'obtenir une petite rémunération pour mes peines; mais je considérais que les droits d'auteur seraient excessifs pour moi.

On connaît l'histoire des braves paysans écossais de *La Dame Blanche* qui décidèrent d'acheter une terre, de la cultiver et de la donner éventuellement ensuite aux comtes d'Evenel si ceux-ci revenaient. C'est ainsi que je décidai de placer à intérêt la totalité de ces honoraires, afin de pouvoir les rendre, avec intérêts composés, aux auteurs inconnus, si un jour ils se faisaient connaître. Toute la gaucherie dont je fais preuve n'aurait-elle pas déjà convaincu le lecteur que je ne suis ni un auteur, ni un homme de lettres professionnel habitué à publier les œuvres des autres, alors que la naïveté de ce raisonnement suffirait, je crois, à enlever tous les doutes. Et ce dernier scrupule fut écarté d'une manière beaucoup plus facile, — au Danemark des gains même d'auteur ne sont pas le Pérou, et les inconnus auraient dû rester fort longtemps absents pour que leurs honoraires, même augmentés des intérêts composés, pussent acquérir quelque valeur.

Il ne me restait qu'à donner un titre à ces papiers. Je pouvais les appeler Papiers, Papiers posthumes, Papiers trouvés, Papiers égarés, etc., on sait qu'il y a une quantité de variantes, mais aucune d'elles ne me donnait satisfaction. En choisissant le titre j'ai donc pris une liberté et commis une tromperie que je tâcherai de justifier. A force de m'occuper de ces papiers, voilà qu'un trait de lumière m'éclaire et il me saute aux yeux que cela les rendrait plus intéressants de les attribuer à un seul homme. Je sais très bien tout ce qu'on peut objecter à un tel raisonnement, qu'il est non historique, invraisemblable, qu'il est absurde qu'un seul homme puisse être l'auteur de ces deux parties, et de plus que la tentation pour le lecteur est grande de soutenir le calembour : lorsqu'on a dit A, il faut aussi dire B. Malgré cela je n'ai pas pu l'abandonner. Je dirai donc qu'il s'agit d'un homme qui est passé dans sa vie par deux mouvements, ou qui a réfléchi à ces deux mouvements. Les papiers de A contiennent une quantité d'élans vers une conception esthétique de la vie, qui n'aurait probablement pas pu être elle-même exposée dans sa continuité. Les papiers de B contiennent une conception éthique de la vie. En permettant à cette idée d'influencer mon âme je me rendis compte qu'elle pouvait me guider dans le choix d'un titre. Celui que j'ai choisi l'exprime justement. Ce que le lecteur perd par ce titre ne doit pas être grand'chose, car il a le loisir de l'oublier pendant la lecture. Lorsqu'il aura lu le livre, peut-être pourra-t-il se rappeler le titre. Il n'aura plus alors à se demander si finalement A a vraiment été convaincu et s'est repenti, si c'est B le vainqueur, ou si au contraire la conclusion est que B se rendit aux opinions de A. Car à cet égard ces papiers n'ont pas de fin. Si on trouve que ce n'est pas satisfaisant, on ne peut pourtant pas dire que c'est une faute, mais plutôt un malheur. En ce qui me concerne cela me semble heureux. On trouve quelquefois des nouvelles dans lesquelles certains personnages exposent des manières opposées de regarder la vie. La fin est, en général, que l'un convainc l'autre; tandis que la manière de voir devrait se recommander d'elle-même, on impose au lecteur ce résultat historique : l'autre fut convaincu. Aussi je trouve heureux que ces papiers ne donnent aucun renseignement là-dessus. Est-ce que A a écrit ses dissertations esthétiques après avoir reçu les lettres de B, après les avoir reçues son âme a-t-elle continué à se

débattre dans sa sauvagerie indomptable, ou s'est-elle apaisée, je n'en saurais rien du tout, les papiers ne contiennent aucun renseignement à cet égard. Il n'y a rien non plus qui précise ce qu'il advînt de B, s'il a eu assez de force pour maintenir sa conception ou non. Le livre lu, A et B seront oubliés, seules les deux conceptions continueront de s'affronter, sans que telle ou telle personnification vienne apporter une solution définitive.

Je n'ai plus rien à remarquer, j'ai pensé seulement que les honorables auteurs, s'ils avaient eu connaissance de mon entreprise, auraient sans doute voulu joindre à leurs papiers une note à l'intention du lecteur. J'ajouterai donc quelques mots en leur nom. A n'aurait sûrement aucune objection contre la publication de ces papiers et je pense qu'il crierait au lecteur : « Lisez-les ou ne les lisez pas, vous le regretterez également. » Ce que B dirait est plus difficile à déterminer. Peut-être me ferait-il des reproches d'une façon ou d'une autre, surtout en ce qui concerne la publication des papiers de A; il me ferait sentir qu'il y est étranger et qu'il s'en désintéresse. Ceci fait, peut-être s'adresserait-il alors au livre en ces termes : « Enfin, présente-toi au monde, évite, si possible, l'attention de la critique, adresse-toi à un lecteur unique, dans une heure favorable; et si tu rencontres une lectrice, confie-lui : aimable lectrice, tu trouveras dans ce livre certaines choses que tu ne devrais peut-être pas savoir, d'autres choses dont la connaissance, sans doute, te sera utile; lis donc les unes de manière à ce que tu sois, toi qui les a lues (11), comme celui qui ne les a pas lues, et les autres de manière à ce que tu sois, toi qui les as lues, comme celui qui n'a pas oublié ce qu'il a lu. » Moi qui publie les papiers, je n'ajouterai qu'un souhait, c'est que le livre se présente au lecteur à une heure favorable, et que l'aimable lectrice réussisse à suivre exactement les conseils de B.

En novembre 1842.

VICTOR EREMITA.

ΔΙΑΨΑΛΜΑΤΑ

ad se ipsum.

Grandeur, savoir, renommée,
Amitié, plaisir et bien,
Tout n'est que vent, que fumée:
pour mieux dire, tout n'est rien.

PAUL PELLISSON.

Qu'est-ce qu'un poète? Un homme malheureux qui cache dans son cœur de profondes souffrances, mais dont les lèvres sont ainsi faites qu'elles transforment le soupir et le cri qui en jaillissent, en une musique belle. Il partage le sort des malheureux, torturés lentement, à petit feu, dans le taureau de Phalaris (12) — leurs cris n'arrivaient pas à l'oreille du Tyran pour l'épouvanter, mais résonnaient en elle ainsi qu'une douce musique.

Et les gens de se presser autour du poète et de dire: « Chante, chante encore », ce qui veut dire: « Que de nouvelles souffrances tourmentent ton âme et que tes lèvres restent inchangées, car le cri nous angoisserait, mais la musique nous charme. »

Et les critiques s'approchent et disent: «Très bien, ainsi ordonnent les règles de l'esthétique. » Bien entendu le critique et le poète se ressemblent à s'y méprendre, à cela près que le critique n'a pas le tourment au cœur ni la musique aux lèvres. Voilà pourquoi je préfèrerais être porcher à Amagerbro (13) et être compris des porcs, plutôt qu'être poète et mal compris des hommes.

⁂

La première question qu'on pose à un enfant lors d'une éducation sommaire est, comme chacun sait: « Qu'est-ce que l'enfant doit recevoir? » Réponse: « Pan-pan! » Et c'est avec de telles idées que la vie commence, bien qu'on nie le péché originel. Mais à qui donc l'enfant doit-il ses premières gifles, si ce n'est à ses parents?

⁂

J'aime surtout parler avec les enfants; dans leur cas du moins il est permis d'espérer qu'ils deviendront des êtres raisonnables; mais, pour ceux qui le sont devenus — Seigneur Dieu!

⁂

Que les gens sont absurdes! Ils ne se servent jamais des libertés qu'ils possèdent, mais réclament celles qu'ils ne possèdent pas; ils ont la liberté de pensée, ils exigent la liberté de parole.

⁂

Je n'ai le cœur à rien. Je n'ai pas le cœur de monter à cheval, le mouvement est trop violent; je n'ai pas le cœur de marcher, c'est trop fatigant; ni de me coucher, car, ou je dois rester couché et je n'en ai pas le cœur, ou je dois me lever à

nouveau et je n'ai pas davantage le cœur de le faire. *Summa summarum:* je n'ai le cœur à rien.



On sait qu'il existe des insectes qui meurent au moment de la fécondation; ainsi en est-il de toute joie: le moment de la jouissance suprême, le plus riche de la vie, est frère de la mort.



Conseil infaillible aux auteurs.

On jette négligemment sur le papier ses propres pensées, on les fait imprimer et plus tard, en corrigeant les épreuves successives, des idées excellentes en nombre, une à une, surgissent à l'esprit. Prenez courage, vous qui n'avez pas encore osé faire imprimer, les fautes d'impression mêmes ne sont pas à dédaigner, et avoir de l'esprit grâce à des coquilles est encore une façon décente d'être spirituel.



C'est le grand défaut de tout ce qui est humain qu'on ne puisse atteindre l'objet de son désir que par son contraire. Je ne parlerai pas ici des multiples divergences de caractère qui donnent fort à faire aux psychologues (le mélancolique a plus qu'un autre le sens de l'humour, le fastueux celui de l'idylle, le libertin, un sens moral aigu et le sceptique a souvent le plus de sens religieux), mais uniquement rappeler que seul le péché nous fait entrevoir le salut.



Outre mon cercle d'amis nombreux, je possède un confident intime: ma mélancolie. Pendant mes plaisirs, à l'heure du travail, elle me fait signe d'approcher, elle m'attire près d'elle malgré mon corps inerte. Ma mélancolie est la plus fidèle maîtresse que j'aie jamais connue. Qu'y a-t-il alors d'étonnant à ce que je l'aime aussi?



Il y a de prolixes raisonnements qui, dans leur suite infinie, ont avec leur résultat le même rapport que l'interminable série des rois égyptiens avec leur produit historique.



La vieillesse réalise les rêves de la jeunesse: ainsi en est-il de Swift (14); dans son jeune âge il bâtit une maison de fous, il y passe sa vieillesse.



Il y a lieu de s'inquiéter lorsqu'on voit la profondeur d'esprit, pleine d'hypocondrie, dont les Anglais d'autrefois ont usé pour déceler l'équivoque qui est à la base du rire. C'est ainsi que le Dr. Hartley (15) a dit: « dass wenn sich das Lachen zuerst bei Kindern zeiget so ist es ein entstehendes Weinen, welches durch Schmerz erregt wird, oder ein plötzlich gehemtes und in sehr kurzen Zwischenräumen wiederholtes Gefühl des Schmerzens. » (Cf. Flögel: *Geschichte der comischen Litteratur*, I B, p. 50.) Ah! Si tout dans ce monde était un malentendu, si en vérité le rire n'était que des pleurs!



En certaines occasions il est infiniment douloureux de voir une personne tout à fait seule dans le monde. C'est ainsi que je vis l'autre jour une pauvre fille qui se rendait toute seule à l'église pour sa première communion.



Cornélius Népos (16) raconte qu'un général fut cerné dans une forteresse avec toute sa cavalerie; il fit fouetter les chevaux chaque jour pour que cette longue inaction ne leur nuisît pas. De même je me sens en ce moment comme un être assiégé; mais pour que cette vie immobile ne me nuise pas je pleure jusqu'à l'épuisement.



Je dis de ma peine ce que les Anglais disent de leur maison: ma peine « is my castle ». Beaucoup de gens considèrent la peine comme le dernier confort de la vie.



Je me sens comme doit se sentir une pièce d'un jeu d'échecs lorsque l'adversaire dit: cette pièce ne peut pas être déplacée.



Aladin (17) est une pièce très fortifiante parce qu'elle est imprégnée d'une hardiesse géniale, naïve dans tous les désirs les plus étourdis. De nos jours, combien sont-ils, ceux qui osent véritablement désirer, exiger, adresser la parole à la nature — sans le « s'il vous plaît » d'un enfant sage, ni la rage d'un individu égaré? Combien sentent profondément ce dont notre époque parle si souvent — qu'ils ont été créés à l'image de Dieu et possèdent pour cela une vraie voix de commandement? Ne sommes-nous pas tous pareils à Noureddin, avec ses courbettes et ses révérences, craignant d'exiger trop ou trop peu? Ou toute exigence sublime n'a-t-elle pas été réduite peu à peu

à une réflexion maladive sur soi-même, de sorte que les exigences, au lieu de s'adresser à autrui, s'imposent à nous, ainsi que le veut du reste notre éducation, notre dressage?



Je suis découragé comme un *Scheva* (18), faible et négligé comme un *Dagesch lene* (19), je me sens comme une lettre imprimée à rebours dans la ligne, et pourtant hautain comme un Pacha à trois queues, jaloux de moi-même et de mes pensées comme la Banque de ses billets; en somme: aussi réfléchi en moi-même que n'importe quel *pronomen reflexivum*. Oui, si ce qui vaut pour les bonnes actions faites en pleine conscience vaut aussi pour les malheurs et les peines, si ceux qui y participent récoltent leur récompense (20) ici comme là, je serai alors l'homme le plus heureux du monde: car j'anticipe sur tous les chagrins et cependant je les garde toujours.



L'énorme force poétique de la littérature populaire se manifeste entre autres façons par sa puissance de convoitise; par comparaison les désirs sont de nos jours coupables en même temps qu'ennuyeux, parce qu'ils convoitent ce qui appartient au prochain, tandis qu'elle sait très bien que le prochain ne possède pas plus qu'elle-même ce qu'elle cherche, et si son désir est coupable elle crie si violemment qu'elle finit par ébranler les hommes. Elle ne permet pas aux froids calculs d'une intelligence insipide de lui marchander quoi que ce soit. Don Juan s'avance encore sur la scène avec ses 1.003 maîtresses. Par déférence pour la vénérable tradition personne n'ose sourire. Si de nos jours un poète osait une telle chose, on se rirait de lui.



Quel trouble étrange n'ai-je pas éprouvé en voyant rôder par les rues un pauvre homme couvert d'un pardessus vert-clair jaunissant, tout juste digne du rebut. Il me faisait pitié; mais pourtant, ce qui m'a le plus ému était la couleur de son vêtement qui me rappelait avec force mes premiers essais d'enfant dans le noble art du peintre. Cette couleur, justement, était de beaucoup ma préférée. N'est-il pas vraiment triste que ces mélanges de couleurs auxquels je pense encore avec tant de plaisir, ne se trouvent nulle part dans la vie; tout le monde les juge crus et excentriques, bons seulement pour la bimbeloterie de Nuremberg. Le hasard les met-il sur votre chemin, la rencontre en sera toujours aussi désolante. Il s'agira à coup sûr d'un faible d'esprit ou d'un raté, en somme d'un être qui se sent dépaysé dans la vie et qui est désavoué par le monde. Et moi qui toujours badigeonnais mes héros de ce vert-jaune éternellement inoubliable! N'en est-il pas ainsi de tous les coloris de l'enfance? L'éclat de la vie d'alors peu à peu devient trop fort, trop cru, pour nos yeux faiblissants.



Hélas, la porte du bonheur ne s'ouvre pas vers l'intérieur et rien ne sert donc de s'élancer contre elle pour la forcer; elle s'ouvre vers l'extérieur. Il n'y a rien à faire.



J'ose, je crois, douter à peu près de tout; j'ai le courage de lutter, ce me semble, contre tout; mais je n'ose rien admettre, ni posséder quoi que ce soit, ni jouir de rien. La plupart des gens se plaignent du peu de noblesse de ce monde et regrettent que la vie s'écoule autrement que dans les romans où les circonstances sont toujours favorables; moi je regrette que la vie diffère des romans où il faut lutter toujours contre des pères impitoyables, des lutins et des trolls et délivrer des princesses ensorcelées. Que sont-ils, tous ces ennemis rassemblés, auprès de ces formes nocturnes, pâles, exsangues et vivaces, contre lesquelles je lutte et auxquelles j'insuffle moi-même vie et réalité?



Pourquoi mon âme et ma pensée sont-elles si infécondes, et pourtant toujours torturées de douleurs vides, voluptueuses et atroces! La langue de mon âme ne se déliera-t-elle jamais, devrai-je toujours balbutier ? J'ai besoin d'une voix, perçante comme la vue de Lyncée, terrifiante comme le soupir des géants (21), persistante comme les bruits de la nature, mordante comme un souffle givré, malicieuse comme le dédain sans cœur de l'écho, s'étendant de la basse la plus profonde jusqu'aux sons les plus tendres, pouvant moduler depuis le chuchotement sacré jusqu'à l'énergie de la frénésie. C'est là ce qu'il me faut pour ne pas étouffer, pour exprimer ce qui me tient au cœur, pour secouer les entrailles de la colère aussi bien que celles de la sympathie. Mais ma voix est rauque comme le cri de la mouette, ou éteinte comme la bénédiction aux lèvres d'un muet.



Que va-t-il arriver? que réserve l'avenir? Je ne le sais pas, je ne prévois rien. Lorsque d'un point fixe l'araignée se précipite en emportant toutes les conséquences de son acte, elle a toujours devant elle un espace vide où elle ne peut se poser en dépit de ses bonds. Tel est mon cas: un espace vide s'étend toujours devant moi, mais c'est une conséquence située derrière moi qui me pousse en avant. Cette vie est faite à rebours, elle est terrifiante, elle est insupportable.



La première période de l'amour est tout de même la plus belle, car de chaque rencontre, de chaque regard on rapporte quelque nouvelle raison de se réjouir.



Ma conception de la vie est dépourvue de sens. J'ai l'impression qu'un mauvais esprit a placé sur mon nez des lunettes dont l'un des verres grossit prodigieusement, tandis que l'autre diminue tout au même degré.



Le sceptique est un Μεμαστίγομενος (22); comme une toupie sous les coups de fouet, il se tient en équilibre pendant un temps plus ou moins court; pas plus que la toupie il ne peut se maintenir.



De tous les ridicules de ce monde, le plus grand, ce me semble, est d'être affairé, d'être un homme pressé de manger, pressé d'agir. Aussi, lorsque je vois, au moment décisif, une mouche se poser sur le nez d'un tel homme, ou si une voiture le dépasse et l'éclabousse dans une hâte encore plus grande, ou si le pont de Knippel se lève devant lui, ou si une tuile lui tombe sur la tête et le tue, je ris de tout mon cœur. Et qui pourrait s'empêcher de rire? Que peuvent-ils bien accomplir, ces agités infatigables? Ne ressemblent-ils pas à cette femme, surprise par l'incendie de sa maison, qui dans son affolement sauvait les pincettes? Que tirent-ils de mieux, à vrai dire, du grand incendie de la vie?



En somme, je n'ai pas la patience de vivre. Je ne peux pas voir pousser l'herbe, et dans ce cas je préfère alors ne pas m'y intéresser. Mes idées sont des méditations fugitives d'un scolastique ambulant (23), qui en grande hâte se lance à travers la vie. On assure que Dieu satisfait le ventre avant les yeux; je ne m'en aperçois pas : mes yeux sont rassasiés et dégoûtés de tout, et néanmoins j'ai grand'faim.



Qu'on me questionne sur tout ce qu'on voudra, sauf sur mes raisons. On pardonne à une jeune fille de ne pas savoir donner ses raisons, car elle vit, dit-on, de sentiments. Tel n'est pas mon cas. En général j'ai tant de raisons, et le plus souvent si contradictoires, que pour cette raison je ne puis donner mes raisons. Aussi bien se trouve-t-il quelques défectuosités, ce me semble, en ce qui concerne la cause et l'effet. Tantôt de causes énormes, monstrueuses, résulte un effet minuscule, sans importance, parfois même rien du tout; tantôt une alerte petite cause engendre un effet colossal.



Et les innocents plaisirs de la vie! Il faut admettre qu'ils n'ont qu'un seul défaut, leur excès d'innocence. Il est prescrit en outre qu'ils soient goûtés avec mesure. Lorsque mon médecin m'ordonne une diète, cela peut se défendre; je m'abstiens de certains mets pendant un certain temps; mais s'il faut traiter diététiquement une diète — c'est vraiment trop exiger.



La vie m'est devenue un amer breuvage, qu'il me faut pourtant prendre goutte à goutte, lentement et en comptant.



Personne ne revient de chez les morts, personne n'est entré dans ce monde sans pleurer; personne ne nous demande quand nous voulons entrer, quand nous voulons sortir.



Le temps passe, disent les gens, la vie coule comme un fleuve..., etc. Je ne le sens pas, le temps est immobile, tout comme moi. Les plans que je jette en l'air reviennent tout droit sur moi; je me crache au visage lorsque je veux cracher.



Quand je me lève le matin je retourne immédiatement au lit. C'est le soir que je me sens le mieux, lorsque j'éteins la lumière et que je cache ma tête sous l'édredon. Je me soulève encore une fois, je regarde avec un bien-être indescriptible tout autour de moi dans la chambre, et alors bonne nuit, vite sous l'édredon.



A quoi puis-je servir? A rien du tout ou à n'importe quoi. C'est une habileté rare; mais sera-t-elle appréciée? Se peut-il vraiment qu'on engage des jeunes filles qui cherchent une situation « comme bonne à tout faire », ou à défaut de ça : « à faire n'importe quoi? »



Aucune femme en couches n'a de désirs plus étranges et plus impatients que les miens. Ils ont trait, tantôt aux choses les plus insignifiantes, tantôt aux plus sublimes, mais contiennent tous au même degré la passion momentanée de l'âme. Je désire pour l'instant un plat de bouillie de sarrasin. Je me rappelle que pendant mes années d'école j'ai toujours mangé de la bouillie de sarrasin le mercredi. Je me rappelle combien la bouillie était lisse et blanche et le beurre appétissant, combien la

bouillie semblait chaude à voir, et comme j'avais faim, comme j'étais impatient de la manger. Ah! ce plat de bouillie de sarrasin! Pour l'avoir je donnerais plus que mon droit d'aînesse (24).



Le sorcier Virgile (25) se fit couper en morceaux et introduire dans une marmite pour y cuire pendant huit jours et, par ce procédé, rajeunir. Il avait requis quelqu'un pour veiller à ce que personne ne regardât dans la marmite. Cependant, le veilleur ne sut pas résister à la tentation; — c'était trop tôt — avec un cri, Virgile disparut sous l'aspect d'un petit enfant. Moi aussi j'ai sans doute jeté trop tôt un regard dans la marmite, — dans la marmite de la vie et de l'évolution historique, et je n'arriverai jamais à devenir mieux qu'un enfant.



« Il ne faut jamais perdre courage; lorsque les malheurs s'accumulent le plus effroyablement autour de soi, c'est alors qu'on aperçoit une main secourable dans les nuages »; ainsi parla le Révérend Jesper Morten (26) aux dernières vêpres. J'ai l'habitude d'aller et venir en plein air, mais n'ai jamais rien remarqué de semblable. Pourtant l'autre jour j'ai observé pendant une promenade un phénomène de ce genre. En vérité ce n'était pas à proprement parler une main, mais plutôt un bras qui sortait des nuages. Je me plongeai dans mes réflexions. L'idée me vint: « Ah! si seulement Jesper Morten était là pour me confirmer que c'est bien ce phénomène qu'il avait en vue! » Au milieu de ces pensées un passant m'interpelle et, tout en montrant les nuages, me dit: « Avez-vous vu cette trombe d'eau? Il est rare d'en voir dans ces parages; elles enlèvent parfois des maisons entières. » Ah, mon Dieu ! pensai-je, c'est une trombe d'eau. Et je tirai mes chausses au plus vite. Qu'aurait-il donc fait à ma place, monsieur le Révérend Pasteur Jesper Morten ?



Laissons les autres gémir sur la méchanceté de l'époque. Moi, je me plains de sa mesquinerie; car elle est sans passion. Les pensées des hommes sont minces et fragiles comme des dentelles, et eux-mêmes pitoyables comme des dentellières. Les pensées de leur cœur sont trop pauvres pour être coupables. Si un ver de terre nourrissait de telles pensées on pourrait peut-être considérer cela comme un péché, mais non lorsqu'il s'agit d'un homme, créé à l'image de Dieu. Leurs désirs sont mesurés, indolents, leurs passions somnolentes; ces âmes mercenaires accomplissent leur devoir, mais se permettent néanmoins comme les juifs de rogner quelque peu la monnaie; quoique Dieu, pensent-elles, tienne une comptabilité bien ordonnée, on peut le tromper un peu sans trop de risque. Honte à elles ! Voilà pourquoi mon âme se retourne toujours vers l'Ancien Testament et vers Shakespeare. Là du moins on sent que ce

sont des hommes qui parlent: là on hait — là on aime, on tue son ennemi, on maudit sa progéniture à travers toutes les générations — là on pèche.

***

J'emploie mon temps ainsi: une moitié à dormir, l'autre à rêver. Lorsque je dors je ne rêve jamais; ce serait dommage, car le sommeil est la génialité suprême.

***

L'état suprême est, je pense, d'être un homme complet. A présent j'ai des cors au pied, — tout de même c'est toujours un commencement.

***

Ma vie se résoud en rien du tout, en une ambiance, en une seule couleur. Cela ressemble à l'œuvre de cet artiste qui devait peindre le passage de la mer Rouge par les juifs et peignit à cette fin tout le mur en rouge; il expliqua que les juifs étaient déjà de l'autre côté et que les Egyptiens s'étaient noyés.

***

La dignité humaine, en vérité, est reconnue dans la nature; lorsqu'on veut éloigner les oiseaux des arbres, on dispose quelque chose qui ressemble à un homme et, même lointaine, cette ressemblance de l'épouvantail avec un homme suffit à inspirer le respect.

***

Pour que l'amour soit valable, il faut que la lune l'ait éclairé à sa naissance; de même, Apis, pour être un vrai Apis, avait besoin de la lumière lunaire. La vache qui donna naissance à Apis devait, au moment de la conception, être éclairée par la lune.

***

La meilleure preuve de la misère de l'existence est celle qu'on tire de la contemplation de sa magnificence.

***

La plupart des hommes pourchassent tant la jouissance qu'ils la devancent. Leur sort est pareil à celui du nain qui surveillait en son château une princesse qu'il avait enlevée. Un jour il fit la sieste. Une heure plus tard il se réveille, la princesse avait disparu. Vite il chausse ses bottes de sept lieues — un seul pas et il l'a devancée de beaucoup.

*
**

Mon âme est si lourde qu'il n'est plus de pensée qui puisse la porter, de coup d'aile qui puisse l'élever dans l'éther. Se meut-elle, elle ne fait que raser la terre comme les oiseaux dans le vent qui amène l'orage. Sur mon âme pèse une oppression, une angoisse qui fait pressentir un tremblement de terre.

*
**

Que la vie est insignifiante et vide! On enterre un homme: on le suit à la tombe, on jette sur lui trois pelletées de terre; on arrive en carrosse, on rentre chez soi en carrosse; en pensant qu'on a devant soi une longue vie, on se console. Que font 7 fois 10 années? Pourquoi n'en pas finir une fois pour toutes; pourquoi ne pas rester là-bas, ne pas entrer dans la tombe? Pourquoi ne pas tirer au sort celui qui aura le malheur d'être le dernier vivant qui devra jeter les trois dernières pelletées de terre sur le dernier mort?

*
**

Les jeunes filles ne me plaisent pas. Leur beauté s'évanouit comme un rêve, comme le jour d'hier lorsqu'il est passé. Leur fidélité — oui leur fidélité! ou elles sont perfides, et cela ne m'intéresse plus, ou elles sont fidèles. Si j'en trouvais une qui fût fidèle, elle me plairait comme rareté, mais elle me déplairait en raison de la longueur du temps; car, ou bien elle me serait toujours fidèle et je serais dans ce cas victime de mon empressement d'expérimentateur et devrais persévérer auprès d'elle, ou bien un beau jour elle cesserait de l'être, et j'aurais alors la vieille histoire.

*
**

Misérable destin! C'est en vain que tu fardes ton visage ridé, comme une vieille prostituée, c'est en vain que tu fais sonner tes grelots de bouffon; tu m'ennuies; c'est toujours bonnet blanc et blanc bonnet, un *idem per idem*. Aucune variation, toujours du réchauffé. Venez sommeil et mort, vous ne promettez rien, vous tenez tout.

*
**

Oh, ces deux coups d'archet familiers sur le violon! Ces deux coups d'archet, à cet instant, au milieu de la rue! Ai-je perdu la raison, est-ce mon oreille qui par amour pour la musique de Mozart a cessé d'ouïr, est-ce une récompense des dieux pour moi, le malheureux, assis comme un mendiant devant la porte du temple, que de me donner une oreille qui exécute elle-même ce qu'elle entend? Rien que ces deux coups d'archet; à présent je n'entends plus rien. Comme dans l'immortelle ouverture (27), il s'échappe des sons profonds et solennels, ils se fraient ici

un passage à travers le bruit et le vacarme de la rue, avec toute la surprise d'une révélation. — Ce doit être tout près d'ici; car j'entends à présent les sons légers de danse. — C'est donc à vous deux, malheureux artistes, que je suis redevable de cette joie. — L'un d'eux avait à peu près dix-sept ans et portait un paletot vert de Kalmouk, muni de grands boutons en os. Le paletot était beaucoup trop grand pour lui. Il tenait le violon pressé contre son menton; sa casquette couvrait ses yeux; sa main était cachée sous un gant sans doigts et le froid avait rendu ses doigts rouges et bleus. L'autre était plus âgé et portait un manteau à collet. Ils étaient aveugles tous deux. Une petite fille, leur guide sans doute, était debout devant eux et fourrait ses mains dans un cache-nez. Nous étions peu à peu plusieurs admirateurs de leurs sons, il y avait un facteur avec son paquet de lettres, un petit gosse, une bonne, quelques vagabonds. Les équipages roulaient devant nous en faisant du bruit, des chariots couvraient les sons qui perçaient le tumulte par intervalles. Malheureux couple d'artistes, savez-vous que se cachent dans ces sons toutes les splendeurs du monde? N'était-ce pas comme un rendez-vous d'amour!



Il arriva que le feu prit dans les coulisses d'un théâtre (28). Le bouffon vint en avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit; il insista; on rit de plus belle. C'est ainsi, je pense, que périra le monde : dans la joie générale des gens spirituels qui croiront à une farce.



Que peut donc être le sens de cette vie? Si on divise les hommes en deux grandes classes, on peut dire que l'une travaille pour vivre tandis que l'autre n'en a pas besoin. Pourtant on ne peut dire que le sens de la vie soit de travailler pour vivre: il serait contradictoire que le problème du sens de ce qui conditionne la vie soit résolu par le fait même de produire ces conditions. En général la vie des autres n'a pas non plus d'autre signification que celle de consommer les conditions. Si on disait que la signification de la vie est de mourir, il semble qu'on se heurterait à nouveau à une contradiction.



La vraie jouissance n'est pas dans ce dont nous jouissons, mais dans l'idée que nous nous en faisons. Si j'avais pour me servir un esprit obséquieux qui m'apporte, quand je lui demande un verre d'eau, une coupe remplie d'un délicieux mélange de tous les vins les plus rares du monde, je le mettrais à la porte, jusqu'à ce qu'il apprenne que la vraie jouissance n'est pas dans ce dont je jouis, mais dans ma volonté exaucée.

⁂

Donc, ce n'est pas moi qui suis maître de ma vie, je ne suis qu'un fil de plus dans le tissage du calicot de la vie! Eh bien, si je ne sais pas tisser, je saurai du moins couper le fil.

⁂

Ce n'est pas seulement de l'enfant à venir de Psyché (29) qu'on peut dire que son destin dépend de son silence.

Mit einem Kind, das göttlich, wenn Du schweigst
Doch menschlich, wenn Du das Geheimnitz zeigst.

Tout doit être acquis sans paroles et divinisé en silence.

⁂

Je suis destiné, il me semble, à parcourir les souffrances de tous les états d'âme et à faire toutes les expériences possibles. A tout moment je me sens comme un enfant, abandonné en pleine mer, pour y apprendre à nager. Je pousse des cris (je l'ai appris des Grecs de qui on peut apprendre ce qui est purement humain); car s'il est vrai que je porte une ceinture, toutefois je ne vois pas la perche qui doit me soutenir. C'est une affreuse manière de faire des expériences.

⁂

Il est assez étrange qu'on puisse se former une idée de l'éternité par les deux contraires les plus opposés. Si je pense à ce malheureux comptable, qui perdit l'esprit de désespoir — il avait ruiné une maison de commerce en calculant, dans ses comptes, que 7 et 6 faisaient 14; si je me l'imagine, jour après jour indifférent à toute autre chose, se répétant à lui-même : 7 et 6 = 14, j'ai alors une image de l'éternité. Si je m'imagine dans un harem une femme belle et voluptueuse se reposant dans toute sa grâce sur un divan, sans se soucier du reste du monde, j'ai alors une nouvelle image de l'éternité.

⁂

Ce que les philosophes disent de la réalité est souvent aussi décevant que l'affiche qu'on a pu voir chez un marchand de bric-à-brac: « ici on repasse ». Apporte-t-on son linge à repasser, on est dupé; l'enseigne est à vendre.

⁂

A mon avis, rien n'est plus dangereux que de se souvenir. Lorsque je me souviens d'une circonstance de la vie, c'est qu'elle a elle-même cessé d'exister. On dit que la séparation donne un renouveau à l'amour et c'est tout à fait vrai, mais elle le fait d'une manière purement poétique. Vivre dans le souvenir est

la façon de vivre la plus parfaite qu'on puisse imaginer. Le souvenir rassasie mieux que toute réalité et il est empreint d'une sérénité qu'aucune réalité ne possède. Un événement dont on se souvient est déjà entré dans l'éternité et ne présente plus aucun intérêt temporel.



S'il faut qu'un homme tienne un journal personnel pour venir tant soit peu en aide à sa mémoire, ce devrait être moi. Il m'arrive souvent d'oublier complètement les raisons qui m'ont amené à prendre telle ou telle décision, non seulement lorsqu'il s'agit de choses insignifiantes, mais même des plus décisives. Si les raisons me reviennent à la mémoire, elles me paraissent parfois tellement étranges que je ne peux pas croire qu'elles m'aient jamais convaincu. Ce doute n'existerait plus si je pouvais m'en remettre à un texte écrit. Une raison, somme toute, est chose étrange; si je la regarde avec toute ma passion, elle se gonfle jusqu'à devenir une énorme nécessité, capable de remuer ciel et terre; si je suis sans passion, je la juge avec dédain. — Longtemps j'ai médité sur la vraie raison qui m'a fait abandonner mon poste de professeur de lycée. Lorsque j'y réfléchis à présent, il me semble que cette situation me convenait tout à fait. Je commence aujourd'hui à voir clair: ma raison était justement que je me sentais entièrement apte à remplir ce poste. Si j'y étais resté, j'aurais eu tout à perdre, rien à gagner. C'est pourquoi j'ai jugé plus sage de me démettre de ma charge et de me faire engager par une troupe de comédiens ambulants — car, n'ayant aucun talent d'acteur, j'avais tout à gagner.



Il est vraiment naïf de croire que les cris et les vociférations peuvent avoir une utilité dans ce monde et modifier le destin. Il faut accepter celui-ci tel qu'il se présente et garder toujours la mesure. Dans ma jeunesse il m'est arrivé à moi aussi de dire à un garçon de restaurant: donnez-moi un bon morceau, un morceau choisi, du filet et pas trop gras. Mon cri, le garçon l'entendait peut-être à peine, il y faisait encore moins attention et plus difficilement encore la requête réussissait-elle à atteindre la cuisine et y faire impression sur le découpeur. Et même si tout ceci arrivait à se réaliser, peut-être n'y avait-il pas un seul bon morceau dans le rôti. Jamais plus je ne crie à présent.



De plus en plus les tendances sociales et la belle sympathie qui les accompagne se propagent. Un comité s'est constitué à Leipzig qui, à la pensée de la triste fin des vieux chevaux et par commisération pour eux, a décidé de les manger.



Je n'ai qu'un seul ami, — c'est l'écho. Pourquoi est-il mon ami? parce que j'aime ma peine et qu'il ne me l'enlève pas. Je

n'ai qu'un seul confident, — c'est le silence de la nuit. Et pourquoi est-il mon confident? parce qu'il se tait.

***

La légende dit qu'en visitant l'antre de Trophonius, Parmeniscus (30) perdit la faculté de rire, mais la retrouva en apercevant à Delos un bloc informe, image, disait-on, de la déesse Létos. La même chose m'est advenue. Etant très jeune j'ai oublié le rire dans l'antre de Trophonius; plus âgé j'ai ouvert les yeux et regardé la réalité, et je me suis mis à rire. Depuis je n'ai plus cessé de le faire. J'ai vu que la signification de la vie était d'obtenir un gagne-pain, son but d'obtenir un titre; le suprême plaisir de l'amour de trouver une jeune fille dans l'aisance; les délices de l'amitié de s'entr'aider en cas de gêne. J'ai vu que la sagesse était la propriété de la majorité; que de faire un discours impliquait l'inspiration; qu'on était courageux en osant se faire frapper d'une amende de 10 Rbd et qu'il y avait de la cordialité dans le souhait de bonne digestion (31) après un repas; et que c'est un signe de piété de communier une fois par an. J'ai vu tout cela, et j'ai ri.

***

Qu'est-ce donc qui me lie? De quoi était faite la chaîne qui retenait le loup de Fenris (32)? Du bruit des pattes du chat lorsqu'elles se posent sur la terre, de la barbe de femme, des racines du rocher, de l'herbe de l'ours (33), du souffle des poissons et du crachat des oiseaux. Moi aussi je suis lié de même avec une chaîne de sombres fictions, de cauchemars, de pensées inquiètes, de pressentiments pleins d'angoisse, de transes inexpliquées. Cette chaîne est « très souple et douce comme la soie, elle se prête à l'effort le plus violent, mais ne se brise pas ».

***

Il est assez curieux que ce soit toujours les mêmes choses qui nous occupent à toutes les époques de la vie. On n'avance pas ou, plutôt, on rétrograde. Lorsque j'avais 15 ans je faisais au lycée des dissertations pleines d'onction sur les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, sur l'idée de la foi et la signification du miracle. A mon baccalauréat j'écrivis un mémoire sur l'immortalité de l'âme pour lequel j'obtins le maximum de points; plus tard je gagnai un prix grâce à une étude sur ce même sujet. Qui aurait cru, après un début aussi solide et aussi prometteur, que j'arriverais en ma 25ᵉ année à ne plus pouvoir faire la plus petite démonstration de l'immortalité de l'âme. Je me rappelle entre toutes une dissertation que j'avais faite à l'école sur l'immortalité de l'âme. Elle avait obtenu des éloges très flatteurs du professeur et avait été lue en classe à haute voix, tant pour la qualité supérieure du fond que pour celle du style. Hélas, hélas, hélas! J'ai depuis longtemps perdu cette dissertation. Quel désastre! Mon âme en doute aurait pu, peut-être, y trouver un point de repère, aussi bien dans son style que dans son fond. Il ne me reste donc qu'à

conseiller aux parents, aux précepteurs et aux professeurs de recommander aux enfants qui les entourent de conserver les dissertations écrites en leur 15ᵉ année. Et ce conseil est le seul que je puisse donner pour le bien de l'humanité.

⁂

Je suis, peut-être, parvenu à la connaissance de la vérité (34), mais au salut — certainement pas. Que faut-il que je fasse? Agis, disent les gens. Devrai-je donc intéresser le monde à mes peines, contribuer à prouver une fois encore combien tout est triste et misérable, peut-être découvrir dans la vie humaine une nouvelle tache, encore inaperçue? Je recueillerai alors la récompense rare du renom, comme cet homme qui découvrit les taches de Jupiter (35). Je préfère me taire.

⁂

Comme la nature humaine est toujours égale à elle-même! Avec quelle génialité innée un petit enfant ne nous montre-t-il pas souvent une image vivante des choses plus grandes! Aujourd'hui le petit Louis m'a vraiment amusé. Il était assis sur sa petite chaise; il regardait autour de lui avec un visible bien-être, lorsque la bonne d'enfant, Marie, traversa la pièce. Marie! cria-t-il. Oui, mon petit Louis, répondit-elle avec sa douceur habituelle, et elle s'approcha de lui. Il inclina sa grande tête d'un côté, avec une certaine coquetterie fixa ses yeux immenses sur elle et dit, tout flegmatique: ce n'était pas cette Marie-là, c'était une autre Marie. Et nous autres plus vieux, que faisons-nous? Nous appelons le monde entier, et lorsqu'il s'approche avec bienveillance, nous disons : non, ce n'était pas cette Marie-là.

⁂

Ma vie est comme une nuit éternelle; lorsqu'à la fin je mourrai, je pourrai dire comme Achille:

Du bist vollbracht, Nachtwache meines Daseyns (36).

⁂

Ma vie est vide de tout sens. Quand j'en examine les diverses époques elle ressemble à ce mot « Schnur » qui selon le dictionnaire signifie, premièrement un lacet et, deuxièmement, une bru. Il ne manquerait plus que le mot Schnur signifiât encore un chameau et enfin un houssoir.

⁂

Ma méditation est une passion. Pareil au cochon de Lünebourg je peux fort bien déterrer des truffes pour autrui, mais moi-même je n'en retire aucun plaisir Je pose les problèmes sur mon nez, et ne peux faire mieux que de les rejeter derrière ma tête.

*
**

C'est en vain que je résiste. Mon pied glisse. Ma vie ne sera qu'une existence de poète. Peut-on imaginer rien de plus malheureux? Je suis prédestiné; le destin se rit de moi, lorsqu'il me montre tout à coup comment tout ce que je fais pour résister est caractéristique d'une telle existence. Je puis décrire l'espoir de telle sorte que tout être vivant d'espoir se reconnaîtra dans ma description; et pourtant c'est un faux, car, ce faisant, je pense au souvenir.

*
**

Il existe toutefois encore une preuve de l'existence de Dieu qui a, jusqu'à ce jour, échappé à l'attention. Elle est fournie par un valet dans *Les Cavaliers* d'Aristophane, voir 32 et suiv. (37).

Δημοσθενης.
ποῖον βρετας; ἐτεὸν ἡγεῖ γαρ θεούς;
Νικιας.
ἔγωγε.
Δημοσθενης.
ποίῳ χρωμενος τεκμηρίῳ;
Νικιας
ὁτιὴ δεοῖσιν ἐχθὸς εἰμ'. οὐκ εἰκότως;
Δημοσθενης.
εὖ προσβιβάζεις με·

*
**

Que l'ennui est horrible — horriblement ennuyeux; je ne connais nulle expression plus forte, ni plus vraie, car le semblable ne peut être rendu que par le semblable. Ah! s'il existait une expression plus haute, plus forte, ce serait du moins une nouvelle étape. Je reste étendu, inactif; je ne vois que le vide, je ne vis que du vide, je ne me meus que dans le vide. Je ne souffre même pas. Le vautour, sans cesse, attaquait à coup de bec le foie de Prométhée; le venin tombait goutte à goutte sur Loke (38); bien que monotone, c'était une diversion. La douleur elle-même ne me soulage plus. Si l'on m'offrait toutes les splendeurs du monde ou tous ses tourments, je n'en serais pas ému, je ne me retournerais pas, ni pour les atteindre ni pour les fuir. Je serai puni de mort (39). Y a-t-il quelque chose qui pourrait me distraire? Oui, observer une fidélité qui résisterait à toutes les épreuves, un enthousiasme capable de tout supporter, une foi qui transporterait les montagnes; concevoir une pensée qui unirait le fini et l'infini. Mais le doute empoisonné de mon âme consume tout. Mon âme est comme la Mer Morte qu'aucun oiseau ne peut survoler; celui qui s'y risque, à mi-chemin, vaincu, s'abîme dans la mort et l'anéantissement.

*
**

Etrange! Avec quelle crainte ambiguë de la perdre et de la garder l'homme s'attache à cette vie. Parfois j'ai pensé à faire le pas décisif, en comparaison duquel tous mes pas précédents n'auraient été qu'enfantillages — à entreprendre le grand voyage de découverte. Comme un navire lors de son lancement est salué par des coups de canon lorsqu'il quitte le chantier, ainsi me saluerais-je moi-même. Pourtant! Est-ce le courage qui me manque? Si une pierre tombait et me tuait, ce serait un expédient.

*
**

La tautologie est et reste le suprême principe, la maxime suprême de la pensée. Qu'y a-t-il alors d'étonnant à ce que la plupart des gens s'en servent? D'ailleurs elle n'est pas sans mérite et peut fort bien remplir toute la vie. Ou bien sa forme est plaisante, spirituelle, intéressante — ses jugements sont infinis (40). Cette sorte de tautologie est celle qui est paradoxale et transcendante. Ou bien sa forme est grave, scientifique, édifiante. Sa formule est la suivante: lorsque deux quantités sont chacune égales à une troisième, elles sont, réciproquement, égales. Cette sorte de tautologie est celle qui est d'usage surtout dans les chaires de l'Université et de l'Eglise, là où il faut beaucoup exprimer.

*
**

Ce qu'il y a de disproportionné dans mon corps, c'est que mes membres antérieurs sont trop courts. Ils sont tout petits comme ceux du lièvre de la Nouvelle-Hollande, tandis que les deux autres sont extrêmement longs. En général, je reste tout à fait tranquille; mais si je fais un mouvement, il devient un saut énorme qui épouvante tous ceux auxquels je suis attaché par les tendres liens de parenté et d'amitié.

*
**

Ou bien — ou bien

UNE CONFÉRENCE EXTATIQUE

Mariez-vous, vous le regretterez (41); ne vous mariez pas, vous le regretterez aussi; mariez-vous ou ne vous mariez pas, vous le regretterez également; si vous vous mariez ou si vous ne vous mariez pas, vous regretterez l'un et l'autre. Riez des folies de ce monde, vous le regretterez; pleurez sur elles, vous le regretterez aussi; riez des folies de ce monde ou pleurez sur elles, vous le regretterez également; si vous riez des folies de ce monde ou si vous pleurez sur elles, vous regretterez l'un et l'autre. Fiez-vous à une jeune fille, vous le regretterez; ne vous

fiez pas à elle, vous le regretterez encore; fiez-vous à une jeune fille ou ne vous fiez pas à elle, vous le regretterez également; si vous vous fiez à une jeune fille ou si vous ne vous fiez pas à elle, vous regretterez l'un et l'autre. Pendez-vous, vous le regretterez; ne vous pendez pas, vous le regretterez aussi; pendez-vous ou ne vous pendez pas, vous le regretterez également; si vous vous pendez ou si vous ne vous pendez pas, vous regretterez l'un et l'autre. Ceci, Messieurs, est la somme de toute la sagesse de la vie. Ce n'est pas à certains instants seulement, comme le dit Spinoza, que je considère tout *æterno modo* (42), mais je suis toujours *æterno modo*. Beaucoup de gens croient l'être également parce qu'ils ont, après l'accomplissement de l'une ou de l'autre de ces choses, unifié ou concilié ces contradictions. Mais c'est un malentendu, car la véritable éternité n'est pas derrière l'alternative, mais devant elle. L'éternité de ces gens sera, par conséquent, une douloureuse succession de temps, puisqu'ils auront à ronger le double regret. De ce fait ma sagesse devient facile à comprendre, car je n'ai qu'une seule thèse et je ne la prends même pas pour point de départ. Il faut distinguer entre la dialectique que je vais employer dans l'Alternative: ou bien — ou bien, et celle que je viens d'indiquer, et qui est éternelle. Lorsque je dis ici que je ne pars pas de ma thèse, le contraire de cette proposition n'est pas qu'il y ait un départ de ma thèse; c'est seulement l'expression négative pour ma thèse, le moyen par lequel elle comprend elle-même en opposition à un départ d'elle-même, ou à un non-départ d'elle-même. Et je ne la prends pas pour point de départ, car si je partais de ma thèse, je le regretterais, et sinon, je le regretterais aussi. Maintenant, si l'un ou l'autre de mes très honorés auditeurs croyait trouver quelque chose dans ce que j'ai dit, il montrerait simplement que son cerveau n'est pas fait pour la philosophie; et s'il lui semblait découvrir un progrès dans ce que j'ai dit, il en irait de même. Par contre, pour les auditeurs capables de suivre ma dialectique, quoique je ne progresse pas, je vais développer l'éternelle vérité grâce à laquelle cette philosophie reste en elle-même et ne le cède à aucune autre. Si je partais de ma thèse je ne pourrais plus m'arrêter, car si je ne m'arrêtais pas je le regretterais, et si je m'arrêtais, je le regretterais aussi, etc. A présent, par contre, puisque je ne pars jamais, je peux toujours m'arrêter, car mon départ éternel est mon arrêt éternel. L'expérience nous a appris qu'il n'est pas du tout si difficile à la philosophie de commencer, loin de là, car elle commence avec rien. Et elle peut donc toujours commencer. Mais ce que la philosophie et les philosophes trouvent difficile, c'est de s'arrêter. Cette difficulté-là je l'ai évitée elle aussi, car si quelqu'un pensait qu'en m'arrêtant à présent je m'arrêterais effectivement, il montrerait qu'il n'a pas de notions spéculatives. En vérité je ne m'arrête pas à présent, mais je me suis arrêté depuis l'instant où j'ai commencé. Ma philosophie possède donc l'excellente qualité d'être brève, et aussi d'être irréfutable, car, si quelqu'un me contredisait, j'aurais, je le pense, le droit de le traiter de fou. Le philosophe, donc, est toujours *æterno modo*. Il n'a pas, comme feu Sintenis (43), vécu quelques heures seulement pour l'éternité.

*
**

Pourquoi ne suis-je pas venu au monde à Nyboder (44), pourquoi ne suis-je pas mort encore petit enfant? Mon père m'aurait mis alors dans un petit cercueil, il m'aurait pris lui-même sous le bras et m'aurait porté un dimanche matin au cimetière. Là, lui-même aurait jeté les pelletées de terre sur mon cercueil et dit à mi-voix quelques paroles, intelligibles à lui seul. Il n'y a que l'heureuse antiquité qui ait pu penser qu'aux Champs Elysées les petits enfants pleuraient (45) d'être morts si tôt.

*
**

Je n'ai jamais été joyeux; pourtant il m'a toujours paru que la joie m'accompagnait, que les génies légers de la joie dansaient autour de moi, invisibles à autrui, mais non à moi dont les yeux rayonnaient de plaisir. Quand, heureux et joyeux comme un dieu, je passe devant les hommes et qu'ils envient mon bonheur, je ris; car je méprise les hommes et je me venge. Je n'ai jamais désiré faire tort à quiconque, mais j'ai toujours laissé entendre que les gens qui m'approchaient étaient offensés et lésés. Fait-on l'éloge devant moi de la fidélité et de l'honnêteté d'autrui, je ris; car je méprise les hommes et je me venge. Jamais mon cœur n'a été endurci contre qui que ce fut, mais toujours, et justement au moment où je me sentais le plus ému, j'ai donné à penser que mon cœur était fermé, inaccessible à tout sentiment. Lorsque j'entends vanter le bon cœur de quelqu'un et que je le vois aimé pour ses sentiments profonds et riches, je ris; car je méprise les hommes et je me venge. Lorsque je me vois maudit, détesté et haï à cause de ma froideur et de mon insensibilité, je ris, et ma colère est rassasiée. Car si les braves gens pouvaient me mettre en demeure d'avoir vraiment tort, ou de faire vraiment du tort à quelqu'un — oui, alors, j'aurais perdu.

*
**

Voici mon malheur : un ange exterminateur (46) m'accompagne toujours et ce n'est pas la porte des élus que je marque de sang pour qu'il n'y entre pas, non c'est au contraire la porte de ceux qu'il vient de visiter — car seul l'amour du souvenir est heureux.

*
**

Le vin n'échauffe plus mon cœur; un peu de vin me rend triste, beaucoup — mélancolique. Mon âme est languissante et faible, c'est vainement que j'enfonce dans sa chair l'éperon du désir, elle n'en peut plus, elle ne se relève plus d'un bond royal. J'ai perdu toutes mes illusions. Je m'abandonne en vain à l'infini de la joie, elle ne peut m'exalter, ou plutôt je ne puis m'exalter. Autrefois, au premier signe qu'elle me faisait, je m'élevais, léger, alerte et intrépide. Lorsque je parcourais à

cheval lentement la forêt, c'était comme si je volais; maintenant, bien que le cheval écume, prêt à s'abattre, j'ai l'impression de ne pas avancer. Je suis seul, je l'ai toujours été; abandonné, non des hommes, je n'en aurais nulle douleur, mais des heureux génies de la joie qui m'entouraient en grande foule, rencontraient partout des amis, et partout me montraient l'occasion. Comme un homme ivre attire autour de lui l'essaim folâtre de la jeunesse, ainsi ces fées de la joie s'assemblaient-elles autour de moi, et mon sourire était pour elles. Le possible n'existe plus pour mon âme. Si je devais émettre un vœu, je ne voudrais ni richesse, ni puissance, mais la passion du possible, l'œil qui, toujours jeune, toujours brûlant, découvre partout le possible. La jouissance déçoit, non le possible. Et quel vin trouve-t-on plus pétillant, plus suave, et plus enivrant!

⁂

Là où les rayons du soleil n'arrivent plus, les sons parviennent encore. Ma chambre est sombre et sinistre, un grand mur empêche presque la lumière du jour d'y pénétrer. Ce doit être dans la cour voisine, un musicien ambulant probablement. De quel instrument joue-t-il? Du chalumeau?... Quelle musique atteint donc mes oreilles?... Le menuet de *Don Juan*. Ah, emportez-moi encore une fois, vous, sons riches et puissants, vers le monde des jeunes filles, et jusqu'aux plaisirs de la danse. Le pharmacien pile dans son mortier, la bonne récure sa casserole, le palefrenier panse son cheval et bat son étrille sur les pavés; ces sons ne s'adressent qu'à moi, ils n'appellent que moi. Oh! Merci, qui que tu sois, merci, merci! Mon âme est si riche, si saine, si ivre de joie!

⁂

Le saumon est en soi un mets assez délicieux; mais en manger trop est mauvais pour la santé, car il est indigeste. Autrefois, à Hambourg, lorsque la pêche avait rapporté une grande quantité de saumons, la police ordonnait aux patrons de ne donner à leurs domestiques du saumon qu'une seule fois par semaine. Il serait souhaitable que la police prît la même mesure en ce qui concerne la sentimentalité.

⁂

Ma peine est mon château seigneurial, perché là-haut, comme un nid d'aigle, sur le faîte des montagnes, au milieu des nuages; personne ne peut l'assaillir. De là, je prends mon vol, je descends dans la réalité et saisis ma proie; mais je n'y reste pas, j'emporte ma proie chez moi. Cette proie, c'est une image que je tisse dans les tapisseries de mon château. Puis je vis comme un défunt. Je plonge tout ce qui a été vécu dans le baptême de l'oubli, pour l'éternité du souvenir. Tout ce qui était temporel et fortuit est oublié, effacé. Alors, comme un vieillard à la tête blanchie par les années, pensif, j'explique les images à voix basse, presque en chuchotant; à mon côté, un enfant m'écoute, quoique avant même que je le raconte il se souvienne de tout.

*
**

Le soleil pénètre joliment et gaiement dans ma chambre, la fenêtre de la pièce voisine est ouverte; tout est tranquille dans la rue, c'est dimanche après-midi. J'entends distinctement une alouette qui lance ses trilles devant la fenêtre d'une maison proche, là où habite la belle fille; les clameurs du marchand de crevettes m'arrivent d'une rue éloignée; l'air est très chaud. Pourtant la ville semble morte. Je me souviens, alors, de ma jeunesse, de mon premier amour, lorsque j'étais plein de désirs. A présent, je n'aspire plus qu'à mon premier désir. Qu'est la jeunesse? Un rêve. Et l'amour? L'objet du rêve.

*
**

Un prodige m'est advenu. J'ai été ravi au septième ciel. Là, tous les dieux assemblés m'accordèrent par grâce spéciale la faveur d'exprimer un désir. « Veux-tu, dit Mercure, la jeunesse, la beauté ou la puissance, une longue vie, la plus belle des jeunes filles ou quelqu'une des nombreuses merveilles que nous possédons dans notre vieux bric-à-brac, — choisis, mais une seule chose. » Un instant je restai déconcerté, puis m'adressant aux dieux, je leur dis: « Très honorés contemporains, je choisis cette seule chose: avoir toujours les rieurs de mon côté. » Pas un seul dieu ne répondit, par contre tous éclataient de rire. J'en conclus que ma prière était exaucée, et il me parut que les dieux s'exprimaient avec goût, — n'aurait-il pas été déplacé, en effet, de me répondre gravement: « Nous te l'accordons. »

LES ÉTAPES ÉROTIQUES SPONTANÉES

OU

L'ÉROTISME MUSICAL

AVANT-PROPOS FUTILE.

Mon âme, saisie par la musique de Mozart, s'est inclinée devant elle, avec admiration et humilité, et depuis cet instant je me suis plu, souvent, à observer que l'heureuse conception grecque du monde (cette conception qui appelle le monde Κοσμος (47) parce qu'il apparaît comme un ensemble bien réglé — comme une transparente, une harmonieuse enveloppe de cet Esprit Créateur qui la pénètre) — que cette heureuse conception, dis-je, se retrouve dans un ordre supérieur des choses: celui des idéals. Là encore, en effet, on rencontre une Providence, admirable surtout parce qu'elle réunit tout ce qui s'appartient: « Axel et Valborg (48) », « Homère et *la Guerre de Troie* », « Raphaël et *le Catholicisme* », « Mozart et *Don Juan* ». Une misérable incrédulité, qui paraît posséder beaucoup de vertus curatives, assure que de telles unions sont fortuites; elle n'y voit qu'une rencontre plutôt chanceuse des différents éléments de la vie et pense que c'est par hasard que les amoureux se trouvent, par hasard qu'ils s'aiment; — qu'il est des centaines d'autres jeunes filles avec lesquelles IL aurait pu être aussi heureux ou des centaines qu'IL aurait pu aimer tout autant. Cette incrédulité admet encore que beaucoup de poètes vécurent qui auraient été aussi immortels qu'Homère si celui-ci n'avait accaparé ce magnifique sujet de l'Iliade et beaucoup de compositeurs, immortels autant que Mozart, si l'occasion s'était offerte à eux. Cette sagesse, assurément, contient grande consolation et réconfort pour tous les médiocres qui s'en saisissent et se prouvent ainsi à eux-mêmes, comme à ceux qu'elle anime par ailleurs, que seule une méprise du destin, ou une erreur du monde, les prive d'être illustres autant que les plus illustres. Voilà un optimisme très commode, mais qui n'est bien entendu qu'une abomination pour les esprits généreux et les optimates (49). Ceux-là ne tiennent pas à se sauver eux-mêmes par des moyens aussi méprisables, et préfèrent s'anéantir devant la Grandeur, tandis que leur âme se réjouit d'une joie sacrée en voyant réuni ce qui s'appartient. L'heureuse chance n'est pas dans ce qui est fortuit, elle implique deux facteurs, tandis que le fortuit naît des interjections inarticulées du sort. Dans l'Histoire ce qui constitue l'heureuse chance, c'est le divin jeu d'ensemble des forces historiques, la solennité dans l'époque historique. Ce qui est fortuit n'a qu'un seul facteur: c'est fortuitement qu'Homère obtint avec l'*Histoire de la guerre de Troie* la matière épique la plus remarquable qui se puisse imaginer. L'heureuse chance a deux facteurs: c'est une chance que la matière épique la plus remarquable soit échue à Homère, car ici l'intérêt porte sur le Poète autant que sur la matière. C'est là que se trouve la profonde harmonie qui vibre dans toute création dite classique. Et tel est également le cas de

Mozart: c'est une heureuse chance qu'ait été donné à Mozart le sujet qui est peut-être, au sens profond du mot, le seul musical.

Grâce à son *Don Juan*, Mozart entre dans ce petit groupe d'hommes immortels dont les noms et les œuvres ne seront jamais oubliés, car l'Eternité en gardera souvenir. Et bien qu'il soit indifférent d'être au plus haut ou au plus bas degré de l'échelle lorsqu'on est entré là, puisque en un certain sens tous ceux de ce groupe sont au même niveau — infiniment élevé, — bien qu'il soit aussi puéril de se disputer, ici, la première et la dernière place qu'à l'église, lors de la première communion, je suis cependant trop enfant encore, ou plutôt, je suis amoureux de Mozart comme une jeune fille, et il faut, à n'importe quel prix, que je réussisse à le placer au-dessus de tous. Et j'irai voir le sacristain, le curé, le doyen, l'évêque et tout le consistoire; je leur demanderai — je les conjurerai — d'exaucer ma prière et je ferai le même appel à toute la communauté; et s'ils n'écoutent pas ma prière, s'ils n'exaucent pas mon désir puéril, je quitterai la congrégation, je me séparerai de ses idées et je ferai un secte à part, qui non seulement placera Mozart au summum, mais en même temps ne reconnaîtra personne d'autre que Mozart. Et je le prierai de me pardonner; si sa musique ne m'a pas exalté aux grands exploits, mais a fait de moi, au contraire, un fou ayant perdu à cause d'elle le peu d'esprit qui était en lui et, si le plus souvent, je passe mon temps en une douce mélancolie à fredonner ce que je ne comprends pas et rôde, jour et nuit, comme un fantôme, autour de ce que je ne peux pas pénétrer. Immortel Mozart! Toi, à qui je suis redevable de tout; toi, grâce à qui j'ai perdu mon esprit, senti mon âme frappée d'étonnement, éprouvé dans mon être le plus intime une épouvante; toi, à qui je dois remerciements pour avoir rencontré dans ma vie quelque chose qui réussit à me secouer; toi, à qui je rends grâce, enfin, pour n'être pas mort sans avoir aimé — bien que mon amour ait été malheureux! Qu'y a-t-il d'étonnant alors à ce que je sois plus jaloux de sa glorification que de l'instant le plus heureux de ma propre vie, plus jaloux de son immortalité que de ma propre existence? Oui, — s'il avait été enlevé, si son nom avait été effacé, cela aurait brisé le seul pilier qui a empêché jusqu'ici que tout s'écroulât pour moi dans un chaos infini, dans un affreux Rien.

Certes, je ne pense pas devoir craindre que quelque époque refuse jamais à Mozart sa place dans ce Royaume de dieux (50); je dois cependant m'attendre à ce qu'on juge puéril mon désir de lui donner la première place. Et, bien que je n'aie nullement l'intention de rougir de ma puérilité, car, justement parce qu'elle est intarissable, elle gardera toujours à mes yeux plus de sens et plus de valeur qu'aucune argumentation approfondie, je vais pourtant essayer par la délibération de prouver son juste titre.

Dans l'œuvre classique, l'heureuse chance, ce qui constitue la classicité et l'immortalité, c'est l'union absolue de deux forces. Cette union est tellement absolue qu'une époque postérieure qui s'abandonnerait à la réflexion ne pourrait guère désunir, même par la pensée, ce qui est si intimement uni sans

s'exposer au danger d'éveiller ou de fomenter un malentendu. Dit-on, par exemple, que l'heureuse chance d'Homère est d'avoir reçu la matière épique la plus remarquable, on a tendance, aussitôt, à oublier que nous ne possédons cette matière épique que grâce à Homère, et qu'elle ne nous apparaît comme la plus remarquable qu'à travers et à l'aide de la transsubstantiation d'Homère. Par contre, souligne-t-on l'activité poétique d'Homère à travers la matière, on risque d'oublier que le poème n'aurait jamais été ce qu'il est, si la pensée dont Homère l'a animé n'avait été la pensée même du poète, et la forme celle de la matière même. Le poète désire son sujet; mais il est très rare que désirer n'est pas malin. Et ceci s'applique, avec une profonde vérité, à nombre d'impuissants désirs de poète. Mais désirer juste, voilà un grand art, ou plutôt — un don. C'est là l'élément inexplicable et mystérieux du génie, comme c'est celui de la baguette divinatoire qui n'essaie jamais de deviner ailleurs qu'à l'endroit même où se trouve ce qu'elle désire. Le désir a donc, dans ce cas, une signification beaucoup plus profonde que d'habitude; oui, — et cela fait saillir un ridicule de l'intelligence abstraite: c'est qu'elle met la pensée du désir en rapport avec ce qui n'existe pas, plutôt qu'avec ce qui existe.

Il s'est formé une école d'esthéticiens (51) qui a provoqué — et non sans erreur — le malentendu opposé, en montrant exclusivement l'importance de la forme. Que ces esthéticiens se soient attachés sans hésitation à la philosophie hégélienne, cela m'a souvent étonné; car aussi bien une connaissance générale de Hegel, qu'une connaissance particulière de son esthétique, convainc que Hegel fait valoir fortement l'importance de la matière, surtout au point de vue esthétique. Cependant, les deux choses sont essentiellement liées, et je le prouverai par une seule remarque, puisque le phénomène qu'elle révèle serait inexplicable autrement: c'est qu'une seule œuvre, ou une seule suite d'œuvres, suffit en général à caractériser son auteur comme poète classique, artiste classique, etc.; la même personnalité a pu produire par ailleurs beaucoup d'autres choses qui n'ont avec elle aucun rapport. Homère, par exemple, a écrit en outre une *Batrachomyomachie* (52), mais ce n'est pas par elle qu'il est devenu classique et immortel. Il serait sot de dire que la raison en est l'insignifiance du sujet, puisque le classicisme dépend de l'équilibre. Si ce qui rend classique l'œuvre classique dépendait exclusivement de l'individualité créatrice, tout ce qu'elle produirait serait évidemment classique, et elle serait à peu près, bien qu'en un sens supérieur, comme l'abeille qui produit toujours une même espèce de cellule. Si on rétorquait qu'Homère a eu plus de chance avec tel sujet qu'avec tel autre, on n'aurait au fond rien dit, car cette observation n'est en partie qu'une tautologie de qualité. De telles réponses jouissent trop souvent dans la vie de l'honneur d'être considérées comme des solutions, et cela, un peu parce qu'elles se placent à un autre point de vue que celui d'où a été posée la question. Elle ne donne en effet aucun éclaircissement sur les rapports de la matière et de la forme; et tout au plus vaudrait-elle s'il s'agissait uniquement de l'activité formelle de la création.

Ce même cas se reproduit pour Mozart : une seule de ses

œuvres lui vaut d'être un compositeur classique et le rend absolument immortel, et cette œuvre, c'est *Don Juan*. Le reste de sa production peut faire plaisir et réjouir, peut exciter notre admiration, enrichir l'âme, rassasier l'oreille, réjouir le cœur, mais on ne sert ni Mozart, ni son immortalité, en mélangeant tout et en plaçant tout au même niveau. *Don Juan* est son œuvre maîtresse. Par *Don Juan* il entre dans cette éternité-là qui ne se trouve pas hors du temps mais au milieu; cette éternité qui n'est cachée aux yeux des hommes par aucun voile; dans laquelle les immortels n'ont pas été admis une fois pour toutes mais continuent à l'être pendant que la génération passe devant eux, tourne son regard vers eux, se sent heureuse en les regardant, puis entre dans la tombe; et la génération suivante défile à nouveau devant eux et se transfigure en leur contemplation. Par son *Don Juan* il entre dans le rang de ces immortels, de ces êtres visiblement transfigurés qu'aucun nuage ne cèle aux yeux des hommes; par *Don Juan* il se place au plus haut degré parmi eux. C'est cette dernière assertion que je voudrais tâcher de prouver, comme je l'ai annoncé.

J'ai déjà dit que toutes les créations classiques se trouvent au même niveau, parce que chacune d'elles est infiniment haut. Malgré cela, si on essayait d'introduire un certain ordre parmi elles, cet ordre ne pourrait évidemment pas être basé sur quelque chose d'essentiel, car cela poserait une différence de nature entre ces créations et il s'ensuivrait que le mot « classique » aurait à tort été donné comme attribut commun. Base-t-on la classification sur la différence des matières par exemple, on s'enchevêtre immédiatement dans un malentendu qui finirait, dans ses prolongations ramifiées, par annihiler toute idée de ce qui est classique. La matière est un élément essentiel parce qu'elle est un des divers facteurs, mais elle n'est pas l'absolu, elle n'est qu'un seul élément. On pourrait aussi observer qu'elle est absente, en un sens, de certaines catégories de création classique tandis qu'elle joue, pour d'autres, un rôle très important. Nous trouvons cette absence de matière dans les œuvres que nous admirons pour leur classicisme, en architecture, en sculpture, en musique et en peinture, surtout dans les trois premiers de ces arts et s'il est question de matière, même en ce qui concerne la peinture, son importance à vrai dire ne saurait être qu'occasionnelle. C'est dans la poésie que la matière joue un rôle, ce mot de poésie étant pris dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire: toute création artistique basée sur le langage et la conscience historique. Ces remarques, tout à fait justes en elles-mêmes, induiraient en erreur si elles servaient à établir une classification fondée sur l'absence ou la présence de la matière, considérée comme un avantage ou une difficulté pour l'individu créateur; car, à strictement parler, on finirait par affirmer, dans ce cas, le contraire de ce qu'on avait vraiment en vue. Il en est toujours ainsi lorsqu'on marche par abstractions dans les définitions dialectiques, avec lesquelles il s'agit de dire une chose autre que celle qu'on pense, mais qui traduit ce qu'on pense; ce n'est pas ce qu'on croit dire qu'on dit, mais le contraire. Il en va de même lorsqu'on prend la matière comme principe de classification. C'est en vérité de

tout autre chose qu'on parle, c'est de l'activité de création formelle. Prend-on, par contre, la création formelle pour point de départ, si on la met seule en évidence, on aura le même sort. Car, en montrant la différence, et en soulignant que la création formelle est parfois si créatrice qu'elle crée également la matière, tandis que dans d'autres cas elle la reçoit, on parle à nouveau ici de la matière, tandis qu'on pensait à l'activité de création, et on base au fond la classification sur le groupement des matières. Si on prend comme point de départ d'une telle classification l'activité de création formelle, on arrivera au même résultat qu'en ce qui concerne la matière. Nous voyons donc qu'un seul élément ne peut jamais être le fondement d'une hiérarchie. Car il est toujours trop essentiel pour être suffisamment fortuit ou trop fortuit pour motiver une disposition essentielle. Mais cette interpénétration réciproque et absolue qui permet de dire, lorsqu'on veut parler distinctement, que la matière pénètre la forme, aussi bien que la forme pénètre la matière, cette réciprocité, cette égalité dans l'affinité immortelle des éléments de ce qui est classique, peut servir à éclairer d'un côté nouveau le classicisme et à le limiter pour qu'il ne devienne pas trop vaste. Car les esthéticiens, qui insistèrent uniquement sur l'activité poétique, ont tellement élargi cette notion que ce Panthéon fut enrichi et surchargé de bibelots et de bagatelles classiques à un tel point que l'image naturelle d'un frais péristyle, donnant hospitalité à certaines rares et grandes figures, disparut complètement. Et ce Panthéon devint plutôt une chambre de débarras. Avec cette esthétique chaque petite gentillesse, artistiquement parfaite, prit figure d'œuvre classique assurée d'une immortalité absolue. Oui — dans ce tour de passe-passe, on donnait la préférence à des bagatelles. Bien que, par ailleurs, on détestât les paradoxes, on n'a pourtant pas reculé devant celui-là, qui faisait du petit genre l'art véritable. Ce qui est faux, c'est d'avoir insisté uniquement sur l'activité de création formelle. Aussi cette esthétique ne pouvait-elle avoir qu'une courte durée, jusqu'à ce qu'on s'aperçut que le temps se moquait d'elle et de ses œuvres classiques. Dans le domaine de l'esthétique, cette manière de voir était une forme du radicalisme qui s'est manifesté, par un procédé analogue, dans beaucoup de domaines; c'était une manifestation de l'individualisme effréné, dans son néant démesuré. Hegel cependant devint le dompteur de cette tendance, comme de beaucoup d'autres. Il est d'ailleurs tristement vrai que la philosophie hégélienne n'a jamais eu, ni pour le passé, ni pour le présent, l'importance qu'elle aurait dû avoir et qu'elle aurait eu, si le passé ne s'était pas employé à y précipiter les gens en les effarouchant, au lieu de les aider à se l'approprier, avec un peu plus de calme opportun, — et si le présent ne s'était pas montré aussi infatigable à les en chasser. Hegel restaura la matière et l'idée dans leurs privilèges et, par ce moyen, chassa des voûtes du classicisme ces œuvres classiques superficielles, ces êtres légers, ces insectes nocturnes dont par ailleurs nous ne voulons nullement contester le mérite; mais il faut veiller, ici comme ailleurs, à ce que la langue ne se trouble pas, et à ce que les notions ne s'énervent pas. On peut

bien leur concéder une certaine éternité, et c'est là leur mérite; mais elle n'est à vrai dire que l'instant éternel attaché à toute création vraiment artistique. Elle n'est pas la riche éternité située au centre des vicissitudes des temps. La tare de ces créations était leur manque d'idées; et, plus ces œuvres étaient formellement parfaites, plus vite elles se sont consumées en elles-mêmes; plus la routine technique se développait à l'extrême degré de virtuosité, plus celle-ci devenait superficielle, — elle n'avait ni cœur, ni force, ni tenue pour résister aux coups du temps; et, avec des airs de grandeur de plus en plus élevée, elle prétendait toujours être l'eau de vie la plus pure. Il ne peut être question d'une œuvre classique que là où l'idée a trouvé repos dans une forme déterminée, et gagné de la limpidité; et c'est dans ce cas seulement qu'elle pourra aussi résister au temps. Cette unité, cette intimité réciproque entre l'idée et la forme sont les attributs de toute œuvre classique. On voit donc clairement que toute tentative de classification des œuvres classiques, basée sur une séparation de la matière et de la forme, ou de l'idée et de la forme, *eo ipso*, est manquée.

Mais on pourrait envisager un autre moyen. On pourrait prendre pour objet de l'examen le moyen terme (53) à travers lequel l'idée se manifeste. On s'aperçoit qu'un certain médium est plus riche, un autre plus pauvre. On base alors la classification sur ces faits, tout en considérant comme un allègement la richesse du médium, à ses divers degrés, la pauvreté comme un fardeau. Toutefois, le médium est trop directement en rapport avec l'ensemble de l'œuvre pour qu'une telle classification ne s'enchevêtre, par quelques opérations de la pensée, dans les difficultés déjà signalées.

Au contraire, les considérations qui suivent offrent, je crois, des perspectives d'une classification valable, parce qu'elle est justement tout à fait fortuite. Plus abstraite, donc plus pauvre, est l'idée et plus abstrait, donc plus pauvre, le médium, plus grande est la probabilité qu'aucune œuvre semblable ne se puisse imaginer, l'idée ainsi exprimée l'étant une fois pour toutes. Par contre, la probabilité d'une répétition est d'autant plus grande que l'idée — comme le médium — est plus concrète, donc plus riche. A présent, si je pose, l'une à côté de l'autre, toutes les différentes œuvres classiques, sans vouloir les ordonner, et que je m'étonne justement en les voyant toutes au même niveau, il apparaîtra qu'une catégorie compte un plus grand nombre d'œuvres que les autres, ou, tout au moins, il semblera possible qu'il puisse en être ainsi, tandis que pour une autre catégorie cette possibilité paraîtra plus faible.

Je vais expliquer ma pensée. Nous avons dit que plus l'idée est abstraite, moins est grande cette possibilité de répétition. Mais comment l'idée devient-elle concrète? En se laissant pénétrer par l'histoire. Plus l'idée est concrète, plus grande est cette probabilité. Plus le médium est abstrait, moins grande elle est; et plus il est concret, plus elle est grande. Mais qu'est-ce que cela veut dire que le médium est concret? Sinon qu'il est la langue même, ou qu'il se manifeste dans son approximation. Car le langage est le plus concret de tous les médiums. Par exemple, l'idée qui se manifeste dans la sculpture est tout à

fait abstraite et n'a aucun rapport avec l'histoire; le médium par lequel elle se révèle est également abstrait; très probablement donc, la catégorie d'œuvres de sculpture classiques sera peu fournie. A cet égard, je dispose du témoignage du temps et de l'assentiment de l'expérience. Par contre, si je prends une idée concrète et un médium concret, il en va autrement. Ainsi: Homère est bien un poète épique classique, mais l'idée qui paraît dans ce qui est épique est justement une idée concrète et son médium est le langage. On peut de ce fait penser que plusieurs œuvres, toutes classiques au même degré, seront dans la catégorie des œuvres épiques, puisque l'histoire émet continuellement une matière épique nouvelle. Ici encore le témoignage de l'histoire et l'approbation de l'expérience viennent à mon appui.

Donc, si j'établis une classification en partant de ceci qui est tout à fait fortuit, on ne pourra pas aisément nier qu'elle ne soit elle-même de caractère fortuit. Voudrait-on, d'un autre côté, me le reprocher? je répondrais qu'on a tort, car il faut qu'elle soit ainsi. Qu'une catégorie compte ou puisse compter plus d'œuvres qu'une autre, c'est un hasard. Mais dans ce cas, on comprend facilement qu'on pourrait classer au plus haut degré aussi bien qu'au plus bas le groupe qui compte ou peut compter le plus grand nombre d'œuvres. A ce sujet, sans doute pourrais-je m'en tenir à ce que j'ai déjà dit et répondre avec calme que c'est vrai, mais qu'on devrait me louer d'autant plus d'avoir placé accidentellement au degré le plus haut la catégorie opposée. Cependant, je n'en ferai rien, et même j'insisterai sur une circonstance qui parle en ma faveur: les catégories des idées concrètes ne sont pas closes et ne peuvent pas se clore ainsi. Aussi est-il plus naturel de classer les autres les premières et, par considération pour les dernières, de garder leurs portes toujours ouvertes à deux battants. Si quelqu'un prétend que c'est là une imperfection ou un défaut de ma première classe, il marchera hors des sillons de mes idées et, si solides qu'ils soient, je ne saurais prêter attention à ses propos, car le seul point immuable est bien que tout, en son essence, est d'égale perfection.

Voyons maintenant — quelle est l'idée la plus abstraite? — Evidemment il n'est question que d'une idée qui se puisse traiter artistiquement, et non de celles qui se présentent scientifiquement. — Quel est le médium le plus abstrait? — Je réponds d'abord à cette dernière question: c'est celui qui est le plus distant du langage.

Avant de m'expliquer sur cette assertion, j'examinerai un cas particulier, important pour la solution définitive de mon problème. Le médium le plus abstrait n'a donc pas toujours pour objet l'idée la plus abstraite. L'architecture emploie un médium qui est, il est vrai, le plus abstrait; pourtant, les idées qu'elle exprime ne sont nullement les plus abstraites. L'architecture a avec l'histoire des rapports beaucoup plus proches que, par exemple, la sculpture. A nouveau la possibilité d'un autre choix reparaît. Pour la première classe de la hiérarchie, je peux choisir les œuvres dont le médium est le plus abstrait,

ou celles dont l'idée est la plus abstraite. Je tiendrai pour l'idée et non pour le médium.

Les médiums abstraits appartiennent aussi bien à l'architecture qu'à la sculpture, la peinture et la musique... Mais ce n'est pas le lieu de se lancer ici plus loin dans l'examen de ces choses. L'idée la plus abstraite qu'on puisse imaginer est la génialité sensuelle. Par quel médium se peut-elle exprimer? uniquement par la musique. Il est impossible de l'exprimer par la sculpture, car elle est en elle-même une sorte d'expression de l'intériorité; on ne peut pas la peindre, car il est impossible de la fixer en des contours déterminés. Dans tout son lyrisme elle est une force, une ambiance, une impatience, une passion; de plus, elle n'existe pas dans un moment unique, mais dans une succession de moments; car, dans le premier cas, on pourrait la peindre ou la dépeindre. Qu'elle existe dans une succession de moments, cela explique son caractère épique. Toutefois elle n'est pas épique dans l'acception stricte du mot, car elle n'est pas parvenue à se faire entendre et se meut toujours avec spontanéité. Elle ne peut donc pas non plus être exprimée par la poésie. Le seul médium qui puisse la dépeindre est la musique, car la musique possède par essence un élément de durée, quoiqu'elle ne s'écoule pas dans le temps, sauf en un sens figuré. Elle ne peut pas exprimer ce qui est historique dans le temps.

Eh bien! Nous trouvons la parfaite unité de cette idée et sa forme pertinente dans le *Don Juan* de Mozart. Mais justement parce que l'idée est aussi prodigieusement abstraite et le médium abstrait lui aussi, il n'y a aucune probabilité pour que se présente jamais un concurrent de Mozart. Le bonheur de Mozart est d'avoir reçu une matière en elle-même absolument musicale et, si un autre concurrent quelconque devait rivaliser avec lui, il n'aurait rien d'autre à faire qu'à composer à nouveau le *Don Juan*. Homère a reçu une matière parfaitement épique. Mais on peut s'imaginer beaucoup d'autres poèmes épiques, puisque l'histoire offre bien d'autres matières épiques. Il n'en est pas de même pour *Don Juan*. Peut-être comprendra-t-on mieux ce qu'au fond je veux dire, si je montre cette différence à propos d'une idée semblable. Le *Faust* de Gœthe est, à proprement parler, une œuvre classique; mais l'idée est historique, et chaque période remarquable de l'histoire aura son *Faust*. Le langage est le médium de *Faust*, et parce que c'est un médium beaucoup plus concret que la musique, cela permet encore d'imaginer plusieurs œuvres du même genre. Par contre, *Don Juan* est et restera unique en son espèce. Beaucoup plus encore que celles qu'exprime la sculpture, l'idée de *Don Juan* est abstraite. On comprendra par cela aisément que, s'il est en sculpture plusieurs œuvres classiques, il n'en existe qu'une seule dans le domaine de la musique. On peut naturellement imaginer grand nombre d'autres œuvres musicales classiques, cependant, une seule parmi elles aura une idée si absolument musicale que la musique y intervient, non pour accompagner, mais pour révéler l'idée elle-même, révéler son essence propre la plus intime. Voilà pourquoi, parmi ces immortels dont j'ai

parlé, Mozart occupe, grâce à son *Don Juan*, la place la plus haute.

Mais j'abandonne tout cet examen. Il n'est écrit que pour des amoureux. Et s'il suffit de bien peu pour faire plaisir aux enfants, ce sont souvent aussi, on le sait, les choses les plus étranges qui peuvent faire plaisir aux amoureux. Mon examen est comme une violente dispute d'amour, le motif n'est rien du tout et, pourtant, il a sa valeur pour les amoureux.

Tandis que ce qui précède a essayé, de toutes les manières possibles, imaginables ou inimaginables, de faire admettre que *Don Juan* de Mozart occupe la première place parmi toutes les œuvres classiques, presque aucun essai n'a été fait pour prouver que cette œuvre est effectivement classique. Car les quelques indications qu'on trouve ici et là, justement parce qu'elles ne se présentent que comme indications, montrent que le but n'a pas été de trouver une preuve, mais simplement d'apporter un éclaircissement occasionnel. Ce procédé pourrait paraître plus que surprenant. Prouver que *Don Juan* est œuvre classique est, au sens le plus sévère, un problème de raisonnement. Par contre, l'autre effort, en ce qui concerne le vrai domaine de la pensée, est tout à fait vain. Le mouvement de la pensée est apaisé quand on reconnaît qu'il s'agit d'une œuvre classique, et aussi que toute production classique est d'égale perfection; ce qu'on veut faire de plus est néfaste au raisonnement. Tout ce qui précède est enchevêtré dans un illogisme et se réduit facilement à rien. C'est cependant tout à fait juste, car un tel illogisme est profondément motivé par la nature humaine. L'admiration, la sympathie, la piété, l'enfant en moi, la femme en moi exigèrent plus que la pensée ne pouvait donner. La pensée était tranquillisée et reposait, heureuse, en son entendement; — je me suis alors approché d'elle et je l'ai priée de se mettre encore une fois en mouvement et de risquer tout. Elle savait bien que c'était peine perdue; mais, comme j'ai l'habitude de vivre en bonne intelligence avec elle, elle ne m'a pas, malgré tout, donné un refus. Cependant, son mouvement n'a rien apporté, — elle s'est dépassée continuellement elle-même et elle est retombée toujours en elle-même. Elle a cherché toujours à prendre pied, mais n'y a pas réussi, — elle a cherché toujours le fond, mais n'a pu ni nager ni même marcher dans l'eau. Tout cela faisait à la fois rire et pleurer et je faisais l'un et l'autre, tout en lui étant très reconnaissant de ne pas m'avoir refusé ce service. Et, bien que je sache parfaitement que cela ne sert à rien, l'envie pourrait bien me reprendre de la prier de jouer, encore une fois, ce jeu qui est pour moi une source inépuisable de plaisir. Tout lecteur qui trouve ce jeu-là ennuyeux et ne lui reconnaît aucune importance n'est évidemment pas de mes pairs, et il est bien vrai, ici comme partout ailleurs, que les enfants qui se ressemblent font les meilleurs camarades. Pour lui tout ce qui précède est superflu, tandis que pour moi c'est d'une importance tellement grande que je me joins à Horace (54) pour dire:

exilis domus est, ubi non et multa supersunt;

pour lui c'est une folie, pour moi de la sagesse, pour lui de l'ennui, pour moi joie et liesse.

Ce lecteur ne pourrait donc pas sympathiser avec le lyrisme de ma pensée, qui porte tellement loin qu'il dépasse la pensée; peut-être pourtant serait-il assez bon enfant pour dire: ne nous querellons pas, je saute cette partie, et tâchez d'arriver à ce qui est beaucoup plus important: prouver que *Don Juan* est une œuvre classique; car, je l'avoue, ce serait une préface assez propre à la véritable enquête. Je ne veux pas décider si oui ou non ce serait une préface appropriée, mais le malheur est qu'ici à nouveau je ne pourrai pas sympathiser avec lui: car, bien qu'il me soit assez facile de dresser cette preuve, il ne me viendrait jamais à l'esprit de le faire. Au contraire, en sous-entendant toujours cette question comme résolue, ce qui suit servira, souvent et de beaucoup de manières, à jeter de la lumière sur *Don Juan* dans ce sens, de même que ce qui précède a déjà donné quelques indications.

L'objet de cette étude est surtout de montrer la signification de l'érotisme musical et, à cet effet, de signaler les différentes étapes qui ont en commun le caractère d'érotisme spontané, et s'accordent encore parce qu'elles sont essentiellement musicales. Ce que j'aurai à dire à ce sujet, je le dois à Mozart seul. Et si quelques-uns étaient assez courtois pour accepter ce que je vais dire, mais doutaient de le retrouver dans la musique de Mozart, pensant plutôt que c'est moi qui l'y introduit, je puis leur garantir qu'ils se trompent, car il s'y trouve non seulement le peu que je saurai proférer, mais encore infiniment plus; oui — je peux le leur garantir, puisque c'est justement ce qui m'insuffle l'audace de m'aventurer dans un essai dont le but est uniquement d'expliquer certains caractères de cette musique. C'est toujours avec des sentiments mélangés et une certaine timidité qu'on approche ce qu'on a aimé avec une extase juvénile, ce qu'on a admiré avec un enthousiasme juvénile, ce avec quoi on a, dans l'intimité de l'âme, nourri des rapports mystérieux et énigmatiques, ce qu'on a caché dans son cœur : lorsqu'on vient avec la volonté de le comprendre. Ce qu'on a appris à connaître brin par brin, comme l'oiseau qui ramasse chaque tige séparément et se sent plus heureux de chaque parcelle qu'il ramasse ainsi que de tout le reste du monde; ce dont l'oreille s'est imprégnée, amoureuse dans sa solitude, isolée dans la grande foule, inaperçue dans sa cachette clandestine; ce que l'oreille vorace, jamais satisfaite, a saisi; ce que l'oreille avare, jamais confiante, a caché; ce dont l'écho le plus faible n'a jamais trompé l'attention toujours éveillée de l'oreille au guet; ce dont on s'est occupé le jour, ce qui la nuit est revenu à l'esprit, ce qui a chassé le sommeil et l'a rendu fiévreux, ce dont on a rêvé la nuit, ce pour quoi on s'est réveillé afin d'en rêver encore les yeux ouverts, ce pour quoi on a sauté du lit au milieu de la nuit de peur de l'oublier; ce qui s'est révélé dans les instants les plus enthousiastes; ce qu'on sentait toujours à portée de la main, comme les ouvrages de femme; ce dont on était hanté par les claires nuits de lune, dans les forêts solitaires, près des rives du lac, dans les sombres rues,

au milieu de la nuit, à la pointe du jour; ce qu'on emportait à cheval, ce qui a tenu compagnie dans la voiture, ce dont la maison a été pénétrée, ce dont la chambre a été témoin; ce qui a résonné dans l'oreille, ce qui a rempli l'âme de sons; ce que l'âme a entouré de son tissu le plus fin; — tout cela apparaît à présent devant la pensée. Comme du fond de la mer montent ces êtres des contes du passé, revêtus de varech et mystérieux, ainsi, enchevêtré de souvenirs, tout cela s'élève de la mer de la mémoire. L'âme s'attriste et le cœur s'amollit; c'est comme si on prenait congé de tout cela, comme si on s'en séparait pour ne jamais plus le rencontrer à nouveau, ni dans la durée, ni dans l'éternité. On a l'impression d'être infidèle, d'avoir manqué à son pacte; on sent qu'on n'est plus le même, qu'on n'est plus si jeune, ni si enfant; on craint de perdre ce qui rendit joyeux, heureux et riche; on tremble que ce qu'on aime ne soit éprouvé par cette transformation, et paraisse peut-être moins parfait, ou qu'il ne sache peut-être plus répondre aux nombreuses questions, — hélas, tout alors serait perdu, l'enchantement disparu, et jamais plus il ne ressusciterait. Mais, pour la musique de Mozart, mon âme n'a aucune crainte et ma confiance aucune limite. Car ce que j'ai compris jusqu'ici n'est que très peu, et dans les ombres du pressentiment se cachent beaucoup de choses encore. De plus, je suis convaincu que, si jamais Mozart me devenait tout à fait compréhensible, il me deviendrait en même temps, et seulement alors, parfaitement incompréhensible.

Il semble hardi de prétendre que le Christianisme a introduit la sensualité dans le monde. Mais, comme dit le proverbe: hardiment osé, mi-gagné; de même ici. Cela devient évident si l'on se rend bien compte qu'en posant une chose on pose en même temps ce qu'on exclut. Puisqu'en somme c'est la sensualité qui doit être niée, elle n'apparaît bien et elle n'est bien posée que par l'acte qui l'exclut, — par l'antithèse positive. En tant que principe, puissance et système la sensualité a à son origine été posée par le Christianisme, et, en ce sens, c'est le Christianisme qui l'a introduite dans le monde. Pour bien comprendre cette thèse: « que c'est le Christianisme qui a introduit la sensualité dans le monde », il est nécessaire de la concevoir dans son union avec sa contradiction, c'est-à-dire que c'est le Christianisme qui a chassé et exclu la sensualité du monde. Donc en tant que principe, puissance et système elle a été, à l'origine, posée par le Christianisme. J'y pourrais ajouter une détermination qui exprimera peut-être ma pensée avec plus de poids: — la sensualité, sous la détermination de l'esprit, a été à l'origine, posée par le Christianisme. Et c'est très naturel, car le Christianisme est esprit, et l'esprit est le principe positif introduit par lui dans le monde. En considérant la sensualité sous la détermination de l'esprit, on aperçoit bien que sa signification implique qu'elle soit exclue. Mais justement, c'est parce qu'elle est exclue qu'elle est déterminée comme principe et comme force. Ce que l'esprit, qui lui-même est principe, exclut doit se présenter comme principe bien que ce terme de principe ne se justifie qu'à l'instant même de l'exclusion. Il serait évidemment insensé de m'objecter que la sensualité a existé

dans le monde avant le Christianisme, car il va sans dire que ce qui doit être exclu existe toujours avant ce qui l'exclut, bien que, dans un autre sens, il ne prenne naissance qu'au moment même de l'exclusion. La raison en est encore que c'est dans un *autre* sens qu'il naît, et voilà pourquoi j'ai dit tout de suite: hardiment osé, mi-gagné, seulement.

La sensualité a bien existé antérieurement dans le monde, mais non déterminée comme esprit. Alors, de quelle manière a-t-elle existé? — Sous la détermination psychique. — C'est ainsi qu'elle se manifestait dans le paganisme, et si l'on veut chercher son expression la plus parfaite, c'est en Grèce qu'on la trouvera. Mais la sensualité psychiquement déterminée n'est pas opposition, exclusion, — elle est harmonie, accord. Et elle n'est pas posée comme principe, mais comme un *encliticon* (55) consonnant, parce qu'elle est justement déterminée par l'harmonie.

Cette manière de voir aura son importance pour déceler les différentes formes de l'érotisme, aux diverses phases de la conscience universelle, et nous montrera que la détermination de l'érotisme spontané est identique à celle de l'érotisme musical. Dans la civilisation grecque, la sensualité était dominée dans les belles personnalités, ou plutôt non, elle n'était pas dominée, car elle n'était pas un ennemi à maîtriser, et pas davantage un rebelle dangereux qu'on devait réduire à l'obéissance; dans les belles individualités, elle était affranchie et leur rapportait vie et plaisir. La sensualité, donc, n'était pas posée comme principe, et sans elle les phénomènes psychiques qui constituent les belles individualités ne seraient pas imaginables. Pour cette même raison l'érotisme, basé sur la sensualité, n'était pas non plus posé comme principe. L'amour, en tant que moment et par moments, se trouvait partout dans les belles individualités. Les dieux, autant que les hommes, connaissaient son pouvoir; et les dieux, autant que les hommes, connaissaient les aventures amoureuses, heureuses et malheureuses. Mais nul d'entre eux, pourtant, ne possédait l'amour avec sa qualité de principe; s'il se trouvait en eux, ou en l'un quelconque d'eux, c'était comme moment particulier du pouvoir général de l'amour, tandis que celui-ci n'était concentré nulle part. Et c'est pourquoi il n'était pas, non plus, concentré dans l'idée que s'en faisaient les Grecs. On pourrait cependant objecter: qu'Eros était bien le dieu de l'amour et que, en Eros du moins, l'amour doit être présent comme principe. Mais, sans oublier que l'amour, ici encore, n'est pas fondé sur l'érotisme, — car celui-ci contient non seulement la sensualité, mais encore des éléments psychiques — il reste à signaler une autre circonstance que je vais considérer de plus près. Eros était le dieu de l'amour, mais lui-même n'était pas amoureux. Lorsque les autres dieux, ou les hommes, ont senti en eux la puissance de l'amour, ils l'ont attribuée à Eros et l'en ont rendu responsable. Mais Eros lui-même n'était pas amoureux; et si cela lui est arrivé parfois, c'était exceptionnel. Bien que dieu de l'amour, il avait personnellement beaucoup moins d'aventures que les autres dieux et que les hommes. S'il lui advenait d'être amoureux, l'explication était, sans doute, à peu près celle-ci : qu'il devait lui

aussi s'incliner devant le pouvoir universel de l'amour, faisant de celui-ci, en un certain sens, une force en dehors de lui-même; et s'il l'avait repoussée... elle n'aurait trouvé nul autre refuge où on aurait pu aller la chercher. Son amour, à lui aussi, n'est pas fait de sensualité, mais d'éléments psychiques. Aussi le dieu de l'amour n'est pas amoureux lui-même, tandis que tous les autres êtres lui doivent de l'être, et c'est bien là une pensée véritablement grecque. Si j'imaginais un dieu ou une déesse du désir, il serait profondément grec qu'il ne connût rien du désir, quoique tous ceux qui ressentent sa douce fièvre ou sa douleur la lui attribuent. L'étrangeté de ce phénomène, je ne saurais mieux la définir qu'en disant qu'il est l'inverse d'un état représentatif. En effet toute la force en un tel état est concentrée en un seul individu, les autres la partagent en tant qu'ils participent aux mouvements particuliers de cet individu. Je pourrais encore dire qu'il est l'inverse du principe de l'incarnation. Là un individu particulier contient en lui toute la plénitude de la vie; cette plénitude toutefois n'existe, pour les autres, qu'en tant qu'ils peuvent l'observer en celui qui l'incarne. Pour les Grecs c'est donc l'inverse. Ce qui constitue la force du dieu n'est pas en lui, mais dans tous les autres individus, bien que ceux-ci le lui rapportent; il est lui-même comme dénué de force et impuissant, parce qu'il communique sa force à tout le reste du monde. L'individu, sujet de l'incarnation, suce, pour ainsi dire, la force de tous les autres individus; c'est pourquoi la plénitude se fait en lui; elle n'est dans les autres qu'en tant qu'ils l'observent dans cet individu-là. Cette précision aura de l'importance pour ce qui suivra, de même qu'elle en a pour les catégories dont la conscience humaine se sert en diverses occasions. Nous ne trouvons donc pas dans la culture grecque la sensualité comme principe, ni l'érotisme comme principe basé sur celui de la sensualité. Et même si nous les trouvions, nous comprendrions pourtant — ce qui est de la plus grande importance pour cette étude — que la conscience grecque ne possédait pas la force nécessaire pour concentrer tous ces éléments en un seul individu; elle les faisait rayonner à tous les autres d'un point qui, lui, ne les possédait pas, de sorte que ce point constitutif est presque reconnaissable par le fait qu'il est le seul qui ne possède pas ce qu'il donne à tous les autres.

La sensualité, comme principe, de même que l'érotisme sensuel, comme principe, est donc posée par le Christianisme; l'idée de la représentation a été introduite dans le monde par le Christianisme. Si à présent j'imagine l'érotisme sensuel en tant que principe, puissance, empire, en tant que déterminé par l'esprit, c'est-à-dire déterminé de telle façon que l'esprit l'exclut, et si je l'imagine concentré en un seul individu, je trouverai l'idée de la génialité erotico-sensuelle. Cette idée, la culture grecque l'ignora et le Christianisme, dans un sens indirect il est vrai, l'introduisit pour la premère fois dans le monde.

A présent si cette génialité erotico-sensuelle réclame une expression, dans toute sa spontanéité, on peut se demander quel médium s'y prêtera. Il faut surtout retenir qu'il est indispensable qu'elle soit exprimée et présentée dans sa

spontanéité. Dans son état médiat et raisonné, elle tombe dans le domaine du langage et se range sous des déterminations éthiques. Dans sa spontanéité elle ne peut être exprimée que par la musique. Sur ce point je prierai le lecteur de se rappeler le peu de choses que j'en disais dans l'avant-propos futile. La signification de la musique prend alors sa pleine validité, et, en un sens plus absolu, la musique apparaît elle-même comme un art chrétien, c'est-à-dire comme cet art que le Christianisme pose en l'excluant, et comme le médium de ce que le Christianisme exclut, et pose par cette exclusion. En d'autres termes, la musique est démoniaque. La musique trouve son objet absolu dans la génialité erotico-sensuelle. Il va sans dire que cela ne signifie nullement que la musique ne puisse exprimer aussi autre chose, mais pourtant, c'est là son véritable objet. De la même façon, la sculpture sait représenter autre chose que la beauté humaine, pourtant son objet absolu; et la peinture beaucoup d'autres choses que la beauté céleste transfigurée quoique celle-ci, pourtant, soit son objet absolu. Il importe de voir l'idéal de chaque art et de ne pas se laisser troubler par ce que cet art peut faire ailleurs. Ainsi, l'essence de l'homme est esprit et il ne faut pas se laisser troubler parce qu'il peut aussi marcher sur deux jambes. L'essence de la langue est la pensée, et on ne doit pas se laisser troubler parce que quelques gens sensibles croient trouver la signification suprême de la langue dans des sons inarticulés.

Ici, qu'on me permette à nouveau un petit intermède futile: *praeterea censeo* que Mozart est parmi tous les auteurs classiques le plus grand, et que son *Don Juan* mérite, parmi toutes les créations classiques, la place suprême.

Le problème de la musique en sa qualité de médium, restera toujours un problème très intéressant. Mais savoir dire quelque chose de satisfaisant à cet égard est un autre problème. Je sais fort bien que je n'ai pas de compétence en musique; j'avoue volontiers que je ne suis qu'un amateur; je ne dissimule pas que je n'appartiens pas à l'élite des musicologues et que je suis, tout au plus, un prosélyte (56) du seuil de la porte, poussé là, de loin, par une étrange et irrésistible impulsion — mais pas plus avant que le seuil de la porte; — il est tout de même possible, cependant, qu'il se trouve dans le peu que j'ai à dire, une observation particulière qui sera acceptée avec un peu de bienveillance et d'indulgence, comme quelque chose de vrai, quoiqu'elle se cache sous un humble sarrau. Je me trouve en dehors de la musique et je la contemple du point que j'occupe. J'avoue volontiers que ce point est très imparfait et je ne nie pas que ce que j'arrive à voir soit très peu de chose, en comparaison surtout de ce que voient les heureux admis à l'intérieur du temple. Mais je continue d'espérer que de ma place, moi aussi, je pourrai donner un renseignement particulier, bien que les initiés soient sans doute capables de le faire beaucoup mieux que moi et qu'ils comprennent, en un sens, ce que je dis beaucoup mieux que moi. Si j'imaginais deux pays limitrophes que je connaîtrais, l'un assez bien, et l'autre absolument pas, et s'il m'était interdit, malgré mon vif désir, de pénétrer dans ce pays inconnu, j'arriverais pourtant à m'en faire une idée.

Je cheminerais jusqu'à la frontière du pays connu, je continuerais à suivre, sans cesse, cette frontière, et ce faisant je dessinerais par mon mouvement le contour de ce pays inconnu. Ainsi j'aurais de lui une idée générale, bien que n'ayant jamais posé le pied sur son sol. Si c'était un travail qui me préoccupait beaucoup, si j'étais infatigable dans mes recherches de plus grandes précisions, il m'arriverait peut-être encore qu'une révélation, une seule petite révélation m'échût, lorsque mélancoliquement et plein de désir je jetterais de la frontière mes regards sur ce pays inconnu, si proche et pourtant si loin de moi. Bien que je sache que la musique est un art qui exige une longue expérience avant de pouvoir vraiment s'en faire une idée, je me console à nouveau, comme je l'ai fait si souvent, avec ce paradoxe, que dans le pressentiment et dans l'ignorance se trouve aussi une sorte d'expérience à faire. Cela me réconforte de penser que Diane (57), qui n'avait jamais mis personne au monde, venait en aide aux femmes en travail; ce lui était un don inné, elle l'exerçait depuis l'enfance, si bien qu'elle vînt en aide même à Latone dans les douleurs d'enfantement, au moment où elle naissait elle-même.

Le pays connu, à l'ultime frontière duquel j'irai pour découvrir la musique, c'est le langage. Pour ranger les différents médiums dans une hiérarchie, on devrait placer le langage et la musique aussi près que possible l'un de l'autre, — c'est même la raison pour laquelle on a dit que la musique est un langage. C'est là plus qu'une remarque spirituelle, car, si on trouvait plaisir à faire de l'esprit, on pourrait dire encore que la sculpture et la peinture sont aussi des espèces de langages, en ce sens que toute expression d'une idée est toujours un langage, puisque l'essence de l'idée est le langage. Ainsi, des gens d'esprit parlent du langage de la nature, et des prêtres doucereux ouvrent de temps à autre le livre de la nature pour nous lire des choses qu'ils ne comprennent pas plus que leurs auditeurs. Si la remarque qui concerne la musique était aussi mal motivée, je ne m'en occuperais pas et je la laisserais glisser sans façon et passer pour ce qu'elle vaut. Mais il n'en est pas ainsi. C'est seulement lorsque l'esprit est posé comme principe que le langage se trouve investi de ses pleins droits, mais une fois posé, tout ce qui n'est pas esprit est exclu, et cette exclusion est ce qui le détermine. Si donc ce qui est exclu doit être exprimé, il sera nécessaire d'employer un médium que l'esprit détermine, — c'est le cas de la musique. Mais un tel médium est essentiellement langage, donc la musique est à juste titre nommée un langage.

Le langage considéré de cette façon est le médium absolu, déterminé par l'esprit. C'est donc le vrai médium de l'idée. Il ne serait ni de ma compétence, ni de l'intérêt de cette petite étude de développer ceci à fond. Je n'ajoute qu'une seule remarque qui m'amène à nouveau à la musique. Dans le langage, la matière sensible comme médium est réduite au rôle d'un simple instrument et est toujours niée. Ce n'est pas le cas des autres médiums. Dans la sculpture et dans la peinture la matière sensible n'est pas qu'un instrument, mais bien quelque chose d'essentiel, qui ne doit pas être continuellement nié, et

qui ne doit pas cesser d'être vu avec le reste. Si je faisais effort pour ne pas voir ce qui s'adresse aux sens, ce serait une manière curieuse et stupide de regarder une sculpture ou une peinture, car j'annulerais ainsi toute leur beauté. Dans la sculpture, dans l'architecture et dans la peinture, l'idée est liée au médium. Mais que l'idée ne réduise pas le médium au rôle d'un simple instrument, qu'elle le nie toujours, voilà presque la preuve que ce médium ne peut pas parler. C'est le cas de la nature. On dit donc, à juste titre, que la nature est muette — de même que l'architecture, la sculpture et la peinture. On le dit à juste titre, malgré toutes les oreilles sensibles et fines qui peuvent les entendre parler. Par conséquent, c'est une sottise de dire que la nature est un langage, - c'est aussi vrai qu'il est sot de dire que ce qui est muet peut parler; car ce n'est même pas un langage semblable au langage des doigts. Tout autre est le langage. La matière sensible y est réduite au rôle d'un simple instrument, elle est donc annulée. Si un homme parle de telle manière qu'on entend les coups de la langue, etc., il parle mal; s'il entend les vibrations de l'air au lieu d'entendre les paroles, il entend mal; si quelqu'un lit un livre de façon à voir toujours chaque lettre particulière, il lit mal. C'est justement lorsque tout ce qui est matière sensible est nié dans le langage que celui-ci est le médium parfait. C'est aussi le cas de la musique. Ce qui, à proprement parler, doit être entendu, s'affranchit toujours de la matière sensible. J'ai déjà rappelé que la musique était, en tant que médium, inférieure au langage, et je disais aussi que, dans un sens, la musique était un langage.

Le langage s'adresse à l'oreille. Aucun autre médium ne le fait. Ensuite, l'ouïe est, plus que tout autre, le sens déterminé par l'esprit. Je crois que presque tout le monde en convient, mais si quelqu'un désire des éclaircissements supplémentaires, je pourrais le renvoyer à la préface de *Karikaturen des Heiligsten,* par Steffens (58). La musique est — avec le langage — le seul médium qui s'adresse à l'oreille. Voilà encore une analogie et un témoignage qui précise dans quel sens la musique est un langage. Dans la nature beaucoup de choses frappent l'ouïe, mais ce qui touche l'oreille est alors pure sensation, et c'est pourquoi la nature est muette; c'est une illusion ridicule de croire qu'on entend quelque chose lorsqu'on entend mugir une vache ou — pour être un peu plus prétentieux — chanter le rossignol. C'est une illusion de croire qu'on entend quelque chose ou qu'un de ces deux cas vaut mieux que l'autre, car tout est bonnet blanc et blanc bonnet.

Le temps est l'élément du langage, — l'espace celui de tous les autres médiums, la musique seule se manifeste également dans le temps. Mais ce fait est encore une négation de la matière. L'indice du caractère matériel des œuvres des autres arts vient, justement, de ce que cette production existe dans l'espace. Il y a encore beaucoup de choses dans la nature qui se passent dans le temps. Par exemple, lorsqu'un ruisseau murmure et continue de murmurer, on dirait presque qu'une détermination de temps y est impliquée. Eh bien, ce n'est pas le cas. Si on veut absolument prétendre qu'il s'y trouve une notion

de temps, il faut qu'on la spécifie et avec la réserve qu'elle est spatialement déterminée. La musique n'existe qu'au moment même où elle est jouée, car même si on sait très bien lire la musique et si l'on est doué d'une vive imagination, on ne peut nier qu'elle n'existe, lorsqu'on la lit, que dans un sens figuré. En vérité elle n'existe que lorsqu'elle est exécutée. Ceci paraît peut-être une imperfection de cet art, comparé aux autres dont les œuvres continuent d'exister parce que leur existence se trouve dans l'espace sensoriel. Mais il n'en est pas ainsi. Au contraire, c'est une preuve qu'il s'agit d'un art supérieur, d'un art plus spirituel.

Si à présent je prends le langage pour point de départ et, par un mouvement au dedans de lui, si je ne prête l'oreille qu'à la musique afin de l'isoler, pour ainsi dire, en l'écoutant, j'arrive à peu près à ceci: En présumant que la prose est la forme du langage la plus éloignée de la musique, j'aperçois un indice de musique déjà dans l'élocution oratoire et dans la construction sonore des périodes, et cet indice paraît de plus en plus fort à travers les différentes nuances de l'élocution poétique, dans la construction des vers et dans la rime, jusqu'à ce qu'enfin ce qui est musique se soit développé à un tel degré que le langage cesse et que tout devienne musique. C'est bien là l'expression favorite des poètes pour dire qu'ils renoncent presque à l'idée, — elle se perd pour eux et tout finit en musique. Quelqu'un en tirerait peut-être la conclusion que la musique est un médium encore plus parfait que le langage. Mais c'est là un de ces malentendus languissants qui ne naissent que dans les têtes vides. Je démontrerai plus tard à nouveau qu'il s'agit là d'un malentendu; ici je me borne à attirer l'attention sur cette circonstance étrange que, par un mouvement en sens opposé, je rencontre encore une fois la musique, si je descends de la prose pénétrée par l'idée, jusqu'à ce que j'aborde les interjections, qui elles aussi sont musicales, comme c'est le cas, par exemple, pour le premier balbutiement de l'enfant. Là, surement, on ne dira pas que la musique est un médium plus parfait que le langage, ni que la musique est un médium plus riche que le langage; à moins qu'on ne veuille prétendre que l'exclamation: oh! vaut plus qu'une pensée entière. Que résulte-t-il de tout cela? Que partout où la langue cesse, je rencontre la musique. Ceci exprimerait bien, et de la manière la plus parfaite, que la musique confine partout à la langue. Et on comprend aussi ce qu'il en est de ce malentendu qui veut que la musique soit un médium plus parfait que le langage. Car, au moment où cesse le langage et commence la musique, — là où tout est musique comme on dit, — on n'avance plus, on recule. C'est pourquoi — et peut-être même certains experts m'approuveront-ils — je n'ai jamais eu de sympathie pour la musique sublime qui pense n'avoir nul besoin de la parole, car elle croit, en général, qu'elle est supérieure à la parole tandis qu'elle lui est inférieure. Evidemment on pourrait à présent m'objecter que s'il est vrai que le langage est un médium plus riche que la musique, il devient incompréhensible qu'il soit si difficile, esthétiquement, d'expliquer la musique, incompréhensible que le langage ait toujours l'air à cet égard

d'être un médium plus pauvre que la musique. Ceci cependant n'est ni incompréhensible, ni inexplicable. Car la musique exprime toujours dans sa spontanéité ce qui est spontané; il en résulte qu'elle paraît au premier abord et en tout dernier lieu dans ses rapports avec le langage, et il s'ensuit aussi que c'est un malentendu de prétendre que la musique est un médium plus parfait. On trouve de la réflexion dans le langage, il ne peut donc pas exprimer ce qui est spontané. La réflexion tue la spontanéité; il est donc impossible d'exprimer la musique avec le langage, mais cette apparente pauvreté du langage constitue justement sa richesse. Car ce qui est spontané est indéterminable, la langue ne peut donc pas le concevoir; et le fait d'être indéterminable ne constitue pas une perfection mais un défaut. On le reconnaît, indirectement, de diverses manières. On dit, pour ne citer qu'un seul exemple: à vrai dire, je ne saurais expliquer pourquoi je fais ceci ou cela, de telle ou telle manière, je le fais « par l'oreille », bien qu'il s'agisse de choses sans aucun rapport avec la musique. On se sert donc souvent d'un mot emprunté à la musique, mais c'est pour désigner ce qui est obscur, inexplicable et spontané.

Si c'est la spontanéité, déterminée par l'esprit, qui s'exprime en vérité dans la musique, on peut encore se demander quelle est l'espèce de spontanéité qui est essentiellement l'objet de la musique. La spontanéité déterminée par l'esprit peut l'être de façon à tomber dans le domaine même de l'esprit, et alors elle peut bien être exprimée par la musique, mais elle ne peut cependant pas être l'objet absolu de la musique car, puisqu'elle est déterminée de façon à tomber sous l'esprit, c'est le signe que la musique se trouve en terrain étranger; elle forme un prélude qui est continuellement annulé. Si par contre la spontanéité déterminée par l'esprit l'est de façon à tomber en dehors du domaine de l'esprit, la musique y trouve alors son objet absolu. Dans le premier cas il n'est pas essentiel à la spontanéité d'être exprimée par la musique, tandis qu'il est essentiel qu'elle devienne esprit et, par conséquent, qu'elle soit exprimée par le langage. Dans le second cas, par contre, il est essentiel qu'elle soit exprimée par la musique; elle ne peut être exprimée que par elle et non par le langage, puisqu'en la déterminant l'esprit l'a rejetée hors de son propre terrain et, donc, en même temps hors du langage. Mais cette spontanéité, ainsi exclue de l'esprit, est la spontanéité des sens. Elle appartient au Christianisme. Elle trouve dans la musique son médium absolu, ce qui explique d'autre part pourquoi la musique n'a pas été très développée dans le monde antique, mais appartient au monde chrétien. Donc, elle est le médium de la spontanéité qui, déterminée par l'esprit, l'est de façon à tomber hors de lui. Bien entendu, la musique peut exprimer beaucoup d'autres choses, mais c'est là son objet absolu. On aperçoit aisément aussi que la musique est un médium plus lié aux sens que le langage, puisqu'on y attache, plus que dans le langage, une importance à la résonance des sens.

Donc, la sensualité géniale est l'objet absolu de la musique. Elle est absolument lyrique et se donne, dans la musique, entièrement et dans toute son impatience lyrique; car elle est déter-

minée par l'esprit et elle est, par conséquent, force, vie, mouvement et, sans cesse, agitation et succession; mais cette agitation et cette succession ne l'enrichissent pas, elle reste toujours la même. Elle ne s'épanouit pas mais s'élance, sans arrêt et comme tout d'une haleine. Si je devais définir ce lyrisme par un seul attribut, je dirais: il est sonnant; et je reviens ainsi encore une fois à ma thèse sur la génialité sensuelle: elle est spontanément musicale.

Je sais bien que je pourrais moi-même, sur cela, dire encore beaucoup de choses, et qu'il serait facile aux connaisseurs de tirer le tout au clair beaucoup mieux que je ne saurais le faire; j'en suis convaincu. Mais, puisque personne, autant que je le sache, ne l'a essayé, ni même n'a fait mine de l'essayer, puisqu'enfin on continue de répéter que le *Don Juan* de Mozart est la perle des opéras, sans expliquer davantage ce que cela veut dire; et, bien que tous le disent d'une manière qui prouve clairement qu'ils ont en vue autre chose que de dire que *Don Juan* est le meilleur des opéras, mais qu'il y a une différence qualificative entre les autres opéras et lui, différence qu'on chercherait en vain, je pense, ailleurs que dans le rapport absolu de l'idée, de la forme, de la matière et du médium; puisqu'il en est ainsi, voilà, je le répète, pourquoi j'ai rompu le silence. Je me suis peut-être un peu trop précipité; peut-être aurais-je mieux réussi si j'avais attendu encore un peu, — peut-être, — je ne le sais pas. Mais je sais bien que je ne me suis pas précipité pour avoir le plaisir de parler, ni non plus par crainte d'être devancé par un connaisseur plus habile, mais parce que je craignais qu'en me taisant plus longtemps, les pierres, à la honte de tout homme qui reçut le don de la parole, ne se mettent alors à parler pour rendre hommage à Mozart.

Ce qui a été dit jusqu'ici est suffisant, ce me semble, pour les cadres de cette petite étude, car elle doit surtout nous acheminer à la qualification des étapes érotiques spontanées, telles que Mozart nous apprend à les connaître. Avant d'y atteindre je désire citer encore un fait qui fixera, par ailleurs, le rapport absolu de la génialité sensuelle et de la musique. On sait que la musique a toujours été, de la part de l'ardeur religieuse, l'objet d'une attention suspicieuse. Il ne nous importe pas, ici, de savoir si c'est à tort ou à raison, ce qui n'aurait qu'un intérêt religieux; mais il n'est pas inutile d'examiner pourquoi il en est ainsi. Si je suis, dans cet ordre d'idée, les traces de l'ardeur religieuse, en général je pourrai déterminer les phases du mouvement de la manière suivante: plus les sentiments religieux sont forts, plus on renonce à la musique et plus on insiste sur la parole. Ces diverses étapes sont représentées dans l'histoire universelle. La dernière étape exclut complètement la musique et ne retient que la parole. J'aurais pu enjoliver ce que je viens de dire d'une multitude de remarques particulières; je ne le ferai pas, mais je citerai cependant quelques mots d'un Presbytérien, qu'on rencontre dans une nouvelle de Achim v. Arnim (59) : *Wir Presbyterianer halten die Orgel für des Teufels Dudelsach, womit er den Ernst der Betrachtung in Schlummer wiegt, so wie der Tanz die guten Vorsätze betäubt.* C'est bien une réplique *instar omnium*. Mais quelle raison peut-on bien

avoir pour exclure la musique et rendre la parole souveraine? Toutes les sectes éveillées reconnaîtront sûrement que la parole, si on en abuse, peut autant que la musique troubler les esprits. C'est donc une différence de qualité qui doit exister entre elles. Mais ce que l'ardeur religieuse désire voir exprimer est du domaine de l'esprit, elle exige donc le langage qui est le vrai médium de l'esprit, et rejette la musique qui pour elle est un médium sensuel et, par conséquent, imparfait lorsqu'il s'agit d'exprimer l'esprit. Comme je viens de le dire, c'est une autre question de savoir si l'ardeur religieuse a raison d'exclure la musique, mais sa manière de voir, dans le rapport de la musique et de la langue, peut au contraire être parfaitement juste, car elle n'entraîne pas nécessairement l'exclusion de la musique; tandis que, dans le domaine de l'esprit, on ne peut méconnaître que la musique soit un médium imparfait et, par conséquent, ne puisse pas trouver son objet absolu dans ce qui, déterminé comme esprit, est spontanément spirituel. Mais il ne s'ensuit nullement qu'il soit nécessaire de la considérer comme œuvre du Diable, même pas si notre époque offre des preuves multiples et affreuses de l'empire démoniaque que la musique peut exercer sur un individu qui, avec toute la force excitante de la volupté, s'emploie ensuite à exciter et captiver la foule, les femmes surtout, dans les pièges séducteurs de l'angoisse. Il ne s'ensuit nullement qu'il soit nécessaire de considérer la musique comme œuvre du Diable, même pas si on se rend compte avec une secrète horreur que cet art, plus que n'importe quel autre, déchire souvent ses adeptes d'une manière épouvantable. Si étrange que cela soit, ce phénomène semble avoir échappé à l'attention des psychologues et de la foule, sauf quelques rares occasions où le cri d'angoisse d'une individualité désespérée les a enfin alarmés. Il est cependant assez curieux que dans les légendes et, par conséquent, dans la conscience populaire qui trouve son expression dans la légende, la musique soit là aussi démoniaque. Comme exemple je peux renvoyer à Grimm: *Ihrische Elfenmärchen,* 1826; pp. 25, 28, 29 et 30.

Quant aux étapes érotiques spontanées je suis redevable à Mozart, et à lui seul, de tout ce que j'en peux dire et, en somme, je lui suis redevable de tout. Puisque le classement que j'essaie de faire ici ne peut lui être attribué qu'indirectement, par le truchement d'une autre personne, avant de m'y décider, j'ai mis à l'épreuve et moi-même et ce classement, pour savoir si mon travail ne risquait pas, d'une manière quelconque, de gâter mon propre plaisir ou celui d'un lecteur, dans l'admiration des œuvres immortelles de Mozart. Celui qui désire voir Mozart dans sa vraie grandeur immortelle, doit contempler son *Don Juan;* auprès de cette œuvre le reste n'est que fortuit et non essentiel. Mais s'il contemple *Don Juan* de façon à observer, sous ce même point de vue, quelques détails des autres opéras de Mozart, je suis convaincu qu'il ne le rabaissera pas et ne nuira, ni à lui-même, ni à autrui. Il aura alors l'occasion de se réjouir de ce que la vraie puissance de la musique ait été épuisée dans l'œuvre de Mozart.

Si je continue à me servir, dans ce qui précède et dans ce qui suivra, de l'expression étape, il ne faut pas en conclure que

chacune d'elles subsiste par elle-même, l'une en dehors de l'autre. Il serait peut-être plus juste d'employer l'expression métamorphose. Les diverses étapes prises ensemble constituent l'étape spontanée, et il s'ensuit que chacune d'elles représente plutôt la manifestation d'un attribut, et que tous les attributs se rejoignent dans la richesse de la dernière, celle-ci étant la véritable étape. Les autres n'ont pas d'existence indépendante; elles n'existent en elles-mêmes que comme idées, — on comprend alors leur caractère fortuit en face de la dernière étape. Toutefois, puisque chacune d'elles a trouvé une expression distincte dans la musique de Mozart, j'en parlerai séparément. Mais il ne faut surtout pas se les figurer comme divers degrés de la conscience, car la dernière des étapes elle-même n'est pas encore arrivée à l'état de conscience; il ne s'agit toujours que de ce qui est spontané, et qui l'est dans sa parfaite spontanéité.

Les difficultés qu'on rencontre toujours en faisant de la musique l'objet de considérations esthétiques ne manquent naturellement pas ici non plus. La difficulté que j'ai rencontrée jusqu'ici consistait surtout en ce que je voulais prouver par la pensée que la génialité sensuelle était l'objet essentiel de la musique, alors que cette thèse, à vrai dire, ne pouvait être prouvée qu'à l'aide de la musique; moi-même, je suis arrivé à cette notion grâce à la musique. La difficulté que devra surmonter ce qui suivra sera surtout celle-ci: ce qui est exprimé par la musique dont je m'occupe est essentiellement l'objet véritable de la musique; — or elle l'exprime d'une manière beaucoup plus parfaite que le langage ne pourra le faire, et le langage fera pauvre figure à côté d'elle. Oui, s'il s'agissait de divers degrés de la conscience, l'avantage serait naturellement à mon actif et à celui du langage, mais ce n'est pas le cas. Ce que je développerai n'aura donc sa signification que pour celui qui a ouï et qui continue à ouïr. Pour lui mon exposé contiendra peut-être une indication particulière, qui pourra l'inciter à ouïr de nouveau.

PREMIÈRE ÉTAPE.

La première étape est ébauchée dans le Page de *Figaro*. Bien entendu, il ne faut pas voir dans ce personnage un individu particulier, ce qu'on a tendance à faire lorsqu'on le voit représenté, en pensée ou réellement, par une personne. Il serait dans ce cas difficile d'éviter — et c'est aussi partiellement, dans la pièce, le cas du personnage du Page — qu'il ne s'y mêlât quelque chose de fortuit ou n'ayant pas de rapport avec l'idée; difficile encore d'éviter que le Page ne devienne plus qu'il ne doit être; car cela se produit, dans un sens, aussitôt qu'il devient individu. Mais, en devenant plus qu'il ne doit être, il devient moins, car il cesse d'être l'idée. Aussi ne doit-on pas lui concéder de réplique, et la musique devient-elle la seule expression adéquate. Aussi est-il remarquable que *Figaro* aussi bien que *Don Juan* appartiennent, dans les formes que Mozart leur a données, à l'*opera seria*. Alors, en regardant le Page comme un

personnage mythique, on trouvera les caractéristiques de la première étape exprimées dans la musique.

La sensualité s'éveille — pas jusqu'au mouvement, mais jusqu'à la quiétude tranquille; pas jusqu'à la joie et au plaisir, mais jusqu'à la mélancolie profonde. Le désir ne s'est pas encore éveillé, — il est sombrement soupçonné. L'objet du désir se trouve toujours dans le désir, — il monte de lui et se révèle dans une lueur faible et troublante. Ceci se passe devant la sensualité et semble éloigné par la présence d'ombres et de brumes et rapproché par son reflet sur elles. Le désir possède ce qui deviendra son objet, mais sans l'avoir désiré, et ainsi il ne le possède pas. C'est cette contradiction douloureuse, mais en même temps séduisante et enchanteresse par sa douceur, qui retentit avec sa douce mélancolie et sa tristesse à travers cette étape. Car cette douleur ne vient pas de l'insuffisance, mais plutôt de l'excès. Là, le désir est un désir silencieux, le regret un regret silencieux, l'extase une extase silencieuse où l'objet commence à poindre, — si proche qu'il s'y fond déjà. L'objet du désir plane au-dessus du désir et s'enfonce en lui, sans que pourtant ce mouvement soit dû à l'attraction du désir même ou à son existence. L'objet du désir ne se perd pas et ne cherche pas à s'échapper de l'étreinte du désir, car celui-ci s'éveillerait alors; mais c'est malgré le désir qui devient triste, justement parce qu'il ne peut pas arriver à désirer. Dès qu'il s'éveille, ou plutôt au moment de l'éveil et avec lui, le désir et son objet se séparent. Alors il respire librement et sainement, tandis qu'avant son objet l'en empêchait. Avant l'éveil du désir, l'objet enchante et séduit, oui, il tourmente presque. Le désir a besoin de se faire jour et d'éclater; et ceci s'accomplit par la disjonction; l'objet s'enfuit, timide et pudique comme une femme, une séparation s'établit entre eux, l'objet disparaît et *apparet sublimis* (60), ou en tout cas hors du désir. Lorsqu'on couvre entièrement le plafond d'une salle de figures peintes les unes à côté des autres, il pèse comme disent les peintres; mais y place-t-on une seule figure, légère et fugitive, le plafond s'élève. Il en est ainsi du rapport entre le désir et son objet dans une première et une ultérieure étape.

Le désir, présent dans cette étape seulement comme un pressentiment de lui-même, est pour cela sans mouvement, sans inquiétude, mais doucement bercé par une inexplicable émotion intérieure. Comme la vie de la plante est prisonnière de la terre, ainsi le désir est plongé dans un silencieux regret momentané, absorbé par la contemplation et, cependant, il ne peut pas épuiser son objet, surtout parce qu'au sens profond celui-ci n'existe pas; cette absence pourtant n'est pas non plus son objet, car, immédiatement, le désir serait en mouvement et il serait déterminé par la peine et la douleur, sinon autrement. Mais peine et douleur n'ont en elles ni la contradiction qui est caractéristique de la mélancolie et de la tristesse, ni l'équivoque qui est la douceur de la mélancolie. Quoique à cette étape le désir ne soit pas déterminé comme tel, et bien que ce désir soupçonné soit complètement indéterminé quant à son objet, il possède pourtant une détermination: il est infiniment profond. Il aspire, comme le faisait Thor, par une corne dont la pointe était plongée

dans l'océan; toutefois ce n'est pas parce que l'objet est infini qu'il ne réussit pas à l'attirer jusqu'à lui, c'est parce que cette infinité ne saurait être un objet pour lui. Son aspiration n'entraîne donc pas un rapport avec l'objet, mais elle est identique à son soupir, et celui-ci est infiniment profond.

En harmonie avec cette description de la première étape on sentira qu'il est de grande importance que le rôle du Page ait été musicalement fait pour convenir à une voix de femme. Ce qui est contradictoire dans cette étape est comme marqué par cette contradiction d'un désir si peu déterminé et d'un objet si peu dégagé qu'il repose d'une manière androgyne dans le désir, comme, chez quelques végétaux, le mâle et la femelle sont réunis dans la même fleur. Le désir et son objet se joignent dans cette unité : ils sont tous deux *neutrius generis*.

Je voudrais relever une réplique, bien qu'elle n'appartienne pas au Page mythique, mais à celui de la pièce, c'est-à-dire au personnage poétique de Chérubin, et bien qu'il n'y ait par conséquent pas lieu d'en tenir compte puisque d'abord elle n'est pas de Mozart et qu'ensuite, elle exprime tout autre chose que ce dont il est question ici, — cependant je désirerais relever cette seule réplique, parce qu'elle me permettra de qualifier l'étape dont je m'occupe à présent dans son analogie avec une étape ultérieure. Suzanne se moque de Chérubin parce qu'il est en quelque sorte aussi amoureux de Marcelline, et le Page ne trouve pas d'autre réponse que celle-ci: c'est une femme (61). En ce qui concerne le Page de la pièce, il est essentiel qu'il soit amoureux de la comtesse, mais non essentiel qu'il puisse s'enamourer de Marcelline, car ce n'est qu'une expression indirecte et paradoxale de la véhémence de la passion qui le lie à la comtesse. En ce qui concerne le Page mythique, il est essentiel à un égal degré qu'il soit amoureux et de la comtesse et de Marcelline, car c'est la féminité qui est son objet et toutes deux la possèdent en commun. Lorsque plus tard nous entendrons dire de Don Juan:

selv tre Snese Aars Coquetter
Han med Fryd paa Listen sätter (62),

ce sera une analogie entière avec ce que je viens de dire, sauf que l'intensité et l'assurance du désir sont ici beaucoup plus marquées.

Si je me hasardais maintenant à déterminer d'un seul attribut la particularité de la musique de Mozart en ce qui concerne le Page du *Figaro*, je dirais qu'elle est ivre d'amour. Mais l'ivresse amoureuse, comme toute ivresse, peut agir de deux manières: elle peut provoquer une plus grande et plus transparente joie de vivre ou une mélancolie concentrée et obscure. C'est cette mélancolie que la musique exprime ici, et cela est bien ainsi. La musique ne peut pas expliquer pourquoi il en est ainsi, — ce serait au-dessus de son pouvoir; l'état d'âme même ne peut pas être exprimé par la parole, — il est trop lourd et trop dense pour être porté par la parole, et il n'y a que la musique qui puisse le rendre. On trouve la raison de sa mélancolie dans la profonde contradiction intérieure, sur laquelle nous avons précédemment essayé d'attirer l'attention.

Nous quittons à présent la première étape, qui est déterminée par le Page mythique; nous le laissons continuer à rêver sombrement à ce qu'il a, et à désirer mélancoliquement ce qu'il possède. Jamais il n'arrivera plus loin, et jamais il ne bougera de sa place, car ses mouvements sont illusoires, et donc nuls. Tout autre est le Page de la pièce; nous nous intéressons à son avenir avec une vraie et sincère amitié, nous le félicitons d'être devenu Capitaine, nous lui permettons d'embrasser encore une fois Suzanne en faisant ses adieux, et nous ne trahirons pas le signe qu'il porte au front (63) — ce signe que personne ne peut voir sauf celui qui le connaît. Mais pas davantage, mon bon Chérubin, sinon nous appellerons le comte, et alors — gare ! « Prends la porte, va au Régiment; tu n'es pourtant pas un enfant, et personne ne le sait mieux que moi ! »

DEUXIÈME ÉTAPE.

Cette étape est déterminée, dans *la Flûte enchantée,* par Papageno. Il s'agit ici, encore une fois, de séparer ce qui est essentiel de ce qui est fortuit, d'évoquer le Papageno mythique et d'oublier celui qui est, dans la pièce, le vrai personnage; ici c'est important surtout parce que ce personnage a été mêlé à toutes sortes d'inquiétants galimatias. Il ne serait pas sans intérêt d'examiner l'opéra entier à ce point de vue, pour montrer que son sujet a été, en tant que sujet d'opéra, profondément manqué. On aurait alors en même temps une bonne occasion d'examiner l'érotisme de plus près et d'un côté nouveau, mais il faudrait noter que si on entreprenait d'y introduire une intuition profondément éthique, s'essayant en toutes sortes de recherches dialectiques importantes, ce serait un coup téméraire qui dépasserait, par son audace, les limites de la musique; il a été impossible par conséquent, même pour Mozart, d'y porter un véritable intérêt. La tendance définitive de cet opéra est justement ce qui est musical en lui et, malgré quelques numéros de concert parfaits, et quelques expressions profondément émues et pathétiques, ce n'est nullement un opéra classique. Mais tout ceci ne peut pas nous occuper dans cette petite étude. Il ne s'agit ici que de Papageno. Et c'est un grand avantage pour nous, — entre autre parce que cela nous dispense de tout effort qui essaierait d'expliquer les rapports de Papageno et de Tamino, rapports qui paraissent, en leurs dispositions, si profonds et si réfléchis qu'ils deviennent par tant de réflexion presque inconcevables.

Quelques lecteurs trouveraient peut-être arbitraire cette façon de traiter *la Flûte enchantée,* parce qu'elle fait trop de cas de Papageno et, par cela même, pas assez de tout le reste de l'opéra; peut-être n'approuveront-ils pas notre procédé. Mais c'est qu'ils ne seraient pas d'accord alors avec nous sur le point de départ de l'appréciation de la musique de Mozart. Car ce point de départ, à notre avis, est *Don Juan,* et notre conviction aussi est qu'on fait preuve de la plus grande piété envers Mozart en introduisant, dans ces méditations, différents détails de ses

autres opéras. Ce qui ne m'empêche pas de reconnaître qu'il puisse être intéressant de soumettre chaque opéra à une appréciation particulière.

Le désir s'éveille et, ainsi qu'il arrive toujours, ce n'est qu'au moment où on s'éveille qu'on s'aperçoit qu'on a rêvé, et ici le rêve est fini. Ce réveil, ou ce choc qui fait que le désir s'éveille, sépare le désir de l'objet et donne au désir un objet. Il faut bien retenir cette détermination dialectique : le désir n'existe qu'en vertu de la présence de l'objet, et l'objet n'existe qu'en vertu de la présence du désir; le désir et l'objet forment un couple jumeau, et aucun d'eux n'arrive une fraction de seconde avant l'autre. Mais, bien qu'ils viennent ainsi au monde absolument en même temps et qu'ils n'aient même pas, entre eux, cet espace de temps qui sépare d'habitude les jumeaux, la signification de leur origine pourtant n'est pas qu'ils s'unissent mais, au contraire, qu'ils se séparent. Cependant, ce mouvement de la sensualité, ou ce tremblement de terre, pour un instant écarte infiniment le désir de son objet; et comme le principe mouvant pour un instant a un effet désagrégeant, il se manifeste à nouveau en voulant réunir ce qui a été séparé. Cette séparation a pour conséquence d'arracher le désir de son repos substantiel en lui-même; ce qui aboutit non seulement à soustraire l'objet de la détermination de substantialité, mais encore à le disperser en une multitude d'objets.

Comme la vie de la plante est liée au sol, ainsi est enchaînée la première étape au regret substantiel. Le désir s'éveille; l'objet, multiple en sa manifestation, s'enfuit; le regret se détache du sol et se met en route, et la fleur prend des ailes et voltige çà et là, volage et infatigable. Le désir est tourné vers l'objet, mais il s'agite aussi en lui-même, le cœur bat, sain et joyeux, et promptement les objets paraissent et disparaissent, mais avant chaque disparition il y a un moment de jouissance, un instant d'effleurement, bref mais bienheureux, étincelant comme le ver luisant, capricieux et fugitif comme le frôlement du papillon et inoffensif comme lui; des baisers sans nombre, mais goûtés si vite que c'est comme s'il n'était dérobé à l'un que ce qui est donné à l'objet suivant. Un désir plus profond est soupçonné, momentanément seulement, mais ce soupçon est oublié. Chez Papageno le désir va à la découverte. Ce goût de la découverte est l'élan qui anime Papageno et il cause on enjouement. Le désir ne trouve pas son véritable objet mais il découvre la multitude en y cherchant ce qu'il veut découvrir. Ainsi le désir s'est éveillé mais n'est pas encore déterminé comme tel. En se rappelant que le désir est présent aux trois étapes, on peut dire qu'il est caractérisé à la première comme « rêvant », à la seconde comme « cherchant », et à la troisième comme « désirant ». Car le désir cherchant n'est pas encore désirant; il ne cherche que ce qu'il peut désirer, mais ne le désire pas. Et peut-être le prédicat qui le détermine le mieux serait: il découvre. Si donc nous comparons Papageno à Don Juan, son voyage à travers le monde est quelque chose de plus qu'un voyage de découverte; il ne jouit pas seulement de l'aventure de ce voyage, mais c'est un chevalier qui va vers les victoires (*veni - vidi - vici*). La découverte et la victoire sont ici identiques; en un sens on peut même

dire que Don Juan oublie la découverte devant la victoire, ou que la découverte est du passé, et il l'abandonne par conséquent à son valet et secrétaire, Leporello, qui tient une liste — en un tout autre sens d'ailleurs que celui dans lequel Papageno, à mon avis, tiendrait un livre. Papageno choisit, Don Juan jouit, Leporello vérifie.

Je peux bien me figurer la particularité de cette étape ainsi que celle de chacune des autres, mais cela, chaque fois, uniquement à l'instant précis où elle a cessé d'exister. Même si je pouvais décrire avec assez de perfection sa particularité et en expliquer sa raison d'être, il resterait toujours pourtant quelque chose que je ne saurais énoncer et qui demande, néanmoins, à être entendu. C'est trop spontané pour être saisi par des mots. Prenez par exemple Papageno: c'est toujours la même chanson, la même mélodie; il recommence sans hésiter lorsqu'il a fini, et ainsi continuellement. On pourrait m'objecter qu'il est, en somme, impossible d'énoncer quelque chose de spontané. C'est tout à fait juste, en un sens, mais tout d'abord la spontanéité de l'esprit a son expression immédiate dans la langue et, si une modification se produit ensuite parce que la pensée intervient, c'est pourtant essentiellement la même chose, justement parce que la détermination est faite par l'esprit. Ici, au contraire, il s'agit d'une spontanéité de la sensualité qui, comme telle, a un tout autre médium, et la disparité des médiums rend l'impossibilité absolue.

A présent si je devais essayer de caractériser, à l'aide d'un seul attribut, la musique de Mozart, dans la partie de cette pièce qui nous intéresse, je dirais qu'elle est gaiement gazouillante, exubérante de vie et bouillonnante d'amour. Car c'est surtout au premier air et au carillon que je dois attacher de l'importance; le duo, avec Pamina et, plus tard, avec Papageno, échappe entièrement à la détermination de la musique spontanée. Mais si on examine le premier air, on approuvera les attributs que j'ai employés et, si on l'observe de plus près, on trouvera à la musique cette signification où elle apparaît comme l'expression absolue de l'idée et où celle-ci, donc, est spontanément musicale. On sait que Papageno accompagne d'un chalumeau sa belle humeur pleine de vie. Toute oreille s'est sûrement sentie étrangement émue par cet accompagnement. Mais plus on y réfléchit et plus on reconnaît en Papageno le Papageno mythique, plus on trouvera l'accompagnement expressif et significatif; on ne se lassera pas de l'écouter plusieurs fois, car c'est une expression absolument adéquate de la vie de Papageno, cette vie qui est un vrai gazouillement continu et qui, en toute oisiveté, chante sans arrêt et sans souci. Papageno est gai et heureux parce que tout cela est la substance de sa vie; il est heureux en ses occupations et en son chant. On n'ignore pas quelle profondeur d'esprit a voulu dans l'opéra que les flûtes de Tamino et de Papageno se correspondent. Et pourtant, quelle différence! La flûte de Tamino qui est celle, cependant, dont la pièce a tiré son nom, porte tout à fait à faux; et pourquoi? parce que Tamino n'est pas un personnage musical. Cela vient de l'ébauche manquée de tout l'opéra. Tamino devient très ennuyeux et sentimental quand il joue de la flûte, et si on réfléchit à toute la

suite de son évolution et à son état d'âme, on doit penser, chaque fois qu'il sort sa flûte et joue un air, au paysan d'Horace (64) — (*rusticus exspectat, dum defluat amnis*) — avec cette seule différence que Horace n'a pas donné cette flûte à son paysan comme un passe-temps oiseux. Comme personnage dramatique, Tamino est au delà de la musique et, somme toute, le développement d'esprit que la pièce veut achever est aussi une idée entièrement anti-musicale. Tamino, justement, est arrivé au point où la musique cesse d'exister, et son jeu de flûte, apte à chasser les pensées, ne devient donc que perte de temps. Car la musique sait le mieux du monde chasser les pensées, même les mauvaises pensées; n'est-ce pas David (65) qui chassa, par son jeu, la mauvaise humeur de Saül? Mais une grande déception se cache là; car la musique n'arrive à cet effet qu'autant qu'elle ramène la conscience à la spontanéité et l'y endort. L'individu donc peut bien se sentir heureux, dans l'instant de l'ivresse, mais il n'en devient que plus malheureux. Je me permettrai ici une remarque tout à fait *in parenthesi:* on a employé la musique pour guérir les déments; en un certain sens on a même atteint ce dessein et, pourtant, ce n'est qu'une illusion. Lorsque la folie est à base mentale elle s'explique toujours par un endurcissement de quelque point de la conscience. Cet endurcissement doit être vaincu; mais pour qu'il le soit vraiment, il faut prendre le chemin absolument opposé à celui qui mène à la musique. Donc si on emploie celle-ci, on s'engage entièrement sur la mauvaise route, et on rend le malade encore plus fou, bien qu'il paraisse avoir cessé de l'être.

Je pense pouvoir, sans crainte d'être mal compris, laisser subsister ce que je viens de dire au sujet de la flûte de Tamino. Ce n'est nullement mon intention de nier — et cela du reste a été plusieurs fois entendu — que la musique ait son importance comme accompagnement, car elle pénètre de cette façon un terrain étranger, celui du langage. L'erreur de *la Flûte enchantée* cependant est que toute la pièce tende vers la conscience, et que sa vraie tendance soit donc d'annuler la musique, bien que cette œuvre doive être en même temps un opéra, et ce dernier dessein ne ressort même pas clairement. L'amour déterminé par l'éthique ou amour conjugal est posé comme but du développement et c'est là le vice radical de l'œuvre; car, que cet amour du point de vue clérical ou temporel soit ce qu'il veut, il y a une chose sûre, c'est qu'il n'est pas musical et qu'il est même absolument anti-musical.

Le premier air a donc une grande signification, du point de vue musical, comme expression musicale spontanée de toute la vie de Papageno et de son histoire, qui n'est de l'histoire que dans un sens figuré, de la même façon que la musique en est l'expression absolument adéquate. Le carillon, par contre, est l'expression musicale de son activité dont on ne peut se faire une idée que grâce à la musique; elle est enchanteresse, tentante et séduisante, comme le doit être le jeu de cet homme (66) qui réussit à arrêter les poissons pour les faire écouter.

Les répliques, qui sont dues à Schikaneder (67) ou à son traducteur danois, sont en général si imbéciles et si stupides qu'il est presque inconcevable que Mozart ait su en tirer

quelque chose. La réplique de Papageno, à son propre sujet peut servir d'exemple *instar omnium*, réplique dans laquelle il se montre en outre menteur: je suis un enfant de la nature (68). Exception faite des paroles du premier air qui racontent qu'il met en sa cage les filles (69) qu'il attrape. Car en donnant à ces paroles un sens quelque peu différent de celui que l'auteur lui-même avait probablement en vue, elles déterminent ce qu'il y a justement d'inoffensif dans l'activité de Papageno, comme nous l'avons indiqué plus haut.

Quittons à présent le Papageno mythique. Le destin du vrai Papageno ne peut pas nous occuper, — nous le félicitons, ainsi que sa petite Papagena, et nous lui accordons volontiers le droit de prendre son plaisir à peupler une forêt vierge, ou toute une partie du monde, d'une foule de Papagenos.

TROISIÈME ÉTAPE.

Cette étape est déterminée par *Don Juan*. Ici je ne me trouve pas incité, comme précédemment, à extraire une partie quelconque de l'opéra; il ne s'agit pas non plus de séparer, mais de réunir, car l'opéra entier est essentiellement une expression de l'idée et, à l'exception de quelques rares morceaux, il repose essentiellement en elle et gravite vers elle comme vers son centre, avec une nécessité dramatique. Lorsque je donne le nom de *Don Juan* à cette troisième partie, on aura à nouveau l'occasion de comprendre la signification du nom d'étape que j'ai appliqué aux deux parties précédentes. J'ai déjà noté que ces étapes n'avaient pas d'existence particulière; et, en partant de cette troisième étape qui est en vérité l'étape entière, on ne pourra pas les regarder tout à fait comme des abstractions restrictives, ni des anticipations provisoires, mais plutôt comme des pressentiments de *Don Juan;* il reste vrai néanmoins, et c'est en quelque sorte ce qui m'autorise à me servir de l'expression d'étape, qu'elles sont des pressentiments exclusifs et que chacune d'elles ne devine qu'un seul côté.

Dans la première étape, la contradiction consistait en ce que le désir ne pouvait atteindre aucun objet, mais était en possession de son objet sans avoir désiré et, par conséquent, ne pouvait pas arriver à désirer. Dans la deuxième étape, l'objet apparaît dans sa diversité, et le désir cherche son objet dans cette multitude, mais il n'a pourtant aucun objet au sens profond du mot, il n'est pas encore déterminé comme désir. Dans *Don Juan*, par contre, le désir est absolument déterminé comme tel, et il est, en un sens intensif et extensif, l'unité spontanée des deux étapes précédentes. La première étape désirait, idéalement, le singulier; la deuxième désirait le singulier sous la détermination de la multitude; la troisième étape fait l'unité. Dans le singulier le désir trouve son objet absolu et le désire d'une manière absolue. C'est là ce qui séduit et nous en parlerons plus loin. Dans cette étape le désir est donc absolument vrai, victorieux, triomphant, irrésistible et démoniaque. Mais naturellement, il ne faut pas oublier pour cela qu'il ne s'agit pas

ici d'un seul individu, mais du désir en tant que principe déterminé par l'esprit comme ce que l'esprit exclut. C'est cela l'idée de la génialité sensuelle, telle que nous l'avons indiqué précédemment. *Don Juan* est l'expression de cette idée, — l'expression de *Don Juan* est à son tour uniquement la musique. Dans la suite, ce seront surtout ces deux considérations qui seront accentuées continuellement et de divers côtés et qui prouveront indirectement la signification classique de cet opéra. Mais pour rendre la vue d'ensemble plus aisée au lecteur, je vais essayer de réunir les considérations éparses en quelques points précis.

Je n'ai pas l'intention de dire quelque chose de cette musique en particulier et, avec l'approbation de tous les bons esprits, je me garderai par-dessus tout d'accumuler, à l'effroi général, une quantité d'attributs futiles mais très sonores, ou de révéler, en une lascivité linguistique, l'impuissance de la langue. D'autant moins qu'il n'est pas question ici d'une imperfection mais d'une haute puissance de la langue et que je suis, par conséquent, d'autant plus prêt à apprécier la musique à l'intérieur de ses limites. Ce que je veux, c'est éclaircir, de tous les côtés possibles, l'idée et ses rapports avec la langue. J'embrasserai ainsi, de plus en plus, le territoire où la musique se trouve chez elle, et là je l'inquiéterai jusqu'à ce qu'elle s'élance, bien que je ne puisse en vérité dire plus à son sujet, lorsqu'elle se fait entendre, que: écoutez! Je pense tenter ainsi le suprême effort que puisse faire l'esthétique. Réussirai-je? C'est une autre question. Un attribut, comme un mandat d'amener, ne donne son signalement qu'en un seul endroit, mais je n'oublierai pas et je ne permettrai pas au lecteur d'oublier que celui qui tient en main un mandat d'amener ne peut nullement arrêter par cela seul celui qui y est visé. Toute la disposition de l'opéra et sa contexture feront aussi, à leur tour, l'objet d'une mention spéciale, mais je me garderai encore, bien entendu, de crier à tue-tête : *O, bravo schwere Noth Gotts Blitz bravissimo.* Ce que je ferai ne sera que forcer sans cesse la musique à saillir et je pense, ce faisant, tenter la chose suprême qu'on soit capable de faire dans un sens purement esthétique en ce qui concerne la musique. Ce n'est pas par conséquent un commentaire continu de la musique que je veux donner, ce qui ne pourrait pas du reste contenir essentiellement autre chose que des fortuités subjectives et des idiosyncrasies, quoique s'adressant à quelque chose d'analogue chez le lecteur. Même un commentateur comme le Dr. Hotho (70), d'un goût aussi parfait et aussi réfléchi, et aussi varié en ses expressions, n'a pas su éviter à son interprétation qu'elle ne dégénère en un verbiage qui croit égaler la richesse harmonieuse de Mozart, ni qu'elle ne sonne comme un faible écho, une pâle copie de la luxuriance sonore et fastueuse de Mozart; par ailleurs, il n'a pas pu éviter que Don Juan ne devienne, tantôt plus qu'il ne l'est dans l'opéra, à savoir un individu réfléchi, tantôt moins. Moins, car évidemment Hotho n'a pas saisi le trait profond et absolu de l'opéra. *Don Juan* n'est pour lui que le meilleur opéra, mais ne se distingue pas, par sa qualité, de tous les autres. Mais si, avec la certitude omniprésente que donne un œil perspicace, on n'a pas compris cela, on ne pourra parler de *Don Juan* ni dignement, ni justement.

D'autre part, j'accorde que si on l'a bien compris, on saura en parler d'une manière bien plus charmante et plus féconde, et surtout plus véridique, que ne le fait ici celui qui se hasarde à prendre la parole. Mais je veux dépister la musique, en la cherchant dans l'idée, dans la situation, etc.; j'y prêterai l'oreille pour qu'elle en sorte et, lorsque j'aurai réussi à rendre le lecteur musicalement réceptif, à un tel degré qu'il paraisse entendre la musique, bien qu'il n'entende rien, j'aurai achevé ma tâche, je me tairai alors et je dirai au lecteur comme à moi-même: oyez! Génies bienveillants qui protégez tout amour innocent, je remets toute mon âme entre vos mains; surveillez mes pensées au travail, qu'elles soient dignes de leur objet; façonnez mon âme en un instrument harmonieux; faites que les doux souffles de l'éloquence passent sur elles et donnez-moi l'apaisement et la bénédiction des féconds états d'âme! Vous, les esprits justes, qui montez la garde aux frontières du royaume de la beauté, veillez sur moi afin que je ne fasse pas de tort à l'opéra *Don Juan* et que je ne le diminue pas si j'essaie, avec un enthousiasme confus et un excès de zèle, d'en faire : TOUT; — veillez à ce que je ne fasse pas autre chose de lui que ce qu'il est en vérité : le plus élevé de tous. Vous, esprits forts, qui savez émouvoir le cœur de l'homme, aidez-moi à captiver le lecteur, non pas dans les filets de la passion, ni dans les artifices de l'éloquence, mais dans l'éternelle vérité de la conviction!

I. *Génialité sensuelle, déterminée comme séduction.*

On ne sait pas à quel moment l'idée de *Don Juan* a pris naissance. Ce qui est sûr, c'est qu'elle appartient au Christianisme et, qu'à travers le Christianisme, à son tour elle appartient au Moyen Age. Même si on ne pouvait poursuivre l'idée avec une haute certitude jusqu'à cette grande période historique de la conscience humaine, un examen de la nature profonde de l'idée suffirait à ôter le moindre doute. Somme toute, l'idée de la représentation appartient, en partie consciemment, en partie inconsciemment, au Moyen Age. Le Tout est représenté en un seul individu, mais de telle manière que seul un de ses côtés est déterminé comme totalité et se manifeste alors en un seul individu. Celui-ci de cette façon est en même temps plus et moins qu'un individu; à côté de lui se trouve un autre individu qui représente, au même degré total, un autre côté de la vie; ainsi voyons-nous: le chevalier et le scolastique, l'ecclésiastique et le laïque. La grandiose dialectique de la vie se présente toujours avec clarté dans les individus représentatifs qui vont, le plus souvent, par paires, l'un en face de l'autre. La vie n'existe toujours que *sub una specie* (71), et la grande unité dialectique qui possède dans son unité la vie *sub utraque specie* n'est pas soupçonnée. Les contraires se trouvent donc le plus souvent indifféremment l'un en dehors de l'autre. Ceci, le Moyen Age l'ignore, et c'est ainsi qu'il réalise lui-même, inconsciemment, l'idée de la représentation. Seule une considération ultérieure y apercevra l'idée. Si le Moyen Age, dans sa propre conscience,

place un individu comme représentant de l'idée, il place souvent un autre individu à ses côtés qui entretient des rapports avec lui; ces rapports sont alors en général des rapports comiques, par lesquels l'un des individus compense, si l'on veut, l'ampleur démesurée de l'autre en face de la vie réelle. Le Roi, par exemple, a le bouffon à côté de lui, Faust a Wagner, Don Quichotte a Sancho Pança, et Don Juan a Leporello. Cette forme d'association appartient aussi, essentiellement, au Moyen Age. L'idée appartient donc au Moyen Age mais, en lui, elle n'appartient pas à un seul poète, — elle est une de ces idées de force primitive qui, avec l'originalité autochtone, jaillissent du monde conscient de la vie populaire. De la discorde entre la chair et l'esprit que le Christianisme a introduite dans le monde, le Moyen Age se devait de faire un objet de sa considération et de rendre, dans ce but, chacune des forces adverses objet d'observation. *Don Juan* est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'incarnation de la chair ou l'inspiration charnelle de l'esprit propre de la chair. Je l'ai déjà suffisamment souligné dans ce qui précède; ce que je désire par contre indiquer ici, c'est la question de savoir s'il faut rapporter *Don Juan* à une époque avancée ou tardive du Moyen Age. Tout le monde aperçoit facilement, je crois, qu'il a des rapports essentiels avec le Moyen Age. Or, ou bien il est l'anticipation, discordante et mal comprise, de l'érotisme qui se fit jour avec le chevalier, ou bien la chevalerie n'est encore qu'un contraste tout relatif de l'esprit, — et *Don Juan* n'est apparu comme sensualité, s'opposant à outrance à l'esprit, que lorsque ce contraste s'est marqué plus profondément. L'érotisme de l'époque de la chevalerie a une certaine ressemblance avec celui de l'époque classique de la Grèce; tous deux sont déterminés moralement, la différence est dans ce que la détermination morale dépend tantôt d'une détermination générale et spirituelle, tantôt d'une détermination comme totalité. L'idée de la féminité est toujours en mouvement et de diverses sortes, ce qui n'était pas le cas à l'époque grecque; là chacun n'était que belle individualité, et la féminité n'était pas soupçonnée. Dans la conscience du Moyen Age donc l'érotisme du chevalier se trouvait en rapport assez conciliant avec l'esprit, bien que celui-ci, en sa sévérité jalouse, le tînt pour suspect. Partant du fait que le principe de l'esprit a été mis dans le monde, on peut par exemple concevoir que le contraste le plus marqué et la séparation la plus nette se firent tout d'abord et qu'un adoucissement, ensuite, s'établit peu à peu. Dans ce cas, Don Juan appartient à la première période du Moyen Age. Si on admet, par contre, que le rapport s'est développé progressivement jusqu'à devenir ce contraste absolu, Don Juan appartiendra à la dernière période du Moyen Age. Ce processus du reste est plus naturel, puisque de plus en plus l'esprit retire ses actions de la Société afin d'agir seul et permettre ainsi au vrai σκανδαλον (72) d'apparaître. En suivant le cours du temps, nous arrivons au point où le Moyen Age commence à se relever et où apparaît une idée apparentée à celle de Don Juan, celle de Faust; il faut placer Don Juan un peu avant l'époque de celui-ci. Dès que l'esprit, déterminé exclusivement comme principe, renonce à ce monde et sent qu'il n'est pas là

chez lui, et même qu'il ne peut jouer son rôle, il s'élève vers les régions supérieures, il quitte la mondanité, laissant le champ libre à la puissance contre laquelle il s'est toujours dressé et à laquelle à présent il abandonne la place. La sensualité apparaît dans toute sa puissance au moment où l'esprit se dégage de la matière; le partage ne lui cause aucun regret, elle comprend l'utilité de la séparation et se réjouit de ce que l'Eglise ne les engage pas à rester ensemble mais rompt, au contraire, les liens qui les attachèrent. La sensualité, plus forte que jamais, s'éveille à présent dans toute sa richesse, dans toute sa joie et toute son allégresse. Et comme l'écho emprisonné, le solitaire de la nature qui ne parle jamais le premier à personne, qui ne parle pas sans avoir été interpellé et aime tant le cor de chasse du chevalier, ses chansons d'amour, l'aboiement des chiens et l'ébrouement des chevaux qu'il ne se lasse pas de les répéter maintes fois, et finit en un doux chuchotement presque intérieur, comme pour ne pas les oublier, ainsi, lorsque l'esprit l'eut quitté, le monde entier devint, pour l'esprit mondain de la sensualité, une demeure résonnant de tous côtés. Le Moyen Age a beaucoup parlé d'un mont qui ne se trouve sur aucune carte et s'appelle le mont de Vénus. C'est là que la sensualité est chez elle, là qu'elle trouve ses plaisirs sauvages, car c'est un royaume, un Etat. Ni la langue, ni la circonspection de la pensée, ni l'acquisition laborieuse de la réflexion ne peuvent s'y établir; — on n'y entend que la voix élémentaire de la passion, le jeu des désirs, le vacarme sauvage de l'ivresse, — on ne jouit que dans un brouhaha éternel. Le premier-né de ce royaume, c'est Don Juan. Cela ne veut pas dire encore que ce soit le royaume du péché, car il ne doit être observé qu'au moment où il se présente dans l'indifférence esthétique; ce n'est que lorsque la réflexion intervient qu'il se montre comme royaume du péché, mais alors Don Juan a été tué, la musique s'est tue et on n'aperçoit plus que l'obstination désespérée qui se raidit, impuissante, sans pouvoir trouver aucune consistance, pas même dans les sons. Au moment où la sensualité apparaît comme devant être exclue, comme ce dont l'esprit ne veut plus, bien qu'il n'ait pas encore rendu sa sentence sur elle et ne l'ait même pas encore réprouvée, la sensualité prend cette forme et devient démoniaque, dans l'indifférence esthétique. Ce n'est que l'affaire d'un moment; bientôt tout est changé et c'en est fait aussi de la musique. Faust et Don Juan sont les Titans et les Géants du Moyen Age; ils ne diffèrent pas de ceux de l'antiquité par la grandeur de leurs efforts, mais ils restent isolés. Ils ne forment pas une union de forces qui transformerait celles-ci, grâce à leur union, en forces titanesques; mais la force entière est concentrée dans ce seul individu.

Don Juan donc est l'expression du démoniaque, déterminé en tant que sensualité; Faust est l'expression du démoniaque, déterminé comme ce principe exclu par l'esprit chrétien. Ces idées ont un rapport essentiel l'une avec l'autre et montrent beaucoup de similitude. Aussi pouvait-on leur supposer encore en commun d'avoir été toutes les deux conservées dans une légende. On sait que c'est le cas de Faust. Il existe un livre populaire (73) dont le titre est assez connu, bien que le livre lui-même soit moins

recherché, et c'est étrange, surtout dans une époque comme la nôtre, où l'on est si occupé de l'idée de Faust. Ainsi va le monde; tandis que tout maître de conférences ou professeur de faculté pense être d'assez grande maturité intellectuelle pour s'accréditer auprès de la cour des lecteurs en éditant un livre sur Faust où il répète fidèlement ce qu'ont déjà dit tous les autres licenciés et savants catéchumènes, tous croient pouvoir négliger ce livre populaire, si petit et si insignifiant. Il ne leur viendra pas à l'esprit qu'il est pourtant très beau; que ce qui est vraiment grand est commun à tout le monde; qu'un gars de paysan va chez la veuve Tribler (74) ou chez une marchande de chansons à Halmtorvet (75) et lit ce livre à mi-voix et pour son seul plaisir, au moment même où Gœthe compose le poème de *Faust*. En vérité, ce livre populaire mérite qu'on y prête attention; avant tout il possède tout ce qu'on vante comme qualité précieuse du vin: le bouquet; c'est une excellente mise en bouteille du Moyen Age et, quand on l'ouvre, il s'en dégage un parfum si aromatique, si suave et si particulier qu'on se sent étrangement troublé. Mais en voilà assez; ce que je voulais signaler était seulement qu'on ne trouve pas une légende semblable pour Don Juan. Aucun livre populaire, aucune chanson n'en a gardé le souvenir par des éditions répétées. Il est pourtant à présumer qu'une légende a existé, mais selon toute probabilité elle s'est limitée à un trait tout particulier qui a été, peut-être, moins long encore que les quelques strophes qui ont inspiré la *Léonore* de Bürger (76). Peut-être ce trait n'a-t-il été qu'une indication de nombre; car je me tromperais fort si le fameux nombre 1003 n'appartenait pas à une légende. Une légende qui ne contient pas autre chose paraît un peu mince, et cela explique facilement qu'aucun écrit ne l'ait relevée. Ce nombre pourtant représente une excellente qualité et une témérité lyrique que beaucoup peut-être ne remarquent pas, trop habitués qu'ils sont à le voir. Bien que cette idée n'ait pas été exprimée dans une légende populaire, elle a été conservée d'une autre manière; il est notoire que Don Juan a existé, dans un temps lointain, dans des bouffonneries. C'est probablement là sa première existence. Mais, dans cette forme, l'idée était conçue comme idée comique, et il est curieux, en somme, que le Moyen Age ait été aussi habile à fournir des idéals que capable d'apercevoir avec sûreté le comique dans la grandeur surnaturelle de l'idéal. Représenter Don Juan comme un fanfaron, qui s'imaginait avoir séduit toutes les filles, et laisser Leporello croire à tous ses mensonges, c'était en effet une situation comique assez bien choisie, n'est-ce pas? Et, même si ce n'était pas ça, même si la conception était autre, l'effet comique devait nécessairement se produire, puisqu'il naît de la contradiction entre le héros et la scène sur laquelle celui-ci se promène. De même, on peut entendre le Moyen Age parler de héros si robustes qu'ils avaient une demi-aune de distance entre les yeux; mais si un homme ordinaire se présentait sur la scène et faisait semblant d'avoir les yeux distants d'une demi-aune, le comique aussitôt était en pleine efflorescence.

Ce que je viens de dire à propos de la légende de Don Juan n'aurait pas dû trouver place ici, si cela n'avait eu des rapports

plus étroits avec l'objet de cette étude et n'avait servi à diriger la pensée vers le but, une fois celui-ci fixé. Car, tant qu'il n'était pas établi que la musique était le vrai médium de cette idée, elle gardait quelque chose d'énigmatique, et c'est ce qui explique sans doute que son passé soit si pauvre, comparé à celui de Faust. Faust est idée, mais il est aussi essentiellement individu. Le résultat même de la spéculation est d'imaginer ce qui est spirituellement démoniaque comme concentré en un seul individu, mais on ne peut pas imaginer la sensualité en un seul individu. Don Juan oscille continuellement entre l'état d'idée, c'est-à-dire la puissance, la vie, etc. et l'état d'individu. Et cette oscillation est la vibration musicale. Lorsque la mer se soulève en fureur, les flots moutonneux ainsi agités forment des images ressemblant à des êtres; on a l'impression que ce sont ces êtres qui agitent les flots, — pourtant, c'est au contraire l'agitation des flots qui les crée. Don Juan est ainsi une image qui toujours apparaît, mais sans jamais acquérir ni forme, ni consistance; c'est un individu en continuelle création, qui jamais n'est terminé; de son histoire nous n'apprenons rien, rien de plus qu'en écoutant le bruit des flots. Si Don Juan est bien compris de cette façon, une idée et un sens profond se dégageront alors du tout. En effet si j'imagine un individu particulier et que je le voie et l'entende parler, l'idée qu'il a séduit 1.003 femmes devient comique; dès qu'il s'agit d'un seul individu l'accent tombe d'une autre façon, ce sont celles qu'il a séduites qui sont mises en relief et sa façon d'agir. La naïveté de la légende et de la croyance populaire peut énoncer ces choses sans se douter de leur comique; mais pour la réflexion c'est impossible. Par contre, dans la conception musicale, je n'ai plus l'individu particulier devant moi, je me trouve en face de la force de la nature et du démoniaque qui ne se lasseront ni de séduire, ni d'en finir, pas plus que le vent ne se lassera jamais de souffler, ou la mer de se bercer, ou une chute d'eau de s'élancer de sa hauteur. A ce titre, le nombre de celles qu'il a séduites aurait pu tout aussi bien être n'importe quel autre chiffre beaucoup plus fort. Souvent, lorsqu'on doit traduire le texte d'un opéra, il n'est pas facile de le faire avec assez de fidélité pour que la traduction convienne au chant, et que le sens soit suffisamment en harmonie avec le texte et, par conséquent, avec la musique. Parfois cela est complètement indifférent; je prendrai comme exemple la quantité numérique citée dans la liste de Don Juan. Ce faisant, je n'agirai pas avec la légèreté dont les gens font usage en général, croyant que de telles choses importent peu. Je serai, au contraire, fort sérieux du point de vue esthétique en traitant ce sujet, et c'est pourquoi je pense que le chiffre en question est indifférent. Je désire toutefois vanter une qualité que possède ce nombre de 1.003, et c'est qu'il est impair et fortuit, ce qui n'est pas du tout sans importance, car cela donne l'impression que la liste n'est nullement terminée et que Don Juan, au contraire, poursuit sa course; on arrive presque à plaindre Leporello qui doit, non seulement monter la garde devant la porte, comme il le dit lui-même, mais en outre tenir une comptabilité si détaillée qu'elle donnerait assez de travail à un chef-comptable émérite.

C'est avec Don Juan que la sensualité a été conçue comme principe pour la première fois; aussi, l'érotisme est-il déterminé ici par un autre attribut, — il est séduction. Il est assez curieux que l'idée d'un séducteur soit absente de l'époque grecque. Mon intention n'est pas d'en vouloir louer l'époque grecque car — c'est notoire — les dieux, aussi bien que les hommes, étaient nonchalants en affaire d'amour; je ne veux pas non plus blâmer le Christianisme, car il ne possède l'idée qu'en dehors de lui. Cette idée fait défaut à l'époque grecque parce que toute vie y est déterminée en tant qu'individualité. La spiritualité était ainsi prédominante ou toujours en accord avec la sensualité. L'amour était donc mental et non pas sensuel, et c'est ce qui inspire cette pudeur qui caractérise tout amour grec. Les Grecs s'éprenaient d'une fille, remuaient ciel et terre pour la posséder, et lorsqu'ils y réussissaient, ils s'en lassaient peut-être et recherchaient de nouvelles amours. Ils pouvaient bien, dans leur inconstance, avoir une certaine ressemblance avec Don Juan et, pour ne citer qu'un cas: Hercule était bien en état de produire une liste assez convenable, si on considère qu'il se chargea, parfois, de familles entières qui comptaient jusqu'à 50 jeunes filles (77) et ainsi, comme un gendre de famille, s'acquitta de tout le monde — selon quelques versions — en une seule nuit. Mais, néanmoins il est essentiellement différent d'un Don Juan: il n'est pas un séducteur. Une méditation sur l'amour grec nous le montre, par sa conception, essentiellement fidèle, justement parce qu'il est mental et, si un seul individu en aime plusieurs, c'est tout à fait fortuit, et, par rapport à celles qu'il aime, chaque fois qu'il en aime une nouvelle, c'est encore fortuit car, lorsqu'il en aime une, il ne pense pas à la prochaine. Don Juan, par contre, est un séducteur jusqu'au plus profond de lui-même. Son amour n'est pas mental mais sensuel, et l'amour sensuel, par sa conception, n'est pas fidèle mais absolument perfide, il ne s'arrête pas à une seule mais s'étend à toutes, c'est-à-dire que toutes sont séduites, car il n'existe que dans le moment. Mais par définition le moment est une somme de moments et ainsi nous avons le séducteur. L'amour chevaleresque lui aussi est mental, donc, suivant la définition, essentiellement fidèle; seul l'amour sensuel est, par son principe, essentiellement perfide. Cette perfidie se montre encore d'une autre manière, elle naît toujours de la simple répétition. L'amour mental possède en lui, dans les deux sens, la dialectique. Car il a en lui le doute et l'inquiétude, même s'il veut aussi devenir heureux, voir ses désirs réalisés et être aimé. L'amour sensuel n'a pas ce souci. Même un Jupiter est incertain de sa victoire, et il ne peut pas en être autrement, — lui-même ne peut pas le désirer autrement. Pour Don Juan il n'en est pas ainsi, — il tranche la question et doit toujours être imaginé comme absolument victorieux. Cela peut paraître un avantage pour lui et, pourtant, au fond c'est une pauvreté. L'amour mental a encore, par ailleurs, une autre dialectique, car il diffère avec chaque individu particulier qui est l'objet de cet amour. C'est là sa richesse, sa pleine substance. Tel n'est pas le cas de Don Juan, car le temps lui manque, tout n'est pour lui que l'affaire d'un moment. La voir et l'aimer sont une seule chose. Cela est

vrai aussi, dans un sens, de l'amour mental, mais ici ce n'est rien que l'indication d'un début. Pour Don Juan c'est d'une autre valeur. La voir et l'aimer sont une seule chose, mais c'est instantané et aussitôt tout est fini, puis cela se répète à nouveau, ainsi à l'infini. Si on imagine l'esprit descendant en Don Juan, — poser à côté de l'Espagne le chiffre de 1.003 serait un illogisme ridicule et même pas conforme à l'idée. Cela deviendrait une exagération et produirait une gêne, même si on le considérait idéalement. A présent, si on n'a pas d'autre médium que la langue pour décrire cet amour, on est embarrassé, car dès qu'on a renoncé à la naïveté qui peut maintenir, en toute innocence, le nombre 1.003 pour l'Espagne, on demande quelque chose de plus, à savoir l'individualisation mentale. Si tout est confondu et si on ne veut surprendre que par des quantités numériques, l'esthétique n'est pas du tout satisfaite. L'amour mental, lui, se meut dans la riche diversité de la vie individuelle, là où les nuances ont leur véritable importance. L'amour sensuel, au contraire, peut tout confondre. La féminité tout à fait abstraite est pour lui l'essentiel; la différence est tout au plus sensuelle. L'amour mental est existence dans le temps, l'amour sensuel disparition dans le temps, mais justement le médium qui exprime ceci est la musique. Elle est excellemment apte à le faire, parce qu'elle est beaucoup plus abstraite que le langage et exprime, pour cette raison, non le particulier, mais le général dans toute sa généralité, — et pourtant cette généralité ne s'exprime pas dans la réflexion abstraite mais dans la spontanéité concrète. Comme exemple de ce que je veux dire, j'examinerai de plus près le second air du valet: la liste des femmes séduites. On peut le considérer comme la véritable épopée de Don Juan. Fais donc l'expérience, si tu doutes de la justesse de mon affirmation. Imagine-toi un poète mieux doué par la nature que quiconque avant lui, donne-lui la richesse de l'expression, donne-lui la domination et l'autorité sur les puissances de la langue; que tout ce qui possède un souffle de vie lui soit obéissant et se soumette à ses moindres suggestions; que tout attende, prêt et prompt, son commandement; qu'il soit entouré d'une foule nombreuse de légers éclaireurs, d'agiles estafettes qui rejoignent la pensée dans son vol le plus rapide; que rien ne puisse lui échapper, même pas le plus petit mouvement et enfin, qu'aucun secret et rien de ce qui est indicible ne lui reste voilé dans le monde entier; — alors, confie-lui la tâche de chanter Don Juan épiquement et de dérouler la liste des femmes séduites. Quel sera le résultat? — il ne finira jamais. L'épopée a, si on veut, le défaut de pouvoir continuer indéfiniment; le héros, qui improvise toujours, Don Juan, peut continuer autant qu'on le voudra. Le poète alors veut pénétrer dans la diversité et il y trouvera toujours assez d'agrément, mais il n'obtiendra jamais le même effet que celui que Mozart a atteint; car même s'il achevait enfin son œuvre, il n'aurait pourtant pas dit la moitié de ce que Mozart a exprimé dans ce seul air. Mozart ne s'est pas occupé de la diversité, — ce sont de grands groupes qu'il fait passer devant nous; cela s'explique suffisamment par la nature même du médium, la musique, qui est trop abstraite pour exprimer les différences. Ainsi,

l'épopée musicale devient relativement courte bien qu'elle possède, d'une manière incomparable, la qualité épique de pouvoir continuer indéfiniment; on peut toujours la faire recommencer, l'entendre et l'entendre encore une fois, — justement parce que c'est la généralité qui est exprimée et qui l'est dans la spontanéité concrète. Ici, ce que nous entendons, ce n'est pas Don Juan en tant qu'individu particulier, et pas davantage ses propos, mais c'est la voix, la voix de la sensualité qui perce à travers les désirs de la féminité. C'est uniquement parce qu'il aboutit toujours et qu'il peut toujours recommencer, que Don Juan devient épique, — sa vie est la somme de moments distincts, qui n'ont aucune relation entre eux; — la vie de Don Juan, comme le moment, est une addition de moments, de même que le moment est une somme de moments. Don Juan se trouve dans cette généralité, dans cette oscillation, entre individu et force naturelle; dès qu'il devient individu, l'esthétique aura de tout autres catégories. C'est pourquoi il est tout à fait conforme à la règle, et d'une profonde signification intime que la jeune fille Zerline, qui est l'objet de la séduction dans la pièce, soit une jeune paysanne quelconque. Des esthéticiens hypocrites qui, pour avoir l'air de comprendre les poètes et les compositeurs, contribuent de tout leur pouvoir à les faire mal entendre, nous diront peut-être que Zerline est une jeune fille exceptionnelle. Chacun de ceux qui pensent ainsi montre qu'il a tout à fait mal compris Mozart et qu'il se sert de fausses catégories. Il est évident qu'il se trompe sur les intentions de Mozart, car Mozart s'est appliqué à rendre Zerline aussi insignifiante que possible, ce à quoi Hotho lui-même a fait attention, bien qu'il n'en aperçoive pas la raison profonde. Si l'amour de Don Juan avait été déterminé non en tant que sensuel mais tout autrement, si Don Juan avait été séducteur au sens spirituel, ce qui sera plus tard l'objet de nos méditations, c'eût été un vice radical de l'œuvre que l'héroïne de la séduction qui nous occupe dramatiquement dans la pièce, fût une paysanne; l'esthétique aurait alors exigé qu'on imposât au séducteur une tâche plus difficile Mais, pour Don Juan, ces différences ne comptent pas. Si je pouvais imaginer qu'il tienne de tels propos à son propre sujet, il dirait peut-être: « Vous vous trompez; je ne suis pas un époux ayant besoin d'une jeune fille exceptionnelle pour être heureux; chaque jeune fille possède ce qui peut me rendre heureux, — je les prends donc toutes. » C'est ainsi qu'il faut comprendre les mots que j'ai déjà cités: « Chez les vieilles il se glisse » — ou ailleurs: *pur ché porti la gonelle, voi sapete quel chè fà* (78). Chaque jeune fille est pour Don Juan une fille ordinaire, chaque aventure galante est pour lui une histoire banale. Zerline est jeune et belle et elle est femme, c'est là l'exceptionnel, qu'elle a en commun avec cent autres femmes; mais ce n'est pas l'exceptionnel qui fait l'objet du désir de Don Juan, c'est ce qui est ordinaire, ce qu'elle possède en commun avec toutes les femmes. S'il n'en était pas ainsi, Don Juan cesserait d'être absolument musical, et l'esthétique exigerait alors la parole, la réplique, tandis que, puisqu'il en est bien ainsi, Don Juan est entièrement musical. J'examinerai encore cette question d'un autre côté, en me servant de la contexture de la

pièce. Elvire est une ennemie dangereuse pour Don Juan; cela est souvent souligné dans les répliques dues à la plume du traducteur danois (79). Que Don Juan donne une réplique, c'est évidemment une faute, mais il ne s'ensuit pas forcément qu'elle ne puisse contenir une bonne remarque quelconque. Don Juan craint donc Elvire. Quelque esthéticien pense peut-être expliquer ceci à fond en démontrant longuement qu'Elvire est une jeune fille exceptionnelle, etc. Il se fourvoie. Elle est dangereuse pour Don Juan parce qu'elle a été séduite. Dans le même sens, tout à fait dans le même sens, Zerline devient dangereuse pour lui lorsqu'elle aura été séduite. Dès qu'elle est séduite, elle est portée dans une sphère supérieure, — il y a en elle une conscience que Don Juan ne possède pas. Et c'est pourquoi elle devient dangereuse. C'est donc, encore une fois, ce qui est général en elle, et non ce qui est fortuit, qui la rend dangereuse pour lui.

Donc: Don Juan est séducteur, son érotisme est séduction. Voilà ce qui a beaucoup de sens, si on le comprend bien, et peu, si on le conçoit d'une façon obscure. Nous venons de voir, en ce qui concerne Don Juan, que l'idée de séducteur a été essentiellement modifiée, puisque l'objet du désir est la sensualité, et elle seule. Cela avait de l'importance pour montrer le côté musical de Don Juan. Dans l'antiquité la sensualité a trouvé son expression dans le calme silencieux de la plastique; dans le monde chrétien la sensualité devait gronder de toute sa passion impatiente. Aussi, bien qu'on puisse dire avec vérité que Don Juan soit un séducteur, cette expression, — qui peut aisément jeter du trouble dans les faibles esprits de quelque esthéticien, — cette expression a souvent causé des malentendus, car on a ramassé toutes les choses incohérentes applicables à un tel séducteur en les utilisant, telles quelles, pour Don Juan. Tantôt on dévoile sa propre astuce, en dépistant celle de Don Juan, tantôt on s'enroue à force de deviser, pour expliquer ses artifices et ses ruses; en somme, c'est le mot de séducteur qui est cause de la répugnance de chacun et lui fait payer son tribut à un malentendu complet. Lorsqu'on parle de Don Juan, on doit employer le mot de séducteur avec grande prudence, si l'on tient à dire quelque chose de juste et non une banalité. Ce n'est pas que Don Juan soit trop bon, mais il ne tombe pas sous des dénominations éthiques. Je préférerais donc le traiter d'imposteur, puisque cette expression possède, tout de même, un double sens. Il faut une certaine conscience et une réflexion particulière pour faire un séducteur, et, dès qu'elles sont réunies, parler de finesses, d'artifices et d'assauts rusés peut se justifier. Cette conscience fait défaut à Don Juan. Il ne séduit pas mais il désire, et ce désir a un effet séducteur; c'est jusqu'à ce point-là qu'il peut séduire. Il jouit de l'assouvissement du désir; dès qu'il en a joui il cherche un nouvel objet, et ainsi de suite. Il trompe donc réellement, mais pas en projetant d'avance sa tromperie; c'est la puissance propre de la sensualité qui trompe les femmes séduites, c'est plutôt une sorte de Némésis. Il désire et continue à désirer, et il jouit toujours de l'assouvissement du désir. Pour être un séducteur il lui manque le temps antérieur pendant

lequel il formerait son projet, ainsi que le temps postérieur, pendant lequel il deviendrait conscient de son action. Un séducteur, par conséquent, doit être en possession d'une force que Don Juan ne possède pas en dépit de tous ses autres dons, — c'est la puissance de la parole. Dès que nous lui donnons la puissance de la parole il cesse d'être musical, et l'intérêt esthétique change entièrement. Achim v. Arnim (80) parle quelque part d'un séducteur d'un tout autre genre, qui se classe sous des déterminations éthiques. A son sujet il emploie une expression qui, pour sa vérité, sa hardiesse et sa concision, peut presque se comparer à un coup d'archet de Mozart. Il dit de ce séducteur qu'il savait si bien parler à une femme que, même si le diable l'avait saisi, il se serait libéré avec un discours, à condition de pouvoir s'adresser à sa bisaïeule. Voilà le vrai séducteur; l'intérêt esthétique y est autre aussi, et réside dans le moyen, la méthode. C'est pourquoi il y a quelque chose de très profond dans un fait qui a, peut-être, échappé à la plupart des gens, c'est que Faust, qui reproduit Don Juan, ne séduit qu'une seule jeune fille, tandis que Don Juan en séduit des centaines; mais cette seule jeune fille est, par l'intensité, séduite et anéantie tout autrement que toutes celles qui ont été trompées par Don Juan, justement parce que, comme reproduction, Faust a en lui la détermination de l'esprit. La force d'un tel séducteur est la parole, c'est-à-dire le mensonge. J'entendais il y a quelques jours un soldat parler à un autre d'une tierce personne qui avait séduit une jeune fille; il ne donnait pas de détails, mais ses termes cependant étaient tout à fait excellents: — « il savait mentir comme un arracheur de dents ». Un tel séducteur est d'une tout autre espèce que Don Juan, — il en diffère essentiellement; j'en veux encore pour preuve le fait que sa personne et ses actes sont absolument antimusicaux et tombent, au point de vue esthétique, dans la catégorie de l'intéressant. Si on le juge, esthétiquement, comme il se doit, l'objet de son désir est aussi quelque chose de plus que la seule sensualité.

Mais alors, — quelle est la force par laquelle Don Juan séduit? C'est celle du désir: l'énergie du désir sensuel. Dans chaque femme il désire la féminité tout entière, et c'est en cela que se trouve la puissance, sensuellement idéalisante, avec laquelle il embellit et vainc sa proie en même temps. Le réflexe de cette passion gigantesque embellit et agrandit l'objet du désir qui rougit à son reflet, en une beauté supérieure. Comme le feu de l'enthousiaste illumine avec un éclat séduisant jusqu'aux premiers venus qui ont des rapports avec lui, ainsi, en un sens beaucoup plus profond, éclaire-t-il chaque jeune fille, car son rapport avec elle est essentiel. Et c'est pourquoi toutes les différences particulières s'évanouissent devant ce qui est l'essentiel: être femme. Il rajeunit les vieilles de telle sorte qu'elles entrent au beau milieu de la féminité, il mûrit les enfants presque en un clin d'œil; tout ce qui est féminin est sa proie. (*Pur ché porti la gonella, voi sapete quel ché fà.*) Il ne faut cependant nullement en déduire que sa sensualité soit aveugle; d'instinct il sait très bien faire des distinctions, mais, avant tout, il idéalise. Si je fais un instant allusion à une étape

précédente, celle du Page, le lecteur se souviendra peut-être qu'à propos de Don Juan j'ai rapproché, dès ce moment-là, une de ses répliques de celle du Page. Je faisais demeurer en place le Page mythique, tandis que le Page réel partait pour l'armée. Si j'imagine à présent que le Page mythique est dégagé et mis en mouvement, je rappellerai alors une des répliques qui le concernent et qui conviennent aussi à Don Juan. C'est au moment où Chérubin, léger comme un oiseau, saute audacieusement de la fenêtre; son geste fait sur Suzanne une impression si forte qu'elle est tout près de défaillir et que, lorsqu'elle reprend ses esprits, elle s'écrie: « Regardez comme il court (81); ah, n'a-t-il pas de succès auprès des jeunes filles! » Car il est très juste que Suzanne parle ainsi, et la cause de sa défaillance n'est pas uniquement l'idée du saut audacieux, mais plutôt le fait qu'il a déjà remporté un succès auprès d'elle. Le Page est le Don Juan à venir mais, cependant, il faut se garder du ridicule d'en conclure qu'il deviendra Don Juan en vieillissant. Non seulement Don Juan a du succès auprès des jeunes filles, mais encore il les rend heureuses et — malheureuses; chose étrange, c'est là ce qu'elles veulent, et celle qui ne désirerait pas devenir malheureuse pour avoir été une fois heureuse avec Don Juan serait une pauvre fille. Donc, si je continue à appeler Don Juan un séducteur, je ne me l'imagine pourtant pas du tout comme quelqu'un qui forme ses projets sournoisement et calcule, avec ruse, l'effet de ses intrigues; c'est par la génialité de la sensualité qu'il trompe et comme s'il en était l'incarnation. La réflexion intelligente lui fait défaut; sa vie est mousseuse, comme le vin avec lequel il se fortifie, émue comme les sons qui accompagnent son joyeux repas, il est toujours triomphant. Il n'a besoin d'aucun préparatif, d'aucun plan, d'aucun temps, car il est toujours prêt. L'énergie est continuellement là, en lui, le désir aussi, et c'est seulement lorsqu'il désire qu'il se trouve dans son élément. Il est assis à table et, heureux comme un dieu, il lève sa coupe, — il se dresse, la serviette en main, prêt à l'attaque. Si Leporello l'éveille au milieu de la nuit, il se réveille, toujours sûr de sa victoire. Mais la parole ne peut pas exprimer cette force, cette puissance, — la musique seule peut nous en donner une idée; car la réflexion et la pensée ne peuvent pas les atteindre. Je peux clairement exprimer par des mots la ruse d'un séducteur éthiquement déterminé, tandis que la musique se risquerait en vain à résoudre ce problème. Pour Don Juan c'est tout le contraire. Quelle est cette puissance? — Personne ne saurait le dire; même si je posais la question à Zerline avant qu'elle aille au bal: quelle est donc la puissance qui t'attire vers lui? elle me répliquerait: on ne le sait pas; et je lui répondrais: Bien dit, mon enfant! Tu parles plus sagement que les Sages Hindous, — « richtig, das weiss man nicht », et le malheur veut que moi aussi, je ne saurais te le dire.

Cette force en Don Juan, cette super-puissance, cette vie — il n'y a que la musique qui puisse les exprimer, et je ne leur sais pas d'autre attribut que celui-ci : la gaieté, pleine de sève et de vie. Lorsque Kruse fait dire à Don Juan, quand celui-ci entre en scène à la noce de Zerline : « Soyez gais, mes enfants (82)!

car vous êtes bien tous habillés pour la noce », il dit alors quelque chose de parfaitement juste, qui est en même temps peut-être plus que sa pensée, car il apporte lui-même la gaieté et, pour la noce, que tous soient habillés comme pour une noce n'est pas sans importance, — Don Juan en effet n'est pas uniquement l'homme de Zerline, il célèbre aussi, par des jeux et des chants, les noces des jeunes filles de toute la paroisse. Quoi d'étonnant alors à ce qu'elles se rangent autour de lui, les joyeuses filles! Et elles ne seront pas non plus déçues, car il a assez pour elles toutes, de flatteries, de soupirs, de regards audacieux, de douces poignées de main, de chuchotements furtifs, de rapprochements dangereux, — d'éloignement tentateur — et tout cela ne représente cependant que les moindres mystères (83), les cadeaux d'avant la noce. C'est une joie, pour Don Juan, de contempler une si riche récolte. Il s'occupe de toute la paroisse et, cependant, il lui en coûtera peut-être moins de temps qu'à Leporello son bureau.

La pensée est à nouveau amenée, par ce qui vient d'être exposé ici, au véritable objet de notre analyse: la musicalité absolue de Don Juan. Son désir est sensuel, il séduit par la puissance démoniaque de la sensualité et il séduit toute femme. La parole, la réplique ne lui appartiennent pas, — avec elles, il deviendrait tout de suite un être réfléchi. Il n'a pas, en somme, d'existence propre, mais il se hâte dans un perpétuel évanouissement — justement comme la musique, au sujet de laquelle on peut dire qu'elle est finie dès qu'elle a cessé de vibrer et ne renaît qu'au moment où elle recommence à vibrer. Si donc je posais ici la question: — Comment est-il? Est-il beau, jeune ou âgé? — quel âge peut-il bien avoir? Ce n'est alors qu'une accommodation de ma part, et ce qu'on peut dire à ce sujet ne peut trouver place ici que dans la mesure même où une secte tolérée trouverait la sienne dans l'Eglise d'Etat. Il est beau et pas tout à fait jeune; si j'avais à suggérer un âge, je proposerais 33 ans, ce qui est l'âge d'une génération. En se laissant entraîner à de telles recherches, le danger est qu'on perd facilement de vue l'ensemble, en s'arrêtant à un détail, comme si c'était par sa beauté ou tout autre chose dicible que Don Juan exerçait sa séduction. On le verrait alors mais on ne l'entendrait plus, — et, par ce fait, il serait perdu. Donc, si, voulant faire tout mon possible pour aider le lecteur à se former une image de Don Juan, je disais à présent: regardez, il est là devant vous, regardez comme son œil flamboie, comme ses lèvres s'ouvrent dans un sourire, car il est tout à fait sûr de sa victoire, observez son regard royal qui exige ce qui est à César, regardez ses pas légers dans la danse et voyez avec quelle fierté il tend la main; — heureuse celle à qui elle s'offre, — ou si je disais: regardez, il est là, dans l'ombre de la forêt, appuyé à un arbre, il s'accompagne d'une guitare, et regardez là-bas: une jeune fille disparaît entre les arbres, inquiète comme le gibier effarouché, mais lui n'est pas pressé, il sait qu'elle le cherche; — ou si je disais: là, dans la nuit claire, il se repose au bord du lac, si beau que la lune s'arrête et se remémore l'amour de sa jeunesse, si beau que les jeunes filles du village donneraient beaucoup pour pouvoir s'approcher de lui

furtivement et — en profitant de l'obscurité momentanée, avant que la lune se lève à nouveau et éclaire le ciel — l'embrasser; — si je parlais ainsi, le lecteur attentif dirait alors: regardez, — il vient de tout nous gâter là, car il oublie lui-même que Don Juan ne doit pas être vu, mais entendu. Et, pour cette raison, je ne le ferai pas, mais je dirai: écoutez Don Juan; si, en l'écoutant, vous n'obtenez pas une idée de lui, vous ne l'obtiendrez jamais. Ecoutez le début de sa vie. Comme la foudre sort des nuées ténébreuses de l'orage, ainsi s'élance-t-il des profondeurs du sérieux, plus rapide que la foudre, plus capricieux qu'elle et, pourtant, aussi sûr; écoutez comme il se jette dans la richesse de la vie, comme il se brise contre son barrage inébranlable, écoutez ces sons de violon, légers et dansants, écoutez le signe de la joie, l'allégresse du plaisir, écoutez les délices solennelles de la jouissance; écoutez sa fuite éperdue, — dans sa précipitation il se dépasse lui-même, toujours plus vite, de plus en plus irrésistible, écoutez les désirs effrénés de la passion, écoutez le murmure de l'amour, le chuchotement de la tentation, écoutez le tourbillon de la séduction, écoutez le silence de l'instant, — écoute, écoutez, écoutez *Don Juan* de Mozart.

2. *D'autres adaptations de* Don Juan *considérées par rapport à la conception musicale.*

L'idée de *Faust* a été, on le sait, l'objet d'une multitude de conceptions, ce qui n'est pas le cas de *Don Juan*. Cela peut paraître étrange, surtout puisque cette dernière idée marque, dans le développement de la vie individuelle, un chapitre beaucoup plus universel que la première. Mais l'explication en est facile; l'idée de *Faust* suppose une telle maturité d'esprit qu'il est naturel qu'il y en ait eu plusieurs conceptions. A ceci s'ajoute ce que j'ai déjà rappelé à propos de l'inexistence d'une véritable légende de Don Juan, peut-être a-t-on vaguement senti la difficulté du choix du médium, jusqu'à ce que Mozart ait découvert, à la fois, le médium et l'idée. C'est alors seulement que l'idée a atteint sa vraie dignité et de nouveau et plus que jamais elle remplit un moment de la vie individuelle; elle l'a fait d'une manière si satisfaisante que le désir de séparer poétiquement ce qui avait été éprouvé dans la fantaisie, n'est pas devenu une nécessité poétique. Et là se trouve encore une fois une preuve indirecte de la valeur classique absolue de l'opéra de Mozart. Ce qui est idéal, dans ce sens, avait déjà trouvé une expression artistique si parfaite que cela pouvait bien faire naître la tentation, mais non pas inspirer une œuvre poétique. La musique de Mozart a sûrement eu le pouvoir de faire naître la tentation; car y a-t-il vraiment un jeune homme qui n'ait pas parfois dans sa vie voulu offrir volontiers la moitié de son royaume, peut-être la totalité, pour être un Don Juan, ou qui n'aurait pas sacrifié la moitié de sa vie, peut-être sa vie entière, pour être Don Juan pendant une année. Mais cela n'est pas allé plus loin — bien entendu; les natures les plus profondes, celles qui ont été touchées par l'idée, ont

trouvé chaque souffle, même le plus délicat, exprimé par la musique de Mozart; elles ont trouvé dans sa passion grandiose une expression sonore de ce qui s'agitait en elles; elles ont senti combien chaque état d'âme aspirait vers cette musique-là, comme le ruisseau se hâte pour se perdre dans l'immensité de la mer. Ces natures ont trouvé dans le *Don Juan* de Mozart autant de texte que de commentaires et, tandis qu'elles glissaient ainsi vers sa musique, et en elle, tout en jouissant du plaisir de leur propre perte, elles ont acquis la richesse de l'admiration. La musique mozartienne n'était absolument pas trop étroite, au contraire, grâce à elle leurs propres états d'âme s'élargissaient et prenaient une grandeur surnaturelle lorsqu'on les retrouvait chez Mozart. Les natures inférieures qui ne soupçonnent et ne conçoivent aucune infinité, et les barbouilleurs qui pensaient être eux-mêmes Don Juan pour avoir pincé la joue d'une jeune paysanne, enlacé une fille d'auberge, ou fait rougir une petite pucelle, ne comprirent ni l'idée, ni Mozart, et ne surent eux-mêmes produire aucun Don Juan, sauf sous l'aspect d'un être difforme, ridicule, ou d'un faux dieu familial qui, aux regards voilés de sentimentalité de quelques cousines, paraissait peut-être un vrai Don Juan et tout ce qu'il y a de plus charmant. Faust n'a jamais été conçu dans ce sens-là et, comme je l'ai déjà fait remarquer, il ne pourra jamais l'être parce que l'idée en est beaucoup plus concrète. Une conception de Faust pourra mériter d'être appelée parfaite, et pourtant une génération future produira un nouveau Faust, tandis que Don Juan, par le caractère abstrait de l'idée, vivra éternellement et dans tous les temps. L'idée de vouloir fournir un Don Juan après Mozart sera toujours équivalente à vouloir écrire une *Ilias post Homerum* (84), mais dans un sens beaucoup plus profond qu'en ce qui concerne Homère.

Même si ce qui précède est juste il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un être doué n'ait jamais essayé de créer de Don Juan une conception différente. Chacun sait qu'en effet c'est le cas, mais on n'aura peut-être pas remarqué que le type de toutes les autres conceptions est essentiellement celui du *Don Juan* de Molière, beaucoup plus vieux encore que celui de Mozart, et, en même temps, comique. De plus il est au *Don Juan* de Mozart ce que devient un conte conçu par Musaeus (85), quand il est traité par Tieck (86). Je peux donc, à vrai dire, me borner à parler du *Don Juan* de Molière et, en essayant de l'apprécier esthétiquement, apprécier en même temps, et indirectement, les autres conceptions. Mais je ferai une exception pour le *Don Juan* de Heiberg (87). Heiberg dit lui-même sur le titre de cet ouvrage qu'il est « en partie d'après Molière ». Et c'est très certainement vrai, mais la pièce de Heiberg a néanmoins une grande supériorité sur celle de Molière, probablement due au coup d'œil esthétique très sûr dont Heiberg voyait toujours les problèmes, et au goût avec lequel il savait les distinguer. Mais, dans le cas présent, il se peut que le professeur Heiberg ait été influencé indirectement par la conception de Mozart, — c'est-à-dire qu'il ait vu comment il fallait concevoir *Don Juan* dès qu'on ne voulait pas que la musique en fût la véritable expression, ni qu'il fût classé sous d'autres catégories

esthétiques. Le professeur Hauch (88) a, lui aussi, fourni un *Don Juan* qui a failli tomber sous la détermination de l'intéressant. Si je passe à présent aux autres adaptations de *Don Juan*, il est sans doute superflu de signaler au lecteur que, dans cette petite étude, je ne le fais pas pour ces adaptations mêmes, mais uniquement pour illustrer le sens de la conception musicale, plus complètement que cela n'aurait été possible dans ce qui précède.

Le point critique de la conception de Don Juan a déjà été précisé ainsi : dès qu'on prête la réplique à Don Juan, tout est changé, car la réflexion qui la motive enlève Don Juan de l'obscurité indispensable pour qu'il soit musicalement perceptible. Jusque-là, on aurait pu penser que *Don Juan* se concevrait peut-être mieux comme ballet (89). Et on sait bien qu'il a été en effet conçu ainsi. Il faut cependant louer cette conception d'avoir connu ses possibilités et de s'être bornée pour cela à la dernière scène où il est le plus aisé à la passion de Don Juan d'être rendue visible par le jeu pantomimique des muscles. Il s'ensuit encore que Don Juan n'est pas représenté suivant sa passion essentielle mais par l'accidentel, et l'affiche d'un tel spectacle contient plus que la pièce, car elle indique qu'il s'agit de Don Juan, du séducteur Don Juan, tandis que le ballet, et celui-ci surtout, ne représente que les tourments de son désespoir, dont l'expression lui est commune avec beaucoup d'autres désespérés, à condition qu'elle ne soit que pantomimique. Ce qui est essentiel en Don Juan ne peut pas être représenté dans un ballet, et chacun sent immédiatement combien il serait ridicule de voir Don Juan séduire une jeune fille par des pas de danse et des gesticulations ingénieuses. Don Juan est une détermination intérieure, il ne peut donc pas être perçu par l'œil, ni se manifester par les formes de son corps et ses mouvements, ou par l'harmonie plastique.

Même décidé à ne pas fournir de réplique à Don Juan, on pourrait imaginer une conception qui se servirait néanmoins de la parole comme médium. Et elle existe, grâce à Byron. En vérité Byron était bien doué, de différentes manières, pour représenter Don Juan, et si cette entreprise a échoué, soyons sûrs qu'il ne faut pas en chercher la raison dans la qualité de l'auteur, mais beaucoup plus profondément. Byron a osé faire naître Don Juan devant nous, nous raconter son enfance et sa jeunesse et le créer à l'aide du jeu des circonstances limitées de la vie. Par ce procédé Don Juan devient une personnalité réfléchie et il perd l'idéalité qu'il possède dans la conception traditionnelle. Ici je veux, tout de suite, montrer la transformation subie par l'idée. Lorsque Don Juan est conçu musicalement, j'entends en lui toute l'infinité de la passion, ainsi que sa force infinie, à laquelle rien ne peut résister; j'entends l'appétit farouche du désir, ainsi que l'ivresse absolue de son triomphe, contre laquelle tout le monde tenterait en vain d'opposer une résistance. Si la pensée s'arrête une seule fois devant un obstacle, celui-ci aura alors pour seul objet d'exciter la passion plutôt que de s'y opposer réellement; la jouissance s'augmente, la victoire est sûre et l'obstacle n'est qu'un stimulant. C'est une telle vie, si élémentairement émue,

si démoniaquement puissante et irrésistible, que je vois en Don Juan. C'est là son idéalité, et je peux m'en réjouir en toute tranquillité, parce que la musique ne me représente Don Juan ni comme une personne ni comme individu, mais comme puissance. Conçu comme individu Don Juan est, *eo ipso*, en conflit avec le monde qui l'entoure. Comme individu il sent la pression et la chaîne de son entourage; en tant que grand individu il le vainc peut-être, mais on sent tout de suite qu'ici les obstacles jouent un autre rôle. Ils sont la base même de l'intérêt. Don Juan de cette façon est ramené sous la détermination de l'intéressant. Et si, à l'aide de termes pompeux, on voulait le représenter comme absolument victorieux, on sentirait immédiatement que cela ne donne aucune satisfaction, car ce n'est pas l'attribut essentiel d'un individu, comme individu, d'être victorieux, et on exigerait le nœud du conflit.

La résistance que l'individu doit combattre peut être extérieure; elle se trouve alors plutôt dans le monde environnant que dans l'objet, — ou bien elle peut résider dans l'objet même. Toutes les conceptions de Don Juan se sont surtout occupées du premier cas, parce qu'on a retenu ce moment de l'idée que Don Juan doit être victorieux puisque érotique. La perspective d'une conception significative de Don Juan ne s'ouvrira, je crois, que si au contraire on met l'autre côté en évidence; elle fera pendant au Don Juan musical, tandis que toute autre conception comprise entre elles deux, gardera toujours des imperfections. On aurait alors dans le Don Juan musical le séducteur extensif, dans l'autre le séducteur intensif. Ce dernier n'est pas représenté comme entrant d'un seul coup en possession de son objet, il n'est pas le séducteur spontanément déterminé, il est réfléchi. Ce qui nous occupera ici ce sera cette ruse, cette astuce avec laquelle il sait s'insinuer dans le cœur d'une jeune fille et l'empire qu'il prend sur elle, cette séduction fascinante, méthodique et successive. Ici, le nombre des femmes séduites devient indifférent, ce qui nous occupe c'est l'art, la profondeur, l'astuce pénétrante avec lesquels il séduit. Finalement la jouissance elle-même devient si réfléchie que par rapport à celle du Don Juan musical elle devient différente. Le Don Juan musical jouit de l'assouvissement, le Don Juan réfléchi jouit de la tromperie, jouit du plaisir; la jouissance spontanée est du passé et ce dont il jouit c'est plutôt de sa réflexion sur la jouissance. On trouve un seul trait de cela dans la conception de Molière (90), mais il n'arrive pas à se faire valoir, car tout le reste de la conception gêne : le désir chez Don Juan s'éveille parce que Don Juan se rend compte du bonheur qu'une jeune fille éprouve de ses rapports avec celui qu'elle aime; il commence par en être jaloux. C'est là un intérêt qui ne nous occuperait pas du tout dans l'opéra, justement parce que Don Juan n'est pas un individu réfléchi. Dès que Don Juan est conçu de cette façon, on n'obtient une idéalité correspondante à celle de la musique qu'en transportant la question dans le domaine psychologique. C'est alors l'idéalité de l'intensité qu'on obtient. *Don Juan* de Byron doit donc être considéré comme manqué, parce qu'il se déploie épiquement. Le Don Juan spontané doit séduire 1.003 femmes;

celui qui est réfléchi n'a besoin de n'en séduire qu'une, et ce qui nous occupe est de savoir comment il le fait. La séduction du Don Juan réfléchi est un tour d'adresse où chaque petit trait a sa signification spéciale, la séduction d'un Don Juan musical est d'un tournemain, l'affaire d'un instant, plus vite faite que dite. Je me souviens d'une scène que j'ai vue autrefois. Un beau jeune homme — un vrai coureur de jupes — jouait avec plusieurs jeunes filles. Elles étaient toutes à l'âge dangereux, ni adultes, ni enfants. Elles s'amusaient entre autre à sauter un fossé; lui était au bord et les aidait à sauter en les saisissant par la taille. Il les levait légèrement en l'air et les passait de l'autre côté. C'était une vision ravissante; il me faisait lui-même autant de plaisir que les jeunes filles. Je pensais alors à Don Juan. Les jeunes filles elles-mêmes se jetèrent dans ses bras, il les saisit et aussi vite, aussi adroit, les posa de l'autre côté du fossé de la vie.

Le Don Juan musical est absolument victorieux et il est naturellement en possession absolue de tous les moyens qui peuvent conduire à cette victoire, ou plutôt il est en possession tellement entière du moyen que c'est comme s'il n'avait pas besoin de s'en servir, car il ne l'emploie pas comme moyen. Mais aussitôt qu'il devient un individu réfléchi apparaît l'existence de ce quelque chose qui s'appelle le moyen. Si le poète lui accorde la possession des moyens, tout en rendant en même temps la résistance et l'obstacle assez graves pour que la victoire devienne douteuse, Don Juan tombera sous la détermination de l'intéressant. A cet égard on peut s'imaginer plusieurs conceptions, jusqu'à ce qu'on ait atteint ce que nous avons auparavant appelé la séduction intensive. Si le poète lui refuse le moyen, la conception tombe sous la détermination comique. Je n'ai pas rencontré une conception parfaite appartenant à la catégorie de l'intéressant; par contre la plupart des conceptions de Don Juan s'approchent du comique. Cela s'explique facilement parce que ces conceptions se rattachent à celle de Molière, où le comique sommeille, et le mérite de Heiberg est de s'en être bien rendu compte et d'avoir, non seulement appelé sa pièce pour cette raison un spectacle de marionnettes, mais encore d'avoir laissé percer le comique de beaucoup d'autres manières. Dès le moment où l'on représente une passion, si le moyen de jouissance lui manque, il en résulte soit un tour tragique, soit un tour comique. Un tour tragique n'est pas facile si l'idée paraît tout à fait injustifiée, car elle est par cela même très proche du comique. Si je représente chez un individu l'envie de jouer et ne lui donne que cinq écus pour jouer, le tour devient comique. Il ne s'agit pas exactement de cela avec le *Don Juan* de Molière, — mais cependant de quelque chose d'approchant. Si je laisse Don Juan dans la gêne, tourmenté par des créanciers, il perd immédiatement l'idéalité qu'il possède dans l'opéra et l'effet sera comique. La célèbre scène comique de Molière (91) qui a une grande valeur en tant que scène comique et s'adapte à merveille à sa comédie, n'aurait jamais dû, il va sans dire, être introduite dans l'opéra où elle n'a d'autre effet que de jeter du trouble.

Ce n'est pas seulement par cette scène que la conception de Molière tend au comique, car si elle était tout à fait isolée elle ne prouverait rien du tout, mais c'est par le plan dans son ensemble. La première et la dernière réplique de Sganarelle, le commencement et la fin de la pièce, tout en témoigne plus qu'il ne faut. Sganarelle commence par la louange d'une prise de tabac. On en déduit entre autre qu'il ne doit pas être très affairé par le service de Don Juan. Il finit en se plaignant d'être le seul qui ait été victime d'un passe-droit. D'autre part, Molière envoie, lui aussi, la statue chercher Don Juan. Mais bien que Sganarelle ait été témoin de cette chose épouvantable, Molière le fait s'étonner que la statue, qui s'est par ailleurs occupée à exercer la justice sur terre et à punir le vice, n'ait pas pensé à lui payer aussi ses gages, dus pour son long et fidèle service auprès de Don Juan, puisque son maître, à cause de son départ subit, n'a pas pu les lui régler. En réfléchissant à tout ceci, chacun sent alors ce qu'il y a de comique dans le *Don Juan* de Molière. (L'adaptation de Heiberg, qui a sur celle de Molière la grande supériorité d'être plus exacte, a montré elle aussi un effet comique en différents points, notamment lorsqu'elle attribue un savoir fortuit à Sganarelle et nous montre en lui un savantasse qui finit, après s'être essayé de beaucoup de manières, par être valet chez Don Juan.) Le héros de la pièce — Don Juan — n'est rien moins qu'un héros, c'est un raté qui a sans doute été recalé à sa licence et qui a alors choisi un autre métier. On apprend, c'est vrai, qu'il est le fils d'un homme très distingué (92) qui s'efforce de lui donner le goût des vertus et des exploits immortels en lui rappelant le grand nom de ses ancêtres, mais ceci, auprès de tout le reste de sa conduite, est tellement invraisemblable qu'on est plutôt porté à croire qu'il s'agit d'un mensonge inventé par Don Juan lui-même. Son allure n'est pas très chevaleresque; on ne le voit pas l'épée à la main se frayer un passage à travers les difficultés de la vie; il distribue des soufflets tantôt à l'un, tantôt à l'autre, oui, et même il en vient presque aux coups avec le fiancé d'une des jeunes filles. Donc, si le *Don Juan* de Molière est bien réellement un chevalier, le poète sait à merveille nous le faire oublier, et il s'emploie à nous montrer un batailleur, un libertin commun qui n'a pas peur de se battre à coups de poing (93). Celui qui a eu l'occasion de faire, de ce qu'on appelle un libertin, l'objet de ses observations, saura de plus que cette espèce d'homme a une prédilection pour la mer. Il trouvera donc tout à fait vraisemblable que Don Juan, ayant aperçu quelques jupes, se lance immédiatement à leur poursuite en bateau sur Kallebodstrand (94) pour une aventure dominicale en mer, — mais le bateau chavire. Don Juan et Sganarelle, très près de perdre la vie, sont sauvés finalement par Pedro et par le long Lucas (95), qui commencent tous deux à parier pour savoir s'il s'agit bien de gens et non pas d'une pierre, gageure qui coûte 1 Mk 8 Sk à Lucas, ce qui est presque trop, tant pour Lucas que pour Don Juan. Si on trouve cela tout à fait naturel, l'impression sera pourtant troublée un instant quand on apprendra que Don Juan est en même temps un gaillard qui

a séduit Elvire, assassiné le Commandeur, etc., — toutes choses qui paraîtront extravagantes au plus haut degré, et qu'on devra expliquer à nouveau comme un mensonge afin de rétablir l'harmonie. Lorsque Sganarelle doit nous décrire la passion à laquelle le cœur de Don Juan est en proie, son expression est tellement figurée qu'il est impossible de s'empêcher de rire; de même lorsque Sganarelle dit à Gusmann (96) que Don Juan, pour obtenir celle qu'il désire, se marierait volontiers avec son chien ou son chat ou, ce qui est pire, même avec lui; et encore, lorsqu'il fait observer que son maître est incrédule non seulement en amour, mais aussi en médecine (97).

A présent si la conception de Molière était exacte, en tant qu'adaptation comique, je ne parlerais plus d'elle ici, car cette étude n'a pour objet que la conception idéale de Don Juan d'une part, et d'autre part la signification de la musique à son égard. Il me suffirait donc d'attirer l'attention sur cette circonstance curieuse que la musique seule, jusqu'ici, a permis de concevoir Don Juan idéalement et dans l'idéalité que possède la représentation traditionnelle du Moyen Age. L'absence d'une conception idéale, ayant la parole pour médium, aurait fourni une preuve indirecte de la justesse de ma thèse. Mais ici je peux en donner une meilleure, justement parce que Molière n'est pas exact et qu'il en a sans doute été empêché pour avoir conservé à Don Juan quelque chose d'idéal, dû à la représentation traditionnelle. En indiquant ceci encore une fois, il apparaît de nouveau que cet idéalisme ne se peut exprimer essentiellement que par la musique, et je reviens ainsi toujours à ma propre thèse.

Dans le premier acte du *Don Juan* de Molière Sganarelle a, tout de suite, une très longue réplique par laquelle il tâche de montrer la passion sans borne de son maître et la diversité de ses aventures. Cette réplique correspond tout à fait au deuxième air du valet dans l'opéra; elle ne produit qu'un effet comique, et ici la conception de Heiberg est encore une fois supérieure; le comique chez lui est plus pur que chez Molière. Molière, par contre, essaie de nous faire soupçonner la puissance de Don Juan, mais il n'y réussit pas; la musique seule peut réunir les deux choses parce qu'elle peut simultanément nous décrire la conduite de Don Juan et nous faire ouïr la puissance de sa séduction, tandis que la liste se déroule devant nous.

Chez Molière la Statue vient chercher Don Juan au dernier acte. Bien que le poète ait essayé de motiver l'arrivée de la Statue en la faisant précéder d'un augure, il n'en est pas moins vrai que cette pierre sera toujours une pierre d'achoppement dramatique. Lorsque Don Juan est conçu idéalement en tant que force, en tant que passion, c'est le ciel lui-même qui doit se mettre en mouvement, et s'il n'est pas conçu de cette façon, il sera toujours dangereux d'employer des moyens aussi forts. Le Commandeur n'a vraiment pas à se déranger, parce qu'il serait plus naturel que M. Paaske (98) mette Don Juan en prison. Ceci d'ailleurs serait tout à fait dans l'esprit de la comédie moderne qui n'a pas besoin de si grandes puissances pour écraser, justement parce que les forces agissantes

elles-mêmes ne sont pas aussi grandioses; apprendre à Don Juan les barrières triviales de la réalité serait encore tout à fait dans sa nature. Dans l'opéra il est juste que le Commandeur revienne, mais c'est que son arrivée représente là une vérité idéale. La musique transforme immédiatement le Commandeur en quelque chose de plus qu'un simple individu, sa voix s'enfle pour devenir celle d'un esprit. Dans l'opéra, Don Juan est conçu avec du sérieux esthétique, de même le Commandeur. Chez Molière il arrive avec une gravité éthique et une pesanteur qui le rendent presque ridicule; dans l'opéra il arrive avec légèreté esthétique et vérité métaphysique. Aucune puissance dans la pièce, aucune puissance dans le monde n'a été capable de dompter Don Juan, — seul un esprit, un revenant en est capable. Si on veut bien comprendre ceci, la conception de Don Juan deviendra plus claire. Un esprit, un revenant est reproduction, et c'est là le secret du retour; Don Juan peut tout, il peut résister à tout, excepté à la reproduction de la vie, justement parce qu'il est la vie sensuelle et spontanée dont l'esprit est la négation.

Molière conçoit Sganarelle de manière à en faire un personnage indéfinissable dont le caractère devient très confus. Le trouble naît de ce que, encore une fois, Molière a conservé quelque chose de la tradition. Don Juan est, somme toute, une puissance, ce qui doit se montrer aussi dans ses rapports avec Leporello. Celui-ci se sent attiré vers lui, accablé par lui, il s'engloutit en lui et devient un simple organe de la volonté de son maître. Mais cette sympathie obscure et impénétrable fait justement de Leporello un personnage musical, et on trouve tout à fait naturel qu'il ne puisse se dégager de l'emprise de Don Juan. C'est autre chose en ce qui concerne Sganarelle. Chez Molière, Don Juan est un simple individu et, par conséquent, Sganarelle entre en rapport avec lui comme avec un individu. Si dans ce cas Sganarelle se sent indissolublement lié à lui, en demander l'explication n'est qu'une exigence esthétique raisonnable. Il ne sert à rien que Molière lui fasse dire (99) simplement, qu'il ne peut pas se dégager de lui, car ni le lecteur, ni le spectateur ne voient aucun motif raisonnable à cette attitude, et il s'agit justement ici de trouver ce motif. L'inconstance de Leporello est bien motivée dans l'opéra car il y est, dans ses rapports avec Don Juan, plus près d'être une conscience individuelle; la vie don-juanesque se reflète donc autrement en lui, sans toutefois qu'il soit vraiment à même de la pénétrer. Chez Molière Sganarelle est de même tantôt pire, tantôt meilleur que Don Juan, mais, puisqu'il ne touche même pas ses gages, il reste incompréhensible qu'il ne le quitte pas. Donc, s'il faut se représenter en Sganarelle une unité qui corresponde à l'ambiguïté sympathique et musicale de Leporello, il n'y aura qu'à se le représenter comme d'une imbécillité partielle. On voit donc, encore une fois, pourquoi la musique est nécessaire pour concevoir Don Juan dans sa vraie idéalité. L'erreur de Molière n'est pas de l'avoir conçu comiquement, mais de n'avoir pas été exact.

Le *Don Juan* de Molière est lui aussi un séducteur, mais la pièce ne nous en donne qu'une faible idée. Elvire chez Mo-

lière est l'épouse de Don Juan et c'est une disposition indéniablement très heureuse pour l'effet comique à produire. On voit immédiatement qu'il s'agit avec Don Juan d'un personnage ordinaire qui se sert de promesses de mariage pour séduire une jeune fille; mais Elvire perd de cette façon toute la tenue idéale qui était sienne dans l'opéra parce qu'elle n'y figurait qu'avec les armes de la féminité offensée, — ici, au contraire, on se l'imagine nantie de documents de mariage; de son côté Don Juan perd l'ambiguïté séduisante d'un jeune homme et d'un époux éprouvé, — éprouvé s'entend par toutes ses expériences extérieures. Quelques répliques de Sganarelle tentent, il est vrai, de nous expliquer comment il a trompé Elvire et par quels moyens il l'a attirée hors du couvent; mais, puisque la scène de la séduction ne nous donne pas dans la pièce l'occasion d'admirer l'art de Don Juan, notre créance en ces renseignements s'affaiblit. C'était sans importance tant que Molière faisait Don Juan comique, mais dès qu'il essaie d'affirmer, lui aussi, que son Don Juan est vraiment le héros qui a ébloui Elvire et tué le Commandeur, nous apercevons l'erreur qu'il commet; nous sommes amenés en même temps à nous demander si la vraie raison ne serait pas, plutôt, que toute représentation du Don Juan séducteur, autre que musicale, est impossible, à moins qu'on ne la porte dans le domaine de la psychologie, ce qui, même, n'offre pas aisément un intérêt dramatique. On n'entend pas non plus dans Molière Don Juan éblouir les deux jeunes filles, Mathurine et Charlotte; l'éblouissement se fait hors de la scène et, comme ici encore Molière laisse sous-entendre que Don Juan leur a fait des promesses de mariage, notre estime pour son talent de séducteur devient de nouveau assez médiocre. C'est un art misérable que celui de tromper une jeune fille à l'aide d'une promesse de mariage, et si quelqu'un est assez vil pour le faire, il ne s'ensuit nullement qu'il soit digne d'être appelé Don Juan. La scène qui montre Don Juan auprès de Charlotte est, bien que peu séduisante, la seule qui tente de peindre la façon dont il séduit. Toutefois, dire à une jeune paysanne qu'elle est belle, qu'elle a des yeux pétillants, la prier de se tourner pour faire voir ses formes ne révèle rien d'exceptionnel en Don Juan, mais uniquement le libertin qui regarde une jeune fille comme un maquignon regarde un cheval. On accorderait volontiers un effet comique à cette scène, et si c'était tout ce qu'il y avait à en dire, je ne la mentionnerais pas, mais de plus cette tentative notoire de la part de Don Juan n'a aucun rapport avec les multiples histoires qu'il a dû avoir ailleurs, aussi cette scène contribue-t-elle encore, directement et indirectement, à prouver l'imperfection de la comédie. Molière paraît avoir voulu faire de Don Juan quelque chose de plus qu'un séducteur, il paraît avoir voulu conserver en lui l'idéal, mais le médium lui fait défaut, et tout ce qui se passe réellement est assez insignifiant. Dans Molière on peut dire, en somme, que nous n'apprenons qu'historiquement que Don Juan est séducteur, dramatiquement nous ne le voyons pas. La scène où il apparaît dans son activité la plus intense est celle qui le montre auprès de Charlotte et de Mathurine, il les re-

tient toutes deux avec des bavardages et leur fait accroire à chacune que c'est elle qu'il a promis d'épouser. Mais ici ce qui retient notre attention n'est pas l'art du séducteur, mais une tout ordinaire intrigue de théâtre.

En conclusion, je pourrais peut-être rendre plus clair ce que je viens de développer ici en examinant une remarque qu'on a souvent faite: le *Don Juan* de Molière est plus moral que celui de Mozart. Cette remarque, si elle est bien comprise, constitue justement un éloge de l'opéra. Dans celui-ci ce qu'on trouve ce ne sont pas des bavardages à propos d'un séducteur, mais c'est un séducteur: Don Juan, et on ne peut nier que la musique dans ses détails ne soit souvent assez séduisante. C'est là ce qu'elle doit être et c'est cela justement qui constitue sa grandeur. C'est une sottise d'en conclure que l'opéra est immoral, et cette prétention ne peut venir que de gens qui ne savent pas concevoir un ensemble et restent prisonniers des détails. La tendance finale de l'opéra est fortement morale, et l'impression qu'on en reçoit est absolument salutaire parce que tout est grand, vrai, tout est pathétique sans artifices, tout est passion, celle du plaisir autant que celle du sérieux, celle de la jouissance autant que celle de la colère.

3. *La contexture musicale de l'opéra.*

Bien que le titre de ce chapitre soit suffisamment clair, je désire souligner que mon intention n'est pas de donner une appréciation esthétique de la pièce de *Don Juan,* ni une analyse de sa structure dramatique. Il faut toujours être prudent dans ces matières en les divisant ainsi, surtout lorsqu'il s'agit d'une création classique. Je répèterai encore une fois ce que j'ai déjà dit souvent, — c'est par la musique que j'ai appris moi-même que seule elle peut exprimer Don Juan. Il ne faut donc pas, surtout, qu'on ait l'impression qu'elle intervient d'une manière extérieure; si cela était on pourrait admirer autant qu'on le voudrait la musique de cet opéra, — cela me serait égal — car on n'aurait pas compris sa signification absolue. Hotho n'ayant pas su éviter une telle abstraction erronée, il en résulte que sa description, bien que pleine de talent, ne peut pas être satisfaisante. Sa description, sa reproduction et son style sont pleins de vie et d'émotion, pourtant ses catégories sont indécises et vagues, sa conception de Don Juan n'est pas pénétrée d'une seule pensée mais morcelée en plusieurs. Pour lui Don Juan est un séducteur, soit, mais c'est une catégorie déjà indécise et il faut, ainsi que j'ai essayé de le faire, préciser en quel sens il est séducteur. Hotho dit une quantité de choses vraies en elles-mêmes à ce sujet; mais des idées générales entrent beaucoup trop dans sa description, si bien que ce séducteur-là devient facilement réfléchi au point de cesser d'être tout à fait musical. Hotho examine la pièce, scène après scène. Son individualité se reflète franchement dans son compte rendu, — quelquefois peut-être même un peu trop; dans ce cas des effusions sympathiques suivent qui accentuent la beauté, la richesse et la variété avec lesquelles Mozart s'est

exprimé; mais cette joie lyrique pour la musique de Mozart est trop peu, son *Don Juan* n'est pas apprécié à sa juste valeur dans cette conception, quoique le style aille bien à l'auteur et qu'il s'exprime en toute beauté. C'est à cette appréciation que je m'évertue, parce qu'elle est identique à la vraie connaissance de l'objet de cette étude. Je n'ai pas l'intention de prendre pour matière de mes observations tout l'opéra, mais bien l'opéra dans son ensemble; je n'entrerai pas dans les détails mais je les incorporerai autant que possible à mes observations; je ne les séparerai pas de l'ensemble, mais les considérerai dans leurs rapports avec lui.

Dans un drame, l'intérêt principal se concentre tout naturellement autour de ce qu'on appelle le Héros de la pièce. Les autres personnages n'ont qu'une importance secondaire et relative. Cependant, plus la réflexion intérieure du drame avec son pouvoir de division prévaut, plus les personnages secondaires assument, eux aussi, un certain absolutisme relatif, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce n'est pas du tout un défaut mais au contraire un avantage. Ainsi, pour la conception du monde, celle qui n'aperçoit que le petit nombre des individus supérieurs et leurs influences sur l'évolution du monde, à l'exclusion des autres, est à un certain sens élevée, mais inférieure pourtant à celle qui inclut jusqu'aux moindres choses, celles-ci ayant également une valeur. L'auteur dramatique ne réussit qu'en tant qu'il ne reste dans son œuvre rien d'incommensurable, rien de l'ambiance, *qua ambiance*, d'où sort le drame; c'est-à-dire à condition que tout ait été transposé dans les espèces dramatiques sacrées qui s'appellent action et situation. Plus l'auteur dramatique y réussit, plus l'impression d'ensemble de son œuvre est une pensée agissante, une idée, plus qu'un état d'esprit (100). Si l'impression d'ensemble d'un drame équivaut à une ambiance, on peut être sûr que l'auteur l'a conçu dans cette ambiance d'où est sorti peu à peu le drame — il ne l'a pas saisi dans l'idée, il n'a pas permis à celle-ci de se développer dramatiquement. Un tel drame souffrira d'une surabondance anormale de lyrisme. Pour un drame c'est un défaut, non pour un opéra, — ici c'est la note fondamentale qui supporte le tout, qui conserve l'unité.

Ce que j'ai dit au sujet de l'effet d'ensemble du drame s'applique aussi à chacune de ses parties. Je pourrais caractériser cet effet, et le différencier de celui de tous les autres genres de poésie, en disant qu'il est créé par ce qui est simultané. Dans le drame, à mon avis, tous les détails, même sans rapports entre eux, sont reliés les uns aux autres par l'unité d'action, par la situation; plus ils sont distincts et plus la situation dramatique est profondément réfléchie, plus l'unité dramatique diffère d'un état d'esprit pour devenir une pensée déterminée. Mais, de même que tout l'opéra ne peut pas être réfléchi à fond comme un vrai drame, de même la situation musicale, bien que dramatique, garde son unité par l'effet de son ambiance. La situation musicale, aussi bien que toute situation dramatique, a pour caractère la simultanéité; or, l'activité des forces est une consonance, un accord; c'est une harmonie. L'impression que donne la situation musicale est cette

unité produite par l'audition simultanée de ce qui résonne ensemble. Plus le drame est réfléchi profondément, plus l'ambiance dominante devient action; moins il y a d'action, plus le moment lyrique prévaut. Ceci est tout à fait conforme à la règle de l'opéra. L'opéra n'a pas spécialement pour but immanent la peinture des caractères et l'action; il n'est pas assez réfléchi pour y prétendre. C'est la passion irréfléchie et substantielle qui s'y exprime. La situation musicale repose dans l'unité de l'ambiance, dans la discrète pluralité des voix. C'est justement la particularité de la musique de savoir conserver la pluralité des voix dans l'unité de l'ambiance. Lorsqu'on parle couramment de pluralité des voix, on désigne en général l'unité qui est le résultat définitif; dans la musique ce n'est pas le cas.

L'intérêt dramatique exige une progression rapide, une cadence agitée, ce qu'on peut appeler la vitesse immanente, croissante, inhérente à la chute. Plus le drame est pénétré par la réflexion, plus il se presse en avant d'un mouvement irrésistible. Par contre, si le moment lyrique ou épique a trop exclusivement la prépondérance, ce fait se manifeste aussitôt par un certain assourdissement qui engourdit la situation; le processus et l'avancement dramatique traînent et deviennent pénibles. La nature de l'opéra ne comporte pas cette précipitation, car elle se caractérise par une certaine hésitation, par un certain élargissement dans le temps et dans l'espace. L'action n'a pas la vitesse de la chute, ni sa direction, mais elle se déplace plus horizontalement. L'ambiance n'est pas sublimée en caractère et en action. Et, par conséquent, l'action d'un opéra ne peut être qu'une action spontanée.

Si nous appliquons ce qui vient d'être exposé à l'opéra *Don Juan*, nous le verrons alors dans son vrai caractère d'œuvre classique. Don Juan est le héros de l'opéra; l'intérêt principal se concentre en lui; mais ce n'est pas tout — il donne de l'intérêt à tous les autres personnages. Il ne faut pas, néanmoins, comprendre ceci en un sens extérieur. Que son héros soit en même temps la force des autres personnages, voilà justement le secret de cet opéra. La vie de Don Juan est en effet leur principe vital. Sa passion met la passion des autres en mouvement. Elle résonne partout. Elle résonne dans la gravité du Commandeur et la supporte, elle résonne dans la colère d'Elvire, dans la haine d'Anna, dans la suffisance d'Ottavio, dans l'angoisse de Zerline, dans l'exaspération de Mazetto, dans la perplexité de Leporello. En sa qualité de héros de l'opéra, Don Juan est le dénominateur de la pièce, comme héros il lui donne son nom général, mais il est plus, il est, si j'ose m'exprimer ainsi, le dénominateur général. En face de lui toute autre existence n'est qu'une dérivation. Si on exige d'un opéra que son unité soit une note fondamentale, on ne peut se figurer un sujet plus parfait que celui de Don Juan. Car s'il est vrai que la note fondamentale qui supporte les forces d'une pièce peut être autre, je citerais comme un exemple d'un tel opéra *La Dame Blanche* — cette unité pourtant représente, par rapport à l'opéra, une détermination plutôt extérieure du lyrisme. La note fondamentale de *Don Juan*

n'est pas autre chose que la force fondamentale de l'opéra même; cette force est Don Juan, mais Don Juan est de plus — et justement parce qu'il n'est pas caractère, mais essentiellement vie — absolument musical. Les autres personnages eux non plus ne sont pas des caractères, mais essentiellement des passions, déterminées par Don Juan et jusqu'à ce point elles-mêmes musicales. Don Juan enlace tous les autres personnages et de la même façon ceux-ci entrelacent Don Juan; ils sont les conséquences extérieures que sa vie toujours détermine. C'est cette centralité absolue de la vie musicale de Don Juan dans l'opéra qui fait que celui-ci dégage une force d'illusion plus grande que celle de n'importe quel autre opéra, et que sa vie nous entraîne dans la vie que représente la pièce. La présence de ce qui est musical, partout manifestée dans cette musique, fait qu'on peut en goûter même une toute petite partie et se laisser cependant immédiatement entraîner. On peut arriver pendant la pièce, — on est immédiatement dans le centre, parce que ce centre, qui est la vie de Don Juan, se trouve partout. Une vieille expérience a depuis longtemps révélé qu'il n'est pas agréable de faire appel à deux sens simultanément. Souvent même cela trouble d'occuper intensément l'œil en même temps que l'oreille. C'est pourquoi on a tendance à fermer les yeux lorsqu'on doit écouter la musique. Ceci est plus ou moins vrai pour toute musique, mais pour Don Juan *in sensu eminentiori.* Dès que l'œil est occupé l'impression se trouble; parce que l'unité dramatique qui intéresse la vue est tout à fait secondaire et défectueuse à côté de l'unité musicale, qui dans le même temps s'adresse à l'ouïe. Ma propre expérience me l'a prouvé. J'ai été assis près de la scène, je me suis éloigné de plus en plus, j'ai cherché un recoin dans le théâtre afin de pouvoir me cacher complètement dans cette musique. Je la comprenais, ou pensais la comprendre davantage lorsque j'étais loin d'elle — non par froideur, mais par amour, car elle demande à être comprise à distance. Ceci a présenté quelque chose d'étrangement énigmatique dans ma vie. Certains jours j'aurais tout donné pour un billet d'opéra; à présent je n'ai même pas besoin de dépenser 1 Rbd. (101) pour mon billet; je reste dehors dans les couloirs, je m'adosse contre la cloison qui me sépare des places des spectateurs, — c'est alors que la musique a le plus d'effet, elle est un monde à part, détaché de moi, dont je ne peux rien voir; je suis assez près pour entendre et, cependant, infiniment loin.

Puisque les personnage d'un opéra n'ont pas besoin d'être réfléchis au point de devenir des caractères transparents, il s'ensuit, ce que j'ai déjà noté, que la situation ne peut pas naître d'un état d'âme, ni lui devoir son développement, mais à un certain degré elle repose sur lui. Ce qu'on appelle action au sens propre, c'est-à-dire un acte entrepris pour arriver à un but connu, ne peut pas trouver son expression dans la musique, mais seule ce qu'on pourrait appeler action spontanée. Don Juan fait cas de ces deux choses. L'action est spontanée; à cet égard je dois en appeler à ce que j'ai dit au sujet du Don Juan séducteur. Puisque l'action est spontanée, il est normal que l'ironie soit aussi prépondérante dans cette pièce,

car elle est et restera ce qui châtie la vie spontanée. La rentrée du Commandeur — pour ne citer qu'un exemple — est une grande ironie; car Don Juan peut vaincre n'importe quel obstacle, mais, tout le monde le sait, on ne peut pas tuer un revenant. La situation partout est portée par l'ambiance; à ce sujet je dois rappeler la signification de Don Juan par rapport à l'ensemble et l'existence relative des autres personnages en face de lui. Je montrerai par l'exemple d'une seule situation ce que je veux dire. Prenons le premier air d'Elvire. L'orchestre joue le prélude, — Elvire entre. La passion qui est déchaînée dans sa poitrine a besoin d'éclater et son chant l'y aidera. Ceci serait, cependant, trop lyrique pour constituer une situation au sens propre, son air aurait la même valeur que le monologue dans un drame, avec la différence toutefois que le monologue rend l'universel individuel, tandis que l'air rend l'individuel universel. Mais, comme je l'ai dit, ce serait trop peu pour créer une situation. Aussi cela ne se passe-t-il pas ainsi. On voit au fond de la scène Don Juan et Leporello qui attendent fiévreusement l'apparition de la dame qu'ils avaient déjà aperçue à la fenêtre. Si à présent il s'agissait d'un drame, la situation ne serait pas déterminée par ce que Elvire se trouve à l'avant-scène et Don Juan dans le fond, mais elle s'expliquerait par leur rencontre inattendue; l'intérêt se concentrerait sur cette question: comment Don Juan saura-t-il s'échapper? Dans l'opéra la rencontre a aussi sa signification, mais elle est très secondaire; la rencontre demande à être vue, la situation musicale demande à être ouïe. L'unité de cette situation réside dans l'harmonie, dans la consonance des chants d'Elvire et de Don Juan. Il est donc juste que Don Juan se tienne aussi en retrait que possible; car il ne doit pas être vu, ni d'Elvire, ni surtout du spectateur. L'air d'Elvire commence. Je ne peux pas caractériser sa passion autrement que comme une haine d'amour, une passion mélangée mais en même temps sonore et vibrante. L'âme d'Elvire est agitée. Elvire a pris haleine, elle mollit, car un excès de passion épuise toujours, — et il y a un temps d'arrêt dans la musique. Mais cette agitation intérieure a montré suffisamment que la passion n'a pas encore eu tout son éclat. Les entrailles de la colère doivent être encore plus secouées. Mais qu'est-ce qui pourrait provoquer cette secousse? Quel excitant? Ce ne peut être qu'une seule chose — la raillerie de Don Juan. Mozart a donc — si j'étais Grec je dirais : tout à fait divinement — utilisé le temps d'arrêt pour y jeter la raillerie de Don Juan. A présent la passion se rallume de plus belle, elle tourmente Elvire plus violemment, elle éclate en sons. Cela se répète une fois encore. Son âme frémit, et la colère et la douleur surgissent comme une coulée de lave dans la tirade bien connue par laquelle l'air se termine. On comprend à présent ce que j'entends en disant que Don Juan résonne en Elvire, et que c'est autre chose qu'une phrase. Le spectateur ne doit pas voir Don Juan en compagnie d'Elvire, il ne doit pas le voir à cause de l'unité de la situation. Mais il doit l'entendre s'identifier à Elvire, puis se séparant d'elle, car s'il est bien vrai que c'est Don Juan qui chante, il le fait de telle sorte que le spectateur,

surtout lorsque son oreille est cultivée, a l'impression que le tout vient d'Elvire elle-même. Comme l'amour crée son objet, l'exaspération le fait aussi. Elvire est possédée de Don Juan. Ce temps d'arrêt et la voix de Don Juan rendent la situation dramatique; mais l'unité de la passion d'Elvire où résonne Don Juan rend la situation musicale, bien que cette passion soit déterminée par Don Juan *. Cette situation, considérée comme situation musicale, est sans égale. Par contre, si Don Juan est un caractère et Elvire aussi, cette situation est manquée, car ce serait une erreur de laisser Elvire vociférer au premier plan et Don Juan railler au dernier. Il serait indispensable que je les entende ensemble, sans pourtant que l'on puisse m'en fournir la possibilité, puisque les deux personnages sont des caractères qui ne peuvent pas se faire entendre en même temps; s'ils étaient des caractères, ce serait leur rencontre qui constituerait la situation.

J'ai déjà signalé que la précipitation dramatique et le mouvement accéléré ne sont pas requis dans l'opéra comme dans le drame, — la situation peut très bien se déployer un peu; cependant, ceci ne doit pas dégénérer en de continuels arrêts. Comme exemple de la vraie moyenne à cet égard je peux reprendre la situation dont je viens de parler, non parce que c'est la seule dans Don Juan, ni la plus parfaite, — au contraire, elles sont toutes ainsi et toutes sont parfaites, — mais parce que le lecteur en a un souvenir récent. Je m'approche cependant ici d'un sujet délicat; je dois avouer que deux airs doivent être écartés. Bien que parfaits en eux-mêmes, ils troublent et ralentissent. Je préférerais le garder secret, mais cela ne sert à rien et la vérité doit éclater. Si on les enlève, tout le reste se vaut en perfection. Ces deux airs sont ceux d'Ottavio et d'Anna. Ils sont tous les deux plutôt des morceaux de concert que de la musique dramatique, et Ottavio et Anna sont d'ailleurs des personnages beaucoup trop insignifiants, pour qu'ils aient le droit de retarder le développement. Si on les enlève, l'opéra entier possède la parfaite vitesse musico-dramatique, et il est parfait comme ne l'est aucun autre.

---

* C'est ainsi, d'après moi, qu'il faut comprendre l'air d'Elvire et la situation. L'ironie incomparable de Don Juan ne doit pas être tenue à l'écart. Elle doit rester cachée dans la passion concrète d'Elvire (102). On doit entendre ces deux choses ensemble. De même que l'œil spéculatif embrasse ce qu'il voit, de même l'oreille spéculative embrasse dans l'audition ce qu'elle entend. J'emprunte un exemple à la physique pure. Lorsqu'un homme, placé sur une hauteur, regarde un pays plat et voit différents chemins parallèles les uns aux autres, si l'intuition lui fait défaut, il ne voit que les chemins, et les champs situés dans les intervalles disparaissent pour ainsi dire; ou bien il ne voit que les champs et les chemins disparaissent. Par contre, celui qui possède un regard intuitif les verra ensemble et il percevra une étendue rayée. Il en est de même pour l'oreille. Ce que je dis ici garde naturellement sa valeur pour la situation musicale. Dans la situation dramatique le spectateur voit de plus que c'est Don Juan qui se trouve à l'arrière et Elvire au premier plan. Supposons à présent que le spectateur connaisse leurs relations antérieures réciproques (ce qu'il ne peut faire la première fois qu'il voit la pièce), la situation gagnerait beaucoup en clarté, mais pourtant on trouvera, si c'est ceci qui doit être accentué, que c'est une erreur de les séparer si longtemps.

Il vaudrait la peine d'examiner chaque situation, l'une après l'autre, non pour les accompagner de points d'exclamation, mais pour démontrer leur importance, la plausibilité de leur situation musicale. Cela sort cependant des limites de cette petite étude. L'important était surtout de signaler la centralité de Don Juan dans l'ensemble de l'opéra. Quelque chose de semblable se répète dans chaque situation.

J'étudierai de plus près cette centralité du personnage de Don Juan en examinant les autres personnages de la pièce dans leurs rapports avec lui. Dans le système solaire les corps sombres qui reçoivent leur lumière du soleil central sont toujours clairs par moitié seulement, c'est-à-dire que seul le côté tourné vers le soleil est clair. De même avec les personnages de cette pièce. Ce n'est que le côté des circonstances de leur vie tourné vers Don Juan qui est éclairé, autrement ils sont obscurs et opaques. Il ne faut pas donner à ceci le sens étroit qui représenterait chacun de ces personnages comme différentes passions abstraites, par exemple Anna comme la haine, Zerline comme la légèreté. Un tel mauvais goût n'est pas le moins du monde à sa place ici. La passion de chacun est concrète, mais concrète en elle-même et non pas concrète dans la personnalité, ou, pour être plus précis, ce qui reste de la personnalité est avalé par cette passion. Ceci, enfin, est absolument heureux, parce qu'il s'agit d'un opéra. Cette obscurité et cette communication tantôt sympathique, tantôt mystérieusement antipathique avec Don Juan, les rendent tous musicaux et ont pour effet de ramasser l'ensemble de l'opéra en Don Juan. Le seul personnage qui semble faire exception est, naturellement, le Commandeur; mais pour cette raison même tout a été si sagement arrangé qu'il est, à un certain degré, placé en dehors de la pièce ou qu'il la circonscrit. Plus le Commandeur serait au premier plan, plus l'opéra cesserait d'être tout à fait musical, aussi est-il toujours retenu au dernier plan et reste-t-il aussi nébuleux que possible. Le Commandeur est la vigoureuse protase et l'apodose hardie entre lesquelles la proposition incidente de Don Juan se trouve intercalée, mais la riche matière de cette dernière constitue la valeur réelle de l'opéra. Le Commandeur ne paraît que deux fois. La première fois il fait nuit; il se trouve au fond de la scène, on ne le voit pas, mais on l'entend tomber, percé par l'épée de Don Juan. La raillerie de Don Juan, qui parodie la gravité du Commandeur, paraît rendre celle-ci plus forte et ici déjà cette gravité est quelque chose que Mozart a su exprimer à merveille dans la musique; ici déjà la gravité du Commandeur est trop profonde pour un être humain; il est esprit avant que de mourir. La deuxième fois il paraît en tant qu'esprit, et la voix tonnante du ciel résonne dans la sienne qui est grave et solennelle mais, de même qu'il est transfiguré, de même sa voix est quelque chose de plus qu'une voix humaine. Il ne parle plus, il juge.

Le personnage le plus important de la pièce, après Don Juan, est Leporello. Ses rapports avec son maître s'expliquent justement par la musique et seraient inexplicables sans elle. Si Don Juan était une personnalité réfléchie, Leporello serait presque un plus grand coquin que lui, et il serait incompréhen-

sible que Don Juan puisse exercer un aussi grand pouvoir sur lui; le seul motif acceptable serait que Don Juan le paie mieux que tout autre, motif dont Molière même n'a pas voulu se servir, puisqu'il laisse Don Juan dans la gêne pécuniaire. Si, par contre, nous prenons Don Juan comme vie spontanée, il devient facile de comprendre qu'il puisse exercer de l'ascendant sur Leporello, qu'il se l'assimile à un tel degré que celui-ci devient presque un organe de Don Juan. Dans un sens Leporello est plus près que Don Juan d'être une conscience personnelle, mais pour le devenir il lui faudrait comprendre entièrement ses rapports avec son maître, ce dont il est incapable; il ne peut pas faire disparaître l'enchantement. Et, ici encore une fois, dès que Leporello a une réplique, il devient nécessairement transparent. Aussi, dans les rapports de Leporello avec Don Juan il y a quelque chose d'érotique, il y a un pouvoir grâce auquel, involontairement, il devient prisonnier de lui-même. Mais dans cette ambiance il est musical, et Don Juan résonne toujours en lui; je montrerai plus tard par un exemple que ceci est plus qu'une phrase.

A l'exception du Commandeur, tous les personnages se trouvent dans une sorte de rapport érotique avec Don Juan. Celui-ci ne peut exercer aucun pouvoir sur le Commandeur, qui est conscience; les autres subissent tous son pouvoir, — Elvire par son amour, Anna par sa haine, Zerline par sa crainte; Ottavio et Mazetto s'y joignent à cause de leurs affinités, car les liens du sang sont sensibles.

Si le lecteur jette un instant un coup d'œil sur ce que je viens d'exposer, il comprendra peut-être comment il y a été expliqué à nouveau, de plusieurs points de vue, le rapport de l'idée Don Juan avec ce qui est musical, comment ce rapport est constitutif de l'ensemble de l'opéra et comment on le retrouve dans ses diverses parties. J'aurais pu m'arrêter ici mais, pour être encore plus complet, j'éclaircirai cette pensée en examinant quelques points particuliers. Le choix ne doit pas être arbitraire. Je choisis l'ouverture qui donne le mieux, je crois, le ton fondamental de l'opéra dans une concentration serrée; après, je choisirai le moment le plus lyrique de la pièce afin de montrer de quelle façon la perfection de l'opéra a été conservée, même à ses limites extrêmes, comment le musical-dramatique a été maintenu, et comment Don Juan est bien celui qui porte, musicalement, l'opéra.

Ce n'est pas ici le lieu de développer l'importance de l'ouverture pour un opéra. On peut toutefois mettre en évidence le fait qu'un opéra requiert une ouverture et observer que cela prouve suffisamment la prédominance du lyrisme et montre le désir de créer une ambiance, — ce dont le drame est incapable, puisque tout doit y être transparent. Il est naturel que l'ouverture soit composée en dernier lieu, afin que l'artiste soit lui-même très pénétré de sa musique. L'ouverture donne donc, en général, une bonne occasion de jeter un coup d'œil profond dans la vie intérieure du Compositeur, dans l'état d'âme dépeint par sa musique. S'il n'a pas réussi à saisir la quintessence, s'il ne se trouve pas en rapport profond avec l'idée fondamentale de l'opéra, cela se révélera sans qu'on

puisse s'y tromper dans l'ouverture; elle deviendra un agrégat de détails saillants, unis par une association d'idées peu cohérente, mais non, comme elle le devrait, un tout, contenant les renseignements les plus profonds sur la nature de la musique. Aussi, une telle ouverture devient-elle, en général, tout à fait arbitraire; car elle peut être aussi longue ou aussi courte qu'on le désire, et l'élément qui retient l'ensemble, la continuité, est seulement une association d'idées, aussi peut-elle être délayée à l'infini. C'est pourquoi l'ouverture est très souvent dangereuse pour les compositeurs secondaires. Ils sont facilement tentés de se plagier eux-mêmes, de voler dans leurs propres poches, ce qui cause de la confusion. Si on voit clairement que l'ouverture ne doit pas avoir le même contenu que l'opéra, elle ne doit cependant pas davantage être absolument différente. Elle doit en vérité contenir la même chose, mais d'une autre manière, elle doit le faire centralement, et elle doit émouvoir l'auditeur avec toute la force de ce qui est central.

L'ouverture de *Don Juan*, toujours admirée, est à cet égard, et restera, un chef-d'œuvre complet. Si aucune autre preuve du classicisme de Don Juan ne pouvait être donnée, il suffirait de faire valoir cette seule chose qu'il est inimaginable que celui qui posséda ce qui est central n'ait pu posséder également ce qui est périphérique. Cette ouverture n'est pas un mélange quelconque de thèmes. Elle n'est pas un labyrinthe entrelacé d'associations d'idées. Elle est concise, décidée, fortement construite et, avant tout, elle est imprégnée de toute la substance de l'opéra. Elle est vigoureuse comme l'idée de Dieu, agitée comme la vie d'un monde, émouvante dans sa gravité, frémissante dans son plaisir, écrasante dans sa terrible colère, pleine d'inspiration dans sa joie de la vie. Elle est creuse dans son jugement, hurlante dans ses désirs, elle est lentement sereine dans sa dignité imposante, elle est émouvante, volage, dansante dans son plaisir. Et elle n'est pas arrivée à ce point en suçant le sang de l'opéra, au contraire, elle est en face de lui une prophétie. La musique déploie dans l'ouverture toute son étendue, elle se survole elle-même, pour ainsi dire, en donnant quelques majestueux coups d'aile; elle survole l'endroit où elle désire atterrir. Elle est une lutte, mais une lutte dans les régions supérieures de l'air. Celui qui entend l'ouverture après avoir fait une intime connaissance de l'opéra aura l'impression de pénétrer jusque dans le laboratoire de la nature, là où les forces qu'il a connues dans le cours de l'opéra se résument dans leurs états primitifs, se brisent dans toute leur puissance l'une contre l'autre. La lutte cependant est trop inégale. Avant la bataille l'une des forces est déjà victorieuse, elle s'enfuit et s'évade; mais cette fuite est justement sa passion et son inquiétude brûlante dans son court plaisir de vivre, son pouls battant à tout rompre dans sa chaleur passionnée. Par ces moyens elle met l'autre force en mouvement et l'entraîne après elle. Cette force qui d'abord s'est manifestée si imperturbablement sûre d'elle-même qu'elle en était presque immobile, doit partir maintenant, et bientôt le mouvement s'accélère à un tel degré, qu'on a l'image d'une vraie lutte. Il n'est pas possible d'amplifier ceci; il s'agit d'écouter la mu-

sique, car la lutte n'est pas une querelle de mots, mais la furie des éléments. Seulement, je dois signaler, ce que j'ai déjà expliqué plus haut, que l'intérêt de l'opéra est Don Juan et non pas Don Juan et le Commandeur, ce qui est déjà sensible dans l'ouverture. Mozart semble avoir, à dessein, voulu établir son plan de telle façon que la voix profonde qu'on entend dès le commencement, devienne peu à peu et de plus en plus faible; elle perd presque sa tenue majestueuse et doit se hâter afin de pouvoir suivre la précipitation démoniaque. Celle-ci lui échappe mais cependant réussit presque à la faire déchoir, en l'attirant en une course poursuivie dans la brièveté de l'instant. Et c'est ainsi que la transition de l'ouverture à la pièce se dessine de plus en plus. Il faut donc se représenter l'intime relation du final et de la première partie de l'opéra. Dans le final la gravité s'est retrouvée, tandis que dans le développement de l'ouverture on eût dit qu'elle était hors d'elle-même. A présent il ne s'agit plus de se lancer dans une course avec le désir, — le sérieux revient et a ainsi bloqué la route à une nouvelle course.

Tandis que l'ouverture est indépendante à un certain point de vue, à un autre elle doit être considérée comme un élan vers l'opéra. Dans ce qui précède j'ai essayé de le rappeler en ranimant chez le lecteur le souvenir du déclin progressif d'une des forces, à mesure qu'elle s'approche du début de la pièce. La même chose se produit quand on regarde l'autre force. Mais elle, elle augmente dans une progression croissante. Elle commence dans l'ouverture, elle croît et augmente. Son commencement surtout est admirablement exprimé. On l'entend si faiblement, si mystérieusement ébauchée, on l'entend, mais c'en est si vite fait qu'on a juste l'impression d'avoir entendu quelque chose qu'on n'avait pas perçu. Il faut une oreille attentive, une oreille érotique, pour remarquer la première fois où, dans l'ouverture, on est averti de ce jeu léger du désir si richement exprimé plus tard dans toute sa prodigue abondance. Il m'est impossible d'indiquer de point en point où se trouve cet endroit, puisque je ne suis pas musicien, mais je n'écris que pour les amoureux, et ceux-ci, je pense, me comprendront; quelques-uns peut-être mieux que je ne me comprends moi-même. Malgré cela, je suis content de mon lot, de mon inclination énigmatique, et bien que d'un autre côté je remercie les dieux (103) de m'avoir fait homme et non pas femme, la musique de Mozart m'a cependant révélé qu'il est beau, et fortifiant, et riche d'aimer comme une femme.

Je n'aime pas les images; la littérature moderne m'en a donné un grand dégoût, presque au point que, chaque fois que je rencontre une image, je suis saisi de la crainte involontaire que le vrai but de l'image soit de cacher une obscurité de la pensée. Je ne veux, par conséquent, risquer un essai déraisonnable ou infructueux en traduisant la concision énergique et emphatique de l'ouverture en un prolixe et futile langage figuré. Je ne veux relever qu'un seul point de l'ouverture et, afin d'y fixer l'attention du lecteur, je ferai usage d'une image, le seul moyen que je possède pour me mettre en rapport avec lui. Ce point, naturellement, n'est pas autre chose que la manifestation pre-

mière de Don Juan, le pressentiment à son égard, à l'égard de la force avec laquelle plus tard il se fait jour et rompt toutes les barrières. L'ouverture commence avec quelques sons profonds, sérieux, uniformes; alors résonne, infiniment loin la première fois, un avertissement qui, cependant, comme s'il était arrivé trop tôt, est révoqué au même instant et jusqu'à ce qu'on entende plus tard à nouveau, et de plus en plus audacieuse, de plus en plus bruyante, cette voix qui, insidieusement, coquettement et cependant, comme avec angoisse s'était glissée la première fois, sans pouvoir percer. De même on observe quelquefois dans la nature un sombre horizon couvert de nuages; trop lourd pour se supporter lui-même il se repose sur la terre et cache tout dans sa sombre nuit; quelques sons assourdis se font entendre, mais sans mouvement, comme un grognement profond, enfermé en lui-même, — et on voit à la limite extrême du ciel, loin dans l'horizon, une lueur rapide; elle court vite le long du sol, — au même instant elle a disparu. Mais elle apparaît bientôt à nouveau, elle augmente en force, elle illumine momentanément tout le ciel de sa flamme. Un moment après l'horizon paraît encore plus sombre, — mais plus vite, encore plus ardente, elle s'allume; c'est comme si les ténèbres elles-mêmes perdaient leur tranquillité et se mettaient en mouvement. Comme l'œil ici, dans ce premier éclair, a pressenti l'incendie, ainsi l'oreille, dans ce languissant coup d'archet-là, a pressenti l'entière passion. Il y a de l'angoisse dans cet éclair, — c'est comme s'il naissait angoissé dans les profondes ténèbres; — ainsi est la vie de Don Juan. Il y a de l'angoisse en lui, mais cette angoisse est son énergie. Elle n'est pas subjectivement réfléchie, c'est une angoisse substantielle. Malgré ce qu'en général on en dit, sans savoir ce qu'on dit, on ne trouve pas de désespoir dans l'ouverture; la vie de Don Juan n'est pas désespoir; elle est toute la force de la sensualité qui naît dans l'angoisse, et Don Juan lui-même est cette angoisse, qui justement est l'équivalent du démoniaque désir de vivre. Mozart ayant ainsi fait naître Don Juan, la vie de celui-ci se développe devant nous dans les sons dansants des violons, au milieu desquels, léger et volage, il se précipite au-dessus de l'abîme. Lorsqu'on jette une pierre de façon qu'elle frôle la surface de l'eau, elle peut un certain temps ricocher légèrement dessus mais dès qu'elle cesse de le faire, elle s'engloutit immédiatement dans l'abîme, et c'est ainsi que Don Juan, joyeusement, dans son court répit, danse au-dessus de l'abîme.

Mais si l'ouverture peut être considérée, ainsi qu'il a été dit, comme un élan vers l'opéra, en descendant de ces régions élevées de l'ouverture, on peut se demander quel est l'endroit de l'opéra où s'effectuera le mieux le contact, c'est-à-dire comment on peut faire débuter l'opéra. Mozart a vu juste ici car la seule chose à faire était de commencer avec Leporello. On peut penser, il est vrai, que son mérite n'en était pas particulièrement grand, d'autant moins que presque toutes les adaptations de *Don Juan* commencent par un monologue de Sganarelle. Néanmoins c'est très différent et on aura encore une fois, ici, l'occasion d'admirer la maîtrise de Mozart. Chose

très rare — il a mis le premier air du valet en contact direct avec l'ouverture; c'est ici tout à fait normal et cela jette une nouvelle lumière sur l'agencement de l'ouverture. Celle-ci cherche à descendre dans la réalité scénique et à y prendre pied ferme. Nous avons déjà entendu le Commandeur et Don Juan dans l'ouverture, après eux Leporello est la figure la plus importante. Mais il ne peut pas être élevé jusqu'à la lutte des régions aériennes auxquelles pourtant il appartient plus que tout autre. C'est pourquoi la pièce commence avec lui de sorte qu'il se trouve en rapport immédiat avec l'ouverture. Il est donc tout à fait juste d'estimer que le premier air de Leporello fait partie de l'ouverture. Cet air de Leporello correspond au monologue assez célèbre de Sganarelle chez Molière. Examinons la situation de plus près. Le monologue de Sganarelle est loin d'être sans esprit, il est même très amusant avec les vers légers et coulants du professeur Heiberg; par contre, la situation est défectueuse. En disant ceci je pense surtout à Molière, car chez Heiberg c'est une autre affaire, et je ne le dis pas pour critiquer Molière, mais pour montrer le mérite de Mozart. Un monologue est toujours, plus ou moins, une violation de la situation dramatique, et lorsque le poète pour produire un effet cherche à le produire avec l'esprit même du monologue, et non pas avec son caractère, il se condamne luimême et renonce à l'intérêt dramatique. Il en est autrement dans l'opéra. Ici, la situation est absolument musicale. J'ai déjà signalé la différence qui existe entre une situation dramatique et une situation dramatico-musicale. Les bavardages ne sont pas admissibles dans le drame, c'est l'action et la situation qui y sont requises. La situation dans l'opéra s'assoupit. Mais alors, par quel moyen cette situation devient-elle musicale? Il a déjà été souligné que Leporello est un personnage musical et pourtant, ce n'est pas lui qui supporte la situation. S'il en était ainsi, il y aurait une analogie entre son air et le monologue de Sganarelle, bien que, sans aucun doute, une telle quasi-situation se justifie mieux dans un opéra que dans un drame. Mais c'est la présence de Don Juan à l'intérieur du palais qui rend la situation musicale. Le point important ne se trouve pas en Leporello qui s'approche, mais en Don Juan qu'on ne voit pas, mais qu'on entend. On pourrait peut-être rétorquer qu'on n'entend pas Don Juan. A ceci je répondrai: mais si, on l'entend, car Leporello est son écho. Je signalerai à cet égard les transitions (*vuol star dentro colla belle*), où Leporello reproduit manifestement Don Juan. Mais même si ce n'était pas le cas, le plan de la situation est fait de telle façon que la pensée s'occupe involontairement de Don Juan. On oublie Leporello qui est sur la scène et l'on pense à Don Juan qui est à l'intérieur du palais. Avec une vraie génialité Mozart fait en somme reproduire Don Juan par Leporello, et obtient ainsi deux résultats: l'effet musical d'entendre Don Juan partout où Leporello est seul présent et, quand tous deux sont en présence, l'effet parodique d'entendre Leporello faire écho à Don Juan et par cela le parodier inconsciemment. Je peux pour exemple mentionner la fin du bal.

Si on demande quel est le moment le plus épique de l'opéra,

la réponse est facile et indiscutable: c'est le second air de Leporello, l'air de l'inventaire. En établissant un parallèle entre cet air et le monologue qui lui correspond chez Molière, j'ai indiqué déjà la signification absolue de la musique. En effet, lorsqu'elle nous fait entendre Don Juan et les variations qui se produisent en lui, elle crée une impression que la parole et la réplique seraient incapables de donner. Ici il est important de considérer attentivement la situation et ce qu'il y a de musical en elle. Regardons autour de la scène. L'ensemble scénique comprend trois personnages: Leporello, Elvire et le fidèle serviteur. Par contre, l'amant infidèle n'y est pas; comme le dit très justement Leporello: « il est loin » (104). C'est là une virtuosité de Don Juan — il est présent et crac, le voilà parti. Il disparaît aussi opportunément (pour lui-même, bien entendu) qu'un Jéronimus (105) arrive opportunément. Comme son absence est notoire, il peut paraître étrange que je parle de lui et que je l'introduise, en quelque sorte, dans la situation; mais, après réflexion, on comprendra, je crois, que j'ai raison et cet exemple montrera à quel point Don Juan est — en le prenant au pied de la lettre — omniprésent dans l'opéra; en effet on ne peut mieux caractériser ceci qu'en montrant qu'il est présent même lorsqu'il est loin. Cependant, laissons-le au loin, car nous verrons plus tard dans quel sens il est présent. Nous examinerons par contre les trois personnages qui sont en scène. La présence d'Elvire contribue naturellement à créer une situation, car il serait inadmissible de laisser Leporello dérouler la liste pour son propre amusement. Et la position d'Elvire en outre rend la situation pénible. On ne peut guère contester que l'amour d'Elvire s'expose quelquefois à une raillerie presque cruelle. Dans l'acte deux par exemple, au moment décisif où Ottavio finit par avoir du cœur au ventre et tire l'épée pour assassiner Don Juan, Elvire se jette entre eux et s'aperçoit que ce n'est pas Don Juan mais Leporello, — méprise que Mozart a si bien marquée par un gémissement bêlant. De même il est assez pénible, dans la situation qui nous occupe, qu'elle doive être là pour apprendre que pour l'Espagne le nombre indiqué est de 1.003. Bien plus, dans la traduction allemande, elle apprend qu'elle-même est inclue dans ce nombre (106). Il s'agit là d'une amélioration allemande, aussi stupidement indécente que sa traduction est par ailleurs stupide, ridiculement décente et entièrement manquée. C'est pour Elvire que Leporello donne un aperçu épique de la vie de son maître et, évidemment, il est tout à fait juste que Leporello récite et qu'Elvire écoute, car tous deux y sont fortement intéressés. De même qu'on entend sans cesse Don Juan dans cet air, de même on y entend quelquefois Elvire qui, visiblement présente sur la scène, est comme un témoin *instar omnium,* non à cause d'une supériorité fortuite de la part d'Elvire, mais parce que l'Une les vaut Toutes, la méthode restant essentiellement la même. Un tel monologue serait difficilement imaginable si Leporello était caractère ou personnalité réfléchie; cet air a une grande signification, justement parce que Leporello est une figure musicale qui aboutit en Don Juan. L'air reproduit la vie de Don Juan dans son ensemble. Leporello est le narrateur

épique. Un tel narrateur ne doit être, évidemment, ni froid, ni indifférent à l'égard de ce qu'il raconte, — il doit, néanmoins, conserver une attitude objective. Leporello ne le fait pas. Il est entièrement emporté par la vie qu'il décrit, il s'oublie en Don Juan. Ici j'ai donc, encore une fois, un exemple qui explique comment Don Juan résonne partout. La situation ne repose pas dans l'entretien de Leporello et d'Elvire au sujet de Don Juan, mais dans l'ambiance qui porte le tout, dans l'invisible présence spirituelle de Don Juan. Ce n'est pas ici l'endroit pour analyser de près le développement de cet air, ni comment, d'abord tranquille et peu animé, il s'enflamme peu à peu, à mesure que la vie de Don Juan résonne davantage en lui; ni comment, saisi de plus en plus par l'air, Leporello se laisse emporter et bercer par ces souffles érotiques; ni comment les nuances se succèdent dans l'air à mesure que les différences de la féminité, qui se trouvent à la portée de Don Juan, y deviennent audibles.

Si l'on demandait par contre quel est le moment le plus lyrique de l'opéra, la réponse serait peut-être plus incertaine; mais il n'est guère douteux, je pense, qu'on ne saurait concéder qu'à Don Juan le moment le plus lyrique, et que cela romprait la subordination dramatique qu'un personnage secondaire en soit chargé de manière à retenir notre attention. Mozart l'a aussi compris. Le choix donc est considérablement circonscrit et, en y regardant de plus près, ce ne saurait être que le repas, la première partie de la grande finale, ou le célèbre air du champagne (107). Pour la scène du repas on peut, jusqu'à un certain point, la considérer comme un moment lyrique, et l'enivrant réconfort du repas, le vin pétillant, les sons joyeux et lointains de la musique, — tout s'unit pour exalter l'état d'âme de Don Juan; sa propre gaieté jette sur toute la jouissance une lumière particulière qui produit un effet si fort que Leporello lui-même se transfigure dans ce riche instant qui est le dernier sourire de la joie, les adieux de la jouissance. Cependant, c'est plutôt une situation qu'un pur moment lyrique, non pas bien sûr pour la raison qu'on mange et qu'on boit sur la scène, ce qui serait en soi très insuffisant pour créer une situation. Celle-ci s'explique par le fait que Don Juan a été poussé jusqu'à l'extrême cap de la vie. Ce victorieux Don Juan, chassé par le monde entier, n'a alors d'autre refuge qu'une petite chambre isolée. C'est à cette extrémité de la balançoire de la vie, le gai monde lui faisant défaut, qu'il excite une fois encore tous ses désirs de vivre dont s'enfle sa poitrine. Si c'était un drame, l'inquiétude intérieure de la situation exigerait que celle-ci fût d'aussi courte durée que possible. Il est juste par contre que la situation se prolonge dans l'opéra, et qu'elle soit glorifiée dans toute l'exubérance possible, qui résonne d'autant plus sauvagement qu'elle retentit pour les auditeurs dans l'abîme au-dessus duquel plane Don Juan.

Pour l'air du champagne il en va tout autrement. On y chercherait, en vain je pense, une situation dramatique, mais cet air en a d'autant plus une signification d'effusion lyrique. Don Juan est fatigué par les multiples intrigues qui s'entremêlent; cependant il n'est nullement abattu, son âme est plus

vigoureuse que jamais, il ne sent pas le besoin d'être entouré de gaieté, ni d'observer et d'écouter le pétillement du vin, ni de se fortifier en le buvant; la vitalité intérieure jaillit en lui plus forte et plus riche que jamais. Mozart l'a toujours conçu idéalement, comme vie, comme puissance, mais idéalement en face d'une réalité; ici il est, pour ainsi dire, idéalement enivré de lui-même. Si toutes les jeunes filles du monde entier l'entouraient en ce moment, il ne serait pas dangereux pour elles, car c'est comme s'il était trop fort pour vouloir les séduire; même les jouissances les plus variées de la réalité ne sont rien pour lui en comparaison de ce dont il jouit en lui-même. Ici on voit clairement ce que cela veut dire que la nature de Don Juan est musique. C'est comme s'il se décomposait devant nous en musique, il se déploie en un monde de sons. On a appelé cet air l'air du champagne et c'est, sans doute, très caractéristique. Mais il est important de comprendre que le rapport de Don Juan avec cet air n'est pas seulement fortuit. Sa vie est ainsi, mousseuse comme le champagne. Et comme les bulles montent dans ce vin pendant qu'il bout dans sa chaleur intérieur, vibrant dans sa propre mélodie, — comme les bulles montent et continuent à monter, le plaisir de la jouissance résonne dans ce bouillonnement d'éléments qu'est la vie. Nous voyons donc que l'importance dramatique de cet air ne vient pas de la situation, mais du son fondamental de l'opéra qui sonne ici et résonne en lui-même.

ÉPILOGUE FUTILE.

A présent, si l'exposé que voilà est juste, je reviendrai une fois encore à mon thème favori, qui est que parmi toutes les œuvres classiques, le *Don Juan* de Mozart doit être placé au plus haut point. Et je me réjouirai, encore une fois, du bonheur de Mozart, bonheur enviable en vérité, aussi bien en soi que parce qu'il rend heureux tous ceux qui le comprennent, même si ce n'est qu'à demi. Moi, du moins, je me sens indescriptiblement heureux d'avoir compris Mozart, bien que ce ne soit que de loin, et d'avoir deviné son bonheur. Ceux qui l'ont compris profondément, combien davantage ne doivent-ils pas être heureux avec l'Heureux!

LE REFLET DU TRAGIQUE ANCIEN

SUR

LE TRAGIQUE MODERNE

UN ESSAI D'EFFORTS FRAGMENTAIRES.

Conférence faite devant les

Συμπαρανεκρωμενοι (108).

Je n'aurais pas grand'chose à objecter à quelqu'un qui dirait que le tragique reste toujours le tragique, puisque tout développement dans le temps se trouve au dedans de ce que la notion circonscrit. Car — en admettant que ses paroles aient un sens et que le mot tragique qu'il y fait figurer deux fois n'ait pas la simple valeur d'une parenthèse sans importance autour d'un vide sans signification — son idée serait, semble-t-il, que le contenu de la notion ne l'éclipsât pas elle-même mais au contraire l'enrichît. D'autre part, il n'a guère échappé à l'attention d'aucun spectateur qu'il y a une différence essentielle entre le tragique antique et le tragique moderne, et déjà le public de ceux qui lisent et vont au théâtre se croit en possession légitime de cette observation comme de sa juste part des bénéfices des efforts des connaisseurs. Mais si quelqu'un voulait y voir une différence absolue et se dresser par elle, d'abord insidieusement et ensuite peut-être violemment, entre le tragique ancien et le tragique moderne, son procédé ne serait pas moins absurde que l'autre, car ce faisant il oublierait qu'il s'appuie sur le tragique lui-même qui, loin de vouloir les séparer, lie au contraire le tragique ancien au tragique moderne. On trouve encore un avertissement contre tout effort exclusif de ce genre pour séparer les deux tragiques dans ce fait que les esthéticiens reviennent toujours aux définitions établies par Aristote (109), adhèrent aux exigences qu'il avait pour le tragique et considèrent ses définitions comme adéquates; ce doit être un avertissement d'autant plus frappant que chacun de nous n'est pas sans éprouver par ailleurs une certaine mélancolie à constater que malgré tous les changements subis par le monde, l'idée du tragique n'a pas varié dans son ensemble, de même que pleurer reste toujours aussi naturel à l'homme. Ceci peut paraître rassurant pour celui qui ne désire pas de divorce, ni de rupture, mais cette difficulté ainsi rejetée se présente à nouveau sous une autre forme presque plus dangereuse. En effet ce n'est pas seulement par humble politesse ni par vieille habitude qu'on retourne toujours à l'esthétique d'Aristote et toute personne l'admettra sûrement, qui connaît un peu l'esthétique moderne et a pu voir avec quelle exactitude on y adhère aux principes de kinésie établis par Aristote qui régissent encore la nouvelle esthétique. Mais dès qu'on vient à ces principes, la difficulté reparaît immédiatement car, les définitions sont tout à fait générales et on peut donc très bien être d'accord avec Aristote tout en étant, dans un autre sens, en désaccord avec lui. Pour ne pas anticiper sur le développement qui suivra en exposant tout de suite, par des exemples, ce qu'il contiendra, je préfère illustrer ce que je viens de dire, en reportant la même observation à la comédie. Si un esthéticien d'autrefois avait prétendu que la situation et le caractère étaient ce qu'implique la comédie et le rire ce qu'elle veut

provoquer, on aurait pu revenir là-dessus maintes fois, mais dès qu'on songe combien peut varier ce qui fait rire un homme, on se convainc aussitôt de l'immensité de cette conception. Celui qui a pris une fois comme sujet d'observation son propre rire et celui des autres, celui qui dans cet effort a recherché le général plus que le particulier, celui qui a alors observé, d'un point de vue psychologique, combien ce qui provoque le rire diffère à chaque âge de l'homme, celui-là sera facilement convaincu que la règle immuable de la comédie — provoquer le rire — comporte un grand nombre de variations, liées à celles de la notion du comique dans la conscience universelle, sans toutefois pousser les différences jusqu'au point où leurs conséquences somatiques feraient se manifester le rire par des pleurs. Il en va de même du tragique.

L'objet de cette petite étude n'est pas tant le rapport du tragique antique et du tragique moderne, qu'un essai pour montrer comment les caractéristiques du tragique antique peuvent être incorporées dans le tragique moderne de façon que le vrai tragique s'y manifeste. Mais bien que je veuille faire tout mon possible pour qu'il s'y manifeste, toutefois, pour que cette manifestation n'ait aucune espèce de conséquence, je m'abstiendrai absolument en vérité de prophétiser que c'est là ce que notre époque demande, d'autant plus que l'époque inclinerait plutôt au comique. L'existence est tellement rongée par le doute des individus que l'isolement l'emporte de plus en plus, et que l'observation des multiples préoccupations sociales est ce qui nous en convaincra le mieux, car elles montrent la tendance de l'époque à l'isolement aussi bien parce qu'elles tâchent de réagir contre cette tendance que parce qu'elles essaient d'une manière irraisonnable de la déjouer. Ce qui est isolé l'est toujours par un effort pour se faire valoir comme *numerus;* lorsqu'un individu désire se faire valoir comme individu, il est dans l'isolement; tous les amis des associations seront sans doute d'accord avec moi à cet égard sans qu'ils puissent, ni ne désirent pour cela comprendre que lorsque cent personnes veulent se faire valoir exclusivement pour cent personnes, il s'agit pour elles exactement du même isolement. Le nombre en soi est toujours indifférent. Il est tout à fait indifférent qu'il s'agisse de 1 ou de 1.000, ou de tous les habitants du monde entier, pourvu qu'ils soient numériquement définis. Par conséquent cet esprit d'association est dans son principe aussi révolutionnaire que l'esprit qu'il désire déjouer. Lorsque David (110) voulait sentir toute sa puissance et toute sa magnificence, il faisait dénombrer son peuple; de nos jours on peut dire que les peuples se dénombrent eux-mêmes afin de se rendre compte de leur importance en face d'une puissance supérieure. Cependant toutes ces associations sont empreintes d'arbitraire, elles ont été créées le plus souvent dans quelque but fortuit, dont, bien entendu, l'association dispose. Ces multiples associations prouvent ainsi la désorganisation de l'époque et contribuent elles-mêmes à l'accélérer; elles sont dans l'organisme de l'Etat ces infusoires qui font soupçonner sa décomposition. Quand les hétairies (111) commencèrent-elles à se répandre en Grèce si ce n'est au moment où l'Etat allait

se dissoudre? Et notre propre époque n'a-t-elle pas une ressemblance frappante avec celle qu'Aristophane même n'a pas rendue plus ridicule qu'elle ne l'était en vérité? Est-ce qu'au point de vue politique, le lien qui faisait invisiblement et spirituellement la cohésion des Etats ne s'est pas dénoué, et, dans la religion, la puissance qui soutenait l'invisible, ne s'est-elle pas affaiblie et anéantie? Les hommes d'Etat et les pasteurs n'ont-ils pas en commun, comme autrefois les augures (112), d'avoir quelque peine à se regarder sans sourire? Auprès de cette époque de la Grèce la nôtre a une particularité, c'est d'être plus mélancolique et, par conséquent, plus profondément désespérée. Ainsi notre époque est assez mélancolique pour ne pas ignorer qu'il existe quelque chose qui s'appelle responsabilité et qui a de l'importance. Et, tandis que tous désirent dominer, personne ne veut avoir la responsabilité. On se souvient que récemment un homme d'Etat français (113), auquel un portefeuille avait été offert, déclara qu'il ne voulait l'accepter qu'à moins que le scrétaire d'Etat en fût rendu responsable. On sait que la responsabilité n'incombe pas au roi de France mais à son ministre; celui-ci n'en veut pas, il est ministre à condition que le secrétaire d'Etat soit responsable; la fin de tout cela sera naturellement que les veilleurs de nuit ou les gardiens de la paix seront rendus responsables. Cette histoire de la responsabilité inversée ne serait-elle pas un sujet digne d'Aristophane? Et d'un autre côté, pourquoi le gouvernement et les hommes au pouvoir ont-ils une telle peur d'assumer la responsabilité, si ce n'est parce qu'ils craignent un parti d'opposition qui lui-même, à nouveau et toujours, par des étapes semblables, repousserait la responsabilité? A présent si on s'imagine ces deux puissances l'une en face de l'autre mais incapables de se saisir l'une l'autre, l'une ne faisant que figurer devant l'autre, une telle disposition ne serait sans doute pas dépourvue de force comique. Ceci montre suffisamment que ce qui fait en vérité la cohésion de l'Etat est détruit, mais, l'isolement ainsi créé est naturellement comique et le comique vient de ce que c'est la subjectivité, dans sa forme simple, qui désire être mise en valeur. Chaque personnage isolé devient toujours comique par ce qu'il veut faire valoir sa contingence devant la nécessité de l'évolution. Il est indubitable qu'on atteindrait au comique le plus saillant si l'on attribuait à un individu fortuit l'idée générale d'être le sauveur du monde entier. Par contre, l'apparition du Christ est, dans un sens, la tragédie la plus profonde (dans un autre sens elle est infiniment plus), parce que le Christ est venu dans la plénitude des temps et a porté les péchés du monde entier, ce qu'il me faut bien accentuer en vue de ce qui suivra.

On sait qu'Aristote dit que διάνοια καὶ ἦθος (114) sont les deux sources de l'action dans la tragédie, mais il ajoute tout de suite que l'essentiel est τέλος (115); les individus n'agissent pas pour représenter des caractères, qui sont introduits en vue de l'action. Il est facile de voir là une divergence avec la tragédie moderne. Car ce qui est propre à la tragédie antique c'est que l'action ne résulte pas uniquement du caractère et n'est pas assez subjectivement réfléchie, mais possède en elle-

même une part relative de souffrance. C'est pourquoi la tragédie antique n'a pas non plus développé le dialogue à un degré de réflexion tel que tout s'y confonde; à la vérité elle possède dans le monologue et le chœur les motifs discrets du dialogue. Car même si le chœur s'approche assez près de la substantialité épique ou de l'essor lyrique, il indique cependant, pour ainsi dire, ce plus qui ne veut pas se fondre dans l'individualité; de son côté le monologue est plutôt la concentration lyrique et possède ce plus qui ne veut pas se fondre dans l'action et la situation. L'action, même dans la tragédie antique, possède en elle un motif épique, elle est événement autant qu'action. Ceci s'explique naturellement par ce que, dans le monde antique, la subjectivité ne se trouvait pas réfléchie. Bien que l'individu agît librement, il dépendait néanmoins de déterminations substantielles, de l'Etat, de la famille, du destin. Cette détermination substantielle est ce qu'il y a de vraiment fatal dans la tragédie grecque et constitue sa vraie particularité. Ainsi la chute du héros n'est pas seulement une conséquence de son action, elle est en même temps une souffrance, tandis que dans la tragédie moderne la chute du héros n'est pas à vrai dire souffrance, mais action. Ce qui prédomine de nos jours, c'est donc au fond situation et caractère. Le héros tragique est subjectivement réfléchi en soi, et cette réflexion ne l'a pas seulement poussé hors de tout contact direct avec Etat, famille et destin, mais souvent même hors de sa propre vie antérieure. Ce qui nous occupe est un moment précis de sa vie considéré comme le résultat de sa propre action. C'est pour cette raison que situation et réplique suffisent à épuiser le tragique, parce qu'en somme absolument rien ne reste de ce qui est spontané. La tragédie moderne n'a donc aucun premier plan épique, ni aucun héritage épique. Le héros se maintient, ou tombe, uniquement par le fait de ses propres actes.

Ce que je viens de développer ici, brièvement mais suffisamment, est important pour rendre plus claire la différence entre la tragédie ancienne et la tragédie moderne, différence que je tiens pour considérable et qui a trait à la grande diversité de la faute tragique. On sait qu'Aristote veut chez le héros tragique la présence de l'ἁμαρτια (116). Mais de même que dans la tragédie grecque l'action est intermédiaire entre l'acte et la souffrance, la faute l'est également, et c'est là que se trouve le choc tragique. Par contre, plus la subjectivité devient réfléchie, plus on voit l'individu, d'une manière pélagienne (117), livré seul à lui-même, plus la faute devient éthique. Le tragique se trouve entre ces deux extrêmes. L'intérêt tragique cesse d'exister si aucune faute n'est attribuable à l'individu, car le choc tragique est dans ce cas énervé; si par contre sa faute est absolue, alors il ne nous intéresse plus au point de vue tragique. Par conséquent, c'est sûrement une mauvaise interprétation du principe tragique qui nous incite de nos jours à transsubstantier en individualité et subjectivité tout ce qui est fatal. On ne veut rien savoir du passé du héros, on rejette sur ses propres épaules toute sa vie comme le résultat de ses actions mêmes, on le rend responsable de tout, mais par cela

on change sa faute esthétique en une faute éthique. Le héros tragique devient ainsi méchant, le mal devient le véritable objet tragique, mais le mal ne présente aucun intérêt esthétique, et le péché n'est pas un élément esthétique. Cet excès d'efforts trouve sans doute sa raison dans la tendance du présent à atteindre ce qui est comique. Le comique se trouve justement dans le fait de l'isolement; lorsqu'au dedans de celui-ci on désire faire valoir le tragique, on obtient le mal dans sa perversité et non le vrai délit tragique dans son innocence à double face. Il n'est pas difficile d'en trouver des exemples lorsqu'on parcourt la littérature moderne. L'œuvre de Grabbe (118), géniale à plusieurs égards: *Faust et Don Juan*, est ainsi essentiellement basée sur le mal. Mais pour ne pas étayer mes arguments sur une seule œuvre, je préfère chercher dans la conscience générale du présent. Si l'on désirait dépeindre un individu chez qui des circonstances malheureuses de sa vie d'enfant ont amené des troubles tels qu'ils causeront sa perte, cela ne plairait pas du tout au temps présent, non pas, naturellement, que le sujet soit mal traité, car j'ai le droit de penser qu'il le serait excellemment, mais parce que le présent se sert d'une autre mesure. Il ne veut rien savoir de ces commérages; sans plus, il rend l'individu responsable de sa vie. Donc, si l'individu se perd, cela n'est pas tragique, c'est le mal qui en est cause. Il faudrait presque croire que la génération à laquelle j'ai moi aussi l'honneur d'appartenir, doit être un royaume de dieux. Et pourtant, il n'en est vraiment rien; cette plénitude de force, ce courage qui désire ainsi être le créateur de son propre bonheur, oui son créateur même, est une illusion; et, en perdant le tragique, le présent gagne le désespoir. Le tragique contient une mélancolie et une vertu curative qu'en vérité on ne doit pas dédaigner; tout en voulant se gagner soi-même de cette manière miraculeuse que notre époque essaie de faire sienne, on se perd soi-même et on devient comique. Aussi original que soit chaque individu, il est pourtant enfant de Dieu, de son temps, de sa nation, de sa famille, de ses amis; c'est seulement en cela qu'il possède sa vérité, et si dans toute cette relativité il veut être absolu, il devient ridicule. On trouve quelquefois dans les langues un mot qui, parce qu'il est souvent employé à un cas particulier à cause de la construction, devient à la fin à ce cas presque autonome, comme un adverbe; pour l'érudit, un tel mot garde sans cesse quelque chose de gênant, de faux; exigerait-il toutefois d'être traité comme un substantif et décliné suivant chacun des cinq cas, que ce serait alors vraiment comique. Il en va de même de l'individu qui, extrait du sein maternel du temps, et peut-être avec assez de difficulté, désire être absolu au centre de cette immense relativité. Si, par contre, il abandonne cette prétention et accepte de n'être que relatif, il possède *eo ipso* le tragique, même s'il est l'individu le plus heureux, oui je dirais même que ce n'est que lorsqu'il possède le tragique que l'individu est heureux. Le tragique détient en soi une douceur infinie; à vrai dire, il est à la vie humaine, au point de vue esthétique, ce que sont par ailleurs la grâce et la miséricorde divine, il est même plus doux, et c'est pourquoi je dirai: c'est un amour maternel qui

apaise l'inquiet. L'éthique est sévère et dure. C'est pourquoi, lorsqu'un criminel désire s'excuser auprès du juge et dit que sa mère avait un penchant à voler, surtout à l'époque où elle le portait dans son sein, le juge prend l'avis du collège des médecins sur l'état mental de l'accusé, mais observe qu'il a affaire au voleur, et non à la mère du voleur. Dans la mesure où il est question d'un crime, le pécheur ne peut pas, il est vrai, chercher refuge dans le temple de l'esthétique bien qu'il y eût trouvé pourtant une certaine indulgence; s'y rendre serait d'ailleurs une faute de sa part, car son chemin ne le conduit pas à l'esthétique mais à la religion. L'esthétique se trouve derrière lui, et ce lui serait un nouveau péché que de vouloir à présent l'appeler à lui. Le religieux est l'expression de l'amour paternel, il contient en soi l'éthique, mais adoucie pourtant et par quoi si ce n'est justement par cela même qui donne au tragique sa douceur: la continuité? Mais tandis que l'esthétique donne le repos avant que le profond contraste du péché se soit fait sentir, la religion ne le fait qu'après que ce contraste a été perçu dans toute son épouvante. Juste au moment où le pécheur s'effondre presque sous le poids du péché universel qu'il s'est imposé parce qu'il a senti que plus il devenait coupable, plus il avait chance d'être sauvé, à ce moment même de la terreur, la consolation apparaît dans la culpabilité générale qui s'est manifestée aussi en lui; mais cette consolation est une consolation religieuse, et celui qui pense pouvoir y arriver par un autre chemin, par l'adoucissement de l'esthétique par exemple, a reçu en vain la consolation et à vrai dire, il ne la possède pas. En un sens le présent a vu juste en voulant rendre l'individu responsable de tout; mais le malheur est qu'il ne le fait pas assez profondément ni assez sincèrement, d'où son insuffisance. Il est assez présomptueux pour dédaigner les larmes de la tragédie, mais il est aussi assez présomptueux pour vouloir se passer de la miséricorde. Et si on ôte ces deux choses, qu'est-ce donc que la vie humaine? qu'est le genre humain? Ou bien la mélancolie du tragique, ou bien la profonde peine et la profonde joie de la religion. Car, ce qu'il y a de caractéristique dans tout ce qui dérive de cet heureux peuple-là, n'est-ce pas une tristesse profonde, une mélancolie qu'on trouve dans son art, dans sa poésie, dans sa vie, dans sa joie?

Dans ce qui précède j'ai surtout essayé de relever la différence entre la tragédie ancienne et la tragédie moderne, dans la mesure où elle se révèle dans la différence des fautes des héros tragiques. C'est le vrai foyer d'où tout rayonne et que caractérisent les différences. Si le héros est entièrement coupable le monologue disparaît ainsi que le destin, l'idée est alors transparente dans le dialogue et l'action dans la situation. La même chose s'exprime encore d'une autre façon en ce qui concerne l'état d'âme que crée la tragédie. On sait qu'Aristote (119) veut que la tragédie éveille chez le spectateur crainte et commisération. Il me revient que Hegel s'attache à cette remarque dans son esthétique et fait, à propos de chacun de ces points, une double réflexion qui toutefois n'épuise pas particulièrement le sujet. Lorsque Aristote sépare crainte et

commisération, on peut, en ce qui concerne la crainte, penser surtout à l'état d'âme qui accompagne l'épisode et, pour la commisération, à l'état d'âme qui constitue l'impression définitive. C'est ce dernier état d'âme que j'ai surtout présent à l'esprit parce qu'il est celui qui correspond à la faute tragique et contient, par conséquent, la même dialectique qu'elle-même. Hegel (120) dit à ce sujet qu'il existe deux espèces de commisération, la pitié ordinaire qui se tourne vers le côté fini de la souffrance, et l'autre, la vraie commisération tragique. Cette remarque, en vérité, est tout à fait exacte mais de peu d'importance pour moi puisque cet attendrissement général est une erreur qui peut atteindre la tragédie ancienne aussi bien que la tragédie moderne. Par contre, ce qu'il ajoute au sujet de la vraie commisération est exact et fort: « Das wahrhafte Mitleiden ist im Gegentheil die Sympathie mit der zugleich sittlichen Berechtigung des Leidenden. » (121) (Vol. 3, p. 531.) Donc, tandis que Hegel médite plutôt sur la commisération en général et sur sa diversité dans la diversité de l'individualité, moi je préfère relever la diversité de la commisération devant celle de la faute tragique. Afin de la laisser entrevoir de suite je laisse se partager en deux la « misère » qui se trouve dans le mot « commisération », et j'ajouterai à chacune de ses parties la sympathie qui se trouve dans le mot « com », mais non pas au point d'exprimer quelque trait de l'état d'âme du spectateur pouvant faire croire à son caractère arbitraire, mais bien de manière à exprimer, en même temps que la diversité de son état d'âme, celle de la faute tragique. Dans la tragédie ancienne la peine est plus profonde, la douleur moindre; dans la tragédie moderne la douleur est plus grande, la peine moindre. La peine, plus que la douleur, contient toujours en elle quelque chose de substantiel. La douleur fait penser toujours à une réflexion sur la souffrance que la peine ne connaît pas. Au point de vue psychologique il est assez intéressant d'observer un enfant lorsqu'il voit un aîné souffrir. L'enfant n'est pas assez réfléchi pour éprouver de la douleur et sa peine, pourtant, est infiniment profonde. Il n'est pas assez réfléchi pour se représenter péché et faute; lorsqu'il voit un aîné souffrir il ne lui vient pas à l'esprit d'y penser, et pourtant, lorsque la cause de la souffrance lui reste cachée on retrouve un vague soupçon à cet égard dans sa peine. La peine grecque est ainsi, mais en complète et profonde harmonie, c'est pourquoi elle est en même temps si douce et si profonde. Par contre, lorsque l'aîné voit un plus jeune, un enfant souffrir, la douleur est plus grande, la peine moindre. Plus ressort la représentation de la faute, plus grande est la douleur, moins profonde la peine. Si à présent on applique ceci au rapport entre la tragédie ancienne et la tragédie moderne, il faut dire: dans la tragédie ancienne la peine est plus profonde et dans la conscience qui y correspond, la peine est plus profonde. Car il faut toujours se rappeler qu'elle n'est pas en moi mais dans la tragédie, et que je dois, moi, afin de bien comprendre la profonde peine qui se trouve dans la tragédie grecque, m'identifier avec la conscience grecque. Lorsque tant de gens disent admirer la tragédie grecque il ne s'agit donc souvent, proba-

blement, que de lieux communs; car notre époque au moins n'a évidemment pas grande sympathie pour ce qui constitue vraiment la peine grecque. La peine est plus profonde parce que la faute possède l'ambiguïté esthétique. De nos jours la douleur est plus grande. Il est effroyable de tomber entre les mains du Dieu vivant (122), c'est là ce qu'on pourrait dire de la tragédie grecque. La colère des dieux est terrible et, pourtant, la douleur n'est pas aussi grande que celle de la tragédie moderne où le héros souffre de toute sa faute, où il est transparent pour lui-même dans la souffrance qui lui vient de sa faute. De même que pour la faute tragique il s'agit à présent de montrer quelle peine est la vraie peine esthétique, et quelle douleur, la vraie douleur esthétique. La douleur la plus amère est évidemment le repentir, mais le repentir a une réalité éthique, non esthétique. C'est la douleur la plus amère parce que le repentir a la transparence entière de toute la faute, mais c'est justement à cause de cette transparence qu'il n'a pas d'intérêt au point de vue esthétique. Le repentir possède une sainteté qui obscurcit l'esthétique, il ne veut pas être vu, surtout pas par le spectateur, et il demande un tout autre genre de travail personnel. Il est vrai que la comédie moderne a quelquefois montré le repentir sur la scène, mais cela témoigne d'un manque d'intelligence chez son auteur. On a bien parlé de l'intérêt psychologique qu'aurait une représentation du repentir, mais encore une fois l'intérêt psychologique n'est pas l'intérêt esthétique. C'est toujours la même confusion qui de nos jours se manifeste de tant de manières: on cherche une chose là où il ne faudrait pas la chercher, et ce qui est pire, on la trouve là où on ne devrait pas la trouver; on désire être édifié au théâtre, touché par l'esthétique à l'église, on veut être converti par des romans, jouir des écrits d'édification, on désire trouver le philosophe à l'église et le pasteur à l'université. Cette douleur n'est donc pas la douleur esthétique et, pourtant, c'est évidemment à elle qu'aspire notre époque parce qu'elle comporte le plus grand intérêt tragique. La même chose se présente ici à nouveau en ce qui concerne la faute tragique. Notre époque a perdu toute définition substantielle de la famille, de l'Etat, de la génération; elle est forcée d'abandonner entièrement à son sort chaque individu, qui devient ainsi, au sens le plus exact du mot, son propre créateur; sa faute est donc péché, sa douleur repentir; mais par cela même le tragique cesse. Aussi la tragédie souffrante, au sens le plus exact du mot, a en vérité perdu son intérêt tragique, car la puissance d'où naît la souffrance a perdu son importance et le spectateur crie: aide-toi, le ciel t'aidera; en d'autres mots: le spectateur a perdu la commisération, mais la commisération est au sens subjectif aussi bien qu'au sens objectf, la véritable expression du tragique.

Avant d'examiner de plus près ce que je viens d'exposer, je désire à présent, pour plus de clarté, définir en termes précis la vraie peine esthétique. La peine a un mouvement contraire à celui de la douleur; si on ne veut pas pervertir ces termes par un tour de passe-passe de logique — ce que j'empêcherai par ailleurs d'une autre manière — on peut dire plus grande

est l'innocence, plus profonde est la peine. Veut-on l'affirmer? On fait disparaître le tragique. Il reste toujours un élément de faute mais, à dire vrai, cet élément n'est pas réfléchi subjectivement; c'est pourquoi la peine est si profonde dans la tragédie grecque. Pour couper court à toutes conclusions déplacées je soulignerai simplement que toute amplification ne fait que porter la question sur un autre terrain. Car la synthèse de l'innocence absolue et de la faute absolue n'est pas une définition esthétique, mais bien une définition métaphysique. C'est en vérité pour cela que l'on a toujours eu honte de nommer la vie du Christ une tragédie, car on sentait que les définitions esthétiques n'épuisaient pas tout le sujet. Une autre considération encore montre que la vie du Christ est quelque chose de plus que ce qui se laisse circonscrire par des définitions esthétiques, c'est que celles-ci se neutralisent sur ce phénomène et sont mises en état d'indifférence. L'action tragique possède toujours en elle un élément de souffrance, la souffrance tragique un élément d'action, l'esthétique, elle, repose sur une relativité. L'identité d'une action absolue et d'une souffrance absolue est au-dessus des forces de l'esthétique et appartient à la métaphysique. C'est cette identité que l'on trouve dans la vie du Christ, car sa souffrance est absolue, puisqu'elle est libre action absolue, et son action est souffrance absolue, puisqu'elle est obéissance absolue. Donc, l'élément de faute qui peut rester n'est pas subjectivement réfléchi et c'est ce qui rend la peine profonde. Car la faute tragique est plus que la faute seulement subjective, elle est faute originelle; mais la notion de faute originelle est, comme celle du péché originel, une définition substantielle, et ce qui s'y trouve de substantiel rend justement la peine plus profonde. *Œdipus Coloneus*, *Œdipus Rex* et *Antigone*, cette trilogie de Sophocle, toujours admirée, a pour sujet essentiellement ce véritable intérêt tragique. Mais la faute originelle porte en elle cette contradiction d'être faute tout en ne l'étant pas. Le lien par lequel l'individu devient fautif est justement la piété, mais la faute qu'il s'attire ainsi a donc tout le caractère d'esthétique amphibologique. On penserait volontiers que le peuple juif est celui qui a développé le tragique profond. Lorsqu'on dit de Yahweh (123) qu'il est un dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, ou lorsqu'on entend ces terribles anathèmes (124) de l'Ancien Testament, on est facilement tenté d'y voir des sujets tragiques. Mais pour cela le judaïsme est bien trop développé éthiquement; les anathèmes de Jéhovah, s'ils sont terribles, n'en sont pas moins des châtiments mérités. Il n'en était pas de même en Grèce; la colère des dieux n'y avait aucun caractère éthique, mais elle montrait une ambiguïté esthétique.

Dans la tragédie grecque on trouve une transition de la peine à la douleur; par exemple dans *Philoctète* (125). Au sens le plus exact du mot, c'est une tragédie de la souffrance. Mais un haut degré d'objectivité s'y établit pourtant aussi. Le héros grec s'appuie sur son destin, son destin est immuable, il n'y a plus rien à dire à ce sujet. Cet élément est en vérité le

moment de la peine dans la douleur. Le premier doute par lequel la douleur commence vraiment est celui-ci: pourquoi cela m'arrive-t-il, ne pourrait-il pas en être autrement? Il est bien vrai, et j'en ai toujours été frappé, qu'il y a dans *Philoctète* un haut degré de réflexion qui la différencie essentiellement de la trilogie immortelle: un illogisme (126) dans la douleur magistralement dépeint, et en lui une vérité si humainement profonde! Une certaine objectivité par ailleurs appuie l'ensemble. La réflexion de *Philoctète* ne se concentre pas en elle-même, et quand il se plaint que personne ne connaisse sa douleur (127), il présente un trait spécifiquement grec. Il y a là une vérité remarquable, et pourtant, cela s'oppose à la douleur vraiment réfléchie qui désire être toujours seule avec elle-même et cherche dans cet isolement une nouvelle souffrance.

La vraie peine tragique exige donc un élément de faute, la vraie douleur tragique un élément d'innocence; la vraie peine tragique veut un élément de transparence, la vraie douleur tragique un élément d'obscurité. C'est ainsi, je crois, que je peux esquisser le mieux la dialectique par laquelle se touchent les définitions de peine et de douleur, et celle qui se trouve dans l'idée de la faute tragique.

Puisqu'il est contraire aux buts de notre Association de produire des œuvres qui se suivent ou des ensembles importants, et puisque nous ne sommes pas enclins à construire une tour babélique qui permette à Dieu de descendre la détruire en toute justice; puisque, conscients que cette confusion-là est une bonne cause, nous reconnaissons à tout effort humain le caractère d'être fragmentaire dans sa vérité et de se distinguer par cela justement de la continuité infinie de la nature; puisque nous reconnaissons de même que la richesse d'une individualité consiste justement en sa force de prodigalité fragmentaire, et que ce qui constitue la jouissance de l'individu créateur se retrouve pour créer celle de l'individu récepteur, non en ce qui concerne l'exécution laborieuse et exacte, ni la longue conception de cette exécution, mais la création et la jouissance de l'impondérable scintillant, celui qui pour le créateur contient quelque chose de plus que ce qui se trouve dans l'accomplissement de l'œuvre puisqu'il est l'apparence de l'idée, et qui pour celui qui reçoit contient quelque chose de plus, car cette fulguration met en éveil sa propre productivité — puisque tout ceci, dis-je, est contraire à la tendance de notre Association, oui, puisque ce que je viens de vous lire doit être considéré, presque, comme un attentat contre ce style d'interjections où l'idée commence à se manifester sans arriver à percer, ce style auquel notre société attribue un caractère officiel: alors — après avoir signalé que ma conduite ne peut pourtant pas être tenue pour séditieuse puisque le lien qui maintient uni tout ce que j'ai dit est si léger que les propositions incidentes qui s'y trouvent, aphoristiquement et avec assez d'opiniâtreté, se frayent un chemin pour apparaître — maintenant, dis-je, je ne désire plus qu'une chose, c'est d'indiquer que mon style a essayé d'être en apparence ce qu'il n'est pas — révolutionnaire.

Notre Association demande à chacune de ses assemblées un

renouveau, une renaissance, afin de rajeunir son activité intérieure par une nouvelle marque de sa productivité. Donnons donc à notre tendance la marque d'un essai dans l'effort fragmentaire ou dans l'art d'écrire des papiers posthumes. Un travail complètement terminé ne garde aucun contact avec la personnalité du poète; lorsqu'il s'agit de papiers posthumes on sent toujours dans leur discontinu, leur décousu un grand besoin d'imaginer poétiquement cette personnalité. Des papiers posthumes sont semblables à une ruine, et quel refuge pourrait être plus naturel à des inhumés? L'art est donc de produire artistiquement la même impression, le même laisser-aller et le même effet du hasard, le même raisonnement anacoluthe, l'art est de produire une jouissance qui ne soit jamais tout à fait du moment présent mais possède toujours en elle-même un élément du passé, de manière à être présente dans le temps passé. Ceci est exprimé dans le mot: posthume. Tout ce qu'un poète a produit est posthume dans un sens; mais même s'il possédait la qualité purement fortuite de n'avoir pas été publié du vivant de son auteur, on n'appellerait jamais posthume un travail entièrement terminé. Je pense que c'est là encore une propriété de toute création humaine d'être, dans sa vérité, ainsi que nous l'avons comprise, une chose posthume puisqu'il n'est pas donné aux hommes de vivre, comme les dieux, dans la contemplation éternelle. J'appellerai donc chose posthume ce qui est produit par l'un d'entre nous, c'est-à-dire chose artistiquement posthume; j'appellerai nonchalance ou indolence la génialité à laquelle nous attachons du prix; *vis inertiae* la loi de la nature que nous adorons. Et voilà comment je me suis conformé à nos saints usages et coutumes.

Rapprochez-vous donc de moi, chers Συμπαρανεκρωμενοι, formez un cercle autour de moi à cet instant où je lance mon héroïne tragique dans le monde et pour trousseau donne à la fille de la peine la dot de la douleur. Elle est mon œuvre, mais pourtant si indécise de contour et sa configuration est si nébuleuse d'aspect que chacun de vous, et chacun de sa propre manière, peut être séduit par elle et l'aimer. Elle est ma création, ses pensées sont les miennes, et pourtant cela se présente comme si je m'étais reposé auprès d'elle dans une nuit d'amour, qu'elle m'eût confié alors son profond secret, qu'elle l'eût exhalé, ainsi que son âme, pendant mon étreinte, et qu'elle se fût alors aussitôt changée pour moi, comme disparue, si bien que son existence ne se faisait plus sentir que dans l'ambiance qui seule persistait; et pourtant non c'est juste le contraire, c'est de mon état d'âme qu'elle est née à une réalité toujours de plus en plus grande. C'est moi qui la fais parler, et pourtant j'ai le sentiment d'abuser de sa confiance; j'ai l'impression qu'elle se trouve derrière moi pleine de reproches, et pourtant c'est juste le contraire, elle devient dans son mystère toujours de plus en plus visible. Elle est ma propriété, ma propriété légale, et pourtant, c'est quelque fois comme si je m'étais introduit sournoisement dans sa confiance, comme si je devais toujours regarder derrière moi pour l'apercevoir, et pourtant c'est juste le contraire, elle se trouve toujours devant moi, elle naît sans cesse mais seulement au moment où je la

présente. Elle s'appelle Antigone. Je veux garder ce nom de la vieille tragédie, à laquelle je m'attacherai dans l'ensemble, bien que par ailleurs tout devienne moderne.

D'abord une remarque.

J'emploie une figure féminine parce que je suis porté à croire qu'une nature féminine se prêtera mieux à caractériser la différence. En sa qualité de femme elle aura assez de substantialité pour que la peine puisse se manifester, et parce qu'elle fait partie d'un monde apte à réfléchir elle aura elle-même suffisamment de réflexion pour être soumise à la douleur. Pour que la peine puisse intervenir il faut que la faute tragique oscille entre la culpabilité et l'innocence, et si la faute entre dans la conscience d'Antigone, ce doit toujours être par une fonction de la substantialité. Mais, puisque la faute tragique doit posséder le caractère indéterminé qui permet à la peine d'intervenir, la réflexion ne doit pas s'exercer dans son infinité; car elle réfléchirait alors Antigone hors de sa faute; la réflexion, dans sa subjectivité infinie, ne peut pas laisser subsister cet élément du péché originel qui cause la peine. Mais par ailleurs, la réflexion une fois éveillée ne tirera pas Antigone hors de sa peine mais la laissera au dedans, elle transformera à chaque instant pour elle la peine en douleur.

La maison de Labdakos (128) est donc l'objet de la fureur des dieux en colère, Œdipe a tué le Sphinx, libéré Thèbes, Œdipe a assassiné son père, épousé sa mère, et Antigone est le fruit de ce mariage.

Les choses sont ainsi dans la tragédie grecque. Mais ici je les ai changées. Chez moi tout se passe de la même manière, et pourtant tout est autrement. Tout le monde sait qu'Œdipe a tué le Sphinx et libéré Thèbes; il est honoré et admiré, il mène une vie heureuse avec son épouse Jocaste (128). Le reste est caché aux yeux des hommes, et aucun doute n'a jamais donné corps à ce terrible songe. Antigone est seule à le connaître. Cela n'offre aucun intérêt tragique de savoir comment elle l'a appris, et chacun peut à cet égard se livrer à ses propres conjectures. Dans sa tendre jeunesse, avant d'être complètement développée, de sombres soupçons de ce terrible secret ont par moment saisi son âme, jusqu'à ce que, tout d'un coup, la certitude l'ait jetée dans les bras de l'angoisse. Ici j'ai immédiatement une définition du tragique moderne. Car l'angoisse est une réflexion et se distingue donc essentiellement de la peine. L'angoisse est le sens par lequel l'être s'approprie la peine et se l'assimile. L'angoisse est la force de mouvement par laquelle la peine s'enfonce dans le cœur. Mais le mouvement n'est pas rapide comme celui de la flèche, il est successif, il n'existe pas une fois pour toutes, il est en perpétuel devenir. Comme un regard passionnément érotique convoite son objet, ainsi l'angoisse regarde la peine afin de la convoiter. Comme un regard d'amour calme et inflexible s'occupe de l'objet aimé, c'est ainsi que l'angoisse se dépense devant la peine. Mais l'angoisse a en elle un élément de plus qui fait qu'elle s'attache plus fortement encore à son objet, car en même temps qu'elle l'aime, elle le craint. L'angoisse a une double fonction: d'une part elle est le mouvement qui découvre, qui tâte toujours et

par ce contact découvre la peine, en tournant autour d'elle. D'autre part elle est soudaine, elle crée la peine en moins de rien, mais de telle façon que ce moment se dissout aussitôt en une succession d'instants. Dans ce sens l'angoisse est une vraie définition tragique, et le vieux mot : *quem deus vult perdere, primum dementat* (129), est vraiment à sa place ici. La langue même montre que l'angoisse est une définition de réflexion; car on dit toujours: être angoissé par quelque chose, de sorte que je sépare l'angoisse de ce pourquoi je ressens une angoisse, et que je ne peux jamais employer angoisse en un sens objectif; au contraire, lorsque je dis: ma peine, je puis exprimer aussi bien ce pour quoi je ressens de la peine que ma peine à cause de cela. De plus, l'angoisse contient toujours en elle une réflexion dans le temps; je ne peux pas être angoissé au sujet du présent, mais seulement de ce qui est passé et de ce qui va arriver; mais ce qui est du passé et ce qui va arriver, ainsi opposés l'un à l'autre de manière que le présent disparaisse sont des définitions de la réflexion. Par contre, la peine grecque, comme toute la vie grecque, est actuelle, et c'est pourquoi elle est plus profonde, tandis que la douleur est moindre. Et c'est pourquoi l'angoisse, par essence même, fait partie intégrante du tragique. C'est donc parce qu'il soupçonne le crime de sa mère qu'Hamlet est aussi tragique. Robert le Diable (130) interroge pour savoir quelle est la raison qui le pousse à faire tant de mal. Högne (131), que sa mère conçut d'un ogre, aperçoit par hasard son image dans l'eau et demande alors à sa mère pourquoi son corps a pu prendre une telle forme.

A présent la différence est facile à percevoir. Dans la tragédie grecque le malheureux destin de son père ne préoccupe pas du tout Antigone. Il pèse comme une peine impénétrable sur toute la famille, Antigone continue de vivre, tranquille comme toute autre jeune fille grecque, oui, et lorsque sa mort est décidée le chœur la plaint de devoir quitter la vie dans un âge aussi tendre, de devoir la quitter avant d'avoir goûté au plaisir le plus beau, oubliant en cela évidemment la profonde peine même de sa famille. Cependant il ne faudrait nullement en conclure qu'il s'agit là de légèreté d'esprit ou que l'individu particulier se singularise sans souci de ses liens avec sa famille. Mais c'est bien propre aux Grecs. Les circonstances de leur vie leur ont été données une fois pour toutes, de même que l'horizon devant lequel ils vivent qui, même sombre et couvert de nuages, n'en reste pas moins immuable. Il donne à l'âme une note fondamentale, et c'est la peine, non la douleur. La faute tragique dans *Antigone* se concentre sur un point précis: elle a enterré son frère malgré la défense du roi. Si on regarde cela comme un fait isolé, comme un choc entre l'amour, la piété d'une sœur et une interdiction humaine arbitraire, *Antigone* cesse d'être une tragédie grecque, et serait tout à fait un sujet tragique moderne. Ce qui crée l'intérêt tragique au sens grec, c'est que dans la mort malheureuse du frère, dans le heurt de la sœur avec une interdiction purement humaine, résonne le triste destin d'Œdipe, comme si les répercussions fâcheuses — le tragique destin d'Œdipe — se ramifiaient au-

près de chacun des descendants de sa famille. C'est tout cela qui rend la peine du spectateur infiniment profonde. Ce n'est pas un individu qui s'anéantit, mais tout un petit monde, c'est la peine objective qui, lâchée, s'avance à présent en sa conséquence terrible comme une force de la nature, et le triste destin d'Antigone est comme un écho de celui de son père, une peine potentielle. Par conséquent, lorsque Antigone décide d'enterrer son frère malgré la défense du roi, nous n'y voyons pas autant une action libre, que la nécessité fatale qui fait peser les iniquités des pères sur les enfants. La liberté toutefois y est suffisamment grande pour que nous puissions aimer Antigone pour son affection fraternelle, mais dans la nécessité du destin se retrouve le refrain quasi supérieur de la vie d'Œdipe, et de toute sa famille.

Or, tandis que l'Antigone grecque passe sa vie sans souci, si bien qu'on pourrait imaginer que sa vie aurait même été heureuse en son développement progressif si ce nouveau fait ne s'était pas présenté, celle de notre Antigone par contre est essentiellement accomplie. Je ne l'ai pas dotée parcimonieusement et, de même qu'une bonne parole dite à propos est comme des pommes d'or sur des ciselures d'argent, dit-on (132), j'ai ici placé le fruit de la peine sur les ciselures de la douleur. Son trousseau n'est pas fait du faux luxe qui peut être détruit par les teignes ou la rouille (133), il est un trésor éternel. La main du voleur ne saurait y atteindre pour le dérober, car elle est bien trop vigilante. Sa vie ne se déroule pas comme celle de l'Antigone grecque, elle n'est pas déployée à l'extérieur mais au dedans, la scène n'en est pas extérieure, mais intérieure, c'est une scène spirituelle.

Ai-je réussi, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, à captiver votre intérêt pour une telle jeune fille, ou dois-je avoir recours à un *captatio benevolentiae*? (134). Elle aussi n'appartient pas au monde dans lequel elle vit; bien que florissante et saine, sa vraie vie pourtant est secrète; elle aussi, bien que vivante, est dans un autre sens défunte, sa vie est silencieuse et cachée, le monde ne peut même pas entendre un soupir, car son soupir est renfermé dans le secret de son âme. Inutile de rappeler que ce n'est nullement une femme faible et maladive, au contraire, elle est fière et forte. Il n'y a peut-être rien qui ennoblit plus un être humain que de savoir garder un secret. Cela donne à toute sa vie une signification, valable pour lui seul il est vrai, cela le délivre de tout vain égard vis-à-vis du monde qui l'entoure, il se suffit à lui-même et se sent heureux avec son secret, même, on peut presque le dire, si ce secret est des plus funestes. Ainsi de notre Antigone. Elle est fière de son secret, fière d'avoir été choisie pour sauver, d'une étrange manière, la gloire et l'honneur de la famille d'Œdipe, et lorsque le peuple reconnaissant acclame allègrement Œdipe et le remercie, elle sent sa propre importance, et son secret descend de plus en plus profondément dans son âme, de plus en plus inaccessible à tout être vivant. Elle sent tout ce qui lui a été confié en garde, et cela lui confère la grandeur surnaturelle qui lui est nécessaire pour pouvoir nous intéresser au point de vue tragique. En tant que personnage unique il

faut qu'elle puisse intéresser. Elle est plus qu'une jeune fille en général, et pourtant elle est une jeune fille; elle est épouse, et pourtant en toute chasteté et pureté. En tant qu'épouse la femme a atteint sa destinée, et c'est pourquoi une femme en général ne peut nous intéresser que dans la mesure même où elle se trouve en rapport avec cette destinée. Mais il y a des analogies. C'est ainsi qu'on parle d'une épouse de Dieu; elle trouve dans la foi et dans l'esprit la plénitude qui la soutient. Oui, dans un sens encore plus beau, peut-être, j'appellerai notre Antigone épouse, oui, elle est presque plus, elle est mère, elle est dans un sens purement esthétique *virgo mater*, elle porte son secret sous son cœur, caché et dissimulé. Elle est silence justement parce qu'elle est impénétrable, mais ce retour sur elle-même que signifie ce silence lui donne une allure surnaturelle. Elle est fière de sa peine, elle en est jalouse, car sa peine c'est son amour. Cependant sa peine n'est pas un bien immobilier et mort, elle se meut toujours, elle enfante la douleur et est enfantée dans la douleur. Lorsqu'une jeune fille décide de sacrifier sa vie pour une idée, lorsqu'elle se montre avec la couronne du sacrifice autour de son front, c'est ainsi qu'elle se marie, car la grande idée exaltante la transforme et la couronne du sacrifice est comme la couronne nuptiale. Elle ne connaît point d'homme (135), et pourtant elle est épouse; elle ne connaît pas l'idée qui l'exalte, car ce serait peu féminin, et pourtant elle est épouse. C'est ainsi que notre Antigone est l'épouse de la peine. Elle voue sa vie à pleurer le destin de son père et son propre destin. Un malheur tel que celui qui a frappé son père entraîne de la peine, et pourtant personne n'est susceptible d'en éprouver puisque personne n'en a connaissance. L'Antigone grecque ne peut pas accepter que le corps de son frère soit jeté de côté sans lui avoir rendu les derniers honneurs, de même la nôtre ressent combien c'eût été dur que personne ne l'eût appris; tourmentée de ce qu'il eût pu se faire qu'aucune larme n'eût été versée, elle remercie presque les dieux de l'avoir choisie pour ce rôle. Antigone ainsi est grande dans sa douleur. Ici aussi je peux indiquer une différence entre ce qui est grec et ce qui est moderne. Philoctète regrette que personne ne connaisse ses souffrances: voilà qui est bien conforme à l'esprit grec; c'est un besoin profondément humain de vouloir que d'autres apprennent nos peines; mais il n'en est pas de même de la douleur réfléchie. Il n'arrive pas à Antigone de désirer que quelqu'un apprenne sa douleur, mais c'est bien ce qu'elle éprouve vis-à-vis de son père, elle sent la justice de la douleur car, esthétiquement, la douleur est aussi juste que le châtiment pour celui qui a péché. Dans la tragédie grecque, ce n'est que l'idée d'être destinée à être enterrée vivante qui arrache à Antigone un éclat de peine (136):

(850) ἰὼ δύστανος,
οὔτ' ἐν βροτοῖς, οὔτ' ἐν νεκροισι
μέτοικος, οὐ ζῶσιν, οὐ θανοῦσι *

---

* (844) O weh, Unselige !
Nicht unter Menschen, nicht unter Todten,
Im Leben nicht heimisch noch im Tode !

mais cela, notre Antigone peut le dire toute sa vie à son propre sujet. La différence est frappante; il y a dans ses dires une réelle vérité qui amoindrit la douleur. Si notre Antigone disait la même chose ce serait impropre, et l'impropriété est la vraie douleur. Les Grecs ne s'exprimaient pas improprement, justement parce que la réflexion qui intervient dans ce cas ne jouait aucun rôle dans leur vie. Ainsi, lorsque Philoctète se plaint de ce qu'il vit solitaire et abandonné dans l'île déserte, ses dires possèdent aussi la vérité extérieure; au contraire, lorsque notre Antigone sent la douleur dans sa solitude, cela signifie improprement qu'elle est seule, mais c'est à cause de cela que la douleur devient réellement vraie.

A présent, la faute tragique se trouve donc, d'une part dans ce fait qu'Antigone enterre son frère, d'autre part dans le contexte qui concerne le triste destin de son père, toujours sous-entendu si nous nous référons aux deux tragédies précédentes. Ici je me trouve à nouveau devant cette dialectique étrange qui établit un lien entre l'individu et les iniquités de sa famille. Il s'agit là de ce qui se transmet de génération en génération. On se figure en général la dialectique comme assez abstraite, on pense surtout aux mouvements logiques. Mais la vie nous apprend bientôt qu'il y a plusieurs sortes de dialectique, que presque chaque passion possède la sienne propre. Par conséquent, la dialectique qui reporte les iniquités des générations antérieures, ou de la famille, sur un seul individu, de sorte que celui-ci non seulement en souffre — ce qui est une conséquence de la nature contre laquelle on s'élèverait en vain — mais en outre en supporte la faute et y participe, cette dialectique nous est étrangère, elle ne s'impose pas à nous. Cependant, si on envisageait une renaissance du tragique antique, chaque individu devrait pourvoir à sa propre renaissance, non seulement en un sens figuré, mais encore en un sens absolu dont le point de départ serait dans le sein maternel de la famille et des générations antérieures. La dialectique qui met l'individu en rapport avec famille et générations, n'est pas une dialectique subjective, au contraire elle écarte de l'ensemble aussi bien le rapport que l'individu; c'est une dialectique objective. Elle est essentiellement la piété. Conserver celle-ci ne peut pas être tenu pour préjudiciable à l'individu. De nos jours on admet certaines choses dans les phénomènes de la nature qu'on ne saurait admettre dans les phénomènes spirituels. Cependant, on ne veut pas se singulariser, se dénaturer jusqu'à ne plus considérer la famille comme une entité, et il faut donc dire que lorsqu'une de ses parties souffre, toutes souffrent. On le fait involontairement, pourquoi donc l'individu particulier craindrait-il tant qu'un membre de sa famille la déshonore si ce n'est parce qu'il sent que lui-même en souffrira ? Manifestement, l'individu est forcé d'accepter cette souffrance qu'il le veuille ou non. Mais puisque le point de départ est l'individu, et non pas la famille, cette souffrance forcée est maximum; on sent que l'homme ne peut pas être entièrement maître de ses rapports avec la nature, mais désire l'être le plus possible. Si par contre l'individu regarde son rapport avec la nature comme un élément de plus de sa vérité,

l'effet en sera, dans le monde spirituel, que l'individu participera à la faute. Peut-être y a-t-il beaucoup de gens qui ne peuvent pas saisir cette conséquence, mais alors ils ne peuvent pas non plus concevoir le tragique. Si l'individu est isolé, deux cas se présentent: ou bien il est, dans un sens absolu, le créateur de son propre destin et le tragique disparaît et seul reste le mal — car il n'est même pas tragique que l'individu soit aveuglé ou empêtré en lui-même, puisque c'est là son œuvre propre; ou bien les individus ne sont que des modifications de la substance éternelle de l'existence et, à nouveau, il n'y a plus de tragique.

En ce qui concerne la faute tragique, une différence apparaît facilement dans le tragique moderne lorsqu'il s'est approprié l'antique, car c'est seulement de cela qu'il peut s'agir actuellement. Par sa piété enfantine l'Antigone grecque prend part à la faute du père, il en est de même de l'Antigone moderne; mais pour l'Antigone grecque la faute et la souffrance du père sont des faits extérieurs, des faits durs que sa peine n'ébranle pas (*quod non volvit in pectore*) (137); et si elle souffre personnellement de la faute de son père par une conséquence naturelle, cette souffrance paraît à nouveau dans toute sa facticité extérieure. Pour notre Antigone il en va autrement. Mettons qu'Œdipe soit mort. Antigone a eu connaissance de son secret durant sa vie déjà, mais elle n'a pas eu le courage de s'en ouvrir à son père. Et par la mort de son père elle est privée de sa seule chance de pouvoir se libérer de son secret. Si elle le confiait alors à un autre être vivant, ce serait déshonorer son père, pour elle l'importance de la vie sera d'être pour ainsi dire vouée, par son silence absolu de tous les jours, presque de toutes les heures, à lui rendre les derniers honneurs. Cependant, il y a une chose qu'elle ignore, le père lui-même l'a-t-il su ou non? C'est là ce qu'il y a de moderne, c'est l'inquiétude dans la peine, c'est l'ambiguïté de sa douleur. Elle aime son père de toute son âme, et cet amour la traîne d'elle-même en dedans de la faute du père; comme fruit d'un tel amour elle se sent étrangère aux hommes, plus elle aime son père, plus elle sent sa faute, ce n'est que chez lui qu'elle peut trouver le repos, également coupables ils se désoleront ensemble. Mais, du vivant du père, elle n'a pas pu lui confier sa peine; car elle ne savait pas s'il en avait connaissance et risquait alors de le plonger dans la même douleur. Et pourtant, s'il n'en avait pas eu connaissance, la faute serait devenue moindre. Ici le mouvement est toujours relatif, car si Antigone ne savait pas pertinemment tout ce qui s'était vraiment passé, elle deviendrait insignifiante, elle n'aurait à se défendre que contre un soupçon, et c'est trop peu au point de vue tragique. Elle sait tout; mais dans cette connaissance il y a pourtant une ignorance qui peut toujours maintenir la peine en mouvement, la transformer toujours en douleur. De plus elle est continuellement en lutte avec son entourage. Dans le souvenir du peuple, Œdipe vit comme un roi heureux, honoré et estimé; Antigone elle-même a admiré son père, comme elle l'a aimé. Elle prend part à toute joie, à tout éloge qui le concerne, elle s'enthousiasme pour son père comme nulle autre

jeune fille dans tout le royaume, ses pensées se tournent toujours vers lui, on la loue dans le pays comme le modèle d'une fille affectueuse et, pourtant, cet enthousiasme est la seule manière pour elle de faire éclater sa douleur. Son père reste toujours dans ses pensées, mais comment? c'est là son douloureux secret. Et pourtant, elle n'ose pas s'abandonner à la peine, elle n'ose pas s'affliger, elle sent tout le poids qui pèse sur elle, elle craint qu'on ne découvre son secret si on l'apercevait dans sa souffrance et c'est ainsi qu'à nouveau elle trouve, non pas la peine, mais la douleur.

Ainsi élaborée et travaillée Antigone est digne de notre intérêt, je pense, et je pense aussi que vous ne m'accuserez pas de légèreté ni d'excès d'affection paternelle si j'estime qu'elle peut bien s'essayer à l'emploi tragique et paraître dans une tragédie. Jusqu'ici elle n'est qu'un personnage épique, et ce qu'on trouve en elle de tragique n'a qu'un intérêt épique.

Il ne serait pas non plus difficile, je pense, de trouver une combinaison à laquelle elle pourrait convenir; à cet égard on peut bien se contenter de ce que donne la tragédie grecque. Elle aura une sœur vivante qui sera un peu plus âgée et mariée. Sa mère aussi pourrait être vivante. Il va sans dire qu'elles seront toujours des personnages secondaires, et que la tragédie, comme c'est le cas dans la tragédie grecque, obtiendra par elles un moment épique, sans que pour cela il ait besoin d'être aussi prononcé; le monologue jouera toujours ici le rôle principal, bien que pourtant la situation doive lui venir en aide. Il faut s'imaginer le tout concentré sur le seul intérêt principal qui constitue la substance de la vie d'Antigone, et lorsque le tout aura été ainsi combiné, il faudra étudier comment l'intérêt dramatique sera créé.

Notre héroïne, telle qu'elle a été présentée ici, est en train d'enjamber un élément de sa vie, elle s'attache à vivre une vie tout à fait spirituelle, ce que la nature n'admet pas. La profondeur de son âme fera nécessairement que, lorsqu'elle deviendra amoureuse, elle aimera avec une extrême passion. Ici je suis donc devant l'intérêt dramatique — Antigone est éprise, et je suis peiné de le dire, Antigone est éperdument éprise. Le choc tragique se trouve évidemment là. On devrait être en général plus difficile qu'on ne l'est, lorsqu'on parle de choc tragique. Le choc devient d'autant plus important que les puissances qui se heurtent sont plus sympathiques et qu'elles sont plus profondes, en même temps que plus semblables. Elle est donc éprise, ce que n'ignore pas l'objet de son amour. Mais mon Antigone n'est pas une jeune fille ordinaire, et sa dot sera donc, aussi, extraordinaire: ce sera sa douleur. Elle ne peut pas appartenir à un homme sans emporter cette dot, elle sent que cela serait trop osé; il serait impossible de la cacher devant un esprit observateur, vouloir la cacher serait un péché contre son amour; mais avec une telle dot, peut-elle lui appartenir? Osera-t-elle la confier à autrui, même à un homme qu'elle aime? Antigone est forte, la question n'est donc pas de savoir si pour elle-même, pour soulager sa conscience, elle doit confier sa douleur à quelqu'un, car elle peut bien la porter sans secours; mais vis-à-vis du défunt, peut-elle le faire en toute

conscience? En un sens elle souffre elle-même en confiant son secret; car sa propre vie y est tristement mêlée. Cependant, cela ne l'inquiète pas. Seul le père a une importance dans cette question. Le choc est donc par ce côté de nature sympathique. Sa vie qui était jusque-là tranquille et paisible, devient alors, et toujours dans son for intérieur bien entendu, violente et passionnée, et sa réplique commence ici à devenir pathétique. Elle lutte avec elle-même, elle a voulu consacrer sa vie à son secret, à présent c'est son amour qui est exigé en sacrifice. Elle vainc, c'est-à-dire le secret vainc, et elle perd. Alors l'autre choc se présente car, afin que le choc tragique puisse être très profond, il faut que les puissances qui se heurtent soient homogènes. Le choc que je viens de décrire ne possède pas cette qualité; c'est à vrai dire son amour pour son père et son amour-propre qui se heurtent contre l'importance de son sacrifice. L'autre puissance heurtée est l'amour partagé du bien-aimé. Il sait qu'il est aimé et courageusement risque ses avances. Il est vrai que la réserve qu'il rencontre le surprend; il sent qu'il doit y avoir des difficultés tout à fait particulières, mais pourtant non pas insurmontables pour lui. Tout ce qu'il désire, c'est de la convaincre de son grand amour pour elle, oui, et que c'en est fait de sa vie s'il doit renoncer à son amour. A la fin sa passion devient presque fausse mais d'autant plus ingénieuse à cause de cette résistance. Chaque protestation de son amour augmente la douleur qu'elle ressent, chacun de ses soupirs enfonce la flèche de la douleur de plus en plus profondément dans son cœur. Il ne néglige aucun moyen de l'émouvoir. Comme tous les autres il sait combien elle aime son père. Il la rencontre au tombeau d'Œdipe où elle s'est réfugiée pour décharger son cœur, où elle s'abandonne au regret de son père, bien que ce regret même soit chargé de la douleur de ne pas savoir comment elle le rencontrera à nouveau, ni s'il a ou non connaissance de sa faute. Il la surprend, il la conjure au nom de l'amour dont elle entoure son père, il sent qu'il lui fait une grande impression, il insiste, il attend tout de ce procédé, et ne sait pas qu'il s'est au contraire jeté en travers de ses propres efforts.

L'intérêt se porte maintenant sur le moyen de lui ravir son secret. Il ne servirait à rien de la rendre temporairement folle afin qu'elle le divulgue ainsi. A ce degré les puissances en heurt se tiennent si bien tête l'une l'autre que l'action devient impossible à l'individu tragique. A présent son amour et sa souffrance que partage celui qu'elle aime ont augmenté sa douleur. Ce n'est que dans la mort qu'elle pourra trouver la paix; c'est ainsi que sa vie est vouée à la peine, et elle a pour ainsi dire fixé une limite, élevé une digue contre le malheur qui peut-être se serait fatalement propagé dans une génération future. Ce n'est qu'au dernier instant de sa mort qu'elle pourra avouer la sincérité de son amour, elle ne pourra avouer qu'elle lui appartient qu'au moment même où elle ne lui appartiendra plus.

Lorsque Epaminondas (138) fut blessé à la bataille de Mantinée, il laissa la flèche dans la blessure jusqu'à ce qu'il eût

appris que la bataille était gagnée, car il savait qu'il mourrait dès qu'elle serait enlevée.

C'est ainsi que notre Antigone porte son secret dans son cœur, comme une flèche que la vie a enfoncée toujours de plus en plus profondément sans lui ôter la vie, car tant qu'elle se trouve dans son cœur Antigone peut vivre, mais elle doit mourir à l'instant où cette flèche sera enlevée. Lui ravir son secret, c'est pour arriver à cela que l'amant doit lutter, et pourtant c'est en même temps sa mort certaine.

Sous les coups de qui tombe-t-elle? Sous ceux du vivant ou ceux du mort? Sous ceux du mort, dans un sens, et ce qui avait été prédit à Hercule (139) — qu'il ne devait pas être assassiné par un vivant mais par un mort — s'applique à son cas à elle, puisque le souvenir de son père est cause de sa mort; et sous ceux du vivant, dans un autre sens, puisque son amour malheureux fait que le souvenir la tue.

TRACÉS D'OMBRES

PASSE-TEMPS PSYCHOLOGIQUE

Cours faits
devant les

Συμπαρανεκρωμενοι (140)

Abgeschworen mag die Liebe immer seyn;
Liebes-Zauber wiegt in dieser Höhle
Die berauschte, überraschte Seele
In Vergessenheit des Schwures ein. (141)

⁂

Gestern liebt' ich,
Heute leid' ich,
Morgen sterb' ich;
Dennoch denk' ich
Heut' und Morgen
Gern an Gestern. (142)

LESSING.

HARANGUE IMPROVISÉE.

Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de notre Société et nous nous félicitons d'assister de nouveau à un événement si heureux, au moment même où le jour commence à décroître et la nuit à sortir victorieuse. Le jour d'attente a été long, très long, tout à l'heure encore il pesait sur nos esprits, mais voilà la fin de notre désespoir, voilà que la joie nous envahit. La victoire, il est vrai, n'est que modeste, car la lumière du jour dominera quelque temps encore, mais nous ne pouvons pas nous cacher que c'est le commencement de la fin. Pourquoi alors hésiter à saluer joyeusement la victoire de la nuit avant qu'elle devienne sensible à tous? n'attendons pas le moment où la vie indolente et triviale nous rappellera que les jours décroissent. Non — impatients comme des jeunes mariés, nous voyons arriver la nuit; pleins de désir, nous attendons la première tombée de la nuit, l'annonce première de sa victoire complète, et plus nous aurions ressenti de désespoir en ne voyant pas comment tenir ferme, si les jours n'avaient pas décru, plus notre joie et notre surprise seront grandes.

Une année s'est écoulée et notre Société existe toujours — devons-nous nous en féliciter, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, devons-nous nous féliciter de voir son existence même tourner en dérision nos théories sur la fin de toutes choses, ou ne serait-il pas plutôt indiqué de regretter qu'elle existe et de nous féliciter parce qu'en tout cas elle n'a plus qu'un an à vivre? car nous avons bien décidé de la dissoudre si, avant la fin de cette année-ci, elle n'a pas disparu?

Lors de sa création, nous n'avions pas fait de projets de longue haleine (143); connaissant à fond les misères de la vie et la perfidie de l'existence, nous avions décidé de venir en aide aux lois éternelles en nous anéantissant nous-mêmes, si toutefois elles ne prenaient pas les devants sur nous. Une année s'est écoulée et notre Société est encore au complet, personne encore n'a cédé la place, personne ne s'est détaché de soi-même puisque chacun de nous, considérant la mort comme le bonheur suprême, a été trop orgueilleux pour le faire. Devons-nous nous en réjouir plutôt que le regretter, devons-nous nous en réjouir dans l'espoir seulement que les perplexités de la vie nous disperseront bientôt, que les tourmentes de la vie nous emporteront bientôt! A vrai dire, ces pensées, sans doute, conviennent mieux à notre Société, concordent mieux avec la solennité du moment, avec toute son ambiance. Car, n'est-il pas ingénieux et significatif que le parquet de cette petite pièce, suivant les usages du pays, soit jonché de verdure, comme pour un enterrement, et la nature elle-même ne nous applaudit-elle pas lorsque nous écoutons la tempête violente qui fait rage autour de nous, la voix puissante du vent? Oui, gardons

le silence un moment et prêtons l'oreille à la musique de la tempête, à sa course hardie, à son défi audacieux, aux mugissements opiniâtres de la mer, aux soupirs angoissés de la forêt, aux craquements désespérés des arbres et aux sifflements lâches des herbes. Les hommes prétendent (144), il est vrai, que la voix de l'Eternel n'est pas dans les éléments déchaînés, mais dans les murmures légers et doux; non, notre oreille, vous le savez, n'est pas faite pour percevoir le doux murmure, mais bien pour capter le bruit des éléments. Et pourquoi celui-ci n'éclate-t-il pas avec plus de violence encore et ne met-il pas un terme à la vie et au monde et à ce bref discours qui sur tout le reste a du moins l'avantage de devoir bientôt finir. Oui, plût à Dieu que ce mouvement tourbillonnant (145) qui est le principe intime de l'univers — bien que les hommes ne s'en aperçoivent pas mais continuent à manger et à boire, à se marier et à se multiplier avec un affairement tranquille — plût à Dieu, dis-je, que ce mouvement tourbillonnant éclatât et, en indignation profonde, se débarrassât des montagnes, des Etats, des productions culturelles et des trouvailles sagaces des hommes, plût à Dieu qu'il éclatât avec le dernier cri aigu et terrible qui, plus sûrement encore que la trompette du jugement dernier, annoncera la fin du monde, plût à Dieu qu'il s'agitât et fît s'envoler, « léger comme un flocon devant le souffle de ses narines » (146), ce rocher nu sur lequel nous nous trouvons. — Toutefois, la nuit vainc, le jour décroît et l'espoir s'accroît! Remplissons donc encore une fois les verres, mes chers confrères, et en levant cette coupe, je te salue, toi, nuit silencieuse, mère éternelle de tout (147). Tout vient de toi, et vers toi tout va retourner. Aie pitié à nouveau du monde, ouvre-toi à nouveau pour tout rassembler et pour nous donner à tous un abri sûr dans ton sein maternel! Je te salue, toi, nuit sombre, je te salue comme victorieuse, et c'est cela ma consolation, car tu abrèges tout dans un oubli éternel, le jour, et le temps, et la vie, et les peines du souvenir!

Depuis le temps où, par sa célèbre étude sur *Laocoon*, Lessing (148) mit fin à la discussion sur les limites de la poésie et de l'art, on peut bien dire que tous les esthéticiens reconnaissent unanimement que la différence est celle-ci: l'art se trouve dans la détermination de l'espace, la poésie dans celle du temps, l'art représente ce qui est au repos, la poésie ce qui est mobile. Par conséquent, seul peut être objet de représentation artistique ce qui possède la limpidité tranquille venant du repos de l'intérieur dans un extérieur qui s'y accorde. Moins ce sera le cas, plus difficile sera la tâche de l'artiste, jusqu'à ce qu'il apprenne, par quelque détail, qu'il n'est pas du tout à la hauteur de cette tâche. Si nous appliquons ce que nous venons, non pas d'exposer, mais d'esquisser rapidement, au rapport entre le chagrin et la joie, on comprendra facilement que la joie peut être objet de représentation artistique, beaucoup mieux que le chagrin. Il ne s'ensuit nullement qu'il soit impossible de représenter artistiquement le chagrin, mais bien qu'à un certain stade de son développement il sera essentiel au chagrin de poser un contraste entre l'intérieur et

l'extérieur, contraste qui rend la représentation impossible pour l'art. La cause réside dans la nature même du chagrin. La joie possède en elle ce qui la rend désireuse de se manifester, le chagrin désire se cacher, oui, quelquefois même tromper. La joie est expansive, sociable, franche, elle désire se communiquer; le chagrin est renfermé, taciturne, solitaire et cherche à rentrer en lui-même. Pour peu qu'on ait fait de la vie l'objet de son observation, on ne le niera pas. On trouve des gens dont la constitution est telle que, lorsqu'ils sont émus, leur sang s'écoule vers l'épiderme, de sorte que l'agitation intérieure se manifeste à l'extérieur; chez d'autres la constitution est telle que le sang reflue vers le ventricule du cœur et vers les parties intérieures de l'organisme. C'est ainsi, à peu près, que se comportent la joie et le chagrin dans leurs manifestations. Il est beaucoup plus facile d'observer les signes extérieurs de la première constitution ici décrite, que ceux de la dernière. Là, on voit l'expression, — l'agitation intérieure se manifeste à l'extérieur; dans le cas de l'autre constitution, on la devine. La pâleur extérieure représente, pour ainsi dire, le salut d'adieu de l'intérieur, et la pensée et la fantaisie poursuivent le fugitif qui se cache dans le mystère. Ceci s'applique surtout à l'espèce de chagrin dont je m'occuperai de plus près ici, c'est-à-dire à ce qu'on peut appeler le chagrin réfléchi. Dans ce cas, l'extérieur ne donne plus qu'un indice qui peut vous aiguiller sur une piste, et ce n'est même pas toujours ainsi. Ce chagrin-là ne se laisse pas représenter par l'art, car l'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur a été éliminé et ne repose donc pas dans des déterminations d'espace. Il est une autre raison pour laquelle il ne se laisse pas représenter par l'art: c'est parce qu'il ne jouit pas de la tranquillité intérieure, et qu'il est constamment en mouvement; même si ce mouvement ne lui apporte aucun résultat nouveau, le mouvement en lui-même lui est cependant essentiel. Comme l'écureuil dans sa cage, il tourne autour de lui-même, d'une manière moins monotone que l'animal, et en variant toujours les combinaisons des éléments intimes du chagrin. Ce qui fait que le chagrin réfléchi ne peut pas être l'objet d'une représentation artistique, c'est que le repos lui fait défaut, qu'il ne peut se mettre d'accord avec lui-même, qu'il ne repose pas dans une seule expression déterminée. Comme le malade qui dans sa souffrance se jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ainsi le chagrin réfléchi est ballotté jusqu'à ce qu'il trouve son objet et son expression. Lorsqu'il est au repos, son fond intime se dégage peu à peu, il se manifeste à l'extérieur et devient ainsi susceptible de représentation artistique. Lorsque le chagrin se trouve en tranquillité et au repos en lui-même, c'est alors que le mouvement vers l'extérieur commence; le chagrin réfléchi a son mouvement vers l'intérieur comme le sang, il déserte l'épiderme et l'on ne peut que le soupçonner grâce à la pâleur qu'il provoque. Le chagrin réfléchi n'occasionne aucune modification essentielle de l'extérieur; même dans le premier moment il se hâte vers l'intérieur et seul un observateur assez attentif soupçonne sa disparition; dans la suite, le chagrin

prend beaucoup de soins pour que l'extérieur soit aussi peu insolite que possible.

Se repliant ainsi vers le dedans, il trouve à la fin un enclos, un tréfonds où il pense pouvoir rester et alors il commence son mouvement monotone. Il se balance de côté et d'autre, comme le balancier de l'horloge, et ne peut pas trouver le repos. Il recommence toujours et réfléchit à nouveau, il interroge les témoins, compare et pèse les diverses dépositions, ce que d'ailleurs il a fait des centaines de fois déjà, mais il n'en finit jamais. Ce qui est monotone a, dans le cours du temps, quelque chose d'étourdissant en soi. De même que nous étourdissent la chute monotone de l'égout du toit, le son monotone de la roue du rouet qui continue à tourner, et le bruit monotone produit par l'homme qui marche de long en large à pas comptés à l'étage au-dessus de nous, de même le chagrin réfléchi se trouve soulagé à la fin par ce mouvement qui, comme un exercice illusoire, lui devient nécessaire. Finalement, un certain équilibre s'établit, le besoin de voir le chagrin se manifester ouvertement cesse, si toutefois il a pu se manifester quelques rares fois, l'extérieur est tranquille et calme, et tout au fond, dans son petit recoin, le chagrin vit comme un prisonnier bien gardé dans une prison souterraine, là il passe ses jours d'année en année avec son mouvement monotone, il marche de long en large dans son enclos et ne se fatigue jamais en parcourant le chemin long ou court du chagrin.

Ce qui fait que le chagrin devient réfléchi est à rechercher, d'une part dans le caractère subjectif de l'individu, de l'autre dans le chagrin objectif ou dans ce qui a donné naissance au chagrin. Une personne très avide de réflexion transformera chaque chagrin en chagrin réfléchi, sa structure et sa constitution individuelles ne lui permettent pas, de but en blanc, de s'assimiler le chagrin. Cependant, il s'agit là d'un état maladif qui ne saurait nous intéresser que médiocrement parce qu'alors toute contingence peut subir une métamorphose, et devenir chagrin réfléchi. C'est autre chose si le chagrin objectif, ou la cause du chagrin, donne naissance dans l'individu lui-même à la réflexion qui change le chagrin en chagrin réfléchi. Ceci est toujours le cas si le chagrin objectif n'est pas achevé, s'il laisse un doute, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature. Ici une multitude d'exemples se présente immédiatement à l'esprit, et, plus on aura vécu et plus on aura appris, plus grande sera cette multitude d'exemples, surtout si on a du goût pour occuper sa sagacité avec de telles expériences. Je n'ai nullement l'intention de manier et de remanier toute cette multitude, je n'en dégagerai qu'un seul côté, tel qu'il s'est présenté à mes observations. Lorsque la cause du chagrin repose sur une fourberie, le chagrin objectif en lui-même est de telle nature qu'il donne naissance chez l'individu au chagrin réfléchi. Il est souvent difficile de déterminer si une fourberie est réellement une fourberie et, pourtant tout dépend de cela; aussi longtemps qu'à cet égard il y aura matière à controverse, le chagrin ne trouvera pas de repos mais continuera à marcher de long en large dans la réflexion. Si, par surcroît, cette fourberie n'a pas pour objet une chose extérieure mais toute la

vie intime d'un homme, l'essence même de sa vie, il est probable que le chagrin réfléchi persistera davantage. Mais, dans la vie d'une femme, y a-t-il quelque chose de supérieur à son amour — n'est-ce pas sa vie même? Si, par conséquent, le chagrin d'un amour malheureux est basé sur une fourberie, nous nous trouvons devant un cas absolu de chagrin réfléchi, que ce chagrin dure toute la vie, ou que l'individu arrive à le vaincre. L'amour malheureux est bien au fond le chagrin le plus profond pour une femme, mais il ne s'ensuit pas que tout amour malheureux donne naissance à un chagrin réfléchi. Supposons, par exemple, que le bien-aimé meure, ou que peut-être la femme ne trouve pas retour d'amour, ou que certaines circonstances rendent impossible la réalisation de ses désirs, il y aura bien là occasion de chagrin, mais pas d'un chagrin réfléchi, à moins que la femme en question ne soit d'avance malade; mais dans ce cas elle ne nous intéresse pas. Par contre, si elle n'est pas malade, son chagrin deviendra un chagrin immédiat et, comme tel, il pourra également devenir l'objet de représentation artistique, tandis qu'il sera impossible pour l'art d'exprimer et de représenter le chagrin réfléchi ou ce qui est essentiel en lui. Car le chagrin immédiat est l'empreinte et l'image immédiates de l'idée du chagrin, empreinte et image qui s'accordent entièrement avec elle, comme l'image que sainte Véronique garda sur le linge blanc, et l'écriture sainte du chagrin reste imprégnée sur l'extérieur, belle, et pure, et lisible pour tout le monde.

Le chagrin réfléchi ne peut donc pas devenir l'objet d'une représentation artistique; car il n'est jamais fixé dans l'existence, mais en perpétuel devenir, et l'extérieur, le visible y sont indifférents et futiles. Dans des ouvrages anciens on voit parfois un personnage qui pourrait représenter à peu près n'importe quoi, portant sur la poitrine une plaque (un cœur ou quelque chose d'analogue), où quelques mots inscrits vous indiquent ce qu'il est, surtout si la figure par son attitude y attire votre attention; on obtiendrait le même effet si au-dessus de la plaque se trouvait l'inscription: *Nota Bene*. Mais si l'art s'oppose à de telles naïvetés, il sera forcé de renoncer à la représentation du chagrin et de céder la place à un examen poétique ou psychologique.

C'est ce chagrin réfléchi que j'ai l'intention d'évoquer et, autant que possible, d'illustrer par quelques exemples. Je les appelle des *tracés d'ombres*, pour rappeler par ce nom que je les emprunte au côté sombre de la vie et parce que, comme des tracés d'ombres, ils ne sont pas spontanément visibles. Si je prends un tracé d'ombre entre mes mains, je n'en reçois aucune impression, je ne puis m'en former aucune idée vraie, ce n'est que lorsque je le place devant le mur et que je regarde, non l'image immédiate mais celle qui se montre sur le mur, que je le vois. L'image que je veux montrer ici est également une image intime qui n'apparaît que lorsque je pénètre l'extérieur du regard. L'extérieur, peut-être, ne présente rien de remarquable et ce n'est qu'en le pénétrant que j'aperçois l'image intime qui est celle que je désire montrer, une image intime qui est trop discrète pour devenir visible extérieure-

ment, puisqu'elle est tissée des sentiments les plus délicats de l'âme. Si je regarde une feuille de papier, elle ne présente peut-être rien de singulier pour l'observation immédiate, et ce n'est que lorsque je l'expose devant la lumière du jour et que je la pénètre par le regard que j'aperçois la discrète image intime, quelque peu trop psychique pour être vue immédiatement. — Arrêtez alors vos yeux, mes chers υμπαρωΣ ενανεκρμοι sur cette image intime, ne vous laissez pas troubler par l'extérieur ou, plutôt, ne le créez pas vous-mêmes, car je le mets toujours de côté afin de mieux plonger les regards dans l'intérieur. Je n'ai pas besoin, je pense, d'y encourager cette Société dont j'ai l'honneur d'être membre; car, bien que jeunes nous sommes cependant tous assez âgés pour ne pas nous laisser tromper par l'extérieur, ou trop vieux pour nous en occuper longtemps. Etait-ce un vain espoir dont je me flattais, quand je pensais que vous daigneriez accorder votre attention à ces images, ou bien mon effort vous serait-il étranger et indifférent, et non en harmonie avec l'intérêt de notre Société, Société qui ne connaît qu'une seule passion, celle de la sympathie avec le secret du chagrin? Nous aussi, n'est-ce pas, nous représentons un ordre, nous aussi nous nous en allons parfois comme des chevaliers errants par le monde, chacun suivant son chemin à lui, non pas pour livrer combat à des monstres, ni pour venir en aide à l'innocence, ni pour nous essayer dans des aventures galantes. Tout cela ne nous préoccupe pas, pas même les aventures galantes, car la flèche de l'œil d'une femme ne blesse pas notre poitrine endurcie, et le gai sourire des joyeuses jeunes filles ne nous touche pas, mais bien le signe secret du chagrin. Que d'autres soient fiers parce qu'aucune jeune fille, d'où qu'elle vienne, ne résiste à leur ferveur, nous, nous ne les envions pas, nous serons fiers de ce qu'aucun chagrin secret n'échappe à notre attention, de ce qu'aucun chagrin caché ne soit assez hautain ou assez fier pour nous empêcher de pénétrer victorieusement dans ses repaires les plus intimes! nous n'examinerons pas laquelle des luttes est la plus dangereuse, laquelle demande le plus de talent et donne le plus d'agrément; notre choix est fait, nous n'aimons que le chagrin, nous ne recherchons que le chagrin, et partout où nous découvrons ses traces, nous les suivons, intrépides, inébranlables, jusqu'à ce qu'il se révèle. Nous nous préparons à ce combat, nous nous y exerçons tous les jours. Et, en vérité, le chagrin se faufile partout en grand mystère, et seul réussira à le deviner celui qui a de la sympathie pour lui. On parcourt la rue, tous les immeubles se ressemblent, et seul un observateur expérimenté soupçonnera que vers minuit il y aura quelque chose de profondément changé dans telle ou telle maison, — alors, un malheureux qui n'a pas trouvé le repos y erre, il monte l'escalier, ses pas résonnent dans le silence de la nuit. Dans la rue on passe à côté de gens qui tous se ressemblent et qui tous sont semblables à la plupart des autres gens dans le monde; seul un observateur éprouvé soupçonnera qu'au plus profond de telle ou telle tête réside un locataire qui n'a rien à faire avec le monde mais qui passe sa vie solitaire en une silencieuse industrie familiale.

L'extérieur fait bien alors l'objet de notre observation, mais non pas de notre intérêt; c'est ainsi que le pêcheur reste avec ses yeux fermement fixés sur le flotteur, bien que le flotteur ne l'intéresse pas du tout, mais bien les mouvements du fond de l'eau. Par conséquent, l'extérieur a bien une importance pour nous, mais non pas comme expression de l'intérieur, — seulement comme un avis télégraphique annonçant qu'aux profondeurs quelque chose se cache. Après avoir longtemps et attentivement regardé un visage on découvre quelquefois qu'il se trouve comme un autre visage derrière celui qu'on voit. C'est, en général, un signe à ne pas s'y tromper que l'âme cache un émigrant qui s'est retiré de l'extérieur afin de veiller sur un trésor caché, et le chemin suivi par le mouvement de l'observation est indiqué par le fait que l'un des visages se trouve comme au dedans de l'autre, ce qui laisse entendre que, si on veut découvrir quelque chose, il faut essayer de pénétrer vers l'intérieur. Le visage, qui dans d'autres circonstances est le miroir de l'âme, prend ici un caractère équivoque qui ne se laisse pas représenter par l'art et qui, en général, ne se manifeste qu'en un moment fugitif. Il demande un œil particulier pour le voir, il faut un regard particulier pour poursuivre cet indice sûr du chagrin secret. Ce regard est plein de convoitise et, néanmoins, plein de sollicitude aussi, d'inquiétude et de volonté, de compassion, de ténacité et d'astuce, de sincérité et de bienveillance, il impose à l'individu une lassitude agréable, où celui-ci, en épanchant son chagrin, trouve une volupté, volupté semblable à celle dont on jouit en perdant des flots de sang. Le présent est oublié, l'extérieur percé, le passé ressuscité, la respiration du chagrin facilitée. L'affligé se sent soulagé et le chevalier sympathisant du chagrin se réjouit d'avoir trouvé ce qu'il cherchait, car nous ne cherchons pas ce qui appartient au présent, mais ce qui appartient au passé, non pas la joie, car elle appartient toujours au présent, mais le chagrin qui, par sa nature même, passe rapidement, et qui ne se laisse voir qu'un instant, comme un homme qu'on aperçoit à l'instant seulement où il tourne le coin pour prendre un autre chemin et disparaître.

Parfois, cependant, le chagrin se cache mieux encore et l'extérieur ne nous laisse rien soupçonner, pas la moindre chose. Il peut alors échapper longtemps à notre attention, mais lorsqu'ensuite, par hasard, une expression, un mot, un soupir, un son de la voix, un regard, une vibration de la lèvre, une maladresse dans la poignée de main trahissent avec perfidie ce qui a été caché avec le plus de sollicitude possible, alors la passion se réveille, alors la lutte commence. Il importe alors d'être vigilant, tenace et habile; car, qui plus que le chagrin secret possède un esprit inventif? et, de plus, un solitaire prisonnier à vie a bien le temps d'inventer beaucoup de choses; et qui sait agir plus vite que le chagrin secret lorsqu'il veut se cacher? aucune jeune fille ne peut couvrir sa gorge mise à nu avec plus d'angoisse et avec plus de rapidité que le chagrin ne se cache lorsqu'il a été pris à l'improviste. Une intrépidité inébranlable est alors nécessaire, car on lutte avec un Protée, mais, seulement si on persévère, le chagrin doit quitter la partie; il doit à

la fin se révéler, même si, comme ce triton qui dut à la fin prophétiser, il prend diverses formes pour échapper, celle d'une vipère qui s'agite dans nos mains, celle d'un lion qui nous épouvante avec son rugissement, celle d'un arbre dont le vent fait bruire les feuilles ou celles d'une mer orageuse ou d'un feu crépitant. Voyez-vous, ces aventures-là sont notre plaisir, notre passe-temps; nous y essayer est la justification de notre chevalerie; c'est pourquoi nous nous levons comme des brigands au milieu de la nuit, c'est pourquoi nous risquons tout, car aucune passion n'est aussi sauvage que celle de la sympathie. Et nous n'avons pas à craindre d'être privés d'aventures, mais bien de rencontrer des résistances trop dures et trop impénétrables; car, comme nous le racontent les naturalistes, en faisant sauter des blocs de granit qui ont défié l'action des siècles, on a trouvé quelquefois, tout au fond d'eux, un animal vivant qui, jusqu'à la découverte, avait subsisté péniblement; il se pourrait bien qu'il y ait aussi des hommes dont l'extérieur est une montagne ferme comme un roc, abritant une vie de chagrin cachée pour l'éternité. Cependant, cela ne doit pas réprimer notre passion, ni affaiblir notre zèle, mais au contraire les attiser; car, vous le savez, notre passion n'est pas dictée par la curiosité, qui se rassasie de l'extérieur et du superficiel; c'est une angoisse sympathisante qui sonde les reins et les pensées cachées, qui par la magie et par des conjurations évoque ce qui est caché, cela même que la mort a dérobé à notre regard. On dit qu'avant la bataille, Saül déguisé arriva chez une femme qui savait prédire l'avenir et évoquer les morts et qu'il lui demanda de faire apparaître Samuel. Ce qui l'incita à cela n'était certainement pas de la simple curiosité, le désir de regarder l'image vivante de Samuel; mais il voulait connaître ses pensées, et c'est sans doute avec inquiétude qu'il attendit jusqu'à ce qu'il perçut la voix du juge sévère qui le condamna. Sûrement, ce ne sera non plus la curiosité seule qui vous incitera, vous mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, à contempler les images que je vous présenterai. Car, bien que je les désigne par des noms poétiques connus, cela ne doit pas le moins du monde donner à entendre que ce ne sont que ces figures poétiques qui se présentent devant vous; les noms doivent être considérés comme des *nomina appellativa* (149) et je n'empêcherai donc aucun de vous de se sentir tenté de donner un autre nom à chaque image, un nom plus chéri, ou un nom qui peut-être vous paraîtra plus approprié.

1. Marie Beaumarchais

Nous faisons la connaissance de cette jeune fille dans *Clavigo* de Gœthe; nous nous attachons à elle, et nous l'accompagnerons plus loin que Gœthe. Quand elle ne présentera plus d'intérêt dramatique et que la répercussion du chagrin commencera peu à peu à décroître, nous continuerons à l'accompagner; car nous, les chevaliers de la sympathie, nous possédons le don inné et l'adresse acquise, de pouvoir marcher la main

dans la main avec le chagrin. Son histoire n'est pas longue: Clavigo se fiança à elle, Clavigo la quitta. Ce renseignement suffit à celui qui est habitué à regarder les phénomènes de la vie de la même manière qu'on regarde les bric-à-brac d'un cabinet de curiosités; plus on se hâte, mieux cela vaut, davantage on peut voir. De la même façon on peut raconter aussi en deux mots que Tantale (150) est en proie à la soif et que Sisyphe roule une pierre au sommet d'une montagne. Si on est pressé, ce serait se retarder que d'insister davantage là-dessus, puisqu'on n'apprendrait pas plus que ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire tout. Ce qui a droit à une attention plus intense doit être autre chose d'autre nature. On est assemblé en groupe intime autour de la table à thé, la bouilloire a chanté son dernier refrain, l'hôtesse demande à l'étranger énigmatique de soulager son cœur, et dans ce but elle fait apporter de l'eau sucrée et de la confiture, et alors il commence: c'est une histoire à n'en pas finir. C'est ainsi que cela se passe dans les romans et c'est aussi une tout autre chose : une histoire à n'en pas finir et un bref préambule. Mais c'est une autre question de savoir si pour Marie Beaumarchais il s'agit bien d'une courte histoire; une chose est certaine, elle n'est pas prolixe, car une histoire prolixe a bien une longueur mesurable, mais une courte histoire a parfois la particularité mystérieuse d'être, malgré sa brièveté, plus longue que l'histoire la plus prolixe.

J'ai dit déjà que le chagrin réfléchi ne devient pas perceptible dans l'extérieur, cela veut dire qu'il n'y trouve pas son expression reposante et belle. L'inquiétude intime n'admet pas cette transparence, l'extérieur en est plutôt consumé, et si toutefois l'intérieur se manifestait dans l'extérieur, il s'agirait plutôt d'un caractère morbide qui, alors, ne pourrait jamais devenir l'objet de représentation artistique puisqu'il lui manque l'intérêt du beau. Gœthe le laisse entrevoir par quelques signes (151). Mais, au cas où l'on est d'accord sur la justesse de cette observation, on peut être tenté de penser qu'il s'agit là de quelque chose d'accidentel, et on n'atteint la conscience la plus profonde qu'après s'être rendu compte, par des méditations purement poétiques et esthétiques, de la vérité esthétique de ce que l'observation apprend. Si à présent j'imagine un chagrin réfléchi et que je demande si l'art peut le représenter, nous verrons immédiatement que l'extérieur est en rapport tout accidentel avec lui; mais si cela est vrai, le beau artistique est abandonné. Que la femme soit grande ou petite, remarquable ou insignifiante, belle ou moins belle, tout cela n'a aucune importance; examiner s'il serait plus opportun que la tête s'incline d'un côté plutôt que de l'autre côté ou vers le sol, que le regard se fixe sombrement ou tristement sur le sol, tout cela n'a absolument aucune importance; l'une de ces attitudes n'exprime pas mieux qu'une autre le chagrin réfléchi. L'extérieur, comparativement avec l'intérieur, est devenu insignifiant et a perdu toute importance. Ce qui compte, en ce qui concerne le chagrin réfléchi, c'est qu'il cherche toujours son objet; cette recherche est l'inquiétude et la vie du chagrin; c'est une fluctuation continuelle et si l'extérieur, à n'importe quel moment, était une expression fidèle de l'intérieur, il faudrait, pour représenter le chagrin

réfléchi, se servir de toute une suite d'images successives; mais aucune de ces images isolée n'aurait une véritable valeur artistique, parce qu'elle ne serait pas belle, mais vraie. Il faudrait alors regarder ces images comme on regarde l'aiguille des secondes d'une montre; on ne voit pas les rouages, mais le mouvement intérieur continue à se manifester par le changement continu de l'extérieur. Cette mobilité ne peut pas être représentée par l'art et elle est néanmoins ce qui compte dans toute la question. Ainsi, lorsque l'amour malheureux a pour cause une fourberie, la douleur et la souffrance consistent en ceci, que le chagrin ne peut pas trouver son objet. La fourberie ayant été prouvée et la personne en question ayant compris qu'il s'agit d'une fourberie, le chagrin, il est vrai, ne cesse pas, mais alors c'est un chagrin immédiat et non un chagrin réfléchi. On s'aperçoit facilement de la difficulté dialectique, car de quoi est-ce qu'elle a du chagrin? Si l'homme a été un fourbe, alors tant mieux s'il l'a quittée, et le plus tôt sera le mieux, elle devrait plutôt s'en réjouir et regretter de l'avoir aimé; et pourtant, c'est un chagrin profond que de savoir qu'il a été un fourbe. Mais la question même de savoir s'il s'agit d'une fourberie constitue l'agitation dans le *perpetuum mobile* du chagrin. Il est très difficile déjà d'acquérir une certitude relative à ce fait purement extérieur qu'une fourberie est une fourberie, et, par surcroît, une telle certitude ne suffit nullement pour mettre un terme à la question, ni pour arrêter le mouvement. Car, une fourberie est pour l'amour un paradoxe absolu, et c'est ce qui implique la nécessité d'un chagrin réfléchi. Les divers éléments de l'amour chez un individu particulier peuvent être coordonnés de manières extrêmement variées et, par conséquent, l'amour de l'un n'est pas nécessairement identique à celui d'un autre; l'élément égoïste peut jouer un rôle prépondérant aussi bien que l'élément généreux; mais quoi qu'il en soit de l'amour, pour les éléments particuliers, aussi bien que pour leur ensemble, une fourberie est un paradoxe dont il ne peut pas se former une idée, tout en le voulant à tout prix. Toutefois, si l'élément égoïste est présent de manière absolue — ou bien l'élément généreux — alors le paradoxe est rompu, ce qui veut dire que l'individu, en vertu de l'absolu, est au delà de la réflexion; il ne se forme pas une idée du paradoxe dans ce sens que par un « comment? », posé par la réflexion, il le rompt, mais il est sauvé justement parce qu'il ne s'en forme pas une idée, il ne se soucie ni des renseignements laborieux, ni des concepts confus de la réflexion, il se repose en lui-même. L'amour égoïste et fier, et justement à cause de sa fierté, considère une fourberie comme impossible, il ne se soucie pas de connaître le pour et le contre, ni la défense ou les excuses éventuelles de la personne en question, il est absolument sûr, parce qu'il est trop fier pour croire que quelqu'un oserait le tromper. L'amour généreux possède la foi capable de soulever des montagnes, pour lui toute défense n'est rien en comparaison de sa conviction inébranlable qu'il n'y avait aucune fourberie, toute accusation ne prouve rien contre l'intercesseur qui explique qu'il n'y avait pas de fourberie et l'explique, non de telle ou telle façon, mais dans un sens absolu. Mais on ne ren-

contre un tel amour que rarement dans la vie, peut-être jamais. *On trouve généralement* ces deux éléments réunis dans l'amour, et cela le met en rapport avec le paradoxe. Dans les deux premiers cas décrits le paradoxe est bien en faveur de l'amour, comme il l'est dans le dernier cas, mais là il ne s'en préoccupe pas. Le paradoxe est inconcevable et, pourtant, l'amour désire le raisonner, et à mesure que l'un des divers éléments prévaut par instant, il s'approche pour le raisonner, souvent de manière contradictoire, mais il n'y réussit pas. Ce chemin de la pensée est infini et ne se termine que lorsque l'individu le coupe arbitrairement en faisant valoir autre chose, une détermination de volonté, mais par là l'individu tombe sous des déterminations éthiques et ne nous intéresse plus esthétiquement. Par une décision *il* atteint alors ce qu'*il* ne peut gagner par la réflexion: la fin, le repos.

Cela vaut pour tout amour malheureux qui a pour cause une fourberie; le fait qu'il ne s'agit que de fiançailles qui ont été rompues doit provoquer encore davantage le chagrin réfléchi chez *Marie Beaumarchais*. Des fiançailles représentent une possibilité, et non pas une réalité; on pourrait croire, justement parce qu'il ne s'agit que d'une possibilité, que l'effet de la rupture sera moins violent et qu'il sera beaucoup plus facile pour l'individu de supporter ce choc. Il se peut que cela arrive parfois; mais le plus souvent une possibilité détruite tente beaucoup plus la réflexion à surgir. Lorsqu'une réalité est rompue, la rupture généralement est beaucoup plus profonde, chaque nerf est coupé en deux et la rupture, en tant que rupture, garde une perfection en elle-même; lorsqu'une possibilité est rompue, la douleur immédiate n'est peut-être pas aussi grande, mais il reste souvent, entier et indemne, quelque petit ligament qui sera une cause permanente de douleur ininterrompue. La possibilité anéantie se présentera transfigurée en une possibilité supérieure; mais on sera moins tenté de créer, par des enchantements, une nouvelle possibilité semblable lorsque c'est une réalité qui a été rompue, parce que la réalité est supérieure à la possibilité.

Clavigo l'a donc quittée. Il a perfidement rompu les rapports. Habituée à se reposer en lui, elle n'a pas les forces nécessaires pour se tenir debout lorsqu'il la repousse; évanouie elle tombe et s'abat entre les mains de ceux qui l'entourent. C'est ce qui arrive à Marie, semble-t-il. On peut d'ailleurs imaginer un autre commencement — imaginons que dès le premier instant elle ait eu assez de forces pour transformer son chagrin en un chagrin réfléchi, et qu'afin d'échapper à l'humiliation d'entendre les autres parler d'une fourberie dont elle aurait été la victime, ou à la peine d'entendre celui qu'elle avait tant aimé accablé sans cesse de l'injure de fourbe, elle rompe immédiatement tous rapports avec les autres afin de consumer son chagrin en elle-même et de se consumer elle-même dans le chagrin. Nous nous en tenons, cependant, à ce que dit Gœthe. L'entourage de Marie n'est pas impassible, il partage sa douleur, et poussé par sa sympathie il dit: elle se tuera. Aussi, esthétiquement parlé, ceci est tout à fait juste. Un amour malheureux peut être de telle nature qu'un suicide doive être considéré comme esthé-

tiquement juste, mais alors il ne doit pas avoir pour cause une fourberie. Dans ce cas, un suicide perdrait toute sa sublimité et impliquerait une concession que la fierté n'admettrait pas. Par contre, si elle se tue, cela signifierait qu'il l'a assassinée. Cette expression s'harmonise entièrement avec la forte agitation intérieure qui règne en elle, elle y trouve un soulagement. Mais la vie ne s'accorde pas toujours rigoureusement avec les catégories esthétiques, ne respecte pas toujours les normes esthétiques, et elle ne meurt pas. Ceci met l'entourage dans l'embarras. Il sent qu'il est impossible de répéter continuellement avec assurance qu'elle meurt, lorsqu'elle continue à vivre; par surcroît, il ne peut plus le débiter avec la même énergie pathétique qu'au commencement, ce qui cependant aurait été la condition nécessaire pour qu'elle en tirât quelque réconfort. Par conséquent, il change de méthode. Clavigo était un misérable, dit-il, un fourbe, un homme détestable, pour un homme comme lui on ne meurt pas; oublie-le, n'y pense plus, car il ne s'agissait que de fiançailles, efface cet événement de ton souvenir; tu es encore jeune et tu peux toujours espérer. Cela la stimule, car ce pathos de la colère s'harmonise avec d'autres sentiments en elle, sa fierté se satisfait de la pensée vindicative de transformer le tout en rien, elle l'aimait, non pas parce qu'il était un homme exceptionnel, loin de là, elle avait bien remarqué ses défauts, mais elle croyait qu'il était bon et fidèle et c'est pourquoi elle l'aimait, c'était par pitié, et il sera par conséquent facile de l'oublier puisqu'elle n'a jamais eu besoin de lui. L'entourage et Marie sont à nouveau à l'unisson et le duo entre eux marche à merveille. Il n'est pas difficile pour l'entourage de penser que Clavigo a été un fourbe; car il ne l'a jamais aimé et il n'y a ainsi aucun paradoxe; et si toutefois il l'a aimé (Gœthe le suggère légèrement en ce qui concerne la sœur de Marie), cet intérêt le prémunit justement contre lui, et cette bienveillance qui fut peut-être un peu plus que de la bienveillance, devient un combustible merveilleusement apte à nourrir les flammes de la haine. Il n'est pas non plus difficile à l'entourage d'effacer le souvenir de Clavigo, et c'est pourquoi il exige que Marie fasse de même. Sa fierté éclate en haine, l'entourage jette de l'huile sur le feu, elle s'épanche en paroles fortes et en habiles desseins pleins de vigueur et elle s'en grise. L'entourage se réjouit. Il ne sent pas — et c'est à peine si elle l'avouerait à elle-même — que l'instant d'après elle sera faible et exténuée, il ne s'aperçoit pas du pressentiment angoissant qui s'empare d'elle, il ne voit pas que la force dont elle jouit quelques rares instants n'est qu'une déception. Elle le cache soigneusement et ne l'avoue à personne. L'entourage continue, et avec succès, les exercices théoriques mais commence à vouloir en voir les effets pratiques. Ils se font attendre. L'entourage continue à exciter Marie, dont les paroles trahissent une force intérieure. Cependant, l'entourage soupçonne que tout ne va pas pour le mieux. Il s'impatiente, il joue son va-tout — il enfonce les éperons du sarcasme dans le flanc de Marie afin de l'effarer. C'est trop tard. Le malentendu commence. Le fait que Clavigo a été effectivement un fourbe n'a rien d'humiliant pour l'entourage, mais bien pour Marie. La vengeance qu'on lui offre, le mépris, ne

signifie cependant pas grand'chose; car il n'aurait de sens que si Clavigo l'aimait, mais on sait bien qu'il ne l'aime pas, et le mépris de Marie deviendrait ainsi une traite que personne n'honorerait. D'autre part, le fait que Clavigo est un fourbe n'a rien de douloureux pour l'entourage, mais bien pour Marie, et elle serait peut-être capable même de le défendre. Elle sent qu'elle est allée trop loin, elle a permis à l'entourage de soupçonner en elle une force qu'elle ne possède pas, et elle ne veut pas l'avouer. D'ailleurs, quelle consolation trouverait-elle dans le mépris? Alors, mieux vaut s'affliger. Par surcroît, elle possède peut-être une note secrète quelconque, d'une grande importance pour l'interprétation du texte, mais qui serait en même temps de nature à le faire apparaître sous un jour plus avantageux ou, selon les circonstances, plus désavantageux. Cependant, elle n'y a initié personne et ne veut pas le faire, car, s'il n'est pas un fourbe, c'est tout de même possible qu'il regrette ce qu'il a fait et qu'il revienne, ou — et ce serait encore plus magnifique — que peut-être il n'ait rien à regretter, qu'il soit à même de se justifier d'une manière absolue ou de tout expliquer, et alors, si elle avait eu recours à la note, des susceptibilités s'éveilleraient peut-être et l'intimité ancienne ne pourrait plus être ressuscitée, et cela serait dû à sa propre faute à elle, car ce serait elle qui aurait mis d'autres dans la confidence du développement le plus secret de l'amour de Clavigo; si elle était à même d'arriver vraiment à la conviction qu'il a été un fourbe, tout lui serait bien indifférent, et — en tout cas — le plus élégant à elle serait sans doute de ne pas avoir recours à cette note.

L'entourage a ainsi involontairement aidé une nouvelle passion à mûrir en elle, la jalousie de son propre chagrin. Sa décision est prise, l'entourage manque à tous égards de l'énergie pour s'harmoniser avec cette passion — elle prend le voile; elle n'entre pas au couvent, mais elle prend le voile du chagrin qui la cache à tous les regards d'autrui. Son extérieur est calme, tout a été oublié, ses paroles ne laissent rien soupçonner, elle se fait à elle-même le vœu du chagrin, et elle commence sa vie solitaire et cachée. Dès cet instant tout est changé; autrefois, elle croyait pouvoir parler avec d'autres, mais à présent elle est non seulement liée par le vœu de silence, qu'avec le consentement de son amour sa fierté lui a arraché ou que son amour a exigé et sa fierté approuvé, mais à présent elle ne sait pas du tout où ni comment elle doit commencer, et ce n'est pas parce que des éléments nouveaux sont intervenus, mais parce que la réflexion a vaincu. A présent, si quelqu'un lui demandait la cause de son chagrin, elle n'aurait rien à répondre, ou elle répondrait de la même façon que ce sage (152) qu'on pria d'expliquer la religion et qui demanda un délai pour réfléchir et encore des délais et ainsi continua à demeurer en reste. Elle est à présent perdue pour le monde, perdue pour son entourage, emmurée vivante; avec mélancolie elle couvre la dernière ouverture; elle sent qu'à ce moment encore il lui serait possible peut-être de s'ouvrir, l'instant d'après elle s'est éloignée pour toujours. Cependant, la décision est prise, fermement prise, et elle n'a pas besoin, comme d'autres emmurés vivants,

de craindre de succomber lorsque la modeste réserve en pain et en eau qu'on lui a faite se sera épuisée, car elle a des moyens d'existence pour longtemps; elle n'a pas à craindre l'ennui, car elle a de quoi s'occuper. Son attitude, calme et tranquille, n'a rien d'insolite et, néanmoins, son intérieur n'a rien de la pureté incorruptible d'un esprit paisible (153), mais bien les soins stériles d'un esprit inquiet. Elle cherche la solitude ou les contrastes. Dans la solitude elle se repose de l'effort qu'on dépense toujours en astreignant les dehors à affecter une certaine forme. Elle y trouve le même soulagement que celui qui, après être resté longtemps debout ou assis, en une attitude de contrainte, redresse le corps avec volupté, avec le même soulagement que la branche d'un arbre qui, fléchie par force, reprend avec délice sa position naturelle aussitôt que les liens se brisent. Ou bien elle cherche les contrastes, le bruit, les distractions, afin de pouvoir en confiance s'occuper d'elle-même tandis que l'attention de tout le monde est dirigée vers d'autres objets; et ce qui se passe tout auprès d'elle, le son de la musique, la conversation bruyante, résonne de si loin qu'elle a l'impression de se trouver toute seule dans une petite pièce, éloignée du monde entier. Et même si elle ne peut pas retenir ses larmes, elle est sûre d'être mal comprise, peut-être pleure-t-elle des larmes de sang; car, lorsqu'on vit dans une *ecclesia pressa* (154), c'est un vrai plaisir si votre service divin à vous, dans sa manière de s'exprimer, est en harmonie avec celle de l'église officielle. Elle ne craint que les fréquentations plutôt calmes, car là elle se sent plus surveillée, là c'est si facile de commettre une bévue, si difficile d'empêcher que cela soit remarqué.

Ainsi, au dehors rien à remarquer, mais au dedans une activité laborieuse. Ici, un interrogatoire a lieu qu'on peut appeler en toute justice et avec énergie un interrogatoire pénible; tout est mis au grand jour et scrupuleusement examiné: l'aspect de Clavigo, sa physionomie, sa voix, ses paroles. Il est arrivé quelquefois, dit-on, que pendant un interrogatoire pénible un juge d'instruction, captivé par la beauté de l'accusé, dut interrompre l'interrogatoire et qu'il lui fut impossible de le continuer. Le tribunal attend avec impatience le résultat de son interrogatoire, mais celui-ci ne vient pas; toutefois, ce n'est pas du tout parce que le juge néglige ses devoirs; le geôlier peut témoigner que le juge vient toutes les nuits, que l'accusé est amené, que l'interrogatoire occupe plusieurs heures, qu'à sa connaissance il n'y a jamais eu de juge d'instruction plus persévérant. Le tribunal en conclut qu'il doit s'agir d'un cas très compliqué. C'est ainsi que l'affaire, pour elle, se déroule, non une fois mais toujours et toujours. Tout est expliqué exactement comme cela s'est passé, justice et — amour l'exigent. L'accusé est assigné, — « là, il vient, il tourne le coin de la rue, il ouvre le portillon, comme il se dépêche! il a soupiré après moi, impatiemment il jette tout de côté pour arriver près de moi aussi vite que possible, j'entends ses pas pressés, plus pressés que les battements de mon cœur, il vient, le voilà » — et l'interrogatoire est ajourné.

« Grand Dieu, ce petit mot je l'ai répété si souvent pour moi-même, je me le suis remémoré parmi tant d'autres choses,

mais je n'ai jamais remarqué ce qui s'y cache réellement. Oui, cela explique tout, il ne pensait pas sérieusement à me quitter, il reviendra. Que signifie le monde entier contre ce petit mot; les gens se sont lassés de moi, je n'avais pas d'amis, à présent j'ai un ami, un ami intime, un petit mot qui explique tout — il revient, il ne baisse pas les yeux, dans son regard il y a presque des reproches, il dit: toi, petite incrédule, et ce petit mot effleure ses lèvres comme une feuille d'olivier — il est là » — et l'interrogatoire est ajourné.

On trouvera tout naturel que dans de telles conditions il soit toujours très difficile de prononcer un jugement. Une jeune fille n'est évidemment pas jurisconsulte, mais il ne s'ensuit nullement qu'elle ne puisse prononcer un jugement; cependant, le jugement de cette jeune fille sera toujours de telle nature que, bien qu'à première vue ce soit un jugement, il contient en outre quelque chose de plus qui montre que ce n'est pas un jugement, et qui montre en outre qu'à l'instant d'après un jugement entièrement contraire pourra être prononcé. « Ce n'était pas un fourbe, car, pour qu'il le fût, il aurait dû s'en rendre compte dès le commencement; mais il ne l'a pas fait, mon cœur dit qu'il m'a aimée. » Si on veut accentuer ainsi le concept du fourbe, il est possible, tout compte fait, qu'un fourbe n'ait jamais existé. L'acquitter pour cette raison montre un intérêt pour l'accusé qui, en bonne justice, ne tient pas debout, mais qui ne tient pas non plus devant la moindre objection. « C'était un fourbe, un misérable qui, froidement et sans pitié, m'a rendue affreusement malheureuse. Avant de le connaître, j'étais contente. Oui, c'est vrai, je n'imaginais pas qu'on pût devenir aussi heureuse, ni qu'il existât une telle richesse dans la joie, celle qu'il m'a fait connaître; mais je n'imaginais pas non plus pouvoir être aussi malheureuse, et c'est lui qui me l'a appris. C'est pourquoi je le haïrai, je l'exécrerai, je le maudirai. Oui, je te maudis, Clavigo, je te maudis dans le plus profond secret de mon âme; personne ne doit le savoir, je ne peux pas admettre que d'autres le sachent, car personne excepté moi n'a droit de le savoir; je t'ai aimé plus que personne, mais je te hais aussi, car personne mieux que moi ne connaît ta perfidie. Oh! Dieux bons, auxquels appartient la vengeance, prêtez-la moi pour un instant, je n'en abuserai pas, je ne serai pas cruelle. Je me glisserai dans son âme lorsqu'il sera prêt à en aimer une autre, non pour tuer cet amour, ce ne serait pas une punition, car je sais qu'il l'aimera aussi peu que moi; il n'aime pas du tout les êtres humains, il n'aime que l'idée, la pensée, sa grande influence à la cour, sa puissance spirituelle, toutes choses pour lesquelles son amour m'est incompréhensible; c'est de cela que je le priverai et il connaîtra alors ma douleur. Et après, lorsqu'il sera près du désespoir, je lui rendrai tout, mais il devra m'en remercier — alors j'aurai été vengée. »

« Non, il ne m'a pas trompée; il ne m'aimait plus et c'est pourquoi il m'a quittée; bien entendu, ce n'était pas une fourberie; s'il était resté auprès de moi sans m'aimer, alors il aurait été un fourbe, alors j'aurais eu à vivre comme retraitée d'un amour qu'il avait ressenti autrefois, j'aurais eu à vivre de sa pitié, du denier qu'il m'aurait jeté à la figure, peut-être même

sans compter; j'aurais eu à vivre à sa charge en me torturant moi-même. Oh! cœur lâche et misérable, méprise-toi toi-même, apprends à être grand, apprends-le de lui, il m'a aimée plus que je n'ai su m'aimer moi-même. Et je devrais me mettre en colère contre lui? Non, je continuerai à l'aimer, parce que son amour était plus fort et son esprit plus fier que ma faiblesse et ma lâcheté. Et, peut-être m'aime-t-il encore, oui, c'était par amour pour moi qu'il m'a quittée. »

« Oui, j'ai compris maintenant; à présent je n'ai plus de doute. C'était un fourbe. Je le voyais, il avait un air fier et triomphant, avec son regard moqueur il me traitait de haut en bas. A son côté se promenait une Espagnole, d'une beauté florissante; pourquoi était-elle si belle — je pouvais l'assassiner — pourquoi ne suis-je pas aussi belle? Mais ne l'étais-je pas? je ne le savais pas, mais il me l'a appris; et pourquoi ne le suis-je plus? A qui la faute? Sois maudit, Clavigo! si tu étais resté auprès de moi, je serais devenue plus belle encore, car, grâce à tes paroles et tes protestations, mon amour prenait de l'ampleur et, avec lui, ma beauté. A présent je suis fanée, je suis mal à mon aise, la tendresse du monde entier est-elle comparable à une seule parole de toi? Oh! qu'à nouveau je sois belle, qu'à nouveau je lui plaise, car ce n'est que pour cela que je désire être belle. Plût à Dieu qu'il ne puisse plus aimer jeunesse et beauté, autrement je m'affligerais plus que jamais, et qui peut s'affliger autant que moi! »

« Oui, c'était un fourbe. Sinon, comment aurait-il pu cesser de m'aimer? Car moi, ai-je cessé de l'aimer? Ne serait-ce pas la même loi qui régit l'amour d'un homme et celui d'une femme? Ou bien, un homme doit-il être plus faible que l'être le plus faible? Ou bien peut-être est-ce qu'il s'était trompé, peut-être son amour pour moi était-il une déception, une déception qui s'évanouissait comme un rêve, — cela, est-ce digne d'un homme? Ou bien, était-ce inconstance de sa part, — est-ce digne d'un homme d'être inconstant? Et pourquoi m'assurait-il dès le commencement qu'il m'aimait tant? Si l'amour n'a pas de vitalité, quelle autre chose alors pourrait en posséder? Oui, Clavigo, tu m'as dépouillée de tout, de ma foi, de ma foi dans l'amour, et non seulement de la foi en ton amour! »

« Non, il ne m'a pas trompée. Je ne sais pas ce qui le séparait de moi, je ne connais pas cette sombre puissance; mais il a souffert lui-même, profondément souffert; il n'a pas voulu m'initier à sa douleur, c'est pourquoi il a fait semblant d'être un fourbe. Oui, s'il se liait à une autre jeune fille, je dirais: c'était un fourbe et aucune puissance au monde ne me ferait changer d'avis; mais cela, il ne l'a pas fait. Il croit peut-être atténuer ma douleur en faisant semblant d'être un fourbe, il croit me donner des armes contre lui. C'est pourquoi il se montre parfois en compagnie de jeunes filles, c'est pourquoi il me regardait l'autre jour avec un air moqueur, pour me provoquer et ainsi me rendre libre. Non, assurément, ce n'était pas un fourbe; et cette voix, comment aurait-elle pu tromper? Elle était si tranquille et, néanmoins, si émue; comme si elle voulait se frayer un chemin à travers des massifs rocheux, elle sortait d'un for intérieur dont je ne pouvais guère soupçonner la profondeur.

Cette voix, peut-elle tromper? Qu'est-ce donc que c'est la voix, est-ce un coup de langue, un bruit qu'on peut produire à sa guise? Non, elle doit avoir sa place quelque part dans l'âme, elle doit avoir un lieu de naissance. Et elle en avait un, sa demeure était au plus profond de son cœur, c'est là qu'il m'aimait, c'est là qu'il m'aime. Il avait aussi, il est vrai, une autre voix, froide, glaciale, qui pouvait assassiner toute joie dans mon âme, étouffer toute pensée délicieuse, rendre même mon baiser froid et odieux à moi-même. Laquelle des deux était la vraie voix? Il pouvait tromper de mille manières, mais je sens que cette voix-là, si tremblante, et dans laquelle vibrait toute sa passion ne pouvait pas tromper, non, ce n'est pas possible. L'autre voix était une duperie. Ou bien des puissances infernales avaient mis la haute main sur lui. Non, il ne m'a pas trompée; elle n'est pas une fourberie, cette voix qui m'a attachée à lui pour l'éternité. Bien que je ne l'aie jamais compris, ce n'était pas un fourbe. »

Elle n'en finira jamais avec l'interrogatoire, avec le jugement non plus; avec l'interrogatoire parce que des suspensions fréquentes interviennent, avec le jugement parce qu'il n'est qu'un état d'âme. C'est pourquoi ce mouvement, une fois déclenché, peut se prolonger tant que l'on veut, on n'en aperçoit pas la fin. Il n'y a qu'une rupture qui puisse le faire cesser: il faudrait que Marie interrompe toute la marche de sa pensée. Mais cela ne peut pas se faire, car la volonté reste toujours au service de la réflexion qui donne l'énergie à la passion momentanée.

Si donc, parfois, elle désire se dégager complètement, réduire le problème à rien, il ne s'agit à nouveau que d'un état d'âme, d'une passion momentanée, et toujours la réflexion l'emporte. Une médiation n'est pas possible; si un début de médiation résulte d'une manière ou d'une autre des activités de la réflexion, Marie sera emportée à l'instant même. La volonté doit se tenir dans une indifférence absolue; ce n'est qu'en commençant en vertu de son propre mouvement qu'il peut être question d'un commencement. Si cela arrive, elle peut bien commencer, mais elle cesse complètement de nous intéresser, et nous la cédons avec plaisir aux moralistes ou à tous les autres qui sont prêts à s'occuper d'elle, nous lui souhaiterons un solide mariage et nous nous engagerons à danser le jour de son mariage, lorsque d'ailleurs son nouveau nom nous fera oublier heureusement qu'il s'agit de la Marie Beaumarchais dont nous venons de parler.

Toutefois, revenons à Marie Beaumarchais. La particularité de son chagrin, comme nous l'avons dit déjà, est l'inquiétude qui l'empêche de trouver l'objet de son chagrin. Sa douleur ne peut pas trouver la tranquillité, elle ne trouve pas la paix qui est nécessaire pour toute vie qui cherche à s'assimiler les aliments et s'y refaire; aucune illusion ne projette l'ombre de sa calme fraîcheur sur elle au moment où elle aspire la douleur. En gagnant l'illusion de l'amour, elle a perdu celle de son enfance, elle a perdu l'illusion de l'amour lorsque Clavigo la trompa; elle serait sauvée si elle réussissait à gagner l'illusion du chagrin. Alors son chagrin arriverait à maturité, et

elle trouverait compensation pour l'homme perdu. Mais son chagrin ne se porte pas bien, car elle n'a pas perdu Clavigo, il l'a trompée, le chagrin restera toujours un nourrisson criard, un orphelin; car, si Clavigo lui avait été ravi, le nourrisson trouverait un père dans le souvenir de sa fidélité et de sa bonté, et une mère dans l'exaltation de Marie. Et elle n'a rien pour l'élever; certes, son expérience a été belle, mais elle n'avait au fond aucune importance, excepté comme avant-goût des choses à venir. Et elle ne peut pas espérer que cet enfant de la douleur soit transformé en un fils de la joie, elle ne peut pas espérer que Clavigo revienne, car elle n'aura pas assez de force pour supporter un avenir; elle a perdu la confiance heureuse avec laquelle elle l'aurait suivi intrépidement dans l'abîme, et, à la place, des milliers de scrupules se sont emparés d'elle; tout au plus serait-elle capable de revivre encore une fois avec lui le passé. Il y avait un avenir pour elle avant que Clavigo ne la quitte, un avenir si beau, si ravissant qu'il faillit bouleverser son esprit, il exerça obscurément sa puissance sur elle, déjà sa métamorphose avait commencé — alors le développement fut interrompu, la transformation de Marie arrêtée; elle avait soupçonné une nouvelle vie, elle avait senti les forces de cette vie remuer en elle, et alors tout cela a été rompu, elle a été repoussée, et il n'y a plus aucune compensation pour elle, ni dans ce monde, ni dans le monde futur. Ce qui devait venir, plein de tant de promesses, lui souriait et se reflétait dans l'illusion de son amour, et, néanmoins, tout était si naturel et si simple; à présent, une réflexion impuissante évoque peut-être parfois en elle une illusion impuissante qui ne la séduit même pas, mais qui l'apaise un instant. Le temps s'écoulera ainsi pour elle jusqu'à ce qu'elle ait consumé l'objet même de son chagrin, qui était non pas son chagrin lui-même, mais la cause qui la poussait sans arrêt à chercher un objet à ce chagrin.

Si quelqu'un possède une lettre qui contient peut-être un renseignement sur ce qu'il doit estimer le bonheur suprême de sa vie, mais dont les caractères sont menus et pâles, l'écriture presque illisible, il continue bien à lire et lire à nouveau, avec angoisse et inquiétude, avec toute sa passion, et il y trouve tantôt un sens, tantôt un autre en voulant tout expliquer d'après un mot ou un autre qu'il croit pertinemment avoir bien déchiffré; mais il n'arrive jamais plus loin qu'à l'incertitude, la même que celle qu'il avait en commençant. De plus en plus angoissé, il fixe les yeux sur le texte et plus il les fixe, moins il voit; puis, l'écriture devient de plus en plus pâle, de plus en plus indistincte, à la fin le papier lui-même tombe en poussière et il ne lui reste autre chose que des yeux baignés de larmes.

2. Donna Elvira.

Nous connaissons cette jeune fille de l'opéra *Don Juan* et, pour l'étudier, il peut être utile de tenir compte de certains

indices que la pièce nous donne sur sa vie antérieure. Elle était religieuse, Don Juan l'a arrachée à la paix d'un couvent. Cela même indique l'énorme intensité de sa passion. Il ne s'agissait pas d'une bavarde sortant d'une pension pour jeunes filles, qui dès l'école avait appris à aimer et à flirter aux bals; peu importe qu'une telle jeune fille soit séduite. Elvire, elle, a été élevée sous la discipline du couvent, qui n'a pas pu supprimer les passions, mais lui a bien appris à les réprimer et par cela même à les rendre plus violentes encore, dès qu'elles peuvent se faire jour. Elle est la proie sûre d'un Don Juan; il saura faire jaillir la passion, sauvage, indomptable, effrénée, qui ne se laissera satisfaire que par son amour. Don Juan représente pour elle tout, et le passé n'est rien; en le quittant elle perdrait tout, le passé aussi. Elle avait renoncé au monde — alors une figure apparut à laquelle elle ne peut plus renoncer, c'est Don Juan. A partir de ce moment-là elle renonce à tout pour vivre avec lui. Plus l'importance de ce qu'elle quitte était grande, plus elle doit s'accrocher fermement à lui; plus elle l'enserre fermement, plus son désespoir sera terrible lorsqu'il la quitte. Dès le commencement déjà, son amour est un désespoir; rien, ni dans le ciel, ni sur terre, n'a d'importance pour elle, excepté Don Juan.

Elvire, dans la pièce, ne nous intéresse que par son importance pour Don Juan. Si en quelques mots je devais indiquer cette importance, je dirais qu'elle est le destin épique de Don Juan, le commandeur étant son destin dramatique. Il y a en elle une haine qui veut dépister Don Juan dans chaque recoin, une flamme qui désire éclairer la cachette la plus sombre, et, si elle ne le découvre pas, il y a en elle un amour qui veut le trouver malgré tout. Elle partage avec les autres la chasse à Don Juan. Mais imaginons que toutes les puissances ont été neutralisées, que les efforts de celles qui le poursuivaient se sont mutuellement annihilés, de sorte qu'Elvire reste seule à s'occuper de Don Juan et que lui se trouve livré à la merci d'Elvire, sa haine l'inciterait à l'assassiner, mais son amour le lui interdirait, non par pitié, car pour cela Don Juan est trop grand pour elle; elle continuerait toujours à le faire vivre, parce qu'en le tuant elle se tuerait elle-même. Par conséquent, si dans la pièce il n'y avait pas d'autres forces en mouvement contre Don Juan que celles d'Elvire, la pièce ne finirait jamais; car, si c'était possible, Elvire empêcherait la foudre même de le toucher, afin de pouvoir se venger elle-même et, néanmoins, à nouveau elle serait incapable de faire justice de Don Juan. C'est là l'intérêt d'Elvire dans la pièce; mais ici nous ne nous soucions de ses rapports avec Don Juan qu'en raison de leur importance pour elle. Elle est l'objet de l'intérêt de beaucoup de gens, mais de manière très différente. Don Juan s'intéresse à elle avant que la pièce commence, le spectateur lui accorde son intérêt dramatique, mais nous, les amis du chagrin, nous la suivons, non seulement jusqu'à la prochaine rue traversière, non seulement à l'instant où elle traverse la scène, non, nous la suivons dans ses promenades solitaires.

Don Juan a donc séduit Elvire et l'a quittée, c'est vite fait,

aussi vite qu'un « tigre peut briser un lis » (155); si on donne pour l'Espagne seule le nombre de 1.003, on peut en conclure que Don Juan est pressé et approximativement calculer la vitesse du mouvement. Don Juan l'a quittée, mais elle n'a pas d'amis entre les bras desquels elle puisse tomber en défaillance, elle n'a pas à craindre que son entourage serre trop ses rangs autour d'elle, il saura bien les ouvrir afin de lui faciliter le départ; elle n'a pas à craindre que quelqu'un lui conteste sa perte, il y aurait plutôt quelqu'un qui se chargera de la lui démontrer. Elle reste seule et abandonnée, aucun doute ne la tente; il est clair qu'il l'a trompée, qu'il l'a dépouillée de tout et abandonnée au déshonneur et à la honte. Cependant, du point de vue esthétique, ce n'est pas le pire pour elle, pour un peu de temps encore cela la délivre du chagrin réfléchi qui certainement est plus douloureux que le chagrin immédiat. Le fait ici est indubitable et la réflexion n'arrivera pas à le modifier tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Admettons qu'une Marie Beaumarchais ait pu aimer un Clavigo avec autant d'emportement, de fougue et de passion: c'est peut-être un pur hasard que le pire ne soit pas arrivé, elle pourrait presque désirer que ce soit arrivé; car, alors il y aurait eu tout de même une fin à l'histoire, alors elle aurait été beaucoup mieux armée contre lui, mais ce n'est pas arrivé. Le fait devant lequel elle se trouve est beaucoup plus incertain, sa vraie nature restera toujours un secret entre elle et Clavigo. Lorsqu'elle pense à la ruse froide, à l'ignoble sagesse nécessaires pour la tromper de façon à faire paraître sa perfidie beaucoup moins odieuse aux yeux du monde, lorsqu'elle pense qu'elle deviendra la proie de cette compassion qui dit: oh, mon Dieu! heureusement que ce n'est pas trop grave, — alors cela peut la révolter, elle peut presque perdre la raison en pensant à cette fière arrogance devant laquelle elle n'a eu pourtant aucune importance, qui lui a fixé une limite et dit: jusque-là et pas plus loin. Et cependant, tout peut bien être expliqué d'une autre manière aussi, d'une manière plus belle. Mais, au fur et à mesure que l'explication se modifie, le fait lui-même change. La réflexion aura, par conséquent, immédiatement assez à faire et le chagrin réfléchi devient inévitable.

Don Juan a quitté Elvire; à l'instant même elle a tout compris, et aucun doute n'incite le chagrin à pénétrer dans le parloir de la réflexion, son désespoir lui impose le silence. D'un seul coup le désespoir la traverse, de l'intérieur vers le dehors, la passion l'illumine de son éclat et devient visible. Haine, désespoir, vengeance, amour, tout émerge et se révèle. A cet instant-là elle est picturale. Aussi, l'imagination nous montre immédiatement une image d'elle et, ici, l'extérieur révèle quelque chose de ses sentiments; la réflexion n'est pas sans portée à cet égard et son activité non sans importance, puisqu'elle rejette et choisit.

C'est une autre question de savoir si même à ce moment-là elle peut être l'objet de représentation artistique; mais une chose est certaine, à cet instant-là elle est visible et peut être vue, non, bien entendu, qu'on puisse voir réellement cette véritable Elvire-là ou une autre, ce qui d'ailleurs le plus souvent

signifierait qu'elle n'est pas vue, mais l'Elvire que nous nous imaginons est visible dans son essence. Je ne déciderai pas si l'art est capable de nuancer son expression au point que le trait essentiel de son désespoir devienne tangible, mais elle peut être dépeinte et l'image qu'on obtient ainsi ne sera pas seulement pour la mémoire un fardeau, qui ne change rien à l'état de choses existant, mais elle fera foi. Et qui n'a pas vu Elvire! C'était un matin de bonne heure; je faisais une promenade à pied dans une des régions romantiques de l'Espagne. La nature se réveillait, les arbres de la forêt secouaient leurs cimes et les feuilles essuyaient, pourrait-on dire, le sommeil de leurs yeux, un arbre s'inclinait vers un autre pour voir s'il s'était levé, et la forêt entière ondoyait dans la bonne et fraîche brise; un léger brouillard se leva du sol, le soleil l'arracha comme un tapis sous lequel il se serait reposé pendant la nuit, puis, comme une tendre mère, regarda les fleurs et toutes les choses vivantes et dit: levez-vous, mes chers enfants, le soleil brille déjà. En m'engageant dans un chemin creux j'aperçus un couvent, situé haut sur le sommet de la montagne, vers lequel conduisait un sentier très contourné. Mon esprit s'arrêta sur ce couvent; il est situé là, pensais-je, comme une maison de Dieu fermement bâtie sur le roc. Mon guide me dit que c'était un couvent de religieuses connu pour sa sévère discipline. Ma marche se ralentit, comme ma pensée, — pourquoi se presser lorsqu'on est si près du couvent? Je me serais probablement arrêté tout à fait si je n'avais été éveillé par un mouvement rapide près de moi. Automatiquement, je me retournai, c'était un chevalier qui passa rapidement. Oh! qu'il était beau, avec son allure si légère bien que puissante, si royale bien que fugitive; il tournait la tête pour regarder en arrière, son visage était très séduisant et son regard pourtant si inquiet: c'était Don Juan. Court-il vers un rendez-vous ou en revient-il? Bientôt il avait disparu à mes regards et il était loin de mon esprit. Mes yeux se fixèrent sur le couvent. A nouveau je réfléchissais profondément à la vie joyeuse du couvent et à sa paix profonde, quand j'aperçus sur la montagne une silhouette de femme. Elle descendait le sentier avec précipitation, mais le chemin était raide et on avait toujours l'impression qu'elle dégringolait du haut de la montagne. Elle approcha plus près. Son visage était pâle, ses yeux seuls flambaient terriblement, son corps était exténué, sa poitrine s'agitait violemment et, néanmoins, elle s'élançait de plus en plus vite, ses cheveux légèrement défaits flottaient au gré du vent, mais ni l'air frais du matin, ni sa marche pressée ne pouvaient colorer ses joues pâles, son voile de religieuse était déchiré et s'envolait en arrière, ses légers vêtements blancs auraient trompé tous les regards profanes si la passion qui se peignait sur sa figure n'avait attiré à elle l'attention de l'homme le plus corrompu. Elle passa rapidement devant moi, je n'osai pas lui parler, car son front était trop majestueux, son regard trop royal, sa passion trop visible. D'où vient-elle? Du couvent? Est-ce que ces passions relèvent de lui? — Du monde? Ces vêtements? — Pourquoi s'élance-t-elle si vite? Est-ce pour cacher sa honte et son déshonneur ou pour rejoin-

dre Don Juan? Elle se hâte jusqu'à la forêt, qui se ferme autour d'elle et la cache, et je ne la vois plus mais j'entends le soupir de la forêt. Pauvre Elvire! Les arbres auraient-ils appris quelque chose — les arbres sont meilleurs que les hommes, car ils soupirent et se taisent — les hommes, eux, chuchotent.

A ce premier moment, Elvire est susceptible d'être représentée et bien que l'art ne puisse pas précisément s'occuper de cela, parce qu'il serait difficile de trouver l'unité d'une expression qui en même temps embrasserait la multitude de toutes ses passions, l'âme exige de la voir. C'est cela que j'ai essayé de marquer par le petit tableau que je viens d'esquisser; dans ma pensée, on ne devait pas y voir la représentation d'Elvire, mais je voulais montrer qu'il appartient à cette étude de la décrire, que ce n'était pas un caprice de ma part, maís une exigence valable de l'idée. Toutefois, ceci n'est qu'un détail et il faut, par conséquent, suivre Elvire plus loin.

Le mouvement qui s'impose d'abord est un mouvement dans le temps. Elvire se maintient pendant une succession de moments sur le sommet presque pittoresque que je viens décrire. C'est ainsi qu'un intérêt dramatique s'attache à elle. Dans la précipitation avec laquelle elle passa devant moi, elle rejoint Don Juan. Ceci, aussi, est tout à fait juste, car il l'a bien quittée, mais il l'a entraînée dans la vitesse de sa propre vie et elle doit l'atteindre. Si elle l'atteint, toute son attention se dirige à nouveau vers le dehors et nous ne trouverons pas encore le chagrin réfléchi. Elle a tout perdu, — le ciel, parce qu'elle a choisi le monde — le monde, parce qu'elle a perdu Don Juan. Elle n'a donc nul endroit où se réfugier excepté auprès de lui, ce n'est qu'en se trouvant dans sa proximité qu'elle peut tenir le désespoir à l'écart, ou bien en couvrant les voix intérieures avec le bruit de la haine et de l'aigreur qui, toutefois, ne sonne avec force que lorsque Don Juan est personnellement présent, ou bien en espérant. D'ailleurs, dans l'espoir on trouve déjà les indices de la présence des éléments du chagrin réfléchi, seulement, ils ne peuvent pas encore trouver le temps de se concentrer vers l'intérieur. Dans la version de Kruse (156), il est dit: « Qu'elle soit d'abord cruellement convaincue », mais cette exigence trahit complètement ses dispositions intimes. Si, par ce qui a eu lieu, elle n'a pas été convaincue que Don Juan est un fourbe, elle ne le sera jamais. Tant qu'elle demande une preuve supplémentaire, il lui sera possible d'éviter par une vie vagabonde et inquiète et toujours occupée à poursuivre Don Juan l'inquiétude intime du désespoir tranquille. Le paradoxe se présente déjà à son âme, mais tant qu'elle peut la maintenir dans l'agitation à l'aide de preuves extérieures, qui n'auront pas à expliquer le passé mais à renseigner sur l'état actuel de Don Juan, elle ne connaîtra pas le chagrin réfléchi. Haine, aigreur, malédictions, prières, objurgations, se succèdent, mais son âme n'est pas encore rentrée en elle-même pour se reposer et s'apercevoir qu'elle a été trompée. Elle attend une explication du dehors. Par conséquent, lorsque Kruse fait dire à Don Juan:

— Es-tu d'humeur à écouter, à croire mes paroles —

toi, qui me soupçonnes, alors j'ose presque dire que le motif, qui me fit agir, est invraisemblable, etc...

alors il faut bien se garder de penser que ce qui aux oreilles des spectateurs sonne comme une moquerie produit le même effet sur Elvire. Pour elle, ce propos est un réconfort, car elle exige l'invraisemblable, et elle le croira justement parce que c'est invraisemblable.

A présent, en laissant Don Juan et Elvire s'entre-choquer, nous avons le choix d'attribuer à l'un ou à l'autre la supériorité en force. Si Don Juan est le plus fort, la conduite d'Elvire n'aura aucune importance. Elle exige « une preuve pour être cruellement convaincue »; lui, il est assez courtois pour ne pas la lui refuser. Mais, naturellement, elle n'est pas convaincue et exige une autre preuve; car le fait d'exiger une preuve est pour elle un apaisement et l'incertitude un réconfort. Elle ne sera alors qu'un témoin de plus des exploits de Don Juan. Mais nous pouvons imaginer aussi qu'Elvire est la plus forte. C'est un cas rare, mais par courtoisie envers son sexe nous le supposerons. Elle jouit donc encore de sa pleine beauté; elle a pleuré, mais les larmes n'ont pas éteint l'éclat de ses yeux et, elle s'est affligée, mais le chagrin n'a pas exténué l'exubérance de la jeunesse; elle s'est rongé le cœur, mais la peine n'a pas usé l'éclat de sa beauté; ses joues sont devenues pâles, mais son expression en a pris d'autant plus de noblesse; elle ne se meut pas avec la légèreté de l'innocence enfantine, mais elle se présente avec la fermeté énergique de la passion féminine. C'est ainsi qu'elle apparaît devant Don Juan. Elle l'a aimé plus que tout dans ce monde, plus que le bonheur suprême de sa propre âme, elle a tout prodigué pour lui, son honneur même, et il est devenu infidèle. A présent, elle ne connaît qu'une seule passion, la haine, qu'une seule pensée, la vengeance. Et ainsi elle est aussi grande que Don Juan; car, séduire toutes les jeunes filles est l'expression masculine qui correspond à l'expression féminine: une fois et de toute son âme se laisser séduire, puis haïr ou, si on veut, aimer son séducteur avec une énergie qu'aucune femme mariée ne possède. C'est ainsi qu'elle s'avance vers lui; le courage de se risquer contre lui ne lui manque pas, elle ne combat pas pour des principes moraux, elle combat pour son amour, un amour qu'elle ne fonde pas sur des raisons d'estime; elle ne lutte pas pour devenir son épouse, elle lutte pour son amour; cet amour ne se contente pas d'une fidélité pénitente, il exige la vengeance; c'est par amour pour lui qu'elle a sacrifié son suprême bonheur; si on le lui offrait à nouveau, elle le sacrifierait encore une fois afin de se venger. Une telle figure ne peut jamais porter à faux sur Don Juan. Il connaît la volupté que procure la fleur la plus fine et la plus parfumée de la prime jeunesse, il sait que ce n'est qu'un instant et il sait ce qui suit; assez souvent il a vu se faner ces pâles figures, et si vite que c'était presque perceptible à l'œil; mais ici, le miracle s'est produit, les lois régissant la marche commune de l'existence ont été violées, il a séduit une jeune fille, mais sa vie à elle ne s'est pas effondrée, sa beauté ne s'est pas fanée, elle s'est

transformée et elle est plus belle que jamais. Il ne peut pas le nier, elle le charme plus qu'aucune autre jeune fille ne l'a jamais fait, plus qu'Elvire elle-même; car l'innocente religieuse, malgré toute sa beauté, était tout de même une jeune fille comme tant d'autres, l'inclination de Don Juan une aventure comme tant d'autres; mais cette jeune fille est seule de son espèce. Cette jeune fille est armée, elle ne cache pas un poignard près de son cœur, mais elle porte une armure, non visible, car sa haine ne se contente pas de discours et de fortes paroles, mais une armure invisible, et c'est sa haine. La passion de Don Juan s'éveille, Elvire doit lui appartenir encore une fois, mais cela ne sera pas. Oui, c'était une jeune fille qui connaissait son infamie, qui le haïssait, bien qu'elle n'eût pas été elle-même trompée par lui (alors Don Juan aurait été vainqueur); mais il ne peut pas conquérir cette jeune fille, toute sa séduction est impuissante. Même si sa voix était plus séduisante que sa propre voix, ses assauts plus rusés que ses propres assauts, ils ne l'impressionneraient pas; même si les anges faisaient des prières pour lui, si la Sainte Vierge consentait à être demoiselle d'honneur au mariage, tout serait en vain. Didon (157) elle-même aux enfers se détourne d'Enée qui lui avait été infidèle; Elvire, elle, ne se détournerait pas, il est vrai, mais elle se tournerait vers lui, plus froidement encore que Didon.

Cependant, cette rencontre d'Elvire avec Don Juan n'est qu'un incident passager : elle traverse la scène, le rideau tombe; mais nous, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, nous nous glissons derrière elle, car ce n'est qu'à présent qu'elle devient véritablement Elvire. Tant qu'elle est près de Don Juan, elle est hors d'elle-même; quand elle recouvre ses sens, c'est alors qu'il s'agit de penser le paradoxe. Malgré toutes les assurances de la nouvelle philosophie (158) et le courage téméraire de ses jeunes adeptes, il sera toujours très difficile de penser une contradiction. On pardonnera bien à une jeune fille de le trouver difficile. Néanmoins, c'est cette tâche qui lui a été imposée, penser que celui qu'elle aime a été un fourbe. Elle a ceci en commun avec Marie Beaumarchais, mais chacune d'elles arrive à ce paradoxe d'une manière différente. Le fait auquel Marie devait s'attacher était en lui-même tellement dialectique que la réflexion, avec toute la violence de son désir, devait s'en saisir tout de suite. Quant à Elvire, il semble que la preuve effective de la duperie de Don Juan est tellement évidente, qu'on ne voit pas bien comment la réflexion pourrait s'en saisir. C'est pourquoi elle aborde la question d'un autre côté. Elvire a tout perdu, toutefois, une vie entière l'attend et son esprit demande un viatique pour subsister. Deux possibilités se présentent: ou se soumettre à des déterminations éthiques et religieuses, ou continuer à aimer Don Juan. Dans le premier cas, elle ne présente plus aucun intérêt pour nous, nous la verrons avec plaisir se retirer dans un refuge de filles repenties ou dans tel autre endroit qu'elle préfère. Cependant, cela lui sera probablement difficile aussi, car, pour que ce soit possible, elle doit d'abord désespérer; elle a connu une fois déjà les choses religieuses, et la seconde fois les exigences seront

grandes. De plus, les choses religieuses représentent une puissance avec laquelle il est dangereux de s'engager, elle est jalouse d'elle-même et ne permet pas qu'on se moque d'elle. Son esprit fier, en choisissant le couvent, y trouva peut-être une riche satisfaction car, quoi qu'on dise, aucune jeune fille n'obtient un parti aussi brillant que celle qui épouse le ciel; et à présent, elle doit y rentrer pénitente, pleine de repentir et de contrition. Ajoutez à cela qu'il reste à savoir si elle trouvera un prêtre capable de prêcher l'Evangile du repentir et de la contrition avec autant de force que Don Juan a prêché le joyeux message du désir. Par conséquent, pour se sauver de ce désespoir, elle doit tenir à Don Juan, ce qui lui sera d'autant plus facile qu'elle l'aime encore. Une troisième issue est inimaginable; car pouvoir se consoler avec l'amour d'un autre homme, cela serait plus atroce que le pire. Elle doit donc, à cause d'elle-même, aimer Don Juan, sa légitime défense l'exige d'elle; et c'est l'éperon de la réflexion qui la force à fixer le paradoxe que voilà: pourra-t-elle l'aimer bien qu'il l'ait trompée? Alors, chaque fois que le désespoir s'apprête à la saisir, elle se réfugie dans le souvenir de l'amour de Don Juan, et afin de se sentir vraiment bien dans ce refuge, elle tente de penser qu'il n'était pas un fourbe, mais elle le fait de différentes manières; car la dialectique d'une femme est étrange, et seul celui qui a eu l'occasion de l'observer, celui-là seul peut l'imiter, tandis que le plus grand dialecticien qui ait vécu peut devenir fou en spéculant sur les moyens de la produire. Cependant, j'ai été assez heureux pour connaître un couple d'individus tout à fait remarquables à cet égard, chez lesquels j'ai pu suivre un cours complet de dialectique. C'est assez curieux, on devrait penser les trouver plutôt dans la capitale, car le bruit et la foule cachent beaucoup de choses. Mais non, si on désire en trouver des espèces de race, on trouve les plus belles dans les provinces, dans les petites villes, dans les manoirs. Celle à laquelle je pense surtout était une Suédoise, une jeune fille de la noblesse. Son premier adorateur n'a pas pu mettre plus de violence dans son désir que moi, le second, n'en ai mis dans mes efforts pour talonner le cours de ses idées intimes. Cependant, je dois à la vérité d'avouer que ce ne fut ni ma sagacité, ni mon intelligence qui m'aiguillèrent sur la piste, mais une circonstance fortuite, qu'il serait trop long de raconter ici. Elle avait vécu à Stockholm, elle y avait fait la connaissance d'un comte français et devint la victime de son amabilité infidèle. Je me la représente encore comme si je la voyais. La première fois que je la rencontrai, elle ne m'impressionnait pas réellement. Elle était encore belle, d'allure fière et noble, elle ne parlait pas beaucoup et je serais probablement parti à nouveau aussi peu renseigné qu'à mon arrivée, si un hasard ne m'avait pas mis dans la confidence de son secret. A partir de ce moment-là, elle commença à m'intéresser; elle me donnait une idée tellement vivante d'Elvire que je ne pouvais plus me lasser de la regarder. Une fois j'étais invité à une grande soirée où elle devait venir aussi; arrivé avant elle, après quelques instants d'attente j'allai regarder par la fenêtre si elle ne venait pas, et peu après sa voiture

s'arrêtait devant la porte. Elle descendit et, tout de suite, sa toilette fit une curieuse impression sur moi. Elle portait une douillette mince et légère, presque semblable au domino qu'Elvire porte au bal de l'opéra. Elle se comportait en entrant avec une dignité et une noblesse qui vraiment faisaient impression, elle était vêtue d'une robe en soie noire d'un goût parfait bien que très simple, aucune parure ne l'ornait, son cou était découvert et, sa peau étant plus blanche que la neige, je ne crois pas avoir vu un contraste aussi beau que celui de sa robe de soie noire sur sa blanche poitrine. On voit assez souvent des cous découverts, mais très rarement une jeune fille ayant vraiment une poitrine. Elle faisait la révérence à tout le monde et lorsqu'alors le maître de la maison s'approchait pour la recevoir, elle faisait une révérence très basse devant lui, mais, bien que ses lèvres s'ouvrissent pour un sourire, je n'entendais pas un mot d'elle. Sa tenue était pour moi vraie au plus haut degré, et, sachant son secret, je lui appliquais mentalement les paroles qui ont été dites au sujet de l'oracle : οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει, ἀλλὰ σημαίνει (159). J'ai appris beaucoup de choses d'elle et, entre autres, je vérifiai une observation que j'avais souvent faite : les gens qui cachent un chagrin au cours des temps trouvent un mot particulier ou une pensée particulière avec lesquels ils peuvent tout marquer, pour eux-mêmes et pour les rares initiés. Un tel mot ou une telle pensée est comme un *diminutivum* par rapport à la complexité du chagrin, comme un terme de tendresse dont on se sert pour l'usage journalier. Il se trouve souvent être en un rapport tout à fait fortuit avec ce qu'il doit marquer et doit presque toujours son origine à un pur hasard. Après avoir gagné sa confiance, après avoir réussi à vaincre sa méfiance à mon égard, méfiance due au fait qu'un hasard l'avait fait tomber en mon pouvoir, après qu'elle m'eût tout raconté, je passai souvent en revue avec elle toute la gamme de ses sentiments intimes. Mais si, parfois, elle n'y était pas disposée et qu'elle voulût pourtant me faire sentir que le chagrin occupait son esprit, elle me prenait la main, me regardait et disait: « *Moi*, je fus plus svelte qu'un jonc, lui plus magnifique que le cèdre du Liban. » Je ne sais pas où elle avait trouvé ces paroles; mais je suis convaincu que lorsqu'à la fin Charon arrivera avec son bateau pour la conduire au royaume des morts, il ne trouvera pas dans sa bouche l'obole réglementaire (160), mais sur ses lèvres ces paroles: « Moi, je fus plus svelte qu'un jonc, lui plus magnifique que le cèdre du Liban. »

Elvire ne peut donc pas découvrir Don Juan, et à présent elle n'a qu'à dénouer toute seule les complications de sa vie, elle doit se ressaisir. Elle a changé d'entourage et s'est ainsi trouvée privée aussi de l'aide qui peut-être aurait pu contribuer un peu à attirer le chagrin vers le dehors. Son nouvel entourage ne connaît rien de sa vie antérieure, ne soupçonne rien; car son aspect ne présente rien de remarquable ni d'étrange, aucun signe du chagrin, aucune enseigne annonçant aux gens la présence d'une affliction. Elle sait dominer chacune de ses expressions, car la perte de son honneur est bien capable de le lui apprendre; même si elle n'attache pas grande impor-

tance au jugement des gens, elle peut au moins leur faire grâce de leurs condoléances. Tout est ainsi en règle et c'est avec assez de certitude qu'elle peut espérer vivre sa vie sans provoquer le soupçon de la foule curieuse, qui en général est aussi stupide que curieuse. Elle est ainsi en possession légitime et indisputée de son chagrin, et ce n'est que si elle avait le malheur de rencontrer un contrebandier professionnel, qu'elle aurait à craindre un examen plus profond. Qu'est-ce qui peut bien se passer en elle? Ressent-elle du chagrin? Oh, — il faut bien le croire! Mais, comment faut-il désigner ce chagrin? Je l'appellerais une gêne; car la vie des hommes n'est tout de même pas seulement le manger et le boire, l'âme aussi exige d'être entretenue. Elvire est jeune et ses réserves de vie ont été consommées, mais il ne s'ensuit pas qu'elle meurt. A cet égard elle a tous les jours les soucis du lendemain. Elle ne peut pas s'empêcher de l'aimer et, cependant, il l'a trompée, mais s'il l'a trompée, l'amour d'Elvire a bien perdu sa force nourricière. Oui, s'il ne l'avait pas trompée, si une puissance supérieure avait arraché Don Juan, elle aurait été dans une situation que n'importe quelle jeune fille pourrait désirer; car, le souvenir de Don Juan vaudrait autrement mieux que beaucoup d'époux vivants. Abandonner son amour, serait être réduite à la mendicité, et il ne lui resterait qu'à rentrer au couvent, à la honte et à la dérision. Ah, si avec cela elle pouvait encore racheter son amour! C'est ainsi qu'elle vit. Il lui semble encore qu'elle peut supporter ce jour d'aujourd'hui encore de vivre sur les réserves qui restent; mais le lendemain — elle le craint. Alors elle réfléchit, toujours et toujours, elle cherche tous les moyens, elle n'en trouve aucun, et c'est ainsi qu'elle n'arrive jamais à s'affliger d'une manière cohérente et saine, parce qu'elle recherche toujours par quels moyens elle doit s'affliger.

« Je veux oublier, arracher son image de mon âme, descendre en moi-même comme un feu dévorant, et chaque pensée qui lui appartient sera brûlée; c'est alors seulement que je pourrai être sauvée, c'est un acte de défense légitime; si je n'arrache pas toute pensée de lui, je serai perdue, ce n'est qu'ainsi que je peux me défendre moi-même. Moi-même, — qu'est-ce que c'est que ce moi-même? misère et marasme, je fus infidèle envers mon premier amour et, à présent, je devrais le réparer en devenant infidèle envers mon second amour? »

« Non, je veux le haïr, ce n'est que dans la haine que mon âme trouvera satisfaction, ce n'est que dans la haine que je peux trouver occupation et repos. Je ferai une couronne de malédictions de tout ce qui me le rappelle, et pour chaque baiser qu'il me donna, je dirai: que tu sois dix fois maudit, et pour chaque serment d'amour qu'il me fit, je lui ferai serment de haine. Ceci sera ma tâche, mon travail, c'est à ceci que je me vouerai; le couvent m'avait bien habituée à dire mon chapelet! ainsi je resterai malgré tout une religieuse qui prie soir et matin. Ou bien, peut-être me contenterais-je de ce qu'une fois il m'a aimée, peut-être serais-je une sage jeune fille qui ne le rejettera pas avec fier mépris; à présent que je sais qu'il est un fourbe, peut-être serais-je une bonne maîtresse de maison qui saura économiser les pitances à l'infini? Non, je

le haïrai, ce n'est qu'à l'aide de la haine que je peux m'arracher à lui et me montrer à moi-même que je n'ai pas besoin de lui. Mais lorsque je le hais, est-ce que je ne lui dois rien? Est-ce que je ne vis pas grâce à lui? Car, qu'est-ce qui nourrit ma haine en dehors de mon amour pour lui? »

« Ce n'était pas un fourbe, il n'avait aucune idée des souffrances d'une femme. S'il les avait connues, il ne m'aurait pas quittée. Il était homme, il se suffisait. Mais, est-ce une consolation pour moi? Certainement, car ma souffrance et mon tourment me prouvent combien j'ai été heureuse, tellement heureuse qu'il ne peut pas l'imaginer. Pourquoi me plaindre alors, est-ce parce qu'un homme n'est pas comme une femme, qu'il n'est pas aussi heureux qu'elle lorsqu'elle est heureuse, pas aussi malheureux qu'elle lorsqu'elle est infiniment malheureuse parce que son bonheur n'avait pas de limites? »

« Est-ce qu'il m'a trompée? Non. M'avait-il promis quelque chose? Non! Mon Juan n'était pas un prétendant; ce n'était pas un malheureux voleur de poules, une religieuse ne s'abaisserait pas à ces choses-là. Il ne me demandait pas ma main, il me tendait la sienne, je la saisis, il me regardait, j'étais à lui, il ouvrit ses bras, je lui appartenais. Je m'attachais à lui, comme une plante je l'enlaçais, je reposais ma tête sur sa poitrine et je contemplais ce visage tout-puissant avec lequel il dominait le monde et qui, cependant, se reposait sur moi comme si j'étais le monde entier pour lui; comme un enfant à la mamelle je suçais la plénitude, la richesse et le bonheur suprême. Puis-je demander plus? N'étais-je pas à lui? N'était-il pas à moi? Et s'il ne l'a pas été, est-ce que pour cela je fus moins à lui? Lorsque les Dieux visitèrent la terre et s'éprirent des femmes, est-ce qu'ils restèrent fidèles alors à leurs bien-aimées? Et, pourtant, personne ne songe à dire qu'ils les trompèrent! Et pourquoi ne le dit-on pas? Parce qu'on veut qu'une jeune fille doit être fière d'avoir été aimée par un Dieu. Et qu'est-ce que sont bien tous les Dieux de l'Olympe à côté de mon Juan! Et je ne devais pas être fière? je devrais l'abaisser, je devrais l'insulter dans mes pensées, leur permettre de l'enfermer dans les chaînes des misérables et étroites lois qui valent pour les gens en général? Non, je serai fière parce qu'il m'a aimée, il était plus grand que les Dieux et je veux lui rendre honneur en me réduisant moi-même à rien. Je veux l'aimer parce qu'il m'appartenait, l'aimer parce qu'il me quittait et je suis à lui encore et pour toujours et je conserverai ce qu'il prodigue. »

« Non, je ne peux pas penser à lui; chaque fois que je veux me souvenir de lui, chaque fois que mes pensées s'approchent du réduit de mon âme où son souvenir s'abrite, c'est comme si je commettais un nouveau péché; je ressens une angoisse, une angoisse indicible, une angoisse comme celle que je ressentis au couvent lorsque je l'attendais et que les pensées m'effrayaient: le sévère mépris de la mère prieure, la punition terrible du couvent, ma faute envers Dieu. Et cependant, cette angoisse, n'était-elle pas nécessaire? Sans elle, qu'aurait été mon amour pour lui ? Car il ne m'avait pas épousée, nous n'avions pas reçu la bénédiction de l'Eglise, les cloches

n'avaient pas sonné pour nous, l'hymne ne s'était pas fait entendre et, cependant, la musique, toute la solennité de l'Eglise qu'est-ce qu'elles auraient bien pu faire, comment auraient-elles pu me disposer mieux que cette angoisse! — Mais, alors il vint, et la dissonance de l'angoisse se résolut en l'harmonie de la confiance la plus heureuse et de doux frissons seuls remuèrent voluptueusement mon âme. Devrais-je alors craindre cette angoisse, ne me le rappelle-t-elle pas, n'était-elle pas annonciatrice de son arrivée? Si je pouvais me le rappeler sans cette angoisse, non, alors ce ne serait plus me souvenir de lui. Il arrive, il commande le silence, il domine des esprits qui désirent m'arracher à lui, je suis à lui, bienheureuse en lui. »

Imaginons quelqu'un en péril de mer qui, insouciant de sa vie, veut rester à bord parce qu'il a à sauver quelque chose qu'il ne peut sauver parce qu'il ne sait au juste ce qu'il doit sauver; voilà l'image d'Elvire; elle est en péril de mer, sa perte approche, mais elle ne s'en soucie pas; elle ne s'en rend pas compte, elle est indécise et ne sait ce qu'elle doit sauver.

3. Marguerite.

Nous connaissons cette jeune fille du *Faust* de Gœthe. C'était une jeune fille bourgeoise, non pas, comme Elvire, destinée à un couvent; elle avait pourtant été élevée dans la crainte de Dieu, bien que son âme fût trop simple pour éprouver des sentiments sérieux, comme le dit Gœthe d'une manière incomparable :

Halb Kinderspiel,
Halb Gott im Herzen (161).

Chez cette jeune fille nous aimons surtout sa simplicité charmante et l'humilité de son âme pure. La première fois qu'elle voit Faust, elle se sent trop insignifiante pour être aimée de lui, et si elle effeuille la marguerite, ce n'est pas pour savoir si Faust l'aime, mais par simple curiosité; c'est par humilité, c'est parce qu'elle se sent trop insignifiante pour choisir et qu'elle se plie à l'oracle d'une puissance mystérieuse. Oui, Marguerite chérie, Gœthe nous l'a dévoilé : tu as effeuillé les pétales et tu as prononcé les paroles : il m'aime, il ne m'aime pas; pauvre Marguerite, tu peux bien continuer cette occupation et ne changer que les paroles : il me trompa, il ne me trompa pas; tu n'as qu'à cultiver un petit jardin avec cette espèce de fleurs et tu auras du travail manuel pour toute ta vie.

On a signalé que, tandis que la légende de *Don Juan* raconte qu'en Espagne seulement il séduisit 1.003 femmes, celle de *Faust* ne parle que d'une jeune fille séduite. Il est utile de ne pas oublier cette observation, car elle aura de l'importance pour ce qui suit, elle nous aidera à déterminer le caractère particulier du chagrin réfléchi de Marguerite. A première vue, on pourrait croire que la différence entre Elvire et Marguerite est celle qui existe entre deux êtres différents, ayant eu la

même expérience. En réalité elle est beaucoup plus profonde, bien que provenant moins de la différence entre deux femmes, que de la profonde différence qu'on observe entre un Don Juan et un Faust. Il doit y avoir dès le commencement une différence entre une Elvire et une Marguerite, parce qu'une jeune fille qui est capable de faire impression sur un Faust doit être essentiellement différente de celle qui fait impression sur un Don Juan; oui, même si c'était une seule et même jeune fille qui occupe l'attention des deux, un Faust serait toutefois attiré par autre chose qu'un Don Juan. La différence qui ainsi n'existait que comme une possibilité, deviendrait une complète réalité par rapport à un Don Juan ou à un Faust. Car Faust est bien une réplique de Don Juan, mais le fait même d'être une réplique le rend essentiellement différent de Don Juan, même dans le stade de la vie dans lequel on peut l'appeler un Don Juan; car reproduire un autre stade ne signifie pas seulement le devenir, mais le devenir avec tous les éléments du stade précédent en soi. Par conséquent, si même il désire la même chose qu'un Don Juan, il la désire tout de même d'une autre manière. Pour qu'il puisse la désirer d'une autre manière, cette chose doit exister aussi d'une autre manière. Il y a en lui des éléments qui rendent sa méthode différente, de même qu'il y a en Marguerite aussi des éléments qui rendent une autre méthode nécessaire. D'autre part, la méthode de Faust dépend de son désir et son désir est autre que celui de Don Juan, bien qu'il y ait entre eux une ressemblance essentielle. On croit généralement dire quelque chose de très intelligent en faisant valoir que Faust finit par devenir un Don Juan, mais cela ne signifie pas grand'chose; car ce qu'il est important de savoir, c'est dans quel sens il le devient. Faust est un démon aussi bien que Don Juan, mais il est un démon supérieur. Il n'attribue d'importance aux sensations qu'après avoir perdu tout un monde antérieur; mais la conscience de cette perte n'est pas effacée, elle reste toujours en lui, et c'est pourquoi il cherche dans les sensations un dérivatif plutôt qu'une jouissance. Son âme en doute ne trouve rien sur quoi se reposer, et alors il saisit l'amour, non qu'il y croie, mais parce qu'il y a en l'amour un élément du présent dans lequel se trouve le repos d'un instant et des visées qui délassent et qui détournent l'attention de l'inanité du doute. Son désir ne possède donc pas la « Heiterkeit » * où excelle un Don Juan. Son visage n'est pas souriant, son front n'est pas serein, et la joie n'est pas sa compagne; les jeunes filles ne dansent pas dans ses bras, il les attire par la crainte. Ce qu'il recherche n'est pas exclusivement le plaisir de la volupté, mais il désire l'immédiateté de l'esprit. De même que dans l'enfer les ombres attrapèrent un être vivant, sucèrent son sang et vécurent aussi longtemps que ce sang les réchauffa et les nourrit, de même Faust recherche une vie immédiate qui puisse le rajeunir et le fortifier. Et où la trouve-t-on mieux que chez une jeune fille, et comment peut-il mieux l'absorber en plein que dans l'étreinte

* Heiterkeit : enjouement, sérénité; en allemand dans le texte.

de l'amour? On dit qu'au Moyen Age il y avait des sorciers qui connaissaient l'art de préparer un breuvage de jouvence et qui se servaient pour cela du cœur d'un enfant innocent; c'est de ce tonique aussi que son âme exténuée a besoin, c'est la seule chose qui pour un instant puisse le rassassier. Son âme malade a besoin de ce qu'on peut appeler les primeurs d'un jeune cœur; et quel autre terme servirait mieux de comparaison avec la première jeunesse de l'âme innocente d'une femme? En disant qu'elle est comme une fleur, je ne dirais pas assez; car elle est plus, elle est une floraison; la santé de l'espérance, de la foi et de la confiance germe et fleurit en riches variétés, de doux désirs meuvent ses fines pousses et les rêves couvrent de leurs ombres sa fécondité. C'est ainsi qu'elle émeut un Faust, elle fait signe à son âme inquiète comme le ferait une île de la paix dans l'océan Pacifique. Personne ne sait mieux que Faust que c'est éphémère; il n'y croit pas, pas plus qu'à n'importe quelle autre chose; mais que cela existe, il s'en convainc dans l'étreinte amoureuse. Il n'y a que la plénitude de l'innocence et de la simplicité qui puisse le délasser un instant.

C'est dans un miroir que, dans le poème de Gœthe, *Méphistophélès* fait voir Marguerite à Faust. Ses yeux se réjouissent à sa vue, mais sa beauté n'est pas ce qu'il désire, bien qu'il en tienne compte. Ce qu'il désire est la joie pure, paisible, riche, immédiate d'une âme de femme, mais il ne la désire pas spirituellement, mais sensuellement. En un certain sens donc son désir est semblable à celui d'un Don Juan bien qu'étant tout différent. Un privat-docent quelconque qui s'est convaincu lui-même d'avoir été un Faust, — autrement il ne serait jamais parvenu à devenir un privat-docent — remarquera peut-être ici que Faust exige de la jeune fille qui doit provoquer son désir, une formation, un épanouissement intellectuel. Un assez grand nombre de privat-docents trouveront peut-être que c'est là une excellente remarque et leurs épouses ou leurs fiancées donneront leur approbation par un signe de tête. Ils n'y sont pas du tout; Faust ne désire rien moins que cela. Une jeune fille soi-disant bien élevée se trouverait dans la même relativité que lui-même et, malgré cela, n'aurait aucune importance pour lui, ne serait rien du tout. Peut-être tenterait-elle par un brin de culture ce vieux maître-ès-doute à l'entraîner avec lui dans le torrent du doute où elle désespérerait bientôt. Par contre, une jeune fille innocente se trouve dans une tout autre relativité et, par conséquent, en un certain sens elle n'est rien en face de Faust tout en étant en un autre sens quelque chose d'énorme, puisqu'elle est immédiateté. Ce n'est qu'en cette immédiateté qu'elle est le but de ses désirs, et c'est pourquoi je disais qu'il désire l'immédiateté, non spirituellement, mais sensuellement.

Gœthe a parfaitement compris tout ceci et c'est pourquoi Marguerite est une jeune fille bourgeoise, une jeune fille qu'on serait presque tenté d'appeler insignifiante. Puisque ce sera d'importance pour connaître le chagrin de Marguerite nous examinerons à présent d'un peu plus près l'influence que Faust a dû exercer sur elle. Les quelques traits que Gœthe a relevés ont naturellement une grande valeur; je crois pourtant

que pour être complet il faut imaginer une petite rectification. Marguerite, en sa simplicité innocente, comprend bien vite qu'il y a quelque chose de louche dans la foi de Faust. Gœthe le marque dans une petite scène de catéchisation (162) qui sans doute est une excellente invention du poète. Il s'agit à présent de savoir quelles répercussions cet examen peut entraîner dans leurs rapports réciproques. Faust apparaît comme le sceptique, et puisque Gœthe ne suggère rien de particulier à cet égard, il semble qu'il ait voulu laisser Faust continuer à être sceptique vis-à-vis de Marguerite aussi. Il s'est efforcé d'éviter que Marguerite prêtât attention à ces questions-là et de l'intéresser uniquement à la réalité de l'amour. Mais je crois que ce serait difficile pour Faust puisque enfin le problème a surgi et je crois que psychologiquement ce n'est pas juste. Ce n'est pas à cause de Faust que je m'attarderai davantage à cette question, mais à cause de Marguerite; car, si dans la conception qu'il s'est fait d'elle il ne s'est pas montré sceptique, le chagrin de Marguerite aura un élément de plus. Faust, donc, est un sceptique, mais il n'est pas un fat qui veut se rendre intéressant en doutant de ce que les autres croient; le doute a en lui une base objective. Ceci soit dit à l'honneur de Faust. Par contre, dès qu'il oppose son doute à celui des autres, une passion impure peut facilement s'y mêler. Dès qu'on oppose un doute à d'autres, il s'y ajoute une envie qui se réjouit de leur extorquer ce qu'ils considéraient comme acquis. Pour que cette passion de l'envie puisse s'éveiller chez le sceptique, il faut qu'on puisse parler d'une opposition de la part de l'individu en question. Là où l'on n'en peut pas parler ou là où il serait même laid de l'imaginer, là s'arrête la tentation. Et c'est le cas quand il s'agit d'une jeune fille. Un sceptique en face d'elle se trouve toujours embarrassé. Lui extorquer la foi n'est pas un rôle digne de lui; au contraire, il sent bien que ce n'est que par la foi qu'il y a en elle de la grandeur. Il se sent humilié; car, si elle est devenue indécise elle-même, il y a en elle une exigence naturelle qui veut qu'il soit son soutien. Oui, un maladroit de sceptique, un faux savant trouveraient bien de la satisfaction en extorquant sa foi à une jeune fille, de la joie en effrayant des vieilles femmes et des enfants, puisqu'ils ne peuvent pas effrayer des hommes. Mais pas Faust: il est trop grand pour cela. On peut donc partager l'avis de Gœthe et penser que Faust trahit son doute la première fois, mais je ne crois guère que cela lui arrivera une seconde fois. Ceci a beaucoup d'importance si on désire bien comprendre Marguerite. Faust voit sans difficulté que tout l'intérêt de Marguerite repose sur sa simplicité innocente; si on la lui enlève, elle n'est plus rien en elle-même, plus rien pour lui. Il faut donc conserver cette simplicité. Il est sceptique, mais comme tel il a en lui tous les éléments du croyant, car autrement il serait un mauvais sceptique. Il lui manque le point final; par là tous les éléments deviennent des éléments négatifs. Elle, par contre, possède le point final, elle a la simplicité et l'innocence. Rien donc de plus facile pour lui que de l'équiper. Ses expériences de la vie lui ont appris assez souvent que ce qu'il avançait comme des doutes paraissait aux autres des vérités positives.

A présent il trouve son plaisir en meublant l'esprit de Marguerite de la riche matière d'une doctrine, il sort toutes les parures de la foi immédiate, il trouve plaisir à en orner Marguerite parce que cela lui va si bien et qu'ainsi parée elle devient plus belle à ses yeux. Il en tire en outre l'avantage que l'âme de Marguerite se lie à la sienne d'une manière toujours plus ferme. A proprement parler, elle ne le comprend pas du tout; comme un enfant elle se lie fermement à lui; ce qui pour Faust est doute est pour elle vérité indéfectible. Mais tandis qu'il édifie ainsi la foi de Marguerite, il la sape en même temps par la base, car il devient lui-même à la fin un objet de foi pour elle, un dieu, non un être humain. Seulement, il faut que je m'efforce ici d'éviter un malentendu. Il pourrait paraître que je transforme Faust en un hypocrite ignoble. Ce n'est pas du tout le cas. C'est Marguerite elle-même qui a soulevé toute la question; Faust embrasse d'un coup d'œil la gloire qu'elle croit posséder et il voit que cette gloire ne peut pas tenir tête à son doute, mais il n'a pas le cœur de la détruire et c'est même grâce à une certaine bonhomie qu'il se conduit ainsi. L'amour de Marguerite fait qu'elle présente un intérêt pour lui et, néanmoins, elle reste presque une enfant; il condescend à sa simplicité et trouve son plaisir en observant comment elle s'approprie tout. Ceci, cependant, a les conséquences les plus déplorables pour l'avenir de Marguerite. Si Faust s'était montré à elle comme un sceptique, elle aurait peut-être plus tard pu sauver sa foi, elle aurait alors en toute humilité reconnu que les pensées sublimes et hasardées de Faust n'étaient rien pour elle, elle serait restée fidèle à ce qu'elle possédait. Par contre, à présent elle lui est redevable de la teneur de la foi et, cependant, après qu'il l'a quittée, elle comprend que lui-même n'y croyait pas. Tant qu'il était auprès d'elle, elle ne pensait pas au doute, à présent, en son absence, tout change et elle voit le doute partout, un doute qu'elle ne peut pas dominer puisque dans ses pensées se trouve toujours la circonstance accessoire que Faust lui-même n'a pas su le dominer.

Faust captive Marguerite, d'après Gœthe aussi, non pas par la séduction d'un Don Juan, mais par son énorme supériorité. C'est pourquoi, comme elle l'exprime avec tant de grâce (163), elle ne peut vraiment pas du tout comprendre ce que Faust trouve de remarquable en elle. La première impression qu'il fait sur elle est donc tout à fait accablante : en face de lui elle rentre dans le néant. Aussi ne lui appartient-elle pas comme Elvire appartient à Don Juan, car ce serait l'expression d'une existence autonome en face de lui; mais elle disparaît complètement en lui. Elle ne rompt pas non plus avec le ciel afin de lui appartenir, car cela signifierait une justification vis-à-vis de lui; insensiblement, sans la moindre réflexion, il devient tout pour elle. Mais si dès le commencement elle n'est ainsi rien du tout, en se convainquant de sa supériorité presque divine, elle devient, si j'ose m'exprimer ainsi, de plus en plus petite; elle n'est rien et n'existe que par lui. On peut dire de l'amour de Marguerite ce que Gœthe a dit quelque part de l'âme d'Hamlet (164), qui par rapport à son corps était un

germe de chêne planté dans un pot à fleurs et qui finit par faire éclater le pot. Faust, lui, est beaucoup trop grand et l'amour de Marguerite doit finir par déchirer son âme. Et le moment où ce déchirement aura lieu ne peut pas tarder à venir, car Faust sent bien qu'elle ne peut pas rester dans cette immédiateté; il ne la conduit pas alors dans les régions supérieures de l'esprit, car ce sont bien elles qu'il fuit; il la désire sensuellement, — et il la quitte.

Faust a donc quitté Marguerite. La perte est si terrible pour elle que son entourage même oublie pour un instant ce qu'autrement il oublie si difficilement, c'est-à-dire qu'elle a été déshonorée; elle repose en une défaillance complète où elle ne peut même pas estimer sa perte; même la force nécessaire pour se faire une idée de son malheur lui manque. Si cet état pouvait se maintenir, il serait impossible pour le chagrin réfléchi de se déclarer. Toutefois, les consolations de l'entourage la font peu à peu revenir à elle et donnent une impulsion à ses pensées qui ainsi se remettent en mouvement; mais, dès qu'elles se sont remises en mouvement il est facile de voir qu'elle n'est pas à même de retenir une seule de leurs méditations. Elle les écoute alors comme si ce n'était pas à elle qu'elles parlaient et aucune parole d'elles ne peut arrêter ou accélérer l'agitation de son esprit. Le problème est pour elle le même que pour Elvire; il lui faut penser que Faust a été un fourbe; mais c'est encore plus difficile parce que Faust a eu sur elle une influence beaucoup plus profonde; ce n'était pas seulement un fourbe, mais encore un hypocrite; elle n'a rien sacrifié pour lui, mais elle lui doit tout et, à un certain degré, elle possède encore ce tout, qui à présent paraît une duperie. Ce qu'il a dit, en est-ce moins vrai parce qu'il n'y a pas cru lui-même? Nullement; pour elle c'est ainsi cependant, car elle y croyait par lui.

On aurait pu croire que la réflexion aurait eu plus de difficultés à se mettre en mouvement chez Marguerite; car ce qui l'arrête est le sentiment qu'elle n'était rien du tout. Mais, il y a là une élasticité dialectique énorme. Si elle pouvait retenir la pensée qu'au sens le plus strict elle n'était rien du tout, la réflexion serait exclue et elle n'aurait pas non plus été dupée; car, lorsqu'on n'est rien il n'y a pas de rapport, et là où il n'y a pas de rapport, il ne peut non plus être question d'une duperie. A ce titre elle est au repos. Toutefois, cette pensée ne se laisse pas retenir, elle se convertit immédiatement en son antithèse. L'idée qu'elle n'était rien exprime seulement que toutes les différences finies de l'amour sont niées et elle est, par conséquent, justement l'expression de la validité absolue de son amour, ce qui implique par ailleurs la justification absolue de Marguerite. La conduite de Faust alors n'est pas seulement une duperie, mais une duperie absolue, parce que l'amour de Marguerite était absolu. Et en cet état non plus elle ne pourra se reposer; car, puisqu'il a été tout pour elle, elle ne sera pas capable de retenir cette pensée sauf par lui; mais elle ne peut pas la penser par lui parce qu'il était un fourbe.

A présent, l'entourage lui devenant de plus en plus étran-

ger, le mouvement intérieur commence. Non seulement elle a aimé Faust de toute son âme, mais il a été sa force vitale, c'est par lui qu'elle s'est formée. Il en résulte, non exactement que son âme devienne moins émue en son sentiment intime que celle d'Elvire, mais que le sentiment intime particulier devient moins ému. Elle est en train de gagner un état d'âme dominant, et le sentiment intime particulier est comme une bulle d'air qui monte de la profondeur, qui n'a pas la force de se maintenir et qui non plus n'est pas chassée par une nouvelle bulle, mais est fondue dans l'état d'âme général qui dit qu'elle n'est rien. Cet état d'âme dominant est de son côté un état qui est senti, qui ne s'exprime pas en un transport particulier, il est inexprimable, et tout essai que l'état d'âme particulier fait pour le soulever, pour le dresser, est fait en vain. C'est pourquoi l'état d'âme total résonne toujours dans l'état d'âme particulier, dont il constitue, dans son impuissance et dans sa lassitude, la résonance. L'état d'âme particulier s'exprime, mais ne soulage pas, n'allège pas, il est — je me servirai ici d'une expression de mon Elvire suédoise qui certainement est très caractéristique, bien qu'un homme la conçoive moins bien — il est un faux soupir qui trompe et non un vrai soupir qui constitue un exercice fortifiant et utile. L'état d'âme particulier n'est même pas sonore, ni énergique, l'expression de Marguerite est trop alourdie pour cela.

« Puis-je l'oublier? Mais le ruisseau, tant qu'il continue à couler, peut-il oublier la source, oublier son origine, s'en arracher? Alors, il devrait bien cesser de couler! La flèche, quelle que soit sa vitesse, peut-elle oublier la corde de son arc? Alors, sa marche devrait bien s'arrêter! La goutte de pluie, quelle que soit la durée de sa chute, peut-elle oublier le ciel d'où elle tombe? Alors, elle devrait bien se dissoudre! Puis-je devenir une autre, puis-je renaître d'une mère qui n'est pas ma mère? Puis-je l'oublier? Alors je devrais bien cesser d'exister!

« Puis-je me souvenir de lui? Ma mémoire, peut-elle me le rappeler à présent qu'il a disparu, à moi, qui moi-même ne suis qu'un souvenir de lui? Cette image pâle et embrouillée est-ce bien le Faust que j'ai adoré? Je me rappelle ses paroles, mais je ne possède pas la harpe de sa voix! Je me rappelle ses discours, mais ma poitrine est trop faible pour les remplir! Ils sonnent insignifiants pour des oreilles sourdes!

« Faust, oh! Faust, reviens, rassasie celle qui a faim, habille sa nudité, soulage celle qui languit, viens voir la solitaire! Je sais bien que mon amour n'avait aucune importance pour toi, mais tu sais bien que je ne te l'ai jamais demandé. Mon amour se prosternait en humilité à tes pieds, mon soupir était une prière, mon baiser un sacrifice d'actions de grâces, mon étreinte une adoration. Est-ce pour cela que tu me quittes? Ne le savais-tu donc pas déjà? J'ai besoin de toi, mon âme se meurt lorsque tu n'es pas auprès de moi, n'est-ce donc pas suffisant pour que tu m'aimes?

« Seigneur, qui êtes aux cieux, pardonnez-moi d'avoir aimé un être humain plus que Vous et, cependant, je le fais encore; je le sais, je commets un nouveau péché en Vous parlant ainsi.

Amour éternel, oh! que Ta miséricorde me supporte, ne me repousse pas, rends-le moi, fléchis son cœur à nouveau vers moi, aie pitié de moi, aie pitié parce qu'à nouveau je prie ainsi.

« Mais, est-ce que vraiment je peux le maudire? Que suis-je pour avoir une telle hardiesse? Est-ce que le vase de terre peut être aussi effronté envers le potier? Qu'est-ce que j'étais? Rien! Une glaise entre ses mains, une côte dont il m'a formée! Qu'est-ce que j'étais? Une pauvre herbe, et il s'inclina vers moi, il me cultiva, il fut tout pour moi, mon Dieu, la source de mes pensées, l'aliment de mon âme.

« Puis-je être affligée? Non, non! Le chagrin couvre mon âme comme un brouillard de nuit. Oh! rentre, je renoncerai à toi, je ne demanderai jamais à t'appartenir, assieds-toi seulement auprès de moi, regarde-moi pour que je puisse trouver la force de soupirer, parle-moi, parle de toi-même comme si tu étais un étranger, j'oublierai que c'est toi; parle, pour que mes larmes puissent couler. Ne suis-je donc rien du tout, pas même capable de pleurer, sauf par lui!

« Où trouverai-je paix et repos? Les pensées s'élèvent dans mon âme, l'une s'élève contre l'autre, l'une trouble l'autre. Lorsque tu étais auprès de moi, elles écoutaient tes conseils; alors, comme un enfant, je jouais avec elles, j'en tressais des couronnes et je les mettais sur ma tête, je les laissais flotter au gré du vent comme mes cheveux. A présent, effrayantes, elles m'enlacent, elles serpentent comme des vipères et oppressent mon âme angoissée.

« Et je suis mère! un être vivant demande à être nourri par moi. Celui qui souffre de la faim, peut-il rassasier celui qui a faim, celui qui meurt de soif peut-il désaltérer celui qui a soif? Deviendrai-je donc assassin? Oh! Faust, rentre, sauve l'enfant dans le sein de sa mère, même si tu ne veux pas sauver la mère! »

Ainsi ce n'est pas par un état d'âme qu'elle s'émeut, mais dans un état d'âme; mais l'état d'âme particulier ne la soulage pas parce qu'il se dissout en l'état d'âme total qu'elle ne peut pas supprimer. Oui, si Faust lui était enlevé, Marguerite ne rechercherait aucun apaisement; car, à ses yeux son sort serait enviable quand même — mais elle a été dupée. Il lui manque ce qu'on pouvait appeler la situation du chagrin, car, seule, elle n'est pas à même de s'affliger. Oui, si comme la pauvre Florine du conte (165) elle pouvait trouver accès à une grotte dont l'écho répèterait chaque soupir, chaque plainte aux oreilles du bien-aimé, alors elle y resterait jour et nuit; mais, au palais de Faust, il n'y a pas de grotte ni d'écho, et il n'a aucune oreille dans son cœur.

***

J'ai peut-être retenu votre attention trop longtemps sur ces images, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, et ceci d'autant plus que rien de visible ne vous est apparu, malgré tout ce que j'ai eu à vous dire. Ce n'est pas dû à la fausseté de mon exposé, mais à la nature même de la question et à l'astuce du chagrin.

Lorsque l'occasion favorable se présente, c'est alors que ce qui est caché se révèle. Cette occasion, nous l'avons en notre pouvoir, et, en nous séparant, nous réunirons ces trois fiancées du chagrin, nous les ferons s'embrasser l'une l'autre dans l'accord du chagrin, nous les ferons former un groupe devant nous, un tabernacle où la voix du chagrin ne se taira pas, où le soupir ne s'arrêtera pas parce qu'elles-mêmes, plus attentives et plus fidèles que des vestales, veillent à l'observation des saints rites. Devons-nous leur souhaiter le retour de ce qu'elles ont perdu? serait-ce un gain pour elles? Mais, n'ont-elles pas déjà reçu une consécration supérieure? Et cette consécration les réunira et projettera une beauté sur leur union et les soulagera dans cette union, car seul celui qui a été lui-même mordu par des vipères, connaît la souffrance de celui qui a été mordu par des vipères.

LE PLUS MALHEUREUX

Une harangue fervente aux

Συμπαρανεκρωμενοι

Péroraison aux réunions du vendredi.

Quelque part en Angleterre (166) il y a, paraît-il, une tombe qui ne se distingue pas par un monument magnifique, ni par son site mélancolique, mais par une petite épitaphe: « Le plus malheureux ». On dit que la tombe a été ouverte, mais qu'on n'y a pas trouvé trace de cadavre. De quoi faut-il s'étonner le plus: de l'absence d'un cadavre ou de l'ouverture de la tombe? Il est en vérité curieux qu'on ait pris le temps d'examiner s'il y avait quelqu'un dedans. Quand on lit un nom sur une épitaphe, on est facilement tenté de se demander comment la vie du défunt a bien pu s'écouler dans ce monde, on peut même désirer descendre dans la tombe pour s'entretenir avec lui. Mais cette épitaphe, elle est tellement suggestive! Un livre peut avoir un titre qui vous donne envie de le lire, mais un titre peut être en lui-même tellement riche d'idées et si séduisant que jamais l'on ne veut lire le livre. En vérité — pour quiconque s'est fiancé mentalement et en secret peut-être avec l'idée qu'il est lui-même le plus malheureux — cette épitaphe est, selon son état d'âme, extrêmement suggestive, émouvante ou réjouissante. Mais je peux m'imaginer un homme dont l'âme ne s'occupe pas de ces choses-là; c'était un problème posé à sa curiosité que de savoir si vraiment quelqu'un se trouvait dans la tombe. Et voilà, — la tombe était vide! L'inconnu — peut-être est-il ressuscité, peut-être a-t-il voulu se moquer des paroles du poète (167):

> — dans la tombe se trouve la paix,
> l'occupant silencieux ignore le chagrin;

ne trouva-t-il pas de repos, pas même dans la tombe? Erre-t-il peut-être à nouveau comme un vagabond sur la terre? A-t-il quitté sa maison, son foyer, ne laissant que son adresse? Ou, ne l'a-t-on pas encore trouvé, le malheureux que les Euménides (168) elles-mêmes ne poursuivent pas jusqu'à ce qu'il trouve la porte du temple et le banc des gens humblement en prière, mais que les chagrins font continuer à vivre, le malheureux que les chagrins accompagnent jusqu'à la tombe!

Et puisqu'il n'a pas été retrouvé, nous autres, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι mettons-nous en route comme des croisés, non vers le Saint-Sépulcre dans l'heureux Orient, mais vers cette triste tombe dans le malheureux Occident. Nous le chercherons près de cette tombe vide, lui le plus malheureux, certains de le trouver, car, comme les désirs des croyants soupirent après le Saint-Sépulcre, les malheureux sont attirés vers l'Occident, vers cette tombe vide, et chacun est pénétré de la pensée qu'elle lui est destinée.

Or, cette méditation ne serait-elle pas pour nous un objet digne de considération, pour nous dont l'activité, selon les saints usages de notre Société que je désire observer, est un

essai de recueillement aphoristique fortuit, pour nous qui ne pensons pas et ne parlons pas aphoristiquement mais qui vivons aphoristiquement, pour nous qui vivons ἀφορισμένοι *et segregati* (169), comme des aphorismes dans la vie, sans communion avec les hommes, pour nous qui ne participons pas à leurs chagrins ni à leurs joies, pour nous qu'on n'entend pas se mêler aux bruits de la vie mais qui sommes des oiseaux solitaires au milieu du silence de la nuit, réunis parfois seulement pour nous édifier en réfléchissant aux misères de la vie, à la longueur du jour et à la durée infinie du temps, pour nous, mes chers Συμπαρανεκρωμένοι, qui ne croyons pas au jeu de la joie, ni au bonheur des sots, pour nous qui ne croyons à rien, sauf au malheur.

Regardez, comme ils jouent des coudes, tous les malheureux en foule innombrable. Il y en a beaucoup qui se croient appelés, mais peu sont élus. Il faut établir une séparation entre eux — un mot, et la foule disparaît; car, ils sont tous des exclus et des intrus ceux qui pensent que la mort est le plus grand malheur, ceux qui devenaient malheureux parce qu'ils craignaient la mort; car nous, mes chers Συμπαρανεκρωμένοι, nous qui, comme les soldats romains (170), ne craignons pas la mort, nous connaissons un pire malheur, et avant et pardessus tout — vivre. Oui, s'il y avait quelqu'un qui ne puisse pas mourir, si ce que la légende nous raconte du Juif errant est vrai, comment hésiterions-nous à le déclarer le plus malheureux? Alors, cela permettrait d'expliquer pourquoi la tombe était vide: ce serait pour indiquer que le plus malheureux était celui qui ne pouvait pas mourir, qui ne pouvait pas parvenir à s'échapper dans une tombe. La question serait ainsi réglée, la réponse serait facile: car le plus malheureux serait celui qui ne peut pas mourir, heureux celui qui le peut; heureux serait celui qui meurt dans sa vieillesse, plus heureux celui qui meurt dans sa jeunesse, plus heureux encore celui qui meurt au moment de sa naissance; le plus heureux de tous serait celui qui ne voit jamais le jour. Mais il n'en est pas ainsi, la mort est le bonheur commun de tous les hommes, et, puisqu'on n'a pas trouvé le plus malheureux, il faut le rechercher à l'intérieur des limites ainsi tracées.

Regardez, la foule a disparu, le nombre a diminué. A présent, je ne dis pas: prêtez-moi votre attention, car je sais que je la possède; je ne dis pas: prêtez-moi vos oreilles, car je sais qu'elles m'appartiennent. Vos yeux brillent. Vous vous levez de vos places. C'est une compétition qui en vaut bien la peine, c'est un combat plus terrible encore que s'il était engagé pour la vie ou la mort; car nous ne craignons pas la mort. Mais la récompense, oui, est plus glorieuse que n'importe quelle autre dans ce monde, et plus certaine; car celui qui obtient l'assurance d'être le plus malheureux n'a pas besoin, n'est-ce pas, de craindre le bonheur, il ne subira pas à sa dernière heure l'humiliation de devoir crier : Solon, Solon, Solon! (171).

Nous ouvrons donc une libre concurrence d'où personne ne sera exclu, ni par l'âge, ni par l'état. Personne n'est exclu, sauf celui qui est heureux et celui qui craint la mort; — tout membre digne de la communauté des malheureux est bienvenu,

la place d'honneur est réservée à tout être vraiment malheureux, la tombe au plus malheureux de tous. Ma voix résonne dans le monde, écoutez-la, vous tous, qui vous appelez malheureux dans ce monde, et qui ne craignez pas la mort. Ma voix résonne en arrière dans le temps; nous ne voulons pas être assez sophistes pour exclure les défunts sous prétexte qu'ils sont morts, puisqu'ils ont vécu. Je vous en conjure, pardonnez-moi de troubler pour un instant votre tranquillité; rendez-vous à cette tombe. Je le crie trois fois et bien haut à travers le monde, écoutez, vous les malheureux; car nous n'avons pas l'intention de régler cette question entre nous, ici dans un recoin du monde. Nous avons trouvé l'endroit où elle doit être réglée : devant le monde entier.

Toutefois, avant de nous mettre à interroger chacun en particulier, rendons-nous dignes de siéger ici en juges et en compagnons de combat. Fortifions notre esprit, armons-le contre la séduction de l'oreille; quelle voix est en effet aussi insinuante que celle du malheureux, quelle voix est aussi séduisante que celle du malheureux lorsqu'il parle de son propre malheur? Rendons-nous dignes de siéger comme juges, et combattons en commun, pour ne pas perdre la vue d'ensemble, pour ne pas être déroutés par chacun en particulier; car l'éloquence du chagrin est infinie et infiniment ingénieuse. Nous allons classer les malheureux en groupes distincts et un seul de chaque groupe aura la permission de parler; nous prétendons que ce n'est pas un individu en particulier qui est le plus malheureux, mais une classe; néanmoins, nous n'hésiterons pas à décerner le nom de plus malheureux au représentant de cette classe, nous n'hésiterons pas à lui allouer la tombe.

Dans toutes les œuvres systématiques de Hegel on trouve un chapitre qui traite de la conscience malheureuse (172). On se livre toujours à la lecture de telles études avec une inquiétude profonde et des battements de cœur, tout en craignant d'apprendre ou trop ou trop peu. La conscience malheureuse est un terme qui, même accidentellement introduit dans la conversation, peut faire tourner le sang, frissonner les nerfs et à présent, intentionnellement prononcé, comme ce terme mystérieux d'un conte de Clemens Brentano (173) : *tertia nux mors est* — peut vous faire frémir comme un pécheur. Ah! heureux celui qui, après avoir écrit quelques lignes sur cette question-là, n'a plus à s'en occuper; et plus heureux encore celui qui peut écrire les lignes suivantes. Le malheureux, voilà, est celui qui d'une manière ou d'une autre possède en dehors de lui-même son idéal, sa richesse intérieure, la plénitude de sa conscience, sa vraie essence. Le malheureux est toujours absent de lui-même, jamais présent en lui-même. Mais on peut évidemment être absent dans le passé aussi bien que dans l'avenir. Avec cela tout le territoire de la conscience malheureuse est suffisamment circonscrit. Remercions Hegel pour cette délimitation bien établie et à présent, n'étant pas seulement des philosophes qui regardent ce royaume à distance, nous observerons de plus près, comme des indigènes, les différentes étapes qui s'y trouvent. Le malheureux est donc

absent. Mais on est absent lorsqu'on est dans le passé ou dans l'avenir. Il faut bien insister sur la définition; car il est évident, et la linguistique nous l'apprend aussi, qu'il y a un *tempus* qui est présent dans le passé, et un *tempus* qui est présent dans l'avenir; mais la même science nous apprend en outre qu'il y a un *tempus* qui est *plus quam perfectum* dans lequel il n'y a rien de présent, et un *futurum exactum* du même caractère. Il s'agit là des êtres qui vivent dans l'espoir et dans le souvenir. Si d'autre part on admet que, seul, l'être qui est présent en lui-même est l'être heureux, ces autres êtres-là sont bien, en un sens, c'est-à-dire en tant qu'ils ne vivent que dans l'espoir ou que dans le souvenir, des êtres malheureux. Mais, au sens strict, on ne peut pas appeler malheureux un être présent dans l'espoir ou dans le souvenir. Car, ce qu'il faut souligner ici, c'est qu'il y est présent. Ceci nous apprendra aussi qu'un seul choc, aussi dur qu'il soit, ne peut en aucun cas rendre un homme « le plus malheureux ». Un seul choc ne peut lui ravir que l'espoir et ainsi le rendre présent dans le souvenir, ou bien lui ravir le souvenir et le rendre ainsi présent dans l'espoir. Mais nous continuerons notre analyse et nous verrons alors comment il faut déterminer de plus près l'être malheureux. Nous regarderons d'abord l'être qui vit dans l'espoir. Maintenant que cet être malheureux n'est pas présent en lui-même, puisqu'il vit dans l'espoir, il devient malheureux en un sens plus strict. Un individu qui espère une vie éternelle, dans la mesure où il renonce au présent, est bien en un sens un être malheureux, mais il n'est pas malheureux au sens strict du mot parce qu'en lui-même il est présent dans cet espoir et ne se prend pas de querelle avec les éléments particuliers du fini. Par contre, s'il ne peut pas en lui-même devenir présent dans l'espoir, mais qu'il perde son espoir, puis espère à nouveau et ainsi de suite, alors il est en lui-même absent, non seulement dans le présent mais dans l'avenir aussi, et nous obtenons ainsi un type de malheureux. Il en est de même pour l'être qui vit dans le souvenir. S'il peut en lui-même devenir présent dans le passé, il n'est pas malheureux au sens strict du mot, mais s'il ne le peut pas et reste toujours en lui-même absent dans le passé, nous obtenons ainsi un type de malheureux.

Le souvenir surtout est l'élément véritable des malheureux et c'est tout naturel, parce que le passé possède la particularité curieuse d'être fini, l'avenir celle de venir et, par conséquent, en un certain sens on peut dire que l'avenir est plus proche du présent que le passé. Si donc l'être qui vit dans l'espoir doit devenir présent dans l'avenir, cet avenir doit avoir réalité ou, plutôt, il doit obtenir réalité pour lui; pour que l'être qui vit dans le souvenir puisse devenir présent dans le passé, ce passé doit avoir eu réalité pour lui. Mais lorsque l'être vivant dans l'espoir désire espérer un avenir qui pourtant ne peut avoir aucune réalité pour lui, ou lorsque celui qui vit dans le souvenir désire se rappeler un temps qui n'a eu aucune réalité, alors nous nous trouvons en face des êtres véritablement malheureux. La première supposition semble basée sur une impossibilité ou avoir le caractère de

pure folie, mais ce n'est pas le cas; car, il est bien vrai que l'être vivant dans l'espoir ne met pas son espoir en quelque chose qui n'a pas de réalité pour lui, mais il espère quelque chose qui à son escient est irréalisable. Lorsqu'un être, en perdant l'espoir, au lieu de devenir un être vivant dans le souvenir, veut continuer à vivre dans l'espoir, alors nous avons un type de malheureux. De même, lorsqu'un être, en perdant le souvenir ou en n'ayant rien dont il puisse se souvenir, ne veut pas devenir un être vivant dans l'espoir mais veut continuer à vivre dans le souvenir, alors nous avons un type de malheureux. Par exemple, si un individu se perd dans les souvenirs de l'antiquité, du Moyen Age ou de n'importe quel autre temps, mais de telle façon qu'il ait une réalité absolue pour lui, ou s'il se perd dans les souvenirs de son enfance ou de sa jeunesse et de telle façon qu'elles aient une réalité absolue pour lui, alors on ne pourrait pas l'appeler vraiment, au sens strict du mot, un être malheureux. Par contre, imaginons un homme qui n'ait pas lui-même eu d'enfance, parce que cet âge s'est écoulé sans importance véritable pour lui; plus tard, en devenant professeur par exemple, il découvre tout ce qu'il y a de beau dans l'enfance, se souvient alors de sa propre enfance et continue à la fixer dans son esprit; voilà un exemple assez approprié. Cet homme arriverait alors à reculons à découvrir l'importance de ce qui pour lui fait partie du passé et dont, néanmoins, il voudrait se rappeler l'importance. Imaginons quelqu'un qui ait vécu sans comprendre les joies de la vie ni ses douceurs et qui s'en avise à l'approche de la mort; si par malheur pour lui il ne meurt pas mais ressuscite, sans pour cela revivre sa vie, alors celui-là pourrait bien être pris en considération lorsqu'il faudra choisir le plus malheureux.

Les êtres malheureux par l'espoir ne portent jamais, comme les êtres malheureux par le souvenir, cette empreinte douloureuse. Les êtres qui vivent dans l'espoir ressentent toujours une déception moins cruelle. C'est pourquoi le plus malheureux sera toujours à rechercher parmi les êtres malheureux par souvenir.

Cependant, nous irons plus loin encore, nous nous imaginerons une combinaison des deux types décrits, tous les deux malheureux, au sens strict. L'être malheureux qui vit dans l'espoir ne peut pas en lui-même devenir présent dans l'espoir — de même que celui qui vit dans le souvenir. La combinaison ne peut être que celle-ci: ce qui l'empêche de devenir présent dans son espoir, est le souvenir, et ce qui l'empêche de devenir présent dans le souvenir, est l'espoir. Cela tient, d'un côté, à ce qu'il espère toujours ce dont il doit se souvenir; son espoir est toujours frustré, mais l'être en découvre le motif: le but n'a pas été reculé, mais a été dépassé, il a été déjà vécu ou aurait pu être vécu et est ainsi passé dans le souvenir. D'autre part, il se souvient toujours de ce qu'il aurait dû espérer, car il a recueilli dans ses pensées ce qui devrait venir, il l'a vécu intimement et il se souvient de ce qui a été ainsi vécu, alors qu'il devrait l'espérer. Ce qu'il espère se trouve donc derrière lui, ce dont il se souvient se trouve en

avant. Il ne vit pas à reculons mais, en un double sens, devant derrière. Il s'apercevra bientôt de son malheur, bien qu'il ne comprenne pas comment il se réalise. Mais pour qu'il ait tout le loisir de le ressentir, intervient le malentendu qui, d'une manière curieuse, raille à chaque instant. L'être dont nous parlons a généralement l'honneur d'être considéré comme ayant l'usage de sa raison et, cependant, il sait que s'il voulait expliquer à un seul homme ce qu'il en est de lui, il serait traité de fou. Ceci suffirait pour devenir fou et, cependant, il ne le devient pas, et en ceci se trouve justement son malheur. Son malheur est d'être venu au monde trop tôt et, par conséquent, d'arriver toujours trop tard. Il est toujours tout près du but et, à l'instant même, il en est éloigné; il découvre alors que ce qui à présent le rend malheureux, parce qu'il l'a atteint ou parce qu'il est ainsi, c'est justement ce qui, il y a quelques années, l'aurait rendu heureux s'il l'avait atteint, tandis qu'il devint malheureux de ne pas l'atteindre. Sa vie n'a aucun intérêt, comme ce fut le cas de cet Ancoeus (174) au sujet de qui les traditions et les usages disent qu'on ne sait rien de lui, sauf qu'il a donné sujet au proverbe:

πολλα μεταξυ πελει κυλίκος και κειλεος ἀκρου,

renseignement qui suffit amplement, il me semble. La vie de l'être en question ne connaît pas de repos et n'a pas de richesse intérieure; il n'est pas présent dans l'instant, pas présent dans l'avenir, car le futur a été vécu, non pas présent dans le passé, car le passé n'est pas encore arrivé. Comme Latone (175) fut chassée aux ténèbres des Hyperboréens (176), lui, l'être en question, fut chassé à la ronde jusqu'à l'île ensoleillée de l'Equateur, et ne put parvenir à faire ses couches, tout en restant toujours comme une femme en couches. Il se trouve seul dans le vaste monde, livré à lui-même, il n'a aucun contemporain avec lequel il puisse se lier, aucun passé qu'il puisse désirer, car son passé n'est pas encore arrivé, aucun avenir qu'il puisse espérer, car son avenir a déjà pris fin. Tout seul il a en face de lui le monde entier, comme ce « toi-même » avec lequel il est en conflit; car le reste du monde n'est pour lui qu'une seule personne et cette personne, cet ami inséparable et importun, c'est le malentendu. Il ne peut pas vieillir, car il n'a jamais été jeune; il ne peut pas rajeunir, car il a déjà vieilli; en un sens, il ne peut pas mourir, car il n'a jamais vécu; en un sens, il ne peut pas vivre, car il est bien mort déjà; il ne peut pas aimer, car l'amour est chose toujours présente et il n'a aucun présent, aucun avenir, aucun passé; il jouit pourtant d'un naturel aimant, et il ne hait le monde que parce qu'il l'aime; il n'a pas de passion, non qu'il en soit privé, mais parce qu'au moment où il en éprouverait une, il éprouve la passion opposée, il n'a le temps de rien faire, non que son temps soit occupé, mais parce qu'il n'a pas de temps du tout; il est impuissant, non que la force lui manque, mais parce que sa propre force le rend impuissant.

Toutefois, je pense que notre cœur sera bientôt assez trempé,

nos oreilles assez bouchées, mais non fermées. Nous avons écouté la voix pondérée de la réflexion, ressentons l'éloquence de la passion, courte, emphatique, comme celle de toute passion.

Voilà une jeune fille. Elle se plaint que son amant lui soit devenu infidèle. On ne peut pas donner suite à cela. Mais elle n'aimait que lui dans le monde entier, elle l'aimait de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses pensées — alors elle n'a qu'à se souvenir et pleurer.

Est-ce un être réel ou est-ce une image, est-ce un être vivant qui meurt, ou est-ce un mort qui vit — c'est Niobé (177). Elle perdit tout à la fois; elle perdit ce à quoi elle donna vie, elle perdit ce qui lui donna la vie; Regardez-la vers le haut, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, elle se trouve un peu plus haut que le monde, comme une stèle sur un tertre funéraire. Mais nul espoir ne lui fait signe, nul avenir ne la remue, nulle espérance ne la tente, nul espoir ne l'inquiète — désillusionnée, elle reste là, pétrifiée dans le souvenir; elle fut malheureuse un instant et sur le coup elle devint heureuse, et rien ne peut lui enlever son bonheur, le monde change mais elle ne connaît aucun changement, et le temps arrive mais pour elle il n'y a aucun avenir.

Regardez-là, — quel beau rassemblement! Une génération tend la main à l'autre! Est-ce pour la bénédiction, pour la fidèle entente, pour les danses joyeuses? C'est la famille réprouvée d'Œdipe, et le choc se propage et écrase la dernière — c'est Antigone. Toutefois, on a porté le deuil pour elle; le deuil d'une génération suffit pour une vie humaine. Elle a tourné le dos à l'espoir, elle a remplacé l'inconstance de l'espoir par la fidélité du souvenir. Soit donc heureuse, chère Antigone! Nous te souhaitons une longue vie, significative comme un profond soupir. Qu'aucun oubli ne te prive de rien! Que l'amertume journalière du chagrin te soit offerte à pleines mains!

Une figure d'homme pleine de vigueur paraît; mais, quoi, il n'est pas seul, il a donc des amis, alors, comment vient-il ici? C'est le patriarche du chagrin, c'est Job — et ses amis. Il perdit tout, mais non d'un seul coup; car, le Seigneur ôta, et le Seigneur ôta, et le Seigneur ôta. Des amis lui apprirent l'amertume de la perte; car, le Seigneur donna, et le Seigneur donna, et le Seigneur donna — et par dessus le marché une épouse peu raisonnable. Il perdit tout; car ce qu'il conserva ne présente aucun intérêt pour nous. Le respect lui est dû, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, à cause de ses cheveux gris et de son malheur. Il perdit tout, mais il avait tout possédé.

Ses cheveux sont gris, sa tête s'incline, son visage est abattu (178), son âme est inquiète. C'est le père de l'enfant prodigue. Comme Job, il perdit ce qu'il aima le plus dans ce monde, néanmoins, le Seigneur ne l'ôta pas, mais l'ennemi; il ne le perdit pas, mais il le perd; l'enfant ne lui a pas été enlevé, mais il disparaît. Il ne reste pas, couvert de cendre, auprès de son foyer; il s'est levé de là, a tout quitté pour rechercher celui qu'il a perdu; il étend ses mains, mais son bras ne le saisit pas, il appelle à haute voix, mais sa voix ne

l'atteint pas. Néanmoins, il espère bien le rejoindre à travers les brumes dans la mort même. Son espoir le rend vieux et rien ne l'attache au monde, sauf l'espoir pour lequel il vit. Ses pieds sont las, ses yeux sombres, son corps aspire au repos, son espoir vit. Ses cheveux sont blancs, son corps est décrépit, ses pieds s'arrêtent, son cœur se brise, son espoir vit. Relevez-le, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, il fut malheureux.

Quelle est cette figure pâle, veule comme l'ombre d'un mort! Son nom est oublié, beaucoup de siècles se sont écoulés depuis ces jours-là. Il fut adolescent, et plein d'enthousiasme. Il aspirait au martyre. En pensée il se vit cloué à la croix, il vit le ciel s'offrant à lui; mais la réalité lui fut trop lourde, l'exaltation prit fin, il renia le Seigneur et lui-même. Il voulut porter un monde, mais il succomba sous la tâche; son âme ne fut pas écrasée ni anéantie, elle fut brisée; son esprit fut perclus, son âme paralysée. Félicitez-le, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, il fut malheureux. Pourtant, il devint évidemment heureux, car il obtint bien ce qu'il avait désiré, il fut martyr bien que son martyre n'ait pas pris la forme qu'il avait voulu, il ne fut pas cloué à la croix, ni jeté en proie aux animaux sauvages, mais brûlé vivant, lentement consumé à petit feu.

Voilà, assise, une jeune fille pensive. Son amant lui fut infidèle — nous n'en pouvons pas tenir compte. Ma jeune fille, regardez les mines graves de l'assemblée, elle a entendu parler de malheurs plus terribles, son âme hardie demande des malheurs plus grands. — Oui, mais je l'aimais tout seul dans le monde entier, de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes pensées. — Oh! nous l'avons entendu une fois déjà, ne fatiguez pas notre patience; tu peux toujours te souvenir et regretter. — Non, je ne peux pas regretter; car il ne m'était peut-être pas infidèle, il n'était peut-être pas un fourbe. — Comment, tu ne peux pas regretter? Approche-toi, toi, l'élue des jeunes filles, pardonne au censeur sévère qui un instant a voulu te repousser, tu ne peux pas regretter, mais alors, tu peux bien espérer? — Non, je ne peux pas espérer; car, il était une énigme. — Bien, ma petite fille, je te comprends, tu es montée haut sur l'échelle du malheur; regardez-la, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, elle plane presque sur le sommet du malheur. Toutefois, il faut que tu te dédoubles, le jour tu dois espérer, la nuit regretter, ou bien regretter le jour, espérer la nuit. Sois fière, car on ne doit jamais être fier du bonheur, mais bien du malheur. Certes, tu n'es pas la plus malheureuse, mais, n'êtes-vous pas d'avis, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, que nous lui accordions un *accessit* honorable? Nous ne pouvons pas lui attribuer la tombe, mais bien la place la plus proche d'elle.

Car le voilà, lui, le délégué du royaume des soupirs, l'enfant gâté, l'élu des souffrances, l'apôtre du chagrin, l'ami silencieux de la douleur, l'amant malheureux du souvenir, troublé dans sa mémoire par la lumière de l'espoir, déçu dans son espérance par les ombres du souvenir. Sa tête est alourdie, ses genoux se dérobent sous lui et, pourtant, il ne se repose que sur lui-même. Il est las et, néanmoins, combien vigoureux; ses yeux ne paraissent pas avoir versé beaucoup de larmes, mais en

avoir bu, il y couve pourtant une flamme capable de consumer le monde entier, mais non un fragment de son propre chagrin; il est courbé, sa jeunesse pourtant lui promet une longue vie, ses lèvres sourient du monde qui se méprend sur lui. Levez-vous, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι, inclinez-vous à cet instant solennel, vous les témoins du chagrin. Je te salue, toi grand inconnu, dont je ne sais pas le nom, je te salue avec ton titre d'honneur: le plus malheureux. Salut! soit le bienvenu ici, chez toi, dans la communauté des malheureux, salut! devant la porte de l'humble et vile demeure qui, cependant, est plus fière que tous les palais du monde. Regarde, la pierre a été enlevée, l'ombre de la tombe t'attend avec sa fraîcheur délicieuse. Toutefois, le moment n'est peut-être pas encore arrivé, le chemin est peut-être long encore; mais nous te promettons de nous réunir souvent ici afin de t'envier ton bonheur. Reçois donc notre souhait, un bon souhait: que personne ne te comprenne, que tous t'envient; qu'aucun ami ne se joigne à toi, qu'aucune jeune fille ne t'aime, qu'aucune sympathie secrète ne soupçonne ta douleur solitaire; qu'aucun œil ne pénètre ton chagrin solitaire; qu'aucune oreille ne dépiste ton soupir énigmatique! Ou bien, ton âme fière dédaigne-t-elle un tel souhait compatissant, méprise-t-elle le soulagement? alors, que les jeunes filles t'aiment, que les femmes enceintes, dans leur angoisse, se réfugient auprès de toi; que les mères espèrent en toi, que ceux qui sont *in extremis* viennent se consoler auprès de toi; que les jeunes te rejoignent, que les hommes comptent sur toi; que le vieillard étende la main vers toi comme pour saisir un bâton — que le monde entier soit convaincu que tu es à même de le rendre heureux. Enfin, que tu vives content, toi le plus malheureux! Toutefois, qu'est-ce que je dis: le plus malheureux, je devrais dire le plus heureux, car ceci, n'est-ce pas justement un don de la fortune que personne ne peut s'approprier luimême? Voyez, la langue fait défaut et la pensée se trouble; car, qui est le plus heureux sinon celui qui est le plus malheureux, et qui est le plus malheureux sinon celui qui est le plus heureux, et qu'est-ce que c'est que la vie, sinon démence, et la foi sinon folie, et l'espoir sinon partie remise, et l'amour sinon vinaigre dns la blessure?

Il a disparu, et nous nous trouvons à nouveau auprès de la tombe vide. Souhaitons-lui donc la paix, le repos, et la guérison et tout le bonheur possible, et une mort proche et un oubli éternel, et aucune mémoire pour que son souvenir ne rende pas un autre malheureux.

Levez-vous, mes chers Συμπαρανεκρωμενοι! La nuit est passée, le jour recommence son activité infatigable, jamais las, semble-t-il, de se répéter éternellement et éternellement.

LES PREMIÈRES AMOURS

Comédie en un acte de Scribe (179)

traduite en danois par
J.-L. Heiberg (180)

Il avait été convenu que cet article devait paraître dans une Revue *que Frédéric Uusmann avait convenu de faire publier à des intervalles convenus. Hélas, quelle valeur attribuer à toutes les conventions humaines!*

Tous ceux qui ont eu quelquefois le désir de créer une œuvre ont sûrement remarqué que c'est une petite circonstance fortuite et extérieure qui devient l'occasion de la création proprement dite. Seuls peut-être les auteurs qui d'une manière ou d'une autre se sont enthousiasmés pour un but définitif le contesteront. Mais tant pis pour eux; par cela ils ont été privés des pôles extrêmes de toute création saine et vraie. Car l'un de ces pôles est celui qu'avec un nom traditionnel on appelle l'invocation de la muse, l'autre étant l'occasion. — Cette expression: l'invocation de la muse, peut donner lieu à un malentendu. Elle peut en effet signifier que j'appelle la muse, mais aussi que la muse m'appelle. Aucun auteur assez naïf pour croire que tout dépend de la pure volonté, de l'application et de l'énergie, ou assez impudent pour mettre en vente les créations de l'esprit, ne négligera les invocations empressées ou l'insistance effrontée. Mais cela ne sert pas à grand'chose, car aujourd'hui encore est valable ce que Wessel (181) a dit déjà au sujet du dieu du bon goût: « tout le monde l'appelle », mais « il ne vient que rarement ». Par contre, si par cette expression on veut dire que c'est la muse qui appelle, non pas nous, mais les gens dont je parle, la question a une autre importance. Tandis que les auteurs qui appellent la muse s'embarquent même si elle ne vient pas, les autres seront dans une situation différente parce qu'ils auront besoin d'un élément de plus, de ce qu'on peut appeler l'occasion, afin que ce qui est devenu une détermination intérieure puisse devenir aussi une détermination extérieure. La muse, en les appelant, les a attirés hors du monde et, à présent, ils n'écoutent que sa voix; les richesses de l'esprit s'ouvrent pour eux, mais avec une telle force que, bien que chaque mot apparaisse distinct et plein de vie, il ne semble pourtant pas leur appartenir. Ensuite, lorsque la conscience est revenue à elle au point de posséder toute la matière, alors le moment est venu qui en lui contient la possibilité de la véritable création et cependant, quelque chose manque; car il manque l'occasion qui, si on veut, est aussi nécessaire, bien qu'elle soit en un autre sens infiniment insignifiante; c'est ainsi qu'il a plu aux dieux de lier les plus grands contraires (182). C'est un secret que la réalité possède, objet de scandale aux Juifs (183), et de folie aux Grecs. L'occasion est toujours quelque chose de fortuit, et l'énorme paradoxe consiste dans le fait que le fortuit est absolument aussi nécessaire que le nécessaire. L'occasion n'est pas, en un sens abstrait, fortuite, comme elle le serait si, en un sens concret, je l'imaginais; mais elle est fortuite au sens du fétichisme et, cependant, nécessaire dans cette accidence.

Une grande confusion règne en ce qui concerne ce que dans les usages courants on appelle occasion. D'un côté, on y voit trop de choses et, de l'autre, trop peu. Toute création qui se trouve dans la détermination de la trivialité — et, hélas! cette

création surtout est à l'ordre du jour — ignore l'occasion autant que l'enthousiasme. C'est pourquoi une telle création pense qu'elle s'adapte également bien à tous les temps, et, là-dessus, on peut se déclarer d'accord. C'est pourquoi elle ignore complètement l'importance de l'occasion, c'est-à-dire, elle voit en tout une occasion, elle est comme un homme bavard qui dans les choses les plus contraires voit une occasion, dans celles dont on a entendu parler déjà, aussi bien que dans celles dont on n'a pas entendu parler, et qui y voit une occasion pour se placer lui-même, lui et son bavardage. Mais de ce fait le *punctum saliens* se trouve dissous. Par contre, il existe une création qui s'hypnotise sur l'occasion. On peut dire de la première espèce qu'elle voit une occasion en tout, et de la seconde qu'elle voit tout dans l'occasion. Par là se marque la grande communauté des auteurs de circonstance, depuis les poètes qui sont des auteurs de circonstance dans un sens plus profond, jusqu'à ceux qui, dans un sens plus strict, voient tout dans l'occasion et, par conséquent, emploient toujours le même vers, la même formule et espèrent pourtant que l'occasion sera pour eux une occasion suffisante pour toucher des honoraires convenables.

L'occasion qui, comme telle, n'est qu'accessoire et fortuite, peut quelquefois de nos jours s'essayer dans les choses révolutionnaires. L'occasion, souvent, joue entièrement au maître; elle fait pencher la balance, détermine le succès ou l'insuccès de la création et du créateur, tout selon son bon vouloir. Le poète attend que l'occasion enthousiasme et il est surpris de voir que cela n'est pas; il produit quelque chose qu'au fond de son cœur il considère comme insignifiant et il s'aperçoit que l'occasion en fait tout ce qu'il pourrait désirer; il se voit honoré et distingué de toutes les manières possibles et il sait bien qu'il ne le doit qu'à l'occasion. Nos derniers poètes s'hypnotisent sur l'occasion, ceux que nous avons décrits précédemment ignorent l'occasion et arrivent, par conséquent, toujours, et à tous égards, sans en être priés. A proprement parler, ils se divisent en deux classes: ceux qui, tout de même, donnent à entendre qu'une occasion est nécessaire, et ceux qui ne le laissent même pas soupçonner. Il s'agit dans les deux cas, bien entendu, d'une surestimation extrême de leurs propres mérites. Lorsque quelqu'un a toujours à la bouche des phrases toutes faites comme celles-ci: à cette occasion il me vient à l'idée..., à cette occasion j'en viens à penser..., etc., on peut toujours être certain qu'une telle personne s'égare dans ses propres mérites. Elle ne voit souvent dans les choses les plus importantes qu'une occasion pour placer sa petite remarque. Ceux qui ne laissent même pas soupçonner la nécessité de l'occasion peuvent être considérés comme moins vaniteux, mais plus insensés. Ils allongent infatigablement, et sans regarder ni à droite ni à gauche, le mince fil de leur palabre et, avec leurs balivernes et leurs écrits, ils produisent le même effet dans la vie que le moulin du conte (184) dont il est dit : pendant que tout ceci avait lieu, le moulin continuait son tic-tac, tic-tac.

Néanmoins, la création, même la plus parfaite, la plus pro-

fonde et la plus importante a une occasion. Celle-ci est le fin fil d'araignée, presque invisible, auquel le fruit est suspendu. Par conséquent, quand parfois l'essentiel paraît faire figure d'occasion, c'est généralement un malentendu, parce qu'alors, la plupart du temps, ce n'est qu'un côté de l'essentiel. Si on ne veut pas m'accorder cela, c'est qu'on confond occasion avec prétexte et cause. Si, par exemple, quelqu'un me demandait: quelle est l'occasion de toutes ces considérations, et qu'il soit content que je réponde: la suite, il se livrerait à cette confusion, tout en admettant que je le fais moi-même. Par contre, si en posant la question il prenait le mot occasion très au sérieux, ce serait très correct de ma part de répondre: il n'y en a aucune. Car, par rapport aux parties particulières de l'ensemble, il serait absurde d'exiger ce que par rapport à l'ensemble on aurait le droit de réclamer. Si ces considérations devaient revendiquer une occasion, elles devraient en elles-mêmes constituer un petit ensemble arrondi, ce qui serait de leur part un essai égoïste.

L'occasion est ainsi de la plus grande importance pour toute création, oui, c'est elle qui au fond en détermine la vraie valeur esthétique. Il manque toujours quelque chose aux œuvres créées sans occasion, quelque chose qui ne leur est pas extérieur (bien que l'occasion doive faire partie de l'œuvre, en un autre sens, cependant, elle n'a pas à en faire partie), mais quelque chose qui leur manque en elles-mêmes. Une œuvre pour laquelle l'occasion est tout manque également de quelque chose. Car, l'occasion n'est pas génératrice positivement, mais négativement. Une création est une production de rien; l'occasion est ce rien qui fait tout surgir. Toutes les richesses de l'esprit, la plénitude de l'idée peuvent y être et l'occasion néanmoins manquer. Ce n'est donc pas grâce à l'occasion que quelque chose de neuf s'ajoute, mais c'est grâce à elle que tout surgit. Cette modeste importance de l'occasion est exprimée aussi par le terme lui-même.

Or, il y a beaucoup de gens qui ne peuvent pas comprendre ce que je viens de dire, mais cela vient de ce qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'est au fond une création esthétique. Un avocat peut écrire son plaidoyer, un commerçant sa lettre, etc., sans soupçonner le secret qui se cache dans le mot occasion, bien qu'il commence ainsi sa correspondance: à l'occasion de votre honorée lettre...

Il y a des gens qui admettraient peut-être ce que je viens d'exposer, de même que l'importance que cela présente pour la production poétique, mais qui s'étonneraient beaucoup que je soutienne des idées semblables en ce qui concerne les comptes rendus et les critiques. Mais je crois que là justement l'occasion est de la plus grande importance et que c'est pour l'avoir ignoré que les comptes rendus en général deviennent une telle brocante, une vraie besogne d'affaires. L'occasion aura une importance, intense même, dans le monde de la critique. Et bien que dans les comptes rendus critiques on entende parler assez souvent de l'occasion, on voit aisément à quel point on est peu instruit dans cet ordre d'idées. Le critique ne semble pas avoir besoin de l'invocation de la muse; car, évidemment, ce n'est

pas une œuvre poétique qu'il produit; mais s'il n'a pas besoin de l'invocation de la muse, il n'a pas besoin non plus de l'occasion. Toutefois, on ne devrait pas oublier l'importance de la vieille maxime: que le pareil n'est compris que par le pareil.

Ce qui fait l'objet des commentaires de l'esthéticien est bien sûr quelque chose de déjà fini et il n'aura pas lui-même à créer, comme le poète. Mais, malgré cela, l'occasion a exactement la même importance. L'esthéticien qui voit sa profession dans l'esthétique et qui, de plus, voit en elle la vraie occasion, est *eo ipso* perdu. Je ne veux pas du tout dire qu'avec cela il ne puisse faire des travaux remarquables; mais il n'a pas compris le secret inhérent à toute création. Il a beaucoup trop d'un autocrate pélasgien (185) pour se réjouir, dans un étonnement enfantin, du fait bizarre que ce sont, dirait-on, des puissances étrangères qui produisent ce que l'homme pense posséder lui-même, c'est-à-dire l'enthousiasme et l'occasion. Enthousiasme et occasion sont inséparablement liés. Assez souvent dans le monde on voit que le grand, le sublime ont toujours à leur côté un petit personnage alerte. L'occasion est un tel personnage, personnage devant lequel on ne se découvrirait pas autrement, et qui n'ose pas ouvrir la bouche dans le grand monde, mais qui reste assis silencieusement avec un sourire malin sur ses lèvres et se délecte tout seul, sans lâcher un mot sur l'objet de son sourire, sans révéler qu'il sait à quel point il est important et indispensable et qui se prêterait encore moins à une discussion à ce sujet; car il sait très bien que cela n'avance à rien et qu'on saisirait seulement tous les motifs de l'humilier. L'occasion a toujours une nature équivoque et vouloir la nier ou vouloir se débarrasser de cette écharde dans la chair servirait aussi peu à l'homme que vouloir introniser l'occasion car, vêtue de pourpre et le sceptre à la main, elle fait très mauvaise figure, et on voit immédiatement qu'elle n'est pas née pour régner. Cependant, cette mauvaise route est toute proche et ce sont souvent les plus fortes têtes qui y tombent. Car lorsque quelqu'un tient assez compte de la vie pour voir comment l'être éternel se moque de l'homme en faisant paraître que quelque chose de tellement insignifiant et de subordonné, quelque chose dont on a honte presque de parler en bonne compagnie, est absolument nécessaire, il est aisément tenté de vouloir lui gâter le métier, oui, de vouloir répondre à cette raillerie : de même que Dieu se moque de la grandeur de l'homme en le forgeant dans la loi de l'occasion, c'est ainsi que lui, de son côté, se moque en représentant l'occasion comme l'essentiel et en réduisant l'autre élément à une absurdité; de cette manière, Dieu devient superflu, la notion d'une providence une folie, et l'occasion un imposteur qui plaisante Dieu aussi bien que l'homme, si bien que toute l'existence s'achève en plaisanterie, en charade, en bouffonnerie.

L'occasion est donc à la fois la chose la plus importante et la moins importante, la plus grande et la plus petite, ce qui compte le plus et ce qui compte le moins. Au fond, rien ne se passe sans occasion et, cependant, l'occasion n'a aucune part à ce qui se passe. L'occasion est la dernière catégorie, la vraie catégorie de transition de la sphère de l'idée à la

réalité. La logique devrait y réfléchir. Elle peut s'absorber tant qu'elle veut dans la spéculation immanente, s'enfoncer du néant dans la forme la plus concrète, elle n'atteindra jamais l'occasion et, par conséquent, la réalité non plus. Toute la réalité peut se trouver achevée dans l'idée, sans l'occasion elle ne devient jamais réelle. L'occasion est une catégorie du fini et il est impossible à une spéculation immanente de la saisir, car elle est trop paradoxale. On le voit également par le fait que ce qui sort de l'occasion est quelque chose de tout différent de l'occasion elle-même, ce qui est une absurdité pour toute spéculation immanente. Mais c'est aussi pourquoi, de toutes les catégories, l'occasion est la plus amusante, la plus spirituelle. Comme un troglodyte mignon, elle est partout et nulle part. Comme les elfes, elle se promène dans la vie, invisible pour tous les maîtres d'école (186) dont les gesticulations fournissent matière inépuisable de rire à celui qui croit en l'occasion. Bref, elle n'est rien et elle n'est quelque chose que par rapport à ce qu'elle occasionne, et par rapport à cela, en réalité elle n'est rien. Car, aussitôt que l'occasion serait autre chose que rien, elle serait dans un rapport immanent avec ce qu'elle produit et serait alors ou bien prétexte, ou bien cause. Si on ne se tient pas à cette idée, tout va se brouiller à nouveau.

Si, par exemple, je disais que l'occasion du présent petit compte rendu d'une pièce de Scribe fut l'exécution magistrale dont elle fut l'objet, je ferais injure à l'art de la scène; car il est bien vrai que je pouvais en écrire un compte rendu même sans l'avoir vu jouer, sans l'avoir vu jouer magistralement, oui, même si l'exécution avait été mauvaise. Dans ce dernier cas je pourrais dire avec plus de raison que la mauvaise exécution fut l'occasion. Mais à présent que je l'ai vu jouer d'une manière parfaite, la représentation scénique est pour moi beaucoup plus qu'une occasion, elle ajoute un élément très important à ma manière de voir, qu'elle ait servi à corriger mon opinion, ou à la corroborer et à la sanctionner. C'est pourquoi ma piété me défendra de dire que la représentation fut l'occasion, elle m'obligera à y voir quelque chose de plus, à avouer que sans elle je n'aurais peut-être pas compris tout à fait la pièce. Je ne me trouve donc pas dans le cas où les critiques, assez sagement ou assez stupidement, se trouvent en général lorsqu'ils commencent en parlant de la pièce pour arriver ensuite à parler séparément de l'exécution. L'exécution même est pour moi la pièce, et je ne puis assez m'en réjouir, ni du point de vue purement esthétique, ni en tant que patriote. Si je voulais montrer notre scène en sa pleine gloire à un étranger, je lui dirais: allez voir *Les Premières Amours*. La scène danoise possède un trèfle à quatre feuilles en les personnes de Mme Heiberg, MM Frydendahl, Stage et Phister (187), un trèfle à quatre qui ici apparaît dans toute sa beauté. J'appellerais cette constellation d'artistes un trèfle à quatre feuilles et, néanmoins, il me paraîtrait avoir dit trop peu, car un trèfle à quatre ne se distingue qu'en ayant quatre feuilles de trèfle ordinaire réunies sur une tige, mais notre trèfle à quatre possède cette qualité remarquable que chaque feuille, même isolée, est aussi rare qu'un trèfle à quatre feuilles et, cependant, ces

quatre feuilles réunies forment à nouveau un trèfle à quatre.

Toutefois, c'était à l'occasion de l'occasion de cette petite critique que, d'une manière générale, j'ai voulu dire quelque chose au sujet de l'occasion ou de l'occasion en général. Quel heureux hasard, d'ailleurs, que j'aie déjà dit ce que je voulais dire! Plus j'y réfléchis, plus je me rends compte que d'une manière générale rien ne se laisse dire à cet égard parce que, d'une manière générale, il n'y a aucune occasion. A ce titre je suis donc arrivé à peu près au point où je me trouvais en commençant. Le lecteur ne doit pas m'en vouloir, car ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'occasion. Il peut peut-être penser que j'aurais dû creuser toute la question avant de commencer à écrire et alors ne pas commencer avec une chose qui, après, révèle qu'elle n'est rien du tout. Toutefois, je crois qu'il doit rendre cette justice à mon procédé, que grâce à lui il a pu se convaincre d'une manière plus concluante, que l'occasion, d'une manière générale, est quelque chose qui n'est rien. Plus tard, peut-être, il y pensera à nouveau, lorsqu'il se sera convaincu qu'il y a d'autres choses dans le monde au sujet desquelles on peut dire beaucoup en croyant qu'il s'agit de quelque chose et qui, cependant, sont telles qu'après en avoir parlé, on constate qu'elles ne sont rien du tout. Il faut donc considérer ce qui a été dit ici comme quelque chose de superflu, comme un titre superflu qui sera laissé de côté lorsque l'ouvrage sera relié. Par conséquent, je ne sais pas terminer autrement qu'en adoptant la méthode laconique et inimitable dont se sert, comme je le vois, le professeur Poul Möller (188) qui termine l'introduction de son excellent compte rendu des *Extrêmes* avec ces mots: ici se termine l'introduction.

En ce qui concerne l'occasion spéciale de la présente petite critique, elle se trouve en rapport avec mon insignifiante personnalité et elle ose donc se recommander au lecteur avec la particularité normale d'être insignifiante. La pièce de Scribe: *Les Premières Amours,* a touché ma vie personnelle de bien des façons et par ce contact elle a occasionné le présent compte rendu qui est donc, au sens le plus strict, enfant de l'occasion. Moi aussi, j'étais jeune autrefois, j'étais rêveur, j'étais amoureux. Je connaissais depuis longtemps la jeune fille objet de mes désirs, mais les circonstances différentes de nos vies nous faisaient rencontrer rarement. Nous pensions d'autant plus souvent l'un à l'autre. Nous nous occupions chacun l'un de l'autre, et cela nous rapprochait et nous éloignait à la fois. Car, dans nos rencontres, nos rapports étaient si pudiques et si timides que nous étions beaucoup plus éloignés l'un de l'autre que lorsque nous ne nous voyions pas. Séparés à nouveau et ayant oublié ce qu'il y avait de désagréable dans cette timidité réciproque, notre rencontre prenait sa pleine importance et dans nos rêves nous commencions à l'endroit même où nous avions lâché. C'était du moins ce qui m'arrivait, et plus tard j'ai appris que la bien-aimée avait eu la même expérience. Je n'avais aucune chance de me marier avant longtemps : notre entente ne rencontrait d'autre part aucun obstacle qui puisse nous exciter, et nous étions donc amoureux de la manière la plus innocente du monde. Avant que je puisse penser à déclarer

mes sentiments, un oncle riche dont j'étais le seul héritier devait mourir. Cela aussi me paraissait beau; car dans tous les romans et comédies que je connaissais, je trouvais le héros dans une situation pareille, et la pensée d'être une figure poétique me plaisait. C'est ainsi que ma belle vie poétique s'écoulait, lorsqu'un jour je lus dans le journal qu'on allait jouer une pièce intitulée: *Les Premières Amours*. J'ignorais l'existence de cette pièce, mais le titre me faisait plaisir et je décidai d'aller au théâtre, les premières amours, — pensai-je — sont justement l'expression de tes propres sentiments. Ai-je jamais aimé une autre jeune fille qu'elle, mon amour ne remonte-t-il pas à mes premiers souvenirs, pourrai-je jamais penser à en aimer une autre ou à la voir réunie à un autre? Non, elle sera ma femme ou je ne me marierai jamais. C'est pourquoi le mot « le premier » est si beau. Cela indique la primordialité dans l'amour, car ce n'est pas dans le sens numérique qu'on parle d'un premier amour. Le poète aurait pu dire aussi bien: le vrai amour, ou il aurait pu intituler la pièce ainsi : le premier amour est le vrai amour. Cette pièce, à présent, m'aidera à me comprendre, elle me donnera l'occasion d'ouvrir une perspective profonde en moi-même; on appelle les poètes des pasteurs parce qu'ils expliquent la vie; ils ne sont pas compris par la foule, mais seulement par ceux qui ont un cœur sensible. Pour eux le poète est un barde enthousiaste qui partout montre la beauté, mais avant et par-dessus tout témoigne de celle de l'amour. Cette pièce, par sa force poétique, fera éclore l'amour dans mon cœur, fera éclater sa fleur comme la fleur de la passion. Hélas! j'étais très jeune alors. Je ne comprenais guère ce que je disais, et cependant, je le trouvais fort bien dit. La fleur de l'amour doit s'ouvrir avec éclat, les sentiments feront sauter par force ce qui les retient, comme le fait le champagne. Cette expression avait du cran, elle était pleine de passion et j'en étais assez content. C'était bien cela, car, n'est-ce pas, je voulais dire que la fleur de l'amour devait s'ouvrir comme une fleur de passion. C'était ce qu'il y avait de bien dans la remarque, car l'amour s'ouvre généralement avec le mariage et si on veut appeler celui-ci une fleur, il est tout indiqué de l'appeler une fleur de la passion. Mais revenons à ma jeunesse. Le jour où la pièce devait être jouée était arrivé, j'avais obtenu un billet, mon âme était solennellement disposée et, avec une agitation fébrile, heureux et plein d'attente, je courais au théâtre. En entrant je jette un regard vers le premier balcon, et qu'est-ce que je vois? Ma bien-aimée, la maîtresse de mon cœur, mon rêve, elle était là. Sans le vouloir je me retire un peu vers l'obscurité du parterre afin de la regarder sans être vu. Comment était-elle venue ici? elle avait dû arriver en ville le jour même et je ne le savais pas, et, à présent, — ici au théâtre. Elle devait voir la même pièce. Ce ne pouvait pas être un hasard, mais une providence, une bienveillance de la part du dieu aveugle de l'amour. Je m'avançais, nos yeux se rencontraient, elle me remarquait. Il n'était pas question de m'incliner devant elle, de lui parler, bref, il n'y avait rien qui pouvait me troubler. Mon exaltatation s'épanchait. Nous nous rencontrions à mi-chemin, comme des

êtres transfigurés nous nous tendions la main, nous planions comme des esprits, comme des génies dans le monde de la fantaisie. Ses yeux se reposaient tendrement sur moi, un soupir soulevait sa poitrine, c'était pour moi, elle m'appartenait, cela je le comprenais. Je n'avais pourtant aucun désir de courir à elle, de me jeter à ses pieds, cela m'aurait mis dans l'embarras; mais ainsi éloigné, je sentis la beauté de l'amour que j'éprouvais pour elle et de l'espoir, toujours possible, d'être aimé d'elle. La symphonie était terminée. Le lustre disparaissait dans son enclos, mes yeux suivaient son mouvement, pour la dernière fois il jetait une lueur sur le balcon et sur elle. Un crépuscule se répandait dans la salle et cet éclairage me paraissait plus beau encore, plus romanesque. Le rideau se levait. En la fixant de mes yeux, j'avais encore une fois l'impression de me plonger dans un rêve. Je me retournais, la pièce commençait. Mais je ne voulais penser qu'à elle, qu'à mon amour; tout ce qui était dit en l'honneur du premier amour, je voulais l'appliquer à elle, à nos rapports. Personne dans le théâtre entier peut-être ne pouvait comprendre mieux que moi — et elle, peut-être — le sens des divines paroles du poète. Je me sentais plus fort déjà en pensant à la puissante impression que j'allais recevoir, je sentais que j'aurais le lendemain le courage de donner libre cours à mes sentiments intimes, qui ne pouvaient pas porter à faux sur elle; je lui rappellerais, par une seule allusion, ce que nous avions vu et entendu ce soir-là, et le poète devait ainsi venir à mon aide, la rendre plus réceptive, moi plus fort et plus éloquent que jamais. — Je voyais et j'écoutais — et j'écoutais encore — et le rideau tombait. Le lustre quittait à nouveau sa cachette céleste, le crépuscule disparaissait, je regardais vers le balcon — toutes les jeunes filles paraissaient gaies, ma bien-aimée aussi, ses yeux étaient remplis de larmes, car elle avait ri beaucoup, sa poitrine s'agitait encore, le rire s'était accru au point de prendre le dessus. Heureusement qu'il m'était arrivé la même chose. Nous nous rencontrions le lendemain chez ma tante. Notre timidité habituelle avait disparu, une gaieté joviale l'avait remplacée. Nous nous moquions un peu l'un de l'autre car, grâce au poète, nous nous étions compris l'un l'autre. On donne le nom de prophète (189) à un poète parce qu'il prédit l'avenir. Nous nous sommes expliqués. Néanmoins, nous ne pouvions pas nous décider à réduire le passé à néant. Alors, nous nous sommes liés par une promesse solennelle. De même qu'Emmeline et Charles dans la pièce se promettent de contempler la lune, nous nous sommes promis d'aller voir la pièce chaque fois qu'on la jouerait. J'ai fidèlement tenu parole. Je l'ai vu jouer en danois, en allemand, en français, à l'étranger et au Danemark, et je ne me suis pas lassé de son esprit inépuisable dont personne ne comprend mieux que moi la vérité. Et ce fut la première occasion de cette petite critique. A force de la voir si souvent, je devenais à la fin créateur par rapport à cette pièce. Cette création restait partiellement dans ma tête et je ne notais que quelques réflexions sur le papier. Cette occasion peut donc être considérée comme l'occasion de la possibilité intellectuelle de cette critique.

Je n'aurais peut-être pas poursuivi l'idée si une nouvelle occasion ne s'était offerte. Un rédacteur d'une de nos *Revues* s'adressait à moi, il y a quelques années, en me demandant un petit article. Son éloquence extraordinaire était susceptible de capturer les âmes et, aussi, elle capturait la mienne en lui faisant faire une promesse. Cette promesse était donc également une occasion; mais c'était une occasion en général et elle ne pouvait produire qu'un effet peu libérateur sur moi. J'étais dans l'embarras d'un candidat en théologie auquel on donnerait toute la Bible pour choisir lui-même son texte. Mais j'étais lié par ma promesse. Pénétré de beaucoup d'autres pensées, mais aussi de celle de ma promesse, je fis une petite excursion en Séeland. Arrivé à l'étape où j'avais l'intention de passer la nuit, je priai le valet de m'apporter tout ce que son patron pourrait trouver de livres, demande dont j'ai pris l'habitude. Je me suis toujours conformé à cette coutume et j'en ai souvent profité parce qu'on découvre quelquefois tout à fait par hasard des choses qui autrement n'auraient peut-être jamais attiré votre attention. Ce ne fut pas le cas cette fois-là, car le premier livre qu'on m'apporta était — *Les Premières Amours*. Cela me frappa, car il est rare de trouver des livres de théâtre à la campagne. Mais, j'avais perdu ma foi dans le premier amour et, d'ailleurs, je ne crois jamais à ce qui se présente d'abord. A l'étape suivante je voulus rendre visite à un de mes amis qui habite cette ville. Il était sorti; on me pria d'attendre dans son cabinet de travail. En m'approchant de son bureau, j'aperçois un livre ouvert — c'est le théâtre de Scribe, ouvert aux *Premières Amours*. Alors il me sembla que le sort en était jeté. Je me décidai à remplir ma promesse et à écrire un compte rendu de cette pièce. Et afin de m'affermir définitivement dans ma décision, un curieux hasard voulut que mon ancien, mon premier amour, qui habitait aux environs, fût arrivé en ville, non dans la capitale, mais dans la petite ville où je me trouvais. Je ne l'avais pas vue depuis assez longtemps et, à présent, je la trouvais fiancée, heureuse et joyeuse, à tel point que j'avais plaisir à l'observer. Elle me faisait comprendre qu'en vérité elle ne m'avait jamais aimé et que son fiancé était son premier amour; ensuite elle me racontait la même histoire qu'Emmeline, que seul le premier amour est le vrai amour. Si ma décision n'avait pas été définitve auparavant, elle le devenait à présent. Il fallait tout de même comprendre la signification de « premier amour ». Ma théorie commençait à chanceler, car « mon premier amour » était intangible sur ce point que son amour actuel était le premier.

Il y avait assez de motifs; l'article, à part la dernière phrase et quelques propositions à intercaler par-ci par-là, fut bientôt prêt. Mon ami, le rédacteur, me poussait sévèrement et avec une ténacité digne même d'une Emmeline, il me rappelait ma promesse. Je lui expliquai que l'article, sauf quelques détails, était prêt et il me montra sa satisfaction. Mais, à mesure que le temps s'écoulait, ces mouches devenaient des éléphants, des difficultés insurmontables. Ajoutez à cela que tout en écrivant j'avais oublié que l'article devait être publié. Dans cet esprit j'avais écrit déjà plusieurs petits articles, sans les faire publier.

Mon ami se lassait de m'entendre dire que l'article était prêt, et de ne pouvoir pourtant obtenir le manuscrit. Je me lassai de ses fréquentes demandes et j'envoyai au diable toutes les promesses. Alors, par manque d'abonnés, sa revue cessa de paraître et, affranchi de toute promesse, je rendis grâce aux dieux et je me sentis soulagé à nouveau.

Voilà l'occasion qui faisait que ce compte rendu voyait le jour, comme une réalité pour moi-même, comme une possibilité pour mon ami le rédacteur, possibilité qui toutefois plus tard devint une impossibilité. Une année s'écoula à nouveau et pendant ce temps j'avais vieilli d'un an exactement. Ce n'est pas particulièrement extraordinaire, bien sûr, car ce qui m'était arrivé est sans doute arrivé à beaucoup d'autres. Mais une année peut quelquefois avoir plus d'importance qu'une autre, importance qui n'a aucun rapport avec le fait d'avoir vieilli d'un an. Et ce fut le cas ici. A la fin de cette année-là j'abordais une nouvelle étape de ma vie, un nouveau monde d'illusions qui n'est l'apanage que des jeunes gens. Lorsqu'on appartient à la « secte des lecteurs », lorsque, d'une manière ou d'une autre, on se fait remarquer comme un lecteur assidu et attentif, les autres commencent de plus en plus à tenir pour probable qu'un brin d'auteur puisse en sortir, car, comme le dit Hamann (190) : « aus Kindern werden Leute, aus Jungfern werden Bräute, aus Lesern werden Schriftsteller ». Une vie en rose commence alors, qui a beaucoup de ressemblance avec la première jeunesse d'une jeune fille. Des rédacteurs et des éditeurs commencent à vous faire la cour. C'est une période dangereuse, car les paroles des rédacteurs sont pleines de séduction et bientôt on tombe sous leur domination, mais ils ne font que nous tromper, nous autres, pauvres enfants, et alors, oui alors c'est trop tard. Prenez garde, jeunes gens, ne fréquentez pas trop les pâtissiers et les restaurateurs, car c'est chez eux que les rédacteurs tendent leurs filets. Et lorsqu'ils aperçoivent là un jeune homme innocent qui vide son sac en débitant ses petites histoires, qui ne sait pas du tout si ce qu'il dit a de la valeur ou non, mais qui se réjouit seulement de donner libre cours à ses paroles, en écoutant en même temps les battements de son cœur, des battements très doux, — alors une figure sombre s'approche de lui et cette figure, c'est un rédacteur. Il a l'oreille fine et il entend immédiatement si ce qu'on dit peut faire un joli effet ou non, une fois imprimé. Alors il tente le jeune homme, il lui montre qu'il est inadmissible de jeter ainsi les perles aux pourceaux, il lui promet de l'argent, de la puissance, de l'influence, même auprès du beau sexe. Le cœur est faible, les paroles du rédacteur sont belles, et bientôt il est capturé. Alors il ne recherche plus les endroits solitaires pour soupirer, il ne court pas joyeusement vers les champs libres de la jeunesse pour s'y bercer de ses mots, il est silencieux, car celui qui écrit ne parle pas. Pâle et froid, il reste dans son cabinet de travail, il ne change pas de couleur aux baisers des idées, il ne rougit pas comme la jeune rose lorsque la rosée pénètre son calice, il n'a plus de sourire, plus de larmes, ses yeux suivent tranquillement la marche de la plume sur le papier, car il est auteur et il n'est plus jeune.

Ma jeunesse aussi a été exposée à des tribulations pareilles. Toutefois, je crois pouvoir me donner ce témoignage que ma résistance a été valeureuse. Ce qui me l'a facilitée, c'est que mon expérience a été faite dans un très jeune âge. Le rédacteur qui reçut ma première promesse fut très aimable envers moi, mais il me parut toujours que ce fut une faveur, un honneur qui m'échut, qu'on voulût bien accepter un article de ma main en me choisissant parmi les jeunes équipes et en pensant: avec le temps il peut sans doute réussir; qu'il s'essaye, c'est un encouragement pour lui que de lui témoigner cet honneur. La tentation ne fut donc pas très grande, j'appris pourtant les conséquences terribles d'une promesse. Jeune homme, je fus ainsi extraordinairement armé contre la tentation et j'osai, par conséquent, aller assez fréquemment chez les pâtissiers et les restaurateurs. Le danger devait venir d'un autre côté et, d'ailleurs, il ne tarda pas à venir. Le hasard voulut qu'un de mes amis pâtissiers se décida à devenir rédacteur; on trouvera son nom sur le titre de cette *Revue*. Cette idée à peine conçue et le nécessaire ayant été arrangé avec l'éditeur, il s'installa un soir à son bureau de travail et la nuit entière il écrivit — des lettres sollicitant des articles de toutes sortes de gens. Je reçus une de ces lettres, rédigée dans les termes les plus obligeants et offrant des chances inouïes. Je résistai hardiment, mais je lui offris librement mes services pour ajouter un peu aux articles qu'il recevrait ou pour les raccourcir un peu. Il s'occupa assidûment lui-même à écrire le premier article de préface pour la revue. Cet article étant presque terminé il eut la bonté de me le montrer. Nous passâmes une matinée agréable ensemble, il parut content de mes remarques et modifia quelque chose çà et là. L'ambiance était excellente, nous mangions des fruits et des confitures, nous buvions du champagne; je pris plaisir à lire son article et mes remarques semblèrent le satisfaire et, voilà que ma mauvaise étoile voulut qu'en m'inclinant pour prendre un abricot, je renverse l'encrier sur tout le manuscrit. Mon ami eut un accès de fureur. « Tout est gâché; le premier numéro de ma *Revue* ne peut plus paraître à l'époque convenue, mon crédit est ruiné, les abonnés se retireront; tu ne sais pas quel travail il faut pour trouver des abonnés! et, lorsqu'on les a eus, ils sont pourtant infidèles comme des mercenaires et profitent de toute occasion pour décamper. Tout est perdu, il n'y a qu'une chose à faire, c'est que tu me donnes un article. Je sais que tu as des manuscrits chez toi, pourquoi ne veux-tu pas les faire imprimer, tu as bien ton compte rendu des *Premières Amours*, donne-le moi, je le terminerai; je te prie, je te conjure, au nom de notre amitié, de mon honneur, de l'avenir de ma revue. »

Il reçut l'article et c'est ainsi que mon encrier fut l'occasion de ce que mon compte rendu devint une réalité qui à présent — et je le dis avec horreur — est *publici juris* (191).

Si en quelques mots il fallait indiquer le mérite de la comédie moderne, et en particulier de celle de Scribe, par rapport à la comédie ancienne, on pourrait peut-être le définir ainsi :

la valeur personnelle de la figure poétique devient commensurable avec le dialogue, les élucubrations du monologue sont rendues superflues; la valeur de l'action dramatique devient commensurable avec la situation, les renseignements romanesques deviennent superflus; et, enfin, le dialogue devient audible dans la transparence de la situation. Aucun renseignement n'est alors nécessaire pour orienter le spectateur, aucun arrêt dans le développement de la pièce n'est nécessaire pour donner place à des indications à mots couverts et à des à-côtés. C'est ainsi que cela se passe dans la vie où à chaque instant on a besoin de notes explicatives; mais dans la poésie cela ne doit pas se passer ainsi. Alors le spectateur peut tranquillement goûter la vie dramatique et la recueillir sans être interrompu. Tout en paraissant ainsi demander moins de travail personnel de la part du spectateur, le drame moderne, toutefois, en exige d'une autre manière peut-être davantage, ou plutôt il ne l'exige pas, mais il se venge si on l'oublie. Plus la forme dramatique ou la structure du drame est imparfaite, plus souvent le spectateur sera aiguillonné et se réveillera s'il dort. Lorsqu'on va cahin-caha sur une route médiocre où tantôt la voiture se heurte contre une pierre, tantôt les chevaux restent pris dans les taillis, on n'a pas grande chance de dormir. Mais, par contre, si la route est une route de tout repos, on peut avoir tout loisir pour regarder autour de soi, mais aussi plus de chance pour s'endormir sans gêne. Et c'est ainsi que cela se passe dans le drame moderne, tout marche si vite et si facilement que le spectateur rate beaucoup de choses à moins qu'il n'y apporte un peu d'attention. Une pièce en cinq actes du vieux répertoire et une pièce en cinq actes du répertoire moderne se jouent en un temps égal; mais il reste à savoir si ce qui s'y passe est aussi équivalent.

S'étendre davantage sur ce thème pourrait bien présenter un certain intérêt, mais non pour ce compte rendu; démontrer plus en détail ce thème en ce qui concerne le théâtre de Scribe pourrait bien avoir son importance, mais je crois que des observations plus précises sur le petit chef-d'œuvre qui est l'objet de ce commentaire suffiront. Je m'arrête à cette pièce d'autant plus volontiers qu'on ne peut pas nier que dans d'autres drames de Scribe on ne trouve pas toujours cette perfection, parce que la situation parfois devient somnolente et le dialogue trop exclusivement verbal. *Les Premières Amours*, par contre, sont une pièce sans défauts, tellement parfaite qu'elle seule devrait rendre Scribe immortel.

Examinons d'abord de plus près les personnages de cette pièce, chacun à part, pour voir plus tard comment l'auteur a su révéler leurs individualités dans les répliques et les situations bien que toute la pièce ne soit qu'une esquisse.

Dervière riche maître de forges et veuf, na qu'une fille unique, « une petite fille de 16 ans ». Il exige d'être considéré comme un brave et honnête homme, très fortuné, et il nous faut sans doute respecter cette exigence. Mais toute tentative qu'il fera pour être un homme, pour être un père « qui montrera du caractère et qui ne cédera pas » doit être considérée comme ratée. Cette tentative est également mise en échec par sa fille,

sans l'acquiescement et l'approbation de qui il n'osera guère se considérer comme un être raisonnable. « Il n'est pas fort et n'a pas l'habitude de dissimuler avec sa fille », et il a des dispositions exceptionnelles pour comprendre la plaisanterie, car les caprices de sa fille jouent sans cesse à colin-maillard avec sa dignité paternelle.

Emmeline, sa fille unique, a aujourd'hui 16 ans. Jeune fille jolie et charmante, mais fille de Dervière et élevée par la tante Judith. Celle-ci l'a élevée et formée à l'aide de romans, et la fortune du père a permis de conserver cette formation à l'abri des réalités de la vie. Tout dans la maison obéit à ses caprices dont on apprend la versatilité par le monologue du domestique Lapierre dans la scène III. Remplie de la culture de Judith, elle a vécu dans la maison du père sans connaissance particulière du monde, et elle n'a pas manqué d'occasions pour s'envelopper elle-même d'un tissu de sentimentalité. Elle a été élevée avec son cousin Charles, qui fut son camarade de jeu, son tout, le supplément nécessaire des romans de la tante. C'est avec lui qu'elle a vécu ce qu'elle avait lu et, lorsqu'à un âge très tendre il l'a quittée, c'est sur lui qu'elle a tout reporté. Leurs chemins se séparent, à présent ils vivent loin l'un de l'autre, réunis seulement par « une promesse sacrée ».

Charles a la même formation romanesque que sa cousine, mais non les mêmes conditions d'existence. A un âge très tendre il a été envoyé à l'étranger, il ne reçoit que mille écus par an (voir scène VI) et il se voit donc bientôt forcé de tirer parti, si possible, de son éducation. Ses efforts à cet égard ne paraissent pas avoir très bien réussi, bientôt les réalités l'ont réduit, lui et ses théories, *in absurdum:* le Charles qui promettait beaucoup est devenu un libertin, un raté, un génie manqué. Une telle figure possède au fond tant de force dramatique qu'on ne comprend pas pourquoi on s'en sert si rarement. Un griffonneur de l'art dramatique aura aisément envie de la comprendre d'une manière tout à fait abstraite: comme un raté quelconque. Scribe a évité l'écueil, mais aussi il n'est pas un griffonneur, mais un virtuose. Pour qu'une figure pareille présente de l'intérêt il faut qu'on soupçonne toujours comment cela a pu arriver; car dans un sens plus strict que pour d'autres hommes, il possède une pré-existence. Il faut qu'on découvre celle-ci dans ses manquements et qu'on comprenne ainsi comment il a pu se dépraver. C'est plus aisé à dire qu'à faire et on ne peut pas assez admirer la virtuosité avec laquelle Scribe sait le faire percer, non en des monologues éternels, mais dans les situations. Charles, en somme, est peut-être l'une des figures les plus géniales que Scribe ait produites pour la scène; chacune de ses répliques vaut de l'or et, cependant, l'auteur ne l'a qu'esquissé rapidement. Charles n'est pas du tout une abstraction, il n'est pas un nouveau Charles, on comprend immédiatement comment il est arrivé à ce point, on aperçoit en lui la conséquence des prémices de sa vie.

Le produit d'une éducation romanesque peut être de deux sortes. Ou bien l'individu s'enfonce de plus en plus dans l'illusion, ou bien il s'en dégage et perd sa foi en elle, mais gagne foi dans la mystification. L'individu est caché à lui-même dans

l'illusion, dans la mystification il est caché à d'autres, mais dans les deux cas le résultat est dû à sa formation romanesque. Pour une jeune fille le plus naturel est de s'enfoncer dans l'illusion, c'est ainsi que l'auteur a traité Emmeline et sa vie à cet égard a été favorisée. Il en est autrement en ce qui concerne Charles. Il a perdu l'illusion; mais bien que les réalités de la vie l'aient acculé de bien des façons, il n'a cependant pas entièrement oublié sa formation romanesque. Il croit qu'il peut mystifier. Par conséquent, lorsqu'Emmeline parle de sympathies qui sont bien au-dessus de la portée du père (192), on entend tout de suite la liseuse de romans; mais dans les répliques de Charles on ne trouve pas moins de réminiscences justes de sa formation. Il a une haute idée de ses dons exceptionnels de mystification; mais cette foi en la mystification est aussi romanesque que l'exaltation d'Emmeline. « Après huit ans de courses il revient incognito...; il a de l'esprit naturel et de la lecture et il sait qu'il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles..., pourvu qu'ils ne vous connaissent pas... c'est de rigueur. » On entend tout de suite le héros de roman. Ce serait tout naturel si Charles se faisait fort par son adresse de duper un niais tel que son oncle; mais ce n'est pas à cela que Charles aspire, il parle d'oncles en général, de cinq à six moyens en général et de la condition en général de rester inconnu. Sa foi en la mystification est donc aussi fantaisiste que l'illusion d'Emmeline et, chez tous les deux, on reconnaît l'école de Judith. L'exaltation de Charles à cet égard est bien illustrée par le fait que, malgré toutes ses excellentes théories, il ne sait inventer rien de lui-même et qu'il doive se laisser conseiller par Rinville qui n'est rien moins que romanesque (193). Sa foi dans la mystification est donc aussi inféconde que celle d'Emmeline dans l'illusion et c'est ainsi pourquoi l'auteur les a fait arriver tous les deux au même résultat, c'est-à-dire au résultat contraire à celui vers lequel ils pensaient tendre, car la sympathie d'Emmeline et la mystification de Charles ont pour effet justement le contraire de ce qu'ils avaient prévu. J'en parlerai plus tard.

Bien que ce soit au détriment de l'illusion que Charles ait gagné la foi en la mystification, il en a cependant gardé un peu, et c'est là le second élément par lequel on reconnaît dans le Charles raté l'élève de Judith et le camarade de jeu d'Emmeline. Si misérable et si futile qu'ait été sa vie, il arrive, en la transfigurant, à la concevoir romantiquement. Lorsque dans sa jeunesse il partit pour l'étranger, il était selon ses propres paroles: « un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, entraîné dans des aventures toujours aimables, mais quelquefois trop fortes ». L'histoire même de Paméla a, à ses yeux, un aspect romantique bien que le spectateur ne puisse manquer de sentir qu'en vérité Charles a été trompé. On comprendra aisément pourquoi je signalais l'influence dominante de la mystification sur Charles; car l'illusion dans laquelle il se trouve est au fond une illusion concernant ses aptitudes de mystificateur. Là encore, le héros de roman est visible. Il y a en Charles une vérité sans pareille. Un tel raté, par rapport aux gens ordinaires a quelque chose de distingué; il est

touché par l'idée, son cerveau n'ignore pas les concepts fantaisistes. Par conséquent, une telle figure est bien comique au sens propre du mot parce que sa vie est au-dessous du général et se trouve dans la bassesse et que, malgré cela, il croit faire des choses extraordinaires. Il croit que l'histoire avec Paméla est une « aventure », mais on conçoit le soupçon que c'est plutôt elle qui l'a roulé, on est tenté presque de croire qu'il est plus innocent qu'il ne le pense lui-même, que Paméla a eu d'autres raisons que son amour outragé pour l'effrayer avec « la paire de ciseaux », oui que ces raisons pouvaient même se trouver en dehors de ses rapports avec elle.

Enfin, on reconnaît le Charles originel dans ce raté grâce à un attendrissement grotesque, à une douceur qui croit aux gros sentiments et s'en laisse émouvoir. Lorsqu'il apprend que l'oncle a acquitté la traite, il s'exclame : « Oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! » * Il est vraiment ému, son cœur romantique est ému, il s'épanche, il devient romanesque! « Voilà justement ce que je me disais en route: on a des parents ou on n'en a pas. » Il n'y a pas en lui la moindre ironie, c'est de la sentimentalité la plus fade; mais c'est pourquoi l'effet comique dans la pièce est extrême. Lorsque la cousine demande à son père de pardonner au prétendu Charles, il s'exclame attendri, avec des larmes aux yeux: « Oh, la bonne cousine! » Il n'a pas entièrement perdu la croyance qu'en la vie aussi bien que dans les romans, il existe encore de nobles âmes féminines dont la résignation sublime ne peut que vous arracher les larmes. Cette croyance s'éveille à présent avec son exaltation d'antan.

C'est délibérément que je me suis arrêté si longtemps pour parler de Charles, car le poète a créé ici une figure tellement parfaite que je crois pouvoir écrire un livre entier sur lui en ne prenant pour base que ses répliques. On pense peut-être qu'Emmeline est le personnage sentimental et que Charles, par contre, est averti des choses de ce monde. Nullement! Et c'est là justement que Scribe a été extrêmement spirituel, en permettant à Charles de rester, à sa manière, aussi sentimental qu'Emmeline, de sorte que tous deux, au même degré, se montrent disciples de la tante Judith.

Le vieux Dervière, sa fille et Charles réunis, forment un monde tout à fait fantaisiste, bien qu'ils soient tous des figures saisies sur le vif. Ce monde doit être mis en rapport avec la réalité et M. Rinville s'en charge. Rinville est un jeune homme bien élevé qui a fait des voyages à l'étranger. Il est à l'âge où il paraît tout indiqué de franchir, en se mariant, une étape décisive pour la vie entière. Il a bien réfléchi à la question et

---

* Si le lecteur connaît la pièce à fond il aura eu l'occasion de se réjouir du hasard poétique qui a voulu que Rinville dans la première scène, où il passe pour Charles, le représente d'une manière poétiquement si vraie que ses paroles deviennent une sorte de ventriloquie d'un effet extrêmement comique parce que c'est comme si l'on voyait et entendait là Charles, gris de sentimentalité, qui avec émotion déclame ces paroles: « Quoi! la voix du sang n'est-elle qu'une chimère! ne parle-t-elle pas à votre cœur? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle?... » Voir scène VI.

a fixé ses yeux sur Emmeline. Il connaît trop les choses de ce monde pour être romanesque, son mariage constitue une étape bien réfléchie à laquelle il s'est décidé pour plusieurs raisons (194). D'abord, la jeune fille est riche et apporterait sans doute 50.000 livres de rente (195); ensuite, le père de la jeune fille et son propre père entretiennent des rapports amicaux; *tertio*, il a dit en plaisantant qu'il saurait bien vaincre cette beauté distante; et enfin, il s'agit vraiment d'une jeune fille aimable. Cette raison vient à la fin, comme une note ajoutée après coup.

Nous avons ainsi jeté un regard sur les différents premiers rôles de la pièce. Examinons comment ils doivent être mis en rapport les uns avec les autres afin de créer l'intérêt dramatique. Ce sera une vraiment bonne occasion pour admirer Scribe. Il n'y a aucun doute possible, la pièce doit s'appuyer sur Emmeline. Emmeline, en somme, est habituée à régner, il est donc tout naturel que dans la pièce aussi elle domine. Elle a toutes les qualités possibles pour devenir une héroïne, non pas substantiellement, mais dans un sens négatif. Elle est donc comique et c'est grâce à elle que la pièce devient une comédie. Comme il convient à une héroïne, elle est habituée à régner, mais ce n'est que sur un niais de père, sur les domestiques, etc. Elle a du pathos, mais puisqu'il n'y a que du non-sens dedans, son pathos est essentiellement du verbiage; elle a de la passion, mais puisque sa teneur n'est qu'un fantôme, sa passion est essentiellement de la folie; elle a de l'exaltation, mais puisqu'il n'y a rien dedans, son exaltation est essentiellement de la jacasserie; elle est prête à tout sacrifier pour rien. Elle est incomparable en tant qu'héroïne comique. Chez elle tout gravite autour d'une fiction, et tout en dehors d'elle gravite à son tour autour d'elle et, par conséquent, autour de sa fiction. On voit aisément comment toute l'ébauche doit se transformer en parfaite cocasserie, on la regarde comme si on jetait un coup d'œil dans un abîme de ridicule.

La fiction d'Emmeline consiste à croire, ni plus ni moins, qu'elle aime son cousin Charles, qu'elle n'a pas vu depuis l'âge de 8 ans. L'argument principal avec lequel elle cherche à défendre son illusion, est celui-ci: le premier amour est le vrai amour et on n'aime qu'une seule fois.

Emmeline, en tant que protagoniste de la validité absolue du premier amour, est le représentant d'une classe nombreuse de gens. On admet bien qu'il est possible d'aimer plus d'une seule fois, néanmoins, le premier amour est essentiellement différent de tout autre amour. Pour expliquer cela, il faut supposer qu'il existe un démon compatissant qui a fait don aux êtres humains d'un peu de dorure avec laquelle ils peuvent parer leurs vies. Car la proposition que le premier amour est le vrai amour, est très souple et peut venir au secours des gens de beaucoup de manières. Si on n'est pas assez heureux pour entrer en possession de ce qu'on désire, on a au moins la douceur du premier amour. Si on a la malchance d'aimer plusieurs fois, chaque fois tout de même est le premier amour. Car la proposition est une proposition sophistique. Si on aime pour la troisième fois, on se dit: mon amour actuel est, après tout,

mon vrai amour, mais le vrai amour est le premier amour, *ergo*, ce troisième amour est mon premier amour. Ce qu'il y a de sophistique là-dedans c'est que la détermination: le premier, est à la fois qualitative et numérique. Lorsqu'un veuf et une veuve font cause commune, lorsque chacun d'eux apporte cinq enfants, le jour des noces ils s'affirment quand même l'un à l'autre que cet amour est leur premier amour. Emmeline, dans son orthodoxie romantique, regarderait avec horreur une telle union, elle lui serait une abomination mensongère aussi exécrable qu'un mariage entre un moine et une nonne l'était pour le Moyen Age. Elle comprend la proposition numériquement et avec une telle délicatesse de conscience qu'elle pense qu'une impression reçue lorsqu'elle avait huit ans est décisive pour toute la vie. Et c'est de la même manière qu'elle comprend la seconde proposition: on n'aime qu'une seule fois. Cependant, cette proposition est aussi sophistique et aussi élastique. On aime plusieurs fois et chaque fois on nie la validité des expériences précédentes, de sorte qu'on affirme quand même la justesse de la proposition qu'on n'aime qu'une seule fois.

Emmeline maintient donc sa proposition numériquement déterminée, personne ne peut la réfuter; car elle refuse sa sympathie à quiconque oserait le faire. A présent elle doit en faire l'expérience et l'expérience la réfute. Il s'agit alors de se demander comment il faut comprendre l'auteur à cet égard. Il se trouve qu'elle aime Rinville et non Charles. La réponse sera décisive pour déterminer si la pièce, dans le sens infini, est comique, ou bien si, dans le sens fini, elle est moralisatrice. On sait qu'à la fin de la pièce Emmeline se détourne de Charles en tendant la main à Rinville et en lui disant: « Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir ». A présent, si la pièce, en un sens fini, est moralisante, ce que sans doute on estime généralement, alors l'idée de l'auteur serait de dépeindre en Emmeline une jeune fille puérile et exaltée qui s'est fermement mis dans la tête qu'elle n'aimait que son Charles, mais qui ensuite revient à la raison, se guérit de sa maladie, fait un mariage judicieux avec M. Rinville et laisse le spectateur espérer que son avenir sera ce qu'il y a de meilleur, qu'elle sera une énergique maîtresse de maison, etc., etc. Si telle est l'idée, *Les Premières Amours* sera transformée d'un chef-d'œuvre en un rien scénique, — en admettant que l'auteur ait motivé passablement la réforme d'Emmeline. Sinon, la pièce dans son ensemble serait une pièce médiocre et l'on n'aurait qu'à regretter que ses excellents éléments aient été peine perdue.

Mais je montrerai à présent que Scribe n'a motivé sa réforme d'aucune manière. Rinville décide de se faire passer pour Charles. Il réussit à tromper Emmeline. Il imite à la perfection la sentimentalité du prétendu Charles, et Emmeline est transportée de joie. Ce n'est donc pas par sa personne que Rinville la séduit, mais par les habits de dimanche de Charles. Oui, même si au lieu d'un Charles imaginaire ç'avait été le vrai Charles, même s'il avait eu l'aspect parfait de Rinville, l'apparition de cette figure n'aurait apporté aucun nouveau motif d'amour. Au contraire, elle l'aime d'un amour objectif et mathématique, parce qu'il coïncide avec l'image qu'elle s'est

formée elle-même. En effet, on peut dire que Rinville n'a fait aucune impression sur Emmeline. Il est même à un tel point effacé devant elle qu'elle ne l'aime pas s'il ne possède pas la bague, et qu'elle l'aime à nouveau lorsqu'il l'obtient; il faut presque en conclure que pour Emmeline il s'agit d'une bague magique, et sans doute aimerait-elle quiconque la posséderait. Lorsqu'à la fin elle apprend que Charles est marié, elle se décide à épouser Rinville. Si cette décision devait faire croire qu'elle s'est transformée, transformée en mieux, bien entendu, ce devrait être parce que Rinville aurait réussi à lui plaire par sa propre amabilité qui dans la pièce se montrerait d'une meilleure qualité que celle de Charles, et qu'il aurait réussi à expliquer et à dissoudre l'obstination théorique d'Emmeline au sujet de la validité absolue du premier amour. Mais non; Rinville apparaît comme s'il était Charles, et ne plaît à Emmeline que dans la mesure où il lui ressemble. Et l'image qu'elle garde de Charles n'est pas une magnifique fantaisie que seule pouvait remplir une figure poétique, non, son Charles rêvé est reconnaissable à une multitude d'accidences, surtout à une bague au doigt. Ce n'est que par sa ressemblance avec Charles que Rinville plaît à Emmeline et, en effet, il ne montre aucune gentillesse personnelle qui puisse faire impression sur elle. En somme, elle ne le voit pas du tout, mais seulement son propre Charles. Elle en est arrivée à aimer Charles et à détester Rinville; en les voyant elle ne décide pas qui des deux est le plus aimable, c'est chose faite depuis longtemps. Lorsque Charles apparaît comme s'il était Rinville, elle le trouve « répugnant » (196). Et le spectateur doit reconnaître la justesse de ce jugement; mais l'auteur ne paraît pas y attacher grande importance; avant de le voir elle sait qu'il est répugnant, c'est à peine si elle le regarde, mais cela suffit pour qu'elle trouve son opinion confirmée. L'idée de l'auteur est plutôt de montrer que son jugement sur le prétendu Rinville est un acte arbitraire et c'est pourquoi il le fait toujours parodier par le jugement du père. Le père ne trouve absolument rien à admirer chez le prétendu Charles, par contre il trouve le prétendu Rinville extrêmement aimable, et la fille est d'un avis contraire; il le trouve ainsi parce qu'il le veut ainsi, elle aussi. Le spectateur voit bien qu'elle a raison, mais le jugement d'Emmeline devient quand même un acte purement arbitraire et c'est grâce à cela que la situation gagne une telle force comique.

Rinville ne réussit non plus à vaincre sa théorie. Charles est marié, et ne peut donc pas l'épouser *, à moins de venir aux prises avec la justice. Elle épouse Rinville pour deux

* On aurait pu peut-être trouver un autre moyen en suggérant à Emmeline de se contenter de la moitié du cœur de Charles. Car on a bien vu cela dans les romans et il n'est donc pas inconcevable qu'Emmeline puisse en avoir la claire vision. D'ailleurs il est curieux de voir que, dans toute la littérature européenne, on ne trouve pas le pendant féminin de *Don Quichotte*. Le moment ne serait-il pas encore arrivé? le continent de la sentimentalité ne serait-il pas encore découvert?

raisons, pour se venger de Charles et pour obéir à son père (197). Ces raisons ne semblent pas indiquer une réforme vers le mieux. Car si elle le fait pour se venger de Charles, c'est la preuve qu'elle continue à aimer Charles, le motif est tout à fait selon la logique du roman, et on ne peut du tout l'estimer guérie. Si elle le fait pour obéir à son père, ou bien le sérieux a dû pénétrer en son âme, le repentir et le regret de s'être payé la tête de son père qui pourtant n'avait qu'une faiblesse, celle d'être trop bon envers elle — mais ce serait en contradiction avec tout l'esprit de la pièce — ou bien son obéissance provient de ce que la volonté du père est en harmonie avec ses propres caprices et dans ce cas elle n'a pas changé.

Il n'y a donc pas, il semble, la moindre chose dans la pièce qui suggère que son choix de Rinville serait plus raisonnable que tout ce qu'elle fait par ailleurs. La nature réelle d'Emmeline est caractérisée par les puérilités éternelles, elle est aussi puérile à la fin qu'au commencement et c'est pourquoi on peut se divertir entièrement de l'effet comique de la pièce qui est dû au fait que la situation se tourne sans cesse contre elle. Elle ne s'est donc pas réformée à la fin de la pièce, de même que *Erasmus Montanus* de Holberg (198) reste inchangé jusqu'à la fin. C'est une trop grande théoricienne, une trop bonne dialecticienne pour se laisser convaincre empiriquement (et tout être humain qui a une idée fixe est un virtuose sur une seule corde). Charles lui a été infidèle, elle épouse Rinville; mais sa conscience romantique ne lui fait pas de reproches. Si la tante Judith était en vie, Emmeline oserait se présenter tranquillement devant elle et lui dire: « Je n'aime pas Rinville, je ne l'ai pas aimé, je n'aime que Charles et je dis encore: on n'aime qu'une seule fois et le premier amour est le vrai amour; mais j'ai de l'estime pour Rinville, et c'est pourquoi je l'ai épousé et obéi à mon père. » (Voir scène XIV.) Alors Judith répondrait : « Fort bien, mon enfant, le catéchisme dans une note permet de franchir cette étape. Il dit: si ceux qui s'aiment ne peuvent pas se marier, il faut qu'ils vivent tranquillement et, bien qu'ils ne se marient pas, leurs rapports néanmoins auront la même signification comme s'ils s'étaient mariés, leur vie sera aussi belle qu'une vie commune et sera à tous les égards considérée comme telle. Je le sais de ma propre expérience. Mon premier amour fut un normalien, mais il ne put pas trouver de gagne-pain. Il fut mon premier amour et mon dernier aussi, je mourus célibataire et lui trépassa sans gagne-pain. Toutefois, si l'un des deux est infidèle envers l'autre, celui-ci a le droit de se marier, à condition pourtant que ce soit pour raison d'estime. »

Enfin, veut-on réduire la pièce de Scribe à une bagatelle en prétendant qu'il y a quelque chose en elle qui ne se laisse pas démontrer, ou bien trouver plaisir à un chef-d'œuvre parce qu'on peut tout expliquer — le choix semble facile. La pièce, en un sens fini, n'est donc pas moralisatrice mais, en un sens infini, spirituelle; elle n'a pas un but fini, mais est une plaisanterie infinie aux dépens d'Emmeline. Et c'est pourquoi la pièce n'a pas de fin non plus. Puisque son nouvel amour pour

Rinville n'est motivé que par un quiproquo, il est tout à fait arbitraire de laisser la pièce s'arrêter. Est-ce là un vice ou bien un mérite de la pièce? Encore une fois le choix est facile. Le spectateur, en pensant que la pièce s'est arrêtée et qu'il a pris pied fermement, découvre subitement que le fond sur lequel il a mis le pied n'est pas quelque chose de solide mais, pour ainsi dire, le bout d'une balançoire et, en y mettant le pied, il fait basculer toute la pièce au-dessus de lui. Des possibilités infinies de confusion apparaissent parce qu'Emmeline, à cause de sa formation romantique, est devenue « übergreifende » par rapport à toute détermination de réalité. Elle a appris que le vrai Charles n'était pas son Charles; mais bientôt, lorsque Rinville devient Rinville, elle se convaincra que celui-ci non plus ne l'est pas. L'habit fait le moine et c'est l'habit romantique qu'elle regarde. Alors une nouvelle figure, ressemblant à Charles, apparaîtra peut-être et ainsi de suite. Si on comprend la pièce de cette manière, la réplique finale d'Emmeline est même très profonde tandis qu'autrement, pour moi du moins, il est impossible d'y trouver un sens. Elle représente donc l'interversion du mouvement. L'illusion d'Emmeline se trouvait d'abord derrière elle, dans le passé, à présent elle la cherchera dans le monde et dans l'avenir, car elle n'a pas renoncé au Charles romantique; mais, que son voyage aille en avant ou en arrière, sa croisière à la poursuite du premier amour est comparable au voyage qu'on entreprend à la recherche de la santé qui, ainsi qu'on le dit, se trouve toujours à l'étape suivante.

Aussi, on trouvera tout naturel qu'Emmeline ne donne aucun renseignement sur sa théorie, ce qu'autrement on aurait pu exiger de plein droit. Lorsque quelqu'un se convertit, on exige une explication, s'il est théoricien on l'exige de plein droit. Emmeline n'est pas une jeune fille profane, elle a fait de bonnes études, elle a de la théorie, c'est en vertu de celle-ci qu'elle a aimé Charles, elle a établi la proposition que le premier amour est le vrai amour. Comment s'en dépêtrera-t-elle? Dira-t-elle qu'elle n'a jamais aimé Charles mais que Rinville est son premier amour, alors elle sera en contradiction avec elle-même, parce qu'elle croit bien qu'à tout prendre Rinville est Charles. Dira-t-elle: cela ne dépend pas du tout du nombre, si c'est le numéro 1 ou le numéro 2, le vrai amour est tout autre chose; alors on devra lui demander quelles ont bien été les vertus qu'elle avait trouvées chez Rinville puisque l'observateur attentif n'en avait trouvé qu'une, celle de s'être poliment revêtu de Charles afin de lui plaire. Pour que la pièce soit réellement terminée, on devrait à juste titre exiger des renseignements sur tous ces sujets. Si, par contre, c'est l'idée de l'auteur que la pièce soit sans fin, ce serait une iniquité d'exiger une explication de la part d'Emmeline puisqu'elle-même n'en a pas encore le cœur net.

L'intérêt se concentre alors sur Emmeline et sur son illusion. Il est assez facile de créer un conflit. Je mettrai à présent les trois personnages, à l'exclusion de Charles, en rapport l'un avec l'autre afin de voir jusqu'où nous arriverons de cette manière. Le père désire qu'Emmeline soit mariée, bien mariée.

Elle repousse toute proposition. A la fin il propose le jeune Rinville, le recommande plus chaudement que n'importe quel autre, oui, il se donne des airs de fermeté. Emmeline fait des aveux complets, elle avoue qu'elle en aime un autre, qui est Charles. Rinville arrive, reçoit la lettre et forme le projet de se faire passer pour Charles.

A ce titre la pièce n'aurait besoin que de trois personnages et nous n'aurions pas raté l'une des situations les plus spirituelles de la pièce, la scène de la reconnaissance. Je trouve ici une bonne occasion pour montrer tout de suite comment Scribe traite tout en situation. Emmeline ne donne jamais cours à sa sentimentalité à l'aide de monologues, mais toujours à l'aide de dialogues et de situations. On ne l'entend pas dans la solitude s'exalter pour Charles. Ce n'est que lorsque le père insiste vivement qu'elle se sent forcée de se confesser, ce qui contribue à présenter sa sentimentalité sous un jour meilleur. On ne l'entend pas en des monologues se répéter à elle-même ses réminiscences d'amour, cela ne se fait qu'en des situations. Sa sympathie lui dit tout de suite que Rinville est Charles et avec lui elle passe alors en revue tous les vieux souvenirs. On ne peut guère s'imaginer une situation plus spirituelle. Rinville a l'expérience du monde et à l'aide de quelques renseignements sur l'état d'esprit d'Emmeline, il comprend bientôt que son cousin Charles doit être une figure très nébuleuse et mythique. Dans sa fantaisie elle s'est créé une image de Charles qui peut s'appliquer à tout le monde, de même que les visages que l'un des « mehreren Wehmüller » (199) peignit s'appliquent à tous les Hongrois. Le portrait de Charles est aussi abstrait que les « National-Gesichter » de ce peintre. Ce portrait et quelques formules d'ordre général, sans oublier quelques petits vers (200), constituent le résultat de sa formation romantique. La supercherie est ainsi rendue facile pour Rinville et elle réussit parfaitement.

On aurait pu aussi bien écrire une comédie à l'aide de ces trois personnages et de leurs rapports réciproques. Rinville comprendrait que, bien qu'il fût personnellement dans les bonnes grâces du père, il était pourtant plus important de plaire à la fille, puisque tout dans la maison Dervière lui obéissait au doigt et à l'œil. Il continuerait donc à se faire passer pour Charles. Grâce à cela il prendrait pied au sein de la famille et aurait occasion de disposer la jeune fille en sa faveur, il oserait compter sur l'emprise que possède Emmeline sur son père et lorsqu'elle aurait arraché le consentement au père, il saurait si bien charmer la jeune fille qu'elle n'hésiterait plus.

On voit aisément ce qu'il y a d'imparfait dans cette disposition. Pour que Dervière amène sa fille à avouer son secret, il devrait faire une très forte pression sur elle; car autrement elle aurait aussi bien pu faire ses aveux la première fois lorsque d'une manière générale il lui avait parlé de mariage. Le père a donc eu beaucoup de raisons pour désirer Rinville comme gendre. Plus il est zélé, plus les affaires se brouillent et moins il devient probable qu'il consentira à accepter Charles. D'autre part, il doit y avoir une probabilité dramatique qu'Emmeline

puisse se tromper. L'auteur en a eu soin: Charles est attendu et c'est Emmeline elle-même qui vient donner ce renseignement au même moment où elle aperçoit le prétendu Charles. La confusion du père et son zèle à cacher l'arrivée de Charles lui confirment encore plus qu'il s'agit vraiment de Charles.

J'ajoute à présent le quatrième personnage afin de montrer l'excellence de la disposition et comment les situations enchérissent l'une sur l'autre par leur esprit.

Charles se dépèche de rentrer à la maison comme l'enfant prodigue, pour se jeter dans les bras de l'oncle, pour être débarrassé de la cousine et pour obtenir l'argent nécessaire à payer sa dette. Mais pour arriver à tout ceci, il faut qu'il se présente incognito. De même que chaque situation est une raillerie infiniment spirituelle à l'adresse de la sentimentalité d'Emmeline, chaque situation presque est en même temps une raillerie aussi spirituelle à l'adresse de la mystification de Charles. Il rentre à la maison plein de confiance en ses dons de mystificateur. Il croit que c'est lui-même qui conduit les intrigues, lui qui mystifie, cependant que le spectateur voit que la mystification se trame dès avant l'arrivée de Charles; car déjà Rinville s'est bien fait passer pour Charles. L'intrigue donc s'adjoint Charles, la mystification de Rinville entraîne Charles avec elle et pourtant, Charles croit qu'elle émane de lui. A présent une pleine vie règne dans la pièce, un entrecroisement de situations presque fou en son étourderie. Car tous les quatre personnages sont réciproquement mystifiés. Emmeline désire Charles, Charles désire être débarrassé d'elle; Charles, le mystificateur, ne sait pas que Rinville se fait passer pour lui et que sous son nom il essaie de charmer la jeune fille. Rinville ne pense pas que Charles, se déguisant comme lui, le discrédite de toutes manières; Dervière tient pour Rinville, mais tient en réalité pour Charles; Emmeline tient pour Charles, mais tient en réalité pour Rinville. Et toute l'action se résoud ainsi en non-sens. Ce dont il s'agit dans la pièce n'est rien, ce qui en ressort n'est rien.

Emmeline et Charles travaillent l'un contre l'autre, néanmoins ils arrivent tous les deux à un résultat opposé à ce qu'ils avaient en vue: elle aura Rinville, lui, qui voulait mystifier, arrive à tout révéler.

On a sûrement ri beaucoup dans n'importe quel théâtre où *Les Premières Amours* ont été jouées mais j'ose garantir au public fréquentant les théâtres qu'on n'a jamais ri assez. Si, en rappelant une vieille anecdote (201), je disais de quelqu'un qui rit aux éclats qu'il est fou, ou qu'il lit peut-être plutôt qu'il voit *Les Premières Amours*, je ne crois pas dire trop. On rit parfois des choses et on le regrette presque à l'instant même; mais les situations de cette pièce sont telles que, plus on s'y absorbe, plus elles se trouvent être hilarantes, d'imagination délirante. Et, comme la situation en elle-même est on ne peut plus hilarante, les répliques, au fond spirituelles, font un effet d'autant plus merveilleux.

Personne n'ignore que Scribe sait écrire des répliques, il est donc superflu de le dire. Admirons-les, mais admirons plus encore la virtuosité avec laquelle il sait les adapter à la situa-

tion de telle sorte qu'elles en dérivent et la mettent en lumière. Si parfois sa réplique est moins juste, il se rachète tout de suite par son esprit. Toutefois, il faut se rappeler que je ne parle pas de toutes les pièces de Scribe, mais exclusivement des *Premières Amours*.

Dès l'adjonction du quatrième personnage un mouvement entièrement dramatique apparaît dans la matière. Il n'y a aucune raison de craindre que la matière manque de vie, mais plutôt que la vie en elle devienne trop pétulante et impossible à diriger. Toute situation doit avoir sa durée, mais il faut qu'on ressente en elle l'agitation intérieure de la pièce. Et, pour terminer, je montrerai par un examen des différentes situations qu'à cet égard Scribe est un maître. Je prie le lecteur de me pardonner si je suis un peu trop prolixe, mais c'est en raison de ma jalouse admiration pour Scribe et de ma méfiance du lecteur. Ma jalouse admiration pour Scribe me souffle à l'oreille qu'on ne peut jamais le comprendre assez bien; ma méfiance du lecteur me fera craindre qu'à certains endroits il ne voie pas tout. On pense généralement que le comique, plus que le tragique, est l'affaire d'un instant; on en rit et l'oublie tandis qu'on revient souvent au tragique et qu'on s'y absorbe. Le comique et le tragique peuvent être ou bien réplique ou bien situation. Quelques gens préfèrent s'arrêter à la réplique, la gardent dans leur mémoire et y reviennent souvent. D'autres préfèrent s'arrêter à la situation, la reconstruisent pour la mémoire. Ces derniers sont les contemplatifs. Ils ne nieront pas non plus qu'une situation comique n'ait quelque chose de satisfaisant pour l'intuition, oui qu'elle n'incite, plus que la situation tragique, à s'y absorber, à condition du moins qu'elle soit juste. J'ai vu et j'ai lu beaucoup de tragédies, mais je ne me rappelle que quelques rares répliques qui me préoccupent peu, tandis que je peux rester absorbé en toute tranquillité dans la situation. Je vais vous donner un exemple. Lorsque Clärchen, dans l'*Egmont* de Gœthe (202), apprend qu'Egmont a été fait prisonnier, elle s'avance pour parler aux Hollandais et les pousser à la révolte. Elle est convaincue que son éloquence suffira à les émouvoir, mais les Hollandais, en bons Hollandais, restent immobiles, sans être émus et ne pensant qu'à s'éclipser de devant elle. Je n'ai jamais pu me rappeler un seul mot de sa réplique, mais la situation m'est restée dans la mémoire dès l'instant où je l'ai vue pour la première fois. Elle est parfaite en tant que situation tragique. On croirait que la belle jeune fille, poétique grâce à son amour pour Egmont, empreinte de tout l'esprit qu'il lui donne, serait capable d'émouvoir le monde entier, mais aucun Hollandais ne la comprend. Dans une telle situation l'âme se repose avec une mélancolie infinie; mais elle se repose, la contemplation est complètement au repos. La situation comique a bien une existence semblable pour la contemplation, mais la réflexion est en même temps en mouvement à l'intérieur et plus elle fait de découvertes, plus la situation comique devient infinie, comme en dedans d'elle-même, plus on est pris de vertige et, malgré cela, on ne peut pas s'empêcher d'y regarder fixement.

Les situations dans *Les Premières Amours* sont justement de cette nature. La première impression en est déjà comique, mais lorsqu'on les reproduit en imagination, le rire devient plus calme, mais le sourire plus radieux, on ne peut presque plus cesser d'y penser parce qu'on a le pressentiment que quelque chose de plus drôle encore suivra. Cette jouissance tranquille de la situation, comparable à celle qu'un fumeur éprouve en regardant la fumée, est peut-être étrangère à quelques lecteurs. Ce n'est pas la faute de Scribe; c'est une faute du lecteur envers Scribe.

Dervière insiste vivement auprès d'Emmeline pour qu'elle épouse Rinville, elle avoue son amour pour Charles, confesse l'entente très innocente dans laquelle elle a vécu avec lui et, à l'aide de bonnes paroles, elle obtient que le père écrive à Rinville une lettre contenant un refus; on envoie un domestique porter la lettre; la famille consigne la porte, Rinville se présente. Lapierre, le domestique, au lieu de renseigner ses collègues, a perdu son temps à mettre ses bottes de cheval. Rinville peut donc entrer. En paraissant il ne s'annonce pas lui-même, car Scribe a imaginé ici une situation assez spirituelle qui contient autant de raillerie à l'adresse de Dervière qu'à celle d'Emmeline. Rinville a reçu la lettre et la lit. Nouvelle situation. Elle ne dépend pas de la lecture d'une lettre, ce qui arrive si souvent au théâtre et qui exige que l'attention se fixe exclusivement sur le contenu de telle lettre C'est dans la maison de M. Dervière que son gendre futur reçoit le refus. Rinville conçoit son projet. Dervière apparaît, Rinville se fait passer pour Charles.

Voilà une situation parfaitement spirituelle. Pour Dervière, naturellement, aucun hôte ne pouvait arriver plus mal à propos que Charles. Rinville n'en a aucun soupçon. Toute son intrigue se trouve donc être une très malencontreuse idée. La situation ne se trouve pas dans le fait qu'il passe pour Charles, mais en ceci: il a choisi l'homme le pire de tous ceux qu'il pouvait choisir, tout en croyant avoir choisi le meilleur. La situation se trouve également dans le fait que Dervière a comme hôte dans sa maison et sans le soupçonner le jeune et excellent Rinville. Si à présent on fait attention aux répliques en somme dramatiquement justes, on arrive bien des fois et de plus en plus à trouver plaisir à la situation, parce qu'en elles ce qu'il y a de comique dans la situation s'éclaircit de plus en plus. Rinville commence dans le style sentimental et pathétique. On peut se demander si c'est juste. Il ne sait rien de très précis sur Charles et ne peut donc pas savoir quel procédé serait le meilleur pour tromper. Par contre, il connaît quelque peu la maison de Dervière, ce qui lui permet de tirer des conclusions sur la mentalité des autres membres de cette famille. Même si on estime le commencement fautif, on ne peut pas nier que Scribe ne remédie à cette faiblesse par l'esprit des répliques et par les soupçons qu'elles font naître chez le spectateur au sujet du vrai Charles. L'erreur consisterait alors dans le fait que les premières paroles de Rinville soient si pathétiques (203) qu'elles donnent l'impression qu'il craint de ne pas être le bienvenu, ce que Rinville, d'après ce qui précède,

avait toute raison de croire. Rinville, par conséquent, ressemble un peu trop au vrai Charles. L'oncle, malgré sa stupidité en général, paraît avoir assez bien compris Charles, il pense pouvoir se débarrasser de lui à l'aide d'argent, il lui offre 6.000 francs par an au lieu des 3.000 accordés jusqu'ici. Grâce à cela, et sans le vouloir, on commence à penser au vrai Charles. Celui-ci s'en serait félicité et aurait accepté cette offre avec plaisir. Dans ce cas toute la scène se serait terminée aussi pathétiquement qu'elle avait commencé, il se serait jeté dans les bras de l'oncle et se serait exclamé: oui, les liens de la nature et du sang sont sacrés. Mais cela ne fait pas l'affaire de Rinville, il continue sur le ton du commencement, exactement comme Charles se serait exprimé s'il n'avait pas eu besoin des 6.000 francs. L'oncle se décide à le traiter avec douceur, à se le concilier; il lui raconte sans détour tout ce qui s'est passé, fait l'éloge de Rinville, ce qui en raison de la situation devient parodique. La situation atteint son apogée lorsque Dervière confie à Rinville qu'il a eu l'idée d'imaginer quelque ruse lui permettant de présenter Rinville à Emmeline sans qu'elle s'en doute *. L'antithèse est excellente. Dervière veut imaginer une ruse, cette ruse a été imaginée déjà par Rinville. La ruse de Rinville constitue la situation et en elle on entend la réplique de Dervière. Dervière confesse lui-même qu'il n'est pas très fort, sa ruse est très simple: que Charles ait la bonté de s'en aller. Si cette ruse réussit, Dervière aura fait à peu près la chose la plus stupide qu'il puisse faire.

Mais Rinville ne s'en va pas; par contre, Emmeline apparaît et raconte qu'un certain M. Zacharie (204) demande à parler à son père au sujet de Charles qui est attendu à tout instant. La confusion du père trahit tout, elle reconnaît Charles. Voilà une excellente trouvaille: le prétendu Charles rencontre d'abord l'oncle, celui qui doit être considéré le plus facile à tromper. Il est stupide, inquiet parce que Charles doit venir et, par conséquent, trop disposé à croire à la certitude de ce triste événement; jamais il ne pourrait non plus envisager que quelqu'un ait l'audace de se faire passer pour Charles. Rinville, par rapport à lui, peut donc être assez hardi. Par contre par rapport à Emmeline, qui tout de même est beaucoup plus finaude, cela aurait été trop hasardeux. Par surcroît, il aurait été assez laid de la part de Rinville de vouloir ainsi blesser le décorum et non moins disgracieux de la part d'Emmeline. Mais, à présent, la confusion du père est pour elle la preuve la plus sûre que c'est bien Charles. La reconnaissance a lieu devant le père et Rinville n'a besoin de rien faire; au lieu de s'occuper de son rôle, il peut rester tout tran-

* Un lecteur attentif penserait peut-être qu'au fond la pièce pouvait se terminer ici. Car quoi de plus simple que Rinville à présent se fasse connaître au vieux Dervière et ainsi ait deux chances, car, aux yeux d'Emmeline il serait passé pour Charles, et à ceux de Dervière pour ce qu'il est réellement — pour Rinville. Mais, on peut aussi trouver tout naturel que Rinville garde son incognito vis-à-vis de Dervière; car quelques mots de celui-ci suffisent à faire comprendre à Rinville que, quand on veut jouer une intrigue, mieux vaut ne pas avoir Dervière comme complice.

quille, car Emmeline voit tout clair à présent. Elle force presque Rinville à être Charles; aussi n'a-t-il rien à se reprocher, et elle-même est irréprochable puisque c'est le père qui l'a forcée à le prendre pour tel. Grâce à cette disposition de l'auteur une certaine délicatesse imprègne la situation, lui enlève tout ce qui pouvait choquer et en fait une plaisanterie innocente.

Cette situation n'est pas moins spirituelle que la précédente. Dervière est tout à fait ahuri et c'est lui-même pourtant qui est cause de tout et qui a aidé Rinville à vaincre la difficulté de se faire passer pour Charles aux yeux d'Emmeline. Cette situation constitue en même temps une parodie de la situation précédente; l'oncle ne pouvait pas du tout le reconnaître sur-le-champ. Mais elle le peut. Elle explique ceci par un curieux pressentiment dont elle ne sait d'ailleurs pas la nature; mais c'est comme s'il y avait une voix qui lui soufflait (205): il est là! (Cette voix sans doute est celle du père qui trahissait tout.) Elle l'explique par des sympathies qu'elle ne peut pas faire comprendre à son père, mais bien à tante Judith. A présent — qui est le plus intelligent: Dervière qui ne l'a pas reconnu, qui n'a eu aucun soupçon mais qui à présent le connait, ou Emmeline qui l'a reconnu sur-le-champ? Plus on y pense, plus tout devient drôle. Ici, la réplique aide encore une fois le spectateur à approfondir le comique de la situation. Après la réplique où Emmeline dit qu'elle avait un pressentiment si curieux, suit celle de Dervière: « Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres... » Une telle réplique est impayable. Elle est tellement naturelle et simple et, pourtant, parmi dix auteurs dramatiques pas un seul peut-être n'aurait eu assez de circonspection, ni assez de clairvoyance, en ce qui concerne la situation, pour l'écrire. Un auteur dramatique ordinaire aurait fixé toute l'attention sur Emmeline; car dans la scène précédente il avait dit déjà ce qu'il y avait à dire concernant la reconnaissance de Charles par Dervière. Il n'aurait pas produit ce jeu combiné qui, cependant, contribue à rendre la situation tellement spirituelle. Il est comique qu'Emmeline reconnaisse sur-le-champ Charles en Rinville, mais la présence de Dervière sert à rendre la situation ironique. Il apparaît là comme un nigaud qui ne comprend rien. Et pourtant, explique-t-on plus facilement qu'Emmeline ait eu un pressentiment ou que Dervière n'en ait pas eu?

C'est la scène de la reconnaissance qui suit, — l'une des plus heureuses situations qu'on puisse imaginer. Toutefois, ce qu'elle possède de spirituel ne se trouve pas du tout dans le fait qu'Emmeline prend Rinville pour Charles. On a d'ailleurs vu assez souvent déjà des quiproquos sur la scène. Un quiproquo dépend d'une réelle ressemblance, que l'individu en question en soit inconscient, ou qu'il ait produit lui-même cette ressemblance. Mais, pour que ce fût le cas ici, Rinville, après avoir subi l'interrogatoire, aurait bien dû savoir passablement quel était l'aspect de Charles, car il devrait bien être à peu près semblable au sien. Mais non, toute conséquence pareille aurait été une stupidité. Ce qu'il y a de spirituel se trouve

dans le fait qu'Emmeline reconnaît en Rinville quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Ce qu'il y a de spirituel ne se trouve pas dans le fait qu'elle reconnaît Rinville, mais dans le fait que, selon les apparences, elle ne connaît pas Charles. Ce qui est arrivé avec Rinville serait arrivé avec n'importe quel autre homme se trouvant dans les mêmes circonstances, elle l'aurait également pris pour Charles. Elle prend donc Rinville pour quelqu'un qu'elle ne connaît pas, et ceci est indéniablement une espèce très spirituelle de quiproquo. C'est pourquoi cette situation est d'une vraisemblance singulière, vraisemblance qui, peut-on dire, est difficile à produire. Rinville, d'ailleurs, en est également la dupe, s'il croit qu'il a avancé d'un seul pas. Car le Charles d'Emmeline est un X, un *desideratur* (206), et on voit ici sans dissimulation ce qui d'ordinaire a lieu dans le silence, comment une petite demoiselle s'y prend pour se créer un idéal. Pourtant, elle a aimé Charles pendant huit ans et n'aimera jamais quelqu'un d'autre.

Si on rencontre par-ci par-là une réplique qui semble un peu fausse, Scribe s'en tire à l'aide d'un trait d'esprit. Citons par exemple cette réplique de Rinville: « Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi (207). »

Emmeline reconnaît donc Charles ou, plutôt, elle le découvre. Car tandis que Rinville, comme on aurait plutôt dû l'attendre, n'apprend pas l'aspect de Charles, c'est Emmeline qui l'apprend, et c'est très sagement arrangé ainsi puisqu'elle ne le savait pas auparavant. La situation est une invention tellement extraordinaire qu'on ne sait pas au juste s'il faut dire que c'est Rinville qui trompe Emmeline ou bien Emmeline qui trompe Rinville; car dans la mesure où il a cru qu'un Charles existait réellement, il a été trompé pour ainsi dire. Mais derrière tout ceci se trouve une subtilité infinie, c'est que la scène est une scène de reconnaissance. La situation est aussi extraordinaire que le serait la phrase suivante prononcée par quelqu'un qui, n'ayant jamais vu son propre portrait, le verrait pour la première fois dans un miroir: « Je me reconnais sur-le-champ. »

Emmeline et le prétendu Charles étaient arrivés dans la reconnaissance au point où ils avaient été interrompus par le départ de Charles, lorsque l'oncle les interrompt à nouveau par sa présence. M. Zacharie lui a donné sur Charles des renseignements qui vraiment ne sont pas particulièrement agréables. Cela se retourne contre Rinville. La situation est au fond la même que précédemment; mais nous verrons ce que l'auteur y gagne. Les exploits de Charles, purement et simplement racontés, sont de nature à pouvoir gêner l'impression d'ensemble qu'on éprouve de la pièce. Il importe de leur donner une tournure assez légère pour que l'effet ne soit pas trop sérieux. L'auteur y a réussi en employant deux méthodes. On reçoit le premier renseignement sur la vie de Charles, dans la scène IX. C'est là que Rinville s'est fait passer pour Charles et c'est lui qui en fera les frais. L'attention du spectateur est alors distraite des détails de l'histoire pour se fixer sur le quiproquo; au lieu de s'arrêter aux détails on est amené à ne penser qu'à des incartades en général, à la confusion de

Rinville et à ce qu'il y a de comique dans le fait qu'on exige des renseignements plus précis de lui. Dans la scène XVI on reçoit les renseignements complets de la propre bouche de Charles, mais il ne faut pas oublier que Charles se fait passer pour Rinville. Ce qui aurait été trop sérieux ou trop hardi, si Charles en personne le racontait, prend à présent un aspect comique, presque folâtre, quand il le raconte au nom de Rinville et en profitant de son incognito pour le rendre aussi fantaisiste que possible. S'il avait fait ce récit en son nom personnel, on aurait exigé de lui quelques remords de ses méfaits et on l'aurait trouvé franchement immoral s'il n'en avait pas eu. Par contre, maintenant qu'il raconte tout sous le travestissement d'un autre et qu'il le fait même dans le but d'effrayer Emmeline, on trouve la tournure fantaisiste de sa narration doublement juste du point de vue dramatique.

Dervière a donc reçu des renseignements que le prétendu Charles ne saurait ni corriger, ni compléter. Emmeline découvre alors « qu'il n'est plus le même » (208). C'est aller un peu vite quand elle s'est parfaitement convaincue qu'il est tout à fait le même qu'autrefois. Emmeline apparaît ici bien dans son élément, tout ce qu'elle dit n'est que puérils babillages. La réplique elle-même mérite d'être examinée de plus près parce qu'elle nous fait trouver encore plus de plaisir à la situation qui, dans tout son ridicule, est mise en lumière d'un nouveau côté. Rien que le son du mot: « le même » a l'effet d'un nouvel ingrédient excitateur dans la folie de la situation; sans le vouloir, on est amené à rire parce qu'involontairement on arrive à se demander: le même — que qui? Le même que celui qu'il a semblé être dans la scène de la reconnaissance? On est alors amené à penser que cet examen a été bien défectueux. Le même — que qui? le même que Charles qu'elle n'a pas connu? Ajoutez à cela que lorsque je dis de quelqu'un qu'il est le même ou qu'il n'est pas le même, je peux comprendre cela en un sens extérieur ou en un sens intérieur, en pensant à ses dehors ou à son caractère. On dirait que c'est ce dernier trait qui surtout est d'importance pour celle qui aime. Mais on aperçoit à présent que l'examen ne s'est pas du tout occupé de cela et que pourtant il s'est trouvé être le même. C'est tout à fait par hasard qu'Emmeline est amenée à se demander si le caractère de Charles n'a pas changé, et alors elle découvre qu'il n'est pas le même. La négation de son identité morale contient en outre une affirmation de son identité à tous les autres égards. Toutefois, Emmeline s'explique plus en détails. Elle le trouve changé, non pas parce qu'il est devenu un dissipateur et, peut-être quelque chose de pire, mais parce qu'il ne lui confie pas tout, comme il en avait l'habitude. On doit sans doute attribuer cela à ses idées romantiques et il est peut-être plus raisonnable de dire que, comme dans la scène de la reconnaissance, elle a été habituée à lui faire le racontar de toutes sortes de choses. Elle ne sait pas du tout par expérience que Charles avait l'habitude de lui confier tout, mais elle a tiré cette conclusion des romans, dans lesquels on peut lire que ceux qui s'aiment ne doivent pas avoir de secrets l'un pour l'autre. Elle n'aurait pas

été gênée que Charles fût un vagabond, ancien pensionnaire d'une maison de force, pourvu qu'il satisfasse sa curiosité sentimentale par une confession. La tentative qu'Emmeline fait pour se convaincre de l'identité de Charles en réfléchissant sur son caractère, doit donc être considérée comme un puéril babillage qui jette de la lumière sur toute sa nature et, aussi, sur le reste de son puéril babillage. C'est pourquoi elle abandonne à l'instant cet ordre d'idées et trouve une preuve beaucoup plus sûre de ce qu'il n'est pas le même, en découvrant qu'il ne possède pas l'anneau. Alors elle n'a besoin d'aucun autre témoignage contre lui. C'est pourquoi elle avoue qu'il aurait pu faire n'importe quoi, les choses les plus folles même, ou en d'autres termes, il aurait pu changer tant qu'il aurait voulu, il serait toujours resté le même, mais ne plus avoir l'anneau voilà qui témoigne contre lui (209). Emmeline excelle dans un raisonnement abstrait d'un caractère tout particulier. Mais ce qu'elle retient après l'abstraction et grâce à elle, ce n'est pas autant le caractère véritable de Charles que l'anneau. Emmeline est à comparer au génie de l'anneau (210) qui obéit à celui qui « porte l'anneau ».

Lapierre annonce un autre étranger. (Scène x.) Tout le monde est persuadé qu'il s'agit de Rinville. Emmeline reçoit l'ordre de faire sa toilette et elle s'exclame: « Est-ce ennuyeux! faire une toilette pour ce vilain jeune homme que je déteste, que je ne voulais pas voir. » Grâce à cette réplique l'attention du spectateur est à temps attirée sur l'ironie d'une des situations suivantes. En somme, Emmeline peut se flatter d'être la favorite de l'ironie. Celle-ci se plie partout à sa volonté et, après, elle se paie sa tête. Emmeline veut que le prétendu Charles soit un beau jeune homme, l'ironie se plie à sa volonté, Dervière ne le trouve pas, il est la dupe, Emmeline remporte la palme, mais c'est elle qui est la plus grande dupe. Elle veut que le prétendu Rinville soit un homme qu'elle déteste, bien que le père lui dise qu'il est un excellent jeune homme, l'ironie se plie à nouveau à la volonté d'Emmeline, toutefois d'une manière telle qu'elle devient la dupe.

La scène xi consiste en un monologue de Rinville. Il semble qu'il aurait été mieux de supprimer ce monologue, car l'effet qu'il produit fausse le jeu à tous égards. Puisqu'il était nécessaire de laisser Rinville rester maître du champ de bataille et d'arranger qu'il reçoive Charles le premier, son monologue aurait pu être raccourci. Il n'aurait pas non plus été sans effet et, avec les propres paroles de l'auteur il aurait pu être réduit à ces quelques lignes: « Bravo! cela va bien! brouillé avec le père, brouillé avec la fille, voilà une ruse qui m'a joliment réussi! » Ce monologue aurait alors contenu une sorte de réflexion objective sur la trame de la pièce. Si, afin de donner à Charles le temps de venir, l'auteur avait jugé nécessaire de prolonger un peu le monologue, il aurait bien pu laisser Rinville ajouter une autre petite plaisanterie à sa propre adresse, dire qu'à la fin il aurait peut-être mieux fait de se présenter sous son aspect véritable, et combien il était drôle d'avoir été représenté comme un personnage qui devenait de plus en plus mauvais au fur et à mesure que de

nouvelles dépêches au sujet de Charles arrivaient. Dans ce cas le mieux aurait été de l'interrompre dans ces réflexions par une réplique de Charles à la cantonade. La fin du monologue de Scribe fait trop sentir qu'il est terminé et qu'un autre personnage doit arriver. Si le monologue de Rinville avait été raccourci comme je viens de le dire, une nouvelle lumière aurait été projetée sur la précipitation fantastique de Charles, sur ce qu'il y a d'importun dans sa conduite, d'ailleurs toujours la même, et sur l'imbécillité essoufflée (211) dont l'auteur, d'une manière si incomparable, a empreint ses premières répliques.

Toutefois, cela n'a pas grande importance. La faute principale de ce monologue est que l'opération à laquelle Rinville fait allusion, paraît être du pur verbiage, un mouvement purement feint. Rinville explique que ce n'est plus pour plaisanter qu'il joue le rôle de Charles. Mais il ne l'a jamais fait; au contraire, il a bien lui-même dès le commencement indiqué trois bonnes raisons pour lesquelles il désirait voir réalisé son mariage avec Emmeline. Ensuite il explique qu'il veut empêcher qu'Emmeline le prenne pour Charles, il veut être sûr que c'est lui qu'elle aime, et non le souvenir de Charles. Ceci est d'une importance capitale pour toute la pièce, car c'est grâce à cela, comme nous l'avons dit déjà, qu'il sera déterminé si la pièce, en un sens fini, est moralisatrice, ou bien, en un sens infini, spirituelle. L'opération dont il parle doit donc avoir pour but, à travers la personne de Charles, de rendre visible son amabilité personnelle. Mais cela n'a pas lieu; sinon, la pièce serait devenue toute différente. Emmeline ne pense qu'à l'anneau et lorsque dans la scène XV il l'apporte, elle lui fait grâce, reconnaît qu'il est le même, etc. Dans l'intérêt de l'effet d'ensemble de la pièce, Rinville en somme ne doit pas être compris comme une figure poétique, et on ne peut d'ailleurs pas non plus tirer une pareille conclusion des divers éclaircissements dont il est l'objet. C'est un homme qui a atteint l'âge de discernement et qui a de bonnes raisons pour tout ce qu'il fait. C'est pourquoi une lumière comique jaillit parfois sur lui lorsque ses bonnes raisons et son intelligence se montrent incapables de l'aider à captiver une petite gazelle romantique telle que la demoiselle Emmeline. Même s'il était un homme absolument aimable et dangereux pour le cœur d'une jeune fille, il ne prendrait aucun ascendant sur Emmeline, elle est invulnérable, il n'arrivera à rien, à moins d'entrer en contact avec l'idée fixe d'Emmeline et, enfin — à l'aide de l'anneau. Mais puisque l'intérêt principal de la pièce neutraliserait sa réelle amabilité, il serait faux d'accentuer cette amabilité, ce que l'auteur d'ailleurs n'a jamais fait sauf dans ce monologue. Dans la scène où Rinville a le plus à faire avec Emmeline (212), il lui est, bien entendu, parfaitement impossible de déployer son amabilité personnelle. Lorsqu'une jeune fille s'ouvre à un homme autant qu'Emmeline le fait à lui et par son esprit imaginatif lui fournit continuellement l'occasion de se glisser dans son cœur, il faudrait qu'il soit un maladroit achevé s'il ne savait pas lui venir en aide. Cette scène, tant s'en faut, ne peut donc pas être considérée comme ayant pour but de montrer l'amabilité

de Rinville, oui, elle semble plutôt jeter un jour un peu comique sur lui. Rinville est manifestement un homme positif; dans un monologue précédent (213) il s'est un peu donné des airs, il a fait comprendre aux spectateurs aussi bien qu'à ses amis qu'il était bien l'homme capable de dompter telle petite demoiselle. Aussi, il y réussit, c'est vrai; mais si ses amis pouvaient voir comment il y arrive, ils n'auraient pas l'occasion d'admirer ses dons de dompteur. Son intelligence lui apprend qu'il a été possible de se faire passer pour Charles. Là-dessus il faut lui rendre justice. A présent la métamorphose a eu lieu, c'est à présent qu'il doit montrer son amabilité et, à présent, pense-t-on, il aura du travail par-dessus la tête; mais alors, il se trouve qu'il n'a rien du tout à faire, car Emmeline aux pieds légers, se dépêche vers les souvenirs de sa jeunesse et y entraîne Rinville, et tout homme qui n'est pas un pataud achevé serait capable de lui contrefaire ce chef-d'œuvre.

Ce que nous avons développé ici en ce qui concerne le personnage de Rinville a, il me semble, une importance absolue pour toute la pièce. Il ne doit pas y avoir une seule figure, pas un seul élément scénique ayant droit de survivre à la débâcle que l'ironie, dès le commencement, prépare pour tout dans la pièce. Lorsque le rideau tombe, tout est oublié, il n'y a que le néant qui reste, et c'est la seule chose qu'on verra; et la seule chose qu'on entendra, est un rire qui, comme un bruit naturel, ne vient pas d'un seul être humain, mais est le langage d'une force universelle, et cette force est l'ironie.

Charles se présente et rencontre Rinville. Ce qu'il y a de spirituel dans la situation, c'est que Charles, cette tête intrigante, arrive trop tard, non seulement pour M. Zacharie, mais avant tout pour l'intrigue de la pièce. Ses répliques sont magistrales ici, comme partout ailleurs, à la fois aussi caractéristiques que bien adaptées à la situation. Rinville conseille à Charles de se faire passer pour Rinville. A peine a-t-il suggéré cette idée que Charles l'interrompt et fait semblant d'inventer tout lui-même; quand il s'agit d'une mystification, qui pourrait lui donner des leçons? Toutefois, immédiatement après on voit bien qu'il est incapable d'inventer quoi que ce soit; il aurait aussi perdu de vue l'anneau si Rinville n'y avait pas attiré son attention. Rinville reçoit l'anneau.

Charles se présente à la famille comme Rinville, — seule possibilité pour lui d'être reçu. Dervière le trouve plus jeune et plus beau que Charles, Emmeline le trouve vilain, les deux jugements étant de la même mauvaise foi, et on peut bien penser qu'Emmeline ne s'est même pas donné la peine de le regarder, et que c'est grâce à une inspiration qu'elle le sait. Quelque chose d'approchant arrive au père. La situation contient par conséquent une profonde raillerie à l'adresse de Charles qui, sans doute, attribue cet accueil favorable à son doigté et espère que tout réussira, si seulement il reste incognito.

Suit un monologue dans lequel Emmeline consulte son cœur et découvre qu'elle n'oubliera jamais Charles, mais épousera Rinville.

Rinville arrive pour prendre congé et pour rendre l'anneau.

Ils se réconcilient à nouveau. Nous connaissons déjà ce genre de situation.

Ensuite arrive la situation la plus brillante de toute la pièce. Une auréole l'entoure, une transfiguration qui est tellement solennelle qu'on pourrait presque désirer voir tante Judith paraître à l'arrière-plan comme un esprit qui de haut regarde ses deux disciples. Emmeline décide de se confier au prétendu Rinville et de tout lui révéler. Cette situation jette un jour parfait sur Emmeline et Charles. La fidélité d'Emmeline devient entièrement parodique. Elle ne veut à aucun prix renoncer à lui, elle ne se laissera effrayer ni par le feu, ni par l'eau, la confusion de Charles augmente et augmente, parce qu'il veut se débarrasser d'elle. Une telle fidélité est toute naturelle; car une petite demoiselle comme Emmeline a pour règle d'être fidèle, surtout lorsque le bien-aimé désire se débarrasser d'elle. Charles, en apprenant que M. Zacharie n'avait pas lâché le pire (214), avait été assez sûr de se tirer d'affaire grâce à sa dextérité, et à présent c'est lui qui révèle tout. L'occasion est trop tentante. Il peut devenir le troubadour de sa propre vie et espère ainsi se débarrasser de la cousine. Nous avons déjà rappelé que la situation gagne en aisance parce que la confusion de Charles prend une teinte comique. On se fait une vive idée de sa légèreté et de son égarement d'esprit, mais on ne s'indigne pas, ce qui aurait eu lieu si en son propre nom il racontait tout de la même manière; il le ferait probablement, on le soupçonne, mais on ne le voit pas. Cependant, Charles n'obtient rien, il ne plaît qu'à lui-même. La fidélité d'Emmeline ne connaît pas de limites. A la fin, Charles avoue qu'il est marié. La sûreté avec laquelle l'auteur sait ironiser Emmeline est incroyable. Elle apprend qu'il est marié et elle se fâche tout rouge. Quelques spectateurs penseraient peut-être qu'elle se fâche contre Charles parce qu'à présent elle connaît tous ses vilains traits. Pas du tout, mon cher ami! Tu te méprends sur elle. Elle accepterait Charles si seulement elle pouvait l'obtenir. Mais il est marié. Bien vrai, elle aurait trouvé tout naturel que pendant les huit années il n'ait regardé aucune jeune fille et consciencieusement ait eu les yeux fixés sur la lune. Toutefois, elle sait comment passer outre à cela. Eût-il séduit dix jeunes filles, elle l'accepterait quand même, elle l'accepterait *à tout prix* *, mais s'il est marié elle ne le peut pas. *Hinc illae lacrymae* (215). C'est bien ainsi qu'il faut interpréter l'idée de l'auteur, sinon il aurait laissé Emmeline interrompre Charles un peu plus tôt. Charles a expliqué qu'il a été très recherché par le sexe féminin, qu'il a eu plusieurs aventures galantes, que parfois, peut-être, son amabilité l'a entraîné trop loin. Elle ne l'interrompt pas, elle promet de faire tout ce qu'elle peut pour le réconcilier avec le père et pour l'obtenir elle-même; car il apparaît bien clairement que si elle ne peut pas l'obtenir (après qu'elle a appris qu'il est marié), ce n'est pas elle qui omettra de sonner le signal d'alarme. Charles commence à raconter l'histoire qu'il a eue avec Paméla, elle l'écoute

---

* *A tout prix*... en français dans le texte.

tranquillement. Mais alors vient la chose terrible — il est marié. Là s'écroula le royaume de Norvège (216)!

La profonde ironie de cette situation se trouve donc dans la fidélité inviolable d'Emmeline, qui à aucun prix ne peut lâcher Charles parce que cela lui coûterait la vie, et aussi dans la confusion progressive de Charles qui ne peut pas se débarrasser d'elle. Toute la scène est comme une adjudication à laquelle le Charles idéal est adjugé à Emmeline. Enfin tout s'arrête quand il apparaît qu'elle ne peut pas obtenir Charles qui ne peut pas échapper aux conséquences de ses sottises.

Emmeline donne l'alerte, le père arrive et il promet qu'il ne pardonnera jamais à Charles.

Alors se présente le prétendu Charles. Emmeline a prié le père de ne pas trop s'emporter, elle veut le confesser elle-même. Ici, comme partout ailleurs, il faut admirer le tact de l'auteur. Car la scène doit devenir comique et la situation ironique, puisque c'est chez le prétendu Rinville qu'on voit l'impression que l'apostrophe fulminante devait faire sur le prétendu Charles; car le vrai Charles jouit du plaisir d'être personnellement présent au moment où lui-même est exécuté *in effigie*. Si l'auteur avait chargé Dervière de cette apostrophe, une injustice poétique aurait été commise. L'oncle a été le bienfaiteur de Charles et peut à juste titre exiger de ne pas devenir la dupe de Charles. L'oncle, il est vrai, n'est pas aussi intelligent que la jeune fille, mais ses bienfaits de tant d'années lui donnent une place autrement avantageuse vis-à-vis de Charles qu'une promesse de mariage, négligemment faite par celui-ci à Emmeline. Par contre, puisque tout ce qu'Emmeline dit paraît n'être que puéril babillage, la promesse de mariage comprise, il est tout à fait régulier que cette philippique soit de la même nature. Son vieil amour pour Charles est puéril babillage, son nouvel amour l'est également; son exaltation est puéril babillage, sa colère aussi est puéril babillage, son obstination est puéril babillage, ses bonnes intentions également sont puéril babillage.

Emmeline exhale donc sa colère et c'est à l'aide de la mimique et des gestes du vrai Charles que le prétendu Rinville parodie l'effet de son discours. L'apogée de cette situation est sans doute atteint lorsqu'elle avoue qu'elle a réellement aimé Charles. Ici, la confusion est complète. Car, selon son propre aveu, c'est Rinville qui a été l'objet de son amour pendant huit longues années, Rinville en lequel, à l'aide de la sympathie, elle reconnut immédiatement Charles, Rinville qui — elle en a été convaincue peu après — n'était plus le même, mais qu'ensuite elle a reconnu à nouveau, grâce à l'anneau.

A la fin le quiproquo est résolu. Elle a obtenu Rinville au lieu de Charles. Et la pièce est terminée, ou, plutôt, elle n'est pas terminée. Ceci, je l'ai déjà expliqué et je n'ajouterai que quelques mots pour éclaircir encore une fois ce que j'avais dit à ce moment-là. Si le but de la pièce est de montrer qu'Emmeline est devenue une jeune fille raisonnable qui, en choisissant Rinville, fait un choix judicieux, l'accentuation de toute la pièce a été mal placée. Car, dans ce cas, il serait moins intéressant d'apprendre exactement en quel sens Charles a suc-

combé. Par contre, nous exigerions des renseignements sur l'amabilité de Rinville. Car, si Charles est devenu un libertin, il ne s'ensuit pas du tout qu'elle doive choisir Rinville, sauf au cas où l'on veut réduire Scribe à un griffonneur dramatique, qui respecte la convenance scénique qui veut que toute jeune fille se marie et que, si elle ne veut rien savoir de l'un, elle doit prendre l'autre. Mais si on comprend la pièce comme je l'ai comprise moi-même, la plaisanterie ne vise à aucun but, l'esprit est infini et la comédie un chef-d'œuvre.

Le rideau tombe, la pièce est terminée, rien n'en reste, seuls les grands contours dans lesquels la fantasmagorie de la situation que dirige l'ironie restent comme objets de la contemplation. La situation immédiatement réelle est la situation irréelle, derrière laquelle apparaît une nouvelle situation qui n'est pas moins fausse, et ainsi de suite. On entend les répliques dans les situations, lorsqu'elles sont tout à fait raisonnables, elles apparaissent parfaitement insensées, et au fur et à mesure que la situation s'éloigne, les répliques la suivent, de plus en plus dénuées de sens, malgré leur bon sens.

Afin de bien jouir, par la contemplation, de l'ironie de cette pièce, il ne faut pas la lire mais la voir jouer; il faut la voir à plusieurs reprises, et lorsqu'on a le bonheur d'être contemporain des quatre talents dramatiques qui sur notre théâtre contribuent de toutes manières à montrer et à faire soupçonner la transparence de la situation, la jouissance augmentera et augmentera chaque fois qu'on la verra.

Malgré l'esprit parfois pétillant des répliques dans cette pièce, on les oubliera mais, une fois vues, il est impossible d'oublier les situations. Lorsque enfin on s'est familiarisé avec tout, c'est vers la représentation scénique qu'on saura diriger la reconnaissance. Je ne peux louer davantage l'exécution de cette pièce qu'en disant qu'elle est si parfaite que les premières fois elle vous rend ingrat, parce que ce qu'on reçoit est la pièce, ni plus, ni moins. Je connais un jeune philosophe qui un jour m'exposa la doctrine de l'être. Le tout était tellement facile, tellement simple, tellement naturel que lorsqu'il eut fini, je haussai presque les épaules en disant : ce n'est que ça? Rentré chez moi, je voulus reproduire les mouvements logiques et je vis que je ne pouvais marquer le pas. Alors je sentis que cela devait tenir à autre chose, je sentis combien la virtuosité et la supériorité sur moi du jeune philosophe étaient grandes, je ressentis ce qu'il avait si bien démontré presque comme une moquerie, et je devins ingrat. C'était un artiste en philosophie et ce qui lui arriva arrive à tous les grands artistes, le Seigneur compris.

Ce qui m'est arrivé avec mon ami le philosophe m'est arrivé également lors de la représentation des *Premières Amours*. Par contre, maintenant que je l'ai vu jouer tant de fois, sur d'autres scènes aussi, c'est maintenant seulement que j'ai appris à devenir bien reconnaissant envers nos artistes du théâtre. Par conséquent, si je devais faire connaître notre théâtre à un étranger, je l'y conduirais lorsqu'on joue cette pièce et, en admettant qu'il connût la pièce déjà, je lui dirais: regardez Frydendahl, détournez les yeux de lui, fermez-les, imaginez-

vous son image; ces traits nobles et purs, cette belle prestance, comment peuvent-ils provoquer le rire, rouvrez les yeux et regardez Frydendahl. Regardez Mme Heiberg, baissez les yeux, car l'amabilité d'Emmeline pourrait peut-être devenir dangereuse pour vous; écoutez cette langueur sentimentale de la voix, les insinuations de cette jeune fille puérile et capricieuse, et même si vous étiez sec et raide comme un comptable, vous ne pourriez pas vous empêcher de sourire. Ouvrez les yeux — comment est-ce possible? Répétez ces mouvements, assez vite pour qu'ils deviennent presque simultanés dans le temps et vous aurez une idée de ce qui est accompli. Un artiste ne peut jamais faire d'esquisse sans ironie, les acteurs ne peuvent la produire qu'à l'aide de contradiction, car l'essence de l'esquisse est la superficialité et là où une peinture de caractères n'est pas exigée, l'art est de la transformer elle-même en une surface, ce qui est un paradoxe pour la manifestation théâtrale, et il n'est donné qu'à peu d'artistes de le résoudre. Un acteur spontanément comique ne peut jamais jouer Dervière, car celui-ci n'est pas un caractère. Toute la nature d'Emmeline est contradiction et, par conséquent, ne peut pas être représentée spontanément. Elle doit être aimable, car autrement l'effet de la pièce entière serait manqué; elle ne doit pas être aimable, mais romanesque, car autrement, en un autre sens, l'effet d'ensemble de la pièce serait manqué. Regardez Phister, vous vous trouvez presque mal en fixant vos yeux sur la stupidité infiniment insipide dont son visage porte l'empreinte. Et, malgré cela, ce n'est pas une stupidité spontanée, il y a encore une exaltation dans son regard qui, en son imbécillité, rappelle un passé. Personne n'est né avec un pareil visage, ce visage a une histoire. Je me rappelle que ma bonne d'enfant, lorsque j'étais petit, m'expliqua qu'il ne fallait pas faire des grimaces; pour nous en empêcher, moi et d'autres enfants, elle nous raconta l'histoire d'un homme dont le visage avait été déformé à cause de sa manie de faire des grimaces. Car le hasard avait voulu que le vent avait changé de direction (217) et l'homme dut garder son visage déformé. C'est un tel visage que Phister nous fait voir; il y a encore des traces de grimaces romantiques, mais lorsque le vent changea de direction, le visage resta un peu contracté. Phister représente Charles avec moins d'ironie que d'humour. Et c'est tout à fait juste, car la contradiction n'est pas aussi frappante dans sa nature. Il ne doit pas passer pour Rinville, sauf aux yeux de Dervière et d'Emmeline qui tous les deux, chacun à sa manière, agissent partialement.

Regardez Stage, réjouissez-vous de cette prestance belle et virile, de cette personne bien élevée, de ce léger sourire qui trahit la supériorité imaginaire de Rinville sur la famille fantastique de Dervière, et voyez alors ce représentant de la raison attiré dans le tourbillon confus que la passion creuse d'Emmeline occasionne, comme le feraient les éléments déchaînés.

L'ASSOLEMENT

ESSAI D'UNE SCIENCE DE BON SENS SOCIAL.

Χρεμυλος.

189........ ἐστὶ πάντων πλησμονή.

190. ἔρωτος.

Καριων.

ἄρτων.

Χρεμυλος.

μουσικῆς.

Καριων.

τραγημάτων.

Χρεμυλος.

191. τιμῆς.

Καριων.

πλακούντων.

Χρεμυλος.

ἀνδραγαθίας.

Καριων.

ἰσχάδων.

Χρεμυλος.

192. φιλοτιμίας.

Καριων.

μάζης.

Χρεμυλος.

στρατηγίας.

Καριων.

φακῆς.

Voir *Ploutos* d'Aristophane, v. 189 et suiv.

CHREMYLOS (218)

.... an Allem bekommt man endlich Ueberdruss.

An Liebe,

KARION

Semmel,

CHREMYLOS

Musenkunst,

KARION

und Zuckerwerk.

CHREMYLOS

An Ehre,

KARION

Kuchen,

CHREMYLOS

Tapferkeit,

KARION

und Feigenschnitt.

CHREMYLOS

An Ruhm,

KARION

an Rührei,

CHREMYLOS

am Kommando,

KARION

am Gemüs'.

Voir *Ploutos* d'Aristophane d'après la traduction de Droysen.

L'ASSOLEMENT

Des gens avertis assurent qu'il est très judicieux de prendre une maxime pour point de départ; je le leur accorde volontiers et je prendrai pour point de départ celle qui dit que tous les gens sont ennuyeux. Y aurait-il par hasard quelqu'un d'assez ennuyeux pour me contredire à ce sujet? En attendant, cette maxime possède au plus haut degré la force de répulsion qu'on exige toujours de ce qui est négatif, c'est-à-dire le vrai principe de mouvement; non seulement elle est répulsive, mais aussi infiniment rébarbative et celui qui l'a mise derrière lui, doit nécessairement se mouvoir avec une vitesse énorme qui permet de faire des découvertes. Car si ma thèse est correcte, on n'a qu'à modérer ou accélérer son *impetus* (219) comme on le désire, à considérer en soi-même avec plus ou moins de chaleur, combien l'ennui est pernicieux pour l'homme; et si, au péril de la locomotive, on veut accroître la vitesse du mouvement au suprême degré, on n'aura qu'à se dire: l'ennui est la mère de tous les vices. Il est assez curieux que l'ennui qui en lui-même est une entité si calme et si posée, puisse posséder une telle force motrice. C'est un effet tout à fait magique que celui que produit l'ennui, seulement cet effet n'est pas attrayant, mais repoussant.

Tout le monde reconnaît aussi combien l'ennui est pernicieux en ce qui concerne les enfants. Tant que les enfants s'amusent ils sont toujours sages, on peut le dire dans l'acception la plus stricte du mot, car même s'ils deviennent parfois turbulents dans leurs jeux, c'est en vérité parce qu'ils commencent à s'ennuyer; l'ennui s'approche déjà, bien qu'il le fasse différemment. Aussi, lorsqu'on choisit une bonne d'enfant, considère-t-on surtout, non seulement sa sobriété, sa fidélité et son honnêteté, mais aussi son côté esthétique: saura-t-elle amuser les enfants? on n'hésiterait pas à la renvoyer si elle se trouvait démunie de cette qualité, même si elle possédait toutes les autres vertus supérieures. Ici le principe se trouve, n'est-ce pas, reconnu clairement mais — le monde est bien étrange — habitude et ennui ont tellement pris le dessus que ce n'est que pour une bonne d'enfant que l'esthétique obtient tous ses droits. Si quelqu'un demandait le divorce parce que sa femme est ennuyeuse, si on exigeait la destitution d'un roi à cause de son apparence ennuyeuse, ou l'exil d'un pasteur parce que ses sermons sont ennuyeux, ou la démission d'un ministre, ou la tête d'un journaliste parce qu'il est furieusement ennuyeux — on ne réussirait pas. Est-il donc surprenant que le monde rétrograde, que le mal se répande de plus en plus, puisque l'ennui augmente et que l'ennui est la mère de tous les vices? Dès la création du monde on trouve des exemples. Adam s'ennuyait

parce qu'il était seul, c'est pourquoi Eve fut créée. A partir de ce moment, l'ennui s'installa dans le monde et crût exactement à l'échelle de l'accroissement de la population. Adam s'ennuya tout seul, ensuite Adam et Eve s'ennuyèrent ensemble, ensuite Adam et Eve et Caïn et Abel s'ennuyèrent en famille, ensuite la population du monde augmenta et les peuples s'ennuyèrent en masse. Afin de se distraire, ils eurent l'idée de construire une tour si élevée qu'elle s'élançait vers le ciel. Cette idée est aussi ennuyeuse que la tour était élevée, et elle constitue une preuve terrible de la primauté de l'ennui à ce moment-là. Ensuite ils furent dispersés à travers le monde, comme on fait aujourd'hui un voyage à l'étranger, mais ils continuèrent à s'ennuyer. Et quelles conséquences n'a pas entraînées cet ennui! L'homme d'abord haut placé avait déchu profondément, premièrement à cause d'Eve, ensuite en tombant du haut de la tour babélique. Et par ailleurs, qu'est-ce qui a retardé la chute de Rome? *Panis et circences* (220). Qu'est-ce qu'on fait de nos jours? Est-ce qu'on pense à trouver un moyen de divertissement? Au contraire, on précipite la chute. On pense à convoquer une diète. Mais peut-on s'imaginer quelque chose de plus ennuyeux, aussi bien pour les messieurs délégués que pour ceux qui doivent lire ses comptes rendus et entendre parler d'elle? On veut améliorer les finances de l'Etat par des économies. Y a-t-il quelque chose de plus ennuyeux? Au lieu d'augmenter la dette on veut la rembourser. D'après ce que je connais de la politique il serait facile pour le Danemark d'émettre un emprunt de 15 millions. Pourquoi personne n'y pense-t-il pas? Qu'un homme soit un génie et ne paie pas ses dettes on entend tout de même parler de cela de temps en temps; alors pourquoi un Etat ne pourrait-il pas en faire autant si seulement tous ses sujets se mettaient d'accord? Qu'on émette donc un emprunt de 15 millions, non pour l'employer à un remboursement, mais pour des réjouissances publiques. Que nous fêtions, en joie et en liesse, le royaume millénaire. A présent on trouve partout des troncs dans lesquels on peut poser son argent, dorénavant on devrait mettre partout des coupes avec de l'argent. Tout serait gratuit; gratuits les billets de théâtre, gratuites les prostituées, voitures gratuites pour aller au Bois, on serait enterré sans frais et gratuite serait l'oraison funèbre; je dis gratuit, car lorsqu'on est toujours muni d'argent tout est pour ainsi dire gratuit. Personne ne devrait être propriétaire d'immeuble. On ne ferait une exception que pour moi seul. Je me réserve de toucher 100 écus tous les jours dans une banque à Londres, d'une part parce que moins ne me suffit pas, d'autre part parce que c'est moi le père de l'idée et aussi parce qu'on ne peut pas savoir si, lorsque les 15 millions auront été absorbés, je ne pourrais pas avoir, peut-être, une autre idée. Quelle serait la conséquence de toute cette aisance? Tout ce qui est grand se précipiterait vers Copenhague, les plus grands artistes, les meilleurs acteurs et les meilleures danseuses. Copenhague deviendrait une autre Athènes. Et la conséquence? Tous les hommes riches viendraient s'y établir. Parmi tant d'autres il est à présumer que le Chah de Perse et le roi d'Angleterre y viendraient aussi. Et voilà ma seconde idée

On s'emparerait de la personne du Chah. Quelqu'un dira peut-être : « Il y aura révolution en Perse, on intronisera un nouveau Chah et le prix du vieux Chah baissera ». Mon idée dans ce cas est qu'on le vende aux Turcs qui, eux, sauront le monnayer. Il s'y ajoute une autre considération qui a, paraît-il, complètement échappé à l'attention de nos politiciens: le Danemark représente l'équilibre en Europe. On ne peut pas s'imaginer une existence plus heureuse. Je le sais par ma propre expérience. J'ai représenté l'équilibre dans une famille, je pouvais faire tout ce que je voulais, ce n'était jamais moi qui en supportais les conséquences, mais toujours les autres. Oh, que ce que je dis atteigne vos oreilles à vous qui êtes si haut placés, qui devez conseiller et toujours conseiller, vous les élus du roi et du peuple, vous les sages et intelligents citoyens de toutes les classes! Prenez donc garde! Le vieux Danemark succombe, c'est fatal, il succombe d'ennui, ce qui est le plus fatal de tout. Dans l'antiquité fut nommé roi (221) celui qui chantait le roi défunt de la plus belle manière; de nos jours devrait être roi celui qui sait le mieux faire de l'esprit, et prince royal celui qui est la cause directe de la meilleure facétie.

Mais, où m'entraînes-tu, belle et sensible exaltation! Aurais-je dû prendre ainsi la parole et m'adresser à mes contemporains pour les initier à ma sagesse? Nullement; car ma sagesse n'est pas en vérité faite « zum Gebrauch für Jedermann », et il est toujours plus sage de se taire sur les règles de sagesse. Je ne désire donc pas de disciples, mais si quelqu'un se trouve près de mon lit de mort et lorsque je serai sûr que tout est fini pour moi, alors peut-être, dans une attaque de délire philanthropique, lui chuchoterai-je ma doctrine à l'oreille, sans savoir cependant si je lui rendrai service ou non. On dit souvent que l'homme est un animal sociable (222), mais au fond c'est un animal de proie, ce dont on ne se rendra pas seulement compte en examinant ses dents. Tout ce qu'on raconte au sujet de la sociabilité et de la société n'est donc qu'hypocrisie héréditaire et que ruse perfide.

Enfin, tous les gens sont ennuyeux. Le mot même indique la possibilité d'une division. Le mot ennuyeux peut aussi bien marquer un homme qui ennuie les autres, que celui qui s'ennuie tout seul. Ceux qui ennuient les autres sont: la plèbe, la foule, en général le cortège éternel de l'humanité; ceux qui s'ennuient eux-mêmes sont les élus, les nobles; et, c'est assez étrange, ceux qui ne s'ennuient pas eux-mêmes ennuient généralement les autres tandis que, par contre, ceux qui s'ennuient eux-mêmes, divertissent les autres. Ceux qui ne s'ennuient pas sont généralement ceux qui d'une manière ou d'une autre sont affairés, mais c'est justement pourquoi ils sont les plus ennuyeux de tous, les plus insupportables. Cette classe d'animaux n'est assurément pas un fruit de la convoitise de l'homme et du désir de la femme. Comme toutes les classes inférieures d'animaux elle se distingue par un haut degré de fécondité et elle se propage incroyablement. Il est aussi inconcevable que la nature ait vraiment besoin de neuf mois pour produire de tels êtres qui devraient plutôt se reproduire par vingtaine. L'autre classe de gens, les gens distingués, sont ceux qui s'en-

nuient eux-mêmes. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, ils amusent généralement les autres, quelquefois la plèbe d'une manière extérieure et, en un sens plus profond, leurs co-initiés. Plus ils s'ennuient foncièrement eux-mêmes, plus violents seront les moyens de divertissement qu'ils offrent aux autres, même lorsque l'ennui atteint son point culminant car alors, ou bien ils meurent d'ennui (détermination passive), ou bien ils se brûlent la cervelle par curiosité (détermination active).

On a l'habitude de dire que l'oisiveté est la mère de tous les maux. On recommande le travail pour empêcher le mal. Mais aussi bien la cause redoutée que le moyen recommandé vous convaincront facilement que toute cette réflexion est d'origine plébéienne. L'oisiveté, en tant qu'oisiveté, n'est nullement la mère de tous les maux, au contraire, c'est une vie vraiment divine lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'ennui. Elle peut faire, il est vrai, qu'on perde sa fortune, etc.; toutefois, une nature patricienne ne craint pas ces choses, mais bien de s'ennuyer. Les dieux olympiques ne s'ennuyaient pas, ils vivaient heureux en une oisiveté heureuse. Une beauté féminine qui ne coud pas, ne file pas, ne repasse pas, ne lit pas et ne fait pas de musique est heureuse dans son oisiveté; car elle ne s'ennuie pas. L'oisiveté donc, loin d'être la mère du mal, est plutôt le vrai bien. L'ennui est la mère de tous les vices, c'est lui qui doit être tenu à l'écart. L'oisiveté n'est pas le mal et on peut dire que quiconque ne le sent pas prouve, par cela même, qu'il ne s'est pas élevé jusqu'aux humanités. Il existe une activité intarissable qui exclut l'homme du monde spirituel et le met au rang des animaux qui, instinctivement, doivent toujours être en mouvement. Il y a des gens qui possèdent le don extraordinaire de transformer tout en affaire, dont toute la vie est affaire, qui tombent amoureux et se marient, écoutent une facétie et admirent un tour d'adresse, et tout avec le même zèle affairé qu'ils portent à leur travail de bureau. Le proverbe latin qui dit: *otium est pulvinar diaboli* (223) est tout à fait juste; mais le diable n'aura pas le temps de poser sa tête sur ce traversin si on ne s'ennuie pas. Cependant, si les gens pensent que la destinée de l'homme est de travailler, l'antithèse: oisiveté-travail est juste. Moi, je pense que la destinée de l'homme est de s'amuser et mon antithèse, par conséquent, est non moins juste.

L'ennui est le panthéisme démoniaque. Si on l'accepte comme tel il devient le mal, mais aussitôt qu'on le fait disparaître — il est vrai; mais on ne peut le faire disparaître que par le plaisir — *ergo*, on doit s'amuser. Dire qu'on peut le faire disparaître par le travail marque une confusion; car le travail, assurément, peut faire disparaître l'oisiveté, puisque c'est son antithèse, mais il ne fera pas disparaître l'ennui, ce dont on peut se rendre compte en observant les travailleurs les plus laborieux qui soient, c'est-à-dire les insectes les plus ronronnants en leur bourdonnement zélé et qui sont les plus ennuyeux, et s'ils ne s'ennuient pas c'est parce qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'est l'ennui; mais l'ennui n'a pas disparu.

L'ennui est mi-partie génialité spontanée, mi-partie spontanéité acquise. La nation anglaise est, après tout, la nation du

paradigme. On rencontre rarement une véritable indolence géniale, elle ne se trouve pas dans la nature, elle appartient au monde de l'esprit. On rencontre quelquefois un Anglais en voyage qui est comme l'incarnation de cette génialité, une lourde et immobile marmotte dont toute la richesse linguistique consiste en un seul monosyllabe, une interjection, par laquelle il sait exprimer son admiration suprême et son indifférence la plus profonde, parce qu'admiration et indifférence se sont unies dans l'indifférentisme de la synthèse de l'ennui. Hormis la nation anglaise, aucune autre nation ne produit de tels phénomènes; tout homme faisant partie d'une autre nation sera toujours tant soit peu éveillé, et non un mort-né aussi absolu. Les seuls êtres analogues que je connaisse sont les apôtres de l'enthousiasme vide qui, eux aussi, font le voyage de la vie à l'aide d'une interjection, des gens qui partout font métier d'enthousiastes et se trouvent partout, et crient indifféremment qu'il arrive quelque chose d'important ou d'insignifiant: « eh! » ou « oh! », car la différence entre ce qui est important et qui est insignifiant s'est effacée pour eux dans le vide de l'enthousiasme aveuglément bruyant. L'ennui de la spontanéité acquise est ordinairement le fruit d'un divertissement mal compris et il paraît fâcheux que le remède contre l'ennui puisse ainsi provoquer l'ennui; mais il ne peut, d'ailleurs, le provoquer que si lui, le remède, est mal appliqué. De même un divertissement mauvais, généralement excentrique, porte en lui l'ennui et c'est de cette manière qu'il se dégage et semble spontané. On distingue, en ce qui concerne les chevaux, le vertige d'idiopathie et le vertige d'encéphalite volante bien que les deux s'appellent vertige, on peut aussi faire ainsi une distinction entre deux espèces d'ennuis qui toutes deux, cependant, répondent à la définition de l'ennui.

Dans le panthéisme se trouve généralement une détermination de plénitude, mais en ce qui concerne l'ennui c'est juste l'inverse, il repose sur le vide et c'est pourquoi c'est une détermination panthéiste. L'ennui repose sur ce rien qui se lance à travers l'existence, son vertige est infini comme celui qu'on ressent en regardant dans un abîme infini. Et donc, que ce divertissement-là, fait d'excentricité, repose sur l'ennui, nous en avons encore une preuve dans ce que le divertissement résonne sans écho, justement parce que dans un rien il n'y a pas même une toute petite chose qui puisse rendre possible l'écho.

Si l'ennui est mère de tous les vices, comme il a été développé plus haut, quoi de plus naturel alors qu'on essaie de le vaincre? Mais ici, comme toujours, il faut agir avec une réflexion tranquille de sorte que, obsédé démoniaquement par l'ennui, on ne s'y plonge pas en voulant lui échapper. Tous ceux qui s'ennuient font appel au changement. Je suis entièrement d'accord avec eux, seulement, il s'agit d'agir suivant un principe.

Ma dissidence de l'opinion générale se montre suffisamment dans ce mot: assolement. On peut croire qu'il y a dans ce mot une équivoque et si je désirais y trouver une définition de la méthode générale, je devrais dire que l'assolement signifie un changement continu de terrain. Ce n'est pas ainsi que l'entend

le paysan. Pourtant c'est ainsi que j'emploierai pour un instant cette expression afin de parler de cet assolement qui repose sur l'infinité illimitée du changement, dans sa dimension extensive.

Cet assolement est celui qui est vulgaire, anti-artistique et qui se trouve dans une illusion. On est las de vivre à la campagne, on part pour la capitale; on est las de sa patrie, on va à l'étranger; on est « europa-müde », on part pour l'Amérique, etc., — on s'abandonne à une espérance romanesque d'un voyage illimité d'étoile à étoile. Ou bien le mouvement est autre, mais toujours extensif. On en a assez de manger dans de la porcelaine, on réclame des assiettes d'argent; on se lasse de celles-ci, on réclame un service en or; on incendie la moitié de Rome afin de contempler la conflagration de Troie. Cette méthode s'anéantit elle-même, elle est la mauvaise infinité. Qu'a donc atteint Néron? Rien, — l'empereur Marc-Aurèle Antonin, lui, était plus intelligent, il disait (224) : ἀναβιῶναί σοι ἔξεστιν· ἴδε παλιν τὰ πράγματα, ὡς ἑώρας· εν τουτῳ γαρ τὸ ἀναβιῶναι, (Βιβλιον Z., B.)

La méthode que je propose consiste, non pas à changer de terrain, mais, comme l'assolement véritable, à changer de méthode d'exploitation et de céréales. C'est là que se trouve immédiatement ce principe de limitation qui seul est sauveur en ce monde. Plus on se limite soi-même, plus on devient imaginatif. Un prisonnier à perpétuité, toujours seul, est très imaginatif, une araignée peut lui causer un immense plaisir. Qu'on se rappelle ces années passées au collège, en ce temps où on ne prenait aucun soin esthétique pour choisir ceux qui devaient nous instruire et qui étaient, par conséquent, souvent très ennuyeux, combien d'imagination n'avait-on pas? Quel plaisir de saisir une mouche, de l'emprisonner dans une coquille de noix et de voir comment elle pouvait l'entraîner en courant çà et là; quel plaisir n'avez-vous pas éprouvé à percer un trou dans la table, y enfermer une mouche et la regarder à travers un bout de papier? Et que c'était intéressant d'écouter les gouttes de pluie tomber du toit d'une façon si monotone? Quel observateur profond ne devient-on pas! Il n'est pas de moindre bruit ou mouvement qui puisse échapper à votre attention. Ici nous atteignons le point suprême de ce principe qui recherche la satisfaction, non dans l'extension, mais dans l'intensité.

Plus on aura d'imagination dans le changement de la méthode d'exploitation, mieux ce sera; mais cependant, chaque changement pris à part se trouve au-dedans de la règle générale qui régit le rapport du *souvenir* et de l'*oubli*. C'est dans ces deux courants que toute la vie s'écoule et il s'agit donc de bien les dominer. Ce n'est qu'après avoir jeté l'espérance pardessus bord qu'on commence à vivre artistiquement; tant qu'on continue à espérer on ne peut pas se limiter. Il est assez beau de voir un homme prendre la mer avec le vent favorable de l'espérance et on peut profiter de l'occasion pour se laisser traîner à la remorque, mais on ne doit jamais le prendre soi-même à bord de son navire et surtout pas comme pilote; car c'est un navigateur perfide. L'espérance était aussi l'un des

cadeaux inquiétants (225) de Prométhée; il donna aux hommes l'espérance au lieu de leur donner la prescience des immortels.

Oublier — tous les hommes le désirent et disent, dès qu'arrive quelque chose de désagréable: si seulement on pouvait oublier. Mais c'est un art que d'oublier, et il eut fallu l'exercer à l'avance. Pouvoir oublier dépend toujours de la façon dont on se souvient; mais la façon dont on se souvient dépend de son côté de celle dont on éprouve la réalité. Celui qui court avec la vitesse de l'espérance jusqu'à ce qu'il soit arrêté se souviendra de telle manière qu'il n'arrivera plus à oublier. *Nil admirari* (226) est par conséquent la vraie sagesse dans la vie. Il n'est pas de plus petit moment de vie qui doive avoir assez d'importance pour qu'on ne puisse pas l'oublier à n'importe quel instant; mais, par ailleurs, chaque moment de vie doit avoir assez d'importance pour qu'on puisse à chaque instant s'en souvenir. L'âge qui se souvient le mieux, à savoir le premier âge, est aussi le plus oublieux. Plus on se souvient poétiquement, plus on oublie facilement, car le fait de se souvenir poétiquement n'est en vérité qu'une expression qui veut dire oublier. Lorsque mon souvenir est poétique l'événement vécu a déjà subi la transformation qui lui a ôté tout ce qu'il avait de pénible. Pour pouvoir se souvenir ainsi il faut être attentif à sa manière de vivre, surtout à sa manière de jouir. Jouit-on sans hésiter jusqu'à la dernière goutte, accepte-t-on toujours le plaisir suprême que peut donner la jouissance, alors on ne pourra plus ni se souvenir, ni oublier. Car alors on n'a plus d'autre chose à se rappeler qu'une super-satiété qu'on ne désire qu'oublier, mais qui importune à présent d'un souvenir involontaire. Si donc vous sentez que la jouissance ou un moment de votre vie vous entraîne trop loin, arrêtez-vous un instant et alors vous vous souviendrez. Il n'y a pas de meilleur moyen de perdre le goût de continuer trop longtemps. On maîtrise la jouissance dès le commencement; on ne déploie pas toutes ses voiles à chaque résolution; on s'abandonne avec une certaine méfiance, alors seulement on est à même de démentir le proverbe qui dit qu'on ne peut pas à la fois prendre à droite et à gauche. Il est vrai que la police interdit le port d'armes cachées, et pourtant aucune arme n'est aussi dangereuse que l'art de pouvoir se souvenir. On éprouve un sentiment bizarre lorsqu'au milieu de la jouissance on la regarde afin de s'en souvenir.

Une fois perfectionné ainsi dans l'art d'oublier et de se souvenir, on est à même de jouer « au volant » avec toute l'existence.

C'est à sa force d'oubli qu'on peut vraiment mesurer l'élasticité d'un homme. Celui qui ne peut pas oublier n'arrivera pas à grand'chose. Je ne sais pas si un fleuve Léthé (227) jaillit quelque part; mais ce que je sais c'est que cet art peut être développé. Cela ne signifie pourtant pas que l'individu particulier doive disparaître sans laisser de traces; car une mémoire courte n'est pas identique à l'art d'oublier. On voit aussi facilement combien en général les gens s'y connaissent peu en cet art; car, le plus souvent, ils n'oublieront que les choses désagréables et non les plaisantes. Ce qui dénote une entière

partialité. Car l'oubli est l'expression juste de la véritable assimilation qui porte l'événement vécu sur la table de résonance. C'est parce qu'elle a oublié qu'elle était chaos que la nature est si grande, mais cela même peut se produire à n'importe quel moment. On se représente l'oubli le plus souvent comme une force sauvage qui étouffe parce que, le plus souvent, on ne met l'oubli en rapport qu'avec ce qui est désagréable. Mais l'oubli est, au contraire, une occupation tranquille pour laquelle le désagréable et le plaisant ont la même valeur. L'agréable qui appartient au passé contient aussi, justement parce qu'il appartient au passé, un désagrément qui peut éveiller les regrets, ce désagrément est effacé par l'oubli. Tout le monde reconnaît que ce qui est désagréable possède un dard. L'oubli l'enlève. Cependant, si on se comporte comme beaucoup de ceux qui bricolent dans l'art de l'oubli, en rejetant complètement le désagréable, on s'apercevra bien vite de son utilité. Souvent, dans un moment de faiblesse, cela vous surprend avec toute la force de la soudaineté, ce qui est entièrement contraire à la disposition bien ordonnée d'une tête intelligente. Aucun malheur, aucun ennui n'est si peu affable, si sourd, qu'il ne se laisse un peu flatter; même Cerbère (228) accepta des gâteaux de miel et il n'y a pas que les jeunes filles qu'on puisse charmer. Non, on peut le circonvenir par de belles paroles et le déposséder ainsi de son acuité; on ne désire nullement l'oublier mais on l'oublie afin de s'en souvenir. Oui, on se permet une telle astuce, même pour des souvenirs tels, que l'oubli éternel semble être le seul remède, et la supercherie réussit à l'homme adroit. L'oubli est la paire de ciseaux qui coupe pour le rejeter ce dont on ne désire pas se servir, toujours, bien entendu, sous la surveillance dernière du souvenir. Oubli et souvenir sont ainsi identiques, et l'identité ingénieusement établie est le point d'Archimède autour duquel on soulève le monde entier. Lorsqu'on dit qu'on note quelque chose dans le livre de l'oubli, on indique bien à la fois qu'on oublie et que pourtant la chose est conservée.

Aussi, l'art du souvenir et de l'oubli nous empêche de rester en souffrance en chaque circonstance de la vie et il nous assure l'équilibre parfait.

Qu'on se garde donc bien de l'amitié. Comment définir un ami? Un ami ce n'est pas ce que la philosophie appelle le second nécessaire, mais le troisième superflu. Quelles sont les cérémonies de l'amitié. On trinque pour sceller la décision qu'on vient de prendre de se tutoyer, on ouvre une de ses veines pour mêler son sang à celui de l'ami. L'instant est difficile à préciser, il s'annonce d'une manière mystérieuse, on sent qu'on ne peut plus se dire « vous » l'un à l'autre, et une fois que ce sentiment s'est présenté il ne peut plus jamais être question qu'on se soit trompé comme Geert Vestphaler (229) lorsqu'il trinqua avec le bourreau. Quelle est la marque distinctive et sûre de l'amitié? L'antiquité répond: *idem velle, idem nolle, ea demum firma amicitia* (230), mais aussi c'est terriblement ennuyeux. Quelle est la signification de l'amitié? Que deux amis se prêtent mutuellement l'aide de leurs conseils et de leurs personnes. Deux amis s'attachent intimement afin

de se dévouer entièrement l'un à l'autre; et ceci, bien que l'un ne puisse être qu'une gêne pour l'autre. Oui on peut s'aider mutuellement avec de l'argent, on peut s'aider à mettre et à enlever son pardessus, être les humbles serviteurs l'un de l'autre, se présenter pour souhaiter de sincères vœux de nouvel an, *idem* pour mariages, naissances et enterrements.

Mais il ne faut pourtant pas, bien qu'on s'abstienne d'amitié, vivre sans contact avec les hommes. Au contraire, ces choses peuvent prendre aussi quelquefois un élan plus profond; seulement, bien qu'on suive pendant quelque temps l'allure du mouvement, il faut qu'on soit doué d'une vitesse telle qu'on puisse pourtant s'échapper. Peut-être pense-t-on qu'un tel procédé laisse des souvenirs désagréables et on trouve déplaisant qu'un rapport qui signifia quelque chose pour vous se réduise à rien. Mais il s'agit-là d'un malentendu. Car ce qui est déplaisant est un ingrédient piquant dans l'humeur revêche de la vie. En outre, la même donnée peut tirer à conséquence à nouveau et d'une autre manière. Ce à quoi il faut veiller, c'est à ne pas rester en souffrance et, pour cela faire, à garder toujours l'oubli sous la main. Un cultivateur avisé laisse de temps à autre son champ en jachère, — le bon sens social recommande cela aussi. Tout reviendra sans doute, mais d'une autre manière; tout ce qui a été admis une fois dans le roulement y restera mais variera suivant le mode d'exploitation. C'est pourquoi, tout naturellement, on espère rencontrer ses vieux amis et connaissances dans un monde meilleur, mais sans craindre avec la foule qu'ils soient tellement changés qu'on ne les reconnaisse plus; on craindrait plutôt de les retrouver tels qu'ils étaient. C'est incroyable ce qu'un homme, même le plus insignifiant, peut gagner à l'aide d'une exploitation aussi sage.

Qu'on ne s'engage jamais dans le mariage! Les époux se promettent l'un à l'autre un amour éternel. Mais c'est assez facile et ne signifie pas non plus grand'chose; car, si on vient à bout du temps, on viendra sûrement à bout de l'éternité. Par conséquent, si les intéressés au lieu de parler de l'éternité disaient jusqu'à Pâques ou jusqu'au prochain printemps, leurs propos auraient un sens; car ils auraient dit quelque chose, même quelque chose que peut-être ils sauraient tenir. Et comment cela se passe-t-il dans le mariage? Après peu de temps l'un des partenaires sent le premier que ça ne va pas; puis l'autre se plaint et crie à tue-tête: trahison, trahison! Peu après le premier partenaire en arrive à ce même point et une neutralité s'établit puisque deux trahisons réciproques se compensent et créent satisfaction et joie communes. Mais c'est un peu tard, car un divorce comporte bien des difficultés.

S'il en est ainsi du mariage, il n'est pas étrange qu'il faille, par des états moraux, le soutenir de tant de manières. Lorsque quelqu'un veut se séparer de sa femme on crie: quel vilain homme, quel misérable, etc. Quelle sottise et quel attentat indirect contre le mariage! Ou bien il comporte une réalité et alors cet homme est assez puni en la perdant; ou bien il n'en comporte aucune et alors il est absurde de l'injurier parce qu'il est plus sage que d'autres. Si quelqu'un se lasse de son argent et le jette par la fenêtre, personne ne dira que c'est un

vilain homme; car, ou bien l'argent comporte une réalité et alors il est suffisamment puni en s'en privant, ou bien l'argent n'en comporte aucune et alors, bien entendu, il est sage.

Il faut toujours se garder de mener une vie par laquelle on risque de dépendre des autres. C'est pourquoi l'amitié déjà est dangereuse, et encore plus le mariage. On dit, il est vrai, que les époux ne font qu'un, mais c'est un propos très énigmatique et très mystique. Dès qu'on est plusieurs, on perd sa liberté, on ne peut pas se préparer au voyage suivant ses désirs, on ne peut pas courir les champs suivant ses caprices. Si on a une femme c'est difficile, si on a une femme et, qui sait, des enfants à venir, c'est gênant, et si on a femme et enfants, c'est impossible. On a bien eu l'exemple de la bohémienne qui porta son mari sur son dos (231) à travers la vie mais d'abord, il s'agissait là d'un cas exceptionnel et, ensuite, c'était à la longue aussi fatigant — pour l'homme. En outre, par le mariage on tombe dans une continuité extrêmement fatale qui comporte des us et des coutumes et, comme la pluie et le beau temps, les us et les coutumes sont quelque chose de tout à fait imprévisible. Autant que je sache, les hommes au Japon doivent, eux aussi, suivant les us et coutumes être en couches. Peut-être un temps viendra-t-il où l'Europe introduira les us des pays étrangers. Pourquoi pas?

L'amitié déjà est dangereuse, le mariage l'est encore plus; car la femme est et restera la ruine de l'homme dès qu'il contracte des rapports continus avec elle. Imaginez un jeune homme, ardent comme un cheval arabe, qu'il se marie et il est perdu. La femme est fière pour commencer, ensuite elle s'effondre, puis lui aussi et, à la fin, toute la famille s'effondre. L'amour d'une femme n'est que feinte et faiblesse.

La vie, même si on ne se risque pas au mariage, n'est pas nécessairement privée d'érotisme. L'érotique aussi doit comporter de l'éternité, mais une éternité poétique qui peut être limitée aussi bien à une heure qu'à un mois. Lorsque deux êtres s'éprennent l'un de l'autre et ont le pressentiment d'être destinés l'un à l'autre, il s'agit alors d'avoir le courage de rompre; car en persévérant on risque tout et il n'y a rien à gagner. On dirait un paradoxe, et aussi c'en est un en ce qui concerne le sentiment, mais non en ce qui concerne l'esprit. Dans ce domaine il s'agit surtout de pouvoir mettre à profit les états d'âme et, si on y réussit, on peut fournir une variété inépuisable de combinaisons.

Qu'on n'accepte jamais une charge d'Etat. Si on le fait on ne devient qu'un simple Pierre ou Paul, un tout petit pivot dans la machine du corps politique; on cesse d'être soi-même le chef d'entreprise et les théories ne servent alors plus à grand'chose. On obtient un titre, et il enferme tout ce que comporte le péché et le mal. On travaille alors en esclave sous une loi qui est toujours aussi ennuyeuse, que l'avancement soit rapide ou lent. On ne se défait jamais de son titre, sauf peut-être par un crime qui vous fait encourir la fustigation, et même ce ne serait pas sûr, car on peut être gracié par ordonnance royale et recouvrer son titre.

Mais si on s'abstient des charges d'Etat, on ne doit pas pour

cela rester inactif, il faut attacher du prix à des occupations telles qu'elles semblent identiques à l'oisiveté, on peut s'adonner à toutes sortes d'art qui ne rapportent rien. Cependant, on doit se développer à cet égard plutôt intensivement qu'extensivement et, bien qu'on ait atteint un certain âge, prouver la justesse du vieux dicton qui dit qu'il suffit de peu pour amuser les enfants.

Suivant le bon sens social on change donc, en quelque sorte, le terrain — car, si on ne voulait vivre en rapport qu'avec un seul être, l'assolement tournerait mal, ce qui serait de même le cas du paysan qui ne posséderait que quatre hectares et ne pourrait, par conséquent, jamais laisser en friche, chose pourtant extrêmement importante; de même doit-on aussi toujours se changer soi-même, c'est cela le vrai secret. A cette fin il faut avoir nécessairement des états d'âme en son pouvoir. Toutefois les tenir en son pouvoir dans le sens de pouvoir les produire lorsqu'on le désire est impossible, mais la sagesse apprend à profiter de l'instant. Un marin expérimenté scrute l'horizon et aperçoit longtemps à l'avance la bourrasque qui s'approche, ainsi faut-il toujours apercevoir l'état d'âme un peu à l'avance. Il faut savoir l'effet de l'état d'âme sur vous-même et, d'après toute probabilité, sur les autres, avant de s'en pourvoir. On commence par donner un coup d'archet pour produire des sons purs et voir ce qu'un homme a en lui, plus tard viendront les harmoniques. Plus on est expérimenté, plus on se convainc facilement qu'il y a souvent dans un homme des choses cachées auxquelles on n'avait pas pensé. Lorsque des gens sensibles, qui comme tels sont extrêmement ennuyeux, se fâchent ils deviennent souvent amusants. Par dessus tout la taquinerie est un excellent moyen d'exploration.

Tout le secret se trouve dans le bon plaisir. On croit qu'il n'est pas difficile de connaître son bon plaisir et pourtant, il y faut une étude sérieuse, de façon qu'on ne s'y égare pas et qu'on s'y plaise soi-même. On ne jouit pas spontanément, mais on jouit de quelque chose de tout à fait différent qu'on introduit volontairement soi-même. On écoute le milieu d'une pièce de théâtre, on lit la troisième partie d'un livre. On obtient ainsi une tout autre jouissance que celle que l'auteur avait eu la bonté de vous réserver. On jouit de quelque chose de tout à fait fortuit, c'est de ce point de vue qu'on contemple toute l'existence et qu'on permet à sa réalité d'y échouer. Je citerai un exemple. Un événement de la vie de quelqu'un me mit en demeure d'écouter ses longs bavardages. Chaque occasion le trouvait prêt, avec une petite conférence philosophique extrêmement ennuyeuse. Sur le point de désespérer je découvre tout à coup que, lorsqu'il parlait, il suait d'une manière extraordinaire. Cette sueur attira mon attention. J'observai comment les perles de la sueur se rassemblaient sur son front et formaient ensuite des ruisseaux qui coulaient le long de son nez pour finir en un corps guttiforme qui restait suspendu à l'extrême pointe de son nez. A partir de ce moment tout changea, cela devint même pour moi un vrai plaisir de l'inciter de temps à autre à commencer son enseignement philosophique, dans le seul but d'observer la sueur sur son front et

sur son nez. Baggesen (232) dit quelque part de quelqu'un que c'était sans doute un homme très honnête mais qu'une chose parlait contre lui, c'est que rien ne rimait avec son nom. Il est extrêmement bienfaisant de laisser ainsi les réalités de la vie tomber dans l'indifférence par suite d'un tel intérêt volontaire. On transforme le fortuit en absolu et on le rend, comme tel, l'objet d'une admiration absolue. Cela a l'effet le plus merveilleux, particulièrement lorsque les esprits sont en mouvement. Pour beaucoup de gens cette méthode est un stimulant excellent. On regarde tout dans la vie comme une gageure... Plus on sait être conséquent en s'appuyant sur le bon plaisir, plus les combinaisons deviennent amusantes. Le degré de la conséquence montre toujours si on est artiste ou barbouilleur; car tous les gens agissent ainsi jusqu'à un certain point. L'œil avec lequel on observe la réalité doit toujours être transformé. Les néo-platoniciens (233) pensaient que les gens dont la perfection n'avait pas été très grande dans ce monde, deviendraient après la mort des animaux plus ou moins parfaits, le tout selon leurs mérites; ceux qui avaient, par exemple, exercé des vertus civiques d'un degré inférieur (les détaillants), deviendraient des animaux civiques, des abeilles par exemple. Une telle manière de regarder la vie qui voit, en ce monde, tous les gens métamorphosés en animaux ou en plantes (car Plotin pensait aussi que quelques-uns deviendraient des plantes) est d'une riche diversité. Le peintre Tischbein (234) a essayé d'idéaliser chaque homme en animal. Sa méthode a le vice d'être trop sérieuse et de tendre à trouver une vraie ressemblance.

L'arbitraire qui est en vous-même trouve sa correspondance dans le hasard qui est extérieur à vous. Il faut, par conséquent, toujours ouvrir les yeux sur ce qui est fortuit, toujours être *expeditus* (235), pour le cas où quelque chose se présenterait. Les soi-disant plaisirs de société auxquels on se prépare huit ou quinze jours d'avance, n'ont pas grande signification, par contre, la chose même la plus insignifiante peut, par hasard, donner une riche matière à notre amusement. On ne peut pas, à cet égard, entrer dans les détails, aucune théorie n'y parviendrait, car même la plus minutieuse théorie n'est que pauvreté comparée à ce que découvre aisément le génie dans son universalité.

LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR

Sua passion' predominante
è la giovin principiante. (236)

Don Giovanni No. 4 Aria.

Au moment où, dans mon intérêt personnel, je me décide à mettre au net la copie exacte de celle que, le cœur battant, j'ai réussi autrefois à me procurer en la griffonnant en grande hâte, je ne peux me dissimuler qu'une angoisse difficile à maîtriser m'étreint. La situation se présente à mon esprit pleine d'inquiétude comme autrefois, et comme remplie de reproches. Contrairement à son habitude, il n'avait pas fermé son secrétaire et tout ce qu'il y avait dedans était ainsi à ma merci, mais il ne servirait à rien de vouloir embellir ma conduite en me rappelant que je n'ai ouvert aucun tiroir. L'un d'eux était déjà tiré, il s'y trouvait une quantité de feuillets épars et au-dessus d'eux un grand in-quarto, joliment relié. Sur la couverture était collée une vignette blanche sur laquelle de sa propre main il avait noté : *Commentarius perpetuus* No. 4. Cependant, c'est en vain que je voulus me faire accroire que, si ce côté du livre n'avait pas été en haut, et si ce titre bizarre ne m'avait pas tenté, je n'aurais pas succombé à la tentation, ou que tout au moins j'y aurais résisté. Le titre lui-même était étrange, pas tant en lui-même que par ce qui l'entourait. J'appris en jetant un regard vif sur les feuillets épars qu'ils contenaient des conceptions de situations érotiques, quelques conseils sur ceci ou cela, des projets de lettres d'une espèce toute particulière, dont je pus plus tard apprécier le style nonchalant, mais voulu et artistiquement rigoureux. Lorsque aujourd'hui, après avoir pénétré la conscience artificieuse de cet homme pervers, j'évoque la situation, lorsque avec mes yeux grands ouverts pour toute astuce je m'avance en imagination vers ce tiroir, mon impression est la même que celle que doit éprouver un commissaire de police lorsqu'il entre dans la chambre d'un faussaire, ouvre ses cachettes et dans un tiroir trouve un tas de feuillets épars, ayant servi à des essais d'écriture et de dessin; sur l'un d'eux il y a un dessin de feuillage, sur un autre un parafe, sur un troisième une ligne d'écriture à rebours. Cela lui prouve sans difficulté que la piste est bonne, et sa satisfaction se mêle d'une certaine admiration pour tout ce que cela, à ne pas s'y tromper, implique d'études et de diligence. Je pense qu'à sa place j'aurais d'autres sensations, parce que je suis moins habitué à dépister des crimes et que je ne porte pas l'insigne de policier. Le sentiment de m'être engagé sur un terrain interdit aurait pesé lourdement sur ma conscience. Comme il en va généralement, je ne fus pas à cette occasion-là moins pauvre d'idées que de mots. Une impression vous renverse jusqu'à ce que la réflexion se dégage à nouveau et, complexe et agile dans ses mouvements, elle enjôle l'étranger inconnu et s'insinue dans son esprit. Plus la réflexion est développée, plus elle est prompte à se ressaisir, et comme un agent aux passeports elle se familiarise tant avec la vue des types les plus étranges qu'elle ne se laisse pas aisément déconcerter. Or, quoique la mienne,

comme je le crois, soit fortement développée, ma première surprise fut énorme; je me rappelle très bien avoir pâli, avoir été près de tomber par terre, et l'avoir craint. Supposez qu'il soit rentré et m'ait trouvé évanoui, le tiroir à la main — ah! une mauvaise conscience peut rendre la vie intéressante (237).

Le titre du livre, en lui, ne frappait pas mon imagination, je pensais que c'était un recueil d'extraits, ce qui me paraissait tout naturel car je savais qu'il s'était toujours appliqué avec zèle à ses études. Mais le contenu était tout autre. Il s'agissait en effet d'un journal, ni plus ni moins, et tenu avec beaucoup de soin; et bien que, d'après ce que je savais de lui auparavant, un commentaire de sa vie ne paraisse pas tout à fait indiqué, je ne peux pas nier qu'après un premier coup d'œil dans ce journal, le titre n'ait été choisi avec beaucoup de goût et de compréhension, témoignant, sur lui-même et sur la situation, d'une véritable supériorité esthétique et objective. Ce titre est en parfaite harmonie avec tout le contenu. Sa vie a été un essai pour réaliser la tâche de vivre poétiquement. Doué d'une capacité extrêmement développée pour découvrir ce qui est intéressant (237) dans la vie, il a su le trouver et, l'ayant trouvé, il a toujours su reproduire ce qu'il a vécu avec une veine mi-poétique. Son journal, par conséquent, n'est pas historiquement juste, ni un simple récit, il n'est pas rédigé au mode indicatif, mais au mode subjonctif. Bien que les détails, naturellement, aient été notés après avoir été vécus, parfois peut-être même assez longtemps après, le récit donne souvent l'impression que tout se passe à l'instant même, la vie dramatique est tellement intense que parfois on croirait que tout se passe devant vos yeux. Il est extrêmement invraisemblable qu'il ait écrit ce journal dans un but particulier; il saute aux yeux qu'au sens le plus strict, il n'avait pour lui qu'une importance personnelle, et l'ensemble, aussi bien que les détails, interdisent de penser que nous avons devant nous une œuvre littéraire, destinée peut-être même à être imprimée. Il est vrai qu'il n'aurait rien eu à craindre pour sa personne en la publiant, car la plupart des noms sont tellement bizarres que leur réalité n'est pas probable; il n'y a que les prénoms que j'ai soupçonnés réels, de sorte qu'il a toujours été sûr lui-même de reconnaître le vrai personnage, tandis que les tiers devaient être induits en erreur par le nom de famille. C'est tout au moins le cas de la jeune fille, Cordélia, que j'ai connue et sur laquelle se porte l'intérêt principal; elle s'appelait en vérité Cordélia, mais non pas Wahl.

Mais comment expliquer alors que le journal ait pris une telle tournure poétique? La réponse n'est pas difficile, c'est parce qu'il avait en propre une nature poétique qui n'était, si on veut, ni assez riche, ni assez pauvre pour distinguer entre la poésie et la réalité. La nuance poétique était le surplus qu'il apportait lui-même. Ce surplus était la poésie dont il jouissait dans la situation poétique de la réalité, et qu'il reprenait sous forme de réflexion poétique. C'était la seconde jouissance et toute sa vie avait pour but la jouissance. D'abord il jouissait personnellement de l'esthétique, ensuite il jouissait esthétiquement de sa personnalité. Il jouissait donc égoïstement lui-même de ce que la réalité lui donnait aussi bien que de ce dont il

avait fécondé la réalité; dans le second cas sa personnalité était émoussée et jouissait alors de la situation et d'elle-même dans la situation. Il avait toujours besoin, dans le premier cas, de la réalité comme occasion, comme élément; dans le second cas la réalité était noyée dans la poésie. Le résultat du premier stade est donc l'état d'âme d'où a surgi le journal comme résultat du second stade, ce mot ayant un sens quelque peu différent dans les deux cas. Grâce à l'équivoque où sa vie s'écoulait, il a ainsi toujours été sous une influence poétique.

Derrière le monde dans lequel nous vivons, loin à l'arrière plan, se trouve un autre monde; leur rapport réciproque ressemble à celui qui existe entre les deux scènes qu'on voit parfois au théâtre, l'une derrière l'autre. A travers un mince rideau de gaze on aperçoit comme un monde de gaze, plus léger, plus éthéré, d'une autre qualité que celle du monde réel. Beaucoup de gens qui se promènent en chair et en os dans le monde réel ne lui appartiennent pas, mais à l'autre. Se perdre ainsi peu à peu, oui disparaître presque de la réalité, peut être sain ou morbide. Le cas de cet homme tel que je l'ai connu autrefois sans le connaître était morbide. Il n'appartenait pas à la réalité et, cependant, avait beaucoup à faire avec elle. Il passait toujours au-dessus d'elle et, même lorsqu'il s'abandonnait le plus, il était loin d'elle. Mais ce n'était pas le bien qui l'en détournait et, au fond, le mal non plus, — aujourd'hui encore je n'oserais pas le dire de lui. Il possédait un peu d'*exacerbatio cerebri* (238), pour lequel la réalité ne disposait pas de stimulant assez fort, sinon fugitif. Il ne succombait pas sous la réalité, il n'était pas trop faible pour la supporter, non il était trop fort; mais cette force était une maladie. Aussitôt que la réalité avait perdu son importance comme stimulant il était désarmé, et c'est en cela que consistait le mal qui existait en lui. Il en était conscient, même au moment du stimulant, et le mal se trouvait dans cette conscience.

J'ai connu la jeune fille dont l'histoire forme la plus grande partie du journal. Je ne sais pas s'il en a séduit d'autres mais, d'après ses papiers, c'est vraisemblable. Il paraît avoir été versé en outre dans une autre espèce de pratique qui le caractérise bien; car il était déterminé trop intellectuellement pour être un séducteur ordinaire. Le journal montre ainsi que parfois c'était quelque chose de tout à fait arbitraire qu'il désirait, un salut par exemple, et il ne voulait à aucun prix recevoir plus, parce que le salut était ce que la personne en question possédait de plus beau. Il a su tenter une jeune fille à l'aide de ses dons spirituels, il a su l'attirer vers lui sans se soucier de la posséder, au sens le plus strict... Je peux me figurer qu'il savait amener une jeune fille au point culminant où il était sûr qu'elle sacrifierait tout pour lui. Mais les choses ayant été poussées jusque-là, il rompait, sans que de son côté les moindres assiduités aient eu lieu, sans qu'un mot d'amour ait été prononcé, et encore moins une déclaration d'amour, une promesse. Et pourtant, une impression avait été créée, et la malheureuse en gardait doublement l'amertume, parce qu'elle n'avait rien sur quoi s'appuyer et parce que des états d'âme de nature très différente devaient continuer à la ballotter dans un terrible

sabbat infernal lorsqu'elle se faisait des reproches, tantôt à elle-même en lui pardonnant, et tantôt à lui, et qu'alors elle devait toujours se demander si, après tout, il ne s'agissait pas d'une fiction, puisque ce n'était qu'au figuré qu'on pouvait parler de réalité au sujet de ce rapport. Elle n'avait personne à qui s'ouvrir; car au fond elle n'avait rien à confier. On peut raconter un rêve aux autres, mais ce qu'elle avait à raconter n'était pas un rêve, c'était une réalité, et pourtant, aussitôt qu'elle voulait le rapporter à quelqu'un et soulager son esprit inquiet, elle n'avait rien à dire. Et elle le sentait bien elle-même. Personne, à peine elle-même, ne pouvait saisir ce dont il s'agissait et cependant, cela pesait sur elle avec un poids inquiétant. Ces victimes-là étaient donc d'une espèce toute particulière. Il ne s'agissait pas de jeunes filles qui, rejetées par la société ou se croyant rejetées, se chagrinaient sainement et fortement ou parfois, lorsqu'elles prenaient la chose très à cœur, débordaient en haine ou en pardon. Aucun changement visible ne s'était opéré en elles; leur vie était semblable à celle qu'on voit tous les jours, elles étaient respectées comme toujours et, cependant, elles avaient changé, presque sans qu'elles sachent se l'expliquer, et sans que les autres puissent s'en rendre compte. Leur vie n'était pas brisée ni rompue, comme la vie de celles-là, elle était repliée au dedans d'elles-mêmes; perdues pour les autres, elles essayaient vainement de se trouver elles-mêmes. Comme on peut dire qu'il était impossible de dépister la route du jeune homme (car ses pieds étaient faits de telle façon qu'ils gardaient l'empreinte qu'ils faisaient — en effet c'est ainsi que je me représente le mieux son intellectualisme infini), on peut dire aussi qu'aucune victime ne fut son fait. Sa vie était beaucoup trop intellectuelle pour qu'il pût être un séducteur au sens ordinaire. Mais il revêtait parfois un corps parastatique (239) et n'était alors que sensualité. Même son aventure avec Cordélia était tellement embrouillée qu'il lui était possible de se présenter comme celui qui avait été séduit, oui, la jeune fille elle-même pouvait parfois être indécise à ce sujet, et là aussi les traces qu'il a laissées sont si vagues qu'aucune preuve n'est possible. Les individus n'ont été pour lui que des stimulants, il les rejetait loin de lui comme les arbres laissent tomber les feuilles — lui se rajeunissait, le feuillage se fanait.

Mais qu'est-ce qui peut se passer dans sa tête? Je pense que, comme il a détourné les autres du bon chemin, il finira par se fourvoyer lui-même. Il a détourné les autres du bon chemin non pas sous un rapport extérieur, mais sous un rapport interne relatif à eux-mêmes. Il est révoltant qu'un homme dirige sur des sentiers faux un voyageur ignorant le chemin à prendre et le laisse ensuite seul dans son erreur. Cependant, n'est-il pas plus révoltant encore d'amener quelqu'un à se fourvoyer en lui-même? Ledit voyageur a tout de même la consolation que la contrée présente continuellement un nouvel aspect pour lui, et qu'avec tout changement d'aspect il peut espérer trouver une issue; celui qui se fourvoye en lui-même n'a pas un territoire aussi vaste où se promener; il sent bientôt qu'il s'agit d'un cycle d'où il ne peut pas sortir. Et je pense que c'est ainsi que les choses se passeront pour lui, mais dans une mesure

beaucoup plus terrible. Je ne peux rien m'imaginer de plus pénible qu'un intrigant dont le fil se casse et qui alors tourne toute sa sagacité contre lui-même puisque la conscience se réveille et qu'il s'agit de se démêler de toute cette confusion. Il ne lui sert à rien d'avoir beaucoup d'issues à sa tanière de renard : au moment déjà où son âme inquiète pense voir la lumière du jour pénétrer dans la tanière, c'est en vérité une nouvelle entrée qui apparaît et, poursuivi par le désespoir comme un gibier effaré, il cherche toujours une issue et ne trouve toujours qu'une entrée, par où il rentre en lui-même. Un tel homme n'est pas toujours ce qu'on appellerait un criminel, il est souvent lui-même déçu par ses intrigues, et, cependant, un châtiment plus terrible que celui du criminel s'abat sur lui; car, même la douleur du repentir, qu'est-elle en comparaison de cette folie consciente? Son châtiment est de caractère purement esthétique; car même dire que la conscience se réveille est une expression trop éthique pour lui; la conscience se présente pour lui seulement comme une connaissance supérieure prenant la forme d'une inquiétude qui, en un sens plus profond, ne l'accuse même pas, mais le tient éveillé, et qui ne lui accorde aucun repos dans son agitation stérile. Il n'est pas non plus insensé; car la foule des pensées finies n'est pas pétrifiée dans l'éternité de la démence.

La pauvre Cordélia, il lui sera difficile, à elle aussi, de trouver le calme. Du plus profond de son cœur elle lui pardonne, mais elle ne trouve pas le repos, car le doute se réveille; c'est elle qui a rompu les fiançailles, c'est elle qui a été la cause du malheur, c'est sa fierté qui aspirait vers ce qui est peu ordinaire. Elle s'est repentie, mais elle ne trouve pas le repos, car les pensées accusatrices la disculpent; c'est lui qui par son astuce avait introduit ce projet dans son âme. Alors elle hait, son cœur se soulage par des malédictions, mais elle ne trouve pas le repos; elle se fait des reproches parce qu'elle l'a haï, elle qui elle-même est une pécheresse, des reproches parce qu'elle-même restera toujours coupable malgré toutes les perfidies auxquelles il se livrait. Il a agi cruellement envers elle en la trompant et on serait presque tenté de le dire — plus cruellement encore en réveillant en elle la réflexion versatile, parce qu'il lui a donné un développement assez esthétique pour qu'elle n'écoute plus humblement une seule voix et qu'elle soit capable d'entendre à la fois de multiples propos. Le souvenir se réveille alors dans son âme, elle oublie la faute et la culpabilité, elle se rappelle les beaux moments, elle est étourdie dans une exaltation morbide. A ces moments-là non seulement elle se le rappelle, mais elle le comprend avec une clairvoyance * qui prouve combien elle a été fortement développée. Alors elle ne voit pas en lui le criminel, ni l'homme noble, son impression de lui est purement esthétique. Elle m'a écrit une fois un petit billet dans lequel elle s'exprimait à son sujet : « Parfois il était tellement intellectuel que je me sentais anéantie comme femme, à d'autres occasions il était tellement sauvage et

---

* *Clairvoyance:* en français dans le texte.

passionné et rempli de tant de désirs qu'il me faisait presque trembler. Parfois j'étais comme une étrangère pour lui, parfois il s'abandonnait entièrement; si alors je jetais mes bras autour de lui, tout pouvait subitement changer et c'était une nuée que j'embrassais (240). Je connaissais cette expression avant de le rencontrer, mais c'est lui qui m'a appris à la comprendre; je pense toujours à lui lorsque je l'emploie, de même que je lui dois chacune de mes pensées. J'ai toujours aimé la musique, il était un instrument incomparable, toujours vibrant et avec une envergure qu'aucun instrument ne connaît; il était la somme de tous les sentiments, de tous les états d'âme, aucune pensée n'était trop élevée pour lui, ni trop désespérée, il pouvait mugir comme une tempête d'automne, il pouvait chuchoter d'une manière imperceptible. Aucune parole de moi ne tombait à terre et je ne peux cependant pas dire que mes paroles ne manquaient pas leur effet, car il m'était impossible de savoir ce qu'il serait. J'écoutais cette musique provoquée par moi-même. C'était avec une angoisse indescriptible, mais mystérieuse, bienheureuse et ineffable que j'écoutais cette musique, que je provoquais moi-même et pourtant ne provoquais pas, mais elle était toujours harmonieuse et il me charmait toujours. »

C'est horrible pour elle et cela sera plus horrible encore pour lui; je l'infère de ce que moi-même je ne peux à peine dominer l'angoisse qui me saisit chaque fois que je pense à ces choses-là. Moi aussi j'ai été entraîné dans ce monde nébuleux, dans ce monde des rêves où à chaque instant on prend peur de sa propre ombre. Souvent j'essaie en vain de m'en arracher, j'y fais cortège comme un spectre menaçant, comme un accusateur muet. Comme c'est étrange! Il a tout enveloppé du plus grand mystère, et pourtant il y a un mystère plus profond encore: je suis un confident et c'est bien de façon illégitime que je le suis devenu. Je ne parviendrai pas à oublier toute cette affaire. Parfois j'ai pensé à lui en parler. Mais à quoi bon? — ou bien il désavouerait le tout, il soutiendrait que le journal n'est qu'un essai poétique, ou bien il m'imposerait le silence, ce qu'étant donné la façon dont je suis devenu confident, je ne pourrais pas lui refuser. Hélas, il n'y a rien sur quoi plane autant de séduction et de malédiction que sur un secret.

J'ai reçu de Cordélia un recueil de lettres. Je ne sais pas s'il est complet, mais je crois me rappeler qu'un jour elle m'a laissé entendre qu'elle en avait elle-même supprimé quelques-unes. J'en ai fait une copie que j'insérerai avec les autres copies mises en net. Il est vrai que ces lettres ne sont pas datées, mais, même si elles l'avaient été, cela ne m'aurait pas beaucoup aidé, puisque le journal, au fur et à mesure qu'il avance, marchande de plus en plus les dates, oui, sauf en un seul cas, il abandonne toute précision à cet égard, comme si l'histoire, bien que représentant une réalité historique, devenait qualitativement tellement importante dans son développement et s'idéalisait tellement que toute chronologie, pour cette raison déjà, était négligeable. Ce qui par contre m'a aidé est qu'en plusieurs endroits du journal on trouve quelques mots dont je n'apercevais pas l'importance dès l'abord. En les rapprochant des lettres j'ai cependant compris qu'ils sont à leur base. Il me sera donc

facile de les insérer aux bons endroits, puisque j'insérerai toujours une lettre là où sa raison d'être a été ébauchée. Si je ne m'étais pas aperçu de ces indices, je me serais rendu coupable d'un malentendu, car il ne me serait pas venu à l'idée qu'à différentes époques, comme maintenant le journal le rend probable, les lettres se sont suivies si vite l'une l'autre qu'elle semble en avoir reçu plusieurs le même jour. Si j'avais suivi ma première idée, je les aurais sans doute réparties d'une façon plus égale, et je n'aurais eu aucune idée de l'effet qu'il a produit grâce à l'énergie passionnée avec laquelle il a fait usage de ce moyen afin de maintenir Cordélia sur les sommets de la passion.

Outre les renseignements complets sur ses rapports avec Cordélia, le journal contenait quelques petites descriptions intercalées parmi le reste. Il a partout signalé ces descriptions par un *nota bene* dans la marge. Elles n'ont aucun rapport avec l'histoire de Cordélia, mais elles m'ont donné une idée vive du sens d'une expression dont il se servait souvent, et qu'auparavant je comprenais autrement: il faut toujours avoir une ligne prête à prendre le poisson. Si un volume précédent de ce journal était tombé entre mes mains, j'aurais probablement trouvé plusieurs autres de ces descriptions qu'il appelle quelque part en marge: *actiones in distans* (241); car il dit lui-même que Cordélia occupait trop son esprit pour avoir le temps nécessaire de songer à autre chose.

Peu après avoir abandonné Cordélia il reçut d'elle quelques lettres qu'il a renvoyées sans les ouvrir. Ces lettres se trouvaient parmi celles que Cordélia m'a confiées. Elle les avait décachetées et je pense pouvoir me permettre d'en prendre copie aussi. Elle ne m'a jamais parlé de leur contenu, mais en faisant allusion à ses rapports avec Johannes, elle avait l'habitude de citer quelques petits vers de Gœthe, autant que je sache, qui par rapport à la diversité de ses états d'âme et au ton différent qu'ils conditionnaient, semblaient signifier plusieurs choses:

Gehe,
Verschmähe
Die Treue,
Die Reue
Kommt nach *.

Voici les lettres:

Johannes!

Je ne t'appelle pas « mon » Johannes, car je sais bien que tu ne l'as jamais été; j'ai été assez durement punie pour avoir laissé mon âme se délecter à cette idée; et pourtant, je t'appelle mien; mon séducteur, mon trompeur, mon ennemi, mon assassin, l'auteur de mon malheur, le tombeau de ma joie, l'abîme de mon infortune. Je t'appelle mien et je m'appelle tienne, et de même qu'autrefois cela te flattait les oreilles, toi qui fièrement t'in-

* En allemand dans le texte : Va, dédaigne la fidélité, le regret viendra ensuite.

clinas pour m'adorer, à présent cela doit sonner comme une malédiction sur toi, une malédiction pour toute l'éternité. Ne te réjouis pas en pensant que j'aie l'intention de te poursuivre ou de m'armer d'un poignard pour t'exciter à des moqueries! où que tu fuies, je suis pourtant tienne, va jusqu'au bout du monde, je resterai pourtant tienne, donne ton amour à des centaines d'autres, je suis pourtant tienne, oui à l'heure de la mort je serai tienne. Le langage même dont je me sers envers toi doit te prouver que je suis tienne. Tu as eu l'audace de tromper un être de telle façon que tu es devenu tout pour cet être, pour moi, et que j'aurais infiniment de plaisir à devenir ton esclave, — je suis à toi, je suis tienne, ta malédiction.

Ta CORDÉLIA.

Johannes!

Il y avait un homme riche (242), *qui possédait des brebis et des bœufs en très grand nombre; il y avait une pauvre petite fille qui ne possédait qu'une seule brebis mangeant de son pain et buvant de sa coupe. Tu étais l'homme riche, riche de toutes les splendeurs de la terre, j'étais la pauvre fille qui ne possédais que mon amour. Tu l'as pris et tu t'en es réjoui; puis le désir te fit signe et tu sacrifias le peu que je possédais, de tes propres richesses tu ne pus rien sacrifier. Il y avait un homme riche qui avait des bêtes en très grand nombre, des grosses et des petites, il y avait une pauvre petite fille qui ne possédait que son amour.*

Ta CORDÉLIA.

Johannes!

N'y a-t-il donc aucun espoir? Ton amour ne se réveillera-t-il jamais à nouveau? car je sais que tu m'as aimée, bien que je ne sache pas ce qui m'en donne l'assurance. J'attendrai, même si le temps me paraît long, j'attendrai jusqu'à ce que tu en aies assez de l'amour des autres, alors ton amour pour moi resurgira du tombeau, alors je t'aimerai comme toujours, comme autrefois, oh! Johannes! comme autrefois! Johannes! ta froideur insensible envers moi représente-t-elle ta véritable nature, ton amour, les richesses de ton cœur, n'étaient-ils que mensonge, que fiction, es-tu redevenu toi-même? Aie patience avec mon amour, pardonne-moi de t'aimer toujours, je le sais, mon amour est un fardeau pour toi; mais le temps viendra où tu retourneras auprès de ta Cordélia. Ta Cordélia! Ecoute ce mot suppliant! Ta Cordélia! Ta Cordélia.

Ta CORDÉLIA.

Même si Cordélia n'a pas été à la taille de ce qui chez elle provoque l'admiration pour son Johannes, il ressort cependant clairement de tout qu'elle n'a pas été dépourvue de modulation. Son état d'âme se manifeste clairement dans chacune des lettres, bien qu'elle ait manqué d'une certaine clarté dans l'expression. C'est surtout le cas pour la seconde lettre, où on devine, plutôt qu'on ne comprend, ses pensées, mais pour moi cette imperfection la rend d'autant plus émouvante.

4 Avril.

Prudence, ma belle inconnue! Prudence! descendre de carrosse n'est pas chose aisée, parfois cela équivaut à un pas décisif. Je pourrais vous prêter une nouvelle de Tieck (243), où vous verriez qu'une dame en descendant de cheval se compromit à tel degré que ce pas décida du reste de sa vie. Aussi les marchepieds des carrosses sont généralement si maladroitement faits qu'on est presque forcé de renoncer à toute grâce et, en désespoir, de risquer un saut qui vous fait tomber dans les bras du cocher ou d'un valet. Oui, ces gens sont enviables; je crois vraiment que je vais essayer de trouver un engagement comme valet dans une maison où il y a des jeunes filles; un valet devient aisément confident des secrets d'une petite damoiselle. — Mais, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ne sautez pas; oui, il fait sombre; je ne vous dérangerai pas, je ne me mettrai que sous ce réverbère, il vous sera impossible de me voir, et, n'est-ce pas? on n'est jamais timide que dans la mesure où on est vu, mais on n'est toujours vu que dans la mesure où on voit; — donc, par sollicitude pour le valet, qui peut-être ne serait pas capable de résister à un tel saut, par sollicitude pour la robe de soie, *item* par sollicitude pour les franges de dentelles, par sollicitude pour moi, permettez à ce pied mignon dont j'ai déjà admiré l'étroitesse, de tâter du monde, courez le risque de vous fier à lui, il saura bien prendre pied, et si vous frémissez un instant en pensant qu'il ne réussirait pas à trouver sur quoi se poser, si vous frémissez encore après qu'il l'a trouvé, alors avancez vite l'autre pied, car qui serait assez cruel pour vous laisser planer dans cette position, qui serait assez disgracieux, assez lambin pour ne pas se hâter devant la révélation du beau? Ou craignez-vous peut-être quelque tierce personne, — le valet sûrement pas, ni moi non plus, car j'ai déjà bien vu le petit pied, et comme je suis naturaliste, j'ai appris par Cuvier (244) à en tirer les conclusions les plus sûres. Dépêchez-vous donc! Ah, comme cette angoisse ajoute à votre beauté. Mais l'angoisse en soi n'est pas belle, elle ne l'est qu'à l'instant où l'on s'aperçoit de l'énergie qui la surmonte. Parfait! Comme ce petit pied maintenant s'est bien implanté. J'ai remarqué que les jeunes filles qui ont de petits pieds savent généralement mieux s'y tenir ferme que celles qui ont des pieds plutôt gros de piéton. Qui y songerait? C'est contre toute expérience; en sautant de voiture il y a bien plus de chance pour que la robe s'accroche que lorsqu'on descend tranquillement. Mais aussi, il est bien toujours un peu grave pour les jeunes filles de se promener en carrosse, elles finiront par y rester. Les dentelles et les franges sont perdues, et voilà tout! Personne n'a rien vu; seul se montre le profil sombre

d'un homme, recouvert d'un manteau jusqu'aux yeux; on ne peut pas voir d'où il vient, car la lumière du réverbère vous éblouit les yeux; il vous dépasse au moment où vous vous apprêtez à entrer par la porte de la maison. Juste à l'instant décisif un regard oblique se jette sur son objet. Vous rougissez, votre poitrine s'enfle trop pour pouvoir se vider en un souffle; dans votre regard il y a de l'irritation, un fier mépris; vos yeux, où brille une larme, sont suppliants; larme et prière sont également belles et je les accepte avec un droit égal, car je peux représenter n'importe quoi. Toutefois, je suis méchant — quel peut bien être le numéro de la maison? Qu'est-ce que je vois? Un étalage de bimbeloterie! Ma belle inconnue, c'est peut-être révoltant de ma part, mais je suivrai le chemin éclairé... Elle a oublié le passé, hélas, oui! lorsqu'on a 17 ans, lorsqu'à cet âge heureux on sort pour faire des emplettes, lorsqu'on attache un plaisir indicible à chacun des objets, grands ou petits, qui vous tombe sous la main, on a l'oubli facile. Elle ne m'a pas encore vu; je me trouve à l'autre bout du comptoir, très loin, à l'écart. Un miroir est suspendu sur le mur opposé, elle n'y pense pas, mais le miroir y pense. Avec quelle fidélité n'a-t-il pas su saisir son image; il est comme un humble esclave qui prouve son attachement par la fidélité, un esclave pour lequel elle a de l'importance mais qui n'a aucune importance pour elle, qui ose bien la comprendre, mais non pas la prendre. Ce malheureux miroir qui sait bien saisir son image, mais non la saisir, ce malheureux miroir qui ne peut pas garder son image dans le secret de ses cachettes en la dérobant à la vue du monde entier, mais qui ne sait que la révéler à d'autres, comme maintenant à moi! Quel supplice pour un homme s'il était ainsi fait. Et pourtant, n'y a-t-il pas beaucoup de gens qui sont ainsi faits, qui ne possèdent rien sauf au moment où ils le montrent aux autres, qui ne saisissent que l'apparence des choses et non pas la substance, qui perdent tout au moment où celle-ci désire se montrer, exactement comme ce miroir perdrait son image si par un seul souffle elle désirait lui ouvrir son cœur. Si un homme était incapable de garder dans son souvenir une image de la beauté, pas même à l'instant de sa présence, il devrait désirer en être toujours éloigné, et jamais trop proche pour voir la beauté de ce qu'il serre dans ses bras, et qu'il ne voit plus, mais qu'il pourrait revoir en s'éloignant, et qui, au moment où il ne peut pas voir l'objet parce qu'il est proche de lui, au moment où les lèvres se joignent pour le baiser, sera tout de même visible pour les yeux de son âme... Ah! comme elle est belle! Pauvre miroir, quel supplice pour vous, mais quelle chance aussi pour vous de ne pas connaître la jalousie. Sa tête, parfaitement ovale, s'incline un peu en avant, ce qui rehausse le front; celui-ci se dresse pur et fier, sans refléter d'aucune manière ses facultés intellectuelles. Ses cheveux foncés cernent tendrement et doucement le front. Son visage est comme un fruit, partout arrondi et replet; sa peau est transparente et mes yeux me disent qu'au toucher elle doit être comme du velours. Ses yeux — oui, je ne les ai pas encore vus, ils sont cachés derrière des paupières armées de franges soyeuses et crochues, dangereuses pour ceux qui

cherchent son regard. Sa tête est comme celle d'une madone, imprégnée de pureté et d'innocence; elle s'incline comme la Madone, mais sans se perdre dans la contemplation de l'Unique, et il y a de la mobilité dans l'expression de son visage. Ce qu'elle contemple est la variété, les multiples choses sur lesquelles les somptuosités splendides de la terre jettent un reflet. Elle ôte un gant pour montrer au miroir et à moi une main droite blanche et bien sculptée, comme une œuvre antique, et ne portant aucun ornement, pas même une bague d'or plate à l'annulaire — bravo! — Elle lève les yeux et tout change, tout en ne changeant pas; le front est un peu moins haut, le visage un peu moins régulièrement ovale, mais plus vivant. Elle parle avec le vendeur, elle est gaie, heureuse et loquace. Elle a déjà choisi un, deux, trois objets, elle en prend un quatrième, le tient dans sa main, ses yeux se baissent à nouveau, elle en demande le prix, elle le met de côté sous le gant, il s'agit sûrement d'un secret, à destination d'un — d'un fiancé? — mais elle n'est pas fiancée, je sais (245) — hélas! il y en a beaucoup qui ne sont pas fiancées et qui pourtant ont un flirt, beaucoup qui sont fiancées et qui pourtant ne connaissent pas l'amour... Faudrait-il que je l'abandonne? Faudrait-il que je la laisse en paix dans sa joie?... elle s'apprête à payer, mais elle a perdu son portemonnaie... elle donne probablement son adresse, ce que je ne veux pas entendre, je ne veux pas me priver de la surprise; je pense bien la rencontrer à nouveau dans la vie, et je la reconnaîtrai bien, elle me reconnaîtra peut-être moi aussi, on n'oublie pas si vite mon regard oblique. Alors, lorsque par surprise je l'aurai rencontrée là où je ne m'y attendais pas, son tour viendra. Si elle ne me reconnait pas, si ses regards ne m'en convainquent pas tout de suite, j'aurai bien l'occasion de la regarder de côté, et je vous promets qu'elle se rappellera la situation. Pas d'impatience, pas d'avidité; il faut jouir à longs traits; elle est prédestinée, elle sera bien rattrapée.

Le 5.

Voilà qui me plaît: toute seule le soir à Oestergade (246). Oui, je vois bien le valet qui vous suit, et soyez persuadée que je ne vous juge pas assez mal pour penser que vous vous promeniez toute seule, croyez-moi, mon expérience ne pouvait pas manquer, dès le premier coup d'œil dans la situation, de me montrer cette grave figure. Mais pourquoi si pressée? On est tout de même un peu anxieuse, on sent un certain battement de cœur qui ne vient pas d'un désir impatient de rentrer, mais d'une crainte impatiente qui pénètre tout le corps avec sa douce inquiétude et qui provoque le rythme accéléré des pieds. — Mais comme c'est délicieux, impayable, de se promener ainsi toute seule — avec le valet derrière vous... On a seize ans, on a beaucoup lu, beaucoup lu de romans bien entendu, et en traversant à tout hasard la chambre des frères on a pu surprendre un mot d'une conversation entre eux et leurs amis, un mot au sujet de Oestergade. Ensuite on a tour-

naillé plusieurs fois parmi eux afin, si possible, de se mieux renseigner. Mais en vain. Il faut tout de même, comme il sied à une jeune fille déjà grande, qu'on connaisse un peu le monde. Ah, si d'emblée on pouvait sortir suivi du valet. Merci! — il y a papa et maman, regarde la tête qu'ils feraient, et quelle excuse donner? S'il s'agit d'une réception l'occasion n'est pas bonne, elle a lieu un peu trop tôt, car j'entendais August parler de 9 heures, 10 heures; en rentrant, c'est trop tard et le plus souvent on aura alors un sigisbée sur le dos. Jeudi soir, en rentrant du théâtre, serait au fond une excellente occasion, seulement, il faut alors toujours aller en voiture et y empaqueter aussi Madame Thomsen et ses aimables cousines; si encore on était seule, on pourrait ouvrir la fenêtre et regarder un peu par là. Cependant: *unverhofft kommt oft* *. Maman me disait aujourd'hui: je crains que tu n'aies pas fini ce que tu brodes pour l'anniversaire de ton papa, et pour être tout à fait tranquille, va chez ta tante Jette et restes-y jusqu'à l'heure du thé, Jens viendra alors te chercher. Au fond ce n'était pas du tout une idée très agréable, car chez tante Jette on s'ennuie énormément; mais après je dois rentrer seule à 9 heures avec le valet. Et lorsque Jens viendra il pourra bien attendre jusqu'à 10 heures moins le quart, et alors, en route. Oh! si je pouvais rencontrer M. mon frère ou M. August — non, tout de même, ce ne serait peut-être pas désirable, car alors je serais probablement accompagnée jusqu'à la maison — merci! la liberté avant tout — mais si je pouvais les apercevoir sans être vue moi-même... Eh bien, ma petite demoiselle, que voyez-vous alors, et que pensez-vous que je vois, moi? D'abord la petite Mütze ** qui vous va à merveille et qui est tout à fait en harmonie avec la précipitation de votre allure. Ce n'est pas un chapeau, ni un bonnet, plutôt une espèce de capeline. Mais, sûrement, ce n'était pas elle que vous portiez ce matin en sortant. Est-ce que le valet vous l'a apportée ou l'auriez-vous empruntée à tante Jette? — Vous êtes peut-être *incognito*. — Il ne faut non plus laisser la voilette couvrir toute la figure lorsqu'il y a des observations à faire. Ou peut-être ne s'agit-il pas d'une voilette mais seulement d'une large dentelle? Les ténèbres ne me permettent pas d'être fixé là-dessus. Mais quoi que ce soit, cela cache la partie supérieure de la figure. Le menton est assez beau, un peu trop pointu; la bouche est petite et elle s'ouvre; cela vient de ce que vous êtes trop pressée. Les dents — blanches comme la neige. C'est très bien comme ça. Les dents ont une importance capitale, elles sont un garde du corps qui se cache derrière la douceur séduisante des lèvres. Les joues flamboient de santé. — Si on penche un peu la tête de côté il serait bien possible de s'insinuer sous cette voilette ou cette dentelle. Prends garde, un tel regard d'en bas est plus dangereux qu'un regard *gerade aus* ***. C'est comme à l'escrime; et quelle arme est aussi tranchante, aussi pénétrante, dans son

* *Unverhofft kommt oft:* En allemand dans le texte : l'imprévu arrive souvent.

** *Mütze :* En allemand dans le texte : capeline.

*** *Gerade aus :* En allemand dans le texte : direct.

mouvement aussi luisante et, grâce à cela, aussi décevante qu'un regard? On marque une quarte haute, comme dit l'escrimeur, et on se fend en seconde; plus l'attaque est prompte à venir, mieux ça vaut. Cet instant est indescriptible. L'adversaire se rend presque compte du coup, il est touché, oui, c'est ainsi, mais touché à un tout autre endroit qu'il croyait... Vaillamment elle avance, sans peur et sans reproche. Prenez garde; là-bas vient quelqu'un, baissez la voilette, ne permettez pas à son regard profane de vous souiller; vous n'en avez aucune idée, pendant longtemps il vous serait impossible d'oublier l'angoisse abominable avec laquelle cela vous atteindrait — vous ne le remarquez pas, mais moi je vois qu'il a embrassé la situation. Le valet a été choisi pour premier objet — oui, vous voyez les conséquences de vous promener seule avec le valet. Il est tombé. C'est au fond ridicule, mais qu'est-ce que vous allez faire maintenant? Retourner pour l'aider à se remettre sur pied, cela n'est pas possible, se promener avec un valet souillé est désagréable, et se promener seule est grave. Prenez garde, le monstre s'approche... Vous ne me répondez pas, mais regardez-moi donc, est-ce que ma vue vous donne quelque chose à craindre? Je ne fais aucune impression, je semble être un homme bénin d'un autre monde. Rien dans mes paroles qui vous dérange, rien qui vous rappelle la situation, aucun mouvement qui vous porte atteinte au moindre degré. Vous êtes encore un peu effrayée, vous n'avez pas encore oublié l'élan vers vous de cette figure *unheimliche* *. Vous me prenez un peu en affection, ma timidité qui m'interdit de vous regarder vous donne la supériorité; cela vous réjouit et vous rassure, vous seriez presque tentée de vous payer ma tête. Je parie qu'à ce moment-ci vous auriez le courage de me prendre sous le bras si l'idée vous en venait... Vous habitez donc à Stormgade. Vous me saluez froidement et rapidement. Est-ce tout ce que j'ai mérité, moi, qui vous ai aidé à vous tirer de tout cet embarras? Vous le regrettez, vous revenez pour me remercier de ma courtoisie, et vous me tendez la main. — Pourquoi pâlir? Ma voix, n'est-elle pas toujours la même, et mon attitude aussi, mon regard, n'est-il pas toujours calme et tranquille? Cette poignée de main? Une poignée de main peut-elle donc signifier quelque chose? Oui, beaucoup, ma petite demoiselle, beaucoup, — avant quinze jours je vous expliquerai tout, jusque-là vous resterez dans la contradiction: je suis un homme bénin, qui comme un chevalier vient en aide à une jeune fille, et je peux aussi vous serrer la main en homme rien moins que bénin.

Le 7 Avril.

« *A lundi donc, à* 1 *heure à l'Exposition.* » Très bien, j'aurai l'honneur de m'y trouver à 1 heure moins le quart. Un petit rendez-vous. Samedi je pris donc mon parti et je me décidai

* *Unheimliche :* En allemand dans le texte : inquiétante.

à rendre visite à mon ami Adolph Bruun, presque toujours en voyage. A cette fin je me rends vers 7 heures de l'après-midi à Vestergade où, selon ce qu'on m'avait dit, il devait habiter. Mais il était introuvable, au troisième étage aussi où je parvins tout essoufflé. Sur le point de descendre l'escalier mes oreilles sont touchées par une voix mélodieuse de femme, qui dit presque en murmurant : « *A lundi donc, à 1 heure à l'Exposition,* — à cette heure-là les autres sont sortis, mais tu sais que je n'ose jamais te voir à la maison. » L'invitation n'était pas à mon adresse mais à l'adresse d'un jeune homme qui, crac, le voilà sorti de la porte si vite que mes yeux, et mes jambes encore moins, ne pouvaient le rejoindre. Ah! pourquoi n'a-t-on pas de gaz dans les escaliers, autrement j'aurais peut-être pu voir s'il valait la peine d'être aussi ponctuel. Mais, peut-être n'aurais-je rien entendu s'il y avait eu du gaz. Ce qui existe a toujours sa meilleure raison, je suis et je reste optimiste... Mais laquelle est-ce? L'Exposition grouille de jeunes filles, pour parler comme Dona Anna (247). Il est exactement 1 heure moins le quart. Ma belle inconnue! que votre futur soit à tous égards aussi ponctuel que moi, ou préféreriez-vous peut-être qu'il n'arrive jamais un quart d'heure en avance? — comme vous le voulez, je suis à tous égards à votre service... « Enchanteresse ravissante, fée ou sorcière, fais disparaître ton brouillard », manifeste-toi, tu es sans doute déjà là bien qu'invisible pour moi, révèle-toi, car autrement je n'ose peut-être pas m'attendre à une manifestation. Y en aurait-il plusieurs ici pour le même motif qu'elle? C'est bien possible. Qui sait pénétrer les voies de l'homme, même lorsqu'il va à une Exposition? — Voilà une jeune fille dans la première salle, elle se précipite, plus vite que la mauvaise conscience ne suit le pécheur. Elle oublie de montrer sa carte d'entrée, le préposé en rouge l'arrête? Mais, mon Dieu, qu'elle est pressée! Ce doit être elle. Pourquoi cette ardeur intempestive? Il n'est pas encore 1 heure et rappellez-vous donc que vous devez rencontrer le bien-aimé; la manière de se présenter en de telles occasions est-elle donc absolument sans importance, ou est-ce dans ce sens qu'on dit qu'il fau' jouer des jambes? Quand c'est un sang jeune et innocent comme elle qui a un rendez-vous, elle s'y attaque comme une forcenée. Elle est complètement affolée. Au contraire, moi qui, confortablement installé dans mon fauteuil, ai ici devant les yeux la vue charmante d'un site agreste... Quel diable de jeune fille! Elle brûle toutes les salles. Il faut pourtant voiler un peu vos désirs, rappellez-vous ce qu'on dit à Mademoiselle Lisbeth (248) : « Fi! fi! ce n'est pas beau pour une jeune fille de laisser voir ainsi ses sentiments. » Enfin, s'entend, l'entrevue avec ce jeune homme est bien innocente. — Les amoureux considèrent d'ordinaire un rendez-vous comme l'instant le plus beau. Je me rappelle moi-même, aujourd'hui encore comme si c'était hier, la première fois où je volai vers l'endroit convenu, avec le cœur plein des joies inconnues qui m'attendaient, je me rappelle la première fois où je frappai les trois coups dans la main, la première fois où une fenêtre s'ouvrit, la première fois où le portillon du jardin fut ouvert par la main invisible d'une jeune

fille qui se cachait en l'ouvrant, la première fois où, dans la nuit claire d'été, je cachai une jeune fille sous mon manteau. Pourtant, beaucoup d'illusions se mêlent à cette opinion. La tierce personne qui est calme ne trouve pas toujours que les amoureux soient des plus beaux à ces instants-là. J'ai été le témoin de plusieurs rendez-vous où, bien que la jeune fille fût charmante et le jeune homme beau, l'impression d'ensemble était presque rebutante et le rendez-vous lui-même loin d'être beau; bien que les amoureux aient sans doute pensé le contraire. On gagne en un sens par l'expérience; car il est bien vrai qu'on perd la douce inquiétude que vous donne le désir impatient, mais on gagne cette attitude qui contribue à rendre l'instant réellement beau. Je suis vexé parfois de voir un homme en pareille circonstance tellement troublé que par pur amour il est pris de *delirium tremens.* A gens de village trompette de bois. Au lieu d'avoir assez de pondération pour jouir de l'inquiétude de la belle, pour laisser cette inquiétude enflammer sa beauté et la chauffer, il ne produit qu'une confusion disgracieuse, mais rentre néanmoins heureux chez lui en s'imaginant qu'il a vécu quelque chose de merveilleux. — Mais que diable devient cet homme, il est bientôt 2 heures déjà. Oui, quelle gent magnifique que ces amoureux! Un tel gredin qui laisse une jeune fille vous attendre? Non, merci, je suis pourtant un homme bien autrement digne de foi! Le mieux sera sans doute de l'aborder lorsque à présent, pour la cinquième fois, elle passera devant moi. « Excusez mon audace, belle Mademoiselle, vous cherchez sans doute votre famille ici, vous m'avez plusieurs fois dépassé rapidement, et en vous suivant de mes yeux j'ai remarqué que vous vous êtes toujours arrêtée dans l'avant-dernière salle, vous ne savez peut-être pas que derrière elle il y a encore une salle où peut-être vous rencontreriez ceux que vous cherchez. » Elle me fait une révérence qui lui sied bien. L'occasion est favorable, je suis heureux que le jeune homme ne vienne pas, on pêche toujours mieux en eau trouble; lorsqu'une jeune fille est saisie d'émotion on peut utilement risquer bien des choses qui autrement ne réussiraient pas. Je lui ai fait la révérence avec autant de politesse qu'un étranger peut y mettre, et je suis à nouveau installé dans mon fauteuil, je regarde le site agreste et l'observe des yeux. La suivre aussitôt serait trop risqué, cela pourrait paraître indiscret et elle serait immédiatement sur ses gardes. Maintenant elle pense que c'était par compassion que je l'ai abordé, et je suis dans ses bonnes grâces. — Il n'y a pas âme qui vaille dans la dernière salle et je le sais bien. La solitude aura une bonne influence sur elle; tant qu'elle voit beaucoup de monde autour d'elle elle est inquiète, toute seule elle se calmera. Parfaitement juste, elle y reste. Sous peu j'y viendrai *en passant* *; une réplique encore me revient de plein droit, oui elle me doit presque un salut. — Elle s'est assise. Pauvre petite, elle a l'air si mélancolique; elle a pleuré ou, tout au moins, elle a eu les larmes aux yeux. C'est révoltant

* *En passant:* En français dans le texte.

— provoquer des larmes chez une telle jeune fille! Mais soyez tranquille, tu seras vengée, je te vengerai, il saura ce que cela veut dire d'attendre. Comme elle est belle, maintenant que les différentes bourrasques se sont calmées et qu'elle repose dans un état d'âme. Sa nature est mélancolie et harmonie dans la douleur. Elle est vraiment gentille. Elle est là en costume de voyage et cependant, ce n'était pas elle qui devait partir en voyage, elle l'a revêtu afin d'aller à la recherche de la joie, à présent le costume symbolise sa douleur, car elle est comme celui dont la joie prend congé. Elle a l'air de dire adieu pour toujours au bien-aimé. Qu'il s'en aille! — La situation est favorable, l'instant me fait signe. Ce qui importe maintenant, c'est que je m'exprime de façon à avoir l'air de penser qu'elle cherchait sa famille ou des amis, mais en y mettant assez de chaleur pour que chaque mot s'harmonise avec ses sentiments, alors j'aurai bonne chance de m'insinuer dans ses pensées. — Au diable le gredin — ce type qui s'amène là est sans aucun doute lui. Regarde-moi le maladroit, maintenant que je venais d'arranger tout comme je le voulais. Bien, bien, on en tirera bien quelque chose. Il faut que je reste en touche, que je trouve ma place dans la situation. Lorsqu'elle m'apercevra, elle sera amenée à sourire de moi, parce que je pensais qu'elle cherchait à découvrir sa famille, tandis que c'était tout autre chose qu'elle cherchait. Ce sourire fait de moi un confident, c'est toujours quelque chose. — Mille remerciements, mon enfant, ce sourire a pour moi plus de valeur que tu ne penses, c'est un commencement, et commencer est toujours le plus difficile. Maintenant nous nous connaissons et notre connaissance a pour base une situation piquante; cela me suffit jusqu'à nouvel ordre. Vous ne resterez pas ici plus d'une heure, je pense; dans deux heures je saurai qui vous êtes, car dans quel autre but, pensez-vous, la police tient-elle des tableaux de recensement?

Le 9 Avril.

Suis-je devenu aveugle? Mon âme a-t-elle perdu son pouvoir visuel? Je l'ai vue, mais c'est comme si j'avais eu une révélation céleste, car à nouveau son image a complètement disparu pour moi. C'est en vain que je dépense toutes les forces de mon âme pour évoquer cette image. Si jamais je la revoyais, je la reconnaîtrais immédiatement même parmi des centaines d'autres. Maintenant elle a fui et de tout son désir mon âme cherche vainement à l'atteindre. — Je me promenai à Langelinie (249), apparemment inattentif et sans tenir compte de mon entourage, lorsque soudain je l'aperçus. Mes regards se fixèrent inébranlablement sur elle et n'obéissaient plus à la volonté de leur maître; je ne pouvais leur imprimer aucun mouvement afin d'embrasser l'objet que je voulais voir, je ne voyais pas, je regardais fixement devant moi. Comme un escrimeur qui se fend, mon regard s'immobilisait, comme hypnotisé, dans la direction une fois prise. Impossible de le baisser, impossible de le lever, impossible de le tourner en moi-même,

impossible de voir, parce que je voyais beaucoup trop. La seule chose que j'ai retenue est qu'elle portait un manteau vert, et c'est tout; c'est ce qu'on peut appeler prendre un nuage pour Junon; elle m'a bien échappé comme Joseph à la femme de Putiphar et ne m'a laissé que son manteau. Elle était avec une dame déjà âgée qui semblait être sa mère. Celle-là je peux la décrire de pied en cap, et cela bien qu'au fond je ne l'aie pas du tout regardée, et, tout au plus, n'en ai fait état qu'en passant*. Ainsi va le monde. La jeune fille m'a impressionné, je l'ai oubliée, l'autre ne m'a fait aucune impression, et c'est elle que je peux me rappeler.

Le 11.

Je reste toujours entravé par la même contradiction. Je sais que je l'ai vue, mais je sais aussi que de nouveau je l'ai oubliée, mais de sorte que le peu de souvenir qui m'en reste ne me réconforte pas. Comme si mon bien-être était en jeu, je demande cette image avec inquiétude et ardeur, et pourtant elle ne se montre pas, je pourrais arracher mes yeux afin de les punir de leur manque de mémoire. Alors, après avoir ragé d'impatience, et le calme en moi s'étant rétabli, c'est comme si un pressentiment et un souvenir tissaient une image qui, pourtant, ne peut pas prendre forme pour moi, parce que je ne réussis pas à l'immobiliser en un ensemble, elle est comme le dessin dans un tissu fin, dessin plus clair que le fond, on ne peut pas le voir parce qu'il est trop pâle. — Il s'agit d'une disposition bizarre qui pourtant en elle-même présente des agréments, parce qu'elle me convainc que je suis encore jeune. Une autre considération peut m'apprendre la même chose : c'est toujours parmi les jeunes filles que je cherche ma proie, et non pas parmi les jeunes femmes. Une femme a moins de naturel, plus de coquetterie, des rapports avec elle ne sont ni beaux, ni intéressants, ils sont piquants et le piquant vient toujours en dernier. — Je n'avais pas espéré être capable de goûter à nouveau ces prémices d'une amourette. J'ai succombé à l'amour, j'ai obtenu ce que les nageurs appellent une passade, rien d'étonnant que je sois un peu perplexe. Tant mieux, je m'en promets d'autant plus.

Le 14.

Je ne me reconnais guère. Devant les tempêtes de la passion mon esprit est comme une mer orageuse. Si quelqu'un pouvait surprendre mon âme en cet état, il aurait l'impression de voir une barque s'enfoncer à pic dans la mer, comme si dans sa précipitation terrible elle devait mettre le cap sur le fond de l'abîme. Il ne verrait pas qu'au haut du mât veille un marin. Forces frénétiques, échauffez-vous, mettez-vous en

---

* *En passant:* En français dans le texte.

mouvement, ô puissances de la passion, même si le choc de vos lames devait lancer l'écume jusqu'aux nuages, vous ne serez pas capables de vous élever au-dessus de ma tête; je reste tranquille comme le Roi des falaises.

C'est à peine si je peux prendre pied, comme un oiseau aquatique je cherche en vain à me plonger dans la mer orageuse de mon esprit. Et cependant, un tel orage est mon élément, je bâtis dessus comme *Alcedo ispida* (250) bâtit son nid sur la mer.

Les dindons se gonflent de rage quand ils voient du rouge, et il en va ainsi de moi lorsque je vois du vert, chaque fois que je vois un manteau vert; et comme mes yeux me trompent souvent, toutes mes espérances échouent parfois à la vue d'un porteur de chaises (251) de l'hôpital Frédéric.

Le 20.

Une condition capitale pour toute jouissance, c'est de se limiter. Il ne semble pas que j'aurai de sitôt des renseignements sur la jeune fille qui emplit tellement mon âme et toutes les pensées que nourrissent mes regrets. Mais je vais me tenir tranquille; car il y a de la douceur aussi dans cet état d'émotion sombre et mystérieuse, et pourtant forte. J'ai toujours aimé, par une nuit de clair de lune, à aller en bateau sur l'un ou l'autre de nos lacs délicieux. Je rentre alors les voiles et les rames, je démonte le gouvernail, je m'étends de tout mon long et je regarde la voûte céleste. Lorsque les vagues bercent le bateau sur leur sein, lorsque les nuages vont au gré des vents et cachent un instant la lune pour la faire apparaître à nouveau, je trouve le repos malgré tout ce mouvement; le balancement des vagues m'apaise, le bruit qu'elles produisent en frappant la barque est comme une berceuse monotone, l'envol rapide des nuages, le changement de lumière et d'ombre m'enivrent, et je rêve sans fermer l'œil. C'est de cette façon que je m'étends maintenant aussi, je rentre les voiles, je démonte le gouvernail, le désir et une espérance impatiente me bercent dans leurs bras; désir et espérance s'apaisent de plus en plus et me transportent de plus en plus de joie; ils me soignent comme un enfant, au-dessus de moi le ciel de l'espérance s'élève en voûte, l'image de la jeune fille plane rapidement devant mes yeux comme la lune, indécise et m'éblouissant de sa lumière tantôt, et tantôt de son ombre. Que de jouissance à être ainsi secoué sur une eau agitée, — que de jouissance à être secoué en soi-même.

Le 21.

Les jours passent, et je n'en suis pas plus avancé. Les jeunes filles me donnent du plaisir plus que jamais et, cependant, je n'ai pas envie de jouir. C'est elle que je cherche partout. Cela me rend souvent peu équitable, trouble ma vue, énerve ma

jouissance. Maintenant viendra bientôt le beau temps où en parcourant les rues et les places on accumule des petites créances qu'en hiver, dans la vie mondaine, on peut payer assez cher; car une jeune fille peut oublier bien des choses, mais non pas une situation. La vie mondaine vous met bien en rapport avec le beau sexe, mais ce n'est pas ce qu'il faut pour commencer l'aventure. Dans la vie mondaine, toute jeune fille est armée, la situation est dénuée de ressources et, la même chose s'est présentée bien des fois, elle ne reçoit aucune secousse voluptueuse. Dans la rue elle est au large, et c'est pourquoi tout produit un effet plus fort, tout est comme plus énigmatique. Je donne 100 rixdales pour un sourire de jeune fille dans une situation de la rue, mais pas même 10 rixdales pour une poignée de main dans le monde, il s'agit là de monnaies d'espèces toutes différentes. L'aventure en train, on cherche dans le monde celle dont il est question. On a avec elle des intelligences secrètes qui tentent, c'est le stimulant le plus efficace que je connaisse. Elle n'ose pas en parler, mais elle y pense; elle ne sait pas si on l'a oubliée ou non; et bientôt on l'égare d'une autre manière. Je crains de ne pas accumuler beaucoup de ces créances cette année, cette jeune fille occupe trop mon esprit. Mes gains seront en un sens maigres, mais j'ai bien une chance de gagner le gros lot.

Le 5.

Damné hasard! Je ne t'ai jamais maudite d'être apparue, je te maudis parce que tu ne te montres pas du tout. Ou serait-ce une nouvelle invention de Toi, être inconcevable, mère stérile de tout, la seule chose qui reste de cette époque où la nécessité donna naissance à la liberté et où la liberté se laissa duper pour rentrer dans le sein de sa mère? Damné hasard! Toi, ma seule confidente, seul être que je juge digne d'être mon alliée et mon ennemie, toujours identique malgré ta dissemblance, toujours inconcevable, toujours une énigme! Toi que j'aime de toute mon âme sympathisante, toi à l'image de laquelle je me crée moi-même, pourquoi n'apparais-tu pas? Je ne mendie pas, je ne te supplie pas humblement de te montrer de telle ou telle façon, car un tel culte serait une idolâtrie, et peu agréable pour toi. Je te provoque au combat, pourquoi ne te montres-tu pas? Ou est-ce que le balancier de l'univers s'est arrêté, est-ce que ton énigme a été résolue, et que tu t'es jetée, toi aussi, dans les eaux éternelles? Pensée terrible! le monde se serait arrêté d'ennui! Damné hasard! je t'attends. Je ne veux pas te vaincre par des principes, ni par ce que des imbéciles appellent du caractère, non je veux te rêver! Je ne veux pas être un poète pour les autres; montre-toi, je te crée en rêve, et je dévorerai mon propre poème, et ce sera ma nourriture. Ou bien me trouves-tu indigne? Comme une bayadère danse à la gloire du dieu, je me suis voué à ton service; léger, peu vêtu, souple, désarmé, je renonce à tout; je ne possède rien, je n'ai envie de rien posséder, je n'aime rien, je n'ai rien à perdre, mais grâce à cela ne suis-je pas devenu plus digne de toi, de toi qui sans doute

depuis longtemps t'es lassée d'arracher aux hommes ce qu'ils aiment, lassée de leurs soupirs lâches et de leurs lâches prières. Surprends-moi, je suis prêt, aucun enjeu, luttons pour l'honneur. Faites-moi la voir, montrez-moi une chance qui paraîtra impossible, montrez-la moi parmi les ombres du royaume des morts, je la ramènerai au jour, qu'elle me haïsse, me méprise, qu'elle soit indifférente envers moi, qu'elle en aime un autre, je n'ai pas peur; mais remuez l'eau, interrompez le silence. M'affamer ainsi est une honte de ta part, toi qui pourtant t'imagines être plus forte que moi.

Le 6 *Mai.*

Le printemps approche; tout est en train d'éclore, les jeunes filles aussi. Les manteaux sont mis de côté, mon manteau vert a probablement été rangé aussi. Voilà la conséquence de faire connaissance d'une jeune fille dans la rue, et non pas dans le monde, où on apprend tout de suite son nom et à quelle famille elle appartient, où elle habite et si elle est fiancée. Ce dernier point a une très grande importance comme renseignement pour tous les prétendants pondérés et posés, auxquels ne viendrait jamais l'idée de s'amouracher d'une jeune fille déjà fiancée. Un tel ours serait dans un mortel embarras à ma place; il serait complètement anéanti si ses efforts pour se procurer des renseignements étaient couronnés de succès, et si par dessus le marché il apprenait qu'elle était fiancée. Mais tout cela ne me donne pas beaucoup de soucis. La question des fiançailles ne constitue qu'une difficulté comique. Je ne crains ni les difficultés comiques, ni celles qui sont tragiques; les seules d'entre elles que je redoute sont les difficultés ennuyeuses. Jusqu'ici je n'ai pas pu me procurer un seul renseignement, bien qu'assurément je n'aie rien négligé et que plusieurs fois j'aie dû reconnaître la vérité des paroles du poète (252) :

Nox et hiems longæque viæ, sævique dolores
Mollibus his castris, et labor omnis inest.

Elle n'est peut-être pas du tout de Copenhague mais de la campagne, peut-être, peut-être, c'est à devenir fou de rage de tous ces peut-être, et plus il y a de ces peut-être, plus je le deviens. J'ai toujours l'argent prêt pour entreprendre le voyage. Je la cherche en vain au théâtre, aux concerts, aux bals, sur les promenades. En un sens cela me fait plaisir; d'ordinaire une jeune fille qui prend beaucoup part à ces amusements ne vaut pas d'être conquise; il lui manque le plus souvent le caractère primitif qui pour moi constitue toujours une *condition sine qua non.* Il est moins incompréhensible de trouver une Préciosa (253) parmi les Tsiganes que dans ces parcs à bestiaux où des jeunes filles sont mises à l'encan — que ceci soit dit en toute innocence, bien entendu!

Le 12.

Oui, mon enfant, pourquoi n'es-tu pas restée tout tranquillement sous la porte cochère? Il n'y a absolument rien à dire contre une jeune fille qui y cherche refuge contre la pluie. Je le fais moi-même lorsque je n'ai pas de parapluie, même parfois quand j'en ai un, comme maintenant par exemple. Je peux d'ailleurs nommer plusieurs dames respectables qui n'ont pas hésité à le faire. On reste tout tranquille, on tourne le dos à la rue pour que les gens qui passent ne puissent même pas savoir si on y reste ou si on est en train de pénétrer dans la maison. Par contre, il est imprudent de se cacher derrière une porte entre-ouverte, surtout à cause des conséquences; car plus on se cache, plus il est désagréable d'être surpris. Mais si on s'est caché, on reste tout tranquille en se commettant à la garde de son bon génie et à celle de tous les anges; on s'abstient surtout de guetter au dehors — afin de voir si la pluie a cessé. Car si on veut s'en assurer, on fait un pas ferme en avant et on regarde le ciel avec sérieux. Mais si on avance la tête avec un peu de curiosité, timidement, avec anxiété et sans conviction et qu'on la retire rapidement — tout enfant comprendrait ce mouvement, on l'appelle jouer à cache-cache. Et moi qui participe toujours aux jeux, je me retiendrais? je ne répondrais pas quand on m'interpelle?... Ne croyez pas que je nourrisse quelque pensée offensante à votre égard, vous n'aviez pas la moindre arrière-pensée en avançant la tête, c'était fait de la manière la plus innocente. Mais, il ne faut pas m'offenser non plus en imagination; ni mon nom ni ma bonne réputation ne le souffrirait. En outre c'est vous qui avez commencé. Je vous conseille de ne jamais parler à personne de cet incident; le tort est de votre côté. Que pourrais-je faire d'autre que ce que n'importe quel gentilhomme aurait fait? — vous offrir mon parapluie. Qu'est-elle devenue ? magnifique ! elle s'est cachée dans l'entrée de la loge du concierge — c'est une jeune fille on ne peut plus charmante, gaie, joyeuse. — « Peut-être pourriez-vous me renseigner sur une jeune dame qui à l'instant même avançait la tête par cette porte, apparemment en peine d'un parapluie. C'est elle que nous cherchons, mon parapluie et moi. » Vous riez — peut-être permettez-vous que je vous envoie mon valet demain pour le prendre, ou désirez-vous que je cherche une voiture? — il n'y a pas de quoi, ce n'est qu'une politesse toute naturelle. — C'est une jeune fille des plus joyeuses que j'ai vue depuis longtemps, son regard est si enfantin et pourtant si crâne, sa manière d'être si charmante, si chaste et, cependant, elle est curieuse. — Va en paix, mon enfant, si aucun manteau vert n'existait, j'aurais bien pu désirer faire une connaissance plus intime. — Elle passe par la Store Köbmagergade (254). Qu'elle était innocente et confiante, pas la moindre pruderie. Regardez comme elle marche d'un pas léger, comme elle remue la tête — le manteau vert exige de l'abnégation.

Le 15.

Heureux hasard! tous mes remerciements! Elle se tenait droite et fière, mystérieuse et pensive comme un sapin, qui, d'un seul jet, comme une seule pensée, jaillit des profondeurs de la terre et s'élève vers le ciel, énigmatique à lui-même aussi, un tout indivisible. Le hêtre s'orne d'une couronne dont les feuilles savent raconter ce qui s'est passé au-dessous d'elle, le sapin n'a pas de couronne, il n'a pas d'histoire, il reste énigmatique à lui-même — elle était ainsi. Elle était cachée en elle-même, elle jaillissait du fond d'elle-même, il y avait en elle une fierté reposante, semblable à l'envol hardi du sapin, bien que celui-ci soit cloué au sol. Une mélancolie s'épandait sur elle, semblable au roucoulement du ramier, un profond désir sans objet. Elle était une énigme qui énigmatiquement possédait sa propre résolution, un secret, et que comptent bien tous les secrets des diplomates contre celui-ci? contre cette énigme? et quel mot est aussi beau que celui qui la résout? Comme le langage est bien significatif, bien concis : résoudre — quelle ambiguité dans ce mot! quelle beauté et quelle force ne possède-t-il pas dans toutes les combinaisons où il intervient! Comme la richesse de l'âme est une énigme, tant que la langue n'est pas déliée et l'énigme ainsi résolue, une jeune fille aussi est une énigme. — Heureux hasard! — tous mes remerciements! Si je l'avais vue en hiver, elle aurait sans doute été enveloppée dans le manteau vert, elle aurait peut-être été transie de froid et l'intempérie de la nature aurait amoindri sa beauté. Mais à présent, quel bonheur! Je l'ai aperçue d'abord au commencement de l'été, à l'époque la plus belle de l'année et dans la lumière d'un après-midi. L'hiver a bien aussi ses avantages. Une salle de danse, brillamment éclairée, peut constituer un cadre flatteur pour une jeune fille en robe de bal; mais il est rare qu'elle apparaisse là entièrement à son avantage, justement parce que tout semble le demander d'elle, demande qui, qu'elle y cède ou non, crée un effet gênant; en outre, tout vous donne l'impression du caractère éphémère de la situation et de sa vanité, et provoque une impatience qui rend le plaisir moins réconfortant. Il est des jours où je ne saurais me passer d'une salle de bal, car j'aime son luxe, sa surabondance sans prix de jeunesse et de beauté, et son libre jeu des forces de toutes natures; mais alors ce n'est pas tant la jouissance que je connais, je me plonge plutôt dans les possibilités. Ce n'est pas une unique beauté qui vous tient sous le charme, mais un ensemble; une vision plane devant vos yeux, vision dans laquelle toutes ces figures féminines se confondent, et où tous ces mouvements cherchent quelque chose, cherchent un repos dans une seule image qu'on ne voit pas.

C'était sur le sentier qui mène de Nörreport à Œsterport (255); il était vers les six heures et demie. Le soleil avait perdu sa force, il n'en restait plus que le souvenir dans une douce lueur qui se répandait sur le paysage. La nature respirait plus librement. Le lac était calme, brillant comme une glace. Les pai-

sibles villas de Blegdammen se reflétaient dans l'eau qui jusqu'à une bonne distance de la rive était sombre comme du métal. Le sentier et les immeubles de l'autre côté du lac étaient faiblement éclairés par les rayons du soleil. Le ciel était clair et pur, un seul nuage léger y glissait furtivement, sensible surtout quand on fixait les yeux sur le lac dans le miroir duquel il disparaissait peu à peu. Pas une feuille ne bougeait. — C'était elle. Mes yeux ne m'ont pas trompé, mais le manteau vert l'a fait. Bien que je m'y sois attendu depuis si longtemps, il m'a été impossible de dominer une certaine émotion dont l'élan et la chute étaient comme ceux de l'alouette, lorsque sur les terres voisines elle s'élevait et se laissait tomber tout en chantant. Elle était seule. J'ai déjà oublié comment elle était habillée, mais maintenant je possède une image d'elle. Elle était seule, occupée apparemment non pas d'elle-même, mais de ses propres pensées. Elle ne pensait pas, mais le travail silencieux des pensées tissait pour elle une image de désirs et de pressentiments, image inexplicable comme les multiples soupirs d'une jeune fille. Elle était à la fleur de son âge. Une jeune fille ne se développe pas dans ce sens comme un garçon, elle ne croît pas, elle naît. Un garçon commence immédiatement à se développer et y met beaucoup de temps, une jeune fille naît pendant longtemps et naît femme faite, mais l'instant de cette naissance arrive tard. C'est pourquoi elle naît deux fois, la seconde fois c'est lorsqu'elle se marie, ou plutôt, à cet instant-là elle cesse de naître, ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle est née. Il n'y a pas que Minerve qui soit sortie du cerveau de Jupiter, toute venue à terme, il n'y a pas que Vénus qui dans tout son charme soit sortie des ondes de la mer, toute jeune fille dont la féminité n'a pas encore été corrompue par ce qu'on appelle développement est ainsi. Elle ne s'éveille pas successivement, mais en une seule fois, et elle rêve d'autant plus longtemps à condition que les gens ne soient pas assez sots pour la réveiller trop tôt. Cette rêverie est une richesse prodigieuse. — Elle était occupée, non pas d'elle-même mais en elle-même, et cette occupation était, elle aussi, reposante et paisible. C'est ainsi qu'une jeune fille est riche, et embrasser cette richesse vous rend riche vous-même. Elle est riche tout en ignorant qu'elle possède quelque chose; elle est riche, elle est un trésor. Une douce paix régnait sur elle et un peu de mélancolie. Elle était facile à soupeser avec les yeux, légère comme une Psyché portée par des génies, oui plus légère encore, car elle se portait elle-même. Que les doctrinaires disputent sur l'assomption, elle ne me semble pas inconcevable, car la Madone n'était plus de ce monde; mais la légèreté d'une jeune fille, voilà qui est inintelligible, elle défie les lois de la pesanteur. — Elle ne remarquait rien et pour cette raison ne se savait pas non plus remarquée. Je me tenais à grande distance et je buvais son image des yeux. Elle marchait lentement, sa quiétude et le calme des choses environnantes ne furent troublés par aucune hâte. Un gosse qui pêchait était assis au bord du lac, elle s'arrêta et regarda la surface de l'eau et le flotteur. Elle n'avait pas marché vite, mais elle chercha un peu de fraîcheur; elle défit un petit foulard qui sous son châle était noué autour du cou; une gorge blanche comme la neige et

pourtant chaude et pleine fut entourée d'un souffle léger venant du lac. Le gosse ne semblait pas content d'être surveillé dans son travail de pêcheur, et, en se retournant il la regardait d'un air assez flegmatique. Il faisait figure vraiment ridicule, et je ne peux pas la blâmer d'avoir fini par rire de lui. Quelle jeunesse dans son rire; je suis sûr que si elle avait été seule avec le gosse, elle n'aurait pas craint de se battre avec lui. Ses yeux étaient grands et rayonnants; en y regardant de près ils avaient un éclat sombre qui vous laissait deviner une profondeur insondable, car il était impossible d'y pénétrer, ils étaient purs et innocents, doux et calmes, pleins d'enjouement lorsqu'elle souriait. Son nez était finement courbé et, quand on la regardait de côté, il se retirait pour ainsi dire dans le front et devenait ainsi plus petit et un peu plus mutin. Elle reprit sa marche, je la suivis. Heureusement il y avait plusieurs autres promeneurs sur le sentier; en échangeant des propos avec quelques-uns d'eux, je la laissais prendre un peu d'avance, et je la rattrapais bientôt après, mais j'évitais ainsi la nécessité de marcher, à distance, aussi lentement qu'elle. Elle se dirigea vers Œsterport. Je désirais la voir de plus près sans être vu moi-même. Au coin il y a une maison d'où je pouvais avoir la chance de réussir. Je connaissais la famille et il me suffit donc de faire une visite. Je la dépassais donc à grands pas, n'ayant absolument pas l'air de m'intéresser à elle. Je la devançai d'un bon bout de chemin, saluai la famille à la ronde et pris possession de la fenêtre donnant sur le sentier. Elle approchait et je la regardais et la regardais, tout en devisant avec les convives du thé dans le salon. Son allure n'eut pas de mal à me convaincre qu'elle n'avait pas suivi les cours d'une école de danse de quelque importance, et cependant, cette allure était imprégnée d'une certaine fierté et d'une noblesse simple, mais aussi d'un manque d'attention pour elle-même. Je l'ai aperçue encore une fois, sans qu'au fond j'y aie compté. La vue de la fenêtre ne s'étendait pas très loin sur le sentier, mais je pouvais voir une passerelle sur le lac, et à mon grand étonnement je l'y découvre à nouveau. L'idée me vient qu'elle habite peut-être ces environs et que sa famille y a peut-être loué un petit appartement pour l'été. Je commençais déjà à regretter ma visite en craignant qu'elle ne revienne sur ses pas et de la perdre de vue, oui, ce fait qu'elle apparut au bout extrême de la passerelle était comme un signe qu'elle allait disparaître pour moi, — et puis, elle reparut tout près. Elle avait passé devant la maison, vite je saisis mon chapeau et ma canne pour essayer de la dépasser encore plusieurs fois et ensuite venir en arrière pour la suivre jusqu'à ce que je découvre où elle habite. — Mais dans ma hâte j'ai la malchance de bousculer une dame en train de servir le thé à la ronde. Un cri terrible s'élève, — je reste là avec mon chapeau et ma canne, avec le seul souci de me sauver, et pour donner un tour à l'histoire et motiver ma retraite je m'exclame pathétiquement : comme Caïn je veux m'exiler de ce lieu qui a vu ce thé répandu. Mais comme si tout conspirait contre moi, l'hôte a l'idée malheureuse de vouloir compléter ma remarque et jure ses grands dieux qu'il ne me sera pas permis de m'en aller avant d'avoir goûté une tasse de thé, avant d'avoir moi-

même offert aux dames le thé répandu et ainsi tout réparé. Comme j'étais complètement convaincu que mon hôte dans ces circonstances considérerait comme une politesse de se livrer à des voies de fait, il n'y avait d'autre issue que de rester. — Elle avait disparu.

Le 16.

Comme c'est beau d'être amoureux, et comme il est intéressant de savoir qu'on l'est. Voilà la différence. Je peux m'irriter en pensant que, pour la deuxième fois, elle a disparu de devant moi; en un sens cela me fait plaisir. L'image que je possède d'elle semble être une image tantôt réelle et tantôt idéale de sa figure. J'évoque à présent cette image devant mes yeux; mais c'est justement parce qu'elle représente la réalité, ou que la réalité en a été la cause, qu'elle possède un certain enchantement. Je ne sens aucune impatience, car elle doit sûrement être de Copenhague, et pour l'instant cela me suffit. Cette chance est la condition pour que son image puisse vraiment apparaître — il faut jouir de tout à longs traits. Et ne devrais-je pas être tranquille, moi qui ose me considérer comme l'enfant gâté des dieux, auquel échut le rare bonheur de devenir encore une fois amoureux. C'est pourtant une chose qu'aucun art, aucune étude ne peuvent faire éclore, c'est un don. Mais si j'ai réussi à faire naître un nouvel amour, je veux cependant voir combien de temps je pourrai le garder. Je le choierai plus que je ne l'ai fait pour mon premier amour. La chance ne nous gâte pas trop souvent, si elle se présente il y a vraiment lieu d'en profiter; le malheur, c'est qu'il n'est pas du tout difficile de séduire une jeune fille, mais d'en trouver une qui vaille la peine d'être séduite. — L'amour possède beaucoup de mystères, et dans le premier il y en a aussi, bien que de rang secondaire — la plupart des gens s'élancent tête baissée, se fiancent ou font d'autres bêtises, et, voilà, en moins de rien tout est fini et ils ne savent ni ce qu'ils ont gagné, ni ce qu'ils ont perdu. Deux fois maintenant elle m'est apparue et elle a disparu; cela veut dire que bientôt elle apparaîtra plus souvent. Joseph (256) ayant expliqué le songe de Pharaon ajoute: s'il t'a été répété deux fois c'est que la chose se hâtera de s'accomplir.

Il serait tout de même intéressant de voir un peu d'avance les forces dont l'apparition conditionne le contenu de l'existence. Maintenant sa vie s'écoule paisiblement; elle n'a pas encore le moindre soupçon de mon existence, encore moins de ce qui se passe en moi et encore moins de l'assurance avec laquelle mes pensées pénètrent son avenir; car mon âme réclame toujours davantage la réalité et prend de plus en plus de force. Quand au premier coup d'œil une jeune fille me fait une impression assez profonde pour provoquer l'image de l'idéal, en général la réalité n'est pas particulièrement désirable; mais si elle le fait, si éprouvé qu'on soit, le bonheur vous accable presque toujours. A celui qui alors n'a pas une grande sûreté de main

et n'ose pas compter sur ses yeux et sur sa victoire, je conseillerai toujours de risquer l'attaque dès ce premier état où, justement parce qu'il se sent accablé, il possède des forces surnaturelles; car cet accablement est un mélange bizarre de sympathie et d'égoïsme. Mais il y perdra une jouissance; car il ne jouira pas de la situation, puisqu'il s'y trouve englobé lui-même, caché en elle. Il est difficile de dire ce qui est le plus beau, facile de dire ce qui est le plus intéressant. Mais il est toujours bon de serrer la ligne d'aussi près que possible. Au fond c'est la vraie jouissance et quant à celle des autres je l'ignore certainement. La simple possession n'est pas grand'chose, et les moyens dont se sert cette espèce d'amants sont généralement assez médiocres; ils ne dédaignent ni l'argent, ni le pouvoir, ni l'influence d'autrui, ni les somnifères, etc. Mais l'amour est-il une jouissance s'il ne comporte pas l'abandon le plus absolu, c'est-à-dire d'un des deux côtés? mais pour cela il faut en général posséder de l'esprit, ce qui manque d'ordinaire à ces amants-là.

Le 19.

Cordélia! elle s'appelle donc Cordélia! Un beau nom, ce qui a son importance, car il peut souvent être très troublant de prononcer un nom laid avec les prédicats les plus tendres. Je l'ai reconnue déjà de loin, elle était accompagnée à sa gauche de deux autres jeunes filles. Leur allure semblait indiquer qu'elles allaient bientôt s'arrêter. Je me trouvais au coin de la rue où je lisais une affiche sans cesser d'observer mon inconnue. Elles se dirent au revoir. Les deux autres avaient sans doute fait un bon bout de chemin dans la direction opposée. Elle se dirigea vers mon coin. Ayant fait quelques pas l'une des jeunes filles courut après elle et cria assez haut pour que je pusse l'entendre : Cordélia! Cordélia! Ensuite arriva la troisième; elles tinrent un conseil intime en chuchotant, et mon oreille la plus fine chercha en vain à cueillir au vol leurs secrets; ensuite elles rirent toutes les trois et, à une cadence un peu plus vive, elles se dépêchèrent par le chemin précédemment pris par les deux compagnes. Je suivis. Elles entrèrent dans une maison Ved Stranden (257). J'attendis longtemps, convaincu que Cordélia allait bientôt revenir toute seule. Mais il n'en fut rien.

Cordélia! Quel nom vraiment merveilleux! c'est bien ainsi que s'appelait aussi la troisième fille du roi Lear (258), cette excellente jeune fille qui n'avait pas le cœur sur les lèvres, dont les lèvres étaient muettes quand son cœur était dilaté. Ainsi de ma Cordélia aussi. Elle lui ressemble, j'en suis sûr. Mais en un autre sens elle a cependant son cœur sur ses lèvres, non pas sous forme de paroles, mais de manière plus accueillante sous forme d'un baiser. Quelles lèvres débordantes de santé! Je n'en ai jamais vu de plus belles.

Le mystère dont j'entoure presque cette affaire, à mes propres yeux aussi, est entre autres une preuve que je suis réellement

amoureux. Tout amour a son mystère, l'amour perfide aussi lorsqu'il a en lui l'élément esthétique nécessaire. L'idée ne m'est jamais venue de désirer me confier à d'autres, ni de me vanter de mes aventures. C'est ainsi que je suis presque content de n'avoir pas appris son adresse, mais seulement un endroit où elle vient souvent. Il est même possible que grâce à cela je me sois approché de mon but. Je peux faire mes observations sans éveiller son attention, et, partant de ce point ferme, il ne me sera pas difficile de me ménager accès à sa famille. Si toutefois cette circonstance se montrait un obstacle — eh bien! alors je l'accepte; tout ce que je ferai, je le ferai *con amore;* et c'est ainsi que j'aime *con amore.*

Le 20.

Aujourd'hui je me suis procuré des renseignements sur la maison dans laquelle elle a disparu. Il y a là une veuve avec ses trois chères filles. Elles peuvent donner des renseignements en surabondance, à condition bien entendu qu'elles en possèdent quelques-uns. La seule difficulté est de comprendre ces renseignements à la troisième puissance, car elles parlent toutes trois à la fois. Elle s'appelle Cordélia Wahl et elle est la fille d'un capitaine de la marine. Il est mort il y a quelques années et la mère aussi. C'était un homme très dur et très sévère. Elle habite à présent chez sa tante paternelle qui, dit-on, doit avoir le caractère de son frère mais qui, autrement, est une dame très respectable. Tout cela est très bien, mais elles ne savent rien de plus de cette maison; elles n'y mettent jamais les pieds, mais Cordélia vient souvent chez elles. Elle suit, avec les deux autres, des cours aux cuisines du Roi. D'ordinaire elle y vient par conséquent de bonne heure l'après-midi, parfois dans la matinée aussi, mais jamais le soir. Elles mènent une vie très fermée.

Ici s'arrête donc l'histoire et je n'aperçois aucun pont par lequel je puisse passer jusqu'à la maison de Cordélia.

Elle a donc une idée des chagrins de la vie, de ses misères. Qui aurait pu le dire d'elle! Cependant, ces souvenirs relèvent bien d'un âge plus jeune, c'est un horizon sous lequel elle a vécu sans bien s'en apercevoir. C'est très bien, cela a sauvé sa féminité, elle n'a pas été corrompue. D'un autre côté cela aidera aussi à l'élever si on sait bien évoquer ce passé. Toutes ces choses produisent généralement de la fierté, à moins d'avoir un effet écrasant, et elle est très loin d'être écrasée.

Le 21.

Elle habite face aux remparts, et ce n'est pas un lieu très favorable pour moi, il n'y a pas en face de voisins dont on pourrait faire la connaissance, ni d'endroits publics d'où il serait possible de faire des observations sans être aperçu. Les remparts eux-mêmes s'y prêtent mal, car on y est trop vu. Si on

se promène dans la rue, il est mieux de ne pas choisir le côté qui longe les remparts, car il n'y passe personne et, étant trop insolite, on attirerait l'attention sur soi, ou il faudrait aller du côté des maisons, d'où on ne verrait rien. Il s'agit d'un immeuble d'angle. De la rue on peut voir aussi les fenêtres donnant sur la cour, car il n'y a pas d'immeuble voisin. Je pense que sa chambre à coucher se trouve par là.

Le 22.

Aujourd'hui je l'ai rencontrée pour la première fois chez Madame Jansen. Je lui ai été présenté. Cela sembla lui être à peu près indifférent, ou ne pas attirer son attention. Je me fis aussi insignifiant que possible pour mieux pouvoir l'observer. Elle ne resta qu'un instant, car elle n'était venue que pour chercher ses amies avec lesquelles elle devait aller aux cuisines du Roi. Nous restâmes tous deux seuls dans le salon pendant que les demoiselles Jansen mettaient leurs vêtements pour sortir, et avec un flegme froid, presque négligemment, je jetai quelques mots au passage qu'elle honora poliment d'une réponse imméritée. Et elles partirent. J'aurais pu offrir de les accompagner; mais cela déjà aurait suffi pour démasquer le cavalier, et je me suis convaincu que ce n'est pas là le moyen propre à la gagner. — Non, j'ai préféré m'en aller aussi un instant après elle, et par d'autres chemins et beaucoup plus vite qu'elles, me diriger vers les cuisines du Roi, de sorte qu'en arrivant au coin de la Store Kongensgade je pus à leur grand étonnement les dépasser presque en courant, sans les saluer ou faire autrement attention à elles.

Le 23.

C'est une nécessité pour moi de me procurer accès à la maison; pour cela mes armes sont prêtes, comme disent les militaires. Mais il semble que cela devient une affaire assez compliquée et difficile. Je n'ai jamais connu une famille vivant d'une manière aussi retirée. Il n'y a qu'elle et sa tante. Aucun frère, aucun cousin, pas même un vague parent lointain à prendre par le bras, pas un seul brin à saisir. Je me promène toujours avec un de mes bras branlant, pour rien au monde je ne sortirais ces temps-ci avec quelqu'un à chaque bras, mon bras est comme un harpeau qu'il faut toujours avoir tout prêt, mon bras est destiné aux revenus accidentels, — peut-être que dans le lointain éloigné apparaîtra un vague parent ou un ami que de loin je pourrai prendre un peu par le bras — alors je me mets à grimper. Il n'est d'ailleurs pas bien qu'une famille vive aussi isolée; on prive la pauvre jeune fille de la chance de faire la connaissance du monde, pour ne pas mentionner les autres conséquences dangereuses que cela peut avoir. Cela se paie toujours. La même chose se présente lorsqu'il s'agit de recherches en mariage. Par un tel isolement on s'assure bien

contre les petits larcins. Dans une maison où on reçoit beaucoup, l'occasion fait le larron. Mais cela n'a pas grande importance; car il n'y a pas grand'chose à voler chez ces jeunes filles-là; lorsqu'elles ont seize ans leur cœur est déjà tout un marquoir, et je n'ai jamais envie d'ajouter mon nom là où plusieurs autres ont déjà écrit les leurs, l'idée ne me vient jamais de graver mon nom sur une vitre ou dans une auberge, ni sur un arbre ou un banc du parc de Fréderiksberg.

Le 27.

Plus je la regarde plus je me convainc qu'elle est une figure isolée. C'est ce qu'un homme ne doit pas être, pas même un jeune homme; car, son développement reposant essentiellement sur la réflexion, les rapports avec autrui lui sont nécessaires. C'est pourquoi une jeune fille ne doit pas non plus être intéressante, car dans l'intéressant il y a toujours une réflexion à son propre égard, comme dans l'art l'intéressant est toujours représentatif de l'artiste. Une jeune fille qui veut plaire en se faisant intéressante plaira surtout à elle-même. C'est ce qu'il y a à objecter, du point de vue esthétique, à toute espèce de coquetterie. Autre chose est tout ce qu'on appelle improprement coquetterie et qui relève de la nature elle-même; par exemple la pudeur féminine, toujours la plus belle des coquetteries. Une telle jeune fille intéressante réussira peut-être à plaire, mais de même qu'elle a elle-même abandonné sa féminité, les hommes auxquels elle plaira sont généralement de leur côté peu virils. Une telle jeune fille ne devient en somme intéressante que par ses rapports avec les hommes. La femme est du sexe faible et cependant il lui appartient beaucoup plus essentiellement qu'à l'homme de se trouver seule dans la jeunesse, elle doit se suffire à elle-même, mais c'est par une illusion et en elle qu'elle se suffit à elle-même; c'est de cette dot de princesse que la nature l'a partagée. Et c'est précisément cet abandon à l'illusion qui l'isole. Je me suis souvent demandé pourquoi il n'y a rien de plus funeste pour une jeune fille que de frayer beaucoup avec d'autres jeunes filles. Cela vient manifestement de ce que cette fréquentation n'est ni chair ni poisson; elle trouble l'illusion mais ne l'explique pas. La destinée la plus profonde de la femme est d'être la compagne de l'homme, mais la fréquentation avec son propre sexe provoque aisément à cet égard une réflexion qui fait d'elle une dame de compagnie au lieu d'une compagne. Le langage lui-même est à cet égard très significatif, car il traite l'homme de maître et la femme, non pas de servante ou d'autres choses pareilles, non, il emploie une détermination d'essentialité, elle est compagne, non pas dame de compagnie. Si je devais m'imaginer l'idéal d'une jeune fille, elle devrait toujours être toute seule dans le monde et, par conséquent, livrée à elle-même, et surtout ne pas avoir d'amies. Il est bien vrai que les grâces étaient trois, mais personne, je pense, n'a eu l'idée de se les figurer parlant ensemble; dans leur trinité taciturne elles forment une belle unité féminine. A cet égard je serais

presque tenté de recommander à nouveau les gynécées, si toutefois de son côté cette contrainte n'avait pas d'effets nuisibles. Il serait tout à fait désirable pour une jeune fille de garder toujours sa liberté, mais sans que l'occasion lui soit offerte. Alors elle sera belle et évitera de devenir intéressante. Il ne sert à rien de donner un voile de vierge ou de jeune mariée à une jeune fille qui fraie beaucoup avec d'autres jeunes filles; mais l'homme qui possède assez d'instinct esthétique trouvera qu'une jeune fille innocente, au sens le plus profond et le plus éminent du mot, lui sera toujours amenée voilée, bien que le voile nuptial ne soit pas de règle.

Je rends honneur à son père et à sa mère dans leur tombe pour l'éducation sévère qu'elle a eue, et elle vit si retirée que, de gratitude, je pourrais me jeter au cou de la tante. Elle ignore les plaisirs du monde, le blasement puéril lui est étranger. Elle est fière, elle résiste à ce qui fait le plaisir des autres jeunes filles, et c'est ce qu'il faut. Je saurai tirer profit de ce genre de mensonge. Luxe et parure ne lui offrent pas l'attrait qu'ils exercent sur d'autres jeunes; elle aime un peu à polémiser, mais c'est bien nécessaire pour une jeune fille possédant son exaltation. Elle vit dans le monde de l'imagination. Si elle tombait en des mains impropres, quelque chose de très peu féminin pourrait en résulter, justement parce qu'il y a tant de féminité en elle.

Le 30.

Nos chemins s'entre-croisent un peu partout. Aujourd'hui je l'ai rencontrée trois fois. J'ai connaissance de ses moindres sorties, des endroits et des moments où je la rencontrerai; mais cela ne me sert pas à me ménager des tête-à-tête avec elle; au contraire, mon gaspillage à cet égard est énorme. Je peux prodiguer comme de pures bagatelles des rencontres qui souvent m'ont coûté des heures d'attente; je ne la rencontre pas, je ne fais que toucher la périphérie de son existence. Si je sais qu'elle doit aller chez Madame Jansen je ne tiens pas beaucoup à la rencontrer, à moins que j'aie grand intérêt à faire une observation quelconque; je préfère me rendre un peu avant chez Madame Jansen et si possible la rencontrer à la porte lorsqu'elle arrive et que moi je m'en vais, ou dans l'escalier, où alors, en hâte, je la dépasse négligemment. Ce sont là les premières mailles à resserrer autour d'elle. Je ne l'arrête pas dans la rue, ou je la salue sans jamais m'approcher d'elle, mais je la vise toujours de loin. Nos rencontres continuelles l'étonnent bien, elle sent sans doute qu'à son horizon est apparu un nouvel astre qui dans sa marche étrangement régulière exerce sur la sienne une influence troublante; mais elle n'a pas la moindre idée de la loi qui règle ce mouvement, elle est plutôt tentée de regarder à droite et à gauche pour découvrir, si possible, le point qui est le but; elle ignore autant que son antipode qu'elle est elle-même ce point. Il lui arrive la même chose qu'à mon entourage en général : ils pensent que je

m'occupe d'un grand nombre d'affaires, car je suis en mouvement perpétuel et dis comme Figaro (259) : une, deux, trois, quatre intrigues à la fois, voilà mon plaisir. D'abord il faut que je la connaisse dans toute sa vie spirituelle avant de commencer mon attaque. La plupart des gens jouissent d'une jeune fille comme ils jouissent d'un verre de champagne, c'est-à-dire en un instant mousseux, ah oui! c'est assez beau, et chez plus d'une jeune fille c'est sans doute tout ce qu'on peut atteindre; mais ici, il y a plus. Si l'individualité est trop faible pour supporter la clarté et la transparence, eh bien! on jouit de ce qui est obscur; Cordélia, elle, est apparemment capable de les supporter. Plus on apporte d'abandon dans l'amour, plus l'intérêt augmente. Cette jouissance de l'instant est un viol, en un sens spirituel, sinon en apparence, et dans un viol la jouissance n'est qu'imaginaire, elle est, comme un baiser dérobé, quelque chose qui ne vaut rien. Non, si on peut obtenir d'une jeune fille qu'elle n'ait qu'une seule mission pour sa liberté, celle de s'abandonner, qu'elle reconnaisse dans cet abandon son suprême bonheur, et qu'elle l'obtienne presque à force d'insistances, tout en restant libre, c'est alors seulement qu'on peut parler de jouissance, et pour y arriver l'influence spirituelle est toujours nécessaire.

Cordélia! Quel nom magnifique! — Je reste à la maison et je m'exerce à jaser comme un perroquet, je dis: Cordélia, Cordélia, ma Cordélia, Toi, ma Cordélia! Je ne peux pas m'empêcher de sourire à l'idée de la routine avec laquelle un jour, à un instant décisif, je prononcerai ces mots. Il faut toujours faire des études préalables, tout doit être bien au point. Quoi d'étonnant que les poètes peignent toujours ce premier moment du tutoiement, ce beau moment où les amoureux dépouillent le vieil homme, non pas par aspersion (bien qu'il y en ait beaucoup qui n'arrivent jamais plus loin), mais par descente dans les eaux de l'amour, sortent de ce baptême et alors seulement s'entendent bien comme d'anciennes connaissances, bien qu'ils ne se connaissent que depuis un instant. Une jeune fille ne connaît pas de moment plus beau, et afin de bien en jouir il faut qu'on se place toujours un peu au-dessus, de façon à être, non seulement catéchumène, mais aussi prêtre. A l'aide d'un peu d'ironie le second instant de ce moment devient des plus intéressants qui soient et équivaut à un déshabillage spirituel. Il faut avoir assez de poésie pour ne pas troubler l'acte, mais le farceur doit toujours être aux aguets.

Le 2 Juin.

Elle est fière, je l'ai vu depuis longtemps. Lorsqu'elle se trouve avec les trois amies Jansen, elle parle très peu, il est évident que leur bavardage l'ennuie, un sourire autour de ses lèvres semble porter à le croire. Je compte sur ce sourire. — A d'autres moments elle peut presque s'emballer comme un garçon, au grand étonnement des Jansen. Mais en réfléchissant à sa vie d'enfance, je me l'explique assez bien. Elle n'avait qu'un seul frère, son aîné d'un an. Elle ne connaît que père et frère,

elle a été témoin d'épisodes tristes, toutes choses qui vous donnent le dégoût du caquetage ordinaire. Son père et sa mère n'ont pas été heureux ensemble; ce qui attire ordinairement une jeune fille de manière plus ou moins précise ou obscure, ne l'attire pas. Il se pourrait même qu'elle ne sache quel est le vrai rôle d'une jeune fille. Peut-être pourrait-elle à certains instants désirer être non pas une jeune fille mais un homme.

Elle a de l'imagination, de l'âme, de la passion, bref tout ce qui est de nature substantielle, mais non pas subjectivement réfléchi. Aujourd'hui un cas précis me confirmait dans cette opinion. Je sais par la maison Jansen qu'elle ne fait pas de musique, c'est contre les principes de sa tante. Je l'ai toujours regretté, car par la musique on a toujours un moyen de communication commode avec une jeune fille, à condition bien entendu qu'on n'ait pas l'imprudence de poser au connaisseur. Aujourd'hui je suis allé chez Madame Jansen, j'avais entr'ouvert la porte sans frapper, impudence qui m'est souvent utile et à laquelle, souvent, lorsque c'est nécessaire, je remédie par le ridicule, c'est-à-dire en frappant sur la porte déjà ouverte — elle était là toute seule au piano — elle avait l'air de jouer à la dérobée — c'était un petit air suédois — sa dextérité n'était pas très grande, elle s'impatientait, mais ensuite des sons plus doux se faisaient entendre. Je fermai la porte et je restai dehors, écoutant les nuances de ses états d'âme; il y avait parfois dans son jeu une passion qui me rappelait Mettelil (260) qui pinça la harpe d'or de manière à faire jaillir le lait de ses seins. — Il y avait quelque chose de mélancolique, mais aussi de dithyrambique dans sa diction. — J'aurais pu surgir alors, j'aurais pu saisir cet instant — c'eût été une bêtise. — Le souvenir n'est pas exclusivement un moyen de conservation, mais un moyen d'augmentation aussi, ce qui est pénétré du souvenir a un double effet. — On trouve souvent dans des livres, surtout dans des livres de cantiques, une petite fleur, — jadis un bel instant a dû être l'occasion de son dépôt, mais le souvenir est tout de même encore plus beau. Elle cache évidemment qu'elle joue du piano, ou peut-être ne joue-t-elle que ce petit air suédois? — présente-t-il un intérêt particulier pour elle? — De tout cela je ne sais rien, mais c'est pourquoi cet incident m'est de tant d'importance. Quand j'aurai l'occasion un de ces jours de parler plus intimement avec elle, je l'amènerai tout innocemment sur ce chapitre et je la ferai tomber dans cette trappe.

Le 3 *Juin.*

Je ne peux pas encore décider comment il faut la comprendre; je me tiens donc tout tranquille, tout effacé — oui, comme une sentinelle en ligne qui se jette par terre pour écouter le moindre écho d'un ennemi qui avance. Car je n'existe pas pour elle, et ce n'est pas un rapport négatif, mais un rapport inexistant. Jusqu'ici je n'ai osé aucune expérience. — La voir et l'aimer,

c'est ainsi qu'on s'exprime dans les romans — oui, c'est assez vrai à condition que l'amour n'ait pas de dialectique; mais après tout, qu'est-ce que les romans nous apprennent de l'amour? Rien que des mensonges qui aident à abréger la tâche.

D'après les renseignements qu'à présent je possède, quand je pense à l'impression que m'a faite la première rencontre, la conception que je me faisais d'elle a bien été modifiée, à son avantage aussi bien qu'au mien. Il est vrai qu'il n'arrive pas exactement tous les jours qu'une jeune fille aille ainsi toute seule, ni qu'elle s'enfonce ainsi en elle-même. Selon l'épreuve de ma sévère critique elle était: charmante. Mais le charme est un élément très fugace qui passe comme le jour d'hier lorsqu'il a pris fin. Je ne me l'étais pas figurée dans l'entourage où elle vit, ni surtout si immédiatement familiarisée avec les orages de la vie.

Je voudrais bien connaître ses véritables sentiments. Je pense qu'elle ne s'est jamais sentie amoureuse, car son esprit est trop en l'air pour cela, surtout elle n'appartient pas à la classe de ces vierges théoriquement expérimentées pour lesquelles, longtemps avant l'heure, il est si *gelaüfig* * de s'imaginer entre les bras d'un mari aimé. Les figures de la vie réelle qui sont venues à sa rencontre n'ont guère été capables d'embrouiller son esprit sur le rapport du rêve et de la réalité. Son âme est encore nourrie de l'ambroisie divine des idéals. Mais l'idéal qui flotte devant ses yeux, n'est sûrement pas une bergère ou une héroïne de roman, ni une amoureuse, mais une Jeanne d'Arc, ou quelque chose d'approchant.

Il reste toujours à savoir si sa féminité est assez forte pour la laisser se réfléchir, ou si elle désire seulement qu'on en jouisse comme on jouit de la beauté et du charme; il reste à savoir si on ose tendre la corde davantage encore. C'est déjà beaucoup de trouver une féminité immédiate, mais si on ose risquer le changement, on trouvera ce qui est intéressant. Dans ce cas le mieux sera de lui mettre tout bêtement un prétendant sur le bras. C'est une superstition de la part des gens que de croire que cela serait nuisible à une jeune fille. — Oui, si elle est une plante très fine et délicate, qui n'a qu'un seul éclat dans sa vie: le charme, il est toujours mieux pour elle de n'avoir jamais entendu parler d'amour, mais sinon, c'est un gain, et je n'hésiterais jamais à amener un prétendant, s'il n'y en a pas déjà un. Mais ce prétendant ne doit pas non plus être une caricature, qui ne servirait à rien; il doit être un jeune homme réellement respectable, même aimable si possible, toutefois pas assez pour la passion de la jeune fille. Elle traitera un tel homme de haut en bas, elle perdra le goût de l'amour, elle perdra presque confiance dans sa propre réalité lorsqu'elle se rendra compte de sa destination et qu'elle verra ce que la réalité lui offre; elle dira: si aimer n'est que cela, ce n'est pas

---

* *geläufig*: En allemand dans le texte : facile.

grand'chose. Elle devient fière dans son amour, cette fierté la rend intéressante, elle pénètre sa nature avec un incarnat supérieur; mais elle est en outre plus proche de sa perte, et tout cela la rend continuellement de plus en plus intéressante. Toutefois, le plus sage sera de se rendre compte d'abord du cercle de ses amis pour voir s'il existerait parmi eux un tel prétendant. Aucune occasion ne se présente chez elle, car presque personne n'y vient. Mais elle fréquente parfois d'autres familles où il serait peut-être possible d'en trouver un. Il est toujours précaire d'amener un prétendant avant d'être renseigné à cet égard; deux prétendants également insignifiants pourraient nuire par leur relativité. Enfin, je verrai bien si un tel amoureux ne se cache quelque part, un amoureux qui n'a pas le courage d'attaquer la maison, un voleur de poules qui ne voit aucune chance dans une maison aussi claustrale.

Le principe stratégique, la loi qui doit régler tous les mouvements dans cette campagne, sera donc de n'entrer en contact avec elle que lorsqu'une situation offrira de l'intérêt. « L'intéressant » constitue donc le terrain sur lequel la lutte doit être menée, le potentiel de l'intéressant doit être épuisé. A moins de m'être beaucoup trompé, toute sa nature y est aussi disposée, de sorte que ce que je demande est justement ce qu'elle donne, oui, ce qu'elle demande elle-même. L'essentiel est de guetter ce que chacune peut donner et, par conséquent, ce qu'elle demande. C'est pourquoi toutes mes aventures d'amour ont toujours une réalité pour moi-même, elles constituent un élément de la vie, une période de formation sur laquelle je suis bien fixé, et souvent une adresse particulière s'y attache: j'ai appris à danser à cause de la première jeune fille que j'aimais, j'ai appris à parler le français à cause d'une petite danseuse. En ce temps-là la place publique fut mon domaine, comme elle l'est pour tous les nigauds, et souvent je fus dupé. Aujourd'hui, je cherche d'abord à marchander. Mais peut-être a-t-elle épuisé un côté de l'intéressant, sa vie renfermée semble l'indiquer. Il s'agit donc de trouver un autre côté qui au premier coup d'œil ne lui paraisse pas l'être, mais qui — justement à cause de cet obstacle — lui devienne intéressant. A cette fin je ne choisis pas le poétique, mais le prosaïque. Débutons donc par là. D'abord sa féminité sera neutralisée par du bon sens et de la raillerie prosaïques, non pas directement, mais indirectement, ainsi que par ce qui est absolument neutre: l'esprit. Elle perdra presque sa féminité pour elle-même, mais dans cet état il lui sera impossible de s'isoler, elle se jettera dans mes bras, non pas comme si j'étais un amant, non, de manière tout à fait neutre; alors s'éveillera la féminité qu'on déniche pour l'amener à son élasticité suprême; on la fait se heurter contre quelque obstacle réel, elle passe outre; sa féminité atteindra un apogée presque surnaturel, et elle m'appartiendra avec une passion souveraine.

Le 5.

Je n'avais pas besoin d'aller loin. Elle fréquente la famille de Monsieur Baxter, le négociant en gros. Là je l'ai rencontrée, mais aussi un homme qui vient à point dans mes projets. Edouard, le fils de la maison, est éperdument amoureux d'elle, c'est ce qu'on voit d'un œil en regardant les siens. Il travaille dans la maison de commerce de son père. C'est un jeune homme beau, assez agréable, un peu timide, ce qui à ses yeux, je crois, ne lui nuit pas.

Pauvre Edouard! Il ne sait pas du tout comment s'y prendre avec son amour. Quand il sait qu'elle est là le soir, il fait de la toilette exclusivement à cause d'elle, il met son nouvel habit noir exclusivement à cause d'elle, des manchettes exclusivement à cause d'elle, et il fait ainsi une figure presque ridicule dans le salon parmi les autres personnes en costume de tous les jours. Son embarras approche du miracle, et s'il était un masque, Edouard ne serait pas un concurrent dangereux. Il est très difficile de se servir de l'embarras, mais aussi on y gagne beaucoup. Souvent je m'en suis servi pour dérouter une petite demoiselle. Les jeunes filles parlent généralement avec beaucoup de dédain des hommes embarrassés, mais secrètement elles les aiment bien. Un peu d'embarras flatte la vanité d'une telle jeune fille, elle sent sa supériorité, c'est comme une prime qu'on lui accorde. Les ayant endormies, on choisit une occasion où elles auraient justement raison de penser qu'on meurt d'embarras pour leur montrer que, tout au contraire, on est très capable de marcher tout seul. L'embarras prive les hommes de leur caractère masculin, et c'est pourquoi il sert relativement bien à équilibrer les sexes, et les femmes se sentent par conséquent humiliées si elles aperçoivent qu'il ne s'agissait que d'un masque, elles rougissent en elles-mêmes, et elles comprennent très bien qu'en une certaine façon elles ont dépassé leur limite; c'est comme lorsqu'elles continuent trop longtemps à traiter un garçon comme un enfant.

Le 7.

Nous voilà donc amis, Edouard et moi; une vraie amitié, les meilleures relations existent entre nous, comme on n'en a pas connu depuis la plus belle époque de la Grèce. Nous sommes vite devenus intimes après que je l'ai amené à me confier son secret, mais seulement après l'avoir ngagé dans de nombreux commentaires touchant Cordélia. Il va sans dire qu'en raison de tous ces secrets réunis, celui-là pouvait bien s'y ajouter. Pauvre garçon! depuis longtemps déjà il soupire. Il se fait beau chaque fois qu'elle vient, ensuite il l'accompagne lorsqu'elle rentre le soir, son cœur bat à l'idée que son bras repose sur le sien, en route ils observent les étoiles, il tire la sonnette de la maison, elle disparaît, il désespère — mais garde

l'espoir pour la prochaine fois. Il n'a pas encore eu le courage de poser ses pieds sur le seuil de sa porte, lui qui a eu des chances aussi superbes. Bien que je ne puisse m'empêcher au fond de moi-même de railler Edouard, je trouve tout de même qu'il y a quelque chose de beau dans sa candeur. Bien que je m'imagine connaître assez tout ce qui constitue l'érotisme, je n'ai jamais observé un état pareil chez moi-même, cette angoisse et ce tremblement de l'amour, c'est-à-dire que je ne l'ai pas constaté à un degré tel qu'il m'ait fait perdre la contenance, car autrement je le connais bien, mais sur moi il a pour effet de me rendre plutôt plus fort. Quelqu'un dirait peut-être qu'alors je n'ai jamais dû être véritablement amoureux; c'est possible. J'ai blâmé Edouard, je l'ai encouragé à se fier à notre amitié. Demain il aura à faire une démarche décisive, il doit personnellement aller chez elle pour l'inviter. J'ai eu l'idée atroce de l'amener à me prier de l'accompagner. Il la tient pour une preuve exceptionnelle d'amitié. L'occasion se présente exactement comme je l'avais désirée, c'est-à-dire que j'y pénétrerai en coup de vent. Si elle avait le moindre doute sur la signification de ma conduite, celle-ci saura bien tout embrouiller à nouveau.

Je n'ai jamais eu l'habitude de me préparer à une conversation, mais maintenant j'y suis forcé afin de pouvoir m'entretenir avec la tante. Car j'ai assumé la charge respectable de causer avec elle et de couvrir ainsi les avances amoureuses d'Edouard envers Cordélia. La tante a autrefois résidé longtemps à la campagne, et grâce à mes propres études très poussées d'ouvrages d'économie rurale, ainsi qu'aux renseignements basés sur ses propres expériences que la tante m'a donnés, je fais des progrès dans mes connaissances et dans mes aptitudes.

Mon succès auprès de la tante est complet, elle me considère comme un homme posé et sage, avec lequel on peut avoir plaisir à causer et qui diffère de nos élégants ridicules. Il ne semble pas que je sois particulièrement dans les bonnes grâces de Cordélia. Il est vrai qu'elle a une féminité trop pure et trop innocente pour exiger que tout homme lui fasse la cour, mais elle a trop l'intuition de ce qui est rebelle dans mon existence.

Quand je me trouve ainsi installé dans le salon si accueillant, lorsque comme un ange elle répand son charme un peu partout, sur ceux qui entrent en contact avec elle, sur les bons et sur les méchants, je me sens parfois impatient, je suis tenté de m'élancer de ma cachette; car, bien qu'aux yeux de tout le monde je sois assis dans le salon, je suis pourtant aux aguets; je me sens tenté de saisir sa main, d'embrasser la jeune fille, de la cacher en moi par crainte de me la voir ravie par un autre. Aussi, quand Edouard et moi nous les quittons le soir et qu'elle me tend la main pour me dire au revoir, quand je la tiens dans la mienne, il m'est parfois difficile de laisser cet oiseau s'échapper de ma main. Patience! — *quod antea fuit impetus, nunc ratio est* (261) — elle doit être resserrée tout autrement dans

mes mailles et, ensuite, je laisserai toute la puissance de l'amour s'élancer. Cet instant-là n'a pas été gâté pour nous par des friandises, par des anticipations intempestives, et tu peux m'en remercier, ma Cordélia. Je travaille à développer le contraste, je tends l'arc de l'amour afin de produire une blessure plus profonde. Comme un archer je tends et détends tour à tour la corde, j'entends sa mélodie, c'est ma musique de guerre, mais je ne vise pas encore, je ne pose pas encore la flèche sur la corde.

Quand un petit nombre de personnes s'assemblent souvent dans la même pièce, une tradition se crée aisément selon laquelle chacun aura sa propre place, son poste, le tout devient un tableau qu'à tout instant on peut dérouler devant soi, une carte du terrain. A présent nous autres formons aussi ensemble un tableau dans la maison des Wahl. Le soir on sert le thé. La tante, qui jusque-là était assise dans le sopha, prend alors généralement place devant la petite table à ouvrage d'où Cordélia se retire pour s'approcher de la table à thé devant le sopha, Edouard la suit et moi je suis la tante. Edouard fait le cachottier, il veut chuchoter et en général il le fait si bien qu'il devient complètement muet; je ne fais pas de mystère de mes effusions vis-à-vis de la tante, je parle des cours du marché, du nombre de pots de lait qu'il faut pour faire une livre de beurre, je me sers du médium de la crème et de la dialectique de la baratte, — voilà des choses qu'une jeune fille peut non seulement écouter sans en souffrir, mais qui en outre, ce qui est beaucoup plus rare, constituent une conversation solide, substantielle et édifiante, également ennoblissante pour l'esprit et pour le cœur. Je tourne généralement le dos à la table à thé et aux rêveries d'Edouard et de Cordélia, je rêve avec la tante. Et la nature, n'est-elle pas grande et sage quand il s'agit de ses productions? Quel don précieux ne constitue pas le beurre, quel résultat magnifique de nature et d'art! Je suis presque sûr que la tante ne serait pas capable d'entendre ce qui se dit entre Edouard et Cordélia, pourvu toutefois que quelque chose soit réellement dit, c'est ce que j'ai promis à Edouard et je tiens toujours parole. Par contre, j'entends très bien chaque mot échangé entre eux, même chaque petit mouvement. Cela m'importe, car on ne peut pas savoir ce qu'un homme en son désespoir peut songer à risquer. Les hommes les plus prudents et les plus craintifs risquent parfois les choses les plus folles. Bien que je ne m'occupe en rien de ce qui se passe entre les deux jeunes gens solitaires, il est clair que Cordélia sent très bien que je suis toujours invisiblement présent entre elle et Edouard.

C'est tout de même un tableau singulier que nous formons tous les quatre. Si je devais penser à des tableaux connus je trouverais bien une analogie, d'autant plus qu'en mon for intérieur je pense à Méphistophélès; mais la difficulté est qu'Edouard n'est pas un Faust. Et si je me métamorphose moi-même en Faust, la difficulté de nouveau serait qu'Edouard n'est sûrement

pas un Méphistophélès. Et moi non plus je ne suis pas un Méphistophélès, surtout pas aux yeux d'Edouard. Il me prend pour le bon génie de son amour, et il fait bien, il peut tout au moins être sûr que personne ne pourrait veiller sur son amour avec plus de soins que moi. Je lui ai promis de converser avec la tante et je m'acquitte très sérieusement de cette tâche respectable. La tante disparaît presque devant nos yeux en pure et simple économie rurale; nous visitons la cuisine, la cave, les combles, nous nous occupons des poules, des canards et des oies, etc., et tout cela choque Cordélia. Elle ne peut naturellement pas se rendre compte de mes véritables intentions. Je reste une énigme pour elle, mais une énigme qu'elle n'a pas envie de deviner et qui l'irrite, oui, l'indigne. Elle sent très bien que la tante se rend presque ridicule, et la tante est pourtant une dame si digne de vénération que certainement elle ne le mérite pas. D'autre part je joue mon rôle si bien qu'elle sent parfaitement qu'il serait inutile de tâcher de m'ébranler. Parfois je le pousse jusqu'à faire sourire Cordélia en cachette de la tante. Je reste invariablement extrêmement sérieux, mais elle ne peut pas s'empêcher de sourire. C'est la première leçon fausse, il faut qu'on lui apprenne à sourire ironiquement; mais ce sourire s'adressera à moi presque autant qu'à la tante; car elle ne sait pas du tout que penser de moi. Il est pourtant possible que je sois un de ces jeunes hommes trop tôt vieillis, — c'est toujours possible; d'autres choses sont possibles également. Après avoir souri de la tante elle s'indigne d'elle-même, alors je me retourne et, tout en continuant à causer avec la tante, je la regarde très gravement, alors elle sourit de moi, de la situation.

Nos rapports ne sont pas ceux des embrassements tendres et fidèles de la compréhension, ni ceux des attraits, mais ceux des répulsions de la mésintelligence. En effet, mes rapports avec elle ne ressemblent à rien du tout; ils sont de nature spirituelle, ce qui naturellement n'est rien du tout pour une jeune fille. Ma méthode actuelle présente pourtant des avantages exceptionnels. Quand on pose au galant, on éveille un soupçon et on suscite une résistance contre soi-même; de tout cela je suis quitte. On ne me surveille pas, au contraire, on serait plutôt enclin à me regarder comme un homme de confiance qualifié pour surveiller une jeune fille. La méthode n'a qu'un défaut, elle prend du temps et elle ne peut donc être employée avec avantage qu'à l'égard d'individus chez qui l'intéressant est l'enjeu.

Quelle force rajeunissante chez une jeune fille; ni la fraîcheur de l'air du matin ou celle de la mer, ni le sifflement du vent, ni le bouquet du vin ou sa saveur — rien au monde ne possède une pareille force rajeunissante.

J'espère que je l'aurai bientôt amenée à me haïr. J'ai entièrement pris l'aspect d'un vieux garçon. Je ne parle que de m'installer confortablement dans un bon fauteuil, de me coucher commodément, d'avoir un valet honnête et un ami au pied ferme en qui on ait confiance lorsqu'on se promène à son

bras. Si à présent je réussis à amener la tante à lâcher les réflexions sur l'économie rurale, c'est de ces choses-là que je l'entretiendrai afin de trouver une occasion plus directe pour ironiser. On peut rire d'un vieux garçon et même prendre pitié de lui, mais un jeune homme, qui cependant a un peu d'esprit, révolte une jeune fille par une conduite pareille, toute la signification de son sexe, toute sa beauté et sa poésie sont anéanties.

Les jours se passent ainsi, je la vois mais ne lui parle pas, je parle avec la tante en sa présence. Mais parfois, pendant la nuit, il m'arrive de donner libre cours à mon amour. Alors je me promène devant ses fenêtres, enveloppé dans mon manteau et avec ma coiffe sur les yeux. Sa chambre à coucher donne sur la cour, mais, la maison étant située au coin, on la voit de la rue. Parfois elle reste pour un instant à la fenêtre ou elle l'ouvre, regarde vers les étoiles, et nul la voit sauf celui qui est sans doute le dernier par lequel elle se croirait observée. A ces heures indues je rôde alors comme un esprit, comme un esprit j'habite l'endroit où se trouve sa demeure. Alors j'oublie tout, je n'ai pas de projets, je ne fais aucuns calculs, je jette la raison par-dessus bord, je dilate et je fortifie mon cœur par de profonds soupirs, exercice qui m'est nécessaire pour ne pas être gêné par ce qu'il y a de systématique dans ma conduite. D'autres sont vertueux de jour et pèchent la nuit, moi je suis pure dissimulation pendant le jour, et la nuit je ne suis que désirs. Ah! si elle pouvait pénétrer mon âme — si!

Si cette jeune fille désire voir clair en elle-même, elle doit avouer que je suis son homme. Elle est trop passionnée, elle s'émeut trop profondément pour devenir heureuse dans le mariage; ce serait trop peu de la laisser se perdre dans les bras d'un pur et simple séducteur; si elle se perd grâce à moi, elle sauvera de ce naufrage ce qui est intéressant. Par rapport à moi elle doit, selon un jeu de mots des philosophes: *zu Grunde gehn* (262).

Elle en a assez au fond d'écouter Edouard. Comme il en va toujours quand des limites étroites ont été données à ce qui est intéressant, on en découvre d'autant plus. Elle écoute parfois ma conversation avec la tante. Quand je le sens, un indice, qui point au loin à l'horizon, arrive d'un tout autre monde, à l'étonnement de la tante aussi bien que de Cordélia. La tante voit l'éclair mais n'entend rien, Cordélia entend la voix mais ne voit rien. Mais au même instant tout rentre dans l'ordre paisible, la conversation avec la tante va son train monotone comme les chevaux de poste dans le silence de la nuit; le ronron mélancolique de la fontaine à thé l'accompagne. Dans ces moments-là l'atmosphère du salon devient parfois lugubre, surtout pour Cordélia. Elle n'a personne à qui parler, ni à écouter. Si elle se retourne vers Edouard elle court le risque que dans son embarras il fasse une bêtise; se retourne-t-elle de l'autre côté, vers la tante et moi, la sûreté qui y règne, les coups de marteau monotones de la conversation bien cadencée, en face

du manque d'assurance d'Edouard, créent le contraste le plus désagréable. Je comprends bien qu'il doit sembler à Cordélia que c'était comme si la tante avait été ensorcelée, car elle se meut entièrement dans le mouvement de ma mesure. Elle ne peut pas non plus prendre part à cet entretien; car un des moyens dont je me suis permis de me servir pour la révolter, est de la traiter tout à fait en enfant. Non que pour cela je me permette de prendre des libertés avec elle, tant s'en faut! Je sais bien quel trouble en peut résulter, et ce qui compte surtout est que sa féminité puisse se redresser dans toute sa pureté et sa beauté. En raison de mes rapports intimes avec la tante il m'est facile de la traiter comme une enfant qui ne connaît pas les choses de ce monde. Ainsi je ne froisse pas sa féminité, je ne fais que la neutraliser; car sa féminité ne peut pas être froissée par la connaissance des cours du marché; ce qui peut la révolter, c'est que cela représente l'intérêt suprême de la vie. Grâce à mon aide énergique la tante se surpasse elle-même à cet égard. Elle est devenue presque fanatique, ce dont elle peut me remercier. La seule chose chez moi qu'elle ne peut pas admettre, c'est que je n'aie aucun métier. J'ai à présent pris l'habitude de dire chaque fois qu'on parle d'un emploi vacant: c'est quelque chose pour moi, et ensuite d'en parler très gravement avec elle. Cordélia voit toujours l'ironie, mais c'est tout ce que je désire.

Pauvre Edouard! Dommage qu'il ne s'appelle pas Fritz. Chaque fois que dans mes méditations je m'arrête à mes rapports avec lui, je suis toujours amené à penser à Fritz dans « La Fiancée » (263). Comme son modèle, Edouard est en outre caporal dans la garde nationale. Et, s'il faut le dire, Edouard est aussi assez ennuyeux. Il ne s'y prend pas de la bonne façon, il arrive toujours bien paré et empesé. Par amitié pour lui, mais *unter uns gesagt* *, moi j'arrive aussi peu soigné que possible. Pauvre Edouard! La seule chose qui me fait presque de la peine, c'est qu'il m'est infiniment obligé, à tel point qu'il ne sait presque pas comment me remercier. M'en laisser remercier, c'est vraiment trop.



Eh quoi? ne pouvez-vous pas vous tenir tranquilles? Toute la matinée qu'est-ce que vous avez fait d'autre que de secouer mon store, d'ébranler mon miroir réflecteur et le cordon qui est à côté, de jouer avec la sonnette du troisième, de frapper aux vitres, bref, d'annoncer votre présence de toutes les façons comme pour me faire signe de vous rejoindre. Oui, le temps est assez beau, mais je n'ai pas envie de sortir, laissez-moi ici... Vous, zéphirs folâtres et espiègles! Vous, les joyeux garçons, vous pouvez bien aller tout seuls; amusez-vous comme toujours avec les jeunes filles. Oui, je le sais, personne ne sait embrasser

* *Unter uns gesagt :* En allemand dans le texte : entre nous.

une jeune fille de manière aussi séduisante que vous; il est inutile qu'elle essaie de vous échapper, elle ne peut pas se dégager de vos tentacules — et elle ne le veut pas non plus; car vous rafraîchissez et vous calmez, vous n'excitez pas... allez votre propre train, laissez-moi dehors... Alors: pas de plaisir sans moi, pensez-vous, vous ne le faites pas à cause de vous-mêmes... Eh bien, je vous suis; mais à deux conditions. D'abord! Il habite à Kongens Nytorv (264) une jeune fille très délicieuse, qui a en outre l'impudence de ne pas vouloir m'aimer, oui, ce qui est pire, elle en aime un autre, et ils en sont déjà à se promener ensemble au bras l'un de l'autre. Je sais qu'à une heure il doit aller la chercher. Maintenant il faut me promettre que ceux parmi vous qui savent le mieux souffler restent cachés quelque part, tout près jusqu'au moment où il sortira de la porte avec elle. A l'instant même où il voudra s'engager dans Store Kongensgade, ce détachement s'élancera, et de la façon la plus polie lui enlèvera le chapeau de la tête en le laissant danser devant lui, à distance d'environ une aune et à une vitesse modérée; pas plus vite, car il serait possible qu'il rentre à la maison. Il ne cessera de penser qu'à l'instant après il le saisira; il ne lâchera même pas le bras de la jeune fille. C'est ainsi que vous les conduirez tout le long de Store Kongensgade, par les remparts jusqu'à Nörreport, à Höjbroplads... Combien de temps faudra-t-il? Une demi-heure environ, je pense. A une heure et demie exactement j'y arriverai de Ostergade. Ledit détachement ayant amené les amoureux jusqu'au milieu de la place, une attaque violente contre eux se déclenchera, au cours de laquelle vous emportez le chapeau de la jeune fille, vous mettez ses boucles en désordre, vous enlevez son châle, tandis qu'en même temps le chapeau du jeune homme se met joyeusement à monter de plus en plus en l'air; bref, vous créerez une confusion qui provoquera un éclat de rire de la part, non seulement de moi, mais aussi de l'excellent public. Les chiens se mettent à aboyer, le gardien de la tour à sonner le tocsin, et vous aurez soin que le chapeau de la jeune fille s'envole vers moi qui serai le veinard qui aura à le lui rendre. — Ensuite, seconde condition! Le détachement qui me suivra m'obéira au doigt et à l'œil, il n'outrepassera pas les limites de la bienséance, n'offensera aucune jeune fille, et ne prendra pas de libertés qui, pendant toute cette farce, pourraient gâter sa joie, priver ses lèvres de leur sourire ou ses yeux de leur calme et angoisser son cœur. Si l'un quelconque de vous se comporte autrement, vous serez tous maudits. — Et maintenant en route pour la vie et pour la joie, pour la jeunesse et la beauté; montrez-moi ce que j'ai vu si souvent et ce dont je ne me lasserai jamais de regarder, montrez-moi une belle jeune fille, faites-la s'épanouir dans toute sa beauté de sorte qu'elle devienne elle-même encore plus belle; observez-la au point qu'elle trouve plaisir à cet examen! — Je choisis de passer par Bredgaden, mais comme vous le savez, je ne suis libre que jusqu'à une heure et demie.

Voilà une jeune fille élégante et empesée qui arrive, mais aussi c'est dimanche aujourd'hui... Tempérez-la un petit peu, éventez-la de fraîcheur, glissez doucement au-dessus de sa tête,

enlacez-la en l'effleurant innocemment! Oh! que je devine le teint finement rosé de ses joues, les lèvres prennent un coloris plus prononcé, le sein se soulève... N'est-ce pas vrai? ma petite, c'est une béatitude au delà de toute expression que d'aspirer ce souffle si plein de fraîcheur? Sa collerette se berce comme une feuille. Comme elle respire sainement et fortement. Sa marche se ralentit, elle est presque portée par la douce brise, comme une nuée, comme un rêve... Soufflez un peu plus, par des souffles plus longs!... Elle se recueille; les bras s'approchent du cou qu'elle couvre avec plus de précaution pour qu'aucun souffle ne soit assez indiscret pour se faufiler lestement et fraîchement sous le léger tissu... Elle rougit plus sainement, les joues prennent plus d'ampleur, les yeux sont plus transparents, la marche plus rythmée. Toute tribulation embellit les êtres. Toute jeune fille devrait s'éprendre des zéphyrs; car aucun homme ne sait tout de même mieux qu'eux relever sa beauté tout en luttant avec elle... Elle se penche un peu, la tête est tournée vers la pointe des pieds... Arrêtez-vous un peu! C'est trop, sa taille s'élargit, elle perd sa belle sveltesse... Eventez-la un peu!... N'est-ce pas vrai? ma petite; il est fortifiant quand on s'est échauffé de sentir ces légers frissons rafraîchissants; on serait enclin à ouvrir ses bras de gratitude, de joie de vivre... Elle se tourne de côté... Vite alors un souffle vigoureux, pour que je puisse deviner la beauté des formes!... Plus de vigueur! pour que l'étoffe épouse mieux les formes... C'est trop! Son attitude n'est plus belle, et son pas leste est gêné... Elle se retourne à nouveau... Maintenant, soufflez davantage, qu'elle s'essaie!... C'est assez, c'est trop: une de ses boucles tombe,... je vous prie, maîtrisez-vous! — Et voilà tout un régiment qui approche:

Die eine ist verliebt gar sehr ;
Die andre wäre es gerne (265).

Oui, c'est indéniablement un piètre emploi dans la vie que de se promener avec son futur beau-frère au bras gauche. Pour une jeune fille cela représente à peu près ce que signifie pour un homme le poste de commis auxiliaire... Mais le commis auxiliaire peut avancer; il a en outre sa place au bureau, il est présent aux occasions exceptionnelles, — mais le lot d'une belle-sœur? Par contre, son avancement se fait avec moins de lenteur — à ce moment-là, lorsqu'elle a son avancement et change de place dans les bureaux... Maintenant, soufflez, soufflez un peu plus vite! Lorsqu'on a un appui bien ferme, on sait bien résister... le centre s'avance fortement, les ailes ne peuvent pas suivre... Il est assez solidement campé, le vent ne peut pas l'ébranler, il est trop lourd — mais il est aussi trop lourd pour que les ailes puissent le soulever de terre. Il fonce en avant afin de montrer, quoi? — qu'il est un corps lourd; mais plus il reste immobile, plus les jeunes filles en souffrent... Mes belles dames, permettez-moi un bon conseil, s'il vous plaît: plantez là votre futur mari, votre futur beau-frère, essayez-vous toutes seules, et vous verrez le plaisir que vous en aurez... maintenant, soufflez un peu plus doucement! ...comme elles se débattent dans les vagues du vent; tantôt elles se trouvent les unes en

face de l'autre en s'envolant des deux côtés de la rue — une musique de danse quelconque peut-elle produire une gaieté plus joyeuse? et cependant le vent n'épuise pas, il fortifie... Maintenant elles se ruent d'un train de tempête et à pleines voiles le long de la rue — une valse quelconque peut-elle de manière plus séduisante griser une jeune fille, et le vent ne fatigue pas, mais porte... N'est-ce pas? un peu de résistance est agréable, on se bat volontiers pour entrer en possession de ce qu'on aime; et on atteint sûrement ce pour quoi on se bat, il y a une Providence qui vient en aide à l'amour, et voilà pourquoi l'homme a le vent arrière... Ne l'ai-je pas bien arrangé? lorsqu'on a soi-même le vent arrière il est facile de doubler le bien-aimé, mais si on a vent debout le mouvement devient agréable et on se réfugie auprès de lui; le souffle du vent vous rend plus saine, plus attrayante, plus séduisante, il rafraîchit ce que les lèvres doivent donner et qui de préférence doit être dégusté froid parce que c'est si brûlant, de même que le champagne chauffe tout en glaçant presque... Comme elles rient, comme elles bavardent, — et le vent enlève les mots— et de quoi parler aussi? — et elles rient à nouveau et s'inclinent devant le vent, retiennent leurs chapeaux et surveillent les pieds... Arrêtez maintenant pour que les jeunes filles ne s'impatientent pas et se fâchent contre nous, ou prennent peur de nous! — C'est parfait; résolue et puissante, la jambe droite en avant... quel regard hardi et crâne elle jette à la ronde... Si je vois juste, elle donne bien le bras à quelqu'un, elle est donc fiancée. Voyons, mon enfant, quelle étrenne l'arbre de Noël de la vie t'a offerte... Ah! oui, il a bien l'air d'être un fiancé de tout repos. Elle est donc au premier stade des fiançailles, elle l'aime — c'est bien possible, mais son amour voltige librement autour de lui en cercles vastes et spacieux; elle possède encore ce manteau de l'amour qui peut en envelopper beaucoup d'autres... Un peu plus de souffle, mes amis!... Oui, quand on marche si vite il n'est pas étonnant que les brides du chapeau se serrent pour résister au vent, que celles-ci comme des ailes flottent au gré des caprices du vent, de même que cette figure légère — et son amour — comme un voile d'elfes. Oui, lorsqu'on regarde l'amour ainsi, il a l'air d'être assez extensible; mais lorsqu'il faut s'en revêtir, lorsque le voile doit être refait en une robe de tous les jours — alors on ne peut pas s'offrir le luxe de beaucoup de bouffants... Eh, mon Dieu! si on a le courage de risquer un pas décisif pour toute la vie, n'aurait-on pas le courage aussi d'aller directement contre le vent? Qui en doute? pas moi; mais du calme, ma petite demoiselle, du calme. Le temps châtie durement, et le vent aussi peut être dur... Taquinez-la un peu!... Qu'est devenu le mouchoir?... Ah bien! vous l'avez tout de même retrouvé... Et voilà, l'une des brides du chapeau qui se desserre... que c'est désagréable en présence de votre futur... Là, une amie arrive qu'il faut saluer. C'est la première fois qu'elle vous voit depuis que vous êtes fiancée, et c'est bien pour vous montrer comme telle que vous vous promenez ici dans la Bredgade et avec l'intention de vous rendre ensuite à Langelinie. Autant que je sache, les nouveaux mariés ont pour habitude d'aller à l'église le premier dimanche après le mariage,

tandis que les fiancés vont à Langelinie. Oui, aussi les fiançailles ont généralement beaucoup en commun avec Langelinie (266)... Maintenant prenez garde, le vent attrape le chapeau, retenez-le un peu, penchez la tête. Quelle fatalité! vous n'avez pas du tout pu saluer votre amie, il vous manquait le calme qui permet à une jeune fiancée, avec la mine altière requise, de saluer les non-fiancées... Soufflez maintenant un peu plus doucement!... Les jours meilleurs approchent... Comme elle s'accroche au bien-aimé, elle est si loin devant lui qu'elle peut retourner la tête, lever les yeux vers lui et s'en réjouir, lui qui est son trésor, son bonheur, son espérance, son avenir... Oh! ma petite, tu exagères... car n'est-ce pas grâce à moi et au vent qu'il a une mine si superbe? Et n'est-ce pas également grâce à moi et à la douce brise, qui à présent te guérit et te fait oublier ta douleur, que toi-même tu parais être si saine de corps et d'esprit, et si pleine d'espérance et de pressentiments?

Og jeg vil ikke have en Student,
Som ligger og læser om Natten,
Men jeg vil have en Officer,
Som gaaer med Fjer udi Hatten (267).

On le voit tout de suite en te regardant, ma petite, il y a quelque chose dans ton regard... Non, un étudiant ne fait nullement ton affaire... Mais pourquoi justement un officier? Un licencié ayant terminé ses années d'études, ne pourrait il faire aussi bien?... Toutefois, pour le moment, je ne peux vous fournir ni un officier, ni un licencié. Mais je peux t'envoyer quelques souffles tempérés et rafraîchissants... Soufflez un peu plus!... Très bien, rejette le châle de soie sur ton épaule; va tout lentement, les joues pâliront bien un peu et l'éclat des yeux sera moins ardent... C'est cela. Un peu de mouvement, surtout dans un temps aussi délicieux qu'aujourd'hui, et enfin un peu de patience, avec cela vous aurez bien votre officier. — Les deux qui viennent là sont bien accouplés. Quels mouvements soutenus, quelle sûreté dans toute la tenue, qui témoigne d'une confiance réciproque, quelle *harmonia praestabilita* (268) dans tous les mouvements, quelle belle suffisance! Leurs attitudes manquent de légèreté et de grâce, ils ne dansent pas l'un avec l'autre, non il y a en eux de la durée, de la franchise, sources d'un espoir infaillible et qui inspirent l'estime réciproque. Je parie que leur conception de la vie se réduit à ceci : la vie est un chemin. Aussi ils semblent destinés à se promener bras dessus bras dessous à travers les joies et les chagrins de la vie. Ils s'accordent si bien que la dame a même renoncé à son privilège sur les dalles du trottoir... Mais, chers zéphyrs, pourquoi vous affairer tellement avec ce couple qui ne semble pas mériter votre attention? Y aurait-il quelque chose de particulier à remarquer?... mais il est une heure et demie, en route pour Höjbroplads!



On ne croirait pas possible de prévoir avec justesse et dans ses moindres détails l'histoire du développement intime d'un

être. Cela montre combien Cordélia est saine de corps et d'esprit. Oui, c'est vrai, c'est une excellente jeune fille. Bien que placide, modeste et simple, inconsciemment elle a en elle une énorme exigence. — Tout cela m'a frappé aujourd'hui en la voyant entrer par la porte extérieure de la maison. Le peu de résistance qu'une bouffée de vent peut faire semble éveiller toutes les puissances en elle, sans pourtant qu'une lutte intérieure se produise. Elle n'est pas une petite jeune fille insignifiante qui disparaît entre les doigts, ni si frêle qu'on a presque peur de la voir se casser si on la regarde; mais elle n'est pas non plus une fleur de luxe pleine de prétentions. C'est pourquoi je peux comme un médecin avoir plaisir à observer tous les symptômes de cette histoire d'une bonne santé.

Peu à peu mes attaques commencent à s'approcher d'elle, à devenir plus directes. Si je devais indiquer ce changement de tactique dans mes rapports avec la famille, je dirais que j'ai tourné ma chaise de façon à la voir de côté. Je m'occupe un peu plus d'elle, je lui adresse la parole, je lui arrache des réponses. Son âme est passionnée, violente, et sans que des réflexions insensées et vaines l'aient aiguisée vers les bizarreries, elle ressent un besoin d'exceptionnel. Mon ironie sur la méchanceté des hommes, ma raillerie de leur lâcheté et de leur tiède indolence l'intéressent. Elle aime, je crois, à conduire le char du Soleil (269) à travers la voûte du ciel, à s'approcher trop de la terre et à griller un peu les hommes. Mais elle n'a pas confiance en moi et jusqu'ici j'ai mis obstacle à toute tentative de rapprochement, même spirituel. Il faut qu'elle prenne plus de force en elle-même avant que je la laisse s'appuyer sur moi. Par intervalles on pourrait bien avoir l'impression que c'est d'elle que j'aimerais faire une confidente dans ma franc-maçonnerie, mais aussi ce n'est que par intervalles. Son développement doit se faire en elle-même; elle doit se rendre compte du ressort de son âme, elle doit s'essayer à soupeser le monde. Ce qu'elle a à dire et ses yeux me montrent aisément les progrès qu'elle fait; une seule fois j'y ai aperçu une rage d'anéantissement. Il faut qu'elle ne me soit redevable de rien; car elle doit se sentir libre, l'amour ne se trouve que dans la liberté, et ce n'est qu'en elle qu'il y a de la récréation et de l'amusement éternel. Car bien que je vise à ce que par la force des choses, pour ainsi dire, elle tombe dans mes bras et que je m'efforce à la faire graviter vers moi, il faut pourtant aussi qu'elle ne tombe pas lourdement, mais comme l'esprit qui gravite vers l'esprit. Bien qu'elle doive m'appartenir, cela ne doit pas s'identifier avec la laideur d'un fardeau qui pèse sur moi. Elle ne doit pas plus m'être une attache au physique qu'au moral une obligation. Seul le jeu propre de la liberté doit régner entre nous deux. Elle doit être assez légère pour que je puisse la prendre à bout de bras.

Cordélia occupe presque trop mon esprit. Je perds de nouveau mon équilibre, non pas devant elle lorsqu'elle est présente, mais, au sens le plus strict, lorsque je suis seul avec elle. Il

m'arrive de soupirer après elle, non pas pour parler avec elle mais seulement pour laisser son image planer devant mes yeux; je peux me glisser après elle lorsque je sais qu'elle est sortie, non pas pour être vu mais pour la voir. L'autre soir nous sommes partis ensemble de chez les Baxter; Edouard l'accompagnait. Je me suis séparé d'eux en toute hâte et me suis enfui par une autre rue où mon valet m'attendait. En moins de rien je me suis changé et je l'ai rencontrée une seconde fois sans qu'elle s'en doute. Edouard était muet comme toujours. Je suis bien amoureux, bien sûr, mais non pas au sens propre, et à cet égard il faut aussi être très prudent, car les conséquences sont toujours dangereuses; et on ne l'est qu'une seule fois, n'est-ce pas? Mais le dieu de l'amour est aveugle, et si on est malin on réussit bien à le duper. Par rapport aux impressions l'art consiste à être aussi réceptif que possible et à savoir celle qu'on fait sur toute jeune fille et celle qu'elles vous font. On peut ainsi être amoureux de maintes à la fois; parce qu'on les aime de différentes façons. Aimer une seule est trop peu; aimer toutes est une légèreté de caractère superficiel; mais se connaître soi-même et en aimer un aussi grand nombre que possible, enfermer dans son âme toutes les puissances de l'amour de manière à ce que chacune d'elles reçoive son aliment approprié, en même temps que la conscience englobe le tout — voilà la jouissance, voilà qui est vivre.

Le 3 Juillet.

Au fond, Edouard ne peut pas se plaindre de moi. Il est bien vrai que je veux que Cordélia tombe amoureuse de lui, que grâce à lui elle se dégoûte de l'amour pur et simple et que par là elle dépasse ses propres limites; mais pour cela il faut justement qu'Edouard ne soit pas une caricature; sinon c'est inutile. Non seulement Edouard est, dans l'estime générale, un bon parti — aux yeux de Cordélia cela ne signifie rien, car une jeune fille de dix-sept ans ne regarde pas à ces choses-là — mais il possède personnellement plusieurs qualités affables, et je fais de mon mieux pour lui permettre de les faire valoir. Comme une habilleuse, comme un décorateur je l'équipe aussi bien que possible selon ses moyens, — oui, parfois je l'affuble même d'un peu de luxe emprunté. Alors, en nous rendant ensemble chez Cordélia, il m'est tout à fait drôle de marcher à côté de lui. C'est comme s'il était mon frère, mon fils, et pourtant, il est mon ami, de mon âge, il est un rival. Mais il ne pourra jamais devenir dangereux pour moi. Par conséquent, plus je l'élève, lui qui après tout doit tomber, mieux et plus s'éveille en Cordélia la conscience de ce dont elle fait fi, avec plus d'ardeur elle devine ce qu'elle désire. Je l'aide à se tirer d'affaire, je le recommande, bref, je fais tout ce qu'un ami peut faire pour un ami. Pour bien mettre ma froideur en relief, je déclame presque contre Edouard. Je le décris comme un rêveur. Comme Edouard ne sait pas du tout marcher par lui-même, il faut que je le place en évidence.

Cordélia me hait et me craint. Qu'est-ce qu'une jeune fille peut craindre? L'esprit. Pourquoi? Parce que l'esprit constitue la négation de toute son existence féminine. La beauté masculine, une nature prenante, etc., sont de bons moyens. Ils servent aussi à faire des conquêtes, mais ne peuvent jamais gagner une victoire complète. Pourquoi? parce qu'on guerroie contre une jeune fille dans sa propre puissance, et là elle est toujours la plus forte. Ces moyens peuvent servir à faire rougir une jeune fille, à lui faire baisser les yeux, mais jamais à provoquer cette angoisse indescriptible et captieuse qui rend sa beauté intéressante.

Non formosus erat, sed erat facundus Ulixes,
Et tamen aequoreas torsit amore Deas (270).

Enfin, chacun doit connaître ses forces. Mais j'ai souvent été révolté de voir que même ceux qui sont doués se comportent avec tant de maladresse. An fond, chez toute jeune fille victime de l'amour d'un autre ou, plutôt, du sien propre, on devrait pouvoir discerner immédiatement, en la regardant, dans quel sens elle a été dupée. Un assassin rompu au métier porte toujours ses coups de la même façon, et une police experte reconnaît de suite l'auteur du crime en regardant la blessure. Mais où rencontre-t-on de tels séducteurs systématiques ou de tels psychologues? Séduire une jeune fille signifie pour la plupart des gens: séduire une jeune fille, et tout est dit, et pourtant, tout un langage se cache dans cette pensée.

Comme femme — elle me hait; comme femme douée — elle me craint; comme intelligence éveillée — elle m'aime. C'est d'abord cette lutte que j'ai provoquée dans son âme. Ma fierté, mon obstination, ma raillerie froide, mon ironie sans cœur la tentent; non pas comme si elle était encline à m'aimer; non, il n'y a assurément pas la moindre trace de tels sentiments en elle, surtout pas à mon égard. Elle veut rivaliser avec moi. La fière indépendance envers les hommes, une liberté comme celle des Arabes dans le désert la tentent. Mon rire et mon excentricité neutralisent toute manifestation érotique. Elle est assez libre avec moi, et pour la réserve elle est plus intellectuelle que féminine. Elle est si loin de voir en moi un amant, que nos rapports ne sont autres que ceux qui existent entre deux fortes têtes. Elle me prend la main et me la serre, elle rit et me marque un intérêt au sens purement grec. L'ironiste et le railleur l'ayant alors mystifiée assez longtemps, je suis la directive de la vieille chanson (271): le chevalier déploie sa capote d'un rouge si vif et prie la belle demoiselle de s'y asseoir. Mais je ne déploie pas ma capote afin de rester assis dessus avec elle sur la pelouse, mais afin de disparaître avec elle dans les airs, dans l'envol de la pensée. Ou je ne l'amène pas avec moi, mais j'enfourche une pensée, lui envoie des saluts avec la main et un baiser, je deviens invisible pour elle et audible seulement par le bruit de la parole ailée. Je ne deviens pas, grâce à la voix, de plus en plus visible comme Yahweh (272), mais de moins en moins, car plus je parle plus je monte. Et alors elle

veut me suivre, se mettre en route pour l'envol hardi des pensées. Mais ce n'est qu'un instant, car l'instant d'après je suis froid et sec.

Il existe plusieurs sortes de rougeur féminine. Il y a le rouge grossier de la brique. C'est celle dont les auteurs de romans se servent toujours assez lorsqu'ils font leurs héroïnes rougir *über und über* *. Il y a la rougeur fine; c'est l'aube matinale de l'esprit, qui est sans prix chez une jeune fille. La rougeur furtive, qui suit une idée heureuse, est belle chez l'homme, plus belle encore chez l'adolescent, ravissante chez la femme. C'est la lueur de la foudre, l'éclair de chaleur de l'esprit. Elle est la plus belle chez l'adolescent, ravissante chez la jeune fille parce qu'elle se montre dans sa virginité, et c'est pourquoi elle a aussi la pudeur de la surprise. Plus on vieillit, plus cette rougeur disparaît.

Parfois je lis à haute voix pour Cordélia; en général il s'agit de choses très indifférentes. Edouard, comme d'habitude, doit tenir la chandelle; car je lui ai signalé qu'un moyen très utile pour se mettre en rapport avec une jeune fille, c'est de lui prêter des livres. Aussi il y a gagné plusieurs choses, car elle lui en est assez obligée. C'est moi qui y gagne le plus car je décide du choix des livres, mais je me tiens à l'écart. Là j'ai un champ libre très étendu pour mes observations. Je peux donner à Edouard tous les livres qu'il me plaît, puisqu'il ne s'entend pas en littérature, je peux oser ce que je veux, aller jusqu'à n'importe quel extrême. Alors, quand je me rencontre avec elle le soir je prends comme par hasard un livre, je le feuillette un peu, lis à mi-voix et fais l'éloge de l'attention d'Edouard. Hier soir j'ai voulu par une expérience me rendre compte de l'élasticité spirituelle de Cordélia. Je ne savais si je devais demander à Edouard de lui prêter les poèmes de Schiller pour tomber accidentellement sur le chant de Thécla (273), à lire à haute voix, ou les poèmes de Bürger. J'optais pour ces derniers, surtout parce que sa « Lénore », malgré toute sa beauté, est un peu exaltée. J'ouvris le livre et lus ce poème avec tout le pathétique possible. Cordélia était émue, elle cousait rapidement comme si c'était elle que Vilhelm (274) venait enlever. Je m'arrêtai, la tante avait écouté sans y faire beaucoup d'attention; elle ne craint pas les Vilhelm, vivants ou morts, et elle ne comprend d'ailleurs pas très bien l'allemand; mais elle fut tout à fait à son aise lorsque je lui montrai la belle reliure du livre et que je commençai à lui parler de l'art du relieur. Mon intention était de détruire chez Cordélia l'effet du pathétique à l'instant même où il se produisait. Elle était un peu anxieuse, mais manifestement cette anxiété ne la tentait pas, mais créait chez elle un effet *unheimlich**.

---

* *Ueber und über :* En allemand dans le texte : encore et encore.
* *Unheimlich:* En allemand dans le texte : peu rassurant.

Aujourd'hui pour la première fois mes yeux se sont reposés sur elle. On dit que le sommeil peut alourdir une paupière jusqu'à la fermer; ce regard pourrait peut-être avoir un pouvoir semblable. Les yeux se ferment et, pourtant des puissances obscures s'agitent en elle. Elle ne voit pas que je la regarde, elle le sent, tout son corps le sent. Les yeux se ferment et c'est la nuit; mais en elle il fait grand jour.

Il faut qu'Edouard disparaisse. Il en est venu aux dernières extrémités; à chaque instant j'ai à craindre qu'il aille faire une déclaration d'amour. Personne mieux que moi ne peut le savoir, moi, son confident, qui à dessein le maintiens dans cette exaltation pour qu'il puisse d'autant plus influencer Cordélia. Mais ce serait trop risquer que de lui permettre de faire l'aveu de son amour. Je sais bien qu'il recevrait un refus, mais cela ne terminerait pas l'affaire. Il en serait sûrement très affecté, et cela pourrait peut-être émouvoir et attendrir Cordélia. Bien que dans ce cas je n'aie pas à craindre le pire, c'est-à-dire qu'elle revienne sur son refus, il est possible que sa fierté d'âme souffre de cette simple compassion. Et si c'était le cas, j'aurais tout à fait manqué mon but en me servant d'Edouard.

Mes rapports avec Cordélia commencent à prendre une tournure dramatique. Arrivera ce qui pourra, mais je ne peux plus longtemps rester seulement spectateur, à moins de laisser l'instant s'échapper. Il est indispensable qu'elle soit surprise; mais si on veut la surprendre il faut être à son poste. Ce qui d'ordinaire en surprendrait d'autres n'aurait peut-être pas le même effet sur elle. Au fond elle devrait être surprise de telle façon qu'à l'instant même la raison en soit presque quelque chose de tout à fait ordinaire. C'est peu à peu que quelque chose de surprenant doit apparaître implicitement. C'est aussi toujours la loi de ce qui est intéressant, et de son côté la loi de tous mes mouvements concernant Cordélia. Pourvu qu'on sache surprendre, on a toujours partie gagnée; on suspend pour un instant l'énergie de celle dont il s'agit, on la met dans l'impossibilité d'agir, quel que soit d'ailleurs le moyen qu'on emploie, le moyen extraordinaire ou le moyen commun. Je me rappelle encore avec une certaine vanité une tentative téméraire pratiquée contre une dame de la haute société. Depuis quelque temps j'avais vainement, et en cachette, rôdé autour d'elle afin de trouver un contact intéressant, lorsqu'un après-midi je la rencontre dans la rue. J'étais sûr qu'elle ne me connaissait pas, ou ne savait pas que j'habitais à Copenhague. Elle était seule. Je coulais devant elle pour la rencontrer de face. Je me rangeais, lui cédant les dalles du trottoir. A ce moment-là je lui jetai un regard mélancolique et je crois presque avoir eu une larme à l'œil. Je soulevai mon chapeau. Elle s'arrêta. Avec une voix émue et un regard rêveur je dis : « Ne vous fâchez pas, Mademoiselle, entre vos traits et ceux de quelqu'un que j'aime de toute mon âme, mais qui vit loin de moi, il y a une ressemblance tellement frappante que vous me pardonnerez ma conduite assez bizarre ». Elle pensait avoir affaire à un

rêveur, et une jeune fille aime bien un peu de rêverie, surtout lorsque en même temps elle a le sentiment de sa supériorité et ose sourire de vous. Je ne me suis pas trompé, elle souriait, ce qui lui allait à ravir. Elle me salua avec une condescendance digne et sourit. Elle reprit sa marche et je fis tout au plus deux pas à côté d'elle. Quelques jours plus tard je la rencontrai et je me permis de la saluer. Elle me rit au nez. Mais la patience est une vertu précieuse et rira bien qui rira le dernier.

Il y aurait plusieurs moyens pour surprendre Cordélia. Je pourrais essayer de déchaîner une tempête érotique, capable de déraciner des arbres. Grâce à elle je réussirais peut-être à lui faire perdre pied, à l'arracher du rapport de filiation; et dans cette agitation je pourrais essayer, à l'aide de rendez-vous secrets, de provoquer sa passion. Cela n'est pas inimaginable. On peut sans doute amener une jeune fille si passionnée qu'elle à n'importe quoi. Cependant, esthétiquement pensé, ce ne serait pas correct. Je n'aime pas le vertige, et cet état n'est recommandable que lorsqu'on a affaire avec des jeunes filles qui ne sauraient pas autrement gagner un reflet poétique. En outre, on manquerait aisément la véritable jouissance, car trop d'émoi est nuisible aussi. Sur elle cette mesure porterait entièrement à faux. En quelques traits j'aborderais peut-être ce dont je pourrais jouir pendant longtemps, oui, pire encore, ce dont j'aurais pu avec du sang-froid tirer une jouissance plus entière et plus riche. Il ne faut pas jouir de Cordélia dans l'exaltation. Au premier instant elle serait peut-être surprise si je me conduisais ainsi, mais elle serait bientôt rassasiée, justement parce que cette surprise toucherait de trop près à son âme hardie.

Des fiançailles pures et simples seraient de tous les moyens les meilleurs, les plus à propos. Pour elle ce sera peut-être d'autant plus impossible de croire ses propres oreilles lorsqu'elle m'entendra faire un aveu d'amour prosaïque et la demander en mariage, encore moins que si elle écoutait ma chaude éloquence, buvait ma boisson enivrante et empoisonnée, ou entendait le battement de son cœur à la pensée d'un enlèvement.

Quant aux fiançailles, c'est le diable qu'il y ait toujours en elles de l'éthique, ce qui est aussi ennuyeux quand il s'agit de la science que de la vie. Quelle différence! Sous le ciel de l'esthétique tout est léger, beau, fugitif, mais lorsque l'éthique s'en mêle tout devient dur, anguleux, infiniment assommant. Des fiançailles, cependant, n'ont pas au sens strict la réalité éthique d'un mariage, elles ne doivent leur validité qu'*ex consensu gentium* (275). Cette équivoque-là peut m'être très utile. Il y a juste assez d'éthique là-dedans pour que Cordélia, le moment venu, ait l'impression de dépasser les limites de l'ordinaire, et en outre, cette éthique n'est pas assez grave pour que j'aie à craindre un choc plus inquiétant. J'ai toujours eu quelque respect pour l'éthique. Je n'ai jamais fait de promesse de mariage à une jeune fille, pas même par incurie; si j'ai l'air d'en faire une cette fois-ci, il faut se rappeler qu'il ne s'agit que d'une conduite feinte. Je ferai bien en sorte que ce soit elle-même qui brise l'engagement. Ma fierté chevaleresque méprise les pro-

messes. Je méprise un juge lorsqu'il arrache l'aveu d'un délinquant par la promesse de la liberté. Un tel juge renonce à sa force et à son talent. Dans ma pratique s'ajoute encore le fait que je ne désire rien qui au sens le plus strict ne soit pas librement donné. Que les piètres séducteurs se servent de tels moyens! Par surcroît, qu'est-ce qu'ils y gagnent? Celui qui ne sait pas circonvenir une jeune fille jusqu'à ce qu'elle perde tout de vue, celui qui ne sait pas, au fur et à mesure de sa volonté, faire croire à une jeune fille que c'est elle qui prend toutes les initiatives, il est et il restera un maladroit; je ne lui envierai pas sa jouissance. Un tel homme est et restera un maladroit, un séducteur, termes qu'on ne peut pas du tout m'appliquer. Je suis un esthéticien, un érotique, qui a saisi la nature de l'amour, son essence, qui croit à l'amour et le connaît à fond, et qui me réserve seulement l'opinion personnelle qu'une aventure galante ne dure que six mois au plus, et que tout est fini lorsqu'on a joui des dernières faveurs. Je sais tout cela, mais je sais en outre que la suprême jouissance imaginable est d'être aimé, d'être aimé au-dessus de tout. S'introduire comme un rêve dans l'esprit d'une jeune fille est un art, en sortir est un chef-d'œuvre. Mais ceci dépend essentiellement de cela.

Un autre moyen serait possible. Je pourrais mettre tout en œuvre pour la fiancer à Edouard. Alors je serais ami de la maison. Edouard aurait une entière confiance en moi, car ce serait moi à qui il serait presque redevable de son bonheur. Il y aurait alors pour moi quelque chose à gagner à rester plus caché. Non, cela ne vaut rien. Elle ne peut pas être fiancée à Edouard sans que d'une manière ou d'une autre elle se déprécie. Bien plus, mes rapports avec elle deviendraient ainsi plus piquants qu'intéressants. Le prosaïsme infini inhérent à des fiançailles est justement la table de résonance de ce qui est intéressant.

Tout chez les Wahl devient de plus en plus significatif. On sent clairement qu'une vie cachée s'agite sous les formes de tous les jours, et que cette vie doit bientôt se manifester en une révélation connexe. La maison des Wahl se prépare à des fiançailles. Un observateur simplement étranger penserait peut-être à une union entre la tante et moi. Et qu'est-ce qu'un tel mariage ne pourrait faire dans la génération future pour la propagation des connaissances d'économie rurale! Je serais alors l'oncle de Cordélia. Je suis un ami de la liberté de penser, et aucune pensée n'est assez absurde pour que je n'aie pas le courage de la retenir. Cordélia redoute une déclaration d'amour d'Edouard, mais celui-ci espère qu'une telle déclaration décidera tout. Aussi peut-il en être sûr. Mais afin de lui épargner les conséquences désagréables d'une telle démarche, je verrai à le devancer. J'espère bientôt le congédier, car il me barre vraiment le passage. Je l'ai bien senti aujourd'hui. Avec cet air de rêveur, ivre d'amour, on peut redouter que subitement il se dresse comme un somnambule et devant toute la communauté fasse l'aveu de son amour, dans une contemplation si objective

qu'il ne s'approche même pas de Cordélia. Je lui allongeai aujourd'hui un coup d'œil sévère. Comme un éléphant qui prend un objet sur sa trompe je l'ai mis de tout son long sur mes regards et je l'ai renversé. Bien qu'il n'ait pas bougé de sa chaise, je crois que tout son corps a ressenti le choc de ce renversement.

Cordélia n'est plus si sûre de moi qu'autrefois. Elle s'approchait toujours de moi avec une assurance féminine, à présent elle hésite un peu. Cependant, cela n'a pas grande importance et il ne me serait pas difficile de remettre tout en état. Toutefois, cela je ne le veux pas. Un seul sondage encore et ensuite les fiançailles. Celles-ci ne peuvent présenter aucune difficulté. Cordélia, dans sa surprise, dira: oui, et la tante: un amen cordial. Elle sera folle de joie d'avoir un gendre aussi agronomique. Gendre! Que tout est uni comme les doigts de la main quand on se risque sur ce terrain. Au fond je ne serai pas son gendre, mais seulement son neveu ou, plutôt *volente dio,* ni l'un ni l'autre.

Le 23.

Aujourd'hui j'ai recueilli le fruit d'un bruit que j'avais fait courir, disant que j'étais amoureux d'une jeune fille. Grâce à Edouard il est arrivé aussi jusqu'à Cordélia. Elle est curieuse, elle m'observe mais n'ose pas questionner; et cependant, ce n'est pas sans importance pour elle d'en acquérir la certitude, d'une part parce que cela passe toute croyance et, d'autre part, parce qu'elle y verrait presque un antécédent pour elle-même; car si un railleur aussi froid que moi peut tomber amoureux, elle le pourrait bien aussi sans avoir besoin d'en rougir. Aujourd'hui j'y ai fait allusion. Je crois que je sais raconter une histoire de telle façon que la pointe ne s'en perde pas, et n'arrive pas trop tôt. Et ma joie est de tenir *in suspenso* ceux qui m'écoutent, de vérifier par des petits mouvements épisodiques l'issue qu'on désire à mon récit, et de les tromper pendant son cours. Mon art est d'employer des amphibologies pour qu'on me comprenne dans un sens et qu'on s'aperçoive subitement que mes paroles peuvent être comprises autrement aussi. Si on veut avoir une bonne occasion pour des observations spéciales il faut toujours faire un discours. Dans une conversation les autres s'échappent plus facilement de vous, et par des questions et des réponses ils peuvent mieux cacher l'impression produite par les paroles. Je commençai mon discours à la tante avec une gravité solennelle : « Dois-je l'attribuer à la bienveillance de mes amis ou à la méchanceté de mes ennemis, et qui des deux choses n'en a pas en excès?» Ici la tante fit une remarque que je délayais de mon mieux afin de tenir en haleine Cordélia, qui écoutait et qui ne pouvait pas rompre cette attention soutenue, puisque c'était avec la tante que je parlais, et que j'y mettais tant de solennité. Je continuai : « ou dois-je l'attribuer à un hasard, au *generatio aequivoca* (276) d'un bruit... » —

apparemment Cordélia ne comprenait pas cette expression, elle la rendait seulement confuse et ceci d'autant plus que j'y mettais un accent faux et que je la prononçais en prenant une mine matoise, comme si c'était l'essentiel de ce que j'avais à dire — « un hasard, dis-je, qui m'a fait l'objet de commentaires, moi, qui ai pour habitude de vivre caché dans le monde, ces commentaires prétendant que je me suis fiancé »; Cordélia attendait évidemment encore mes explications, et je continuai : « c'est peut-être mes amis, puisqu'on doit toujours estimer que c'est un grand bonheur de devenir amoureux (elle restait interdite), ou mes ennemis, puisqu'on doit toujours estimer très ridicule que ce bonheur m'échet (mouvement en sens contraire), ou c'est un pur hasard, puisqu'à la base il n'y a pas la moindre raison; ou bien c'est le *generatio aequivoca* puisque le bruit a dû naître grâce aux hantises irréfléchies d'une tête vide ». La tante s'impatientait avec une curiosité féminine pour connaître le nom de la dame avec laquelle il m'aurait plu de me fiancer. Mais je récusai toute question à cet égard. Toute l'histoire fit de l'impression sur Cordélia, et je crois presque que les actions d'Edouard sont en hausse de quelques points.

L'instant décisif s'approche. Je pourrais m'adresser à la tante et par écrit demander la main de Cordélia. C'est bien là le procédé habituel dans les affaires de cœur, comme s'il était plus naturel pour le cœur de s'exprimer par écrit que par vive voix. Mais ce qui me ferait choisir ce procédé est justement ce qu'il y a de prudhommesque en lui. Si je le choisis je serais privé de la surprise proprement dite et je ne veux pas y renoncer. — Si j'avais un ami, il me dirait peut-être: as-tu bien réfléchi à la démarche très grave que tu fais, démarche qui décidera de toute ta vie future et du bonheur d'un autre? C'est bien l'avantage qu'on possède en ayant un ami. Je n'ai pas d'ami; je ne déciderai pas si c'est un avantage, mais être dispensé de ses conseils est, selon moi, un avantage absolu. D'ailleurs, j'ai au sens le plus strict mûrement médité toute l'affaire.

En ce qui me concerne il n'y a plus rien qui s'oppose aux fiançailles. Je suis donc un candidat épouseur, — mais qui s'en doute à me voir? Bientôt ma pauvre personne sera regardée d'un point de vue supérieur. Je cesse d'en être une et je deviens — un parti; oui, un bon parti, dira la tante. C'est elle qui me fait presque le plus de peine; car elle m'aime d'un amour agronomique si pur et sincère, elle m'adore presque comme son idéal.

Dans ma vie j'ai déjà fait bien des déclarations d'amour et, pourtant, toute mon expérience ne m'est d'aucune aide ici; car cette déclaration doit être faite d'une manière toute particulière. Ce que je dois surtout inculquer dans mon esprit est qu'il ne s'agit que d'une feinte. J'ai fait pas mal d'exercices de pas pour trouver la meilleure façon de me présenter. Il serait imprudent de mettre trop d'érotisme dans ma démarche, car cela risquerait d'anticiper sur ce qui doit suivre plus tard et se développer graduellement; y mettre trop de gravité serait

dangereux; un tel moment a tant d'importance pour une jeune fille que toute son âme peut s'y fixer, comme celle d'un mourant dans sa dernière volonté; rendre la démarche cordiale ou d'un bas comique jurerait avec le masque adopté jusqu'ici par moi, et avec le nouveau aussi que j'ai l'intention de prendre et de montrer; la rendre spirituelle et ironique serait trop risquer. Si l'essentiel pour moi, comme pour les gens en général dans une telle occasion, était de faire sortir le petit « oui », cela irait tout de go. Il est vrai que cela est important, mais non pas d'une importance absolue; car, bien que j'aie jeté les yeux sur cette jeune fille une fois pour toutes, bien que je lui aie voué beaucoup d'attention, oui: tout mon intérêt, il y a pourtant des conditions qui ne me permettraient pas d'accepter son oui. Je ne tiens pas du tout à la posséder au sens grossier, ce qui m'importe est de jouir d'elle au sens artistique. C'est pourquoi il faut mettre autant d'art que possible dans le commencement. Celui-ci doit avoir une forme aussi vague que possible et ouvrir la porte à toutes sortes de choses. Elle m'entend mal si elle voit tout de suite en moi un trompeur, car je n'en suis pas un au sens vulgaire; mais si elle me prend pour un amant fidèle, elle s'entend mal aussi à mon égard. Ce qui importe est qu'à cet épisode son âme reste aussi peu déterminée que possible. A un tel moment l'âme d'une jeune fille est prophétique comme celle d'un mourant (277). C'est ce qu'il faut empêcher. Ma charmante Cordélia! Je te frustre de quelque chose de beau, mais il n'y a rien à faire et je te donnerai toutes les compensations en mon pouvoir. Tout cet épisode doit rester aussi insignifiant que possible pour qu'après m'avoir donné son oui, elle ne soit capable en aucune manière de rendre compte de ce qui peut se cacher dans nos rapports. C'est justement cette possibilité infinie qui constitue ce qui est intéressant. Si elle était capable de prédire quelque chose, j'aurais fait fausse route et nos rapports perdraient leur sens. Il n'est pas imaginable qu'elle me dise oui parce qu'elle m'aime, car elle ne m'aime pas du tout. Le mieux serait que je pusse transformer les fiançailles de sorte qu'elles deviennent un événement au lieu d'être un acte, qu'elles deviennent quelque chose qui lui arrive au lieu d'être quelque chose qu'elle fait et dont elle doit dire : « Dieu sait comment au fond c'est arrivé ».

Le 31.

Aujourd'hui j'ai écrit une lettre d'amour pour un tiers. J'y prends toujours grand plaisir. D'abord il est toujours assez intéressant d'approfondir une telle situation, et pourtant à peu de frais. Ma pipe bourrée, j'écoute l'histoire, et les lettres de l'intéressée me sont mises sous les yeux. Je m'intéresse toujours vivement à la façon dont une jeune fille s'exprime par écrit. Alors il reste là, amoureux comme un rat, il me lit les lettres et est interrompu par mes remarques laconiques: « elle écrit bien, elle a du sentiment, du goût, de la prudence, sans doute n'est-ce pas la première fois qu'elle aime, etc. » En se-

cond lieu je fais une bonne action. J'aide des jeunes gens à s'unir; ensuite je prends mon parti. Pour chaque couple heureux je jette mon dévolu sur une victime; je fais deux heureux et, au plus, un seul malheureux. Je suis honnête, on peut se fier à moi, je n'ai jamais trompé personne qui se soit ouvert à moi. Il y a toujours un peu de bouffonnerie pour moi — enfin, cela ne représente que l'émolument légitime, Et pourquoi a-t-on tant de confiance en moi? parce que je sais le latin, que je suis assidu à mes études et parce que je garde toujours mes petites histoires pour moi-même. Et je la mérite bien cette confiance, n'est-ce pas? Car je n'en abuse jamais.

Le 2 Août.

Le moment était venu. J'ai entrevu la tante dans la rue et je savais donc qu'elle n'était pas à la maison. Edouard était allé aux douanes. Par conséquent, il y avait toute chance pour que Cordélia soit toute seule chez elle. Et elle l'était aussi, assise à son travail devant la table à ouvrage. Il est très rare que je rende visite à la famille le matin, et elle fut donc un peu émue en me voyant. La situation faillit s'en ressentir. Cela n'aurait pas été de sa faute car elle se ressaisit assez vite, mais de la mienne, car malgré ma cuirasse elle me fit une impression exceptionnellement forte. Quelle grâce elle avait dans sa robe d'intérieur en calicot, à rayures bleues et simple, avec une rose fraîche cueillie, non, la jeune fille en était une elle-même; elle était aussi fraîche que si elle venait d'arriver. Qui veut bien me dire où une jeune fille passe la nuit, — ce doit être dans le pays des mirages, mais chaque matin elle rentre et rapporte cette fraicheur juvénile. Elle paraissait si jeune et pourtant si parfaite, comme si la nature, semblable à une tendre et riche mère, ne venait qu'à cet instant même de la laisser échapper de ses mains. J'avais l'impression d'être témoin de cette scène d'adieux, je voyais comment cette tendre mère l'embrassait encore une fois avant de se séparer d'elle, et je l'entendais dire: « Va par monts et par vaux, ma petite, j'ai fait tout pour toi, prends ce baiser comme un sceau sur tes lèvres, c'est un sceau qui gardera le sanctuaire et que personne ne peut briser sans que tu ne le veuilles toi-même, mais quand viendra celui qu'il faut, tu le comprendras ». Et elle pose un baiser sur ses lèvres, un baiser qui ne s'empare pas de quelque chose comme fait un baiser humain, mais un baiser divin qui donne tout, qui donne à la jeune fille la puissance du baiser. Oh! Nature merveilleuse, profonde et énigmatique, tu donnes la parole aux hommes, mais l'éloquence du baiser aux jeunes filles! C'est ce baiser qu'elle avait sur ses lèvres, cet adieu sur son front et ce salut joyeux dans son regard, et c'est pourquoi elle apparaissait à la fois si familière, car elle est bien enfant de la maison, et si étrangère, car elle ne connaissait pas le monde, mais seulement la tendre mère qui, invisible, veillait sur elle. Elle était vraiment charmante, jeune comme une enfant et, pourtant, imprégnée de la noble dignité virginale qui commande le respect. — Mais bientôt

j'étais de nouveau froid et solennellement stupide, comme il sied quand on veut faire une chose importante sans qu'elle ait, en réalité, aucun sens. Après quelques remarques d'ordre général je l'approchai d'un peu plus près et sortis ma demande. Quelqu'un qui parle comme un livre est extrêmement ennuyeux à écouter; parfois, cependant, parler ainsi peut être utile, car, chose curieuse, un livre a ceci de particulier qu'il peut être interprété comme on veut. De même les paroles quand on parle comme un livre. Je me tins tout sobrement à quelques formules ordinaires. Incontestablement, elle fut surprise, comme je m'y attendais. Il m'est difficile de me rendre compte de son air à ce moment-là. Son air était complexe, oui, à peu près comme le commentaire pas encore édité, mais annoncé, de mon livre, commentaire qui admettra la possibilité de toutes les interprétations. Un mot, et elle aurait ri de moi, un mot, elle aurait été émue, un mot, et elle m'eût évité; mais aucun mot ne s'échappait de mes lèvres, je restais solennellement stupide et je suivais strictement le rituel. « Elle m'avait connu si peu de temps », que voulez-vous, on ne rencontre de telles difficultés que sur la route étroite des fiançailles, non pas sur les sentiers fleuris de l'amour. Chose curieuse! Quand, les jours précédents, je réfléchissais à toute la question, j'avais assez de cran et j'étais sûr qu'à l'instant de la surprise elle dirait oui. Mais voilà, à quoi servent tous les préparatifs? Ce n'était pas ainsi que l'affaire se dénoua, car elle ne dit ni oui ni non, mais elle m'adressa à la tante. J'aurais dû le prévoir. J'ai vraiment de la chance, car ce résultat était encore meilleur.

La tante donnera son consentement, ce dont je n'ai d'ailleurs jamais douté. Cordélia suivra ses conseils. Quant à mes fiançailles je ne me vanterai pas de leur poésie, elles sont à tous égards prudhommesques, d'esprit boutiquier. La jeune fille ne sait pas si elle doit dire oui ou non; la tante dira oui, la jeune fille aussi dira oui, je prends la jeune fille, elle me prend — et l'histoire commencera.

Le 3.

Me voilà donc fiancé, Cordélia aussi, et c'est sans doute à peu près tout ce qu'elle sait de cette affaire. Si elle avait une amie à qui parler sincèrement, elle dirait probablement: « Quel sens attribuer à tout cela? réellement je ne le comprends pas. Il y a quelque chose en lui qui m'attire, mais je perds mon latin en cherchant ce que c'est, il a un pouvoir étrange sur moi, mais l'aimer? non, et je n'y arriverai peut-être jamais; mais je supporterai bien de vivre avec lui et, par conséquent, je pourrai aussi devenir assez heureuse avec lui; car il n'exigera sûrement pas beaucoup pourvu que j'aie la patience de le supporter ». Ma chère Cordélia! Il exigera peut-être plus et, par contre, moins d'endurance. — Parmi toutes les choses ridicules les fiançailles remportent le prix. Le mariage au moins a un sens, bien que ce soit un sens peu commode pour moi. Les

fiançailles sont d'invention purement humaine et ne font pas honneur à leur inventeur. Elles ne sont ni chair ni poisson et ressemblent aussi peu à l'amour que la bandelette du dos de l'appariteur à une toge de professeur. A présent je suis membre de cette honorable confrérie. Cela a son importance, car, comme dit Trop (278), ce n'est que lorsqu'on est artiste soi-même qu'on acquiert le droit de juger les autres artistes. Et un fiancé, n'est-il pas aussi un bateleur comme ceux de Dyrehavsbakken (279)?

Edouard est hors de lui, exaspéré. Il laisse pousser sa barbe, et, ce qui n'est pas peu dire, il a accroché son habit noir. Il désire voir Cordélia et lui dépeindre ma perfidie. Ce sera une scène poignante : Edouard non rasé, négligemment habillé et parlant haut à Cordélia. Pourvu qu'il ne l'emporte pas sur moi avec sa barbe longue. Je fais de vains efforts pour le raisonner, j'explique que c'est la tante qui est l'artisan des fiançailles, que Cordélia nourrit peut-être encore de bons sentiments pour lui et que je suis prêt à me retirer s'il peut la gagner. Un instant il hésite à se faire tailler sa barbe autrement, à acheter un nouvel habit noir, et, l'instant d'après, il me rabroue. Je fais tout pour garder bonne contenance avec lui. Si furieux qu'il soit contre moi, je suis sûr qu'il ne fera pas un pas sans me consulter; il n'oublie pas le profit qu'il a tiré de moi en ma qualité de mentor. Et pourquoi devrais-je lui ravir son ultime espoir, pourquoi rompre avec lui? c'est un brave homme, et qui sait ce que réserve l'avenir!

Ce que j'aurai à faire à présent est d'abord de tout arranger pour rompre les fiançailles et m'assurer de rapports plus beaux et plus importants avec Cordélia; et ensuite mettre à profit le temps aussi bien que possible pour me réjouir de tout le charme, de toute l'amabilité dont la nature l'a si surabondamment dotée, m'en réjouir mais avec la restriction et la circonspection qui empêchent d'anticiper sur les événements. Quand je serai arrivé à lui faire comprendre ce qu'est l'amour, l'amour de moi, alors les fiançailles s'écrouleront naturellement comme représentant un état imparfait, et elle m'appartiendra.

D'autres se fiancent lorsqu'ils sont arrivés à ce point et ils auront alors de bonnes chances d'un mariage ennuyeux pour toute l'éternité. Tant pis pour eux.

Tout est encore dans le *statu quo;* mais je doute qu'il y ait fiancé plus heureux que moi, ni avare plus béat à la découverte d'une pièce d'or. Je suis enivré de la pensée qu'elle est en mon pouvoir, une féminité pure et innocente, transparente comme la mer et pourtant profonde comme elle, ignorante de l'amour! C'est maintenant qu'elle doit apprendre quelle puissance se cache dans l'amour. C'est maintenant qu'elle doit être installée dans ce royaume où elle est chez elle, comme une princesse qui de la poussière est élevée au trône de ses pères. Et ce doit être mon œuvre; en apprenant à aimer elle apprendra à m'aimer moi; au fur et à mesure qu'elle développera la règle, le paradigme se déploiera, et ce paradigme c'est moi. En sentant dans l'amour toute sa propre importance elle l'appli-

quera pour m'aimer, et quand elle se doutera que c'est de moi qu'elle l'a appris, elle m'aimera doublement. L'idée de ma joie m'étouffe tellement que je suis prêt à perdre contenance.

Son âme n'a pas été évaporée, ni détendue par les émotions indécises de l'amour, ce qui fait que beaucoup de jeunes filles ne réussissent jamais à aimer, c'est-à-dire à aimer d'un amour décidé, énergique, total. Elles portent dans leur conscience une fantasmagorie indécise qui doit être un idéal d'après lequel l'objet réel de l'amour sera mis à l'épreuve. De ces demi-mesures résulte quelque chose avec laquelle on peut se débrouiller chrétiennement à travers l'existence. — Pendant qu'alors l'amour s'éveille en elle, je le perce à jour et je l'écoute en dehors d'elle à l'aide de toutes les voix de l'amour. Je me rends compte de la forme qu'il a affecté en elle et je me façonne conformément à elle; et de même que j'ai été incorporé déjà immédiatement dans l'histoire que l'amour parcourt dans son cœur, je viens à nouveau à sa rencontre du dehors, d'une manière aussi fallacieuse que possible. Car une jeune fille n'aime qu'une fois.

Me voilà donc en possession légitime de Cordélia, j'ai le consentement et la bénédiction de la tante, les félicitations des amis et des parents; on verra bien si cela persistera. Les tracas de la guerre sont donc du passé, et les bienfaits de la paix commenceront. Quelles sottises! Comme si les bénédictions de la tante et les félicitations des amis étaient capables au sens le plus profond de me mettre en possession de Cordélia; comme si l'amour exprimait un tel contraste entre le temps de guerre et le temps de paix! n'est-ce pas plutôt que, tant qu'il dure, il se proclame en lutte, même si les armes sont autres? La différence est, au fond, si la lutte a lieu *cominus* ou *eminus* (280). Dans les affaires du cœur plus la lutte a eu lieu *eminus* plus c'est triste, car plus la mêlée devient insignifiante. La mêlée inclut des poignées de main, des attouchements de pied, qu'Ovide (281), comme on sait, recommande et déconseille à la fois avec une jalousie profonde, et je ne parle pas des baisers et des étreintes. Celui qui lutte *eminus* n'a en général comme armes que ses yeux, et pourtant, s'il s'en sert en artiste, sa virtuosité lui permettra d'arriver presque au même résultat. Il pourra porter ses yeux sur une jeune fille avec une tendresse trompeuse qui agit comme s'il la touchait accidentellement; il sera capable de la saisir aussi fermement avec ses yeux que s'il la tenait serrée dans ses bras. Mais ce sera toujours une faute ou un malheur de lutter trop longtemps *eminus;* car une telle lutte n'est qu'une indication et non pas une jouissance. Ce n'est qu'en luttant *cominus* que tout aura sa signification réelle. L'amour cesse s'il n'y a pas de lutte. Je n'ai presque pas du tout lutté *eminus*, et c'est pourquoi je ne me trouve pas à la fin mais au début, et je sors les armes. Je la possède, c'est vrai, mais au sens juridique et prudhommesque, — et je n'en retire aucun avantage, j'ai des intentions beaucoup plus pures. Elle est fiancée à moi, c'est vrai; mais si j'en concluais qu'elle m'aime, ce serait une déception, car elle n'aime pas du tout. Je la possède légitimement, et pourtant je ne suis pas en possession

d'elle, de même qu'on peut bien être en possession d'une jeune fille sans la posséder légitimement.

Auf heimlich errötender Wange
Leuchtet des Herzens Glühen *.

Elle est assise sur le sopha devant la table à thé, et moi, sur une chaise, je suis à côté d'elle. Cette position, bien qu'intime, est d'une dignité qui éloigne. Enormément de choses dépendent de la position, c'est-à-dire pour celui qui comprend. L'amour en possède beaucoup, mais celle-ci est la première. Comme la nature a royalement doté cette jeune fille! Ses chastes formes si douces, sa profonde candeur féminine, ses yeux clairs — tout m'enivre. — Je l'ai saluée. Elle est venue à ma rencontre avec sa gaieté habituelle, mais un peu confuse, un peu désorientée. Les fiançailles doivent bien modifier un peu nos rapports, mais comment? elle ne le sait pas; elle m'a pris la main, mais sans sourire comme d'habitude. Je lui ai rendu son salut d'une poignée de main légère, presque imperceptible, j'étais affectueux, aimable mais sans manifester d'érotisme. — Elle est assise sur le sopha, devant la table à thé, et moi sur une chaise à côté d'elle. Une solennité radieuse plane sur la situation, une douce lumière matinale. Elle est silencieuse, rien n'interrompt le calme. Mes yeux glissent sur elle doucement, sans convoitise, ce qui serait effronté. Une rougeur fine et fuyante, comme un nuage sur les champs, passe sur elle et dépérit lentement. Que signifie cette rougeur? Est-ce de l'amour, du désir, de l'espoir, de la crainte? Car la couleur du cœur est le rouge. Rien de tout cela. Elle s'étonne, elle est surprise — non pas de moi, ce serait trop peu lui offrir; elle s'étonne, non pas d'elle-même mais en elle-même, elle se transforme en elle-même. Cet instant exige le silence, c'est pourquoi aucune réflexion ne doit venir le troubler, aucun bruit de passion le rompre. C'est comme si j'étais absent, et pourtant c'est justement ma présence qui est à la base de sa surprise contemplative. Nos natures sont en harmonie, c'est dans un tel état qu'une jeune fille, comme quelques divinités, est adorée par le silence

Quelle chance que j'occupe la maison de mon oncle. Pour dégoûter un jeune homme du tabac, je l'introduirais dans quelque fumoir de Regensen (282); si je désire dégoûter une jeune fille des fiançailles, je n'ai qu'à l'introduire ici. Comme il n'y a que des tailleurs pour aller au siège de la corporation des tailleurs, seuls des fiancés viennent ici. C'est effarant d'être tombé dans une telle compagnie et je ne peux blâmer Cordélia de s'impatienter. Quand nous nous réunissons en masse ** je crois que nous sommes dix couples, sans compter les bataillons annexes qui aux grandes fêtes arrivent de la province. Je me présente avec Cordélia sur la place d'alarme afin de la dégoûter

---

* *Auf heimlich* etc.: En allemand dans le texte : Sur les joues familièrement rougissantes luisent les feux du cœur.

** *En masse:* En français dans le texte.

de ces palpabilités passionnées, de ces gaucheries d'artisans amoureux. Sans discontinuer, tout le long de la soirée, on entend un bruit comme si quelqu'un se promenait avec un tue-mouches — il s'agit des baisers des amoureux. On se comporte dans cette maison avec un sans-gêne aimable; on ne cherche même pas les coins, non! on reste assis autour d'une grande table ronde. Moi aussi, je fais mine de traiter Cordélia de même. A cette fin je dois faire effort sur moi-même. Il serait vraiment révoltant que je me permette de blesser sa profonde féminité de cette façon. Je me le reprocherais plus que si je la trompais. Toutes les jeunes filles en somme qui veulent se confier à moi peuvent être assurées d'un traitement parfaitement esthétique; seulement à la fin, bien entendu, elles seront trompées; mais aussi c'est une clause dans mon esthétique, car ou bien la jeune fille trompe l'homme, ou bien c'est l'homme qui trompe la jeune fille. Il serait assez intéressant d'obtenir de quelque rosse littéraire qu'elle compte dans les fables, les légendes, les chansons populaires, les mythologies, si une jeune fille est plus souvent infidèle qu'un homme.

Je ne regrette pas le temps que Cordélia me coûte, bien qu'elle m'en coûte beaucoup. Toute rencontre demande souvent de longs préparatifs. Je vis avec elle la naissance de son amour. Ma présence est presque invisible, bien que je sois visiblement assis près d'elle. Une danse qui réellement devrait être dansée par deux mais qui ne l'est que par un, donne l'image de mon rapport avec elle. Car je suis le danseur numéro deux, mais je suis invisible. Elle se conduit comme si elle rêvait, et pourtant, elle danse avec un autre, cet autre étant moi, invisible bien que visiblement présent, et visible bien qu'invisible. Les mouvements exigent un second danseur; elle s'incline vers lui, elle lui tend la main, elle s'enfuit, elle s'approche de nouveau. Je prends sa main, je complète sa pensée qui pourtant est achevée en elle-même. Ses mouvements suivent la mélodie de sa propre âme, je ne suis que le prétexte de ces mouvements. Je ne suis pas érotique, ce qui ne ferait que l'éveiller, je suis souple, malléable, impersonnel, je présente presque un état d'âme.

De quoi parlent généralement les fiancés? Autant que je sache ils s'appliquent beaucoup à s'emmêler l'un l'autre dans les ennuyeux rapports de parenté des deux familles. Est-ce étonnant alors que l'érotisme n'y ait pas de place? Si on ne sait pas faire de l'amour cet absolu auprès de quoi toute autre histoire disparait, on ne devrait jamais se hasarder à aimer, même pas si on se mariait dix fois. Si j'ai une tante qui s'appelle Marianne, un oncle du nom de Christophe, un père qui est chef de bataillon, etc., etc., toutes ces questions de notoriété publique n'ont rien à faire avec les mystères de l'amour. Oui, même votre propre passé est sans importance. Une jeune fille n'a généralement rien à raconter à cet égard; dans le cas contraire, peut-être pourrait-on l'écouter, mais, la plupart du temps, non l'aimer. Personnellement je ne recherche pas d'histoires, — il est vrai de dire que j'en ai eu pas mal; je recherche l'immédiateté. Le fond éternel de l'amour, c'est que les individus ne naissent l'un pour l'autre que dans son instant suprême.

Il faut qu'un peu de confiance soit éveillée chez elle, ou plutôt qu'un doute soit éloigné. Je n'appartiens pas exactement au nombre de ces amants qui s'aiment par estime, qui se marient par estime et qui par estime ont ensemble des enfants; mais je sais bien que l'amour, surtout tant que la passion n'a pas été mise en mouvement, exige de celui qui en est l'objet qu'il ne choque pas esthétiquement la morale. L'amour a sa propre dialectique à cet égard. Par exemple, tandis que, du point de vue de la morale, mes rapports avec Edouard sont beaucoup plus blâmables que ma conduite envers la tante, il me sera beaucoup plus facile de justifier ceux-là que celle-ci pour Cordélia. Il est vrai qu'elle n'a rien dit, mais j'ai tout de même trouvé qu'il valait mieux lui expliquer pourquoi j'ai dû me conduire ainsi. Ma précaution a flatté sa fierté, et le mystère que j'y mettais a captivé son attention. Il se peut qu'en cela j'aie trahi déjà trop de formation érotique, que je serai plus tard en contradiction avec moi-même lorsque je serai forcé d'insinuer que je n'ai jamais aimé auparavant; mais cela n'a pas d'importance. Je ne crains pas de me contredire, pourvu qu'elle ne le flaire pas et que j'atteigne mon but. Libre aux disputailleurs savants de mettre de l'orgueil à éviter toute contradiction; la vie d'une jeune fille est trop riche pour en être exempte et elle rend donc la contradiction nécessaire.

Elle est fière, et, en outre, elle n'a aucune idée de l'érotisme. En matière spirituelle, il est vrai, elle me rend quelque hommage, mais quand l'érotisme commencera à se faire valoir il est fort possible qu'elle s'avise de tourner sa fierté contre moi. D'après tout ce que j'ai pu observer, elle ne sait que penser de l'importance réelle de la femme. C'est pourquoi il a été facile de soulever sa fierté contre Edouard. Mais cette fierté était tout à fait excentrique parce qu'elle n'avait aucune idée de l'amour. Dès qu'elle s'en fera une, sa vraie fierté naîtra; mais un reste de cette fierté excentrique pourrait bien s'y joindre, et alors il est toujours possible qu'elle se tourne contre moi. Elle ne se repentira pas d'avoir consenti aux fiançailles, mais elle verra pourtant aisément que j'en suis sorti à bon marché, et que de son côté l'histoire est mal partie. Si elle s'en rend compte elle osera m'affronter. Et c'est bien ce qu'il faut. Je saurai alors jusqu'à quel point l'émotion l'a pénétrée.



En effet! De loin dans la rue j'ai vu déjà cette jolie petite tête bouclée qui se penche aussi loin que possible par la fenêtre. Voilà trois jours que je la remarque... Ce n'est sûrement pas pour rien qu'une jeune fille regarde par la fenêtre, elle a sans doute ses raisons... Mais je vous en prie, pour la grâce du ciel, ne vous penchez pas autant que cela; je parie que vous êtes montée sur le barreau de la chaise, je le devine à la position. Rendez-vous compte de l'horreur que ce serait si vous tombiez sur une tête, non pas sur la mienne, car je reste jusqu'à nouvel ordre en dehors de l'affaire, mais sur la sienne, car enfin, il faut

bien qu'il y en ait un... Tiens, qu'est-ce que je vois là-bas au milieu de la rue — mais, c'est mon ami le licencié Hansen. Sa tenue est singulière, il a choisi un véhicule exceptionnel, et, à en juger par les apparences, il arrive sur les ailes du désir. Fréquenterait-il cette maison? Et moi, qui ne le savais pas... Ma belle demoiselle, vous avez disparu; oh, je comprends, vous êtes allée ouvrir la porte pour le recevoir... Mais revenez donc, il n'a rien du tout à faire dans la maison... comment, vous le savez mieux que moi? Mais je vous l'assure, il me l'a dit lui-même. Si la voiture qui vient de passer n'avait pas fait tant de bruit, vous auriez pu l'entendre vous-même. Je lui disais, oh! tout en passant*: « Entres-tu ici? » Il m'a répondu sans rien mâcher: « Non »... Vous pouvez bien dire adieu, car à présent le licencié et moi allons faire une promenade. Il est embarrassé, et des gens embarrassés aiment à bavarder. Maintenant je lui parlerai de la paroisse qu'il demande... Adieu, ma belle demoiselle, nous irons à la douane. En y arrivant je lui dirai : malédiction! comme tu m'as détourné de mon chemin, je devais aller à Vestergade. — Enfin, nous y voilà à nouveau... Quelle fidélité, — encore à la fenêtre. Une fille pareille doit rendre un homme heureux... Mais, demandez-vous, pourquoi fais-je tout cela? Est-ce parce que je suis une crapule qui trouve son plaisir à taquiner les autres? Nullement. Je le fais par sollicitude pour vous, aimable demoiselle. D'abord. Vous avez attendu le licencié, vous avez soupiré après lui, et lorsqu'il arrivera alors il sera doublement beau. Ensuite. Quand le licencié entre à présent, il dira : « Fichtre! nous avons failli être pincés, ce sacré homme n'était-il pas devant la porte quand je venais te voir. Mais j'ai été malin, je l'ai engagé dans une longue parlotte sur la paroisse que je cherche, et patati et patata, je l'ai entraîné jusqu'à la douane; je te promets qu'il n'a rien remarqué. » Et quoi alors? Eh bien, vous aimerez le licencié plus que jamais, car vous avez toujours cru qu'il avait une excellente disposition d'esprit, mais qu'il fût malin... hein, vous venez de le voir vous-même. Et vous pouvez m'en remercier. — Mais, j'y pense. Vos fiançailles n'ont évidemment pas encore été déclarées, car autrement, je l'aurais su. La fille est délicieuse et fait plaisir aux yeux; mais elle est jeune et ses connaissances n'ont peut-être pas encore mûri. Ne serait-il pas possible qu'elle aille faire un acte extrêmement grave à la légère? Il faut l'empêcher, il faut que je lui parle. Je le lui dois, car c'est sûrement une jeune fille très aimable. Et je le dois au licencié, car il est mon ami, — donc à elle aussi, car elle est la future de mon ami. Je le dois à la famille, car c'est sûrement une famille très respectable. Je le dois à tout le genre humain, car il s'agit d'une bonne action. A tout le genre humain! Haute pensée, sport édifiant, que d'agir au nom de tout le genre humain, et que d'avoir en sa possession un tel pouvoir général. — Mais revenons à Cordélia. J'ai toujours l'emploi d'états d'âme, et la belle langueur de cette jeune fille-là m'a réellement ému.

---

* *En passant:* En français dans le texte.



C'est donc à présent que commence la première guerre avec Cordélia, guerre dans laquelle je prends la fuite et lui apprends ainsi à vaincre en me poursuivant. Je continuerai à reculer et dans ce mouvement de repli je lui apprends à reconnaître sur moi toutes les puissances de l'amour, ses pensées inquiètes, sa passion et ce que sont le désir, l'espérance et l'attente impatiente. En les figurant ainsi pour elle je fais naître et se développer en elle tous ces états. Je la conduis dans une marche triomphale et je suis celui qui chante les louanges dithyrambiques de sa victoire, autant que je guide ses pas. Le courage de croire à l'amour lui viendra, et, en voyant l'empire qu'il a pris sur moi et mes réflexes, elle comprendra sa puissance éternelle. Devant ma confiance en mon art et la vérité qui est à la base de tout ce que je fais, elle me croira; car autrement elle ne me croirait pas. A chacun de mes mouvements elle devient de plus en plus forte; l'amour naît en elle, elle est investie de la dignité de femme. — Au sens prudhommesque je n'ai pas encore demandé sa main, mais je le ferai à présent, je la libérerai, car ce n'est qu'ainsi que je veux l'aimer. Il ne faut pas qu'elle soupçonne qu'elle me le doit, car elle perdrait confiance en elle-même. Alors, quand elle se sentira libre, tellement libre qu'elle serait presque tentée de rompre avec moi, la seconde guerre commencera. A ce moment-là elle aura de la force et de la passion, et la lutte aura de l'importance pour moi; quant aux conséquences immédiates, advienne que pourra. Mettons que dans sa fierté la tête lui tourne et qu'elle rompe avec moi, enfin! elle aura sa liberté; mais, en tout cas, elle doit m'appartenir. C'est une sottise de penser que les fiançailles la lient, je ne veux la posséder qu'en sa liberté. Même si elle me quitte, la seconde guerre aura lieu, et dans cette lutte je vaincrai, aussi sûr que sa victoire dans la première a été une déception pour moi. Plus grande est la plénitude de force en elle, plus ce sera intéressant pour moi. Le première est la guerre de délivrance et elle est un jeu; la seconde est la guerre de conquête, elle se fera pour la vie ou la mort.

Est-ce que j'aime Cordélia? Oui! Sincèrement? Oui! Fidèlement? Oui! — au sens esthétique, et cela aussi signifie bien quelque chose. A quoi servirait à cette jeune fille d'être tombée entre les mains d'un maladroit de mari fidèle? Qu'aurait-il fait d'elle? Rien. On dit que pour réussir dans la vie il faut un peu plus que de l'honnêteté; je dirai qu'il faudrait un peu plus que de l'honnêteté pour aimer une telle fille. Et je possède ce plus — c'est la fausseté. Et pourtant, je l'aime fidèlement. C'est avec fermeté et continence que je veille moi-même à ce que tout ce qui est en elle, toute sa riche nature divine puisse se déployer. Je suis un des rares qui puissent le faire, elle est une des rares qui y conviennent; ne sommes-nous donc pas faits l'un pour l'autre?



Ai-je tort de fixer mes yeux sur le beau mouchoir brodé que vous avez à la main, au lieu de regarder le pasteur? Avez-vous tort de le tenir ainsi?... Il y a un nom dans l'angle... vous vous appelez Charlotte Hahn? Il est très séduisant d'apprendre le nom d'une dame de cette manière accidentelle. C'est comme s'il y avait un esprit complaisant qui, secrètement, me faisait faire votre connaissance... ou n'est-ce pas par hasard que le mouchoir se plie de façon à me faire voir votre nom?... Etes-vous émue, vous essuyez une larme... Le mouchoir flotte à nouveau... Vous vous étonnez que je vous regarde et non pas le pasteur. Vous regardez le mouchoir et vous comprenez qu'il a trahi votre nom... Mais il s'agit d'une affaire très innocente, il est si facile de se procurer le nom d'une jeune fille... Pourquoi donc vous retourner contre le mouchoir, pourquoi le chiffonner et vous fâcher contre lui? Pourquoi vous fâcher contre moi? Ecoutez ce que dit le pasteur: « Que personne n'amène un autre en tentation; celui aussi qui le fait tout en l'ignorant, celui-là aussi a une responsabilité, lui aussi a une dette vis-à-vis de l'autre dont il ne peut s'acquitter que par un renfort de bienveillance »... Maintenant il dit « Amen », — hors de la porte de l'église vous oserez bien laisser le mouchoir flotter librement au vent... Ou avez-vous pris peur de moi? Mais qu'ai-je donc fait?... Ai-je fait quelque chose que vous ne puissiez pardonner, plus que ce que vous oserez vous rappeler — afin de le pardonner.



Une double manœuvre sera nécessaire dans mes rapports avec Cordélia. Si je ne fais que fuir devant sa suprématie, il serait bien possible que l'érotisme en elle devienne trop mou, trop inconsistant pour permettre à la plus profonde féminité de se dégager distinctement. Elle serait alors incapable d'offrir de la résistance lorsque commencera la seconde lutte. Il est bien vrai que la victoire lui vient en dormant, mais c'est aussi ce que je veux; en revanche, il faut qu'elle soit continuellement réveillée. Alors, lorsqu'un instant elle aura l'impression que la victoire lui a été à nouveau arrachée, elle devra apprendre à n'en pas démordre. C'est dans ce conflit que sa féminité mûrira. La conversation pourrait servir à l'enflammer, des lettres à la tempérer, ou inversement, ce qui à tous égards serait préférable. Je peux alors jouir de ses instants les plus intenses. Une lettre reçue et le doux venin étant passé dans son sang, une parole suffira pour déchaîner l'amour. L'instant d'après l'ironie et le givre jetteront le doute dans ses esprits, ce qui cependant n'empêchera pas qu'elle continue à croire en sa victoire et qu'à la réception d'une seconde lettre elle la croira accrue. L'ironie ne trouve pas non plus aussi bien sa place dans des lettres, car on court le risque de ne pas se faire comprendre d'elle. Les rêveries ne s'adaptent que par éclairs à une conver-

sation. Ma présence personnelle empêchera l'extase. Si je ne suis présent que dans une lettre, elle peut mieux s'en accommoder, elle me confondra jusqu'à un certain point avec un être plus universel qui habite son amour. Dans une lettre on peut aussi mieux se démener, là on peut le mieux du monde se jeter à ses pieds, etc., ce qui aisément ressemblerait à du galimatias si je le faisais personnellement, et l'illusion serait perdue. La contradiction dans ces manœuvres provoquerait et développerait, fortifierait et consoliderait l'amour en elle, bref, le tenterait.

Pourtant, ces lettres ne doivent pas prématurément adopter un fort coloris érotique. Il vaut mieux que pour commencer elles aient une empreinte plus universelle, qu'elles contiennent une ou deux indications à mots couverts et éloignent quelque doute possible. Occasionnellement elles indiqueront aussi l'avantage des fiançailles pour autant qu'elles peuvent écarter les gens en les mystifiant. D'ailleurs, l'occasion ne lui manquera pas de s'apercevoir de leurs défauts. Et à côté de cela j'ai la maison de mon oncle qui peut toujours me servir de caricature. Cordélia ne saurait engendrer l'érotisme profond sans mon aide. Et si je le lui refuse et si je permets à cette parodie de la tourmenter, elle perdra bien le goût d'être fiancée sans pouvoir, toutefois, dire qu'en somme c'est de ma faute.

Elle recevra aujourd'hui une petite lettre qui, en décrivant mon état d'âme, lui indiquera légèrement où elle en est elle-même. C'est la bonne méthode et, de la méthode, j'en ai, et cela grâce à vous, mes chères enfants que j'ai jadis aimées. C'est à vous que je dois ces dispositions de mon âme qui me rendent capable d'être ce que je veux pour Cordélia. Je vous adresse un souvenir reconnaissant, l'honneur vous en revient. J'avouerai toujours qu'une jeune fille est un professeur-né et qu'on peut toujours apprendre d'elle, sinon autre chose, tout au moins l'art de la tromper — car en cette matière personne n'égale les jeunes filles pour vous l'apprendre; si vieux que je vive, je n'oublierai pourtant jamais, qu'un homme n'est fini que lorsqu'il a atteint l'âge où il ne peut plus rien apprendre d'une jeune fille.



Ma Cordélia !

Tu dis que tu ne m'avais pas imaginé ainsi, mais moi non plus je ne m'étais pas figuré que je pouvais devenir ainsi. Est-ce donc toi qui as changé? Car il serait bien possible qu'au fond ce ne soit pas moi qui ai changé, mais les yeux avec lesquels tu me regardes; ou est-ce moi? Oui, c'est moi parce que je t'aime, et c'est toi, parce que c'est toi que j'aime. A la lumière froide et tranquille de la raison, fier et impassible, je regardais tout, rien ne m'épouvantait, rien ne me surprenait, oui, même si l'esprit avait frappé à ma porte, j'aurais tranquillement saisi

le flambeau (283) *pour ouvrir. Mais vois, ce ne sont pas des fantômes à qui j'ai ouvert, des êtres pâles et sans force, c'était à toi, ma Cordélia, c'était la vie, la jeunesse, la santé et la beauté qui venaient à ma rencontre. Mon bras tremble, je ne parviens pas à tenir le flambeau immobile, je recule devant toi sans pouvoir m'empêcher de fixer les yeux sur toi et de désirer tenir le flambeau immobile. J'ai changé, mais pourquoi ce changement, comment s'est-il effectué et en quoi consiste-t-il? Je l'ignore, je ne sais d'autre précision, aucun prédicat plus riche que celui que j'emploie lorsque de façon infiniment énigmatique je dis de moi-même: j'ai été transformé.*

Ton JOHANNES.

***

Ma Cordélia !

L'amour aime le secret — les fiançailles révèlent; il aime le silence — les fiançailles sont annonciatrices; il aime le murmure — les fiançailles proclament bruyamment; et pourtant, les fiançailles, grâce justement à l'art de Cordélia, seront un moyen excellent pour tromper les adversaires. Dans une nuit sombre rien n'est plus dangereux pour les autres bateaux que de mettre des feux qui trompent plus que l'obscurité.

Ton JOHANNES.

***

Elle est assise sur le sopha devant la table à thé, je suis à côté d'elle; elle me tient par le bras, sa tête, tourmentée de nombreuses pensées, s'appuie sur mon épaule. Elle est si près de moi, et pourtant si lointaine encore, elle s'abandonne, et pourtant elle ne m'appartient pas. Il y a encore de la résistance, mais celle-ci n'est pas subjectivement réfléchie, c'est la résistance ordinaire de la féminité; car la nature féminine est un abandon sous forme de résistance. — Elle est assise sur le sopha devant la table à thé, je suis assis à côté d'elle. Son cœur bat, mais sans passion, sa poitrine se lève et se baisse, mais sans agitation, parfois son teint change, mais par transitions douces. Est-ce de l'amour? Nullement. Elle écoute, elle comprend. Elle écoute la parole ailée et la comprend, elle écoute parler un autre et le comprend comme si c'était elle; elle écoute sa voix qui fait écho en elle, elle comprend cet écho comme si c'était sa propre voix qui ouvre des perspectives pour elle et pour un autre.

Que fais-je? Est-ce que je la séduis? Nullement, cela ne ferait pas non plus mon compte. Est-ce que je vole son cœur? Nullement; je préfère aussi que la jeune fille que je dois aimer garde son cœur. Que fais-je alors? Je me forme un cœur à l'image

du sien. Un artiste peint sa bien-aimée, et il y trouve son plaisir, un sculpteur la forme, et c'est ce que je fais aussi, mais au sens spirituel. Elle ne sait pas que je possède ce portrait, et c'est en cela au fond que consiste mon crime. Je me le suis procuré clandestinement, et c'est dans ce sens que j'ai volé son cœur, comme lorsqu'on dit de Rebecca (284) qu'elle vola le cœur de Laban en lui dérobant perfidement ses pénates.

Pourtant, l'entourage et le cadre ont une grande influence sur nous, ils sont de ces choses dont s'imprègne le plus solidement et le plus profondément la mémoire, ou plutôt toute notre âme, et qui par conséquent ne seront non plus oubliés. Quel que sera mon âge, il me sera toujours impossible d'imaginer Cordélia dans une autre ambiance que celle de cette petite pièce. Quand je viens la voir, la bonne m'ouvre généralement la porte du salon, Cordélia vient de sa chambre, et nous ouvrons en même temps les deux portes pour entrer dans la pièce familiale, de sorte que nos regards se rencontrent dès le seuil. Cette pièce est petite et d'une intimité charmante, on dirait presque un cabinet. Bien que l'ayant regardée de bien des points de vue c'est toujours du sopha que je la préfère. Elle est assise là à mon côté, devant nous se trouve une table à thé ronde, couverte d'un tapis aux plis amples. Sur la table, une lampe en forme de fleur qui, robuste et replette, pousse pour porter sa couronne, d'où tombe un voile de papier, finement découpé, et si léger qu'il oscille tout le temps. La forme de la lampe fait penser à l'Orient, et les mouvements du voile rappellent les brises légères de ces pays lointains. Le parquet disparaît sous un tapis d'osier tissé, d'une espèce particulière qui trahit son origine étrangère. Par moments la lampe sera pour moi l'idée directrice de mon paysage. Alors nous restons étendus par terre sous la fleur de la lampe. A d'autres moments le tapis d'osier me fait penser à un navire, à une cabine d'officier — nous voguons alors au milieu du grand océan. Comme nous sommes assis loin de la fenêtre nous plongeons nos regards immédiatement dans l'immensité du ciel, ce qui aussi augmente l'illusion. Etant ainsi assis à son côté, j'évoque ces choses comme une image qui passe furtivement sur la réalité, aussi vite que la mort sur votre tombe. L'ambiance est toujours d'une grande importance, surtout à cause du souvenir. Toute relation érotique doit être vécue de manière à ce qu'il vous soit facile d'en évoquer une image avec tout ce qu'il y a de beau en elle. Afin d'y réussir il faut surtout faire attention à l'ambiance. Si on ne la trouve pas au gré de vos désirs, il n'y a qu'à en produire une autre. Ici elle convient entièrement à Cordélia et à son amour. Mais quelle image toute différente se présente à mon esprit lorsque je pense à ma petite Emilie, et pourtant, son ambiance lui convenait aussi à la perfection. Je ne peux pas me l'imaginer, ou plutôt je ne le veux pas, sauf dans le petit salon donnant sur le jardin. Les portes en étaient ouvertes, un petit jardin devant la maison limitait la vue et forçait le regard à s'y fixer, à l'arrêter avant de suivre hardiment la grand'route qui se perdait au loin. Emilie était charmante, mais plus insignifiante que

Cordélia. Aussi, le cadre ne visait qu'à cela. Le regard connaissait ses limites, il ne se lançait pas hardiment, impatiemment, il se reposait sur le petit premier plan; la grand'route elle-même, bien que se perdant romantiquement au loin, avait pourtant plutôt pour effet que les yeux suivaient son trajet, pour revenir en suivant le même trajet. Tout était terre à terre dans cette chambre. L'entourage de Cordélia ne doit avoir aucun premier plan, mais la hardiesse de l'horizon infini. Elle ne doit pas vivre près de la terre, mais planer, — elle ne doit pas marcher, mais voler, non pas deçà et delà, mais éternellement de l'avant.

Quand on est fiancé soi-même on est initié à plaisir aux manières ridicules des fiancés. Il y a quelques jours le licencié Hansen accompagné de l'aimable jeune fille, avec qui il s'est fiancé, se présenta. Il me confia qu'elle était charmante, ce que je savais d'avance, il me confia qu'elle était très jeune, ce que je n'ignorais pas non plus, et enfin, il me confia que c'était justement à cause de sa jeunesse qu'il l'avait choisie, pour la former suivant l'idéal dont il avait toujours eu le sentiment. Seigneur Dieu! ce bêta de licencié — et une jeune fille saine, florissante et enjouée. Je suis pourtant un praticien d'assez vieille date, mais je ne m'approche jamais d'une jeune fille autrement que comme des *Venerabile* (285) de la nature, et c'est elle qui me donne les premières leçons. Et si j'ai une influence quelconque sur sa formation, c'est en lui apprenant toujours et toujours ce que j'ai appris d'elle.

Il faut que j'émeuve son âme, que je l'agite dans tous les sens possibles, mais non pas par bribes et à-coup de vent, mais en entier. Il faut qu'elle découvre l'infini, qu'elle apprenne que c'est ce qui est le plus proche de l'homme. Qu'elle l'apprenne, non pas par le raisonnement, qui pour elle est une fausse route, mais dans l'imagination, qui est le vrai moyen de communication entre nous; car ce qui constitue une des facultés de l'homme est le tout pour la femme. Ce n'est pas par les voies laborieuses du raisonnement qu'elle doit s'efforcer d'atteindre l'infini, car la femme n'est pas née pour le travail, mais c'est par les voies faciles de l'imagination et du cœur qu'elle doit le saisir. Pour une jeune fille l'infini est aussi naturel que l'idée que tout amour doit être heureux. Partout où une jeune fille se tourne elle trouve l'infini autour d'elle, et elle y passe d'un saut, mais, bien entendu, d'un saut féminin et non pas masculin. En effet, que les hommes sont d'ordinaire maladroits! Pour sauter ils prennent de l'élan, ils ont besoin de longs préparatifs, ils calculent la distance avec les yeux, ils commencent plusieurs fois, s'effrayent et reviennent. Finalement ils sautent et tombent dedans. Une jeune fille saute d'une autre manière. Dans les contrées montagneuses on trouve souvent deux rocs faisant saillie, séparés d'un gouffre sans fond, terrible à regarder. Aucun homme n'ose faire le saut. Mais, racontent les habitants de la contrée, une jeune fille a osé le faire et on l'appelle le « Saut de la pucelle ». Je ne demande qu'à le croire, comme je crois tout ce qu'on raconte de bien et de merveilleux d'une

jeune fille, et cela me réchauffe le cœur d'en entendre parler les braves habitants. Je crois tout, même le merveilleux, et je ne m'en étonne que pour y croire; comme la première et la seule chose qui m'ait étonné dans ce monde a été une jeune fille, ce sera aussi la dernière. Et pourtant, un tel saut n'est qu'un sautillage pour elle, tandis que le saut d'un homme devient toujours ridicule parce que, quelle que soit la longueur de son enjambée, son effort ne sera rien par rapport à la distance entre les rocs, tout en donnant une sorte de mesure. Mais qui serait assez sot pour s'imaginer une jeune fille prenant de l'élan. On peut bien se la figurer courant, mais cette course elle-même est alors un jeu, une jouissance, un déploiement de grâce, tandis que l'idée d'un élan sépare ce qui se relie très étroitement chez la femme. Car la dialectique, qui répugne à sa nature, se trouve dans un élan. Et enfin, le saut, là encore, qui oserait être assez inesthétique pour séparer ce qui est étroitement lié! Son saut est un vol plané. Et en arrivant de l'autre côté, elle se trouve là, non pas épuisée par l'effort, mais de nouveau plus belle que jamais, encore plus pleine d'âme, elle nous jette un baiser, à nous qui sommes restés de ce côté-ci. Jeune, nouvelle-née, comme une fleur poussée des racines de la montagne, elle se balance sur l'abîme, presque à nous donner le vertige. — Ce qu'elle doit apprendre, c'est à faire tous les mouvements de l'infini, c'est à se balancer, elle-même, à se bercer dans des états d'âme, à confondre poésie et réalité, vérité et fiction, à s'ébattre dans l'infini. Quand elle se sera familiarisée avec ce remue-ménage, j'y associerai l'érotisme, et elle sera ce que je veux, ce que je désire. Alors j'aurai fini mon service, mon travail, je pourrai plier toutes mes voiles, je serai assis à son côté, et nous avancerons en nous servant de ses voiles. Et je n'exagère pas, une fois que cette jeune fille sera enivrée par l'érotisme, je serai sans doute assez occupé à tenir la barre et à modérer l'allure, pour qu'il ne se produise rien de prématuré, ni d'inesthétique. De temps en temps on percera un petit trou dans la voile et, ensuite, nous nous élancerons de nouveau.

Dans la maison de mon oncle Cordélia s'indigne de plus en plus. Plusieurs fois elle m'a demandé de ne plus nous y rendre, mais sans succès, — je sais toujours trouver des prétextes. Hier soir en sortant de là elle m'a serré la main avec une passion extraordinaire. Elle s'est sans doute sentie très torturée là-bas et cela n'est vraiment pas étonnant. Si je ne m'amusais pas toujours à observer les monstruosités de cette agglomération factice, je serais incapable de continuer à m'y intéresser. Ce matin j'ai reçu d'elle une lettre dans laquelle elle raille les fiançailles en général, avec plus d'esprit que je ne l'en aurais crue capable. J'ai baisé la lettre, la plus chère de celles que j'ai reçues. Très bien, ma Cordélia! Tout ce que je voulais.



C'est assez curieux, la chance a voulu qu'à Ostergade deux pâtissiers se trouvent l'un vis-à-vis de l'autre. Au premier étage

à gauche loge une petite demoiselle. D'habitude elle se cache derrière une jalousie couvrant le carreau où elle est assise. La jalousie est d'une étoffe très mince, et celui qui connaît la jeune fille, ou qui l'a vue souvent, s'il a de bons yeux, pourra aisément reconnaître tous ses traits, tandis que pour celui qui ne la connaît pas et qui n'a pas de bons yeux, elle n'est qu'une silhouette sombre. Je suis plutôt dans ce cas, au contraire d'un jeune officier qui tous les jours, à midi précis, fait son apparition dans ces parages et regarde ladite jalousie. C'est elle, au fond, qui d'abord a attiré mon attention sur cette belle communication télégraphique. Les autres fenêtres n'ont pas de jalousies, et celle qui, toute solitaire, ne cache qu'un seul carreau, indique généralement que quelqu'un se trouve derrière elle. Un matin j'étais à la fenêtre du pâtissier d'en face. Il était juste midi. Sans faire attention aux passants dans la rue, je fixais mes yeux sur cette jalousie-là, quand subitement, derrière elle, la sombre figure commença à bouger. Une tête de femme apparut de profil à la vitre d'à côté, en se tournant bizarrement dans le sens de la jalousie. Après quoi la propriétaire salua très amicalement d'un petit mouvement de cette tête et se cacha à nouveau derrière la jalousie. J'en conclus notamment que la personne qu'elle saluait était un homme, car son geste était trop passionné pour être dû à la vue d'une amie; mais j'en conclus aussi que l'objet du salut devait généralement venir du côté opposé. Elle s'était donc placée comme il fallait pour pouvoir le voir longtemps à l'avance et même le saluer cachée par la jalousie. — Parfaitement ! à midi juste le héros de cette petite scène d'amour arrive, — notre cher lieutenant. Je me trouve chez le pâtissier au rez-de-chaussée de la maison où la jeune fille loge au premier étage. Le lieutenant l'a déjà aperçue. Attention! mon cher ami, ce n'est pas si commode que cela de faire un beau salut à un premier étage. Il n'est d'ailleurs pas mal, assez grand, élancé, une belle figure, avec un nez aquilin, des cheveux noirs et un tricorne seyant. Mais maintenant il est dans l'embarras, les jambes commencent peu à peu à flageoler, elles deviennent trop longues. Pour les yeux l'effet est comparable au sentiment qu'un mal de dents vous donne: que celles-ci poussent dans la bouche. A concentrer tout son pouvoir dans le regard et le diriger vers un premier étage, on risque d'ôter trop de force aux jambes. Pardonnez-moi, Monsieur le lieutenant, si j'arrête ce regard dans son vol vers le ciel. Mais oui, c'est une impertinence. Prétendre que c'est un regard qui en dit long serait faux, il ne compte plutôt pas, bien qu'étant plein de promesses. Mais toutes ces promesses lui montent apparemment trop à la tête; il chancelle, ou, pour parler comme le poète à l'égard d'Agnète (286), il titube, il tombe. Il ne le mérite pas. C'est bien fâcheux, car lorsque en galant homme on veut émouvoir les dames, il ne faut jamais tomber. Il faut faire attention à ces choses-là si on veut être homme du monde, mais elles sont indifférentes si on se présente simplement comme figure intellectuelle; car on s'enfonce alors en soi-même, on s'effondre, et si on tombait réellement personne ne s'en étonnerait. — Qu'est-ce que ma petite demoiselle a bien pu penser de cet incident? Il est malheureux que je ne puisse pas être des

deux côtés à la fois de ces Dardanelles. Je pourrais bien poster une de mes connaissances de l'autre côté, mais je préfère toujours faire mes observations moi-même, et, d'ailleurs, on ne peut jamais savoir ce qui peut résulter pour moi-même de cette affaire, et dans ce cas il n'est jamais bon d'avoir un confident, car on perd alors du temps à lui arracher ce qu'il sait et à le déconcerter. — Mon bon lieutenant commence réellement à m'ennuyer. Jour après jour il défile là en grand uniforme. Quelle terrible constance! Est-ce digne d'un soldat? Mon cher Monsieur, ne portez-vous pas d'arme blanche? N'est-ce pas votre devoir de prendre la maison à l'assaut et la jeune fille de force? Ah, si vous étiez un simple bachelier, un licencié ou un vicaire vivant d'espérance (287), ce serait autre chose. Mais je vous pardonne, car plus je regarde la jeune fille, plus elle me plaît. Elle est belle, ses yeux bruns sont pleins d'espièglerie. En attendant votre arrivée sa mine devient rayonnante d'une beauté supérieure qui lui sied au delà de toute expression. J'en conclus qu'elle doit avoir beaucoup d'imagination, et l'imagination est le fard naturel du beau sexe.

⁂

Ma Cordélia !

Qu'est-ce que le désir? La langue et les poètes font rimer désir et prison (288). *Quelle absurdité! Comme si celui qui est en prison pouvait brûler de désir! Si j'étais libre, combien ne le ferais-je pas! Et, d'autre part, je suis bien libre, libre comme l'oiseau et, croyez-moi, je brûle de désir, je le fais en me rendant chez toi et en te quittant, et, même étant assis à ton côté, je brûle du désir de toi. Mais peut-on donc désirer ce qu'on possède? Oui, si on pense qu'à l'instant d'après peut-être on ne le possédera plus. Mon désir est une impatience éternelle. Si j'avais vécu toutes les éternités et gagné la conviction qu'à tout instant tu m'appartiens, c'est alors seulement que je te rejoindrais et vivrais toutes les éternités avec toi; — certes je n'aurais pas assez de patience pour être séparé de toi un seul instant sans brûler de désir, mais j'aurais assez de confiance pour rester calme à côté de toi.*

Ton Johannes.

⁂

Ma Cordélia !

A la porte attend un petit cabriolet qui pour moi est plus grand que le monde entier puisqu'il y a place pour deux; il est attelé d'une paire de chevaux sauvages et indociles, impatients comme mes passions, hardis comme mes pensées. Si tu le veux, je t'enlève, ma Cordélia! Un mot de toi sera pour moi l'ordre qui lâchera les guides et l'envie de la fuite. Je t'enlève-

rai, non pas de quelques hommes pour en rejoindre d'autres, mais en dehors du monde; — les chevaux se cabrent et la voiture se penche en arrière; les chevaux à la verticale, presque au-dessus de nos têtes, nous enfilons le ciel à travers les nuages; les oreilles nous tintent, est-ce nous qui restons immobiles et le monde qui tourne, ou est-ce notre envolée aventureuse? As-tu le vertige, ma Cordélia, tiens-toi ferme à moi qui ne l'aurai pas. On n'aura jamais de vertige spirituel si l'on ne pense qu'à une seule chose, et moi, je ne pense qu'à toi — ni de vertige physique, si l'on ne fixe le regard que sur un seul objet, et moi, je ne regarde que toi. Tiens ferme; même si le monde périssait, même si notre léger cabriolet disparaissait sous nous, serrés dans les bras l'un de l'autre, nous planerions quand même dans l'harmonie des sphères.

Ton JOHANNES.

*
**

C'en est presque trop. Mon valet a attendu six heures et moi-même deux dans la pluie et le vent, seulement afin de guetter la chère petite Charlotte Hahn. Tous les mercredis entre deux et cinq elle va d'habitude voir une vieille tante à elle, et justement aujourd'hui, où je souhaitais tant la rencontrer, elle ne vient pas. Et pourquoi ce souhait? Parce qu'elle sait m'imprimer un état d'âme tout à fait particulier. Je la salue, elle fait sa révérence d'une manière à la fois indescriptiblement terrestre et pourtant si sublime; elle reste presque immobile, comme si elle devait disparaître sous la terre, et pourtant son regard semble dire qu'elle est prête à monter au ciel. En la voyant mon âme devient solennelle, en même temps que pleine de désir. La jeune fille n'occupe d'ailleurs pas mes esprits, et, sauf ce salut, je ne demande rien, voulût-elle me l'offrir. Son salut me met en une bonne humeur dont je suis ensuite prodigue envers Cordélia. — Toutefois, je parie que, d'une façon ou d'une autre elle nous a filé sous le nez. Ce n'est pas seulement dans les comédies, mais dans la réalité aussi, qu'il est difficile de surveiller une jeune fille; il faut autant d'yeux que de doigts. Il y avait une fois une nymphe, Cardéa (289), qui s'appliquait à duper les hommes. Elle se tenait dans des contrées boisées, attirait ses amants dans la brousse la plus dense, et disparaissait. Elle voulut duper Janus aussi, mais c'est lui qui lui donna le change, grâce aux yeux qu'il avait derrière la tête.

*
**

Mes lettres ne manquent pas leur but. Elles développent son âme, sinon son érotisme. Des lettres, d'ailleurs, n'y peuvent servir, mais des billets. Plus l'érotisme fait de chemin, plus elles deviennent courtes, mais elles touchent avec plus de certitude au point érotique. Afin de ne pas la rendre sentimentale ou molle, l'ironie de son côté raidit les sentiments, et la rend en même temps avide de la nourriture qu'elle préfère. Les billets, au loin et vaguement, font deviner le bien suprême. Nos rap-

ports se rompront à l'instant où ce pressentiment commencera à naître dans son âme. Sous ma résistance, il prendra forme en elle, comme si c'était sa propre pensée, une impulsion de son propre cœur. Et c'est tout ce que je veux.

*
**

Ma Cordélia !

Il existe une petite famille ici à Copenhague, comprenant une veuve et ses trois filles. Deux d'entre elles apprennent aux Cuisines du Roi. Un après-midi au début de l'été, vers cinq heures, la porte du salon s'ouvre doucement et un regard scrutateur fait le tour de la pièce. Il n'y a personne sauf une jeune fille au piano. On entrebâille la porte pour prêter l'oreille sans être vu. Ce n'est pas une artiste qui joue — dans ce cas on aurait sans doute refermé la porte. Elle joue une mélodie suédoise dont les paroles parlent de la jeunesse et de la beauté trop brèves; elles raillent la jeunesse et la beauté d'une jeune fille et celle-ci raille les paroles. Qui a raison? La jeune fille ou les paroles? La musique est si douce, si triste, comme si la mélancolie était l'arbitre chargé de trancher le conflit. — Mais elle a tort cette mélancolie. Quoi de commun entre la jeunesse et ces réflexions? Entre le matin et le soir? Les touches vibrent et frémissent, les esprits sonores du piano surgissent en désordre et ne se comprennent pas mutuellement — ma Cordélia, pourquoi cette véhémence, dans quel but cette passion?

A quelle distance dans le temps un événement doit-il être éloigné pour qu'on s'en souvienne, et à quelle distance pour que le désir nostalgique du souvenir ne puisse plus l'atteindre? La plupart des gens ont des bornes à cet égard; ils ne peuvent pas se souvenir de ce qui leur est trop proche dans le temps, ni de ce qui leur est trop loin. Pour moi les bornes n'existent pas. Je recule de milliers d'années ce qui fut vécu hier, et je m'en souviens comme si c'était d'hier.

Ton JOHANNES.

*
**

Ma Cordélia !

J'ai un secret à te confier, mon amie intime. A qui pourrais-je le confier? A l'écho? Il le trahirait. Aux étoiles? Elles sont glaciales. Aux hommes? Ils ne le comprennent pas. Il n'y a que toi à qui j'ose le confier, car tu sais l'oublier. Il existe une jeune fille plus belle que le rêve de mon âme, plus pure que la lumière du soleil, plus profonde que la source de la mer, plus fière que le vol de l'aigle — il existe une jeune fille — oh! Penche ta tête vers mon oreille et vers ma voix, pour que mon secret puisse s'y faufiler — j'aime cette jeune fille plus que ma vie, car elle est ma vie; je l'aime plus que tous mes désirs, car elle est mon

seul désir; plus que toutes mes pensées, car elle est mon unique pensée; plus ardemment que le soleil aime les fleurs; plus intimement que le chagrin le secret de l'âme en peine; plus impatiemment que le sable brûlant du désert aime la pluie — je suis attaché à elle avec plus de tendresse que le regard de la mère à l'enfant, avec plus de confiance qu'une âme en prière; elle est plus inséparable de moi que la plante de sa racine.

Ta tête s'alourdit, devient pensive, elle s'affaisse sur la poitrine, la gorge se soulève pour la secourir — ma Cordélia! Tu m'as compris, exactement, à la lettre, sans perdre un mot! Dois-je tendre les cordes de mon oreille pour permettre à ta voix de m'en assurer? Un doute, serait-il possible? Garderas-tu ce secret? Oserai-je compter sur toi? On parle de gens (290) *qui par des crimes horribles se vouaient l'un l'autre au silence. A toi j'ai confié un secret qui est ma vie et la substance de ma vie; n'as-tu rien à me confier qui soit assez important, assez beau, assez chaste pour que des forces surnaturelles s'agitent si le secret en est trahi?*

Ton JOHANNES.

***

Ma Cordélia!

Le ciel est couvert — de sombres nuages chargés de pluie, comme des sourcils noirs, sillonnent son visage passionné, les arbres dans la forêt s'agitent, ballottés par des rêves troubles. Pour moi tu t'es égarée dans la forêt. Derrière chaque arbre je vois un être féminin qui te ressemble, mais quand je m'approche il se cache derrière un autre. Ne veux-tu pas te montrer à moi, te ramasser sur toi-même? Tout se brouille pour moi; chaque élément isolé de la forêt perd son contour, tout n'est qu'une mer de brouillards dans laquelle des êtres féminins, qui te ressemblent, paraissent et disparaissent. Ce n'est pas toi que je vois, tu t'engloutis toujours dans les vagues de la vision, et pourtant chaque image, dans laquelle je crois te voir, me rend déjà heureux. A quoi cela tient-il? — Est-ce à la riche unité de ta nature, ou à la pauvre complexité de la mienne? — T'aimer, n'est-ce pas aimer un monde?

Ton JOHANNES.

***

J'aurais vraiment beaucoup d'intérêt à reproduire exactement mes conversations avec Cordélia. Mais je vois bien que c'est impossible; car même si je réussissais à me souvenir de chaque parole échangée entre nous, il est naturellement impossible de rendre l'ambiance, qui au fond est le nerf de la conversation, les surprises reflétées par les exclamations, la passion, principe vital de la conversation. Naturellement, je ne me prépare pas pour ces entretiens, ce qui serait contraire au caractère même d'une conversation, surtout d'une conversation érotique. Seule-

ment, j'ai toujours *in mente* le contenu de mes lettres, de même que l'état d'âme créé chez elle par ces lettres est toujours présent à mon esprit. Certes, je n'irais jamais lui demander si elle les a lues. Il m'est d'ailleurs facile de m'en assurer. Je ne lui en parle jamais directement, mais je maintiens une communication secrète avec elles dans ma conversation, aussi bien pour renforcer quelque impression dans son âme, que pour la lui arracher et ainsi l'égarer. Elle peut alors relire la lettre et en avoir une autre impression, et ainsi de suite.

Elle a changé et elle continue à changer. Si je devais définir l'état de son âme, je dirais qu'actuellement il est de l'audace panthéiste. On le voit immédiatement dans son regard. Les espérances qui s'y reflètent sont audacieuses, presque téméraires, comme si ce regard à tout instant exigeait et pressentait l'extraordinaire. Comme un regard qui voit au delà de soi, celui-ci voit au delà de ce qui se montre immédiatement à lui et voit le merveilleux. Audacieux, presque téméraire, mais non pas par confiance en lui-même, c'est par conséquent un regard de rêve et de prière, non pas fier et impérieux. Elle cherche le merveilleux en dehors d'elle, elle le priera de se montrer, comme s'il n'était pas en son propre pouvoir de le faire surgir. Il faut empêcher cela, car autrement je prendrais trop tôt de la prépondérance sur elle. Elle me disait hier qu'il y avait quelque chose de royal dans ma nature. Peut-être se courbera-t-elle, mais il ne le faut pas, à aucun prix. Sans doute, ma chère Cordélia, y a-t-il quelque chose de royal dans ma nature, mais tu ne devines pas quel est le royaume sur lequel je règne. C'est celui des tempêtes des états d'âme. Comme Eole (291) je les tiens renfermées dans l'antre de ma personnalité, et j'en déchaîne tantôt une, tantôt une autre. La flatterie lui donnera le sentiment de sa dignité, la différence entre le mien et le tien sera gardée, et tout lui sera attribué. Mais il faut une grande prudence si on veut flatter. Il faut parfois se placer sur un piédestal très haut, mais de façon qu'il en reste un plus haut encore, parfois il faut faire très peu de cas de soi-même. Pour un but spirituel la meilleure voie est la première, pour un but érotique la seconde. — Me doit-elle quelque chose? Mais rien. Pourrais-je le souhaiter? Nullement. Je suis trop expert, j'ai trop de connaissance de l'érotisme pour une telle ineptie. Mais si elle avait réellement une dette envers moi, je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'elle l'oublie et pour endormir mes propres pensées à cet égard. Toute jeune fille par rapport au labyrinthe de son cœur est une Ariane, qui tient le fil grâce auquel on peut s'y retrouver, mais elle ne sait s'en servir elle-même.



Ma Cordélia !

Parle — je t'obéirai, ton désir est un ordre, ta prière une conjuration toute-puissante, et le plus léger de tes désirs est un bienfait pour moi; car je ne t'obéis pas comme un esprit esclave qui te serait extérieur. Ordonne et ta volonté sera faite et moi-même

avec elle; car je suis un désordre moral qui n'attend qu'un mot de toi.

Ton Johannes.

⁂

Ma Cordélia !

Tu sais que j'aime beaucoup parler avec moi-même. J'ai trouvé en moi l'être le plus intéressant que je sache. J'ai pu craindre parfois de manquer de matière pour ces conversations, mais c'est fini, car maintenant je t'ai. C'est donc de toi que je parle actuellement, de toi que je parlerai éternellement, de toi le plus intéressant des sujets avec le plus intéressant des hommes — Hélas! Car je ne suis qu'un homme intéressant, tandis que toi, tu es le sujet le plus intéressant.

Ton Johannes.

⁂

Ma Cordélia !

Tu trouves qu'il y a si peu de temps que je t'aime, tu sembles craindre presque que j'aie pu aimer avant. Il existe des manuscrits où l'œil perspicace flaire aussitôt un texte plus ancien qui peu à peu a été supplanté par des absurdités qui ne reposent sur rien. Celles-ci ayant été effacées à l'aide de corrosifs l'ancien texte apparaît, net et précis. C'est ainsi que mes yeux m'ont appris à me retrouver en moi-même, je laisse l'oubli effacer tout ce qui ne se rapporte pas à toi, et je découvre alors un texte primitif de très vieille date, divinement jeune, je découvre que mon amour pour toi est aussi vieux que moi-même.

Ton Johannes.

⁂

Ma Cordélia !

Comment un royaume divisé contre lui-même peut-il subsister (292)*? Comment pourrais-je subsister, puisque je suis en lutte avec moi-même? Au sujet de quoi? De toi, pour trouver quelque calme, si c'est possible, en pensant que je suis amoureux de toi. Mais comment trouverais-je ce calme? L'une des puissances en lutte désire toujours convaincre l'autre que c'est elle qui réellement ressent l'amour le plus profond et le plus sincère; l'instant d'après c'est l'autre qui le prétend. Je ne m'en soucierais pas beaucoup si la lutte avait lieu en dehors de moi, si par exemple quelqu'un osait être amoureux de toi ou osait ne pas l'être, car le crime serait le même; mais cette lutte intérieure me ronge, cette seule passion en sa dualité.*

Ton Johannes.



Petite pêcheuse, tu peux bien t'éclipser; cache-toi, si tu veux, parmi les arbres; ramasse ta charge, il te sied si bien de te courber, même à cet instant c'est avec une grâce naturelle que tu te courbes sous les broutilles que tu as rassemblées — une telle créature porter des charges pareilles! Comme une danseuse tu trahis la beauté de tes formes — la taille fine, la poitrine large, une stature florissante, c'est ce que tout commissaire au recrutement avouerait. Tu penses peut-être que ce n'est rien et que les grandes dames sont beaucoup plus belles; hélas, mon enfant! Tu ne connais pas toute la fausseté du monde. Mets-toi tranquillement en route avec ta charge, pénètre l'énorme forêt qui sans doute s'étend bien des lieues dans le pays, jusqu'aux limites des montagnes bleues. Tu n'es peut-être pas une vraie pêcheuse, mais une princesse ensorcelée; tu as ton service chez un gnome, et il est assez cruel pour te faire ramasser du bois dans la forêt. Les choses se passent ainsi dans les contes. Sinon, pourquoi t'enfonces-tu plus profondément dans la forêt? si tu étais réellement fille de pêcheur tu passerais devant moi, de l'autre côté de la route, afin de porter ton bois au village marin. — Suis tranquillement le souriant sentier serpentant entre les arbres, mon regard te trouvera; cherche-moi tranquillement, mon regard te suivra; tu ne peux pas m'émouvoir, je ne serai pas emporté par le désir, je suis paisiblement assis sur la balustrade et je fume mon cigare. — Une autre fois — peut-être — oui, ton regard est espiègle, lorsque tu te retournes ainsi à demi; ton pas léger appelle presque — oui, je le sais, je comprends où mène ce chemin — vers la solitude de la forêt, vers le murmure des arbres, vers le silence si varié. Regarde, même le ciel te favorise, il se cache derrière les nuages, il assombrit l'arrière-fond de la forêt, c'est comme s'il tirait les rideaux devant nous. — Adieu ma belle pêcheuse, adieu, merci pour ta faveur, ce fut un bel instant, un état d'âme, non pas assez fort pour me faire quitter ma place stable sur la balustrade, mais riche cependant d'émotion intérieure.



Quand Jacob eut débattu (293) avec Laban le prix de ses services et qu'il fut convenu que Laban devait mener paître les moutons blancs et comme prix de son travail recevoir toute bête tachetée et marquetée naissant dans son troupeau, il mit des baguettes vertes sous le regard des brebis dans les rigoles, dans les abreuvoirs. — C'est ainsi que je me place partout devant les yeux de Cordélia qui me voient continuellement. Cela lui fait l'effet d'une pure attention de ma part; mais moi je sais qu'à cause de cela son âme perd l'intérêt pour toute autre chose, qu'une concupiscence spirituelle se développe en elle et me voit partout.



Ma Cordélia!

Moi t'oublier! Mon amour est-il donc une œuvre de la mémoire? Même si le temps effaçait tout de ses ardoises, et la mémoire elle-même, nos rapports resteraient aussi vivants, je ne t'oublierais pas. Moi t'oublier! De quoi me souvenir alors? Car je me suis bien oublié moi-même pour me souvenir de toi; si je t'oubliais, je serais bien forcé de me ressouvenir de moi-même et, ce faisant, de me ressouvenir instantanément de toi. Moi t'oublier! Qu'arriverait-il alors? Une peinture antique (294) *montre Ariane qui saute de sa couche et cherche anxieusement une barque qui s'enfuit à pleines voiles. A côté d'elle il y a, sans corde à son arc, un Amour qui sèche ses yeux, et derrière elle une femme ailée et casquée qui, croit-on généralement, représente Némésis. Imagine-toi cette fresque, mais un peu modifiée. L'Amour sourit et bande son arc, et Némésis, à ton côté, ne reste pas inactive, elle aussi bande son arc. Sur ladite fresque on voit aussi un homme dans la barque, occupé à son travail. On suppose que c'est Thésée. Mais mon tableau est différent. Là il se trouve sur la poupe, plein de regrets ou, plutôt, sa folie l'a quitté, mais la barque l'emmène. Amour et Némésis visent tous les deux, une flèche vole de chaque arc, et on voit qu'ils touchent bien le but, on comprend que tous les deux frappent au même endroit de son cœur, signe que son amour fut la Némésis qui se vengea.*

Ton JOHANNES.

Ma Cordélia!

On dit de moi que je suis amoureux de moi-même. Cela ne m'étonne pas, car comment reconnaîtrait-on ma disposition à l'amour puisque je n'aime que toi, comment la devinerait-on, puisque je n'aime que toi. Je suis amoureux de moi-même, — pourquoi? parce que je suis épris de toi; car c'est toi que j'aime, toi seule et tout ce qui en vérité est à toi, et c'est ainsi que je m'aime moi-même, parce que mon moi t'appartient; si par conséquent je ne t'aimais plus, je cesserais de m'aimer moi-même. Ce qui aux regards profanes du monde est l'expression du plus grand égoïsme est donc à tes yeux initiés l'expression de la sympathie la plus pure, ce qui aux regards profanes du monde est l'expression de la conservation personnelle la plus prosaïque, est à tes yeux sanctifiés l'expression de l'anéantissement le plus enthousiaste de soi-même.

Ton JOHANNES.



Ma plus grande crainte était que toute l'évolution me prenne trop de temps. Mais je vois que Cordélia fait de grands pro-

grès, oui qu'il sera nécessaire de mettre tout en œuvre pour la bien tenir en haleine. Il ne faut surtout pas qu'elle s'affaiblisse trop tôt, c'est-à-dire avant l'heure, sinon l'heure sera passée pour elle.



Lorsqu'on aime on ne suit pas la grande route. Ce n'est que le mariage qui se trouve au milieu de la route royale. Lorsqu'on aime et qu'on vient de Nöddebo (295), on ne longe pas le lac d'Esrom, bien qu'au fond ce ne soit qu'un chemin de chasse; mais il est bien aplani et l'amour préfère préparer ses propres chemins. On s'enfonce dans les bois de Gribs-skov. Et en se promenant ainsi au bras l'un de l'autre, on se comprend, et ce qui avant était joie et peine confuses s'éclaircit. On ne se doute pas de la présence d'autrui. — Ce beau hêtre fut donc témoin de votre amour; sous sa couronne le premier aveu en fut fait. Tout était présent à votre mémoire: la première rencontre, la première fois où dans la danse vous vous êtes tendu la main, les adieux vers l'aube lorsque vous n'osiez encore rien avouer à vous-mêmes et encore moins le déclarer l'un à l'autre. — Comme il est beau d'écouter ces répertoires de souvenirs de l'amour. — Ils s'agenouillèrent sous l'arbre, ils se jurèrent une fidélité éternelle et scellèrent le pacte par le premier baiser. — Voilà des émotions fécondes à gaspiller sur Cordélia. — Ce hêtre fut donc témoin. Ah! oui, un arbre est bien le témoin qui convient, mais c'est trop peu. Vous pensez, il est vrai, que le ciel aussi fut témoin, mais le ciel, sans plus, est une idée très abstraite. Et c'est pourquoi il y en avait encore un. — Devrais-je me lever et leur divulguer ma présence? Non, car ils me connaissent peut-être, et alors c'est une partie perdue. Devrais-je me lever quand ils s'éloignent et leur faire comprendre que quelqu'un était présent? Non, c'est mal approprié. Rien ne doit rompre le silence sur leur secret — tant que je le veux ainsi. Ils sont en mon pouvoir, je peux les désunir quand je le veux. Je connais leur secret; — ce n'est que de lui ou d'elle que j'ai pu l'apprendre — d'elle-même? C'est impossible — donc de lui? — C'est affreux — bravo! Et pourtant cela frise presque la méchanceté. Enfin, nous verrons bien. Si je peux avoir d'elle une impression que je n'obtiendrais pas autrement, normalement, comme je le désire, tant pis, c'est tout ce qui me reste à faire.



Ma Cordélia!

Je suis pauvre — tu es ma richesse; sombre — tu es ma lumière; je ne possède rien, je n'ai besoin de rien. Et comment pourrais-je aussi posséder quelque chose? Car c'est bien une contradiction que de vouloir que celui qui ne se possède pas lui-même possède quelque chose. Je suis heureux comme un enfant, qui ne peut et ne doit rien posséder. Je ne possède rien,

car je n'appartiens qu'à toi; je n'existe pas, j'ai cessé d'exister afin d'être à toi.

Ton JOHANNES.

*
**

Ma Cordélia!

« Ma » Cordélia, — quelle signification attribuer à ce mot: « Ma »? Il ne désigne pas ce qui m'appartient, mais ce à quoi j'appartiens, ce qui embrasse toute ma nature pour autant qu'elle est à moi, pour autant que je lui appartiens. Mon Dieu n'est bien pas le Dieu qui m'appartient, mais bien le Dieu à qui j'appartiens, et c'est ainsi aussi quand je parle de: ma patrie, mon chez-moi, ma vocation, mon désir, mon espoir. S'il n'y avait pas eu auparavant d'immortalité, cette pensée que je suis à toi romprait bien le cours habituel de la nature.

Ton JOHANNES.

*
**

Ma Cordélia!

Ce que je suis? Le modeste narrateur qui suit tes triomphes; le danseur qui se courbe sous tes pas quand tu te lèves dans ta grâce légère; la branche sur laquelle tu te reposes un instant quand tu es lasse de voler; la voix de basse qui se soumet à la rêverie du soprano, pour la laisser monter encore plus haut — ce que je suis? Je suis la pesanteur terrestre qui t'attache à la terre. Alors, que suis-je? Corps, masse, terre, poussière et cendre — toi, ma Cordélia, tu es âme et esprit.

Ton JOHANNES.

*
**

Ma Cordélia!

L'Amour est tout, — c'est pourquoi toutes choses au fond ont cessé d'avoir de l'importance pour celui qui aime sauf par l'interprétation que leur donne l'amour. Si par exemple un fiancé était convaincu de porter de l'intérêt à une autre jeune fille qu'à sa fiancée, il ferait sans doute figure de criminel, et la fiancée se révolterait. Je sais que toi, au contraire, tu verrais un hommage dans un tel aveu; car tu sais bien quelle impossibilité ce serait pour moi d'en aimer une autre, c'est l'amour que je te porte qui jette un reflet sur toute la vie. Si donc je porte intérêt à une autre, ce n'est pas pour me convaincre que je l'aime, — ce qui serait éhonté — mais seulement pour toi; — puisque tu emplis toute mon âme, la vie

prend un autre aspect pour moi, elle devient un mythe à ton sujet.

Ton JOHANNES.



Ma Cordélia!

Mon amour me dévore et ne laisse que ma voix, cette voix qui, éprise de toi, te souffle partout à l'oreille que je t'aime. Oh! es-tu fatiguée d'entendre cette voix? Elle t'entoure partout; de mon âme riche, changeante et creusée par la réflexion j'enveloppe ton être pur et profond.

Ton JOHANNES.



Ma Cordélia!

On lit dans de vieux contes qu'un fleuve s'éprit d'une jeune fille. Mon âme aussi est un fleuve qui t'aime. Tantôt il est calme et laisse ton image se refléter en lui, profonde et tranquille, tantôt il s'imagine qu'il a capté ton image, et ses flots grondent pour t'empêcher de t'échapper, tantôt il ride à la surface et joue avec ton image, parfois il la perd, et alors ses flots se noircissent et désespèrent. Ainsi mon âme: un fleuve qui s'est épris de toi.

Ton JOHANNES.



Franchement! — même sans une imagination exceptionnellement vive on peut imaginer un équipage plus commode, plus confortable et surtout plus relevé; aller se promener dans une charrette de tourbier ne fait sensation qu'au figuré. — Mais, faute de mieux, on s'y risque. On se promène sur la grand'route, on monte, on fait une lieue, et rien n'arrive; deux lieues, tout marche bien et on se sent en confiance; de ce point de vue la contrée se présente même sous un jour meilleur qu'à l'ordinaire; on a atteint presque les trois lieues — mais qui aurait pu penser rencontrer à telle distance un Copenhaguois sur la grand'route? Et vous sentez bien que c'est un Copenhaguois, et non pas quelqu'un de la campagne; sa façon de regarder est toute particulière, si décidée, rien ne lui échappe, il vous juge et il y a un brin de moquerie dans son regard. Oui, ma chère petite, ta situation n'est pas du tout commode, assise, comme sur un plateau, sur ce véhicule tellement plat qu'il n'y a pas un creux pour les pieds. — Mais aussi c'est de votre faute, ma voiture est entièrement à votre disposition, j'ose vous offrir une place beaucoup moins gênante si ça ne

vous gêne pas d'être assise à mon côté. Mais si ça vous gêne je vous cède toute la voiture et je m'assieds moi-même sur le siège du cocher, heureux d'oser vous conduire à destination. — Le chapeau de paille n'empêche même pas assez un coup d'œil de côté; inutile de baisser votre tête, j'admire quand même le beau profil. — N'est-il pas vexant que le paysan me salue? Mais rien de plus normal qu'un paysan salue un monsieur distingué. — Et prenez garde, ce n'est pas tout, car voilà une auberge, oui, un relai, et un charretier de tourbe est bien trop dévot en son genre pour ne pas y casser la croûte (296). Maintenant je vais m'occuper de lui. J'ai des dons exceptionnels pour charmer les tourbiers. Oh! qu'il me soit permis de vous plaire à vous aussi. Il ne peut pas résister à mon offre, il l'accepte et son effet est également irrésistible. Mais mon valet peut le faire aussi bien que moi. — Maintenant il entre dans l'estaminet et vous restez seule à la remise sur la charrette. — Dieu sait quelle fille c'est? Serait-ce une petite bourgeoise, une fille de bedeau peut-être? Mais pour une fille de bedeau elle est vraiment exceptionnellement belle et habillée avec un goût rare. Ce bedeau doit avoir une vie aisée. Mais j'y pense, ce serait peut-être une petite demoiselle de pur sang qui, lasse de se promener en voiture, a voulu aller à pied jusqu'à la maison de campagne et en même temps s'essayer à une petite aventure. Très possible, ces choses-là arrivent. — Le tourbier ne sait rien, c'est un imbécile qui ne sait que boire. Mais oui, buvez tranquillement, petit père, on ne vous le refuse pas. — Mais qu'est-ce que je vois? C'est bien Mademoiselle Jespersen, ni plus ni moins, Hansine Jespersen, fille du négociant de Copenhague. Ah! mon Dieu! Nous nous connaissons. C'est elle que j'ai rencontrée une fois dans la Bredgade, elle passait en voiture, assise le dos aux chevaux et elle ne pouvait pas ouvrir la fenêtre; je mis mes lunettes et j'eus le plaisir de la suivre des yeux. Sa position la gênait beaucoup, il y avait trop de gens dans la voiture, elle ne pouvait pas bouger, et elle n'osait probablement pas alerter les autres. Sa position actuelle est pour le moins aussi gênante. Nous deux, nous sommes prédestinés l'un à l'autre, pas de doute. On dit que c'est une jeune fille romantique; elle est sûrement sortie de son propre chef. — Mais voilà mon valet avec le charretier de tourbe, il est complètement ivre. C'est affreux, quelle gent corrompue que ces tourbiers. Hélas, oui! Et pourtant, il y a des gens pires qu'eux. — Enfin, vous voilà dans de beaux draps, vous serez obligée de conduire vous-même, c'est tout à fait romantique. — Vous refusez mon offre, vous prétendez vous trouver très bien ainsi. Vous ne me trompez pas? Je sens bien combien vous êtes sournoise. Quand vous aurez fait un bout de chemin, vous sauterez de la voiture — la forêt abrite pas mal de cachettes. — Qu'on me selle mon cheval, je vous suivrai. — Enfin, je suis prêt, vous n'aurez pas à craindre d'agressions. — Mais ne vous effrayez donc pas tant, alors je ferai immédiatement demi-tour. Je ne voulais que vous inquiéter un peu et ainsi rehausser votre beauté naturelle. Car vous ne vous doutez pas que c'est moi qui ai saoulé le paysan, et je ne me suis pas permis de prononcer un mot qui puisse vous offenser. Tout

peut encore s'arranger pour le mieux; je saurai bien tourner toute l'affaire de manière à vous en faire rire. Je ne désire avec vous qu'un petit compte, — ne croyez jamais que je prenne une jeune fille par surprise. Je suis un ami de la liberté, et je ne me soucie pas du tout de ce que je n'obtiens pas librement. — « Vous comprendrez vous-même qu'il n'est pas possible de continuer votre voyage de cette manière-là. Je vais moi-même à la chasse, c'est pourquoi je suis à cheval. Mais ma voiture se trouve tout attelée à l'auberge. Si vous en donnez l'ordre elle vous rejoindra dans un instant, et vous conduira là où vous voulez. Malheureusement je ne peux pas avoir le plaisir de vous accompagner, car je suis lié par une promesse, et une promesse de chasse est sacro-sainte ». — Vous acceptez? — tout va être réglé sur le champ. — Voyez-vous, vous n'avez plus besoin d'être embarrassée si vous me revoyez un jour, ou tout au moins pas plus qu'il ne vous sied si bien. Vous pouvez vous amuser de toute l'histoire, riez un peu et pensez un peu à moi. C'est tout ce que je demande. On trouvera que c'est peu, mais ce peu me suffit. C'est le commencement, et je suis fort surtout dans les notions préliminaires.



Hier soir il y avait une petite réunion chez la tante. Je savais que Cordélia sortirait son tricot. J'y avais caché un petit billet. Elle le laissa tomber, s'émut, s'impatienta. Voilà comment il faut toujours se servir de la situation. On ne peut imaginer combien d'avantages on peut en tirer. Un billet, au fond insignifiant, lu dans ces circonstances, prend une importance extrême pour elle. Elle ne réussit pas à me parler; je m'étais arrangé à accompagner une dame qui retournait chez elle. Elle a donc dû attendre jusqu'à aujourd'hui. Cela est toujours bon pour enfoncer l'impression plus profondément encore dans son âme. En apparence c'est toujours moi qui ai l'air de lui faire une gentillesse; l'avantage pour moi est d'être installé partout dans ses pensées et de partout la surprendre.

L'amour possède vraiment sa dialectique propre. Il y avait une jeune fille dont je m'étais épris autrefois. L'été dernier je vis au théâtre à Dresde une actrice qui lui ressemblait à s'y tromper. Pour cette raison je désirai faire sa connaissance et j'y réussis, mais je me convainquis alors que la dissemblance était assez grande. Aujourd'hui j'ai rencontré une dame dans la rue qui me rappelait cette actrice-là. Cette histoire peut continuer à l'infini.

Partout mes pensées enveloppent Cordélia, je les envoie autour d'elle comme des anges. Comme Vénus en sa voiture est tirée par des colombes, elle est assise dans son char de triomphe et j'y attelle mes pensées comme des êtres ailés. Elle est heureuse et riche comme une enfant, toute puissante comme une déesse, et je marche près d'elle. Réellement, une jeune fille est et sera toujours le *venerabile* de la nature et de toute

l'existence. Personne ne le sait mieux que moi. Dommage seulement que cette splendeur soit de si brève durée. Elle me sourit, elle me salue, elle me fait signe, comme si elle était ma sœur. Un regard lui rappelle qu'elle est ma bien-aimée.

L'amour a beaucoup de positions. Cordélia fait de bons progrès. Assise sur mes genoux, son bras tendre et chaud jeté autour de mon cou, elle se repose sur ma poitrine sans que je sente un poids quelconque; ses formes douces me touchent à peine; sa taille ravissante, libre comme un nœud, m'enlace. Ses yeux se cachent sous ses paupières, sa gorge est d'un blanc éblouissant comme la neige et si lisse que mes yeux n'y peuvent pas trouver de repos, car ils glisseraient si la gorge ne palpitait pas. Pourquoi cette palpitation? Est-ce l'amour? Peut-être. Un pressentiment de lui, un rêve de lui, mais l'énergie lui manque encore. Elle m'embrasse avec prolixité, comme le nuage de la Transfiguration, libre comme une brise, doucement comme on étreint les fleurs; ses baisers sont fuyants comme ceux que le ciel donne à la mer, doux et tranquilles comme ceux que la rosée donne aux fleurs, solennels comme lorsque la mer caresse l'image de la lune.

J'appellerais sa passion présente une passion naïve. Mais le revirement effectué, lorsque je commencerai à me retirer tout de bon, elle mettra tout en œuvre pour me charmer réellement. Comme moyen il ne lui restera que l'érotisme lui-même, seulement celui-ci apparaîtra sur une échelle autrement vaste. Il sera une arme qu'elle brandira contre moi. Et voilà la passion réfléchie qui s'annoncera. Elle luttera à cause d'elle-même, parce qu'elle sait que je possède l'érotisme; elle luttera à cause d'elle-même afin de me vaincre. Elle aura même besoin d'une forme supérieure de l'érotisme. Ce que par mes stimulants je lui ai appris à soupçonner, ma froideur le lui fera alors comprendre, mais de façon qu'elle pensera le découvrir elle-même. A l'aide de cela elle voudra me prendre au dépourvu, elle croira me dépasser en hardiesse et par là m'avoir pris. Sa passion deviendra alors décidée, énergique, concluante, dialectique, son baiser total, son étreinte d'un élan irrésistible. — Elle cherchera la liberté chez moi et la trouvera d'autant meilleure que je l'enlacerai davantage. Les fiançailles se rompront, et après elle aura besoin d'un peu de repos, pour qu'aucune laideur ne se produise pas dans ce tumulte sauvage. Sa passion se recueillera encore une fois, et elle sera à moi.

Comme je le faisais déjà indirectement au temps de feu Edouard, je m'occupe à présent directement de sa lecture. Ce que je lui offre est, selon mon avis, la nourriture la meilleure: la mythologie et les contes. Mais là, comme partout, elle est libre, j'épie tous ses désirs, et s'il n'y en a pas je les introduis moi-même d'abord.

***

Lorsque pendant l'été les bonnes se préparent à aller à Dyrehaven, c'est en général un pauvre plaisir. Elles n'y vont qu'une

fois l'an et aussi en veulent-elles pour leur argent. Il leur faut un chapeau et un châle et elles se déparent de toutes les manières. La gaieté est sauvage, laide et lascive. Non, je préfère le parc de Fréderiksberg. Elles y viennent le dimanche après-midi, et moi aussi. Là tout est convenable et décent, et la gaieté même est moins bruyante et plus noble. D'ailleurs, les hommes qui n'ont pas de goût pour les bonnes y perdent plus qu'elles. Leurs bandes si variées constituent réellement la plus belle nilice que nous ayons au Danemark. Si j'étais roi — je sais bien ce que je ferais — ce ne serait pas des troupes de ligne que je ferais mes revues. Si j'étais l'un de nos 32 édiles je demanderais immédiatement l'institution d'un comité de salut public qui par ses connaissances en la matière, par ses conseils, ses exhortations et grâce à des récompenses appropriées, chercherait de toutes manières à encourager les bonnes à adopter des toilettes de goût et bien soignées. Pourquoi gaspiller tant de beauté pour la faire passer inaperçue à travers la vie? Qu'elle se présente une fois la semaine, tout au moins, sous la lumière qui la met en relief! Mais avant tout: du goût, de la mesure. Une bonne ne doit pas avoir l'air d'une dame, comme dit si bien *L'Ami de la Police*, mais les raisons de cette estimable feuille sont entièrement erronées. Si on osait ainsi envisager un épanouissement désirable de la classe des bonnes, ne serait-ce pas en retour utile aux demoiselles de chez nous? Ou est-ce trop hasardé de ma part d'entrevoir par cette voie un avenir pour le Danemark, avenir vraiment unique au monde? Et pourvu qu'il me soit permis à moi-même d'être contemporain de cette année sainte, on pourrait en bonne conscience employer la journée entière à flâner par rues et ruelles et se délecter de cet enchantement. Comme ma pensée se passionne et pousse loin, avec hardiesse et avec un tel patriotisme! Mais aussi je me trouve ici à Fréderiksberg où les bonnes viennent les dimanches après-midi, et moi aussi. — D'abord arrivent celles de la campagne, la main dans la main avec leurs bons amis, ou, suivant une autre formule, toutes les filles en tête, la main dans la main, et tous les gars derrière, ou suivant une autre formule, deux filles et un gars. Cette troupe constitue le cadre, ils restent ordinairement debout ou sont assis le long des arbres du grand carré devant le pavillon. Troupe saine et fraîche, seulement avec des contrastes de couleurs un peu trop accusés de peau et de costumes. Ensuite viennent s'y encadrer les filles de Jutland et de Fionie. Elles sont grandes, droites, un peu trop fortes, et leur mise un peu bariolée. Le comité aurait beaucoup à faire ici. Il ne manque non plus quelques représentants de la division de Bornholm: des cordons bleus qu'il ne fait pas bon approcher, ni dans la cuisine, ni à Fréderiksberg, — il y a quelque chose de fier et de repoussant en elles. C'est pourquoi leur présence, par le contraste, n'est pas sans effet, je ne voudrais pas qu'elles manquent ici, mais il est rare que je me commette avec elles. — Et voilà les troupes casse-cœur: les filles de Nyboder (297). Moins grandes, mais florissantes de stature, replètes, fines de peau, gaies, heureuses, lestes, bavardes, assez coquettes et, avant tout, nu-tête. Leur mise

peut, si vous voulez, se rapprocher de celle d'une dame, sauf sur deux points: pas de châle, mais un fichu, pas de chapeau, mais, tout au plus, une petite coiffe sémillante et, de préférence, nu-tête. — Tiens, bonjour, Marie; je vous rencontre ici? Il y a longtemps que je ne vous ai vue. Vous êtes bien toujours chez le Conseiller? — « Oui » — c'est sûrement une très bonne place? — « Oui » — mais vous venez toute seule par ici, personne pour vous accompagner... pas un bon ami, ou, peut-être n'a-t-il pas eu le temps aujourd'hui, ou l'attendez-vous? — comment, vous n'êtes pas fiancée? C'est pas possible. La plus belle fille de Copenhague, — en place chez Monsieur le Conseiller, une fille qui est une gloire et un modèle pour toutes ses collègues, une fille qui sait s'attifer si bien et... si magnifiquement. Quel joli mouchoir vous tenez là, — du plus fin linon-batiste... Et quoi, avec des broderies aux bords, je suis presque sûr qu'il a coûté 10 Marks... plus d'une dame distinguée n'en possède pas de pareil — des gants français — et un parapluie de soie... Et une telle fille ne serait pas fiancée... Mais c'est absurde. Si je ne me trompe pas beaucoup il y avait tout de même Jens qui tenait assez à vous, vous savez bien, Jens de chez le négociant au second étage... Voyez-vous, je tombais juste — mais pourquoi ne vous vous êtes pas fiancés, Jens était pourtant un beau gars, il avait une bonne place, et peut-être plus tard, par l'influence de Monsieur le négociant, il serait devenu agent de police ou chauffeur dans les machines, ce n'était pas un si mauvais parti... C'est sûrement de votre faute, vous avez été trop dure envers lui... — «Non, mais j'ai appris que Jens avait été fiancé déjà avec une jeune fille avec qui il ne se serait pas du tout bien conduit. » — ... Qu'est-ce que vous me dites, qui aurait cru que Jens fût un tel mauvais garçon... ah oui! ces gars de la Garde... ces gars de la Garde, il faut se méfier d'eux... Vous avez fort bien fait, une fille comme vous est bien trop bonne pour être le jouet de n'importe qui... Vous ferez sûrement un meilleur parti, je vous le garantis. — Comment va Mademoiselle Juliane? Il y a longtemps que je ne l'ai vue. Ma belle Marie pourrait peut-être m'obliger en me donnant un petit renseignement... quand on n'a pas été soi-même heureuse en amour, il n'y a pas de raison pour être indifférent vis-à-vis des autres... Il y a tant de gens ici... je n'ose pas vous en parler, j'ai peur que quelqu'un ne me guette. — Ecoutez un instant seulement, ma belle Marie... Voici l'endroit, dans cette allée ombragée où les arbres s'entrelacent pour nous cacher, ici où nous ne voyons personne et où nous n'entendons voix humaine, mais seulement un faible écho de la musique... ici j'oserai vous parler de mon secret... n'est-ce pas, si Jens n'avait été un mauvais sujet, tu te serais promenée ici avec lui, bras dessus bras dessous, tu aurais écouté la belle musique et joui toi-même d'une autre plus belle encore... mais pourquoi si émue, — oublie Jens... tu veux donc être injuste envers moi... c'est pour te rencontrer que je suis ici... pour te voir que je fréquentais la maison du Conseiller... Tu l'as remarqué?... chaque fois que je pouvais le faire, j'allais toujours à la porte de la cuisine... tu dois être à moi... les bans seront publiés en chaire... demain soir je

t'expliquerai tout... je monterai l'escalier de service, la porte à gauche, juste en face de la porte de cuisine... Au revoir, ma belle Marie... ne laisse soupçonner à personne que tu m'as vu ici, que je t'ai parlé, tu sais mon secret. — Elle est réellement délicieuse, on pourrait en tirer quelque chose. — Une fois que j'ai pris pied dans sa chambre, je publierai moi-même les bans en chaire. J'ai toujours essayé de perfectionner la belle αὐτόχεια (298) des Grecs et surtout de me passer d'un pasteur.



Si c'était possible j'aimerais bien être derrière Cordélia quand elle reçoit une lettre de moi. Il me serait alors facile de vérifier à quel point elle parvient à la comprendre du point de vue strictement érotique. Les lettres, après tout, sont et seront toujours un moyen hors de prix pour faire impression sur une jeune fille; les mots écrits ont souvent une influence beaucoup plus grande que le verbe vivant. Une lettre est une communication pleine de mystère; on commande la situation, on ne ressent pas la contrainte d'un tiers présent, et je crois qu'une jeune fille préfère être toute seule avec son idéal, à certaines heures tout au moins, à celles justement où l'idéal a le plus de force sur elle. Même si son idéal a trouvé son expression tant soit peu complète dans un objet précis et aimé, il y a pourtant des moments où l'idéal lui fait sentir l'effet de quelque chose d'excessif que ne connaît pas la réalité. Et elle a droit à ces grandes fêtes d'expiation; seulement il faut veiller à s'en servir correctement, pour qu'à son retour à la réalité elle n'en revienne pas épuisée, mais fortifiée. C'est à quoi aident les lettres qui font que, bien qu'invisible, on est spirituellement présent à ces instants saints de l'initiation, tandis que l'idée que le réel personnage est l'auteur de la lettre forme une transition naturelle et facile à la réalité.

Pourrais-je être jaloux de Cordélia? Mort et damnation, oui! Quoique en un autre sens, non! Car si — même vainqueur dans ma lutte contre un autre — je trouvais que sa nature en est troublée, ne reste pas ce que je souhaite — je renoncerais à elle.

Un vieux philosophe a dit que si on note exactement ce qui vous arrive dans la vie, on devient, sans s'en douter, philosophe. Depuis assez longtemps je fréquente la communauté des fiancés, et il faut tout de même que cela aboutisse à quelque chose. J'ai donc eu l'idée d'accumuler des matériaux pour un ouvrage intitulé: Contribution à la théorie du baiser, dédié à tous les tendres amoureux. Il est d'ailleurs curieux que rien n'existe encore à ce sujet. Et si j'y réussis, j'aurai par conséquent suppléé à un besoin longuement senti. Cette lacune dans la littérature serait-elle due au fait que les philosophes ne pensent pas à ces choses-là, ou est-ce qu'ils ne s'y entendent point? — Je suis déjà à même de donner quelques indications.

Un baiser complet veut que ce soient une jeune fille et un homme qui agissent. Un baiser entre hommes est de mauvais goût ou, ce qui est pire, il a une saveur désagréable. — Ensuite je pense qu'un baiser est plus proche de son idée quand c'est un homme qui le donne à la jeune fille qu'inversement. Là où avec les années une indifférence à cet égard s'est produite, le baiser a perdu son sens. C'est le cas du baiser conjugal d'intérieur avec lequel les époux, faute de serviette, s'essuyent réciproquement la bouche en disant: grand bien vous fasse (299)! Si la différence d'âge est très grande, aucune idée ne justifie le baiser. Je me rappelle une école provinciale de jeunes filles où celles de la dernière classe avaient dans leur terminologie l'expression: « Embrasser le Conseiller de justice », expression qui se reliait dans leur esprit à une idée rien moins qu'agréable. L'origine en était la suivante: la maîtresse de l'école avait un beau-frère habitant chez elle, il avait été Conseiller de justice, était âgé et prenait la liberté, en vertu de son âge, d'embrasser les jeunes filles. — Le baiser doit exprimer une passion précise. Quand un frère embrasse sa sœur jumelle, le baiser n'est pas un vrai baiser, pas plus qu'un baiser de fortune aux jeux de Noël ou un baiser dérobé. Un baiser est un acte symbolique, qui ne signifie rien si le sentiment qu'il doit marquer n'existe pas, et ce sentiment n'existe que dans des circonstances précises. — Si on désire s'essayer à classer les baisers, plusieurs principes se laissent concevoir. On peut les classer selon le bruit qu'ils produisent. Malheureusement la langue ne suffit pas à couvrir le terrain de mes observations à cet égard. Je crois que l'ensemble des langues du monde n'a pas un assortiment d'onomatopées suffisant pour marquer les différences que j'ai appris à connaître rien que dans la maison de mon oncle. Le baiser est tantôt bruyant comme un déclic, tantôt sifflant, il y en a qui claquent, qui tonnent, tantôt il est bien rempli, tantôt creux, tantôt de calicot, etc. etc. — On peut classer le baiser d'après son contact, le baiser tangent, ou le baiser en passant * et le baiser cohérent. — On peut les classer d'après leur durée brève ou longue. Mais le temps peut donner encore une autre classification qui est au fond la seule qui m'ait plu. On distingue alors entre le premier baiser et tous les autres. La qualité visée ici est incommensurable avec ce qui survient lors des autres classifications, elle est indifférente au son, à l'attouchement et au temps en général. Le premier baiser est cependant qualitativement différent de tous les autres. Il n'y a que peu de gens qui y réfléchissent, et ce serait grand dommage qu'il n'y eût pas quelqu'un au moins pour y penser.



Ma Cordélia!

Une bonne réponse est comme un doux baiser, dit Salomon (300). *Tu connais ma curiosité; on m'en fait presque un*

* *En passant:* En français dans le texte.

reproche. C'est parce qu'on ne comprend pas le sujet sur lequel je pose mes questions; car toi et toi seule tu le comprends, toi et toi seule tu sais donner une bonne réponse; car une bonne réponse est comme un doux baiser, dit Salomon.

Ton JOHANNES.

***

L'érotisme spirituel se distingue de l'érotisme physique. Jusqu'ici c'est surtout l'érotisme spirituel que j'ai essayé de développer chez Cordélia. Ma présence personnelle doit maintenant se transformer et ne plus être seulement un état d'âme d'accompagnement, elle doit être une tentation. J'ai continué ces jours-ci à m'y préparer en lisant le passage bien connu de Phèdre (301) qui traite de l'amour. Il a électrisé tout mon être, et c'est un superbe prélude. Que Platon s'est donc réellement entendu en érotisme!

***

Ma Cordélia!

Un latiniste (302) *dit d'un disciple attentif qu'il est suspendu aux lèvres du maître. Pour l'amour tout est image et, en retour, l'image est réalité. Ne suis-je pas un disciple assidu et attentif? Mais tu ne dis rien du tout.*

Ton JOHANNES.

***

Si quelqu'un d'autre que moi dirigeait ce développement, il serait sans doute trop malin pour se laisser manœuvrer. Si j'allais consulter parmi les fiancés quelqu'un de bien initié, il me dirait je suppose, en y mettant un beau tour d'audace érotique: C'est en vain que je cherche dans ces positions de l'amour la figure nodale où les amants causent ensemble de leur affection. Je lui répondrais: Tant mieux si tu la cherches en vain, car cette figure n'appartient pas du tout à l'extension réelle de l'érotisme, même pas si on y introduit ce qui est intéressant. L'amour est trop substantiel pour se suffire de bavardages, et les situations érotiques sont trop graves pour en être remplies. Elles sont silencieuses, calmes, elles ont des contours nettement tracés, et pourtant elles sont éloquentes comme la musique du colosse de Memnon (303). Eros gesticule, il ne parle pas ou, s'il le fait, il s'agit d'allusions mystérieuses, d'une musique imagée. Les situations érotiques sont toujours, ou plastiques ou picturales; mais si deux amants parlent ensemble de leur affection, ce n'est ni plastique ni pictural. Pourtant les fiancés sérieux commencent toujours par de tels palabres qui constitueront aussi plus tard le lien d'union de

leur ménage bavard. Mais ils seront également la cause initiale et la promesse du fait qu'il ne manquera pas à leur mariage la dot dont parle Ovide: *dos est uxoria lites* (304). — Aussi suffit-il, s'il faut qu'on parle, qu'il n'y en ait qu'un qui le fasse. C'est l'homme qui doit parler et, par conséquent, posséder quelques-unes des forces de la ceinture dont Vénus (305) se servait pour charmer: la conversation et la douce flatterie, ou pour mieux dire, l'insinuante flatterie. — Il ne s'ensuit nullement qu'Eros soit muet, ni qu'érotiquement il soit incorrect de faire de la conversation, mais que celle-ci doit elle-même être érotique et non pas se perdre dans des considérations édifiantes sur des perspectives d'avenir, etc., et aussi qu'elle doit au fond être considérée comme un repos de l'action érotique, comme un passe-temps, et non pas comme le bien suprême. Une telle conversation, une telle *confabulatio* (306) est en son essence tout à fait divine, et je ne me lasserai jamais de causer avec une jeune fille. Entendons-nous, je peux bien me lasser d'une jeune fille en particulier, mais jamais de causer avec une jeune fille. Ce serait pour moi une impossibilité aussi grande que de me lasser de respirer. Ce qui au fond est le propre d'une telle causerie est l'épanouissement végétatif de la conversation. Celle-ci reste peu élevée, sans objet véritable, le hasard la dirige — mais son nom à elle et celui de ses fruits est: mille-joies, ou pâquerettes.

⁂

Ma Cordélia!

« Ma » Cordélia — « ton » Johannes, ces mots enferment le pauvre contenu de mes lettres comme une parenthèse. As-tu remarqué que la distance entre les signes de cette parenthèse se rétrécit? Oh! ma Cordélia! Il est pourtant beau que plus le contenu s'amoindrit, plus la parenthèse gagne en signification.

Ton JOHANNES.

⁂

Ma Cordélia!

L'étreinte, est-elle une lutte?

Ton JOHANNES.

⁂

En général Cordélia garde le silence et j'y ai toujours été sensible. Elle a une nature féminine trop profonde pour vous fatiguer avec des hiatus, cette figure de rhétorique caractéristique surtout des femmes, et qui est inévitable quand l'homme, qui doit fournir la consonne d'appui précédente ou suivante, est de nature féminine aussi. Parfois, cependant, une brève

remarque trahit tout ce qu'elle a dans l'âme. Alors je lui prête la main. C'est comme si, derrière quelqu'un qui d'une main mal assurée esquisse quelques traits d'un dessin, se trouvait quelqu'un d'autre qui ne cesse d'en faire sortir quelque chose d'audacieux et d'arrondi. Elle-même en est surprise, mais on dirait que tout vient d'elle. C'est pourquoi je veille sur elle, sur toutes ses remarques fortuites, sur tout mot jeté au passage, et en les lui rendant j'en ai toujours fait quelque chose de plus significatif, dont elle connaît le sens tout en ne le connaissant pas.

Aujourd'hui nous étions à un dîner. Nous n'avions pas échangé une parole. En nous levant de table le domestique entra prévenir Cordélia qu'un messager désirait lui parler. C'était moi qui l'avais envoyé, porteur d'une lettre contenant des allusions à un propos que j'avais tenu à table. J'avais su l'emmêler dans la conversation générale de façon que Cordélia dut nécessairement l'entendre bien qu'assise loin de moi, et se méprendre sur le sens. Ma lettre était calculée là-dessus. Si je n'avais pas réussi à donner à la conversation à table le tour voulu, je me serais bien arrangé à être présent juste au moment où la lettre arrivait pour la confisquer. Elle rentra au salon et dut mentir un peu. Ce sont ces choses-là qui cimentent le mystère érotique, sans lequel elle ne pourrait pas suivre le chemin tracé pour elle.

*
**

Ma Cordélia !

Crois-tu que celui qui repose sa tête (307) *sur la Colline aux elfes en rêve voit l'image de la sylphide? Je ne le sais pas, mais je sais qu'en reposant ma tête sur ta poitrine sans fermer les yeux et en jetant un regard au-dessus, je vois le visage d'un ange. Crois-tu que celui qui appuie sa tête sur la colline aux elfes puisse rester tranquille? Je ne le crois pas, mais je sais qu'en penchant ma tête sur ton sein, celui-ci s'agite trop pour permettre au sommeil de descendre sur mes yeux.*

Ton JOHANNES.

*
**

Jacta est alea (308). C'est le moment ou jamais de le faire. J'étais aujourd'hui chez elle, tout ravi à la pensée d'une idée qui m'absorbait. Je n'avais ni yeux ni oreilles pour elle. L'idée en elle-même était intéressante et la captiva. Aussi c'eût été une faute d'engager la nouvelle opération en témoignant de la froideur en sa présence. Après mon départ, et lorsque la pensée ne l'occupera plus, elle découvrira sans difficulté que je n'étais pas le même qu'autrefois. Le fait que c'est dans sa solitude qu'elle découvre le changement rendra cette

découverte d'autant plus pénible pour elle, l'effet en sera plus lent mais d'autant plus pénétrant. Elle ne pourra pas tout de suite s'emporter, et quand viendra plus tard l'occasion, elle aura déjà combiné tant de choses qu'elle ne pourra tout exprimer d'un coup, et elle conservera toujours un résidu de doute. L'inquiétude augmentera, les lettres n'arriveront plus, l'aliment érotique sera diminué, l'amour sera raillé comme ridicule. Elle tiendra peut-être quelque temps encore, mais à la longue elle ne pourra pas le supporter. Elle voudra alors me charmer par les mêmes moyens que ceux dont je me suis servi contre elle, c'est-à-dire par l'érotisme.

Sur les ruptures de fiançailles toutes les fillettes sont de grands casuistes, et quoique dans les écoles, il n'y ait pas de cours là-dessus, elles savent toutes parfaitement, lorsque la question se pose, dans quels cas elles doivent avoir lieu. En somme, ce sujet devrait régulièrement être proposé aux examens de la dernière classe; et bien que d'ordinaire les dissertations qui viennent des écoles de jeunes filles soient très monotones, je suis sûr qu'ici la variété ne manquerait pas, puisque le problème lui-même offre un vaste champ à la sagacité d'une jeune fille. Et pourquoi ne pas donner à une jeune fille l'occasion de faire briller la sienne ? ou de montrer justement qu'elle est mûre — pour les fiançailles ? J'ai été autrefois mêlé à une situation qui m'intéressait beaucoup. Dans une famille où je venais parfois, un jour, les vieux étant sortis, les deux jeunes filles de la maison avaient réuni dans la matinée plusieurs amies pour prendre le café. Il y en avait huit en tout et toutes avaient entre seize et vingt ans. Elles ne s'attendaient probablement pas à une autre visite, et je pense que la domestique avait même reçu l'ordre de consigner la porte. J'entrai toutefois et j'eus bien l'impression d'une légère surprise. Dieu sait ce qui en somme fait l'objet de la discusssion entre huit jeunes filles dans une de ces réunions solennelles et synodales. On trouve parfois aussi des femmes mariées dans de telles réunions ; elles exposent alors de la théologie pastorale et s'occupent surtout de questions importantes : quand laisser aller seule une domestique au marché, est-il mieux d'avoir un compte chez le boucher ou de payer au comptant, est-il probable que la cuisinière ait un bon ami et comment se débarrasser de ce manège galant qui retarde la préparation des mets? — J'eus ma place dans cette belle bande. C'était au commencement du printemps et le soleil envoyait quelques rares rayons en message exprès de sa venue. Dans la pièce elle-même, tout était hivernal, et c'est justement pourquoi les rares rayons jouaient le beau rôle d'annonciateurs. Le café sur la table exhalait un doux parfum — et, enfin, les jeunes filles elles-mêmes étaient joyeuses, saines, florissantes et folâtres, car l'inquiétude s'était bientôt calmée et, après tout, qu'avaient-elles à craindre, ayant la force du nombre ? — Je réussis à attirer l'attention et la conversation sur les cas de rupture de fiançailles. Tandis que mes yeux s'égayaient en voltigeant d'une fleur à une autre dans ce cercle de jeunes filles

et en se reposant tantôt sur une beauté tantôt sur une autre, mes oreilles s'en donnaient à cœur-joie en écoutant la musique de leurs voix et en suivant attentivement, du profond de mon âme, ce qu'on disait. Une seule parole me suffisait souvent pour m'ouvrir une perspective sur le cœur de telle jeune fille et sur l'histoire de ce cœur. Que les voies de l'amour sont donc séduisantes et qu'il est intéressant de sonder jusqu'où une jeune fille en particulier peut aller! Je continuai à attiser le feu, l'esprit, les bons mots et une objectivité esthétique contribuaient à rendre le contact plus libre et, pourtant, la bienséance la plus stricte ne fut jamais outrepassée. Tandis que nous plaisantions ainsi dans les régions légères de la conversation un risque sommeillait, un seul mot eût suffi à jeter ces gentilles fillettes dans un embarras fatal. Ce mot était en mon pouvoir. Elles ne comprenaient pas ce risque, ne le soupçonnaient guère. Grâce au jeu facile de la conversation il fut tout le temps réprimé, exactement comme lorsque Schéhérazade recule la sentence de mort en continuant de conter. — Tantôt je menais la conversation vers les bornes de la mélancolie, tantôt je laissais libre jeu à la folâtrerie; tantôt je les tentais à une joute dialectique. Et quel sujet est bien plus riche dans tous les sens, au fur et à mesure qu'on l'envisage ? J'y introduisais continuellement de nouveaux thèmes. — Je racontai le cas d'une jeune fille que la cruauté des parents avait forcé à rompre ses fiançailles; ce malheureux conflit faillit leur tirer des larmes. — Je rapportai l'histoire d'un homme qui avait rompu ses fiançailles et donné deux raisons : la jeune fille était trop grande et, en lui faisant l'aveu de son amour il ne s'était pas jeté à genoux devant elle. Quand je lui objectais que ces raisons ne pouvaient vraiment pas me paraître suffisantes, il répondait qu'elles lui suffisaient justement pour obtenir ce qu'il voulait ; car personne n'y peut donner aucune réponse sensée. — Je soumis à la délibération de l'assemblée un cas très difficile : une jeune fille avait rompu parce qu'elle était convaincue qu'elle et son fiancé n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Le bien-aimé voulut la ramener à la raison en l'assurant de la force de son amour, mais elle répondit : ou bien nous sommes faits l'un pour l'autre, et une sympathie réelle existe, et alors tu reconnaîtras que nous ne nous convenons pas ; ou bien nous ne nous convenons pas, et tu reconnaîtras alors que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. C'était un vrai plaisir d'observer comment les jeunes filles se cassaient la tête pour comprendre ces propos mystérieux, et pourtant je remarquai fort bien qu'il y en avait une ou deux qui les comprenaient à merveille; car, en fait de rupture de fiançailles, toutes les jeunes filles sont des casuistes nées. — Oui, je crois vraiment qu'il me serait plus facile de disputer avec le Diable lui-même qu'avec une jeune fille sur les cas de rupture de fiançailles.

Aujourd'hui, j'étais chez elle. Tout de suite, aussi vite que la pensée, je détournai la conversation sur le sujet dont je l'avais entretenue hier, en tâchant à nouveau de la mettre en

extase. « Il y avait une remarque que j'avais voulu déjà faire hier; je n'y ai songé qu'après mon départ!» J'y réussis. Tant que je suis chez elle, elle trouve plaisir à m'entendre ; après mon départ, elle remarque sans doute qu'elle est dupée, que je suis changé. C'est ainsi qu'on s'en tire. C'est une méthode sournoise, mais très appropriée, comme toutes les méthodes indirectes. Elle s'explique bien que les choses dont je l'entretiens, puissent m'occuper, et même elles l'intéressent aussi sur le moment, et pourtant je la frustre du véritable érotisme.

Oderint, dum metuant (309), comme si la crainte et la haine étaient connexes, et la crainte et l'amour étrangers l'un à l'autre, comme si ce n'était pas la crainte qui rend l'amour intéressant ? Qu'est-ce donc notre amour pour la nature ? N'y entre-t-il pas un fond mystérieux d'angoisse et d'horreur parce que derrière sa belle harmonie on trouve de l'anarchie et un désordre effréné, derrière son assurance de la perfidie ? Mais c'est justement cette angoisse qui charme le plus, et de même en ce qui concerne l'amour lorsqu'il doit être intéressant. Derrière lui doit couver la profonde nuit, pleine d'angoisse, d'où éclosent les fleurs de l'amour. C'est ainsi que la *nymphea alba* (310), avec sa coupe, repose sur la surface des eaux, tandis que l'angoisse s'empare de la pensée qui veut se plonger dans les profondes ténèbres où elle a sa racine. J'ai remarqué qu'en m'écrivant elle m'appelle toujours: « mon », mais qu'elle n'a pas le courage de me le dire. Aujourd'hui je lui en fis la prière de façon aussi insinuante et chaudement érotique que possible. Elle commençait, mais un regard ironique, plus bref et plus rapide que le mot, suffit à l'en empêcher, en dépit de mes lèvres qui l'incitaient de tout leur pouvoir. C'est quelque chose de tout à fait normal.

Elle est à moi. Ce n'est pas pour le confier aux étoiles selon l'usage, et je ne vois vraiment pas en quoi cette nouvelle pourrait bien intéresser ces sphères lointaines. D'ailleurs je ne la confie à personne, pas même à Cordélia. Je réserve ce secret pour moi-même, et je me le chuchote intérieurement dans mes plus secrets entretiens avec moi-même. Sa tentative de résistance n'était que modérée, mais la puissance érotique qu'elle déploie est admirable. Que cet acharnement passionné la rend intéressante, qu'elle est grande, d'une grandeur presque surnaturelle ! Et avec quelle facilité elle sait se dérober, avec quelle adresse elle sait s'insinuer partout où elle découvre un point faible. Elle met tout en train ; mais dans ce concert des éléments je me trouve juste dans mon élément. Et pourtant, même dans cette agitation elle n'est nullement laide, ni déchirée par les émotions ou par les mobiles. Elle reste toujours une anadyomène (311), sauf qu'elle ne surgit pas dans une grâce naïve ou un calme non prévenu, mais sous l'impulsion forte de l'amour, tout en étant harmonie et équilibre. Erotiquement elle est tout armée pour la lutte; elle y emploie les flèches des yeux, le froncement des sourcils, le front plein de mystère, l'éloquence de la gorge, les séductions fatales du sein,

les supplications des lèvres, le sourire de ses joues, l'aspiration douce de tout son être. Il y a en elle la force, l'énergie d'une Valkyrie, mais cette plénitude de force érotique se tempère à son tour d'une certaine langueur tendre qui est comme exhalée sur elle. — Il ne faut pas qu'elle soit trop longtemps maintenue sur ce sommet, où seules l'angoisse et l'inquiétude peuvent la tenir debout et l'empêcher de s'effondrer. En face d'émotions si intenses elle sentira vite que l'état où la placent les fiançailles est trop étroit, trop gênant. C'est elle-même qui exercera la tentation qui m'entraînera à franchir les limites du général, et c'est ainsi qu'elle en prendra conscience, ce qui pour moi est l'essentiel.

Plusieurs de ses propos trahissent maintenant qu'elle en a assez de nos fiançailles. Ils ne m'échappent pas mais, dans mes explorations de son âme, ils m'aident à me fournir des renseignements utiles, ils sont les bouts de fil qui me serviront, dans mes projets, à resserrer les mailles autour d'elle.



Ma Cordélia !

Tu te plains de nos fiançailles, tu es d'avis que notre amour n'a pas besoin d'un lien extérieur, il n'est qu'une entrave. J'y reconnais d'emblée mon excellente Cordélia! Sincèrement, je t'admire. Notre union extérieure n'est en fait qu'une séparation. Il y a encore une cloison mitoyenne qui nous sépare comme Pyrame et Thisbé (312) : *la connivence gênante des autres. La liberté ne se trouve que dans la contradiction. L'amour n'a son importance que lorsque aucun tiers ne s'en doute, et c'est alors seulement que l'amour trouve son bonheur, quand tous les tiers pensent que les amants se haïssent l'un l'autre.*

Ton JOHANNES.



Bientôt nos fiançailles vont se rompre. C'est elle-même qui dénouera ce lien afin, si possible, par là de me charmer encore plus, comme les boucles au vent charment plus que les cheveux coiffés. Si la rupture venait de moi, je manquerais le spectacle si séduisant de ce saut érotique périlleux, critère sûr de sa hardiesse d'âme. C'est pour moi l'essentiel. En outre, pareil événement entraînerait pour moi beaucoup de suites désagréables de la part d'autrui. Bien qu'à tort, je serais mal vu, haï, abhorré; car quelle aubaine ne serait-ce pour beaucoup ? Mainte petite demoiselle serait bien toujours assez contente, à défaut d'être fiancée, d'avoir failli l'être. C'est tout de même mieux que rien, quoique, sincèrement selon mon avis, très peu, car après s'être poussée en avant pour s'assurer une place sur la liste des expectants, l'expectance s'évanouira jus-

tement, et plus on avance sur la liste, plus on se pousse en avant, moins les chances s'affermissent. Car en amour le principe de l'ancienneté ne compte pas pour l'avancement et la promotion. De plus, de telles petites demoiselles s'ennuient de rester dans le *statu quo*, elles ont besoin d'un événement qui remue leur vie. Mais rien n'égale alors celui d'un amour malheureux, surtout si par dessus le marché on peut prendre toute l'affaire à la légère. On fait accroire alors à soi-même et à son prochain qu'on est parmi les victimes, et puisqu'on n'est pas qualifiée pour être admise dans un refuge de filles repenties, on se loge à côté chez les pleurnicheurs. Et on se met donc en devoir de me haïr. A elles s'adjoint encore un bataillon de celles qui ont été dupées à fond, à demi ou aux trois quarts. Sous ce rapport on en trouve de beaucoup de degrés, de celles qui peuvent se prévaloir d'une alliance au doigt à celles qui ne s'appuient que sur un serrement de main dans une contredanse. Cette nouvelle douleur rouvre leurs blessures. J'accepte leur haine comme une gratification supplémentaire. Mais toutes ces porteuses de haine sont naturellement autant de postulantes secrètes à mon pauvre cœur. Un roi sans royaume est une figure ridicule, mais une guerre entre prétendants à la succession dans un royaume sans territoire l'emporte sur tous les ridicules. Le beau sexe devrait vraiment m'aimer ainsi et me ménager comme un mont-de-piété. Un fiancé authentique, lui, ne peut s'occuper que d'une seule, mais dans une éventualité aussi compliquée on peut bien se charger, c'est-à-dire plus ou moins, d'autant qu'on veut. Je serai dispensé de toutes ces tracasseries péremptoires et j'aurai de plus l'avantage de pouvoir ouvertement jouer un rôle tout nouveau. Les jeunes filles me plaindront, auront de la pitié et des soupirs pour moi, j'adopterai la même tonalité exacte, et voilà encore une façon d'en racoler.

Que c'est curieux, j'aperçois hélas que j'aurai moi-même le signe dénonciateur qu'Horace (313) souhaite à toutes jeunes filles infidèles : une dent noire, et pour comble, une incisive. Comme on peut être superstitieux! Cette dent me trouble assez, je n'aime pas beaucoup qu'on y fasse allusion, c'est une de mes faiblesses. Tandis qu'autrement je suis armé de pied en cap, le plus grand imbécile, en touchant à cette dent, peut me porter des coups beaucoup plus profonds qu'il ne croit. Je fais en vain tout ce que je peux pour la blanchir, et je dis comme Palnatoke (314) :

Jeg gnider den ved Dag, ved Nat,
Men ei jeg sletter ud den sorte Skygge.

Que la vie donc est remplie de mystères. Une petite chose peut me troubler plus que l'attaque la plus dangereuse, que la situation la plus pénible. Je veux me la faire arracher, mais c'est altérer mon organe et sa puissance. Et pourtant, je le ferai et la ferai remplacer par une fausse ; car elle sera bien fausse pour le monde, mais la dent noire est fausse pour moi.

Cordélia s'offusque des fiançailles — voilà qui est excellent! Le mariage sera toujours une institution respectable, malgré l'ennui de jouir, dès ses premiers jours de jeunesse, d'une partie de la respectabilité qui est l'apanage de la vieillesse. Les fiançailles par contre sont d'invention vraiment humaine et, en conséquence, tellement importantes et ridicules qu'une jeune fille, dans le tourbillonnement de la passion, passe outre, tout en ayant conscience de cette importance et en sentant l'énergie de son âme circuler par tout son être comme un sang supérieur. Ce qui importe maintenant est de la diriger de sorte que dans son envol hardi, elle perde de vue le mariage et, d'une manière générale, le sol ferme de la réalité, que son âme, dans sa fierté autant que dans sa crainte de me perdre, anéantisse cette forme humaine imparfaite, afin de se hâter vers quelque chose de supérieur à ce qui est commun au genre humain. D'ailleurs, je n'ai rien à craindre à cet égard, car elle plane déjà au-dessus de la vie avec une telle légèreté que la réalité est déjà perdue de vue en grande partie. En outre, je suis continuellement présent à bord avec elle, et je peux toujours déployer les voiles.

La femme, éternellement riche de nature, est une source intarissable pour mes réflexions, pour mes observations. Celui qui n'éprouve pas le besoin de ce genre d'études peut bien s'enorgueillir d'être ce qu'il voudra dans ce monde, sauf d'une chose : il n'est pas un esthéticien. La splendeur, le divin de l'esthétique est justement de ne s'attacher qu'à ce qui est beau ; pour le fond elle n'a à s'occuper que des belles lettres et du beau sexe. Je peux me réjouir et réjouir mon cœur en imaginant le soleil de la féminité rayonnant dans sa plénitude infinie, s'éparpillant en une tour de Babel, où chacune en particulier possède une petite parcelle de la richesse entière de la féminité, mais de sorte qu'elle en fait le centre harmonieux du reste de son être. En ce sens la beauté féminine est divisible à l'infini. Mais chaque parcelle de beauté doit être mesurée dans son harmonie, sinon un effet troublant en résulterait et on arriverait à la conclusion que la nature n'a pas réalisé tout ce qu'elle avait en vue en s'occupant de telle jeune fille. Mes yeux ne se lassent jamais d'effleurer du regard ces richesses externes, ces émanations propagées par la beauté féminine. Chaque élément en particulier en possède une petite parcelle, tout en étant complet en soi-même, heureux, joyeux, beau. Chacune a le sien : le gai sourire ; le regard espiègle ; les yeux brûlants de désir ; la tête boudeuse ; l'esprit folâtre ; la douce mélancolie ; l'intuition profonde ; l'humeur sombre et fatidique ; la nostalgie terrestre ; les émotions non avouées ; les sourcils qui parlent ; les lèvres interrogatives ; le front plein de mystère ; les boucles séduisantes ; les cils qui cachent le regard; la fierté divine ; la chasteté terrestre ; la pureté angélique ; la rougeur insondable ; les pas légers ; le balancement gracieux ; la tenue langoureuse ; la rêverie pleine d'impatience ; les soupirs inexpliqués ; la taille svelte; les formes douces ; la gorge opulente ; les hanches bien cambrées; le petit

pied ; la main mignonne. — Chacune a le sien, et l'une a ce que l'autre ne possède pas. Et quand j'ai vu et revu, contemplé et contemplé encore les richesses de ce monde, quand j'ai souri, soupiré, flatté, menacé, désiré, tenté, ri, pleuré, espéré, gagné, perdu — je ferme l'éventail, et ce qui était épars se rassemble en une seule chose, les parties se rassemblent en un ensemble. Mon âme alors se réjouit, mon cœur se met à battre et la passion s'enflamme. C'est cette jeune fille-là, la seule dans le monde entier, qui doit être à moi et qui le sera. Que Dieu garde le ciel, si moi je peux garder celle-là. Je sais bien que ce que je choisis est si grand que le ciel même ne trouvera pas son compte dans ce partage, car que restera-t-il pour le ciel si je la garde pour moi ? Les croyants — ces bons musulmans — seraient déçus d'étreindre dans leur Paradis des ombres blêmes et dénuées de force, car ils n'y trouveraient pas des cœurs ardents, puisque l'ardeur de tous les cœurs serait concentrée en elle; inconsolables, ils désespéreraient en ne trouvant que des lèvres pâles, des yeux éteints, des gorges insensibles et des serrements de main dénués de conviction, car toute la rougeur des lèvres et le feu du regard et l'inquiétude de la gorge et la promesse des mains et le pressentiment des soupirs et la sanction des baisers et le frisson du contact et la passion de l'étreinte — tout — tout serait réuni en elle, qui me prodiguerait tout ce qui aurait suffi à tout un monde ici-bas et là-haut. Telles sont les pensées que j'ai eues souvent dans cette matière, mais chaque fois que j'y pense ainsi, je m'échauffe, parce que je me l'imagine ardente. Bien qu'en général l'ardeur passe pour un bon signe, il ne s'ensuit cependant pas qu'on attribuera à ma manière de voir le prédicat honorable de solide. Aussi, pour faire diversion, je veux maintenant, moi-même froid, l'imaginer froide. J'essaierai de penser la femme sous une catégorie, mais sous laquelle ? sous celle de l'apparence (315). Mais il ne faut pas l'entendre en mauvaise part, comme si, destinée pour moi, elle l'était en même temps à un autre. Ici, comme dans tout raisonnement abstrait, il ne faut tenir aucun compte de l'expérience, car celle-ci, dans le cas présent, serait pour ou contre moi d'assez curieuse façon. Ici comme partout ailleurs l'expérience est une personne étrange, car elle a ceci de particulier d'être toujours pour, aussi bien que contre. La femme est donc apparence. Mais ici encore il ne faut pas se laisser troubler par la leçon de l'expérience, qui veut qu'on ne rencontre que rarement une femme qui soit vraiment apparence, car il y en a généralement un très grand nombre qui ne sont rien du tout, ni pour elles-mêmes, ni pour d'autres. D'ailleurs, ce destin, elles le partagent avec toute la nature et, en somme, avec tout ce qui est féminin. Toute la nature n'est ainsi qu'apparence, non pas au sens téléologique où un de ses éléments particuliers le serait pour un autre élément particulier, mais toute la nature est apparence — pour l'esprit. Et la même chose en ce qui concerne les éléments particuliers. La vie de la plante, par exemple, déploie tout naïvement ses grâces cachées et n'est qu'apparence. De même une énigme, une charade, un secret, une voyelle, etc. ne sont que des apparences.

C'est ce qui explique aussi que Dieu en créant Eve ait fait choir un sommeil profond sur Adam ; car la femme est le rêve de l'homme. Cette histoire nous apprend d'une autre manière aussi que la femme est apparence. Car il y est dit que Jahvé ôta à l'homme une de ses côtes. Eût-il par exemple ôté une partie du cerveau de l'homme, la femme eût bien continué à être apparence, mais le but de Jahvé n'était pas d'en faire une chimère. Elle devint chair et sang, et en raison de cela elle tomba justement sous la détermination de la nature, qui est essentiellement apparence. Elle ne s'éveille qu'au contact de l'amour, et avant ce temps elle n'est que rêve. Mais dans cette existence de rêve, on peut distinguer deux stades : d'abord l'amour rêve d'elle, puis elle rêve de l'amour.

En tant qu'apparence la femme est marquée par la virginité pure. Car la virginité est une existence qui, en tant qu'existence pour soi, est au fond une abstraction et ne se révèle qu'en apparence. Abstraction aussi, l'innocence féminine, et c'est pourquoi on peut dire que la femme dans cet état est invisible. Il n'y avait d'ailleurs pas, comme on le sait, d'image de Vesta (316), la déesse qui notamment représenta la vraie virginité. Car cette existence est esthétiquement jalouse d'elle-même, comme Jahvé (317) l'était éthiquement, et ne veut pas qu'il existe une image d'elle ni même une représentation quelconque. Il y a là une contradiction; ce qui est apparence n'existe pas et ne devient visible qu'en devenant apparent. Logiquement cette contradiction est tout à fait dans l'ordre, et celui qui sait penser logiquement n'en sera pas gêné, mais s'en réjouira. Par contre, un esprit illogique s'imaginera que ce qui est apparence existe au sens fini, comme on peut le dire d'une chose particulière qui existe pour moi.

Cette existence de la femme (existence en dit déjà trop, car elle n'existe pas « ex » elle-même) est correctement exprimée par le mot : grâce, qui rappelle la vie végétative ; elle ressemble à une fleur, comme les poètes aiment à le dire, et même la spiritualité a en elle un caractère végétatif. Elle se trouve tout à fait sous la détermination de la nature et n'est, par conséquent, qu'esthétiquement libre. En un sens plus profond elle ne devient libre que par l'homme, et c'est pourquoi l'homme demande sa main et on dit qu'il la délivre (318). S'il ne se trompe pas d'adresse on ne saurait pas parler d'un choix. Certes, la femme choisit, mais si son choix était le résultat de longues réflexions, il ne serait pas féminin. Et c'est pourquoi il est déshonorant d'être éconduit, parce que l'homme en question s'est surestimé, il a voulu délivrer une femme sans en être capable. — Une profonde ironie s'y révèle. L'apparence prend l'aspect d'être ce qui prédomine : l'homme demande, la femme choisit. D'après le concept qu'on se fait d'eux, la femme est la vaincue, l'homme le vainqueur et, cependant, le vainqueur s'incline devant ce qui a été vaincu; et c'est même tout naturel et il n'appartient qu'à la grossièreté, à la stupidité et à l'insuffisance du sens érotique de ne pas tenir compte de ce qui résulte ainsi du contexte. On trouve aussi une raison plus profonde de cela. Car la femme est substance, l'homme est réflexion. C'est pourquoi elle ne choisit pas sans plus, mais

l'homme demande, elle choisit. Mais l'homme en demandant ne fait que poser une question, et le choix qu'elle fait n'y est en fait qu'une réponse. En un sens, l'homme est plus que la femme, en un autre, infiniment moins.

Cette apparence est la pure virginité. Si elle essaie de se mettre elle-même en rapport avec une autre existence, qui est existence pour elle, le contraste apparaîtra dans la pruderie absolue, mais ce contraste montre en outre que la véritable existence de la femme est apparence. Le contraste diamétralement opposé à l'abandon absolu de soi-même est la pruderie absolue, qui en sens inverse est invisible, comme l'abstraction, contre laquelle tout se casse, sans qu'elle-même prenne vie. La féminité assume alors le caractère de la cruauté abstraite, qui est le sommet caricatural de la vraie pruderie virginale. Un homme ne peut jamais être aussi cruel qu'une femme. Les mythologies, les contes, les légendes le confirmeront si on les consulte. S'il faut donner un exemple d'un principe naturel qui ne connaît pas de limites à sa rigueur impitoyable, on le trouvera dans un être virginal. On frémit en lisant l'histoire d'une jeune fille qui froidement laisse ses prétendants risquer leur vie, comme il est dit si souvent dans toutes les légendes populaires. Un Barbe-Bleue tue la nuit même de ses noces toutes les jeunes filles qu'il a aimées, mais il ne prend pas plaisir à les tuer, au contraire, le plaisir a été pris d'avance, ce qui constitue la manifestation matérielle : ce n'est pas une cruauté pour la cruauté. Un Don Juan les séduit et les lâche, mais tout son plaisir est de les séduire et non pas de les lâcher ; il ne s'agit donc pas du tout de cette cruauté abstraite.

Plus j'y réfléchis plus je m'aperçois de la complète harmonie qui existe entre ma pratique et ma théorie. Car dans ma pratique j'ai toujours eu la conviction qu'essentiellement la femme n'est qu'apparence. C'est pourquoi à cet égard l'instant a une importance capitale, car une apparence est toujours son affaire. Un temps plus ou moins long peut s'écouler avant que l'instant arrive, mais, aussitôt arrivé, ce qui primitivement était apparence affecte une existence relative, et du même coup tout est fini. Je sais bien que les maris disent parfois qu'en un autre sens aussi la femme est apparence : elle est tout pour eux pendant toute la vie. Enfin, il faut le leur pardonner à ces maris, car au fond n'est-ce pas quelque chose qu'ils désirent se faire accroire l'un à l'autre? Dans ce monde, toute profession a généralement certaines coutumes conventionnelles et surtout certains mensonges de convention, parmi lesquels il faut compter cette grosse bourde. S'entendre à l'instant n'est pas une chose aisée, et celui qui y échoue aura naturellement un tel ennui à traîner avec lui pendant toute la vie. L'instant est tout et, dans l'instant, la femme est tout, — mais les conséquences dépassent mon intelligence. Entre autres celle aussi d'avoir des enfants. Enfin, je me crois un penseur assez logique, mais même fou, je ne serais pas homme à penser cette conséquence-là, je ne la comprends pas du tout, il y faut un mari.

Hier, Cordélia et moi avons été voir une famille à la cam-

pagne. On est surtout resté au jardin où on passait le temps à toutes sortes d'exercices physiques, entre autres à jouer aux grâces. Je profitai de l'occasion où un partenaire de Cordélia l'avait quittée pour le remplacer. Quels charmes elle déployait, l'effort embellissant du jeu la rendait plus séduisante encore ! Quelle harmonie pleine de grâce dans les mouvements si inconséquents ! Quelle légèreté, — on dirait qu'elle dansait sur les prés ! Malgré l'absence de toute résistance — quelle vigueur à s'y méprendre, jusqu'à ce que l'équilibre explique tout, un dithyrambe dans l'attitude, et quelle provocation dans son regard ! Le jeu même avait un intérêt naturel pour moi, mais Cordélia n'y semblait pas prêter attention. Une allusion que je fis à l'une des personnes présentes sur le bel usage d'échanger des anneaux tomba comme un éclair dans son âme. Dès ce moment une lumière spéciale illumina toute la situation, l'imprégnant d'une signification plus profonde, et une énergie accrue échauffa Cordélia. Je retins les deux anneaux sur ma baguette, m'arrêtai un instant et échangeai quelques mots avec les gens qui nous entouraient. Elle comprit cette pause. Je lui relançai les anneaux. Peu après elle les saisit tous deux sur sa baguette. Comme par inadvertance elle les jeta d'un coup verticalement en l'air, et il me fut naturellement impossible de les rattraper. Elle accompagna ce jet d'un regard plein d'une audace inouïe. On raconte qu'un soldat français qui faisait la campagne de Russie fut amputé d'une jambe gangrenée. A l'instant même où cette opération pénible fut terminée, il saisit la jambe par le pied et la jeta en l'air en s'écriant : Vive l'Empereur ! * Ce fut avec un même regard qu'elle aussi, plus belle que jamais, lança les deux anneaux en l'air, en disant tout bas : Vive l'amour! Je jugeai cependant imprudent de la laisser s'emballer dans cette disposition et de la laisser seule en présence d'elle, de peur de la fatigue qui si souvent en résulte. Je restai donc tout calme et, grâce à la présence des autres, je la forçai à continuer le jeu comme si je n'avais rien remarqué. Une telle conduite ne peut qu'accroître son élasticité.

Si de nos jours on pouvait espérer trouver un peu de sympathie pour ces sortes d'enquêtes, j'offrirais un prix pour la meilleure réponse à la question suivante : au point de vue esthétique, qui est la plus pudique, une jeune fille ou une jeune femme, celle qui ne sait pas ou celle qui sait, et à laquelle des deux peut-on accorder le plus de liberté ? Mais ces questions-là ne préoccupent pas notre époque sérieuse. Une telle enquête aurait attiré l'attention générale en Grèce, tout l'Etat serait entré en branle et surtout les jeunes filles et les jeunes femmes. On ne le croirait pas de nos jours, mais on ne croirait pas non plus l'histoire de la querelle (319) bien connue entre deux jeunes filles grecques et l'enquête fort scrupuleuse à laquelle elle donna lieu ; car en Grèce on ne traitait pas ces problèmes à la légère ; et pourtant tout le monde sait que Vénus porte

---

* *Vive l'Empereur:* En français dans le texte.

un surnom en raison de cette querelle et que l'image de Vénus qui l'a immortalisée est universellement admirée. La vie d'une femme a deux périodes intéressantes, sa toute première jeunesse et enfin après quand elle a beaucoup vieilli. Mais elle a aussi, il n'y a pas à dire, un moment où elle est plus charmante encore qu'une jeune fille, et où elle commande encore plus le respect ; mais c'est un moment qui n'arrive que rarement dans la vie, c'est une image visionnaire qui n'a pas besoin d'être vue et qu'on ne voit peut-être jamais. Je me la figure alors saine, florissante, aux formes épanouies, elle tient un enfant sur son bras, toute son attention s'y porte, elle est perdue dans sa contemplation. C'est une vision dont, il faut l'avouer, on ne trouvera pas la pareille pour la grâce, c'est un mythe de la nature qu'on ne doit contempler que du point de vue artistique, et non pas comme une réalité. Il n'y faut non plus d'autres figures ni d'entourage, qui ne feraient que troubler la vision. Si par exemple on se rend dans une église, on a bien souvent l'occasion de voir une mère paraître avec son enfant sur son bras. Mais ne serait-ce que l'inquiétant cri d'enfant et les pensées anxieuses des parents au sujet des perspectives d'avenir du petit, basées sur ce cri, l'entourage déjà nous dérange tellement que l'effet serait perdu, tout le reste fût-il parfait. On voit le père, ce qui est une grosse faute parce que cela supprime le mythe, l'enchantement, et on voit — *horrenda refero* (320) — le chœur solennel des parrains, et on voit — mais rien du tout. Comme vision imaginaire il n'y a rien de plus charmant. Je ne manque ni de hardiesse, ni de cran, ni de témérité pour oser une attaque — mais si dans la réalité une telle vision apparaissait devant mes yeux, je serais désarmé.

Comme Cordélia me préoccupe ! Et pourtant, la fin approche, mon âme demande toujours à être rajeunie. J'entends déjà comme un chant de coq au loin. Elle l'entend peut-être aussi, mais elle croit que c'est l'aube qu'il annonce. — Pourquoi une jeune fille est-elle si belle et pourquoi sa beauté est-elle de si courte durée ? J'en pourrais devenir tout mélancolique et, cependant, au fond, cela ne me regarde pas. Jouissez, ne devisez pas. La plupart des gens qui font métier de telles réflexions ne jouissent pas du tout. Toutefois, le fait qu'une pensée naît à cet égard ne peut pas nuire ; car cette mélancolie sans égoïsme et pour le compte d'autrui augmente généralement un peu la beauté masculine. Une mélancolie qui se dessine comme un nuage trompeur sur la force virile fait partie de l'érotisme masculin, et répond chez la femme à une certaine humeur noire. — Quand une jeune fille s'est donnée entièrement, c'est fini. Je m'approche encore toujours d'une jeune fille avec une certaine angoisse, mon cœur bat, parce que je sens l'éternel pouvoir de son être. Devant une jeune femme je n'y ai jamais pensé. Le peu de résistance qu'on essaie de faire à l'aide d'artifices n'est rien. C'est comme si on voulait dire que la coiffe d'une femme mariée en impose davantage que la tête nue de la jeune fille. C'est pourquoi Diane (321) a

toujours été mon idéal. Cette virginité intégrale, cette pruderie absolue m'ont toujours beaucoup occupé, mais en même temps je l'ai toujours tenue pour suspecte. Car j'ai l'impression qu'au fond elle n'a pas du tout mérité toutes les louanges qu'elle a récolté pour sa virginité. Elle savait que son jeu dans la vie dépendait de sa virginité et, par conséquent, elle resta vierge. Dans quelque coin perdu de la philologie j'ai d'ailleurs entendu dire à mots couverts qu'elle avait une idée des douleurs d'enfantement épouvantables souffertes par sa mère. Elle en a été effrayée et je ne peux en blâmer Diane, car je dis comme Euripide (322) : j'aimerais mieux faire trois guerres que d'accoucher une fois. A vrai dire je ne pourrais pas tomber amoureux d'elle, mais je donnerais gros, je l'avoue, pour causer avec elle, pour ce que j'appellerais une conversation probe. Elle devrait pouvoir se prêter justement à toutes les sortes de bouffonnerie. Ma bonne Diane, paraît-il, possède de façon ou d'autre des connaissances qui la rendent beaucoup moins naïve que Vénus même. Je ne tiens pas à la surprendre au bain, mais pas du tout, c'est avec mes questions que je l'épierai. Si, par ruse, j'obtenais un rendez-vous avec une jeune fille, en doutant du succès, je causerais d'abord avec elle afin de me préparer et de m'armer, et afin de mobiliser tous les esprits de l'érotisme.

Une question qui souvent a été l'objet de mes réflexions est de savoir quelle situation et quel instant peuvent bien être considérés comme offrant le plus de séduction. La réponse dépend naturellement de ce qu'on désire, de la manière de désirer et de votre développement. Je tiens pour le jour des noces et surtout pour un moment précis. Quand elle s'avance alors dans sa toilette de mariée et que toute cette splendeur pâlit pourtant devant sa beauté, et qu'elle-même pâlit à son tour, quand son sang cesse de couler et que sa gorge se repose, quand son regard reste incertain et que ses genoux se dérobent sous elle, quand la vierge tremble et que le fruit mûrit; quand le ciel la soulève et que la gravité de l'heure la fortifie, quand la promesse la porte, que la prière lui donne sa bénédiction et que la couronne de myrtes orne son front; quand le cœur tremble et que le regard se fixe sur le sol, quand elle se cache en elle-même et qu'elle n'appartient plus au monde afin de lui appartenir entièrement; quand la gorge se gonfle et que tout son corps pousse des soupirs, quand la voix fléchit, que les larmes brillent en tremblant avant l'explication de l'énigme, quand les flambeaux s'allument et que le marié attend — voilà l'instant venu ! Bientôt ce sera trop tard. Il ne reste qu'un pas à faire, mais juste assez de temps pour faire un faux pas. Cet instant-là donne de l'importance même à la jeune fille la plus effacée, une petite Zerline (323) même devient alors un objet. Tout y doit être concentré, les plus grands contrastes même doivent être réunis dans l'instant; s'il y manque quelque chose, surtout un des contrastes principaux, la situation perd immédiatement une part de sa force séductrice. On connaît bien cette taille-douce qui représente une pénitente d'une mine si jeune

et si innocente qu'on est presque embarrassé, à cause d'elle aussi bien qu'à cause du confesseur, pour savoir ce qu'au fond elle peut bien avoir à confesser. Elle lève un peu son voile et regarde autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose qu'elle pourrait peut-être plus tard trouver l'occasion de confesser et, bien entendu, c'est le moins qu'elle puisse faire — pour le confesseur. La situation présente assez de séduction, et comme elle est la seule figure dans la gravure, rien n'empêche de s'imaginer l'église, dans laquelle la scène se passe, si vaste que plusieurs prédicateurs, même très disparates, y pourraient bien prêcher à la fois. La situation présente assez de séduction et je n'objecterais pas à me laisser placer à l'arrière-plan, surtout si la petite y consent. Mais cette situation-là ne serait tout de même que de second ordre, car la fillette a bien l'air de n'être qu'une enfant, et bien du temps passera donc avant que l'instant arrive.

Ai-je été avec Cordélia constamment fidèle à mon pacte ? c'est-à-dire à mon pacte avec l'esthétique, car c'est le fait d'avoir toujours l'idée de mon côté qui me donne de la force. C'est un secret comme celui des cheveux de Samson qu'aucune Dalila ne m'arrachera. Tromper tout bonnement une jeune fille, la persévérance m'en manquerait sûrement; mais savoir que l'idée y est engagée, que c'est en son service que j'agis, que c'est à elle que je dévoue mes forces, voilà qui me rend austère envers moi-même, et qui fait que je m'abstiens des plaisirs défendus. Ai-je toujours sauvegardé ce qui est intéressant ? Oui, et j'ose bien le dire librement et ouvertement dans cet entretien intérieur. Les fiançailles elles-mêmes le constituaient justement parce qu'elles ne me procuraient pas ce qu'on entend communément par ce qui est intéressant. Elles le sauvegardaient justement parce que leur publicité était en contradiction avec la vie intérieure. Si nos liens avaient été secrets, il n'eût été intéressant qu'à la première puissance. Mais ici il s'agit de ce qui est intéressant à la seconde puissance, et c'est pourquoi c'est pour elle primordialement l'intéressant. Les fiançailles vont se rompre, mais c'est elle qui les rompt pour se lancer dans une sphère supérieure. Et elle a raison, car c'est la forme de ce qui est intéressant qui l'occupera le plus.

Le 16 Septembre.

La rupture est un fait accompli ; forte, hardie, divine, elle s'envole comme un oiseau auquel aujourd'hui seulement il a été permis de déployer son envergure. Vole, bel oiseau, vole ! Je l'avoue, si ce vol royal l'éloignait de moi j'en aurais une douleur extrêmement profonde. Ce serait pour moi comme si la bien-aimée de Pygmalion (324) s'était pétrifiée à nouveau. Je l'ai rendue légère, légère comme une pensée, et maintenant cette pensée ne m'appartiendrait plus ? Ce serait à en désespérer. Un instant avant je ne m'en serais pas occupé, un instant plus tard ce me sera bien égal ; mais maintenant —

maintenant — cet instant qui pour moi est une éternité. Mais elle ne s'envole pas de moi. Vole donc, bel oiseau, vole — prends fièrement ton vol sur tes ailes, glisse à travers les tendres royaumes de l'air, bientôt je te rejoins, bientôt je me cache avec toi au fond de la solitude.

Cette rupture a un peu atterré la tante. Mais elle a l'esprit trop libre pour vouloir contraindre Cordélia, bien que, afin de mieux l'endormir ainsi que pour mystifier Cordélia quelque peu, j'aie fait quelques essais pour l'intéresser à moi. Elle me montre d'ailleurs beaucoup de sympathie, elle ne se doute pas de toutes les raisons que j'ai pour pouvoir la prier de s'abstenir de toute sympathie.

La tante lui a permis de passer quelque temps à la campagne où elle doit rendre visite à une famille. Il est bon qu'elle ne puisse s'abandonner tout de suite à la disposition suraiguë de son esprit. Toutes les résistances du dehors maintiendront ainsi pour quelque temps encore son émotion. Je garde une faible communication avec elle à l'aide de lettres, et ainsi nos relations verdiront de nouveau. Maintenant coûte que coûte il faut la rendre forte, le mieux serait surtout de lui faire faire quelques embardées de mépris excentriques des gens et de la morale. Alors quand le jour de son départ sera arrivé, un garçon sûr se présentera comme cocher et, devant sa porte, mon valet, qui jouit de toute ma confiance, se joindra à eux. Il les accompagnera jusqu'au lieu de destination et restera près d'elle, à son service et, au besoin, pour l'assister. Après moi je ne connais personne plus propre à jouer ce rôle que Johan. J'ai moi-même tout arrangé là-bas avec autant de goût que possible. Rien n'y manque pour charmer son âme et pour la rassurer dans un bien-être fastueux.

*
**

Ma Cordélia !

Les cris d'alarme des différentes familles ne se sont pas encore réunis pour créer un désarroi général comme celui que causèrent les cris capitolins. Mais tu en as sans doute déjà dû endurer quelques solos. Imagine-toi toute cette assemblée d'effeminés et de commères, présidée par une dame, digne pendant de cet inoubliable président Lars dont parle Claudius (325), *et tu auras une image, une idée, une échelle de ce que tu as perdu et — devant qui? devant le tribunal des honnêtes gens.*

Ci-joint la fameuse gravure représentant le Président Lars. Je n'ai pas pu l'acheter à part, et j'ai donc acheté les œuvres complètes de Claudius d'où je l'ai arrachée, et j'ai jeté le reste; car comment oserais-je t'encombrer d'un cadeau qui pour le moment ne peut pas t'intéresser, mais comment pourrais-je négliger la moindre chose qui, ne serait-ce que pour un moment, pourrait t'être agréable? comment me permettre d'encombrer

une situation de choses qui ne la regardent pas ? La nature connaît une telle prolixité, ainsi que l'homme asservi aux choses temporelles, mais toi, ma Cordélia, dans ta liberté, tu la haïras.

Ton JOHANNES.

***

Le printemps est bien la plus belle époque de l'année pour tomber amoureux — et la fin de l'été la plus belle pour arriver au but de ses désirs. Il y a dans la fin de l'été une mélancolie qui répond entièrement à l'émotion qui vous pénètre en pensant à la réalisation d'un désir. Aujourd'hui j'ai moi-même visité la maison de campagne où Cordélia dans quelques jours trouvera une ambiance en harmonie avec son âme. Je ne désire pas moi-même être témoin de sa surprise et de sa joie, de telles pointes érotiques ne serviraient qu'à affaiblir son âme. Etant toute seule elle s'y abandonnera comme en un rêve, et partout elle verra des allusions, des signes, un monde enchanté, mais tout perdrait sa signification si j'étais à côté d'elle, et lui ferait oublier que l'heure est passée où nous aurions pu jouir en commun de ces choses-là. Cette ambiance ne doit pas entraver son âme comme un narcotique, mais sans cesse l'aider à s'évader, puisqu'elle la dédaignera comme un jeu sans intérêt par rapport à ce qui doit venir. J'ai l'intention de visiter moi-même ce lieu plusieurs fois pendant les jours qui restent, et ceci afin de garder mon entrain.

***

Ma Cordélia !

Maintenant, c'est le cas de le dire, je t'appelle la mienne, car aucun signe extérieur ne me rappelle ma possession. — Bientôt, en t'appelant ainsi, ce sera la pure vérité. Et serrée dans mes bras, quand tu m'enlaceras dans les tiens, nous n'aurons besoin d'aucun anneau pour nous rappeler que nous sommes l'un à l'autre, car cette étreinte n'est-elle pas un anneau plus réel qu'un signe? Et plus il nous tient étroitement enlacés et nous liera indissolublement, plus grande sera notre liberté, car ta liberté sera d'être à moi, comme la mienne sera d'être à toi.

Ton JOHANNES.

***

Ma Cordélia !

A la chasse Alphée (326) *s'éprit de la nymphe Aréthuse. Elle ne voulut pas lui prêter l'oreille mais s'enfuit sans cesse, jusqu'à ce que sur l'île Ortygie elle fut changée en source. Al-*

phée en eut tant de chagrin qu'il fut lui-même changé en un fleuve de l'Elide, dans le Péloponèse. Mais il n'oublia pas son amour et s'unit sous la mer à cette source-là. N'est-ce plus le temps des métamorphoses? Réponse: n'est-ce plus celui de l'amour? A quoi comparer ta pure et profonde âme, sans liens avec le monde, si ce n'est à une source? Ne t'ai-je pas dit que je suis comme un fleuve pris d'amour? Et maintenant que nous sommes séparés, ne dois-je pas me jeter sous les flots pour être uni à toi? Sous la mer nous nous rencontrerons encore, car ce n'est que dans ces profondeurs que nous nous appartenons.

Ton JOHANNES.

***

Ma Cordélia !

Bientôt, bientôt tu es à moi. A l'heure où le soleil ferme ses yeux qui épient, quand l'histoire est terminée et que les mythes prennent vie, je ne me drape pas seulement de ma cape, mais de la nuit aussi, et je vole vers toi, et pour te trouver je ne guette pas tes pas, mais le battement de ton cœur.

Ton JOHANNES.

***

Ces jours-ci où je ne peux pas être personnellement auprès d'elle quand je le veux, j'ai craint qu'elle ne se mette parfois à penser à l'avenir. Jusqu'ici cela n'a pas été le cas, car j'ai trop bien su l'étourdir par mon esthétique. On ne peut rien s'imaginer de moins érotique que ces papotages au sujet de l'avenir, qui naissent surtout parce qu'on n'a actuellement rien de mieux pour se préoccuper. Mais près d'elle je ne crains rien à cet égard non plus, je saurais bien lui faire oublier le présent, aussi bien que l'éternité. Si on ne sait pas à un tel point se mettre en rapport avec l'âme d'une jeune fille, mieux vaut ne jamais se laisser aller à vouloir séduire, car il sera alors impossible d'éviter ces deux écueils : d'être questionné sur l'avenir et catéchisé sur la foi. C'est pourquoi il est tout naturel que Marguerite (327) dans *Faust* soumette Faust à un tel petit examen, parce qu'il a eu l'imprudence de se montrer galant, et qu'une jeune fille est toujours armée contre une telle attaque.

Je crois que tout à présent est prêt pour sa réception ; l'occasion ne lui manquera pas d'admirer ma mémoire ou, plutôt, elle n'en aura pas le loisir. Rien de ce qui pourrait avoir de l'importance pour elle n'a été oublié, mais rien n'y a été mis qui pût me rappeler directement et, pourtant, je suis partout invisiblement présent. L'effet dépendra beaucoup de sa manière de regarder le tout la première fois. Mon valet a pour cela reçu les instructions les plus précises, et il est à sa façon

un virtuose accompli. S'il en a reçu l'ordre il sait jeter une remarque comme par hasard et tout négligemment, ainsi que faire l'ignorant, bref il est pour moi sans prix. — C'est un site comme elle l'aimerait. Du milieu de la pièce le regard se porte des deux côtés par delà le premier plan vers l'infini de l'horizon, on est tout seul dans le vaste océan de l'air. Si on s'approche d'une suite de fenêtres on voit au loin à l'horizon une forêt s'élever en voûte comme une couronne qui limite et cerne le site. Et c'est parfait, car l'amour aime — quoi ? — un enclos ; le paradis lui-même n'était-il pas un enclos, un jardin vers l'orient ? — Mais il se resserre trop autour de vous ce cercle — on avance vers la fenêtre, un lac tranquille se cache humblement entre les abords plus élevés — sur sa rive une barque. Un soupir du cœur, un souffle de la pensée inquiète — la barque se détache de ses chaînes et glisse sur le lac, doucement bercée par les tendres souffles d'une nostalgie sans nom; on disparaît dans la solitude mystérieuse de la forêt, bercé par la surface du lac qui rêve des ombres profondes de la forêt. — On se retourne de l'autre côté et c'est la mer qui se répand devant les yeux que rien n'arrête, poursuivis par la pensée que rien n'arrête. — Qu'aime l'amour ? l'infinité. — Que craint l'amour ? des bornes. — Derrière le grand salon se trouve une pièce plus petite, ou plutôt un cabinet, car ce que cette pièce-là chez les Wahl faillit être, celle-ci l'est. La ressemblance est frappante. Une natte couvre le parquet, devant le sopha il y a une petite table à thé avec une lampe, pareille à celle de là-bas. Tout y est semblable, mais plus luxueux. Je pense pouvoir me permettre cette petite retouche à la pièce. Dans le salon se trouve un piano très simple, mais rappelant celui de chez les Jansen. Il est ouvert, avec, sur le porte-musique, le même petit air suédois. La porte donnant sur l'entrée est entre-bailllée. Elle entrera par cette porte du fond, Johan en a été instruit, ainsi au moment même où il l'ouvrira, elle apercevra à la fois le cabinet et le piano. — L'illusion est parfaite. Elle entre dans le cabinet, et je suis sûr qu'elle sera contente. En jetant son regard sur la table elle y trouvera un livre mais, à l'instant même, Johan le prendra pour le ranger, en disant d'une façon accidentelle : Monsieur a dû l'oublier là ce matin. Ainsi, d'abord, elle saura que j'y ai été le matin même et, ensuite, elle voudra examiner le livre. C'est une traduction allemande de la fameuse œuvre d'Apulée (328) : *Amour et Psyché*. Ce n'est pas un ouvrage poétique, mais il n'en faut pas non plus, car l'offre d'une vraie œuvre poétique à une jeune fille est toujours une injure, parce que cela implique qu'à un tel instant elle ne le serait pas elle-même assez pour boire la poésie cachée immédiatement dans la réalité et qui n'a pas d'abord été corrodée par la pensée d'un autre. Généralement on n'y pense pas et, pourtant, c'est ainsi. — Elle voudra lire ce livre et c'est ce que je veux. — En l'ouvrant à la dernière page lue, elle y trouvera une petite branche de myrte, qui lui dira plus qu'un simple signet.



Ma Cordélia !

Que crains-tu? En nous soutenant l'un l'autre nous sommes forts, plus forts que le monde, plus forts que les dieux eux-mêmes. Tu sais que jadis il y avait sur la terre une race (329), *humaine il est vrai, mais dont chaque élément se suffisait à lui-même et ne connaissait pas l'union intime de l'amour. Leur puissance pourtant fut grande, si grande qu'ils voulurent donner l'assaut au ciel. Jupiter craignait cette race et fit de chacun de ses éléments un couple, homme et femme. S'il arrive parfois que ce qui fut jadis uni se réunit à nouveau en amour, une telle union est plus forte que Jupiter; ils sont alors non seulement aussi forts que chacun des éléments, mais plus forts encore, car l'union de l'amour est une unité supérieure.*

Ton JOHANNES.



Le 24 Septembre.

La nuit est calme — il est minuit moins le quart — le veilleur de nuit d'Oesterport sonne sa bénédiction sur le pays, et la Blegdam en renvoie l'écho — il rentre dans son corps de garde en sonnant à nouveau et l'écho en arrive de plus loin encore — Tout dort en paix, sauf l'amour. Levez-vous donc, puissances mystérieuses de l'amour, rassemblez-vous dans cette poitrine ! La nuit est silencieuse — seul un oiseau interrompt ce silence avec son cri et son coup d'aile en passant au ras du glacis gazonné tout humide de rosée : lui aussi sans doute se hâte à un rendez-vous — *accipio omen* (330)*!* Comme toute la nature est remplie de présages! Je tire des présages du vol des oiseaux, de leurs cris, des ébats des poissons à la surface de l'eau, de leurs fuites dans les profondeurs, d'un aboiement au loin, du tintamarre lointain d'une voiture, de l'écho d'un pas venant du loin. Je ne vois pas de fantômes à cette heure de la nuit, je ne vois pas ce qui appartient au passé, mais le sein du lac, l'humide baiser de la rosée, le brouillard qui se répand sur la terre et cache son étreinte féconde me montrent ce qui doit venir. Tout est image, je suis mon propre mythe, car n'est-ce pas comme un mythe que je vole à cette rencontre ? Mais qu'importe qui je suis ; j'ai oublié toutes les choses finies et temporelles, seul l'éternel me reste, la puissance de l'amour, son désir, sa béatitude. — Comme mon âme est tendue comme un arc et mes pensées prêtes au vol comme les flèches d'un carquois, non pas envenimées et pourtant bien capables de se mêler au sang. Que de force, de santé et de joie en mon âme, présente comme un dieu (331) ! — La nature l'avait faite belle. Je te remercie, toi, nature prodigieuse. Comme

une mère, tu as veillé sur elle. Merci pour ta sollicitude. Elle était inaltérée, et je vous en remercie, vous tous à qui elle le doit. Son développement est mon œuvre — bientôt je récolterai la récompense. — Que n'ai-je accumulé pour ce seul instant qui s'annonce? Mort et damnation, si j'en étais privé! — Je ne vois pas encore ma voiture. — J'entends le claquement d'un fouet, c'est mon cocher. — Allez vite, pour la vie et la mort, les chevaux dussent-ils s'effondrer, mais pas une seconde avant l'arrivée.

Le 25 *Septembre.*

Pourquoi une telle nuit ne dure-t-elle pas plus longtemps ? Alectryon (332) a bien pu s'oublier, pourquoi le soleil n'a-t-il pas assez de pitié pour faire comme lui ? Tout est fini pourtant, et je ne désire plus jamais la voir. Une jeune fille est faible quand elle a tout donné, — elle a tout perdu ; car l'innocence chez l'homme est un élément négatif, mais chez la femme c'est l'essence de sa nature. A présent toute résistance est impossible, et il n'est beau d'aimer que tant qu'elle dure, lorsqu'elle a pris fin, ce n'est que faiblesse et habitude. Je ne désire pas me souvenir de nos rapports ; elle est déflorée et nous ne sommes plus au temps où le chagrin d'une jeune fille délaissée la transformait en un héliotrope (333). Je ne veux pas lui faire mes adieux ; rien ne me dégoûte plus que les larmes et les supplications de femme qui défigurent tout et qui, pourtant ne mènent à rien. Je l'ai aimée, mais désormais elle ne peut plus m'intéresser. Si j'étais un dieu je ferais ce que Neptune (334) fit pour une nymphe, je la transformerais en homme.

Comme il serait donc piquant de savoir si on peut s'évader des rêveries d'une jeune fille et la rendre assez fière pour qu'elle s'imagine que c'est elle qui en a eu assez des rapports. Quel épilogue passionnant, qui au fond présenterait un intérêt psychologique et en outre pourrait vous offrir l'occasion de beaucoup d'observations érotiques.

DEUXIÈME PARTIE

Contenant les papiers de B

Lettres à A

Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire.

CHATEAUBRIAND.

LA LÉGITIMITÉ ESTHÉTIQUE DU MARIAGE

MON AMI !

Ces lignes qui d'abord frapperont tes yeux ont été écrites en dernier lieu. Leur but est d'essayer encore une fois de donner la forme d'une lettre à l'étude assez détaillée que je t'envoie ici. Ces lignes-ci sont ainsi liées aux dernières et forment avec elles une enveloppe, montrant d'une façon extérieure que c'est une lettre que tu lis; des marques intérieures te le prouveront d'ailleurs de bien des façons. Je n'ai pas voulu renoncer à l'idée de t'écrire une lettre, parce que le temps m'a manqué pour élaborer un mémoire avec assez de soin et que j'aurais regretté de perdre l'occasion que m'offre la forme épistolaire de te faire presque une semonce et de te parler sur un ton plus pressant. Tu es trop versé dans l'art de pouvoir parler de tout d'une manière générale, sans t'en laisser affecter personnellement, pour que je te tente en mettant en mouvement ta force dialectique. Tu sais, je pense, comment le prophète Nathan (1) en usa avec le roi David lorsque celui-ci voulut bien comprendre la parabole que le prophète lui avait racontée, sans vouloir comprendre qu'elle s'adressait à lui. Par mesure de précaution, Nathan ajouta alors: Mon roi, tu es cet homme-là. C'est ainsi que j'ai toujours essayé de te rappeler que c'est de toi qu'on parle, que c'est à toi qu'on parle. Je ne doute donc pas que pendant la lecture tu n'aies toujours l'impression que c'est une lettre que tu lis, malgré le format du papier. Comme fonctionnaire j'ai l'habitude d'écrire sur des grandes feuilles, ce qui peut-être ne sera pas sans utilité si cela peut contribuer à donner, à tes yeux, une valeur officielle à ma missive. Cette lettre que tu recevras est assez longue; si elle devait être mise à l'épreuve sur le pèse-lettres du service postal, elle coûterait cher; sur le trébuchet d'une critique subtile, elle paraîtrait peut-être très insignifiante. C'est pourquoi je te prie de n'employer aucune de ces balances, ni celle du service postal, car tu ne recevras pas la lettre pour la réexpédier, mais pour la garder; ni celle de la critique, parce que je regretterais de te voir coupable d'un malentendu aussi grossier et aussi peu compréhensif.

***

Si quelqu'un d'autre que toi voyait cette étude, à coup sûr il la trouverait parfaitement bizarre et superflue; marié, il s'exclamerait peut-être, avec une bonhomie de père de famille: « Oui, le mariage est l'esthétique de la vie »; jeune homme, il se mettrait peut-être à chanter, un peu vaguement et sans réfléchir : « Oui, amour, tu es l'esthétique de la vie »; mais aucun des deux ne comprendrait comment l'idée m'est venue de vouloir sauver la réputation esthétique du mariage. Oui, au lieu d'avoir bien

mérité des époux, réels ou futurs, je me rendrais sans doute plutôt suspect; car celui qui défend accuse. Et cela je te le devrais à toi, — ce que d'ailleurs je ne cesse de sentir; toi que j'aime comme un fils malgré toutes tes bizarreries, comme un frère, comme un ami, toi que j'aime d'un amour esthétique parce que tu réussiras peut-être un jour à trouver un centre à tes mouvements excentriques; toi que j'aime à cause de ta véhémence, à cause de tes passions, à cause de tes faiblesses; toi que j'aime avec la crainte et le tremblement d'un amour religieux parce que je vois tes égarements et parce que tu es pour moi tout autre chose qu'un phénomène. Oui, lorsque je te vois ainsi faire des écarts, te cabrer comme un cheval sauvage, te culbuter en arrière et t'élancer à nouveau, alors, oui, je m'abstiens de toute mesquinerie pédagogique, mais je pense à un cheval encore indompté et je vois la main qui tient les guides, je vois le fouet de lourds destins levé au-dessus de ta tête. Lorsqu'enfin cette étude sera entre tes mains, tu diras peut-être: « Oui, incontestablement, il s'est chargé d'une énorme tâche, mais voyons quand-même comment il s'en tire ». Il est possible que je te parle avec trop de douceur, il est possible que j'aie trop de patience envers toi, peut-être devrais-je me servir un peu plus de l'autorité que, malgré ta fierté, j'exerce sur toi, ou peut-être ne devrais-je pas du tout m'engager avec toi dans ce sujet; car, après tout, tu es par bien des côtés un homme pernicieux, et plus on s'engage avec toi, plus les choses empirent. Par exemple, tu n'es pas un ennemi du mariage, mais tu abuses de ton regard ironique et de ton sarcasme pour le railler. Je veux bien reconnaître qu'à cet égard tu ne frappes pas en l'air, que tu frappes juste et que tu es un bon observateur, mais j'ajoute que c'est là peut-être que se trouve ton défaut. Ta vie ne consiste qu'en des élans pris dans le but d'arriver à vivre. Tu répondras sans doute qu'après tout, cela vaut toujours mieux que de prendre le train de la trivialité et de se perdre comme un atome dans la cohue de la vie sociale. Comme je viens de le dire, tu ne hais pas le mariage; au fond, ta pensée ne l'a sans doute jamais encore atteint, sinon pour s'en scandaliser; il faut donc me pardonner si je suppose que tu n'as pas creusé la question. Ce qui t'attire est la première amourette. Tu sais te plonger dans une clairvoyance * rêveuse et ivre d'amour et t'y cacher. Tu t'embobines presque tout entier de la plus fine toile d'araignée et voilà que tu fais le guet. Tu n'es pas un enfant, ni une conscience en éveil (2) et ton regard, par conséquent, a un autre sens; mais tu en es content. Tu aimes le hasard. Tu cours après le sourire d'une belle fille qui se trouve dans une situation intéressante, — capter une œillade, voilà un motif pour ta fantaisie frivole. Toi, qui te vantes toujours d'être un observateur, tu dois en compensation accepter d'être toi-même objet d'observation. Je te rappellerai un fait. Une jolie jeune femme qui par hasard (et je souligne ce mot, car tu ne connus ni son état, ni son nom, ni son âge, etc.) se trouvait placée à côté de toi à table, fut trop dis-

---

* *Clairvoyance,* en français dans le texte.

tante pour te lancer un regard. Un instant tu fus déconcerté — n'était-ce que de la pruderie virginale ou s'y mélangeait-il un peu de timidité qui, bien mise en lumière, pouvait la montrer dans une situation intéressante? Il y avait en face d'elle un miroir dans lequel tu pouvais la voir. Elle y jeta un regard timide, sans soupçonner que tes yeux s'y étaient déjà bien installés, elle rougit lorsque vos yeux s'y rencontrèrent. Tu conserves ces choses-là avec autant de soin qu'une image daguerréotypée — choses d'ailleurs faites aussi vite que l'image pour laquelle il ne faut qu'une demi-minute, même par les plus mauvais temps. Hélas, oui! Tu es un être bizarre, tantôt enfant, tantôt vieillard, tantôt tu réfléchis avec un extrême sérieux sur les problèmes scientifiques les plus élevés, prêt à y sacrifier ta vie, tantôt tu es un fat amoureux. Mais tu es loin du mariage et j'espère que ton bon génie te retiendra des fausses routes; car, parfois, il me semble que je trouve chez toi trace du désir de jouer le rôle d'un petit Zeus (3). Tu es si hautain dans ton amour que tu t'imagines sans doute que toute jeune fille devrait s'estimer heureuse d'être ta fiancée pendant huit jours. Eh bien, soit — continue jusqu'à nouvel ordre tes études amoureuses de concert avec tes études esthétiques, éthiques, métaphysiques, cosmopolites, etc. Au fond, on ne peut pas se fâcher contre toi; le mal, comme le concevait le moyen âge, garde chez toi un élément de bonhomie et de puérilité. A l'égard du mariage tu ne t'es jamais comporté qu'en observateur. Il y a quelque chose de perfide dans le fait de ne vouloir être qu'un observateur. J'avoue volontiers que tu m'as souvent amusé, mais aussi combien de fois ne m'as-tu choqué en me racontant comment tu t'étais insinué dans la confiance d'un époux ou d'un autre, afin d'apprendre jusqu'à quel point ils s'étaient fourrés dans le terrain mou de la vie maritale. Je ne nierai pas que tu aies vraiment des dons exceptionnels pour t'insinuer auprès des gens, ni que ce soit assez amusant de t'écouter lorsque tu racontes les résultats, et d'être témoin de la gaieté folle chaque fois que tu peux débiter une observation bien verte. Mais, franchement, ton intérêt psychologique n'est pas sérieux, il a plutôt le caractère d'une curiosité maladive.

Entrons dans le vif de la question. Ma tâche, je pense, doit avoir pour objet deux choses surtout : montrer l'importance esthétique du mariage et indiquer comment l'esthétique, malgré les multiples obstacles de la vie, s'y laisse maintenir. Pour que tu puisses t'abandonner avec une confiance plus grande à l'édification que la lecture de cette petite notice te procurera peut-être, je ferai toujours précéder mes études d'un petit prélude polémique où je ménagerai comme il convient tes observations sarcastiques. Mais, grâce à cela, j'espère aussi avoir payé le tribut dû aux puissances de proie, et ensuite, je pense, il me sera permis de m'abandonner tranquillement à ma vocation; car, étant moi-même un époux qui lutte pour le mariage, je suis bien dans ma vocation — *pro aris et focis*. Et je t'assure que cette question me tient tant à cœur que, bien que je me sente peu poussé à écrire des livres, j'y serais vraiment poussé si j'osais espérer sauver même un seul mariage de l'enfer où il se serait jeté lui-même, ou rendre quelques êtres plus habiles

à réaliser la tâche la plus belle dont ils puissent être chargés.

Par prudence, je ferai appel occasionnellement au témoignage de ma femme et de mes rapports avec elle, non que je me hasarde à représenter notre mariage comme un modèle du genre, mais parce que certains exposés poétiques, faits en l'air, n'ont en général que peu de force convaincante et parce que je tiens à montrer que, même dans le train-train journalier, il est possible de garder l'esthétique. Tu me connais depuis nombre d'années, tu connais ma femme depuis cinq ans. Tu la trouves assez jolie, avenante surtout, et c'est mon opinion également; néanmoins, je sais très bien que le matin elle n'est pas aussi jolie que le soir, qu'un certain trait mélancolique, presque maladif, ne disparaît que plus tard dans la journée, pour être oublié lorsque le soir elle veut vraiment prétendre à plaire. Je sais très bien que son nez n'est pas de toute beauté, qu'il est trop petit, mais il fait tout de même hardiment face au monde, et je sais que ce petit nez a été l'objet de tant d'innocentes taquineries que, même si j'avais le moyen de le modifier, je ne lui souhaiterais jamais un nez plus beau. Voilà un sens des hasards de l'existence beaucoup plus profond que celui pour lequel tu as tant d'enthousiasme. Je remercie Dieu pour le bien et j'oublie le point faible. Cela n'a pas grande importance; mais il y a une chose pour laquelle je remercie Dieu de toute mon âme, et c'est qu'elle est la seule femme que j'aie aimée, — la première; et il y a autre chose, je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me donne la force de ne jamais vouloir aimer une autre femme. Il s'agit-là d'un culte domestique, dans lequel elle participe également; car pour moi, tout sentiment, toute émotion gagnent en importance si je l'y associe. Tous les sentiments religieux, les plus élevés même, peuvent prendre un penchant au moindre effort si on est toujours seul à les ressentir; en sa présence, je suis à la fois pasteur et communauté. Et si parfois je devenais assez peu affectueux pour ne pas me rappeler ce bien, assez ingrat pour ne pas en remercier, elle me le rappellera. Voyez-vous, mon jeune ami ! il ne s'agit pas là des coquetteries des premiers jours de l'amour, ni d'essais dans l'érotique expérimentale, à la manière de ceux que tout le monde sans doute a faits pendant les jours des fiançailles en se demandant à soi-même et à la bien-aimée si elle a aimé quelqu'un avant vous, ou si vous-même en avez aimé une autre avant elle; mais il s'agit du sérieux de la vie et, malgré cela, ce n'est ni froid, ni laid, ni non érotique, ni prosaïque. En vérité, il m'importe beaucoup, beaucoup qu'elle m'aime vraiment et que je l'aime vraiment; ce n'est pas que notre mariage, au cours des années, n'ait gagné autant de stabilité que celui de la plupart des gens, mais je trouve encore toujours plaisir à rajeunir notre premier amour et d'une manière qui comporte pour moi une signification aussi religieuse qu'esthétique; car Dieu ne m'est pas devenu tellement supra-terrestre qu'il ne se soucie pas du pacte qu'il a institué lui-même entre l'homme et la femme, et je ne suis pas devenu tellement religieux que le côté terrestre de la vie n'ait pas non plus son importance pour moi. Et tout ce qu'il y avait de beau dans l'érotisme païen reste valable pour le christianisme, pour autant que cela se laisse associer avec le

mariage. Ce rajeunissement de notre premier amour n'est pas exclusivement un coup d'œil mélancolique vers le passé, ni un souvenir poétique des choses vécues, par lequel on finit par s'encroûter; ces choses-là fatiguent; — ce rajeunissement est un acte. D'ailleurs, le moment où il faut se contenter du souvenir peut arriver assez tôt; on doit garder la source rafraîchissante de la vie ouverte aussi longtemps que possible. Toi, par contre, tu vis vraiment de proie. Tu te glisses furtivement autour des gens, tu leur voles leur instant heureux, leur instant le plus beau; comme l'homme de haute taille dans Schlemihl (4) tu empoches cette ombre et tu l'exhibes au gré de ta fantaisie. Tu dis, il est vrai, que ces gens-là n'y perdent rien, que souvent ils ne savent peut-être pas eux-mêmes quel est leur instant le plus beau; tu penses qu'au contraire ils te doivent de la reconnaissance parce que, grâce à tes études dans l'art de l'éclaircissement, grâce à tes formules magiques, et grâce au choix que tu fais d'occasions exceptionnelles, tu les as fait apparaître transfigurés en grandeur surnaturelle. Il est possible qu'ils n'y perdent rien, mais il reste à savoir tout de même s'ils n'en gardent pas un souvenir qui leur restera toujours pénible; mais toi, tu perds, tu perds ton temps — ta tranquillité — ta patience pour l'existence; car tu sais très bien toi-même combien tu es impatient, toi qui m'as écrit un jour que la patience qui permet de supporter les fardeaux de la vie devait bien être une vertu exceptionnelle, que tu n'avais même pas assez de patience pour avoir le goût de l'existence. Ta vie n'est faite que de tels détails intéressants. Et si on osait espérer que l'énergie qui dans ces instants-là t'échauffe prenne corps en toi, s'épande d'une manière cohérente sur ta vie, alors, oui, quelque chose de grand sortirait sûrement de toi; car dans ces instants-là tu es transfiguré toi-même: Il y a en toi une inquiétude au-dessus de laquelle, cependant, la conscience plane éclairée et limpide, toute ton âme est concentrée en un seul point, ta raison s'occupe de centaines de projets, tu prépares tout pour l'attaque; si tu manques le coup, ta dialectique presque diabolique sait immédiatement expliquer ce qui s'est passé, et s'en servir pour tes nouveaux projets. Tu planes toujours au-dessus de toi-même et même si chaque pas est assez décisif, néanmoins, tu tiens en réserve une possibilité d'interprétation qui peut tout changer par un seul mot. Ajoutes-y tout l'incarnat de ton état d'âme. Tes yeux brillent, ou plutôt, ils projettent à la fois, pour ainsi dire, cent regards scrutateurs, une rougeur furtive passe rapidement sur ton visage; tu as la ferme confiance en tes calculs et, néanmoins, tu attends avec une impatience terrible, — oui, mon cher ami, je crois après tout que réellement tu te trompes toi-même et que, lorsque tu parles de saisir quelqu'un dans son instant heureux, c'est au contraire simplement l'excès de ton propre état d'âme dont tu te saisis. Tu es tellement exalté que tu deviens créateur. Et c'est pourquoi je pensais que ce n'est pas trop nuisible pour les autres; mais pour toi, c'est absolument nuisible. Et, au fond, est-ce que ce n'est pas basé sur quelque chose d'extrêmement perfide? Tu dis bien que les gens ne t'intéressent pas, que, tout au contraire, ils doivent te remercier parce que par ton contact tu ne les transformes pas, comme

Circé (5), en pourceaux, mais de pourceaux en héros. Tu dis que ce serait tout différent s'il y avait quelqu'un qui réellement se confie à toi; mais jusqu'ici tu n'as jamais trouvé un tel homme. Ton cœur s'émeut, tu verses des larmes d'attendrissement en pensant que tu serais prêt à tout sacrifier pour lui. — Je ne saurais non plus te refuser une certaine complaisance débonnaire, la façon par exemple avec laquelle tu viens en aide aux pauvres est vraiment belle, la douceur dont parfois tu fais preuve, porte l'empreinte d'une certaine noblesse mais, malgré cela, je crois qu'ici encore il se cache une certaine suffisance. Je ne rappellerai pas à ce sujet quelques manifestations excentriques, ce serait dommage d'effacer ainsi entièrement ce qu'il peut y avoir de bon chez toi; par contre, je te rappellerai un petit événement de ta vie dont le souvenir ne peut pas t'être nuisible. Tu m'as raconté un jour que pendant une promenade tu te trouvais derrière deux pauvres vieilles. Le tableau que je fais de la situation n'a peut-être pas maintenant la vivacité dont il était empreint lorsque tu arrivas au galop chez moi, exclusivement dominé par cette pensée. Il s'agissait de deux vieilles de l'Assistance publique. Peut-être avaient-elles connu des jours meilleurs, mais c'était oublié, et ce n'est pas exactement à l'Assistance publique qu'on nourrit des espoirs. L'une, en prenant et en offrant à l'autre une prise de tabac, lui dit : « Oh, si on avait cinq écus! ». Peut-être a-t-elle été surprise elle-même de ce vœu hardi, qui résonna par-dessus l'esplanade sans être exaucé. Tu t'approchas, tu avais déjà, avant de faire le pas décisif et afin que la situation pût garder l'élasticité requise et que la vieille ne pût rien soupçonner trop tôt, sorti ton portefeuille ainsi qu'un billet de cinq écus. Tu t'avanças avec une politesse presque soumise, comme il sied à un bon génie serviable; tu lui donnas les cinq écus et tu disparus. Tu t'es réjoui à la pensée de l'impression que ton geste ferait sur elle, — y verrait-elle un coup de la divine Providence, ou son âme, qui à la suite de multiples souffrances s'était peut-être quelque peu endurcie déjà, se tournerait-elle plutôt avec dédain vers la divine Providence qui assumait bien là le caractère d'un hasard. Tu me racontas que cette aventure te fit réfléchir, tu te demandais si la réalisation purement fortuite d'un tel vœu exprimé par hasard ne pouvait réduire une personne au désespoir, justement parce que la réalité de la vie dans ses racines les plus profondes en était niée. Ce que tu voulais, c'était donc jouer au destin, ce qui te réjouissait réellement, c'était la richesse de réflexions que tu pouvais tirer de l'expérience. Enfin, j'admets volontiers que tu es assez bien fait pour jouer au destin, si on comprend par ce mot ce qu'il y a de plus inconstant et de plus capricieux en toute chose; pour moi, je me contente volontiers d'un emploi moins distingué dans la vie. D'ailleurs, tu peux peut-être voir dans cette affaire un exemple qui te montre si, après tout, tes expériences ne nuisent pas aux gens. L'avantage semble être de ton côté; tu as donné cinq écus à une pauvre femme, tu as exaucé son plus haut désir, mais tu avoues en même temps que ton geste pouvait aussi bien avoir pour résultat qu'elle maudisse Dieu, comme la femme de Job (6) lui conseilla de le faire. Tu diras, je suppose, que ces conséquences

étaient en dehors de ta volonté et que si on veut ainsi calculer les conséquences, on ne peut plus agir; mais je répondrai: bien sûr qu'on peut agir. Si j'avais eu cinq écus, je les lui aurais peut-être donnés aussi, mais je me serais rendu compte en même temps que je ne me conduisais pas en expérimentateur; je serais resté convaincu que la Providence divine, dont je me serais senti à ce moment-là le pauvre instrument, ferait certes tout pour le mieux et que je n'avais rien à me reprocher. Tu comprendras aussi à quel degré ta vie est mal assurée et équivoque, en te rendant compte qu'il n'est pas sûr du tout qu'un jour tu ne te sentes pas le cœur oppressé parce que ta sagacité maladive et ta subtilité peuvent te faire par sortilège entrer dans un cercle de conséquences d'où tu feras de vains efforts pour sortir, et que tu ne remues pas ciel et terre pour retrouver la pauvre vieille afin d'observer quelle impression cela produisit sur elle et aussi afin de trouver « le meilleur moyen pour exercer une influence sur elle », comme tu me disais; car tu resteras toujours le même, tu ne deviendras jamais plus sage. Il serait sans doute possible que, grâce à ton caractère passionné, tu puisses te décider à oublier tes grands projets, tes études; bref, que tout puisse te devenir indifférent, si ce n'est l'idée de retrouver cette pauvre femme-là qui est bien morte depuis longtemps peut-être. De cette manière, tu essayerais de réparer le mal que tu as fait, et la tâche de ta vie deviendrait ainsi en elle-même tellement disparate qu'on pourrait dire que tu veux être à la fois le destin et le Seigneur, tâche que notre Seigneur Lui-même ne peut pas réaliser, car Il n'est qu'une de ces choses. Ton zèle dans ces conditions peut bien être assez digne d'éloge, mais ne vois-tu pas, et toujours avec plus de lucidité, que ce qui te manque, ce qui te manque absolument, c'est la foi. Au lieu de sauver ton âme en remettant tout entre les mains de Dieu, au lieu de prendre ce raccourci, tu préfères le détour infini qui ne t'amènera peut-être jamais au but. Tu diras sans doute : « Mais, de cette façon, on n'a jamais besoin d'agir »; je répondrai: « Bien sûr que si, lorsque tu te rendras compte toi-même que tu as une place bien à toi dans le monde, sur laquelle tu peux concentrer toute ton activité; mais agir comme tu le fais, cela frise bien la folie ». Tu diras que si tu restes les bras croisés et que tu laisses le soin à Dieu, la vieille n'en serait peut-être pas plus loin; je répondrai: « C'est bien possible, mais toi, tu serais plus loin et la vieille le serait également si elle aussi s'en remettait à Dieu ». Et ne vois-tu pas que si à présent tu préparais vraiment tes malles, que tu t'en ailles de par le monde et que tu gaspilles ton temps et tes forces, tu serais privé de toute autre activité, ce qui peut-être plus tard te vexerait à nouveau. Mais, comme je l'ai dit, cette existence à caprices n'est-elle pas perfide? En te promenant de par le monde afin de trouver la pauvre vieille, on pourrait croire que, *in casu*, tu fais preuve d'une fidélité extraordinaire, tout à fait inouïe; car, n'est-ce pas, il n'y a pas le moindre égoïsme dans tes motifs; ce ne serait pas comme lorsqu'un amant suit sur les traces de sa bien-aimée; non, ce serait de la pure sympathie. Je répondrai: tu te garderais bien d'appeler ce sentiment de l'égoïsme, mais voilà ton insolence ordinaire de révolté. Tu

méprises tout ce qui a été établi par les lois divines et humaines et pour t'en libérer, tu as recours au hasard, dans le cas présent, par exemple, à une pauvre femme que tu ne connais pas. Et quant à ta sympathie, elle a peut-être été de la sympathie pure — mais, pour ton expérience. Tu oublies par-dessus tout que ton existence dans ce monde ne peut en aucun cas être basée exclusivement sur le hasard, et qu'à l'instant où tu en fait le point capital, tu oublies complètement ce que tu dois à tes plus proches. Je sais très bien que tu ne manques ni de la perspicacité sophistique nécessaire à embellir, ni de la souplesse ironique nécessaire pour avilir, et je pense donc que tu répondras: « Je ne suis pas assez orgueilleux pour m'imaginer être quelqu'un qui puisse agir dans l'intérêt de la collectivité; cela je le laisse aux gens supérieurs, et je suis content si seulement je peux agir dans l'intérêt de quelque chose de tout à fait particulier ». Mais voilà au fond un mensonge énorme; car tu ne veux pas du tout agir; tu veux expérimenter, tu regardes tout de ce point de vue et souvent avec beaucoup d'effronterie; et l'activité est toujours l'objet de ta raillerie; par exemple tu dis un jour au sujet d'un homme qui avait péri d'une drôle de manière, — ce dont tu t'étais délecté pendant plusieurs jours — qu'on ne savait pas du tout quelle importance sa vie avait eu pour le bien général, mais qu'à présent on pouvait dire de lui qu'il n'avait vraiment pas vécu en vain.

Ce que tu veux être, c'est — comme je l'ai dit — le destin. Arrêtons-nous un instant. Je n'ai pas l'intention de te sermonner, mais il existe un sérieux, je sais, que tu tiens en très haute estime, et quiconque sait le provoquer chez toi ou a assez de confiance en toi pour le laisser se dessiner, verra en toi, je le sais, un tout autre homme. Pour parler du divin, imagine que le tout-puissant principe de toutes choses, que notre Père des cieux se fasse passer pour une énigme auprès des hommes, qu'il laisse tout le genre humain vivre dans cette terrible incertitude. N'y aurait-il pas alors quelque chose dans ton âme qui se révolterait contre pareille idée, pourrais-tu un seul instant supporter ce supplice, ou pourrais-tu amener ta pensée un seul instant à retenir pareille horreur! Et pourtant, ne devrait-il pas plutôt user de cette fière parole: «Que m'importe l'homme?» Mais c'est pourquoi ce n'est pas ainsi non plus; et lorsque je déclare que Dieu est inintelligible, mon âme s'élance vers Lui et c'est précisément aux instants les plus bienheureux que je le déclare inintelligible, parce que Son amour est inintelligible, inintelligible parce que Son amour « surpasse toute intelligence » (7). Déclarer cela au sujet de Dieu c'est désigner le divin; mais lorsqu'on est forcé de le déclarer au sujet d'un homme, on désigne toujours un défaut, parfois un péché. Le Christ « n'a point regardé (8) comme une proie à arracher d'être l'égal de Dieu mais s'est dépouillé lui-même », et toi, tu regarderas les dons spirituels dont tu as été gratifié comme une proie. Réfléchis bien, ta vie s'écoule, un jour viendra bien pour toi aussi où ta vie touchera à sa fin, où aucune chance de continuer à vivre ne te sera plus indiquée, où seul le souvenir restera, non pas ce mélange de fiction et de vérité que tu aimes tant, mais le souvenir grave et fidèle de la conscience; prends

garde qu'il ne te déroule pas un tableau, non de véritables crimes, mais de possibilités dissipées, d'ombres qu'il te sera impossible de chasser. Tu es jeune encore, la souplesse spirituelle dont tu es doué va bien avec la jeunesse et réjouit les yeux pour un instant. On est frappé en regardant un clown dont les articulations sont tellement molles qu'en lui tout ce qui est nécessaire pour marcher et se tenir debout semble supprimé; en un sens spirituel, tu lui ressembles, tu peux te tenir aussi bien sur la tête que sur les jambes, tout t'est possible, et grâce à cette faculté tu peux surprendre les autres et toi-même; mais c'est malsain et, par souci de ta tranquillité, je te prie de prendre garde que tout ce qui est un avantage chez toi ne finisse pas par devenir une malédiction. Quiconque a une conviction ne peut pas, selon ses goûts, mettre tout et lui-même sens dessus dessous. Je ne te mets donc pas en garde contre le monde, mais contre toi-même et le monde contre toi. Une chose est certaine, c'est que si j'avais une fille assez âgée pour tomber sous ton influence, je ferais l'impossible pour la mettre en garde, surtout si elle était en même temps spirituellement douée. Et est-ce que je n'aurais pas moi de bonnes raisons pour mettre d'autres en garde contre toi, moi qui m'imagine quand même pouvoir supporter la comparaison avec toi, sinon en souplesse, tout au moins en fermeté et en tenue, sinon en ce qui est capricieux et resplendissant, tout au moins en ce qui est ferme, — n'aurais-je pas de bonnes raisons, puisque je sens vraiment quelquefois avec une certaine répugnance que tu me séduis, que je me laisse entraîner par ta folle gaieté, par l'esprit en apparence débonnaire avec lequel tu railles tout, que je me laisse entraîner dans cette griserie esthético-intellectuelle où tu vis. C'est pourquoi je me sens bien à un certain degré désorienté en face de toi, je sens que je suis tantôt trop sévère, tantôt trop indulgent. Mais ce n'est pas tellement étrange; car, comme type tu représentes toutes les possibilités, et c'est pourquoi on doit voir en toi, tantôt la possibilité de ta perdition, tantôt celle de ton salut. Tu poursuis tout état d'âme, toute pensée, bonne ou mauvaise, joyeuse ou triste, jusqu'à sa limite extrême, plutôt *in abstracto* que *in concreto*, et de sorte que cette poursuite elle-même ressemble surtout à un état d'âme dont rien d'autre ne résulte qu'un soupçon de son existence; il en reste en effet si peu qu'une prochaine fois il ne te sera ni plus facile, ni plus difficile de t'abandonner au même état d'âme; car tu gardes toujours la possibilité d'un tel abandon. C'est pourquoi on peut presque te reprocher tout ou rien du tout, parce que tout cela existe chez toi tout en n'y existant pas. Selon les circonstances tu reconnais ou ne reconnais pas que tu as eu un tel état d'âme, mais tu ne peux pas te l'assimiler; ce qui compte pour toi, c'est que l'état d'âme ait été absolu et pathétiquement vrai.

Enfin, je voulais donc parler de l'importance esthétique du mariage. Une étude pareille peut paraître superflue et la thèse déjà admise par tout le monde, parce qu'elle a été souvent démontrée; car des chevaliers et des aventuriers n'ont-ils pas depuis des siècles supporté de grandes peines et fait des efforts incroyables pour gagner à la fin le port de la douce quiétude

d'un mariage heureux? Des romanciers et leurs lecteurs depuis des siècles ne se sont-ils pas donné la peine d'écrire et de lire volume après volume afin de s'arrêter à un heureux mariage, et n'est-il pas vrai que des générations l'une après l'autre, ont vaillamment, toujours et toujours, supporté les fatigues et les complications de quatre actes, pour peu qu'on puisse espérer un mariage heureux à la fin du cinquième? Toutefois, ces énormes efforts ont très peu servi à la glorification du mariage, et je doute beaucoup qu'il y ait jamais eu quelqu'un qui, grâce à la lecture de tels ouvrages, se soit senti plus apte à accomplir la tâche dont il s'est chargé, ou qui se soit senti orienté dans la vie; car ce qu'il y a de pernicieux et de malsain dans ces ouvrages, c'est qu'ils prennent fin là où ils devraient commencer. Après avoir surmonté les multiples fatalités, les amants finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre, le rideau tombe, le livre est fini, mais le lecteur n'en est pas plus avancé; car, pourvu que l'amour existe dans son flamboiement premier, il n'est vraiment pas difficile d'avoir beaucoup de courage et d'intelligence, de lutter de toutes ses forces pour la possession du bien qu'on considère comme le seul bien; par contre, de la pondération, de la sagesse et de la patience sont nécessaires pour vaincre la lassitude qui suit souvent la réalisation d'un désir. Le flamboiement premier de l'amour ne craint pas de s'exposer aux difficultés pour conquérir l'objet aimé; au contraire, il est porté, là où il n'y a pas assez de dangers, à se les créer lui-même, simplement pour les vaincre. Quoi de plus naturel? C'est pourtant là-dessus que toute l'attention de cette école est fixée et, aussitôt les dangers vaincus, le maître machiniste sait ce qu'il y a à faire. Aussi est-il assez rare de voir une bénédiction nuptiale sur la scène ou d'en lire dans les livres, sauf dans les opéras et les ballets où cet élément peut bien fournir l'occasion de quelques galimatias dramatiques, de processions magnifiques, de gesticulations significatives et de regards langoureux d'un comparse, de l'échange d'anneaux, etc. La vérité de tout ce développement et son esthétique réelle, c'est que l'amour est mis à la peine, qu'on aperçoit ce sentiment luttant pour se frayer un chemin à travers un contraste. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est que cette lutte et cette dialectique sont entièrement extérieures et que l'amour en sort aussi abstrait qu'en y entrant. Une fois que se sera réveillée l'idée de la dialectique de l'amour même, et celle de ses luttes pathologiques, de ses rapports éthiques et religieux, alors on n'aura vraiment plus besoin de pères dénaturés, de gynécées, de princesses ensorcelées, de gnomes, ou de monstres pour donner du beau travail à l'amour. De nos jours, d'ailleurs, il est assez rare de rencontrer des pères aussi cruels ou des monstres aussi terribles; et si la littérature moderne s'est modelée sur une littérature plus ancienne, c'est, au sens propre, l'argent qui est devenu cet élément de contraste à travers lequel l'amour se meut, et alors on doit à nouveau laborieusement venir à bout de quatre actes s'il y a lieu d'espérer qu'un riche oncle meure au cinquième.

Toutefois, ces manifestations théâtrales sont assez rares et la littérature moderne en général s'emploie abondamment à

ridiculiser l'amour dans l'immédiateté abstraite où il s'est manifesté dans le domaine spécial des romans. Si par exemple on étudie le théâtre de Scribe, on trouve qu'un de ses thèmes favoris est que l'amour est une illusion. Mais je n'ai pas besoin de te le rappeler; tu as trop de sympathie pour Scribe et pour sa polémique, je crois en tout cas que tu serais prêt à la défendre contre le monde entier, même si tu tenais l'amour chevaleresque en réserve pour toi-même; car tu es si loin d'être dénué de sentiment qu'à cet égard je ne connais pas d'homme aussi jaloux que toi. Je me rappelle qu'un jour tu m'as envoyé une petite critique des « Premières amours » (9) de Scribe qui avait été écrite avec un enthousiasme presque désespéré. Tu y prétendais que c'était la meilleure pièce jamais écrite par Scribe et que, bien comprise, cette pièce seule suffisait à le rendre immortel. Je nommerais une autre pièce qui, il me semble, montre à nouveau le défaut de ce qui chez Scribe remplace le premier amour. C'est « Mariage de raison » (10). Dans cette pièce il traite le premier amour avec ironie. A l'aide d'une mère intelligente, qui est en même temps une femme du monde, un nouvel amour est créé qu'elle considère à toute épreuve; mais le spectateur qui ne veut pas approuver que le poète, arbitrairement, y ait mis le point final, trouvera sans difficulté qu'un troisième amour pouvait aussi bien remplacer les autres. D'ailleurs, il est étrange de voir tout ce que la poésie moderne peut engloutir; depuis longtemps, par exemple, elle a vécu d'amour. Notre époque fait penser à celle de la décomposition de l'Etat grec, tout existe mais on ne croit à rien. Les invisibles liens spirituels qui la légitiment ont disparu et elle est ainsi sans cesse à la fois comique et tragique; tragique parce qu'elle succombe, comique parce qu'elle existe, car c'est bien ce qui est impérissable qui soutient ce qui est corruptible, le spirituel ce qui est physique, et si on pouvait s'imaginer un corps inanimé qui peut un moment encore accomplir ses fonctions ordinaires, il serait de la même manière à la fois comique et tragique. Mais laissons l'époque dévorer tout ce qu'elle veut, et plus elle dévore de la valeur substantielle qu'il y avait dans l'amour romantique, plus elle sera effrayée lorsqu'un jour ce procédé de démolition ne plaira plus et qu'elle se rendra compte de ce qu'elle a perdu; ce sera avec désespoir qu'elle ressentira son malheur.

Voyons à présent si cette époque qui a détruit l'amour romantique a réussi à le remplacer par quelque chose de meilleur. Mais j'indiquerai d'abord les caractéristiques de l'amour romantique. On peut dire de lui en un seul mot: il est immédiat; il la vit et il l'aima, — il n'avait pas le choix; de son côté, elle eut beau ne l'avoir vu qu'une fois par une fente de la fenêtre du gynécée bien verrouillé, elle l'aima pourtant dès cet instant, lui seul dans le monde entier. A vrai dire, je devrais bien, comme il a été convenu, introduire ici quelques élucubrations polémiques afin de favoriser la sécrétion de bile qui chez toi est une condition indispensable pour que tu t'appropries d'une façon saine et utile ce que j'ai à dire. Mais, je ne peux pas m'y décider pour deux raisons, d'abord parce que de nos jours c'est assez usé et franchement, il est incompréhensible qu'à

cet égard tu désires suivre le courant, puisque partout ailleurs tu t'y opposes; ensuite, parce que j'ai réellement gardé une certaine foi en la vérité de cet amour-là, un certain respect pour lui, une certaine mélancolie en y pensant. C'est pourquoi je ne citerai que le mot d'ordre de ta polémique à ce sujet, c'est le titre d'un petit mémoire de toi : « Les sympathies *empfindsame* * et incompréhensibles ou la *harmonia praestabilita* de deux cœurs ». Ce que Gœthe le premier et avec tant d'art dans ses « Wahlverwandschaften » nous a découvert au sujet du langage figuré de la nature, et qu'il réalisa plus tard dans le monde spirituel, c'est de cela que nous parlons ici, si ce n'est que Gœthe s'attache à motiver cet attrait par une succession d'éléments (peut-être afin de montrer la différence entre la vie spirituelle et la vie physique) et qu'il n'a pas souligné la vitesse, l'impatience et la détermination amoureuses avec lesquelles ce qui s'appartient cherche à s'unir. Et n'est-il pas beau de penser que deux êtres sont destinés à appartenir l'un à l'autre! Combien de fois ne ressent-on pas le besoin d'aller au delà! de la conscience historique, le désir et la nostalgie de la forêt vierge qui se trouve derrière nous? Et ce désir ne sera-t-il pas doublement important si l'idée d'un autre être s'y attache, un être qui a son foyer aussi dans ces régions-là? Tout mariage, même celui qu'on contracte après mûre réflexion, ressent par conséquent le besoin, tout au moins à certains moments, de s'imaginer un premier plan de ce genre. Et comme il est beau que Dieu, qui est esprit, aime également l'amour terrestre! Je t'accorde volontiers que parmi des époux il existe à cet égard beaucoup de mensonges et que les observations que tu as faites à ce sujet m'ont souvent amusé, mais il ne faut pas oublier ce qu'il y a de vrai là-dedans. Quelqu'un pensera peut-être qu'il serait mieux d'avoir la pleine et entière liberté dans le choix de la « compagne de sa vie », mais une telle remarque révèle une étroitesse d'esprit très grande et une suffisance absurde, et ignore complètement que l'amour romantique, dans sa génialité, est libre et que cette génialité justement est ce qu'il y a de grand en lui.

L'amour romantique est immédiat parce qu'il repose exclusivement dans une nécessité absolue. Il est basé sur la beauté, d'une part sur la beauté physique, d'autre part sur la beauté qui se laisse imaginer à travers le physique, dans le physique et avec le physique, qui ne se révèle cependant pas grâce à la réflexion mais qui est toujours sur le point de se manifester, et qui, à travers le physique, jette des regards à la dérobée. Bien que cet amour soit basé essentiellement sur les sens, il est néanmoins noble par la conscience d'éternité qu'il s'assimile; car ce qui distingue tout amour de la volupté, c'est qu'il porte une empreinte d'éternité. Les amants sont intimement convaincus que leur union présente en elle-même un tout complet qui ne pourra jamais être modifié. Mais puisque cette conviction n'est basée que sur une détermination naturelle, l'éternel est basé sur le temporel et se dissout donc tout seul. Et comme

* En allemand dans le texte : sensibles.

cette conviction n'a été soumise à aucun examen et n'a trouvé aucune justification supérieure, elle apparaît comme une illusion, et c'est pourquoi il est si facile de la ridiculiser. On ne devrait pourtant pas être aussi empressé à le faire et il est vraiment dégoûtant de voir toutes ces femmes pleines d'expérience, intrigantes et sans ressort de la comédie moderne qui savent que l'amour est une illusion. Je ne connais aucun être aussi détestable qu'une telle femme. Aucune débauche ne me rebute tant, rien ne me révolte plus que de voir une jeune fille riche d'amour entre les mains d'une telle femme. En vérité, c'est plus terrible que de se la représenter entre les mains d'un cercle de séducteurs. Il est triste de trouver un homme qui est venu à bout de tout ce qu'il y a de substantiel dans la vie, mais il est horrible de voir une femme sur cette fausse route. Toutefois, comme je l'ai dit, l'amour romantique trouve dans l'éternité présumée, qui l'ennoblit et le sauve de la pure sensualité, une analogie avec l'éthique. Car ce qui a rapport aux sens est le momentané et recherche la satisfaction immédiate; plus le physique est raffiné, plus il sait faire une petite éternité de l'instant de la jouissance. La véritable éternité dans l'amour est seule la véritable éthique et le sauve vraiment de la sensualité. Mais une détermination de la volonté est nécessaire pour créer cette véritable éternité; j'y reviendrai plus tard.

Notre époque a très bien compris la faiblesse de l'amour romantique, et sa polémique ironique contre lui a aussi parfois été assez amusante; nous verrons à présent si elle a su remédier au défaut et ce qu'elle a substitué. On peut dire qu'elle a pris deux chemins dont l'un, du premier coup d'œil, se trouve être une fausse route, c'est-à-dire une route immorale; mais l'autre, qui est plus respectable, perd, je crois, ce qu'il y a de plus profond dans l'amour. Car si l'amour dépend des sens, tout le monde comprendra aisément que cette fidélité chevaleresque et immédiate est une folie. Quoi d'étonnant alors que la femme désire s'émanciper — l'un des multiples phénomènes disgracieux de notre époque dont les hommes ont la responsabilité. L'éternel dans l'amour devient objet de raillerie, le temporel est maintenu tout en étant exposé à un raffinement dans une éternité sensuelle, dans l'instant éternel de l'étreinte. Ce que je dis ici ne s'applique pas exclusivement à un séducteur quelconque qui comme une bête de proie rôde dans le monde, non, cela s'applique également à une foule de gens souvent très doués, et Byron (11) n'est pas seul à déclarer que l'amour est un paradis et le mariage un enfer. On voit donc clairement qu'en cela une réflexion, inconnue de l'amour romantique, joue un rôle. Celui-ci accepte volontiers le mariage et considère la bénédiction de l'Eglise comme une belle solennité supplémentaire, qui n'a pas grande importance. Du fait de cette réflexion-là, l'amour mentionné, avec une rigidité et une obstination terribles de la raison, a inventé une nouvelle définition (12) de l'amour malheureux: d'être aimé lorsqu'on n'aime plus, et non d'aimer sans réciprocité. Et en vérité, si cette tendance se rendait compte de tout ce qu'il y a de profond dans ces quelques mots, elle reculerait elle-même; car, en plus de ce qu'il

y a là-dedans d'éprouvé, d'intelligent et de raffiné, il s'y trouve encore l'indice de l'existence d'une conscience. L'instant devient donc l'essentiel, et combien de fois n'a-t-on pas entendu un amant adresser à la malheureuse jeune fille qui n'a pu aimer qu'une seule fois ces paroles effrontées: je ne demande pas tant, je me satisfais de moins; loin de moi d'exiger que tu doives continuer à m'aimer pendant une éternité, si seulement tu m'aimes à l'instant où je te désire. Mais les amants de cette espèce savent très bien que ce qui a rapport aux sens est éphémère, ils savent aussi quel est l'instant le plus beau et ils s'en contentent. Une telle tendance, bien entendu, est absolument immorale, mais dans l'idée même elle marque en quelque sorte un avancement vers notre but, car elle élève une protestation en bonne et due forme contre le mariage. Pour peu que cette même tendance essaie d'assumer un extérieur un peu plus décent, elle ne se limite pas exclusivement au seul instant, mais le prolonge plus ou moins, de sorte qu'au lieu de l'éternel elle s'assimile le temporel dans sa conscience, ou qu'elle s'engage dans l'antithèse de l'éternel et de l'idée d'un changement possible dans le temps. Elle pense qu'on peut bien supporter de vivre ensemble pour quelque temps, mais elle veut se réserver le droit de choisir si l'alternative d'un choix plus heureux se présente. Elle fait une institution civique du mariage; on n'a qu'à avertir l'autorité compétente que le mariage a pris fin et qu'un nouveau mariage a été contracté, exactement comme on l'avertit lorsqu'on change de domicile. C'est à voir si l'Etat y trouve son compte; pour l'individu la situation doit vraiment être bizarre. Et c'est pourquoi je pense qu'on ne l'a jamais vue réalisée; mais la menace existe toujours. Et, à vrai dire, quelle énorme effronterie — je ne crois pas que le mot soit trop dur — ne faudrait-il pas pour réaliser ce projet? Il trahirait, surtout chez le membre féminin de cette association, une inconscience approchant de la perversion. Il y a cependant une disposition spirituelle tout autre qui pouvait aisément faire concevoir une idée semblable et c'est d'elle que je veux principalement parler ici, parce qu'elle est très caractéristique de notre époque. En effet, un tel projet peut être basé sur la mélancolie ou bien égoïste ou bien altruiste. On a parlé assez longtemps de l'inconscience de l'époque, je crois qu'il est plus que temps de parler un peu de sa mélancolie et j'espère que tout sera mieux tiré au clair. Or la mélancolie n'est-elle pas le vice de l'époque, n'est-ce pas elle qui résonne même dans son rire inconscient, n'est-ce pas la mélancolie qui nous a ôté le courage de commander, le courage d'obéir, la force d'agir, la confiance dans l'espoir? Et lorsque les braves philosophes font tout leur possible pour donner de l'intensité à la réalité, ne serons-nous pas bientôt tellement bourrés que nous en étoufferons? Tout, sauf le présent, a été extirpé, et quoi d'étonnant alors qu'on le perde dans la crainte continuelle de le perdre? Enfin il est bien vrai que ce n'est pas dans un espoir fugitif qu'on doit disparaître et que ce n'est pas de cette manière-là qu'on se transfigurera dans les nuages; il faut avoir de l'air pour jouir réellement, car ce n'est pas seulement au moment de la tristesse qu'il importe de trouver le ciel ouvert; au moment de la joie aussi,

il importe de jouir d'une vue large et d'avoir les portes grandes ouvertes. Grâce à cette restriction inquiétante, la jouissance, il est vrai, perd apparemment quelque peu de son intensité; mais ce n'est pas grand'chose qu'elle perd, car la jouissance intense ressemble assez à celle qui coûte la vie aux oies de Strasbourg (13). Il se peut bien qu'il soit assez difficile de te faire comprendre ces choses-là, tandis que je n'ai sans doute pas besoin de t'expliquer en détail l'importance de l'intensité à laquelle on atteint de l'autre manière. Car à cet égard tu es un virtuose, toi, *cui di dederunt formam, divitias, artemque fruendi* (14). Si la jouissance était l'essentiel de la vie, je m'assiérais à tes pieds afin d'apprendre, car tu es un maître en cette matière. Tantôt tu peux te transformer en vieillard et t'abreuver à longs traits des choses vécues passées au crible du souvenir, tantôt tu te trouves dans la fleur de l'âge, enflammé d'espoir, ta jouissance est tantôt mâle, tantôt efféminée, tantôt immédiate; c'est tantôt de ta réflexion sur la jouissance ou même sur l'abstinence de jouissance que tu jouis, tantôt de ta réflexion sur la jouissance des autres. Tantôt tu t'abandonnes, l'esprit ouvert, accessible comme une ville qui a capitulé, la réflexion s'est éteinte tandis que chaque pas des étrangers résonne dans les rues abandonnées; toutefois, il y reste toujours un petit poste avancé qui veille; tantôt ton esprit se ferme, tu te retranches, inaccessible et intransigeant. C'est ainsi qu'il en est, et tu as pu voir aussi combien ta jouissance est égoïste, et que jamais tu ne t'abandonnes et que tu ne permets jamais aux autres de jouir de toi. A ce titre, il est possible que tu aies raison quand tu railles les gens que toute jouissance exténue, par exemple les gens amoureux aux cœurs en lambeaux; toi, au contraire, tu sais admirablement bien t'amouracher de façon que ton amour mette en relief ta propre personnalité. Enfin, tu sais très bien que la jouissance la plus intense réside dans le fait de persister dans la jouissance, tout en ayant conscience qu'à l'instant après elle s'évanouira peut-être. C'est pourquoi la finale de *Don Juan* t'a tant plu. Poursuivi par la police, par le monde entier, par les vivants et par les morts, Don Juan, seul dans une pièce isolée, rassemble encore une fois toutes les forces de son âme, il boit encore une fois bouteille, et son âme se réjouit encore une fois aux sons de la musique.

Mais je reviens à ce que j'ai dit, qu'une mélancolie ou bien égoïste, ou bien altruiste peut provoquer cette opinion. La mélancolie égoïste craint naturellement pour elle-même et, comme toute mélancolie, elle est avide de jouissance. Elle est remplie d'un respect exalté, d'une sourde horreur pour une union qui durerait toute la vie. « A quoi peut-on se fier, tout peut changer, cet être que j'adore presque, peut changer — sait-on jamais? Des destins ultérieurs me mettront peut-être en rapport avec l'être capable de devenir réellement l'idéal dont j'ai rêvé. » Comme toute mélancolie elle est entêtée et le sait bien, elle réfléchit : « Le fait même de me lier indissolublement à quelqu'un aura peut-être pour conséquence que cet être que, sans cela, j'aimerais de toute mon âme, me deviendra insupportable, peut-être, peut-être, etc. » La mélancolie altruiste est plus douloureuse et un peu plus noble aussi, elle a peur d'elle-même à cause de

l'autre. « Qui est bien sûr qu'on ne peut pas se transformer, ce qu'aujourd'hui je juge être le bon côté chez moi s'évanouira peut-être un jour, peut-être ce qui aujourd'hui sert à attirer la bien-aimée vers moi et que je désire conserver à cause d'elle, me sera enlevé, et alors elle restera là, déçue, trompée, une chance inouïe s'offrira peut-être à elle, elle sera tentée, elle ne résistera peut-être pas à la tentation, oh Seigneur! Et j'aurais cela sur ma conscience; je n'ai rien à lui reprocher, c'est moi qui ai changé, je lui pardonne tout, si seulement elle peut me pardonner l'imprudence que j'ai commise en lui permettant de faire une démarche aussi décisive. Quant à moi, je sais bien que loin de la circonvenir par de belles paroles, je l'ai plutôt mise en garde contre moi-même, qu'elle a pris sa décision librement, mais il est possible que cet avertissement ait été la tentation décisive pour elle, qu'il lui a fait voir en moi un être meilleur que je ne le suis, etc, etc. » On comprend aisément qu'une telle mentalité trouve son compte aussi peu dans une union de dix ans que dans une de cinq ans, oui, pas même dans une union semblable à celle que Saladin (15) contracta avec les chrétiens pour dix ans, dix mois, dix semaines, dix jours et dix minutes; elle trouverait son compte aussi peu dans une telle union que dans celle qui durerait toute la vie. On voit bien qu'une telle mentalité ne comprend que trop profondément le sens du proverbe (16) qui dit qu'à chaque jour suffit sa peine. Elle essaie de vivre comme si chaque jour était le jour décisif, de vivre comme si on devait chaque jour passer un examen. Si, par conséquent, on est très enclin de nos jours à neutraliser le mariage, ce n'est pas parce qu'on estime, comme au moyen âge, le célibat plus parfait, mais il faut en attribuer la cause à la lâcheté, aux appétits de jouissance. Il saute aussi aux yeux que de pareils mariages, contractés pour un temps déterminé, ne servent à rien puisqu'ils entraînent les mêmes difficultés que ceux qu'on contracte pour la vie et qu'en outre, au lieu de stimuler les intéressés dans leur vie, ils énervent au contraire les forces les plus intimes de la vie conjugale, relâchent l'énergie de la volonté et déprécient les bienfaits de la confiance que possède le mariage. En outre, il est évident déjà, et il le sera encore plus par la suite, que de pareilles associations ne sont pas assimilables à des mariages, car, bien qu'entrées dans la sphère de la réflexion, elles n'ont pas, tout compte fait, gagné cette concience de l'éternité qui est l'attribut de l'éthique et qui est indispensable pour que l'union devienne un mariage. D'ailleurs, tu seras tout à fait d'accord avec moi à ce sujet; car combien de fois, et avec quel aplomb, ta raillerie et ton ironie ne se sont-elles pas abattues sur de tels sentiments, et à juste titre (« les amourettes du hasard ou l'éternité pernicieuse de l'amour »), par exemple un jeune homme et sa fiancée regardent par la fenêtre; au même instant une jeune fille tourne dans une autre rue; le jeune homme se met alors à penser qu'après tout c'est de celle-ci qu'il est amoureux; mais en voulant pousser son inspiration plus loin, il est à nouveau dérangé, etc.

L'autre issue, l'issue décente, était le *mariage de raison.* Le nom déjà indique qu'on est entré dans la sphère de la réflexion. Quelques personnes, dont tu fais partie, ont toujours fait des

mines pensives lorsqu'on envisage un tel mariage, mélange d'amour immédiat et d'intelligence intéressée; car, pour ne pas abuser du langage, ne devrait-on pas l'appeler plutôt un mariage d'intelligence? Tu as surtout eu l'habitude, et avec beaucoup d'ambiguïté, de recommander « l'estime » comme base solide pour une union conjugale. Le fait que notre époque doit avoir recours à une issue pareille, c'est-à-dire à un mariage de raison, montre combien elle est labourée de réflexion. Dans la mesure où une telle union renonce au vrai amour, elle est au moins logique; mais cela prouve aussi que ce n'est pas une solution du problème. Un mariage d'intelligence, par conséquent, est à considérer comme une espèce de capitulation imposée par les complications de la vie. Mais n'est-il pas triste de penser qu'il ne reste que la consolation du désespoir pour la poésie de notre époque; car c'est évidemment le désespoir qui rend une telle union acceptable. C'est d'ailleurs pourquoi elle est conclue surtout par des gens qui depuis longtemps sont sortis de l'enfance et qui, par surcroît, ont appris que le vrai amour est une illusion et que sa réalisation est tout au plus un *pium desiderium*. C'est donc avec la prose de la vie, l'aisance, la renommée sociale, etc., qu'elle se met en rapport. En neutralisant la sensualité dans le mariage, elle semble être éthique; néanmoins, il reste à savoir si cette mesure n'est pas aussi immorale qu'inesthétique. Et même si l'élément sensuel n'est pas entièrement neutralisé, il est tout de même intimidé par une sobre considération intellectuelle qui veut qu'on soit prudent, qu'on n'aille pas trop vite en faisant son choix, et qui est d'avis que la vie, malgré tout, ne vous procure jamais ce qui est votre rêve, que le parti est assez convenable, etc. L'éternel qui, comme on l'a déjà dit, fait partie de tout mariage, ne s'y trouve donc pas réellement; car un calcul intellectuel est toujours temporel. Une telle union, par conséquent, est à la fois immorale et fragile. Mais un mariage de raison peut néanmoins acquérir un aspect plus beau lorsque le facteur est quelque chose de supérieur. C'est alors un motif étranger au mariage lui-même qui joue le rôle déterminant, par exemple une jeune fille par amour pour sa famille epouse un homme capable de la sauver. Mais cette téléologie extérieure montre justement et sans peine que ce n'est pas là que nous trouverons la solution du problème. Il serait peut-être maintenant indiqué que je m'occupe des multiples motifs qui incitent au mariage et dont on parle assez souvent. De pareilles méditations et de pareils raisonnements appartiennent justement à la sphère de l'intellect. Mais je préfère cependant réserver cet examen pour plus tard, au moment où j'essaierai, si c'est possible, d'en finir une fois pour toutes.

Nous avons vu à présent comment l'amour romantique avait pour base une illusion, et son éternité pour base le temporel, et que, bien que le chevalier fût profondément convaincu de sa constance absolue, il n'y en avait pourtant aucune certitude, parce que jusqu'ici il n'avait été exposé à l'épreuve et à la tentation que dans un milieu entièrement extérieur. A ce titre l'amour romantique était tout à fait capable d'accepter avec une belle piété le mariage, mais cela n'avait cependant aucune importance plus profonde. Nous avons vu comment cet amour

immédiat, beau, mais naïf aussi, accepté dans la conscience d'une époque de réflexion, devait devenir l'objet de sa raillerie et de son ironie et nous avons vu en outre ce qu'une telle époque pouvait offrir pour le remplacer. De plus, elle accepta dans sa conscience le mariage et se déclara alors en faveur de l'amour qui excluait le mariage et du mariage qui forçait à renoncer à l'amour. C'est pourquoi une sage petite couturière, dans un drame moderne traitant de l'amour des grands seigneurs, fait cette remarque intelligente: ils nous aiment, mais ne nous épousent pas; ils n'aiment pas les femmes du monde, mais ils les épousent.

Cette petite analyse — car je suis bien obligé de donner ce nom à ce que j'écris ici bien que d'abord je n'aie pensé qu'à écrire une longue lettre — a atteint à présent le point d'où il est enfin possible de bien faire la lumière sur le mariage. Tu conviendras, n'est-ce pas, que le mariage est essentiellement une institution chrétienne, que les nations païennes, malgré la sensualité de l'Orient et toute la beauté de la Grèce, n'ont pas su l'idéaliser, que le judaïsme même, malgré tout ce qu'il y a en lui de vraiment idéal, n'y a pas réussi; tu en conviendras, dis-je, sans que j'aie besoin de m'expliquer plus en détail, d'autant plus qu'il me suffira de rappeler que la question de l'opposition des sexes n'avait nulle part été assez scrutée pour mettre le sexe faible en pleine valeur. Dans la chrétienté aussi l'amour devait passer par maintes fatalités avant qu'on réussit à comprendre ce qu'il y avait de profond, de beau et de vrai dans le mariage. Mais puisqu'un siècle qui réfléchit est du passé, tout en étant à un certain degré du présent, ce n'est pas chose aisée de le démontrer, et comme j'ai trouvé en toi quelqu'un qui sait dégager les côtés faibles avec une grande virtuosité, la tâche de te convaincre que je me suis imposée, à côté de tout le reste, est doublement difficile. Toutefois, je dois avouer que je te suis très obligé pour ta polémique. Lorsque je pense à la grande quantité de remarques isolées qui la constituent pour moi, elle est dans l'ensemble si remarquable et si ingénieuse qu'elle devient un bon guide pour celui qui désire défendre le mariage; car si toi ou d'autres les examinaient à fond, tu verrais que tes attaques ne sont pas assez superficielles pour ne pas contenir en elles la vérité, bien que ni toi ni ton adversaire ne vous en rendiez compte au moment de la lutte.

Si le fait de ne pas être réfléchi apparaissait comme un défaut de l'amour romantique, il semblerait peut-être juste de laisser le véritable amour conjugal commencer par une sorte de doute. Cela semblerait d'autant plus nécessaire que nous y arrivons en sortant d'un monde de réflexion. Je ne veux pas du tout nier qu'après un tel doute, un mariage ne se laisse représenter par l'art; mais reste à savoir si pourtant à cause de cela le caractère du mariage n'a pas été dénaturé déjà, parce qu'après tout on envisage un divorce entre l'amour et le mariage. La question se pose de savoir si, en doutant de la possibilité de réaliser le premier amour, il appartient essentiellement au mariage de le réduire à néant, afin de rendre possible et de réaliser l'amour conjugal par cet anéantissement, si bien qu'au fond le mariage d'Adam et d'Eve aurait été le seul dans lequel

l'amour immédiat resta intact, surtout parce que (comme Musaeus (17) le signale avec beaucoup d'esprit) la possibilité d'aimer un autre n'existait pas. La question sera de savoir si le premier amour, incorporé dans une immédiateté concentrique supérieure, n'a pas été garanti contre ce scepticisme, de sorte que l'amour conjugal n'eût pas besoin d'enfouir les belles espérances du premier amour, agrémenté de dispositions qui ne l'amoindrissent pas, mais l'ennoblissent. C'est un problème difficile à résoudre et qui est toutefois de la plus haute importance si nous ne voulons pas nous exposer à trouver dans l'éthique une fente pareille à celle qui, dans la sphère intellectuelle, existe entre la foi et le savoir. Mon cher ami, ton cœur aussi est sensible à l'amour, et ton esprit aussi ne connaît que trop bien le doute, et c'est pourquoi tu seras d'accord avec moi si j'affirme qu'il serait beau que le chrétien osât appeler son Dieu le dieu de l'amour, en y comprenant mentalement ce sentiment indicible et bienheureux, cette puissance éternelle — l'amour terrestre. Si, par conséquent, dans ce qui précède j'ai fait allusion à l'amour romantique et à l'amour réfléchi comme étant des conceptions intermittentes, on verra assez ici jusqu'à quel point l'harmonie supérieure est un retour à l'immédiateté et jusqu'à quel point cette harmonie, à côté de ce qu'elle contient en plus, contient ce qui caractérisait l'amour romantique. Il est assez évident que l'amour réfléchi continue à se consumer soi-même et que, tout arbitrairement, il s'arrête, tantôt à un point, tantôt à un autre; il est évident qu'il vise au delà de lui-même vers quelque chose de supérieur, mais il reste à savoir si cette chose supérieure ne peut immédiatement entrer en rapport avec le premier amour. Enfin, cette chose supérieure est le sentiment religieux, dans lequel la réflexion intellectuelle abandonne la partie, et de même que rien n'est impossible à Dieu, rien n'est impossible non plus à l'individu religieux. L'amour retrouve dans le sentiment religieux cet infini qu'il chercha en vain dans l'amour réfléchi. Mais si le sentiment religieux, supérieur évidemment à toutes choses terrestres, est en outre, par rapport à l'amour immédiat, non pas excentrique, mais concentrique, il serait bien possible de créer l'harmonie, sans que s'impose nécessairement la douleur, que le sentiment religieux peut bien guérir, mais qui tout de même reste toujours une douleur profonde. Si on voit rarement des études de cette question, c'est parce que ceux qui ont du goût pour l'amour romantique ne s'intéressent pas beaucoup au mariage et que, par contre, tant de mariages sont malheureusement contractés sans qu'on y trouve l'érotisme le plus profond, qui est sûrement ce qu'il y a de plus beau dans la pure existence humaine. Le christianisme tient inébranlablement pour le mariage. Par conséquent, si l'amour conjugal n'a pas en lui de place pour tout l'érotisme du premier amour, le christianisme n'est pas l'évolution suprême de la race humaine, et c'est sûrement la crainte d'une telle discordance qui pour une grande part est la cause du désespoir qui résonne dans la lyrique moderne, en vers aussi bien qu'en prose.

Tu vois donc quel est le but que je me suis assigné — montrer que l'amour romantique peut être concilié avec le mariage et

exister en lui, oui, que le mariage en est la vraie transfiguration. Par là je ne veux pas du tout jeter une ombre sur les mariages qui se sauvent de la réflexion et de son naufrage; je ne conteste pas qu'il y ait beaucoup à faire, je ne serai non plus assez peu compatissant pour ne pas les admirer, et je n'oublierai pas que toute la tendance de l'époque en fasse souvent une triste nécessité. Mais pour ce dernier point, il faut pourtant se rappeler que la vie de chaque génération, et de chaque individu dans la génération, a en quelque sorte un commencement propre à elle-même, et qu'ainsi chacun a la possibilité d'échapper à ce gouffre; il ne faut pas oublier davantage que chaque génération doit bien recueillir une leçon de la génération précédente et que, par conséquent, la réflexion ayant consacré une génération à ce triste spectacle, il y a chance que la génération suivante soit plus heureuse. Et quel que soit le nombre des perplexités douloureuses que la vie puisse encore faire apparaître, je lutte pour deux choses, pour l'énorme tâche de montrer que le mariage est la transfiguration du premier amour, et non son anéantissement, qu'il est l'ami de cet amour et non son ennemi, et pour la tâche, insignifiante pour tout autre et pour moi d'autant plus importante, de montrer que mon modeste mariage a eu cette signification; qu'il me soit permis de gagner la force et le courage nécessaires pour accomplir cette tâche.

Et en abordant cette étude je ne peux tout de même que me réjouir à la pensée que c'est à toi que j'écris. Oui, tant il est vrai que je ne voudrais parler à aucun autre de mes rapports conjugaux, tant il est vrai qu'en face de toi j'ouvre mon cœur en pleine confiance. Parfois lorsque s'éteint le bruit de la lutte des pensées laborieuses que fabrique l'énorme machine que tu portes en toi, des instants tranquilles surviennent qui d'abord, il est vrai, inquiètent presque par leur calme, mais qui bientôt se trouvent être vraiment réconfortants. Je veux espérer que tu recevras ce mémoire en un pareil instant; et de même qu'on peut te confier sans crainte tout ce qu'on veut, tant que la machine est en mouvement, car alors tu n'entends rien, de même on peut aussi, sans se compromettre, te raconter tout lorsque ton âme est calme et grave. Alors je parlerai aussi de celle dont je ne parle qu'à la nature silencieuse, parce que je ne veux entendre que moi-même, de celle à qui je dois tant de choses et, entre autres, d'oser plaider en toute sincérité la cause du premier amour et du mariage; car, malgré mon amour et tous mes efforts, de quoi serais-je bien capable si elle ne venait pas à mon aide, et de quoi serais-je bien capable si elle n'enthousiasmait pas ma volonté? Pourtant, je sais très bien que si je lui disais ceci, elle ne me croirait pas, oui, ce serait peut-être incorrect de ma part de le lui dire, je troublerais et j'ébranlerais peut-être son âme profonde et pure.

Il faut d'abord que nous nous orientions en définissant le mariage. L'élément qui le constitue vraiment, sa substance en est évidemment l'amour ou, si tu désires le souligner d'une façon plus nette, la passion. L'un ou l'autre éliminé, la vie conjugale n'est qu'une pure satisfaction des plaisirs sensuels ou c'est une association constituée dans un but particulier; mais

la catégorie de l'éternité se trouve justement dans l'amour, qu'il s'agisse de l'amour superstitieux, aventureux, chevaleresque, ou de l'amour éthiquement plus profond et religieux, empreint d'une conviction forte et vivante.

Les traîtres se trouvent partout, le mariage en connaît aussi. Bien entendu, je ne pense pas aux séducteurs, car ils ne sont pas entrés dans le saint mariage (j'espère que cette analyse te parviendra à un moment où ton état d'esprit ne te fera pas sourire de cette expression); et je ne parle pas de ceux qui par un divorce en sont sortis, car ils ont tout de même eu le courage d'être manifestement des rebelles; non, je pense à ceux qui ne sont des rebelles qu'en imagination, à ceux qui n'osent même pas le faire apparaître dans leurs actes, à ces misérables époux qui restent là, gémissant de ce que l'amour depuis longtemps déjà se soit volatilisé de leur mariage, à ces époux dont tu as dit un jour qu'ils restent comme des fous, chacun dans son enclos conjugal, tiraillant les barreaux et délirant de la douceur des fiançailles et de l'amertume du mariage, à ces époux qui selon ta juste observation appartiennent à la catégorie de ceux qui félicitent tous ceux qui se fiancent avec une certaine joie méchante. Je ne peux pas te dire combien je les trouve méprisables et combien je me délecte en les voyant parfois s'abandonner à toi comme à un ami intime, en épanchant devant toi toutes leurs souffrances, en débitant tous leurs mensonges concernant l'heureux premier amour, et de t'entendre dire alors sur un ton rusé : « Oh moi, je me garderai bien de m'aventurer sur ce terrain glissant », et de les voir alors encore plus irrités parce qu'ils ne peuvent pas t'entraîner avec eux dans un *commune naufragium*. C'est à ces époux-là que tu renvoies si souvent lorsque tu parles d'un tendre père de famille avec quatre charmants enfants qu'il voudrait bien voir aux antipodes.

S'il y a un sens dans ce qu'ils disent, cela doit bien viser à séparer l'amour d'avec le mariage, de sorte qu'un certain temps a été réservé à l'amour et un autre au mariage, l'amour et le mariage restant incompatibles. Alors on découvre bientôt aussi le moment auquel l'amour appartint, le beau moment des fiançailles. C'est avec une émotion grotesque et avec attendrissement qu'ils savent pérorer un peu partout sur la beauté des jours de fiançailles. Mais je dois avouer que je n'ai jamais beaucoup affectionné ces lèchements amourachés des fiançailles, et plus on veut faire grand cas de cette période-là, plus elle me fait penser au temps que beaucoup de gens prennent avant de se jeter à l'eau, ce temps pendant lequel ils se promènent de long en large devant les flots, passant tantôt une main, tantôt un pied dans l'eau et jugeant qu'elle est tantôt trop froide, tantôt trop chaude. Si vraiment le plus beau temps de la vie est le temps des fiançailles, alors j'avoue ne pas comprendre du tout pourquoi on se marie. Et cependant, on se marie avec toute la précision prudhommesque possible, lorsque les tantes et les cousines, les voisins d'à côté et d'en face trouvent le moment convenable; ils font preuve en cela de la même torpeur et de la même veulerie que lorsqu'ils considèrent le temps des fiançailles comme le temps le plus beau. Au besoin je préfère

tout de même les gens téméraires qui trouvent leur seul plaisir en se jetant à l'eau. C'est quand même quelque chose, bien que le mouvement ne soit jamais aussi magnifique, le frisson de la conscience jamais aussi rafraîchissant, la réaction de la volonté jamais aussi énergique, que lorsque le bras viril et fort, ferme et tendre, serre la bien-aimée, la serre avec force, mais de manière à ce qu'elle se sente libre sous cette étreinte, libre justement de se jeter, devant Dieu, dans l'océan de l'existence.

A présent, si une pareille séparation de l'amour et du mariage valait quelque chose, sauf dans les cerveaux vides de quelques gens stupides, ou plutôt barbares, qui savent aussi peu ce qu'est l'amour que ce qu'est le mariage, l'affaire se gâterait pour le mariage, pour les efforts que je fais pour montrer ce qu'il y a d'esthétique en lui et pour montrer que le mariage est une figure nodale esthétique. Mais quelle serait alors la raison qui justifierait une telle séparation? Est-ce que l'amour ne se laisse pas conserver intact? Dans ce raisonnement se trouvent la méfiance et la lâcheté qui se manifestent si souvent de nos jours et dont le propre est de penser qu'évolution est synonyme de décadence et d'anéantissement. J'avoue bien volontiers qu'un pareil amour, grêle et menu, aussi peu viril que peu féminin (ce qu'avec ta pétulance habituelle tu appellerais un amour de quatre sous) ne résisterait pas à un seul souffle des tempêtes de la vie, mais, après tout, rien de cela ne résulterait pour ce qui concerne l'amour et le mariage si tous deux étaient en condition saine et normale. Ou bien ce serait parce que l'éthique et le religieux, qui interviennent lors du mariage, se montreraient de nature si différente de celle de l'amour, que pour cette raison ils ne se laisseraient pas unir, tandis que l'amour saurait bien venir victorieusement à bout de la vie s'il lui était permis de reposer seul en lui-même et d'avoir confiance en lui-même. Cette manière de voir ramènerait alors l'affaire, ou bien au pathos non éprouvé de l'amour immédiat, ou bien au caprice et aux conditions de chaque individu particulier qui croit par ses propres forces pouvoir achever la course. Cette dernière manière de voir — prétendre que ce sont l'éthique et le religieux qui gênent dans le mariage — reflète à première vue une certaine virilité qui peut aisément tromper une observation fugitive et, bien que fausse, elle possède en elle quelque chose de tout autrement sublime que toute la première misère décrite. J'y reviendrai, d'autant plus que mon regard inquisiteur me trompe beaucoup si, en toi justement, je ne trouve pas un hérétique plus ou moins infecté de cette erreur.

L'amour constitue l'élément substantiel du mariage; mais lequel des deux est le premier, est-ce l'amour ou est-ce le mariage qui sera suivi de l'amour? Cette dernière manière de voir a joui de pas mal de considération auprès des gens d'esprit étroit et a été préconisée assez souvent par des pères malins et des mères encore plus malignes, qui pensent avoir eu eux-mêmes de l'expérience et, en compensation, exigent invariablement que leurs enfants aient aussi de l'expérience. C'est la même sagesse qui se manifeste lorsque des marchands de pigeons enferment deux pigeons, qui n'ont pas la moindre sympathie l'un pour l'autre, dans la même petite cage, pensant

qu'ils apprendront bien à faire bon ménage. Toute cette manière de voir est tellement bornée que je n'y ai référé que pour mémoire et en outre pour rappeler bien des choses que tu as immolées dans cet ordre d'idées. L'amour donc a la primauté. Mais l'amour, d'après ce que j'ai déjà indiqué, est en sus d'une nature très délicate et, bien que nature, chose si peu naturelle qu'elle ne souffre pas du tout d'entrer en contact avec la réalité. Et j'arrive ici encore une fois au point déjà mentionné. Ici, les fiançailles semblent prendre leur importance. Elles représentent un amour qui n'a aucune réalité, qui ne vit que de la suavité de la douce possibilité. Cet état ne possède pas la réalité des choses, ses mouvements sont sans portée, il ne s'agit toujours que des mêmes « gesticulations futiles et amourachées », dont nous avons déjà parlé. Plus les fiancés eux-mêmes sont irréels, voire même, plus ces mouvements, seulement affectés, leur coûtent de l'effort et épuisent leurs forces, plus ils ressentiront le besoin d'éviter l'avatar grave du mariage. Puisqu'il semble donc que les fiançailles ne connaissent pas une réalité qui nécessairement résulte d'elles, ceux qui n'ont pas le courage de se marier y trouveraient ainsi une excellente échappatoire. Lorsqu'ils sont sur le point de faire le pas décisif, ils ressentent peut-être, et d'une manière probablement très exaltée, un besoin de demander le secours d'une puissance supérieure, et ils composent ainsi avec leur propre conscience et avec le divin, avec leur conscience en se fiançant sous leur propre responsabilité, et avec le divin en ne se dérobant pas à la bénédiction de l'Eglise, bénédiction d'ailleurs qu'avec un peu trop de superstition ils surestiment alors. Et encore une fois nous trouvons là un schisme entre l'amour et le mariage dans sa forme la plus lâche, la plus fragile et la plus indigne d'un homme. Toutefois, une telle monstruosité ne peut pas égarer; son amour n'est pas un amour, il lui manque l'élément sensuel qui trouve son expression éthique dans le mariage; elle neutralise l'érotisme à un tel degré que de pareilles fiançailles auraient pu se faire aussi bien entre deux hommes. Par contre, aussitôt qu'elle fait valoir le sensuel, tout en voulant maintenir cette séparation, elle tourne immédiatement aux tendances décrites précédemment. De quelque manière qu'on les regarde, de telles fiançailles ne sont pas belles; du point de vue religieux non plus, car elles sont comme une tentative de tromper Dieu, d'obtenir par ruse quelque chose pour laquelle son aide leur semble superflue, se réservant de faire appel à Lui seulement lorsqu'elles sentent qu'autrement ça n'irait pas bien.

Il n'appartient donc pas au mariage de provoquer l'amour, il l'implique au contraire, non comme quelque chose du passé, mais du présent. Mais le mariage a un élément éthique et religieux en lui que l'amour ne possède pas; et pour cette raison le mariage est basé sur la résignation, l'amour ne l'est pas. Et si on ne veut pas admettre que chaque être passe dans sa vie, d'abord par ce que je nommerai presque le mouvement païen auquel appartient l'amour, et ensuite par le mouvement chrétien qui s'exprime dans le mariage, et si on ne veut pas dire que l'amour doit être exclu du christianisme, alors il faut montrer que l'amour se laisse accorder avec le mariage. La pensée

me vient d'ailleurs que, si une personne étrangère voyait ce papier, elle serait sans doute hautement surprise de voir qu'une pareille question puisse me causer de si grands embarras. Enfin, c'est bien à toi seul que j'écris, et ton évolution est telle que tu comprends pleinement les difficultés.

Voici donc d'abord, une étude sur l'amour. A cet égard je m'attacherai à une expression qui, malgré tes railleries et celles du monde entier, a toujours gardé à mes yeux une belle signification: le premier amour. (Crois-moi, je ne céderai pas, et puisque toi, tu ne le feras sans doute pas non plus, il y aura une disparité curieuse dans notre correspondance.) En prononçant ces mots je pense à quelque chose qui compte parmi ce qu'il y a de plus beau dans la vie; si c'est toi qui les emploies, c'est le signal de faire feu pour toute la chaîne de tirailleurs de tes observations. Mais, comme pour moi il n'y a rien de ridicule dans ces mots et puisque, je le dis franchement, je n'accepte tes attaques qu'avec l'intention de les ignorer, ces mots n'ont pas non plus pour moi ce caractère mélancolique que d'autres y trouvent peut-être. Cette mélancolie n'est pas nécessairement maladive; car les choses maladives sont toujours mensongères et fausses. Elle est belle et saine lorsque quelqu'un a joué de malheur avec son premier amour, lorsqu'il en a connu la douleur, tout en restant fidèle à son amour et en lui conservant sa foi; elle est belle si au cours des années il se rappelle parfois assez vivement son premier amour, bien que son âme ait été assez forte pour presque prendre congé avec ce genre de vie, afin de se vouer à quelque chose de supérieur; elle est belle lorsqu'il se le rappelle alors comme quelque chose qui était, sinon la perfection, pourtant de toute beauté. Et cette mélancolie est beaucoup plus saine et belle, et noble que la sagesse prosaïque qui depuis longtemps en a fini avec de pareils enfantillages, avec cette sagesse diabolique de Don Basile (18) qui s'imagine être la santé, tout en étant la maladie la plus dévorante, car, « que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme? » (19). Ces mots: le premier amour, n'ont pour moi rien de mélancolique; si ce n'est un petit assaisonnement de douceur mélancolique, pour moi ils sont comme un mot de ralliement et, bien qu'époux depuis plusieurs années, j'ai toujours l'honneur de me battre encore sous le drapeau victorieux du premier amour.

Par contre, pour toi l'idée du « premier », avec sa signification et tout ce que ce mot implique de surestimation et de sous-estimation, est un mouvement ondoyant, mystérieux. Tantôt tu es exclusivement enthousiasmé par «le premier». Tu es tellement fécondé par l'idée de la concentration énergique que ce mot implique que c'est la seule chose que tu désires. Tu es tellement échauffé et enflammé, tellement brûlant d'amour, tellement rêveur et fécond, lourd comme un nuage de pluie, doux comme une brise estivale, bref, tu comprends fort bien pourquoi Jupiter (20) rend visite à sa bien-aimée dans un nuage et sous la pluie. Tu t'étends de plus en plus, tu sens en toi le moelleux et l'élasticité, toutes tes articulations deviennent souples, chaque os devient un tendon flexible: tu es comme le gladiateur qui étend son corps afin de le maîtriser complètement; on

croirait qu'il se prive ainsi de sa force, mais cette torture voluptueuse est justement faite pour lui permettre de dépenser toute sa vigueur. Et te voilà prêt à jouir de la volupté pure de la parfaite réceptivité. L'attouchement le plus léger suffit pour faire vibrer ce corps invisible, étendu et immatériel. Il existe un animal qui m'a souvent préoccupé — c'est une méduse. As-tu remarqué comment cette masse gélatineuse peut s'élargir en s'aplatissant et ensuite lentement, tantôt descendre, tantôt monter, si tranquillement et si fermement qu'on croirait pouvoir poser son pied sur elle. Subitement elle sent que sa proie approche, alors elle se creuse en elle-même, elle devient une poche, et avec une vitesse énorme elle descend de plus en plus tout en encoffrant sa proie — non dans sa poche, car elle n'a pas de poche, mais en elle-même, car elle est elle-même une poche et pas autre chose. Alors elle peut se contracter à un tel degré qu'on ne comprend pas comment il lui a été possible de s'élargir. Il en est à peu près ainsi avec toi, et je te prie seulement de me pardonner si je ne trouve pas d'animal plus beau à te comparer et si tu ne peux pas t'empêcher de sourire de toi-même en pensant que tu n'es qu'une poche. A ces moments-là c'est donc au « premier » que tu fais la chasse, la seule chose que tu désires, sans soupçonner que c'est un illogisme de vouloir que « le premier » doive toujours revenir; la vérité, c'est que tu ne l'as jamais possédé; ou, si tu l'as réellement possédé, tu ne vois et tu ne jouis que d'un reflet « du premier ». Remarque toutefois que tu te trompes complètement si tu crois qu'en examinant la question de près tu trouverais « le premier » existant de façon complète ailleurs qu'en lui-même, et que si tu te réclames de tes expériences, il s'agit là encore d'un malentendu, parce que ces expériences n'ont jamais été dirigées dans le bon sens. En d'autres temps, par contre, tu es aussi froid, aussi âpre et cinglant qu'une bise de printemps, aussi sarcastique qu'une gelée blanche, intellectuellement aussi transparent que l'air a coutume de l'être au printemps, aussi sec et stérile, aussi égoïstement resserré que possible. S'il arrive alors que quelqu'un, qui te trouve dans un tel état, a le malheur de te parler « du premier », de la beauté dont « le premier » est empreint, et peut-être même de son premier amour, tu deviens franchement méchant. « Le premier » devient alors ce qu'il y a de plus ridicule et de plus absurde, un de ces mensonges qui passent de génération en génération. Comme un vrai Hérode tu vas un train d'enfer d'un massacre d'innocents à un autre. Tu sais en dire bien long sur la lâcheté et sur la faiblesse de ceux qui s'accrochent ainsi au « premier », tout en prétendant que la vérité se trouve dans ce qui a été acquis et non dans les données. Je me rappelle une fois où tu es arrivé chez moi dans un pareil état d'esprit. Tu bourras ta pipe comme d'habitude, tu pris place dans le fauteuil le plus confortable, tu mis les pieds sur une chaise, tu commenças à fouiller mes papiers (que, d'ailleurs, je me le rappelle aussi, je retirai de toi) et alors tu te répandis en un dithyrambe ironique sur le premier amour et sur tout ce qu'il y a de « premier », même sur « les premières raclées (21) que je reçus à l'école », à propos desquelles tu pris soin d'expliquer que tu pouvais en

parler d'autant mieux que le professeur qui te les avait administrées était le seul, à ta connaissance, qui sût frapper avec force; pour terminer, tu sifflas cette chanson, tu lançAs la chaise sur laquelle tu avais posé tes pieds jusqu'à l'autre bout de la pièce et tu t'en allas.

C'est donc en vain qu'on chercherait à obtenir de toi des renseignements sur ce qui se cache derrière le mot mystérieux : « le premier », mot qui de tout temps a eu une grande importance dans ce monde et qui continuera à l'avoir. L'importance qu'il a pour quelqu'un en particulier détermine au fond tout son état intellectuel; et si ce mot n'a aucune importance pour lui, cela suffit à montrer que son âme n'est pas disposée à être touchée et ébranlée profondément par le divin. Par contre, il y a deux chemins qui se présentent pour ceux pour lesquels « le premier » a eu de l'importance. Pour eux « le premier » signifie la promesse des choses à venir, représente l'action propulsive, l'impulsion infinie. Ce sont là des natures heureuses pour lesquelles le premier n'est autre chose que le présent, mais un présent qui est « le premier », en déploiement et en rajeunissement continus. Ou bien, pour un être, « le premier » n'agit pas comme une force motrice en lui, la force inhérente au « premier » ne devient pas la force propulsive de l'être, mais il devient une force répulsive, il devient ce qui repousse. Il s'agit là de natures malheureuses qui continuent à s'éloigner de plus en plus du « premier ». Mais ceci, naturellement, ne se produit jamais à fond que par la faute de l'être lui-même.

Tous les gens touchés par l'idée qu'exprime ce mot: « le premier », y attachent une notion solennelle et, aussi, ce n'est ordinairement que par rapport aux choses d'une sphère inférieure que « le premier » signifie ce qu'il y a de pire. A cet égard les exemples ne te manquent pas: la correction d'une première épreuve, la première fois qu'on porte une nouvelle robe, etc. Car plus il est probable qu'une chose puisse se répéter, moins le premier a d'importance et, inversement, moins cette probabilité est grande, plus grande est l'importance; d'autre part, plus ce qui se manifeste pour la première fois est important dans l'idée du « premier », moins il est probable que cela puisse se répéter. Et enfin, s'il s'agit de quelque chose d'éternel, toute probabilité d'une répétition s'évanouit. Si donc on a parlé avec un sérieux mélancolique du premier amour, comme si toute répétition en était impossible, il ne s'agit pas là d'une dépréciation de l'amour, mais de sa glorification la plus profonde, en tant que puissance éternelle. Et pour faire un petit écart philosophique, non avec la plume, mais avec les idées, disons que ce n'est qu'une seule fois que Dieu se revêtit de chair et d'os, et qu'on attendrait vainement que cela se répète. Au temps du paganisme cela pouvait avoir lieu plusieurs fois, mais c'était justement parce qu'il ne s'agissait pas d'une véritable incarnation. C'est ainsi que l'homme ne naît qu'une seule fois et que toute probabilité d'une répétition est exclue. Une transfiguration des âmes méconnaît la signification de la naissance. Je soulignerai par quelques exemples ce que je veux dire. Nous saluons avec une certaine solennité

la première verdure, la première hirondelle. Il existe une estampe représentant Caïn qui assassine Abel. Au fond on voit Adam et Eve. Je ne peux pas me prononcer sur la valeur de cette estampe; mais le texte au-dessous de l'image m'a toujours intéressé : *prima coedes, primi parentes, primus luctus* (22). Là aussi, « le premier » a une signification profonde, et c'est ce premier lui-même qui nous intéresse; toutefois, c'est plutôt par rapport au temps que par rapport à la substance, parce qu'on n'y voit pas la continuité grâce à laquelle le tout est posé en même temps que « le premier ». (Le tout naturellement, devrait être compris comme le péché qui se propage dans la race. Le premier péché, si nous pensons à la chute d'Adam et d'Eve attirerait déjà davantage l'attention sur la continuité, mais comme c'est la nature du mal de ne pas avoir de continuité, tu comprendras aisément pourquoi je ne le cite pas comme exemple.) Encore un exemple. On sait que plusieurs sectes religieuses de la chrétienté ont voulu prouver la limitation de la grâce de Dieu par les mots qu'on trouve dans l'épître aux Hébreux (23) disant qu'il est impossible à ceux qui ont été une fois éclairés, mais qui sont tombés, d'être encore renouvelés et amenés à la repentance. « Le premier » ici a obtenu sa profonde signification. Toute la profonde vie chrétienne s'est manifestée dans ce « premier » et celui qui s'y méprit, a été déchu. Ici l'éternel a été trop mêlé à des déterminations temporelles. Mais cet exemple peut servir à montrer comment « le premier » est le tout, toute la substance. Lorsque ce qui se laisse deviner dans « le premier » repose sur une synthèse du temporel et de l'éternel, tout ce que j'ai développé dans ce qui précède, semble garder sa validité. Le tout est *implicite* et présent κατὰ κρύψιν (24) dans le « premier ». Encore une fois je n'ai pas honte de prononcer le mot: le premier amour. Pour les natures heureuses le premier amour est en même temps le second, le troisième, le dernier — le premier amour a la détermination de l'éternité; pour les natures malheureuses le premier amour est le moment, il aura la détermination temporelle. Pour ceux-là, le premier amour est toujours du présent, pour ceux-ci, du passé. Si la réflexion existe chez les natures heureuses et si elle a pour objet l'éternel de l'amour, elle sera un appui pour cet amour, mais si elle a pour objet le temporel, elle en sera la ruine. C'est ainsi que pour celui qui réfléchit dans le sens temporel, le premier baiser, par exemple, sera quelque chose du passé (comme Byron (25) l'a fait dans un petit poème), pour celui qui réfléchit dans le sens éternel, il y aura une possibilité éternelle.

Ceci en ce qui concerne le prédicat « du premier » que nous avons appliqué à l'amour. Examinons à présent de plus près le premier amour.

Je te prierai d'abord de te rappeler la petite contradiction à laquelle nous étions arrivés: le premier amour est complet en lui-même, il contient toute sa valeur intrinsèque, et il semblerait donc plus sage de passer outre et ensuite de s'occuper d'un autre premier amour. Mais en traitant ainsi le premier amour avec frivolité il disparaît et l'autre, on ne le trouvera pas non plus. Pourtant, le premier amour n'est que le premier,

n'est-ce pas? Oui, mais en réfléchissant sur sa valeur intrinsèque, on voit qu'il n'est le premier que si on y reste; et si on y reste, il devient pourtant un autre amour, n'est-ce pas? Non, justement parce qu'on y reste, il reste le premier lorsqu'on réfléchit sur l'éternité.

Les philistins qui pensent être arrivés à peu près à l'âge où il conviendrait de chercher une compagne pour la vie (peut-être même à l'aide d'une annonce dans un journal), ont une fois pour toutes renoncé au premier amour, et il est bien évident que cet état prudhommesque ne peut pas être considéré comme celui qui précède le premier amour. On peut évidemment concevoir qu'Eros soit assez charitable pour jouer, même à un tel homme, le tour de le rendre amoureux; assez charitable, dis-je, car n'est-il pas extraordinairement charitable de donner le bien suprême de ce monde à un homme? Même s'il est malheureux, le premier amour est ce bien suprême; mais ce sera toujours une exception et l'état précédent de l'homme que je viens de décrire, restera aussi peu instructif. Si on veut croire les prêtres dont la parole s'exprime en musique (et à cet égard ne sont-ils pas les plus dignes de foi?), et si parmi eux l'on tient compte de Mozart surtout, l'état qui précède le premier amour doit avant tout, je crois, être décrit d'après le proverbe qui dit que l'amour rend aveugle. L'individu devient en quelque sorte aveugle, il en a presque l'air, il s'enfonce en lui-même, se plonge dans sa propre contemplation et, cependant, il fait un effort continu pour jeter un regard sur le monde. Le monde l'a aveuglé, mais c'est vers le monde qu'il fixe ses yeux. C'est de cet état rêveur et en même temps inquisiteur, aussi sensuel que spirituel, que Mozart nous a donné une image dans le page de *Figaro*. Par contraste, le premier amour est un réveil absolu, un coup d'œil absolu, et il faut retenir ceci pour ne pas lui faire de tort. Il se dirige vers un seul objet réel et précis, qui seul existe pour lui, toutes les autres choses étant inexistantes. Ce seul objet ne consiste pas en contours vagues, mais en un être vivant et précis. Ce premier amour contient en lui un élément de sensualité, de beauté, mais il n'est pas exclusivement sensuel. Le sensuel, en tant que sensualité, ne se produit que par la réflexion, mais le premier amour manque de réflexion et n'est donc pas exclusivement sensuel. C'est une nécessité pour le premier amour. Comme tout ce qui est éternel, il possède cette dualité de se considérer éternel aussi bien dans le passé que dans l'avenir. Voilà ce qui constitue la vérité de ce que les poètes ont souvent chanté de si belle manière, disant que les amoureux ont le sentiment de s'être aimés depuis longtemps déjà, et qu'ils ont ce sentiment à l'instant même où ils se rencontrent. C'est la même vérité qu'on trouve dans la fidélité inviolable du chevalier qui ne craint rien et que la pensée d'une puissance dissolvante n'inquiète pas. Mais comme la nature de tout amour est une synthèse de liberté et de nécessité, on la retrouve ici aussi. L'individu se sent justement libre dans cette nécessité, qui lui donne conscience de toute son énergie individuelle et de la possession de tout ce qu'il a en lui. C'est pourquoi, en regardant tout homme, on reconnaît à ne pas s'y tromper s'il

a été véritablement amoureux. Il s'agit d'une transfiguration, d'une divinisation qui se maintient pendant toute sa vie. Il y a en lui une harmonie de tout ce qui autrement est dispersé, il est en même temps plus jeune et plus âgé qu'à l'ordinaire, il est homme tout en étant un adolscent, oui, presque un enfant, il est fort tout en étant assez faible, il est une harmonie qui résonne, comme je l'ai dit, dans toute sa vie. Nous glorifierons ce premier amour comme l'une des plus belles choses du monde, mais le courage ne nous manquera pas pour aller plus loin, pour le laisser s'essayer. Toutefois, ce n'est pas exactement de cela que nous aurons à nous occuper ici. Et un doute se laisse déjà imaginer ici, un doute de la même espèce que celui qui se présentera plus tard au sujet du rapport entre le premier amour et le mariage. Un individu religieusement disposé est bien habitué à ramener tout à Dieu, à imprégner, à pénétrer toutes choses finies de l'idée de Dieu, et par cela à les sanctifier et les ennoblir. (Cette remarque, bien entendu, est ici oblique). Il semble donc grave de permettre à de pareils sentiments d'éclore dans la conscience sans prendre le conseil de Dieu, mais si on consulte Dieu, toute la question est évidemment dénaturée. Cette difficulté est assez facile à évincer; car, puisque c'est justement le fait du premier amour de se manifester par surprise et puisque le fruit de la surprise est involontaire, on ne voit pas très bien comment une telle consultation avec Dieu serait possible. La seule chose, par conséquent, dont il pourrait être question se rapporterait à la persévérance dans ce sentiment, mais c'est une question que nous examinerons plus tard. Mais si toutefois le premier amour, comme tel, ne connaît aucun rapport avec Dieu, ne serait-il pas possible de le devancer? Je peux ici brièvement en référer aux mariages où ce qui est déterminant se trouve chez un autre ou chez autre chose que l'individu, où celui-ci n'est pas encore arrivé à la détermination de la liberté. Nous rencontrons la triste figure de cette espèce lorsque l'individu essaie, par la magie ou par de pareils artifices, et avec l'aide de puissances de la nature, de faire surgir l'objet de son amour. Ce qu'au sens le plus strict on devrait appeler mariage religieux présente une figure plus noble. (Le vrai, le véridique mariage ne manque naturellement pas de l'élément religieux, mais possède par surcroît un élément érotique.) Lorsque Isaac (26), par exemple, en toute humilité et en toute confiance demande à Dieu de lui choisir une femme et, confiant en Dieu, envoie son serviteur au lieu de se mettre en quête lui-même parce que son destin est dans la main de Dieu, alors c'est certainement très beau; toutefois pleine justice n'est pas exactement rendue à l'élément érotique. Or, il faut bien se rappeler que, tout abstrait que fût le dieu du judaïsme, il était néanmoins très proche de la nation juive et surtout de leurs élus dans toutes les circonstances de leur vie, et que bien qu'esprit, il n'était toutefois pas assez immatériel pour ne pas se soucier des choses terrestres. C'est pourquoi Isaac osa espérer, presque avec certitude, que Dieu lui choisirait une femme jeune et belle, estimée par le peuple et à tous égards digne d'être aimée; néanmoins, l'élément érotique nous manque, et ceci bien qu'en

fait il pût aimer cette élue de Dieu de toute sa passion juvénile. La liberté manquait. On trouve parfois dans le christianisme un vague mélange de l'érotique et du religieux qui est sympathique à cause justement de ce caractère vague et ambigu, et qui possède autant d'enjouement hardi que de piété enfantine. On le trouve, naturellement, surtout dans le catholicisme et, chez nous, dans sa forme la plus pure chez le petit peuple. Imagine-toi (et je sais que tu le feras avec plaisir, car il s'agit bien d'une situation) — imagine-toi une petite jeune paysanne avec des yeux hardis qui se cachent pourtant humblement derrière ses paupières, fille saine et fraîchement en fleur; il y a dans son teint une pâleur qui ne vient pas de maladie, mais d'une santé supérieure; imagine-toi que tu la vois une nuit de Noël; elle est seule dans sa chambre, minuit a déjà sonné, le sommeil qui d'ordinaire la visite fidèlement, s'enfuit; elle ressent une inquiétude douce et agréable, elle laisse la fenêtre entrebaillée; seule avec les étoiles silencieuses elle jette un regard dans l'espace infini; un petit soupir la rend assez légère, elle ferme la fenêtre; avec un sérieux, qui tend à l'enjouement, elle prie:

I hellige Konger tre,
I mig i Nat vil lade see,
Hvis Dug jeg skal brede,
Hvis Seng jeg skal rede,
Hvis Navn jeg skal bære,
Hvis Brud jeg skal være; (27)

et, saine et joyeuse, elle saute au lit. Franchement, honte aux trois mages s'ils ne s'occupent pas d'elle, et il ne sert à rien de dire qu'on ne sait pas le nom de celui qu'elle désire; on le sait très bien; selon toute apparence, tout au moins, elle le sait passablement elle-même.

Nous revenons donc au premier amour. Il est la synthèse de la liberté et de la nécessité. L'individu se sent attiré par une force irrésistible vers un autre individu, mais, dans cet état, il a justement conscience de sa liberté. Le premier amour est une synthèse d'une notion générale et d'une notion spéciale, il possède les deux, jusqu'à la limite du hasard même. Il ne possède pas tout cela en vertu de la réflexion, mais immédiatement. Plus le premier amour à cet égard est déterminé, plus il est sain, plus il est probable qu'il s'agit vraiment d'un premier amour. Ils sont attirés l'un vers l'autre par une force irrésistible et, malgré cela, ils y jouissent de toute leur liberté. Dans ces circonstances je n'ai pas sous la main de pères dénaturés, je n'ai aucun sphinx à vaincre d'abord, j'ai assez de fortune pour les établir (et ne l'oublie pas, ma tâche n'est pas, comme celle des romanciers et des auteurs dramatiques, de tirer les choses en longueur, pour l'ennui du monde entier, des amoureux, des lecteurs et des spectateurs), — qu'ils se joignent donc au nom de Dieu. Tu vois que je joue le noble père, et c'est en vérité au fond un très beau rôle, si seulement nous ne l'avions pas nous-mêmes rendu souvent si ridicule. Tu as peut-être remarqué qu'à la manière des pères j'ai ajouté

le petit mot: au nom de Dieu. J'espère que tu peux le pardonner au vieux bonhomme qui, peut-être, n'a jamais su ce qu'est le premier amour, ou qui peut-être l'a oublié depuis longtemps; mais si c'est le jeune homme, encore enthousiaste du premier amour, qui se permet d'y attacher de l'importance, cela t'étonnera peut-être.

Le premier amour a donc en lui toute l'assurance immédiate et géniale, il ne craint aucun danger, tient tête au monde entier, et tout ce que je lui souhaite c'est que cela lui sera toujours aussi facile qu'*in casu;* car, n'est-ce pas, je ne lui apporte aucun obstacle. Il est possible que je ne lui rende ainsi aucun service et, en cherchant bien, j'encours peut-être même une disgrâce à cause de cela. Dans le premier amour l'individu possède une puissance énorme et, pour cette raison, il lui est aussi désagréable de ne pas rencontrer de résistance qu'au chevalier hardi qui, ayant reçu un glaive capable de fendre des pierres, se verrait jeté dans une région sablonneuse où il ne trouverait pas même une brindille à couper en deux. Le premier amour est donc assez sûr de lui, il n'a besoin d'aucun appui, et s'il en avait besoin, le chevalier dira que ce n'est plus le premier amour. Cela, d'ailleurs, semble assez clair, mais en même temps il est visible que j'ai été pris dans un cercle vicieux. Nous avons bien vu, dans ce qui précède, que l'erreur de l'amour romantique fut de demeurer fidèle à l'idée de l'amour comme étant un « *an-sich* » (28) abstrait et que tous les dangers que cet amour vit et souhaita ne furent qu'extérieurs, sans aucun rapport avec l'amour lui-même. Nous avons également rappelé que la question deviendrait plus difficile le jour où les dangers viendraient de l'autre côté, de l'intérieur. Mais, à ceci le chevalier répondrait naturellement : — oui, — le jour où..! Mais comment serait-ce possible et, si c'était possible, il ne s'agirait plus du premier amour. Tu vois, cette question du premier amour n'est pas chose aisée. A présent je pourrais remarquer que c'est une erreur de supposer que la réflexion ne sert qu'à démolir; au contraire, elle travaille autant pour sauver. Cependant, comme je me suis donné pour tâche plutôt de montrer que le premier amour peut coexister avec le mariage, je veux à présent souligner davantage ce que j'ai déjà légèrement indiqué: il peut être incorporé dans une concentricité supérieure et à cet égard le doute n'est pas encore de rigueur. Je montrerai plus tard qu'il appartient essentiellement au premier amour de devenir historique et que la condition préalable en est justement le mariage; je montrerai en même temps que l'amour romantique n'est pas historique, encore qu'on puisse remplir de gros bouquins avec les exploits du chevalier.

Le premier amour est donc immédiatement sûr en lui-même; mais les individus sont par surcroît religieusement développés. J'ai bien le droit de le présumer, oui je dois bien le présumer, comme je dois montrer que le premier amour et le mariage peuvent coexister. Mais la chose se présente, naturellement, de façon différente lorsqu'un premier amour malheureux a appris aux individus à avoir recours à Dieu et à chercher la sécurité dans le mariage. Alors le premier amour est dénaturé,

bien qu'il soit possible de le rétablir. Ils sont donc habitués à référer tout à Dieu. Mais le fait de référer tout à Dieu implique, bien entendu, l'existence de multiples méthodes différentes. Enfin, ce n'est pas le jour du chagrin qu'ils s'adressent à Dieu, et ce n'est pas non plus la crainte, ni l'angoisse qui les poussent à la prière; leur cœur, tout en eux est rempli de joie, quoi de plus naturel alors que de l'en remercier? Ils ne craignent rien; car des dangers extérieurs n'auront aucune prise sur eux et les dangers intérieurs — on sait bien que le premier amour ne les connaît pas du tout. Mais le premier amour n'a pas été modifié par cette action de grâces, aucune réflexion troublante n'est survenue, le premier amour a été incorporé dans une concentricité supérieure. Comme toute prière, cette action de grâces est unie à un élément d'action, non dans le sens extérieur, mais le sens intérieur, dans l'espèce à la volonté de persévérer dans cet amour. L'essence du premier amour n'a pas été modifiée par cela, aucune réflexion n'est survenue, sa ferme structure n'a pas été ébranlée, il a encore toute sa belle confiance en lui-même, il a seulement été incorporé dans une concentricité supérieure. Se trouvant dans cette concentricité supérieure, il ne sait peut-être pas du tout ce qu'il a à craindre, peut-être ne soupçonne-t-il aucun danger; toutefois, grâce à ses bonnes intentions, qui constituent aussi une espèce de premier amour, il a été entraîné dans l'éthique. Tu ne m'objecteras sûrement pas qu'en continuant à employer ce mot de concentricité, je me rends coupable d'un petit *petitio principii,* parce que j'aurais bien dû poser en principe que ces régions-là sont excentriques. A quoi je dois répondre que si je posais l'excentricité en principe, je n'arriverais sûrement jamais à la concentricité; mais je dois te prier en même temps de retenir, qu'en la posant en principe, je la prouve aussi. Nous avons ainsi mis le premier amour en rapport avec l'éthique et avec le religieux, et il est apparu que son essence n'en a pas été nécessairement dénaturée; mais c'est justement l'éthique et le religieux qui en apparence rendirent l'union difficile, et tout semble donc être bien en ordre. Je te connais trop bien pour oser espérer te « repaître de ces phrases-là ». Tu connais en somme toutes les difficultés du monde. Avec ton esprit vif et pénétrant tu as en grande hâte donné ton attention à des problèmes scientifiques de toutes sortes, aux conditions de la vie, etc., mais partout tu t'es arrêté aux difficultés, et je crois presque qu'il ne te sera jamais possible d'aller plus loin. En un sens tu ressembles à un pilote et, pourtant, tu en es juste le contraire. Un pilote connaît les dangers et mène les navires à bon port; tu connais les bancs et toujours tu fais échouer le navire. Bien entendu, tu fais toujours tout ton possible et, il faut l'avouer, avec beaucoup d'empressement et en connaissance de cause. Tu as un coup d'œil exercé pour reconnaître les gens et les parages, au point que tu sais tout de suite jusqu'où il faut aller pour les faire échouer. Et tu n'es pas non plus frivole, tu n'oublies pas l'endroit où ils se trouvent, là-bas; tu t'en souviendras avec une méchanceté puérile jusqu'à la prochaine fois que tu les rencontreras; alors, avec beaucoup de sollicitude,

tu leur demanderas de leurs nouvelles et comment ils ont été renfloués. Sur notre sujet non plus, il ne te serait sans doute pas difficile de soulever des difficultés. Tu te rappellerais, je suppose, que j'avais été tout à fait vague et imprécis en parlant d'un dieu dont il pourrait être question, qu'il ne s'agissait pas d'un Eros païen qui aurait été très content d'être dans la confidence de secrets d'amour et dont l'existence, après tout, n'aurait été qu'un réflexe de l'état d'âme des amoureux eux-mêmes; mais qu'il s'agissait du dieu des chrétiens, dieu de l'esprit, jaloux de tout ce qui n'est pas de l'esprit. Tu rappellerais que la beauté et la sensualité sont nées dans le christianisme et, entre parenthèses, tu aurais ajouté que par exemple il est indifférent aux chrétiens que le Christ ait été laid ou beau; vu mon orthodoxie, tu me demanderais de m'abstenir des rendez-vous secrets de l'amour et surtout de toutes tentatives de conciliation, car elles te répugnent encore plus que l'orthodoxie à outrance. « Oui, il doit être encourageant pour la jeune fille et tout à fait en harmonie avec son état d'âme, de s'avancer vers l'autel. Et la communauté, je suppose, devrait voir en elle un être imparfait, incapable de résister à la séduction des désirs terrestres; elle serait là pour rendre compte de sa conduite ou pour se confesser publiquement, et alors le pasteur commencerait à la sermonner, pour s'incliner ensuite au delà de la rampe et confidentiellement lui dire en guise de consolation, que le mariage est d'ailleurs un état agréable à Dieu. La situation du pasteur serait la seule chose qui ait quelque valeur en cette occasion, et si c'était une jeune fille belle, j'aurais bien envie d'être pasteur pour lui souffler ce secret à l'oreille. » Mon ami, c'est vrai, le mariage est un état agréable à Dieu; je ne sais pas si les saints livres parlent quelque part d'une bénédiction spéciale pour des célibataires, mais ce sera bien ainsi que tes multiples histoires d'amourettes finiront. En ayant affaire avec toi, on a assumé la tâche à peu près la plus difficile; car tu es capable de prouver n'importe quoi, et tout phénomène peut devenir n'importe quoi entre tes mains. Oui, bien sûr, le dieu des chrétiens est esprit et le christianisme est esprit, et la discorde a été semée entre la chair et l'esprit; mais la chair n'est pas la sensualité, la chair est amour de soi et, en ce sens, l'esprit même peu devenir sensuel; par exemple, si quelqu'un parlait frivolement de ses talents, il serait charnel. Et je sens bien que pour le chrétien il n'est pas nécessaire que le Christ terrestre ait été beau et, pour une autre raison que la tienne, ce serait aussi très triste; car si la beauté en question était quelque chose d'essentiel, à quel point le croyant ne serait-il pas alors désireux de Le voir! Mais de tout cela il ne s'ensuit nullement que la sensualité ait été annihilée dans le christianisme. Le premier amour possède en lui l'élément de la beauté, et la joie et la plénitude qui se trouvent dans le sensuel, en son innocence, peuvent bien être recueillies par le christianisme. Mais prenons garde à une chose, à un mauvais chemin qui est plus dangereux que celui que tu veux éviter — ne devenons pas trop spirituels. Il va de soi qu'on ne peut pas non plus laisser à ton bon plaisir le soin de fixer ta conception du christianisme. Si elle

était juste, le mieux serait de commencer aussitôt que possible avec tous les tourments volontaires et avec les démolitions du corporel que des écarts mystiques nous font connaître; la santé elle-même, n'est-ce pas, deviendrait suspecte. Cependant, je doute fort qu'un chrétien dévot nie pouvoir prier Dieu de lui garder sa santé, ce Dieu qui en errant çà et là guérit les malades; alors les lépreux auraient dû demander de ne pas être guéris, puisqu'ils étaient le plus près de la perfection. Plus un homme est simple et enfantin, plus il a le droit de demander; mais comme il appartient aussi au premier amour d'être enfantin, je ne vois pas du tout pourquoi il n'oserait pas demander aussi, ou plutôt, pour me tenir à ce que j'ai déjà dit, pourquoi il n'oserait pas remercier Dieu, sans que son essence en soit dénaturée.

Tu as peut-être d'autres choses encore sur le cœur, exprime-les donc une fois pour toutes. Si tu disais au sujet de quelque remarque qui va suivre: « Je ne me suis jamais exprimé ainsi », je répondrais : « C'est bien vrai, mais mon cher monsieur, l'observateur doit pardonner à un pauvre époux qui se risque à le prendre comme objet de son observation. » Tu caches en toi quelque chose dont tu ne parles jamais carrément; ta parole n'est tellement énergique et élastique que parce qu'elle désire faire supposer quelque chose de plus, une explosion plus terrible encore, tout en la faisant entrevoir seulement. Tu as donc trouvé ce que ton âme a si ardemment désiré, ce qu'elle a cru trouver dans de multiples tentatives mal comprises, tu as trouvé une jeune fille auprès de laquelle tout ton être trouve le repos; et bien que tu puisses paraître un peu trop expérimenté, tu es convaincu néanmoins que c'est ton premier amour. « Elle est belle » — naturellement; « charmante » — parbleu; « sa beauté, tout de même, ne se trouve pas dans le domaine de la normale, mais dans la synthèse de la diversité, du hasard et de la contradiction »; « son âme la domine » — je le pensais bien; « elle peut si bien s'abandonner à une impression que votre vue s'en trouble presque; elle est légère et elle peut se balancer comme un oiseau sur un rameau, elle a de l'esprit, assez d'esprit pour relever sa beauté, mais pas plus que ça». Le jour est arrivé qui doit te garantir la possession de tout ce que tu possèdes dans ce monde; possession, d'ailleurs, dont tu es bien sûr. Tu as demandé la faveur de pouvoir conférer l'extrême-onction à la jeune fille. Depuis longtemps déjà tu as attendu dans la salle à manger de la famille; une femme de chambre alerte, quatre ou cinq cousines curieuses, une tante de toute dignité, un coiffeur ont plusieurs fois en hâte passé devant toi. Tout cela t'a déjà presque vexé. Alors la porte du salon s'ouvre doucement, tu y jettes un regard rapide, tu es content de n'y trouver personne, content parce qu'elle a eu assez de délicatesse pour éloigner tous les étrangers, même du salon. Elle est belle, plus belle que jamais, une inspiration imprègne tout son être, une harmonie dont les vibrations la font tressaillir encore. Tu restes ébahi, elle surpasse tout ce que tu as vu dans tes rêves, toi aussi, tu te transformes, mais ta fine réflexion cache immédiatement ton émotion, ta tranquillité a un effet plus séducteur encore sur

elle, jette dans son âme un désir qui rend sa beauté intéressante. Tu t'approches d'elle; ses parures aussi donnent l'empreinte de quelque chose d'insolite à la situation. Tu n'as pas encore dit un mot; tu regardes, bien que tu aies l'air de ne rien voir, tu ne veux pas l'incommoder avec des grossièretés amourachées, mais même le miroir vient à ton aide. Tu fixes une parure sur sa poitrine, parure dont tu lui as fait cadeau dès le premier jour, la première fois que tu l'as embrassée avec une passion qui à cet instant même cherche sa confirmation; elle-même, elle l'avait cachée, personne n'en a rien su. Tu prends un petit bouquet fait d'une seule espèce de fleurs, fleurs d'ailleurs au fond tout à fait modestes. Toujours, lorsque tu lui as envoyé des fleurs, il y en avait une ou deux de celles-là, mais presque en cachette pour que personne ne pût s'en apercevoir, sauf elle toute seule. Aujourd'hui c'est cette fleur aussi qui est à l'honneur, elle seule doit l'orner; car elle l'adorait. Tu la lui tends, une larme tremble dans ses yeux, elle te la rend, tu la touches avec tes lèvres et tu la fixes sur sa poitrine. Une certaine mélancolie marque ses traits. Tu es ému toi-même. Elle fait un pas en arrière, regardant presque en colère les parures qui l'incommodent, et elle se jette à ton cou. Elle ne peut se dégager, elle te serre dans ses bras avec ardeur comme si une puissance hostile voulait t'arracher d'elle. Ses fines parures sont écrasées, ses cheveux sont défaits et, à l'instant même, elle disparaît. Tu te trouves à nouveau abandonné à ta solitude qui ne sera rompue que par une femme de chambre alerte, par quelque quatre ou cinq cousines, une tante de toute dignité, un coiffeur. Alors la porte du salon s'ouvre, elle entre et un sérieux tranquille est lisible dans chacun de ses traits. Tu serres sa main, tu la quitttes pour la rencontrer à nouveau — devant l'autel du Seigneur. Et ceci, tu l'avais oublié. Toi, qui as réfléchi à tant de choses et, en d'autres occasions, à cela aussi, ta passion te l'avait fait oublier. Tu avais accepté l'état de choses comme il se présente à tout le monde dans de telles circonstances, mais tu n'avais pas réfléchi à cela; néanmoins, tu es trop développé pour ne pas comprendre qu'une bénédiction nuptiale est un peu plus qu'une cérémonie. Tu es saisi d'une angoisse. « Cette jeune fille dont l'âme est pure comme la lumière du jour, relevée comme la voûte céleste, innocente comme la mer, cette jeune fille aux pieds de laquelle je pourrais me jeter pour l'adorer, dont l'amour, je le sens, pourrait m'arracher à tous les embarras et me faire renaître, c'est elle que je dois conduire à l'autel du Seigneur, c'est elle qui y doit paraître comme une pécheresse et on dira d'elle et à elle que ce fut Eve qui séduisit Adam. Elle, devant laquelle mon âme si fière s'incline, la seule chose devant laquelle elle se soit inclinée, à elle il sera dit que moi, je serai son maître et qu'elle doit être soumise à son mari. Le moment est arrivé, l'Eglise tend déjà ses bras vers elle et avant qu'elle me soit rendue, l'Eglise plantera d'abord un baiser nuptial sur ses lèvres, mais non le baiser nuptial pour lequel je donnerais tout l'or du monde; l'Eglise tend ses bras déjà pour l'étreindre, mais cette étreinte fera faner toute sa beauté, et ensuite elle me la renverra en disant: propagez-vous et soyez féconds.

Quelle est cette puissance qui ose s'interposer entre moi et ma fiancée, la fiancée que j'ai choisie moi-même et qui m'a choisi? Et cette puissance a la prétention d'ordonner qu'elle me soit fidèle — a-t-elle donc besoin d'un mandement; et me serait-elle fidèle seulement parce qu'une tierce personne, qu'elle aimerait donc plus que moi, en a donné l'ordre! Et l'Eglise m'ordonne d'être fidèle envers elle, a-t-on besoin de me l'ordonner, à moi qui lui appartient corps et âme! Et cette puissance règle nos rapports réciproques, elle dit que moi je commande et que c'est à elle d'obéir; mais si, par exemple, je ne veux pas commander, si je me sens trop médiocre pour cela? Non, c'est à elle que je veux obéir, le moindre signe d'elle est pour moi un ordre, mais je ne veux pas me soumettre à une puissance étrangère. Non, avant que ce ne soit trop tard, je m'enfuirai au loin avec elle et je prierai la nuit de nous cacher et les nuages silencieux de nous dire des contes en images hardies, comme il convient à une nuit de noces, et sous l'immense voûte céleste je m'enivrerai de ses charmes, seul avec elle, seul dans le monde entier, et je me jetterai dans l'abîme de son amour; et mes lèvres sont muettes, car les nuages sont mes pensées et mes pensées sont des nuages; et je crierai et conjurerai toutes les puissances du ciel et de la terre que rien ne vienne gâter mon bonheur, et je les ferai jurer d'agir ainsi. Oui, au loin, au loin, pour que mon esprit puisse devenir sain à nouveau, pour que je puisse respirer à nouveau, pour que je ne sois étouffé dans cet air suffocant — au loin! » — oui, au loin, je dirais même: *procul, o procul este profani* (29). Mais, t'es-tu bien demandé si elle va t'accompagner dans cette expédition? « La femme est faible »; non, elle est humble, elle est beaucoup plus près de Dieu que l'homme. Ajoutez à cela que l'amour est tout pour elle et elle ne dédaignera sûrement pas la bénédiction et la confirmation que Dieu veut bien lui accorder. D'ailleurs, il n'est jamais venu à l'idée d'aucune femme, je pense, de faire des objections contre le mariage et, à moins que les hommes eux-mêmes ne la corrompent, cela ne lui arrivera jamais de la vie; une femme émancipée pourrait peut-être s'aviser de ces choses-là. Le scandale est toujours l'œuvre de l'homme; car il est fier, il veut être tout, n'admet rien au-dessus de lui.

Tu m'accorderas sûrement que la description que je viens de donner répond à peu près à ton cas et, sinon, tu admettras tout de même qu'elle répond à celui des porte-parole de ces tendances-là. Pour dessiner ton premier amour, je me suis appliqué à me servir d'expressions différentes de celles dont on se sert généralement, car, à franchement parler, l'amour dont il est question, si passionné qu'il soit et malgré tout le pathos qu'il manifeste, est cependant beaucoup trop réfléchi, beaucoup trop familier avec la coquetterie de l'amour pour qu'on puisse le qualifier de premier amour. Un premier amour est humble et, par conséquent, content de savoir qu'il existe une puissance supérieure à lui-même, content, sinon pour d'autres raisons, tout au moins parce qu'il trouve ainsi quelqu'un à qui adresser ses remerciements. (C'est pourquoi on trouve le premier amour absolu moins souvent chez les hommes que chez

les femmes.) Ton cas ne manque d'ailleurs pas d'analogie avec celui que je viens d'exposer, car tu as bien dit que tu conjurerais toutes les puissances du ciel et de la terre, ce qui prouve déjà le besoin de chercher à ton amour une origine supérieure, mais qui chez toi devient un fétichisme avec tout son caractère arbitraire.

La première chose dont tu as été scandalisé a donc été que tu doives être solennellement proclamé le maître de ta jeune femme. Comme si tu ne l'étais pas déjà, même beaucoup trop peut-être, et comme si tes paroles n'en étaient déjà assez imprégnées! Mais tu ne veux pas renoncer à ce fétichisme, à cette coquetterie d'être son esclave, bien que tu sentes très bien que tu es son maître.

En second lieu, ce qui t'a révolté c'est que ta bien-aimée doive être proclamée pécheresse. Tu es esthéticien et je serais tenté de soumettre à la réflexion de ton cerveau oisif le problème de savoir si cet élément ne serait justement susceptible de rendre une femme plus belle encore; une lumière intéressante est projetée sur elle par le mystère qui s'y cache. L'espièglerie enfantine qu'on trouve dans le péché, tant qu'on ose encore le qualifier d'innocent, ne sert qu'à relever sa beauté. Tu comprends bien, n'est-ce pas, qu'en parlant ainsi, je ne suis pas sérieux, car je sens très bien ce qui est impliqué dans de telles considérations et je le développerai plus tard; mais, je le répète, si tu y avais pensé, tu aurais peut-être été absolument enthousiasmé par cette observation esthétique. Alors tu aurais fait une quantité de découvertes esthétiques: aurait-il été plus juste, ou plus intéressant, de remuer en quelque sorte ces idées-là par une allusion infiniment discrète, ou de laisser à la jeune fille innocente le soin de lutter seule contre cette puissance ténébreuse, ou bien, avec un sérieux solennel, de la culbuter au delà de tout cela pour qu'elle tombe dans l'ironie, etc., bref, tu aurais sûrement assez à faire à cet égard. Tu serais arrivé à penser à la lumière vibrante qui dans l'Evangile même se répand sur la pécheresse (30), dont les nombreux péchés furent pardonnés parce qu'elle avait beaucoup aimé. Par contre, ce que je voulais dire, c'est qu'encore une fois c'est ton bon plaisir qui veut qu'elle se présente là comme pécheresse. Car c'est une chose de connaître le péché *in abstracto*, et une autre de le connaître *in concreto*. Mais la femme est humble, et il ne lui est sûrement jamais venu à l'idée de se scandaliser parce que les paroles graves de l'Eglise se sont fait entendre à elle; la femme est humble et confiante, et qui mieux que la femme sait baisser les yeux, mais qui aussi — sait mieux les lever? Si donc une transformation s'opérait en elle parce que l'Eglise lui annonce solennellement que le péché a été introduit dans le monde, cette transformation la ferait demeurer plus que jamais fidèle à son amour. Il ne s'ensuit pas du tout que le premier amour ait été dénaturé, il a seulement été attiré dans une concentricité supérieure. Il serait en somme très difficile de faire croire à une femme que l'amour terrestre serait un péché, puisque par là toute son existence, jusque dans sa racine la plus profonde, serait détruite. Bien plus, elle ne s'est pas présentée devant l'autel du Seigneur pour examiner si elle

doit aimer ou non l'homme qui se trouve à son côté; elle l'aime, toute sa vie est dans cet amour, et gare à celui qui suscite le doute en elle, qui veut lui apprendre à se révolter contre sa nature, à ne pas s'incliner devant Dieu, mais à rester debout. Peut-être ne devrais-je pas être prévenant pour toi; car, bien que tu te sois mis dans la tête que le vrai premier amour dépend du fait que le péché n'ait pas été introduit dans le monde, tu dois cependant sentir toi-même que tu frappes en l'air. (En somme, tu montres par là que tu veux faire abstraction du péché, que tu restes dans la réflexion.) Mais, comme les individus auxquels, en pensée, nous avons attribué le premier amour furent religieux, je n'ai aucun besoin, n'est-ce pas, de m'occuper de tout cela. Car ce n'est pas dans le premier amour comme tel que le penchant au péché se trouve, mais dans son égoïsme, et cet égoïsme ne se manifeste qu'à l'instant où le premier amour commence à réfléchir, ce qui l'annihile.

Enfin, cela te révolte qu'une tierce puissance veuille t'astreindre à lui rester fidèle et *vice versa*. Je te prie, pour la bonne règle, de te rappeler que cette tierce puissance ne s'impose pas; mais puisque les individus auxquels nous pensons sont sous l'influence de la religion, ils ont eux-mêmes recours à cette puissance, et ce qu'il faut savoir, c'est s'il y a en elle quelque chose qui fasse obstacle à leur premier amour. Tu ne contesteras sûrement pas que c'est chose naturelle pour le premier amour de chercher appui, en transformant l'amour, d'une manière ou d'une autre, en une obligation que les amoureux s'imposent eux-mêmes devant une puissance supérieure. Les amoureux invoquent la lune, les étoiles, la cendre de leurs pères, leur honneur, etc., pour se jurer fidélité. Si tu y réponds: « Oui, mais ces serments ne signifient rien, ils ne sont qu'un reflet de l'état d'âme des amoureux eux-mêmes car, autrement, comment leur viendrait-il à l'idée d'invoquer la lune pour jurer », je répondrai que c'est toi-même qui as dénaturé le caractère du premier amour; car ce qui constitue justement sa beauté, c'est qu'en vertu de l'amour tout aura de la réalité pour lui, et ce n'est qu'à l'instant de la réflexion que devient apparente la futilité d'un serment juré au nom de la lune, sur le moment le serment a toute sa validité. Cette situation serait-elle modifiée parce qu'ils jurent en invoquant une puissance qui a vraiment de l'autorité? Non, justement parce qu'il est important pour l'amour que le serment ait une portée véritable. Si par conséquent, tu penses qu'il n'y a aucun inconvénient à jurer en invoquant les nuages et les étoiles, mais si jurer au nom de Dieu t'embarrasse, cela prouve que c'est la réflexion qui agit en toi. Car ton amour ne doit pas avoir de confidents, sauf ceux qui ne sont pas des confidents. J'admets, bien entendu, que l'amour est cachottier, mais ton amour est tellement sélect que Notre Père aux cieux même n'en doit rien savoir, bien qu'il soit (excusez une expression un peu osée) un témoin qui ne gêne pas. Mais l'égoïsme et la réflexion jouent là leur rôle; car Dieu, tout en étant présent dans la conscience ne doit pas s'y trouver. Le premier amour est étranger à ces choses-là.

Tu ne ressens donc pas le besoin de laisser l'amour se transfigurer dans une sphère supérieure, ou plutôt — car le premier amour se transfigure spontanément, sans l'aide d'un besoin — tu ressens bien ce besoin, mais tu ne veux pas le satisfaire. Pour revenir un instant à ton premier amour fictif, je dirai que tu réussis peut-être à conjurer toutes les puissances mais que, non loin de toi, un gui (31) avait pris racine. Il grandissait, il t'éventait, mais une chaleur encore supérieure se cachait en lui, et vous étiez enchanté de l'avoir près de vous; mais ce gui est le symbole de l'inquiétude fiévreuse qui est le principe vital de ton amour, il rafraîchit et il chauffe, il change continuellement, oui tu pourrais bien souhaiter à la fois d'avoir une éternité devant vous et d'en finir immédiatement; et c'est pourquoi la fin de ton amour est certaine.

Nous avons donc vu quels sont les rapports du premier amour avec l'éthique et avec le religieux, et comment, sans l'intervention d'une réflexion qui le dénaturerait, il n'a été qu'attiré dans une concentricité supérieure immédiate. En un sens il s'est opéré un changement que j'examinerai à présent et qu'on pourrait appeler la métamorphose des deux amoureux en jeune mariée et en nouveau marie. Le rattachement du premier amour à Dieu s'opère par les remerciements que les amoureux adressent à Dieu. Par là une métamorphose purifiante s'opère. La faiblesse la plus naturelle de l'homme est de s'imaginer qu'il a conquis la jeune fille qu'il aime; il y voit sa supériorité, mais ceci n'est pas du tout esthétique. Par contre, en remerciant Dieu il s'humilie par rapport à son amour et, en vérité, il est beaucoup plus beau de recevoir en don la bien-aimée des mains de Dieu que d'avoir soumis le monde entier afin de la conquérir. Par surcroît, l'âme de celui qui aime en vérité ne trouvera de repos que lorsqu'il se sera ainsi humilié devant Dieu; et la jeune fille qu'il aime signifie trop de choses pour lui pour qu'il ose la considérer comme une proie, même dans le sens le plus beau et le plus noble. Et s'il lui faisait plaisir de la conquérir et de l'acquérir, il saura que l'acquisition journalière pendant la vie entière est celle qui convient, et non pas celle qu'il devrait à la force surnaturelle d'une courte amourette. Et cela ne procède pas d'un doute, mais a lieu d'une manière immédiate. C'est donc la vie véritable du premier amour qui reste, tandis que ce qui est empyreumatique, si j'ose m'exprimer ainsi, en est enlevé. Afin de ressentir la supériorité, le plus naturel pour l'autre sexe est de la subir, et bien qu'elle soit heureuse et ravie de savoir qu'elle n'est rien, cet état est pourtant en bonne voie de devenir un peu faux. En remerciant Dieu pour le bien-aimé, son âme est sûre de ne pas souffrir; le fait même de pouvoir remercier Dieu, éloigne d'elle celui qu'elle aime, mais seulement assez pour lui permettre, en quelque sorte, de prendre haleine. Et ce n'est pas dû à un doute inquiétant, elle n'en connaît pas, mais tout se passe immédiatement.

J'ai déjà légèrement indiqué que l'éternité, bien qu'illusoire, qui se trouve dans le premier amour, le rend éthique. Au moment où les amoureux rapportent leur amour à Dieu, ce remerciement lui donnera déjà, ainsi qu'à l'intention et à

l'engagement, une empreinte absolue d'éternité, et cette éternité ne sera plus basée sur des puissances ténébreuses, mais sur l'éternel lui-même. L'intention a aussi une autre importance, car elle renferme la possibilité d'un mouvement dans l'amour et, par conséquent, la possibilité également d'être affranchie de la difficulté dont souffre le premier amour comme tel, et qui est de ne pas pouvoir avancer. L'esthétique se trouve dans l'infini du premier amour, mais l'inesthétique dans le fait que l'infini ne peut pas être rendu fini. J'expliquerai par une expression plus figurée que le premier amour ne peut être embarrassé de ce que le religieux s'ajoute à lui. Le religieux, en effet, est au fond l'expression de la conviction que l'être humain, avec l'aide de Dieu, est rendu plus léger que le monde entier, c'est la même foi que celle qui permet à un homme de nager. S'il existait une ceinture de natation capable de vous soutenir, on pourrait s'imaginer que quelqu'un qui avait été en danger de mort l'a toujours portée, mais on pourrait également s'imaginer que quelqu'un qui jamais n'avait été en danger de mort l'a aussi portée. Ce dernier cas est analogue au rapport existant entre le premier amour et le religieux. Le premier amour se ceint du religieux sans qu'aucune expérience douloureuse ni aucune réflexion inquiétante n'aient précédé; seulement, je dois te demander de ne pas prêter trop d'importance à cette image, en t'imaginant par exemple que le religieux ne serait qu'en rapport extérieur avec le premier amour. J'ai bien montré dans ce qui précède que cela n'est pas.

Enfin, dressons le bilan une fois pour toutes. Vous parlez tant vous autres de l'étreinte érotique, mais que vaut-elle en face de l'étreinte conjugale? Quelle richesse dans la modulation n'y a-t-il pas dans l'expression conjugale: « La mienne », richesse supérieure à celle de la même expression érotique; elle résonne non seulement dans l'éternité de l'instant séducteur, non seulement dans l'éternité illusoire de la fantaisie et de l'imagination, mais dans l'éternité de la conscience, dans l'éternité éternelle. Quelle force dans la « mienne » conjugale, car volonté, esprit de décision et dessein ont en elle un son beaucoup plus profond; quelle énergie et quelle souplesse, car qu'est-ce qu'il y a d'aussi dur et à la fois d'aussi doux que la volonté; quelle force du mouvement, non simplement l'enthousiasme confus d'impulsions ténébreuses, car le mariage est fait au ciel et le sens du devoir pénètre le corps entier de l'existence jusqu'à sa limite extrême, prépare les voies, et s'assure qu'en toute éternité aucun obstacle n'est capable de troubler l'amour! Que Don Juan garde donc la tonnelle et le chevalier le ciel nocturne et les étoiles, s'il n'aperçoit rien au delà. Le mariage possède son ciel plus haut encore. Le mariage est ainsi fait, et s'il ne l'est pas, ce n'est pas la faute de Dieu, ni celle de la célébration nuptiale, ni celle de la malédiction, ni celle de la bénédiction, mais exclusivement la faute des êtres humains eux-mêmes. Et n'est-il pas honteux que dans les livres on fasse les gens indécis en face de la vie, qu'on les en dégoûte avant qu'ils la commencent, au lieu de leur apprendre à vivre. Et si encore c'était juste, ce serait une vérité douloureuse, mais c'est un mensonge. On nous apprend à pécher et,

d'une autre manière, on rend ceux qui n'en ont pas le courage aussi malheureux. Je suis, hélas, trop sous l'influence de l'esthétique moi-même pour ne pas savoir que le mot « époux » offense tes oreilles. Mais cela m'est égal. Même si le mot « époux » est tombé en discrédit et devenu presque ridicule, il est grand temps qu'on recommence à l'honorer. Et si tu dis: « On ne s'aperçoit jamais de pareilles choses, bien qu'on s'aperçoive assez souvent des mariages », alors cela ne m'inquiète pas; car c'est parce qu'on s'aperçoit tous les jours des mariages qu'on s'aperçoit plus rarement de la grandeur qui s'y cache, surtout parce qu'on fait tout ce qu'on peut pour la déprécier; car n'êtes-vous pas arrivés à trouver une jeune fille qui tend sa main devant l'autel à un homme plus imparfaite que ces héroïnes de vos romans, avec leurs histoires de premier amour?

Maintenant que je t'ai patiemment écouté et que j'ai subi tes éclats, plus violents peut-être que tu ne l'avouerais, tu dois me pardonner si je présente quelques petites observations. (D'ailleurs, bien que tu n'aies peut-être pas encore reconnu en toi-même les émotions dont je viens de parler, tu verras que, lorsque tu rencontreras le mariage dans sa réalité, tu t'emporteras, encore qu'à nouveau tu n'en fasses sans doute confidence à personne.)

On n'aime qu'une seule fois dans la vie, le cœur tient à son premier amour (32), — au mariage. Ecoute et admire cette harmonie admirable des différentes sphères. C'est la même chose, mais exprimée esthétiquement, religieusement et éthiquement. On n'aime qu'une seule fois. Le mariage intervient pour faire de cet amour une réalité, et s'il vient à l'esprit de gens qui ne s'aiment pas de se marier, ce n'est pas la faute de l'Eglise, n'est-ce pas? On n'aime qu'une seule fois, — les gens les plus différents font résonner ces paroles, les heureux qui tous les jours en éprouvent la joyeuse conviction, et les malheureux dont il n'y a au fond que deux classes: ceux qui aspirent toujours à l'idéal et ceux qui n'y persistent pas. Ces derniers sont les vrais séducteurs. On les rencontre plus rarement parce que quelque chose d'insolite est nécessaire. J'en ai connu un, mais lui aussi avouait qu'on n'aime qu'une seule fois; toutefois l'amour n'avait pas pu dompter ses sauvages désirs. Oui, disent certaines gens, on n'aime qu'une seule fois, mais on se marie deux et trois fois. Là aussi, les sphères tombent d'accord; car l'esthétique dit non, l'Eglise et l'éthique regardent le second mariage avec méfiance. Cela a pour moi la plus grande importance, car, s'il était vrai qu'on aime plusieurs fois, le mariage prendrait un aspect inquiétant, il pourrait sembler que l'érotique subît un préjudice, grâce à l'arbitraire du religieux qui généralement exige qu'on n'aime qu'une seule fois et qui donc traiterait cette question de l'érotique d'une manière tellement négligente qu'il paraîtrait dire : « Tu peux te marier une seule fois et que tout soit dit. »

A présent nous avons vu comment le premier amour, sans en être dénaturé, est en rapport avec le mariage. La même esthétique qui se trouve dans le premier amour doit donc se retrouver dans le mariage, puisque l'un couvre l'autre; mais, comme nous l'avons déjà expliqué, l'esthétique se trouve dans

l'infini, dans l'apriorité que possède le premier amour. Ensuite elle se trouve dans la synthèse des contrastes que l'amour représente, — elle est sensuelle tout en étant spirituelle; elle est à la fois liberté et nécessité; elle est momentanée, elle appartient au plus haut degré au présent, tout en ayant en elle une éternité. Le mariage également possède tout cela, il est sensuel tout en étant spirituel, mais il est plus encore; car le mot « spirituel », employé par rapport au premier amour, signifie surtout qu'il est psychique, qu'il est sensualité pénétrée d'esprit; il est liberté et nécessité, mais plus encore; car « liberté », employé par rapport au premier amour, est bien au fond plus que la liberté psychique où l'individualité ne s'est pas encore affranchie de la nécessité naturelle. Mais, plus il y a de liberté, plus l'abandon est grand, et seul celui qui se possède lui-même peut être prodigue de lui-même. Dans le religieux les individus ont été délivrés, lui de la fierté mensongère, elle de l'humilité mensongère, et le religieux s'est interposé entre les amoureux si fermement serrés l'un contre l'autre, non pour les séparer, mais pour qu'elle pût s'abandonner avec un élan qu'elle n'avait jamais soupçonné, et pour que lui pût non seulement recevoir, mais aussi s'abandonner et qu'elle pût recevoir. Il y a là un infini intime, plus encore que celui qui se trouve dans le premier amour; car l'infini intime du mariage est une vie éternelle. Plus que le premier amour, le mariage est une synthèse de contrastes; car il possède un contraste supplémentaire, le spirituel et, grâce à cela, le sensuel en un contraste plus profond encore, mais plus on s'éloigne du sensuel, plus le mariage aura d'importance esthétique; car autrement l'instinct des animaux serait le plus esthétique. Mais le spirituel dans le mariage est supérieur à celui du premier amour, et plus le ciel est élevé au-dessus du lit nuptial, mieux c'est, plus c'est beau, plus c'est esthétique; et ce n'est pas un ciel terrestre qui s'élève au-dessus du mariage, mais le ciel de l'esprit. Le mariage sain et fort vit dans le moment, il vise au delà de lui-même, en un sens plus profond que le premier amour, dont le défaut est justement d'avoir un caractère abstrait; mais dans l'intention que le mariage possède se trouve la loi du mouvement, la possibilité d'histoire intime. L'intention est la résignation en sa forme la plus riche, où aucun compte n'est tenu de ce qui doit être perdu, seulement de ce qui doit être gagné en persistant dans l'intention. Une autre chose est posée dans l'intention et en elle l'amour est posé en rapport à cette chose, mais non en un sens extérieur. Cette intention n'est pas le fruit qu'on acquiert par le doute, mais la surabondance de la promesse. C'est là la beauté du mariage, et le sensuel n'a pas du tout été nié, mais ennobli. Oui, je l'avoue, bien que peut-être je ne doive pas le faire: souvent en pensant à mon propre mariage, l'idée qu'un jour il doit cesser me fait ressentir une mélancolie inexplicable et de même, bien que sûr de continuer à vivre dans une autre vie avec elle, elle à laquelle le mariage m'attachait, l'idée que cette autre vie me la rendra transformée, que le contraste qui fut aussi une condition de notre amour, doit disparaître, me fait ressentir cette même mélancolie. Mais c'est une consolation de savoir que je

me souviendrai qu'avec elle j'ai vécu la vie commune la plus tendre et la plus belle que la vie terrestre peut vous offrir. Car, si je m'y connais un peu, le défaut de l'amour terrestre est identique à ce qui constitue son avantage, c'est d'être prédilection. L'amour spirituel n'a aucune prédilection, se meut dans le sens contraire et déteste toujours toutes les relativités. L'amour terrestre, en sa vérité, prend le chemin opposé et, à son apogée, n'est qu'amour d'un seul être dans le monde entier. C'est là la vérité de ce qu'on appelle n'aimer qu'un seul et qu'une seule fois. L'amour terrestre commence en aimant plusieurs, ce sont les anticipations provisoires, et finit en aimant un seul; l'amour spirituel s'ouvre toujours de plus en plus, il aime toujours en plus grand nombre et trouve sa vérité en aimant tous. Le mariage est donc sensuel, mais spirituel en même temps, il est libre tout en étant nécessaire, absolu en lui-même et il vise en même temps, en lui-même au delà de lui-même.

Etant ainsi une harmonie intime, le mariage possède naturellement sa téléologie en lui-même; il existe en se supposant toujours lui-même, et à ce titre toute question concernant son « pourquoi » est un malentendu aisément explicable par la sagesse prosaïque qui, cependant, nous pousse aisément, toi et moi aussi, à dire: « Si le mariage n'est que cela, c'est vraiment de toutes les choses ridicules la chose la plus ridicule ». Formulée ainsi, cette sagesse, dans sa généralité, semble bien un peu plus décente que celle du maître de chant Don Basile qui pense que de toutes les choses ridicules le mariage est la plus ridicule.

Cependant, pour nous distraire, examinons un peu quelques détails. Bien que ce soit de façon différente, nous pouvons bien rire un peu ensemble. La différence correspondrait à peu près à celle qu'on trouverait dans l'accentuation de notre réponse commune à la question: pourquoi le mariage existe-t-il, et qui serait : « Dieu le sait ». D'ailleurs, lorsque je dis que nous rirons un peu ensemble, je n'oublierai pas du tout combien à cet égard je dois à tes observations pour lesquelles, comme époux, je te remercie beaucoup. Car lorsque les gens ne désirent pas réaliser la tâche la plus belle, lorsqu'ils désirent danser partout ailleurs qu'à ce Rhodos (33) qui leur avait été réservé pour la danse, ils deviennent alors tranquillement tes victimes et celles d'autres fripons qui, sous le masque de confidents, savent bien se payer leur tête. Toutefois, il y a un point que je veux sauver, un point dont je ne me suis jamais permis de sourire et dont je ne sourirai jamais. Tu as souvent dit qu'il doit être « tout à fait merveilleux » de demander à tous les gens qu'on rencontre en flânant pourquoi ils se sont mariés, et qu'on apercevrait alors que le plus souvent une toute petite circonstance en fut la cause déterminante; et comme il serait ridicule à tes yeux que l'effet si énorme que représente le mariage avec toutes ses conséquences puisse résulter d'une si petite cause, je n'insisterai pas sur ce qu'il y a de faux dans le fait de regarder la petite circonstance d'une manière tout à fait abstraite et je ne montrerai pas que, le plus souvent, c'est parce que la petite circonstance aboutit à un grand nombre de

décisions qu'il en résulte quelque chose. Mais ce que je veux souligner, c'est la beauté qui caractérise les mariages qui connaissent le moins de « pourquoi » possibles. Moins il y a de « pourquoi », plus il y a d'amour, c'est-à-dire lorsqu'on y voit la vérité. L'homme frivole, il est vrai, apercevra après coup qu'il y avait un petit « pourquoi »; pour l'homme sérieux ce sera sa grande joie d'apercevoir qu'il y avait un énorme « pourquoi ». Moins il y a de « pourquoi », mieux ce sera. Le mariage dans les basses classes est en général contracté sans aucun grand « pourquoi », mais c'est en raison de cela que ces mariages résonnent moins souvent de tant de « comment », — comment joindre les deux bouts, comment faire pour assurer l'avenir des enfants, etc. Au mariage n'appartient jamais autre chose que son propre « pourquoi », mais celui-ci est infini et, par conséquent, dans le sens où je le comprends ici, ce n'est pas un « pourquoi », ce dont d'ailleurs tu te convaincras aisément aussi; car si on répondait au « pourquoi » d'un époux sage et prudhommesque avec le vrai « parce que », il dirait probablement comme le maître d'école des « Elfes » (34) : « Donnez-nous une autre colle ». Tu comprendras aussi pourquoi je ne veux pas et ne peux pas voir le côté comique de cette absence de « pourquoi », c'est parce que je crains que la vérité ne s'y perde. Le vrai « pourquoi » n'est qu'une chose, mais il possède par surcroît en lui une énergie et une force infinies qui peuvent étouffer tous les « comment ». Le « pourquoi » fini est une somme, un essaim d'où chacun prend le sien, l'un plus qu'un autre, mais tous ensemble d'une manière également déplorable; car si même quelqu'un, lors de son entrée en mariage, pouvait réunir tous les « pourquoi » finis, il serait justement le plus pitoyable de tous les époux.

L'une des réponses les plus honnêtes, en apparence, qu'on donne à ce « pourquoi » du mariage est celle-ci: le mariage est une école du caractère, on se marie afin d'ennoblir et de former son caractère. Je m'attacherai à un fait précis dont je te suis redevable. Il s'agissait d'un fonctionnaire « que tu avais pu attraper »; l'expression est de toi et est entièrement de ta manière; car, lorsque tu trouves quelque chose à examiner, tu ne recules devant rien, tu penses alors agir dans l'exercice de tes fonctions. Il était d'ailleurs assez intelligent et il avait surtout une bonne connaissance des langues. La famille se réunissait autour de la table à thé. Lui fumait sa pipe. Sa femme n'était pas une beauté, elle avait l'air assez naïf, par rapport à lui elle était vieille et, à ce titre, comme tu remarquais, on pouvait tout de suite imaginer qu'il devait y avoir un « pourquoi » bizarre. Avec eux se trouvait une jeune femme un peu pâle, nouvellement mariée, qui paraissait connaître un autre « pourquoi »; madame versait le thé elle-même, une jeune fille de seize ans, pas belle, mais forte et saine de corps et d'esprit le servait; elle ne paraissait pas encore être arrivée à un « pourquoi ». Toi, indigne, tu avais aussi trouvé place parmi ces honnêtes gens. Quelques fois déjà tu t'y étais rendu en vain, mais alors tu y venais *ex officio* et la situation était naturellement trop favorable pour que tu n'en profites pas. Le bruit de certaines fiançailles rompues courait justement ces

jours-là. La famille n'avait pas encore appris cette nouvelle sensationnelle du pays. La cause fut plaidée de tous côtés, ce qui veut dire que tous étaient *actores*, elle fut mise en délibération et le délinquant fut excommunié. Les esprits étaient émus. Tu osais insinuer une petite remarque en faveur du condamné, non, bien entendu, dans l'intention de l'avantager, mais afin de donner la réplique. Sans succès d'ailleurs, et tu continuais: « Ces fiançailles furent peut-être dues à une impulsion irréfléchie, peut-être ne s'était-il pas rendu compte de l'important « pourquoi », on pouvait presque dire de cet « aber » qui doit précéder une démarche aussi décisive, *enfin* *, pourquoi est-ce qu'on se marie, pourquoi, — pourquoi? » Chacun de ces « pourquoi » fut prononcé sur un ton différent, mais tous d'une manière dubitative. C'était trop. Un seul « pourquoi » aurait d'ailleurs suffi, mais un tel appel complet, une telle générale dans le camp de l'ennemi fut décisive. Le moment était venu. L'hôte, avec une certaine bonhomie, qui surtout était empreinte de sagesse, disait: « Oui, cher Monsieur, je vais vous le dire, on se marie parce que le mariage est une école du caractère. » Et à présent, tout était en train, tantôt grâce à ton opposition, tantôt grâce à ton approbation, tu réussissais à le faire renchérir sur lui-même par ses remarques baroques, blessant sa femme, scandalisant la jeune femme et étonnant la jeune fille. Dès cette époque je te reprochai ta conduite, non à cause de ton hôte, mais à cause des femmes, envers lesquelles tu fus assez méchant pour prolonger la scène autant que possible et pour la rendre aussi pénible que possible. Je n'ai pas besoin de prendre la défense des deux dames amies et, aussi, ce n'était que ta coquetterie habituelle qui t'amenait à ne pas les perdre de vue. Mais sa femme, peut-être l'aimait-elle vraiment, et ne devait-il pas être terrible pour elle d'écouter ces choses-là? Il y avait de plus quelque chose d'indécent dans toute la situation. Car une réflexion intellectuelle, loin de rendre le mariage éthique, le rend plutôt immoral. L'amour sensuel n'a qu'une seule transfiguration dans laquelle il est à la fois esthétique, religieux et éthique, et c'est l'amour; le calcul intellectuel le rend aussi inesthétique qu'irreligieux parce que le sensuel n'y agit pas dans la plénitude de ses droits immédiats. Par conséquent, celui qui se marie pour telle ou telle raison, prend une mesure aussi inesthétique qu'irreligieuse. Ses bonnes intentions n'y font rien, car l'erreur est justement d'avoir une intention. Si une femme se mariait pour donner au monde un Sauveur — oui, on a bien vu des folies pareilles, folies qui paraissent donner au mariage un énorme « pourquoi » — ce mariage serait aussi inesthétique qu'immoral et irreligieux. C'est quelque chose dont on ne peut trop souvent prendre nettement conscience. Il y a une certaine classe de gens intellectuels qui méprisent énormément l'esthétique, en la considérant comme futilité et jeu enfantin et qui, en leur misérable téléologie, se croient loin au-dessus de ces choses-là; mais c'est justement le contraire, ces gens-là, grâce à leur

* *Enfin*, en français dans le texte.

intellect, sont aussi immoraux qu'inesthétiques. C'est pourquoi le meilleur parti à prendre est d'avoir toujours en vue l'autre sexe, parce qu'il est à la fois le plus religieux et le plus esthétique. L'exposé de l'hôte était d'ailleurs assez trivial, et je n'ai pas besoin d'y insister; mais je terminerai ces réflexions en souhaitant comme femme à tous les époux pareils une Xantippe (35) et des enfants aussi mal élevés que possible, afin qu'ils puissent espérer être à même d'atteindre le but de leurs intentions.

J'avoue volontiers que le mariage est réellement une école du caractère ou, pour ne pas employer une expression aussi prudhommesque, disons qu'il est la genèse du caractère; mais je dois, bien entendu, maintenir en même temps que quiconque se marie pour cette raison devrait être dirigé à n'importe quelle autre école qu'à celle de l'amour. En outre, les gens en question ne tireraient aucun profit de cette scolarité. D'abord, ils se privent du réconfort, de la consolidation, du frisson à travers toutes les pensées et toutes les articulations que le mariage représente, le mariage qui après tout est véritablement une aventure; mais il faut qu'il le soit, et on a vraiment tort de vouloir penser qu'une telle pensée soit un essai, justement, pour l'énerver. Ensuite, ils perdent naturellement par là l'important fonds de roulement de l'amour et l'humilité que donne le religieux dans le mariage. Ils sont naturellement trop présomptueux pour ne pas avoir une idée toute prête de leur développement futur, qui sera alors la norme du mariage, ainsi que celle des êtres malheureux qu'ils ont eu l'impudence de choisir comme sujets d'expériences. Mais, oublions tout cela et rappelons-nous avec reconnaissance comme il est vrai que le mariage est éducatif lorsque, bien entendu, on ne se place pas au-dessus de lui mais qu'on se subordonne à ce qui doit servir à vous former, comme on doit toujours le faire quand il s'agit d'éducation. Il fait mûrir tout l'esprit, en donnant un sentiment d'importance, mais en même temps le poids d'une responsabilité qu'on ne peut pas éliminer par de la sophistique, parce qu'on aime. Il ennoblit l'homme entier grâce à la rougeur de honte qui est propre à la femme, mais qui corrige l'homme; car la femme est la conscience de l'homme. Il rend l'émotion excentrique de l'homme mélodieuse et donne à la vie tranquille de la femme force et importance, mais seulement pour autant qu'elle cherche cette force en l'homme; de cette façon la force ne devient pas une virilité peu féminine. En revenant toujours vers elle, le fier emportement de l'homme est modéré, sa faiblesse à elle prend forces lorsqu'elle s'appuie sur lui *. Et parlons à présent de toutes les petites misères que

* Par conséquent, c'est seulement par le mariage que l'homme trouve vraiment sa liberté positive, parce que cet état peut tirer à conséquences pendant toute sa vie et toucher aux circonstances les plus insignifiantes, aussi bien qu'aux plus importantes. Le mariage l'affranchit d'une timidité peu naturelle en face de choses naturelles, affranchissement acquis de beaucoup d'autres manières aussi, mais souvent aux dépens du bien; en entretenant un courant bienfaisant, il l'affranchit de la tendance à croupir dans les habitudes; il l'af-

le mariage comporte. Il est sûr que tu seras d'accord avec moi à cet égard, tout en priant Dieu de te garder de ces choses-là. Non, rien, autant que les petites misères, ne sert à vous former. Il y a une période dans la vie d'un homme où il est mieux qu'il n'en connaisse pas, mais dans une autre période elles sont utiles, et une âme forte est nécessaire pour se sauver des petites misères; on le peut si on le veut, car l'âme forte, c'est la volonté, et celui qui aime veut. C'est difficile pour l'homme surtout, et c'est pourquoi la femme peut jouer un grand rôle pour lui là-dessus. Elle est née pour s'occuper de petites choses et elle s'y applique avec une importance, une dignité et une beauté qui charment. Cela vous délivre des habitudes, de la tyrannie du parti pris, du joug des caprices, et comment toutes ces méchancetés auraient-elles le temps de prendre forme dans une union conjugale, qui tant de fois et de tant de manières demande des comptes à elle-même; toutes ces choses-là n'y peuvent pas prospérer; « car l'amour est patient, il est plein de bonté, l'amour n'est point envieux, il ne se vante point, il ne s'enfle point d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche point son intérêt, il ne s'irrite point, il ne soupçonne point le mal, il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité, il excuse tout, il croit tout, espère tout et il supporte tout ». Réfléchis à ces belles paroles d'un apôtre du Seigneur (36), applique-les, dans la pensée, à une vie entière, tout en imaginant qu'on les

---

franchit des êtres humains, justement parce qu'il le lie à un seul être. J'ai souvent remarqué que ce sont précisément les gens qui ne sont pas mariés, qui travaillent en esclaves. D'abord, ils peinent pour satisfaire leurs caprices; c'est précisément dans leur vie de tous les jours qu'ils osent tout se permettre, car ils ne doivent de compte à personne; mais ensuite, ils tombent aussi sous l'influence d'autres gens, deviennent leurs esclaves. Quel rôle dans leur vie ne joue pas souvent un domestique, une femme de ménage, etc. Ces gens-là sont les caprices et les penchants personnifiés de leurs patrons, réduits à la minute; ils savent à quelle heure Monsieur se lève ou, plutôt, à combien de temps à l'avance ils doivent l'appeler ou, plutôt, à combien de temps avant qu'ils l'appellent ils doivent chauffer sa chambre de travail; ils savent changer son linge, retourner ses bas pour qu'il les mette facilement, tenir l'eau fraîche toute prête pour le moment où il a fini de se laver à l'eau tiède, ils savent ouvrir les fenêtres lorsqu'il sort, présenter le tire-botte et les pantoufles lorsqu'il rentre, etc. Les domestiques apprennent facilement toutes ces choses, surtout lorsqu'ils sont un peu intelligents. Mais bien que tout cela s'exécute strictement à la minute, ces Messieurs les célibataires sont souvent mécontents. Car avec de l'argent on peut satisfaire tous ses désirs. Parfois ils sont acariâtres et maussades, l'instant après faibles et doux. Car tout s'arrange bien à l'aide de quelques écus. Les domestiques apprennent bien vite à en tirer profit, il s'agit seulement, à intervalles convenables, de faire de petites gaffes, de laisser le patron rager, de se montrer désolé et ensuite d'encaisser une gratification. Les patrons s'éprennent d'une pareille personnalité à un tel degré que Monsieur ne sait plus ce qu'il doit admirer le plus, son exactitude ou le repentir sincère qu'il témoigne lorsqu'il a commis une faute. Un domestique pareil devient alors indispensable au patron et est un parfait despote.

oublie souvent, mais que toujours on y revient; imagine-toi que des époux osent se dire ces paroles l'un à l'autre de sorte qu'au moins l'impression principale soit bonne; quel suprême bonheur, quelle transfiguration du caractère n'y trouve-t-on pas? Les grandes passions dans le mariage ne mènent nulle part; on ne peut rien escompter; être affectueux, sur une vaste échelle, pendant un mois, ne peut tenir lieu d'une autre période; on peut ici appliquer le proverbe: « A chaque jour suffit sa peine », mais aussi sa bénédiction. Je sais que j'ai soumis ma fierté et mon inquiétude maladive à l'amour de ma femme, et son ardeur à notre amour; mais je sais aussi que cela a pris longtemps et que beaucoup de dangers peuvent encore se présenter; mais j'ai confiance en la victoire.

Ou bien on se marie afin d'avoir des enfants, afin de contribuer en une modeste mesure à la propagation sur la terre de la race humaine. Imagine qu'on n'ait pas d'enfants, alors la contribution serait bien modique. Des Etats (37), il est vrai, ont attribué ce but au mariage en proposant des prix pour ceux qui se marieraient et à ceux qui auraient le plus grand nombre de garçons. Le christianisme, à certaines époques, a fait le contraire en proposant des prix à ceux qui s'abstiendraient du mariage. Quand bien même ce serait une erreur, on y trouve un respect profond pour la personnalité, puisqu'on ne voulait pas admettre que l'individu ne soit qu'éphémère, au lieu de devenir quelque chose de définitif. Plus l'Etat est considéré d'une façon abstraite et moins l'individualité a été supprimée par l'Etat, plus on trouvera naturel ce précepte et ces encouragements. De nos jours, au contraire, on a parfois vanté les mariages sans enfant, car on a assez de mal à couver la résignation nécessaire pour contracter mariage; et lorsqu'on s'est renié soi-même, on pense que cela suffit et qu'il vaut mieux éviter les difficultés d'une couvée d'enfants. On trouve assez souvent dans les romans (mais les romanciers se contentent de le suggérer) que la raison qu'aurait tel individu précis pour ne pas se marier, serait qu'il n'aime pas les enfants; et, dans la réalité, dans les pays les plus raffinés, ceci se traduit par le fait que les enfants sont éloignés aussitôt que possible de la maison paternelle pour être mis en pension, etc. Combien de fois n'as-tu pas ri de ces pères de famille tragi-comiques ayant quatre enfants charmants que, secrètement, ils seraient contents de voir loin d'eux? Combien de fois ne t'es-tu pas gaussé du grand air offensé de ces pères de famille qui pensent à toutes les petites misères de la vie, lorsqu'il leur faut donner le fouet aux enfants, lorsque ceux-ci répandent sur eux quelque chose, lorsqu'ils crient, lorsque ce grand homme — le père — par égard pour les enfants se sent arrêté dans ses projets aventureux? Combien de fois n'as-tu pas, avec une cruauté bien méritée, provoqué chez ces nobles pères une colère concentrée, lorsque, tout occupé avec ses enfants, tu laissais échapper quelques mots sur le bonheur d'avoir des enfants?

Se marier pour contribuer à la propagation de la race pourrait tout d'abord paraître extrêmement objectif et extrêmement naturel. Ce serait comme si on se plaçait à côté de Dieu et qu'on

contemple de là la beauté de la conservation de la race; oui, on pourrait donner une importance particulière à ces paroles (38): « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre. » Toutefois, un pareil mariage est aussi peu naturel qu'arbitraire et dépourvu de toute connexion avec la Sainte Ecriture. Nous lisons (39) bien que Dieu institua le mariage parce qu'il n'était pas bon que l'homme soit seul et pour lui donner une aide semblable à lui. Bien qu'un blasphémateur puisse peut-être trouver matière à critique en ce qui concerne une aide qui se hâte de perdre l'homme, cela ne prouve rien, et je préférerais citer cet événement comme devise pour tous les mariages; car ce n'est qu'après que la femme eût commis cet acte, que l'union la plus intime entre eux fut consolidée. Ensuite nous lisons également ces paroles: « Et Dieu les bénit ». On oublie purement ces paroles. Et lorsque l'apôtre Paul (40), avec assez de sévérité, ordonne quelque part à la femme d'écouter l'instruction en silence avec une entière soumission, et de demeurer dans le silence et lorsque après l'avoir réduite au silence, il ajoute afin de l'humilier encore plus: « Elle sera sauvée en devenant mère », je n'aurais vraiment jamais pardonné ce mépris à l'apôtre, s'il n'avait pas tout réparé en ajoutant: « Si les enfants persévèrent avec modestie dans la foi, dans la charité, et dans la sainteté ».

A cette occasion il me vient à l'idée qu'il pourrait paraître étrange que moi, à qui les affaires ne laissent pas beaucoup de loisir pour les études et dont les pauvres études en général tendent à d'autres buts, il pourrait paraître étrange, dis-je, que je connaisse la Sainte Ecriture assez bien pour pouvoir me faire inscrire pour la licence de théologie. Un vieux païen, je crois que c'est Sénèque (41), a dit que lorsqu'on a atteint l'âge de trente ans on devrait si bien connaître sa constitution qu'on pourrait être son propre médecin; de mon côté je pense que, lorsqu'on a atteint un certain âge, on doit pouvoir être son propre pasteur. Cela ne veut pas du tout dire que je dédaigne d'assister au culte public avec l'instruction qu'on vous y offre, mais je pense en tout cas qu'on doit voir clair dans les choses les plus importantes de la vie, d'ailleurs rarement traitées, au sens strict, dans les sermons. Je ressens une idiosyncrasie contre les ouvrages de piété et les sermons imprimés; par conséquent, si je ne peux pas me réfugier auprès de l'Eglise, j'ai recours à la Sainte Ecriture. Je m'enquiers alors habituellement auprès de quelque savant théologien ou de quelque ouvrage savant, où on trouve les versets principaux concernant ces questions, et je les parcours. C'est ainsi que six mois environ après mon mariage j'eus l'idée de rechercher ce que le Nouveau Testament peut nous apprendre au sujet du mariage. J'avais assisté à plusieurs bénédictions nuptiales avant la mienne, je connaissais donc les saintes paroles qui sont prononcées à ces occasions. Toutefois, désirant enrichir mes connaissances, je m'adressai à mon ami le pasteur Olufsen qui à ce moment-là se trouvait en ville. D'après ses indications je trouvai les textes qui m'intéressaient particulièrement et je les lus avec ma femme. Je me rappelle très bien l'impression que le texte que je viens de citer fit sur elle.

C'était d'ailleurs une affaire quelque peu délicate, car je ne connaissais pas les parties de la Sainte Ecriture que j'allais lire pour elle et je ne voulais pas les parcourir d'avance; je n'aime pas à m'attendre à l'effet que je ferai sur elle, — ce qui pourrait être interprété comme une méfiance déplacée. Chose, d'ailleurs, qu'on pourrait te recommander de prendre à cœur; car, bien que n'étant pas marié et n'ayant personne à qui, au sens le plus strict, tu doives la franchise, tu pousses vraiment tes préparatifs jusqu'au ridicule. Tu sais très bien tromper les gens, tu peux bien avoir l'air de tout faire au hasard et sur-le-champ, mais je ne crois pas que tu puisses dire même « au revoir » sans avoir réfléchi à la manière de le dire.

Enfin, revenons au mariage et aux époux qui s'acharnent à propager la race. Un tel mariage se cache parfois sous un accoutrement plutôt esthétique. Voilà, par exemple, une vieille famille aristocratique en train de s'éteindre, il n'en reste que deux représentants, un grand-père et un petit-fils. L'unique souhait du vénérable vieillard est que le fils se marie afin que la race ne s'éteigne pas. Ou il s'agit de quelqu'un dont la vie ne compte pas pour beaucoup, mais qui avec une certaine mélancolie pense à ses parents, sinon plus loin en arrière; il les aime tant qu'il désirerait ne pas voir leur nom s'éteindre, mais le conserver au souvenir reconnaissant de ses contemporains. Peut-être pense-t-il vaguement qu'il serait beau de parler aux enfants de leur grand-père, mort depuis longtemps, de retremper leur vie à l'aide de l'image idéale qui n'appartient qu'à un souvenir, et par une telle idée de les passionner pour tout ce qui est noble et grand; il croira peut-être pouvoir ainsi acquitter un peu de la dette dont il se sent obligé envers ses parents. Enfin, tout cela c'est beau, c'est bien, mais n'a tout de même rien à voir avec le mariage, et un mariage contracté pour cette seule raison est aussi inesthétique qu'immoral. Peut-être est-ce cruel de le dire, mais c'est ainsi. Pour devenir aussi éthique qu'esthétique, le mariage ne peut être contracté que dans un seul but, mais ce but est immanent; tout autre but sépare ce qui s'appartient et par là le spirituel et le sensuel deviennent des finis. Il est toujours possible qu'un individu se concilie le cœur d'une jeune fille par de pareils arguments, mais c'est faux et, au fond, l'entité de la jeune fille a été dénaturée; c'est toujours une offense envers une jeune fille de vouloir l'épouser pour une raison autre que l'amour.

Bien que, pour employer une de tes expressions, toute idée de haras en soi ne regarde pas le mariage, la race paraîtra une bénédiction pour celui qui a su éviter les écueils. Il est vraiment beau pour un homme d'être redevable à un autre d'autant de choses que possible, mais la chose suprême dont un être peut être redevable à un autre est la vie. Et malgré cela, un enfant peut être redevable à son père de plus encore; car la vie qu'il reçoit n'est pas blanche et vide, elle est déjà remplie de quelque chose de précis et lorsque l'enfant s'est appuyé assez longtemps sur le sein de sa mère, alors il est placé sur celui de son père, et lui aussi le nourrit de sa chair et de son sang et des expériences souvent chèrement payées d'une vie mouvementée. Et quelles ne sont pas les possibilités qui se cachent dans un

enfant? Je t'approuve volontiers d'exécrer toute l'idolâtrie à laquelle les enfants sont exposés, surtout tout le culte de la part de la famille, le défilé des enfants autour de la table au dîner et au souper afin qu'ils reçoivent les baisers de toute la famille, l'admiration de celle-ci, les espérances familiales, et les parents qui avec complaisance se remercient mutuellement pour les peines surmontées et se réjouissent en contemplant leur chef-d'œuvre! Oui, j'avoue que je peux être presque aussi sarcastique que toi contre de tels excès; mais je me laisse très peu affecter par cela. Les enfants appartiennent à la vie la plus intime et secrète de la famille et aussi doit-on renvoyer à ce mystère demi-obscur toute pensée sérieuse ou pieuse concernant ces questions. Là il sera visible aussi que tout enfant porte encore une auréole autour de la tête, là, tout père aura aussi le sentiment qu'il y a dans l'enfant quelque chose de plus que ce dont celui-ci lui est redevable, oui, il ressentira avec humilité qu'il s'agit d'un bien commis, et qu'au sens le plus beau du mot il n'est qu'un beau-père. Le père qui ne l'a pas ressenti a toujours pris sa dignité de père en vain. Qu'on nous laisse en paix avec tous les chichis inopportuns, avec « toute courbette aux accouchements », mais aussi avec ta gaminerie lorsque, comme le Henrik de Holberg (42), tu t'engages à faire des choses incroyables. Un enfant, selon le bon vouloir de chacun, est la chose la plus grande et la plus importante dans ce monde, la chose la moins importante et la plus insignifiante, et l'on a l'occasion de se faire une idée profonde du caractère d'un homme en apprenant ses conceptions à cet égard. Un nourrisson peut presque prêter à rire lorsqu'on réfléchit qu'il prétend être un être humain; mais on peut aussi le prendre au tragique lorsqu'on se souvient qu'il vient au monde avec un cri, qu'il lui faut longtemps pour se déshabituer de crier et que personne n'a pu expliquer ce cri d'enfant. L'effet qu'il peut produire est donc de caractère très différent; mais la contemplation religieuse, qui peut très bien se rapporter aux autres contemplations, sera la plus belle. Toi, à présent, tu aimes bien les possibilités, je crois pourtant que l'idée des enfants ne te fera aucun plaisir; car, sans doute, ton esprit curieux et vagabond s'est un peu occupé de ce petit monde. Ceci tient naturellement à ce que tu veux avoir les possibilités sous ta coupe. Tu aimes beaucoup te sentir comme les enfants qui, dans une pièce sombre, attendent la révélation de l'arbre de Noël; mais un enfant représente, je te l'assure, une possibilité d'une tout autre epèce, et une possibilité tellement sérieuse que tu n'aurais guère la patience de la supporter. Toutefois, les enfants sont une bénédiction. Il est beau et il est bien qu'un être humain pense avec un sérieux profond au bien-être de ses enfants, mais il n'aura ouvert son cœur ni aux sentiments esthétiques, ni aux sentiments religieux s'il ne se rappelle pas parfois que ce n'est pas seulement un devoir dont il a été chargé, une responsabilité, mais une bénédiction aussi, et que Dieu n'a pas oublié, ce que d'ailleurs même les hommes n'oublient pas, de placer un cadeau dans le berceau. Plus un homme est en état de soutenir que les enfants sont une bénédiction, moins il a de luttes et de doutes pour conserver ce trésor, le seul bien dont

l'enfant soit détenteur, et détenteur légitime aussi puisque c'est Dieu Lui-même qui le lui a confié, plus c'est beau, plus c'est esthétique et plus c'est religieux. Je vais parfois mon petit pas dans les rues, me livrant à mes propres pensées et aux impressions que l'entourage momentané me procure. J'ai vu une pauvre femme; elle tenait son petit commerce, non dans une boutique, ni dans une baraque, mais en pleine rue, tenant son bébé dans les bras malgré la pluie et le vent; elle était elle-même propre et gentille et l'enfant soigneusement emmailloté. Je l'ai vue souvent. Une dame distinguée en la voyant la réprimanda presque de n'avoir pas laissé l'enfant à la maison, d'autant plus qu'il ne pouvait que la gêner. Un pasteur qui passa par là s'approcha d'elle, il voulut s'occuper de trouver une place pour l'enfant dans une crèche. Elle le remercia beaucoup, mais tu aurais dû voir le regard qu'elle jeta à l'enfant en s'inclinant sur lui. Si l'enfant avait été atteint de gélivures, ce regard l'aurait dégelé; s'il avait été mort de froid, ce regard l'aurait rappelé à la vie; s'il avait dépéri de faim et de soif, la bénédiction de ce regard l'aurait réconforté. Mais l'enfant dormait et son sourire même ne put pas récompenser la mère. Tu vois, cette femme sentait qu'un enfant est une bénédiction. Si j'étais peintre, je ne peindrais jamais autre chose que cette femme. Un tel spectacle est une rareté, c'est comme une fleur rare qu'on ne trouve que par un heureux hasard. Mais le monde de l'esprit n'obéit pas à la vanité, si on a trouvé l'arbre, il fleurit toujours; j'ai souvent vu cette femme. Je l'ai montrée à ma femme; je ne me suis pas donné des airs, je ne lui ai pas envoyé de riches cadeaux comme si j'étais investi d'un mandat divin pour distribuer des récompenses, je me suis humilié devant elle; en vérité, elle n'a besoin ni d'or, ni de dames distinguées, ni de crèches, ni de pasteurs, ni d'un pauvre conseiller du tribunal de la cour et de la ville ou de sa femme. En somme, elle n'a besoin de rien du tout, si ce n'est que l'enfant veuille bien l'aimer plus tard aussi tendrement, et même elle n'en a pas besoin, mais c'est la récompense qu'elle a méritée, la bénédiction dont le ciel ne manquera pas de la gratifier. Tu ne peux pas nier que c'est beau et que cela touche même ton cœur endurci. Et c'est pourquoi, pour te faire reconnaître qu'un enfant est une bénédiction, je n'aurai pas recours à ces épouvantails dont on se sert souvent lorsqu'on veut effrayer les célibataires par l'idée de leur solitude future et du malheur que ce sera pour eux de ne pas être entourés d'une couvée d'enfants. Car tu ne te laisseras probablement pas effrayer, du moins pas par moi, ni même par le monde entier (tout seul avec toi-même, dans l'enclos sombre de tristes pensées, tu as sans doute parfois peur de toi-même) ; d'autre part, il me paraît toujours un peu suspect, lorsqu'on veut se convaincre soi-même de la possession d'un bien, de tourmenter les autres par la pensée qu'ils ne le possèdent pas. Raille donc, si tu veux, prononce donc les paroles qui sont suspendues à tes lèvres, ce char à banc à quatre places; amuse-toi donc à la pensée que la promenade ne va pas plus loin qu'à « Fredsberg », assis dans ta berline confortable, dépasse-nous donc, mais prends garde, toutefois, de ne pas te laisser aller trop souvent à tes railleries

à cet égard, — un désir idéal pourrait peut-être sans bruit prendre racine dans ton esprit et te punir assez chèrement.

Mais les enfants sont une bénédiction à un autre égard aussi: grâce à eux on apprend soi-même tant de choses indescriptibles. J'ai vu des gens orgueilleux qu'aucun destin n'avait pu humilier encore, qui avaient arraché la jeune fille qu'ils aimaient du sein de sa famille, avec un tel aplomb que c'était comme s'ils voulaient dire: « A présent que tu me possèdes cela devrait te suffire, je suis habitué à défier l'orage et maintenant que ta pensée m'entrainera, maintenant que je dois lutter pour beaucoup d'autres choses, je suis encore plus à même de le faire. » J'ai vu les mêmes gens dans le rôle de père; un petit accident arrivé à leurs enfants a pu les humilier, une maladie a pu les résoudre, malgré leur orgueil, à avoir recours à la prière. J'ai connu des gens qui se sont fait presque une gloire de mépriser le Père qui est aux cieux, qui avaient coutume de destiner à la cible de leurs railleries tous ceux qui faisaient profession de foi en Lui, mais qui, une fois devenus pères et par sollicitude pour leurs enfants, prenaient à leur service les gens les plus pieux. J'ai connu des jeunes filles dont les regards orgueilleux auraient pu faire trembler l'Olympe (43), des jeunes filles dont l'esprit vaniteux ne s'intéressait qu'au luxe et à la parure, je les ai vues comme mères supporter toutes les humiliations, obtenir à force d'insistance ce qu'elles jugaient être le mieux pour les enfants. Un cas précis me vient à l'esprit. C'était une dame très orgueilleuse. Son enfant tomba malade. Elle fit appeler un des médecins de la ville. Celui-ci en raison de leurs rapports antérieurs, refusa de venir. J'ai vu cette dame aller chez lui et faire antichambre, afin de le conjurer de venir. Mais à quoi bon ces tableaux forts qui, bien que vrais, ne sont pas aussi édifiants que les cas moins agités, dont ceux qui savent voir sont les témoins tous les jours.

Ajoutez à cela que, d'une autre façon aussi, on apprend beaucoup des enfants, En tout enfant il y a quelque chose d'originel qui fait que tous principes et maximes abstraits échouent plus ou moins. Il faut qu'on recommence soi-même et souvent à grand'peine. Il y a une profonde signification dans le proverbe chinois: Eduque bien tes enfants et tu sauras ce que tu dois à tes parents. Et voyons la responsabilité qui incombe à un père. On fréquente d'autres gens, on essaie de leur faire comprendre ce qu'on estime opportun, et peut-être fait-on plusieurs essais; si on ne réussit pas, on les abandonne, on se lave les mains. Mais quand arrive le moment où un père ose lâcher pied? ou plutôt, un cœur de père peut-il se décider à abandonner tout autre essai? On revit toute sa vie dans les enfants, ce n'est presque que par eux qu'on comprend sa propre vie. Toutefois, au fond, il ne sert à rien de te parler de toutes ces choses; il y en a dont on ne peut jamais bien se rendre compte si on ne les a pas vécues soi-même, entre autres celle d'être père.

Et enfin, qu'il est beau d'être lié par les enfants à un passé et à un avenir. Même si on n'a pas précisément quatorze ancêtres, ni le souci d'en créer un quinzième, on se trouve devant une filiation future beaucoup plus grande et, en vérité, cela vous remplit de joie de voir comment la lignée dans la famille se

forme pour ainsi dire suivant un modèle précis. Le célibataire aussi, il est vrai, peut méditer sur ces choses-là, mais il ne se sentira pas autant appelé à le faire, ni aussi compétant, puisque à un certain point il empiète sur quelque chose qu'il fausse lui-même.

Ou bien on se marie afin de se créer un foyer. On s'est ennuyé chez soi, on a voyagé à l'étranger et on s'est ennuyé, on rentre et on s'ennuie. — Pour vous tenir compagnie, on entretient un très beau chien de chasse, une jument pur sang, toutefois il vous manque quelque chose. Au restaurant, où on est habitué à se réunir avec des amis animés des mêmes sentiments que vous, on ne trouve plus depuis quelque temps l'un d'eux. On apprend qu'il s'est marié; cela vous fait saigner le cœur, on devient sentimental sur ses vieux jours; on sent le vide autour de soi, il n'y a personne qui vous attende si vous tardez à venir. La vieille femme de ménage a au fond très bon cœur, mais, vraiment, elle ne sait pas du tout vous distraire, ni réchauffer un peu l'atmosphère. On se marie; les voisins applaudissent, ils trouvent que vous avez agi sagement, raisonnablement, et ensuite on commence à parler de ce qui est le plus important dans le ménage, le plus grand bien terrestre, une bonne et honnête cuisinière qu'on peut laisser aller toute seule au marché, une femme de chambre habile des mains, si calée qu'elle peut servir à n'importe quoi. Ah, si un pareil pauvre vieil hypocrite se contentait d'épouser une garde-malade! mais le plus souvent ce n'est pas le cas. Le plus beau et le meilleur n'est pas de trop, et à la fin il réussit à attraper une jolie jeune fille qui alors sera forgée à lui comme à un galérien. Peut-être n'a-t-elle jamais aimé — quelle horrible disparité!

Tu vois, je te fais parler. Cependant, tu dois avouer que dans les classes inférieures, on trouve des mariages contractés dans le but de créer un foyer et qui sont assez beaux. Il s'agit de jeunes gens. Ayant su éviter de mener une vie trop bousculée, ils sont arrivés à gagner l'argent nécessaire et pensent à se marier. C'est beau et je sais bien qu'il ne te viendrait jamais à l'idée de porter tes railleries sur ces mariages-là. Une certaine simplicité noble leur donne une teinte esthétique aussi bien que religieuse. Car chez eux il n'y a pas du tout d'égoïsme dans l'idée de vouloir se créer un foyer, tout au contraire, ils se représentent la chose comme l'accomplissement d'un devoir, d'un acte qui leur a été imposé mais qui leur est aussi un doux devoir.

On entend assez souvent également des époux qui se consolent eux-mêmes et inquiètent les célibataires en disant: oui, nous avons en tout cas un foyer et un refuge pour nos vieux jours; ils ajoutent parfois avec un élan dominical extraordinaire et dans le style édifiant: nos enfants et nos petits-enfants fermeront un jour nos yeux et nous pleureront. Le destin des célibataires est tout opposé. C'est avec une certaine envie qu'on accorde que, pendant un certain temps, ils ont pu mieux jouir de leur jeunesse et, sans rien dire, on souhaiterait être encore célibataire soi-même, — mais la compensation vous attend. Il advient aux célibataires ce qui advint à l'homme riche (44), ils ont reçu leurs biens par avance.

Tous ces mariages souffrent du vice d'avoir réduit un élément particulier du mariage au but du mariage, et c'est pourquoi ils se sentent souvent déçus, surtout ceux dont nous avons parlé d'abord, lorsqu'ils doivent avouer qu'un mariage signifie après tout un peu plus que l'acquisition d'un foyer confortable, intime et commode. Mais faisons abstraction, encore une fois, de ce qui est faux, pour ne voir que ce qui est beau et vrai.

Il n'est pas au pouvoir de tout le monde d'étendre ses activités très loin, et beaucoup de ceux qui s'imaginent travailler pour quelque chose de grand s'aperçoivent, tôt ou tard, qu'ils se sont trompés. Ce n'est pas du tout toi que je mets en cause en parlant ainsi; car tu es bien entendu trop intelligent pour ne pas flairer cette illusion bien vite, et tes railleries ont assez souvent porté contre elle. Tu possèdes à cet égard une résignation extraordinaire et tu as montré, une fois pour toutes, que tu y renonces entièrement. Tu préfères t'amuser. Partout tu es un hôte bienvenu. Ton esprit, ton aisance dans les relations sociales, une certaine bonhomie, ainsi qu'une certaine méchanceté font qu'aussitôt qu'on te voit, on se promet une soirée agréable. Tu as toujours été un hôte bienvenu chez moi et tu le seras toujours, parce que je n'ai pas tellement peur de toi, et parce que j'ai tout le temps devant moi pour me préparer si un jour j'ai besoin de te craindre; ma seule fille n'a que trois ans et je suppose que ce n'est pas assez pour que tu ouvres les écluses de ton cœur. Tu m'as parfois presque reproché de commencer à me retirer du monde, je me rappelle une fois que c'était sur la mélodie de: Dis-moi pourquoi, Annette (45). La raison en est, bien entendu, comme je te l'avais dit déjà à cette occasion-là, que j'ai mon foyer. A cet égard, comme d'ailleurs toujours, il est assez difficile de prendre barre sur toi, car tu as toujours d'autres déterminations. Si on veut arracher les gens à leurs illusions afin de les diriger vers quelque chose de plus vrai, tu es, comme toujours, « disposé à rendre des services à tous égards ». En somme, tu es infatigable pour dépister les illusions et les briser. Tu parles avec un tel bon sens, et tellement en connaissance de cause, que n'importe quel homme qui ne te connaît pas bien doit te prendre au sérieux. Toutefois, tu n'as jamais touché au vrai. Tu t'es contenté de briser les illusions, et puisque tu as pratiqué cette œuvre dans toutes les directions imaginables, tu t'es réellement fourré dans une nouvelle illusion, celle de croire qu'on peut s'y arrêter. Oui, mon ami, tu vis dans une illusion et tu arrives à ne rien faire. Ici donc, j'ai prononcé le mot qui a toujours produit un effet singulier sur toi. « Faire quelque chose — qui est-ce qui arrive à faire quelque chose? C'est là justement une des illusions des plus dangereuses; je ne suis pas du tout pressé dans ce monde, je m'amuse aussi bien que je peux, je m'amuse surtout de ceux qui pensent qu'ils arrivent à faire quelque chose; aussi — n'est-il pas extrêmement comique qu'il y ait des gens qui croient qu'ils y arrivent? Je n'alourdirai pas ma vie avec des prétentions aussi énormes ». Chaque fois que tu en parles, tu me fais énormément de peine. Cela me révolte, parce que cela trahit un mensonge qui, débité avec ta virtuosité, te donne toujours la victoire ou, tout au moins, met toujours les rieurs

de ton côté. Je me souviens d'une occasion où, après avoir écouté longtemps quelqu'un que tes paroles avaient indigné, et sans l'interrompre d'un mot tout en l'excitant de ton sourire sarcastique, tu lui répondis à la fin, et à la joie de tous ceux qui étaient présents: « Oui, ajoutez ce discours à tout ce que vous êtes arrivé à faire dans la vie, alors, du moins, on ne peut pas vous blâmer de penser que véritablement vous faites quelque chose, en général aussi bien qu'en particulier. » T'écouter parler ainsi me fait de la peine, parce que je ressens une certaine pitié pour toi. Si tu ne sais pas te contenir, un riche esprit périra avec toi. C'est pourquoi tu es dangereux, c'est pourquoi tes explosions, ta froideur, ont une force que je n'ai trouvée chez aucun des autres, en grand nombre d'ailleurs, qui bricolent dans le métier des mécontents. Aussi, tu n'appartiens pas à leur classe, ils sont l'objet de ta satire; car tu vas beaucoup plus loin qu'eux. « Tu es heureux et content, tu souris, tu te promènes avec le chapeau mis légèrement de côté, tu ne succombes pas sous les peines de la vie, tu ne t'es pas encore laissé inscrire comme membre d'une société de triples lamentations. » Mais c'est justement pourquoi tes paroles sont tellement dangereuses pour les jeunes gens; ils doivent être frappés par la maîtrise que tu as gagnée sur tout dans la vie. Enfin, je ne veux pas te dire qu'un homme doive faire quelque chose dans ce monde; mais je veux dire que dans ta vie, néanmoins, il y a peut-être certaines choses sur lesquelles tu jettes un voile impénétrable; ne seraient-elles pas de l'espèce qui te fait souhaiter de faire quelque chose, bien que ta mélancolie gémisse sur ses peines, en se rendant compte qu'il s'agit de si peu de choses? Et au fond de ton cœur, d'autres choses ne te préoccupent-elles pas? N'y ressens-tu pas après tout une profonde peine en sachant que tu ne peux rien faire? J'en connais au moins un détail; jadis tu en as laissé échapper quelques mots qui ne sont pas tombés dans le vide. Certainement, tu sacrifierais tout pour être en mesure de faire quelque chose. Je ne sais pas si tu es responsable de cette incapacité, si c'est ton orgueil qui doit être brisé pour t'en rendre capable, et jamais plus je n'insisterai là-dessus auprès de toi; mais, au fait, pourquoi veux-tu t'associer à tout ce qu'il y a de mauvais, trop enclin à se réjouir de ta puissance qui toujours mène à la victoire? Comme je l'ai dit, on sent assez souvent combien ce qu'on fait dans ce monde est peu de chose. Ce n'est pas par découragement que je le dis, je n'ai pas de véritables reproches à me faire, je crois que je remplis mes fonctions consciencieusement et avec passion, et je ne me sentirai jamais tenté de me mêler de choses qui ne me concernent en rien par l'espoir de faire davantage; toutefois, il s'agit d'une activité très partielle et ce n'est en vérité que grâce à la foi qu'on a la conviction de faire quelque chose. Mais n'oublions pas qu'à côté de cela j'ai mon foyer. A cet égard je pense souvent aux belles paroles de Jésus, fils de Syrach (46), auxquelles je te prie de réfléchir aussi : « Celui « qui acquiert une femme a le principe de sa fortune, une aide « semblable à lui et une colonne d'appui. Là où il n'y a pas de « haie, le domaine est au pillage, là où il n'y a pas de femme, « l'homme errant gémit. Qui se fie au brigand agile, qui court

« de ville en ville? Ainsi en est-il de l'homme qui n'a pas de « demeure, et qui prend son gîte où la nuit le surprend. »

Je ne me suis pas marié pour avoir un foyer, mais j'ai un foyer et c'est une grande bénédiction. Je ne suis pas un époux ridicule, et je ne crois pas que tu oses m'appeler ainsi, je ne suis pas le mari de ma femme comme l'est le mari de la reine d'Angleterre; ma femme n'est pas la servante de la maison d'Abraham (47), que je chasse avec l'enfant, mais elle n'est pas non plus une déesse autour de laquelle je tourne en faisant des entrechats amourachés. J'ai un foyer et ce foyer, il est vrai, n'est pas tout pour moi, mais je sais que j'ai été tout pour ma femme, parce qu'elle l'a cru en toute humilité, et parce que je sens moi-même que je l'ai été et que je le serai dans la mesure où un être humain peut l'être pour un autre. Et à cet égard je peux te parler de la beauté pour un être humain à être tout pour un autre, sans que quelque chose de fini ou de particulier y fasse penser. Et j'en peux parler avec d'autant plus de hardiesse qu'elle ne sera sûrement pas rejetée dans l'ombre. Elle n'avait pas besoin de moi; ce n'était pas une jeune fille pauvre que j'ai épousée, une jeune fille que je comblais de bienfaits, comme dirait le monde plein de mépris pour lui-même; ce n'était pas une folle romanesque que j'épousais pour d'autres raisons et dont je fis ensuite quelque chose de bien grâce à ma sagesse. Elle était indépendante et si facile à satisfaire qu'elle n'avait pas besoin de se faire vendre; elle était bien portante, sa santé était meilleure que la mienne, mais elle était aussi plus passionnée. Sa vie, naturellement, n'avait jamais été aussi mouvementée que la mienne, ni aussi réfléchie; mon expérience aurait sans doute pu la sauver de maintes erreurs, mais sa santé le rendait inutile. Elle ne me doit vraiment rien et, malgré cela, je suis tout pour elle. Elle n'a pas eu besoin de moi, mais cela ne veut pas dire que j'ai été impassible; j'ai veillé sur elle et, comme Néhémie (48), je ne quitte pas mes armes pendant le sommeil, ceci dit pour répéter une expression qui m'est échappée en une autre occasion pareille, et pour te montrer que je n'ai pas oublié que tu me raillas en disant que cela devait beaucoup gêner * ma femme. Mon cher ami, ces choses-là ne m'émeuvent pas, ce dont tu peux d'ailleurs te rendre compte puisque je le répète et sans aucune animosité, je te l'assure. C'est ainsi que je n'ai été absolument rien pour elle, tout en étant tout pour elle. Toi, par contre, tu as été tout pour un grand nombre de personnes mais, au fond, rien du tout. Et supposons même que par les contacts temporaires que tu établis avec des gens, tu serais capable de douer l'un ou l'autre d'un trésor de ce qui est intéressant, et de faire naître en eux une telle productivité que cela leur suffirait pour la vie — ce qui d'ailleurs paraît impossible — supposons qu'ils tireraient vraiment profit de leur contact avec toi: toi-même — tu y perdrais; car, enfin, tu n'aurais pas trouvé une seule personne pour laquelle tu puisses souhaiter être tout, et bien que la cause en réside dans ta grandeur, cette grandeur est vraiment tellement pénible que je prierais Dieu de m'en délivrer.

---

* *Gêner*, ou plutôt « *gêne* », en français dans le texte.

L'idée qu'avant tout on doit se faire d'un foyer est que c'est une besogne; on éloigne alors toute idée mensongère et méprisable de paresse. Un élément de besogne doit exister dans la jouisance même de l'homme, même s'il ne se manifeste pas dans une besogne extérieure précise et saisissable. L'homme peut à cet égard très bien être agissant sans le paraître, tandis que les occupations ménagères de la femme se manifestent plus ouvertement.

Mais à l'idée d'un foyer s'attache aussi une telle concrétion de petites circonstances accessoires qu'il est très difficile d'en dire quelque chose en général. A cet égard toute maison a ses particularités propres et il serait assez intéressant d'en connaître beaucoup. Toutefois, ce qui importe est naturellement que chacune de ces particularités soit pénétrée d'un certain esprit, et, quant à moi, j'ai en horreur tous les excès séparatistes qu'on trouve chez des familles qui dès l'abord tâchent de montrer combien tout chez elle est particulier, parfois même au point que la famille parle une langue propre à elle ou une langue mêlée de tant d'allusions mystérieuses qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir. Admettons qu'elles possèdent de telles particularités, — mais l'art doit être de les cacher.

Ceux qui se marient pour trouver un foyer clament toujours bien haut que personne ne les attend, personne ne les reçoit, etc. Cela suffit pour montrer qu'en vérité ils n'ont qu'un foyer, tout en pensant à un dehors. Dieu soit loué que je n'aie pas du tout besoin de sortir, ni pour me rappeler que j'ai un foyer, ni pour l'oublier. J'en ai eu souvent le sentiment au milieu de mes occupations chez moi. Je n'ai même pas besoin d'entrer dans le salon ou dans la salle à manger pour m'en convaincre. Souvent, en me trouvant tout seul dans mon cabinet de travail, ce sentiment me revient. Il peut me revenir aussi lorsque la porte de mon cabinet s'ouvre et que, peu après, j'aperçois un visage enjoué contre la vitre; le rideau se ferme à nouveau, on frappe doucement et, ensuite, une tête passe par la baie de la porte de façon qu'on croirait que cette tête n'appartient à aucun corps, et au même instant elle se trouve à mes côtés pour disparaître aussitôt. Ce sentiment peut me revenir bien avant dans la nuit, lorsque je me trouve tout seul dans mon cabinet, comme autrefois dans les collèges; alors je peux allumer ma bougie, entrer tout doucement dans sa chambre pour voir si elle dort réellement. Bien entendu, ce sentiment me revient souvent aussi en rentrant chez moi. Je sonne; elle sait que c'est à peu près l'heure habituelle où je rentre (nous autres pauvres fonctionnaires n'avons même pas l'avantage de pouvoir surprendre nos femmes), elle connaît ma manière de sonner; j'entends à l'intérieur le bruit et le vacarme qu'elle fait avec les enfants; elle se met elle-même à la tête de la petite bande, elle-même si enfantine qu'elle semble rivaliser avec eux dans leur joie — et voilà que je sens que j'ai un foyer. Et lorsque parfois j'ai l'air sérieux, à quel point cette enfant presque folâtre n'est-elle pas alors changée (tu parles beaucoup de ta connaissance des hommes, mais qui connaît mieux les hommes qu'une femme!); elle ne se désespère pas, elle ne se trouve pas mal, mais il y a en elle une force qui n'est pas dure mais infiniment malléable, comme

l'épée qui pouvait mordre les pierres tout en pouvant ceindre la taille. Ou, lorsqu'elle voit que je suis plutôt grognon (Bon Dieu, tout arrive), alors comme elle peut être indulgente, et, cependant, combien de supériorité ne se trouve-t-il pas dans cette indulgence?

Ce que je pouvais avoir envie de te dire encore à ce sujet, je préfère le lier à une expression précise qui, je crois, est justifiable lorsqu'on parle de toi, expression d'ailleurs que tu emploies souvent toi-même: c'est que tu es un intrus, un étranger dans ce monde. Des jeunes gens qui ignorent que l'expérience coûte cher, mais qui ne soupçonnent pas non plus la richesse indicible qu'elle représente, se laissent aisément entraîner dans le même tourbillon que toi; peut-être se sentent-ils impressionnés par tes paroles comme par une brise fringante qui les attire sur l'immense océan que tu leur montres; toi-même tu peux t'enivrer comme un jeune homme qui ne se laisse presque plus contenir à la pensée de cette immensité qui est ton élément, élément qui comme l'océan cache invariablement tout dans ses profondeurs. Toi, qui es déjà un marin expérimenté dans ces parages-là, ne saurais-tu pas parler des malheurs et des périls de mer? Il va sans dire qu'en général on ne sait pas grand'chose de ce qui arrive aux autres sur cet océan. Ce n'est pas de grands bateaux qu'on équipe et qu'on réussit à grand'peine à lancer sur les profondeurs, non, il s'agit de très petits bateaux, des yoles destinées à une seule personne; on profite de l'instant, on déploie ses voiles, seul, avec la vitesse infinie des pensées inquiètes, on passe au ras de la mer infinie, seul sous le ciel infini. Cette vie est périlleuse, mais on s'est familiarisé avec l'idée de la perdre; car la vraie jouissance consiste bien à disparaître dans l'infini, de sorte que tout ce qui en reste ne sera que la jouissance de cette disparition. Des hommes de mer racontent qu'on voit une sorte de nef sur le grand océan qu'on appelle le Hollandais Volant. Il peut déployer une petite voile qui lui permet de raser la surface de la mer avec une extrême vitesse. Ta navigation sur la mer de la vie est à peu près pareille. Seul dans son kayac on se suffit à soi-même, on n'a plus rien à faire avec personne, sauf à l'instant qu'on choisit soi-même. Seul dans son kayac on se suffit à soi-même — je ne comprends pas bien comment on peut combler un tel vide, mais puisque tu es le seul homme que j'aie connu chez lequel on trouve quelque chose de vrai à cet égard, je sais aussi que tu as une personne à bord qui peut aider à combler le temps. C'est pourquoi tu devrais dire: seul dans son bateau, seul avec son chagrin, seul avec son désespoir, qu'on est assez lâche pour conserver plutôt que de se soumettre à la douleur de la guérison. Permets-moi à présent de dégager les misères de ta vie, non pour t'effrayer, car je ne fais pas le croque-mitaine et tu es trop intelligent pour te laisser influencer par des choses pareilles. Mais réfléchis, mon ami, à ce qu'il y a de douloureux, de mélancolique et d'humiliant dans le fait d'être dans ce sens un intrus et un étranger dans ce monde. Je ne veux pas gâter l'impression que je ferai peut-être sur toi en t'irritant par la pensée de l'harmonie familiale troublée, de l'odeur d'étable que tu as en horreur; mais pense à la vie familiale dans sa beauté, basée sur une union

profonde et intime, qui fait que tout ce qui lie est pourtant mystérieusement caché, que toutes les corrélations sont ingénieusement entrelacées de façon qu'on ne puisse qu'en soupçonner la connexité, pense à cette vie familiale secrète, vécue en elle-même, mais revêtue d'une forme extérieure si belle qu'on ne se heurte nulle part à la dureté de la jointure, et imagine-toi alors tes rapports avec cela. Une telle famille justement te plairait et peut-être trouverais-tu souvent plaisir à la fréquenter, — grâce à ton aisance tu t'y trouverais bientôt comme chez toi. Je dis « comme » chez toi, car il est évident que tu n'y arriverais jamais entièrement, puisque tu resteras toujours un intrus et un étranger. Tu y serais un hôte bienvenu et on serait peut-être assez aimable pour te plaire en tout autant que possible, on aurait toutes les prévenances pour toi, oui, on te traiterait comme un enfant qu'on aime. Et toi, tu serais intarissable dans tes attentions, plein de ressources pour faire plaisir de mille manières à la famille. N'est-ce pas, ce serait très beau? certes, à un moment donné tu pourrais être tenté, avec ta bizarrerie, de dire que tu n'aimerais pas voir la famille en robe de chambre ou la jeune fille en savates ou madame sans coiffe, et, cependant, en y regardant de plus près, il y aurait pour toi une humiliation énorme dans la conduite correcte de la famille envers toi; toute famille agirait ainsi et toi, tu serais la victime de l'humiliation. Ne crois-tu pas que la famille se réserve pour elle-même une tout autre vie qui pour elle est sacrée, ne crois-tu pas que toute famille a encore ses pénates, bien qu'elle ne les expose pas dans « l'atrium ». Et ne se cache-t-il pas dans ta remarque une faiblesse extrêmement subtile, car je suis persuadé que, si jamais tu te mariais, tu n'aimerais pas voir ta femme en négligé, à moins que cet habit ne soit une parure destinée à te plaire. Tu penses probablement avoir beaucoup fait pour amuser la famille, pour répandre sur elle un certain éclat esthétique, mais supposons que la famille estime que c'est très peu de chose en comparaison de la vie intime dont elle jouit. Tel sera ton cas dans tes rapports avec n'importe quelle famille et, si fier que tu sois, l'humiliation est certaine. Personne ne partage ton chagrin, personne ne t'ouvre son cœur. Tu penses sans doute que cela arrive souvent, car tu as pu t'enrichir de nombre d'observations psychologiques; mais souvent c'est fallacieux, car les gens aiment à causer avec toi au petit bonheur et à effleurer ou laisser soupçonner un souci, parce que l'intérêt qu'ils évoquent ainsi chez toi apaise la douleur et leur est agréable au point qu'ils désirent ce médicament, tout en n'en ayant pas besoin. Tu sais que les gens préfèrent se confesser à un frère quêteur plutôt qu'à leur père spirituel, et si, en raison justement de ta situation solitaire, quelqu'un s'adressait à toi, cela n'aurait pourtant jamais de vraie signification, ni pour toi ni pour lui; pas pour lui, parce qu'il se rendrait compte qu'il est arbitraire de t'ouvrir son cœur; pas pour toi, parce que tu ne pourrais pas entièrement oublier l'équivoque à la base de ta compétence. Il faut admettre que tu es un bon opérateur, tu sais pénétrer dans l'enclos le plus secret du chagrin et du souci, toutefois tu t'arranges pour ne pas oublier le chemin du retour. Bien! supposons que tu réussisses à guérir ton malade, tu n'en ressentirais aucune vraie et profonde

satisfaction; car l'arbitraire y aurait mis son empreinte et ta responsabilité serait nulle. Ce n'est que la responsabilité qui procure la bénédiction et la vraie satisfaction, même si d'autres ne pouvaient opérer que deux fois moins bien que toi; souvent lorsque l'on n'a rien pu faire, on ressent la bénédiction. Mais lorsqu'on a un foyer, on a une responsabilité, et cette responsabilité vous rend sûr de vous-même et vous procure de la satisfaction. C'est justement parce que tu ne veux pas avoir de responsabilité que tu dois trouver toute naturelle l'ingratitude des gens envers toi, dont tu te plains souvent. Enfin, aussi ce n'est que rarement que tu t'occupes de guérir les gens, généralement ton activité principale, comme je te l'ai dit déjà, a pour but de briser des illusions et, à l'occasion, d'imposer des illusions à d'autres. On te voit en compagnie de quelques jeunes gens; par quelques mouvements de l'âme tu les as déjà considérablement délestés d'illusions enfantines qui, d'ailleurs, à beaucoup d'égards leur avaient servi d'anges sauveurs; on voit comment ils deviennent plus légers que la réalité, comment leurs ailes commencent à pousser au fur et à mesure que toi, en vieil oiseau expérimenté, tu leur donnes une idée de ce que c'est qu'un coup d'aile, à l'aide duquel on survole toute l'existence; on te voit entreprendre des exercices similaires avec des jeunes filles en étudiant avec elles la différence qui existe dans le vol, celui des hommes faisant entendre le coup d'aile, tandis que le vol des femmes est léger comme le coup d'aviron qui s'éteint; — lorsqu'on voit tout cela, on ne peut pas se fâcher contre toi, à cause de l'art avec lequel tu opères, mais qui peut s'empêcher de se fâcher contre toi à cause de la frivolité que tout cela représente? Tu peux vraiment dire de ton cœur ce qu'on peut lire dans la vieille chanson:

Mein Herz ist wie ein Taubenhaus ·
Die Eine fliegt herein, die Andre fliegt heraus (49),

sauf qu'en ce qui te regarde on ne voit pas assez ceux qui entrent en battant des ailes, mais toujours les nouveaux qui s'envolent. Mais si belle que soit d'ailleurs l'image d'un calme foyer représenté par un pigeonnier, il ne faut vraiment pas la comprendre de cette manière. Et n'est-il pas douloureux et triste de voir la vie s'écouler ainsi devant soi, sans jamais y prendre pied; n'est-il pas triste, mon jeune ami, que ta vie ne se remplisse jamais? Il y a une certaine mélancolie dans le sentiment de vieillir, mais c'est une mélancolie beaucoup plus profonde qui s'empare de celui qui ne peut pas vieillir. C'est précisément à cet instant même que je sens combien j'ai le droit de t'appeler : mon jeune ami. Une différence de sept ans n'est pas précisément une éternité, et je ne veux pas me vanter d'avoir plus de maturité d'esprit que toi, mais bien d'avoir plus de maturité de vie. Oui, je sens vraiment que j'ai vieilli; mais tu te cramponnes encore toujours à l'étonnement premier de la jeunesse. Et si parfois, bien qu'assez rarement, je me sens fatigué dans ce monde, un élan tranquille s'y mêle toutefois, et je pense aux belles paroles (50) : Heureux sont ceux qui se reposent de leurs travaux. Je ne m'imagine pas avoir fait une grande œuvre dans la vie, je n'ai pas méprisé l'œuvre dont j'ai été chargé, et bien

qu'elle ne fût que modeste, elle a été en même temps mon œuvre, j'ai été heureux en l'accomplissant, malgré qu'elle fût modeste. Tu ne te reposes certainement pas de tes travaux, le repos est pour toi une malédiction et tu ne peux vivre que dans l'agitation. Le repos est en conflit avec toi, le repos te rend inquiet. Tu es comme celui qui a faim et que la nourriture ne rend que plus affamé, comme celui qui a soif et que la boisson ne rend que plus assoiffé.

Mais je reviens à ce dont nous parlions, aux motifs qu'ont les gens pour se marier. Je n'en ai nommé que trois parce qu'ils paraissaient en partie devoir se justifier en référant à un élément précis du mariage, bien que dans leur exclusivisme ils deviennent aussi ridicules qu'inesthétiques et irreligieux. Je ne nommerai pas beaucoup de motifs finis, tout à fait misérables parce qu'ils ne se prêtent pas au rire. Par exemple, si quelqu'un se marie par intérêt ou par jalousie, ou à cause des perspectives — la perspective, par exemple, de la prochaine mort de sa femme — ou de sa longévité qui ferait d'elle une branche bénie portant beaucoup de fruits, et qui permettrait d'empocher toute une série de dépouilles d'oncles et de tantes. Je n'ai pas le goût d'en parler.

Ici, je peux signaler comme résultat de cette étude, que le mariage, pour être esthétique et religieux, ne devrait pas avoir un « pourquoi » fini; mais c'est justement ce qu'il y avait d'esthétique dans le premier amour et, ici, le mariage se trouve donc encore une fois *au niveau* * du premier amour. Et le côté esthétique du mariage est que celui-ci couvre une multitude de pourquoi que la vie révèle dans toute sa bénédiction.

N'oublions pas que ce que je me suis proposé de montrer d'abord est la légitimité esthétique du mariage, et puisque ce qui distingue le mariage du premier amour s'est trouvé être l'éthique et le religieux, les deux trouvant leur expression plus précise dans la bénédiction nuptiale, je veux m'occuper un peu de celle-ci; cela prouvera en même temps que je ne prends pas les choses à la légère, que je ne veux pas me rendre coupable de la moindre chose qui puisse faire croire que mon intention est de dissimuler le schisme entre le premier amour et le mariage, ce schisme que toi, et beaucoup d'autres, vous avez voulu établir pour des raisons différentes. Il se peut que tu sois dans le vrai en pensant que, si beaucoup de gens ne s'occupent pas de ce schisme, c'est parce que l'énergie et la formation intellectuelle leur manquent pour réfléchir à toutes ces choses-là. Mais examinons d'un peu plus près la bénédiction nuptiale et sa formule. Dans ce qui suit, aussi, tu me trouveras peut-être armé, mais, sois-en persuadé, sans que cela gêne ma femme; car elle voit avec plaisir que je tiens à l'écart les forbans comme toi et tes semblables. De plus, je suis d'avis que, de même qu'un chrétien doit toujours pouvoir rendre compte de sa foi, un époux doit toujours pouvoir rendre compte du mariage, non pas précisément à tous les gens qui le lui demandent, mais à tous ceux qu'il en trouve dignes, ou même, comme *in*

---

* *Au niveau,* en français dans le texte.

casu, à ceux qu'il trouve indignes, si, malgré tout, il lui plaît de le faire. Et comme tu as dernièrement commencé à ravager la province du mariage, après avoir détruit déjà beaucoup d'autres paysages, je me sens appelé à aller au-devant de toi.

Je présume que tu connais la formule de la bénédiction nuptiale, oui, que tu l'as étudiée. D'ailleurs, tu es toujours bien armé et tu ne commences jamais à attaquer une chose avant de la connaître aussi bien que ses défenseurs les plus éprouvés. C'est pourquoi il t'arrive parfois de te plaindre toi-même que tes attaques sont trop solides, que tes adversaires n'en savent pas autant que toi qui attaques. Enfin, nous verrons.

Mais, avant de nous occuper des détails, regardons si dans l'acte de la bénédiction nuptiale, comme acte seulement, il n'y a rien de troublant. Car la bénédiction nuptiale, en effet, n'est pas une chose que les amoureux eux-mêmes, en un instant fécond, ont inventée, une chose à laquelle ils peuvent renoncer de but en blanc si en route ils changent d'avis. Il s'agit donc d'une puissance qui apparaît ici. Mais alors, est-ce que l'amour est obligé de reconnaître une autre puissance que la sienne propre? Tu accorderas peut-être que quelqu'un qui, à force de doute et de souci, a enfin appris à prier, se résigne à se plier sous une telle puissance; mais le premier amour n'a pas besoin de cela. N'oublie pas que nous avons pensé ici à des individus religieusement développés et je n'ai donc pas à m'occuper d'étudier comment le religieux peut pénétrer dans l'homme, mais comment il peut coexister avec le premier amour; et comme il est vrai que l'amour malheureux peut rendre l'homme religieux, il est vrai aussi que les gens religieux peuvent aimer. Le religieux n'est pas si étranger à la nature humaine qu'une rupture préalable soit nécessaire pour l'éveiller. Mais si les individus en question sont religieux, la puissance qui leur apparaît lors de la bénédiction nuptiale ne leur est pas étrangère, et de même que leur amour les réunit dans une harmonie supérieure, le religieux les relève dans une harmonie encore supérieure.

Alors, qu'est-ce que fait la bénédiction nuptiale? Elle donne d'abord un aperçu de la naissance de la race et scelle ainsi l'union du nouveau mariage avec le corps immense de la race. Et de ce fait elle donne le général, le purement humain, elle l'évoque dans la conscience. Cela te choque, tu diras peut-être: c'est désagréable, au moment où on s'unit si intimement à un être humain que toute autre chose disparaît pour vous, de s'entendre dire : « Es ist eine alte Geschichte » (51), que c'est quelque chose qui est déjà arrivé, qui arrive et qui arrivera. Toi, tu désires justement trouver plaisir à ce qui est particulier à ton amour, tu désires rallumer toute la passion de l'amour en toi et tu ne veux pas être troublé par la pensée que Pierre et Paul font la même chose. « Il est très prosaïque qu'on vous rappelle votre rôle numérique: l'an 1750, Monsieur Untel et la vertueuse Mademoiselle Unetelle à 10 heures; le même jour à 11 heures: Monsieur Untel, Mademoiselle Unetelle ». Cela, il est vrai, donne un son extrêmement effarant à l'oreille, mais dans ton raisonnement il se cache une réflexion qui a troublé le premier amour. L'amour, comme je l'ai déjà dit, est

la synthèse du général et du particulier, mais le fait de vouloir jouir en particulier, dans le sens que tu professes, montre que le particulier a été séparé du général par une réflexion. Plus le général et le particulier se confondent, plus beau est l'amour. La grandeur n'est ni dans un sens immédiat, ni dans un sens supérieur, le fait d'être le particulier, mais c'est de posséder le général dans le particulier. Le premier amour ne peut donc pas être troublé si on commence en lui rappelant le général. Ajoutez à cela que la bénédiction nuptiale va plus loin. Car, afin de renvoyer au général, elle ramène les deux amants aux premiers parents. Elle ne s'arrête donc pas au général *in abstracto*, mais montre le général exprimé dans le premier couple de la race. Ceci est une indication de la nature de tout mariage. Comme toute vie humaine, tout mariage est à la fois ce singulier et le tout, il est à la fois individu et symbole. La bénédiction nuptiale donne donc aux amants l'image la plus belle d'un couple d'êtres humains qui ne sont pas troublés par la réflexion sur d'autres êtres humains; elle dit à chacun en particulier, regardez-vous aussi, vous êtes un couple, c'est le même événement qui se répète pour vous, vous aussi vous vous trouvez là, seuls dans le monde infini, seuls devant Dieu. Tu vois donc que la bénédiction nuptiale donne aussi ce que tu demandes, mais plus aussi, car elle donne à la fois le général et le particulier.

« Mais la bénédiction nuptiale annonce que le péché est entré dans le monde et il me semble que le fait de rappeler le péché avec tant d'insistance à l'instant même où on se sent le plus pur s'accorde mal avec la situation. Ensuite elle enseigne que le péché entra dans le monde par le mariage, et cela paraît peu réjouissant pour les époux respectifs: bien entendu, si un malheur en résultait, l'Eglise peut se laver les mains, car elle n'a pas flatté d'un vain espoir. » Mais, au fond, il faut tout de même regarder comme un bien que l'Eglise ne flatte pas d'un vain espoir. Ensuite: l'Eglise dit que le péché entra dans le monde par le mariage et, malgré cela, elle admet le mariage; elle dit que le péché entra par le mariage, toutefois, et c'est fort contestable, il reste à savoir si elle enseigne que ce fut grâce au mariage. En tout cas elle ne proclame le péché que comme l'apanage général de l'homme, elle ne l'applique pas à quelqu'un en particulier et, du moins, elle ne dit pas: vous êtes à présent sur le point de commettre un péché. Il est vrai qu'il est extrêmement difficile d'expliquer en quel sens le péché entra dans le monde par le mariage, on pourrait croire que le péché et la sensualité sont ici identifiés. Mais ce n'est pas tout à fait vrai, puisque l'Eglise admet le mariage. A quoi tu répondras qu'elle ne l'admet qu'après avoir enlevé toute la beauté de l'amour terrestre. Mais pas du tout, répondrai-je, on ne trouve pas un mot à ce sujet dans la bénédiction nuptiale.

L'Eglise proclame ensuite le châtiment du péché: la femme enfantera avec douleur et elle doit être soumise à son mari. Mais la nature de la première de ces conséquences est bien telle que même sans la proclamation de l'Eglise, elle se proclamerait elle-même. Oui, réponds-tu, mais ce qui est trou-

blant, c'est qu'il est dit que c'est une conséquence du péché. Tu trouves que, du point de vue esthétique, il est beau qu'un enfant vienne au monde dans la douleur, c'est une marque d'estime pour l'être humain, une expression figurée de l'importance qu'il faut attribuer à la naissance d'un être humain, par contraste à celle d'une bête qui met bas avec d'autant plus de facilité que son espèce est inférieure. Ici, il faut que j'insiste à nouveau en disant que le péché a été proclamé comme l'apanage général de l'homme, que la douleur qui accompagne la venue au monde d'un enfant est l'expression la plus profonde de sa dignité suprême, que la détermination du péché qui se rapporte à la naissance est justement une transfiguration de la vie humaine.

Il est dit ensuite que la femme doit être soumise à l'homme. Tu dirais peut-être: Oui, c'est beau et il m'a toujours plu de voir une femme qui, en son mari, aime son maître. Mais cela te révolte si c'est une conséquence du péché, et tu te sens appelé à te présenter comme le chevalier de la femme. C'est à voir si, en agissant ainsi, tu lui rends service, mais je crois que tu n'as pas compris la nature de la femme dans toute son intimité, y compris le fait qu'elle est à la fois plus parfaite et plus imparfaite que l'homme. Si on veut signaler la chose la plus pure et la plus parfaite, on dit: La femme; si on veut signaler la chose la plus faible, la plus frêle, on dit: La femme; si on veut donner une idée de l'esprit qui plane au-dessus de la sensualité, on dit: La femme; si on veut donner une idée du sensuel, on dit: La femme; si on veut marquer l'innocence dans toute sa grandeur édifiante, on dit: La femme, et si on veut marquer la contrition déprimée, on dit: La femme. La femme est donc en un sens plus parfaite que l'homme, et la Sainte Ecriture l'exprime en disant qu'elle est plus coupable. En te rappelant à nouveau que l'Eglise ne proclame que le lot humain général de la femme, je ne vois pas que quelque chose de troublant pour le premier amour puisse en ressortir, mais bien pour la réflexion qui ne sait pas maintenir la femme dans cette possibilité. Par surcroît, n'est-ce pas? l'Eglise ne fait pas exclusivement une esclave de la femme, Elle dit (52): « Je ferai à Adam une aide semblable à lui », expression qui révèle autant de chaleur esthétique que de vérité. Et c'est pourquoi l'Eglise ajoute: « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ». On aurait plutôt pu s'attendre à lire: la femme quittera son père et sa mère et s'attachera à son mari; car la femme est bien la plus faible. Dans la parole de la Sainte Ecriture on trouve une reconnaissance de l'importance de la femme et aucun chevalier n'aurait pu être plus galant envers elle.

Et enfin, en ce qui concerne l'anathème dont l'homme a été l'objet, il semblerait, il est vrai, que le fait de manger son pain à la sueur de son front le chasse, pour tout dire, de la lune de miel de son premier amour. Et le fait qu'on relève souvent que cet anathème, comme tout anathème divin, couvre une bénédiction, ne prouve rien ici, car il sera toujours réservé à l'avenir d'en faire l'expérience. Par contre, ce que je veux souligner, c'est que le premier amour n'est pas lâche,

qu'il ne craint aucun danger et que, par conséquent, cet anathème ne constitue pas pour lui une difficulté capable de l'effrayer.

Alors, que fait la bénédiction nuptiale? « Elle retient les amants », — pas du tout; mais elle met en évidence ce qui était déjà en mouvement. Elle fait valoir ce qui est commun au genre humain et, en ce sens, le péché aussi; mais toute cette angoisse, toute cette torture qui veut que le péché n'aurait pas dû être introduit dans le monde, est basée sur une réflexion que le premier amour ignore. Le prétendre, c'est ramener l'humanité à un état plus imparfait. Le péché a été introduit, mais les êtres, en l'acceptant avec humilité, se trouvent plus hautement placés qu'auparavant.

L'Eglise s'adresse ensuite à chacun en particulier et lui pose quelques questions. Ceci paraît à nouveau provoquer une réflexion. « Mais à quoi bon de telles questions, l'amour a sa certitude en soi-même. » Toutefois, ce n'est pas pour rendre chancelant mais pour affermir que l'Eglise questionne et pour provoquer une déclaration de ce qui s'est déjà affermi. Mais ici une difficulté se présente: l'Eglise, en posant ses questions, ne semble pas du tout s'occuper de l'érotisme. Elle demande: « As-tu consulté Dieu et ta conscience, et encore tes amis et tes proches? » Je ne soulignerai pas ici à quel point il est utile que l'Eglise questionne ainsi avec un sérieux profond. L'Eglise n'est pas, le mot est de toi, une marieuse. Les questions, peuvent-elles alors troubler ceux qui sont en cause? Ils ont bien, par leurs remerciements, rapporté leur amour à Dieu et se sont ainsi consultés avec Lui; car, bien qu'indirectement, c'est bien Le consulter si je Le remercie. Et si l'Eglise ne pose pas la question: « Vous aimez-vous ? », ce n'est pas du tout parce qu'elle veut détruire l'amour terrestre, mais parce qu'elle le présume.

L'Eglise demande ensuite un vœu. Nous avons vu déjà comment l'amour se laisse fort bien incorporer dans une telle concentricité supérieure. L'intention rend l'individu libre, mais plus il est libre, je le répète, plus le mariage est beau du point de vue esthétique.

Je crois donc qu'il a été prouvé que, dans la mesure où l'on cherche l'esthétique du premier amour dans son infini immédiat du moment, le mariage doit être considéré comme la transfiguration de cet amour, et il est encore plus beau que l'amour. Je crois que ceci ressort avec évidence de ce qui précède, et nous avions vu précédemment déjà que tout ce qu'on dit au préjudice de l'Eglise est dénué de fondement et n'est destiné qu'à celui qui se scandalise du religieux.

Si c'est vrai, le reste s'arrange tout seul. Car il s'agit de savoir si cet amour se laissera réaliser. Ayant admis tout ce qui précède, tu diras peut-être: à présent il sera aussi difficile de réaliser le mariage que le premier amour. A quoi je dois répondre: non, car il y a dans le mariage une loi de mouvement. Le premier amour devient un « Ansich » irréel qui n'aura jamais une valeur intrinsèque, parce que son mouvement a lieu dans un milieu extérieur; l'amour conjugal trouve sa possibilité d'histoire *intime* dans l'intention esthétique et

religieuse et se distingue du premier amour comme l'amour historique se distingue de l'amour non-historique. L'amour conjugal est fort, plus fort que le monde entier, mais à l'instant où le doute s'y introduit, il est annihilé, il deviendra comme un somnambule qui, sans rien risquer, peut passer sur les endroits les plus dangereux, mais qui s'écroule si on prononce son nom. L'amour conjugal est armé; car, dans l'intention, l'attention est dirigée non seulement vers le dehors mais aussi vers l'intérieur, la volonté étant dirigée vers elle-même. Et à présent je renverse les termes et je dis: l'esthétique ne se trouve pas dans l'immédiateté, mais dans ce qui a été acquis; mais le mariage est justement cette immédiateté qui a en elle le caractère indirect, il est l'infini qui a en lui le fini, l'éternité qui a en elle le temporel. Et le mariage apparaît ainsi, en double sens, comme un idéal, au sens antique aussi bien qu'au sens romantique. Lorsque je dis que l'esthétique se trouve dans ce qui a été acquis, il ne faut pas du tout en conclure qu'il se trouve dans le simple effort en tant qu'effort. Car celui-ci est négatif, et ce qui est purement négatif n'est jamais esthétique; par contre, s'il s'agit d'un effort qui a en lui la substance d'une lutte qui a la victoire en elle, je trouve l'esthétique en cette dualité. C'est cela que je crois devoir rappeler en pensant à l'ardeur désespérée avec laquelle on s'applique de nos jours à vanter ce qui a été acquis aux dépens de l'immédiat, comme si l'essentiel était de tout détruire, de fond en comble, afin de reconstruire ensuite. J'ai vraiment été inquiet d'entendre les jeunes gens crier allègrement, comme les terroristes de la Révolution française: *de omnibus dubitandum.* Peut-être ai-je l'esprit borné. Néanmoins, je crois qu'il faut distinguer entre un doute personnel et un doute scientifique. Le doute personnel est une affaire quelque peu délicate, et un tel enthousiasme pour la destruction, dont on entend parler assez souvent, entraîne tout au plus beaucoup de gens à s'aventurer sur un terrain glissant, sans qu'ils aient la force de douter, et à sombrer ou à montrer une insuffisance qui, sans rémission, les mène à leur perte. Par contre, si les luttes intimes auxquelles le doute donne lieu développent chez quelqu'un en particulier la force qui, à son tour, vainc le doute, le spectacle en est très édifiant parce qu'il montre ce qu'un homme est par soi-même, mais ce n'est pas exactement beau; car, afin qu'il le soit, il serait nécessaire que l'immédiateté s'y trouve. Un tel développement, produit au premier chef par le doute, tend vers ce que dans l'extrême on appelle: réduire un homme à un tout autre homme. Par contre, la beauté s'explique par le fait que l'immédiateté est acquise dans le doute et avec le doute. Il faut que je signale ceci par opposition à l'abstraction dans laquelle on fait valoir le doute, au culte auquel on s'est livré à son égard, à la témérité avec laquelle on s'y est engagé, à la confiance aveugle avec laquelle on en a attendu une issue magnifique. Ajoutez à cela que plus ce qu'on espère gagner est spirituel, plus on peut vanter le doute; mais l'amour appartient toujours à une région où il est moins question de quelque chose d'acquis que de quelque chose de donné, et de quelque chose de donné qu'on acquiert. D'ailleurs, je ne sais pas du

tout de quelle espèce ce doute devrait être. Est-ce que ce serait vraiment bien pour un époux d'avoir fait de tristes expériences, d'avoir appris à douter, et est-ce que ce serait le vrai beau mariage qui en résulterait, si en vertu de ce doute il se mariait avec une grande austérité et comme mari restait fidèle et indéfectible? Nous le louerons, mais nous ne vanterons pas son mariage, sauf pour montrer ce dont un homme est capable. Ou bien, pour être un spécialiste du doute, devrait-il douter aussi de l'amour de sa femme, douter de la possibilité de conserver la beauté de leurs rapports et, malgré cela, posséder assez de stoïcisme pour le vouloir. Je le sais très bien, vous, les corrupteurs, vous êtes tout prêt à vanter ces choses-là, justement pour que votre hétérodoxie puisse mieux être accueillie, vous les vantez lorsque cela convient à votre but et vous dites: voilà le vrai mariage; mais vous savez très bien que cette louange dissimule une critique et que la femme surtout n'y trouve pas du tout son compte, et vous faites ainsi tout pour la tenter. C'est pourquoi vous divisez suivant la vieille règle: *divide et impera.* Vous glorifiez le premier amour. Si vous faites la loi, il devient un élément qui se trouve en dehors du temps, quelque chose de mystérieux à laquelle on peut imputer mensongèrement tout ce qu'on veut. Le mariage ne peut pas se dissimuler ainsi, il prend des années pour s'épanouir, et assez d'occasions se présentent donc pour démolir ou pour édifier à l'aide de pareils arguments perfides qui demandent une résignation désespérée pour être supportés.

Il reste donc avéré entre nous que l'amour conjugal, en tant qu'élément, et parce qu'il contient dans son immédiateté une synthèse de plusieurs contrastes, est non seulement aussi beau que le premier amour, mais encore plus beau. Et nous n'acceptons pas de dire que le mariage est une personnalité très respectable, mais moralement ennuyeuse, et que l'amour est la poésie; non, c'est le mariage qui vraiment, au fond, est poétique. Et si, avec regret, le monde a si souvent dû constater qu'un premier amour ne put pas être mené à bonne fin, je veux bien le regretter aussi, toutefois en rappelant en même temps que la faute devrait moins être recherchée dans les péripéties ultérieures que dans le fait qu'il y avait eu un faux départ. Car il manque au premier amour le second idéal esthétique, l'idéal historique. Il n'a pas la loi du mouvement en lui. Si la foi en la vie personnelle devait être aussi immédiate, la foi correspondant au premier amour serait une foi qui, en vertu de la promesse, se croirait capable de soulever des montagnes et qui alors courrait le pays pour faire des miracles. Elle y réussirait peut-être, mais cette foi n'aurait pas d'histoire; car l'énumération de tous ses miracles n'est pas son histoire; par contre, l'initiation à la foi en la vie personnelle constitue l'histoire de la foi. L'amour conjugal possède ce mouvement, car, dans l'intention, le mouvement est tourné vers l'intérieur. Dans le religieux il laisse pour ainsi dire à Dieu le soin du monde entier, dans l'intention il veut, conjointement avec Dieu, lutter pour lui-même, patiemment s'acquérir lui-même. Dans la conscience du péché une idée de la misère de la nature humaine a été admise, mais dans l'intention on la voit vaincue. Je ne

peux pas trop insister sur cela quand il s'agit de l'amour conjugal. J'ai assurément rendu toute justice au premier amour et je crois que je sais mieux le louer que toi, mais sa faute se trouve dans son caractère abstrait.

L'amour conjugal renferme donc en lui quelque chose de supplémentaire, ce qui ressort également du fait qu'il est capable de s'abdiquer lui-même. Supposons que le premier amour ne se laisse pas réaliser et qu'il s'agisse réellement d'un amour conjugal, les individus seront alors à même de l'abdiquer tout en possédant sa douceur, bien que dans un autre sens. Le premier amour en est toujours incapable. Mais il ne s'ensuit pas du tout que ce soit un doute qui ait conféré à l'amour conjugal sa résignation, comme si c'était au préjudice du premier amour; dans ce cas ce ne serait pas une résignation. Toutefois, personne mieux que celui qui se résigne, tout en conservant la force de le faire, n'en connaît la douceur, mais cette force est de son côté aussi grande lorsqu'il s'agit de persister dans l'amour, de le réaliser dans la vie. C'est la même force qui est requise pour abdiquer et pour persister, et la vraie persistance est la force qui était capable d'abdiquer en se manifestant par sa capacité de persistance, et ce n'est qu'en cela que se trouve la vraie liberté de persistance, le vrai et sûr équilibre.

L'amour conjugal se montre historique parce qu'il est un processus d'assimilation, il s'essaie en ce qui est vécu et ramène ce qui a été vécu vers lui; il n'est donc pas un témoin désintéressé de ce qui a lieu, mais y participe essentiellement; bref, il vit son propre développement. L'amour romantique aussi, il est vrai, ramène ce qui a été vécu vers lui, lorsque, par exemple, le chevalier envoie à sa bien-aimée les drapeaux, etc., pris dans la bataille; mais, même si l'amour romantique pouvait imaginer qu'un temps assez long est nécessaire pour la réalisation de pareilles conquêtes, la pensée ne lui viendrait jamais que l'amour ait eu une histoire. La considération prosaïque va à l'extrémité opposée, elle peut très bien concevoir que l'amour ait une histoire, qui d'ailleurs en général est une histoire courte, et cette histoire est tellement banale et terre à terre (53), que l'amour peut bien vite aller se promener. L'amour expérimental aura lui aussi une sorte d'histoire, mais de même qu'il n'est pas vraiment aprioristique, il n'a pas non plus de continuité et repose exclusivement dans le bon plaisir de l'individu qui expérimente, bon plaisir qui constitue à la fois son propre monde et le destin qu'il y a. C'est pourquoi l'amour expérimental incline beaucoup à s'informer de l'état de l'amour et il lui cause un double plaisir, d'abord si le résultat correspond à la prévision et, ensuite, si tout autre chose en résulte; en ce dernier cas il est content aussi, parce qu'il trouve de quoi faire ses combinaisons infatigables. L'amour conjugal, par contre, a en lui de l'apriorité, mais il possède aussi en lui-même de la constance, et la force de cette constance est la même que la loi du mouvement, c'est l'intention. Dans l'intention autre chose est posée, mais celle-ci est posée en outre comme ce qui a été vaincu, dans l'intention l'autre chose est posée comme une chose intérieure, étant donné

que l'extérieur même est vu en son reflet dans l'intérieur. L'historique se trouve dans le fait que cette autre chose se manifeste, produit ses effets, mais est vue justement dans ses effets comme quelque chose qui ne doit pas avoir d'effet, si bien que l'amour, éprouvé et purifié, sort de ce mouvement et s'assimile ce qui a été vécu. Il n'est pas dans le pouvoir de l'individu, qui n'agit pas expérimentalement, de savoir comment cette autre chose se révèle; mais il n'en est pas moins vrai que l'amour, dans son apriorité, a vaincu le tout ensemble sans le connaître. Je crois que quelque part dans le Nouveau Testament (54) il est dit: « Tout ce que Dieu a créé est bon et il n'est rien qui soit à rejeter de ce qui se prend avec action de grâces. » La plupart des gens sont tout prêts à rendre grâce lorsqu'ils reçoivent un bon cadeau, mais ils exigent en outre qu'on leur laisse décider quel cadeau est bon. Ceci est une preuve de leur étroitesse d'esprit; par contre, l'autre action de grâces est en vérité victorieuse et aprioristique, parce qu'elle comporte une santé éternelle qu'un mauvais cadeau même ne peut pas ébranler, non en sachant le rejeter, mais par la hardiesse, par le haut courage personnel qui ose en remercier. Il en est ainsi également avec l'amour. Il ne pouvait pas entrer dans mon esprit de tenir compte de toutes les jérémiades qu'avec ton espièglerie tu tiens toujours prêtes pour l'édification d'époux soucieux; et j'espère que cette fois-ci tu te contiendras, puisque tu as à faire à un époux qui ne peut pas du tout t'inciter à prendre ton plaisir dans son trouble.

Mais en observant ainsi l'amour, depuis son mystère cryptogame jusqu'à sa vie phanérogame, je rencontre en route une difficulté dont tu diras sûrement qu'elle a assez d'importance. *Posito,* je pose que j'ai réussi à te convaincre de ce que le religieux et l'éthique, qui dans l'amour conjugal se joignent au premier amour, ne l'ont déprécié d'aucune façon; qu'au plus profond de ton âme tu t'en es assez convaincu et qu'à présent tu ne rejettes pas du tout l'idée d'un point de départ religieux. Seul avec elle — toi et la bien-aimée — tu mettrais alors avec humilité toi et ton amour sous la protection de Dieu; tu es réellement impressionné et ému, mais — prends garde, à présent je prononce le mot: la communauté, et, immédiatement, comme il est dit dans la chanson (55), tout disparaît à nouveau. Je crois que tu ne réussiras jamais à te dégager de la détermination du sentiment intime. « La communauté, cette sacrée communauté qui, malgré sa multiplicité, est pourtant une personnalité morale; ah si, toutefois, puisqu'elle possède toutes les qualités ennuyeuses d'une personnalité morale, elle possédait également la bonne qualité de n'avoir qu'une seule tête sur un seul cou (56) — je sais bien ce que je ferais. » Tu sais, je pense, qu'il y avait une fois un fou (57) dont l'idée fixe était que la chambre dans laquelle il vivait était remplie de mouches, de sorte qu'il risqua d'être étouffé par elles. Il lutta dans l'angoisse du désespoir et avec la fureur du désespoir pour son existence. Tu sembles aussi lutter de la même manière pour ta vie contre un essaim imaginaire de mouches, contre ce que tu appelles: « La communauté ». La question n'est pas aussi dangereuse, mais d'abord, je veux examiner les

principales circonstances qui nous mettent en contact avec la communauté. Auparavant, je ne veux que rappeler que le premier amour ne peut pas du tout se faire un mérite de ce qu'il ne connaît pas de telles difficultés; car ceci vient du fait qu'il est maintenu dans son état abstrait et qu'il n'entre pas du tout en contact avec la réalité. Tu sauras très bien distinguer entre les rapports abstraits envers un milieu ambiant, dont l'abstraction supprime le rapport. Tu peux au moins accepter qu'il faut payer le pasteur et le sacristain et un notaire, car l'argent sert excellemment à écarter tout rapport; c'est aussi pourquoi tu m'as initié à ton projet de ne jamais rien accepter, pas même la moindre chose, sans payer ou être payé. Oui, si on regarde de près, si un jour tu te maries, tu seras capable de donner un pot-de-vin à quiconque viendra pour exprimer sa satisfaction à propos du pas que tu viens de faire. Dans ce cas il ne faut pas t'étonner si la communauté augmente en nombre, ou si ce que l'homme aux mouches craignit t'arrive dans la réalité. Ce que tu crains sont les rapports personnels qui, par des demandes de renseignements, des félicitations, des effusions de complimenteurs, voire même sans doute par des cadeaux, revendiquent le droit d'entrer avec toi en un rapport où l'argent ne peut jouer aucun rôle, qui essaient de faire preuve de toute la sympathie possible, bien qu'à cette occasion justement tu aimes mieux être dispensé de toute sympathie, pour ton compte personnel aussi bien que pour celui de ta bien-aimée. « On peut, tout de même, à l'aide de l'argent se libérer d'une quantité de choses ridicules. On peut, à l'aide d'argent, fermer la bouche à ce clairon d'Eglise qui devrait autrement sonner le signal de la félicité et de l'abondance, on peut, à l'aide d'argent, éviter, devant toute la communauté, d'être proclamé époux, honnête époux, et ceci bien que *in casu* l'on désire se contenter d'être proclamé tel devant une seule personne. » Ceci n'est pas une invention de moi, ce tableau est de ta création. Te rappelles-tu un jour où tu fus hors de toi à l'occasion de la célébration d'un mariage religieux; tu savais qu'aux ordinations l'ecclésiastique présent s'approche pour imposer les mains sur la tête de l'ordinand et, dans cet ordre d'idée, tu voulus alors que toute la confrérie présente, tendrement affectueuse, embrasse les deux jeunes mariés et leur donne le baiser paroissial; oui, tu déclaras qu'il était impossible de prononcer les mots: « Jeunes mariés » sans penser au moment solennel où un père tendre ou un vieil ami se lève, avec son verre en main, afin de prononcer, avec une émotion profonde, ces belles paroles: « les jeunes mariés ». Car, de même que tu trouves toute cérémonie religieuse capable d'étouffer l'érotisme, de même toute la mondanité qui suivit fut selon toi aussi indécente que la solennité religieuse avait été trop décente; car « il était tout de même indécent, ridicule et de mauvais goût de placer ainsi des *quasi* mari et femme à une table à manger et de provoquer ainsi une réflexion aussi étroite que mensongère et disgracieuse sur la question de savoir si c'était le décret de l'Eglise qui les avait faits époux ». Tu sembles donc être en faveur d'un mariage civil. Je ne m'y oppose pas du tout, seulement je dois te signaler que là aussi

tu seras proclamé époux légitime. Il est possible que ce mot te choque moins lorsqu'il n'y a pas de témoins. Je dois d'ailleurs te rappeler qu'il n'est pas dit: devant toute la communauté mais: devant Dieu et cette communauté, expression qui à cause de son sens limitatif ne trouble pas et qui n'est pas dépourvue de hardiesse.

Il m'est plus facile de te pardonner ce qu'en dehors de cela il te plaît de dire à cet égard, bien que tu le fasses avec ta fougue habituelle, mais tu n'attaques cependant que des rapports sociaux. Je pense qu'à leur sujet chacun peut avoir sa propre opinion, et bien que je sois loin d'approuver ta « Sprödigkeit » *, je serai néanmoins aussi tolérant que possible. Sur ces choses-là nous serons sans doute toujours en désaccord. Moi, je trouve qu'il est important de s'y mêler, d'en faire quelque chose de plus beau, si on est à même de le faire, de se soumettre à elles et de les accepter, si on ne peut pas les améliorer. Je ne vois aucun danger pour l'amour dans le fait de publier les bans en chaire; et je ne crois pas non plus que ceci puisse nuire aux auditeurs, ce qu'avec ton rigorisme à outrance tu as autrefois imaginé; tu prétendais que les bans devraient être supprimés sous prétexte que tant de gens, surtout des femmes, ne fréquentaient l'Eglise que pour les entendre et que l'effet du sermon était ainsi annihilé. Il y a quelque chose de faux à la base de ta crainte, comme si de telles bagatelles pouvaient troubler un amour saint et fort. Je n'ai pas du tout l'intention de défendre tous les abus qui sévissent à cet égard. Si je tiens à la communauté, je ne l'identifie pas avec un « public très honoré » qui — pour rappeler une remarque de Gœthe: « a assez de toupet pour croire que tout ce qu'on fait est fait pour défrayer la conversation ». Un autre argument qui peut également me donner l'explication de ta grande terreur de toute connivence et de toutes chicanes, est que tu crains de rater l'instant érotique. Tu sais garder ton âme apathique et tranquille, exactement comme un oiseau de proie reste tranquille dans l'air avant de tomber sur sa victime; tu sais que l'instant n'est au pouvoir de personne et que, pourtant, la plus grande beauté repose dans l'instant; tu sais, par conséquent, faire bonne garde, tu désires n'anticiper en rien par l'inquiétude dans laquelle tu attends l'instant. Mais si un tel événement est situé à un moment précis, connu longtemps d'avance, s'il est continuellement rappelé au souvenir par des préparatifs, alors on court le risque « de manquer la pointe ». On voit par là que tu n'as pas compris la nature de l'amour conjugal et que tu nourris une superstition hérétique sur l'autre chose.

Et examinons à présent si la question de la communauté est vraiment tellement grave lorsque, bien entendu, il ne lui est pas permis de prendre une forme aussi effroyable que celle qu'actuellement elle a revêtu dans ton esprit malade. Je pense que ta vie a été mise, non seulement en contact, mais aussi en rapport intime avec quelques rares gens dont le souvenir ne

---

* *Sprödigkeit*... en allemand dans le texte: pruderie.

t'inquiète pas et ne trouble pas le côté idéal chez toi, dont tu prononces intérieurement les noms lorsque tu désires t'encourager à faire du bien, dont la présence renforce ton âme, dont les personnalités représentent pour toi une manifestation de ce qui est noble et élevé? Te contrarierait-il vraiment d'avoir de tels confidents? Ce serait presque comme si, sur le chapitre religieux, quelqu'un disait : Je désire de tout mon cœur rester en communion avec Dieu et avec le Christ, mais je ne peux pas tolérer qu'il veuille me confesser devant tous les saints anges (58). Par ailleurs, je pense que ta vie, les circonstances extérieures de ta vie, t'ont mis en rapport avec d'autres à qui les joies et les belles et importantes diversions au train uniforme de leur vie quotidienne sont parcimonieusement comptées. N'est-ce pas que chaque famille connaît plusieurs de ces êtres parmi ses amis, peut-être même dans son propre milieu, et n'est-il pas beau que dans leur solitude ces gens, presque abandonnés, trouvent asile dans la famille? Un mariage serait pour eux un événement d'importance, un peu de la trame poétique dans la vie quotidienne, une chose en prévision de laquelle ils se font une fête longtemps d'avance et qu'ils se rappelleront longtemps par la suite. Je fréquente une famille où je rencontre assez souvent une vieille fille qui est de l'âge de la maîtresse de la maison. Elle a encore un vif souvenir du jour du mariage, plus vif peut-être que celui de Madame elle-même; souvenir de la toilette de la jeune mariée, de tant de petits détails. Est-ce que tu désirerais priver tous les gens pareils de l'occasion d'être heureux que tu serais à même de leur donner? Ménageons les faibles avec amour. Il y a tant de mariages qui ont été célébrés avec autant de mystère que possible, et ceci afin de bien jouir du plaisir, mariages auxquels le temps peut-être a apporté tout autre chose, même si peu qu'on a pu être tenté de dire, ah! si du moins ils avaient eu pour résultat de faire plaisir à beaucoup de gens, quelque chose, malgré tout, aurait été gagné. Je déteste, autant que toi, et tu le sais, toutes les impertinences venant de la famille mais je sais les éviter ou bien passer outre; et toi, avec ton amertume, ta polémique, ta grosse artillerie — ne saurais-tu pas faire table rase? Tu le ferais sans doute aussi, mais cela te gênerait. Je n'ai pas l'intention de te fixer des limites, débarrasse-toi de ce qui te gêne, mais n'oublie pas, si possible, de réaliser ce qui est plus beau encore, rappelle-toi que l'art consiste, s'il est possible, à sauver ces gens-là et non pas à se défendre soi-même. Je pourrais te le recommander comme principe de sagesse, car tu sais très bien que plus on se confine, plus on rend presque importuns tous ces gens oisifs et bavards; toi, qui si souvent les as menés par le nez, tu sais piquer leur curiosité et ensuite réduire le tout à rien; je pourrais le recommander comme principe de sagesse, mais je ne le ferai pas car je respecte trop la vérité de ce que je dis, pour désirer la dégrader.

Toute naissance, surtout si elle est saine, possède un élément polémique et, par conséquent, toute union matrimoniale aussi; tu sais très bien que je déteste la veulerie familiale, ce fade *communio bonorum* qui veut représenter un mariage comme s'il avait été contracté avec toute la famille. Si l'amour conju-

gal est un premier amour véritable, il a aussi en lui quelque chose d'occulte, il n'aime pas à s'exhiber, ni à prendre sa faction dans les familles, il ne se nourrit pas de félicitations ou de compliments, ni d'un culte qu'il se fait rendre dans la famille. Cela, tu le sais très bien, — que ton esprit se donne libre cours au sujet de tout cela. De bien des façons je peux être d'accord avec toi, et je crois qu'il ne nuirait, ni à toi, ni à la bonne cause, que parfois tu permettes au forestier expert et délicat d'indiquer les arbres pourris mûrs pour la coupe, et de faire aussi une croix en d'autres endroits.

A présent je n'hésite pas à qualifier la discrétion de condition absolue pour la conservation de l'esthétique dans le mariage; non qu'il faille y viser, courir après elle, y penser frivolement, et ne chercher la jouissance essentielle qu'en celle de la discrétion. L'une des idées favorites du premier amour consiste à vouloir s'enfuir vers une île inhabitée. On l'a déjà assez ridiculisée, et je ne prendrai pas part au sauvage iconoclasme de notre époque. Elle vient de ce que le premier amour pense qu'il ne peut se réaliser que dans la fuite. Il s'agit là d'une méprise due à son caractère non historique. L'art consiste à rester dans la multiplicité, tout en conservant la discrétion. Ici à nouveau, je pourrais insister sur ce principe de sagesse: ce n'est qu'en restant parmi les gens que la discrétion obtient son énergie réelle, ce n'est que grâce à cette résistance que sa pointe s'enfonce de plus en plus profondément. Je ne le ferai pas pour la raison que j'ai déjà indiquée et aussi parce que je reconnais toujours que les rapports sociaux sont des réalités. Aussi y faut-il une certaine adresse, et l'amour conjugal ne fuit pas ces difficultés, mais les conserve et s'acquiert en elles. La vie conjugale, d'ailleurs, doit penser à tant d'autres choses que le temps lui manque pour s'échouer dans la polémique contre le particulier.

A l'intérieur cette condition principale comporte la franchise, la sincérité, le grand jour au sens le plus large qu'on puisse imaginer; c'est là le principe vital de l'amour et, ici, la discrétion signifierait sa mort. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire, et il faut vraiment beaucoup de courage pour remplir cette condition; car tu comprends, je suppose, qu'en parlant ainsi j'ai en vue quelque chose de plus que le puéril bavardage qui sévit dans les mariages familiaux et compliqués. Naturellement on ne peut parler de grand jour qu'à condition qu'il y ait discrétion; mais plus on peut parler de celle-ci, plus celui-là devient difficile. Il faut avoir du courage pour s'abstenir de se libérer d'une petite humiliation lorsqu'on peut le faire à l'aide d'une certaine discrétion; et pour s'abstenir d'ajouter un petit appoint à son importance, lorsqu'on peut le faire en restant replié sur soi-même. Il faut du courage pour avoir la volonté de rester sain, pour vouloir le vrai, en toute honnêteté et sincérité.

Toutefois, commençons par le moins important. C'était parce qu'un couple de jeunes mariés se voyait forcé de « restreindre son amour dans les limites étroites de trois pièces », que tu faisais dans le royaume de la fantaisie une petite excursion. Mais, est-ce vraiment une excursion? Ce royaume est si proche

de ta résidence habituelle! Tu t'occupais à orner d'une manière très scrupuleuse et pleine de goût un avenir tel que tu puisses le désirer. Tu sais que je ne m'oppose pas à m'associer à cette petite expérience et, Dieu merci, lorsqu'une voiture princière attelée de quatre chevaux frémissants me dépasse en coup de vent, je suis encore assez enfant pour être à même de m'imaginer que je suis assis dedans; assez innocent, lorsque je me convaincs de la futilité de mon imagination, pour me réjouir de penser qu'un autre s'y trouve; assez simple pour me fixer comme maximum la possession d'un seul cheval, qui puisse servir aussi bien de cheval d'attelage que de cheval de selle, si c'est tout ce que ma situation me permet. A ce moment-là, tu étais marié en imagination, tu avais fait un bon mariage, tu avais gardé ton amour intact de toutes les misères et tu méditais sur la façon de tout arranger chez toi, afin que ton amour puisse conserver son parfum aussi longtemps que possible. Pour cela tu avais besoin de plus de trois pièces. Je te donnais raison parce que, comme célibataire, tu en avais cinq. Tu trouvais désagréable d'être obligé de céder une de tes pièces à ta femme; tu préférais lui céder quatre pièces et occuper toi-même la cinquième, plutôt que d'avoir une pièce en commun. Ayant réfléchi à ces difficultés, tu continuais: je prends donc pour point de départ les dites trois pièces, non dans un sens philosophique, car je n'ai pas l'intention d'y revenir, mais, tout au contraire, de m'en éloigner autant que possible. Oui, tu avais une telle horreur des trois petites pièces que, si tu ne pouvais pas en augmenter le nombre, tu préférais vivre comme un chemineau en plein air, ce qui en définitive était tellement poétique que seule une enfilade assez grande de pièces pouvait le compenser. J'essayais de te rappeler à l'ordre en faisant valoir que c'était une des hérésies habituelles du premier amour non historique, et j'étais assez content en parcourant avec toi les multiples salons de ton château en Espagne, grands et frais, hauts de plafond, les boudoirs secrets et à demi obscurs, les salles à manger éclairées par une profusion de lumières, de lustres et de miroirs jusque dans les coins les plus éloignés, le petit salon avec les portes à deux battants ouvrant sur le balcon, par lequel pénétraient les rayons du soleil levant et où l'air nous arrivait, chargé de parfums de fleurs ne s'exhalant que pour toi et pour ton amour. Je ne suivrai pas plus loin tes pas hasardeux lorsque, comme un chasseur de chamois, tu sautes d'un pic à un autre. Je ne discuterai d'un peu plus près que le principe qui était à la base de tes arrangements. Ton principe était évidemment la discrétion, la mystification, la coquetterie raffinée — non seulement les murs de tes salons devaient être recouverts de glaces, mais le monde même de ta conscience devait être multiplié par des réfractions intellectuelles semblables, — elle et toi, toi et elle, seraient rencontrés par toi, non seulement partout dans la pièce, mais également partout dans ta conscience. « Mais toutes les richesses du monde ne suffisent pas pour y réussir, cela demande de l'esprit, un sage esprit de mesure avec lequel on peut disposer des forces de l'esprit. Il faut, par conséquent, qu'on soit tellement étranger l'un à l'autre que

l'intimité devienne intéressante, tellement intimes que ce qui est étranger devienne une résistance excitante. La vie conjugale ne doit pas être une robe de chambre dans laquelle on prend ses aises, ni un corset qui gêne les mouvements; elle ne doit pas être un travail qui exige des préparatifs fatigants, ni un confort dissolu; elle doit porter l'empreinte du hasard, mais il faut qu'on soupçonne légèrement de l'art; il ne s'agit pas exactement de s'aveugler en travaillant jour et nuit à un tapis qui peut couvrir le parquet du grand salon, mais la plus insignifiante gracieuseté peut bien être munie d'une petite marque clandestine dans la bordure; il ne faut pas mettre exactement chaque jour où on dîne ensemble son monogramme sur le gâteau, mais on peut admettre une petite allusion télégraphique. Il est important d'éloigner autant que possible le moment où on soupçonne le retour du mouvement, le commencement de la répétition; et comme, toutefois, cela ne peut pas être totalement évité, il faut s'arranger de façon qu'une variation soit possible. On n'a à sa disposition qu'une certaine somme de textes, et si on en remplit trop son sermon du premier dimanche, on n'aura plus rien non seulement pour toute l'année, mais pas même pour le premier dimanche de l'an suivant. Dans une certaine mesure, il faut rester aussi longtemps que possible plein de mystère l'un vis-à-vis de l'autre et si on se découvre peu à peu, cela doit se faire autant que possible au milieu de circonstances fortuites et devenir ainsi assez relatif pour pouvoir être envisagé sous beaucoup d'autres aspects. Il faut se garder contre toute satiété et tout arrière-goût. » Tu avais alors l'intention d'occuper toi-même le rez-de-chaussée de ce somptueux château qui devait être situé dans un beau paysage, mais près de la capitale. Ta femme, ton épouse, devait occuper l'aile gauche du premier étage. C'était une chose que tu avais toujours enviée aux personnages princiers, que l'homme et la femme puissent habiter à part l'un de l'autre. Mais ce qui éloignait l'esthétique d'une telle vie de courtisan, était un cérémonial qui prétendait avoir le pas sur l'amour. On est annoncé, on attend un moment, on est reçu. Ceci n'était pas au fond inesthétique mais n'acquérait sa vraie beauté qu'en devenant une pièce dans le jeu divin de l'amour, qu'après l'attribution de validité, cette attribution ayant lieu de telle façon que la validité pût aussi bien être retirée. L'amour lui-même devait avoir beaucoup de limites, mais chaque limite devait en même temps comporter une tentation voluptueuse à la violation de la limite. Tu occupais donc le rez-de-chaussée où tu avais ta bibliothèque, ta salle de billard, ta salle d'audience, ton cabinet de travail, ta chambre à coucher. Ta femme occupait le premier étage. Là, était également votre *toral conjugale* (59), une grande chambre avec des cabinets des deux côtés. Rien ne devait rappeler ni à toi, ni à ta femme, que vous étiez mariés, néanmoins, tout devait être tel qu'aucun célibataire ne pût s'arranger de la même façon. Tu ignorais ce que ta femme faisait; elle, de son côté, ignorait ce dont tu t'occupais; mais ce n'était pas du tout pour rester inactif, ni pour vous oublier l'un l'autre, mais afin que tout contact ait une grande importance et afin d'éloigner

le moment mortel où vous vous regarderiez l'un l'autre avec ennui. Non que vous trottiez alors coude à coude en cortège conjugal, — de ta fenêtre tu la suivrais encore longtemps de tes yeux pleins d'amour juvénile, lorsqu'elle se promènerait dans le jardin, tu armerais tes yeux pour bien la voir, pour t'absorber dans la contemplation de son image lorsqu'elle aurait disparu à ta vue. A pas feutrés tu t'approcherais d'elle, parfois elle s'appuierait sans doute aussi sur ton bras; car, malgré tout, il y avait toujours quelque chose de beau dans ce qui s'est affirmé parmi les gens comme l'expression d'un certain sentiment; tu te promènerais avec elle en prenant son bras, moitié rendant justice à la beauté de cet usage, moitié plaisantant de ce que vous vous promeniez ainsi comme des époux légitimes. Toutefois, — comment terminer si je devais poursuivre les raffinements sagaces de ton ingénieux cerveau dans cette exubérance asiatique, qui me fatigue presque, et qui me fait désirer revenir aux trois petites pièces auxquelles tu tournais si fièrement le dos!

D'autre part, s'il y a de la beauté esthétique dans cette conception, il faudrait la chercher, je pense, dans la timidité érotique que tu faisais soupçonner, et aussi dans le fait qu'à aucun moment tu ne voulais posséder la bien-aimée en tant qu'acquise, mais toujours l'acquérir. Cette dernière idée est en somme vraie et juste, mais le problème n'a nullement été posé avec du sérieux érotique et, à ce titre, il n'a pas non plus été résolu. Tu t'accrochais toujours à une immédiateté, comme telle, à une détermination naturelle, et tu n'osais pas lui permettre de s'éclaircir dans une conscience commune; car c'est ceci que j'ai exprimé en parlant de sincérité et de franchise. Tu crains que l'amour disparaisse lorsque la discrétion n'y sera plus; moi, au contraire, je pense que c'est alors seulement qu'il commence. Tu crains qu'on n'ose pas entièrement savoir ce qu'on aime, tu comptes sur l'incommensurable comme sur un ingrédient absolument important; moi, je suis d'avis que ce n'est que lorsqu'on sait ce qu'on aime, qu'on aime en vérité. Ajoutez à cela qu'à tout ton bonheur manque une bénédiction, car il y manque des difficultés; ce serait une faute si tu voulais vraiment guider quelqu'un à l'aide de ta théorie et c'est aussi un bonheur qu'elle ne représente pas la vérité. A présent, tournons nos pensées vers les circonstances réelles de la vie. Je ne suis pas du tout d'avis qu'il t'est permis d'identifier le mariage avec une série de difficultés, sous prétexte que j'ai insisté sur la nécessité des difficultés. Comme je l'ai expliqué plus haut, la question de la présence des difficultés est déjà impliquée par la résignation comprise dans l'intention, sans que ces difficultés aient encore pris une forme précise ou soient à craindre, puisque au contraire elles se trouvent déjà vaincues dans l'intention. En plus de cela, la difficulté n'est pas vue de l'extérieur, mais intérieurement dans son reflet dans l'individu, et ce reflet appartient à l'histoire commune de l'amour conjugal. La discrétion elle-même, comme nous l'avons expliqué plus haut, devient une contradiction lorsqu'elle n'a rien à enfermer dans son secret, une puérilité lorsque ce ne sont que des colifichets amourachés qui constituent

son dépôt. Ce n'est que lorsque l'amour a réellement ouvert le cœur de l'individu, l'a rendu éloquent dans un sens beaucoup plus profond que celui qu'on attribue d'habitude à l'éloquence de l'amour (car le séducteur même peut avoir cette éloquence-là), ce n'est que lorsque l'individu a ainsi déposé tout dans la conscience commune que la discrétion gagne force, vie et importance, cela demande une initiative décisive et, par conséquent, du courage; toutefois, l'amour conjugal s'enfonce dans le néant si on ne la prend pas; car ce n'est que par cela qu'on prouve que ce n'est pas soi-même qu'on aime mais un autre. Et comment le prouver autrement qu'en se dévouant exclusivement à l'autre, et comment se dévouer exclusivement à un autre, autrement qu'en s'oubliant soi-même? Mais se dévouer à soi-même est comme l'expression la plus générale de la discrétion que possède la vie individuelle lorsqu'elle reste en elle-même. L'amour est don de soi, mais le don de soi n'est possible qu'en partant de soi-même, et comment peut-il alors se concilier avec la discrétion qui, justement, veut rester en elle-même? « Mais on perd en se découvrant ainsi »; oui, bien entendu, celui qui gagne en restant discret, perd toujours. Mais pour être logique avec toi-même, tu devrais aller beaucoup plus loin, tu devrais alors déconseiller non seulement le mariage, mais toutes les assiduités et voir jusqu'à quel point ton perspicace cerveau parviendrait à l'aide de la télégraphie. La lecture la plus intéressante est celle où le lecteur lui-même est, à un certain degré, productif, le véritable art érotique serait celui qui à distance produirait une impression capable de devenir franchement dangereuse pour la personne visée, et justement parce que ce serait de ce rien qu'elle créerait elle-même son objet et qu'alors elle aimerait sa création; mais ce n'est pas là de l'amour mais la coquetterie de la séduction. Par contre, celui qui aime s'est perdu lui-même dans l'autre, mais en se perdant et en s'oubliant lui-même dans l'autre, il se manifeste à l'autre, et en s'oubliant lui-même, il est présent à la mémoire de l'autre. Celui qui aime ne désire pas être confondu avec un autre, ni meilleur ni pire, et celui qui n'a pas ce respect pour lui-même et pour la bien-aimée n'aime pas. La discrétion, par conséquent, est généralement due à un esprit de petitesse qui désire ajouter une coudée à sa taille. Celui qui n'a pas appris à dédaigner ces choses-là n'a jamais aimé; car alors il aurait compris que même en ajoutant dix coudées à sa taille, il est encore trop insignifiant. On pense généralement que cette humilité de l'amour n'est que du ressort des comédies et des romans, ou doit être rangée dans la catégorie des mensonges conventionnels des jours de fiançailles. Mais non; c'est un correcteur vrai, utile et constant chaque fois qu'on veut mesurer l'amour avec autre chose que l'amour. Si l'être le plus médiocre, le plus insignifiant du monde aimait l'être le plus doué, ce dernier, pourvu qu'il ait en lui la vérité, sentirait que tous ses dons laissent un gouffre sans fond et que la seule façon de satisfaire à l'exigence que l'amour de l'autre comporte, est de rendre amour pour amour. N'oublions jamais qu'on ne peut pas compter avec les quantités incommensurables. Il a aimé, celui qui a réellement senti

cela, et il n'a sûrement pas craint de se priver d'une chose qui n'avait, en tant que telle, aucune valeur pour lui, Ce n'est que celui qui est devenu pauvre qui a gagné la vraie sécurité foncière, et ce n'est que celui qui a tout perdu, qui a tout gagné. Je clame donc avec Fénelon : « Croyez à l'amour, il prend tout, il donne tout. » Et c'est en vérité un beau sentiment, édifiant et bienheureux au delà de toute expression, que de laisser ainsi le particulier disparaître au-dessous de soi, de le laisser pâlir et s'enfuir comme des ombres devant la puissance infinie de l'amour; c'est un exemple d'arithmétique, aussi beau dans l'instant infini où il s'opère d'un seul coup, que dans les moments successifs où on se réjouit en avançant la main et en le laissant disparaître morceau après morceau; oui, le véritable amour connaît un véritable enthousiasme pour la destruction au moment où il s'avise de désirer le monde entier, non pour remporter un grand succès en le possédant, mais pour le laisser succomber comme une plaisanterie dans le passe-temps de l'amour. Et, en vérité, une fois qu'on ouvre la porte aux finis, il est aussi stupide que ridicule de vouloir être aimé parce qu'on a la meilleure cervelle, le plus grand talent, parce qu'on est l'artiste le plus génial de son époque, que parce qu'on soigne la plus jolie barbiche sur son menton. Bien entendu, ces remarques et ces sentiments concernent en tous points le premier amour, et ce n'est que l'attitude étrangement variable que tu prends toujours qui me force à y toucher à nouveau. Le premier amour peut désirer avec un pathos surnaturel, mais ce désir devient facilement un « si » sans portée, et nous ne vivons pas d'une manière assez paradisiaque pour que notre Seigneur donne à tous les époux le monde entier, dont ils disposeraient à leur guise. L'amour conjugal est mieux renseigné, ses mouvements n'ont pas lieu vers l'extérieur, mais vers l'intérieur et, là, il sent bien vite qu'il a devant lui un vaste monde, mais aussi qu'un petit refoulement de son être propre possède, pour l'infini de l'amour, une tout autre commensurabilité, et bien qu'il souffre d'avoir tant de choses à combattre, il garde bon courage pour cette lutte; oui, il a assez de hardiesse pour renchérir sur tes paradoxes, en se réjouissant presque à la pensée que le péché est entré dans le monde; mais, dans un autre sens aussi, il a la hardiesse de renchérir sur tes paradoxes — il a le courage de les résoudre. Car il est bien vrai que l'amour conjugal, comme le premier amour, sait que tous ces obstacles sont vaincus dans l'instant infini de l'amour, mais il sait également — et c'est cela justement qui constitue ce qu'il y a d'historique en lui — que cette victoire veut être acquise et que cette acquisition n'est pas seulement un jeu, mais une lutte aussi, et non seulement une lutte, mais un jeu aussi, exactement comme le combat dans le Valhalla était une lutte pour la vie ou la mort et, malgré cela, un jeu parce que les guerriers surgissaient toujours à nouveau, rajeunis par la mort; et il sait en outre que cette escrime n'est pas un duel arbitraire, mais une lutte faite sous des auspices divins, et il n'éprouve ni le besoin d'aimer plus d'un être, un suprême bonheur étant l'attribut de cet amour, ni le besoin d'aimer plus qu'une seule fois, cette seule fois représentant une éternité.

Penses-tu vraiment que cet amour, qui n'a pas de secret, soit privé de quelque chose de beau? Ou qu'il ne soit pas à même de braver le temps, mais nécessairement émoussé par les rapports quotidiens? Ou penses-tu que l'ennui se rapprocherait plus vite de lui, — comme si la vie conjugale ne possédait pas l'aloi éternel dont on ne se lasserait jamais, un aloi éternel qui, tantôt avec angoisse et tremblement, tantôt sous les baisers et les plaisanteries, acquerrait et acquerrait toujours? « Mais, il doit renoncer à toutes ces belles menues surprises. » Je n'en vois pas du tout la nécessité; ce n'est aucunement mon opinion que l'amour conjugal doive toujours rester bouche bée ou même rêver tout haut; au contraire, toutes ces menues surprises auront justement leur signification lorsque la pleine franchise aura trouvé sa place. Car elle donne une assurance et une confiance dans lesquelles ces intermèdes se présentent bien. Si, par contre, on pense que l'essence et le vrai bonheur suprême de l'amour consistent en une chaîne de menues surprises, que la misérable mollesse raffinée, l'inquiétude dans lesquelles on s'attend à chaque instant à une petite surprise et on en invente une soi-même, représentent quelque chose de beau, je me permets de dire que tout cela est très disgracieux, et que c'est un signe très inquiétant qu'un mariage n'ait pas d'autres trophées à exhiber qu'un secrétaire plein de bonbons, de flacons, de tasses, de pantoufles brodées, d'objets précieux, etc...

Pourtant, on voit assez souvent des mariages dans lesquels le système du mystère est de rigueur. Je n'en ai jamais vu un qui fût heureux. Comme cela, cependant, pourrait être tout à fait dû au hasard, j'examinerai sur quoi se fonde en général cette théorie. J'y attache ici de l'importance; car un mariage esthétiquement beau est toujours un mariage heureux. Or, si un mariage heureux pouvait être classé sur la base du mystère, ma théorie devrait être modifiée. Je ne laisserai aucun aspect de la question de côté, et je ferai le tableau de chaque aspect avec toute l'impartialité possible; je m'arrêterai surtout à un mariage de ce genre qui, dans une maison où je l'ai vu réalisé, fut poussé à bout avec une virtuosité vraiment captieuse.

Tu admettras sans doute que le système du mystère émane en général des hommes et, bien que toujours fautif, il est plus supportable que lorsque c'est la femme qui exerce un tel *dominium*. La forme la plus hideuse est naturellement le pur despotisme, où la femme est une esclave, une bonne à tout faire pour les préoccupations d'ordre intérieur. Un tel mariage n'est jamais heureux, bien que les années déterminent une torpeur qui s'en trouve bien. Une forme plus belle est l'opposée de celle-là, impliquant une sollicitude déplacée. On dit que la femme est faible, elle ne peut pas supporter les chagrins et les soucis, il faut qu'on manie les faibles et les frêles avec amour. Mensonge! Mensonge! La femme est aussi forte que l'homme, plus forte peut-être. Est-ce que tu la manies réellement avec amour lorsque tu l'humilies ainsi? Or, qui t'a permis de l'humilier et comment ton âme peut-elle être assez aveuglée pour te faire voir en toi un être plus parfait qu'elle?

Enfin, n'aie pas de secrets pour elle. Est-elle faible et ne peut-elle pas le supporter? Eh bien, elle peut alors s'appuyer sur toi, car tu as bien assez de forces. Vois-tu, c'est cela que tu ne peux pas supporter, pour cela tu n'as pas assez de force. C'est donc toi qui manques de force et non pas elle. Elle avait peut-être plus de force que toi, elle te rendait peut-être honteux, et tu n'as pas assez de force pour le supporter. Or, n'as-tu pas promis de partager la bonne et la mauvaise fortune avec elle? N'est-ce pas alors la désavantager si tu ne la mets pas au courant du mal? N'est-ce pas briser ce qu'il y a de plus noble en elle? Elle est peut-être faible, son chagrin rendra peut-être tout plus lourd, *eh bien* *, alors tu partageras ce mal avec elle. Cela la sauvera, as-tu le droit de la priver d'une chance de salut, as-tu le droit d'essayer de lui dérober furtivement le monde? Et d'où vient ta force — n'est-elle pas aussi proche de Dieu que toi? Veux-tu la priver de l'occasion de trouver Dieu de la manière la plus profonde et la plus intime — à travers la douleur et la souffrance? Et sais-tu après tout si elle ne soupçonne en aucune façon ton mystère? Sais-tu si elle ne pleure pas et ne soupire pas en silence, si elle ne compromet pas son salut? Sa faiblesse est peut-être l'humilité, elle pense peut-être que c'est son devoir de supporter tout cela. Il est vrai sans doute qu'ainsi tu as su accroître ses forces, mais non de la façon que tu avais souhaitée, ni promise. Or, pour parler net, ne la traites-tu pas comme une concubine? Car, même si tu n'en as pas d'autres, cela n'est d'aucune aide pour elle. Et n'est-il pas doublement humiliant pour elle de sentir que tu l'aimes et que ton attitude n'est pas celle d'un fier tyran, mais due à sa propre faiblesse?

J'ai fréquenté pendant longtemps une maison où l'occasion me fut donnée d'observer une réalisation plus artistique et plus raffinée du système de silence. Il s'agissait d'un homme jeune encore, exceptionnellement doué, ayant un esprit supérieur, une nature poétique; trop indolent pour avoir l'énergie de produire, il avait un tact remarquable et du goût pour rendre la vie quotidienne poétique. Sa femme était jeune, non sans esprit, mais avec un tempérament rare. Cela le tentait. Il avait tant de manières propres à faire naître et à nourrir toute exaltation juvénile chez elle, qu'on pouvait s'en étonner profondément. Toute l'existence de sa femme, toute la vie conjugale devenaient entremêlées d'un charme poétique. Il avait ses yeux partout mais ils n'y étaient plus lorsqu'elle portait son regard sur lui; partout, il avait une main dans les affaires, mais dans un sens figuré, et, dans le sens fini, aussi peu en réalité que la main de Dieu ne l'ait dans l'Histoire. Les pensées de sa femme pouvaient se porter sur n'importe quoi, il avait déjà tout prévu, tout préparé; il savait comme Potemkine (60) produire des régions par enchantement et de telle nature justement qu'après une petite surprise et une petite résistance elles devaient plaire à sa femme. Sa vie à lui était une petite histoire de la création et, comme l'homme dans la grande création est

---

* *Eh bien*, en français dans le texte.

le centre d'attraction pour toutes choses, elle était devenue le centre d'un cercle magique dans lequel elle jouissait pourtant de toute sa liberté; car le cercle se pliait derrière elle et n'avait pas de limites dont il aurait fallu dire : jusque-là et pas plus loin; elle pouvait se précipiter tant qu'elle voulait, dans n'importe quelle direction, le cercle cédait mais restait toujours. Elle marchait comme dans un chariot d'enfant, qui n'était pas tressé d'osier, mais entrelacé de ses espérances, de ses rêves, de ses désirs, de ses souhaits, de ses angoisses, il était fait de tout le fond de son âme. Lui-même, il se remuait avec une forte assurance dans ce monde de rêves, il ne renonçait en rien à sa dignité, il prétendait à l'autorité et la défendait, comme maître et seigneur. Elle aurait été troublée s'il ne l'avait pas fait — cela aurait peut-être provoqué chez elle un inquiet soupçon, qui l'aurait conduite au dénouement du secret. Ni le monde, ni elle-même n'avait aucun soupçon de ses prévenances; néanmoins, il savait en lui-même qu'elle n'avait reçu de lui aucune impression qu'il n'ait pas voulue, et qu'il était en son pouvoir par un seul mot de faire disparaître l'enchantement. Tout ce qui pouvait produire un effet désagréable pour elle était écarté; si pareille chose lui arrivait, elle recevait, après une question qu'il avait provoquée, ou grâce à sa candide prévenance, un exposé sous forme d'un renseignement sincère, exposé qui était rédigé par lui-même avec une tendance plus ou moins forte, suivant l'impression qu'il escomptait. Il était fier, terriblement logique, il l'aimait; toutefois, dans le silence le plus profond de la nuit ou dans un instant situé en dehors du temps, il ne pouvait pas abandonner la fière pensée d'oser dire à lui-même: elle m'est pourtant redevable de tout. — N'est-ce pas, c'est avec intérêt que tu as suivi mon exposé, si imparfait qu'il soit malgré ma bonne volonté? Il suscitera dans ton âme une image qui t'est sympathique et que tu aimerais peut-être un jour réaliser si tu te mariais. Ce mariage était donc un heureux mariage? Oui, si tu le veux; toutefois, un sombre destin planait sur ce bonheur. Supposons qu'il manque son coup, que subitement elle soupçonne quelque chose, je pense que jamais elle ne pourra le lui pardonner; son âme fière sera trop fière pour se laisser dire qu'il l'a fait par amour pour elle. On a une expression vieux style pour désigner les rapports entre époux, expression que je rappellerai ici. (J'ai d'ailleurs toujours plaisir à tendre la main à cette révolution, ou plutôt à cette guerre sainte grâce à laquelle l'expression simple et naïve, mais vraie et riche, du mariage légitime s'efforce de conquérir le royaume d'où le roman l'a chassé.) On dit des époux qu'ils doivent vivre en bonne entente l'un avec l'autre. Le plus souvent on entend cette expression employée en un sens négatif — les époux ne vivent pas en bonne entente, et l'on pense alors généralement qu'ils se détestent cordialement, qu'ils se battent et s'entre-mordent, etc. Voyons à présent l'expression positive. Le monde dirait que lesdits époux vivent en bonne entente, mais toi sûrement pas, car comment peuvent-ils vivre en bonne entente s'ils ne s'entendent pas? N'appartient-il pas à l'entente que l'on sache combien l'autre est plein de sollicitude et d'amour pour

lui? Et s'il ne le privait pas d'autre chose, il le privait de la chance de ressentir ce titre de reconnaissance dans lequel son âme enfin pourrait trouver le repos. N'est-ce pas une belle expression, jolie et simple: vivre en bonne entente; elle implique qu'on s'entend l'un l'autre d'une façon claire et nette (vois-tu, ces termes matrimoniaux sont très bien renseignés et ne chicanent pas sur ce qu'on doit souvent enjoindre d'une manière précise), et elle l'implique comme quelque chose qui va sans dire, ce qu'on voit par le fait qu'un adjectif, avec accent particulier, y a été joint; car autrement il aurait bien suffi de dire qu'ils doivent vivre en entente. « Bonne entente » — qu'est-ce que cela veut dire sinon qu'ils doivent trouver leur joie, leur paix, leur repos, leur vie dans cette entente.

Tu vois donc que le système de mystère ne mène d'aucune façon à un heureux mariage ni, par conséquent, à un mariage esthétiquement beau. Non, mon ami, la sincérité, la franchise, la manifestation, l'entente constituent le principe vital du mariage, et sans elles il est inesthétique et au fond immoral; car alors le sensuel et le spirituel, que l'amour unit, sont séparés. Lorsque l'être, avec lequel je vis dans l'union la plus tendre de la vie terrestre, m'est aussi proche au point de vue spirituel, c'est alors seulement que mon mariage est éthique et, par conséquent, esthétiquement beau. Et vous, hommes fiers, qui peut-être vous réjouissez en silence à la pensée de ce triomphe victorieux gagné sur la femme, vous oubliez, d'abord que c'est un pauvre triomphe lorsqu'il s'agit d'un plus faible, et ensuite que l'homme s'honore lui-même en sa femme, et que celui qui ne le fait pas se méprise lui-même.

L'entente est donc le principe vital dans le mariage. On entend souvent des gens d'expérience parler des cas où il faut déconseiller aux autres de se marier. Qu'ils discutent ces circonstances aussi sérieusement et en les remâchant autant qu'ils le voudront; ce qu'en général ils ont à dire ne signifie pas grand'chose. En ce qui me concerne, je ne nommerai qu'un cas — c'est lorsque la vie individuelle est trop compliquée pour se révéler. Si dans l'histoire de ton évolution intérieure il y a quelque chose d'indicible, ou que ta vie t'ait mis dans la confidence de secrets, bref, que d'une manière ou d'une autre tu aies mal digéré un secret qui ne peut pas t'être arraché sans que cela te coûte la vie, alors ne te marie jamais. Ou bien tu te sentirais lié à un être qui n'a aucun soupçon de ce qui se passe en toi, et ton mariage aura alors le caractère d'une mésalliance inesthétique; ou bien tu te lies à un être qui, tout tremblant, en a le sentiment et qui à chaque instant voit ces ombres sur le mur. Elle se décidera peut-être à ne jamais te presser de questions, à ne jamais t'approcher de trop près, elle renoncera à cette curiosité de l'angoisse qui la tente, mais elle ne sera jamais heureuse, et toi non plus. Je ne veux pas décider si, oui ou non, de tels secrets existent ou si le mutisme que l'amour même ne peut pas crocheter possède de la vérité, je pousse simplement mon principe à fond et, en ce qui me concerne, je n'ai pas de secrets pour ma femme. On dirait peut-être qu'un tel homme ne pourrait jamais imaginer de se marier, cet homme qui, à côté de ce que par ailleurs il aurait à entreprendre,

devrait en outre tous les jours s'occuper de son douloureux secret. Toutefois, cela arrive parfois et un tel homme est peut-être on ne peut plus dangereux pour tenter une femme.

Mais étant donné qu'à présent j'ai parlé de la discrétion et de l'entente comme des deux côtés d'une seule chose, cette seule chose étant le point capital de l'amour, la condition absolue du maintien de l'esthétique dans le mariage, j'ai sans doute à craindre que tu m'objectes que j'ai l'air d'oublier le caractère historique du mariage, « ce sur quoi je tiens d'ailleurs à insister autant que sur le refrain d'une chanson ». Toi, tu as au moins l'espoir de pouvoir courir la chance, et ceci à l'aide de ta discrétion et de tes renseignements relatifs, habilement calculés; « mais, lorsque les époux enfin commencent ainsi à raconter à plaisir leurs histoires plus ou moins longues, le moment arrivera bientôt, je pense, où il faut dire: « Et voilà le conte fini. » Mon jeune ami, tu ne comprends pas que si tu peux faire une telle objection, c'est parce que tu n'es pas bien orienté. Grâce à ta discrétion, tu as une détermination de temps en toi, et il s'agit réellement d'éprouver le temps; par contre, grâce à la révélation, l'amour a en lui une détermination d'éternité, et toute concurrence devient ainsi impossible. Aussi, ce n'est qu'un malentendu arbitraire que de comprendre cette révélation de telle façon que les époux consacreraient une dizaine de jours pour raconter leurs vies, et qu'après il y aurait un silence de mort, rompu une seule fois par l'histoire assez connue, comme il est dit quelque part dans le conte du moulin: « Pendant tous ces événements, le moulin continuait à faire son tic-tac, tic-tac (61). » Le caractère historique du mariage a justement pour effet que cette entente est dans l'instant autant que dans le devenir continu. Il en va de cela comme il en va de la vie individuelle. Lorsqu'on est éclairci sur soi-même, lorsqu'on a eu le courage de vouloir se comprendre soi-même, il ne s'ensuit aucunement que l'histoire est terminée; car c'est alors qu'elle commence, alors seulement elle aura une vraie signification, puisque chaque seul moment vécu est rapporté à cette connaissance générale. Et c'est ainsi également dans le mariage. L'immédiateté du premier amour a succombé dans cette révélation, mais elle n'est pas perdue, elle a été incorporée dans la connivence conjugale et c'est avec cela que l'histoire commence; le particulier est rapporté à cette connivence et c'est en ceci que son suprême bonheur se trouve, expression dans laquelle le caractère historique du mariage est à nouveau conservé et qui correspond à la joie de vivre du premier amour, ou ce que les Allemands appellent « Heiterkeit ».

Il appartient donc essentiellement à l'amour conjugal de devenir historique et, les individus étant correctement orientés, le commandement: « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain » n'est pas un coup de foudre, et le courage et la force que cet amour sent en lui correspondent, comme une vérité, au besoin aventureux de l'amour chevaleresque pour les entreprises aventureuses. L'amour conjugal est sans peur, exactement comme le chevalier, bien que les ennemis qu'il doit combattre soient souvent beaucoup plus dangereux.

Un vaste champ s'ouvre ici pour la méditation, mais je n'ai pas l'intention de m'y aventurer; si le chevalier se justifie en disant que celui qui ne défie pas le monde entier pour sauver sa bien-aimée, celui-là ne connaît pas l'amour chevaleresque, l'époux se justifie en disant la même chose. Seulement, il faut que je rappelle toujours que toute victoire de cette nature gagnée par l'amour conjugal est esthétiquement plus belle que celle que gagne le chevalier, parce qu'en gagnant cette victoire, il gagne par surcroît son amour, magnifié en elle. L'amour conjugal n'a peur de rien, pas même des petits écarts, il ne craint pas les petites amourettes, au contraire celles-ci aussi deviennent nourriture pour sa santé divine. Même Ottilia, dans les « Wahlverwandschaften » de Gœthe, est enfouie par le labour, comme une grèle possibilité, par le grave amour conjugal. A quel point plutôt un mariage profondément religieux et éthique n'aurait-il la force de le faire! Oui, les « Wahlverwandschaften » de Gœthe fournissent justement la preuve des résultats de la discrétion. Cet amour-là n'aurait pas gagné cette vigueur s'il ne lui avait pas été permis de grandir en silence. S'il avait eu le courage de se révéler à sa femme, le tout aurait été prévenu et toute l'histoire serait devenue un divertissement dans le drame du mariage. Ce qu'il y a de fatal, c'est qu'Edouard aussi bien que sa femme s'amourachent en même temps; mais, encore une fois, c'est la faute du silence. L'époux qui a le courage de dire franchement à sa femme qu'il en aime une autre est sauvé, et de même en ce qui concerne la femme. Mais s'il n'a pas ce courage, il perd confiance en lui-même, et alors c'est l'oubli dans l'amour d'une autre qu'il cherche, de même que ce qui fait céder un homme, c'est sans doute souvent autant le regret de ne pas avoir résisté en temps utile, que le vrai amour pour l'autre. Il sent qu'il s'est perdu lui-même et, une fois fait, de forts opiats sont nécessaires pour l'apaiser.

Je mentionnerai pourtant, tout à fait en général, les difficultés contre lesquelles l'amour conjugal doit se battre, afin de montrer qu'elles n'ont pas assez d'importance pour que l'amour conjugal ait quelque chose à craindre d'elles pour le maintien de l'esthétique. Les objections dérivent le plus souvent d'un malentendu concernant l'importance esthétique de l'historique ou du fait qu'au dedans du romantique les gens n'ont en général que l'idéal classique, et non l'idéal romantique en même temps. Beaucoup d'autres objections dérivent de ce qu'on a du plaisir à laisser brimer l'amour conjugal de toutes manières, de le laisser se battre avec les difficultés les plus misérables et les plus déprimantes, tandis qu'on se complaît toujours à se figurer le premier amour comme une vie de délices. Ajoutez à cela qu'on s'imagine secrètement que ces difficultés sont insurmontables, et alors, à bref délai, — fini le mariage! Il faut toujours être un peu prudent lorsqu'on a affaire avec toi. Je ne parle pas d'un mariage en particulier et je peux donc m'exprimer comme il me plaît; mais, encore que je ne désire pas me rendre coupable d'un acte arbitraire, il n'est pas sûr que toi tu renonces à ce plaisir. Si, par exemple, on présente la pauvreté comme une difficulté que le mariage peut avoir à

combattre, alors je réponds — travaillez et tout s'arrangera. Etant donné que c'est un monde poétique que nous traversons, il te plaît peut-être de faire valoir ta licence poétique et voici ta réponse: « Ils ne peuvent pas trouver de travail, la crise du commerce et de la navigation a mis beaucoup de gens sur le pavé. » Ou bien tu leur permets de trouver un peu de travail, mais ce n'est pas suffisant. Si je pense que grâce à une sage économie ils peuvent se tirer d'affaire, tu inventes que justement à cause des conjonctures graves le prix du blé est si élevé que c'est tout à fait impossible de se tirer d'affaire avec ce qui autrement aurait suffi. Je ne te connais que trop bien. Tu trouves un grand plaisir à inventer le contraire et ensuite, lorsque tu t'es assez amusé, à t'engager avec celui avec lequel tu parles, ou avec quelqu'un des gens qui sont là, dans une parlotte au sujet d'un propos quelconque qui n'a rien à faire avec ce dont il était d'abord question. C'est ton plaisir de transformer subitement un arbitraire poétique en une sorte de réalité et alors de t'étendre à perte de vue là-dessus. Si, par exemple, tu avais parlé avec un autre que moi de la manière décrite — envers moi tu as généralement plus d'égards — tu aurais probablement ajouté à tes propos concernant les prix élevés du blé: « La vie est tellement chère qu'une livre de pain coûte 8 shillings. » Si par un heureux hasard quelqu'un était présent qui répondait que c'était trop inconcevable, tu expliquerais comment au temps du roi Oluf (62), surnommé « la famine », une livre de pain, et par surcroît de pain d'écorce, coûta 8 shillings et demi en vieil argent danois, et que « si on prenait en considération que l'argent à cette époque-là était beaucoup plus rare, il était facile de comprendre, etc. ». Si tu réussissais alors à délier la langue de celui auquel tu t'étais adressé, ton plaisir était extrême. Celui qui d'abord avait engagé la conversation essayait en vain de te ramener à la raison; la confusion était générale et tu avais réussi à rendre malheureux un couple d'époux du monde de la poésie.

C'est cela qui fait qu'il est tellement difficile de lier une conversation avec toi. Si je me risquais à m'engager sur ce qui pourrait sans doute être appelé un terrain glissant pour moi, c'est-à-dire à essayer de peindre, sous forme d'une nouvelle, un mariage qui victorieusement soutient un combat contre beaucoup de ces misères, tu me répondrais tout tranquillement: oui, ce n'est que de la fiction, et dans le monde de la poésie il est facile de rendre les gens heureux, c'est le moins qu'on puisse faire pour eux. Si je te prenais par le bras et que je me promène avec toi dans la vie, en te montrant un mariage qui ait « combattu le bon combat » (63), tu me répondrais, si toutefois tu en étais d'humeur : « Oui, cela est bel et bon, l'extérieur de la tentation se laisse prouver, mais non l'intérieur, et je suppose que la tentation n'a pas eu en eux la puissance intérieure, car autrement il aurait été insupportable ». Absolument comme si la vraie signification de la tentation était que les gens devaient périr par elle. Mais assez à ce sujet. Une fois que tu t'avises de t'abandonner à ce démon de l'arbitraire, c'est à n'en plus finir, et comme tu recueilles tout ce que tu

fais dans ta conscience, tu recueilles également cet arbitraire, et tu te réjouis bien de rendre tout chancelant.

D'une manière générale, je peux grouper ces difficultés en deux classes, celles qui sont extérieures et celles qui sont intérieures, tout en n'oubliant pas ce qui dans un tel classement est relatif par rapport au mariage où tout, justement, est intérieur. Regardons donc d'abord les difficultés extérieures. Je n'hésite pas du tout, et je ne crains pas non plus de nommer ici tous les soucis finis qui sont déprimants, humiliants et vexants, bref, tout ce qui constitue un « weinerlich » * drame. Toi et tes semblables, vous êtes, comme partout, extrêmement arbitraires. Si un spectacle de ce genre vous force à faire une promenade à travers les antres du malheur, vous dites que c'est inesthétique, à pleurnicher et ennuyeux. Et vous avez raison, — mais pourquoi? parce que vous vous indignez que quelque chose d'élevé et de noble périsse à cause de pareilles misères. Si, par contre, vous vous tournez vers le monde réel et que vous y rencontriez une famille qui a passé par la moitié seulement des misères qu'un cruel auteur dramatique invente avec la volupté des tyrans pour la torture des autres, alors la seule pensée vous fait frissonner et vous vous dites: bonne nuit, toute beauté esthétique. Vous avez de la pitié, vous êtes prêts à porter secours, sinon pour d'autres raisons, au moins pour détourner les sombres pensées, vous êtes depuis longtemps désespérés pour compte de la malheureuse famille. Mais si cela est vrai dans la vie, le poète a bien le droit de le représenter. Lorsque vous vous trouvez au théâtre, enivrés par la jouissance esthétique, vous avez le courage d'exiger du poète qu'il fasse vaincre toute la misère par l'esthétique. C'est la seule consolation qui reste et vous acceptez cette consolation, ce qui est encore plus un signe de mollesse de votre part, vous à qui la vie n'a pas donné l'occasion d'essayer vos forces. Vous êtes donc aussi pauvres et malheureux que le héros et l'héroïne de la pièce, mais vous avez en plus du pathos, du courage, un *os rotundum* (64), source de volubilité, et un bras vigoureux; vous avez partie gagnée; vous applaudissez l'acteur, et l'acteur est vous-mêmes, et l'applaudissement du parterre s'adresse à vous; car vous êtes bien le héros et l'acteur. Dans les rêves, dans le royaume brumeux de l'esthétique, c'est là que vous êtes des héros. Je m'intéresse relativement peu au théâtre et, pour moi, vous pouvez vous moquer autant que vous voulez; que les héros de théâtre périssent donc ou aient le dessus, qu'ils disparaissent par le trou du parquet ou par le plafond, cela ne me fait ni chaud ni froid; mais si ce que vous enseignez et déclamez dans la vie est vrai, si beaucoup moins de misères sont capables d'asservir un homme, au point qu'il se promène la tête inclinée et oublie qu'il est, lui aussi, créé à l'image de Dieu, plût à Dieu que ce soit alors votre punition que tous les auteurs dramatiques n'inventent rien d'autre que des drames larmoyants, pleins d'angoisse et d'épouvante, qui

---

* *Weinerlich*, en allemand dans le texte: larmoyant.

ne permettent pas à votre mollesse de se reposer sur les sièges rembourrés du théâtre et de vous parfumer d'une force surnaturelle, mais qui vous épouvantent jusqu'à ce que vous appreniez à croire à l'existence, dans la réalité, de ce qui pour vous n'a d'existence que dans la poésie. J'avoue volontiers que dans mon mariage je n'ai pas connu beaucoup de pareilles misères, et je ne peux donc pas parler d'expérience, toutefois, je suis bien convaincu que rien n'est capable de venir à bout de l'esthétique chez l'homme, conviction si forte, si bienheureuse, si intime que j'en remercie Dieu comme d'une grâce. Et lorsque la sainte Ecriture nous parle de multiples grâces, j'y ajoute bien celle-ci, — la franchise, la confiance, la foi à la réalité et à la nécessité éternelle, grâce à laquelle le beau sort vainqueur, et la foi au suprême bonheur qui tient à la liberté avec laquelle l'individu vient en aide à Dieu. Et cette conviction est un élément en plus dans toute ma capacité intellectuelle, et des stimulants artificiels dans un théâtre n'ont pas le pouvoir de me faire frissonner, mollement et voluptueusement. Je ne peux que remercier Dieu de cette fermeté de mon âme, et, ce faisant, j'espère aussi avoir délivré mon âme de toute idée d'y penser frivolement. Tu sais que je déteste toute expérimentation, mais malgré cela, il est sans doute vrai aussi qu'un homme peut connaître en imagination beaucoup de choses qu'il ne connaîtra jamais dans la réalité. Des moments d'humeur sombre arrivent parfois, et si on ne les provoque pas soi-même afin de s'y éprouver arbitrairement, c'est aussi une lutte, et une lutte extrêmement grave, et dans cette lutte il est possible d'acquérir une certitude qui, bien que n'ayant pas la réalité de celle qu'on acquiert dans la réalité, au sens plus strict du mot, a néanmoins une grande importance. Il y a des cas dans la vie où c'est un signe de quelque chose de grand et de bon chez un homme s'il est comme fou, s'il n'a pas séparé le monde de la poésie de celui de la réalité, mais voit celui-ci *sub specie poeseos* (65). Luther dit quelque part dans un de ses sermons où il parle de misère et d'adversité: on n'a jamais entendu dire qu'un être chrétien soit mort de faim. Et pour Luther c'est tout ce qu'il y a à en dire; il pense, et sûrement avec raison, qu'il a parlé avec beaucoup d'onction et pour la véritable édification.

Quand le mariage a affaire avec de telles tribulations extérieures, ce qui importe est naturellement de les rendre intérieures. Je dis « naturellement » et je parle d'une manière assez hardie de toute cette question, mais aussi ce n'est qu'à toi que j'écris et, nous deux, nous avons bien à peu près la même expérience de ce genre de misères. Il importe donc de transformer la tribulation extérieure en une tribulation intérieure si on veut maintenir l'esthétique. Ou bien, est-ce que cela te gêne qu'encore une fois j'emploie le mot: esthétique? Ou bien, penses-tu que c'est une puérilité de ma part que de vouloir la chercher parmi les pauvres et ceux qui souffrent? Ou bien, te serais-tu abaissé toi-même en acceptant ce classement révoltant qui accorde l'esthétique aux gens distingués et puissants, aux riches, aux gens du monde, et le religieux, tout au plus, aux pauvres? Enfin, je ne crois pas que les pauvres perdent par ce classement; et ne vois-tu pas que les pauvres, puisqu'ils

possèdent le religieux, possèdent également l'esthétique, et que les riches, s'ils ne possèdent pas le religieux, ne possèdent pas non plus l'esthétique? Je n'ai d'ailleurs ici nommé que l'extrême, mais il arrive assez souvent que ceux qu'on ne peut pas compter parmi les pauvres aient des soucis matériels à combattre. Bien plus, d'autres soucis terrestres sont communs à toutes les classes, la maladie, par exemple, etc. Toutefois, j'ai la conviction que ceux qui ont le courage de transformer la tribulation extérieure en une tribulation intérieure l'ont déjà plus ou moins vaincue; grâce à la foi, une transsubstantiation aura même lieu au moment de la souffrance. L'époux qui a assez de mémoire pour son amour et le courage, au moment de l'adversité, de dire que ce qui importe le plus, ce n'est pas de savoir où il trouvera de l'argent et le coût de cet argent, mais avant et par-dessus tout son amour, — cela veut dire qu'il a maintenu un pacte d'amour pur et fidèle avec celle à laquelle il s'est lié; celui qui ne se sent pas forcé de le faire, par suite de trop de luttes intérieures — celui qui, avec la santé juvénile de son premier amour ou avec l'assurance acquise par l'expérience, fait ce mouvement — il a partie gagnée, il a maintenu l'esthétique dans son mariage, encore qu'il n'ait pas même trois petites pièces à sa disposition pour y habiter. Je ne m'en cache nullement — et ton esprit rusé le découvrira bientôt aussi — je pense que justement le fait de changer ainsi une tribulation extérieure en une tribulation intérieure peut la rendre plus lourde encore, mais les dieux non plus ne vendent pas (66) les grandes choses pour rien; et c'est en cela justement que repose dans le mariage ce qui contribue à former, à idéaliser. On dit souvent que quelqu'un qui est tout seul dans le monde sait mieux que d'autres supporter toutes ces choses. C'est vrai dans une certaine mesure, mais souvent un grand mensonge se cache sous ce propos; car pourquoi est-ce qu'on peut mieux les supporter, c'est parce qu'alors il est plus facile de s'avilir, de compromettre son salut sans que cela regarde personne, d'oublier Dieu, de laisser le tumulte du désespoir étouffer le cri de la douleur, de s'assoupir en soi-même, oui presque de trouver plaisir en vivant comme un fantôme parmi les gens. Il est bien vrai que tout le monde, même celui qui est seul, doit avoir égard à lui-même, mais seul celui qui aime a une idée véridique de ce qu'il est et de ce qu'il peut, et ce n'est que le mariage qui donne la fidélité historique, fidélité qui est pour le moins aussi belle que la fidélité du chevalier. Car un époux ne peut jamais se comporter ainsi, et même s'il s'oublie un instant lorsqu'il a eu beaucoup d'ennuis et qu'il commence déjà à respirer parce que le désespoir est en train de le remettre à flot, à se sentir fort parce qu'il s'est mouillé les lèvres du breuvage narcotique que le défi et le découragement, la lâcheté et la fierté ont préparé pour lui, à se sentir si libre parce que le lien qui l'attache à la vérité et à la justice se desserre, pour ainsi dire, et qu'il connaît à présent la vitesse avec laquelle on passe du bien au mal — il rentrera bientôt, et malgré tout, aux vieux sentiers et se montrera, en sa qualité d'époux, comme un vrai homme (67).

Tenons-nous en au sujet des tribulations extérieures. Je serai

bref à cet égard parce que je ne me sens pas particulièrement autorisé à en parler et parce qu'un assez minutieux travail serait nécessaire pour bien le faire. Toutefois, voici le résultat auquel j'arrive: si l'amour peut être conservé intact, et il le peut, alors l'esthétique aussi, que Dieu me vienne en aide, peut être conservé; car l'amour lui-même est l'esthétique.

Les autres objections dérivent surtout d'un malentendu sur l'importance du temps et la légitimité esthétique de l'historique. Elles portent donc contre tous les mariages et c'est pourquoi on peut en parler d'une manière générale. C'est ce que je ferai et je m'efforcerai, dans cette généralité, de ne pas perdre de vue, ni l'essentiel de l'attaque, ni celui de la défense.

Le première chose que tu nommeras est « l'habitude, cette inévitable habitude, cette horrible monotonie, cette éternelle routine, dans l'inquiétante nature morte de la vie familiale. J'aime la nature, mais je déteste la « seconde nature » (68). Il n'y a pas à dire, c'est avec une chaleur séduisante et avec mélancolie que tu sais décrire l'heureuse période où l'on fait encore des découvertes et peindre, avec angoisse et épouvante, la période où c'est fini; c'est d'une manière ridicule et rebutante que tu sais détailler une monotonie conjugale dont la nature même n'a pas l'égale; « car, comme Leibnitz (69) l'a déjà montré, dans la nature il n'y a rien d'absolument uniforme, une telle monotonie n'est réservée qu'aux créatures raisonnables, comme produit, ou bien de leur somnolence, ou bien de leur pédantisme ». Je n'ai pas du tout l'intention vis-à-vis de toi de nier que ce ne soit une belle période, une période éternellement inoubliable — (remarque bien en quel sens je peux m'exprimer ainsi) — que celle où l'individu, soumis à sa passion, est surpris par tout cela et est rendu bienheureux par ce qui sans doute a été découvert depuis longtemps déjà, dont il a sans doute entendu parler, qu'il a pu connaître par la lecture, mais qu'il ne s'assimile qu'à présent, avec tout l'enthousiasme de la surprise et avec toute la profondeur du sentiment intime; c'est une belle période que celle qui commence avec le premier soupçon de l'amour naissant, la première apparition, la première disparition de la bien-aimée, le premier accord de sa voix, le premier regard, la première poignée de main, le premier baiser — et qui va jusqu'à la première assurance complète de la possession; c'est une belle période, celle de la première inquiétude, du premier désir, de la première douleur causée par l'absence de la bien-aimée, de la première joie causée par sa venue inattendue — mais tout cela ne signifie point que ce qui suivra ne soit aussi beau. Toi, qui t'imagines posséder une mentalité tellement chevaleresque — examine toi-même. Lorsque tu dis que le premier baiser est le plus beau, le plus doux, tu offenses la bien-aimée; car alors, c'est donc le temps et sa détermination qui donnent au baiser une valeur absolue.

Mais afin de ne pas nuire à la cause que je plaide il faut que d'abord j'élucide quelques points avec toi. Car, à moins que tu ne veuilles procéder tout à fait arbitrairement, il faut que tu attaques le premier amour de la même façon que tu attaques le mariage. Si le premier amour, en effet, doit exister dans la

vie, il doit être exposé aux mêmes fatalités que l'amour conjugal et il sera loin de posséder, dans l'éthique et le religieux, les mêmes moyens de résistance. Logiquement tu dois donc t'arrêter au premier amour en tant que moment. Mais pour que celui-ci ait sa vraie signification, il doit avoir l'éternité naïve en lui. Alors, une fois appris que c'est une illusion, tout serait bien perdu pour toi, à moins que tu ne t'efforces d'entrer encore une fois dans la même illusion, ce qui est un illogisme. Ou ta perspicacité se serait-elle si bien concertée avec ton désir, que tu en sois capable d'oublier complètement ce que tu dois à d'autres? Serais-tu d'avis que, même s'il n'était jamais possible de répéter la première expérience, il y aurait tout de même une échappatoire acceptable? On se rajeunirait en étant témoin de l'illusion chez d'autres, on jouirait de l'éternité et de la nouveauté inhérente à la spontanéité éprouvée par l'individu dont la ceinture virginale de l'illusion n'a pas encore été dénouée. Ces choses-là trahissent autant de désespérance que de perversité et, puisqu'il y a désespérance, il ne sera évidemment pas possible d'y trouver des renseignements sur la vie.

La première chose contre laquelle je protesterai à présent est le droit que tu t'appropries de donner le nom « d'habitude » à ce retour que connaît toute vie, et par conséquent l'amour aussi. Habitude ne s'applique, à vrai dire, qu'au mal; on désigne par ce mot, ou bien le fait de persévérer dans quelque chose qui au fond est mauvais, ou bien la répétition d'un acte au fond innocent, mais accompli avec une telle opiniâtreté qu'en raison de cela cette répétition devient quelque chose de mauvais. Habitude désigne par conséquent toujours quelque chose qui n'est pas libre. Mais de même qu'on ne peut pas faire le bien sans liberté, on ne peut pas non plus rester dans le bien sans liberté, et c'est pourquoi on ne peut jamais parler d'habitude là où il s'agit du bien.

Ensuite je dois aussi protester lorsqu'en caractérisant la monotonie de la vie conjugale tu dis qu'on ne trouve rien de pareil dans la nature. Car c'est très vrai, mais ce qui est monotone peut justement être l'expression de quelque chose qui est beau et, à ce titre, l'homme peut être fier de l'avoir inventé; dans la musique par exemple la mesure monotone peut justement produire un effet de beauté et de grandeur.

Enfin je dirai que si une telle monotonie était inévitable en ce qui concerne la vie conjugale, tu devrais, si tu es sincère, comprendre que la tâche est de la vaincre, c'est-à-dire de conserver l'amour malgré elle et de ne pas désespérer; car ceci ne peut jamais être une tâche, il s'agit d'une facilité à laquelle — je te l'accorde volontiers — seulement ont recours ceux qui s'aperçoivent de la tâche.

Mais examinons à présent d'un peu plus près ce qu'il en est de cette monotonie décriée. Ton erreur — et ton malheur — est de penser trop abstraitement, en toute chose, et donc aussi en ce qui concerne l'amour. Une petite somme des éléments de l'amour occupe ta pensée, tu dirais peut-être toi-même les catégories de l'amour. A cet égard je t'accorde volontiers une intégrité extraordinairement catégorique. Dans ta pensée, tout homme est concret dans un instant, et c'est ce qui constitue la

poésie. Mais si en même temps tu penses à la longue durée du mariage, tu trouves une discordance inquiétante. Cela vient de ce que tu ne penses pas historiquement. Si un esprit systématique voulait embrasser dans sa pensée la catégorie de la corrélation et la déployer à fond et avec habileté logique, tout en se disant: Bon Dieu, quelle éternité le monde met à en finir avec ses corrélations éternelles, tu ne nierais sûrement pas qu'on aurait le droit de se moquer de lui. Voilà la signification du temps, et le lot de l'humanité et des individus est de vivre dans le temps. Si par conséquent tu n'as pas d'autre chose à dire que de te plaindre de cela, tu ferais mieux de chercher un autre auditoire. Cette réponse me semble épuiser la matière, mais pour que tu n'aies pas l'occasion de dire: « Au fond, tu es de mon opinion, mais tu trouves que le mieux pour toi est d'accepter ce qui ne peut pas être modifié », je m'efforcerai de montrer que non seulement le mieux qu'on puisse faire est de l'accepter, tant il est vrai que c'est un devoir; mais aussi que le fait de l'accepter est en vérité le mieux.

Mais commençons là où il y a, selon les apparences, un point de contact. Tu n'a pas peur de la période qui précède le point culminant, au contraire, tu l'aimes et tu cherches même souvent, à l'aide d'une multiplicité de réflexions, à prolonger les instants de reproduction au delà de leur durée initiale; si à cet égard quelqu'un voulait te réduire la vie en tant que catégorie, tu en serais hautement irrité. D'ailleurs, dans cette période précédant le point culminant, ce n'est pas seulement les grands combats décisifs qui t'intéressent, mais toute petite bagatelle, et tu sais alors parler d'assez belle façon du secret qui fut caché aux sages, — que la moindre chose est la plus grande. Mais le point culminant atteint, oui, alors tout a changé, alors tout se réduit à une abréviation pauvre et peu récréative. Ceci trouve sa base dans ta nature qui n'est orientée que vers les conquêtes, et qui ne peut rien posséder. Si, tout à fait arbitrairement et exclusivement, tu ne veux pas admettre qu'enfin tu es ainsi, alors tu es vraiment obligé pour un instant de faire la trêve, d'ouvrir les rangs pour me permettre d'examiner si c'est vrai et, dans ce cas, de juger de la vérité qui s'y cache. Si tu ne le veux pas, alors moi, sans me soucier de toi, je m'imaginerai une personnalité exactement semblable à la tienne et j'opérerai tout tranquillement ma vivisection. Pourtant j'espère que tu auras assez de courage pour te soumettre personnellement à l'opération, assez de courage pour te laisser réellement exécuter, et non seulement *in effigie*.

En insistant sur le fait qu'en réalité tu es ainsi, tu reconnais bien que d'autres puissent être différents, et c'est tout ce que pour le moment j'ose affirmer, car il se pourrait évidemment que, toi, tu sois l'être normal, bien que l'anxiété avec laquelle tu maintiens qu'enfin tu es bien tel que tu es ne semble pas inviter à le penser. Mais de quelle façon conçois-tu les autres? Lorsque tu vois un couple d'époux qui, selon toi, traînent leur vie dans l'ennui le plus horrible, « dans la répétition la plus fade des institutions et des sacrements saints de l'amour », alors, oui alors un incendie fait rage en toi, une flamme qui voudrait les consumer. Et ce n'est pas quelque chose d'arbitraire chez

toi, car tu as bien raison, tu es bien fondé à laisser les foudres de l'ironie les frapper et le tonnerre de ta colère les effrayer. Car tu ne les annihiles pas parce que tu as envie de le faire, mais parce qu'ils l'ont mérité. Tu les juges; mais les « juger », est-ce que cela signifie autre chose que de réclamer d'eux quelque chose? Et si tu ne peux pas le réclamer — car c'est bien une contradiction de réclamer ce qui est impossible — alors c'est bien une contradiction de les juger. N'est-ce pas vrai? Tu as fait une gaffe, tu as fait soupçonner l'existence d'une loi que tu ne veux pas reconnaître comme tienne et que cependant tu as fait valoir contre les autres. Cependant, tu n'es pas dépourvu de présence d'esprit et tu dis: « Je ne les blâme pas, je ne leur reproche rien, je ne les juge pas; je les plains. » Mais supposons que les gens en question ne le trouvent pas du tout ennuyeux. Un sourire suffisant passe vite sur tes lèvres, une heureuse idée t'a surpris toi-même et doit bien aussi pouvoir surprendre celui avec lequel tu parles: « Comme je l'ai dit, je les plains; car, ou bien ils ressentent tout le poids de l'ennui, et alors je les plains, ou bien ils ne le ressentent pas, et alors je les plains aussi, car alors ils se trouvent dans une illusion très regrettable. » C'est sans doute ainsi que tu me répondrais, et si d'autres étaient présents, ta ferme attitude ne porterait pas à faux. Cependant, aujourd'hui il n'y a personne qui nous écoute, et je peux donc continuer mon examen. Ainsi, tu les plains dans les deux cas. Il n'y a alors qu'un troisième cas possible, à savoir qu'on sait qu'il en est ainsi dans le mariage et qu'heureusement on n'y est pas entré. Mais cet état de choses est évidemment aussi regrettable pour celui qui a senti l'amour et qui à présent comprend qu'il ne se laisse pas réaliser. Et enfin, l'état de celui qui, à l'aide de l'expédient égoïste décrit dans ce qui précède, a su se sauver au mieux de ce naufrage est bien regrettable aussi, car, n'est-ce pas, il s'est fait brigand et trouble-paix. Il semble donc que, de même qu'un mariage est devenu l'expression générale d'une fin heureuse de certaines choses, ainsi la fin propre du mariage n'est que peu heureuse. Nous arrivons donc à un regret général comme vrai résultat de tout cet examen; mais un tel résultat est un illogisme, ce serait la même chose que si quelqu'un disait que le résultat du développement de la vie est qu'on revient en arrière. En général tu n'as pas peur de te mettre de la partie, et peut-être diras-tu: « Oui, bien vrai, cela arrive parfois; si alors que le sol est glissant le vent est contraire, le résultat d'une marche en avant peut souvent devenir une marche en arrière. »

Toutefois, je reviens à l'examen de toute ta capacité intellectuelle. Tu dis que tu as une nature de conquérant, qui ne peut pas posséder. Je suppose qu'en disant cela tu ne penses rien dire qui te diminue, au contraire, tu te sens plutôt plus grand que d'autres. Regardons cela de plus près. Est-ce qu'il faut plus de force pour monter sur une colline que pour en descendre? La colline ayant la même côte, il faut évidemment plus de force pour descendre. Presque tout homme a une disposition innée pour monter une colline, tandis que la plupart des hommes ont une certaine peur pour la descendre. Et c'est ainsi

que je crois aussi qu'il y a beaucoup plus de natures de conquérants que de natures possédantes, et lorsque tu sens ta supériorité sur une foule d'époux et sur « leur stupide satisfaction bestiale », il se peut bien que dans une certaine mesure ce soit vrai, mais tu n'as non plus rien à apprendre de ceux qui sont tes inférieurs. L'art véritable prend en général le chemin opposé à celui de la nature sans par cela la détruire, et c'est également ainsi que l'art véritable se signale par son aptitude à posséder, non pas à conquérir; car la possession est une conquête à reculons. Tu vois par ces quelques expressions déjà dans quelle mesure l'art et la nature s'opposent l'une à l'autre. Car celui qui possède a une chose conquise, oui, si on veut le marquer fortement, on peut dire que ce n'est que celui qui possède qui conquiert. Enfin, tu penses sans doute aussi posséder quelque chose; car tu connais bien l'instant de la possession, mais ce n'est pas une possession; car, dans le sens profond, il ne s'y trouve aucune appropriation. Si par exemple je m'imagine un conquérant qui soumet des royaumes et des pays, il posséderait bien aussi ces provinces soumises, il aurait de grandes possessions, et cependant, on appellerait un tel prince du nom de conquérant, non pas de celui de possesseur. Ce n'est que s'il dirigeait avec sagesse ces pays pour leur propre bien, qu'il les posséderait. Cela arrive rarement quand il s'agit d'une nature conquérante; en général il lui manque l'humilité, le sentiment religieux, la véritable humanité qui sont nécessaires pour posséder. Tu vois donc que c'était pour cette raison qu'en exposant les rapports entre le mariage et le premier amour j'ai justement fait ressortir l'élément religieux, parce que celui-ci détrônera le conquérant et fera apparaître le possesseur; c'est pourquoi je l'ai vanté, parce que la fondation du mariage avait justement pour but la chose suprême, la possession éternelle. Ici je peux te rappeler un mot que tu prodigues assez souvent: « Ce n'est pas la chose originelle qui est grande, mais la chose acquise »; car l'élément conquérant d'un homme et le fait qu'il fait des conquêtes, c'est en cela que consiste ce qui est réellement originel, mais le fait de posséder et de vouloir posséder, c'est en cela que consiste ce qui a été acquis. La fierté est nécessaire pour conquérir, l'humilité pour posséder; la violence est nécessaire pour conquérir, la patience pour posséder; l'avidité — pour conquérir, le consentement de peu — pour posséder; manger et boire sont nécessaires pour conquérir, prier et jeûner pour posséder. Mais tous les prédicats dont je me sers ici, et je pense avoir raison, pour caractériser la nature conquérante, se laissent appliquer et conviennent à l'homme naturel; mais l'homme naturel n'est pas le suprême. Car une possession n'est pas une « Schein » *, spirituellement morte et inopérante, bien que juridiquement forte, mais une acquisition continue. Là tu vois à nouveau que la nature possédante possède en elle la nature conquérante; car elle conquiert de la même façon qu'un agriculteur, qui ne se met pas à la tête de ses valets

* *Schein,* en allemand dans le texte: une apparence.

de ferme pour expulser son voisin, mais qui conquiert en creusant la terre. La vraie grandeur ne se trouve donc pas dans la conquête, mais dans la possession. Si à ce sujet tu disais: « Je ne veux pas décider en quoi consiste la suprême grandeur, mais j'avoue bien volontiers qu'il s'agit là des deux grandes formations d'hommes; chacun doit décider en soi-même à laquelle des deux il appartient et se garder de ne pas se laisser remanier par un apôtre quelconque de prosélytisme », alors je sens bien qu'avec cette dernière expression c'est sur moi que tu as doucement l'œil. Je répondrai cependant que l'une n'est pas seulement plus grande que l'autre, mais que l'une est logique, et non l'autre. L'une a aussi bien prémisse que conclusion, l'autre n'est que prémisse, et au lieu d'une conclusion on n'y trouve qu'un tiret inquiétant dont je t'expliquerai une autre fois la signification, si tu ne la connais pas déjà.

Si à présent tu continues à dire qu'enfin tu as une nature conquérante, cela m'est parfaitement égal; car tu dois pourtant convenir avec moi qu'il est plus grand de posséder que de conquérir. Lorsqu'on conquiert on s'oublie toujours soi-même, non pas par vain passe-temps, mais avec tout le sérieux possible. Lorsqu'on monte sur la colline, on n'a en vue que l'autre chose, lorsqu'on descend il faut qu'on veille sur soi-même, sur le juste rapport entre le point de support et le centre de gravité.

Toutefois, j'irai plus loin. Peut-être concéderas-tu qu'il est plus difficile de posséder que de conquérir, qu'il est plus grand de posséder que de conquérir, « si seulement il m'était permis de conquérir, alors je ne distribuerais pas mes politesses avec parcimonie, mais, au contraire, j'en serais très généreux envers ceux qui ont la patience de posséder, surtout si je les trouvais disposés à travailler la main dans la main avec moi, dans l'intention de posséder mes conquêtes. C'est plus grand, soit, mais ce n'est pas plus beau; c'est plus éthique — mes respects à l'éthique — mais c'est aussi moins esthétique ». Essayons de nous faire mieux comprendre à cet égard. Chez beaucoup de gens il règne sans doute un malentendu qui confond ce qui est esthétiquement beau avec ce qui se laisse produire d'une manière esthétiquement belle. Ceci s'explique facilement par ce que la plupart des gens essaient par la lecture, ou par la contemplation d'œuvres d'art, etc., de trouver la satisfaction esthétique dont l'âme a besoin, tandis qu'il y a relativement peu de gens qui eux-mêmes voient l'esthétique comme elle se présente dans l'existence, qui eux-mêmes regardent l'existence à la lumière esthétique et qui ne prennent plaisir qu'à la reproduction poétique. Mais une concentration dans l'instant est toujours nécessaire pour une représentation esthétique et plus riche est cette concentration, plus grand est l'effet esthétique. Et c'est seulement grâce à cela que l'instant heureux, l'instant indescriptible et infiniment nourri, bref l'instant, trouve sa validité. Ou bien c'est l'instant prédestiné qui fait frémir la conscience en évoquant l'idée de la nature divine de l'existence, ou bien l'instant présume une histoire. Dans le premier cas il émeut par la surprise, dans le second cas il y a bien une histoire, mais la représentation artistique ne peut pas s'y attarder; elle ne peut au plus que la laisser

entrevoir et se hâter vers l'instant. Plus la représentation peut y introduire, plus elle devient artistique. Un philosophe a dit que la nature cherche le chemin le plus court; on pourrait dire qu'elle n'avance pas du tout, que d'un seul coup elle est présente; si je veux me perdre dans la contemplation du ciel voûté, je n'ai pas besoin d'attendre que les innombrables corps célestes se soient formés, car ils s'y trouvent tous du premier coup. Le chemin de l'histoire est, comme celui de la justice, très long et très pénible. L'art et la poésie interviennent à présent et raccourcissent le chemin pour nous et nous réjouissent dans l'instant de l'achèvement, elles concentrent ce qui est extensif dans ce qui est intensif. Mais plus ce qui doit paraître est important, plus lente est la marche de l'histoire, mais plus importante aussi est la marche elle-même, et plus on apercevra que ce qui est le but est en même temps le chemin. Il y a deux espèces d'histoire en ce qui concerne la vie individuelle, l'histoire extérieure et l'histoire intérieure. Il s'agit là de deux espèces de courants dont le mouvement est en sens contraire. La première de son côté a deux aspects en elle. L'individu ne possède pas ce à quoi il aspire et l'histoire est la lutte dans laquelle il l'acquiert. Ou bien l'individu le détient mais n'en peut cependant pas entrer en possession parce qu'il y a toujours quelque chose d'extérieur qui veut l'en empêcher. L'histoire alors est la lutte dans laquelle il vainc ces obstacles. L'autre espèce d'histoire commence avec la possession et l'histoire est le développement à l'aide duquel il acquiert la possession. Comme dans le premier cas l'histoire est extérieure et que ce à quoi on aspire se trouve dehors, l'histoire n'a pas de vraie réalité, et la représentation poétique et artistique agit tout à fait correctement en la raccourcissant et en se hâtant vers l'instant intensif. Afin de persévérer avec ce dont nous devons nous occuper en premier lieu, imaginons-nous un amour romantique. Imagine-toi donc un chevalier qui a abattu 5 sangliers et 4 nains, libéré 3 princes ensorcelés, frères de la princesse qu'il adore. Cela a son entière réalité dans la mentalité romantique. Pour l'artiste et le poète, cependant, peu importe qu'il y en ait 4 ou 5. L'artiste se restreint en général plus que le poète; mais pour celui-ci il n'y a aucun intérêt à raconter en détail comment eut lieu l'abatage de chaque sanglier. Il se hâte vers l'instant. Il réduit peut-être le nombre, concentre les difficultés et les dangers dans l'intensité poétique et se hâte vers l'instant de la possession. Toute la succession historique a pour lui moins d'importance. Mais là où il est question d'histoire intérieure, là chaque petit instant a une importance extrême. Ce n'est que l'histoire intérieure qui est la vraie histoire, mais la vraie histoire lutte avec ce qui est le principe de vie dans l'histoire — avec le temps; lorsqu'on lutte avec le temps, le temporel et chaque petit instant ont, justement grâce à cela, leur grande réalité. Partout où la fleuraison intérieure de l'individualité n'a pas commencé, partout où l'individualité est encore fermée, il sera question d'histoire extérieure. Par contre, aussitôt que celle-ci éclôt, pour ainsi dire, l'histoire intérieure commence. Réfléchis à

présent sur ce qui fut notre point de départ, la différence entre la nature conquérante et la nature possédante. La première se trouve toujours en dehors d'elle-même, la seconde au dedans d'elle-même, c'est pourquoi la première aura une histoire extérieure, la seconde une histoire intérieure. Mais, puisque l'histoire extérieure se laisse toujours concentrer sans dommage, il est naturel que l'art et la poésie portent surtout leur choix sur elle et que, par conséquent, ils choisissent aussi pour la représentation l'individualité non encore ouverte et tout ce qui lui appartient. On dit bien que l'amour fait éclore l'individualité, mais non pas lorsque l'amour est compris comme il l'est dans le romantisme; là il n'est mené qu'au point où l'individualité doit s'ouvrir, et c'est là qu'on finit, au point où elle est en train de s'ouvrir mais où elle en sera interrompue. De même que l'histoire extérieure et l'individualité fermée seront surtout les objets de la représentation artistique et poétique, de même tout ce qui constitue le contenu d'une telle individualité en sera aussi l'objet. Mais ceci est au fond tout ce qui appartient à l'homme naturel. Quelques exemples. La fierté se laisse excellemment représenter; car l'essentiel dans la fierté n'est pas une succession dans l'instant, mais l'intensité dans l'instant. L'humilité se laisse difficilement représenter, justement parce qu'elle est une succession, et tandis que l'observateur n'a pas besoin de voir plus que la fierté dans son état culminant, il demande au fond dans le second cas ce que ni la poésie ni l'art ne peuvent donner, c'est-à-dire de la voir dans son devenir continu, car il appartient essentiellement à l'humilité de continuer à devenir; et si on la lui montre dans son instant idéal, il manque quelque chose, car l'observateur sent que sa vraie idéalité consiste, non pas dans le fait qu'elle est idéale dans l'instant, mais dans le fait qu'elle est continue. L'amour romantique se laisse excellemment bien représenter dans l'instant, mais non pas l'amour conjugal; car un époux idéalisé n'est pas quelqu'un qui l'est une fois dans la vie, mais quelqu'un qui l'est tous les jours. Lorsque je désire représenter un héros qui conquiert des royaumes et des pays, cela se laisse excellemment bien faire dans l'instant, mais un croisé, qui chaque jour lève sa croix, ne se laisse jamais représenter, ni en poésie ni par l'art, parce que l'essentiel est qu'il le fait tous les jours. Un héros qui périt se laisse excellemment bien concentrer dans l'instant, mais le fait de mourir tous les jours ne s'y prête pas, parce que l'essentiel est que cela a lieu tous les jours. Le courage se laisse excellemment bien concentrer dans l'instant, mais non pas la patience, justement parce que la patience lutte contre le temps. Tu diras que l'art pourtant a représenté le Christ comme symbole de la patience, comme portant les péchés du monde entier, que des poésies religieuses ont concentré toute l'amertume de la vie en une seule coupe et laissé un individu la vider en un seul instant. C'est vrai; mais c'est parce qu'on l'a presque concentré dans l'espace. Celui, au contraire, qui est un peu renseigné sur la patience, sait très bien que sa vraie antithèse n'est pas l'intensité de la souffrance (car cela s'approche plutôt du courage), mais le temps, et, au fond, est identique avec la longanimité; mais la longani-

mité ne se laisse pas représenter par l'art, car l'essentiel en elle est incommensurable avec l'art; elle ne se prête non plus à la poésie, car elle exige la longue durée du temps.

Ce que j'aurai encore à exposer ici, tu peux le considérer comme la modeste offrande d'un pauvre époux sur l'autel de l'esthétique, et même si toi et tous les pasteurs de l'esthétique le dédaignaient, je saurais bien me consoler, et ceci d'autant plus que ce que j'apporte n'est pas un pain de proposition (70) que seuls les pasteurs peuvent manger, mais un pain cuit à la maison qui comme les plats ordinaires est simple et non assaisonné, mais sain et nourrissant.

Lorsqu'on suit le développement du beau esthétique d'une manière aussi dialectique qu'historique, on trouve que la direction de ce mouvement va de la détermination de l'espace à celle du temps, et que le perfectionnement de l'art dépend de la possibilité successive de se détacher de plus en plus de l'espace pour s'approcher du temps. C'est là que se trouve le passage de la sculpture à la peinture, comme Schelling (71) l'a déjà indiqué. La musique a comme élément le temps, mais elle ne gagne en lui aucune existence, son importance consiste en sa disparition continuelle dans le temps, elle résonne dans le temps, mais elle s'estompe aussi et n'a aucune existence. La poésie, enfin, est le plus parfait de tous les arts et, par conséquent, celui aussi qui sait le mieux faire valoir l'importance du temps. Elle n'a pas besoin, comme la peinture, de se limiter à l'instant et elle ne disparaît pas non plus sans laisser de traces, comme la musique le fait. Malgré cela, elle aussi, comme nous l'avons vu, est forcée de se concentrer dans l'instant. C'est pourquoi elle a ses limites et, comme nous l'avons montré plus haut, elle ne peut pas représenter ce dont la vérité justement est la succession temporelle. Néanmoins, le fait de faire valoir le temps ne diminue en rien l'esthétique, plus on le fait valoir, plus l'idéal esthétique au contraire devient riche et nourri. Mais l'esthétique, par conséquent, qui devient incommensurable même pour la poésie, comment se laisse-t-elle représenter? Réponse: en se faisant une vie. Par cela elle ressemblera à la musique qui n'existe que parce qu'elle est continuellement répétée, qui n'existe qu'à l'instant de l'exécution. C'est pourquoi, dans ce qui précède, j'ai indiqué qu'il est funeste de confondre l'esthétique avec ce qui se laisse esthétiquement reproduire par la poésie. Car tout ce dont je parle ici se laisse certainement esthétiquement représenter, mais non pas en reproduction poétique, mais parce qu'on le vit et qu'on le réalise dans la vie de la réalité. C'est ainsi que l'esthétique se hausse elle-même et se réconcilie avec la vie; car, comme en un sens la poésie et l'art sont une conciliation avec la vie, en un autre sens ils sont en inimitié avec la vie, parce qu'ils ne concilient qu'un côté de l'âme. Je touche ici à ce qu'il y a de plus élevé dans l'esthétique. Et en vérité, celui qui a assez d'humilité et de courage pour se laisser ici esthétiquement transfigurer, celui qui a le sentiment d'être un personnage dans le drame que la Divinité compose, où le poète et le souffleur ne sont pas des personnes différentes, où l'individu, comme un acteur

habile, est entré dans l'esprit de son caractère et de sa réplique, et n'est pas dérangé par le souffleur mais sent que ce qui lui est soufflé est si bien ce qu'il veut dire lui-même qu'il ne sait plus si c'est lui qui dicte au souffleur ou l'inverse, celui qui, au sens le plus profond, a le sentiment d'être à la fois le poète et la poésie, qui au moment où il se sent poète est en possession du pathos originel de la réplique et qui, au moment où il se sent l'objet de la poésie, possède l'oreille érotique qui perçoit chaque bruit — celui-là, dis-je, et lui seul a réalisé ce qu'il y a de plus élevé dans l'esthétique. Mais cette histoire, qui se montre incommensurable même pour la poésie, c'est l'histoire intérieure. Elle possède l'idée en elle-même, et c'est justement pour cela qu'elle est esthétique. Elle commence par conséquent, comme je l'ai dit, avec la possession, et son progrès est l'acquisition de cette possession. Elle est une éternité dans laquelle le temporel, comme élément idéal, n'a pas disparu, mais dans laquelle il est toujours présent comme élément réel. Lorsque ainsi la patience s'acquiert elle-même en patience, alors c'est de l'histoire intérieure.

Regardons à présent le rapport entre l'amour romantique et l'amour conjugal; car le rapport entre la nature conquérante et la nature possédante ne pourra pas présenter de difficultés. L'amour romantique reste toujours abstrait en lui-même et, tandis qu'il ne peut jamais avoir une histoire intérieure, la mort le guette déjà parce que son éternité est illusoire. L'amour conjugal commence avec le commencement et aura une histoire intérieure. Il est fidèle et l'amour romantique l'est aussi. Mais voici la différence. L'amour romantique et fidèle attend par exemple pendant 15 ans et alors arrive le moment qui le récompense. La poésie voit clair en se disant que les 15 ans se laissent excellemment bien concentrer et elle se hâte vers l'instant. Un époux est fidèle pendant 15 ans et, pourtant, pendant ces 15 ans, il a joui de la possession et il a donc, pendant cette longue succession, toujours acquis la fidélité qu'il possédait, puisque l'amour conjugal a bien en soi le premier amour, et, par conséquent, sa fidélité. Mais cet époux idéal ne se laisse pas représenter; car l'essentiel est le temps dans son extension. Au bout des 15 ans, il n'a apparemment pas avancé d'un pas depuis le commencement et, pourtant, il a à un haut degré vécu esthétiquement. Sa possession ne lui a pas été un bien mort, mais il l'a sans cesse acquise. Il ne s'est pas battu avec des lions et des ogres, mais avec l'ennemi le plus dangereux: le temps. Alors l'éternité ne tarde pas à venir comme pour le chevalier; car il a eu l'éternité dans le temps et l'a conservée dans le temps. Par conséquent, ce n'est que lui qui a vaincu le temps; car on peut dire du chevalier qu'il a tué le temps de la même façon qu'on désire toujours tuer le temps lorsqu'il n'a aucune réalité pour vous; mais cela n'est jamais la vraie victoire. L'époux, en vrai vainqueur, n'a pas tué le temps, mais l'a sauvé et l'a conservé dans l'éternité. L'époux qui fait cela vit poétiquement au sens véritable, il résoud la grande énigme de vivre dans l'éternité, tout en entendant l'horloge d'appartement sonner, mais de manière que la sonnerie ne raccourcit

pas son éternité mais la prolonge, contradiction qui est aussi profonde, mais beaucoup plus exquise que celle que vise la situation bien connue, datant du Moyen Age, qui raconte qu'un malheureux reprenant conscience aux enfers et criant : quelle heure est-il? reçut cette réponse du Diable : une éternité. Si de telles choses ne se laissent pas représenter par l'art, console-toi comme moi, puisqu'on ne doit pas lire, ni entendre parler de ce qui est le plus haut et le plus beau dans la vie, ni le regarder, mais, si on le veut, le vivre. Par conséquent, lorsque je concède volontiers que l'amour romantique se prête beaucoup mieux que l'amour conjugal à la représentation artistique, il ne faut nullement en conclure que ce dernier amour soit moins esthétique que le premier, au contraire, il l'est davantage. On trouve dans un récit des plus géniaux (72) de l'école romantique un personnage qui n'a pas envie de faire de la poésie comme les autres avec lesquels il vit parce que cela lui fait perdre du temps et le prive de la vraie jouissance; par contre il veut vivre. Enfin, s'il avait eu une idée plus juste de ce que vivre signifie, il aurait été un homme pour moi.

L'amour conjugal trouve donc son ennemi dans le temps, sa victoire dans le temps, son éternité dans le temps, de sorte qu'il aurait toujours sa tâche à accomplir, même si j'imaginais l'absence de tout ce qu'on appelle les tribulations extérieures et intérieures. Il les possède en général aussi, mais si on veut bien les comprendre, il faut être attentif à deux choses: elles sont toujours des déterminations vers le dedans et elles ont toujours en elles la détermination du temps. A cause de cela également il est facile de comprendre que cet amour ne se laisse pas représenter. Il se retire toujours vers le dedans et, dans le bon sens, il est attiré dans le temps; mais ce qui doit être représenté par la reproduction doit être attiré au dehors, et son temps doit se laisser réduire. Tu t'en convaincras davantage en méditant sur les prédicats qu'il faut appliquer à l'amour conjugal. Il est fidèle, stable, humble, patient, longanime, indulgent, sincère, sobre, éveillé, assidu, docile, heureux. Toutes ces vertus ont la qualité d'être des déterminations vers le dedans dans l'individu. L'individu ne lutte pas avec des ennemis extérieurs, mais livre combat contre lui-même, contre l'amour qu'il se porte. Et elles ont la détermination du temps; car leur vérité ne consiste pas dans le fait d'exister une bonne fois, mais dans le fait d'exister toujours. Et on n'acquiert rien d'autre grâce à ces vertus, on n'acquiert qu'elles-mêmes. L'amour conjugal est par conséquent à la fois ce que tu as souvent par moquerie appelé terre-à-terre et, dans le sens grec, divin, et il est divin par le fait d'être terre-à-terre. L'amour conjugal ne se présente pas avec des marques extérieures, comme l'oiseau riche (73) qui vient avec bruissement, en allant un train d'enfer, mais il est l'entité inviolable d'un esprit doux et paisible (74).

Toutefois, toi et toutes les natures conquérantes, vous n'avez aucune idée de cette dernière chose. Vous n'êtes jamais en vous-mêmes, mais toujours en dehors de vous-mêmes. Oui, aussi longtemps que chaque nerf vibre en toi, soit que tu rôdes doucement,

soit que tu te présentes et que la musique janissaire en toi domine ta concience, oui alors tu as l'impression de vivre. Mais lorsque la bataille a été gagnée, lorsque le dernier écho du dernier coup de feu s'est éteint, lorsque les pensées alertes, comme des officiers d'ordonnance, se hâtent pour rentrer au quartier général pour y annoncer que la victoire est à toi — oui, alors tu ne sais plus rien, alors tu ne sais pas commencer; car ce n'est qu'à ce moment-là que tu te trouves devant le vrai commencement.

Par conséquent, ce que tu as en horreur sous le nom d'habitude, en tant qu'inévitable pour le mariage, ce n'est que ce qui est historique en lui et qui à tes yeux faussés prend un aspect si effrayant.

Mais qu'est-ce que d'ordinaire tu considères comme étant non seulement annihilé mais, pire encore, profané par cette habitude qui est inséparable de la vie conjugale? Tu penses alors généralement aux « signes visibles et sacrés de l'érotisme qui, comme tous signes visibles, n'ont pas au fond d'importance, mais dont l'importance est conditionnée par l'énergie, la maîtrise et la virtuosité (qui est aussi le génie naturel) avec lesquelles ils sont mis à exécution. N'est-il pas rebutant de voir la lassitude avec laquelle toutes ces choses sont consommées dans la vie conjugale, avec quel calme apparent et avec quelle indifférence elles ont lieu, presque à heure fixe, à peu près comme chez cette tribu que les Jésuites trouvèrent au Paraguay et qui était si indolente que les Jésuites se jugeaient obligés de faire sonner une cloche à minuit pour rappeler à tous les hommes mariés leurs devoirs conjugaux. C'est ainsi que tout a lieu à *tempo*, après dressage ». Convenons, je te prie, de ne pas nous laisser troubler le moins du monde dans nos méditations par le fait qu'il existe beaucoup de choses ridicules et fausses dans l'existence, mais d'examiner seulement si elles sont nécessaires et, dans ce cas, de chercher le salut chez toi. A cet égard je n'ose guère m'attendre à grand'chose chez toi; car tu te bats toujours pour un passé révolu, comme ce chevalier espagnol (75), mais dans un autre sens. Car, puisque tu te bats pour l'instant contre le temps, tu te bats toujours pour ce qui n'existe plus. Voyons une idée, une expression de ton monde poétique ou du monde réel du premier amour: les amants se voient l'un l'autre. Ce mot voir, tu sais excellemment bien l'espacer et y introduire une réalité infinie, une éternité. Un mari et sa femme qui ont vécu ensemble pendant dix ans et se sont vus journellement, ne peuvent évidemment pas se voir l'un l'autre dans ce sens là; mais est-ce qu'à cause de cela ils ne pourraient pas se regarder affectueusement? A présent je touche à ta vieille hérésie. Tu seras obligé de limiter l'amour à un certain âge et l'amour pour une seule personne à un temps très court, et ensuite de recruter, comme le font toutes les natures conquérantes, et ceci afin de pousser à bout ton expérience; mais, voilà justement la plus profonde profanation de la puissance éternelle de l'amour. C'est bien du désespoir. De quelque façon que tu te tournes et te retournes là-dedans, tu dois bien avouer que la tâche est de conserver l'amour dans le temps. Si cela est impossible, alors l'amour est une impossibilité. Ce qui constitue ton malheur c'est

que tu identifies exclusivement la nature de l'amour avec ces signes visibles. Si ceux-ci doivent être répétés toujours et toujours et, bien entendu, en les soumettant à une réflexion maladive pour savoir s'ils ont toujours la même réalité que lors de cette accession fortuite que ce fut la première fois, alors il ne faut pas s'étonner que tu t'inquiètes et que tu rapportes ces signes et « gesticulations » aux choses dont on n'ose pas dire: *decies repetita placebunt* (76); car si ce qui leur donnait de la valeur était la détermination de la première fois, alors une répétition est bien une impossibilité. Mais le véritable amour est d'un tout autre aloi, il s'achève dans le temps et sera aussi en état de se rajeunir dans ces signes extérieurs, et il a, ce qui pour moi est le principal, une tout autre idée du temps et de l'importance de la répétition.

J'ai expliqué dans ce qui précède que l'amour conjugal possède sa lutte dans le temps, sa victoire dans le temps et sa bénédiction dans le temps. Je considérais alors le temps exclusivement comme une simple progression, dans laquelle ce qui est originel est conservé, mais comme une progression qui s'accroît et dans laquelle ce qui est originel augmente. Toi, qui as un grand don d'observation, tu me donneras sans doute raison lorsque je dis que les hommes se subdivisent en deux grandes classes, ceux qui vivent de préférence dans l'espoir et ceux qui vivent de préférence dans le souvenir. Les deux choses indiquent un rapport fautif avec le temps. L'individu sain vit à la fois dans l'espoir et dans le souvenir, et c'est exclusivement grâce à cela que sa vie trouve la vraie et la riche continuité. Il a donc l'espoir et ne désire donc pas, comme les individus qui vivent exclusivement dans le souvenir, se reporter en arrière dans le temps. Que fait alors le souvenir pour lui? car il doit bien exercer une influence? Il met une croix devant la note de l'instant, et, plus il se reporte en arrière, plus il y aura de répétitions, plus de croix. Lorsque ainsi il connaît un instant érotique dans l'année présente, cet instant-là s'intensifie parce qu'il se souvient d'un même instant dans l'année précédente, etc. Ceci trouve aussi une expression splendide dans la vie conjugale. Je ne connais pas l'âge actuel du monde, mais tu sais aussi bien que moi qu'on a coutume de dire, que d'abord il y avait l'âge d'or, ensuite l'âge d'argent, ensuite l'âge de cuivre et ensuite l'âge de fer. C'est le contraire dans le mariage, là ce sont les noces d'argent qui viennent d'abord et ensuite les noces d'or. Or, n'est-ce pas le souvenir qui est l'essentiel dans de telles noces? Et, néanmoins, la terminologie conjugale les déclare plus belles que les premières noces. Toutefois, il ne faut pas mal comprendre cela, ni te plaire à dire: « Qu'alors le mieux serait de se faire unir par le mariage dès le berceau, afin de pouvoir commencer immédiatement avec les noces d'argent, et avoir l'espoir de devenir le premier inventeur d'un terme neuf dans le dictionnaire de la vie conjugale. » Tu te rends sans doute compte toi-même de ce qu'il y a de faux dans ton trait d'esprit, et je n'y insisterai pas. Mais ce que je veux rappeler, c'est que les individus pourtant ne vivent pas exclusivement dans l'espoir, ils combinent toujours l'espoir et le souvenir dans le temps présent. L'espoir aura donc

le même effet lors des premières noces que le souvenir lors des dernières. L'espoir plane au-dessus d'elles comme un espoir d'éternité qui remplit l'instant. Tu en comprendras la justesse en réfléchissant sur cette idée, que si on ne se mariait que dans l'espoir de noces d'argent et que, par conséquent, on continuât à espérer pendant 25 ans, alors on serait lors de l'arrivée de la 25e année mal venu à fêter les noces d'argent; car on n'aurait pas de quoi se souvenir, puisque tout se serait désagrégé dans le continuel espoir. J'ai souvent réfléchi à la raison pour laquelle, d'après l'usage général de la langue et des cours d'idées, le célibat n'a pas de telles espérances et qui fait qu'au contraire on trouve plutôt ridicule qu'un célibataire arrive à fêter un jubilé. La raison en est probablement qu'en général on a estimé que le célibat ne peut jamais bien comprendre le vrai temps présent, qui est une synthèse d'espoir et de souvenir et, par conséquent, se trouve, ou bien dans l'espoir ou bien dans le souvenir. Mais ceci semble aussi marquer le vrai rapport vis-à-vis du temps dont l'amour conjugal jouit également dans l'opinion générale.

Cependant, il y a autre chose aussi dans la vie conjugale que tu désignes avec le mot habitude: « Son uniformité, son manque total d'événements, sa constance dans une médiocrité qui est la mort, oui, pire que la mort. » Tu sais qu'il y a des gens nerveux qui peuvent être troublés par le moindre bruit, qui ne peuvent penser lorsque quelqu'un marche doucement sur le parquet. As-tu remarqué qu'il y a aussi une autre espèce de nervosité? On trouve des gens qui sont tellement faibles qu'ils ont besoin d'un bruit fort et d'un entourage qui distrait pour pouvoir travailler. Pourquoi? C'est parce qu'ils ne sont maîtres d'eux-mêmes qu'à rebours. Lorsqu'ils sont seuls, leurs pensées se perdent dans le vague; mais lorsqu'il y a du bruit et du vacarme autour d'eux, ils sont forcés d'y opposer leur volonté. Et voilà pourquoi tu crains la paix, le calme et le repos. Tu ne te trouves en toi-même que lorsqu'il y a opposition, mais c'est pourquoi, au fond, tu ne te trouves jamais en toi-même, mais toujours en dehors de toi-même. Car, à l'instant où tu t'assimiles l'opposition, il y a à nouveau un calme que tu n'oses pas affronter; mais toi et l'opposition vous vous trouvez ainsi l'un en face de l'autre, et tu ne te trouves donc pas en toi-même.

A cet égard on peut naturellement faire valoir le même argument que celui qui a déjà été appliqué au temps. Tu es en dehors de toi-même et c'est pourquoi tu ne peux pas te passer de l'autre chose comme opposition; tu penses que seul un esprit inquiet vit et tous les gens d'expérience pensent qu'en vérité ce n'est qu'un esprit paisible qui vit; une mer agitée est pour toi une image de vie, pour moi c'est l'eau calme et profonde. Souvent je me suis assis devant un petit ruisseau. C'est toujours la même chose, la même douce mélodie, la même verdure au fond qui s'incline sous ses ondes, les mêmes animalcules qui s'y meuvent, un petit poisson qui se glisse sous la cachette des fleurs, déploie sa nageoire contre le courant et se cache sous une pierre. Comme c'est uniforme et, cependant, comme c'est varié! La vie domestique conjugale est ainsi, calme,

modeste, fredonnante; peu de changements * et, cependant, elle est semblabe à cette eau courante dont je viens de parler; comme elle, elle a sa mélodie, douce pour celui qui la connaît, douce pour lui, justement parce qu'il la connaît; elle est sans pompe, pourtant, un éclat rayonne parfois sur elle, mais elle ne rompt pas sa marche habituelle, exactement comme lorsque les rayons de la lune tombent sur cette eau-là et montrent l'instrument sur lequel ils jouent leur mélodie. Voilà la vie domestique conjugale. Mais pour qu'elle puisse être vue ainsi et être vécue ainsi, une qualité est requise qu'à présent je te nommerai. C'est une strophe d'Oehlenschlaeger que — je le sais — autrefois, tout au moins, tu as beaucoup aimée. Pour mémoire, je la citerai ici :

Hvor Meget sig i Verden dog forene maa,
For Elskoven ret at trylle frem!
Först : et Par Hjerter, som hinanden vel forstaae,
Saa Ynde, der ledsager dem;
Saa Maanen med sin Straale ned
i Vaaren, gennem Bögens Grene;
Saa at de træffes kan alene —
Saa Kys — og saa Uskyldighed **

Tu t'attaches aussi à glorifier l'amour. Je ne veux donc pas te frustrer d'une chose qui au fond n'est pas ta propriété, car elle appartient bien au poète, mais que tu as acquise; moi aussi je l'ai acquise; partageons cette chose, je te donne toute la strophe, je me réserve le dernier mot: et enfin l'innocence.

Pour terminer, il y a un autre côté de la vie conjugale qui t'a souvent donné l'occasion d'attaques. Tu dis: « L'amour conjugal cache encore tout autre chose en lui; il paraît si doux et beau et tendre, mais, aussitôt la porte fermée derrière les deux époux, en moins de rien, Martin Bâton surgit et alors la consigne est : c'est un devoir; vous pouvez enjoliver ce sceptre tant que vous voudrez, en faire une verge de carnaval, il restera pourtant toujours Martin Bâton. » Je m'occupe de cette objection ici parce qu'elle aussi repose essentiellement sur un malentendu concernant l'historique dans l'amour conjugal. Ton idée est de faire de l'élément constituant de l'amour des puissances ténébreuses ou lunaires. Aussitôt que la lucidité intervient, tout cet enchantement disparaît; mais l'amour conjugal possède cette lucidité. Afin de l'exposer à une lumière crue, tu nous montres, au lieu de la baguette de chef d'orchestre dont les mouvements

---

* *Changements*, en français dans le texte.

** Combien de choses ne doivent s'unir
pour bien produire l'amour par enchantement !
D'abord deux cœurs qui bien s'entendent,
ensuite la grâce les accompagnant;
et la lune qui à travers les branches du hêtre
envoie ses rayons dans le printemps;
ensuite une rencontre entre eux deux tout seuls
— des baisers — et enfin l'innocence.

(Extrait de *Les Dieux du Nord:* « Le chant de Freier à la source ».)

marquent la mesure dans les positions gracieuses du premier amour, le désagréable bâton de caporal du devoir. Accorde-moi d'abord que, aussi longtemps que reste inchangé le premier amour que l'amour conjugal possède en lui comme tu me l'as accordé, aussi longtemps, dis-je, il ne peut être question de la nécessité sévère du devoir. Tu ne crois donc pas à l'éternité du premier amour. Vois-tu, c'est là que nous retrouvons ta vieille hérésie, c'est toi qui, cependant, si souvent te proclames son chevalier, qui à présent n'y crois plus, oui, qui le profanes même. Et c'est donc parce que tu n'y crois pas que tu n'oses pas contracter une liaison qui, lorsque tu n'es plus *volens*, peut te forcer *nolens* à y rester. Il est donc évident que l'amour n'est pas pour toi le bien suprême; car autrement tu serais heureux en sachant qu'il y a une puissance capable de te forcer à y rester. Tu répondras peut-être que ce moyen n'est pas un moyen, mais à cela je remarquerai que cela dépend de la manière de regarder la chose.

Ce sera un des points sur lesquels nous reviendrons toujours, toi apparemment contre ta volonté et sans que tu te rendes compte de la raison, moi en pleine conscience, ce point suivant lequel l'éternité illusoire ou naïve du premier amour ou de l'amour romantique doit d'une façon ou d'une autre s'éliminer elle-même. Enivré dans des rêves, tu crains la métamorphose justement parce que tu cherches à maintenir ladite éternité dans cette immédiateté, que tu essaies de t'imaginer que la vraie liberté consiste à être en dehors de soi-même, et c'est pourquoi cette métamorphose ne se montre pas ainsi, mais comme quelque chose de tout à fait insolite, qui a en elle la mort de la liberté et, à cause de cela, ton horreur pour le devoir. Car, si celui-ci ne se trouve pas en germe dans la liberté, son apparition devient naturellement absolument troublante. Mais le cas de l'amour conjugal ne se présente pas ainsi; grâce à l'éthique et au religieux il possède déjà le devoir en lui, et lorsque celui-ci se montre à eux, il n'est pas un étranger, un intrus impertinent qui, pourtant, a une autorité telle qu'on n'ose pas, en vertu du mystère de l'amour, le mettre à la porte; non, il vient comme un vieux confident, comme un ami, comme un complice que les amants connaissent mutuellement dans le plus profond mystère de leur amour. Et lorsqu'il parle, il n'a rien de neuf à dire, mais quelque chose de bien connu, et lorsqu'il a parlé, les individus s'humilient là-dessous, mais se sentent en même temps élevés et justement à cause de cela, car ils se rendent compte que ce qu'il demande est ce qu'ils désirent eux-mêmes, et cette demande n'est qu'une manière plus majestueuse, plus élevée et plus divine d'exprimer que leur désir se laisse réaliser. Ce ne serait pas assez si d'une manière encourageante il leur disait: cela peut se faire, l'amour peut se laisser conserver; mais en disant: il doit être conservé, il y a là-dedans une autorité qui répond à la spontanéité du désir. L'amour expulse la crainte; mais, si malgré cela l'amour un instant avait crainte pour lui-même, pour son propre salut, alors le devoir est justement la nourriture divine dont l'amour a besoin, car il dit: ne crains rien, tu dois vaincre, et ceci exprimé, non seulement dans un sens futur, car alors ce n'est qu'un espoir, mais d'une

manière impérative, et en cela repose une assurance que rien ne saura ébranler.

Tu regardes donc le devoir comme un ennemi de l'amour; moi, je le regarde comme son ami. Tu seras peut-être content de cette explication et tu me féliciteras avec ton air moqueur d'avoir trouvé un ami aussi intéressant que peu commun. Mais moi, je ne me contenterai pas de cela, je me permettrai de poursuivre la lutte dans ton domaine. Si le devoir, une fois apparu dans la conscience, est l'ennemi de l'amour, alors l'amour doit bien essayer de le vaincre; car tu ne veux pas, n'est-ce pas? que l'amour soit une entité tellement impuissante qu'il ne puisse vaincre toute résistance. Mais d'un autre côté tu penses que lorsque le devoir apparaît, c'en est fini avec l'amour; et tu penses aussi que le devoir, par nécessité, apparaîtra tôt ou tard, non seulement dans l'amour conjugal, mais dans l'amour romantique aussi; et, au fond, tu crains l'amour conjugal parce qu'il possède tant le devoir, que lorsqu'il apparaît tu ne peux plus te sauver. Cependant, tu considères que c'est tout à fait normal dans l'amour romantique, car à l'instant même où on parle du devoir, l'amour est fini et l'arrivée du devoir est le signal qui fait que tu te retires en faisant une profonde révérence, ou, comme tu t'es exprimé autrefois, que tu considères comme ton devoir de te retirer. Ici encore, tu vois comme il en est de tes glorifications de l'amour. Si le devoir est l'ennemi de l'amour et si l'amour ne peut pas vaincre cet ennemi, alors l'amour n'est pas le vrai triomphateur. Il s'ensuit que tu dois abandonner l'amour. Une fois que tu as eu l'idée désespérée que le devoir est l'ennemi de l'amour, ta défaite est certaine et, alors, tu as autant déprécié l'amour et tu l'as autant dépouillé de sa majesté que le devoir, et cependant, ce n'était que ce dernier que tu avais en vue. Vois-tu, c'est encore une fois du désespoir, aussi bien si tu ressens la douleur qui s'y cache, que si tu essaies, dans le désespoir, de l'oublier. Si tu ne réussis pas à voir l'esthétique, l'éthique et le religieux comme les trois grands alliés, si tu ne sais pas conserver la synthèse des différentes manifestations auxquelles tout donne lieu dans ces différentes sphères, alors la vie n'a pas de sens, alors il faut admettre la justesse de ta théorie favorite (77), qu'on peut dire de tout: fais-le ou ne le fais pas, tu le regretteras également.

Enfin, je ne suis pas, comme toi, obligé par la triste nécessité de commencer une campagne, avec une fin toujours malheureuse, contre le devoir. Le devoir n'est pas pour moi un climat, l'amour un autre, mais le devoir me fait de l'amour le vrai climat tempéré, l'amour me fait du devoir le vrai climat tempéré, et cette synthèse est la perfection. Mais pour que la fausseté de ta doctrine puisse se révéler encore plus à toi, je poursuivrai mon exposé un peu plus loin, en te priant de réfléchir aux différentes manières de nous faire sentir que le devoir est un ennemi de l'amour.

Imagine-toi un homme devenu époux sans jamais s'être bien rendu compte de l'éthique qui se trouve dans le mariage. Il aimait avec toute la passion de la jeunesse et à présent, grâce à une cause extérieure, il est subitement saisi par le doute: peut-être celle qu'il aime, mais à laquelle il est également uni

par les liens du devoir, pouvait croire qu'au fond il ne l'aimait que parce que c'était son devoir. Il se trouve donc bien dans un cas pareil à celui que j'ai indiqué plus haut; pour lui aussi le devoir paraît se montrer en opposition avec l'amour; mais il aime et pour lui son amour est en vérité le bien suprême, — ses efforts tendront donc à vaincre cet ennemi. Il veut donc l'aimer, non pas parce que le devoir l'enjoint de le faire, non pas pour suivre la pauvre règle d'un *quantum satis* (78) que le devoir peut fournir, non, il veut l'aimer de toute son âme, de toute sa force, de tout son pouvoir; il veut l'aimer même à l'instant où, si cela était possible, le devoir lui permettrait de ne plus le faire. Tu vois la confusion dans son raisonnement. Qu'est-ce qu'il fait? Il l'aimait de toute son âme; mais c'est justement cela que le devoir enjoint de faire; car ne nous laissons pas troubler par le dire de ceux qui pensent que le devoir, par rapport au mariage, ne signifie qu'un ensemble de rites. Il n'y a qu'un seul devoir, celui d'aimer dans la vérité, dans l'émotion sincère du cœur, et le devoir est aussi protéique que l'amour lui-même et proclame saint et bien tout ce qui vient de l'amour, et lance ses foudres contre tout ce qui ne vient pas de l'amour, si beau et trompeur que ce soit. Tu vois donc qu'il avait, lui aussi, une position fausse; mais justement parce qu'il y avait de la vérité en lui, il fait ni plus ni moins que ce que le devoir lui enjoint de faire, car il ne veut pas seulement faire ce que le devoir lui enjoint de faire. Ce qu'il fait en plus c'est au fond le fait qu'il le fait; car pouvoir faire ce qu'il enjoint de faire, est toujours plus que je peux faire. Le devoir enjoint, il ne peut pas faire plus; le plus que je suis capable de faire, c'est ce qu'il enjoint, et à l'instant où je le fais, je peux, en un certain sens, dire que je fais plus; je fais passer le devoir de l'extérieur à l'intérieur, et par cela je dépasse le devoir. Tu vois donc quelle harmonie infinie, quelle sagesse et quelle logique il y a dans le monde de l'esprit. Lorsqu'on part d'un point précis et qu'on poursuit calmement avec vérité et énergie, on doit toujours ressentir une déception si le reste semble en contradiction avec cela; et lorsqu'on pense bien montrer la dissonance, on montre l'harmonie. L'époux dont nous avons parlé s'en tire à bon compte, et la seule punition dont il doit souffrir est en somme que le devoir le taquine un peu de son peu de confiance. Le devoir résonne toujours dans l'amour. Si tu sépares les deux, comme il le faisait, si tu veux faire de l'un d'eux le tout, alors tu seras toujours dans l'illogisme. C'est comme si dans la syllabe « be » on voulait séparer le b et le e, écarter l'e, mais prétendre que le b est le tout. A l'instant où on le prononce, l'e résonne avec. Voilà le véritable amour, il n'est pas quelque chose d'indicible, de muet et d'abstrait, mais il n'est pas non plus quelque chose d'incertain, de mou et d'impossible à maintenir. C'est un son articulé, une syllabe. Si le devoir est sévère, eh bien *, alors l'amour l'articule, il le réalise et, par cela, il fait plus que le devoir; si l'amour est en

---

* *Eh bien*, en français dans le texte.

train de devenir trop mou pour pouvoir être maintenu, alors le devoir le limite.

A présent, s'il en est ainsi avec ton idée que le devoir est l'ennemi de l'amour, si ce n'est qu'un innocent malentendu, oui, il t'arriverait la même chose qu'à celui dont nous parlons; mais ta conception est sans doute un malentendu et, par surcroît, un malentendu coupable De là vient que tu déprécies non seulement le devoir, mais l'amour aussi, de là vient que le devoir se présente comme un ennemi invincible, et cela vient de ce que le devoir aime justement le véritable amour et hait, pour la vie ou la mort, l'amour faux, oui, et le tue. Lorsque les individus sont dans la vérité, ils ne verront dans le devoir que l'expression éternelle de leur chemin tracé dans l'éternité, et le chemin qu'ils aiment tant prendre n'est pas seulement permis, non, il leur a été imposé; et une providence divine veille sur ce chemin, providence qui leur montre toujours le panorama et place des poteaux indicateurs à tous les endroits dangereux. Celui qui aime en vérité, pourquoi devrait-il ne pas vouloir accepter une autorisation divine parce qu'elle s'exprime de façon divine et, qui dit non seulement « il t'est permis », mais « tu dois »? Dans le devoir tout a été rangé pour les amants, et c'est pourquoi je crois que, si dans la langue le devoir s'exprime dans un sens futur, c'est pour indiquer par cela l'élément historique.

A présent j'ai terminé ce petit exposé. J'espère qu'il t'a impressionné, que tu sens que tout a été renversé, et tu ne peux tout de même pas t'endurcir entièrement contre la logique qui est à la base de ce que j'ai dit. Mais, malgré cela, je pense que si j'avais exprimé tout cela dans une conversation, il t'aurait été difficile de t'abstenir de remarquer ironiquement que c'était un sermon que je faisais. Il me semble pourtant qu'au fond tu ne peux pas accuser mon exposé d'être atteint de ce défaut, ni d'être fait exactement comme peut-être il aurait dû l'être lorsqu'on parle à un pécheur endurci comme toi; et quant à tes discours et à ta sagesse, il me semble que souvent ils font penser à l'*Ecclésiaste,* et on dirait vraiment qu'à l'occasion tu y puises tes textes.

Cependant, c'est toi-même qui me donneras l'occasion de jeter du jour sur la question. Car en général, tu ne méprises pas l'éthique et il faut vraiment d'abord te pousser à un certain point pour que tu la jettes à la mer. Aussi longtemps que tu en es quelque peu capable, tu la gardes toujours à ton côté. « Je ne méprise pas du tout le devoir » — c'est ainsi que tu as l'habitude de commencer tes discours plutôt doucereux, meurtre plutôt raffiné du devoir; « que ce soit loin de moi; mais essayons avant tout d'avoir la conscience nette, devoir est devoir, amour est amour, et un point c'est tout, — et tout d'abord ne faisons pas de mélange. Or, le mariage n'est-il pas le seul monstre de cette espèce, de ce caractère hermaphrodite? Tout autre chose est ou bien devoir, ou bien amour. Je reconnais que c'est le devoir d'un homme de chercher une certaine situation dans la vie, je considère que c'est son devoir d'être fidèle à sa vocation et, de l'autre côté, de subir sa peine bien méritée s'il manque à son devoir. Voici le devoir. Je me charge de quelque

chose de précis, je peux exactement indiquer ce que je promets de faire en me faisant un devoir de le faire; si je ne le fais pas, je trouve une puissance en face de moi qui peut me contraindre à le faire. D'autre part, si je me lie étroitement d'amitié avec un autre, alors c'est l'amour seul qui compte, je ne reconnais aucun devoir; l'amour terminé, l'amitié n'existe plus. Ce n'est réservé qu'au mariage de se constituer sur une telle absurdité. Enfin, qu'est-ce que cela veut bien dire de s'astreindre à aimer? Où est la limite? Quand est-ce que j'ai rempli mon devoir? En quoi consiste mon devoir précis? En cas de doute, à quelle autorité dois-je m'adresser? Et si je ne remplis pas mon devoir, où est alors la puissance qui doit m'astreindre? L'Etat et l'Eglise ont bien fixé une certaine limite, mais même si je ne vais pas à cette extrémité, est-ce que cela m'empêche d'être un mauvais époux? Qui me punira, qui se chargera de la défense de celle qui souffre à cause de cela? » Réponse : toi-même. Toutefois, avant que j'entreprenne d'éclaircir la confusion où tu t'es circonvenu toi-même et où tu m'as circonvenu aussi, je dois faire une remarque. Il y a souvent dans tes propos un certain degré d'équivoque qui t'est essentiel et personnel. L'homme le plus frivole, comme l'homme le plus mélancolique pourrait aussi bien dire ce que tu dis. Et cela, tu le sais très bien toi-même; car il s'agit-là d'un des moyens dont tu te sers pour tromper les gens. Tu dis la même chose à différentes occasions, tu mets l'accent dans le ton sur différents endroits et, voilà, le tout devient autre chose. Si l'on objecte que tu dis autre chose que la première fois, tu réponds avec une grande tranquillité: « n'est-ce pas mot à mot la même chose? ». Cependant, cela suffit! Voyons où nous en sommes avec tes subdivisions. Il existe un adage qui s'est conservé pendant des siècles, avec lequel on a marqué la sage politique des Romains: *divide et impera*. En un sens beaucoup plus profond on peut le dire du développement intellectuel; car sa politique ingénieuse est justement de diviser et de s'assurer la domination grâce à cette division, puisque les puissances qui, alliées, seraient invincibles, quand elles sont séparées et hostiles s'éliminent l'une l'autre, et la raison reste le maître. Tu penses donc que tout le reste de la vie se laisse comprendre sous la détermination du devoir ou sous son contraire, et que personne n'ait eu l'idée d'appliquer une autre mesure; ce n'est que le mariage qui s'est rendu coupable de cet illogisme. Tu présentes comme exemple un devoir de vocation et tu penses y trouver un exemple bien significatif de la notion pure du devoir. Mais c'est faux. Car si un homme ne comprenait sa vocation que comme une somme de déterminations qu'il devrait accomplir à heures et à endroits fixes, alors il dégraderait sa vocation, son devoir et lui-même. Ou penses-tu qu'une telle manière de voir créerait de bons fonctionnaires? Ou y aurait-il alors de la place pour cet enthousiasme avec lequel quelqu'un se voue à sa charge, ou de l'espace pour l'amour avec lequel il l'aime? Quel forum devrait le contrôler? Or, ces choses ne sont-elles pas exigées de lui justement comme des devoirs et l'Etat ne considérerait-il pas comme un stipendiaire tout homme qui, sans cela, se chargerait d'une administration, qu'il vaudrait bien la peine

d'employer et de payer, mais qui pourtant en un autre sens serait un fonctionnaire indigne? Enfin, si l'Etat ne le dit pas expressément, la raison en est que ce qu'il demande est quelque chose d'extérieur, de saisissable et, ceci étant le cas, l'autre chose est présumée. Dans le mariage, par contre, c'est l'intériorité qui est la chose principale, c'est-à-dire ce qu'on ne peut pas montrer du doigt et signaler; mais l'expression de ceci est justement l'amour. C'est pourquoi je ne vois aucune contradiction dans son exigence en tant que devoir; peu importe qu'il n'y ait personne qui puisse contrôler, puisqu'on peut bien se contrôler soi-même. Enfin si tu continues à faire valoir cette prétention, c'est ou bien parce qu'avec son aide tu veux te dérober au devoir, ou bien parce que tu as tellement peur de toi-même que tu serais content d'être réduit en tutelle; mais les deux choses sont bien également fausses et répréhensibles.

A présent, si tu retiens ce que j'ai exposé dans ce qui précède et ma manière de l'exposer, tu comprendras facilement, qu'en retenant le sentiment intime du devoir dans l'amour, je ne le fais pas avec cette angoisse insensée qui parfois domine les gens dont la sagesse prosaïque a d'abord annihilé ce qui est immédiat, et qui sur leurs vieux jours s'adonnent au devoir; des gens qui dans leur aveuglement ne savent pas assez railler ce qui est tout naturel, qui ne savent pas assez stupidement glorifier le devoir, comme si, de cette façon, il était autre chose que ce que tu veux dire. Dieu soit loué, je ne connais pas une telle atteinte, je ne me suis pas évadé avec mon amour dans des régions et des déserts sauvages où, dans ma solitude, je m'étais égaré, et je n'ai pas non plus demandé conseil à des voisins d'à côté et d'en face pour savoir ce que je devais faire; un tel isolement et un tel particularisme sont également absurdes. J'ai toujours eu devant moi l'*impressa vestigia* (79) dans le général, ce qui est le devoir. J'ai ainsi senti qu'il y a des moments où le salut est de laisser la parole au devoir, qu'il est sain de le laisser se punir soi-même, non pas avec la mollesse mélancolique l'un Heautontimorumenos (80), mais avec sérieux et avec force; mais je n'ai pas craint le devoir, il ne s'est pas présenté à moi en ennemi qui désirait troubler le peu de bonheur et de plaisir que j'avais espéré sauver à travers la vie; il s'est présenté comme un ami, le premier et le seul confident de notre amour. Mais cette force qui vous rend capable d'avoir toujours la vue libre, c'est la bénédiction du devoir, tandis que l'amour romantique s'égare ou s'arrête à cause de son caractère non historique.



Dixi et animam meam liberavi (81); ce n'est pas que mon âme ait été entravée et qu'à présent, grâce à cette prolixe expectoration elle se soit détendue les nerfs; non, ce n'est qu'une saine respiration dans laquelle elle a joui de sa liberté. La respiration, comme tu le rapelles, est en latin nommée *respiratio*, mot qui signifie un reflux de ce qui d'abord s'était écoulé. Dans la respiration l'organisme jouit de sa liberté, et de cette façon

j'ai aussi dans cette missive joui de ma liberté, la liberté que je sens tous les jours.

Accepte à présent, bien préparé, ce qui t'est offert, bien éprouvé. Si tu le trouves trop médiocre pour te satisfaire, alors essaie peut-être de mieux te préparer, demande-toi si tu n'as pas oublié une mesure de précaution. Les Serbes (82) ont une légende dans laquelle est décrit un énorme géant, qui a un aussi énorme appétit. Il arrive chez un pauvre paysan et désire prendre part à son dîner. Le paysan présente alors, selon ses faibles moyens, ce que la maison est capable d'offrir. Les yeux gloutons du géant ont déjà tout consumé et fait le calcul sûr que s'il avait réellement tout mangé, il n'aurait pas été plus rassasié. Ils se mettent à table. Pas un instant le paysan n'a eu l'idée qu'il n'y aurait pas assez pour les deux. Le géant étend la main vers le plat, mais le paysan l'arrête en disant: c'est coutume chez moi que d'abord on dit une prière. Le géant s'incline, et voilà — il y avait assez pour les deux.

Dixi et animam meam liberavi; car elle aussi que j'aime encore toujours avec la jeunesse d'un premier amour, elle aussi je l'ai libérée, non pas qu'elle ait été liée auparavant; mais elle s'est réjouie avec moi dans notre liberté.

En recevant à présent mes amitiés cordiales, reçois aussi, comme de coutume, ses amitiés, des amitiés amicales et sincères.

Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu chez nous. Je peux le dire au sens propre aussi bien qu'au sens figuré; car, bien qu'en un certain sens, pendant les quinze jours où j'ai occupé mes soirées à écrire cette lettre *instar omnium,* je t'ai bien toujours vu chez moi, ce n'est pourtant, en un sens figuré, pas réellement que je t'ai vu chez moi, non pas dans ma maison, dans mon cabinet de travail, mais au dehors, d'où j'ai presque essayé de te chasser par mon balayage. Cette occupation ne m'a pas déplu non plus, et je sais que toi tu ne te formaliseras pas à cause de ma conduite. Toutefois, il me sera toujours encore plus agréable, au sens propre aussi bien qu'au sens figuré, de te voir chez nous; je dis cela avec toute la fierté d'un époux, qui a conscience de lui par le fait d'être justifiée en employant la formule: chez nous; je le dis avec tout le respect humain que tout individu peut toujours être sûr de rencontrer « chez nous ». Tu ne recevras donc aucune invitation familiale à l'infini pour dimanche prochain, c'est-à-dire pour une journée entière; viens quand tu voudras — toujours le bienvenu; reste aussi longtemps qu'il te plaira — toujours un hôte agréable; va-t'en quand tu voudras — et bonne chance.

L'ÉQUILIBRE ENTRE L'ESTHÉTIQUE ET L'ÉTHIQUE DANS L'ÉLABORATION DE LA PERSONNALITÉ

MON AMI !

Je répète ce que je t'ai dit si souvent, ou plutôt, je te le crie: ou bien — ou bien; *aut* — *aut;* un seul *aut* qui intervient pour corriger ne tire pas l'affaire au clair, car notre sujet est trop important pour qu'on puisse se contenter d'une de ses parties, et trop consistant en lui-même pour pouvoir être possédé partiellement. Il y a des circonstances dans la vie auxquelles il serait absurde ou même fou d'appliquer une alternative, un « ou bien — ou bien »; mais on trouve aussi des gens dont l'âme est trop dissolue pour comprendre ce que signifie un tel dilemme et dont la personnalité est privée de l'énergie nécessaire pour dire avec passion : « ou bien — ou bien ». Ces mots ont toujours fait une grande impression sur moi et ils le font encore, surtout lorsque je les prononce ainsi, purement et simplement, car ils contiennent la possibilité de déclencher les contrastes les plus terribles. Ils produisent sur moi le même effet qu'une formule d'exorcisme, et mon âme devient singulièrement grave, parfois presque agitée. Je pense à ma prime jeunesse où, sans bien comprendre ce que c'est que de faire un choix dans la vie, j'écoutais avec une confiance enfantine ce que les aînés avaient à dire, et j'avais beau ne suivre que les directives d'un autre en faisant mon choix, ce moment prenait pour moi un caractère solennel et auguste. Je pense aux moments d'une vie postérieure où je me trouvai à la croisée de chemins, où mon âme mûrissait à l'heure de la décision. Je pense à beaucoup d'autres circonstances de la vie, moins importantes pour moi, mais non pas indifférentes, où il fallait faire un choix; car, même s'il n'y a qu'une seule circonstance où ce mot prend sa signification absolue, c'est-à-dire lorsqu'il y a d'un côté vérité, justice et sainteté, et de l'autre désirs et penchants, passions sombres et perdition, il est pourtant important aussi de choisir juste quand il s'agit de choses où, en somme, ce qu'on choisit est plus ou moins inoffensif, de mettre la main sur sa conscience pour qu'on ne doive pas plus tard battre en retraite avec douleur jusqu'au point d'où on était parti, et remercier Dieu, si on n'a rien d'autre à se reprocher que d'avoir perdu son temps. Dans le langage courant, j'emploie ces mots comme d'autres le font et, bien entendu, ce serait un pédantisme absurde d'y renoncer; pourtant, il m'arrive parfois de songer que je les ai employés au sujet de choses tout à fait indifférentes. Ils se dépouillent alors du pauvre habit, j'oublie les idées insignifiantes auxquelles ils s'appliquaient, et ils se montrent à moi dans toute leur dignité, dans leur costume d'officiant. Comme un officier public ordinairement se montre en costume civil et ne se distingue pas de la foule à laquelle il se mêle, ainsi se comportent ces mots dans le langage courant; mais, si cet officier fait montre

de toute son autorité, il se distingue de tous les autres. Ces mots se montrent alors comme cet officier que je n'ai l'habitude de voir qu'en des occasions solennelles, et mon âme devient toujours grave. Et bien que ma vie, a un certain degré, possède son alternative, son « ou bien — ou bien » derrière elle, je sais pourtant très bien qu'il peut se présenter encore maintes circonstances où ces mots auront leur pleine importance. J'espère cependant que ces mots me trouvent au moins dignement disposé lorsqu'ils m'arrêtent sur mon chemin, et j'espère réussir à bien choisir; je m'efforcerai en tout cas de choisir avec un sérieux non dissimulé; j'ose alors au moins me consoler en pensant que je m'éloigne plutôt de mon égarement.

Et toi, maintenant, — car tu emploies assez souvent ces mots, oui ils sont presque devenus un adage pour toi — quelle importance ont-ils pour toi? Aucune. Est-ce que je dois te rappeler tes propres expressions: un éclair, un tournemain, un coup de main*, un abracadabra. A toute occasion tu sais les appliquer et ils ne restent pas non plus sans effet; ils ont le même effet sur toi qu'une boisson forte sur un névrosé; une démence supérieure, comme tu dis toi-même, s'empare de toi et t'enivre. « Ils contiennent toute la sagesse de la vie, mais jamais aucun homme ne les a proclamés aussi vertement que ce grand penseur, ce vrai philosophe de la vie qui, comme un dieu sous les espèces d'un « popanze » ** parlant à l'humanité souffrante, disait à quelqu'un qui avait fait tomber son chapeau par terre: « si tu le ramasses tu recevras des coups, si tu ne le ramasses pas tu recevras également des coups, — à toi de choisir! » Tu trouves ton plaisir à « consoler » les gens lorsqu'ils s'adressent à toi en des situations critiques; tu écoutes leurs doléances et alors tu dis: « oui, je comprends pleinement, deux solutions sont possibles: on peut ou bien faire ceci, ou bien faire cela; voici mon opinion sincère et mon conseil amical, faites-le ou ne le faites pas, vous le regretterez également ». Pourtant celui qui se moque des autres se moque de lui-même, et ce n'est pas pour rien que ta conception de la vie se concentre dans une seule proposition: « je ne dis que: « ou bien — ou bien », mais c'est une profonde raillerie à ta propre adresse et une triste preuve de l'inconsistance de ton âme. Enfin, si de ta part c'était réellement sérieux, il n'y aurait rien à faire avec toi, il faudrait te prendre pour ce que tu es et regretter que la mélancolie ou la frivolité aient affaibli ton esprit. Puisqu'on sait que ce n'est pas le cas, on est tenté, non pas de te plaindre, mais de souhaiter que les circonstances de ta vie te serrent un jour dans leurs mailles et te forcent à montrer ce que tu as dans l'âme, qu'elles puissent te mettre à la question d'une manière qui n'admette pas les propos en l'air ni les plaisanteries. La vie est une mascarade, dis-tu, et cela te donne un sujet inépuisable de divertissements, et jusqu'ici personne n'a réussi à te connaître; car toute manifestation est toujours une tromperie; ce n'est que de cette façon que tu peux respirer et

---

* *Coup de main :* en français dans le texte.
** *Popanze :* en allemand dans le texte : un épouvantail.

empêcher les gens de te serrer de près et de gêner ta respiration. Ton occupation consiste à conserver ta cachette et tu y réussis, car *ton masque est le plus énigmatique*; tu n'es rien et toujours tu ne te trouves qu'en rapport avec d'autres, et ce que tu es, tu l'es en vertu de ce rapport. Languissant tu tends la main à une bergère câline et à l'instant même tu es masqué de toute la sentimentalité possible du berger; tu trompes un vénérable père ecclésiastique avec un baiser de fraternité, etc. Toi-même, tu n'es qu'un personnage *énigmatique* sur le front duquel est gravé : ou bien — ou bien ; « car cela est ma devise; ces mots ne sont pas, comme les grammairiens le pensent, des conjonctions disjonctives; non, ils s'appartiennent inséparablement et doivent par conséquent être écrits en un seul mot, puisque ensemble ils deviennent une interjection que je crie à l'humanité, comme on crie hep ! après un juif ». Bien que tout propos de cette nature reste sans effet sur moi, ou s'il en faisait, ne provoquerait au plus qu'une juste indignation, je te répondrai dans ton propre intérêt: ne sais-tu donc pas qu'à l'heure de minuit tout le monde doit se démasquer, crois-tu qu'on puisse toujours railler la vie, crois-tu pouvoir te faufiler un peu avant minuit afin de t'esquiver? ou en es-tu épouvanté? J'ai vu des gens dans la vie qui trompaient les autres jusqu'à ce que leur vraie nature à la fin ne puisse plus se manifester, j'ai vu des gens qui jouaient à cache-cache jusqu'à ce que finalement leur folie impose aux autres leurs pensées de derrière la tête, et d'une manière aussi dégoûtante qu'ils les avaient fièrement cachées jusqu'alors. Peux-tu t'imaginer quelque chose de plus terrible que de voir, à la fin, ta nature se décomposer en une multitude d'éléments, que de devenir plusieurs, une Légion (83), comme ces malheureux démoniaques et de perdre ainsi ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans un homme, la puissance astreignante de la personnalité? En vérité, tu ne devrais pas plaisanter avec ce qui est non seulement grave, mais aussi horrible. Il y a en tout homme quelque chose qui, dans une certaine mesure, l'empêche de devenir tout à fait transparent à lui-même; et cela peut être à un tel degré, cela peut être introduit dans des circonstances de la vie qui se trouvent au delà de lui-même d'une manière tellement inexplicable, qu'il peut à peine se manifester; mais celui qui ne peut pas se manifester ne peut pas aimer, et celui qui ne peut pas aimer est le plus malheureux. Et tu fais la même chose par espièglerie, tu t'exerces à l'art de devenir énigmatique pour tout le monde. Mon jeune ami! suppose que personne ne se soucie de devenir ton énigme, quel plaisir cela te procurerait-il alors? Mais, avant tout, dans ton propre intérêt, à cause de ton salut — car je ne connais aucun état d'âme auquel on puisse mieux appliquer le mot de perdition — arrête cette déroute, cette passion d'anéantissement qui fait rage en toi; car c'est bien cela ce que tu veux, tu veux tout anéantir, tu veux rassassier la faim du doute que tu nourris en toi au sujet de l'existence. C'est dans ce but que tu te formes, que tu enhardis ton esprit; car tu n'hésites pas à avouer que tu n'es bon à rien; il n'y a qu'une chose qui te fasse plaisir, c'est de faire le tour de l'existence pendant sept jours en sonnant de la trompette (84)

et de laisser ensuite tout s'écrouler, pour que ton âme puisse se calmer, oui devenir triste, pour que tu puisses engendrer l'écho; car l'écho ne peut être entendu que dans le vide.

Mais je pense que ce chemin ne me mènera pas plus loin avec toi et, de plus, ma tête est, si tu le veux, trop faible pour supporter un continuel éblouissement devant mes yeux, ou, comme moi je le prétends, trop solide pour y trouver plaisir. J'aborderai donc la question d'un autre côté. Imagine-toi un jeune homme à l'âge où la vie commence à avoir une réelle importance pour lui; il est en bonne santé, simple, heureux, intelligent, rempli d'espoir, et l'espoir de tous ceux qui le connaissent; imagine-toi — oui, c'est dur de le dire — imagine-toi qu'il se soit trompé à ton sujet, qu'il ait cru trouver en toi un homme sérieux, éprouvé, averti, en qui il pouvait sûrement obtenir des renseignements sur les énigmes de la vie; imagine-toi qu'il se soit adressé à toi avec toute la confiance charmante qui distingue la jeunesse, avec l'exigence pressante qui est le privilège de la jeunesse — que lui répondrais-tu? Répondrais-tu: « Oui, je ne dis que: ou bien — ou bien »? je suppose que non. Ou, comme tu en as l'habitude lorsque tu désires montrer ta répugnance à te laisser importuner par les affaires de cœur d'autrui, mettrais-tu la tête à la fenêtre en disant: « détrompez-vous »? ou le traiterais-tu comme d'autres qui désirent te consulter ou chercher des renseignements chez toi et que tu renvoies comme ceux qui viennent encaisser la rétribution due au prêtre, lui répondrais-tu que tu n'es qu'un pensionnaire dans la vie, et non un homme établi ou un père de famille? Encore une fois, je suppose que non. Un jeune homme intelligent est quelqu'un que tu n'estimes que trop. Mais vos rapports ne seraient pas tout à fait ce que tu aurais désiré, ce ne serait pas une rencontre fortuite qui t'aurait mis en contact avec lui, ton ironie n'aurait pas été tentée. Bien qu'il fût le plus jeune et toi l'aîné, il aurait pourtant, grâce à sa noble juvénilité, rendu le moment grave. N'est-ce pas vrai? tu désirerais toi-même devenir jeune, tu voudrais sentir qu'il y a quelque chose de beau dans le fait d'être jeune, mais quelque chose de très grave aussi, c'est-à-dire que l'usage qu'on fait de sa jeunesse n'est pas une affaire indifférente, qu'on se trouve devant un choix, une vraie alternative, un vrai « ou bien — ou bien »? Tu sentirais que ce qui compte, c'est moins de former son esprit que de mûrir sa personnalité. Ta bonhomie, ta sympathie seraient ébranlées, ce serait d'après elles que tu voudrais lui parler. Tu désirerais fortifier son âme, le confirmer dans la confiance qu'il avait au monde, tu lui assurerais qu'il y a dans chaque être une puissance capable de défier le monde entier, tu lui recommanderais vivement de bien employer son temps. Tu peux faire tout cela et, si tu le veux, tu peux bien le faire. Mais à présent, note bien ce que je veux dire, jeune homme; car, bien que tu ne sois pas jeune, on est toujours forcé de t'appeler ainsi. Que ferais-tu dans ce cas? Tu reconnaitrais l'importance, qu'en général tu ne veux pas reconnaître, d'un « ou bien — ou bien », — et pourquoi? parce que ton âme serait émue par amour pour le jeune homme; en un sens pourtant tu le tromperais, car peut-être te rencontrera-t-il en d'autres

circonstances où tu ne trouverais pas du tout l'occasion de le reconnaître. Tu vois là une triste conséquence de l'incapacité de la nature humaine à se manifester harmoniquement. Tu croyais faire pour le mieux et, pourtant, tu lui as peut-être fait du tort; en face de ta méfiance de la vie il aurait peut-être pu se défendre mieux qu'en se livrant à la confiance subjectivement fausse que tu imprimerais dans son esprit. Imagine-toi que quelques années plus tard tu rencontres à nouveau ce jeune homme; il est gai, spirituel, plaisant, hardi dans ses pensées, résolu dans ses expressions; mais ton acuité auditive découvre facilement le doute dans son âme, tu soupçonnes qu'il aurait, lui aussi, abouti à la sagesse équivoque: « je ne dis que: ou bien — ou bien »; n'est-ce pas vrai? tu le regretterais pour lui, tu sentirais qu'il a perdu quelque chose, et quelque chose d'essentiel. Mais pour toi tu n'auras aucun regret, tu es content, oui, fier de ta sagesse équivoque, oui, même tellement fier que tu ne peux pas permettre à un autre de la partager, tu veux être le seul qui la possède. Et pourtant, d'un autre point de vue tu trouves regrettable que ce jeune homme-là soit arrivé à la même sagesse — et c'est ta sincère opinion. Quelle énorme contradiction! toute ta nature se contredit elle-même. Tu ne peux sortir de cette contradicion qu'à l'aide d'un: « ou bien — ou bien »; et moi qui t'aime avec plus de sincérité que tu n'aimes le jeune homme, moi qui dans ma vie ai appris l'importance du choix, je te félicite d'être encore assez jeune, même si tu restes toujours privé de quelque chose, pour pouvoir pourtant gagner ce qui est la chose principale de la vie, te regagner toi-même, t'acquérir toi-même, à condition que tu possèdes, ou plutôt que tu veuilles posséder l'énergie nécessaire pour le faire.

A présent, si quelqu'un pouvait se maintenir continuellement au sommet de l'instant du choix, s'il pouvait cesser d'être un homme, si dans le plus profond de sa nature il n'était qu'une idée vaporeuse, si la personnalité ne signifiait pas plus que d'être un lutin qui certes prend part aux mouvements, mais pourtant reste inchangé, si tout cela était vrai, alors il serait absurde de dire qu'il peut être trop tard pour un homme de choisir, puisque en un sens plus profond on ne pourrait pas du tout parler d'un choix. Le choix lui-même est décisif pour le contenu de la personnalité; par le choix elle s'enfonce dans ce qui a été choisi, et si elle ne choisit pas, elle dépérit. Un instant il peut se faire, ou paraître, que les deux objets du choix se trouvent en dehors de celui qui choisit; il n'y a aucun rapport entre lui et eux, il peut se maintenir en indifférence vis-à-vis d'eux. C'est l'instant de la délibération, mais celui-ci, comme l'instant platonique (85), n'a aucune existence vraie, et surtout pas dans le sens abstrait dans lequel tu veux le maintenir; et plus on fixe le regard là-dessus, moins il est. Ce qui doit être choisi se trouve dans le rapport le plus profond avec celui qui choisit, et lorsqu'il est question d'un choix qui concerne une question vitale, l'individu doit vivre en même temps et arrive ainsi facilement à dénaturer le choix en l'ajournant, bien qu'il délibère sans cesse, pensant ainsi tenir bien à l'écart l'un de l'autre les deux objets contraires du choix. Si on regarde le « ou bien — ou bien » de la vie de cette manière on n'a pas

facilement envie de plaisanter avec lui. On aperçoit alors que la voix intérieure de la personnalité n'a pas le temps de faire des hypothèses, qu'elle continue à se précipiter en avant et que d'une manière ou d'une autre elle pose alternativement l'une ou l'autre chose, ce qui l'instant suivant rend le choix plus difficile; car ce qui a été posé doit être repris. Imagine un second à bord de son navire à l'instant où il faut faire une bordée; il peut peut-être dire: « je peux faire ceci ou cela », mais s'il n'est pas un second médiocre, il se rendra compte aussi que le navire entre temps va son train ordinaire et qu'ainsi il n'y a qu'un instant où il est indifférent de faire ceci ou cela. Et c'est ainsi avec un homme, — s'il oublie de calculer ce train, un instant arrivera à la fin où il n'est plus question d'un « ou bien — ou bien », non pas parce qu'il a choisi, mais parce qu'il a négligé de le faire, ou, si l'on veut, parce que d'autres ont choisi pour lui, parce qu'il s'est perdu lui-même.

D'après ce que je viens de développer ici, tu verras aussi en quoi ma conception du choix diffère essentiellement de la tienne — si toutefois il est permis de parler de ta conception qui veut justement empêcher le choix, et voilà la différence. L'instant du choix est pour moi chose très grave, — non pas à cause de l'étude approfondie impliquée par le choix entre deux choses distinctes et de la multitude de pensées se rattachant à chaque chose en particulier, mais surtout parce que je cours le risque de n'avoir plus, l'instant d'après, la même possibilité de choisir, parce que quelque chose a déjà été vécu entre temps et doit donc être vécu encore une fois; car c'est une erreur de croire qu'on puisse un seul instant maintenir sa personnalité blanche ou qu'on puisse, en un sens plus strict, arrêter ou interrompre la vie personnelle. Avant le choix, déjà, la personnalité y est intéressée; et si on ajourne le choix, la personnalité ou les puissances cachées en elle, choisit inconsciemment. Si, comme je viens de le dire, on n'est pas complètement dissipé, on découvre, le choix une fois fait, qu'il y a quelque chose qui doit être refait, qui doit être repris, et c'est souvent très difficile. Dans des contes (86) on parle de gens que des sirènes et des tritons attiraient sous leur pouvoir. Le conte nous apprend que pour être désenchantés il était nécessaire que les enchantés jouent la même pièce de musique à rebours sans se tromper une seule fois. Voilà une image très profonde, mais de réalisation très difficile et, pourtant, c'est ainsi; l'erreur qui est entrée en vous doit être supprimée de cette manière-là, et chaque fois qu'on se trompe il faut recommencer. Et voilà pourquoi il est important de choisir et de choisir en temps utile. Toi, tu as une autre méthode; je sais bien que le côté polémique que tu montres au monde ne représente pas ta vraie nature. Oui, si la tâche d'une vie humaine était de réfléchir, alors tu serais près de la perfection. Je prends un exemple. Pour qu'il s'adapte à ton cas, il faut naturellement qu'il s'agisse de contraires hardis: ou bien pasteur — ou bien acteur. Voilà le dilemme. A présent toute ton énergie passionnée se réveille; la réflexion, avec ses centaines de bras, saisit l'idée d'être pasteur. Tu ne trouves aucun repos, jour et nuit tu y réfléchis; tu lis tous les ouvrages sur lesquels tu peux mettre la main; trois

fois par dimanche tu vas à l'église, tu lies connaissance avec des pasteurs, tu écris toi-même des sermons et tu les prononces pour toi-même, pendant six mois tu es mort pour le monde entier. Maintenant tu as terminé, tu peux parler de l'état du pasteur avec plus de compétence et, en apparence, plus d'expérience que maint autre qui a été pasteur pendant vingt ans. Tu t'irrites lorsque de telles personnes que tu rencontres ne savent pas s'épancher avec une immense éloquence; « cela, est-ce de l'enthousiasme? » dis-tu, « moi qui ne suis pas pasteur, qui ne m'y suis pas voué, par rapport à eux je parle d'une manière angélique ». C'est peut-être assez vrai, mais tu n'es pas devenu pasteur. A présent tu te comportes de la même façon en ce qui concerne le second problème, et ton enthousiasme artistique dépasse presque ton éloquence ecclésiastique. Enfin tu es près pour le choix. Cependant, on peut être sûr que parmi l'énorme action intellectuelle où tu as vécu, beaucoup de choses se sont perdues, beaucoup de généralités et d'observations. Par conséquent, à l'instant où tu dois faire ton choix, ces déchets se ravivent, se remuent, un nouveau: « ou bien — ou bien » apparaît: homme de loi; avocat peut-être, — un avocat a quelque chose de commun avec les deux autres. Maintenant tu es perdu. Car, à l'instant même, tu es assez avocat pour pouvoir prouver qu'il est juste d'ajouter le troisième objet. Ta vie se passe ainsi. Après avoir perdu un an et demi avec ces réflexions, après avoir tendu tous les ressorts de ton âme avec une énergie admirable, tu n'as pas avancé d'un seul pas. Alors le fil de la pensée se casse, tu deviens impatient, passionné, tu mets tout à feu et à sang, et maintenant tu continues: ou bien coiffeur, ou bien comptable dans une banque, je ne dis que: « ou bien — ou bien ». Quoi d'étonnant alors que ces mots te soient devenus un scandale et une folie (87), « qu'ils te paraissent être comme les bras de cette demoiselle (88) dont l'étreinte était peine capitale ». Tu méprises les hommes, tu les tournes en ridicule, et tu es devenu ce que tu détestes le plus — un critique, un critique universel auprès de toutes les facultés. Parfois, en pensant à toi, je ne peux pas me garder de sourire et, néanmoins, il est triste que tes facultés intellectuelles, vraiment supérieures, se dissipent ainsi. Pourtant, on trouve là encore une fois la même contradiction dans ta nature; car tu vois très bien ce qui est ridicule, et gare à celui qui tombe entre tes mains lorsqu'il l'est; et cependant, toute la différence est que lui peut-être s'afflige et s'effondre, tandis que toi, tu te tiens bien, tu deviens léger et plus gai que jamais, et tu fais don à toi-même et à d'autres de l'évangile: *vanitas vanitatum vanitas* (89), et voilà! mais ceci n'est pas un choix, c'est ce qu'en Danois on appelle: « soit! » ou ce qui correspond au précepte de n'y pas regarder de si près. Maintenant tu te sens libre, tu prends congé du monde.

So zieh' ich hin in alle Ferne,
Ueber meiner Mütze nur die Sterne (90).

Et voilà, tu as choisi, mais sûrement pas la meilleure part, et je pense que tu l'avoueras toi-même; mais, au fond, tu n'as

pas choisi du tout, ou tu as choisi au sens figuré. Ton choix est un choix esthétique; mais un choix esthétique n'est pas un choix. En somme, le fait de choisir est une expression vraie et rigoureuse de l'éthique. Partout où, en un sens plus strict, il est question d'un « ou bien — ou bien », on peut toujours être sûr que l'éthique y est pour quelque chose. Le seul « ou bien — ou bien » absolu qui existe est le choix entre le bien et le mal, mais ce choix aussi est absolument éthique. Le choix esthétique est ou bien tout à fait immédiat et, à ce titre, n'est pas un choix, ou bien se perd dans la diversité. Par exemple, lorsqu'une jeune fille donne suite au choix de son cœur, ce choix, quelle que soit d'ailleurs sa beauté, n'est pas au sens strict un choix, puisqu'il est entièrement immédiat. Lorsqu'un homme réfléchit esthétiquement sur un grand nombre de tâches de la vie, comme tu le faisais dans ce qui précède, il n'obtient pas facilement un seul « ou bien — ou bien », mais toute une foule, parce que ce qui constitue le libre arbitre dans le choix n'y devient pas éthiquement accentué, et parce qu'en ne choisissant pas d'une manière absolue, il ne choisit que pour l'instant et, qu'à l'instant d'après, il peut choisir autre chose. Le choix éthique est par conséquent, en un certain sens, beaucoup plus facile, beaucoup plus simple, mais, dans un autre sens, infiniment plus difficile. Celui qui de façon éthique désire se fixer la tâche de sa vie, ne trouve généralement pas un choix aussi considérable; par contre, l'acte de choisir a une beaucoup plus grande importance pour lui. Si tu veux bien me comprendre correctement, je suis prêt à dire que ce qui compte le plus dans le choix, n'est pas de choisir ce qui est juste, mais l'énergie, le sérieux et la passion avec lesquels on choisit. C'est en cela que la personnalité se manifeste dans son infinité intime, et c'est par cela que la personnalité à son tour est consolidée. Par conséquent, même si quelqu'un choisit faux, il apercevra pourtant, et justement à cause de l'énergie avec laquelle il a choisi, qu'il avait choisi faux. Car le choix ayant été fait avec toute la sincérité de la personnalité, sa nature a été purifiée et elle-même a été mise en rapport immédiat avec la puissance éternelle qui par sa présence en tous lieux pénètre toute l'existence. Celui qui ne choisit qu'esthétiquement ne connaîtra jamais cette transfiguration, cette consécration supérieure. Le rythme dans son âme n'est, malgré toute sa passion, qu'un *spiritus lenis* (91).

Comme un Caton (92) je te crie donc mon: « ou bien — ou bien », et pourtant pas comme un Caton, car mon âme n'a pas encore acquis le tempérament froid et résigné qu'il possédait. Mais je le sais, seule cette conjuration, si toutefois je possède la force nécessaire, sera à même de faire naître chez toi, non pas une activité de la pensée, car tu n'en manques pas, mais le sérieux de l'esprit. Tu réussiras peut-être aussi sans elle à faire beaucoup de choses, peut-être même à étonner le monde (car je ne suis pas chiche), et pourtant le bien supérieur, la seule chose qui en vérité donne de l'importance à la vie, t'échappera, tu gagneras peut-être le monde entier (93), et tu te perdras toi-même.

Qu'est-ce donc que je sépare dans mon « ou bien — ou bien »?

Est-ce le bien et le mal? Non, je ne désire que t'amener au point où ce choix aura vraiment de l'importance pour toi. C'est de cela qu'il s'agit. Si seulement on peut mener un homme au carrefour de manière à ce qu'il n'y ait aucune autre issue pour lui que le choix, alors il choisira juste. Si par conséquent, avant que tu aies pu lire cette étude un peu plus détaillée qui encore une fois t'est envoyée sous forme de lettre, il t'arrivait de sentir que l'instant du choix est arrivé, alors rejette le reste, ne t'en soucie pas, tu n'auras rien perdu; mais choisis et tu verras la légitimité qui s'y trouve; non, aucune jeune fille ne peut être aussi heureuse à cause du choix de son cœur, qu'un homme qui a su choisir. On doit donc vivre, ou bien esthétiquement, ou bien éthiquement. En un sens plus strict il n'est pas encore, comme je l'ai dit, question d'un choix, car celui qui vit esthétiquement ne choisit pas, et celui qui choisit l'esthétique après que l'éthique se soit montrée à lui, ne vit pas esthétiquement, car il péche et se trouve sous les déterminations éthiques, bien que sa vie doive être qualifiée de non éthique. Voilà une espèce de *character indelebilis* (94) de l'éthique: bien que se présentant modestement à égalité avec l'esthétique, elle est pourtant l'élément qui fait que le choix est un choix. Et ce qui est triste lorsqu'on considère la vie humaine, c'est qu'il y a tant de gens qui vivent leurs vies dans une tranquille perdition; ils s'usent eux-mêmes, non que leur richesse intérieure se déploie successivement et soit possédée en ce déploiement; non, mais comme si en vivant ils sortaient d'eux-mêmes, disparaissaient comme des ombres, leur âme immortelle est emportée comme par le vent, et ils ne s'inquiètent pas de son immortalité, car ils sont bien dissous avant de mourir. Ils ne vivent pas esthétiquement, mais l'éthique dans son intégralité ne s'est pas montrée à eux non plus; au fond ils ne l'ont donc pas non plus rejetée, et c'est pourquoi ils ne péchent pas non plus, sauf dans la mesure où c'est un péché de n'être rien du tout, ni ceci, ni cela; ils ne doutent pas non plus, bien entendu, de leur immortalité, car celui qui pour son propre compte en doute profondément et sincèrement trouvera bien ce qui est juste. Je dis « pour son propre compte », il est bien temps de prémunir contre cette objectivité généreuse et héroïque avec laquelle beaucoup de penseurs pensent pour le compte de tout le monde, non pas pour leur propre compte. Si on appelle ce que j'exige ici l'amour de soi, je répondrai: il vient de ce qu'on n'a aucune idée de ce que le « soi » représente, et qu'il servirait très peu à un homme de gagner l'univers en se perdant lui-même, et qu'une preuve doit nécessairement être une pauvre preuve si elle ne convainc pas tout d'abord celui qui l'avance.

Mon « ou bien — ou bien » ne signifie surtout pas le choix entre le bien et le mal, il signifie le choix par lequel on choisit le bien et le mal, ou par lequel on les exclut. Ici il s'agit de savoir sous quelles déterminations on veut considérer toute l'existence et vivre soi-même. Il est bien vrai que celui qui choisit le bien et le mal, choisit le bien, mais cela n'apparaît que par la suite; car l'esthétique n'est pas le mal, mais l'indifférence, et c'est pourquoi je disais que l'éthique constitue le

choix. Par conséquent, il s'agit moins de choisir entre les deux propositions: « vouloir le bien ou vouloir le mal », que de choisir « vouloir »; mais par cela le bien et le mal sont posés de leurs côtés. Celui qui choisit l'éthique choisit le bien, mais le bien est ici absolument abstrait, son existence n'est que posée, et il ne s'ensuit pas du tout que celui qui choisit ne puisse à son tour choisir le mal, bien qu'il ait choisi le bien. Tu vois à nouveau combien il est important qu'un choix soit fait et que ce qui importe n'est pas autant la réflexion que ce baptême de la volonté qui incorpore celle-ci dans l'éthique. Plus le temps avance, plus difficile est le choix; car l'âme se trouve sans cesse dans l'une des parties du dilemme, et il devient donc de plus en plus difficile de se dégager. Et pourtant, cela est nécessaire s'il faut choisir et c'est très important si un choix a un sens quelconque, et je montrerai plus tard que c'est ainsi.

Tu sais que je ne me suis jamais fait passer pour un philosophe, et surtout pas lorsque je m'entretiens avec toi. D'habitude je me présente comme un époux, pour te taquiner un peu et parce que c'est réellement la situation la plus chérie, la plus précieuse et, en un certain sens, la plus importante que j'occupe dans la vie. Je n'ai pas voué ma vie à l'art ni aux sciences, et, comparée avec les buts de ta vie, ma situation n'est que bagatelles; mais prends garde, mon jeune ami, que les grandes choses pour lesquelles tu te sacrifies réellement ne te trompent pas. Bien que non-philosophe, je suis pourtant forcé ici de me risquer à une petite réflexion philosophique que je te prie de prendre *ad notam*, plutôt que de la critiquer. Car le résultat polémique dont résonnent tous tes hymnes triomphaux sur l'existence ressemble étonnamment à la théorie préférée de la philosophie moderne, qui supprime le principe de contradiction. Je sais bien que ta manière de voir est une abomination pour la philosophie et, pourtant, il me semble qu'elle-même se rend coupable de la même erreur, oui que la raison pour laquelle on ne s'en rend pas compte tout de suite, est qu'elle ne la pose pas même d'une manière aussi juste que toi. Tu te trouves sur le terrain de l'action, elle sur celui de la contemplation. Par conséquent, aussitôt qu'on veut la transférer sur le plan pratique, elle doit arriver au même résultat que toi, bien qu'elle ne s'exprime pas ainsi. Toi, tu fais la médiation des contraires dans une folie supérieure, la philosophie la fait dans une synthèse supérieure.. Tu te tournes vers l'avenir, car l'action est essentiellement d'ordre futur; tu dis: je peux faire ou bien ceci ou bien cela, mais quoi que je fasse, c'est une erreur, *ergo* je ne fais rien du tout. La philosophie se tourne vers le passé, vers toute l'histoire vécue du monde, elle montre comment les éléments discursifs s'entendent dans une synthèse supérieure, elle continue à faire sans cesse de la médiation. Par contre, elle ne me semble pas du tout répondre à ce que je demande; car mes demandes concernent l'avenir. Toi, il faut l'avouer, tu y réponds d'une certaine manière, bien que ta réponse soit un non-sens. Je suppose à présent que la philosophie a raison, que le principe de la contradiction soit réellement supprimé, ou que les philosophes le suppriment à

chaque instant dans la synthèse supérieure qui s'adresse à la pensée. Mais ceci ne peut pas s'appliquer à l'avenir; car les contraires doivent bien d'abord avoir existé avant que je puisse en faire la médiation. S'il y a un contraste,, il y a un « ou bien — ou bien ». Le philosophe dit: jusqu'ici tout s'est passé comme ça; je demande: que faut-il que je fasse si je ne veux pas être philosophe, car si c'est mon intention de l'être, je vois bien que, comme les autres philosophes, je serai forcé de faire la médiation du passé. D'abord, ce n'est pas une réponse à la question que je pose au sujet de mon devoir; car si j'étais la tête philosophique la plus douée qui ait jamais existé dans ce monde, je devrais avoir à faire autre chose que de rester assis et de contempler le passé; ensuite, je suis un époux et pas du tout une tête philosophique, et je m'adresse avec toute la déférence due aux amateurs de cette science pour savoir ce que je dois faire. Mais je ne reçois aucune réponse; car le philosophe fait la médiation du passé et se trouve dans le passé, la philosophie se précipite dans le passé avec une vitesse telle que seules ses basques, comme un poète le dit d'un antiquaire, sont restées dans le présent. Comme les philosophes tu crois que la vie s'arrête. Pour le philosophe l'histoire du monde est terminée et il fait de la médiation. C'est pourquoi le spectacle déplaisant de jeunes gens sachant faire la médiation de la chrétienté et du paganisme et jouer avec les forces titaniques de l'histoire appartient à l'ordre du jour de notre époque, de ces jeunes gens qui ne savent pas renseigner un simple d'esprit sur ce qu'il a à faire ici dans la vie et qui ne savent pas non plus ce qu'ils ont à faire eux-mêmes. Tu es extrêmement riche en expressions concernant ton résultat favori; je veux souligner l'une d'elles ici parce qu'en elle tu ressembles d'une façon frappante au philosophe, bien que son sérieux, véritable ou feint, lui interdise de participer à l'essor de rigueur dans lequel tu te divertis. Quand on te demande si tu veux signer une adresse au Roi, ou si tu désires une Constitution ou le droit de voter les impôts, ou bien si tu veux te joindre à un mouvement en vue de bonnes œuvres quelconques, alors tu réponds: « Très honorés contemporains! Vous me comprenez mal, je ne suis pas du tout de la partie, je suis sorti, je suis sorti comme un tout petit *s* espagnol ». Il en va ainsi avec le philosophe, lui aussi est sorti, il n'est pas de la partie, il s'est assis et vieillit en écoutant des chants du passé et les harmonies de la médiation.

Je rends honneur à la science et à ses amateurs, mais la vie aussi a ses exigences, et même si, en regardant une seule tête particulièrement douée se perdre dans le passé, je ne savais ce que je devrais juger et penser, malgré le respect que j'aurais pour ses facultés intellectuelles, — de nos jours je n'hésite pas, puisque je vois une foule de jeunes gens, qui pourtant ne peuvent pas tous être des têtes philosophiques, perdus dans la philosophie favorite de l'époque, ou, comme je serais tenté de l'appeler, dans la philosophie des jouvenceaux de l'époque. J'ai une exigence valable vis-à-vis de la philosophie, comme l'ont tous ceux qu'elle n'ose pas renvoyer pour cause d'un complet défaut d'intelligence. Je suis époux, j'ai des enfants.

Eh bien, si en leur nom je lui demandais ce qu'un homme doit faire dans la vie? Tu souriras peut-être, la jeunesse philosophique en tout cas sourirait d'un père de famille, néanmoins je pense que si elle n'a rien à répondre, cela constitue un argument terrible contre elle. La marche de la vie ayant été arrêtée, la génération actuelle peut peut-être vivre à l'aide de la contemplation — mais celle qui suivra, de quoi vivra-t-elle? De la même contemplation? Mais la génération précédente n'a rien fait, n'a rien laissé qui puisse être l'objet de médiation. Vois-tu, là encore, je peux te joindre aux philosophes et vous dire: le suprême bien vous échappe. Ma situation d'époux me vient ici à l'aide pour mieux expliquer ma pensée. Si un époux disait que l'union conjugale la plus parfaite est celle où il n'y a pas d'enfants, il se rendrait coupable du même malentendu que les philosophes. Il fait un absolu de lui-même, — mais tout époux sentira que ce n'est ni vrai ni beau et que devenir un élément, comme on le devient par un enfant, est beaucoup plus vrai.

Cependant, je suis peut-être déjà allé trop loin, je me suis occupé d'études que peut-être je n'aurais jamais dû entreprendre, aussi bien parce que je ne suis pas philosophe, que parce que ce n'est aucunement mon intention de m'entretenir avec toi d'un phénomène de l'époque, mais bien de te prévenir, de bien te faire sentir que c'est toi qui es le prévenu. Mais, puisqu'enfin je suis allé si loin, je veux pourtant examiner de plus près où nous en sommes de la médiation philosophique des contraires. Si ce que j'aurai à dire à ce sujet manque de précision, un peu plus de sérieux s'y trouvera peut-être et c'est aussi exclusivement pour cette raison que je l'exposerai; car je n'ai pas l'intention de me présenter comme candidat à une charge philosophique quelconque, mais puisque enfin j'ai pris la plume en main, de le défendre autrement et mieux.

Il est vrai qu'il y a un futur, il est vrai qu'il y a un « ou bien — ou bien ». Le temps dans lequel le philosophe vit n'est pas le temps absolu, il n'est qu'un moment, et c'est toujours une circonstance inquiétante qu'une philosophie soit stérile, oui, c'est un déshonneur pour elle, de même que dans l'Orient on considère la stérilité comme une honte. Le temps devient donc lui-même moment, et la philosophie devient elle-même un élément dans le temps. Notre époque, à son tour, apparaîtra pour la postérité comme un moment discursif, et un philosophe de cette postérité fera à son tour la médiation de notre époque, et ainsi de suite. A ce titre la philosophie est donc dans son droit et il faut considérer comme une erreur fortuite de la philosophie de notre époque d'avoir pris notre temps pour le temps absolu. Cependant, il est facile de voir que la catégorie de la médiation en a été considérablement atteinte et que la médiation absolue ne sera possible que lorsque l'histoire aura pris fin ou, qu'en d'autres termes, le système est dans un devenir perpétuel. Par contre, ce que la philosophie a conservé est la reconnaissance du fait de la médiation absolue. C'est naturellement de la plus grande importance pour elle; car si on renonce à la médiation, on renonce à la spéculation. D'un autre côté, c'est une chose grave que de le reconnaître;

car si on reconnaît la médiation, alors il n'existe aucun choix absolu, et si celui-ci n'existe pas, il n'y a aucun « ou bien — ou bien » absolu. Voilà la difficulté; je crois cependant qu'elle est due à ce qu'on a confondu deux sphères l'une avec l'autre, celle du raisonnement avec celle de la liberté. Le contraste n'existe pas pour la pensée, il se fond dans l'autre chose et ensuite dans une synthèse supérieure. Pour la liberté le contraste existe; car elle l'exclut. Je ne confonds nullement le *liberum arbitrium* (95) avec la vraie liberté positive; car même si celle-ci a en toute éternité en dehors d'elle le mal, comme une possibilité impuissante, elle ne devient pas plus parfaite en s'incorporant de plus en plus le mal, mais en l'excluant de plus en plus; mais l'exclusion est justement le contraste de la médiation. Je montrerai plus tard qu'à cause de cela je n'arrive pas à admettre un mal radical.

Les sphères avec lesquelles la philosophie se trouve essentiellement en rapport, les sphères essentielles de la pensée, sont la logique, la nature et l'histoire. C'est là que la nécessité règne et c'est pourquoi la médiation est légitime. Personne, je pense, ne niera que c'est le cas pour la logique et la nature; mais il y a une difficulté en ce qui concerne l'histoire, car là, dit-on, règne la liberté. Cependant, je crois qu'on a une fausse idée de l'histoire, et que la difficulté vient de là. Car l'histoire est plus qu'un produit des actes libres de libres individus. L'individu agit, mais son acte s'incorpore dans l'ordre des choses qui est à la base de toute l'existence. Celui qui agit ne sait en somme pas ce qui va en sortir. Mais cet ordre supérieur des choses, qui pour ainsi dire digère les actes libres et les coordonne dans ses lois éternelles, c'est la nécessité, et cette nécessité est le mouvement dans l'histoire universelle, et il est donc tout à fait juste que la philosophie se serve de la médiation, c'est-à-dire de la médiation relative. Si je regarde un personnage de l'histoire universelle, je peux faire la distinction entre les actes dont l'Ecriture dit qu'ils le suivent (96), et les actes par lesquels il appartient à l'histoire. La philosophie n'a rien du tout à faire avec ce qu'on peut appeler l'acte intérieur; mais l'acte intérieur est la vraie vie de la liberté. La philosophie regarde l'acte extérieur et, à son tour, elle ne le voit pas isolé, mais incorporé et modifié dans le processus historique. C'est ce processus qui au fond est l'objet de la philosophie, et elle le regarde sous la détermination de la nécessité. C'est pourquoi elle écarte la réflexion qui voudrait signaler que tout aurait pu être autrement, elle regarde l'histoire universelle de telle façon qu'il n'est pas question d'un « ou bien — ou bien ». A moi, au moins, il semble que dans cette contemplation il s'introduit beaucoup de propos stupides et ineptes; je ne nie pas que ce soient surtout les jeunes sorciers qui veulent évoquer les esprits de l'histoire qui me paraissent ridicules, et je m'incline aussi profondément devant les résultats magnifiques que notre époque a réalisés. La philosophie, comme je l'ai dit, voit l'histoire sous la détermination de la nécessité, non pas sous celle de la liberté; car on appelle le processus historique libre dans le même sens que lorsqu'on parle du processus organisateur de la nature. Pour le processus historique il n'est pas question d'un

« ou bien — ou bien »; mais un philosophe n'a sûrement jamais eu l'idée de nier qu'il soit bien question de cela pour un individu agissant. Et de ce fait, à son tour, vient cette insouciance, cet esprit conciliant, avec lequel la philosophie regarde l'histoire et ses héros; car elle les voit sous la détermination de la nécessité. Et de ce fait viennent encore son impuissance à faire agir un homme et sa disposition à laisser tout s'arrêter; car elle exige au fond qu'on agisse par nécessité, ce qui est une contradiction.

L'individu même le plus insignifiant a ainsi une double existence. Lui aussi a une histoire qui n'est pas seulement le produit de ses propres actes libres. Ses actes intérieurs, par contre, appartiennent à lui-même et lui appartiendront en toute éternité; ni l'histoire, ni l'histoire universelle, ne peuvent les lui enlever, ils le suivront, pour son plaisir ou pour son chagrin. Dans ce monde-là règne un « ou bien — ou bien » absolu; mais la philosophie n'a rien à faire avec ce monde-là. Si j'imagine un homme âgé jetant un regard en arrière sur une vie agitée, il en recevra aussi pour la pensée une médiation, car son histoire était intercalée dans celle du temps; mais intérieurement il n'aura pas de médiation. Là, un « ou bien — ou bien » sépare encore toujours ce qui était séparé lorsqu'il choisissait. Si là il pouvait être question d'une médiation, on pourrait dire que ce serait le repentir; mais le repentir n'est pas une médiation, il ne regarde pas avec envie ce qui doit être l'objet de la médiation, sa colère le dévore; mais c'est, comme l'exclusion, le contraste de la médiation. Ici se voit en outre que je n'admets pas un mal radical, puisque j'établis la réalité du repentir; se repentir est bien une expression de conciliation mais encore une expression absolument irréconciliable.

Tu concèdes peut-être tout cela, toi qui pourtant, de tant de manières, fais cause commune avec les philosophes, sauf dans la mesure où tu te permets de te moquer d'eux; tu penses peut-être que comme époux je peux me contenter de cela et m'en servir dans mon ménage. Sincèrement, je ne demande pas davantage; mais je voudrais pourtant savoir laquelle des deux vies est la meilleure, celle du philosophe ou celle de l'homme libre. Si le philosophe n'est que philosophe, perdu en ce métier sans connaître la vie heureuse de la liberté, alors il lui manque une chose très importante, il gagne le monde entier et se perd lui-même; cela ne peut jamais arriver à celui qui vit pour la liberté, même s'il perdait n'importe quoi.

Je lutte donc pour la liberté (dans cette lettre-ci, et aussi et surtout en moi-même), pour l'avenir et pour « ou bien — ou bien ». C'est le trésor que je compte laisser à ceux que j'aime dans ce monde. Oui, si mon jeune fils à ce moment-ci était assez âgé pour bien me comprendre et si ma dernière heure avait sonné, je lui dirais: je ne te laisse pas de fortune, ni des titres ou des grades, mais je sais où se trouve enfoui un trésor qui peut te rendre plus riche que le monde entier, et ce trésor t'appartient, et tu ne dois même pas m'en remercier afin de ne pas compromettre ton salut en étant l'obligé d'un autre être pour tout; ce trésor est enfoui dans ton propre cœur: là il y a un

« ou bien — ou bien » qui rend un être plus grand que les anges.

Ici je veux interrompre cette méditation. Elle ne te satisfait peut-être pas, tes yeux avides la dévorent sans que tu sois rassasié; mais c'est parce que les yeux sont les derniers (97) à être satisfaits, surtout lorsqu'on n'a pas faim, comme c'est ton cas, et qu'on ne souffre que d'une convoitise des yeux qui ne peut pas être satisfaite.

Grâce à mon « ou bien — ou bien » apparaît l'éthique. Il n'est donc pas encore question d'un choix de quelque chose, ni de la réalité de ce qui a été choisi; mais de la réalité du choix. C'est la chose décisive et c'est à cela que je m'efforcerai de t'éveiller. A cet égard un homme peut aider un autre homme; celui-ci ayant été éveillé, l'influence que l'un peut exercer sur l'autre devient secondaire. Dans une lettre précédente je disais que le fait d'avoir aimé crée une harmonie dans la nature d'un homme, harmonie qui ne se perd jamais complètement; à présent je dirai que le fait de choisir donne une solennité à la nature d'un homme, une calme dignité qui ne se perd jamais complètement. Il y a beaucoup de gens qui font grand cas d'avoir regardé, face à face, un personnage quelconque qui a joué un rôle remarquable dans l'histoire universelle. Ils n'oublient jamais cette impression, elle a empreint leur âme d'une image idéale qui ennoblit leur nature; et, cependant, ce moment-là, si significatif qu'il soit, n'est rien en comparaison avec l'instant du choix. Lorsque tout est devenu calme autour de vous, solennel comme une nuit étoilée, lorsque l'âme est seule dans le monde entier, alors apparaît devant elle, non pas un être supérieur, mais la puissance éternelle elle-même, le ciel se disjoint pour ainsi dire, et le moi se choisit lui-même ou, plutôt, se reçoit lui-même. Alors l'âme a vu le bien suprême, ce qu'aucun œil mortel ne peut voir et qui ne peut jamais être oublié, alors la personnalité reçoit l'accolade qui l'ennoblit pour l'éternité. Elle ne devient pas autre que ce qu'elle était déjà, mais elle devient elle-même. De même qu'un héritier ne possède pas avant sa majorité les trésors du monde entier, même s'il en est l'héritier, ainsi la personnalité la plus riche même n'est rien avant de s'être choisie elle-même et la personnalité la plus pauvre qu'on puisse imaginer est tout lorsqu'elle s'est choisie elle-même; car la grandeur ne consiste pas en ceci ou en cela, mais se trouve dans le fait d'être soi-même; et il est dans le pouvoir de tout homme de l'être, s'il le veut.

Le fait que ce qui apparaît de l'autre côté est l'esthétique, qui est l'indifférence, te montre qu'en un sens il n'est pas question d'un choix de quelque chose. Néanmoins, il y a un choix, oui un choix absolu, car ce n'est qu'en choisissant d'une manière absolue que l'on peut choisir l'éthique. L'éthique est donc posée par le choix absolu; mais il ne s'ensuit nullement que l'esthétique soit exclue. Dans l'éthique la personnalité est centralisée en elle-même, l'esthétique est donc exclue de manière absolue, ou elle est exclue en tant qu'absolu, mais elle reste toujours de manière relative. La personnalité, en se choisissant elle-même, se choisit de manière éthique et exclut l'esthétique de manière absolue; mais puisqu'elle se choisit elle-

même et qu'elle reste elle-même sans devenir une autre nature par ce choix, toute l'esthétique rentre dans sa relativité.

Le « ou bien — ou bien » que j'ai établi est donc en un certain sens absolu; car il s'agit de choisir ou de ne pas choisir. Mais puisque le choix est un choix absolu, le « ou bien — ou bien » est absolu; le « ou bien — ou bien » absolu n'apparaît cependant dans un autre sens qu'au moment du choix; car alors apparaît le choix entre le bien et le mal. Ce choix, posé par le premier choix, ne fera plus l'objet de mes délibérations ici, je désire seulement t'amener au point où la nécessité du choix apparaît et considérer ensuite l'existence sous les déterminations éthiques. A cet égard je ne suis pas rigoriste, enthousiasmé pour une liberté formelle et abstraite; seulement, le choix une fois posé, toute l'esthétique revient et tu verras que ce n'est que grâce à cela que l'existence devient belle, et que ce n'est que par ce moyen qu'un homme réussit à sauver son âme et à gagner le monde entier, à faire usage du monde sans en abuser.

Mais qu'est-ce que cela veut dire, vivre esthétiquement et vivre éthiquement? L'esthétique dans un homme, qu'est-ce que c'est, et l'éthique dans un homme? A cela je répondrai: l'esthétique dans un homme est ce par quoi il est immédiatement ce qu'il est; l'éthique est ce par quoi il devient ce qu'il devient. Celui qui vit dans l'esthétique, par l'esthétique, de l'esthétique et pour l'esthétique qui se trouve en lui, vit esthétiquement.

Je n'ai pas l'intention de considérer de plus près tout ce qui se trouve dans cette détermination de l'esthétique. Il me semble superflu aussi de te renseigner sur ce que c'est que de vivre esthétiquement, toi qui l'as mis en pratique avec tant de virtuosité que c'est plutôt moi qui aurais besoin de tes lumières. J'esquisserai pourtant quelques étapes afin de nous amener au point dont relève ta vie, ce qui m'importe pour que tu ne m'échappes pas trop tôt à l'aide d'une de tes digressions si recherchées. De plus, je ne doute pas qu'à beaucoup d'égards je ne sois à même de te renseigner sur la vie esthétique. Car, bien qu'il soit vrai que je t'adresserais comme au guide le plus sûr tous ceux qui désirent vivre esthétiquement, je ne te les adresserais pas s'ils désirent comprendre ce que c'est que de vivre esthétiquement en un sens supérieur. Car à cet égard tu ne saurais les renseigner, justement parce que tu es partial toi-même; seul celui qui se trouve plus haut placé, ou qui vit éthiquement, peut le leur expliquer. Tu serais peut-être tenté un instant de me chicaner en prétendant qu'alors moi non plus je ne pourrais donner une sûre explication de ce que c'est que de vivre esthétiquement, puisque je suis moi-même partial à cet égard. Tu n'arriveras qu'à me faire donner un renseignement supplémentaire. La raison pour laquelle celui qui vit esthétiquement ne peut, en un sens supérieur, rien expliquer, c'est qu'il vit toujours dans l'instant et que toujours son savoir reste, à un certain degré, relatif et limité. J'accorde volontiers que pour vivre esthétiquement, et lorsqu'une telle vie est à son apogée, de multiples talents peuvent être nécessaires, oui, qu'ils doivent même être développés à un degré extraordinaire; pour-

tant, ils sont asservis et la transparence leur manque. C'est ainsi qu'on trouve souvent des espèces d'animaux qui ont des sens beaucoup plus aigus et beaucoup plus intenses que ceux des hommes, mais ils sont asservis dans l'intinct des animaux. Je te prends volontiers comme exemple. Je ne t'ai jamais refusé tes talents supérieurs, ce que tu as pu voir aussi par le fait que je t'ai assez souvent reproché d'en abuser. Tu es spirituel, ironique, observateur, dialecticien, plein d'expérience dans les jouissances, tu sais prévoir, tu es sentimental, et, selon les circonstances, sans cœur; mais au milieu de tout cela, tu ne vis toujours que dans l'instant, et c'est pourquoi ta vie se dissout, et tu ne sais pas l'expliquer. Si quelqu'un désire apprendre l'art de jouir, il a raison de s'adresser à toi; mais s'il désire comprendre ta vie, il s'adresse mal. Il trouverait peut-être plutôt chez moi ce qu'il cherche, bien que je n'aie pas du tout les mêmes talents que toi. Tu es partial, et c'est comme si le temps te manquait pour t'émanciper; je ne suis pas partial, ni dans mon jugement sur l'esthétique, ni dans celui que je porte sur l'éthique; car dans l'éthique je suis justement au-dessus de l'instant, je suis dans la liberté; mais c'est une contradiction de penser qu'on peut devenir partial parce qu'on est dans la liberté.

Si peu doué qu'il soit, si modeste que soit sa situation dans la vie, tout homme sent le besoin naturel de se former une conception de la vie, une idée de la signification et du but de la vie. Celui qui vit esthétiquement le fait aussi, et l'expression ordinaire qu'on a entendu de tout temps et des étapes les plus différentes, est celle-ci: il faut jouir de la vie. Naturellement, on la varie beaucoup suivant l'idée qu'on se forme de la jouissance, mais tout le monde est d'accord sur la formule: jouir de la vie. Mais celui qui dit qu'il veut jouir de la vie pose toujours une condition qui se trouve hors de l'individu, ou bien dans l'individu mais indépendante de sa volonté. Je te prie de bien retenir les termes de cette dernière phrase, car ils ont été choisis à dessein.

Parcourons brièvement ces étapes afin de parvenir jusqu'à toi. L'expression que j'ai employée pour désigner une vie esthétique t'a peut-être déjà un peu vexé, et pourtant, tu ne pourras guère en nier la justesse, je pense. On t'entend assez souvent te moquer de gens qui ne savent pas jouir de la vie, tandis que tu crois avoir toi-même étudié cette question à fond. Peut-être ne le comprennent-ils pas; cependant, ils sont d'accord avec toi au sujet de l'expression elle-même. Tu sens peut-être que dans cette méditation tu seras accouplé à des gens qu'autrement tu as en exécration; tu penses peut-être que je devrais être assez poli pour te traiter comme artiste et passer en silence les bousilleurs qui savent assez te tracasser dans la vie, et avec lesquels tu désires n'avoir rien de commun. Cependant, je ne peux pas te venir en aide, car tu as pourtant quelque chose de commun avec eux, même quelque chose de très essentiel — une conception de la vie. Et ce qui te différencie d'eux est, selon moi, quelque chose de peu d'importance. Je ne peux pas m'empêcher de rire de toi; vois-tu, mon jeune ami, c'est une malédiction qui te poursuit: la foule de confrères d'art que

tu trouves et que tu n'as nullement l'intention de reconnaître. Tu cours le danger de te trouver en mauvaise et pauvre compagnie, toi qui es tellement distingué. J'avoue qu'il doit être désagréable d'avoir une conception de la vie en commun avec tout noceur ou tout coureur de femmes. A vrai dire, ce n'est pas non plus tout à fait ainsi; car, en un sens, tu te trouves au delà du terrain esthétique, ce que je montrerai plus tard.

Enfin, si grandes que puissent être les différences à l'intérieur de l'esthétique, toutes les étapes possèdent pourtant une ressemblance essentielle: l'esprit n'est pas déterminé comme esprit, mais immédiatement. Les différences peuvent être extraordinaires, depuis la platitude complète jusqu'au plus haut degré d'esprit; mais même à l'étape où apparaît l'esprit, l'esprit n'est pourtant pas déterminé comme esprit, mais comme don.

Je ne signalerai que très brièvement chaque étape particulière et je ne m'arrêterai qu'à ce qui, d'une manière ou d'une autre, pourrait te convenir, ou que j'aimerais te voir mettre en pratique pour ton propre compte. La personnalité déterminée immédiatement n'est pas spirituelle, mais physique. Là, nous avons une conception de la vie qui enseigne que la santé est le bien le plus précieux, autour duquel tout tourne. La même idée peut être exprimée d'une manière plus poétique lorsqu'on dit: la beauté est la chose suprême. Enfin, la beauté est un bien très fragile, et c'est pourquoi on voit rarement appliquée cette conception de la vie. On rencontre assez souvent une jeune fille ou un jeune homme qui pour un temps passager se vante d'une beauté qui bientôt lui fera défaut. Toutefois, je me rappelle un cas où elle a été réalisée avec un rare succès. Lorsque j'étais étudiant, je fréquentais parfois pendant mes vacances la maison d'un comte de province. Le comte avait autrefois été dans la diplomatie, à présent il était âgé et vivait retiré à la campagne, dans sa maison seigneuriale. La comtesse, dans sa jeunesse, avait été extraordinairement belle, et encore sur l'âge, elle était la femme la plus belle que j'aie vue. Dans sa jeunesse le comte, grâce à sa beauté mâle, avait eu beaucoup de succès auprès du beau sexe; à la cour on se rappelait encore le beau gentilhomme de la chambre. L'âge n'avait pas eu raison de lui et une dignité noble et vraiment distinguée le rendait encore plus beau. Ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse affirmaient que c'était le couple le plus beau qu'ils aient vu et moi qui avais le bonheur de faire leur connaissance sur leurs vieux jours, je le trouvais tout naturel; car ils étaient encore le couple le plus beau qu'on pouvait voir. Le comte aussi bien que la comtesse avait beaucoup de culture et, cependant, la conception de la vie de la comtesse se concentrait dans l'idée qu'ils étaient le couple le plus beau de tout le pays. Je me rappelle encore vivement un événement qui me le confirma. C'était un dimanche matin; une petite fête avait lieu dans l'église située près de la maison seigneuriale. La comtesse avait été un peu souffrante et n'osait pas assister à la fête; le comte, par contre, s'y rendit le matin, revêtu de toute sa splendeur, son uniforme de gentilhomme de la chambre orné de décorations. Les fenêtres du grand salon ouvraient sur une allée menant à l'église. La comtesse se trouvait à l'une d'elles; elle

portait une toilette du matin exquise et était réellement ravissante. J'avais demandé de ses nouvelles et je m'étais engagé dans une conversation avec elle au sujet d'un yachting qui devait avoir lieu le lendemain, lorsque le comte parut au fond de l'allée. Elle se tut, devint plus belle que jamais je ne l'avais vue, son visage devint presque un peu mélancolique; le comte était arrivé si près qu'il pouvait la voir à la fenêtre; elle lui envoya un baiser avec grâce et dignité, et alors elle se tourna vers moi en disant: « Mon petit Wilhelm, n'est-ce pas que mon Ditlev est l'homme le plus beau de tout le royaume! Oui, je vois bien qu'il s'affaisse un peu d'un côté, mais personne ne peut le voir lorsque je suis à côté de lui, et lorsque nous nous promenons ensemble, nous sommes pourtant encore le couple le plus beau de tout le pays. » Aucune petite demoiselle de seize ans ne pourrait être plus radieuse en pensant à son fiancé, le beau gentilhomme de la chambre, que ne l'était Madame en voyant le chambellan déjà chargé d'années.

Les deux conceptions de la vie s'accordent sur la formule qu'on doit jouir de la vie, — la condition qui s'y rapporte se trouve dans l'individu lui-même, mais sans être posée par la volonté de l'individu lui-même.

Allons plus loin. Nous rencontrons des conceptions de la vie qui, tout en enseignant qu'il faut jouir de la vie, en mettent la condition hors de l'individu. C'est le cas de toute conception de la vie où la richesse, les honneurs, la noblesse, etc. deviennent le but de la vie et sa teneur. Je mentionnerai ici aussi une certaine espèce d'amour. Imaginons une jeune fille, amoureuse de toute son âme, dont les yeux ne connaissent d'autre désir que de voir le bien-aimé, dont l'âme n'ait d'autre pensée que lui, dont le cœur n'ait d'autre envie que de lui appartenir, pour qui rien d'autre que lui, rien ni au ciel ni sur la terre n'ait d'importance; il y a là encore une conception esthétique de la vie où la condition se trouve hors de l'individu lui-même. Tu trouves naturellement que c'est une absurdité d'aimer ainsi, tu penses que ce n'est que dans les romans que cela arrive. Pourtant, cela se laisse imaginer et, en tout cas, il est bien sûr qu'aux yeux de beaucoup de gens un tel amour serait considéré comme quelque chose d'extraordinaire. Je t'expliquerai plus tard pourquoi je ne peux pas l'approuver.

Continuons. Nous rencontrons des conceptions de la vie qui enseignent qu'il faut en jouir, mais la condition doit se trouver dans l'individu lui-même, mais sans être posée par lui-même. Dans ce cas la personnalité est généralement déterminée comme talent. C'est un talent pratique, un talent mercantile, un talent mathématique, un talent poétique, un talent artistique, un talent philosophique. Le contentement dans la vie, la jouissance, est recherché dans l'épanouissement de ce talent. On ne s'en tient peut-être pas au talent dans son immédiateté, on le développe de toutes manières, mais la condition de la satisfaction dans la vie est le talent lui même, qui est une condition qui n'a pas été posée par l'individu lui-même. Les gens chez lesquels on trouve cette conception de la vie appartiennent à cette classe qui d'habitude est l'objet de ta moquerie constante, et cela à cause de leur activité inlassable. Tu penses vivre esthétiquement

toi-même, et ne veux en aucune façon l'admettre en ce qui concerne ces gens-là. Il est indéniable que tu as une autre conception de l'art de jouir de la vie, mais cela n'est pas l'essentiel, l'essentiel est qu'on veuille jouir de la vie. Ta vie est beaucoup plus distinguée que la leur, mais leur vie est en même temps beaucoup plus innocente que la tienne.

Enfin, puisque toutes ces conceptions de la vie ont en commun leur esthétique, elles se ressemblent aussi les unes les autres par une certaine solidarité, une certaine corrélation: c'est une chose précise autour de laquelle toutes leurs pensées se tournent. La base de leur vie est en soi quelque chose de simple, qui ne peut pas être dispersé, comme des bases qui seraient multiples en elles-mêmes. Voici par exemple une conception de la vie à laquelle je m'arrêterai un peu plus longuement. Elle enseigne: jouissez de la vie, et explique ainsi: suivez votre désir. Le désir, en soi, est cependant une pluralité et on voit donc aisément que cette vie se disperse en une pluralité illimitée, à moins que le désir d'un individu en particulier n'ait été déterminé dès son enfance à un seul désir, ce qu'on devrait alors appeler plutôt une inclination, un penchant, par exemple pour la pêche, pour la chasse, pour l'écurie, etc. On voit aisément que si cette conception de la vie se disperse en une pluralité, elle se trouve dans la sphère de la réflexion; mais cette réflexion, toutefois, n'est toujours qu'une réflexion finie, et la personnalité reste dans son immédiateté. Dans le désir lui-même, l'individu est immédiat, et que le désir soit subtil et raffiné ou rusé, l'individu s'y trouve cependant comme immédiat, dans la jouissance il se trouve dans l'instant, et quelle que soit sa pluralité à cet égard, il est cependant toujours immédiat parce qu'il se trouve dans l'instant. Vivre pour satisfaire son désir est naturellement un emploi très distingué dans la vie, et, Dieu soit loué, en raison des traces de la vie terrestre qui donnent d'autres soucis à l'homme, on le voit rarement réalisé. Je ne doute pas que sans eux l'on serait assez souvent témoin de ce spectacle affreux; car toujours est-il qu'on entend assez souvent des gens se plaindre de ce qu'ils se sentent gênés par la vie prosaïque, ce qui malheureusement souvent ne signifie pas autre chose qu'ils ont envie de s'en donner à cœur joie dans tous les dérèglements où le désir peut faire tournoyer un homme. Car l'individu doit être en possession d'une foule de conditions extérieures pour que cette conception puisse être réalisée, et ce bonheur, ou plutôt, ce malheur n'échoit que rarement à un homme; je dis: ce malheur, car, certes, ce bonheur ne vient pas des dieux miséricordieux, mais des dieux en colère.

Cette conception de la vie est plus rarement réalisée sur une vaste échelle; par contre, on voit assez souvent des gens qui y bricolent un peu et qui, lorsque les conditions disparaissent, pensent que s'ils avaient pu faire le nécessaire pour la réaliser, ils auraient bien pu atteindre le bonheur et le plaisir auxquels ils aspiraient dans la vie. On trouve pourtant quelques exemples dans l'histoire, et comme je pense qu'il peut être utile de comprendre où mène cette conception de la vie, justement lorsque tout concourt à la favoriser, je décrirai un

tel personnage en choisissant cet homme tout-puissant que fut l'empereur Néron, devant lequel le monde s'inclina et qui se trouva toujours entouré d'une foule innombrable de messagers empressés du désir. Tu disais une fois avec ta témérité habituelle qu'on ne pouvait pas blâmer Néron d'avoir brûlé Rome pour se faire une idée de l'incendie de Troie, mais on pouvait se demander si vraiment il était assez artiste pour savoir jouir de ce spectacle. Enfin, c'est l'un de tes plaisirs impériaux de ne jamais éluder une pensée quelconque, de ne jamais te laisser effrayer par elle. Pour cela on n'a pas besoin d'une garde impériale, ni de l'or ou de l'argent, ni des trésors du monde entier; on peut être tout à fait seul à le faire, à le régler en plein silence, c'est plus sage ainsi, mais non pas moins terrible. Ton intention, il est vrai, n'était pas de prendre la défense de Néron, mais c'est une espèce de défense que de s'arrêter, non pas à ce qu'il fit, mais à sa manière de le faire. Je sais très bien que cette témérité dans les idées est quelque chose qu'on trouve souvent chez les jeunes gens, qui à ces moments-là pour ainsi dire tâtent du monde et sont facilement tentés de s'exalter eux-mêmes, surtout lorsque d'autres les écoutent. Je sais très bien que tu as, aussi bien que moi et que n'importe qui, oui, que Néron lui-même, horreur d'une telle sauvagerie, et, cependant, je ne conseillerai jamais à un homme de croire qu'il n'ait pas lui-même, au sens le plus strict, la force nécessaire pour devenir un Néron. Lorsque je nommerai ce qui selon moi constituait la nature de Néron, le mot te paraîtra peut-être trop charitable et, cependant, je ne suis certes pas un juge indulgent, bien que, dans un autre sens, je ne juge jamais aucun homme. Mais crois-moi, le mot n'est pas trop charitable, il exprime la vérité mais peut en outre montrer combien un tel égarement peut se trouver proche d'un homme; oui, on peut dire que pour chaque homme qui ne passe pas toute sa vie comme un enfant, un moment arrive où, bien que vaguement, on se doute de cette perdition. La nature de Néron s'appelle: mélancolie. De nos jours c'est devenu quelque chose de grand que d'être mélancolique, et à ce titre je comprends bien que tu trouves ce mot charitable; mais je m'associe à une vieille doctrine de l'Eglise qui compta la mélancolie parmi les péchés capitaux. Si j'ai raison, ce sera à vrai dire un renseignement très désagréable pour toi, car il bouleversera complètement toute ta conception de la vie. Par prudence je remarquerai cependant tout de suite qu'un homme peut avoir de la peine et des soucis, même à un degré tel qu'ils le suivront peut-être toute sa vie, et cela peut même être beau et vrai; mais ce n'est que par sa propre faute qu'un homme devient mélancolique.

Je m'imagine donc le voluptueux impérial. Il est entouré de licteurs, non seulement lorsqu'il monte sur son trône ou se rend à l'assemblée du sénat, mais aussi, et surtout, lorsqu'il sort pour satisfaire ses désirs, et pour qu'ils puissent préparer les voies à ses expéditions de brigandage. Je me l'imagine un peu âgé, sa jeunesse est passée, son esprit léger l'a abandonné et il connaît déjà à fond tous les plaisirs imaginables, il en est rassasié. Cette vie, si corrompue qu'elle soit, a mûri son

âme, et malgré toute sa connaissance du monde, malgré toute son expérience, il est cependant encore un enfant ou un jeune homme. L'immédiateté de l'esprit ne peut pas percer et, cependant, elle demande une percée, elle demande une forme supérieure d'existence. Mais si cela doit avoir lieu, un moment viendra où l'éclat du trône, sa force, sa puissance pâliront, — et il n'a pas le courage de s'y exposer. Alors il s'accroche aux désirs, toute la perspicacité du monde doit imaginer de nouveaux désirs pour lui, car il ne trouve du repos que dans l'instant du désir et, celui-ci passé, il halète par manque de vigueur. L'esprit veut toujours percer mais n'y arrive pas, il est continuellement trompé, et Néron veut lui offrir l'assouvissement du désir. Alors l'esprit se condense en lui comme un sombre nuage, sa colère couve son âme et elle devient une angoisse qui ne s'arrête même pas à l'instant de la jouissance. Voilà pourquoi ses yeux sont si sombres que personne ne peut souffrir de les regarder, si flamboyants qu'ils font peur, car derrière les yeux l'âme est plongée dans l'obscurité. On appelle ce regard un regard impérial, et le monde entier tremble devant lui; néanmoins sa nature la plus intime est l'angoisse. Un enfant peut l'effrayer en le regardant d'une manière à laquelle il n'est pas habitué, de même qu'un regard de passant peut être celui d'un homme qui le possède; car l'esprit veut se frayer un chemin en lui, veut que sa conscience s'empare de lui, mais il ne le peut pas et l'esprit est refoulé et accumule une nouvelle colère. Il ne se possède plus; il n'est tranquillisé que lorsque le monde tremble devant lui, car alors personne n'ose le saisir. Cela explique cette peur qu'il a des gens et que Néron a en commun avec toutes les personnalités de cette espèce. Il est comme possédé, opprimé en lui-même, et c'est pourquoi tout regard semble vouloir l'assujettir. Lui, l'empereur de Rome, peut avoir peur du regard de l'esclave le plus misérable. Un regard le touche — ses yeux dévorent l'homme qui ose le regarder ainsi. Un scélérat se trouve à côté de l'empereur, comprend ce regard sauvage, et cet homme n'existe plus. Néron n'a aucun assassinat sur la conscience, mais l'esprit a une nouvelle angoisse. Il ne trouve de repos que dans l'instant du désir. Il brûle la moitié de Rome, mais sa torture ne change pas. Bientôt ces choses ne le divertissent plus. Un désir plus grand encore existe, il veut angoisser les gens. Il est énigmatique pour lui-même et l'angoisse est sa nature; à présent il veut être une énigme pour le monde entier et se délecter à son angoisse. Cela explique ce sourire impérial que personne ne peut comprendre. Ils s'approchent de son trône, il leur sourit amicalement et, néanmoins, une angoisse horrible s'empare d'eux, ce sourire peut-être est leur arrêt de mort, le plancher s'ouvrira peut-être et ils s'enfonceront dans l'abîme. Une femme s'approche de son trône, il lui envoie un sourire gracieux et, néanmoins, l'angoisse la fait presque perdre connaissance, ce sourire l'a peut-être déjà désignée comme victime de sa volupté. Et cette angoisse lui procure du plaisir. Il ne veut pas s'imposer, il veut inquiéter. Il ne se présente pas fièrement dans sa dignité impériale; faible, impuissant, il s'avance à pas silencieux, car ce manque de vigueur inquiète encore davantage. Il a l'air d'un mourant, sa

respiration est faible et, néanmoins, il est l'empereur de Rome et tient la vie des gens dans sa main. Son âme est languissante, il n'y a que les plaisanteries et les jeux d'esprit qui soient capables de le mettre en haleine pour un instant. Mais ce que le monde en possède est épuisé et, cependant, il ne peut pas respirer si cela s'arrête. Il pourrait abattre l'enfant devant les yeux de sa mère afin de voir si son désespoir ne peut donner à la passion une expression nouvelle qui soit capable de le divertir. S'il n'était pas l'empereur de Rome, il finirait peut-être ses jours par un suicide; car, en vérité, il y a deux manières d'exprimer la même chose: que Caligula (98) souhaite que les têtes de tous les hommes se trouvent sur un seul cou afin de pouvoir anéantir le monde entier par un seul coup, ou qu'un homme se donne la mort lui-même.

On trouve parfois chez des personnalités de cette espèce une certaine bonhomie; je ne sais pas si c'était le cas pour Néron, mais s'il l'a eue, je ne doute pas que l'entourage n'ait été disposé à l'appeler bienveillance. Il s'agit là d'un ordre d'idées curieux qui témoigne en outre, et à nouveau, de l'immédiateté qui, en son refoulement, constitue la vraie mélancolie. Il arrive alors qu'en même temps que les trésors et la magnificence du monde entier ne suffisent pas à les divertir, un seul mot, une petite curiosité, l'extérieur d'un homme, ou une autre chose insignifiante en soi, puissent leur causer un plaisir extraordinaire. Un Néron peut s'en réjouir comme un enfant. Comme un enfant; c'en est justement la vraie expression, car c'est là que toute l'immédiateté de l'enfant se montre, inaltérée et inexpliquée. Une personnalité intégrale ne peut pas se réjouir ainsi, car elle a bien conservé en elle l'ingénuité de l'enfance, mais elle a pourtant cessé d'être enfant. Par conséquent, Néron est à l'ordinaire un vieillard; parfois, mais rarement, il est un enfant.

J'interromps ici ce petit tableau qui, sur moi tout au moins, a fait une très sérieuse impression. Néron inquiète même après sa mort; car, si corrompu qu'il soit, il est pourtant chair de notre chair et os de nos os, et même dans un monstre il y a quelque chose d'humain. Je n'ai pas fait ce tableau pour occuper ta fantaisie; je ne suis pas un auteur qui recherche la faveur d'un lecteur, surtout pas la tienne, et, comme tu sais, je ne suis auteur en aucune façon, et je n'écris qu'à cause de toi. Et je n'ai pas fait non plus ce tableau pour nous donner, à toi et à moi, comme au pharisien (99), l'occasion de remercier Dieu parce que nous sommes des hommes tout différents. Chez moi il évoque d'autres pensées, bien que je remercie Dieu parce que ma vie a été si peu mouvementée que je n'ai soupçonné cette horreur que de loin et parce qu'à présent je suis un époux heureux; et en ce qui te concerne, je me réjouis de penser que tu es encore assez jeune pour en retirer quelque chose. Que chacun, enfin, apprenne ce qu'il peut; nous pouvons tous les deux apprendre que le malheur d'un homme ne tient jamais à ce qu'il n'est pas maître des conditions extérieures, puisque c'est justement cela qui le rendrait complètement malheureux.

Qu'est-ce donc que la mélancolie? C'est l'hystérie de l'esprit.

Il vient dans la vie d'un homme un moment où l'immédiateté a pour ainsi dire mûri et où l'esprit demande une forme supérieure où il veut se saisir lui-même comme esprit. L'homme, en tant qu'esprit immédiat, est fonction de toute la vie terrestre, et l'esprit, se ramassant pour ainsi dire sur lui-même, veut sortir de toute cette dissipation et se transfigurer en lui-même; la personnalité veut prendre conscience d'elle-même dans sa validité éternelle. Si cela n'arrive pas, le mouvement est arrêté, et si elle est refoulée, alors apparaît la mélancolie. On peut faire beaucoup pour l'ensevelir dans l'oubli, on peut travailler, on peut se servir de moyens plus innocents que ceux d'un Néron, mais la mélancolie reste. Il y a quelque chose d'inexplicable dans la mélancolie. Celui qui a de la peine ou des soucis en sait la cause. Si on demande à un mélancolique la raison de sa mélancolie, ce qui l'oppresse, il répondra qu'il ne le sait pas, qu'il ne peut pas l'expliquer. C'est en cela que consiste l'infini de la mélancolie. Et la réponse est tout à fait juste; car, aussitôt qu'il le sait, la mélancolie n'existe plus, tandis que la peine de celui qui est affligé ne cesse pas du fait qu'il sait la raison de sa peine. La mélancolie est un péché, elle est au fond un péché *instar omnium*, c'est le péché de ne pas vouloir profondément et sincèrement et c'est donc la mère de tous les péchés. Cette maladie, ou plus correctement, ce péché est très fréquent de nos jours, et c'est par exemple celui sous lequel gémit toute la jeunesse de l'Allemagne et celle de la France. Je ne veux pas t'irriter, je te traite en général avec autant d'indulgence que possible. J'avoue volontiers qu'en un sens le fait d'être mélancolique n'est pas un mauvais signe, car la mélancolie ne touche généralement que les natures les plus douées. Je ne te fatiguerai pas non plus en prétendant que tous ceux qui souffrent d'indigestion aient pour cela le droit de s'appeler mélancoliques. C'est d'ailleurs ce qu'on voit assez souvent de nos jours, car être mélancolique est devenu presque un mérite, ambitionné de tous. Mais celui qui prétend être hautement intelligent doit accepter que je lui confère la responsabilité de pouvoir être aussi plus coupable que d'autres. S'il veut voir juste à cet égard, il n'y verra non plus une dépréciation de sa personnalité, bien que cela lui apprenne à s'incliner en toute humilité devant la puissance éternelle. Le mouvement terminé, la mélancolie a cessé d'exister essentiellement, tandis qu'il peut arriver au même individu d'avoir dans sa vie beaucoup de peines et de soucis, et tu sais bien qu'à cet égard je professe, moins que quiconque, la sage bassesse prétendant qu'il ne sert à rien de s'affliger, qu'il ne faut tenir aucun compte des peines. J'aurais honte d'oser me présenter devant un homme attristé avec ces paroles-là. Mais même l'homme dont la vie a le mouvement le plus calme, le plus paisible et le plus opportun gardera toujours un peu de mélancolie; cela tient à quelque chose de plus profond — au péché originel, et cela s'explique par le fait qu'aucun homme ne peut devenir transparent pour lui-même. Par contre, les gens dont l'âme ne connaît pas du tout la mélancolie, sont ceux dont l'âme n'a pas l'idée d'une métamorphose. Je n'ai pas à m'occuper d'eux ici, car, enfin, je n'écris que de toi et pour

toi; et je crois que cette explication te donnera satisfaction, car je suppose que tu ne penses guère, comme le font beaucoup de médecins, que la cause de la mélancolie réside dans l'état physique, et que les médecins, ce qui est assez curieux, ne peuvent pas malgré cela la maîtriser; il n'y a que l'esprit qui puisse le faire, car elle repose dans l'esprit, et lorsque celui-ci se trouve lui-même, tous les petits chagrins disparaissent, ainsi que les causes qui chez quelques-uns, selon leur opinion, provoquent la mélancolie; ce sont, par exemple, de ne pas pouvoir trouver le chemin pour entrer dans le monde, d'entrer dans la vie aussi bien trop tard que trop tôt, de ne pas pouvoir trouver une place dans la vie; car celui qui se possède lui-même éternellement n'entre ni trop tôt ni trop tard dans le monde, et celui qui se possède lui-même dans sa validité éternelle trouvera bien son importance dans cette vie.

Voilà une digression que tu me pardonneras, j'espère, puisqu'elle est née surtout à cause de toi. Je reviens à la conception de la vie d'après laquelle on doit vivre pour satisfaire le désir. Une sagesse perspicace comprend aisément qu'elle ne peut être réalisée et que, par conséquent, il est inutile de commencer; un égoïsme raffiné comprend qu'il rate l'essentiel dans la jouissance. Voilà donc une conception de la vie qui enseigne: jouissez de la vie et qui exprime ainsi cette pensée: jouis de toi-même; tu dois jouir de toi-même dans la jouissance. C'est une réflexion supérieure; toutefois, elle ne pénètre naturellement pas la personnalité elle-même qui reste dans son immédiateté fortuite. La condition de la jouissance est cependant ici aussi une condition extérieure qui n'est pas au pouvoir de l'individu; car, bien qu'il jouisse de lui-même, comme il le dit, il ne jouit cependant de lui-même que dans la jouissance qui dépend elle-même d'une condition extérieure. Toute la différence est donc qu'il jouit d'une manière réfléchie et non pas immédiatement. A ce titre même cet épicurisme dépend d'une condition qui n'est pas en son pouvoir. Un endurcissement de la raison indique à présent un expédient: jouis de toi-même en rejetant toujours les conditions. Mais il est évident que celui qui jouit de lui-même en rejetant les conditions, dépend autant d'elles que celui qui en jouit. Sa réflexion revient toujours en lui-même, et puisque sa jouissance tient à ce que la jouissance ait aussi peu de contenu que possible, il se creuse, pour ainsi dire, lui-même, puisque cette réflexion finie n'est naturellement pas en état d'ouvrir la personnalité.

A présent je crois par ces considérations avoir tracé assez distinctement, pour toi au moins, le terrain de la conception esthétique de la vie; tous ses stades ont un point commun : c'est que le but de la vie est ce qui fait qu'on est immédiatement ce qu'on est; car la réflexion ne s'élève jamais assez haut pour s'alimenter de quelque chose qui se trouve au delà de cette limite. Je n'ai fourni qu'une indication très fugitive, mais je ne désirais pas non plus aller plus loin; ce ne sont pas les différents stades qui pour moi ont de l'importance, mais seulement le mouvement qui, comme je vais le montrer

à présent, est nécessaire, et c'est sur lui que je te prierai de fixer ton attention.

Je suppose maintenant que l'homme qui vivait pour sa santé a été — pour employer une de tes expressions — aussi bien portant lors de sa mort que jamais; que ces époux dansèrent le jour de leurs noces d'or et qu'un chuchotement parcourut le salon exactement comme lorsqu'ils dansèrent le jour de leurs noces; je suppose que les mines d'or de l'homme riche furent inépuisables, que la gloire et la dignité marquèrent le passage de l'homme heureux à travers la vie; je suppose que la jeune fille a trouvé celui qu'elle aimait, que l'homme au talent mercantile étendit ses rapports sur toutes les cinq parties du monde et tint les Bourses du monde entier dans sa propre Bourse, que l'homme au talent mécanique réunit le ciel et la terre — je suppose que Néron ne haletait jamais, mais qu'à chaque instant une nouvelle jouissance venait le surprendre, qu'à chaque instant ce rusé épicurien put se réjouir de lui-même, que l'homme cynique eut toujours des conditions à rejeter afin de pouvoir se réjouir de sa légèreté — c'est cela que je suppose et qu'alors tous ces gens furent bien heureux. Tu ne le diras probablement pas et j'expliquerai plus tard pourquoi; mais je pense que tu admettras volontiers que beaucoup de gens penseraient ainsi, oui, que quelques-uns s'imagineraient avoir dit quelque chose de très intelligent s'ils ajoutaient que ce qui manquait à tous les gens que je viens de spécifier, était de ne pas apprécier ces bienfaits. A présent je ferai le mouvement contraire. Rien de tout cela n'a lieu. Alors, quoi? Alors ils désespèrent. Tu ne le ferais pas non plus, je pense; peut-être dirais-tu: cela n'en vaut pas la peine. J'expliquerai plus tard pourquoi tu ne veux pas admettre le désespoir; ici, je ne te demande que de convenir que beaucoup de gens jugeraient très naturel de désespérer. Voyons à présent pourquoi ils désespèrent; parce qu'ils découvrirent que la base de leur vie était éphémère? mais est-ce bien une raison de désespérer? est-ce que la base de leur vie a subi une modification essentielle? Est-ce une modification essentielle de ce qui est éphémère, ou bien n'est-ce pas plutôt quelque chose de fortuit et de non essentiel s'il ne se montre pas ainsi? Il n'est arrivé rien de nouveau qui puisse justifier une modification. Par conséquent, s'ils désespèrent, cela doit venir d'un désespoir antérieur. Toute la différence est qu'ils ne le savaient pas, mais c'est une différence tout à fait fortuite. Il paraît donc que toute conception esthétique de la vie est du désespoir et que chaque individu qui vit esthétiquement est désespéré, qu'il le sache ou non. Mais si on le sait, et tu le sais, une forme supérieure de l'existence est une exigence impérieuse.

Ce n'est qu'en peu de mots que je veux expliquer mon jugement au sujet de la jeune fille et de son amour. Tu sais qu'en ma qualité d'époux j'ai l'habitude à toute occasion, verbalement et par écrit, de soutenir contre toi la réalité de l'amour, et c'est pourquoi ici aussi, et afin d'empêcher tout malentendu, je veux m'expliquer. Un homme qui, en un sens fini, est intelligent, s'inquiéterait peut-être un peu devant un tel amour, il devinerait peut-être sa fragilité et, par opposition, il

donnerait peut-être à sa sagesse misérable l'expression suivante : aime-moi un peu et aime-moi longtemps. Comme si toute sa sagesse n'était pas plus faible encore et du moins plus misérable que l'amour de la jeune fille! Tu comprendras alors aisément que de cette façon-là je ne peux pas le désapprouver. Il m'est assez difficile de faire des hypothèses sur le terrain de l'amour, je n'ai aimé qu'une seule fois, je suis encore toujours indescriptiblement heureux dans cet amour, et il m'est difficile de m'imaginer comme objet de l'amour d'une autre que de celle à laquelle je suis lié, ou d'une manière différente de celle par laquelle elle me rend si heureux — mais je veux le risquer ici. Admettons donc, contre toute vraisemblance, que je sois devenu l'objet d'un tel amour. Il ne me rendrait pas heureux, et je ne l'accepterais jamais, non pas que je le dédaigne — parbleu, j'aimerais mieux avoir un assassinat sur la conscience que d'avoir dédaigné l'amour d'une jeune fille — mais je ne l'accepterais pas à cause d'elle-même. Si c'était en mon pouvoir, je désirerais être aimé par tout le monde; je désire être aimé par ma femme autant qu'il est possible pour un homme d'être aimé par un autre être, et j'aurais de la peine si je ne l'étais pas; mais aussi, c'est tout ce que je désire, je n'admettrais pas qu'un être compromette son salut afin de m'aimer; je l'aimerais trop pour permettre qu'elle s'avilisse elle-même. Il y a quelque chose de séduisant pour l'esprit orgueilleux dans le fait d'être aimé ainsi, et il y a des gens qui connaissent l'art de charmer une jeune fille à tel point qu'elle oublie tout à cause d'eux — qu'ils prennent garde à la manière dont ils se justifieront. Une telle jeune fille sera le plus souvent assez punie à cause de cela, mais ce qui est ignoble, c'est de permettre que cela ait lieu. Vois-tu, c'est pourquoi je disais et je dis encore que la jeune fille était aussi désespérée d'obtenir le bien-aimé ou de ne pas l'obtenir; car ce serait bien une circonstance fortuite que celui qu'elle aime soit un homme assez droit pour l'aider à sortir de l'aberration de son cœur, et même si les moyens dont il se servirait pour y arriver étaient assez durs, je dirais pourtant qu'il agirait envers elle en homme droit, sincère, fidèle et chevaleresque.

Il est donc évident que toute conception esthétique de la vie est désespoir et, par conséquent, il semblerait tout naturel de faire le mouvement par lequel l'éthique s'affirme. Il y a pourtant encore un stade, une conception esthétique de la vie, la plus pure et la plus importante de toutes et que j'examinerai minutieusement; car c'est ton tour qui viendra. Tu peux tranquillement accepter tout ce que j'ai développé jusqu'ici et, en quelque sorte, ce n'est pas à toi que j'ai parlé, — aussi, cela ne servirait pas à grand'chose de te parler ainsi ou de t'expliquer que la vie est vanité. Tu le sais très bien et tu as essayé de te débrouiller à ta façon. La raison pour laquelle j'en ai parlé est que je désire me mettre à couvert et t'empêcher de rebondir subitement. Cette dernière conception de la vie est le désespoir même. C'est une conception esthétique de la vie, car la personnalité reste dans son immédiateté, c'est la dernière conception esthétique de la vie, car elle a, dans une certaine mesure, incorporé en elle la conscience de la nullité

d'une telle conception. Toutefois, il y a désespoir et désespoir. Si j'imagine un artiste, un peintre, par exemple, qui devient aveugle, il désespérera peut-être s'il n'y a pas en lui quelque chose de plus profond. Il désespère pour cela seulement, et s'il retrouvait la vue, le désespoir cesserait. Il n'en est pas ainsi avec toi, tu es beaucoup trop doué intellectuellement et ton âme est, en un certain sens, trop profonde pour que cela puisse t'arriver. Et du point de vue extérieur cela ne t'est pas non plus arrivé. Tu as encore toujours en ton pouvoir tous les éléments d'une conception esthétique de la vie, tu as de la fortune, de l'indépendance, ta santé n'est pas affaiblie, ton esprit est encore fertile et tu n'es pas encore devenu malheureux parce qu'une jeune fille n'a pas voulu t'aimer. Et cependant, tu es désespéré. Ce n'est pas un désespoir actuel, mais un désespoir de l'esprit. Ton esprit s'est précipité en avant, tu as deviné la vanité de toutes choses, mais tu n'as pas marqué le pas. Tu t'y plonges à l'occasion et, en t'abandonnant un seul instant à la jouissance, tu prends conscience en même temps que c'est de la vanité, tu es ainsi toujours en dehors de toi-même, c'est-à-dire tu te trouves dans le désespoir. Il en résulte que ta vie se trouve entre deux énormes contraires; parfois tu as une énergie prodigieuse, parfois une indolence aussi grande.

J'ai assez souvent remarqué que, plus la liqueur dans laquelle un homme s'enivre dans la vie est superbe, plus sa guérison devient difficile, l'ivresse plus belle et les suites apparemment moins pernicieuses. Celui qui s'enivre d'eau-de-vie ressent bientôt les suites pernicieuses, et on peut espérer qu'il sera sauvé. Celui qui a recours au champagne se guérit plus difficilement. Et toi, tu as choisi la chose la plus précieuse; quelle ivresse est aussi belle que celle du désespoir, aussi seyante, aussi avenante, surtout aux yeux des jeunes filles (tu es parfaitement fixé là-dessus), surtout lorsqu'on a en même temps l'habileté de pouvoir retenir les éclats les plus violents, de faire soupçonner le désespoir comme un incendie lointain et de ne le refléter que dans l'extérieur. Il donne du chic à la manière de porter le chapeau, du chic à tout le corps, il donne un regard fier et rogue. Les lèvres sourient d'une manière avantageuse. Il donne dans la vie une légèreté indescriptible, une vue d'ensemble royale. Et lorsqu'un tel personnage s'approche d'une jeune fille, lorsque cette fière tête ne s'incline que pour elle, pour elle seule dans le monde entier, cela flatte et, malheureusement, il y en aura bien une qui sera assez innocente pour croire à cette fausse révérence. N'est-il pas honteux qu'un homme ainsi ... pourtant non, je ne ferai pas un réquisitoire fulminant, cela ne servirait qu'à t'exciter, j'ai d'autres moyens plus forts, j'ai le jeune homme qui donne de grandes espérances; il est peut-être amoureux, il s'adresse à toi, il s'est trompé sur ton compte, il croit que tu es un homme fidèle et droit, il veut te consulter et, en réalité, tu peux fermer ta porte à tout fatal jeune homme de cette sorte, mais tu ne peux pas fermer ton cœur; même si tu ne désires pas qu'il soit témoin de ton humiliation, elle ne se fera pas attendre pour cela, car tu n'es pas assez corrompu, et lorsque tu es tout seul avec toi-

même, ta bonté de cœur est peut-être plus grande qu'on ne le pense.

Voilà donc ta conception de la vie et, crois-moi, tu pourras expliquer beaucoup de choses dans ta vie si tu la considères avec moi comme un désespoir de l'esprit. Tu es un ennemi de l'activité; c'est tout à fait juste, car pour que l'activité ait un sens, il faut que la vie ait de la continuité, et cela manque à ta vie. Tu t'occupes de tes études, il est vrai, et tu y es même très assidu; mais ce n'est qu'à cause de toi-même, et elles ont lieu d'une manière aussi peu téléologique que possible. De plus tu es oisif, tu es comme ces ouvriers dans l'Evangile (100) qui étaient sur la place sans rien faire. Tu mets les mains dans tes poches et tu regardes la vie. Alors tu reposes dans le désespoir. Rien ne t'occupe, tu ne te défends contre rien, « même si on me jetait des tuiles, je ne me garerais pas ». Tu es comme un moribond, tu meurs tous les jours, non pas au sens profond et grave où on comprend généralement ce mot, mais ta vie a perdu sa réalité et tu « calcules toujours la durée de ta vie d'un terme jusqu'au prochain terme ». Tu laisses tout passer devant toi sans que cela t'impressionne, mais il arrive subitement quelque chose qui te saisit, une idée, une situation, le sourire d'une jeune fille, et alors tu es « à la page »; en d'autres circonstances tu l'es et à tous égards prêt à servir. Partout où il y a un événement, tu es là, tu te comportes dans la vie comme tu le fais là où il y a une foule massée, « tu t'infiltres dans le tas le plus compact, tu essaies, si possible, d'être soulevé au-dessus des autres de manière à rester couché sur eux, et une fois là tu t'y arranges aussi commodément que possible; c'est de cette façon que tu te laisses également porter à travers la vie ». Mais lorsque la foule s'est dispersée, lorsque l'événement a pris fin, tu restes là au coin de la rue et tu regardes le monde. On sait qu'un moribond a une énergie surnaturelle, c'est la même chose pour toi. S'il y a une idée à creuser, un ouvrage à lire, un projet à réaliser, une petite aventure à vivre — oui, un chapeau à acheter, alors tu t'y mets avec une force énorme. Tu travailles sans relâche, selon les circonstances, toute une journée ou pendant un mois, tu éprouves du plaisir à constater que tu as toujours la même plénitude de force qu'autrefois, tu ne prends pas de repos, « aucun diable ne peut rivaliser avec toi ». Si tu travailles avec d'autres, tu les bats à plate couture. Mais, passé le mois ou les six mois que tu considères toujours comme un maximum, tu interromps le travail, tu dis que cette histoire est terminée; tu te retires et tu laisses le tout à l'autre, ou si tu as été tout seul à le faire tu n'en parles à personne. Alors, tu te fais accroire à toi-même et aux autres que tu es dégoûté et tu te flattes de l'idée vaine que tu aurais pu continuer à travailler avec la même intensité si tu avais eu le goût de le faire. Mais il s'agit là d'une énorme tromperie. Tu aurais réussi à faire ton travail, comme la plupart des autres y réussissent si tu l'avais patiemment voulu, mais tu aurais en outre appris qu'il y fallait une tout autre espèce de persévérance que celle que tu possèdes. Tu t'es donc bientôt trompé toi-même et tu n'as rien appris pour ta vie future. Ici je peux t'offrir un petit

renseignement. Je n'ignore pas combien le cœur en général est trompeur, comme il est facile de se tromper soi-même, surtout lorsqu'on possède, comme toi, le pouvoir libérateur de la dialectique qui n'accorde pas seulement dispense pour tout, mais encore dissout et efface tout. Aussi, quand il m'arrivait quelque chose dans la vie, quand je décidais quelque chose qui aurait pu prendre par la suite un autre aspect pour moi, quand je faisais quelque chose que j'aurais pu interpréter plus tard d'une autre façon, je notais souvent par écrit en quelques mots précis ce que c'était que j'avais voulu, ou ce que j'avais fait et pourquoi je l'avais fait. Et aux moments où j'en sentais un grand besoin ou quand je ne me faisais plus une idée bien vive de ma décision ou de ce que j'avais fait, alors je sortais ma charte et je me jugeais moi-même. Il te semble peut-être que c'est du pédantisme, que c'est prolixe et qu'il est inutile de faire tant de façons. Voilà tout ce que je puis te répondre: ne le fais pas, si tu n'en sens pas un grand besoin ou si ta conscience ne te trahit jamais ou si ta mémoire est si fidèle. Mais je ne le crois pas, car la faculté qui au fond manque à ton âme est la mémoire, non pas la mémoire de ceci ou de cela, des idées, des plaisanteries ou des chemins contournés de la dialectique, — loin de moi de le prétendre; mais la mémoire de ta propre vie, la mémoire de ce que tu as vécu. Si tu l'avais eue, ta vie n'aurait pas reproduit tant de fois le même phénomène, tu n'y aurais pas exécuté tant de travaux que j'appellerais des travaux de demi-heure; je peux bien les appeler ainsi, même si tu y as mis six mois, puisque tu ne les as jamais terminés. Mais tu aimes à tromper les autres et toi-même. Si tu étais toujours aussi fort que tu l'es à l'instant de la passion, alors tu serais, on ne peut pas le nier, l'homme le plus fort que j'aie connu. Mais tu ne l'es pas et tu le sais très bien toi-même. C'est pourquoi tu te retires, tu joues presqu'à cache-cache avec toi-même et tu te reposes de nouveau dans l'indolence. Ton zèle momentané et la justification que tu y cherches pour te moquer des autres te rendent presque ridicule à mes yeux, dont tu ne peux pas toujours éviter l'attention. Il y avait une fois deux Anglais qui se rendaient en Arabie pour y acheter des chevaux. Ils y apportaient eux-mêmes quelques chevaux de course anglais et désiraient les essayer pour comparer leurs mérites avec ceux des chevaux arabes. Ils proposèrent une course, les Arabes y consentirent et laissèrent aux Anglais le soin de choisir n'importe lequel de leurs chevaux arabes. Mais les Anglais ne voulurent pas le faire tout de suite car, expliquaient-ils, ils avaient d'abord besoin de 40 jours pour l'entraînement. On attendit les 40 jours, la prime du gagnant fut fixée, les chevaux furent sellés et alors les Arabes demandèrent combien de temps il fallait courir. « Une heure », fut la réponse. Cela étonna un des Arabes et il répondit laconiquement: « Je pensais que nous devions courir pendant trois jours. » Vois-tu, c'est cela qui se passe avec toi. Si on veut faire une course avec toi pendant une heure, alors « aucun diable ne peut tenir le coup contre toi »; mais pendant trois jours tu as le dessous. Je me rappelle qu'un jour je t'ai raconté cette histoire; tu répondis que c'était une

affaire grave que de faire une course de chevaux pendant trois jours, qu'on risquerait d'atteindre une vitesse telle qu'on ne puisse plus s'arrêter et que c'était pourquoi tu t'abstenais sagement de toute violence pareille, « je fais parfois un tour à cheval, mais je ne désire ni être cavalier, ni occuper quelque autre poste acharné dans la vie ». Dans une certaine mesure c'est tout à fait vrai; car tu crains toujours la continuité, surtout parce qu'elle te prive de l'occasion de te tromper toi-même. La force que tu possèdes est la force du désespoir; elle est plus intense que la force humaine en général, mais elle dure aussi moins longtemps.

Tu planes toujours au-dessus de toi-même, mais l'éther supérieur, le sublimé plus fin dans lequel tu es volatilisé, est le néant du désespoir; au-dessous de toi tu vois une grande quantité de connaissances, de notions, d'études, de remarques, qui n'ont pour toi aucune réalité, mais dont tu te sers, que tu combines tout à fait capricieusement, et avec lesquels tu pares, avec autant de goût que possible, ce palais pour la débauche de l'esprit dans lequel tu séjournes occasionnellement. Quoi d'étonnant alors que l'existence pour toi soit un conte, « que souvent tu sois tenté de commencer tes discours ainsi: il y avait une fois un roi et une reine qui ne pouvaient pas avoir d'enfants », et qu'ensuite tu oublies tout le reste pour remarquer qu'il est assez étrange que dans les contes c'est toujours une cause de chagrin pour un roi et une reine, tandis qu'en général on se plaint plutôt d'avoir des enfants; les crèches et toutes les institut ons du même ordre en témoignent. Tu as donc eu cette idée que « la vie est un conte ». Tu es prêt à sacrifier un mois entier à la lecture des contes, tu fais des études méthodiques, tu compares et tu vérifies, et tes études ne sont pas sans fruits. Mais à quoi servent-ils? A amuser ton esprit; tu brûles le tout en un splendide feu d'artifice.

Tu planes au-dessus de toi-même et ce que tu vois au-dessous de toi est une grande quantité d'états d'âme et de situations que tu emploies pour trouver d'intéressantes analogies avec la vie. Tu peux être sentimental, insensible, ironique, spirituel, — il faut avouer qu'à cet égard tu t'es perfectionné. Aussitôt donc que quelque chose est à même de t'arracher à ton indolence, tu es en pleine activité avec toute ta passion, et ton activité n'est pas dépourvue d'art, puisque tu n'as que trop à ton service l'esprit, la souplesse et tous les autres dons séduisants de l'esprit. Comme tu le dis avec tant de suffisante prétention, tu n'es jamais assez discourtois pour te présenter sans apporter avec toi un petit bouquet d'esprit, aromatique et fraîchement cueilli. Plus on te connaît, plus on doit être frappé par la perspicacité calculée qui pénètre tout ce que tu fais pendant le bref délai où ta passion te travaille; car la passion ne t'aveugle jamais, mais ne fait qu'ouvrir davantage tes yeux. Alors tu as oublié ton désespoir et tout ce qui autrement pèse sur ton âme et sur ton esprit, le contact fortuit que tu as pris avec un autre homme t'occupe absolument. Je veux te rappeler un petit événement qui eut lieu dans ma propre maison. La conférence dont tu nous régalais était sans doute due à la présence de deux jeunes filles suédoises. La

conversation avait pris une tournure plus grave et était arrivée à un point qui ne t'était pas agréable; je m'étais un peu élevé contre le respect déplacé si propre à notre époque qu'on porte aux facultés intellectuelles; j'avais maintenu que c'était autre chose qui était essentiel, une intimité pour laquelle la langue n'avait pas d'autre expression que — la foi. Cela t'avait peut-être placé sous un jour peu heureux, et comme tu avais bien compris que tu n'arriverais à rien par le chemin dans lequel tu t'étais engagé, tu te sentais appelé à t'essayer dans ce que tu nommes la pure folie, c'est-à-dire dans le mode sentimental: « Je n'aurais pas la foi? Je crois que, dans le silence profond et solitaire de la forêt, où les arbres se reflètent dans les sombres eaux, dans le sombre secret de la forêt où c'est le crépuscule même à midi, je crois que là habite un être, une nymphe, une jeune fille, et je crois qu'elle est plus belle que tout ce qu'on peut imaginer; je crois que le matin elle fait des couronnes de fleurs, qu'à midi elle se baigne dans les eaux fraîches et que le soir elle enlève les feuilles des couronnes; je crois que je serais heureux, le seul homme qui mériterait d'être appelé ainsi, si je pouvais la saisir et la posséder; je crois que dans mon âme il y a un désir qui scrute le monde, je crois que je serais heureux si ce désir pouvait être satisfait; je crois en somme que le monde a un sens, — si seulement je pouvais le trouver — et, à présent, ne dis pas que je ne suis pas fort dans la foi ou que mon esprit n'est pas en flamme ». Tu penses peut-être qu'un tel discours pourrait devenir une pièce de réception qui te rendrait digne d'être membre d'un symposion grec; car, entre autres choses, c'est bien à cela que tu te prépares, et la plus belle chose de ta vie serait à ton avis de te réunir toutes les nuits avec quelques adolescents grecs, d'être assis, des fleurs dans les cheveux, et de prononcer l'éloge de l'amour ou de tout autre sujet qui se présente à ton esprit, oui tu te sacrifierais entièrement à la tâche de prononcer des éloges. Cette idée, tout ingénieuse qu'elle soit, me semble être le plus pur galimatias, même si sur le moment elle peut faire impression, surtout lorsqu'il t'est permis de l'exposer avec ton éloquence fébrile; elle me semble en outre être l'expression de tes dispositions confuses, car il est tout à fait régulier que ceux qui ne partagent pas l'avis des autres hommes sur quoi que ce soit croient aux êtres énigmatiques; car comme cela arrive souvent dans la vie, celui qui n'a peur de rien, ni au ciel ni sur la terre, a peur des araignées. Tu souris, tu penses que j'ai été pris au piège, que j'ai cru que tu croyais à ce qui était plus loin de ton esprit que chez d'autres gens. Tu as tout à fait raison, car tes discours finissent toujours en scepticisme très pur, mais si intelligent et si réfléchi que tu sois, tu ne peux pas du tout nier que par instants tu ne te réchauffes à la chaleur maladive qu'une telle exaltation comporte. Ton intention est peut-être de tromper des gens et, pourtant, à un moment donné c'est toi-même que tu trompes, même si tu ne le sais pas.

Ce qui s'appliquait à tes études, s'applique à tous tes actes, tu vis dans l'instant et, dans l'instant, tu apparais d'une grandeur surnaturelle, tu y plonges toute ton âme, même avec

l'énergie d'une volonté, car, pour un instant, tu as ton être en ton pouvoir absolu. Celui qui ne te voit qu'à un instant pareil sera fort aisément trompé, tandis que celui qui attend l'instant d'après arrivera facilement à triompher de toi. Tu te rappelles peut-être le conte bien connu de *Musæus* (101) sur les trois damoiseaux de Roland. L'un d'eux reçut de la vieille sorcière qu'ils visitèrent dans la forêt un dé qui le rendait invisible. Grâce à lui il pénétra dans la chambre de la belle princesse Urracas et proclama son amour pour elle, ce qui l'impressionna beaucoup puisqu'elle ne voyait personne et elle crut que c'était au moins un prince féerique qui lui faisait l'honneur de son amour. Elle lui demande cependant de se faire voir. Là se trouvait la difficulté; aussitôt qu'il se montrerait l'enchantement disparaîtrait et, s'il ne pouvait pas se faire voir, il n'aurait aucun plaisir de son amour. J'ai justement les contes de *Musæus* sous la main, et je vais en copier un petit passage que je te prie de lire pour ton plus grand bien. « Er willigte dem Anscheine nach ungern ein, und die Phantasie der Prinzessin schob ihr das Bild des schönsten Mannes vor, den sie mit gespannter Erwartung zu erblicken vermeinte. Aber welcher Contrast zwischen Original und Ideal, da nichts als ein allgemeines Alltagsgesicht zum Vorschein kam, einer von den gewöhnlichen Menschen, dessen Physiognomie weder Genie-Blick noch Sentimental-Geist verrieht! » * Tu parviens aussi à ce que tu désires obtenir par ces contacts avec les gens, car, bien plus intelligent que ce damoiseau-là, tu comprends aisément que cela ne rapporte rien de se révéler. Lorsque tu as fait miroiter aux yeux de quelqu'un une image idéale — et il faut avouer que tu sais te montrer idéal en quelque direction que ce soit — alors tu te retires prudemment et tu as eu le plaisir d'avoir dupé un homme. Ce que tu obtiens en outre, c'est d'avoir rompu la cohérence de ta conception et obtenu un élément de plus pour recommencer.

Au point de vue théorique le monde n'existe plus pour toi, le fini ne peut pas exister pour ta pensée, et au point de vue pratique, dans une certaine mesure, il n'existe pas non plus pour toi, du moins au sens esthétique. Malgré cela tu n'as aucune conception de la vie. Tu as quelque chose qui ressemble à une conception, et cela donne à ta vie une tranquillité qu'il ne faut pourtant pas confondre avec une confiance sûre et réconfortante dans la vie. Tu n'as de tranquillité que par rapport à celui qui fait encore la chasse aux mirages de la jouissance, *per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes* (102). Tu opposes à la jouissance une fierté hautaine. Cela est tout à fait en règle, car tu en as bien terminé avec tout le fini. Et, cependant, tu ne peux pas l'abandonner. Comparé à ceux qui font la chasse à la satisfaction, tu es satisfait, mais ce dont tu es

---

* « Ce fut à contre-cœur qu'il consentit à paraître; l'imagination de la princesse avait déjà créé l'image de l'homme le plus beau que, dans une attente passionnée, elle croyait devoir contempler. Mais quel contraste entre l'original et l'idéal lorsque ce ne fut qu'un visage ordinaire qui fit son apparition, un homme commun dont la physionomie ne trahissait ni un regard de génie, ni un esprit sentimental! »

devenu satisfait est le mécontentement absolu. Tu ne te soucies pas de voir les splendeurs du monde entier, car dans l'esprit tu es au delà d'elles, et si elles t'étaient offertes, tu dirais comme toujours : oui, on pourrait peut-être y sacrifier une journée. Il t'est égal de n'être pas devenu millionnaire, et si on te l'offrait tu répondrais sans doute: oui, cela pourrait être intéressant et on pourrait bien y dépenser un mois. Si on pouvait t'offrir l'amour de la plus belle jeune fille, tu répondrais pourtant: oui, pendant six mois ce serait assez agréable. Je ne veux pas ici crier plaintivement que tu es insatiable, comme on le fait souvent, je préfère dire qu'en un sens tu as raison; car rien de fini, pas même le monde entier ne pourra satisfaire l'âme d'un homme qui sent le grand besoin de l'éternel. Si on pouvait t'offrir la gloire et l'honneur, l'admiration de tes contemporains — et c'est pourtant ton point le plus faible — tu répondrais: oui, pour un peu de temps, ce serait assez bien. Au fond tu n'y aspires pas, et tu ne ferais pas un pas dans ce but. Tu comprendrais que pour que cela ait de l'importance, il faudrait que tu aies vraiment des dons supérieurs, que ce soit la vérité; même dans ce cas le plus haut degré d'intelligence serait, dans ton esprit, quelque chose d'éphémère. C'est pourquoi ta polémique prend un accent encore supérieur lorsque, à cause de ton amertume contre toute la vie, tu pourrais souhaiter être l'homme le plus sot et, pourtant, être admiré et adoré de tes contemporains comme l'homme le plus sage, ce qui serait bien à l'adresse de toute l'existence une raillerie beaucoup plus profonde que si l'homme véritablement le plus habile était honoré comme tel. C'est pourquoi tu n'aspires à rien, tu ne souhaites rien; car la seule chose que tu pourrais souhaiter, serait une baguette divinatoire qui puisse tout te donner, et tu t'en servirais alors pour débourrer ta pipe. Tu en as donc terminé avec la vie, « et tu n'as pas besoin de faire de testament, car tu ne laisses rien ». Mais il est impossible de te maintenir sur ce sommet, car ton esprit t'a privé de tout sans rien te donner en échange. L'instant d'après, une babiole te captive. Tu la regardes, il est vrai, avec l'air superbe et la fierté que te donne ton esprit présomptueux, tu la dédaignes comme un jouet misérable dont tu t'es presque lassé déjà avant de le prendre en main; mais cela t'occupe cependant, et même si ce n'est pas la chose elle-même qui t'occupe — et ce n'est jamais le cas — alors c'est le fait de t'abaisser à elle qui t'occupe. Aussitôt que tu te lies avec des gens, ton caractère devient à cet égard très perfide, ce qu'on ne peut cependant pas te reprocher du point de vue éthique; car tu te trouves en dehors des déterminations éthiques. Heureusement tu es très peu compatissant pour les autres, et on ne le sent donc pas. Tu viens souvent chez moi et tu sais que tu es toujours le bienvenu, mais tu sais aussi que l'idée ne me vient jamais de t'inviter à prendre part à quoi que ce soit. Je n'irais même pas au bois avec toi, — oh, tu peux être très gai et amusant, je le sais bien, mais ta présence aurait toujours un caractère faux; car si quelque chose te fait réellement plaisir, on peut toujours être sûr que ce ne serait pas la même chose qui ferait plaisir à nous autres, ni l'excursion elle-même, mais quelque

chose que tu as *in mente*, et si tu ne trouves pas de plaisir, ce n'est pas parce qu'il arrive des ennuis qui te mettent de mauvaise humeur, ce qui peut arriver à nous autres aussi, mais parce qu'à l'instant même où tu montes en voiture, tu as deviné l'inanité de ce plaisir. Je te le pardonne volontiers, car ton âme est toujours trop émue, et — c'est un mot vrai, dont tu te sers souvent à ton propre sujet, — tu es comme une femme en couches, et lorsqu'on est dans de telles circonstances, il n'est pas étonnant qu'on soit un peu différent des autres.

Toutefois, l'esprit ne permet pas qu'on blasphème contre lui, il se venge de toi, il te lie dans les chaînes de la mélancolie. Mon jeune ami, voilà le chemin à suivre pour devenir un Néron, à moins qu'il n'y ait dans ton âme un sérieux originel, une profondeur innée dans ton esprit, une générosité dans ton âme — et à condition que tu sois empereur à Rome. Mais tu prends un autre chemin. A ce moment se révèle à toi une conception de la vie qui semble être la seule qui puisse te donner satisfaction, — c'est-à-dire qui puisse plonger ton âme dans la mélancolie et dans le chagrin. Ton esprit, pourtant, est trop sain pour que cette conception de la vie puisse faire ses preuves; car l'existence, pour ce chagrin esthétique, est aussi éphémère que pour n'importe quelle autre conception esthétique de la vie; lorsqu'un homme ne peut pas s'affliger plus profondément, on peut prétendre que le chagrin périt aussi bien que le plaisir, car tout ce qui n'est pas fini doit périr. Et si beaucoup trouvent une consolation dans la disparition du chagrin, à moi cette idée paraît aussi désolante que l'idée de la disparition du plaisir. Ton esprit anéantit donc à son tour cette conception de la vie, et lorsqu'on a anéanti le chagrin, c'est bien le plaisir qu'on conserve; en échange du chagrin, tu choisis un plaisir qui est l'enfant substitué du chagrin. Enfin, tu as choisi ce plaisir, ce ricanement du désespoir. A nouveau tu retournes à la vie; l'existence, sous ce jour, prend un nouvel intérêt pour toi. De même que tu trouves grand plaisir en parlant avec des enfants de manière à être parfaitement compris d'eux, bien que pour toi cela signifie tout autre chose, ainsi tu trouves du plaisir à tromper les gens par ton rire. Tu triomphes du monde lorsque tu peux faire rire les gens, leur faire pousser des cris d'allégresse et trouver plaisir en ta compagnie, — alors tu dis à toi-même: oh, si vous saviez de quoi vous riez!

Pourtant, l'esprit ne permet pas qu'on blasphème (103) contre lui et les ténèbres de la mélancolie se condensent autour de toi et l'éclair d'une facétie idiote te le montre à toi-même encore plus fortement et plus terriblement. Et il n'y a rien qui te divertisse, les plaisirs du monde entier n'ont aucune importance pour toi, et bien que tu envies aux simples d'esprit leur plaisir absurde de la vie, tu ne le recherches pas. Le désir ne te tente pas. Et si triste que soit ton état, c'est en vérité un grand bonheur. Je n'ai pas l'intention de louer en toi la fierté qui dédaigne le désir, mais bien la grâce qui retient ton esprit; car si le désir te tentait, alors tu serais perdu. Mais le fait qu'il ne te tente pas te montre le chemin à suivre — le chemin en avant et non pas en arrière. Là se trouve un autre faux chemin, non moins terrible, mais là à nouveau j'ai

confiance, non pas en ta fierté, mais en la grâce qui te soutient toujours. Il est bien vrai que tu es fier et qu'il vaut mieux pour un homme être fier que vaniteux; il est bien vrai qu'il y a une terrible passion dans ton esprit, que tu la considères comme une créance que tu n'as pas l'intention d'abandonner, « que tu préfères te considérer dans le monde comme un créancier qui n'a pas été payé, plutôt que d'annuler la créance » — et, cependant, toute fierté humaine n'est qu'une garantie peu solide.

Vois-tu, mon jeune ami, cette vie-là est un désespoir, cache-le à d'autres, tu ne peux pas te le cacher à toi-même, c'est un désespoir. Et pourtant, cette vie-là, en un autre sens, n'est pas désespoir. Tu es trop frivole pour désespérer et tu es trop mélancolique pour ne pas entrer en contact avec le désespoir. Tu es comme une femme en couches et, cependant, tu retiens toujours l'instant et tu restes dans la douleur. Si une femme, dans sa détresse, avait l'idée qu'elle donnerait peut-être naissance à un monstre, ou si elle commençait à réfléchir sur la nature de ce qu'elle mettra au monde, alors elle aurait une certaine ressemblance avec toi. Ses tentatives pour arrêter le cours de la nature seraient vaines, tandis que ta tentative est possible; car ce qui, en un sens spirituel, permet à un homme de créer, est le *nisus formativus* (104) de la volonté, et il est dans le pouvoir de l'homme lui-même. Que crains-tu donc ? Ce n'est pas à un autre être que tu dois donner naissance, mais à toi-même. Et cependant, je le sais bien, il y a là-dedans quelque chose de grave qui secoue toute l'âme; l'instant où on prend conscience de soi-même dans sa validité éternelle est plus important que tout au monde. C'est comme si tu étais capturé et enlacé et que tu ne puisses jamais plus t'échapper, pour le temps et pour l'éternité; c'est comme si tu te perdais toi-même, comme si tu cessais d'exister; c'est comme si l'instant d'après tu le regrettais et que cela ne puisse pas être fait une seconde fois. C'est un instant grave et important, celui où on se lie pour une éternité à une puissance éternelle, où on se considère soi-même comme celui dont aucun temps ne doive effacer le souvenir, l'instant où, en un sens éternel et indéfectible, on prend conscience de soi-même comme celui qu'on est. Et pourtant, on peut bien ne pas le faire. Voilà un « ou bien — ou bien ». Permets-moi de te parler comme je ne le ferais jamais en présence d'un tiers, parce qu'en un sens je n'y suis pas autorisé et que c'est surtout de l'avenir que je parlerai. Si tu ne le veux pas, si tu veux continuer à amuser ton âme avec les futilités et la vanité de l'esprit, alors fais-le, quitte la maison, expatrie-toi, va à Paris, offre-toi au journalisme, sollicite le sourire des femmes sans ressort, rafraîchis leur sang brûlant à la fraîcheur de ton esprit, que ce soit la fière tâche de l'activité de ta vie que de chasser l'ennui d'une femme frivole ou les sombres idées d'un voluptueux affaibli, oublie que tu as été un enfant, qu'il y avait de la piété dans ton âme et de l'innocence dans tes pensées, étouffe dans ta poitrine toute voix supérieure, végète dans la misère resplendissante des soirées, oublie qu'il y a un esprit immortel en toi, saigne ton âme jusqu'aux quatre veines; et lorsque l'esprit se sera éteint il y aura bien encore de l'eau dans la Seine

et de la poudre chez le marchand, et des compagnons de voyage pour n'importe quelle heure de la journée. Mais si tu ne le peux pas, si tu ne le veux pas — et tu ne le peux ni ne le veux — alors fais un effort, étouffe toute pensée séditieuse qui aura l'audace de commettre une haute trahison envers ta meilleure nature, méprise toute la misère qui t'enviera tes dons spirituels, en les souhaitant pour elle-même afin d'en faire un usage encore plus mauvais, méprise la vertu hypocrite qui porte le poids de la vie à contre-cœur et désire pourtant qu'on lui rende honneur parce qu'elle le porte; mais ne méprise pas pour cela la vie, estime tout effort honnête, toute activité modeste qui se cache en humilité, et aie avant tout un peu plus de respect pour la femme; crois-moi, c'est d'elle que vient le salut, aussi sûr que c'est de l'homme que vient la ruine. Je suis époux, et partial à ce titre, mais je suis convaincu que si même une femme a ruiné un homme, elle l'a aussi redressé, avec bonne foi et sincérité, et elle le fait encore; car sur cent hommes qui s'égarent dans le monde, quatre-vingt-dix-neuf sont sauvés par des femmes, et un est sauvé par une grâce divine immédiate. Et comme je suis d'avis qu'il appartient à un homme de s'égarer, d'une manière ou d'une autre, et que c'est la vérité pour la vie d'un homme, aussi bien que la vérité est pour une femme de rester dans la paix pure et innocente de l'immédiateté, alors tu comprends aisément qu'à mon avis la femme fait pleine compensation pour le dommage qu'elle a causé.

Que dois-tu faire? Un autre dirait peut-être: « marie-toi, tu seras alors obligé de penser à bien d'autres choses »; tout à fait vrai, mais il reste à savoir si tu trouves ton compte avec cela, et quelles que soient tes idées sur l'autre sexe, tu es trop chevaleresque pour te marier pour cette raison et, par surcroît, tu ne peux pas t'entretenir toi-même et tu ne trouveras guère quelqu'un d'autre qui soit à même de le faire. Ou on dirait: « demande un emploi, jette-toi dans les affaires, cela distrait, et tu oublieras ta mélancolie, travaille, c'est ce qu'il y a de mieux à faire ». Peut-être réussiras-tu à arriver au point où elle semble oubliée; mais elle ne l'est pas; par instants elle surgira, plus terrible que jamais, et elle sera alors peut-être en état de te prendre au dépourvu, ce qu'elle n'a pas pu faire jusqu'ici. Ajoute à cela que, quoi qu'il en soit de tes vues sur la vie et sur ses occupations, tu as une idée trop chevaleresque de toi-même pour choisir un emploi pour cette raison-là, car ce serait bien une espèce de mensonge, de même qu'un mariage contracté pour cette raison-là. Alors qu'y a-t-il à faire? Je n'ai qu'une seule réponse: désespère!

Je suis époux, mon âme se sent fermement et indéfectiblement attachée à ma femme, à mes enfants, à cette vie dont je louerai toujours la beauté. Aussi, quand je dis: désespère, ce n'est pas un jeune homme exalté qui désire te faire tournoyer dans le maëlstrom des passions, ni un démon railleur qui crie cette consolation au naufragé; je le crie, non pas comme une consolation, non pas comme un état dans lequel il faut que tu restes, mais comme un acte qui demande toute la force de l'âme, tout son sérieux et toute sa concentration — car voilà

ma conviction, ma victoire sur le monde: tout homme qui n'a pas goûté l'amertume du désespoir, a toujours manqué l'importance de la vie, si belle et si riche en plaisirs qu'elle ait été. Tu ne trompes pas le monde dans lequel tu vis, tu n'es pas perdu pour lui, parce que tu l'as vaincu, — aussi vrai que j'ose prétendre être un honnête époux, bien que moi aussi j'aie désespéré.

Si je contemple ainsi ta vie, je t'estimerai heureux; car il est en vérité d'extrême importance qu'un homme, à l'instant du désespoir, ne se trompe pas sur la vie; il est aussi dangereux pour lui de se tromper que pour la femme en couches. Celui qui désespère pour une raison particulière court le danger que son désespoir ne soit ni vrai, ni profond, que ce soit une déception, un regret pour cette raison particulière. Ce n'est pas ainsi que tu dois désespérer, car rien de particulier ne t'a été enlevé, tu possèdes encore tout. Si le désespéré se trompe, s'il pense que le malheur dépend de multiples causes en dehors de lui, son désespoir n'est pas vrai et il lui fera haïr le monde au lieu de l'aimer; car, s'il est vrai que le monde t'importune parce qu'il semble vouloir être pour toi autre chose qu'il ne peut être, il est vrai aussi que, lorsque tu te seras trouvé toi-même dans le désespoir, tu l'aimeras d'être ce qu'il est. Si c'est la culpabilité, les péchés, une mauvaise conscience qui poussent un homme au désespoir, il lui sera peut-être difficile de recouvrer son contentement. Désespère alors, de toute ton âme, et de tout ton esprit, plus tu attends, plus dures seront les conditions, et la créance reste la même. Je te le crie comme cette femme qui offrit une collection de livres à Tarquin (105); lorsqu'il eût refusé de payer le prix qu'elle demandait, elle brûla un tiers des livres tout en demandant le même prix pour le reste; de nouveau il ne voulut pas payer, et elle brûla encore un tiers et demanda le même prix; finalement il paya le prix fixé dès le commencement, mais pour le dernier tiers de la collection seulement.

La condition de ton désespoir est belle et, pourtant, il en existe une autre plus belle encore. Imagine-toi un jeune homme aussi intelligent que toi. Admettons qu'il aime une jeune fille, qu'il l'aime autant qu'il s'aime lui-même. Admettons que dans une heure tranquille il réfléchisse sur la base de sa vie et sur la sienne. Ils ont en commun l'amour, mais il veut y sentir des différences. Elle a peut-être le don de la beauté, mais cela n'a pas d'importance pour lui, et la beauté est toujours tellement fragile; elle a peut-être l'esprit heureux de la jeunesse, mais ce plaisir n'a pas beaucoup d'importance pour lui; lui, il a la puissance de l'esprit et il sent sa force. Il désire aimer la jeune fille en vérité et il ne veut pas, par conséquent, lui attribuer cette puissance, et l'âme humble de la jeune fille ne veut pas la demander, — mais, il y a là une différence, et il sent qu'elle doit disparaître pour qu'il puisse l'aimer en vérité. Alors il plongera son âme dans le désespoir. Il ne désespère pas à cause de lui-même, mais à cause d'elle et, pourtant, c'est aussi à cause de lui-même, car il l'aime autant qu'il s'aime lui-même; alors la puissance du désespoir dévorera tout jusqu'à ce qu'il se trouve lui-même en sa validité éternelle. Mais alors

il aura trouvé aussi la jeune fille, et aucun chevalier ne rentrera plus heureux et plus gai de ses exploits les plus dangereux que lui en rentrant de cette lutte contre chair et sang et contre les différences vaines du fini; car celui qui désespère trouve l'homme éternel, et en lui nous sommes tous égaux. L'absurdité d'émousser son esprit ou de négliger sa formation afin d'établir l'égalité par ce moyen, n'entre pas dans sa tête; il veut conserver les dons de l'esprit, mais au fond de son cœur il saura que lui, qui les possède, est comme celui qui ne les possède pas. Ou imagine-toi un esprit profondément religieux qui, par un amour vrai et sincère pour ses prochains, se plonge dans l'océan du désespoir, jusqu'à ce qu'il trouve l'absolu, le point où il est indifférent qu'un front soit aplati ou qu'il se voûte plus fièrement que le ciel, le point où ce n'est pas l'indifférence qui règne, mais la validité absolue.

Tu as quelques bonnes idées, beaucoup d'idées drôles, une grande quantité d'absurdités, garde-les toutes, je ne les demande pas, mais tu as une idée que je te prie de bien retenir, une idée qui me prouve que mon esprit est congénère du tien. Tu as souvent dit (106) que tu préférerais être tout autre chose dans le monde plutôt que poète, puisque l'existence d'un poète en général est un sacrifice humain. Je ne nierai pas qu'il y ait eu des poètes qui se soient gagnés eux-mêmes avant de commencer à faire des poésies, mais il est bien sûr aussi qu'une existence de poète, comme telle, se trouve dans cette obscurité qui est la conséquence d'un désespoir qu'on n'a pas poursuivi jusqu'à son terme, où l'âme continue à vibrer et où l'esprit ne peut gagner sa vraie transfiguration. L'idéal poétique est toujours un idéal faux, car l'idéal vrai appartient toujours à la réalité. Lorsqu'il n'est pas permis à l'esprit de prendre son vol jusque dans le monde éternel de l'esprit, il s'arrête en route et se réjouit en contemplant les images qui miroitent dans les nuages, et pleure leur caractère éphémère. Une existence de poète, comme telle, est par conséquent une existence malheureuse; elle est supérieure au fini et, cependant, elle n'est pas l'infini. Le poète voit les idéaux, mais il doit s'enfuir du monde afin de s'en réjouir, au milieu des perplexités de la vie, il ne peut pas porter en lui ces figurines de divinités (107), il ne peut pas aller son chemin tranquillement, insensible à la caricature qui apparaît de tous côtés et il aurait encore moins la force de s'en revêtir. C'est pourquoi la vie du poète est souvent l'objet d'une misérable pitié de la part des gens qui pensent avoir leur pain cuit parce qu'ils sont restés dans le fini. Tu disais une fois, dans un moment d'abandon, qu'il y avait sûrement des gens qui au fond d'eux-mêmes avaient déjà réglé leurs comptes avec toi, et qui étaient prêts à te donner quitus aux conditions suivantes: tu serais reconnu une forte tête, mais en échange tu succomberais et tu perdrais ton rôle de membre actif dans la société. Oui, c'est indéniable, il existe dans le monde une bassesse telle, qui désire vaincre de cette manière tout ce qui fait saillie, même si ce n'est que d'un pouce. Que cela ne te trouble pas, ne les défie pas, ne les méprise pas, et je dirai ici ce que tu as coutume de dire: cela n'en vaut pas la peine. Mais si tu ne veux pas être poète, alors il n'y a pas

d'autre issue pour toi que celle que j'ai indiquée: désespère!

Choisis donc le désespoir, — le désespoir lui-même est un choix; car on peut douter sans choisir de douter, mais on ne peut pas désespérer sans le choisir. Et, en désespérant, on choisit à nouveau, et que choisit-on? on se choisit soi-même, non pas dans son immédiateté, non pas comme un individu quelconque, mais on se choisit soi-même dans sa validité éternelle.

Je m'efforcerai d'expliquer cela un peu plus à propos de toi. La philosophie moderne a dit plus qu'il n'était nécessaire que le doute est à la base de toute spéculation; mais, lorsque occasionnellement j'ai pu m'occuper de telles choses, c'est en vain que j'ai cherché un renseignement sur la différence qui existe entre le doute et le désespoir. J'essaierai ici d'expliquer cette différence, en espérant que cela contribuera à t'orienter et à bien te situer. Je suis loin de m'adjuger quelque habileté vraiment philosophique, je n'ai pas ta virtuosité qui se joue des catégories, mais ce qui constitue au sens le plus profond l'importance de la vie doit être accessible à la compréhension d'un homme plus simple. Le doute est le désespoir de l'esprit, le désespoir est le doute de la personnalité, et c'est pourquoi je tiens si fermement à la prescription du choix, qui est mon mot d'ordre, le nerf de ma conception de la vie et j'en ai une, bien que je ne m'arroge pas du tout la prétention d'avoir un système. Le doute est le mouvement à l'intérieur de l'esprit même, et dans mon doute je suis aussi impersonnel que possible. A présent je pose que, quand le doute se réalise, l'esprit trouve l'absolu et s'y repose; il n'y repose pas en vertu d'un choix, mais en vertu même de la nécessité par laquelle il doutait; car le doute même est une détermination de la nécessité, et le repos également. C'est cela qui constitue la grandeur du doute, la raison pour laquelle il a été si souvent vanté et décrié par des gens qui ne comprenaient guère ce qu'ils disaient. Mais si le doute est une détermination de la nécessité, la personnalité tout entière ne participe pas au mouvement. C'est pourquoi il est très juste qu'un homme dise: je voudrais bien croire, mais je ne le peux pas, je dois douter. Et on voit donc souvent qu'un douteur peut, malgré tout, posséder en lui-même une valeur positive vivant en dehors de toute communication avec l'esprit, qu'il peut être un homme extrêmement consciencieux, qui n'a aucun doute au sujet de la légitimité du devoir et de ce qui doit régler son action, et qui ne doute nullement de beaucoup de sentiments et d'états d'âme altruistes. D'autre part on voit, surtout de nos jours, des gens profondément désespérés et qui, pourtant, ont vaincu le doute. Cela m'a frappé surtout en regardant quelques-uns des philosophes allemands. Leur esprit est tranquillisé, l'esprit objectif et logique a été mis au repos dans son objectivité corrélative et, pourtant, ils sont des désespérés bien qu'ils se distraient par la spéculation objective, car un homme peut se distraire de beaucoup de manières, et il n'y a guère de stupéfiant aussi efficace que la spéculation abstraite, parce qu'il s'agit-là de rester aussi impersonnel que possible. Le doute et le désespoir relèvent donc de sphères tout à fait différentes, ce sont différents côtés de l'âme qui sont ébranlés. Mais je ne suis pas satisfait, car alors le

doute et le désespoir seraient mis sur le même rang, et cela n'est pas. Le désespoir représente une expression beaucoup plus profonde et beaucoup plus complète que celle du doute, et son mouvement est beaucoup plus vaste. Le désespoir est justement représentatif de toute la personnalité, le doute ne l'est que de l'esprit. L'objectivité prétendue dont le doute est si fier est justement une expression de sa défectibilité. Le doute repose donc dans la différence, le désespoir dans l'absolu. Il faut avoir du talent pour douter, aucun talent n'est nécessaire pour désespérer; mais le talent, comme tel, est une différence et ce qui, pour se faire valoir, exige une différence ne peut jamais être l'absolu; car l'absolu ne peut être que l'absolu pour l'absolu. L'homme le plus modeste, le moins intelligent, peut désespérer, une jeune fille, qui n'est rien moins qu'un spéculateur, peut désespérer, mais personne ne serait assez absurde pour dire de ceux-là qu'ils sont des douteurs. Le doute d'un homme calmé, cet homme peut pourtant être désespéré et passer outre — la raison en est qu'en un sens plus profond il ne veut pas désespérer. En somme on ne peut pas désespérer, si on ne le veut pas; afin de désespérer en vérité il faut qu'on le veuille en vérité, mais lorsqu'on le veut en vérité, alors on a en vérité dépassé le désespoir; lorsqu'en vérité on a choisi le désespoir, alors on a en vérité choisi ce que le désespoir choisit: soi-même et sa validité éternelle. Ce n'est que dans le désespoir que la personnalité peut être calmée, non pas à l'aide de la nécessité, car on ne désespère jamais par nécessité, mais à l'aide de la liberté, et ce n'est que dans la liberté qu'on atteint l'absolu. Je pense que notre époque fera un progrès à cet égard, si toutefois je peux avoir une opinion de notre époque que je ne connais que par la lecture des journaux, par un seul ouvrage ou par mes entretiens avec toi. Le temps n'est pas loin où, assez chèrement peut-être, on apprendra que le vrai point de départ pour trouver l'absolu n'est pas le doute, mais le désespoir.

Toutefois, je reviens à ma catégorie; je ne suis pas logicien, je n'ai qu'une seule catégorie, mais je t'assure qu'elle est le choix de mon cœur et de mon esprit, le plaisir de mon âme et mon suprême bonheur — je reviens à l'importance du choix. En choisissant dans le sens absolu, je choisis le désespoir, et dans le désespoir je choisis l'absolu, car je suis moi-même l'absolu, je pose l'absolu, et je suis moi-même l'absolu. Mais je dois dire, pour exprimer la même chose d'une autre manière: je choisis l'absolu qui me choisit, je pose l'absolu qui me pose; car si je ne me souviens pas que cette seconde expression est aussi l'absolu, alors ma catégorie du choix est fausse; car elle est justement l'identité des deux. Ce que je choisis, je ne le pose pas, car si ce n'était pas posé je ne pourrais pas le choisir; et pourtant, si je ne le posais pas par le fait de le choisir, alors je ne le choisirais pas. Cela existe, car si cela n'existait pas, je ne pourrais pas le choisir; cela n'existe pas, car cela n'existera que par le fait que je le choisis, — sinon mon choix serait une illusion.

Mais alors, qu'est-ce que je choisis, est-ce ceci ou cela? Non, car je choisis au sens absolu, et ainsi je choisis justement pas

le fait que j'ai choisi de ne pas choisir ceci ou cela. Je choisis l'absolu, et l'absolu — qu'est-ce que c'est ? C'est moi-même dans ma validité éternelle. Je ne peux jamais choisir autre chose que moi-même comme l'absolu, car si je choisis autre chose, je le choisis comme quelque chose de fini, et je ne le choisis donc pas au sens absolu. Même le juif qui choisirait Dieu ne le choisirait pas ainsi, car il choisirait bien l'absolu, mais non pas au sens absolu, et il cesserait donc d'être l'absolu et deviendrait un fini.

Mais qu'est-ce donc que ce moi-même? Si je voulais parler d'un premier instant, le désigner par une expression première, ma réponse serait celle-ci: c'est ce qui est à la fois le plus abstrait et le plus concret — c'est la liberté. Permets-moi de faire ici une petite observation psychologique. On entend assez souvent des gens exhaler leur mécontement en se plaignant de la vie, et on les entend assez souvent exprimer des désirs. Imagine-toi à présent un pauvre diable de ce genre; laissons de côté les désirs qui n'expliquent rien ici parce qu'ils se trouvent dans ce qui est tout à fait fortuit. Il souhaite: oh, si j'avais l'esprit de cet homme, ou son talent! On entend assez souvent des désirs pareils, mais as-tu jamais entendu un homme souhaiter sérieusement de devenir un autre? loin de lui de faire cela et justement parce que la caractéristique de ceux qu'on appelle des individualités malheureuses est de s'accrocher le plus à eux-mêmes, de ne désirer pour rien au monde être un autre, malgré toutes leurs souffrances — ce qui s'explique par le fait que de telles individualités sont tout près de la vérité et qu'elles ont le sentiment de la validité éternelle de la personnalité, non pas dans sa bénédiction, mais dans sa torture; elles retiennent bien entendu l'expression tout à fait abstraite du plaisir qu'il y a pour elles de rester surtout elles-mêmes. Mais enfin, celui qui a un grand nombre de désirs pense pourtant rester toujours lui-même, même si tout était changé. Il y a donc en lui-même quelque chose qui est absolu par rapport à tout autre chose, quelque chose par quoi il est ce qu'il est, même si le changement qu'il obtenait par son désir était le plus grand possible. Je montrerai plus tard qu'il est dans l'erreur, mais ici je ne désire que trouver l'expression la plus abstraite de ce « soi-même » qui fait de lui ce qu'il est. Ce n'est pas autre chose que la liberté. Par cette voie on pourrait fournir une preuve extrêmement plausible de la validité éternelle de la personnalité; oui, même celui qui se donne la mort ne veut pourtant pas au fond se séparer de lui-même, il a, lui aussi, un désir, il souhaite trouver une autre forme pour lui-même, et c'est pourquoi on peut trouver un être parfaitement convaincu de l'immortalité de l'âme, mais dont tout le caractère serait tellement encroûté de préjugés qu'il penserait, par le suicide, trouver la forme absolue de son esprit.

La raison pour laquelle un individu peut croire pouvoir être changé continuellement tout en restant lui-même, comme si sa nature la plus intime était une grandeur algébrique pouvant signifier n'importe quoi, est qu'il est mal orienté, qu'il ne s'est pas choisi lui-même, qu'il n'en a aucune idée; pour-

tant son manque d'intelligence reconnaît la validité éternelle de la personnalité. Il en est autrement pour celui qui est bien orienté. Il se choisit lui-même, non pas en un sens fini, car alors ce « lui-même » deviendrait un fini qui se trouverait parmi d'autres finis, mais au sens absolu; et pourtant, il se choisit bien lui-même et non pas un autre. Ce lui-même qu'il choisit ainsi est infiniment concret, car c'est lui-même, et pourtant, il est absolument différent de son lui-même antérieur, car il l'a choisi au sens absolu. Ce lui-même n'a pas existé avant, car il existe par le choix et, pourtant, il a existé, car il est bien « lui-même ».

Le choix fait ici deux mouvements dialectiques à la fois, ce qui est choisi n'existe pas et n'existe que par le choix, et ce qui est choisi existe, car autrement il n'y aurait pas de choix. Car si ce que je choisis n'existait pas, mais devenait absolu par le choix, je ne choisirais pas, mais je créerais; mais je ne me crée pas moi-même, je me choisis moi-même. Tandis que la nature est créée de rien, tandis que moi-même en tant que personnalité immédiate, je suis créé de rien, comme esprit libre je suis né du principe de la contradiction, ou je suis né par le fait que je me suis choisi moi-même.

L'individu dont nous parlions découvre à présent que le soi-même qu'il choisit possède en lui une richesse infinie, dans la mesure où il a une histoire, une histoire dans laquelle il reconnaît son identité avec lui-même. Cette histoire est d'espèces différentes, car il s'y trouve en rapport avec d'autres individus de la famille et avec toute la famille; cette histoire contient quelque chose de douloureux, et, cependant, ce n'est que par elle qu'il est celui qu'il est. C'est pourquoi il faut avoir du courage pour se choisir soi-même; car au moment où il semble s'isoler le plus, il pénètre le plus dans la racine par laquelle il se rattache à l'ensemble. Cela l'inquiète et, cependant, il n'y a rien à faire; car lorsque la passion de la liberté s'est réveillée en lui — et elle s'est réveillée dans le choix, de même qu'elle se présuppose elle-même dans le choix — alors il se choisit lui-même et lutte pour cette possession comme pour son salut, et c'est son salut. Il ne peut rien abandonner de tout cela, pas même le plus douloureux, le plus cruel, et cependant, l'expression de cette lutte, de cette acquisition, est le repentir. Son repentir remonte dans le passé et a pour objet lui-même, la famille, la race, — et finalement il trouve lui-même en Dieu. Ce n'est qu'à cette condition qu'il peut se choisir lui-même, et c'est la seule condition qu'il veut, car ce n'est qu'ainsi qu'il peut se choisir lui-même au sens absolu. Ah, qu'est-ce qu'un homme sans amour? Mais il y a beaucoup d'espèces d'amour; j'aime un père autrement que j'aime une mère, et ma femme autrement encore, et chaque amour différent a son expression distincte, mais il existe aussi un amour avec lequel j'aime Dieu, et celui-ci n'a qu'une seule expression dans la langue: le repentir. Si je n'aime pas Dieu ainsi, je ne l'aime pas au sens absolu, avec l'amour de ma nature la plus intime; tout autre amour pour l'absolu est un malentendu; car, afin d'aboutir à ce qu'à l'ordinaire on vante si hautement et que j'honore moi-même, lorsque l'esprit, de

tout son amour, tient à l'absolu, ce n'est pas l'absolu que j'aime, je n'aime pas au sens absolu, car j'aime par nécessité; aussitôt que j'aime librement et que j'aime Dieu, je me repens. Et s'il n'y avait pas d'autre raison pour que l'expression de mon amour pour Dieu soit le repentir, il y a en tout cas celle qu'il m'a d'abord aimé. Et, cependant, c'est une raison incomplète, car ce n'est qu'en me choisissant moi-même comme coupable que je me choisis moi-même au sens absolu sans me créer moi-même; et si c'était la faute du père qui avait été transmise en héritage au fils, il se repentirait de cette faute aussi, car ce n'est qu'ainsi qu'il pourrait se choisir lui-même, se choisir au sens absolu; et si les pleurs voulaient tout racheter pour lui, il continuerait à se repentir, car ce n'est qu'ainsi qu'il se choisit lui-même. Son « soi-même » se trouve comme en dehors de lui et il doit être acquis, et le repentir est son amour puisqu'il le choisit au sens absolu, par la main du Dieu éternel.

Ce que je viens d'exposer ici n'est pas sagesse de chaire, c'est quelque chose que n'importe qui peut exposer et que n'importe qui peut vouloir, s'il le veut. Je ne l'ai pas appris dans les salles de conférence, je l'ai appris dans le salon ou, si tu veux, dans la chambre des enfants, car lorsque je vois mon fils, si joyeux et si heureux, s'élancer sur le plancher, alors je pense : qui sait si, après tout, je n'ai pas exercé beaucoup de mauvaises influences sur lui? Dieu sait que je prends tous les soins possibles de lui, mais cette pensée ne me tranquillise pas. Alors je me dis: un moment viendra dans sa vie où son esprit mûrira aussi à l'instant du choix, alors il se choisira lui-même, alors il se repentira aussi de la culpabilité qui, venant de moi, peut peser sur lui. Il est beau qu'un fils puisse se repentir de la faute du père; cependant, il ne le fera pas à cause de moi, mais parce que ce n'est qu'ainsi qu'il peut se choisir lui-même. Qu'arrive alors ce qui doit arriver! c'est souvent ce qu'on croit être le meilleur qui peut avoir les pires conséquences pour un homme; mais tout cela n'est rien. Je peux lui être très utile, et je m'y appliquerai, mais ce n'est que par lui-même qu'il peut atteindre le sommet. Et voici pourquoi il est si difficile pour les gens de se choisir eux-mêmes; c'est parce que l'isolement absolu est ici identique à la continuité la plus profonde, parce qu'aussi longtemps qu'on ne s'est pas choisi soi-même, il y a pour ainsi dire une possibilité de devenir, d'une manière ou d'une autre, quelque chose de différent.

Et voilà donc, à mon humble avis, ce qu'est choisir et se repentir. Il est inconvenant d'aimer une jeune fille comme si elle était votre mère, ou d'aimer votre mère comme si elle était une jeune fille, chaque amour a sa particularité. L'amour pour Dieu a sa particularité absolue, son expression est le repentir. Et quel autre amour peut donc être comparé à celui-là, en face de celui-là tous sont des bégaiements d'enfant. Je ne suis pas un jeune homme excité qui essaie de recommander ses théories, je suis un époux, j'ose dire en présence de ma femme que tout amour, comparé au repentir, n'est que bégaiement d'enfant; et je sais pourtant que je suis un brave

époux, « moi qui comme époux (108) lutte encore sous le drapeau victorieux du premier amour »; je sais qu'elle partage mon opinion et c'est pourquoi je ne voudrais pas être aimé par la jeune fille dont j'ai parlé plus haut, parce qu'elle ne partagerait pas cette opinion.

Je sais qu'ici encore apparaissent de mauvaises routes, nouvelles et terribles, que celui qui se traîne sur le sol est moins exposé à tomber que celui qui monte aux sommets des montagnes, que celui qui reste au coin du feu est moins exposé à s'égarer que celui qui se risque dans le monde; mais je garde tout de même toute ma confiance en mon choix.

Un théologien y trouverait le point de départ d'une grande quantité de méditations; je n'insisterai pas sur elles, car je ne suis qu'un profane. Seulement, je désire jeter une lumière sur ce qui précède en disant que ce n'est que dans le christianisme que le repentir a trouvé sa véritable expression. Le juif pieux sentait la faute de ses pères peser sur lui et, cependant, il était loin de le sentir aussi profondément que le chrétien; car le juif pieux ne pouvait pas s'en repentir, parce qu'il ne pouvait pas se choisir lui-même au sens absolu. La faute de ses pères pesait sur lui, couvait sur lui, il pliait sous ce fardeau, il soupirait, mais il ne pouvait pas le soulever; celui seul qui se choisit lui-même au sens absolu peut le faire à l'aide du repentir. Plus la liberté est grande, plus grande est la faute, et c'est le secret du salut, et c'est, sinon lâcheté, du moins une pusillanimité de l'âme que de ne pas vouloir se repentir de la faute de ses pères; c'est, sinon bassesse, du moins un manque de grandeur d'âme et de magnanimité.

Le choix du désespoir est donc « moi-même »; car il est bien vrai qu'en désespérant, je désespère de moi-même aussi bien que de toute autre chose; mais le moi-même dont je désespère est un fini comme tout autre fini, le moi-même que je choisis est le moi-même absolu, ou le moi-même selon sa validité éternelle. Si c'est ainsi, tu comprendras encore une fois pourquoi je disais, dans ce qui précède, et pourquoi je continue à dire, que le « ou bien — ou bien » que je posais entre la vie esthétique et la vie éthique, n'est pas un dilemme complet, puisque au fond il n'est question que d'un choix. Par ce choix je ne choisis pas au fond entre le bien et le mal, mais je choisis le bien, — et en choisissant le bien, je choisis *eo ipso* le choix entre le bien et le mal. Le choix originel est toujours présent dans tout choix suivant.

Desespère donc, et ta frivolité ne te fera jamais plus errer comme un esprit inconstant, comme un fantôme parmi les ruines d'un monde qui est perdu pour toi; désespère, et ton esprit ne soupirera jamais plus de mélancolie, car le monde sera à nouveau beau et joyeux pour toi, tu le regarderas pourtant avec d'autres yeux qu'auparavant, et ton esprit, libéré, prendra son élan jusqu'au monde de la liberté.

Je pourrais m'arrêter ici; car je t'ai mené au point où je voulais te mener; car tu t'y trouves si tu le veux toi-même. Je voulais te voir t'arracher aux illusions de l'esthétique et aux rêves d'un demi-désespoir, afin que tu prennes conscience du sérieux de l'esprit. Cependant, je n'ai nullement l'intention

de m'arrêter car, de ce point de vue, je veux à présent t'exposer une conception de la vie, une conception éthique de la vie. Je ne peux t'offrir que de la médiocrité, parce que mes dons ne sont pas à la hauteur de leur emploi, et parce que la médiocrité est une qualité principale de tout ce qui est éthique, qualité qui peut paraître assez étrange à celui qui vient de l'opulence de l'esthétique. Il s'agit ici de: *nil ad ostentationem, omnia ad conscientiam* (109). S'arrêter ici pourrait, pour une autre raison aussi, paraître fâcheux, car cela pourrait aisément faire croire que, malgré tout, je finirais dans une sorte de quiétisme, dans lequel la personnalité viendrait se reposer avec la même nécessité que l'esprit dans l'absolu. A quoi servirait alors de s'être gagné soi-même, à quoi servirait d'avoir trouvé un glaive capable de vaincre le monde entier, si on ne voulait s'en servir que pour le faire rentrer dans le fourreau?

Toutefois, avant de me mettre à exposer cette conception éthique de la vie, j'indiquerai en quelques mots le danger que comporte pour un homme l'instant du désespoir, l'écueil sur lequel il peut faire naufrage et se perdre complètement. L'Ecriture dit (110): « Et que servirait à un homme de gagner l'univers, s'il perdait son âme? ou que donnerait un homme en échange de son âme? » L'Ecriture ne parle pas de l'antithèse, mais elle se trouve bien dans la proposition. L'antithèse serait celle-ci: que perdrait un homme s'il perdait le monde entier sans perdre son âme, de quel échange aurait-il besoin? Il existe des expressions qui paraissent simples en elles-mêmes et qui, cependant, remplissent l'âme d'une angoisse étrange parce que, plus on y réfléchit, plus elles deviennent obscures. Pour prendre un exemple religieux, le mot: « péché contre l'Esprit » (111) est une de ces expressions. Je ne sais pas si les théologiens ont réussi à en donner une explication précise; je ne suis pas en état de le faire, mais aussi, moi, je ne suis qu'un profane. Toutefois, l'expression: « perdre son âme » est une expression éthique et celui qui pense avoir une conception éthique de la vie doit aussi penser pouvoir expliquer cette expression. Elle est assez souvent employée et, pourtant, tout homme qui veut la comprendre, doit avoir vécu de profonds mouvements dans son âme, oui, il a dû désespérer, car c'est au fond les mouvements du désespoir qui ont trouvé leur expression là-dedans: d'un côté le monde entier, de l'autre côté votre propre âme. Tu comprendras aisément que si on ne lâche pas cette expression, on arrivera à la même détermination abstraite de « l'âme » que du mot « soi-même » à laquelle nous sommes arrivés déjà dans nos méditations psychologiques sur la possibilité de désirer sans devenir autre. Car si je peux gagner l'univers tout en perdant mon âme, il faut que dans le mot « l'univers » se trouvent aussi tous les finis que je possède immédiatement. Mon âme se montre alors dans un état d'indifférence en face d'eux. Si je peux perdre l'univers sans perdre mon âme, toutes les déterminations du fini que je possède comme l'âme au sens immédiat se trouvent à nouveau dans le mot l'univers, et, pourtant, mon âme est saine et sauve et, par conséquent, en indifférence en face de cela. Je peux perdre ma fortune, aux yeux des autres je peux perdre mon honneur, je peux perdre mon

énergie, et cependant, ne pas perdre mon âme; je peux tout gagner et perdre en même temps. Qu'est-ce donc que mon âme, ma nature la plus intime, qui peut rester insensible à cette perte et être compromise par ce gain? Ce mouvement-là se montre à celui qui est en train de désespérer; ce n'est pas une expression rhétorique mais la seule expression adéquate à la situation où il voit, d'un côté, le monde entier et, de l'autre, lui-même, son âme. La séparation apparaît à l'instant du désespoir, et alors il s'agit de sa manière de désespérer; car, comme je l'ai expliqué plus haut au sujet de toute conception esthétique de la vie, c'est du désespoir que de gagner le monde entier en perdant son âme et, pourtant, je suis convaincu que le désespoir est le vrai salut pour un homme. On voit de nouveau ici qu'il est important de vouloir son désespoir, de le vouloir au sens infini, au sens absolu, car un tel vouloir est identique à l'oubli de soi absolu. Par contre, si je veux mon désespoir au sens fini, je perds mon âme, car alors ma nature la plus intime ne se manifeste pas dans le désespoir, — au contraire, elle s'enferme en lui, elle s'endurcit, si bien que le désespoir finit par être un endurcissement, le désespoir absolu une extension à l'infini. Lorsque, dans mon désespoir, je gagne le monde entier, je perds mon âme par le fait de me rendre fini moi-même, car j'y ai ma vie; lorsque c'est la perte du monde entier qui me fait désespérer, alors je perds mon âme, car je la rends finie exactement de la même manière, puisque je vois ici à nouveau mon âme comme posée par le fini. Il va sans dire qu'un homme peut gagner le monde entier à l'aide de crimes et, cependant, perdre son âme, mais cela peut arriver d'une manière apparemment beaucoup plus innocente. C'est pourquoi je disais que cette jeune fille dont j'ai parlé aurait été également désespérée d'obtenir ou non celui qu'elle aimait. Tout désespoir fini est un choix du fini, car je le choisis aussi bien lorsque je l'obtiens que lorsque je le perds; car le fait de l'obtenir n'est pas en mon pouvoir, mais bien le fait de le choisir. Le désespoir fini est par conséquent un désespoir qui n'est pas libre, au fond il ne veut pas le désespoir, il veut le fini, mais c'est désespoir. Un homme peut se maintenir à ce point-là et tant qu'il s'y maintient je n'ose en somme pas me décider à dire de lui qu'il a perdu son âme. Il en est à un point extrêmement dangereux. A chaque instant il y a une possibilité de la perdre. Le désespoir est là, mais n'a pas encore attaqué sa nature la plus intime; l'homme a perdu son âme lorsqu'en un sens fini il s'endurcit dans le désespoir. Son âme est comme endormie dans le désespoir, et ce n'est que lorsqu'en se réveillant il choisit une issue définitive pour sortir du désespoir qu'il a perdu son âme; alors il s'est fermé, alors son âme raisonnable a été étouffée et il est transformé en une bête sauvage qui ne recule devant aucun moyen, car tout lui est légitime défense. La pensée de la perte d'une âme renferme une angoisse terrible et, cependant, tout homme qui a désespéré a soupçonné cette mauvaise route, cette perdition. Il est bien sûr qu'un homme peut ainsi perdre son âme; on ne peut pas constater que ce soit arrivé dans un cas particulier, — qu'aucun homme n'ose ici juger un autre homme! La vie d'un homme

peut avoir un aspect curieux et on peut être tenté de le croire de lui et, cependant, il peut y avoir une tout autre explication qui le convainque lui-même du contraire; d'autre part, un homme peut avoir perdu son âme sans que personne s'en doute, car la perte ne se réflète pas à l'extérieur, elle se trouve dans la nature la plus intime de l'homme, elle est comme la pourriture dans le cœur du fruit; tandis que l'extérieur peut être plaisant à regarder, elle est comme le creux intérieur autour duquel la coquille ne laisse rien soupçonner.

A présent, en te choisissant toi-même au sens absolu, tu découvres facilement que ce toi-même n'est ni une abstraction, ni une tautologie; on pourrait le croire, tout au plus, à l'instant de l'orientation où on en prend et on en laisse jusqu'à ce qu'on trouve l'expression la plus abstraite de ce soi-même; cependant, même alors c'est une illusion de le considérer comme tout à fait abstrait et vide, car ce n'est pas la conscience de la liberté en général, mais une détermination de l'esprit; ce soi-même s'est produit grâce à un choix et il est la conscience de cet être précis et libre qui n'est que soi-même et personne d'autre. Ce soi-même contient en lui une riche concrétion, une grande quantité de déterminations et de qualités, bref il est le soi esthétique complet qui a été choisi éthiquement. Par conséquent, plus tu te concentres en toi-même, plus tu te rendras compte de l'importance même de ce qui est insignifiant, non pas au sens fini, mais au sens infini, parce qu'il a été posé par toi; en le choisissant ainsi au sens éthique ce n'est plus seulement une réflexion sur soi-même, mais on pourrait rappeler, afin d'exprimer cet acte, le mot de l'Ecriture (112): « les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée », car, lorsque la passion de la liberté s'est réveillée, elle est jalouse d'elle-même et ne permet pas que ce qui appartient à l'un et ce qui ne lui appartient pas restent ainsi confusément mélangés. Par conséquent, la personnalité se présente à l'instant premier du choix apparemment aussi nu que l'enfant lorsqu'il sort du sein de la mère; à l'instant d'après elle est concrète en elle-même, et si l'homme peut rester à ce stade, ce n'est que grâce à une abstraction arbitraire. Il reste lui-même, entièrement le même qu'auparavant, jusqu'à la plus insignifiante particularité; cependant, il devient un autre, car le choix pénètre tout et modifie tout. Sa personnalité finie est ainsi rendue infinie dans le choix par lequel il se choisit lui-même au sens infini.

A présent il se possède donc lui-même, posé par lui-même, cela veut dire, choisi par lui-même en tant que libre. Mais quand on se possède ainsi soi-même, il apparaît une différence absolue, celle qui existe entre le bien et le mal. Cette différence est latente tant qu'on ne s'est pas choisi soi-même. De quelle manière se produit en somme la différence entre le bien et le mal? Est-ce qu'elle se laisse penser, c'est-à-dire, existe-t-elle pour la pensée? Non. J'en suis à nouveau arrivé au point où j'étais arrivé plus haut, et on pourrait donc croire que la philosophie a en réalité supprimé le principe de la contradiction, alors qu'elle n'y est pas encore arrivée. Aussitôt que je pense, je suis nécessairement en rapport avec ce que je pense, mais

c'est justement pour cette raison que la différence entre le bien et le mal n'existe pas. Pense ce que tu veux, pense la catégorie la plus abstraite ou la plus concrète, tu ne penseras jamais sous la détermination du bien et du mal, pense l'histoire, tu penseras le mouvement nécessaire de l'idée, mais tu ne penseras jamais sous la détermination du bien et du mal. Tu penses toujours les différences relatives, jamais la différence absolue. On peut donc bien, à mon sens, donner raison à la philosophie lorsqu'elle dit qu'elle ne peut pas penser une contradiction absolue, mais il ne s'ensuit pas du tout que celle-ci n'existe pas. En pensant, je me rends aussi moi-même infini, mais non pas absolu, car je disparais dans l'absolu; ce n'est qu'en me choisissant moi-même au sens absolu que je me rends infini au sens absolu, car je suis moi-même l'absolu, car ce n'est que moi-même que je peux choisir au sens absolu, et ce choix absolu de moi-même est ma liberté, et ce n'est qu'après m'être choisi moi-même au sens absolu, que j'ai posé une différence absolue, celle qui existe entre le bien et le mal.

Afin de souligner l'élément de libre arbitre du raisonnement, la philosophie dit (113) : « l'absolu existe parce que je le pense », mais comme elle comprend elle-même que c'est par cela qu'est désignée la pensée libre, et non pas la pensée nécessaire, qui est celle qu'elle loue d'ordinaire, elle emploie une autre expression à la place de celle-là: « penser l'absolu est « la pensée de soi » en moi de l'absolu ». Cette expression n'est pas du tout identique à la précédente, mais elle est tout à fait significative. Car ma pensée est un élément dans l'absolu, et c'est en cela que consiste la nécessité de mon raisonnement, c'est en cela que consiste la nécessité avec laquelle je le pense. Il en va autrement du bien. Le bien existe parce que je le veux, sinon il n'existe pas. C'est là l'expression de la liberté, et il en va de même avec le mal: il n'existe que lorsque je le veux. Les déterminations du bien et du mal ne sont pas amoindries par cela, ni réduites à des déterminations subjectives. La validité absolue de ces déterminations est au contraire exprimée. Le bien est ce qui existe en soi et pour soi, et c'est la liberté.

L'expression « se choisir soi-même » au sens absolu pourrait paraître inquiétante, car elle pourrait faire croire que j'ai choisi en même temps le bien et le mal dans un sens également absolu, et que le bien et le mal m'appartenaient d'une manière également essentielle. Afin d'empêcher ce malentendu j'ai dit que je me suis repenti en dehors de toute l'existence. Car le repentir exprime que le mal m'appartient essentiellement et en même temps qu'il ne m'appartient pas d'une manière essentielle. Si le mal ne m'appartient pas d'une manière essentielle, je ne pourrais pas le choisir, mais s'il y avait en moi quelque chose que je ne pourrais pas choisir au sens absolu, alors je ne serais pas moi-même l'absolu, mais seulement un produit.

Je veux maintenant interrompre ces méditations afin de montrer comment une conception éthique de la vie considère la personnalité, la vie et son importance. Je reviens pour la bonne règle à quelques remarques antérieures que j'ai faites au sujet du rapport entre l'esthétique et l'éthique. Il a été dit que toute conception esthétique de la vie est désespoir; la raison

en était qu'elle était basée aussi bien sur ce qui peut exister que sur ce qui ne peut pas exister. Ceci n'est pas le cas de la conception éthique de la vie; car elle base la vie sur le fait qu'il est essentiel pour elle d'exister. Il a été dit que l'esthétique est dans l'homme ce par quoi il est immédiatement celui qu'il est; l'éthique est ce par quoi l'homme devient ce qu'il devient. Il faut nullement en conclure que celui qui vit esthétiquement ne se développe pas; mais il se développe avec nécessité, non pas avec liberté, aucune métamorphose n'a lieu en lui, ni le mouvement infini par lequel il arrive au point d'où il devient celui qu'il devient.

Lorsqu'un individu s'estime lui-même esthétique, il prend conscience de lui-même comme une concrétion déterminée de beaucoup de façons en elle-même, mais, malgré toute la dissemblance intime, tout cela pourtant est sa nature, tout cela a un égal droit de se manifester et de demander satisfaction. Son âme est comme un terrain où poussent toutes sortes d'herbes qui, toutes, ont un droit égal à bien venir; son lui-même repose dans cette variété et il n'a aucun lui-même supérieur à celui-là. S'il a ce dont tu parles souvent, le sérieux esthétique et un peu d'expérience de la vie, il verra qu'il est impossible pour tout de pousser uniformément, et alors il veut choisir, et le déterminant est pour lui un plus ou un moins, ce qui est une différence relative. Maintenant, s'il était possible de s'imaginer qu'un homme vive sans entrer en contact avec l'éthique, alors il pourrait dire: j'ai des dispositions pour devenir un Don Juan, un Faust, un chef de brigands, je perfectionnerai à présent cette disposition, car le sérieux esthétique demande que je devienne quelque chose de précis, que je laisse cette chose précise, dont le germe a été déposé en moi, se développer dans son intégralité. Une telle conception et un tel développement de la personnalité seraient une conception esthétique tout à fait juste. Tu vois donc ce que signifie un développement esthétique; c'est un développement comme celui de la plante, et bien que l'individu devienne, il devient ce qu'il est immédiatement. Celui qui considère la personnalité éthiquement trouve tout de suite une différence absolue, celle qui existe entre le bien et le mal, et même s'il trouve en lui plus de mal que de bien, cela signifie non pas que le mal doive se manifester, mais que le mal doit céder et que le bien doit se manifester. L'individu en se développant éthiquement devient donc ce qu'il devient: car lorsqu'il laisse aussi l'esthétique garder sa validité (et dans ce cas l'esthétique signifie pour lui autre chose que pour celui qui ne vit qu'esthétiquement), l'esthétique est pourtant détrônée. Même le sérieux esthétique est, comme tout sérieux, utile pour un homme, mais ne peut jamais le sauver entièrement. Je crois que, dans une certaine mesure, il en a été ainsi avec toi: car si l'idéal t'a toujours nui, parce que tu t'es rendu aveugle à force de le regarder, il t'a pourtant été utile aussi dans la mesure où l'idée du mal a eu un effet aussi effrayant sur toi. Le sérieux esthétique ne peut naturellement pas te guérir, car tu n'arriveras jamais plus loin qu'à renoncer au mal parce qu'il ne se laisse pas réaliser d'une manière idéale, mais tu n'y renonces pas parce que c'est le mal ou parce que tu l'as

en horreur. Tu n'es donc arrivé qu'au point où tu as le sentiment d'être aussi impuissant à faire le bien que le mal. D'ailleurs, le mal n'agit peut-être jamais avec plus de séduction que lorsqu'il se manifeste ainsi sous des déterminations esthétiques; il faut un haut degré de sérieux éthique pour ne jamais vouloir concevoir le mal dans des catégories esthétiques. Une telle conception s'introduit subrepticement et sournoisement dans tout homme, et la culture surtout esthétique de notre époque en est assez responsable. C'est pourquoi on entend souvent même des moralistes déclamer contre le mal de telle façon que l'on voit que le déclamateur, bien qu'il loue le bien, jouit pourtant de la satisfaction d'avoir pu très bien être lui-même l'homme le plus artificieux, le plus astucieux, mais de l'avoir dédaigné en choisissant d'être un homme de bien. Cela dénote une faiblesse cachée prouvant qu'il ne voit pas clairement, dans tout son sérieux, la différence entre le bien et le mal. Il reste tant de bien en chaque homme qu'il sent que le souverain bien est d'être un brave homme, mais afin de se distinguer un peu de la foule des gens, il demande beaucoup de reconnaissance parce qu'avec tant de dispositions pour devenir mauvais, il est devenu bon malgré tout. Vraiment, comme si le fait d'avoir beaucoup de dispositions pour devenir mauvais était un mérite, et comme si, en insistant tellement sur ces dispositions, il ne marquait pas une préférence pour elles. C'est ainsi qu'on trouve souvent aussi des hommes qui réellement, au fond de leur cœur, sont bons, mais qui n'ont pas le courage de le reconnaître, parce qu'il leur semble que par cela ils tombent sous des déterminations trop triviales. Ceux-ci reconnaissent aussi le bien comme souverain, mais n'ont pas le courage de reconnaître le mal pour ce qu'il est. On entend aussi souvent la phrase : « quelle pauvre fin à cette histoire! » ; on peut généralement être sûr que c'est l'éthique qui est saluée et annoncée de telle manière. Lorsqu'un homme, d'une manière ou d'une autre, est devenu énigmatique pour les autres et qu'on en donne enfin l'explication, montrant que, contrairement à ce que les gens avaient espéré et s'étaient réjouis de penser, ce n'était pas un imposteur rusé et perfide, mais un homme de bon cœur et digne, alors on dit : « rien que cela? » et : « c'etait tout? » Oui, réellement, beaucoup de courage éthique est nécessaire pour reconnaître le bien comme souverain, parce que par cela on tombe sous les déterminations tout à fait générales. Il en coûte aux gens de le faire, ils aiment à avoir leur vie dans les différences. Car celui qui le veut peut être un brave homme, mais il faut du talent pour être mauvais. C'est pourquoi tant de gens aiment être des philosophes et non pas des chrétiens, car il faut du talent pour être philosophe, de l'humilité pour être chrétien, et que tous ceux qui le veulent peuvent avoir de l'humilité. Toi aussi, tu peux faire ton profit de ce que je dis ici, car au plus profond de ta nature tu n'es pas un homme mauvais. Enfin, ne te fâche pas, je n'ai pas l'intention de t'insulter, tu sais que j'ai dû faire de nécessité vertu, et comme je n'ai pas les mêmes dons que toi, il faut que je tâche d'honorer le fait d'être un brave homme.

On a de nos jours essayé d'énerver la conception éthique

d'autres manières aussi. Car, bien qu'on trouve que c'est une bien pauvre situation dans la vie que d'être un brave homme, on a tout de même encore un certain respect pour elle mais on n'aime pas beaucoup qu'il en soit parlé. Je ne pense pas du tout que l'homme doive afficher sa vertu et à chaque occasion montrer aux gens qu'il est un brave homme, mais il ne doit non plus en faire un mystère ni craindre de reconnaître à quoi il tend. S'il le fait, on pousse tout de suite un cri contre lui: il veut faire l'important, il veut être meilleur que d'autres; on tombe d'accord sur la gaminerie: soyons des hommes, devant Dieu, il n'y a grandeur qui tienne. Je n'ai pas besoin de te le faire savoir, mais de t'avertir contre trop d'activité à laquelle tes moqueries t'entraînent assez souvent. C'est pourquoi il est tout à fait de règle que le mal, dans le drame moderne, soit toujours représenté par les plus grands talents, et le bien, la probité, par un garçon épicier (114). Oui, mon jeune ami, il faut beaucoup de courage éthique pour ne pas sérieusement vouloir vivre sa vie dans les différences, mais dans le général. A cet égard notre époque a besoin d'une secousse qui, sans doute, ne se fera plus attendre; car le moment viendra où on verra comment les individus les plus excellents, dans le sens esthétique, ceux dont la vie se trouve justement dans les différences, s'en désespéreront afin de trouver le général. Et cela peut nous faire du bien, à nous les petites gens aussi, si parfois nous aussi nous nous sentons inquiets de ne pas pouvoir, à cause de notre infériorité, vivre notre vie dans les différences, et de ne pas être assez grands pour les dédaigner.

C'est pourquoi tout homme dont la vie est purement esthétique a une horreur cachée du désespoir, car il sait très bien que le désespoir fera surgir le général et que sa vie se trouve dans la différence. Plus un individu se distingue, plus il a anéanti de différences ou désespéré d'elles, mais il retient toujours une différence qu'il ne veut pas anéantir, celle dans laquelle se trouve sa vie. Il est curieux de voir comment les gens, même les plus simples d'esprit, découvrent avec une sûreté remarquable ce qu'on pourrait appeler leur différence esthétique, si insignifiante qu'elle soit, et la lutte absurde qu'on livre pour trouver quelle différence est plus importante que l'autre est une des misères de la vie. Les esprits esthétiques expriment aussi leur répugnance pour le désespoir en disant qu'il est une rupture. Cette expression serait tout à fait juste si le développement de la vie consistait en un déploiement nécessaire de l'immédiat. Sinon le désespoir n'est pas une rupture mais une transfiguration. Seul celui qui désespère de quelque chose de particulier aura une rupture, parce qu'il ne désespère pas complètement. Les esthéticiens craignent aussi que la vie perde la variété récréante qu'elle possède quand on la comprend de façon que chaque individu en particulier vive sous des déterminations esthétiques. Voilà encore un malentendu que plusieurs théories rigoristes ont pu occasionner. Rien ne succombe dans le désespoir, il reste dans l'homme toute l'esthétique, seulement elle a été rendue servile et c'est justement grâce à cela qu'elle a été conservée. Oui, il est bien vrai

qu'on n'y vit pas comme autrefois, mais il ne s'ensuit nullement qu'on l'ait perdue; on peut peut-être s'en servir d'une autre manière, mais il ne s'ensuit pas qu'elle ait disparu. Le moraliste ne poursuit à fond que le désespoir déjà commencé par l'esthéticien supérieur, mais arbitrairement interrompu par lui; car, si grande que soit la différence, elle n'est pourtant que relative. Et lorsque l'esthéticien lui-même avoue alors que même la différence qui donne de l'importance à sa vie est éphémère, mais ajoute qu'il est pourtant mieux de s'en réjouir pendant qu'on la possède, c'est là au fond une lâcheté qui aime une certaine espèce de confort, où le plafond n'est pas trop haut, et qui est indigne d'un homme. C'est comme si un homme se réjouissait d'une chose basée sur un malentendu qui pourtant, tôt ou tard, devra se révéler, qu'il n'ait pas le courage de s'en rendre compte ou de l'avouer, et qu'il s'en réjouisse aussi longtemps que possible. Pourtant, tu n'es pas dans ce cas, mais tu es comme celui qui a reconnu le malentendu, qui a abandonné ce qui était à sa base et qui, à présent, continue à vouloir en prendre congé.

La conception esthétique considère aussi la personnalité par rapport à l'entourage, et l'expression de cela, dans son retour dans la personnalité, est la jouissance. Mais l'expression éthique de la jouissance, dans son rapport avec la personnalité, est l'état d'âme. Car la personnalité est présente dans l'état d'âme, mais d'une manière vague. Celui qui vit esthétiquement cherche autant que possible à se perdre entièrement dans l'état d'âme, il cherche à s'y cacher entièrement, de manière qu'il ne reste en lui rien qui ne puisse être replié à l'intérieur de l'état d'âme, car un tel reste a toujours un effet troublant, il est la continuité qui veut le retenir. Alors, plus la personnalité apparaît vaguement dans l'état d'âme, plus l'individu est dans l'instant, et c'est là encore une fois l'expression la plus adéquate de l'existence esthétique: elle est dans l'instant. C'est de cela que viennent les énormes oscillations auxquelles est exposé celui qui vit esthétiquement. Celui qui vit éthiquement connaît aussi l'état d'âme, mais celui-ci n'est pas pour lui le souverain bien; s'étant choisi lui-même dans le sens infini il voit l'état d'âme au-dessous de lui. Le reste qui alors ne veut pas s'absorber dans l'état d'âme est justement la continuité qui pour lui est le souverain bien. Celui qui vit éthiquement a, pour rappeler une expression antérieure, la mémoire de sa vie, ce que celui qui vit esthétiquement n'a pas du tout. Celui qui vit éthiquement n'anéantit pas l'état d'âme, il l'examine un moment, mais ce moment le sauve de vivre dans l'instant, ce moment lui donne l'emprise sur le désir. Car l'art de dominer le désir consiste moins à l'anéantir ou à y renoncer entièrement, qu'à en déterminer le moment. Choisis un désir quel qu'il soit, son secret, sa puissance consiste à être absolu dans l'instant. On entend souvent des gens dire que le seul moyen est de s'en abstenir. C'est là une méthode très injuste, qui d'ailleurs ne réussit que pendant un certain temps. Imagine-toi un homme adonné au jeu. Le désir se réveille avec toute sa passion, s'il ne peut pas le satisfaire c'est comme si sa vie était en danger; s'il peut se dire à lui-même: je ne peux pas

pour le moment, mais dans une heure je veux, alors il est guéri. Cette heure-là est la continuité qui le sauve. L'état d'âme de celui qui vit esthétiquement est toujours excentrique, parce qu'il a son centre dans la périphérie. La personnalité a son centre en elle-même, et celui qui ne se possède pas soi-même est excentrique. L'état d'âme de celui qui vit éthiquement est centralisé, il n'est pas dans l'état d âme, il n'est pas un état d'âme, mais il le possède, il l'a en lui. Il travaille en vue de la continuité, qui est toujours maître de l'état d'âme. Sa vie ne manque pas d'état d'âme, oui, elle a un état d'âme total; mais celui-ci a été acquis, c'est ce qu'on pourrait appeler : *æquale temperamentum* (115), mais cela n'est pas un état d'âme esthétique, et aucun homme ne la possède par la nature, ni immédiatement.

Mais enfin celui qui s'est choisi lui-même dans le sens infini, peut-il dire: à présent je me possède moi-même, je ne demande pas plus et, contre toutes les vicissitudes du monde, j'expose la fière pensée : je suis celui que je suis ? Nullement ! Si un homme s'exprimait ainsi, on comprendrait aisément qu'il est sur une mauvaise route. L'erreur fondamentale serait alors aussi de ne pas s'être choisi soi-même au sens le plus strict; il se serait bien choisi lui-même, mais en dehors de lui-même; il aurait compris le choix d'une manière tout à fait abstraite et ne se serait pas saisi lui-même dans sa concrétion; il n'aurait pas choisi de façon à devenir lui-même dans le choix et à se revêtir de lui-même; il se serait choisi lui-même d'après sa nécessité, non pas dans la liberté; il aurait fait le choix éthique esthétiquement et sans nécessité. Plus est important dans sa vérité ce qui doit surgir, plus aussi les mauvaises routes sont dangereuses et ici aussi une mauvaise route terrible apparaît. Au moment où l'individu s'est saisi dans sa validité éternelle, celle-ci l'accable de toute sa plénitude. Le temporel disparaît pour lui. Au premier instant, cela le remplit d'un bonheur indescriptible et lui donne une confiance absolue. Puis, s'il se met à y regarder fixement, d'une manière partiale, alors le temporel fait valoir ses droits. Ceux-ci sont repoussés; ce que le temporel peut offrir, ce qui de temps à autre apparaît ici, est très insignifiant pour lui en comparaison de ce qu'il possède éternellement. Tout s'arrête pour lui, c'est comme s'il était arrivé à l'éternité avant terme. Il tombe dans la contemplation, il se regarde lui-même fixement, mais cette fixité du regard ne peut pas remplir le temps. Alors il découvre que le temps, le temporel, est sa perte, il demande une forme parfaite d'existence et ici, à nouveau, apparaît une fatigue, une apathie, qui ressemble à la lassitude qui accompagne la jouissance. Cette apathie peut oppresser un homme avec une telle force qu'un suicide lui paraisse la seule issue. Aucune puissance ne peut le ravir à lui-même, la seule puissance est le temps, qui ne peut non plus, il est vrai, le ravir à lui-même, mais le temps l'arrête, le retient et retarde cette étreinte de l'esprit avec laquelle il se saisit lui-même. Il ne s'est pas choisi lui-même, comme Narcisse (116) il s'est épris de lui-même. Un tel état a sûrement assez souvent pris fin avec un suicide.

L'erreur consiste en ce qu'il ne s'est pas choisi de la juste

façon, non pas exactement qu'il n'ait pas su apprécier ses fautes, mais parce qu'il s'est vu lui-même sous la détermination de la nécessité; il a vu « Soi », cette personnalité avec toute cette multitude de déterminations, comme une chose qui se rapporte au train du monde, il l'a vu en face de la puissance éternelle dont le feu l'a pénétré sans le consumer. Mais il ne s'est pas vu dans sa liberté, et il ne l'a pas choisi en elle. S'il fait cela, alors, à l'instant même où il se choisit lui-même, il est en mouvement; si concret que soit son Soi, il s'est pourtant choisi lui-même d'après sa possibilité et, dans le repentir, il s'est racheté lui-même afin de rester dans sa liberté, mais il ne peut rester dans sa liberté qu'en la réalisant continuellement. Par conséquent, celui qui s'est choisi lui-même est *eo ipso* un agissant.

Ici il y aurait peut-être lieu de mentionner en quelques mots une conception de la vie qui te plaît beaucoup, surtout en ta qualité de maître de conférences, parfois aussi en celle de praticien. Elle vise à rien de moins qu'à montrer que le fait d'être affligé est, au fond, l'importance de la vie, et que le plus malheureux est le plus heureux. Cette conception ne semble pas à première vue être une conception esthétique de la vie; car la jouissance ne peut pas être son mot d'ordre. Cependant, elle n'est pas non plus éthique, mais elle se trouve dans le moment dangereux où ce qui est esthétique doit se fondre dans ce qui est éthique, où l'âme se laisse si facilement prendre au charme d'une remarque quelconque d'une théorie de prédestination. Tu professes différentes doctrines fausses, — celle-ci est presque la pire, mais tu sais aussi qu'elle est la plus utile lorsqu'il s'agit pour toi de t'approcher furtivement de gens et de les attirer vers toi. Plus que n'importe qui tu peux être sans cœur, tu peux tout plaisanter, même la douleur d'un homme. Tu n'ignores pas que cela peut tenter la jeunesse et, pourtant, par ce procédé tu arrives presque à éliminer l'intimité avec elle, parce qu'une telle procédure est aussi attrayante que repoussante. S'il s'agit d'une jeune fille que tu veux tromper ainsi, tu n'oublies pas qu'une âme féminine a trop de profondeur pour être longtemps captivée par de telles choses, oui, même si pour un instant tu as pu occuper son esprit, elle finira bientôt par se fatiguer de cela et par te prendre presque en horreur, car son âme ne demande pas de tels stimulants. Alors ta méthode change; par quelques éclats énigmatiques, qu'elle seule peut comprendre, tu insinues qu'une lointaine mélancolie explique le tout. Tu ne t'ouvres que pour elle, mais avec tant de prudence qu'en somme elle n'apprendra jamais quelque chose de plus précis, tu laisses à sa fantaisie de représenter à son esprit la profonde mélancolie que tu caches au plus profond de toi-même. Tu es intelligent, on ne peut pas te le refuser, et il est vrai que tu finiras probablement en devenant jésuite, comme le disait une jeune fille. Plus est grande l'astuce avec laquelle tu sais leur faire tenir ce fil, qui pénètre de plus en plus profondément dans les secrets de la mélancolie, plus tu es heureux, plus tu es sûr de les attirer vers toi. Tu ne fais pas de longs discours, tu ne proclames pas ta douleur par de fidèles poignées de main, ni par « un regard fixe et romantique

dans l'œil romantique d'une âme à l'unisson », tu es trop intelligent pour faire cela. Tu évites les témoins et ce n'est qu'un seul instant que tu te laisses surprendre. Il y a un âge où aucun poison n'est aussi dangereux pour une jeune fille que la mélancolie, tu le sais, et ce savoir peut bien, comme tout autre savoir, être assez bon en soi, mais je ne louerai pas l'usage que tu en fais.

Comme tu as trompé ton âme pour qu'elle puisse percevoir toute l'existence dans des catégories esthétiques, il est naturel que la peine n'ait pas échappé à ton attention, car elle est au fond aussi intéressante que le plaisir. L'imperturbabilité avec laquelle tu retiens ce qui est intéressant, partout où il apparaît, est une constante occasion pour ton entourage de te mal entendre, de te considérer, tantôt comme absolument dépourvu de cœur, tantôt comme un homme réellement débonnaire, bien qu'au fond tu ne sois ni l'un ni l'autre. Le fait de rechercher la peine aussi souvent que d'être compagnon du plaisir, pourvu cependant qu'il y ait une idée dans la peine aussi bien que dans le plaisir — car ce n'est que grâce à cela que ton intérêt esthétique se réveille — peut être la cause d'un tel malentendu. Si tu pouvais être assez frivole pour rendre quelqu'un malheureux, tu pourrais donner matière à la déception la plus étrange. Tu ne te retirerais pas alors comme d'autres qui, perfidement, ne recherchent que le plaisir, tu ne poursuivrais pas le plaisir par d'autres chemins, non, la peine de ce même individu serait encore plus intéressante pour toi que le plaisir, tu resterais auprès de lui, tu t'enfoncerais dans sa peine. Tu as l'expérience, le sentiment intime, la puissance de la parole, le pathos de la tragédie, tu sais offrir le soulagement à celui qui souffre, le seul soulagement que désire celui qui, esthétiquement, a de la peine — les paroles. Tu prends plaisir à voir comment l'affligé se repose dans les accords de l'état d'âme que tu fais entendre, bientôt il ne pourra plus se passer de toi; car tes paroles le soulèvent de la demeure sombre de la peine. Mais lui ne te devient pas indispensable, et bientôt commencera ta fatigue. Car, pour toi, ce n'est pas seulement le plaisir qui :

Er liig en flygtig Ven,
Som paa en Reise man möder, *

mais la peine aussi, puisque tu es toujours en voyage. Lorsque tu as consolé l'affligé et, qu'en compensation pour ton dérangement, tu as distillé ce qu'il y avait d'intéressant en lui, alors tu sautes en voiture et tu cries: en route! Si on te demande où aller, alors tu réponds comme le héros Don Juan : « au plaisir, à la gaieté ». Car, à présent, tu en as assez de la peine et ton âme demande le contraste.

Tu ne te comportes pas tout à fait d'aussi fâcheuse manière que je viens de le décrire, et j'avoue volontiers que souvent tu fais preuve d'un réel intérêt pour celui qui est affligé, que

---

* Ressemble à un ami fugitif
Qu'on rencontre en voyage.

(Vers de E. Frankenau, médecin danois.)

tu as à cœur de le guérir et de le gagner au plaisir. Tu t'attelles alors, comme tu le dis toi-même, comme un coursier impétueux, et tu essaies alors de l'arracher aux séductions de la peine. Tu ne ménages ni ton temps, ni tes forces, et parfois tu y réussis. Mais, malgré tout je ne peux pas te louer; car quelque chose se cache là-dessous. Car tu es jaloux de la peine, tu n'aimes pas que quelqu'un ait de la peine, ou une peine qui ne se laisserait pas vaincre. Quand tu guéris les affligés tu jouis de la satisfaction de pouvoir te dire à toi-même: mais ma propre peine, personne ne saura la guérir. C'est un résultat que tu gardes toujours *in mente* — que tu cherches le délassement du plaisir ou celui de la peine, ton âme n'oubliera jamais qu'il y a une peine qui ne se laisse pas supprimer.

Je suis ainsi arrivé au point où tu penses que l'importance de la vie sera d'avoir de la peine. Toute l'évolution moderne a comme caractéristique qu'on y trouve un penchant plus grand pour la volonté de s'affliger, que pour celle d'être heureux. On le considère comme une conception supérieure de la vie, et c'est vrai dans la mesure où la volonté du bonheur est naturelle, et la volonté de la peine contre nature. Ajoutez à cela que le fait d'être heureux comporte pourtant une certaine obligation pour chacun en particulier d'être reconnaissant, même si ses pensées sont trop troublées pour qu'il sache bien à qui adresser ses remerciements; le fait d'avoir de la peine vous dispense de cela, et la vanité est ainsi mieux satisfaite. Par surcroît, notre époque a en outre fait l'expérience de la vanité de la vie de tant de manières, qu'elle ne croit pas à la joie et, afin de pouvoir pourtant croire à quelque chose, elle croit à la peine. La joie passe, dit-elle, mais la peine dure et, par conséquent, celui qui base sa conception de la vie sur elle lui donne un fondement ferme.

Si on va plus loin, en demandant quelle est la peine dont tu parles, alors tu es assez intelligent pour éluder la peine éthique. Ce n'est pas le repentir auquel tu penses; non, c'est la peine esthétique et, surtout, la peine réfléchie. Elle n'est pas due à une faute, mais à un malheur, au destin, à une triste disposition, à l'influence d'autrui, etc. Tout cela est quelque chose que tu connais très bien par les romans. Si tu le lis là-dedans, tu en ris, si tu entends d'autres en parler, tu t'en moques; mais lorsque tu le proclames toi-même, alors cela a un sens et il y a de la vérité là-dedans.

Enfin, bien que la conception qui regarde la peine comme ce qui donne de l'importance à la vie puisse paraître assez triste, je tiens pourtant à te montrer, d'un côté peut-être inattendu de toi, qu'elle est désespérée. Je répète ce que j'ai dit déjà: comme on prétend que passe la joie on dit aussi que la peine passe. C'est une chose sur laquelle je n'ai pas besoin d'attirer ton attention; car tu peux bien l'apprendre de ton maître, *Scribe,* qui s'est moqué assez souvent de la sentimentalité qui croit à une peine éternelle. Celui qui dit que la peine constitue l'importance de la vie a le bonheur en dehors de lui, de même que celui qui veut être heureux a la peine en dehors de lui. Le bonheur peut alors venir le surprendre, exactement comme la peine peut venir surprendre l'autre. Sa conception

de la vie alors est liée à une condition qui n'est pas en son pouvoir; car au fond il n'est au pouvoir de personne de ne pas être heureux, autant que de ne pas être affligé. Mais toute conception de la vie ayant une condition en dehors d'elle est désespoir. Et c'est ainsi que la volonté de souffrance est désespoir, exactement comme la volonté de plaisir, car c'est toujours du désespoir que d'avoir sa vie dans ce qui peut passer. Sois donc aussi intelligent et ingénieux que tu veuilles, effraie le plaisir par un extérieur prêt à pleurer ou, si tu le préfères, trompe-le par ton extérieur afin de garder la peine, — le plaisir peut pourtant te surprendre; car le temps consume les enfants du temps (117), et une telle peine est enfant du temps, et l'éternité, qu'elle s'approprie par le mensonge, est une tromperie.

Plus la cause de la peine est profonde, plus on pourrait penser qu'elle se laisse conserver pendant toute la vie, oui, qu'on n'aurait besoin de rien faire, mais qu'il va sans dire qu'elle reste. S'il s'agit d'un événement particulier, ce serait déjà très difficile. Cela tu le comprends très bien, et c'est pourquoi, en parlant de l'importance de la peine pour toute la vie, tu as surtout en vue les individualités malheureuses et les héros tragiques. Toute la disposition spirituelle de l'individualité malheureuse est de ne pouvoir devenir ni heureuse ni joyeuse; une fatalité pèse sur elle et sur le héros tragique aussi. Là, il est donc tout à fait juste que la peine soit l'importance de la vie, et là nous touchons donc à un fatalisme pur et simple qui a toujours quelque chose de séduisant en lui. C'est donc là aussi que tu te présentes avec ta prétention qui aboutit à rien moins qu'à constater le fait que toi, tu es le plus malheureux. Et il est pourtant indéniable que cette pensée est la plus arrogante, la plus insolente qui puisse naître dans la tête d'un homme.

Je te répondrai comme tu l'as mérité. Tout d'abord: il est bien vrai que tu n'as pas de la peine. Tu le sais très bien, car ton expression favorite est que le plus malheureux est le plus heureux. Mais c'est faux, c'est un mensonge plus terrible que tous les autres, c'est un mensonge qui se tourne contre la puissance éternelle qui dirige le monde, c'est une révolte contre Dieu, de même que le fait de vouloir rire lorsqu'il faut pleurer; pourtant, il existe un désespoir qui en est capable, il existe un défi qui fait tête même à Dieu. Mais c'est en outre une trahison envers le genre humain. Il est bien vrai que tu distingues entre les peines, toutefois, tu penses qu'il y en a une dont la différence est si grande qu'il est impossible de la supporter. Mais si une telle peine existe, il n'appartient pas à toi de décider laquelle; une différence est aussi bonne qu'une autre, et tu as trahi le droit ou la grâce la plus profonde et la plus sacrée de l'homme. C'est une trahison contre ce qui est grand, une basse jalousie; car il en découle bien que les grands de ce monde n'ont pas été exposés aux épreuves les plus dangereuses, qu'ils ont eu toute facilité pour gagner la gloire, qu'eux aussi seraient succombés si la tentation surhumaine dont tu parles leur était survenue. Et est-ce donc en l'amoindrissant que tu as l'intention d'honorer ce qui est grand,

est-ce en le reniant que tu as l'intention de lui conférer le brevet de distinction ?

Enfin, comprends-moi bien. Je ne suis pas quelqu'un qui pense qu'on ne doit pas s'affliger, je dédaigne cette misérable sagesse, et si je n'ai le choix qu'entre ces deux choses, je choisis la peine. Non, je sais qu'il est beau d'être affligé, et qu'il y a de la force dans les pleurs; mais je sais aussi qu'il ne faut pas être affligé comme quelqu'un qui n'a pas d'espoir. Il y a un contraste entre nous deux qui ne peut jamais être supprimé. Je ne peux pas vivre sous des déterminations esthétiques, je sens que ce qu'il y a de plus sacré dans ma vie succomberait, je demande une expression supérieure, et je la trouve dans l'éthique. Et c'est là seulement que la peine trouve son importance véritable et profonde. Ne te fâche pas de ce que je dis ici, ne t'arrête pas sur le fait que je parle d'enfants en parlant de la souffrance que seuls des héros peuvent supporter. C'est un signe de bonne éducation qu'un enfant soit enclin à demander pardon, sans qu'il se demande trop s'il a tort ou raison, et, de même, c'est un signe d'un homme généreux, d'une âme profonde, qu'il soit enclin à se repentir, qu'il ne tienne pas rigueur à Dieu, mais se repente et aime Dieu dans son repentir. En dehors de cela sa vie n'est rien, rien que de l'écume sur l'eau. Oui, je t'assure, si ma vie sans ma propre faute avait été entremêlée de peines et de souffrances, de telle façon que je puisse m'appeler le plus grand héros tragique, me réjouir dans ma peine et épouvanter le monde en la nommant, mon choix est fait, je me dépouille de l'habit du héros et du pathos de la tragédie, je ne suis pas le tourmenté qui peut être fier de ses souffrances, je suis l'humilié qui est conscient de sa faute, je n'ai qu'une seule expression pour ce que je souffre — la faute, une seule expression pour ma douleur — le repentir, un seul espoir devant mes yeux — le pardon. Et même s'il m'était difficile de le faire, oh! je n'ai qu'une seule prière, je me jetterais à genoux et j'invoquerais la puissance éternelle qui dirige le monde en implorant, soir et matin, une seule grâce, celle du repentir; car je ne connais qu'une seule peine capable de me réduire au désespoir et tout y plonger — c'est que le repentir soit une déception, une déception non pas par rapport au pardon qu'il recherche, mais par rapport à l'attribution qu'il implique.

Et penses-tu que la peine ne mérite pas cette conduite, que je la renie? Nullement! Je la dépose dans ma nature et, par conséquent, je ne l'oublierai jamais. C'est en somme un manque de foi en la validité de l'esprit que de ne pas oser croire que je peux posséder en moi quelque chose sans y regarder à chaque instant. Ce qu'on désire le mieux conserver dans la vie de tous les jours, on le dépose dans un endroit où on ne vient pas tous les jours, et c'est la même chose dans le sens spirituel. J'ai en moi la peine et je sais qu'elle veut appartenir à ma nature, je le sais avec beaucoup plus d'assurance que celui qui, par crainte de la perdre, la sort tous les jours.

Ma vie n'a jamais été assez mouvementée pour que j'aie senti la tentation de vouloir troubler toute l'existence d'une manière chaotique, mais, dans ma vie de tous les jours, j'ai

souvent fait l'expérience qu'il est utile de donner une expression éthique à la peine; non pas de supprimer dans la peine ce qui est esthétique, mais de le dominer éthiquement. Je ne crains pas la peine tant qu'elle est calme et soumise; si elle devient violente, passionnée et sophistique et si elle me charme dans l'abattement, alors je me soulève; je n'admets aucune révolte, je ne veux pas que quelque chose dans le monde me soutire ce que j'ai reçu de la main de Dieu comme une grâce. Je ne chasse pas la peine, je ne cherche pas à l'oublier, mais je me repens. Et même si la peine n'est pas due à ma propre faute, je me repens de ne pas l'avoir tout de suite ramenée à Dieu, ce qui l'aurait empêchée de pouvoir me séduire.

Pardonne-moi si je parle encore une fois d'enfants. Lorsqu'un enfant se met à pleurnicher et ne veut rien faire, on dit: tu veux sans doute avoir de quoi pleurer, et cette méthode doit être excellente. Il en va de même avec moi; car bien qu'on ait atteint l'âge de raison, on reste toujours un peu enfant. Et alors, lorsque je pleurniche, je me dis: tu désires sans doute quelque chose pour te faire pleurer, et alors j'opère la transformation. Et je peux t'assurer que c'est très salutaire pour un homme; car les pleurs que l'affligé esthétique verse sur lui-même sont des pleurs hypocrites et ne portent pas de fruits; mais se sentir coupable vaut réellement d'être pleuré, et dans les pleurs du repentir il y a une bénédiction éternelle. Lorsque le Sauveur (118) s'approcha de Jérusalem et pleura sur la grande ville, qui n'avait pas connu les choses nécessaires à sa paix, il était bien possible qu'il aurait pu aussi l'amener à pleurer, mais ç'auraient été des pleurs esthétiques qui n'auraient pas servi à grand'chose et, cependant, le monde n'a pas vu beaucoup de tragédies comparables à celle où le peuple élu fut réprouvé. Si ç'avait été des pleurs de repentir, alors il y aurait eu en eux de la force et, pourtant, il aurait été bien question ici de se repentir de plus que de sa propre faute car la génération alors existante n'était pas la seule coupable, c'était la faute des ancêtres qui pesait sur elle. Et c'est là où le repentir apparaît dans toute sa profonde signification; car, tandis qu'en un sens il m'éloigne, dans un autre sens il me lie indissolublement à la race; car ma vie ne commence pas dans le temps avec rien, et si je ne peux pas me repentir du passé, la liberté est une illusion.

Tu comprends peut-être à présent pourquoi je m'occupe ici de cette conception de la vie; la personnalité est ici vue à nouveau sans la détermination de la nécessité, et toute la liberté qui reste n'est que juste suffisante pour pouvoir comme un mauvais rêve tenir l'individu toujours à demi éveillé et l'égarer dans le labyrinthe des souffrances et des coups providentiels, où il peut toujours se voir lui-même sans pourtant reprendre ses sens. La frivolité avec laquelle on voit souvent traiter ces problèmes est incroyable. Même les esprits philosophiques et systématiques les traitent comme des phénomènes naturels, dont ils n'ont rien de plus à dire, et qu'ils ne font que décrire, sans se rendre compte que, si de tels phénomènes existaient naturellement, tout le surplus de leur sagesse ne serait que du non-sens et de l'illusion. C'est pourquoi la conception

chrétienne est bien meilleure que la sagesse de tous les philosophes. Cette conception attribue tout au péché, chose que le philosophe est trop esthétique pour avoir le courage éthique de faire. Et ce courage est pourtant la seule chose qui puisse sauver la vie et l'homme, à moins qu'on ne veuille, par pur caprice, renoncer au scepticisme et s'entendre sur la vérité avec quelques personnes animées des mêmes sentiments.

La première forme prise par le choix est un complet isolement. Car, en me choisissant moi-même, je m'isole de mes rapports avec le monde entier, jusqu'à ce que dans cet isolement je finisse dans l'identité abstraite. Comme l'individu s'est choisi d'après sa liberté, il est *eo ipso* agissant. Cependant, son action n'a aucun rapport avec un entourage; car l'individu l'a complètement anéanti et n'existe que pour lui-même. Mais la conception de la vie qui apparaît ici est une conception éthique. En Grèce (119) elle trouva son expression dans l'effort d'un individu particulier pour s'élaborer et devenir un modèle de vertu. Cet individu se retira des activités de la vie comme, plus tard dans la chrétienté, les anachorètes, non pas pour s'absorber dans des méditations métaphysiques, mais afin d'agir, non pas vers l'extérieur, mais en lui-même. Cette action intérieure fut à la fois sa tâche et sa satisfaction; car son intention n'était pas de se perfectionner lui-même afin de pouvoir, plus tard, mieux servir l'Etat, non, il se suffit à lui-même dans ce perfectionnement, et il quitta la politique pour ne jamais y rentrer. Au propre, il ne se retira donc pas de la vie, au contraire, il resta dans sa complexité parce que le contact avec elle, au sens pédagogique, lui était nécessaire à cause de lui-même; mais la politique, comme telle, n'avait aucune importance pour lui; par un sortilège quelconque il l'avait rendue inoffensive, indifférente, sans importance aucune pour lui. Les vertus qu'il développa n'étaient pas les vertus bourgeoises (ces vertus qui pourtant furent les vraies vertus du paganisme, correspondant aux vertus religieuses du christianisme), mais les vertus personnelles, le courage, la bravoure, l'abstinence, la sobriété, etc. Naturellement, de nos jours, on voit rarement réalisée cette conception de la vie, parce que tout le monde est trop touché par le religieux pour s'attarder à une détermination aussi abstraite de la vertu. Ce qu'il y a d'imparfait dans cette conception de la vie saute aux yeux. L'erreur était que l'individu s'était choisi lui-même d'une manière tout à fait abstraite, et c'est pourquoi la perfection qu'il ambitionnait et qu'il atteignit fut aussi abstraite. C'est la raison pour laquelle je soulignais que le fait de se choisir soi-même et le fait de se repentir sont deux choses identiques; car le repentir met l'individu dans le rapport le plus intime avec un entourage et le rattache de point en point avec lui.

On a vu souvent, et encore dans le monde chrétien on voit parfois, des conceptions de la vie analogues à celle-ci, mais rendues plus belles et plus riches dans le christianisme par l'adjonction du mystique et du religieux. Une individualité grecque qui se perfectionna elle-même jusqu'à devenir un modèle complet de toutes les vertus personnelles a beau atteindre le plus haut degré de virtuosité possible, sa vie ne sera pourtant

pas plus immortelle que le monde dont sa vertu vainquit la tentation, son bonheur suprême est une suffisance solitaire, éphémère comme toute autre chose. La vie d'un mystique est beaucoup plus profonde. Il s'est choisi lui-même au sens absolu; car, bien qu'il soit assez rare d'entendre un mystique s'exprimer ainsi, bien que le plus souvent il emploie l'expression, apparemment contraire, « choisir Dieu », il s'agit pourtant, comme je l'ai montré plus haut, de la même chose; car s'il ne s'était pas choisi lui-même au sens absolu, alors il ne se trouverait pas en un rapport libre avec Dieu, et c'est justement dans la liberté que se trouve le trait caractéristique de la piété chrétienne. Dans le langage du mystique ce rapport libre est souvent exprimé par le Toi absolu. Le mystique s'est choisi lui-même au sens absolu, donc d'après sa liberté, il est par conséquent *eo ipso* agissant, mais son action est intérieure. Le mystique se choisit lui-même dans son isolement complet, le monde entier est mort pour lui et anéanti, l'âme fatiguée choisit Dieu ou elle-même. Il ne faut pas se tromper sur le sens de « l'âme fatiguée » et ne pas abuser de cette expression pour rabaisser le mystique, comme s'il était scabreux que l'âme ne choisisse Dieu qu'après s'être fatiguée du monde. Le mystique emploie sans doute cette expression pour désigner son repentir pour ne pas avoir choisi Dieu plus tôt, et sa fatigue ne doit pas être considérée comme identique au dégoût de la vie. Cela te montre déjà à quel degré la vie du mystique est au fond peu fondée éthiquement, puisque l'expression suprême du repentir est de se repentir de n'avoir pas choisi Dieu plus tôt, avant qu'il ne devînt concret dans le monde, de ne pas l'avoir fait au moment où son âme n'était déterminée que comme abstraite, c'est-à-dire lorsqu'il était enfant.

Le mystique, en ayant choisi, est *eo ipso* agissant; mais son action est intérieure. En tant qu'agissante, sa vie a alors un mouvement, un développement, une histoire. Un développement peut cependant être métaphysique ou esthétique à tel point qu'on ne peut savoir si au fond on peut l'appeler une histoire, puisque par ce mot on désigne un développement sous la forme de la liberté. Un mouvement peut être capricieux à tel point qu'on ne peut savoir si on ose l'appeler un développement. Par exemple, lorsqu'un mouvement consiste dans les allées et venues d'un élément, on se trouve indéniablement devant un mouvement, oui, on peut peut-être découvrir une loi pour ce mouvement; mais on ne se trouve pas devant un développement. La répétition dans le temps est sans importance, et la continuité manque. C'est au plus haut degré le cas de la vie du mystique. Il est terrible de lire les plaintes d'un mystique sur les moments de lassitude. Un tel moment passé, alors vient le bon moment et sa vie change ainsi continuellement; elle a un mouvement, mais non pas un développement. Sa vie manque de continuité. Ce qui dans la vie d'un mystique constitue en réalité cette continuité est un sentiment, un désir, que ce désir se tourne vers le passé ou qu'il se tourne vers ce qui doit venir. Mais le fait que c'est un sentiment qui ainsi constitue l'intervalle montre justement qu'il y a manque de cohésion. Le développement d'un mystique est si déterminé métaphy-

siquement et esthétiquement qu'on ne saurait pas l'appeler histoire, sauf au sens où on parle de l'histoire d'une plante. Le monde entier est mort pour le mystique, il s'est épris de Dieu. Le développement de sa vie est devenu l'épanouissement de cet amour. De même qu'il arrive que des amants aient une certaine ressemblance, l'un avec l'autre, dans l'extérieur aussi, dans leurs physionomies, dans les traits de leurs visages, ainsi le mystique s'absorbe dans la contemplation de la Divinité, dont l'image se reflète de plus en plus dans son âme adoratrice, et le mystique renouvelle ainsi et évoque l'image perdue de Dieu dans l'homme. Plus il contemple, plus distinctement cette image se reflète en lui, plus il ressemblera lui-même à cette image. Son action intérieure ne consiste donc pas en l'acquisition des vertus personnelles, mais dans le développement des vertus religieuses ou contemplatives. Mais, même cela est une expression trop éthique pour sa vie, et c'est pourquoi la prière est sa vraie vie. Je ne nierai pas que la prière aussi appartienne à une vie éthique, mais plus un homme vit éthiquement, plus il y a d'intention dans le caractère de la prière, si bien que même dans l'action de grâces il y a un élément d'intention. Mais il en va autrement avec la prière du mystique. Pour lui, plus la prière est érotique, plus elle est exaltée par un amour ardent, plus elle a d'importance. La prière est l'expression de son amour, la langue dans laquelle il peut s'adresser à la Divinité dont il s'est épris. De même que dans la vie terrestre les amants désirent l'instant où ils peuvent exhaler leur amour, l'un pour l'autre, où leurs âmes peuvent se confondre dans un doux chuchotement, ainsi le mystique désire l'instant où, dans la prière, il peut pour ainsi dire s'insinuer en Dieu. De même que les amants trouvent le plus haut degré de bonheur dans ce chuchotement, lorsqu'au fond ils n'ont rien à dire, ainsi plus la prière est salutaire pour le mystique, plus son amour est heureux, moins elle a de substance, et plus il disparaît presque pour lui dans son soupir.

Il ne serait peut-être pas mal à propos de souligner ici ce qu'il y a de faux dans une telle vie, et d'autant plus que toute personnalité assez profonde se sent toujours peinée de cela. Tu ne manques pas, par exemple, d'éléments pour devenir un mystique, pour quelque temps tout au moins. Sur ce terrain d'ailleurs les plus grands contrastes se rencontrent, les âmes les plus pures et les plus innocentes et les gens les plus criminels, les gens les plus intelligents et les plus simples d'esprit.

Je parlerai d'abord, en toute simplicité, de ce qui au fond me heurte dans une telle vie. Il s'agit là d'un jugement personnel. Plus tard j'essaierai de montrer que l'existence des choses scabreuses que j'indique est authentique, j'en montrerai la cause et les terribles égarements qui en résultent et qui sautent aux yeux.

A mon avis on ne peut pas disculper le mystique d'une certaine indiscrétion dans ses rapports avec Dieu. Qui pourrait nier qu'un homme doit aimer Dieu de toute son âme, de tout son esprit, que, non seulement il le doive, mais que le salut même en dépende? Pourtant, il ne s'ensuit pas du tout que le mystique doive dédaigner l'existence, la réalité, dans laquelle

Dieu l'a placé; car en faisant cela il dédaignerait en somme l'amour de Dieu ou il en demanderait une autre expression que celle que Dieu veut donner. Ici la parole grave de Samuel (120) est valable: l'obéissance à la voix de l'Eternel vaut mieux que la graisse des béliers. Mais cette indiscrétion-là peut parfois prendre une forme encore plus inquiétante. Par exemple, lorsqu'un mystique base ses rapports avec Dieu sur le fait qu'il est celui justement qu'il est, qu'en raison d'une contingence quelconque il se croit l'objet de la prédilection de la Divinité. Car par cela il dégrade Dieu et lui-même. Lui-même, car c'est toujours une dégradation d'être essentiellement différent des autres par suite de quelque chose de fortuit; Dieu, car il fait de Lui un idole et de lui-même un favori à la cour de Dieu.

Ensuite, ce qui me déplaît dans la vie d'un mystique est la mollesse et la faiblesse, dont on ne saurait le disculper. Qui pourrait nier que ce ne soit quelque chose de beau et de vrai qu'un homme, au plus profond de son cœur, désire être sûr qu'il aime Dieu en vérité et en sincérité, que maintes fois il sente le besoin de bien s'en assurer, qu'il puisse prier Dieu de laisser l'Esprit Lui-même (121) rendre témoignage à son esprit qu'il le fait? Mais il ne s'ensuit pas du tout qu'à tout instant il répétera cet effort, qu'à tout instant il fera preuve de son amour. Il veut avoir assez de grandeur d'âme pour croire en l'amour de Dieu, et alors il veut avoir aussi la franchise de croire en son propre amour et de rester heureux dans la place qui lui a été assignée, justement parce qu'il sait qu'en cela il trouve la plus sûre expression de son amour, de son humilité.

Et enfin, la vie d'un mystique me déplaît parce que je la considère comme une tromperie contre les gens avec lesquels il est lié ou avec lesquels il aurait pu entrer en rapport s'il ne lui avait pas plu de devenir un mystique. Le mystique choisit généralement la vie solitaire, mais cela n'arrange pas l'affaire; car il reste à savoir s'il a le droit de la choisir. Il ne trompe pas les autres en la choisissant, car en faisant cela il dit: je ne veux avoir aucun rapport avec vous; mais il reste à savoir s'il a le droit de le dire, le droit d'agir ainsi. Ma vie familiale a aussi son ἄδυτον (121 bis), mais si j'étais mystique, je devrais en avoir un autre encore pour moi tout seul, et je serais un mauvais époux. Puisque mon avis, que je développerai plus tard, est que tout le monde doit se marier, et comme il m'est impossible de penser qu'on doit se marier afin de devenir un mauvais époux, tu comprends aisément mon antipathie contre tout mysticisme.

Celui qui, partialement, s'abandonne à une vie mystique, devient à la fin tellement étranger à tout le monde que tout rapport lui devient indifférent, même le rapport le plus tendre et le plus intime. Ce n'est pas dans ce sens qu'il faut aimer Dieu (122) plus que son père et sa mère, Dieu n'est pas aussi égoïste. Il n'est pas non plus un poète qui désire tourmenter les gens avec les collisions les plus terribles, et peut-on s'imaginer collision plus terrible que celle qui se fait entre l'amour pour Dieu et l'amour pour les gens pour lesquels Il a rempli nos cœurs d'amour. Je pense que tu n'as pas oublié le jeune

Louis Blackfeldt (123), avec lequel nous avons tous les deux, il y a quelques années, eu des rapports suivis, moi surtout. Il était certainement très intelligent, son malheur était qu'il se perdait dans un mysticisme, moins chrétien qu'indien. S'il avait vécu au moyen âge, il aurait sans doute trouvé refuge dans un monastère. Notre époque ne possède pas de telles ressources. Si quelqu'un s'égare, il doit nécessairement succomber s'il n'est pas entièrement guéri; nous n'avons aucun salut pareil à lui offrir. Tu sais que le suicide fut sa fin. J'étais en quelque sorte son confident, et à ce point de vue il viola sa théorie favorite suivant laquelle on ne devait se mettre en rapport avec personne, mais immédiatement avec Dieu. Ses expansions n'étaient d'ailleurs pas grandes et il ne s'ouvrait jamais entièrement à moi. Pendant les six derniers mois de sa vie je fus un témoin angoissé de ses mouvements excentriques. Il est bien possible que plusieurs fois je l'aie arrêté; mais je n'en puis être sûr puisqu'il ne s'ouvrait jamais à personne. Il avait un don exceptionnel pour cacher ses états d'âme et pour donner à une passion l'apparence d'une autre passion. Enfin, il mit un terme à sa vie lui-même, sans que personne n'en puisse donner l'explication. Son médecin pensa qu'il s'agissait d'une folie partielle; c'était un sage avis de médecin. En un sens son esprit ne diminua jamais jusqu'aux derniers moments. Tu ne sais peut-être pas qu'il existe une lettre de lui adressée à son frère, le conseiller, dans laquelle il l'informa de son projet. Je joins une copie. Elle est d'une vérité bouleversante et c'est une expression extrêmement objective de la dernière agonie de l'isolement complet. *

Le pauvre Louis n'était probablement pas touché par la religion, mais il était pourtant touché par le mysticisme; car ce qui caractérise le mysticisme n'est pas la religion mais l'isolement dans lequel l'individu, sans tenir compte d'aucun

---

* « Très honoré Monsieur le Conseiller!

Je vous écris parce qu'en quelque sorte vous m'êtes le plus proche, bien qu'en quelque autre sorte vous ne me soyez pas plus proche que d'autres gens. Lorsque vous recevrez ces lignes, je n'existerai plus. Si quelqu'un vous en demandait la raison, vous pouvez dire qu'une fois il y avait une princesse qui s'appelait Belle-du-Matin ou quelque chose de pareil; car c'est ainsi que je répondrais, si je pouvais avoir le bonheur de me survivre à moi-même. Si quelqu'un vous demandait l'occasion, vous pouvez dire que c'était à l'occasion du grand incendie. Si quelqu'un vous demandait à quel moment, vous pouvez dire que c'était pendant le mois de juillet, mois si étrange pour moi. Si personne ne vous demande rien de tout cela, alors vous ne devez rien répondre.

Je ne considère pas un suicide comme une chose digne d'éloge. Ce n'est pas par vanité que je m'y suis décidé. Mais je crois qu'il est juste de prétendre que personne ne peut supporter de voir l'infini. Une fois il s'est montré à moi, au point de vue intellectuel, et l'expression en est l'ignorance. Car l'ignorance est l'expression négative du savoir infini. Un suicide est l'expression négative de la liberté infinie. C'est une forme de la liberté infinie, mais la forme négative. Bonne chance à celui qui trouve la forme positive.

Respectueusement,
Votre... »

rapport avec la réalité donnée, veut se mettre en rapport immédiat avec l'éternel. Le fait, qu'aussitôt qu'on nomme le mot: mystique, on pense surtout et immédiatement à quelque chose de religieux, s'explique parce que le religieux est enclin à isoler l'individu, ce dont l'observation la plus simple peut te convaincre. Tu fréquentes peut-être rarement l'église; mais tu en es d'autant plus observateur. N'as-tu pas remarqué que, bien qu'en un sens on reçoive l'impression d'une communauté, chacun en particulier se sent pourtant isolé? on devient étranger l'un à l'autre, et ce n'est pour ainsi dire que par un long détour qu'on est à nouveau réuni. Et d'où vient cela, si ce n'est parce que chacun en particulier ressent si fortement son rapport avec Dieu, dans toute sa ferveur, que ses rapports terrestres à côté de cela perdent toute importance. Cet instant ne tardera pas à venir pour un homme sain, et un tel éloignement momentané est si loin d'être une tromperie qu'il augmente plutôt l'intimité des rapports terrestres. Mais ce qui ainsi peut être sain comme élément, devient une maladie extrêmement inquiétante si on le développe trop exclusivement.

Comme je n'ai pas de culture théologique, je ne me sens pas à même d'exposer par le menu le mysticisme religieux. Je ne l'ai considéré que de mon point de vue éthique, et c'est pourquoi j'ai donné à ce mot de mysticisme, avec raison je pense, une envergure beaucoup plus grande que celle qu'il a généralement. Je ne doute pas que dans le mysticisme religieux on ne trouve beaucoup de beauté, que les nombreuses natures profondes et graves, qui s'y sont livrées, n'aient fait l'expérience de beaucoup de choses dans leurs vies et ne soient ainsi devenues qualifiées pour rendre des services à d'autres qui désirent se risquer sur ce chemin dangereux, en leur donnant des conseils, des directives, des indications utiles, mais ce chemin devient malgré cela, non seulement un chemin dangereux, mais aussi un mauvais chemin. Il se trouve toujours une inconséquence là-dedans. Si le mystique en somme ne tient pas compte de la réalité, alors on ne voit pas pourquoi il ne considère pas avec la même méfiance l'instant de la réalité où il a été touché par le divin.

L'erreur du mystique n'est donc pas de se choisir lui-même, car, à mon avis, il fait bien en agissant ainsi, mais de ne pas choisir correctement; il choisit d'après sa liberté et, pourtant, il ne choisit pas éthiquement; mais on ne peut pas se choisir soi-même dans sa liberté à moins de se choisir éthiquement; mais on ne peut se choisir soi-même qu'en se repentant, et ce n'est qu'en se repentant qu'on devient concret, et ce n'est que comme individu concret qu'on est un individu libre. L'erreur du mystique ne se trouve donc pas dans quelque chose de différé, elle se trouve dans le tout premier mouvement. Si on tient celui-ci pour juste, alors tout éloignement de la vie, tout tourment volontaire ascétique ne sont que des conséquences ultérieures et justes. L'erreur du mystique est que, dans le choix, il ne devient concret ni pour lui-même ni pour Dieu; il se choisit soi-même abstraitement, et c'est pourquoi la transparence lui manque. Car si on pense que l'abstrait est ce qui est transparent, on se trompe; l'abstrait est ce qui n'est pas

clair, ce qui est embué. Son amour pour Dieu a, par conséquent, son expression suprême dans un sentiment, dans un état d'âme; à la brune, au temps des brumes, il fusionne avec son Dieu dans des mouvements imprécis. Mais lorsqu'on se choisit soi-même abstraitement, alors on ne choisit pas éthiquement. C'est seulement lorsque, dans le choix, on s'est acquis soi-même, lorsqu'on s'est revêtu de soi-même, qu'on s'est totalement pénétré de soi-même, de façon que chaque mouvement soit accompagné de la conscience d'une responsabilité envers soi-même, c'est alors seulement qu'on s'est repenti, c'est alors seulement qu'on est concret, c'est alors seulement que, dans son isolement total, on est dans la continuité absolue avec la réalité à laquelle on appartient.

Je ne peux pas répéter assez souvent que se choisir soi-même est un acte identique à celui de se repentir soi-même, si simple en soi que soit d'ailleurs cette détermination. Car tout dépend d'elle. Le mystique se repent aussi, mais il se repent en dehors de lui-même, non pas en dedans, il se repent métaphysiquement, non pas éthiquement. Se repentir esthétiquement est chose affreuse, parce que c'est de la mollesse; se repentir métaphysiquement est une superfluité intempestive, car ce n'est pas l'individu qui a créé le monde, et il n'a donc pas à prendre à cœur que le monde soit réellement de la vanité. Le mystique se choisit lui-même abstraitement, et c'est pourquoi il doit aussi se repentir abstraitement. L'opinion du mystique sur l'existence, sur la réalité finie, dans laquelle il vit pourtant, est ce qui le montre le mieux. Car le mystique professe qu'elle est vanité, déception, péché; mais tout jugement pareil est un jugement métaphysique et ne détermine pas éthiquement mon rapport avec elle. Même lorsqu'il dit que le fini est péché, il dit à peu près la même chose que lorsqu'il l'appelle vanité. Mais s'il veut maintenir le mot « péché » éthiquement, alors il détermine son rapport avec le péché, non pas éthiquement mais métaphysiquement, car l'expression éthique ne serait pas de le fuir, mais d'y pénétrer, de le supprimer ou de le soutenir. Le repentir éthique n'a que deux mouvements, ou il supprime son objet ou il le soutient. Ces deux mouvements laissent aussi entrevoir un rapport concret entre l'individu repentant et ce qui fait l'objet de son repentir, tandis que le fait de le fuir exprime un rapport abstrait.

Le mystique se choisit lui-même abstraitement, on peut donc dire qu'il choisit continuellement de sortir du monde; mais la conséquence en est qu'il ne peut pas par son propre choix rentrer dans le monde. Le vrai choix concret est celui par lequel, à l'instant même où je choisis de sortir du monde, je choisis d'y rentrer. Car, lorsqu'en me repentant je me choisis moi-même, alors je me ramasse sur moi-même dans toute ma concrétion finie, et en ayant ainsi choisi moi-même de sortir du fini, je suis dans la continuité absolue avec lui.

Puisque le mystique s'est choisi lui-même abstraitement, il lui est difficile de se mettre en mouvement, ou plutôt, cela lui est impossible. Comme il en va pour toi avec ton premier amour temporel, ainsi il en va pour le mystique avec son premier amour religieux. Il a goûté de tout son suprême

bonheur et n'a à présent qu'à attendre pour savoir s'il reviendra dans la même splendeur; il pourra facilement être tenté d'en douter, en pensant, comme je l'ai si souvent indiqué, qu'un développement est un recul, un déclin. La réalité est pour le mystique un retard, oui un retard si inquiétant qu'il court presque le risque que la vie le prive de ce qu'une fois il a possédé. Si on demandait à un mystique quelle est l'importance de la vie, il répondrait peut-être: l'importance de la vie est de faire la connaissance de Dieu, de s'éprendre de Lui. Mais ce n'est pas une réponse à la question; car ici l'importance de la vie est comprise comme élément, non pas comme succession. Si, par conséquent, je lui demandais, quelle importance cela présente pour la vie qu'elle ait eu cette importance ou, autrement dit, quelle est l'importance du temporel, alors il n'aurait pas grand'chose à dire et, en tout cas, rien de bien réjouissant. S'il dit que le temporel est un ennemi à vaincre, il faudrait lui demander de plus près s'il ne serait pas important que cet ennemi fût vaincu. Au fond le mystique ne le pense pas, cependant, il aimerait mieux en finir avec le temporel. De même qu'il a méconnu la réalité et obtenu qu'elle soit métaphysiquement comprise comme une vanité, il méconnaît à présent ce qui est historique et obtient que cela soit compris comme une peine inutile. Tout ce qu'il peut alors attribuer au temporel, c'est qu'il est une période d'épreuve dans laquelle on est éprouvé toujours et toujours, sans qu'au fond rien n'en résulte et sans qu'on avance plus loin qu'à l'endroit où on se trouvait en commençant. C'est toutefois une méconnaissance du temporel; il est bien vrai qu'il garde toujours en lui quelque chose d'une *ecclesia pressa* (124), mais il est en outre la possibilité de la transfiguration de l'esprit fini. Ce qu'il y a de beau dans le temporel, c'est justement qu'en lui l'esprit infini et l'esprit fini se séparent, et la grandeur de l'esprit fini est justement que le temporel lui est assigné. Le temporel, par conséquent, n'existe pas, si j'ose m'exprimer ainsi, à cause de Dieu, afin qu'Il puisse en lui, comme dirait un mystique, éprouver et tenter l'aimant, mais il existe à cause de l'homme et de tous les dons du ciel il est le plus grand. En lui se trouve la dignité éternelle de l'homme qui est de pouvoir acquérir de l'histoire, en lui se trouve l'élément divin de l'homme qui est de pouvoir donner lui-même, s'il le veut, de la continuité à cette histoire; car elle n'obtient pas cette continuité si elle n'est pas la somme de ce qui m'est arrivé, de ce qui s'est produit pour moi, mais ma propre œuvre, de façon que même ce qui m'est arrivé a été transformé par moi et est passé de la nécessité à la liberté. Ce qu'il y a d'enviable dans la vie d'un homme, c'est qu'on peut venir en aide à la Divinité, qu'on peut La comprendre, c'est qu'en liberté on s'assimile tout ce qui vous échoit, les choses heureuses aussi bien que les choses tristes. N'es-tu pas de cet avis? Pour moi, cela se présente ainsi, oui, il me semble qu'il suffirait de le dire à haute voix à un homme pour le rendre jaloux de lui-même.

Les deux points de vue indiqués ici peuvent être considérés comme une tentative pour réaliser une conception éthique de la vie. La raison pour laquelle cela ne réussit pas, c'est que

l'individu s'est choisi lui-même dans son isolement, ou qu'il s'est choisi lui-même abstraitement. On peut l'exprimer aussi en disant qu'il ne s'est pas choisi lui-même éthiquement. Il n'est donc pas rattaché à la réalité et, dans ce cas, aucune conception éthique de la vie ne peut être réalisée. Par contre, celui qui se choisit lui-même éthiquement, se choisit concrètement comme cet individu précis, et il obtient cette concrétion parce que le choix est identique au repentir, qui sanctionne le choix. L'individu aura alors conscience d'être cet individu précis, avec ces capacités, ces dispositions, ces aspirations, ces passions, influencé par cet entourage précis, résultante précise d'un entourage précis. Mais, en prenant ainsi conscience de lui-même, il accepte toutes ces choses sous sa responsabilité. Il n'hésite pas pour savoir s'il doit en accepter une ou non; car il sait qu'il y a quelque chose de supérieur qui sera perdu s'il ne le fait pas. Il est donc, à l'instant du choix, dans l'isolement le plus complet, car il se retire de l'entourage; et, pourtant, au même moment il est en continuité absolue, car il se choisit lui-même comme résultante; et ce choix est le choix de la liberté, si bien qu'en se choisissant lui-même comme résultante, on pourrait aussi bien dire qu'il se crée lui-même. A l'instant du choix il est donc à la fin, car sa personnalité se solidarise; et, pourtant, au même instant il est justement au commencement, car il se choisit lui-même d'après sa liberté. En tant que résultante, il est enserré dans les formes de la réalité, dans le choix il se rend lui-même élastique, transforme tout son extérieur en des choses intérieures. Il a sa place dans le monde, dans la liberté il choisit lui-même sa place, c'est-à-dire il choisit cette place. Il est un individu précis, dans le choix il fait de lui-même un individu précis, c'est-à-dire le même individu; car il se choisit lui-même.

L'individu se choisit donc lui-même comme une concrétion déterminée de bien des façons, et il se choisit par conséquent d'après sa continuité. Cette concrétion est la réalité de l'individu; mais, comme il la choisit d'après sa liberté, on peut dire aussi qu'elle est sa possibilité, ou, pour ne pas employer une expression aussi esthétique, qu'elle est sa tâche. Car, celui qui vit esthétiquement ne voit partout que des possibilités, qui pour lui constituent la substance de l'avenir, tandis que celui qui vit éthiquement voit des tâches partout. L'individu voit donc cette concrétion réelle comme tâche, comme but, comme fin. Mais dire que l'individu voit sa possibilité comme sa tâche, c'est exprimer justement sa souveraineté sur lui-même, souveraineté qu'il n'abandonnera jamais, bien que d'un autre côté il ne se complaise pas dans la souveraineté très désinvolte que possède toujours un roi sans royaume. Cela donne à l'individu éthique une assurance qui manque complètement à celui qui ne vit qu'esthétiquement. Celui qui vit esthétiquement attend tout du dehors. C'est de là que vient l'angoisse maladive avec laquelle beaucoup de gens parlent de ce qu'il y a de terrible dans le fait qu'ils n'ont pas trouvé leur place dans le monde. Qui nierait ce qu'il y a de réjouissant dans la pensée d'avoir réussi à cet égard? mais une telle angoisse montre toujours que l'individu attend tout de la place, rien de lui-même. Celui

qui vit éthiquement saura aussi bien choisir sa place; cependant, s'il sent qu'il a commis une erreur ou qu'il y aura des difficultés qu'il ne peut pas vaincre, alors il ne perd pas courage; car il n'abandonne pas la souveraineté sur lui-même. Il voit tout de suite ce qu'il y a lieu de faire et agit par conséquent tout de suite. Souvent il en est aussi de même avec les gens qui, lorsqu'à la fin ils tombent amoureux, craignent qu'ils n'auront pas la jeune fille qui est exactement l'idéal qui leur convient. Qui nierait ce qu'il y a de réjouissant dans le fait de trouver une telle jeune fille? mais, d'autre part, c'est pourtant une superstition que de croire que ce qui se trouve en dehors d'un homme puisse être ce qui peut le rendre heureux. Celui qui vit éthiquement désire aussi être heureux dans son choix; mais s'il aperçoit que le choix, malgré tout, n'est pas entièrement au gré de ses désirs, il ne perd pas courage, il voit tout de suite ce qu'il doit faire et que l'art n'est pas de désirer mais de vouloir. Beaucoup de gens, qui pourtant ont une idée de ce qu'est une vie humaine, désirent vivre à une époque où aient lieu de grands événements, désirent être impliqués dans des circonstances importantes de la vie. Qui nierait que de telles choses aient leur validité? mais, d'autre part, c'est pourtant une superstition que de penser que des événements et des circonstances de la vie, comme tels, fassent quelque chose d'un homme. Celui qui vit éthiquement sait que ce qui compte, c'est ce qu'on voit dans n'importe quelle circonstance et l'énergie avec laquelle on le regarde, et que celui qui se forme lui-même dans les circonstances les plus insignifiantes peut assister à beaucoup plus de choses que celui qui a été témoin des événements les plus étranges, oui que celui même qui y a été mêlé. Il sait que partout il y a une estrade de danse (125), que l'homme le plus modeste a la sienne, que sa danse, s'il le veut, peut être aussi belle, aussi gracieuse, aussi expressive, aussi mouvementée que celle de ceux à qui une place a été réservée dans l'histoire. C'est cette habileté d'escrimeur, cette souplesse qui, au fond, est la vie immortelle de l'éthique. Le vieux mot: être — ou ne pas être, est valable pour celui qui vit esthétiquement, plus il lui est permis de vivre esthétiquement, plus la vie demande de conditions, et si la moindre d'entre elles n'est pas réalisée, il est mort; celui qui vit éthiquement trouve toujours une issue lorsque tout lui est contraire; lorsque l'obscurité causée par l'orage pèse sur lui au point que son voisin ne le voit plus, il n'a cependant pas succombé, il reste toujours un point qu'il retient, et c'est — lui-même.

Il n'y a qu'une seule chose sur laquelle je ne veux pas négliger d'insister: aussitôt que la gymnastique du moraliste devient une expérimentation, il cesse de vivre éthiquement. Cette expérimentation gymnastique est la même chose que la sophistique sur le terrain de la connaissance.

Je rappellerai ici la définition de l'éthique que j'ai indiquée plus haut: elle est ce qui fait que l'homme devient ce qu'il devient; elle ne fait donc pas de l'individu quelque chose d'autre que lui-même; elle n'anéantit pas l'esthétique, mais elle la transfigure. Pour qu'un homme puisse vivre éthiquement, il est nécessaire qu'il prenne conscience si profondément

de lui-même qu'aucune contingence ne lui échappe. L'éthique n'efface pas cette concrétion, mais voit en elle sa tâche, voit la matière avec laquelle elle doit former et ce qu'elle doit former. On regarde généralement l'éthique comme quelque chose de tout à fait abstrait, et on l'abhorre par conséquent en secret. On regarde alors l'éthique comme quelque chose d'étranger à la personnalité, et on ne peut pas se décider à s'y abandonner, parce qu'on ne sait pas au juste à quoi cela peut vous mener à la longue. Aussi, beaucoup de gens craignent la mort, parce qu'ils s'imaginent, obscurément et confusément, que l'âme, dans la mort, passe à un nouvel état de choses où règnent des lois et des observances tout à fait différentes de celles dont ils avaient fait la connaissance dans le monde. La raison de cette crainte de la mort est donc la répugnance de l'individu à devenir transparent à lui-même; s'il y consent une telle crainte serait absurde. Et c'est la même chose en ce qui concerne l'éthique; lorsqu'un homme craint la transparence, il fuit toujours l'éthique, qui ne veut pas au fond autre chose.

Par contraste avec une conception esthétique de la vie, qui a pour but la jouissance, on entend souvent parler d'une conception de la vie qui préconise l'accomplissement des devoirs comme but de la vie. On veut désigner par cela une conception éthique de la vie. Mais l'expression est très imparfaite, et on dirait presque qu'elle a été inventée afin de desservir l'éthique; toujours est-il que de nos jours on la voit souvent employée de telle façon qu'il est difficile de ne pas sourire, par exemple lorsque Scribe fait débiter cette proposition avec un sérieux grotesque qui contraste avec le plaisir et la gaieté de la jouissance. L'erreur est que l'individu est mis en rapport extérieur avec le devoir. L'éthique est déterminé comme devoir, et le devoir de son côté comme une multiplicité de propositions particulières, mais l'individu et le devoir se trouvent l'un en dehors de l'autre. Une telle vie remplie de devoirs est naturellement fort laide et ennuyeuse, et si l'éthique n'avait pas une liaison beaucoup plus profonde avec la personnalité, il serait toujours fort difficile de la soutenir contre l'esthétique. J'avoue qu'il y a beaucoup de gens qui acquiescent à une telle vie; mais la cause réside non pas dans le devoir, mais dans les hommes.

Il est assez curieux qu'en parlant du devoir on pense à quelque chose d'extérieur bien que le mot lui-même indique qu'il s'applique à quelque chose d'intérieur; car ce qui m'incombe, non pas comme à un individu accidentel, mais d'après ma vraie nature, est bien dans le rapport le plus intime avec moi-même. Le devoir n'est pas une consigne, mais quelque chose qui incombe. Si un individu regarde ainsi le devoir, cela prouve qu'il s'est orienté en lui-même. Alors le devoir ne se démembrera pas pour lui en une quantité de dispositions particulières, ce qui indique toujours qu'il ne se trouve qu'en un rapport extérieur avec lui. Il s'est revêtu du devoir, qui est pour lui l'expression de sa nature la plus intime. Ainsi orienté en lui-même, il a approfondi l'éthique et il ne sera pas essoufflé en faisant son possible pour remplir ses devoirs. L'individu

vraiment éthique éprouve par conséquent de la tranquillité et de l'assurance, parce qu'il n'a pas le devoir hors de lui, mais en lui. Plus un homme a fondé profondément sa vie sur l'éthique, moins il sentira le besoin de parler constamment du devoir, de s'inquiéter pour savoir s'il le remplit, de consulter à chaque instant les autres pour le connaître enfin. Si l'éthique est correctement comprise, elle rend l'individu infiniment sûr de lui-même; dans le cas contraire elle le rend tout à fait indécis, et je ne peux pas m'imaginer une existence plus malheureuse ou plus pénible que celle d'un homme à qui le devoir est devenu extérieur et qui, cependant, désire toujours le réaliser.

Si on voit l'éthique en dehors de la personnalité et en rapport extérieur avec elle, alors on a tout abandonné, alors on a désespéré. L'esthétique, comme telle, est désespoir; l'éthique est l'abstrait et, comme tel, elle est impuissante à produire quoi que ce soit. Par conséquent, lorsqu'on voit parfois des gens qui, avec un zèle probe, peinent pour réaliser l'éthique qui, comme une ombre, fuit toujours aussitôt qu'ils s'apprêtent à la saisir, c'est à la fois comique et tragique.

L'éthique est le général et, par conséquent, l'abstrait. L'éthique, dans son abstraction complète, donne toujours des interdictions, et fait donc figure de loi. Aussitôt qu'elle commande, elle renferme déjà quelque chose de l'esthétique en elle. Les juifs furent le peuple de la loi. Ils comprirent parfaitement la plupart des commandements de la loi de Moïse; mais le commandement qu'ils ne semblent pas avoir compris est le commandement auquel s'attache surtout la chrétienté: tu dois aimer Dieu de tout ton cœur. Ce commandement n'est ni négatif, ni abstrait, il est positif au plus haut degré, et au plus haut degré concret. Lorsque l'éthique devient plus concrète, elle passe dans la détermination des mœurs. Mais la réalité de ce qui est éthique à cet égard se trouve dans la réalité d'une individualité populaire, et l'éthique s'est donc déjà assimilée là un élément esthétique. Mais l'éthique est encore abstraite et ne se laisse pas entièrement réaliser, parce qu'elle se trouve en dehors de l'individu. C'est seulement lorsque l'individu lui-même est le général, que l'éthique se laisse réaliser. C'est ce secret qui se trouve dans la conscience, c'est ce secret que la vie individuelle a avec elle-même, c'est-à-dire qu'elle est à la fois vie individuelle et, en outre, le général, sinon immédiatement comme tel, tout au moins comme sa possibilité. Celui qui regarde la vie éthiquement voit le général, et celui qui vit éthiquement exprime le général dans sa vie; il fait de lui l'homme général, non pas en se dépouillant de sa concrétion, car alors il ne serait plus rien du tout, mais en se revêtant d'elle et en l'imprégnant du général. Car l'homme général n'est pas un fantôme, mais tout homme est l'homme général, ce qui veut dire que le chemin par lequel il devient l'homme général est assigné à tout homme. Celui qui vit esthétiquement est l'homme accidentel; il pense être l'homme parfait parce qu'il pense être le seul homme; celui qui vit éthiquement agit pour devenir l'homme général. Lorsque ainsi un homme est esthétiquement amoureux, le fortuit joue un rôle énorme, et il lui importe qu'il

n'y ait personne qui ait aimé de la même manière ou avec les mêmes nuances que lui; en se mariant celui qui vit éthiquement réalise le général. C'est pourquoi il ne haïra pas le concret, mais il possède une expression en plus, une expression plus profonde que toute expression esthétique, puisqu'il voit dans l'amour une révélation de ce qui est commun au genre humain. Celui qui vit éthiquement a donc lui-même comme tâche. Son Soi, en tant qu'immédiat, est déterminé fortuitement et la tâche consiste à coordonner le fortuit et le général.

L'individu éthique n'a donc pas le devoir en dehors de lui, mais en lui; cela apparaît à l'instant du désespoir et se fraie un chemin à travers l'esthétique, en elle et avec elle. On peut dire de l'individu éthique qu'il est comme la mer étale qui a une grande profondeur, tandis que celui qui vit esthétiquement n'est agité qu'en surface. Par conséquent, lorsque l'individu éthique a accompli sa tâche, lorsqu'il a combattu le bon combat (126), il est arrivé au point où il est devenu le seul homme, ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'homme comme lui et, en outre, qu'il est devenu l'homme général. Il n'y a rien de bien grand dans le fait d'être le seul homme, car tout homme a cela en commun avec toute création de la nature; mais le véritable art de la vie, c'est de l'être de façon à être en outre le général.

La personnalité possède donc l'éthique, non pas en dehors d'elle-même, mais en elle-même, et elle surgit de cette profondeur. Comme je l'ai dit, il importe alors qu'elle n'anéantisse pas le concret dans un assaut abstrait et vide, mais qu'elle se l'assimile. Comme l'éthique se trouve ainsi au plus profond de l'âme, il ne saute pas toujours aux yeux qu'un homme qui vit éthiquement peut agir exactement de la même façon que celui qui vit esthétiquement, et de telle manière que, longtemps, cela puisse tromper; mais à la fin arrivera un moment où il apparaît que celui qui vit éthiquement a une limite que l'autre ne connaît pas. L'individu repose avec une certitude totale dans cette conviction de la disposition éthique de sa vie, et c'est pourquoi il ne tourmente ni les autres ni lui-même par la crainte subtile de ceci ou de cela. Car je trouve qu'il est tout à fait naturel que celui qui vit éthiquement jouisse de tout un intervalle pour ce qui est indifférent, et le fait de ne pas vouloir forcer l'éthique à s'occuper de toutes choses insignifiantes, est un signe de vénération pour elle. Ce n'est d'ailleurs que ceux qui n'ont pas le courage de croire à l'éthique et à qui, au sens le plus profond, manque l'assurance intime, qui le font, et toujours sans succès. Il y a des gens qui n'arrivent jamais jusqu'au bout avec une totalité parce que, pour eux, cela représente justement une multiplicité; c'est par cela qu'on reconnaît leur pusillanimité; mais, aussi, ces gens ne se trouvent en dehors de l'éthique qu'à cause naturellement de la faiblesse de la volonté qui, comme toute autre faiblesse de l'esprit, peut être considérée comme une espèce de folie. La vie de ces gens-là est vouée à couler le moucheron (127). Ils n'ont aucune idée, ni du sérieux beau et pur de l'éthique, ni du plaisir insouciant de ce qui est indifférent. Naturellement, pour l'individu éthique, l'indifférent est détrôné

et il peut à chaque instant y mettre un terme. C'est ainsi qu'on croit aussi à l'existence d'une providence, et l'âme repose avec confiance dans cette conviction et, cependant, on ne songerait pas à essayer de pénétrer chaque contingence de cette idée, ni, à chaque instant, de rester conscient de cette foi. Le fait de vouloir l'éthique sans être dérangé par l'indifférent, le fait de croire à une providence sans être troublé par les contingences, cela témoigne d'une santé qui peut être acquise et conservée si l'homme lui-même le veut. A cet égard aussi il importe de voir la tâche et, à moins qu'un homme n'ait des dispositions pour se disperser ainsi, de voir qu'elle consiste dans la résistance, dans le maintien de l'infini, et à ne pas se laisser duper.

Celui qui se choisit lui-même éthiquement se possède lui-même comme tâche, non pas comme une possibilité, non pas comme un jouet pour son bon plaisir. Il ne peut se choisir éthiquement qu'en se choisissant dans la continuité, et il se possède ainsi lui-même comme une tâche diversement déterminée. Il n'essaie pas d'effacer ou d'éparpiller cette diversité, tout au contraire, il se repent en s'y rattachant, parce que cette diversité est lui-même, et ce n'est qu'en se repentant en s'absorbant en elle qu'il peut se reconnaître lui-même, car il ne suppose pas que le monde commence avec lui ni qu'il se crée lui-même; la langue elle-même (128) a marqué son dédain pour cette dernière idée, et on dit toujours avec dédain d'un homme: il fait des manières. Mais en se choisissant lui-même par le repentir, il est agissant, non pas vers l'isolement mais vers la continuité.

Mettons à présent un individu éthique et un individu esthétique l'un à côté de l'autre. La différence principale, dont tout dépend, est que l'individu éthique est transparent à lui-même et qu'il ne vit pas « ins Blaue hinein », comme le fait l'individu esthétique. Cette différence explique tout. Celui qui vit éthiquement s'est vu lui-même, pénètre toute sa concrétion avec sa conscience, ne permet pas à des idées imprécises d'aller et venir en lui, ne permet pas à des possibilités séduisantes de le distraire avec leurs charlataneries; il n'a pas l'impression d'être comme une lettre magique d'où peut sortir, tantôt une chose, tantôt une autre, selon la manière de la manipuler. Il se connaît lui-même. L'expression γνῶθι σεαυτόν (129) a été répétée assez souvent, et on y a vu le but de tout effort humain. Elle est tout à fait juste, et pourtant il est certain aussi qu'elle ne peut être le but à moins d'être en même temps le commencement. L'individu éthique se connaît lui-même, mais cette connaissance n'est pas une simple contemplation, car alors l'individu serait déterminé d'après sa nécessité; c'est une réflexion sur soi-même qui est en elle-même une action, et c'est pourquoi je me suis appliqué à employer l'expression « se choisir soi-même » au lieu de « se connaître soi-même ». L'individu en se connaissant lui-même n'a donc pas terminé, — au contraire, cette connaissance est très féconde et d'elle surgit le véritable individu. Si je désirais être spirituel, je pourrais dire ici que l'individu se connaît lui-même comme Adam connut Eve suivant l'Ancien Testament (130). Par ses

rapports avec lui-même, l'individu est fécondé par lui-même et se donne naissance à lui-même. Le « Soi » que l'individu connaît est à la fois le véritable « Soi » et le « Soi » idéal, que l'individu possède en dehors de lui comme l'image sur laquelle il doit se former et que, néanmoins, il possède aussi en lui-même, puisque c'est lui-même. L'individu ne possède qu'en lui-même le but vers lequel il doit tendre ses forces et, pourtant, en y tendant ses forces, il a ce but en dehors de lui. Car, si l'individu pense que l'homme général se trouve en dehors de lui, que l'homme général doit aller au-devant de lui du dehors, il est désorienté, il nourrit une idée abstraite, et sa méthode aboutira toujours à un anéantissement abstrait du « Soi » originel. Ce n'est qu'en lui-même que l'individu peut obtenir des renseignements sur lui-même. C'est pourquoi la vie éthique a cette dualité: l'individu se possède lui-même en dehors de lui-même et en lui-même. Le « Soi » type est cependant le « Soi » imparfait, car il n'est qu'une prophétie et non le véritable « Soi ». Cependant, il l'accompagne toujours; mais, plus il le réalise, plus il disparaît en dedans de lui jusqu'à ce que finalement, au lieu de se montrer devant lui, il se trouve derrière lui, comme une possibilité passée. Il en va de cette image comme de l'ombre de l'homme. Le matin, l'homme projette son ombre devant lui, à midi, elle se promène, presque imperceptible, à côté de lui, et le soir elle se trouve derrière lui. Lorsque l'individu s'est connu lui-même et s'est choisi lui-même il est en train de se réaliser lui-même, mais comme il doit se réaliser librement, il doit savoir ce que c'est qu'il veut réaliser. Ce qu'il veut réaliser est bien alors lui-même, mais c'est son Soi idéal qu'il ne trouvera pourtant nulle part ailleurs qu'en lui-même. Si on ne se rappelle pas que l'individu possède le Soi idéal en lui-même, alors toutes les pensées et tous les efforts deviennent abstraits. Celui qui veut imiter un autre homme et celui qui veut imiter l'homme normal deviennent tous les deux également affectés, chacun de sa façon.

L'individu esthétique se regarde lui-même dans sa concrétion et distingue alors *inter et inter* (131). Il voit ce qui lui appartient accidentellement et ce qui lui est essentiel. Mais cette distinction est extrêmement relative; car, aussi longtemps qu'un homme ne vit qu'esthétiquement, tout lui appartient au fond d'une manière également fortuite, et ce n'est que par un manque d'énergie qu'un individu esthétique maintient cette distinction. L'individu éthique a appris cela dans le désespoir et il a, par conséquent, une autre distinction, car il fait lui aussi une distinction entre l'essentiel et le fortuit. Tout ce qui a été posé par sa liberté lui appartient essentiellement, si fortuit que cela puisse sembler. Mais cette distinction n'est pas, pour l'individu éthique, le résultat de son bon plaisir; car il pourrait paraître avoir puissance souveraine pour faire de lui-même ce qu'il désire. Il est bien vrai qu'un individu éthique ose dire qu'il est son propre rédacteur, mais il est en outre pleinement conscient du fait qu'il est responsable; responsable vis-à-vis de lui-même, dans le sens personnel, dans la mesure où son choix peut avoir une influence décisive pour lui-même; responsable vis-à-vis de l'ordre des choses dans lequel

il vit; responsable vis-à-vis de Dieu. Je crois que la distinction est juste si on la regarde ainsi; car, au fond, ce que j'accepte comme tâche ne regarde que moi. Si je refuse de l'accepter, le fait de l'avoir refusée me regarde essentiellement. Un homme qui se regarde lui-même esthétiquement distingue peut-être ainsi. Il dit: j'ai du talent pour la peinture; cela je le regarde comme une chose fortuite; mais j'ai de l'esprit et de la sagacité; cela je le regarde comme l'essentiel qui ne peut pas m'être ôté sans que je devienne un autre. A cela je répondrais: toute cette distinction est une illusion; car si tu n'acceptes pas cet esprit et cette sagacité éthiquement, comme une tâche, comme une chose dont tu es responsable, alors ils ne t'appartiennent pas essentiellement, parce qu'autant que tu ne vis qu'esthétiquement, ta vie restera totalement adventice. Celui qui vit éthiquement supprime, à un certain degré, la distinction entre ce qui est fortuit et ce qui est essentiel, car il s'accepte lui-même en entier comme également essentiel; mais elle revient, car après qu'il l'a supprimée, il fait une distinction, de telle façon toutefois qu'il assume une responsabilité essentielle pour ce qu'il exclut comme fortuit, la responsabilité de l'avoir exclu.

Dans la mesure où l'individu esthétique, avec « le sérieux esthétique », donne une tâche à sa vie, cette tâche consiste au fond à s'absorber dans sa propre fortuité, à devenir un individu au caractère paradoxal et désordonné dont on n'a jamais vu le pareil, bref à devenir la grimace d'un homme. S'il est assez rare de rencontrer de telles figures dans la vie, la raison en est qu'il y a bien peu de gens qui aient une idée de la vie. Par contre, parce que beaucoup de gens ont une préférence marquée pour le bavardage, on en entend beaucoup dans la rue, dans la vie sociale et on le rencontre dans les livres; ce bavardage, à ne pas s'y tromper, porte l'empreinte d'une rage d'originalité qui, appliquée à la vie, enrichirait le monde d'une quantité de productions artistiques, plus ridicules les unes que les autres. La tâche que se donne l'individu éthique c'est de se transformer lui-même en l'individu général. Seul l'individu éthique s'oriente sérieusement sur lui-même et est, par conséquent, probe envers lui-même, lui seul possède les paradigmes de la dignité et de la bienséance qui sont plus beaux que toute autre chose. Mais se transformer en l'homme général n'est possible que si, κατά δύναμιν (132), je l'ai déjà en moi. Car le général peut bien coexister avec le particulier et en lui sans le consumer; il est comme ce feu (133) qui brûla sans consumer le buisson. Si l'homme général se trouve en dehors de moi, une seule méthode est possible et elle consiste à me dépouiller moi-même de toute ma concrétion. On trouve souvent cet effort vers la licence effrénée de l'abstrait. Une secte des Hussites (134) pensa que, pour devenir l'homme normal, l'essentiel était de rester comme Adam et Eve au Paradis. On rencontre de nos jours assez souvent des gens qui enseignent la même chose au point de vue spirituel: on devient l'homme normal en devenant nu, chose à quoi on peut arriver en se dépouillant de toute sa concrétion. Mais ce n'est pas vrai. L'homme général se produisait dans l'acte du

désespoir, il se trouve à présent derrière la concrétion et surgit à travers elle. Il y a dans la langue beaucoup plus de verbes modèles que l'unique qui, dans les grammaires, est donné comme paradigme; il est accidentel que ce soit celui-là qui soit indiqué, car tous les autres verbes réguliers auraient pu l'être aussi bien; de même en ce qui concerne les hommes. Tout homme peut, s'il le veut, devenir paradigme de l'homme, non pas en se débarrassant de sa contingence, mais en restant en elle et en la perfectionnant. Mais il la perfectionne en la choisissant.

Tu auras aisément compris à présent que l'individu éthique parcourt dans sa vie les stades que nous avons déjà marqués comme des stades distincts; dans sa vie, il veut développer les vertus personnelles, bourgeoises et religieuses, et sa vie se fait parce qu'il continue à marcher d'un stade à un autre. Dès qu'on pense qu'un de ces stades suffit et que, partialement, on ose porter son intérêt sur lui, alors on ne s'est pas choisi soi-même éthiquement, mais on a ignoré l'importance de l'isolement, ou bien de la continuité et, avant tout, on n'a pas compris que la vérité se trouve dans leur identité.

Celui qui s'est choisi lui-même et s'est trouvé éthiquement se possède lui-même, déterminé dans toute sa concrétion. Il se possède donc comme un individu ayant ces capacités, ces passions, ces dispositions, ces coutumes, qui se trouvent sous les influences extérieures et qui en subissent l'emprise, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Voilà donc où il se possède lui-même comme sa tâche, qui consiste surtout à régler, à former, à tempérer, à enflammer, à réprimer, bref, à produire dans l'âme un équilibre, une harmonie qui sont le produit des vertus personnelles. Le but de son activité est ici lui-même, toutefois non pas arbitrairement déterminé, car il se possède lui-même comme une tâche qui lui a été imposée, bien qu'elle soit devenue sienne parce qu'il l'a choisie. Mais bien que son but soit lui-même, ce but est pourtant aussi un autre; car le « Soi », qui est le but, n'est pas un Soi abstrait qui convient partout, et donc nulle part, mais un « Soi » concret qui se trouve en corrélation vivante avec un entourage précis, avec des circonstances de vie, avec un ordre de choses. Le « Soi » qui est le but, n'est pas seulement un « Soi » personnel, mais un Soi social et bourgeois. Il se possède lui-même comme tâche, pour une activité grâce à laquelle il intervient dans les circonstances de la vie comme une personnalité précise. Sa tâche n'y est pas de se former lui-même, mais d'agir — toutefois, il se forme lui-même en même temps; car, comme je l'ai remarqué plus haut, l'individu éthique vit de manière à passer continuellement d'un stade à un autre. Si, dès l'origine, l'individu ne s'est pas compris lui-même comme une personnalité concrète en continuité, alors il n'obtiendra pas non plus cette continuité ultérieure. S'il pense que l'art est de commencer comme un Robinson, alors il restera un aventurier toute sa vie. Mais s'il comprend qu'en ne commençant pas concrètement, il n'arriverait jamais à commencer, et qu'en n'arrivant pas à commencer, il n'arrivera jamais à finir, alors il sera à la fois en continuité avec ce qui appartient au passé et avec

ce qui appartient à l'avenir. Il passe de la vie personnelle à la vie ordinaire et de celle-ci à la vie personnelle. La vie personnelle, comme telle, était isolée et, par conséquent, imparfaite, mais en rentrant dans sa personnalité à travers la vie ordinaire, la vie personnelle apparaît dans une forme supérieure. La personnalité se montre elle-même comme l'absolu qui a sa téléologie en lui-même. En posant comme tâche pour la vie d'un homme de vivre pour l'accomplissement du devoir, on a souvent attiré l'attention sur le scepticisme, qui prétend le devoir lui-même chancelant et les lois sujettes à modification. Tu comprends aisément qu'en ce qui concerne cette dernière expression, on pense surtout aux fluctuations auxquelles sont toujours exposées les vertus bourgeoises. Ce scepticisme ne s'applique cependant pas à la négation de la morale qui continue sans modification. Mais il y a un autre scepticisme qui porte contre tout devoir, c'est celui qui prétend que je ne peux, en somme, absolument pas accomplir le devoir. Le devoir est le général, ce qui est demandé de moi est le général; ce que je peux faire est le particulier. Ce scepticisme a cependant une grande importance, dans la mesure où il montre que la personnalité elle-même est l'absolu. Toutefois, il faut déterminer cela de plus près. Il est assez curieux que la langue elle-même souligne ce scepticisme. Je ne dis jamais d'un homme : il fait le devoir ou les devoirs, mais je dis: je fais mon devoir, toi tu fais le tien. Cela montre que l'individu est à la fois le général et le particulier. Le devoir est le général, il est demandé de moi; si, par conséquent, je ne suis pas le général, alors je ne peux pas non plus faire le devoir. Mon devoir, d'un autre côté, est le particulier, quelque chose qui me concerne seul et, cependant, c'est le devoir et, par conséquent, le général. Ici apparaît la personnalité dans sa validité suprême. Elle n'est pas anarchique, et elle ne se donne pas non plus elle-même sa loi; car la détermination du devoir continue, mais la personnalité apparaît comme la synthèse du général et du particulier. Il est clair qu'il en est ainsi et on peut le faire comprendre même à un enfant; car je peux faire le devoir et, pourtant, ne pas faire mon devoir, et je peux faire mon devoir sans faire le devoir. Mais je ne comprends pas qu'en raison de cela le monde doive s'abandonner au scepticisme; car la différence entre le bien et le mal subsiste toujours et la responsabilité et le devoir également, bien qu'il devienne impossible pour un autre homme que moi de dire quel est mon devoir, tandis qu'il lui sera toujours possible de dire quel est le sien, ce qui ne serait pas si la synthèse du général et du particulier n'avait pas été posée. On croit peut-être avoir écarté tout scepticisme lorsqu'on arrive à faire du devoir quelque chose d'extérieur, de ferme et de précis, et à pouvoir dire: voilà le devoir! Cependant, c'est un malentendu; car le doute ne se trouve pas à l'extérieur mais à l'intérieur dans mes rapports avec le général. Je ne suis pas le général comme individu particulier, et ce serait une absurdité de me demander de l'être; si, par conséquent, je dois être en état d'effectuer le général, je dois être le général en même temps que le particulier, et alors la dialectique du devoir se trouve en moi-même. Comme il a

été dit, cette doctrine ne fait courir aucun danger à l'éthique, au contraire, elle la soutient. Si on n'accepte pas cela, alors la personnalité devient abstraite, son rapport avec le devoir devient abstrait et son immortalité également. La différence entre le bien et le mal n'est pas non plus supprimée; car je doute qu'il y ait jamais eu un homme soutenant que faire le mal est un devoir. C'est autre chose s'il faisait le mal en essayant en outre de se faire croire à lui-même et aux autres que c'est bien. Il est inimaginable qu'il reste dans cette fiction, puisqu'il est lui-même le général; alors il n'a pas l'ennemi en dehors de lui, mais en lui. Par contre, si j'admets que le devoir est quelque chose d'extérieur, la différence entre le bien et le mal est supprimée, car, n'étant pas moi-même le général, je ne peux pas moi-même entrer en rapport abstrait avec lui; mais la différence entre le bien et le mal est incommensurable avec un rapport abstrait.

C'est justement lorsqu'on comprend que la personnalité est l'absolu, la synthèse du général et du particulier, c'est alors justement qu'est vaincu tout scepticisme qui prend l'historique comme point de départ. Les libres penseurs ont assez souvent essayé de troubler les idées en faisant remarquer que des gens parfois déclaraient sacré et légal ce qui, aux yeux des autres, était une abomination et un crime. Là, on s'est laissé éblouir par l'extérieur; en ce qui concerne l'éthique, il n'est jamais question de l'extérieur, mais de l'intérieur. Mais si grande que soit la modification subie par l'extérieur, la valeur morale de l'action peut tout de même rester la même. C'est ainsi qu'il n'a sûrement jamais existé de peuple qui pense que les enfants doivent haïr leurs parents. Afin de nourrir le doute, on a remarqué cependant que, tandis que toutes les nations civilisées faisaient aux enfants un devoir de prendre soin de leurs parents, les sauvages avaient la coutume de tuer leurs vieux parents. Il est bien possible qu'il en soit ainsi; mais cela ne vous amène pas plus loin, car il reste à savoir si les sauvages pensent faire du mal en agissant ainsi. L'éthique se trouve toujours dans cette conscience, mais on peut se demander si des choses pareilles ne sont pas attribuables à une connaissance imparfaite. Le libre penseur comprend très bien que ce qui servira le mieux à émousser l'éthique, c'est d'ouvrir la porte à l'infini historique. Il y a quelque chose de vrai dans sa conduite, car si, en fin de compte, l'individu n'est pas lui-même l'absolu, l'empirisme est le seul chemin qui lui reste ouvert, et ce chemin-là a une fin de même qualité que la source du Niger, c'est-à-dire que personne ne sait où elle est. Si c'est le chemin du fini qui me reste, il est un arbitraire de rester sur un point particulier. Ce n'est donc jamais par ce chemin-là qu'on arrive à commencer, car, pour commencer, il aurait fallu être arrivé jusqu'au bout, ce qui est une impossibilité. Lorsque la personnalité est l'absolu, alors elle est elle-même le point d'appui d'Archimède par où on peut soulever le monde. On comprend aisément que cette conscience ne peut entraîner l'individu à vouloir se débarrasser de la réalité, car si c'est ainsi qu'il veut être l'absolu, il n'est rien du tout,

personne isolée qu'il est l'absolu, et la conscience de cela le sauvera de tout radicalisme révolutionnaire.

Finissons-en avec mes spéculations; je sens très bien mon manque d'aptitude pour ces choses-là et je n'y aspire pas non plus, mais je serai parfaitement content si je peux être considéré comme un praticien passable. Toute spéculation demande d'ailleurs beaucoup de temps; ce que je peux finir pratiquement en un instant ou mettre en marche immédiatement demande de grands chichis et de grandes difficultés avant qu'on réussisse à l'exprimer et à le décrire. Je n'ai pas l'intention à présent de t'exposer une doctrine du devoir, ni, selon les us et coutumes, de parler des devoirs envers Dieu, envers soi-même et son prochain. Ce n'est pas que je rejette cette formule le moins du monde, ni que ce que j'aurais à exposer soit trop profond pour être appliqué au catéchisme de Balle (135), ou que cela présuppose des notions préliminaires plus grandes que celles de ce catéchisme; ce n'est pas le moins du monde pour ces raisons-là, mais parce que je crois, qu'en ce qui concerne l'éthique, c'est son intensité qui compte, et non pas sa diversité. La personnalité a mûri éthiquement lorsque avec toute son énergie elle a ressenti l'intensité du devoir, et celui-ci surgira alors en elle. Le principal n'est donc pas qu'un homme sache compter sur ses doigts le nombre de ses devoirs mais, qu'une fois pour toutes il ait ressenti l'intensité du devoir, de telle façon que la conscience à cet égard lui donne l'assurance de la validité éternelle de sa nature. Je recommande donc d'être un homme de devoir aussi peu que je recommande d'être un mangeur de livres, mais il est certain que l'homme auquel l'importance du devoir ne s'est jamais révélée dans tout son infini est un homme aussi médiocre qu'est éloigné de la science celui qui, mir nichts und dir nichts * *ad modum* « les gens de Grenaa (136), pense découvrir la sagesse. Que la casuistique s'occupe de découvrir la diversité du devoir; le principal, hors duquel il n'y a point de salut, c'est qu'un homme, par rapport à sa propre vie, n'est pas son oncle, mais son père.

Je vais expliquer par un exemple ce que je veux dire. Pour cela je choisis une impression que j'ai conservée de ma prime enfance. A cinq ans je fus envoyé à l'école. Un tel événement impressionne naturellement toujours un enfant, mais comment? La curiosité enfantine est captivée par différentes idées confuses sur la vraie signification d'un tel événement. Il était tout naturel que cela fût le cas pour moi aussi; cependant, l'impression principale que je reçus fut toute différente. Je me rendis à l'école, je fus présenté au professeur, ma leçon pour le lendemain me fut donnée, — c'était d'apprendre par cœur les dix premières lignes du catéchisme de Balle. Toute autre impression était alors effacée de mon âme, il n'y avait que mon devoir auquel je m'intéressais beaucoup. J'avais dans mon enfance une très bonne mémoire. J'eus bientôt appris ma leçon. Ma sœur me l'avait fait répéter plusieurs fois et m'avait assuré que je la

---

* *Mir nichts und dir nichts...* en allemand dans le texte: de but en blanc.

savais. Je me couchai et, avant de dormir, je la récitai encore une fois; en m'endormant j'avais l'intention bien arrêtée de la repasser encore le lendemain matin. Je me réveillai à cinq heures, je m'habillai, je saisis mon catéchisme et lus à nouveau. Même en ce moment, tout reste vivant dans ma mémoire, comme si cela avait eu lieu hier. Mon sentiment était que le ciel tomberait sur la terre si je n'apprenais pas ma leçon et que, d'autre part, même si le ciel tombait sur la terre, cette catastrophe ne me libérerait nullement de ce qui m'avait une fois été prescrit, — d'apprendre ma leçon. A cet âge-là je n'avais évidemment que peu de notions de mes devoirs, car le catéchisme de Balle ne me les avait pas encore appris, je n'avais qu'un seul devoir, celui d'apprendre ma leçon et, cependant, je peux faire dériver de cette impression toute ma conception éthique de la vie. Je peux sourire de ce petit bambin de cinq ans qui empaume une affaire avec une telle passion, mais je t'assure que mon plus grand désir est, qu'à tous les âges de la vie il me soit permis d'empaumer mon activité avec la même énergie et avec le même sérieux éthique qu'alors. Il est vrai que, plus tard dans la vie, on aura une meilleure idée de l'activité, toutefois, l'énergie est le principal. Je dois au sérieux de mon père d'avoir reçu de cet événement une telle impression, et même si je ne lui devais pas autre chose, cela me suffirait pour être éternellement en reste avec lui. C'est cela qui importe dans l'éducation, non pas que l'enfant apprenne ceci ou cela, mais que l'âme mûrisse, que l'énergie soit réveillée. Tu dis assez souvent qu'il est magnifique d'être intelligent, et qui nierait que cela ait de l'importance? Mais je crois presque que si on le veut, on y arrivera par ses propres moyens. Donnez de l'énergie et de la passion à un homme, et il est tout. Prenez une jeune fille, qu'elle soit niaise, romanesque, une gamine tout à fait frivole, et imagine-toi qu'elle soit profondément et sincèrement amoureuse — tu verras que l'intelligence viendra toute seule, tu verras avec quelle finesse, avec quelle sagacité elle saura déceler si elle trouve retour d'amour; qu'elle devienne heureuse, et tu verras l'exaltation amoureuse fleurir sur ses lèvres; qu'elle devienne malheureuse et tu entendras les froides réflexions de l'esprit et de l'intelligence.

Je peux dire qu'à cet égard mon enfance a été heureuse parce qu'elle m'a enrichi d'impressions éthiques. Que je m'attarde encore un instant à elle, elle me rappelle mon père, il est le plus cher souvenir que je possède, et ce n'est pas un souvenir pauvre et stérile; il peut m'engager à éclaircir encore une fois ce que je dis, que l'impression générale du devoir est la chose principale, et pas du tout la diversité du devoir. Si on fait valoir celle-ci, l'individu est amoindri et dégradé. A cet égard je fus heureux comme enfant, car je n'avais jamais beaucoup de devoirs, un seul généralement qui toutefois l'était de belle façon. Lorsque j'eus deux ans de plus je fus mis au lycée. Une nouvelle vie y commença, mais, bien que je jouisse de la plus grande liberté, l'impression principale y fut à nouveau l'éthique. Je fréquentais les autres élèves, à mon étonnement je les entendais se plaindre de leur professeur, et je fus témoin de cette chose inouïe qu'un élève fut retiré de l'école

parce qu'il ne pouvait pas s'entendre avec le professeur. Si je n'avais pas été si profondément influencé auparavant un tel événement aurait peut-être eu un effet nuisible pour moi. Mais non; je savais que ma tâche était de fréquenter l'école, cette école dans laquelle j'avais été mis; même si toute autre chose était changée, cela ne pouvait pas être changé. Ce n'était pas exclusivement la crainte du sérieux de mon père qui me donna cette idée, mais c'était l'impression transcendante de ce qu'était le devoir d'un homme. Si, mon père mort, j'avais été placé sous la surveillance d'un autre que j'aurais pu persuader de me retirer de l'école, je ne l'aurais jamais osé ni, au fond, voulu, j'aurais eu le sentiment que l'ombre de mon père viendrait pour m'accompagner jusqu'à l'école; car, ici à nouveau, j'avais reçu une impression infinie de ce qu'était mon devoir, si bien que le temps n'aurait pu effacer le souvenir d'avoir manqué à sa volonté. Je prenais d'ailleurs plaisir à ma liberté, je n'avais qu'un seul devoir, celui de m'occuper de mon école et, à cet égard, j'étais moi-même tout à fait responsable. Après avoir été inscrit à l'école et les livres de classe prescrits ayant été achetés, mon père me les remettait en disant: « Wilhelm, à la fin du mois tu seras troisième dans ta classe ». Je n'avais pas d'histoires de la part de mon père. Il ne me posa jamais de questions concernant mes leçons, ne me les fit jamais réciter, ne regarda jamais mes devoirs, ne me rappela jamais que c'était l'heure de lire, l'heure de finir, ne vint jamais à l'aide de la conscience de l'élève, comme on le voit assez souvent lorsque des pères nobles tapotent la joue de leurs enfants en disant: tu sais bien tes leçons? Si je devais sortir, il me demandait d'abord si j'avais le temps, mais moi je le décidais et non pas lui, et ses interrogatoires ne s'engagèrent jamais dans des difficultés. Je crois, certes, qu'en général il se soucia fortement de ce que je faisais, mais il ne me le fit jamais sentir, afin que mon âme pût mûrir grâce à la responsabilité. Ici encore, ce fut la même chose, je n'avais pas beaucoup de devoirs, et combien d'enfants sont gâtés parce qu'on les accable de tout un cérémonial de devoirs! Je reçus donc un sentiment assez profond de l'existence de ce qu'on appelle devoir et de sa validité éternelle. De mon temps on étudiait la grammaire latine avec une énergie inconnue de nos jours. Par cet enseignement je reçus une impression qui, d'une autre manière, eut un effet semblable sur mon âme. Si j'ose m'attribuer une aptitude à considérer quelque chose du point de vue philosophique, c'est dû à cette impression de mon enfance. Le respect absolu avec lequel je considérais la règle, ma déférence pour elle, le dédain avec lequel je méprisais l'existence pénible de l'exception, la manière, à mes yeux justifiée, avec laquelle celle-ci était traquée dans mon cahier et toujours flétrie — tout cela, est-ce bien autre chose que la distinction qui se trouve à la base de toute spéculation philosophique? Ainsi influencé, lorsque je regardais mon père, il me paraissait comme une incarnation de la règle, et tout ce qui venait d'ailleurs était exception, si ce n'était pas en accord avec ses commandements. En pensant au condisciple dont j'ai parlé, je sentais que son cas devait être une exception, d'autant moins digne

d'intérêt que les multiples histoires qu'on fit autour de lui suffirent à montrer qu'il était une exception. Le rigorisme naïf avec lequel je distinguais alors entre la règle et l'exception, dans la grammaire aussi bien que dans la vie, a bien été adouci depuis, mais j'ai encore toujours la distinction en moi, je sais l'appeler, surtout lorsque je te vois ainsi que tes pareils, vous qui semblez avoir pour doctrine que l'exception est ce qui compte le plus, que la règle n'existe que pour que l'exception puisse paraître avantageusement.

Ce qui compte est donc l'énergie avec laquelle je prends conscience de moi-même éthiquement, ou plutôt, je ne peux pas prendre cette conscience sans énergie. Je ne peux donc jamais prendre conscience de moi-même éthiquement sans prendre conscience de ma nature éternelle. C'est cela la vraie preuve de l'immortalité de l'âme. Naturellement, elle ne vient à terme que lorsque la tâche s'accorde avec l'obligation, mais ce à quoi je suis obligé pour une éternité, est une tâche éternelle. La circonstance que les dix premières lignes dans le catéchisme de Balle me furent données comme tâche, que rien au monde ne pouvait me racheter, était donc en un sens la première preuve de l'immortalité de mon âme qui m'ait été fournie. Le défaut ne se trouva pas dans mon énergie, mais dans la fortuité de la tâche.

Enfin je n'ai pas l'intention de t'engager dans la considération de la diversité du devoir; ce serait facile à faire, si j'exprimais le devoir négativement, mais l'exprimer positivement serait très difficile et très compliqué, oui, en arrivant à un certain point, ce serait impossible. Mais ce que j'avais l'intention de faire et ce que je me suis efforcé de faire suivant mes moyens, c'était de faire la lumière sur l'importance absolue du devoir, sur la validité éternelle pour la personnalité de tout ce qui concerne le devoir. Car aussitôt que la personnalité s'est trouvée elle-même dans le désespoir, s'est choisie elle-même absolument, s'est repentie, alors elle se possède elle-même comme tâche sous une responsabilité éternelle, et c'est ainsi que le devoir est posé dans son état absolu. Mais puisqu'elle ne s'est pas créée elle-même mais choisie, le devoir est l'expression de sa dépendance absolue et de sa liberté absolue, identiques l'une à l'autre. Il trouvera lui-même son devoir particulier, et c'est en vain qu'il recherchera des renseignements à cet égard auprés des autres; il sera ici à nouveau autodidacte de même qu'il est théodidacte (137), et *vice versa*. Le devoir n'est alors absolument pas quelque chose d'abstrait, d'une part parce qu'il n'est pas quelque chose d'extérieur à lui, car il serait toujours abstrait, et d'autre part parce que la personnalité est elle-même concrète, car, en se choisissant éthiquement, il se choisissait dans toute sa concrétion et renonçait à l'abstraction de l'arbitraire.

Reste à montrer comment la vie se présente lorsqu'on la considère éthiquement. Toi, et tous les esthéticiens, vous êtes très disposés à départager, vous concédez que l'éthique a son importance, vous dites qu'un homme qui vit pour ses devoirs est respectable, qu'il mérite des éloges, oui, vous laissez même entendre, à mots couverts, qu'il est tout à fait naturel que des

gens vivent pour leurs devoirs, qu'il est bien que la masse des gens le fassent, et vous rencontrez alors parfois des gens de devoir assez débonnaires pour trouver un sens à ces propos, bien que naturellement ils soient dénués de sens comme tout scepticisme. Mais vous ne désirez pas vous engager vous-mêmes avec l'éthique; le faire serait priver la vie de son importance et, avant tout, de sa beauté. L'éthique est quelque chose de tout à fait différent de l'esthétique, et lorsqu'elle apparaît, elle l'anéantit complètement. — Même si c'était vrai, je n'aurais aucun doute pour mon choix. Il y a un instant dans le désespoir où il semble en être ainsi, et celui qui n'en a pas eu le sentiment n'a eu qu'un désespoir trompeur, et il ne s'est pas choisi lui-même éthiquement. Cependant, ce n'est pas ainsi, et c'est pourquoi, à l'instant d'après, le désespoir apparaît, non pas comme une rupture, mais comme une métamorphose. Tout revient, mais transfiguré. Par conséquent, c'est seulement quand on considère la vie éthiquement qu'elle a la beauté, la vérité, l'importance, l'existence; ce n'est que lorsqu'on vit éthiquement que votre vie aura de la beauté, de la vérité, de l'importance, de l'assurance; ce n'est que dans la conception éthique de la vie que le doute autopathisant et le doute sympathisant sont tranquillisés. Les doutes autopathisant et sympathisant ne peuvent être transquillisés qu'en une seule et même chose, parce qu'au fond c'est le même doute. Car le doute autopathisant n'est pas une expression d'égoïsme, mais une exigence de cette affection pour soi-même qui exige son propre « Soi » comme elle exige le « Soi » de n'importe qui d'autre. Je pense que cela est d'une grande importance. Car, si un esthéticien n'était pas égoïste et si toutes les faveurs imaginables lui arrivaient, il devrait désespérer de tout son bonheur, parce qu'il devrait dire: ce qui me rend heureux est quelque chose qui ne peut pas être donné à un autre homme et qu'aucun autre homme ne peut acquérir lui-même. Il devrait craindre que quelqu'un ne lui demande en quoi il cherche son bonheur, car celui-ci dépend de l'impossibilité pour les autres hommes de trouver le leur. Si un tel homme avait un peu de sympathie, il ne se donnerait pas de repos avant de trouver un point de départ supérieur pour la vie. L'ayant trouvé, il n'aurait plus peur de parler de son bonheur, car s'il en parlait clairement, il y ajouterait quelque chose qui le réconcilierait avec tous les hommes, avec toute l'humanité.

Cependant, arrêtons-nous à la catégorie que l'esthéticien revendique toujours — à la beauté. La vie perd sa beauté, dis-tu, aussitôt qu'on fait valoir l'éthique. « Au lieu du plaisir, du bonheur, de l'insouciance, de la beauté que possède la vie lorsque nous la considérons esthétiquement, nous obtiendrons une activité obligée par le devoir, le désir louable de faire des progrès, un zèle infatigable et fiévreux ». Si, en ce moment, tu étais personnellement présent chez moi, je te prierais de me donner une définition de ce qui est beau, pour me permettre de commencer. Puisque tu n'es pas là, je me permettrai de m'attacher à ta définition habituelle: la beauté est ce qui a sa téléologie en soi-même. Tu donnes comme exemple une jeune fille et tu dis : elle est belle, elle est joyeuse, insouciante,

heureuse, en harmonie parfaite, elle est complète en elle-même, et c'est une absurdité de demander pourquoi elle existe, car elle a sa téléologie en elle-même. Je ne veux pas te chicaner en demandant si la jeune fille trouve vraiment son compte en ayant ainsi toute seule sa téléologie en elle-même, ou si, l'occasion s'étant offerte à toi d'exposer ta conception de la divinité de son existence, tu ne serais pas bien content si à la fin elle se trompait et croyait qu'elle n'existe que pour écouter tes insinuations. Tu regardes la nature et tu la trouves belle aussi, et tu en proscris toute considération finie. Ici non plus je ne veux pas t'importuner en demandant si la nature n'existe essentiellement que pour cela. Tu contemples les œuvres de l'art et de la poésie et tu proclames avec le poète: *procul, o procul este profani* (138), et par « profani » tu entends ceux qui essaient de déshonorer la poésie et l'art en leur attribuant une téléologie en dehors d'eux-mêmes. Je te rappellerai, en ce qui concerne la poésie et l'art, ce que j'ai déjà remarqué, qu'ils ne se réconcilient qu'imparfaitement avec la vie, qu'en fixant tes yeux sur la poésie et sur l'art tu ne regardes pas la réalité; et c'était au fond de cela que nous devions parler. Revenons donc à la question de la réalité; comme tu comprends sans doute toi-même que, si tu désires faire valoir les exigences de l'art dans toute leur sévérité, tu trouveras probablement très peu de beauté dans la vie, tu donnes alors une autre signification au beau. Le beau dont tu parles est le beau individuel. Tu regardes chaque homme en particulier comme un petit élément dans l'ensemble, tu le regardes justement dans sa particularité, et c'est ainsi que même le fortuit, l'insignifiant, aura de l'importance et que la vie aura l'empreinte de la beauté. Tu regardes donc chaque être en particulier comme élément. Mais le beau était bien ce qui avait sa téléologie en lui-même, et si un homme n'est qu'un élément, alors il a bien sa téléologie, non pas en lui-même mais en dehors de lui-même. Si donc l'ensemble est beau, les éléments, chacun pris à part, ne le sont pas. Et à présent — ta propre vie? Est-ce qu'elle a sa téléologie en elle-même? Je ne déciderai pas si un homme est justifié en menant une vie exclusivement vouée à la contemplation, mais, eh bien *, admettons que l'importance de ta vie soit d'exister pour contempler le reste; tu aurais alors pourtant ta téléologie en dehors de toi. C'est seulement lorsque chaque être en particulier est élément et ensemble à la fois, que tu le contemples dans sa beauté; mais en le contemplant ainsi, tu le contemples éthiquement; si tu le contemples éthiquement, tu le contemples d'après sa liberté. Admettons qu'il soit déterminé de façon assez étrange, lorsque cette détermination est une nécessité, il n'est qu'élément et sa vie n'est pas belle.

Lorsque tu définis ce qui est beau par ce qui a sa téléologie en soi-même et que tu donnes comme exemple une jeune fille, ou la nature, ou une œuvre d'art, alors il me semble que c'est une illusion de prétendre que tout cela a sa téléologie en soi-même. Pour qu'il soit question de téléologie, un mouvement

---

* Eh bien... en français dans le texte.

serait nécessaire, car, aussitôt que je pense à un but, je pense à un mouvement, et même si je pense à quelqu'un qui est arrivé au but, je pense toujours à un mouvement, puisque je pense qu'il y est arrivé par un mouvement. Le mouvement manque évidemment à ce que tu appelles beau; car le beau dans la nature s'y trouve immédiatement, et lorsque je regarde une œuvre d'art et que je pénètre son idée avec mon idée, c'est au fond en moi que le mouvement a lieu, et non pas dans l'œuvre d'art. Tu peux donc avoir raison en disant que le beau a sa téléologie en soi-même, mais ta façon de le comprendre et de l'appliquer représente au fond une expression négative, qui veut dire que le beau n'a pas sa téléologie dans quelque chose d'autre. C'est pourquoi tu ne peux pas non plus employer une expression, apparemment synonyme, en disant que le beau dont tu parles a une téléologie intérieure ou une téléologie immanente. Car, aussitôt que tu l'emploies, tu demandes du mouvement, de l'histoire, tu franchis les sphères de la nature et de l'art et tu te trouves dans celles de la liberté et donc dans celles de l'éthique.

Si, à présent, je dis que l'individu a sa téléologie en lui-même, on ne peut pas se tromper sur le sens de cette expression, en pensant que j'aurais voulu dire que l'individu est le centre ou que l'individu, abstraitement, se suffit à lui-même, car, si je le prends abstraitement, je n'obtiendrai toujours pas de mouvement. L'individu a sa téléologie en lui-même, il a la téléologie intérieure, il est lui-même sa téléologie; son « Soi » est alors le but vers lequel il aspire. Ce « Soi » n'est cependant pas une abstraction, mais absolument concret. Dans le mouvement vers soi-même il ne peut alors prendre aucune attitude négative envers son entourage, car son « Soi » serait et resterait une abstraction; son Soi doit s'ouvrir d'après toute sa concrétion, mais les facteurs qui sont destinés à intervenir activement dans le monde appartiennent également à cette concrétion. Son mouvement va donc de lui-même, à travers le monde, jusqu'à lui-même; car ce mouvement est le fait de la liberté, mais il est en outre la téléologie immanente, et ce n'est donc que là qu'on peut parler de beauté. Cela étant ainsi l'individu arrive, en un sens, à tenir une place supérieure à celle de n'importe quelle autre chose, mais il ne s'ensuit pas du tout qu'il ne se trouve pas dans d'autres états; il ne semble pas non plus qu'il y ait quelque chose de tyrannique en cela, puisque tout individu se trouve dans le même cas. Je suis époux; tu sais que j'ai le plus profond respect pour cet état, je sais que c'est avec tout amour que je m'humilie là-dessous, et pourtant je sais qu'en un autre sens, je suis supérieur à cet état; mais je sais aussi que, exactement dans le même sens, c'est le cas de ma femme, et c'est pourquoi, comme tu le sais (139), je n'aimerais pas la jeune fille, dont j'ai parlé plus haut, parce qu'elle n'avait pas cette conception.

Par conséquent, ce n'est que lorsque je regarde la vie éthiquement que je la vois dans sa beauté; ce n'est que lorsque je regarde ma propre vie éthiquement que je la vois dans sa beauté. Et si tu disais que cette beauté est invisible, je répondrais: en un sens, oui, en un autre sens, non; car elle est visible

dans les traces de l'historique, visible comme lorsqu'il est dit: *loquere, ut videam te* (140). Il est bien vrai que je ne vois pas l'achèvement, mais la lutte; cependant, je vois aussi l'achèvement chaque fois que je le veux, si j'ai le courage de le vouloir; sans courage, je ne vois en somme rien d'éternel du tout, et donc rien de beau non plus.

Lorsque je regarde la vie éthiquement, je la regarde dans sa beauté. La vie, pour moi, devient alors riche en beauté, et non pas pauvre comme au fond elle l'est pour toi. Je n'ai pas besoin de courir le pays pour découvrir des beautés, ni de fureter dans les rues pour les trouver, je n'ai pas besoin de juger et de trier. Enfin, il va sans dire que je n'ai pas non plus autant de temps que toi pour le faire, car j'ai toujours assez à faire puisque je vois ma vie dans sa beauté — avec plaisir, mais aussi avec sérieux. Si parfois j'ai une heure de libre, je me place à la fenêtre, je regarde les gens, et je vois chacun dans sa beauté. Si insignifiant, si modeste qu'il soit, je le vois dans sa beauté; car je le vois comme cet homme particulier qui est aussi l'homme général, je le vois comme celui qui a la tâche concrète de la vie; il n'existe pas à cause d'un autre homme, même s'il était le garçon de louage le plus misérable; il a sa téléologie en lui-même, il réalise cette tâche — il vainc, je le vois; car l'homme courageux ne voit pas des fantômes, mais il voit des héros victorieux; le lâche ne voit pas des héros, mais seulement des fantômes. Il doit vaincre, j'en suis sûr, c'est pourquoi sa lutte est belle. Généralement je ne suis pas belliqueux, tout au moins pas envers d'autres que moi-même; mais tu peux être assuré que je lutterai toujours jusqu'au bout pour la foi dans la victoire du beau, et rien au monde ne me l'enlèvera. Si on voulait m'enlever cette foi par des prières ou me l'arracher par la force, je ne me la laisserais prendre pour rien au monde, même pas pour le monde entier; car en perdant cette foi, je perdrais le monde entier. C'est grâce à cette foi que je vois la beauté de la vie, et la beauté que je vois n'a pas le caractère de tristesse et de mélancolie inséparable de toute la beauté de la nature et de l'art, inséparable même de la jeunesse éternelle des dieux grecs. La beauté que je vois est heureuse, et victorieuse, et plus forte que le monde entier. Et je vois cette beauté partout, même là où tes yeux ne voient rien. Viens un jour auprès de moi à la fenêtre. Une jeune fille passe; te rappelles-tu qu'une fois nous l'avons rencontrée dans la rue? Tu dis qu'elle n'était pas belle, mais, l'ayant regardée de plus près, tu la reconnus et tu continuas: « elle était extraordinairement charmante il y a quelques années et elle avait beaucoup de succès aux bals, — ensuite elle a eu une histoire d'amour et, *quidem* (141), une histoire malheureuse. Le diable sait comment elle s'y prit, cette affaire l'affectait à tel point que sa beauté se fanait de chagrin, bref, elle était belle, à présent elle n'est plus belle, et voilà la fin de cette histoire ». Vois-tu, c'est ce qu'on peut appeler regarder la vie dans sa beauté. Toutefois, à mes yeux elle n'a rien perdu, et elle me paraît plus belle que jamais. Ta conception de la beauté de la vie me semble donc avoir beaucoup de ressemblance avec la joie de vivre qui

régnait dans la période des chansons à boire, où on devenait gai et enjoué en chantant des airs comme celui-ci : —

Var ei den Saft af röde Druer,
Hvo vilde længer blive her?
Thi hvor den Vises Oje skuer,
Det möder lutter Lidelser.
Höjt lyder Undertryktes Stemme,
Forförtes Skrig, fra Syd til Nord.
Op Brödre! drikker, for at glemme
Den hele sörgelige Jord *.

Considérons à présent d'un peu plus près quelques-unes des circonstances de la vie, surtout celles où l'esthétique et l'éthique s'effleurent l'une l'autre, afin d'examiner si la conception éthique nous prive d'une beauté quelconque, ou si elle ne donne pas plutôt une beauté supérieure à tout. J'imagine à cet effet un individu déterminé qui, en un sens, est comme la plupart des gens et qui, en un autre sens, est concret en lui-même. Soyons tout à fait prosaïques. Cet homme doit vivre, doit s'habiller, bref, doit pouvoir exister. Il s'adresserait peut-être à un esthéticien afin d'apprendre comment il doit s'organiser dans la vie. Les renseignements ne lui feront pas non plus défaut. L'esthéticien lui dira peut-être: « lorsqu'on est un homme seul, il faut avoir 3.000 rixdales par an pour vivre convenablement, si on a 4.000 on les dépense aussi; si on veut se marier, il faut avoir au moins 6.000 rixdales. L'argent est et restera toujours *nervus rerum gerendarum* (143), la vraie *conditio sine qua non* (144); car il est bien beau de lire des histoires de frugalité champêtre, de simplicité idyllique, et je lis avec plaisir ces poèmes, mais on en aurait bientôt assez de ce genre de vie; et ceux qui vivent ainsi ne goûtent pas non plus cette vie moitié moins bien que ceux qui ont de l'argent, et qui alors tout tranquillement lisent les hymnes du poète. L'argent est et restera la condition absolue pour vivre. Aussitôt qu'on n'a plus d'argent, on est exclu du nombre des patriciens et on devient un plébéien. L'argent est la condition, mais il ne s'ensuit nullement que ceux qui ont de l'argent savent l'employer. Ceux qui le savent sont, de leur côté, les vrais aristocrates parmi les patriciens ». Notre héros ne trouverait évidemment pas son compte à cette explication; toute l'expérience de la vie de l'autre le laisserait indifférent et il devrait se sentir à peu près comme la bure qui se frotte au velours. Car, s'il disait à l'esthéticien: « c'est très bien, mais je n'ai ni 3.000 rixdales, ni 6.000 par an, je n'ai rien du tout, ni en capital ni en rentes, en somme je n'ai rien du tout, à peine un chapeau », alors l'autre hausserait probablement les épaules et dirait: « oui, cela change tout, alors vous n'avez pas le choix, vous devez vous contenter

* Privé du suc des rouges raisins,
qui resterait plus longtemps ici ?
car là où le sage porte sa vue
elle ne rencontre que des souffrances.
La voix des opprimés, le cri des êtres subornés
résonnent fortement du Sud au Nord.
Debout mes frères! Buvez afin d'oublier
toute la triste terre! (142).

de vous adresser à l'assistance publique ». Si l'esthéticien avait bon cœur, il appellerait peut-être encore une fois le pauvre diable et lui dirait: « je ne veux pas vous réduire au désespoir avant d'avoir joué mon va-tout; il existe quelques expédients qu'il ne faut pas négliger avant de dire adieu au plaisir pour toute l'éternité et avant de prononcer le vœu et d'endosser la camisole de force. Mariez-vous avec une jeune fille riche, jouez à la loterie, rendez-vous aux colonies, employez quelques années pour amasser de l'argent, faufilez-vous dans la faveur d'un vieux célibataire pour qu'il vous fasse son héritier. Pour le moment nos chemins bifurquent, trouvez l'argent et vous trouverez toujours en moi un ami qui saura oublier qu'à un moment donné vous n'aviez pas d'argent ». Il y a, n'est-ce pas, quelque chose de terriblement cruel dans une telle conception de la vie où, froidement, pour celui qui n'a pas d'argent, on tue tout plaisir dans la vie. Et c'est bien ce que fait cet homme d'argent, car il estime que sans argent il n'existe pas de plaisir dans la vie. Je te ferais beaucoup de tort si je voulais te joindre à ces esthéticiens-là, si je voulais t'accuser de nourrir de telles idées ou de les exprimer. Car ton cœur est trop bon pour donner l'hospitalité à une bassesse si abominable, et ton âme en même temps trop généreuse pour exprimer de telles idées, même si tu les avais. Je ne le dis pas comme si je croyais que celui qui n'a pas d'argent a besoin de cette bienveillante sollicitude, mais parce que, tout de même, on peut au moins exiger d'un homme qui s'imagine être favorisé qu'il ne s'en enorgueillisse pas et qu'il ne trouve pas plaisir à offenser ceux qui ne sont pas aussi favorisés. Qu'un homme soit fier, au nom de Dieu, il serait mieux qu'il ne le soit pas; mais, en tout cas, qu'il ne soit pas fier de l'argent, car il n'existe rien qui abaisse un homme à un tel degré. Enfin, tu es habitué à avoir de l'argent et tu as une bonne connaissance de ce que cela veut dire. Tu n'offenses personne et, en cela, tu diffères de ces esthéticiens-là, tu es prêt à aider où tu le peux, oui, si tu soulignes ce qu'il y a de lamentable dans l'absence de l'argent, c'est dû à la sympathie. Ta raillerie s'adresse, par conséquent, non pas aux gens, mais à l'existence, cette existence où enfin il se trouve que ce n'est pas tout le monde qui possède de l'argent. Tu dis: « Prométhée et Epiméthée (145) furent indéniablement très sages, mais il est incompréhensible que, tandis qu'ils équipèrent les hommes d'une manière si magnifique, ils n'eurent pas l'idée de leur donner aussi de l'argent ». Si tu avais été présent à cette occasion-là et que tu connusses ce que tu sais à présent, tu te serais présenté et aurais dit: « mes chers dieux, soyez remerciés pour tout, mais — pardonnez-moi de vous parler franchement — la connaissance du monde vous manque: pour que l'homme soit heureux, une chose lui manque encore — c'est l'argent. A quoi lui sert-il d'être créé pour régner sur le monde s'il n'en trouve pas le temps à cause des soucis matériels? A quoi cela rime-t-il de jeter un être raisonnable dans le monde et de le laisser peiner? est-ce là une manière de traiter un homme? » Sur ce sujet tu ne taris point. « La plupart des hommes, dis-tu, vivent pour avoir un gagne-pain; lorsqu'ils l'ont trouvé ils vivent pour avoir un bon gagne-

pain; après ils meurent. J'ai été véritablement ému en lisant dernièrement une annonce dans le journal, par laquelle une femme faisait connaître la mort de son mari. Au lieu de se lamenter longuement sur ce qu'il y a de douloureux dans la perte du meilleur des époux et du père le plus tendre, elle abrégeait beaucoup: cette mort était si lourde parce que son mari, peu auparavant justement, avait trouvé un gagne-pain vraiment bon. Cela implique beaucoup plus que ce qu'une veuve affligée ou un lecteur ordinaire du journal de petites annonces y voit. Cette conception pourrait être développée et devenir une preuve de l'immortalité de l'homme. Par exemple ainsi: c'est la destinée de tout homme de trouver un bon gagne-pain. S'il meurt avant de le trouver, alors il n'a pas atteint sa destinée, et chacun est libre de deviner si, sur un autre globe, il atteindra sa destinée. Par contre, s'il trouve un bon gagne-pain, alors il a atteint sa destinée, mais la destination d'un bon gagne-pain ne peut pas être de le faire mourir, au contraire, elle est que, grâce à ce bon gagne-pain, il vive bien, *ergo*, l'homme est immortel. On pourrait appeler cette preuve la preuve populaire, ou la preuve tirée du gagne-pain. En ajoutant cette preuve aux preuves antérieures, tous les doutes au sujet de l'immortalité devraient être considérés comme vaincus. Cette preuve se laisse aussi parfaitement rattacher aux preuves antérieures, oui, elle apparaît justement là dans toute sa gloire, car comme conclusion elle rentre dans les autres et les prouve. Les autres preuves partent du principe que l'homme est un être raisonnable; si quelqu'un a des doutes à cet égard, la preuve du gagne-pain intervient et prouve cette donnée par le syllogisme suivant: à celui à qui Dieu donne un gagne-pain Il donne une bonne intelligence, *ergo*. C'est cela que ladite veuve affligée soupçonna, elle a senti le tragique profond de la contradiction de la vie. »

Tu n'as donc que raillerie et folâtrerie à offrir au sujet de cette question. Aussi ne te vient-il probablement pas à l'idée que ta conception peut être utile ou instructive pour qui que ce soit. Et il ne te vient probablement pas non plus à l'idée que tu peux nuire par de tels propos; car on pourrait bien s'imaginer qu'un homme qui éprouve en lui-même assez de répulsion d'avoir été forcé au travail de la vie deviendrait encore plus impatient, plus furieux en faisant attention à la passion assez spirituelle avec laquelle tu exprimes des pensées pour son compte, et à tes railleries sympathisantes. Tu devrais tout de même être prudent avec ces choses-là.

C'est donc en vain que notre héros chercherait à obtenir des renseignements par le chemin qu'il avait pris. Ecoutons à présent ce qu'un moraliste lui répondrait. Sa réponse serait celle-ci: c'est le devoir de tout homme de travailler pour vivre. Si c'était tout ce qu'il aurait à dire, tu répondrais probablement : « Voilà encore une fois les vieilles balivernes concernant devoir et devoir, partout il n'y a que devoir, on ne peut s'imaginer rien de plus ennuyeux que cette contrainte qui met tout sous le joug et qui rogne tout ». Tu daignerais ici peut-être te rappeler que notre héros n'avait pas d'argent, que l'esthéticien n'en avait aucun à lui offrir et que toi, non plus, tu

n'en avais pas assez pour lui assurer l'avenir. Si, par conséquent, il ne veut pas rester là et réfléchir à ce qu'il aurait fait s'il avait de l'argent, il doit penser à une autre issue. Ensuite tu auras remarqué que le moraliste lui adresserait la parole en toute civilité, il ne le traiterait pas comme exception, il ne lui dirait pas: que voulez-vous, vous êtes si malheureux, il faut tâcher de vous y résigner. Au contraire, il ferait une exception de l'esthéticien, car il dirait: c'est le devoir de tout homme de travailler pour vivre; si donc un homme n'en a pas besoin, il est une exception, mais le fait d'être une exception n'est pas grand, mais médiocre, comme nous en avons convenu plus haut. Si donc un homme veut regarder la chose éthiquement, il verra le fait de posséder de l'argent comme une humiliation. Lorsqu'il le voit ainsi, il ne s'hypnotisera sur aucune faveur. Il s'humiliera alors sous elle et, l'ayant fait, il sera élevé à nouveau par la pensée que la faveur est une expression du fait qu'il a été soumis à une plus grande exigence.

Lorsque ce moraliste, chez lequel notre héros trouverait des renseignements, sait lui-même ce que c'est que de travailler pour vivre, alors ses paroles auront encore plus de poids. Il serait à souhaiter que les gens eussent un peu plus de courage à cet égard, et si on entend si souvent ces propos méprisables, exprimés bruyamment, qui prétendent l'argent l'essentiel de la vie, la raison en est particulièrement que ceux qui doivent travailler manquent de la force éthique pour reconnaître l'importance du travail, manquent de la conviction éthique de cette importance. Ceux qui font tort au mariage ne sont pas les séducteurs, mais les époux lâches. La même chose ici. Ces propos méprisables ne nuisent à rien, mais atteinte est portée à la bonne cause par ceux qui, forcés de travailler pour vivre, tantôt demandent qu'on reconnaisse le mérite qu'ils ont à travailler et comparent leur vie à celle de l'oisif, tantôt se plaignent et soupirent en disant: le plus beau, toutefois, c'est d'être indépendant. Un jeune homme qui entend ses aînés parler ainsi, quel respect doit-il avoir pour la vie? Ici encore tu t'es fait beaucoup de tort avec tes expérimentations, car tu as appris beaucoup de choses qui ne sont pas du tout bonnes, ni heureuses. Tu sais très bien tenter un homme et lui arracher l'aveu qu'au fond de son cœur il préférerait ne pas travailler, et alors tu triomphes.

Il est au fond oiseux de se demander si on peut imaginer un monde où le travail n'est pas nécessaire, puisque cette question ne s'occupe pas de la réalité donnée, mais d'une réalité fictive. Toutefois, c'est toujours une tentative pour amoindrir la conception éthique. Car, si le fait de ne pas avoir besoin de travailler signifiait une perfection de l'existence, la vie de celui qui n'en a pas besoin serait la plus parfaite. Alors on ne pourrait parler d'un devoir du travail qu'au sens d'une triste nécessité. Le devoir exprimerait alors, non pas ce qui est commun au genre humain, mais le général, et le devoir ne serait pas ici l'expression du parfait. Aussi, je répondrais qu'il faudrait considérer comme une imperfection de l'existence le fait pour un homme de ne pas avoir besoin de travailler. Plus le degré est bas où la vie humaine se trouve, moins s'af-

firme la nécessité de travailler; plus il est haut, plus elle se signale. Le devoir de travailler pour vivre exprime ce qui est commun au genre humain et exprime aussi, en un autre sens, le général, parce qu'il exprime la liberté. L'homme se libère justement en travaillant, — en travaillant il devient maître de la nature, et il montre qu'il est supérieur à la nature.

Or, la vie devrait-elle perdre sa beauté parce qu'un homme doit travailler pour vivre? Je touche ici à la même question qu'auparavant — qu'entend-on par beauté? Il est beau de voir les lis des champs qui, bien qu'ils ne travaillent ni ne filent, sont cependant vêtus plus magnifiquement que Salomon lui-même dans toute sa gloire; il est beau de voir les oiseaux sans soucis trouver leur nourriture, il est beau de voir Adam et Eve dans un Paradis où ils peuvent avoir tout ce qu'ils montrent du doigt. Mais il est encore plus beau de voir un homme gagner tout ce dont il a besoin par son travail. Il est beau de voir une Providence tout rassasier et se charger de tout; mais il est encore plus beau de voir un homme qui est comme sa propre Providence. L'homme est grand, plus grand que toute autre créature, parce qu'il sait pourvoir à ses besoins. Il est beau de voir un homme avoir du superflu qu'il a acquis lui-même; mais il est beau aussi de voir un homme faire le tour de force de transformer peu de chose en beaucoup. Savoir travailler est une expression de la perfection de l'homme, et, devoir le faire, en est une expression encore supérieure.

Si notre héros adoptait cette conception, alors il ne serait pas tenté de désirer une fortune qui lui vienne en dormant, il ne se tromperait pas sur la condition de la vie, il aurait le sentiment de ce qu'il y a de beau à travailler pour vivre, il y trouverait sa dignité humaine; car ce qu'il y a de grand chez la plante, ce n'est pas qu'elle ne sache pas filer, mais l'imperfection de ne pas le pouvoir. Il n'aura aucune envie de faire la connaissance de cet esthéticien fortuné dont j'ai parlé. Il verra avec pondération ce qui est grand et il ne se laissera pas intimider par un homme d'argent. Il est assez curieux que j'aie rencontré des gens qui sentaient avec plaisir l'importance du travail, qui en étaient contents et heureux dans leur tempérance, et qui, pourtant, n'avaient pour ainsi dire pas le courage de l'avouer. En parlant de leurs dépenses, ils faisaient toujours semblant de dépenser beaucoup plus qu'ils ne le faisaient en réalité; ils ne voulaient pas avoir l'air d'être zélés au travail bien qu'ils le fussent, absolument comme s'il était plus grand de dépenser beaucoup que peu, plus grand d'être oisif que zélé. Comme il est rare de rencontrer un homme qui, calmement et avec une heureuse dignité, ose dire: je ne fais pas ceci ou cela parce que mes moyens ne me le permettent pas. C'est comme s'il avait une mauvaise conscience, comme s'il craignait la réponse que reçut le renard (146). De cette manière on réussit à détruire toute véritable vertu ou à la transformer en un fantôme; car ceux qui n'ont pas besoin d'être contents de peu, pourquoi devraient-ils l'être? et ceux qui sont forcés de l'être, ils font bien de nécessité vertu. Absolument comme si on ne pouvait être content de peu sans avoir la possibilité du superflu à côté de soi; absolument comme si le

besoin n'était pas une tentation aussi grande pour le contentement du peu.

Notre héros prendrait donc probablement son parti pour le travail, mais désirerait bien être dégagé des soucis matériels. Je n'ai jamais connu ces soucis, car, bien que dans une certaine mesure je doive travailler pour vivre, j'ai toujours connu une large aisance, et je ne peux donc pas parler par expérience, mais j'ai toujours eu les yeux ouverts sur ce qu'il y a de triste là-dedans, mais aussi sur ce que cela contient de beau, d'instructif et d'ennoblissant; car je crois qu'il n'y a aucun chagrin qui à un tel degré aide à vous former. J'ai connu des gens que je n'appellerai nullement des lâches ou des hommes sans ressort, qui ne pensaient pas du tout que la vie doit se passer sans lutte, qui se sentaient la force, le courage et le désir de s'engager dans la bataille, là où d'autres se décourageraient, et souvent je les ai entendus dire aussi : que Dieu me dégage seulement des soucis matériels, il n'y a rien qui plus qu'eux étouffe ce qu'il y a de supérieur dans l'homme. De tels propos m'ont souvent fait penser à ce que ma propre vie m'a aussi donné l'occasion de reconnaître, que rien n'est aussi trompeur que le cœur humain. On aura le courage de se risquer dans le combat le plus dangereux, mais on ne veut pas s'attaquer aux soucis matériels; et, pourtant, on veut en même temps qu'il soit plus grand de vaincre dans ce combat-là que dans celui-ci. Enfin, c'est assez facile; on choisit un combat assez léger qui aux yeux de la foule paraît plus dangereux; on s'imagine que c'est la vérité; on vainc et alors on est bien un héros, et un héros tout autrement que si on avait vaincu dans l'autre combat, indigne d'un homme. Oui, lorsque à côté des soucis matériels on doit combattre tel ennemi caché dans son propre sein, alors il n'est pas étrange qu'on désire être quitte de ce combat. Mais il faudrait tout au moins être assez honnête envers soi-même pour avouer qu'on a évité cette lutte parce qu'elle était beaucoup plus lourde que toute autre obsession; mais si c'est vrai la victoire est beaucoup plus belle aussi. Si on n'a pas été soi-même exposé à cette lutte, on doit avouer à tout lutteur que sa lutte est la plus dangereuse, on lui doit une réparation d'honneur. Si un homme regarde les soucis matériels de cette façon-là, comme une lutte d'honneur, en un sens encore plus strict que n'importe quelle autre lutte, il a déjà fait un pas en avant. Il s'agit ici, comme partout, d'être correctement orienté, de ne pas perdre son temps à désirer, mais de comprendre sa tâche. Si elle paraît pauvre et insignifiante, mesquine et décourageante, on sait que cela rend la lutte plus difficile et la victoire plus belle. Il y a des gens qui sont honorés par une décoration, et il y a des gens qui honorent la décoration; que celui-là se le laisse dire qui, tout en sentant en lui la force et le désir nécessaires pour s'engager dans les combats retentissants, doit se contenter de ce qui est le plus pénible de tout, lutter avec des soucis matériels.

Une lutte avec les soucis matériels a cette particularité, très utile pour la formation, d'offrir une récompense très modeste, ou plutôt nulle, — celui qui lutte le fait pour être capable de pouvoir continuer à lutter. Plus la récompense de la lutte est

grande, plus elle se trouve en dehors de l'homme, plus le lutteur ose aussi compter sur toutes les passions équivoques qui logent en tout homme. Ambition, vanité, fierté — ce sont des forces qui ont une énorme élasticité et qui peuvent pousser un homme loin. Celui qui lutte avec des soucis matériels verra bientôt que ces passions se dérobent à lui; car comment pourrait-il croire qu'une telle lutte intéresserait les autres ou provoquerait leur admiration? S'il n'a pas d'autres forces, il est désarmé. La récompense est très faible, car lorsqu'il a peiné et travaillé en esclave, il a peut-être gagné juste le nécessaire — le nécessaire pour s'entretenir et pour recommencer à peiner. C'est pourquoi, vois-tu, les soucis matériels sont si ennoblissants et si utiles pour la formation: ils ne permettent pas à un homme de se tromper sur lui-même. S'il ne voit pas quelque chose de supérieur dans cette lutte, alors elle est pitoyable, et il a raison en pensant que c'est une misère de lutter pour pouvoir manger son pain à la sueur de son front. Mais cette lutte est ennoblissante, parce qu'elle le force à y voir autre chose et, s'il ne veut pas entièrement se rejeter lui-même, elle le force à la regarder comme une lutte d'honneur et à comprendre que la récompense est faible pour que l'honneur puisse être d'autant plus grand. Il lutte donc bien pour s'assurer un sort, mais il lutte avant tout pour s'acquérir lui-même, et nous autres, nous qui n'avons pas été éprouvés mais qui tout de même gardons le sentiment de ce qui est vraiment grand, nous veillerons, avec sa permission, à ce qu'il soit honoré comme membre d'honneur de la société. Il mène donc une double lutte, il peut perdre l'une et, en même temps, gagner l'autre. Supposons — et c'est presque inimaginable — que tous ses efforts pour gagner son pain aient été vains; il aura bien perdu, mais il peut tout de même gagner en même temps la plus belle victoire possible. C'est sur elle qu'il fixera les yeux et non pas sur la récompense qu'il a manquée, car pour cela elle était trop faible. Celui qui a en vue une récompense, oublie l'autre lutte; s'il ne gagne pas la récompense, alors il a tout perdu; s'il la gagne, la manière dont il l'a gagnée reste pourtant toujours douteuse.

Et quelle lutte pourrait être plus utile pour la formation que celle des soucis matériels? Combien de simplicité ne faut-il pas pour pouvoir parfois sourire de toute cette peine et de toute cette fatigue qu'un esprit immortel doit dépenser pour vivre, combien d'humilité pour se contenter du peu qu'on acquiert avec difficulté, combien de foi pour voir une Providence dans sa vie aussi? car il est assez facile de dire que Dieu est grand surtout dans les moindres choses, mais il faut la foi la plus forte pour l'y voir. Combien d'amour faut-il aux hommes pour être heureux avec les heureux, pour pouvoir encourager ceux dont les conditions de la vie deviennent si pénibles! Combien de sincérité et de pénétration doit avoir la conscience de soi pour être convaincu qu'on fait tout ce qu'on peut, combien de persévérance et de vigilance! car quel ennemi est plus insidieux que ce chagrin? On ne s'en libérera pas par quelques mouvements hardis, on ne le fera pas partir d'effroi par de grands bruits et du vacarme. Quelle grâce et quelle dignité pour

l'esquiver et, pourtant, ne pas le fuir ! Combien de fois les armes ne doivent-elles pas être changées; tantôt il faut travailler, tantôt attendre, tantôt défier, tantôt prier! Et avec combien de plaisir, de joie, de légèreté et de souplesse ne faut-il pas changer les armes pour éviter la victoire de l'ennemi! Et pendant tout cela le temps passe, l'occasion n'est pas donnée à l'homme de voir la réalisation de tous ses beaux projets, l'accomplissement des désirs de sa jeunesse. Il en voit d'autres qui y réussissent. Ils font accourir les masses autour d'eux, ils se font applaudir, ils se réjouissent à leurs cris de joie, et lui restera comme un artiste solitaire sur la scène de la vie, sans public; personne n'a le temps, il est évident que le temps aussi est nécessaire, car ses conceptions ne sont pas une jonglerie d'une demi-heure, ses tours d'adresse sont d'une espèce plus raffinée et demandent plus qu'un public bien élevé pour être compris. Mais il ne l'ambitionne pas non plus. Lorsque j'avais vingt ans, dira-t-il peut-être, alors, moi aussi, je rêvais de lutte, j'imaginais que je me trouvais sur le champ clos, je regardais vers le balcon, je voyais le cercle des jeunes filles, je les voyais inquiètes à cause de moi, je les voyais m'acclamer et j'oubliais la fatigue du combat; à présent je suis devenu plus vieux, ma lutte est autre, mais mon âme n'est pas moins fière. Je demande un autre juge, un expert, je demande des yeux qui regardent secrètement, qui ne se lassent pas de regarder, qui voient la lutte et le danger; je demande des oreilles qui entendent le travail des pensées, qui devinent comment ma meilleure nature se dégage de la torture de l'obsession. J'admirerai ce juge du combat, je brigue son applaudissement, même si je ne peux pas le mériter. Et lorsque la coupe des douleurs humaines me sera tendue, je ne fixerai pas mon regard sur la coupe, mais sur celui qui me la tend, et je ne le porterai pas non plus sur le fond de la coupe pour voir si je ne l'aurai bientôt vidée, mais fermement sur celui dont les mains me la tendent. Avec joie je prendrai la coupe entre mes mains, mais je ne la viderai pas, comme dans les occasions solennelles, à la santé d'un autre, car moi-même je me réjouis de la saveur de la boisson; non, je veux goûter à son amertume et, en la goûtant, je me crierai : à ma santé, car je sais, et j'en suis sûr, que par cette boisson j'acquiers une santé éternelle.

Je crois que c'est ainsi qu'il faut regarder la lutte contre les soucis matériels. Je ne maintiendrai pas mon droit vis-à-vis de toi avec assez d'opiniâtreté pour te demander à quel endroit de ton esthétique tu traites cette question; mais je te recommande seulement de juger toi-même si la vie, à moins qu'on ne le veuille soi-même, perd vraiment sa beauté dans cette lutte, ou si elle ne gagne pas une beauté supérieure. Nier l'existence d'un tel chagrin est bien de la pure folie; oublier son existence, parce qu'il passe à côté de vous, est de la pure inconscience; si on prétend avoir une conception de la vie, c'est de l'insensibilité ou de la lâcheté.

Ce n'est donc pas une objection de dire que beaucoup de gens ne regardent pas les soucis matériels de cette manière. On agit sans doute bien et justement en leur souhaitant d'avoir assez de magnanimité pour les regarder ainsi, assez d'inspira-

tion pour ne pas se tromper, comme le firent ces hommes dont l'Ecriture (147) dit qu'ils pervertirent leurs sens et détournèrent leurs yeux pour ne pas voir le ciel, et pour regarder Suzanne.

La conception éthique qui veut que le devoir de tout homme soit de travailler pour vivre, a donc deux avantages sur la conception esthétique. D'abord, elle est en harmonie avec la réalité, explique quelque chose de général en elle, tandis que la conception esthétique présente quelque chose de fortuit et n'explique rien. Ensuite elle conçoit l'homme d'après sa perfection, le voit dans sa vraie beauté. Cela doit être considéré comme ce qu'il y a de nécessaire et de plus que suffisant pour cette question. Si tu désires quelques remarques empiriques, je te les donnerai par dessus le marché, non que la conception éthique ait besoin d'une telle aide, mais parce qu'elles pourront peut-être te servir.

Un vieillard que je connaissais autrefois avait l'habitude de dire qu'il était bon pour un homme d'apprendre à travailler pour vivre; ce qui vaut pour les enfants vaut pour les plus âgés, il faut s'en occuper à temps. Je ne suis pourtant pas d'avis qu'il soit utile pour un jeune homme d'être immédiatement inquiété par des soucis matériels, mais qu'il apprenne à travailler pour vivre. L'indépendance, tellement vantée, est souvent un piège; tout désir peut être satisfait, toute inclination peut être suivie, tout caprice peut être nourri, jusqu'à ce qu'ils se conjurent contre vous-même. Celui qui doit travailler ne doit pas connaître le vain plaisir de pouvoir tout obtenir, il ne doit pas apprendre à braver sa richesse, à éloigner tout obstacle par l'argent et à s'acheter toute liberté; mais son âme ne doit non plus être aigrie, il ne doit pas, comme bien des jeunes gens riches sans doute l'ont fait, tourner le dos avec fier mépris à l'existence en disant comme Jugurtha (148) : « Ville à vendre, si tu trouvais un acheteur »; il ne doit pas, en un temps passager, avoir acquis une sagesse grâce à laquelle il fait du tort aux hommes et se rend malheureux lui-même.

Je ne peux pas nier que, lorsque j'entends si souvent les gens se plaindre d'être forcés de travailler, forcés de se soucier de choses pareilles, des gens dont la haute montée de l'âme ne devrait pas se laisser abattre ainsi, je m'impatiente parfois et je pourrais souhaiter qu'un Haroun al Raschid (149) se trouve parmi nous pour appliquer des bastonnades à tous ceux qui se plaignent à tort et à travers. Enfin, tu n'as pas besoin de travailler pour vivre, et ce n'est pas du tout mon intention de te conseiller de dissiper ta fortune pour pouvoir te trouver dans la nécessité de travailler; cela ne peut servir à rien et toute expérimentation est une absurdité qui n'amène à rien. Je crois cependant que, dans un autre sens, il te serait utile de trouver les conditions nécessaires pour vivre. Pour que tu puisses vivre, il faut que tu tâches de maîtriser ta mélancolie innée. C'est à cause de cela que je peux te dire, comme ce vieillard dont je viens de parler, qu'on s'est occupé de toi à temps; cette mélancolie a été ton malheur, mais tu verras, le temps viendra où tu avoueras toi-même que cela a été ton bonheur. Trouve donc les conditions nécessaires pour vivre. Tu n'appartiens pas à la classe de ceux qui m'impatientent de leurs

plaintes, car je préfère croire que tu feras n'importe quoi plutôt que te plaindre, et tu sais à merveille accepter tes souffrances en silence. Mais prends garde de ne pas tomber dans l'extrême contraire, dans une mutinerie absurde qui dépense ses forces à cacher la douleur, au lieu de les employer pour la supporter et pour la vaincre.

Notre héros est donc prêt à travailler, non pas parce que cela lui est une *dura necessitas* (150), mais parce qu'il le considère comme ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait. (Croire qu'il ne le verrait ainsi que parce qu'il est forcé de s'y résigner, est un de ces malentendus aussi absurdes que méchants qui enlèvent à l'homme ses mérites pour les attribuer au fortuit.) Mais, justement parce qu'il veut travailler, son activité peut devenir un travail, mais non pas un travail d'esclave. Il demande alors quelque chose de supérieur pour désigner son travail par rapport à lui-même et aux autres, une expression qui le déterminera comme plaisir et affirmera en même temps son importance. Ici, une réflexion sera à nouveau nécessaire. Il trouvera sans doute au-dessous de sa dignité de s'engager avec le sage qui parla de 3.000 rixdales; mais notre héros est comme le commun des mortels. On s'est bien occupé de lui à temps, mais il a tout de même pris un peu de goût pour la vie esthétique, il est comme le commun des mortels, il est ingrat. Bien que ce soit le moraliste qui l'ait sorti de son embarras antérieur, ce n'est pas à lui qu'il s'adressera d'abord. Il compte peut-être secrètement sur l'esthéticien pour l'aider finalement; car notre héros n'est pas assez vil pour ne pas reconnaître que c'est le moraliste qui vraiment l'a tiré de son embarras, bien qu'il n'ait pas d'argent à lui offrir. Il s'adresse alors à un esthéticien un peu plus humain. Celui-ci saura peut-être lui parler aussi un peu de l'importance du travail; la vie devient à la fin ennuyeuse sans travail. « Mais votre travail ne doit pas, au sens strict, être du travail, mais doit toujours pouvoir être déterminé comme plaisir. On découvre chez soi-même un talent aristocratique ou un autre par lequel on se distingue de la foule. On ne développe pas ce talent à la légère, car on s'en lasserait bientôt, mais avec tout le sérieux esthétique possible. La vie aura alors une nouvelle importance pour vous, parce qu'on a son travail et un travail qui au fond vous procure du plaisir. On le soigne, grâce à son indépendance, pour qu'il puisse se développer dans toute sa richesse sans être découragé par la vie. Cependant, on ne fera pas de ce talent une planche sur laquelle on se sauve à travers la vie, mais une aile grâce à laquelle on prend son vol au-dessus du monde; on n'en fera pas un cheval trapu de fatigue, mais un cheval de parade ». Mais notre héros ne possède pas le talent aristocratique, il est comme le commun des mortels. L'esthéticien alors ne connaît aucune autre issue pour lui, « il doit se contenter de tomber sous la détermination triviale de la foule, rester un ouvrier dans la vie »; « ne perdez pas courage, le courage aussi a son importance, il est honnête et respectable, devenez un homme habile et énergique, un membre utile de la société. Je me réjouis déjà à la pensée de vous revoir, car plus la vie est variée, plus elle est intéressante pour l'observateur. C'est pourquoi tous les

esthéticiens et moi, nous haïrions un costume national, parce qu'il serait si ennuyeux de contrôler si tous sont habillés de la même façon; que chacun en particulier conçoive son activité dans la vie ainsi, plus elle sera belle pour mes pareils et pour moi dont la profession est d'étudier la vie ». Notre héros, je l'espère, s'impatientera un peu d'un tel traitement, il s'indignera de l'impudence d'une telle classification des hommes. Ajoutez à cela que l'indépendance jouait pourtant aussi un rôle dans la conception de cet esthéticien et, qu'enfin, il n'est pas indépendant.

Peut-être ne peut-il pas encore se décider à s'adresser au moraliste, il risque un nouvel essai. Il rencontre quelqu'un qui lui dit: il faut travailler pour vivre, la vie est ainsi. Il lui semble avoir trouvé celui qu'il cherchait, car c'est bien ce qu'il pensait lui-même. Il veut donc en tenir compte. « Il faut travailler pour vivre, la vie est ainsi faite, c'est le côté rebattu de l'existence. On dort sept heures par jour, c'est du temps perdu, mais il n'y a rien à faire. Grâce à cinq heures de travail on a de quoi vivre, et lorsqu'on l'a, on commence à vivre. Il est préférable que votre travail soit aussi ennuyeux et aussi banal que possible, pourvu qu'on ait de quoi vivre. Si on a un talent spécial — que l'on ne lui fasse surtout pas le tort d'en faire son gagne-pain. Non, on est jaloux de son talent, on le possède pour soi-même, il vous procure plus de plaisir qu'un enfant à sa mère, on le forme, on le développe pendant douze heures du jour, on dort pendant sept, on est un barbare pendant cinq, et la vie sera ainsi assez acceptable, oui, assez belle même; car cinq heures de travail ne sont pas une chose tellement effroyable, car, comme vos pensées ne s'occupent toutefois jamais du travail, on ramasse ses forces pour l'occupation qu'on chérit. »

Notre héros, à nouveau, n'en est pas plus avancé. Car d'un côté il n'a aucun talent spécial pour remplir douze heures chez lui et, de l'autre côté, il s'était déjà fait une opinion plus belle du travail, opinion qu'il ne veut pas abandonner. Il se décidera donc bien à chercher à nouveau de l'aide auprès du moraliste. Les propos de celui-ci sont brefs : « C'est le devoir de tout homme d'avoir une vocation ». Il ne peut pas dire plus, car l'éthique, comme telle, est toujours abstraite, et une vocation abstraite, bonne pour tout le monde, n'existe pas; tout au contraire, elle présume que tout homme a une vocation spéciale. Le moraliste ne peut pas indiquer à notre héros quelle vocation il doit choisir; car pour cela, il faut une connaissance minutieuse de ce qu'il y a d'esthétique dans toute sa personnalité, et même si le moraliste avait cette connaissance, il s'abstiendrait tout de même de choisir pour lui, car il renierait sa propre conception de la vie. Ce que le moraliste peut lui apprendre c'est qu'il existe une vocation pour tout homme et qu'une fois trouvée, il faut la choisir éthiquement. Ce que l'esthéticien disait des talents aristocratiques c'étaient des propos troublants et sceptiques au sujet de ce que le moraliste explique. Les conceptions de la vie des esthéticiens se trouvent toujours dans la différence: quelques hommes ont du talent, d'autres n'en ont pas, et pourtant, ce qui les distingue est un plus ou un moins,

une détermination quantitative. A ce point de vue, les esthéticiens agissent arbitrairement en s'arrêtant sur un point particulier, et le nerf dans leur conception de la vie se trouve justement dans ce procédé arbitraire. Leur conception de la vie crée, par conséquent, une discorde dans toute l'existence, discorde qu'ils ne sauront pas eux-mêmes arrêter, tandis qu'ils essaient, avec frivolité et cruauté, de s'armer contre elle. Le moraliste, par contre, concilie l'homme avec la vie, car il dit: tout homme a une vocation. Il n'anéantit pas les différences, mais il dit: le fait d'être une vocation est ce qui reste du général dans toutes les différences. Le talent le plus éminent est une vocation, et l'individu qui le possède ne peut pas perdre de vue la réalité, il ne se trouve pas en dehors de ce qui est commun au genre humain, car son talent est une vocation. L'individu le plus insignifiant a une vocation, il ne doit pas être rejeté, ne pas être renvoyé à une vie au *confinium* (151) des animaux, il ne se trouve pas en dehors du commun au genre humain, il a une vocation.

La proposition éthique que tout homme a une vocation exprime donc qu'il existe un ordre raisonnable des choses, dans lequel tout homme, s'il le veut, remplit sa place de manière à exprimer à la fois l'individuel et ce qui est commun au genre humain. Est-ce que l'existence est devenue moins belle par cette conception? On ne peut plus se réjouir en pensant à une aristocratie dont l'importance est basée sur quelque chose de fortuit, et basée sur elle fortuitement; non, on a un royaume de dieux (152).

Aussitôt que le talent n'est pas compris comme vocation — et tout homme a une vocation aussitôt que le talent est ainsi compris — alors le talent est absolument égoïste. Par conséquent, quiconque base sa vie sur un talent établit de son mieux une existence de brigand. Le mieux qu'il puisse dire du talent est que c'est un talent. Ce talent désire donc avancer en toute sa différence. Tout talent, par conséquent, a une tendance à se constituer comme un centre, et pour y arriver toutes les conditions doivent être à sa disposition; car ce n'est que dans cette ruée sauvage que se trouve la vraie jouissance esthétique du talent. S'il existe en même temps un talent d'une autre nature, les deux talents entrent en un conflit pour la vie ou la mort; car ils n'ont rien de concentrique, aucune expression supérieure en commun.

Notre héros a donc trouvé ce qu'il cherchait, un travail qui lui permet de vivre; il a en outre trouvé une expression plus significative pour le rapport de ce travail avec sa personnalité; c'est sa vocation, et sa réalisation est donc liée au contentement de toute sa personnalité; il a en outre trouvé une expression plus significative pour le rapport de son travail avec d'autres gens, car, puisque son travail est une vocation, il a bien été essentiellement assimilé à tous les autres; par son travail il fait la même chose qu'eux, il s'acquitte de sa vocation. Il demande que cela soit reconnu et rien de plus, car c'est l'absolu. Même si ma vocation est modeste, dit-il, je peux lui être fidèle et alors je serai au fond aussi grand que le plus grand sans être pour cela assez absurde pour oublier les différences un seul

instant; cela, d'aillenrs, ne ferait pas du tout mon compte, car si je les oubliais, alors il y aurait une vocation abstraite pour tout le monde, mais une vocation abstraite n'est pas une vocation, et alors j'aurais à nouveau perdu autant que les plus grands. Ma vocation étant modeste, je peux pourtant lui être infidèle et si je le suis, je commets un péché aussi grand que le plus grand. Je ne serai pas assez absurde pour vouloir oublier les différences ou pour penser que mon infidélité aurait des suites aussi désastreuses pour l'ensemble que celles des plus grands, cela ne ferait pas mon compte, car je serais moi-même celui qui y perdrait le plus.

La conception éthique disant que tout homme a une vocation, a donc deux avantages sur la théorie esthétique du talent. D'une part elle n'explique rien de fortuit dans l'existence, mais le général, et de l'autre elle montre le général dans sa vraie beauté. Car le talent n'est beau que lorsque tout homme a une vocation. Si c'est ainsi, je te prierais de ne pas dédaigner une observation empirique que, par rapport à la conception principale, tu auras la bonté de considérer comme superflue. Lorsqu'un homme a une vocation il a généralement en dehors de lui une norme qui, sans faire de lui un esclave, lui indique tout de même ce qu'il doit faire, règle le temps pour lui, lui donne souvent l'occasion de commencer. Si par hasard son activité ne réussit pas pour lui, il espère pouvoir faire mieux une autre fois, et cette autre fois ne se trouve pas trop éloignée dans le temps. Par contre, celui qui n'a pas de vocation et désire se donner une tâche, doit le plus souvent travailler tout autrement, *uno tenore* (153). Il n'a aucune interruption, à moins qu'il ne veuille s'interrompre lui-même. Si quelque chose s'écroule pour lui, tout s'écroule et il lui sera très difficile de recommencer, puisque l'occasion lui manque. Il est alors tenté de devenir un pédant, à moins qu'il ne devienne un oisif. Généralement on dénonce les gens qui n'ont pas d'affaires précises comme des pédants. Un tel homme ne peut généralement absolument pas devenir pédant. Mais celui qui n'a pas d'affaires précises est tenté de le devenir afin de résister un peu à la trop grande liberté dans laquelle il aurait tendance à s'égarer. C'est pourquoi on peut bien être disposé à lui pardonner son pédantisme, qui est le signe de quelque chose de bon; mais il faut le considérer aussi comme une punition, parce qu'il a voulu s'émanciper du général.

Notre héros, en appelant son travail une vocation, trouvait une expression plus significative pour le rapport de ce travail avec celui des autres. Il est alors reconnu, il a rempli son mandat. En accomplissant sa vocation il y trouve sa satisfaction, mais il demande en outre une expression du rapport de cette activité avec d'autres gens, il demande de faire œuvre utile. Il s'égarera peut-être à nouveau en le voulant. L'esthéticien lui expliquera que donner satisfaction au talent est le but suprême et que la question de faire œuvre utile ou non est tout à fait accessoire. Il se heurtera peut-être à une étroitesse pratique qui, dans son zèle inepte, pense tout faire, ou à des grands airs esthétiques prétendant que faire œuvre utile dans ce monde est échu à quelques rares âmes d'élite, qu'il existe quelques

rares hommes de talents éminents qui font œuvre utile et que le reste des hommes est *numerus* (154), le superflu dans la vie, prodigalité de la part du Créateur. Aucune de ces explications ne fait le compte de notre héros, car il est comme le commun des mortels.

Ayons encore une fois recours au moraliste. Il dit : ce que tout homme fait et peut faire comme œuvre utile, c'est sa tâche dans la vie. Car s'il y avait quelques hommes capables de faire œuvre utile et les autres non, et que la raison en soit à chercher dans leur fortuité, alors le scepticisme serait à nouveau le plus fort. C'est pourquoi il faut dire: tout homme fait au fond autant d'œuvre utile qu'un autre. Je ne prône pas du tout l'indolence, mais il faut être prudent en employant l'expression « faire œuvre utile ». Elle a toujours été l'objet de tes railleries et tu as, comme tu le disais autrefois, « pour cette raison étudié le calcul intégral et le calcul différentiel, ainsi que le calcul de l'infini, afin de faire le compte de ce qu'un expéditionnaire dans l'amirauté, qui par tous ses collègues a été considéré comme un habile employé, a pu faire d'œuvre utile pour l'ensemble ». Tu peux diriger tes railleries, tant que tu voudras, contre tous ceux qui désirent faire des manières dans la vie, mais n'abuse jamais d'elles pour troubler les esprits.

Cette expression, « faire œuvre utile », désigne un rapport entre mes actes et quelque chose qui se trouve en dehors de moi. Il est facile de voir que ce rapport ne dépend pas de moi et, qu'à ce titre, on peut aussi bien dire au sujet du talent le plus éminent qu'il ne fait rien d'utile, qu'on peut le dire au sujet de l'homme le plus modeste. Cela n'indique pas du tout une méfiance de la vie, tout au contraire, c'est la reconnaissance de ma propre insignifiance et le respect pour l'importance de tous les autres. Le talent le plus éminent peut accomplir sa tâche, l'homme le plus modeste le peut aussi. Aucun d'eux ne peut faire plus que cela. Il n'est pas en leur pouvoir de décider s'ils feront œuvre utile, mais bien d'empêcher qu'ils ne le fassent pas. J'abandonne donc toute cette suffisance qui assez souvent dans la vie prend ses aises, je remplis ma tâche sans perdre mon temps à calculer si je fais œuvre utile. Ce que je fais dans cette voie suit mon activité comme mon bonheur, bonheur dont j'ose me réjouir, mais que je ne peux absolument pas m'attribuer. Un hêtre pousse jusqu'à devenir grand, il amasse sa couronne et les hommes se réjouissent en se reposant à son ombre. Peut-il s'impatienter et dire : « ici, à cet endroit où je me trouve, on ne voit presque jamais d'être vivant, à quoi cela sert-il alors que je grandisse, que je pousse mes branches, quelle œuvre utile est-ce que je fais ainsi? », il ne ferait que ralentir sa croissance. et il viendrait peut-être un jour un voyageur qui dirait: si cet arbre, au lieu d'être un avorton, avait été un hêtre feuillu, alors j'aurais à présent pu me reposer sous son ombre. Réfléchis un peu, — si l'arbre avait pu entendre !

Tout homme peut donc faire œuvre utile, il peut remplir sa tâche. La tâche peut être d'ordres très divers, mais il faut toujours retenir que tout homme a sa tâche et qu'ainsi l'expression que chacun remplit sa tâche à lui constitue un accord tacite

entre eux tous. Le rapport de ma tâche à d'autres choses, c'est-à-dire à ce que je dois faire d'œuvre utile, ne dépend pas de moi (faire œuvre utile étant compris d'après l'usage de la langue). Même celui dont la tâche dans la vie est de se développer lui-même, même celui-là fait au fond autant d'œuvre utile que tous les autres. On pourrait donc croire qu'il avait raison, l'esthéticien qui pensait qu'il ne faut pas du tout réfléchir à ce qu'on fait, mais seulement jouir de la satisfaction que vous donne le déploiement du talent. Mais l'erreur était de s'arrêter à la détermination égoïste du talent. Il se mettait au nombre des élus et ne voulait pas accomplir dans sa vie le général, ni considérer son talent comme sa tâche. Par contre, l'homme dont on devrait dire que sa tâche dans la vie est exclusivement de se développer lui-même, appartient naturellement, humainement parlant, aux moins doués. Une jeune fille, par exemple, fait bien partie de ceux dont on n'est pas tenté de dire qu'ils peuvent faire œuvre utile. Qu'elle soit, par surcroît, devenue malheureuse par amour, qu'elle ait été privée de la dernière chance de pouvoir faire œuvre utile; si, néanmoins, elle remplit sa tâche, si elle se développe elle-même, alors elle fait au fond autant d'œuvre utile que le plus grand.

Faire œuvre utile et remplir sa tâche sont donc deux choses identiques. Imagine-toi un homme profondément et sincèrement ému; il ne lui vient jamais à l'esprit qu'il doit faire œuvre utile ou non, mais l'idée veut à tout prix se frayer un chemin en lui, qu'il soit orateur, pasteur ou n'importe quoi. Il ne parle pas à la foule pour faire œuvre utile, mais la résonance en lui doit se faire entendre, c'est alors seulement qu'il se sent heureux. Crois-tu qu'il fasse moins d'œuvre utile que celui qui, à ses propres yeux, aura la suffisance de penser à ce qu'il fera dans cet ordre d'idées, qui se tient en haleine à la pensée de ce qu'il veut faire d'utile lui-même? Imagine-toi un auteur; il ne se demande jamais s'il trouvera un lecteur ou s'il fera œuvre utile avec son ouvrage; il ne veut que saisir la vérité, c'est à elle seulement qu'il fait la chasse. Crois-tu qu'un tel écrivain fasse moins œuvre utile que celui dont la plume se trouve sous la surveillance et la direction de la pensée de faire œuvre utile?

Il est assez étrange que ni toi, ni moi, notre héros lui-même non plus, nous ne l'ayons pas remarqué; et c'est cependant ainsi, — notre héros possède un talent exceptionnel. C'est ainsi que le spirituel en un homme peut longtemps tromper, jusqu'à ce que sa croissance silencieuse ait atteint un certain point et se proclame subitement dans toute sa vigueur. L'esthéticien dira probablement: oui, à présent c'est trop tard, à présent il est bien altéré, dommage pour ce jeune homme. Mais le moraliste dira probablement : quelle chance! puisque enfin il s'est rendu compte de la vérité, son talent ne lui sera pas un piège sur ses pas; il comprendra qu'on n'a besoin, ni d'indépendance, ni d'un travail d'esclave pendant cinq heures par jour afin de le protéger, mais que son talent justement est sa vocation.

Notre héros travaille donc pour vivre; ce travail est en même temps son plaisir; il remplit sa vocation, il fait sa besogne et pour tout dire avec un seul mot, avec un mot qui t'épou-

vante — il a un gagne-pain. Ne sois pas impatient, que le poète (155) le dise, alors cela sonne mieux: au lieu de « la poire dorée de l'enfance » il a eu « un gagne-pain avec honneur ». Et quoi de plus? Tu souris, tu penses que je suis malin, que je cache encore quelque chose, tu redoutes déjà mon prosaïsme; car, « à présent tu envisages sans doute rien de moins que de le voir marié; oui, s'il vous plaît, fais publier les bans, je n'aurai rien à dire contre vos intentions pieuses, les vôtres et les siennes. Il est incroyable de voir combien la logique est le maître de l'existence, un gagne-pain et une femme, oui, même le poète, dont tu viens de parler, avec son appât, suggère assez clairement qu'avec le gagne-pain vient la femme. Il n'y a qu'une chose contre laquelle je proteste, c'est que tu appelles ton client un héros. J'ai été complaisant, conciliant, je n'ai pas voulu crier haro sur lui, j'ai toujours espéré en lui, mais à présent tu dois vraiment m'excuser si je m'aiguille sur une voie nouvelle et si je perds l'envie de continuer à t'écouter. Je respecte un homme positif qui ne s'occupe que du gagne-pain et qui veut se marier — mais l'appeler un héros! je suppose que lui-même n'en demande pas autant».Tu penses donc que, pour que quelqu'un puisse être appelé un héros, il est nécessaire qu'il fasse quelque chose d'extraordinaire. Dans ce cas tu peux vraiment t'attendre à des résultats surprenants. Suppose à présent qu'un grand courage soit nécessaire pour faire des choses ordinaires — celui qui montre un grand courage est bien un héros, c'est plutôt sa manière de faire quelque chose, que ce qu'il fait, qui vous permet d'appeler quelqu'un un héros. On peut conquérir des pays et des royaumes sans être un héros; en étant maître de soi-même (156), on peut se montrer un héros. Quelqu'un peut montrer du courage en faisant des choses ordinaires, un autre en faisant des choses extraordinaires. La question est toujours de savoir comment ils les font. Peux-tu nier que notre héros, dans ce qui précède, n'ait montré une disposition à vouloir faire quelque chose d'extraordinaire? non, je n'ose pas encore être entièrement son garant. C'est probablement sur cela que tu as basé ton espoir de le voir devenir un vrai héros; c'est sur cela que moi j'ai basé ma crainte de le voir devenir un fou. J'ai donc usé de la même indulgence envers lui que toi, dès le commencement j'ai mis mon espoir en lui, je l'ai appelé « héros » bien que plusieurs fois il ait fait mine de se rendre indigne de ce titre. Si, par conséquent, je réussis à le voir marié, je le laisserai tranquillement s'échapper de mes mains et je le confierai avec plaisir entre celles de sa femme. Car à cause de l'humeur récalcitrante dont il a déjà fait preuve, il s'est qualifié pour être placé sous une surveillance plus spéciale. Sa femme s'en chargera et tout ira bien; chaque fois qu'il sera tenté de vouloir être un homme exceptionnel, sa femme l'orientera immédiatement à nouveau; il méritera ainsi en toute tranquillité le nom de héros, et sa vie ne sera pas privée d'exploits. Je n'ai donc plus grand chose à faire avec lui, sauf s'il se sent attiré vers moi, de la même manière que je me sentirai attiré vers lui s'il continue sa vie héroïque. Il trouvera alors en moi un ami et nos rapports ne seront pas sans importance. Il se consolera si à ce moment-là tu

t'écartes de lui, d'autant plus qu'il se méfierait facilement si tu prenais plaisir à t'intéresser à lui. A cet égard je le félicite, comme je féliciterais tout époux dans le même cas.

Cependant, nous n'en sommes pas encore là, tant s'en faut. Tu peux donc espérer encore longtemps, c'est-à-dire aussi longtemps que j'ai de quoi craindre. Car notre héros est comme le commun des mortels et il a une disposition pour ce qui est extraordinaire; il est en outre un peu ingrat et il aura ici à nouveau envie de tenter fortune auprès des esthéticiens avant d'avoir recours au moraliste. Il sait aussi embellir son ingratitude; car, dit-il, le moraliste m'a réellement aidé à sortir de mon embarras; la conception de mon activité, dont je lui suis redevable, me donne entière satisfaction, son sérieux me réconforte. Mais en ce qui concerne l'amour, je désirerais à cet égard jouir de ma liberté et suivre l'impulsion de mon cœur; l'amour n'aime pas la gravité, il demande la légèreté et la grâce de l'esthétique.

Tu vois que je peux encore avoir assez de mal avec lui. Il semble presque n'avoir pas entièrement compris ce qui précède. Il pense toujours que l'éthique se trouve en dehors de l'esthétique, bien qu'il doive avouer lui-même que la vie trouve sa beauté grâce à la conception éthique. Enfin, nous verrons. Jette un peu d'huile sur le feu et j'aurai encore pas mal de choses à redresser.

Bien que tu n'aies jamais répondu, ni de vive voix ni par écrit, à une lettre précédente, tu te rappelles encore son contenu, je pense, et aussi comment j'essayais de démontrer que c'était justement par l'éthique que le mariage était l'expression esthétique de l'amour. Tu me tiendras probablement alors compte de ce que j'y ai développé, avec la certitude que si jamais j'ai réussi à te le faire comprendre, il me sera facile au besoin de l'expliquer à notre héros. Il s'est adressé aux esthéticiens et il les a quittés, ne sachant que faire, mais sentant plutôt ce qu'il ne doit pas faire. Pendant quelque temps, il a été témoin de l'habileté d'un séducteur, il a écouté ses propos hypocrites, mais il a appris à mépriser son art, à deviner qu'il est un menteur, un menteur lorsqu'il affecte l'amour, un menteur lorsqu'il farde des sentiments où il y avait peut-être autrefois de la vérité, lorsqu'il les nourrissait lui-même pour une autre femme; il a appris qu'il trompe doublement — celui auquel il veut faire croire qu'il nourrit ces sentiments et celui auquel ils appartiennent en réalité; il a appris qu'il est un menteur lorsqu'il s'imagine qu'il y a quelque chose de beau dans son désir. Il a appris à mépriser la raillerie savante qui veut transformer son amour en un enfantillage, digne seulement d'un sourire. Il a vu ta pièce favorite: *Les Premières Amours*. Il ne prétend pas juger la pièce au point de vue esthétique, mais il trouve qu'il n'est pas juste de la part de l'auteur de laisser Charles déchoir autant pendant les huit ans d'absence. Il concède volontiers que ces choses arrivent dans la vie; mais il pense qu'il y a une contradiction dans la pièce; c'est qu'Emmeline doit être à la fois une folle romantique et une jeune fille réellement charmante, qualité que Rinville (157) du premier coup d'œil reconnaît en elle, et cela bien qu'il soit prévenu contre elle.

Il pense que dans ce cas encore, il est injuste de laisser Charles devenir un homme déchu en huit ans. Il lui semble que la pièce devrait devenir, non pas un vaudeville, mais une tragédie. Il trouve qu'il est injuste de la part de l'auteur de laisser Emmeline s'accommoder si frivolement de son malentendu, frivolement pardonner à Rinville qui l'a trompée, frivolement oublier Charles, et ainsi frivolement se moquer de ses propres sentiments, frivolement baser tout son avenir sur sa propre frivolité, sur la frivolité de Rinville, sur la frivolité de Charles. Il peut bien, il est vrai, trouver la première Emmeline sentimentale et exaltée; mais l'Emmeline amendée, l'Emmeline sagace est, cependant, à ses yeux un être très inférieur au premier, malgré toute l'imperfection de celui-ci. Il trouve indéfendable de la part de l'auteur de présenter ainsi l'amour comme une bouffonnerie qu'on peut s'assimiler huit ans et mettre sens dessus dessous en une demi-heure, sans que ce bouleversement laisse aucune impression. Il se réjouissait en observant que ce n'étaient pas les gens qu'il respectait le plus qui riaient surtout en écoutant de telles pièces. La raillerie a pour un instant fait tourner son sang, mais il ressent à nouveau le flot des sentiments naître dans son sein, il s'est convaincu que cette artère est le principe vital de l'âme, que celui qui la coupe en deux est mort et n'a pas besoin de se laisser enterrer. Il s'est laissé endormir peu de temps par cette méfiance à l'égard de la vie qui veut lui apprendre que tout est éphémère, que le temps change tout, qu'on n'a rien sur quoi se baser et qu'on ne peut, par conséquent, jamais concevoir un projet pour toute la vie. La lassitude en lui et la lâcheté trouvaient ces propos assez acceptables, c'est un costume commode à revêtir et assez avantageux aux yeux du monde. Cependant, il a examiné ces propos d'un coup d'œil pénétrant, il y a vu l'hypocrisie, les appétits de jouissance humblement vêtus, la bête sauvage en habits de brebis, et il a appris à les mépriser. Il a compris que c'était une offense, et donc laid, de vouloir aimer un être dans ce qui est obscur dans sa nature, et non pas dans ce dont il est conscient, de vouloir être aimé de manière à pouvoir s'imaginer la possibilité de voir cet amour cesser, et d'oser dire ensuite: ce n'est pas ma faute, les sentiments ne se laissent pas commander. Il a compris que c'était une offense et donc laid, de vouloir aimer avec un côté de l'âme, et non pas avec l'âme entière; de vouloir faire de son amour un élément et d'accepter cependant l'amour entier de l'autre; de vouloir dans une certaine mesure être une énigme et un secret. Il a compris qu'il serait laid d'avoir cent bras qui lui permettraient en une seule fois d'embrasser beaucoup, il n'a que deux bras et n'en désire qu'une seule à serrer contre son cœur. Il a compris que c'était une offense de vouloir se lier à un autre être de la même façon qu'on se lie à des choses finies et fortuites, c'est-à-dire conditionnellement pour qu'on puisse revenir là-dessus si des difficultés surgissent plus tard. Il ne croit pas à la possibilité de voir celle qu'il aime changée, excepté en mieux, et si elle change, alors il croit au pouvoir de la Providence pour tout réparer. Il reconnaît que ce que l'amour demande est une pieuse contribution qui, comme le trésor sacré, est payée en une monnaie spéciale (158), et qu'on ne reçoit pas toutes les richesses du monde

en contre-partie de la créance la plus insignifiante, si le coin est faux.

Tu vois, notre héros est dans la bonne voie, il a perdu sa confiance en la sagesse impénitente des esthéticiens, et en leur superstition sur d'obscurs sentiments qui seraient trop délicats pour être exprimés comme des devoirs. Il a accepté l'explication du moraliste, il croit que c'est le devoir de tout homme de se marier; il l'a compris correctement, c'est-à-dire en sachant aussi que celui qui ne se marie pas n'est pas un pécheur, à moins que ce ne soit par sa propre faute, — car alors il manque à ce qui est commun au genre humain et qui lui a été posé aussi comme une tâche à réaliser — mais que celui qui se marie réalise le général. Le moraliste ne peut pas le mener plus loin, car, comme je vous l'ai dit, l'éthique est toujours abstraite, elle ne peut lui dire que le général. Elle ne peut donc pas non plus lui dire ici avec qui il doit se marier. Pour le faire, une connaissance exacte de tout ce qu'il y a d'esthétique en lui serait nécessaire, le moraliste n'a pas cette connaissance, et même s'il l'avait, il se garderait bien d'anéantir ses propres théories en se chargeant du choix pour lui. Alors, quand il aura choisi lui-même, l'éthique approuvera son choix et relèvera son amour et, dans une certaine mesure, elle l'aidera aussi dans son choix, car elle le sauvera de la superstition du fortuit, car un choix exclusivement esthétique est au fond un choix infini; l'éthique aide inconsciemment tout homme, mais puisque cette aide est inconsciente, elle aura l'air d'être un amoindrissement, conséquence de la misère de la vie, au lieu d'être un relèvement, conséquence de la nature divine de la vie.

« On ose bien, dis-tu, laisser un homme ayant d'aussi excellents principes marcher tout seul, on ose attendre de lui de grandes choses. » Je suis de cet avis et je veux espérer que ses principes sont assez assis pour ne pas être touché par tes railleries. Toutefois, il y a encore un angle à tourner avant d'arriver au port. Car notre héros a entendu un homme dont il respecte le jugement et l'opinion remarquer que, puisque par le mariage on se lie pour toute sa vie à un autre être, il faudrait être prudent dans le choix; ce devrait être une jeune fille exceptionnelle qui, justement grâce à son caractère exceptionnel, vous donne la sécurité pour tout votre avenir. N'aurais-tu pas envie à présent d'espérer pour un bref moment encore en notre héros? Moi, du moins, je crains pour lui.

Prenons cette question par le fond. Tu supposes (159) qu'une nymphe, un être, une jeune fille, habite dans le sombre secret de la forêt, et qu'elle paraisse ici à Copenhague ou à Nuremberg comme un Gaspard Hauser (160); à n'importe quel endroit, bref, elle paraît. Crois-moi, il y aura des demandes en mariage! Je laisse à toi de développer cela de plus près, tu peux par exemple écrire un roman intitulé: La nymphe, L'être, La jeune fille de la solitude des sylves, *ad modum* le roman fameux (161) qu'on trouve dans tous les cabinets de lecture: L'urne dans la vallée solitaire. Elle a déjà paru et notre héros est l'homme heureux auquel elle a voué son amour. Es-tu d'accord? Moi, je n'ai pas d'objections, car je suis bien marié. Mais toi, tu te sentiras peut-être offensé en voyant qu'un tel homme quelconque

peut t'être préféré. Mais puisque tu t'intéresses tout de même à mon client et que c'est la seule voie qui lui reste ouverte pour devenir un héros à tes yeux, alors donne lui ton consentement. Voyons à présent si son amour devient beau, si son mariage devient beau. Le point capital de son amour et de son mariage était bien qu'elle était la jeune fille unique au monde. Le point capital se trouvait donc dans sa différence: impossible que pareil bonheur soit à trouver dans le monde entier, et c'est justement en cela que son bonheur consistait. Il serait capable de ne pas vouloir se marier avec elle; car ne serait-ce pas profaner un tel amour que de lui donner l'expression si commune et si vulgaire qu'est le mariage, ne serait-ce pas téméraire de demander à deux amoureux pareils de se joindre à cette grande coterie-là, de manière qu'en un sens il n'y aurait pas plus à dire d'eux que ce qu'on peut dire de tous époux, c'est-à-dire qu'ils sont mariés? Tu trouveras peut-être cela tout à fait bien, et la seule objection que tu aurais à faire serait sans doute qu'il n'était pas juste qu'un imbécile tel que mon héros emporte une telle jeune fille; si, par contre, il avait été un homme exceptionnel, comme toi par exemple, ou un homme aussi exceptionnel qu'elle est une jeune fille exceptionnelle, alors tout serait bien, et leur liaison serait la plus parfaite imaginable.

Notre héros est tombé dans une situation critique. La jeune fille est une jeune fille exceptionnelle, tout le monde le pense. Moi-même, l'époux, je dis avec *Dona Clara* (162) : la rumeur n'a pas trop dit, c'est un prod ge, la belle *Préciosa*. Il est tellement tentant de perdre de vue ce qui est ordinaire et de planer dans les souffles de ce qui est aventureux! Cependant, il a bien lui-même compris ce qu'il y a de beau dans le mariage. Alors que fait le mar;age? Le mariage le prive-t-il de quelque chose, retire-t-il une beauté quleconque de la femme, supprime-t-il une seule différence? Nullement. Mais il lui montre tout cela comme des contingences lorsqu'il regarde le mariage de loin, et ce n'est que lorsqu'il donne à la différence l'expression du général qu'il est en sûre possession de cette différence. L'éthique lui apprend que le rapport est l'absolu. Car le rapport est le général. Cela le prive du vain plaisir d'être l'extraordinaire et lui donne le vrai plaisir d'être l'ordinaire. Cela le met en harmonie avec toute l'existence, lui apprend à se réjouir d'elle; car, comme exception, comme l'extraordinaire il est en conflit et, puisqu'ici ce qui justifie l'extraordinaire est son bonheur, il doit bien prendre conscience de son existence comme une vexation pour l'ordinaire, si toutefois il y a de la vérité dans son bonheur, et ce doit tout de même être un vrai malheur d'être heureux de telle façon que votre bonheur soit notablement différent de celui des autres. Il gagne alors la beauté fortuite et perd la vraie beauté. C'est cela ce qu'il comprendra et il reviendra à la proposition du moraliste: c'est le devoir de tout homme de se marier; et il verra qu'elle n'a pas seulement pour elle la vérité, mais aussi la beauté. Qu'il obtienne alors ce prodige-là et il ne se trompera pas sur la différence. Il se réjouira bien sincèrement de sa beauté, de sa grâce, de la richesse spirituelle et de la chaleur sentimentale qu'elle possède, il s'estimera heureux, mais, dira-t-il, je ne suis pas au fond différent de n'importe quel autre

époux; car le rapport est l'absolu. Qu'il obtienne une jeune fille moins douée, il se réjouira de son bonheur; car, dira-t-il, bien qu'elle soit très inférieure à d'autres, elle me rend au fond aussi heureux, car le rapport est l'absolu. Il ne méconnaîtra pas l'importance de la différence, car, puisqu'il a compris qu'il n'existe aucune vocation abstraite mais que tout homme possède la sienne, il comprendra qu'aucun mariage abstrait n'existe. L'éthique lui dit seulement qu'il doit se marier, elle ne peut pas lui dire avec qui. L'éthique lui explique le général dans la différence, et lui, il explique la différence dans le général.

La conception éthique du mariage a donc plusieurs avantages sur toute conception esthétique de l'amour. Elle éclaircit le général, non pas le fortuit. Elle ne montre pas comment quelques rares hommes peuvent devenir heureux grâce à leur caractère exceptionnel, mais comment tous les époux peuvent le devenir. Elle voit le rapport comme l'absolu et ne saisit pas les différences comme des garanties, mais comme des tâches. Elle voit le rapport comme l'absolu et, par conséquent, regarde l'amour dans sa vraie beauté, c'est-à-dire dans sa liberté, elle comprend la beauté historique.

Notre héros vit donc par son travail; son travail est en outre sa vocation et il travaille avec plaisir; son travail, puisqu'il est sa vocation, le met en rapport avec d'autres gens et, en accomplissant son œuvre, il fait tout l'utile qu'il pourrait souhaiter dans ce monde. Il est marié, il est content chez lui, le temps se passe à merveille pour lui, il ne comprend pas que le temps puisse peser sur un homme ou devenir un ennemi de son bonheur; le temps, au contraire, lui paraît être une vraie bénédiction. Il avoue qu'à cet égard il est redevable à sa femme. Pardon, j'ai oublié de raconter qu'il s'agissait d'un malentendu en ce qui concerne la nymphe de la forêt, ce n'est pas lui qui devint l'heureux, il a dû se contenter d'une jeune fille ordinaire, aussi ordinaire qu'il était semblable au commun des mortels. Mais il est très heureux, oui, il me confiait autrefois qu'il pensait avoir eu assez de chance en ne se liant pas à ce prodige, la tâche aurait peut-être été trop lourde pour lui; là où tout est si parfait avant qu'on commence, on peut aisément nuire. A présent, par contre, il est plein de courage, de confiance et d'espoir, il est tout à fait enthousiaste et il dit avec ardeur: le rapport est quand même l'absolu; plus que de toute autre chose, il est sûr que le rapport aura le pouvoir de développer en cette jeune fille ordinaire tout ce qu'il y a de grand et de beau; sa femme, en toute humilité, est du même avis. Oui, mon jeune ami, il se passe d'étranges choses dans le monde, et je ne pensais vraiment pas qu'il y eût dans ce monde des prodiges pareils à celui de cette jeune fille dont tu parles, et à présent j'ai presque honte de mon incrédulité, car cette jeune fille ordinaire, avec sa grande confiance, est un prodige, et sa confiance est plus précieuse que l'or et les étoiles du ciel. Mais sur un point je garderai ma vieille incrédulité — un tel prodige ne se trouve pas dans la solitude de la forêt.

Mon héros — lui refuserais-tu encore le droit à ce nom? un courage qui ose espérer transformer une jeune fille ordinaire en un prodige ne te paraît-il pas être un vrai héroïsme? — mon

héros, donc, remercie sa femme d'avoir donné au temps une si belle signification pour lui; dans une certaine mesure il l'attribue aussi au mariage, et à cet égard lui et moi, nous autres époux, nous sommes entièrement d'accord. S'il avait eu cette nymphe de la forêt et ne s'était pas marié, il aurait pu craindre que leur amour se rallume pendant quelques beaux instants qui auraient laissé des intervalles fades. Alors ils auraient peut-être souhaité de ne se voir que lorsque la vue pouvait devenir assez significative; il craindrait que si parfois cela ne réussissait pas, toute cette liaison se dissoudrait peu à peu en rien. L'humble mariage, par contre, qui leur imposait le devoir de se voir quotidiennement, qu'ils soient riches ou pauvres, avait répandu sur tous leurs rapports une uniformité et une simplicité qui le lui rendent si doux. Le mariage prosaïque avait, sous son modeste incognito, caché un poète qui éclaircissait la vie, non seulement en quelques rares occasions, mais qui était toujours prêt et qui avec sa voix ébranlait profondément les heures, même les plus pauvres.

Je partage entièrement à cet égard l'opinion de mon héros sur le mariage qui montre ici son réel avantage, non seulement sur la vie solitaire mais aussi sur toute liaison purement érotique. Mon nouvel ami vient justement de développer cette dernière question et je ne veux donc qu'en quelques mots souligner la première. Aussi intelligent, aussi assidu au travail, aussi enthousiasmé pour une idée qu'on soit, il arrive des moments où on trouvera le temps un peu long. Tu railles souvent l'autre sexe, je t'ai assez souvent exhorté à ne pas le faire; considère une jeune fille comme un être aussi imparfait que tu le veuilles, j'aurai tout de même envie de te dire: mon bon Salomon, va vers la fourmi (163), et deviens sage, apprends d'une jeune fille à occuper ton temps, car en cela elle est une virtuose. Elle n'a peut-être pas la même idée qu'un homme au sujet d'un travail rude et assidu, mais elle n'est jamais inoccupée, elle se remue toujours, le temps ne lui est jamais long. J'en peux parler par expérience. Il m'arrive parfois de m'affaisser en moi-même devant mon bureau, actuellement assez rarement il est vrai; je m'efforce d'y résister car je considère que c'est le devoir d'un époux de s'efforcer d'être à peu près compagnon d'âge avec sa femme. J'ai fait mon travail, je n'ai aucune envie de distractions, quelque chose de mélancolique dans mon tempérament prend le dessus sur moi; j'ai la fausse impression de vieillir beaucoup, je me sens presque un peu éloigné de la vie de famille, je vois bien qu'elle est belle, mais je la regarde avec d'autres yeux qu'autrefois; j'ai presque l'impression d'être un vieillard et que ma femme est ma sœur cadette, heureuse dans son mariage dans la maison même où je me trouve. A ces heures-là c'est tout juste si le temps ne commence pas à me paraître long. Alors, si ma femme était un homme, la même chose lui arriverait peut-être, et nous nous immobiliserions peut-être tous les deux. Mais elle est femme et en bonne intelligence avec le temps. Ce rapport secret avec le temps, est-ce une perfection chez une femme, ou une imperfection? est-ce parce que, plus que lui, elle a en elle l'éternité? — Réponds-moi, car tu es bien philosophe! Quand je me suis ainsi affaissé, que je me sens perdu et que je

regarde ma femme qui, légère et juvénile, erre dans la pièce, toujours occupée, toujours intéressée à faire quelque chose, mes yeux suivent involontairement ses mouvements, je participe à tout ce qu'elle entreprend et, à la fin, je me retrouve à nouveau dans le temps, le temps reprend à mes yeux de l'importance pour moi, l'instant recommence à s'envoler. Malgré la meilleure volonté du monde je serais incapable de dire ce qu'elle fait, pas même si cela devait me coûter la vie, — c'est pour moi une énigme. Je sais ce que cela veut dire de travailler tard dans la nuit, d'être si fatigué que je ne peux presque pas me lever de ma chaise, de réfléchir, d'avoir la tête si vide qu'il m'est impossible d'y faire entrer la moindre pensée, — je sais aussi ce que c'est que de faire le paresseux, mais la manière dont ma femme est occupée, cela m'est une énigme. Elle n'est jamais fatiguée et, cependant, jamais oisive, c'est comme si son activité lui était un jeu, une danse, comme si un jeu était son occupation. Avec quoi remplit-elle le temps? Tu comprends bien, n'est-ce pas? qu'il ne s'agit pas, qu'il ne s'agit naturellement pas de pratiques factices, de ces farces dans lesquelles excellent les vieux garçons; et puisque nous parlons de vieux garçons et que je vois d'ici que ce sera là la fin de ta jeunesse, tu devrais bien penser à temps à la manière de remplir tes moments inoccupés, tu devrais apprendre à tripoter la flûte ou essayer d'inventer un instrument ingénieux pour débourrer les pipes. Mais je n'ai pas envie de penser à ces choses-là, je m'en lasserais bientôt, je reviens à ma femme, je ne me lasserais jamais de la regarder. Je ne peux pas expliquer ce qu'elle fait, mais elle fait tout avec un charme, une grâce et une légèreté indescriptibles, franchement et sans cérémonies, exactement comme un oiseau qui chante son air; je crois aussi que c'est avec ce travail que l'occupation de ma femme se laisse le mieux comparer et, cependant, son art me semble être de la pure magie. A cet égard, je trouve un vrai refuge auprès d'elle. Alors, lorsque je suis assis devant mon bureau et que je suis fatigué, lorsque le temps me paraît long, alors je me faufile dans le salon, je m'assois dans un coin, je ne dis pas un mot, par crainte de la troubler dans ses occupations, car bien qu'elles aient l'air d'un jeu, elles sont exécutées avec une dignité et une bienséance qui commandent le respect, et elle est très loin d'être ce que tu dis, une madame Dupont ou une madame Durand une pirouette qui tourne sur elle-même et qui par son bourdonnement répand la musique conjugale dans le salon.

Oui, mon bon Salomon, la virtuosité naturelle d'une femme est incroyable, elle donne l'explication, de la manière la plus intéressante et la plus belle, du problème qui a privé maints philosophes de leur raison: le temps. Problème au sujet duquel on chercherait vainement, malgré toute leur prolixité, des renseignements auprès de beaucoup de philosophes, et qu'elle explique *ohne weiter* * à chaque instant de la journée. C'est ainsi qu'elle explique ce problème et elle en explique beaucoup d'autres d'une manière à soulever l'étonnement le plus profond.

---

* *Ohne weiter...* en allemand dans le texte: sans plus.

Bien que je ne sois pas époux de longue date, je crois pouvoir écrire un livre entier sur ce sujet. Je ne le ferai cependant pas, mais je veux te raconter une histoire qui a toujours eu pour moi beaucoup de signification. Il y avait quelque part en Hollande un savant. Il était orientaliste et marié. Un jour à midi il ne parut pas à l'heure du repas bien qu'on l'ait appelé. Sa femme pleine d'impatience attend avec le dîner, elle sait qu'il est chez lui et, plus cela dure, moins elle s'explique son absence. A la fin elle se décide à aller elle-même le chercher pour l'engager à venir. Il est là, seul dans son bureau, il n'y a personne chez lui. Il est absorbé dans ses études orientales. Je peux m'imaginer qu'elle s'est inclinée sur lui, qu'elle a mis son bras autour de son cou, jeté un regard sur son livre et qu'ensuite elle l'a regardé et dit: mon amour, pourquoi ne viens-tu pas dîner? Le savant a peut-être eu à peine le temps de faire attention à ce qui se disait, mais lorsqu'il a vu sa femme il a probablement répondu: « Oui, ma chérie, le dîner est hors de question, je trouve ici un vocalisme (164) que je n'ai jamais vu auparavant, j'ai assez souvent vu l'endroit cité, mais jamais de cette façon-là, et il s'agit pourtant d'une excellente édition hollandaise; vois-tu, ce point-là suffit à vous rendre fou. » Je peux m'imaginer que sa femme l'a regardé mi-souriante, lui reprochant presque qu'un tel petit point suffise à troubler l'ordre domestique, et la légende dit qu'elle répondit: « Est-ce que cela vaut la peine qu'on le prenne à cœur? il faudrait plutôt s'en moquer (165). » Elle souffle, et voilà que le vocalisme disparaît; car le point étrange était un grain de tabac à priser. Le savant, très content, se hâta d'aller à table, content de la disparition du vocalisme, et encore plus content de sa femme.

Veux-tu que je tire pour toi la morale de cette histoire? Si ce savant n'avait pas été marié, il serait peut-être devenu fou et il aurait peut-être entraîné d'autres orientalistes avec lui; car je suis presque sûr qu'il aurait jeté un grand cri d'alarme dans la littérature. Et voilà pourquoi je dis qu'il faut vivre en bonne intelligence avec l'autre sexe, car — *unter uns gesagt* * — une jeune fille explique tout et se moque de tout le monde; si on vit en bonne intelligence avec elle, on est content de recevoir ses renseignements; sinon, elle se raille de vous. Cette histoire enseigne aussi de quelle manière il faut vivre en bonne intelligence avec elle. Si ce savant n'avait pas été marié, s'il avait été un esthéticien et s'il avait possédé toutes les conditions requises, il serait peut-être devenu l'homme heureux auquel aurait voulu appartenir le prodige dont nous avons parlé. Il ne se serait pas marié, leurs sentiments étant d'un rang trop élevé pour cela. Il lui aurait offert un palais et n'aurait ménagé aucun raffinement pour lui rendre la vie riche en jouissances, il lui aurait rendu visite dans son palais, car tel aurait été son désir à elle; avec une coquetterie érotique, il aurait fait à pied le chemin jusqu'à elle, tandis que son valet de chambre l'aurait suivi en voiture, apportant des cadeaux riches et superbes. Dans ses études orientalistes, il se serait heurté aussi à ce vocalisme étrange. Ses

* *Unter uns gesagt*... en allemand dans le texte: soit dit entre nous.

yeux seraient restés fixés sur lui sans pouvoir l'expliquer. Mais le moment où il devait rendre visite à sa bien-aimée arrive. Il rejette ce souci, car comment peut-on rendre visite à une bien-aimée en pensant à autre chose qu'à son charme et qu'à son propre amour? Il a été l'amabilité en personne, plus séduisant que jamais, il lui a plu sans mesure, parce que sa voix a profondément résonné de beaucoup de passions, puisqu'il doit lutter pour tirer la gaieté d'idées noires. Mais lorsque à l'aube il la quitte et qu'après lui avoir envoyé le dernier baiser, il est installé dans sa voiture, son front se rembrunit. Il rentre chez lui. Les volets de son bureau de travail sont fermés, il allume la lumière, il ne se déshabille pas; mais il s'assoit et fixe les yeux sur le point qu'il ne sait pas expliquer. Il a bien une jeune fille qu'il aime, oui, qu'il adore peut-être et à qui lui seul rend visite lorsque son âme est riche et forte, mais il n'a pas une épouse qui entre pour lui demander de venir dîner, il n'a pas une épouse qui puisse faire disparaître le point en soufflant.

La femme possède en somme, pour expliquer le fini, un talent inné, un don originel, une virtuosité absolue. Après sa création, l'homme se tint là comme le prince et le maître de toute la nature; les somptuosités splendides de la nature, toutes les richesses du fini n'attendaient qu'un signe de lui, mais il ne concevait pas ce qu'il en devait faire. Il les regarda, mais ce fut comme si tout disparaissait devant le regard de l'esprit, il eut le sentiment que s'il faisait un mouvement, il dépasserait le tout en un seul pas. Il se tint ainsi, homme imposant, réfléchissant en lui-même et, cependant comique, car il faut bien sourire de cet homme riche qui ne savait pas mettre ses richesses à profit; tragique aussi, car il ne pouvait pas les utiliser. Alors la femme fut créée. Elle n'était pas embarrassée, elle savait tout de suite comment se mettre à l'ouvrage; sans façons, d'emblée, elle était immédiatement prête à commencer. Ce fut la première consolation offerte à l'être humain. Elle s'approcha de l'homme, joyeuse comme un enfant, triste comme un enfant. Son seul désir fut d'être une consolation pour lui, d'adoucir ses privations qu'elle ne comprenait pas, mais qu'elle ne pensait non plus pouvoir combler, de lui faire passer le temps. Et son humble consolation devint la joie la plus riche de la vie, ses innocentes distractions devinrent la beauté de la vie, son jeu enfantin devint l'importance la plus profonde de la vie. Une femme conçoit le fini, elle le comprend radicalement, c'est pourquoi elle est superbe et, au fond, toute femme l'est, c'est pourquoi elle est charmante; aucun homme ne l'est; c'est pourquoi elle est heureuse comme aucun homme ne peut ni ne doit l'être; c'est pourquoi elle s'accorde avec l'existence comme aucun homme ne peut ni ne doit le faire. C'est pourquoi on peut dire que sa vie est plus heureuse que celle de l'homme, car le fini peut bien rendre heureux un être humain, l'infini, comme tel, jamais. Elle est plus parfaite que l'homme, car celui qui explique quelque chose est bien plus parfait que celui qui court après une explication. La femme explique le fini, l'homme court après l'infini. C'est ainsi que les choses doivent se passer, et chacun a sa douleur; car la femme met des enfants au monde dans la douleur, mais l'homme conçoit des idées dans la douleur; la femme ne doit pas connaître

la détresse du doute, ni le supplice de l'angoisse, elle ne doit pas se trouver en dehors de l'idée, mais elle la possède de seconde main. En raison de ce qu'elle explique ainsi le fini, la femme est la vie la plus profonde de l'homme, mais une vie qui doit être cachée et secrète, comme l'est toujours la vie de la racine. Et voilà pourquoi je hais tous les propos abominables au sujet de l'émancipation de la femme. A Dieu ne plaise que cela ne se fasse jamais. Je ne peux pas te dire avec quelle peine cette idée pénètre mon âme, ni l'aigreur et la haine que je nourris à l'égard de tous ceux qui osent énoncer de telles opinions. C'est ma consolation que ceux qui proclament une telle sagesse ne soient pas aussi prudents que les serpents, mais généralement des sots dont les niaiseries ne peuvent pas nuire. Oui, si le serpent pouvait faire croire cela à la femme, s'il pouvait la tenter avec ce fruit d'apparence plaisante, si cette contagion pouvait se répandre et pénétrer même jusqu'à celle que j'aime, ma femme, ma joie, mon refuge, la racine de ma vie, oui, alors mon courage serait brisé, alors la passion de la liberté dans mon âme serait épuisée; mais je sais bien ce que je ferais, je m'installerais sur la place publique et je pleurerais, je pleurerais comme cet artiste dont l'œuvre avait été détruite et qui ne se rappelait même pas lui-même ce qu'elle représentait. Mais cela ne sera pas; il ne peut ni ne doit pas arriver ce que s'efforcent de faire des esprits méchants et des gens stupides qui n'ont aucune idée de ce que cela veut dire d'être homme, ni de ce qu'il y a de grand ou de modeste en cela, qui n'ont aucune idée de la perfection de la femme dans son imperfection! Est-ce qu'il y aurait vraiment une femme assez simpliste, assez vaine et assez lamentable pour croire que, sous la détermination d'homme, elle pourrait devenir plus parfaite que l'homme? pour ne pas comprendre que sa déconsidération serait irréparable? Aucun abject séducteur ne pourrait concevoir une doctrine plus dangereuse pour la femme que celle-là, car une fois qu'il aura pu la convaincre, elle sera entièrement en son pouvoir, abandonnée à son bon plaisir; elle ne peut rien être pour l'homme qu'une victime de ses caprices, tandis que comme femme, elle peut être tout pour lui. Mais les imbéciles ne savent pas ce qu'ils font, ils sont eux-mêmes inaptes à être des hommes et, au lieu d'apprendre cela, ils veulent corrompre la femme, et ils s'accordent à condition de rester eux-mêmes ce qu'ils étaient, des eunuques, et la femme aboutit à la même misère. Je me rappelle avoir lu autrefois une raillerie assez spirituelle à l'adresse de l'émancipation de la femme. L'auteur s'occupait surtout de la question vestimentaire, le costume devant dans ce cas être le même pour les hommes et pour les femmes. Imagine-toi cette abomination. Il me semblait alors que l'auteur n'avait pas assez approfondi sa tâche, et que les contrastes qu'il présentait manquaient un peu leur but. Je veux oser pour un instant m'imaginer la laideur parce que je sais que la beauté se montrera alors dans toute sa vérité. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus beau que la riche chevelure d'une femme, que cette abondance de cheveux? Et cependant, l'Ecriture dit (166) que c'est un signe de l'imperfection féminine et donne plusieurs raisons pour cela. Et n'en est-il

pas ainsi! Regarde la femme lorsqu'elle incline la tête et que ses riches tresses touchent presque le sol, elles ont l'air d'être des bras de fleurs avec lesquels elle a pris racine dans la terre, est-ce qu'elle ne se tient pas alors comme un être inférieur à l'homme, qui regarde vers le ciel (167) et ne fait que toucher la terre? Et cette chevelure est cependant sa beauté, oui, bien plus, sa force; car, comme dit le poète, c'est bien avec cela qu'elle captive l'homme, qu'elle le tient sous son charme et le lie à la terre. J'aurais envie de dire à un tel imbécile qui professe l'émancipation: regarde, elle se tient là dans toute son imperfection, cet être inférieur à l'homme; as-tu du courage, alors coupe cette riche chevelure, tranche ces lourdes chaînes — et laisse-la courir comme une folle, comme une criminelle (168) pour la terreur du monde.

Que l'homme abandonne sa prétention à être le prince et le maître de la nature, qu'il cède la place à la femme, car elle est la maîtresse de la nature; celle-ci la comprend et elle la comprend, la nature écoute ses conseils. La femme est tout pour l'homme parce qu'elle lui offre le fini, sans elle il est un esprit capricieux, un malheureux qui ne peut pas trouver le repos, qui n'a aucun lieu de refuge. J'ai souvent eu plaisir à voir l'importance de la femme de cette façon-là, elle est alors pour moi une expression de la communauté en général; l'esprit est très embarrassé lorsqu'il ne trouve pas domicile dans une communauté, et lorsqu'il a domicile dans la communauté, il est l'esprit de la communauté. C'est pourquoi il est vrai, ce que j'ai dit déjà, que d'après l'Ecriture (169) ce n'est pas la jeune fille qui doit quitter son père et sa mère pour s'attacher à son mari, ce qu'on serait tenté de penser parce que la jeune fille est bien l'être faible qui cherche abri auprès de l'homme, non, l'Ecriture dit que l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme; car, en lui donnant le fini, elle est plus forte que lui. C'est pourquoi il n'y a rien qui puisse donner une image aussi belle de la communauté qu'une femme. Si on voulait bien considérer la chose de cette façon, je crois vraiment qu'il y aurait des chances d'embellir le service divin. Qu'il est donc fade de voir dans nos églises la communauté, si elle ne se représente pas elle-même, représentée par un bedeau ou par un sacristain? elle devrait toujours être représentée par une femme. Je me suis toujours aperçu du manque de l'impression reposante de communauté dans nos services divins,, et il y eut, cependant, une année dans ma vie où je m'approchais d'assez près de mes idées idéalisées. C'était dans une de nos églises ici en ville. L'église elle-même me plaisait beaucoup, l'ecclésiastique que j'écoutais tous les dimanches était une personnalité très éminente, une figure solitaire qui savait sortir du vieux et du nouveau de l'expérience d'une vie mouvementée; il était tout à fait à sa place dans la chaire. Comme pasteur, comme personnalité, comme orateur, il donnait satisfaction à toutes les exigences idéales de mon âme. J'étais content tous les dimanches en me rendant à l'église pour l'entendre; mais ce qui contribuait à augmenter mon plaisir et à rendre complète pour moi l'impression du service dans cette église, c'était une autre figure, une femme âgée qui s'y rendait également tous les dimanches. Elle avait

l'habitude d'arriver un peu avant le commencement du service, et moi aussi. Sa personnalité était pour moi une image de la communauté et grâce à elle j'oubliais complètement l'impression troublante du bedeau à la porte de l'église. C'était une femme déjà âgée, d'environ 60 ans, mais encore belle; sa physionomie était noble, pleine d'une humble dignité, son visage exprimait la vertu profonde, pure, féminine. Elle avait l'air d'avoir été le témoin de beaucoup de choses, pas exactement d'événements orageux, elle semblait une mère ayant supporté les fardeaux de la vie et ayant pourtant gardé et gagné la joie de l'existence. Je la voyais arriver au loin dans le couloir central après avoir été reçue à la porte de l'église par le bedeau qui ensuite l'accompagnait jusqu'à sa place habituelle; je savais qu'elle allait passer aussi devant la banquette où j'avais l'habitude de m'installer. Lorsqu'elle y arrivait, je me levais toujours et je m'inclinais devant elle, ou, comme il est dit dans le vieux Testament : je me prosternais (170) devant elle. Pour moi beaucoup de choses étaient impliquées dans cette révérence, c'était comme si je voulais lui demander de me mettre dans ses prières. Elle entrait dans son rang de chaises, elle saluait le bedeau amicalement, elle restait debout quelques instants, inclinait la tête, tenait un instant son mouchoir devant ses yeux pour prier — il faudrait un prédicateur énergique pour faire une impression aussi forte et aussi salutaire que la solennité de cette vénérable femme-là. Il me venait parfois à l'esprit que peut-être toi aussi tu fus mis dans ses prières; car il appartient essentiellement à une femme de prier pour d'autres. Imagine-la dans n'importe quelle situation de la vie que tu veuilles, à n'importe quel âge, imagine-la en prières et tu la trouveras généralement priant pour d'autres, pour ses parents, pour son bien-aimé, pour son mari, pour ses enfants, toujours pour d'autres. A l'homme il appartient surtout de prier pour lui-même. Il a sa tâche précise, son endroit précis. Sa résignation, par conséquent, est autre, même dans la prière c'est un lutteur. Il renonce à l'accomplissement d'un désir et ce qu'il demande dans la prière est la force pour le faire. Même lorsqu'il désire quelque chose, il a toujours cette pensée aussi. La prière de la femme est beaucoup plus substantielle, sa résignation est autre. Elle prie pour l'accomplissement de son désir, elle se résigne à ne pouvoir rien changer à l'affaire, mais c'est pourquoi elle est aussi beaucoup plus apte que l'homme à prier pour d'autres. Si celui-ci priait pour un autre, ce serait surtout pour demander que lui soit donnée la force de supporter et de vaincre dans la joie la douleur qui lui fut causée par le non-accomplissement de son désir; mais cette prière altruiste, considérée comme prière altruiste, est imparfaite, tandis que comme prière pour soi-même elle est vraie et juste. La femme et l'homme forment à cet égard comme deux rangs. La femme vient d'abord avec sa prière altruiste; c'est comme si elle attendrissait la Divinité par ses larmes; ensuite vient l'homme avec sa prière, il arrête le premier rang lorsque celui-ci, craintif, veut prendre la fuite, il a une autre espèce de tactique qui amène toujours la victoire. Cela vient toujours de ce que l'homme court après l'infini. Si la femme perd la bataille, elle doit apprendre de l'homme à prier et, cependant, la prière altruiste lui appartient

si essentiellement que, même dans ce cas, sa prière en faveur de l'homme sera autre que celle de l'homme lui-même. C'est pourquoi la femme en un sens est beaucoup plus croyante que l'homme; car la femme croit que pour Dieu tout est possible, et l'homme croit qu'il y a quelque chose d'impossible à Dieu. La femme devient de plus en plus sincère en exposant ses humbles désirs, l'homme abandonne de plus en plus, jusqu'à ce qu'il trouve le point inébranlable d'où il ne peut pas être chassé. Cela vient de ce qu'il appartient essentiellement à l'homme d'avoir douté, et toute sa certitude en portera l'empreinte.

La joie que la beauté du service dans cette église-là me causait fut cependant de courte durée. Au bout d'un an ce pasteur-là fut déplacé, je ne vis plus cette matrone vénérable, je pourrais presque l'appeler ma douce mère. Mais j'ai souvent pensé à elle. Plus tard, quand j'ai été marié, elle a souvent été dans mes pensées. Si l'Eglise faisait attention à ces choses-là, notre service divin pourrait sûrement gagner beaucoup en beauté et en solennité. Imagine-toi un baptême où telle femme très vénérable se trouve à côté du pasteur pour dire Amen, au lieu du sacristain qui le bêle. Imagine-toi une bénédiction nuptiale; ne serait-ce pas beau? car qui peut produire autant qu'une telle femme une idée sublime de la beauté d'une prière altruiste!

Enfin, je passe mon temps ici à faire des prédications et j'oublie ce dont nous devions surtout parler, j'oublie que c'est à toi que je dois parler. Cela vient de ce qu'en pensant à mon nouvel ami, je t'avais complètement oublié. Vois-tu, je parle volontiers avec lui de ces choses-là; car il n'est pas railleur et c'est un époux, et ce n'est que celui qui comprend la beauté du mariage qui pourra aussi reconnaître la vérité dans mes propos.

Je reviens donc à notre héros. Il mérite assurément ce titre, mais je n'en ferai plus usage à son sujet — je préfère une autre désignation qui m'est plus chère, de tout mon cœur je l'appellerai mon ami, comme j'ai plaisir à m'appeler le sien. Tu vois donc que sa vie l'a doué de « ce produit de surabondance qu'on appelle un ami ». Tu pensais peut-être que je ne tiendrais pas compte de l'amitié et de sa validité éthique ou, plutôt, qu'il me serait impossible de parler de l'amitié, puisqu'elle n'a pas du tout d'importance éthique, mais tombe entièrement sous des déterminations esthétiques. Tu t'étonnes peut-être que, puisque j'avais l'intention d'en parler, je ne le fasse qu'à présent; car l'amitié est bien le premier rêve de la jeunesse, c'est justement dans la prime jeunesse que l'âme est assez tendre et assez enthousiaste pour la rechercher. Il aurait donc été plus naturel de parler de l'amitié avant de permettre à mon ami de célébrer le saint mariage. Je pourrais répondre qu'en ce qui concerne mon ami, il s'était produit un fait étrange : avant de se marier il ne s'était pas au fond senti attiré vers quelqu'un de manière à oser désigner leur rapport comme de l'amitié; je pourrais ajouter que cela m'était assez agréable, parce que je voulais traiter de l'amitié à la fin, car je pense que l'éthique qui s'y rattache n'a pas la même validité que l'éthique dans le mariage, et que c'est justement en cela que je vois son imperfection. Cette réponse pourrait paraître insuffisante dans le cas toujours possible où ce serait une accidence anormale chez mon ami, et je suis

donc prêt à m'occuper un peu plus attentivement de la question. Tu es très observateur, tu admettras donc sans doute qu'une différence d'individualité, facile à reconnaître, se signale par le fait de la période de votre amitié tombant dans votre prime jeunesse ou seulement à un âge plus avancé. Les natures plutôt volages n'ont aucune difficulté à s'accommoder d'elles-mêmes, leur Soi est dès le commencement une monnaie courante, et alors se produisent les transactions auxquelles on donne le nom d'amitié. Les natures plus profondes ne sont pas aussi à l'aise pour s'accommoder d'elles-mêmes, et aussi longtemps qu'elles n'ont pas trouvé leur Soi, elles ne peuvent pas souhaiter que quelqu'un leur offre une amitié pour laquelle elles ne peuvent pas donner de compensation. De telles natures se replient sur elles-mêmes et sont en outre des observateurs, mais un observateur n'est pas un ami. A ce titre, il s'expliquerait donc qu'il en soit arrivé de même avec mon ami. Ce n'était pas quelque chose d'anormal, ni un signe de son imperfection. Pourtant, il s'est bien marié. Alors la question se pose de savoir si ce n'était pas quelque chose d'anormal que l'amitié ne se montre qu'après; car, dans ce qui précède, nous ne sommes arrivés à nous entendre que sur l'âge avancé auquel se produit régulièrement l'amitié, mais nous n'avons pas parlé de son rapport avec le mariage. Ayons ici encore recours à nos observations, aux tiennes et aux miennes. Il faut alors considérer aussi les rapports avec l'autre sexe. A ceux qui dès un âge très jeune recherchent les relations amicales, il arrive assez souvent que l'amitié s'éteint complètement dès que l'amour commence à se faire valoir. Ils trouvent que l'amitié était une expression assez imparfaite, rompent avec les rapports antérieurs et concentrent leur âme exclusivement sur le mariage. Le contraire arrive à d'autres. Ceux qui trop tôt goûtaient la douceur de l'amour, qui dans l'ivresse de la jeunesse jouissaient de ses plaisirs, ont peut-être reçu une idée fausse de l'autre sexe, et devinrent peut-être injustes envers lui. Peut-être firent-ils, grâce à leur frivolité, de tristes expériences, peut-être crurent-ils à l'existence en eux de sentiments qui apparurent sans consistance; ou ils crurent à l'existence chez d'autres de sentiments qui disparaissaient comme des rêves. Ils abandonnèrent alors l'amour, qui leur était quelque chose de trop aussi bien que de trop peu, car ils étaient entrés en contact avec la dialectique de l'amour et ne pouvaient pas la résoudre. Alors ils choisirent l'amitié. L'une et l'autre de ces deux formes doivent être considérées comme anormales. Mon ami ne se trouve dans aucun de ces cas. Jeune, avant de connaître l'amour, il ne s'était pas essayé dans l'amitié, mais il ne s'était pas non plus nui à lui-même en jouissant prématurément du fruit encore vert de l'amour. Il trouvait la plus profonde et la plus complète satisfaction dans son amour, mais justement parce qu'il était ainsi lui-même absolument tranquillisé, la possibilité d'autres rapports apparaissait pour lui, des rapports qui d'une autre manière pouvaient pour lui prendre une importance aussi bien profonde que belle; car on donnera (171) à celui qui a et il y aura pour lui surabondance. A ce propos il a l'habitude de signaler qu'il existe des arbres dont les fleurs arrivent après les fruits, tout en étant coexistants avec eux. Il compare sa vie à un tel arbre.

Mais, justement parce que c'était dans son mariage et grâce à lui qu'il apprenait à voir la beauté d'avoir un ou plusieurs amis, il n'hésitait pas non plus sur la manière de regarder l'amitié, et il savait que celle-ci perd son importance si on ne la regarde pas du point de vue éthique. Les multiples expériences de sa vie avaient à peu près supprimé sa foi dans les esthéticiens, mais le mariage en avait complètement effacé toute trace dans son âme. Il n'a donc senti aucun besoin de se laisser séduire par les tours de passe-passe esthétiques, mais il a immédiatement acquiescé à la conception éthique.

Si mon ami n'avait pas été dans de telles dispositions j'aurais peut-être trouvé plaisir à te le renvoyer; car tes propos sur cette matière sont tellement confus que, probablement, il aurait été tout à fait bouleversé en t'écoutant. L'amitié, comme toute autre chose, en va ainsi avec toi. Ton âme manque à tel degré de la centralisation éthique qu'on peut recevoir de toi des explications contraires au sujet d'une seule et même chose, et tes propos prouvent singulièrement la justesse de la proposition qui dit que sentimentalité et insensibilité sont une et même chose. Ta conception de l'amitié ne peut être mieux comparée qu'avec une lettre de magie, et celui qui l'adoptera doit devenir fou, de même que celui qui la professe doit dans une certaine mesure être supposé l'être. Si tu te mets en tête parfois de faire une conférence sur ce qu'il y a de divin dans le fait d'aimer des jeunes gens, sur ce qu'il y a de beau dans la rencontre de deux âmes qui sont en accord entre elles, on pourrait presque être tenté, en t'écoutant, de craindre que ta sentimentalité finisse par te coûter ta jeune vie. En d'autres temps tu parles de manière à faire presque croire que tu es un vieux praticien qui a appris suffisamment à connaître ce qu'il y a de vide et de creux dans le monde. « Un ami, dis-tu alors, est une chose énigmatique, comme le brouillard on ne le voit qu'à distance, car c'est seulement lorsqu'on est devenu malheureux qu'on sent qu'on *a eu* un ami. » On voit aisément qu'à la base d'un tel jugement de l'amitié se trouve une autre exigence pour elle que celle que tu posais avant. Car tu avais parlé de l'amitié intellectuelle, de la beauté qui se trouve dans l'érotisme spirituel, dans une passion commune pour des idées; à présent tu parles d'une amitié pratique dans les usages courants, d'une assistance réciproque dans les difficultés de la vie terrestre. Il y a quelque chose de vrai dans les deux exigences, mais si on ne peut pas leur trouver un point de ralliement, le mieux sera vraiment de s'en tenir à ton résultat principal, c'est-à-dire que l'amitié est un non-sens, résultat que tu tires de chacune de tes propositions, aussi bien que des deux ensemble, malgré les opinions divergentes qu'elles expriment.

La condition absolue de l'amitié est l'unité de conception de la vie. Celle-ci existant, on n'est pas tenté de vouloir motiver son amitié par des raisons de sentiments obscurs ou de sympathies indécises. De ce chef on ne connaîtra pas ces revirements ridicules qui font qu'aujourd'hui on a un ami et aucun demain. On ne méconnaîtra pas l'importance de ce qu'on appelle sympathie indéterminée, car, en un sens plus strict, on n'est évidemment pas l'ami du premier venu qui a la même

conception de la vie que vous; mais on ne se contentera pas non plus de la seule sympathie, avec son caractère énigmatique. Une vraie amitié demande toujours à être consciente et, en ce cas, elle est dégagée de l'exaltation.

La conception de la vie sur laquelle on s'accorde doit être une conception positive. Mon ami et moi, nous avons ainsi en commun une conception positive. Par conséquent, lorsque nous nous regardons l'un l'autre, il ne nous arrive pas, comme il arriva aux augures (172), de nous mettre à rire; au contraire, nous devenons graves. Il était tout à fait naturel que les augures rient, car leur conception commune de la vie était négative. Tu le comprends très bien, car un de tes désirs exaltés est bien de « trouver une âme sœur avec laquelle tu puisses rire de tout, et ce qu'il y a de terrible, d'inquiétant presque, dans la vie, c'est que personne, ou peu s'en faut, ne se rend compte de l'étendue de sa misère, et qu'il n'y a parmi ces rares personnes qu'une rare exception qui sache garder sa bonne humeur et rire du tout ». Si tes désirs ne sont pas assouvis, tu sais te faire une raison, « car c'est en vertu de l'idée qu'il n'y a qu'un seul être qui rit; un tel homme est le véritable pessimiste; s'il y en avait plusieurs de la même espèce, cela prouverait, n'est-ce pas, que le monde n'est pas tout à fait misérable » ? A présent ta pensée bat son plein et ne connaît aucune limite. Tu penses donc « que même le fait de rire n'est qu'une expression imparfaite de la raillerie véritable sur la vie. Lorsqu'elle doit être entière, on doit au fond être grave. La raillerie la plus parfaite sur le monde serait celle où le diseur de la plus profonde vérité ne serait pas un exalté, mais un douteur. Et ce ne serait pas inimaginable, car personne ne peut exposer la vérité positive avec autant de talent qu'un douteur, bien qu'il n'y croie pas lui-même. Si c'était un hypocrite, la raillerie serait subjective, si c'était un douteur, qui peut-être désirerait lui-même croire à son exposé, la raillerie serait tout à fait objective, l'existence ferait entendre sa raillerie à travers le douteur lui-même; il exposerait une doctrine qui pourrait tout expliquer, toute la génération pourrait y trouver le repos, mais cette doctrine ne pourrait pas expliquer son propre auteur. Si un homme était assez sensé pour pouvoir cacher sa folie, il pourrait rendre fou le monde entier ». Vois-tu, lorsqu'on a une telle conception de la vie, il est difficile de trouver un ami qui la partage. As-tu, par exemple, pu trouver de tels amis parmi les Συμπαρανεχρωμενον (173) de la société mystérieuse dont tu parles parfois? Est-ce peut-être une société d'amis qui se considèrent réciproquement sensés au point de savoir cacher votre folie?

Il y avait en Grèce un sage; il jouit du rare bonheur d'être compté parmi les 7 Sages si on admet que leur nombre fut 14. Son nom, si je ne me trompe pas beaucoup, est Myson (174). Un auteur de l'antiquité dit qu'il était misanthrope. Il est très bref : « On dit de Myson qu'il était misanthrope et qu'il riait tout seul. Lorsque quelqu'un lui demanda pourquoi, il répondit : justement parce que je suis tout seul. » Tu vois, tu as un prédécesseur; tu aspireras vainement à être admis au nombre des 7 Sages, même si on le portait à 21, car Myson te barre le passage. Toutefois, cela est de moindre importance, mais tu

comprendras de toi-même que celui qui rit lorsqu'il est tout seul est dans l'impossibilité d'avoir un ami, et cela pour deux raisons, d'abord parce qu'il n'arrivera pas à rire tant que l'ami sera présent, et ensuite parce que l'ami doit craindre qu'il n'attende que son départ pour qu'il puisse arriver à rire de lui. Voilà pourquoi il n'y a que le diable pour être ton ami. Je serais presque tenté de te demander de prendre ces mots au pied de la lettre; car on dit bien du diable aussi qu'il rit lorsqu'il est seul. Il me semble qu'il y a quelque chose de très désespéré dans un tel isolement, et je ne peux pas m'empêcher de réfléchir à ce qu'il y a de terrible pour un homme, qui a vécu ainsi, de se réveiller dans une autre vie et, au jour du jugement, de se trouver à nouveau tout seul.

L'amitié demande donc une conception positive de la vie. Mais une telle conception ne se laisse pas imaginer à moins qu'elle n'ait en elle un élément éthique. Il est vrai que de nos jours on rencontre bien des gens qui ont un système dans lequel il n'y a aucune éthique. Qu'ils gardent leur système tant qu'ils le voudront — il n'ont aucune conception de la vie. A notre époque un tel phénomène se laisse expliquer le mieux du monde, car, comme l'époque est de travers de beaucoup de manières, elle l'est aussi dans ce sens qu'on est initié aux grands mystères (175) avant de l'être aux petits. L'élément éthique de la conception de la vie devient alors le véritable point de départ de l'amitié; et ce n'est qu'en regardant l'amitié ainsi qu'elle trouve son importance et sa beauté. Si on maintient que l'élément de sympathie représente le mystère, alors l'amitié trouvera son expression la plus parfaite dans le rapport qui existe entre les petites perruches dites les inséparables, dont l'union est si intime que la mort de l'une entraîne la mort de l'autre. Un tel rapport est beau dans la nature, mais laid dans le monde de l'esprit. L'unité de conception de la vie est l'élément constituant de l'amitié. La présence de cette unité fait que l'amitié existera même si l'ami meurt, car l'ami transfiguré continuera à vivre dans l'autre; si l'unité cesse, l'amitié n'existe plus, même si l'ami continue à vivre.

Regarder ainsi l'amitié, c'est le faire éthiquement et, par conséquent, dans sa beauté. Elle aura alors à la fois beauté et importance. Désires-tu que je nomme une autorité en ma faveur contre toi? Eh bien! comment Aristote (176) conçut-il l'amitié? N'en fit-il pas le point de départ de toute sa conception éthique de la vie? car, dit-il, grâce à l'amitié les idées de la justice sont élargies de façon qu'elles visent à une seule chose. Il fonde donc la notion du droit sur l'idée de l'amitié. Sa catégorie est ainsi, en un sens, plus parfaite que la catégorie de plus récente date (177), qui fonde le droit sur le devoir, sur le catégorique abstrait; il le fonde sur le fait social. Cela veut dire, bien entendu, que pour lui l'idée de l'Etat devient le souverain bien, mais c'est aussi ce qu'il y a d'imparfait dans sa catégorie.

Toutefois, je n'aurai pas la hardiesse de me lancer dans des études telles que celle du rapport de la conception aristotélicienne de l'éthique avec celle de Kant. Je n'ai parlé d'Aristote que pour te rappeler que lui aussi comprit que l'amitié contribue à vous faire gagner éthiquement la réalité.

Celui qui regarde éthiquement l'amitié la voit alors comme un devoir. Par conséquent, je pourrais dire que c'est le devoir de tout homme d'avoir un ami. Je préfère une expression qui montre l'éthique à la fois dans l'amitié et dans tout ce qui vient d'être exposé précédemment, et qui souligne en outre nettement la différence entre l'éthique et l'esthétique; c'est le devoir de tout homme de devenir manifeste. L'Ecriture apprend (178) qu'il faut que tout homme meure et qu'ensuite il apparaisse devant le tribunal pour être jugé, où tout deviendra manifeste. L'éthique dit que c'est l'importance de la vie et de la réalité que l'homme devienne manifeste. S'il ne le devient pas, alors la manifestation apparaîtra comme une punition. L'esthéticien, par contre, ne veut pas attribuer de l'importance à la réalité, il restera toujours caché, car si souvent et à quelque degré qu'il s'abandonne au monde, il ne le fait jamais complètement, il y aura toujours quelque chose qu'il retient; s'il le faisait complètement, il le ferait éthiquement. Toutefois, le fait de vouloir jouer à cache-cache se paie toujours et de par sa nature, parce qu'on devient énigmatique à soi-même. C'est pourquoi tous les mystiques, en ne reconnaissant pas l'exigence de la réalité qui veut qu'on devienne manifeste, rencontrent des difficultés et des tribulations dont personne d'autre n'a connaissance. C'est comme s'ils découvraient un tout autre monde, comme si leur nature était double en elle-même. Celui qui ne veut pas lutter avec des réalités aura des fantômes à combattre.

Et voilà que j'en ai terminé pour cette fois-ci. Je n'ai jamais visé à professer une doctrine du devoir. Mon but était de montrer comment l'éthique, dans ses domaines divers, est si loin de priver la vie de sa beauté qu'au contraire elle la lui donne. Elle donne à la vie la paix, l'assurance et la sécurité, car elle nous crie toujours: *quod petis, hic est* (179). Elle vous sauve de toute l'exaltation prête à exténuer l'âme, et elle lui donne la santé et la force. Elle nous apprend à ne pas surestimer le fortuit, et à ne pas porter le bonheur aux nues. Elle nous apprend à apprécier le bonheur, et un esthéticien n'en est pas même capable; car le bonheur, exclusivement comme tel, est une relativité infinie; l'éthique nous apprend à être heureux dans le malheur.

Considère ce que j'ai écrit comme peu de chose, considère-le comme des notes au catéchisme de Balle, cela ne change rien à l'affaire, — il y a tout de même là-dedans une autorité que tu respecteras, je l'espère. Ou te semblerait-il que j'ai voulu m'arroger à tort une telle autorité, que j'ai mêlé de manière inconvenante ma situation civile dans ce différend, que je me suis comporté comme juge et non pas comme partie? J'abandonne toute prétention, je ne suis même pas partie en face de toi; car, tandis que je concède volontiers que l'esthétique serait toute justifiée si elle te donnait plein pouvoir pour comparaître pour son compte, je suis loin d'oser me croire capable de comparaître comme le fondé de pouvoir de l'éthique. Je ne suis en somme qu'un témoin, et ce n'était que dans ce sens que je pensais que cette lettre pouvait avoir une certaine autorité; car celui qui parle de ce dont il a eu l'expérience parle toujours avec autorité.

Je ne suis qu'un témoin, et tu trouves ici ma déposition *in optima forma.*

J'accomplis ma tâche comme conseiller au tribunal, je suis content de ma vocation, je crois qu'elle correspond à mes capacités et à toute ma personnalité, je sais qu'elle demande mes forces. Je m'efforce de m'y former de plus en plus et, en le faisant, je sens en outre que de plus en plus je me développe moi-même. J'aime ma femme, je suis heureux chez moi; j'écoute la berceuse de ma femme et elle me paraît plus belle que toute autre chanson, sans pour cela m'imaginer qu'elle soit une cantatrice; j'écoute les cris du petit, et ils ne sont pas inharmonieux, je vois son frère aîné grandir et se développer, je regarde son avenir avec joie et avec confiance, non pas avec impatience, car j'ai tout le temps pour attendre, et cette attente elle-même m'est un plaisir. Mon activité a de l'importance pour moi-même et je crois, dans une certaine mesure, pour d'autres aussi, bien que je ne puisse ni la fixer, ni la mesurer exactement. Je prends plaisir à estimer importante pour moi la vie personnelle des autres, et je souhaite et j'espère que la mienne le sera également pour ceux avec lesquels je me sens en accord pour toute ma conception de la vie. J'aime ma langue maternelle qui libère ma pensée, je trouve que ce que je pourrai avoir à dire dans ce monde se laisse merveilleusement bien exprimer en elle. C'est ainsi que ma vie a de l'importance pour moi, tant d'importance qu'elle me rend heureux et content. Pendant tout cela je vis par surcroît une vie supérieure, et lorsqu'il arrive parfois que j'aspire cette vie supérieure dans le souffle de ma vie terrestre et domestique, je m'estime heureux, l'art et la grâce fusionnent pour moi. C'est ainsi que j'aime l'existence, parce qu'elle est belle et qu'elle s'attend à une autre plus belle encore.

Voilà ma déposition. Si, en la faisant, j'avais des doutes sur ma justification, ils seraient dictés par ma sollicitude pour toi; car je crains presque que tu sois peiné d'apprendre que la vie, dans sa simplicité, peut être si belle. Accepte cependant mon témoignage, qu'il te cause un peu de douleur, mais qu'il te procure aussi un plaisir; il a une qualité qui manque malheureusement à ta vie: la fidélité — tu peux tranquillement te baser sur elle.

Ces derniers temps, j'ai souvent parlé de toi avec ma femme. Elle est vraiment assez attachée à toi; j'ai à peine besoin de te le dire, car tu possèdes beaucoup de dons pour plaire, si tu le veux, mais tu possèdes encore plus d'yeux pour observer si cela te réussit. J'approuve entièrement ses sentiments pour toi, je ne suis pas facilement jaloux, et ce serait aussi toujours indéfendable de ma part, non pas que je sois trop fier pour être en état de le devenir, bien que tu penses qu'en ces cas-là, on devrait être assez fier pour « pouvoir immédiatement tenir quitte et remercier », mais parce que ma femme est trop aimable pour cela. Je ne crains rien. Je crois oser dire qu'à cet égard Scribe lui-même se désespérerait de notre mariage prosaïque, car même pour lui, je crois, il serait impossible de le rendre poétique. Je ne nie pas qu'il possède de la force et du talent, mais je ne nie pas non plus qu'il en abuse à mon avis. Ne fait-il pas tout

son possible pour apprendre aux jeunes femmes que l'amour assuré du mariage ne suffit pas à rendre la vie poétique, qu'il serait intolérable si on n'osait pas compter sur quelques petites amourettes à côté? Ne leur montre-t-il pas qu'une femme, même si elle souille son mariage et elle-même par un amour coupable, continue cependant à être gentille? Ne fait-il pas entrevoir que le plus souvent, c'est par un pur hasard qu'une telle relation est surprise? — alors, dans la vie, chacune ose espérer qu'en joignant sa propre astuce à celle qu'elle a apprise par l'héroïne de sa pièce, elle réussira à rester cachée toute sa vie. Ne cherche-t-il pas à inquiéter les maris de toutes les manières, ne représente-t-il pas les femmes les plus honnêtes, au sujet desquelles personne n'oserait avoir le moindre soupçon, comme souillées de fautes clandestines? Ne montre-t-il pas toujours et toujours la vanité de ce que jusqu'ici on considérait comme le meilleur moyen pour préserver le bonheur conjugal, la vanité d'un homme qui met une confiance illimitée en sa femme, en la croyant supérieure à tout? Et malgré tout cela, il plaît à Scribe que tout époux soit une marmotte commune, inerte, somnolente, une nature plutôt rudimentaire, qui est lui-même responsable de l'égarement de sa femme. Qui sait si Scribe est assez modeste pour penser qu'on ne peut rien apprendre de ses pièces? car autrement, il comprendrait que tout époux apprendrait bientôt par elles que sa situation n'est ni assurée, ni paisible, oui, qu'aucun mouchard ne peut vivre une vie aussi agitée, aussi privée de sommeil, que celle à laquelle il sera condamné à vivre; à moins qu'il ne veuille acquiescer aux consolations de Scribe, en recherchant lui-même une distraction comme celle de sa femme et en arguant que le mariage n'existe en somme que pour priver les relations avec autrui de toutes les apparences ennuyeuses de l'innocence et pour les rendre assez intéressantes.

Toutefois, je quitte Scribe — je ne suis pas capable de le combattre, mais c'est avec une certaine fierté que je pense parfois que moi, homme modeste et insignifiant, je donne par mon mariage un démenti à Scribe, ce grand auteur. Il est possible que cette fierté ne soit que fierté de gueux et que je n'y réussisse que parce que je suis un homme ordinaire, qui n'a rien à faire avec la poésie.

Ma femme t'aime donc bien et j'approuve ses sentiments à cet égard, et d'autant plus que je crois que la raison de sa bienveillance envers toi est pour une part motivée par le fait qu'elle voit tes faiblesses. Elle voit très bien que ce qui te manque est en quelque sorte de la féminité. Tu es trop fier pour pouvoir te livrer. Cette fierté ne lui sourit pas du tout, car elle considère que la vraie grandeur est de pouvoir se livrer. Tu ne le penses peut-être pas, mais je peux cependant te donner l'assurance que je prends réellement ta défense contre elle. Elle prétend que dans ta fierté, tu dédaignes tout le monde, je m'efforce d'expliquer que peut-être il ne s'agit pas tout à fait de cela, que tu dédaignes les gens dans le sens infini, que l'inquiétude avec laquelle ton âme aspire à l'infini te rend injuste envers eux. Cela, elle ne veut pas le saisir, et je peux très bien le comprendre, car lorsqu'on est aussi facile à satisfaire qu'elle, il est difficile d'éviter de te juger. Et à quel point elle est facile à satisfaire,

tu peux le voir entre autres par le fait qu'elle se sent indescriptiblement heureuse d'être liée à moi. La lutte n'est donc pas exclue de mon mariage et c'est en quelque façon par ta faute. Nous faisons cependant bon ménage et tout ce que je peux souhaiter, c'est que tu n'occasionnes jamais une lutte d'autre espèce à un couple de mariés. Tu pourrais cependant toi-même contribuer un peu à vider le conflit entre ma femme et moi. Ne pense pas que je veuille pénétrer tes secrets, mais je n'ai qu'une seule question à te soumettre et à laquelle je pense que tu peux répondre sans empiéter sur tes propres droits; réponds-moi enfin bien sincèrement et sans détour à la question: est-ce que tu ris vraiment lorsque tu es tout seul? Tu comprends ce que je veux dire, je ne te demande pas si parfois, ou même assez souvent, il t'arrive de rire lorsque tu es seul, mais si tu trouves une satisfaction pour toi dans ce rire solitaire? Car, si tu ne le fais pas, alors j'ai gagné et alors je suis sûr de pouvoir convaincre ma femme.

Je ne sais pas si, étant tout seul, tu passes réellement ton temps à rire, mais il me semble que cela serait un peu plus qu'étrange; car le développement de ta vie est bien de nature à te faire sentir le besoin de la solitude, mais non pas, autant que je puisse juger, celui du rire. L'observation même la plus superficielle montre que ta vie est organisée sur une échelle peu ordinaire. Il ne semble nullement que tu trouves une satisfaction en suivant les chemins passants, mais plutôt en suivant ton propre chemin. Enfin, on peut bien pardonner à un jeune homme un certain esprit aventureux; c'est une autre question lorsque celui-ci prend le dessus à tel degré qu'il veut se poser comme le normal et le réel. On doit à un homme tellement égaré de lui crier alors: *respice finem* (180) et de lui expliquer que le mot *finis* ne veut pas dire la mort, car la mort n'est pas encore ce qu'il y a de plus difficile pour un homme, mais la vie, qu'un moment viendra où ce qui importe le plus est de commencer à vivre et qu'alors c'est chose grave de s'être dissipé à tel degré qu'il devient très difficile de se ressaisir, oui, qu'on est forcé de le faire avec une telle précipitation qu'on ne peut pas penser à tout ce qu'il faut ramasser, et qu'à la fin, au lieu de devenir un homme extraordinaire, on devient un exemple d'homme défectueux.

Au moyen âge, on s'y prenait d'une autre manière. On coupait court au développement de la vie et on entrait au couvent, mais avec les idées fausses qu'on associait à cette démarche. Pour ma part je peux très bien me faire à l'idée d'un homme qui s'y décide et même la trouver assez belle, mais je demande de lui qu'il sache bien ce que cela signifie. Au moyen âge, on pensait qu'en choisissant le couvent, on choisissait quelque chose d'extraordinaire et qu'on devenait soi-même un homme extraordinaire; des hauteurs du couvent on regardait fièrement les gens ordinaires en bas, en s'apitoyant presque sur eux. Quoi d'étonnant alors qu'on entrât au couvent par bandes si, à un marché aussi avantageux, on pouvait devenir un homme extraordinaire? Mais les dieux ne vendent pas (181) les choses extraordinaires pour rien. Si ceux qui se retiraient de la vie avaient été honnêtes et sincères envers eux-mêmes et

envers les autres, s'ils avaient aimé avant tout être des hommes et ressenti avec enthousiasme tout ce que cela implique de beau, si leurs cœurs n'avaient pas ignoré le sentiment humain vrai et profond, ils se seraient peut-être aussi retirés dans la solitude du couvent, mais ils ne se seraient pas sottement imaginés être devenus des gens extraordinaires, si ce n'est plus imparfaits que d'autres; ils ne se seraient pas apitoyés sur les gens ordinaires, mais ils les auraient regardés affectueusement et avec une joie mélancolique en pensant que ceux-ci avaient réussi à réaliser (182) le beau et le grand dont ils n'avaient pas été capables eux-mêmes.

De nos jours la vie de couvent a baissé; on ne voit donc plus aussi souvent un homme rompre à la fois avec toute l'existence et avec ce qui est commun au genre humain. Mais si on connaît les hommes de plus près, on trouvera parfois chez un individu particulier une hérésie qui rappelle la théorie monastique prise sur le vif. Pour la bonne règle, je donnerai ici immédiatement ma conception d'un homme extraordinaire. Le véritable homme extraordinaire est le véritable homme ordinaire. Plus un homme sait réaliser dans sa vie ce qui est commun au genre humain, plus il est un homme extraordinaire. Moins il peut s'assimiler le général, plus il est imparfait. Il est alors bien un homme extraordinaire, mais pas dans le bon sens.

Si donc un homme rencontre des difficultés au moment où il veut réaliser la tâche qui lui a été donnée, comme à tous les autres, c'est-à-dire d'exprimer dans sa vie individuelle ce qui est commun au genre humain, s'il semble qu'il y a quelque chose du général qu'il ne puisse assimiler à sa vie, que fera-t-il alors? Si la théorie monastique ou une conception esthétique tout à fait analogue hante son esprit, il devient heureux, dès le premier instant et dans toute sa distinction, il se sent une exception, un homme extraordinaire; cela le rend vaniteux, d'une manière enfantine comme un rossignol qui aurait trouvé une plume rouge dans son aile et se réjouirait qu'aucun autre rossignol n'en possède de pareille. Par contre, si son âme a été ennoblie par l'amour du général, s'il aime l'existence de l'homme dans ce monde, que fera-t-il alors?

Il examine jusqu'à quel point cela est vrai. Cette imperfection peut être due à la faute de l'homme lui-même, il peut la posséder sans faute, mais il peut y avoir de la vérité dans l'impuissance à réaliser le général. Si en somme les gens prenaient conscience d'eux-mêmes avec plus d'énergie, beaucoup plus arriveraient peut-être à ce résultat. Il saura aussi que la paresse et la lâcheté peuvent faire croire ces choses-là à un homme et rendre la douleur insignifiante parce qu'il remplace le général par le particulier et conserve, par rapport au général, une possibilité abstraite. Car le général, comme tel, n'existe nulle part, et il dépend de moi que dans l'énergie de ma conscience, je veuille voir le général dans le particulier ou seulement le particulier.

Il est possible qu'une telle réflexion ne lui semble pas suffisante, il veut risquer un essai. Il comprendra aisément que si l'essai lui apporte le même résultat, la vérité lui sera enjointe avec plus de force encore, et que s'il voulait se câliner

lui-même, il ferait peut-être mieux de s'en abstenir, car il arrivera à gémir plus que jamais. Il saura que rien de particulier n'est le général. Pour ne pas se désappointer lui-même il transformera alors le particulier en général. Il verra dans le particulier comme tel beaucoup plus que ce qui s'y trouve; pour lui, c'est le général. Il viendra en aide au particulier et lui donnera l'importance du général. S'il sent alors que l'essai a échoué, il aura cependant tout arrangé de telle façon que ce qui le blesse soit, non le particulier mais le général. Il veillera sur lui-même pour qu'aucune méprise ne puisse avoir lieu, pour que le particulier n'arrive pas à le blesser; car sa blessure serait trop légère et il s'aimera trop lui-même pour tenir surtout à recevoir une blessure légère; il aimera le général trop sincèrement pour lui substituer le particulier dans le but d'en échapper intact. Il se gardera bien d'arriver à rire de la réaction impuissante du particulier, il fera attention à ne pas regarder la question frivolement, bien que le particulier comme tel y pousse, il ne se laissera pas distraire par le malentendu étrange, que le particulier trouve en lui un ami plus grand qu'il n'en possède en lui-même. Ayant fait cela, il ira tranquillement à la rencontre de la douleur; même si sa conscience est ébranlée, elle ne fléchira pas.

S'il arrive alors que le général, qu'il ne peut pas réaliser, était justement ce dont il avait le désir, en certain sens, il s'en réjouira s'il est un homme généreux. Il dira: j'ai lutté dans des conditions aussi défavorables que possible. J'ai lutté contre le particulier, j'ai mis mon désir du côté de l'ennemi, j'ai — pour comble — transformé le particulier en général. Il est vrai que tout cela me rendra la défaite plus lourde; mais cela servira aussi à renforcer ma conscience, cela lui donnera de l'énergie et de la clarté.

C'est donc ainsi qu'à cet égard il s'est émancipé du général. A aucun moment il ne sera ignorant de la signification d'une telle mesure, car au fond c'était bien lui-même qui rendait la défaite complète et lui donnait de l'importance; car il savait où et comment il était vulnérable et il se faisait à lui-même la blessure que le particulier comme tel n'était pas capable de lui faire. Il sera alors sûr qu'il y a quelque chose du général qu'il ne peut pas réaliser. Mais cette conviction n'est pas tout pour lui, car elle engendra dans son âme une peine profonde. Il se réjouira qu'il soit permis à d'autres de le réaliser, il comprendra peut-être mieux qu'eux combien cela est beau, mais lui-même aura de la peine, non pas lâchement et par découragement, mais profondément et franchement; car il dira: « J'aime pourtant le général. Si c'était le lot heureux des autres d'attester ce qu'il y a de commun au genre humain en le réalisant, eh bien! alors je l'attesterai par ma peine, et plus profonde sera ma peine, plus mon attestation sera importante. » Et cette peine est belle, elle est elle-même une expression de ce qui est commun au genre humain, un attendrissement du cœur de celui-ci en lui, et elle le réconciliera avec lui.

La conviction qu'il a gagné n'est pas tout pour lui, car il sentira qu'il a encouru une grande responsabilité. A cet égard, dira-t-il, je me suis mis en dehors du général, je me suis privé

des directives, de l'assurance et de l'apaisement que donne le général; je me trouve seul, sans compassion, car je suis une exception. Mais il ne deviendra pas lâche et inconsolable, il suivra son chemin solitaire avec confiance, car il a fait la preuve de la justesse de ce qu'il faisait, il a sa douleur. Il ne veut pas avoir une idée confuse sur cette décision, il a une explication qu'à tout moment il pourra exhiber, aucun bruit ne pourra la brouiller pour lui, aucune absence de l'esprit; s'il se réveille au milieu de la nuit, il pourra immédiatement remettre tout au point. Il sentira que l'éducation qui lui est impartie est lourde, car le général est un maître sévère lorsqu'il se trouve en dehors de vous, il tient toujours le glaive de la justice au-dessus de sa tête et dit: « Pourquoi veux-tu rester dehors? » et même s'il dit que ce n'est pas de sa faute, il la lui attribue tout de même et s'exige de lui.

L'homme dont nous avons parlé reviendra alors parfois au même point, il fournira toujours et toujours la preuve, et alors, plein de confiance, il poursuivra son chemin. Il repose dans la conviction qu'il a conquise et il dira: « Ce sur quoi je compte à la fin, c'est qu'il existe une juste sagesse, et je me confierai en sa clémence qui sera assez grande pour me rendre justice; car ce qui serait terrible, ce ne serait pas de subir la peine que j'ai méritée pour le tort que j'aurais fait, mais que je puisse ainsi faire du tort sans que personne ne le punisse; et ce ne serait pas terrible de me réveiller avec angoisse et horreur dans la séduction de mon cœur, mais de pouvoir le séduire au point que personne ne puisse le réveiller. »

Toute cette lutte, cependant, est un purgatoire, dont je peux au moins imaginer la terreur. C'est pourquoi les gens ne devraient pas désirer devenir des hommes extraordinaires; car le fait de l'être signifie autre chose qu'un apaisement capricieux de leurs désirs arbitraires.

Par contre, celui qui avec douleur s'est convaincu d'être un homme extraordinaire et qui par sa peine à cause de cela se réconcilie enfin avec le général aura peut-être un jour la joie de comprendre que ce qui lui occasionnait de la douleur et l'amoindrissait à ses propres yeux apparaîtra comme la cause d'une nouvelle élévation et de sa transformation en un homme extraordinaire dans un sens plus noble. Ce qu'il perdait en envergure, il le gagnait peut-être en intimité intensive. Tout homme dont la vie exprime médiocrement le général n'est pas un homme extraordinaire, car cela indiquerait un culte de la trivialité; pour qu'en vérité il puisse être appelé ainsi, il faut savoir aussi avec quelle force intensive il agit. Mais l'autre est à présent en possession de cette force relativement aux points où il peut réaliser le général. Sa peine disparaîtra alors à nouveau et se résoudra en harmonie; car il comprendra qu'il avait atteint la limite de son individualité. Il sait bien que tout homme se développe avec liberté, mais il sait aussi qu'un homme ne se crée pas lui-même de rien, qu'il se possède lui-même comme tâche dans sa concrétion; il se réconciliera à nouveau avec l'existence en comprenant qu'en un sens tout homme est une exception, et qu'il est vrai aussi que tout homme

représente ce qui est commun au genre humain et qu'il est en outre une exception.

Voilà, mon cher, mon opinion sur un homme extraordinaire. J'aime trop l'existence et le fait d'être un homme pour penser que la voie à suivre pour devenir un homme extraordinaire est facile ou non semée de tribulations. Mais même si un homme était ainsi, dans un sens plus noble, un homme extraordinaire, il concédera toujours qu'il serait encore plus parfait de s'assimiler le général.

Reçois donc mes salutations et mon amitié; car, bien que dans un sens strict je ne puisse pas désigner nos rapports par ce mot, j'espère pourtant que mon jeune ami un jour atteindra un âge où j'oserai employer ce mot en vérité; sois assuré de mon affection. Reçois les salutations de celle que j'aime, dont les pensées sont cachées dans mes pensées, reçois des salutations qui sont inséparables des miennes, mais reçois également des salutations spéciales d'elle, amicale et sincère comme toujours.

Lorsqu'il y a quelques jours, tu étais chez nous, tu ne pensais peut-être pas qu'à nouveau j'avais terminé une lettre aussi longue. Je sais que tu ne vois pas d'un bon œil qu'on te parle de ton histoire intime, aussi j'ai préféré t'écrire et je ne t'en parlerai jamais. Cette lettre restera secrète, et je serais désolé si elle avait pour conséquence de modifier tes rapports avec ma famille et moi. Je sais bien que tu possèdes assez de virtuosité pour le faire lorsque tu voudras, et c'est pourquoi je t'en prie, à cause de toi-même aussi bien qu'à cause de moi. Je n'ai jamais voulu pénétrer en toi et je peux bien t'aimer à distance, bien que nous nous rencontrions souvent. Ta nature est trop renfermée pour que je pense pouvoir être utile en te parlant, mais j'espère que mes lettres ne sont pas sans importance. Lorsque alors tu te façonneras toi-même par les moyens dont dispose ta personnalité fermée, je glisserai mes conclusions là-dedans, et je suis convaincu qu'elles feront partie du mouvement.

Puisque nos rapports épistolaires resteront ainsi secrets, je respecterai toutes les formes requises, je te dis adieu comme si nous étions séparés l'un de l'autre, bien que j'espère te voir aussi souvent qu'auparavant.

ULTIMATUM

Tu as peut-être fait la même expérience que moi en ce qui concerne mes lettres précédentes, c'est-à-dire que tu as oublié la plus grande partie de ce qui y a été écrit. S'il en est ainsi, j'espère qu'il t'arrivera la même chose qu'à moi et qu'à tout moment, suivant le flux et le reflux de ton état d'âme, tu seras à même de te rendre compte de la pensée et du mouvement. L'expression, la présentation, le style sont comme la fleuraison d'une année à une autre, la même et pourtant pas la même, mais l'allure, le mouvement, la situation n'ont pas varié. Si je devais t'écrire aujourd'hui, je m'exprimerais peut-être d'une autre façon. Sur un point particulier, j'ai peut-être réussi à être éloquent même dans mes lettres, chose à laquelle je ne prétends d'ailleurs pas du tout et que ma situation dans la vie n'exige non plus de moi; si je devais écrire aujourd'hui, ce serait peut-être sur un autre point que j'y réussirais, je ne le sais pas, car l'expression est un don, et « tout âge et toute année (183) a son propre printemps en fleurs ». Mais en ce qui concerne la pensée, elle est et elle reste la même, et j'espère que les mouvements me deviendront plus faciles par la suite et plus naturels, sans modifications, même lorsqu'ils sont muets parce que l'expression s'est flétrie.

Je ne saisis pas la plume pour t'écrire une nouvelle lettre, mais parce que ton souvenir s'est ravivé grâce à une lettre que j'ai reçue d'un ami plus âgé qui est pasteur en Jutland. Notre amitié date du temps de nos études universitaires, et bien qu'il eût cinq à six ans de plus que moi, nos relations étaient assez intimes. C'était un homme petit, trapu, gai, heureux de vivre et exceptionnellement jovial. Bien que son âme, dans sa profondeur, fût grave, sa vie pouvait en apparence assez bien suivre la règle de n'y pas regarder de si près. Les sciences le captivaient, mais il ne devint pas une bête à concours, et il ne réussit pas à obtenir plus qu'un *haud illaudabilis* à sa licence en théologie. Il fut, il y a quatre ans environ, casé dans une petite charge de pasteur dans la lande jutlandaise. Il était en possession d'une voix de stentor et, spirituellement, il était d'une spontanéité qui l'a toujours distingué dans le petit cercle de gens que j'ai connu; quoi d'étonnant alors que, pour commencer, il ne se soit pas senti très satisfait, que son poste lui ait paru trop insignifiant?

Mais à présent il a retrouvé son contentement et j'ai été très réconforté en lisant une lettre de lui, reçue ces jours-ci. « La lande jutlandaise », dit-il, « est un vrai champ libre pour moi, un cabinet d'études sans égal. Là, je me promène le samedi en méditant mes sermons et tout s'élargit pour moi; j'oublie tout auditeur réel et trouve un auditeur idéal, je m'absorbe complètement en moi-même, et lorsque je monte en chaire, c'est comme si j'étais toujours dans les landes où mes yeux n'aperçoivent personne, où ma voix s'élève dans toute sa force pour étouffer le bruit de la tempête ».

Ce n'est cependant pas pour te raconter cela que je t'écris, mais pour t'envoyer un de ses sermons qui était joint à la lettre. Je n'ai pas voulu te le montrer moi-même afin de ne pas t'exciter à la critique, mais je te l'envoie par écrit pour qu'en silence il puisse t'impressionner. Il ne l'a pas encore prononcé mais a l'intention de le faire l'an prochain, et il est sûr qu'il réussira à le faire comprendre par tout paysan. Que cela ne soit pas une raison pour toi de le dédaigner; car la beauté du général est justement que tout le monde peut le comprendre. Dans ce sermon, il a saisi ce que j'ai dit et ce que j'aurais bien voulu te dire; il l'a exprimé d'une façon meilleure que je n'aurais pu le faire. Prends-le, lis-le, je n'ai rien à y ajouter, excepté que je l'ai lu et que j'ai pensé à moi-même, que je l'ai lu et que j'ai pensé à toi.

L'édification que nous procure la pensée d'avoir toujours tort à l'égard de Dieu.

Prière

Père céleste! Apprends-nous à bien prier, que nos cœurs s'ouvrent pour Toi en prière et en invocations; qu'ils ne cachent aucun désir secret qui à notre connaissance ne Te soit pas agréable, ni la crainte secrète que Tu nous refuses quelque chose qui en vérité pourrait servir pour notre bien; afin que les pensées laborieuses, l'esprit inquiet, le cœur anxieux puissent trouver le repos dans la prière et grâce à elle, car ce n'est qu'en la prière et grâce à elle que le repos peut être trouvé et en Te remerciant toujours avec joie, tout en reconnaissant avec joie qu'à Ton égard nous avons toujours tort. Amen.

Dans le XIX *chapitre, du verset* 41 *jusqu'à la fin, l'Evangéliste saint Luc écrit dans son Evangile ces saintes paroles:*

Et quand il fut proche, voyant la ville, il pleura sur elle, disant: « Si, en ce jour, tu avais connu, toi aussi, ce qui était pour (ta) paix! Mais maintenant cela demeure caché à tes yeux. Car vont venir sur toi des jours où tes ennemis établiront contre toi un retranchement, t'investiront et te serreront de toute part; ils t'abattront à terre, ainsi que tes enfants (qui sont) chez toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le moment où tu as été visité. »
Etant entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendaient, leur disant: « Il est écrit: *Et ma maison est une maison de prière*, et vous en avez fait *une caverne de voleurs.* »
Et il enseignait chaque jour dans le temple. Les grands prêtres et les scribes cherchaient à le faire périr, ainsi que les chefs du peuple; mais ils ne trouvaient pas ce qu'ils pourraient faire, car le peuple entier était, en l'écoutant, suspendu à ses lèvres.

Ce que l'esprit, en des visions et des rêves, avait révélé aux prophètes, ce que ceux-ci avec des voix d'annonciateurs avaient proclamé aux générations successives: la réprobation du peuple élu, la destruction terrible de la fière Jérusalem, s'approchait de plus en plus. Le Christ se rendait à Jérusalem. Ce n'est pas un prophète qui annonce l'avenir, Ses paroles n'éveillent pas une inquiétude anxieuse, car ce qui est caché encore, Il le voit devant Ses yeux; Il ne prophétise pas, il n'est plus temps pour cela — Il pleure sur Jérusalem. Et pourtant, la ville se montrait encore dans toute sa gloire et le temple se dressait encore comme toujours, plus élevé qu'aucun autre édifice dans le monde, et le Christ Lui-même dit: « Si, en ce jour, tu avais connu, toi aussi, ce qui était pour ta paix », mais il ajoute aussi: « Mais cela demeure caché à tes yeux. » Dans le conseil éternel de Dieu sa destruction a été décidée et le salut est

caché aux yeux de ses habitants. Est-ce que la génération de ce temps-là était plus condamnable que la précédente à laquelle elle était redevable de la vie, est-ce que tout le peuple était pervers, n'y avait-il aucun juste à Jérusalem, pas un seul qui puisse arrêter la colère de Dieu, n'y avait-il aucun homme pieux parmi tous ceux aux yeux desquels le salut était caché? Et si un tel homme existait, alors aucune porte n'était-elle ouverte pour lui au moment de l'angoisse et de la détresse, lorsque les ennemis l'investissaient de toute part et la serraient partout, aucun ange ne descendait-il pas pour le sauver avant que toutes les portes fussent fermées, n'y eut-il aucun signe à cause de lui? Pourtant, sa destruction avait été fixée. C'était en vain que la ville investie cherchait dans son angoisse à découvrir une issue, l'armée de l'ennemi la serrait dans une forte étreinte et personne n'échappait, et le ciel fut fermé et aucun ange ne fut dépéché, sauf l'ange exterminateur qui brandissait son épée au-dessus de la ville. La génération de cette époque-là devait expier la faute commise par le peuple, chaque élément particulier de la génération devait expier la faute de cette génération-là. Le juste doit-il donc souffrir avec l'injuste? Est-ce cela la jalousie de Dieu (184), de punir l'iniquité des pères sur les enfants, sur la troisième et sur la quatrième génération, de façon à punir, non les pères, mais les enfants? Que faudrait-il répondre? Devrions-nous dire que vingt siècles bientôt se sont écoulés depuis ces jours-là, que le monde n'avait jamais auparavant vu une telle horreur et n'en verra probablement plus jamais? nous remercions Dieu parce que nous vivons en paix et en sécurité et parce que les cris d'angoisse de ces jours-là ne résonnent que faiblement dans nos oreilles, nous voulons espérer et croire que nos jours et ceux de nos enfants se passeront en silence, sans être affectés par les tempêtes de l'existence! Nous ne sentons pas en nous la force qui nous permet de penser à ces choses-là, mais nous voulons remercier Dieu de ne pas être ainsi éprouvés. Peut-on s'imaginer des propos plus lâches et plus désolés que ceux-là? A-t-on donc expliqué ce qui ne se laisse pas expliquer en disant: cela n'a eu lieu qu'une seule fois dans le monde? L'inexplicable, n'est-ce pas que cela ait eu lieu? Et que cela ait eu lieu, n'est-ce pas capable de rendre toute autre chose inexplicable, même ce qui se laisse expliquer? S'il arrivait une fois dans le monde que les conditions humaines fussent essentiellement différentes de ce qu'elles sont partout ailleurs, quelle garantie existe-t-il alors que cela ne puisse pas se renouveler, quelle garantie que cela fût la vérité et que ce qui arrive généralement ne soit pas la contre-vérité? Ou bien, est-ce une preuve de la vérité qu'une chose se produise le plus souvent? Et, après tout, ce dont cette époque-là fut le témoin, ne se renouvellera-t-il vraiment plus? N'est-ce pas un fait que nous connaissons tous par expérience, que ce qui se produit en grand se produit également en plus petit? « Pensez-vous », dit le Christ, « que ces Galiléens (185), dont Pilate avait fait couler le sang, fussent de plus grands pécheurs que tous les (autres) Galiléens, pour avoir souffert de la sorte? Ou bien ces dix-huit, sur qui est tombée la tour de Siloé et qu'elle a tués, pensez-vous que leur dette fût plus grande

que celle de tous les (autres) hommes qui habitent à Jérusalem »? Quelques-uns de ces Galiléens ne furent donc pas de plus grands pécheurs que d'autres hommes, ces dix-huit ne furent pas de plus grands coupables que d'autres hommes qui habitaient Jérusalem — et, malgré cela, les innocents partageaient le lot des coupables. C'était une fatalité, diras-tu peut-être, et non pas une punition; mais la désolation de Jérusalem était une punition et elle frappait les innocents aussi cruellement que les coupables. C'est pourquoi tu ne veux pas t'inquiéter toi-même en réfléchissant à ces choses-là; car tu peux comprendre qu'un homme peut avoir des revers et des souffrances et que ceux-ci, comme la pluie, tombent sur les bons aussi bien que sur les mauvais, mais appeler cela une punition!... Et pourtant, l'Ecriture le décrit ainsi. Mais alors le lot du juste est égal à celui des injustes, alors la crainte de Dieu ne contient aucune promesse pour cette vie-ci; alors toute pensée édifiante, qui autrefois te rendait si riche de courage et de confiance, est une illusion, un mirage auquel croit l'enfant, auquel l'adolescent aspire, mais dans lequel les gens un peu plus âgés ne trouvent aucune bénédiction, seulement de la moquerie et du scandale? Pourtant, cette pensée te révolte, elle ne peut pas et elle ne doit pas prendre le pouvoir de te tromper, elle ne doit pas être capable d'émousser ton âme. Tu veux aimer la justice, tu veux la rendre tôt et tard et, même si elle n'offre aucune récompense, tu veux la rendre, tu sens qu'il se trouve en elle une exigence qui un jour sera sûrement accomplie; tu ne veux pas te laisser aller à la lassitude et ensuite comprendre que la justice contenait des promesses, mais que tu t'en es exclu toi-même en ne rendant pas la justice. Tu ne veux pas lutter avec les hommes, c'est avec Dieu que tu veux lutter (186) et Le retenir pour qu'Il ne t'échappe pas sans te bénir! Cependant, l'Ecriture dit: Tu ne dois pas te battre contre le Tout-Puissant (187). N'est-ce pas ce que tu fais? Est-ce que cela, encore une fois, sont des propos désespérés, l'Ecriture Sainte n'a-t-elle été donnée aux hommes que pour les humilier, pour les anéantir? Nullement! Lorsqu'il est dit que tu ne dois pas te battre contre Dieu, cela veut dire que tu ne dois pas vouloir avoir raison contre Dieu, c'est seulement en comprenant que tu as tort que tu peux ainsi te battre contre Lui. Oui, c'est cela ce que tu dois vouloir toi-même. Lorsque ainsi il t'est défendu de te battre contre Dieu, ta perfection est désignée par cela et il n'est pas du tout dit que tu sois un être inférieur n'ayant aucune importance pour Lui. Le moineau tombe à terre, il a en quelque sorte raison contre Dieu, le lis se fane, il a en quelque sorte raison contre Dieu, il n'y a que l'homme qui a tort, à lui seul a été réservé ce qui a été refusé à toute autre chose: avoir tort contre Dieu. Devrais-je parler autrement, devrais-je te rappeler une sagesse que tu as bien souvent appris à connaître, une sagesse qui, à assez bon compte, sait tout expliquer sans faire de tort ni à Dieu ni aux hommes: l'homme, dit-elle, est un être fragile, il serait absurde de la part de Dieu de demander l'impossible de lui, mais faites ce que vous pouvez faire, et si même on est parfois un peu négligent, Dieu n'oubliera jamais que nous sommes des êtres faibles et imparfaits.

Qu'est-ce que je dois admirer le plus, les idées élevées concernant la nature de la Divinité que cette sagesse décèle, ou bien le coup d'œil profond dans le cœur humain, la conscience qui essaie de se scruter elle-même et qui arrive à admettre facilement et commodément: on fait ce qu'on peut? Etait-ce chose facile pour toi, mon cher auditeur, de décider ce que signifie ce mot: ce qu'on peut? N'as-tu jamais été en danger, à ce point en danger que tu tendais toutes tes forces, désespérément presque, et que tu espérais cependant de tout ton cœur pouvoir faire mieux, tandis qu'un autre te regardait, plein de doutes et de sympathie, en se demandant s'il ne te serait pas possible de faire encore plus? Ou n'as-tu jamais eu peur de toi-même, si anxieux que c'était comme si aucun péché ne pouvait être assez grave, aucun égoïsme assez affreux pour ne pas pouvoir s'insinuer en toi et, comme une puissance étrangère, t'asservir? N'as-tu pas éprouvé cette angoisse? Si tu ne l'as pas fait, alors n'ouvre pas ta bouche pour répondre, car, bien entendu, tu ne peux pas répondre à ce qu'on demande; mais si tu l'as éprouvé, mon cher auditeur, alors je te demande: est-ce que ces mots: « on fait ce qu'on peut » t'ont donné le repos? Ou n'as-tu jamais ressenti de l'angoisse pour d'autres, ne voyais-tu pas ceux que tu avais l'habitude de regarder avec espoir et confiance perdre pied dans la vie, et n'entendais-tu pas alors une voix qui te chuchotait : si ceux-là mêmes ne peuvent accomplir ce qui est grand, est-ce que la vie est alors autre chose qu'une occupation pénible (188) et la foi autre chose qu'un piège qui nous entraîne dans l'infini où nous ne pouvons cependant pas vivre? il est beaucoup mieux alors d'oublier, d'abandonner toute exigence — n'entendais-tu pas cette voix? car, si tu ne l'entendais pas, alors n'ouvre pas ta bouche pour répondre, car tu ne peux évidemment pas répondre à ce qu'on demande; mais si tu l'entendais, mon cher auditeur, alors je te demande: était-ce une consolation pour toi de répondre: on fait ce qu'on peut? Le fait que tu ne savais pas en ton âme et conscience combien on pouvait faire, n'était-il pas justement la cause de ton inquiétude, le fait qu'à un moment donné ce que tu pouvais faire te paraissait énorme, et l'instant d'après si infime? Ton angoisse n'était-elle pas si pénible parce que tu ne pouvais pas pénétrer ta conscience, parce que plus tu voulais agir toi-même avec sérieux, plus tu désirais agir avec sincérité, plus terrible devenait le dilemme devant lequel tu te trouvais: as-tu bien fait tout ce que tu pouvais faire et, l'ayant réellement fait, pourquoi est-ce que personne ne venait à ton aide?

Aucun doute assez grave, aucune inquiétude assez profonde ne peuvent être apaisés par ces mots: on fait ce qu'on peut. Qui est celui qui décidera si l'homme a raison parfois ou parfois tort, raison dans une certaine mesure ou tort dans une certaine mesure, sauf l'homme lui-même? mais ne peut-il pas aussi dans sa décision avoir raison dans une certaine mesure et tort dans une certaine mesure? Or, en jugeant son acte, est-il un autre homme qu'au moment où il l'accomplit? Est-ce donc le doute qui doit régner pour découvrir toujours de nouvelles difficultés, est-ce l'inquiétude qui doit l'accompagner pour inculquer à l'âme les expériences faites? Ou devrions-nous préférer avoir toujours

raison, dans le même sens que les créatures déraisonnables? Alors nous n'aurions qu'à choisir, ou bien de n'être rien devant Dieu, ou bien de recommencer à tout instant dans un tourment éternel, sans cependant pouvoir commencer; car, si nous devions pouvoir décider avec certitude que nous avons raison à l'instant présent, cette question aurait dû être décidée avec certitude pour l'instant précédent et pour les instants de plus en plus loin en arrière.

Le doute est mis en mouvement à nouveau, l'inquiétude réveillée à nouveau; alors, efforçons-nous de les **apaiser** en réfléchissant à:

L'édification que nous procure la pensée d'avoir toujours tort à l'égard de Dieu.

Avoir tort — peut-on s'imaginer un sentiment plus pénible que celui-là, et ne voyons-nous pas des gens qui préféreraient tout souffrir plutôt que d'avouer qu'ils ont tort? Il est bien vrai que nous n'approuvons pas une telle ténacité, ni chez nous-mêmes, ni chez d'autres. Nous pensons qu'il serait plus sage et mieux d'avouer notre faute lorsque nous l'avons réellement commise, et que la peine qui est la conséquence de l'aveu sera comme un remède amer qui guérira; mais ne nous cachons cependant pas qu'il est pénible d'avoir tort, pénible de l'avouer. Nous nous soumettons alors à cette peine parce que nous savons qu'elle sert pour notre bien, nous espérons avec confiance que nous réussirons plus tard à opposer une résistance plus forte, que nous parviendrons à n'avoir vraiment tort que très rarement. Cette conception est très naturelle et tout le monde la comprend. Il y a donc quelque chose d'édifiant dans le fait d'avoir tort, c'est-à-dire à la condition qu'en l'avouant, nous nous édifiions par l'espérance que le fait d'avoir tort ne se présentera que de plus en plus rarement. Et pourtant, ce n'était évidemment pas à l'aide de cette considération que nous voulions apaiser le doute, puisque c'était en réfléchissant à l'édification que nous procure la pensée d'avoir toujours tort. Mais si cette première considération, qui nous donnait l'espérance de ne plus avoir tort avec le temps, était édifiante, comment alors la considération contraire peut-elle l'être aussi, cette considération qui veut nous apprendre que nous avons toujours tort, à l'égard des choses du passé aussi bien qu'à l'égard de celles de l'avenir?

Ta vie te met en rapport de bien des façons avec d'autres gens. Quelques-uns de ceux-ci aiment le droit et la justice, d'autres paraissent ne pas vouloir les exercer; ils te font du tort. Ton âme n'est pas endurcie contre la souffrance qu'ils te causent ainsi, mais tu te scrutes et te sondes toi-même, tu te convaincs que tu as raison et tu reposes, calme et fort, dans cette conviction; à quelque degré qu'ils te blessent, dis-tu, ils ne réussiront pas à me ravir la certitude que j'ai d'avoir raison et qu'on me fait du tort. Il y a dans cette idée une satisfaction et une joie que nous ressentons tous sans doute, et si on continue à te faire du tort, tu es édifié en pensant que tu as raison.

Cette conception est très naturelle, très facile à comprendre et souvent éprouvée dans la vie, mais ce n'est pas avec son aide que nous voulons apaiser le doute et guérir l'inquiétude, mais en réfléchissant à ce qu'il y a d'édifiant dans la pensée que nous avons toujours tort. Alors, est-ce que la conception contraire peut avoir le même effet?

Ta vie te crée des rapports de bien des façons avec d'autres gens, certains attirent ta sympathie plus que d'autres. Or, si l'un d'eux, objet de ton affection, commettait une injustice à ton égard, cela te ferait de la peine, n'est-ce pas? tu examinerais minutieusement tout ce qui s'est passé, mais dirais-tu ensuite: « en mon âme et conscience je sais que j'ai raison; que cette pensée me console »! Oh, si tu l'aimais, cette pensée ne te consolerait pas, tu examinerais tout, une fois de plus. Tu ne pourrais pas ne pas reconnaître qu'il a eu tort, et pourtant, cette certitude t'inquiéterait; tu souhaiterais avoir tort toi-même, tu t'efforcerais de découvrir quelque chose qui parlât pour sa défense, et même si tu ne découvrais rien, tu ne pourrais, malgré tout, trouver de repos qu'en pensant que tu as eu tort. Ou bien, si tu étais chargé d'assurer le salut d'un tel homme, tu ferais tout ce qui serait en ton pouvoir, et si l'autre ne s'en préoccupait point et ne te causait que de la peine, tu ferais avec lui un compte exact, n'est-ce pas, et tu dirais : je sais que j'ai bien agi à ton égard? — Non, certes! si tu l'aimais, cette pensée ne pourrait que t'inquiéter, tu saisirais chaque circonstance qui pourrait plaider en sa faveur avec quelque vraisemblance, et si tu n'en trouvais pas, tu déchirerais le compte pour pouvoir l'oublier, et tu t'efforcerais de t'édifier en pensant que tu as eu tort.

Il est donc pénible d'avoir tort, et plus souvent on a tort, plus c'est pénible; il est édifiant d'avoir tort, et plus souvent on a tort plus c'est édifiant! C'est une contradiction. Comment l'expliquer sauf ainsi: dans l'un des cas tu es forcé de reconnaître ce que dans l'autre cas tu désires reconnaître? Mais la reconnaissance, ne reste-t-elle après tout la même, le fait de désirer ou de ne pas désirer peut-il avoir une influence sur elle? Comment l'expliquer sauf ainsi: dans l'un des cas tu aimais et dans l'autre cas tu n'aimais pas, ou, en d'autres termes, dans l'un des cas tu te trouvais dans un rapport infini avec un homme, et dans l'autre cas dans un rapport fini? Alors, le désir d'avoir tort est donc l'expression d'un rapport infini, et la volonté d'avoir raison, ou le sentiment qu'il est pénible d'avoir tort, est l'expression d'un rapport fini! Alors, il est donc édifiant d'avoir toujours tort, car ce n'est que l'infini qui édifie, le fini ne le fait pas!

Si à présent c'était un homme que tu aimais, même si ton affection réussissait à tromper pieusement ta pensée et toi-même, tu serais toutefois dans une permanente contradiction, parce que tu saurais que tu as raison mais que tu désirerais avoir tort et que tu désirerais le croire. Mais si c'était Dieu que tu aimais, une telle contradiction serait-elle alors possible, pourrais-tu alors avoir connaissance d'autre chose que de ce que tu désirais croire? Celui qui est aux cieux, ne serait-Il pas plus grand que toi qui habites la terre, Ses richesses ne seraient-elles

pas dans une abondance plus grande que celle que te permet ta mesure, Sa sagesse ne serait-elle pas plus profonde que ta sagacité, Sa Sainteté plus grande que ton équité? Ne dois-tu pas nécessairement reconnaître cela? mais si tu dois le reconnaître, il n'existe aucune contradiction entre ton savoir et ton désir. Et pourtant, si tu dois le reconnaître par nécessité, il n'y a aucune édification dans la pensée que tu as toujours tort, car j'ai bien dit que la raison pour laquelle avoir tort pouvait être pénible dans un cas et édifiant dans l'autre était que dans l'un des cas on était forcé de reconnaître ce que dans l'autre on désirait reconnaître. Alors, dans ton rapport avec Dieu, tu serais bien délivré de la contradiction, mais tu aurais perdu l'édification, et c'était cependant justement cela sur quoi nous voulions réfléchir : l'édification que nous procure la pensée d'avoir toujours tort à l'égard de Dieu.

Enfin, en serait-il vraiment ainsi? Pourquoi désirais-tu avoir tort à l'égard d'un homme? parce que tu aimais; pourquoi trouvais-tu cela édifiant? parce que tu aimais. Plus tu aimais, moins tu avais de temps pour réfléchir afin de savoir si tu avais raison ou non, ton affection n'avait qu'un seul souhait, que tu puisses toujours avoir tort. De même dans tes rapports avec Dieu. Tu aimais Dieu et c'est pourquoi ton âme ne trouvait le repos et la joie que dans la pensée que tu devais toujours avoir tort. Ce n'était pas dans l'embarras de la pensée que tu arrivais à cette reconnaissance, tu n'y étais pas forcé, car lorsque tu connais l'amour tu es dans la liberté. Lorsque la pensée alors te donnait la certitude qu'il en était ainsi et qu'il n'en pouvait pas être autrement, et que tu devais toujours avoir tort à l'égard de Dieu et que Dieu devait toujours avoir raison, le reste venait ensuite; et ce n'était pas en reconnaissant que Dieu avait raison que tu arrivais à la certitude d'avoir tort toi-même; mais c'était le souhait unique et suprême de l'affection que tu devais toujours avoir tort, qui te menait à la reconnaissance du fait que Dieu a toujours raison. Mais ce souhait est affaire de l'amour et donc de la liberté, et tu n'as donc été nullement forcé par la nécessité à reconnaître que tu as toujours tort. Ce n'était donc pas par réflexion qu'il t'a été montré que tu as toujours tort, mais la certitude venait de ce que tu en as été édifié.

C'est donc une pensée édifiante d'avoir toujours tort à l'égard de Dieu. Si ce n'était pas, si cette certitude ne prenait pas sa naissance dans ton for intérieur, c'est-à-dire dans l'amour que tu portes en toi, ta conception aurait aussi eu un autre visage. Tu aurais reconnu que Dieu a toujours raison, tu aurais été contraint de le reconnaître, et par cela même tu aurais été contraint de reconnaître que tu as toujours tort. Cette dernière question aurait déjà été plus difficile, car tu peux bien être contraint à reconnaître que Dieu a toujours raison; mais tu ne peux pas au fond être contraint d'en appliquer la conclusion à toi-même, c'est-à-dire à assimiler cette reconnaissance à toute ta nature intime. Car tu reconnaîtrais alors que Dieu a toujours raison et, en conséquence, que tu as toujours tort, mais cette reconnaissance ne t'édifierait pas. Il n'y a rien d'édifiant à reconnaître que Dieu a toujours raison, ni donc dans une

pensée quelconque qui en serait la conséquence. En reconnaissant que Dieu a toujours raison, tu te trouves en dehors de Dieu, et de même lorsque en conséquence de cela, tu reconnais que tu as toujours tort. Par contre, si tu n'exiges pas, en vertu d'une reconnaissance préalable, d'avoir toujours tort, et que tu en es convaincu, alors tu es confondu dans Dieu. C'est cela ton adoration, ton recueillement, ta piété.

Tu aimais un homme, tu souhaitais pouvoir toujours avoir tort à l'égard de lui, mais, hélas, il te devenait perfide, et quels que fussent tes regrets et ta peine, tu avais raison à son égard, et ton tort était d'avoir pour lui autant d'affection. Et cependant, en ton âme tu désirais aimer ainsi, ce n'était qu'en cela que tu pouvais trouver apaisement, paix et bonheur. Alors ton âme se détournait du fini pour se tourner vers l'infini. Là elle trouvait son objet, là ton affection devenait heureuse. C'est Dieu que je veux aimer, Il donne tout à celui qui aime, Il accomplit mon désir suprême, mon seul désir, qui est d'avoir toujours tort à Son égard; jamais quelque doute inquiétant ne me détachera de Lui, jamais la pensée que je pourrais avoir raison contre Lui ne m'effraiera, j'ai toujours tort à l'égard de Dieu.

Or, n'était-ce pas là ton seul désir, ton désir suprême, et n'est-ce pas qu'une terrible angoisse s'emparait de toi lorsque tu pouvais imaginer un seul instant dans ton âme que tu pourrais avoir raison, que la Providence ne serait pas sagesse, mais tes propres projets; que les pensées de Dieu ne seraient pas justice, mais ton propre travail; que le cœur de Dieu ne serait pas amour, mais tes propres sentiments? Et n'était-ce pas ton suprême bonheur de ne pouvoir jamais aimer comme tu étais aimé? Alors le fait qu'à l'égard de Dieu tu as toujours tort n'est donc pas une vérité que tu dois reconnaître, ni une consolation qui apaise ta peine, ni une récompense de quelque chose de meilleur, mais c'est une joie dans laquelle tu vaincs le monde entier et toi-même, c'est ta réjouissance, ton chant de louange, ton adoration, une preuve du bonheur de ton amour, ce bonheur que seul peut apporter l'amour avec lequel on aime Dieu.

Alors le fait d'avoir toujours tort à l'égard de Dieu est une pensée édifiante, il est édifiant que nous ayons tort, édifiant que nous l'ayons toujours. Cette pensée montre sa force édifiante de deux manières, — elle arrête le doute et apaise l'inquiétude du doute, elle encourage à l'action.

Tu te rappelles bien encore, mon cher auditeur, une sagesse que j'ai signalée précédemment? Elle avait l'air si sincère et si sûre, elle expliquait tout si facilement, elle était prête à guider les pas de tout homme à travers la vie, insensible aux tempêtes du doute. Elle criait à l'indécis: on fait ce qu'on peut. Et il est bien indéniable que si on fait cela, on est sauvé. Elle n'avait pas plus que cela à dire, elle s'évanouissait comme un rêve, ou elle devenait aux oreilles du douteur une répétition uniforme. Lorsqu'il voulait s'en servir, il voyait qu'il ne le pouvait pas, qu'elle le prenait dans un piège de difficultés. Il n'avait pas le temps de réfléchir à ce qu'il pouvait faire, car il devait en même temps faire ce qu'il pouvait. Ou, s'il avait le temps de réfléchir, l'examen aboutissait à un plus ou un moins, à une approximation, mais jamais à quelque chose de complet.

Comment d'ailleurs un homme devrait-il pouvoir mesurer son rapport avec Dieu par un plus ou un moins, ou par la détermination d'une approximation? Il se convainquait alors que cette sagesse est un ami perfide, qui sous couleur de l'aider l'empêtrait dans le doute, l'inquiétait jusqu'à ce qu'il se trouve dans un cycle d'embarras constant. Ce qui auparavant lui avait paru obscur ne lui devenait pas plus clair à présent, mais son esprit était tourmenté dans le doute et inquiet. Le doute ne pouvait être apaisé que dans un rapport infini avec Dieu; son inquiétude ne pouvait être transformée en joie que dans un rapport infiniment libre avec Dieu. Il est dans un rapport infini avec Dieu lorsqu'il reconnaît que Dieu a toujours raison, et dans un rapport infiniment libre lorsqu'il reconnaît qu'il a toujours tort lui-même. Alors le doute est donc arrêté; car le mouvement du doute tient justement en ceci que tantôt il devrait avoir raison et tantôt tort, raison dans une certaine mesure et tort dans une certaine mesure, et ceci devrait marquer son rapport avec Dieu; mais un tel rapport avec Dieu n'en est pas un, et c'est cela qui alimentait le doute. Il était bien possible que dans ses rapports avec un autre homme il pouvait avoir tort et raison, tort dans une certaine mesure et dans une certaine mesure raison, parce que lui-même aussi bien que tout homme est un fini et leur rapport un rapport fini qui consiste en un plus ou un moins. Par conséquent, tant que le doute voulait rendre fini le rapport infini et tant que la sagesse voulait remplir le rapport infini avec du fini, il restait dans le doute. Chaque fois donc que le doute veut l'inquiéter avec le particulier, lui apprendre qu'il souffre trop ou qu'il est éprouvé au-dessus de ses forces, il oublie le fini dans l'infini, il oublie qu'il a toujours tort. Chaque fois que l'inquiétude du doute veut le rendre triste, il s'élève dans l'infini, au-dessus du fini; car le fait d'avoir toujours tort est l'aile sur laquelle il s'envole au-dessus du fini, c'est le désir avec lequel il cherche Dieu, c'est l'amour dans lequel il trouve Dieu.

A l'égard de Dieu nous avons donc toujours tort. Mais cette pensée n'est-elle pas étourdissante? si édifiante qu'elle puisse être n'est-elle pas dangereuse pour l'homme, ne l'endort-elle pas, de sorte qu'il rêve d'un rapport avec Dieu qui toutefois n'est pas un rapport réel, ne dépense-t-elle pas la force de la volonté et de l'intention? Nullement! Car l'homme qui souhaitait avoir toujours tort à l'égard d'un autre homme était-il émoussé et inactif, ne faisait-il pas tout ce qui était en son pouvoir pour avoir raison, tout en ne souhaitant que d'avoir tort? Et la pensée qu'à l'égard de Dieu nous avons toujours tort ne devrait-elle pas nous enthousiasmer? exprime-t-elle autre chose que la supériorité de l'amour de Dieu sur notre amour? Cette pensée ne lui donne-t-elle pas envie d'agir ? lorsqu'il doute il n'a aucune force lui permettant d'agir; ne lui donne-t-elle pas un esprit ardent? lorsqu'il s'adonne à calculer dans le sens fini, la flamme de l'esprit s'éteint. Même si ton seul souhait, mon cher auditeur, t'est refusé, tu es heureux, tu ne dis pas: Dieu a toujours raison, car en cela il n'y a aucun plaisir; tu dis: j'ai toujours tort à l'égard de Dieu. Même si tu étais toi-même celui qui devait te refuser l'accomplissement de ton

suprême désir, tu es pourtant content, tu ne dis pas : Dieu a toujours raison, car il n'y a aucune joie en cela; tu dis : j'ai toujours tort à l'égard de Dieu. Si tu ne désirais que ce qui est, aux yeux des autres et de toi-même, et en un certain sens, ton devoir, et que tu sois forcé non seulement de renier ce désir mais aussi en quelque sorte de faillir à ton devoir, si même tu perdais non seulement ton bonheur mais encore ton honneur, tu serais heureux malgré tout; à l'égard de Dieu, dirais-tu, j'ai toujours tort. Si tu frappais sans qu'on t'ouvrît et si tu cherchais sans trouver, si tu travaillais sans rien récolter, si tu plantais et arrosais sans voir aucune bénédiction sur ton œuvre, si le ciel était fermé et que Dieu ne se manifestât pas, tu serais heureux malgré tout dans ton travail; et si le châtiment mérité par les fautes de tes ancêtres te frappait, tu serais heureux malgré tout, car à l'égard de Dieu nous avons toujours tort.

Cette pensée qu'à l'égard de Dieu nous avons toujours tort, arrête donc le doute et apaise son inquiétude, elle encourage et entraîne à l'action.

A présent tu as en ta pensée suivi la marche du développement; la pensée prenait peut-être les devants lorsque la marche te menait par des chemins connus, parfois peut-être elle le suivait lentement et à regret lorsque le chemin était étranger pour toi, mais tu ne pouvais qu'avouer que tout ce qui a été développé est vrai, et ta pensée n'avait rien à y objecter. Une question encore, mon cher auditeur, avant de nous séparer: désirerais-tu, pourrais-tu désirer qu'il en aille autrement? Pourrais-tu désirer avoir raison, pourrais-tu désirer que ce beau principe qui pendant des siècles a soutenu les générations et tous leurs éléments à travers la vie, que ce beau principe, plus magnifique que celui qui soutient les étoiles sur leur route à travers la voûte céleste, pourrais-tu désirer voir ce principe s'écrouler, ce qui serait plus terrible que si cette loi de la nature perdait sa force et que tout disparaisse en chaos ? Pourrais-tu le désirer ?

Je n'ai pas de paroles pour t'effrayer, ton désir ne doit pas résulter de l'angoisse, de la pensée de l'impiété qu'il y a à vouloir avoir raison à l'égard de Dieu, je ne demande que ceci : désirerais-tu qu'il en aille autrement? Il est possible que ma voix ne possède pas assez de force et de ferveur, qu'elle ne puisse pas pénétrer tes pensées les plus intimes, oh! mais interroge-toi toi-même, interroge-toi avec l'incertitude solennelle avec laquelle tu t'adresserais à un homme qui à ton su serait capable de décider du bonheur de ta vie, interroge-toi avec encore plus de sérieux; car il s'agit en vérité d'une question de salut. N'arrête pas le vol de ton âme, n'attriste pas ce qu'il y a de meilleur en toi, ne fatigue pas ton esprit avec des désirs et des pensées d'à-peu-près. Demande-toi et continue à te demander jusqu'à ce que tu trouves la réponse; car on peut avoir reconnu une chose bien des fois, l'avoir essayée et, cependant, ce n'est que la profonde émotion intime, l'attendrissement indescriptible du cœur, qui te convainc que ce que tu as reconnu t'appartient, qu'aucune puissance ne peut te l'enlever; car seule la vérité qui édifie est vérité pour toi.

NOTES

Les notes sans indications spéciales sont de l'éditeur danois de l'édition 1920, M. le Professeur J.-L. Heiberg.

Les notes portant l'indication (Tr.) sont des traducteurs.

Celles qui portent l'indication (Tr. et H.) sont d'après des commentaires de M. le Dr phil. J. Himmelstrup.

NOTES

PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE

1. *Young* Edw: « Night thougts », IV, vers 629: « Are passions then, the pagans of the soul? Reason alone baptized? »
2. *Célèbre thèse philosophique:* Dans la philosophie hégélienne.
3. *Xerxès:* Hérodote, VII, 35.
4. *Hilleröd:* Ville de province, à environ 35 kil. de Copenhague (Tr.)
5. Διαψάλματα : Diapsalmata, intermèdes, mot employé dans la traduction grecque des psaumes de David pour désigner la musique qui, lors de leur lecture dans la Synagogue, fut intercalée entre les différentes parties du texte.
6. *Ad se ipsum:* A soi-même, traduction du titre grec des « Contemplations de soi-même » de l'empereur Marc-Aurèle.
7. *L'intéressant:* K. appelle « intéressant » (expression spéciale de la science des beaux-arts, de l'esthétique : ce qui se rapporte à quelque chose, ce qui se fonde sur la loi de la relation) une catégorie spéciale, « la catégorie du tournant, ou du moment critique ». Il l'appelle « un confinium entre l'esthétique et l'éthique ». Elle a ainsi une forte affinité avec l'ironie. Cette affinité apparaît aussi à l'endroit où K. donne une analyse serrée de la catégorie de l'intéressant, puisque Socrate réunit en lui les deux points de vue. Voir « Crainte et Tremblement » où il dit e. a. ce qui suit (dans la traduction de P.-H. Tisseau, p. 133-4):

« Il est certain que devenir intéressant ou avoir une vie intéressante n'est pas une tâche que l'art industriel puisse résoudre; c'est un funeste privilège qui, comme tous ceux de l'esprit, ne se paie qu'au prix de profondes douleurs. Socrate fut ainsi le plus intéressant des hommes qui aient vécu, et sa vie la plus intéressante des vies vécues; mais cette existence lui fut assignée par le dieu, et, dans la mesure où il lui fallut l'acquérir lui-même, il n'a pas été sans connaître la peine et la douleur. » (Tr. et H.)

8. *Habitants du pays de Mols:* La légende danoise attribue aux gens de la province de Mols au Danemark une sottise excessive (Tr.)
9. *Jöcher :* Allgemeine Gelehrten-Lexicon, Leipzig, 1750.
10. *Moréri:* Le grand Dictionnaire historique, Bâle, 1731.
11. *Toi qui as lu,* etc.: Idiome employé dans Corinthiens, VII, 29-31: que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, que ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, etc.

DIAPSALMATA

12. *Phalaris:* Tyran d'Agrigente. Il brûlait ses victimes dans un taureau d'airain et leurs gémissements étaient plus suaves aux oreilles du tyran que la plus ravissante harmonie. Voir Lucien: « Phalaris », I. II.
13. *Amagerbro :* Faubourg de Copenhague, occupé surtout par de petits fermiers au temps de K. (Tr.).
14. *Swift:* Jonathan S., le poète satirique anglais bien connu, mort fou en 1745.
15. *Hartley David:* Médecin et philosophe anglais, 1705-1757. K. cite le texte d'après une traduction allemande de Flögel: lorsque le rire commence à se montrer chez les enfants, ce sont les pleurs qui se préparent, provoqués par la douleur ou par un sentiment de douleur subitement freiné et renouvelé à très courts intervalles.

16. *Cornelius Nepos :* En parlant d'Eumène, général de Macédoine. Chap. v, 4 pp.
17. *Aladin:* K. fait allusion à la pièce d'A. Oehlenschlaeger, le grand poète danois. (Tr.)
18. *Scheva :* Signe qu'en hébreu on place sous les consonnes afin qu'elles soient prononcées avec une légère intonation d'une voyelle.
19. *Dagesch lene :* Signe employé en hébreu pour indiquer qu'une consonne aspirée doit être prononcée sans aspiration.
20. *Récoltent leur récompense :* Saint Matthieu, vi, 16.
21. *Le soupir des géants:* Les géants, vaincus par les dieux, étaient selon les légendes emprisonnés sous les volcans dont ils causaient les éruptions et le bruit qui les accompagne.
22. Μεμαστιγωμένο : Fouetté. Dans la traduction grecque du livre de Job, xv, ii, ce mot est employé dans le sens de châtier.
23. *Scolastique ambulant:* Réfère au « fahrender Scholasticus » de « Faust » de Gœthe.
24. *Droit d'aînesse:* Comme Esaü: Genèse, xxv, 33.
25. *Virgile :* Le célèbre poète romain qui, au Moyen Age, fut considéré comme sorcier. Le récit a été tiré d'un livre populaire allemand: le « Zauberer Virgilius ».
26. *Le Révérend Jesper Morten:* Personnage imaginaire. Le nom a un son péjoratif. (Tr.).
27. *L'immortelle ouverture:* De « Don Juan » de Mozart.
28. *Théâtre :* Celui de Saint-Petersbourg.
29. *L'enfant à venir de Psyché:* D'après Apulée: Les Métamorphoses ou l'Ane d'or. K. cite la traduction allemande de J. Kehrein, Giessen, 1834: l'enfant, — divin si tu te tais — mais humain si tu révèles le secret.
30. *Parmeniscus :* Un pythagoricien. La légende est citée d'après Athénée, xiv, 614. L'antre de Trophonius est l'oracle portant son nom. Leto est la mère d'Apollon.
31. *Souhait de bonne digestion:* En Scandinavie il est d'usage de se dire les uns aux autres après un repas pris en commun: « Velbekomme », à peu près équivalent de « Grand bien vous fasse ». (Tr.)
32. *Fenris :* Loup de la mythologie scandinave, ennemi des dieux; enchaîné par le dieu Tyr, il ne réussit pas, malgré sa force surhumaine, à briser sa chaîne, nommée la Gleipner. (Tr.)
33. *L'herbe de l'ours:* Ce terme qu'on trouve chez Grundtvig, poète et écrivain danois, dans sa « Mythologie Nordique », est dû à une erreur de traduction des Eddas; il faudrait lire: « Les tendons de l'ours. »
34. *Connaissance de la vérité, mais au salut:* Voir 1re épître à Timothée, ii, 4.
35. *Les taches de Jupiter:* Les ombres que les lunes de Jupiter projettent sur la planète furent découvertes en 1665 par l'astronome Cassini.
36. *Du bist vollbracht,* etc.: Toi, veillée de mon existence, tu es consommée. (Tr.)
37. *Les Cavaliers* d'Aristophane : *Démosthène :* Autel? Quel autel? Dis-moi, est-ce que tu tiens qu'il y a des dieux? *Nicias:* Oui. *Démosthène:* Quelles sont tes raisons? *Nicias:* Parce qu'ils me persécutent injustement. *Démosthène:* Je suis aisément de ton avis.
38. *Loke:* Mi-dieu, mi-géant de la mythologie scandinave. (Tr.)
39. *Je serai puni de mort :* Saint Matthieu, xv, 4 et Saint Marc, vii, 10.
40. *Les jugements infinis:* K. fait allusion à un traité: « La logique générale » de N. Treschow, philosophe norvégien. T. y parle des « soi-disant propositions infinies comportant un sujet ou prédicat négatif ». Il donne comme exemple: « Celui qui ne voit pas bien doit porter des lunettes. »
41. *Mariez-vous, vous le regretterez:* Sur son propre exemplaire du premier volume de « Ou bien... ou bien... » K. a fait allusion à Diogène de Laërte, ii, 33, où une remarque pareille est attribuée à Socrate.
42. *Aeterno modo:* Voir Spinoza: « Ethique », v, 40 *Scholium* (æternus cogitandi modus, etc.). Il est d'ailleurs probable que K. a eu en vue une expression de « l'Ethique » de Spinoza qu'on rencontre assez souvent: *sub specie æternitatis:* du point de vue de l'éternité.
43. *Feu Sintenis:* Chr. Fr. Sintenis, auteur allemand, dont le livre de piété « Stunden für die Ewigkeit gelebt » était assez connu.

44. *Nyboder:* Quartier modeste mais caractéristique de Copenhague, construit par le roi Christian IV pour abriter les officiers et les matelots de la marine royale. (Tr.)
45. *Pleurer aux Champs Elysées :* Voir « l'Enéide » de Virgile, VI, 426 pp.
46. *Ange exterminateur:* Voir « l'Exode », XII, 23 (un destructeur).

ÉTAPES ÉROTIQUES SPONTANÉES

47. Κόσμος : Kosmos: désignation par la philosophie grecque de l'univers.
48. *Axel et Valborg:* Principaux personnages d'un drame du même nom d'A. Oehlenschlaeger. (Tr.)
49. *Optimates:* Désignation politique à Rome du parti de la noblesse (« des gens comme il faut »), ici employé au figuré à cause du jeu de mots avec optimisme.
50. *Royaume de dieux:* Expression qui rappelle ce que disait du Sénat romain l'ambassadeur à Rome du roi Pyrrhus: « Une assemblée de beaucoup de rois. » Plutarque : Pyrrhus 19.
51. *Une école d'esthéticiens:* Voir p. ex. Chr. H. Weisse: « System der Aesthetik », Leipzig, 1830.
52. *Batrachomyomachie:* « Combat des rats et des grenouilles », poème burlesque, pastiche des poésies homériques, invraisemblablement attribué à Homère.
53. *Moyen terme:* K. emploie le mot « médium », dans le sens hégelien des expressions: Mitte, Mittel. Par la suite nous maintiendrons le mot « médium » qui, malgré les autres sens qui lui sont aussi donnés dans la langue française, nous paraît ne pas prêter à confusion (Tr.)
54. *Horace:* Epîtres, I, 6, 45: « La maison ne possédant pas beaucoup de choses superflues est pauvre. »
55. *Encliticon:* (ou enclitique), mot qui s'unit au mot précédant, de façon à ne former en quelque sorte qu'un seul mot avec lui.
56. *Prosélyte du seuil de la porte :* Nom donné aux païens qui avaient embrassé la religion juive et qui, en revanche, jouissaient de certains privilèges.
57. *Diane:* Voir Nitsch: « Dictionnaire Mythologique », II, p. 148 (Edit. allemande).
58. *Henri Steffens:* Philosophe allemand. Dans les « Caricaturen des Heiligsten » il traite des rapports de la vue et de l'ouïe avec les autres sens inférieurs.
59. *Achim von Arnim:* Poète et romancier allemand, auteur d'ouvrages très bizarres. La nouvelle à laquelle K. fait allusion est « Owen Tudor ». « Pour nous autres presbytériens l'orgue est la cornemuse du diable qui lui sert à endormir la contemplation sereine, comme la danse à étourdir les bons desseins. »
60. *Et apparet sublimis:* Et se montre planant dans l'air; voir Virgile: Georgica, I, 404.
61. *C'est une femme:* Dans le texte danois des « Noces de Figaro » on trouve, acte I, scène V, les répliques suivantes: *Chérubin:* Lis la romance à la Comtesse, à Fanchette, à toi-même, à Marcelline! *Suzanne:* Comment? à la vieille Marcelline aussi — mais vous êtes fou! *Chérubin:* Oui, à Marcelline aussi! Pourquoi pas? C'est une femme. A ceci correspond dans le texte français de Barbier et Carré, acte I, scène VI, la réplique de *Chérubin:* Tu la liras à ta maîtresse, à Barberine, au monde entier! à tout ce qui s'appelle femme!
62. *Selv tre Snese,* etc.: Chez les vieilles il se glisse pour que son livre grossisse. Cité d'après la version de Don Juan de Deschamps et Blaze. (Tr.)
63. *Au signe qu'il porte au front:* Dans l'acte 3, scène VIII, des « Noces de Figaro », la comtesse baise Chérubin au front lorsque celui-ci, travesti en une jeune fille, lui tend un bouquet. Dans le texte danois, Chérubin dit quelques scènes plus tard: « J'ai quelque chose sur mon front qui me rendrait heureux, même si j'étais condamné à faire mille ans de prison. » On ne trouve pas cette réplique dans le texte français.

64. *Au paysan d'Horace:* Voir Epîtres I, 2, 42: « Le paysan attend toujours que le ruisseau s'écoule. »

65. *David:* 1er livre de Samuel, 16, 14 pp.

66. *Le jeu de cet homme:* K. fait probablement allusion au poème « Bjergpigen » (La jeune fille de la montagne) de Hauch, poète danois.

67. *Schikaneder:* Acteur, auteur, poète, directeur de théâtre à Vienne. A la veille d'être déclaré en faillite, il vint demander à Mozart de mettre en musique un livret de lui. Ce livret était celui de « La flûte enchantée », et Mozart se laissa toucher par la détresse du directeur. Celui-ci promit au musicien monts et merveilles, mais Mozart ne reçut jamais un ducat pour sa peine, pas plus que pour ses droits d'auteur. (Tr.)

68. *Je suis un enfant de la nature:* Cette réplique de Papageno, parlant aux prêtres, se trouve dans l'acte III, scène III, de la traduction danoise de N.-T. Bruun, mais on la chercherait en vain dans le texte français de Nuitter et Beaumont.

69. *Il met en cage les filles qu'il attrape:* Acte I, scène IV dans les couplets du « joyeux oiseleur », texte danois. Le texte français dit: « Ah! de ces tourterelles quelle volière je ferais! »

70. *Dr H.-G. Hotho:* Philosophe d'art allemand, élève de Hegel. Voir son « Vorstudien für Leben und Kunst ».

71. *Sub una specie:* Sous une seule forme, ou vu d'un seul côté. *Sub utraque specie:* vu des deux côtés.

72. Σκανδαλον : Scandale, indignation.

73. *Un livre populaire :* « Le Docteur Faust, nécromancien et sorcier, son pacte avec le diable, sa vie prodigieuse, et sa fin effroyable. » (Titre traduit du danois.) La source en est le livre allemand de Spiess, de 1587: Historia von Johann Fausten, traduit en français sous le titre de: « Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable », Rouen, 1667.

74. *La veuve Tribler:* Petite maison d'édition et de librairie à Copenhague qui, dans les années 1818-1839, édita de nombreuses chansons populaires.

75 *Halmtorvet :* Place publique à Copenhague (Tr.)

76. *G.-A. Bürger:* Poète allemand. Madame de Staël a donné les premières analyses de son fameux poème « Léonore ». Les quelques strophes auxquelles K. fait allusion, sont les suivantes: « Der Mond der scheint so helle, die Todten reiten schnelle » (La lune brille, les morts chevauchent vite); et « Graut Liebchen auch? Wie sollte mir grauen? Ich bin ja bei dir. » (As-tu peur, ma bien-aimée? Et pourquoi don frissonner? Je suis bien auprès de toi.)

77. 50 *jeunes filles:* Les filles de Thespios.

78. *Pur ché porti la gonelle:* Pourvu qu'on porte mantille, vous savez comme il s'y prend. (Deschamps et Blaze.)

79. *Traducteur danois:* L. Kruse, littérateur danois, traducteur de « Don Juan ». Dans acte I, scène X il fait dire à Don Juan, parlant d'Elvire: « Ha! a-t-elle fait un pacte avec les mauvais esprits? » Dans scène II il dit: « C'est malheureux! Tous mes plans doivent-ils échouer sur cet écueil? Mon cœur bat lourdement depuis le moment où je l'ai revue. Un feu brûle dans ses yeux comme si un être surnaturel les avait animés. »

80. *Achim von Arnim :* (Voir aussi note 59.) Dans « Armuth, Reichthum. Schuld und Busse der Gräfin Dolores » il dit « Hätte Don Juan seine Vielseitigkeit gehabt, er hätte sich durch des Teufels Grossmutter vom Teufel los geschwatzt. »

81. *Regardez comme il court:* Réplique de la traduction danoise des « Noces de Figaro ». Dans la version française de Barbier et Carré, acte II, scène II, Suzanne dit: « Voyez le petit garnement! Dirait-on pas qu'il a des ailes? Ou je me trompe infiniment, ou c'est un vaurien trop charmant pour trouver beaucoup de cruelles! » (Tr.)

82. *Soyez gais, mes enfants:* Réplique de la traduction danoise. Dans la version française de Deschamps et Blaze, acte I, scène VIII, Don Juan dit simplement: « Oh, la belle jeunesse, Approche donc, regarde: quels anges féminins! » (Tr.)

83. *Moindres mystères:* Comme préparation au grand mystère d'Eleusis un mystère « moindre » fut célébré à Athènes.

84. *Ilias post Homerum:* Une Iliade après Homère, — expression employée proverbialement pour désigner ce qui est superflu, inutile.

85. *J.-C.-A. Musaeus:* Littérateur allemand qui a écrit des « Contes populaires de l'Allemagne ».
86. *L. Tieck:* Ecrivain allemand qui, reprenant en quelque sorte l'œuvre de Musaeus, a écrit des contes populaires. On l'a appelé le Perrault allemand du XVIIIe siècle.
87. *J.-L. Heiberg:* Littérateur danois. Sa première œuvre, parue dès 1813, fut une très libre adaptation en vers du *Don Juan* de Molière.
88. *J.-C. Hauch:* Poète dramatique et romancier danois. Il publia en 1829 à Copenhague « Deux drames: Gregorius VII et Don Juan ».
89. *Don Juan comme Ballet:* Galeotti, maître de ballet italien, fut en 1775 attaché au Théâtre Royal de Copenhague et on le considère comme le créateur du ballet danois. Un « Don Juan » écrit par lui a été donné 10 fois de 1781 à 1784; un autre ballet « Don Juan », avec musique de Gluck, a été donné à Vienne en 1761.
90. *Un seul trait dans la conception de Molière:* Acte I, scène II: « Mon amour commença par la jalousie. »
91. *La célèbre scène comique de Molière:* Avec Monsieur Dimanche, le créancier, acte IV, scène III. Elle ne se trouve pas dans la version danoise de l'opéra.
92. *Fils d'un homme très distingué:* Voir e. a. acte IV, scène VI du « Don Juan » de Molière, où le père, don Louis, semonce son fils.
93. *Se battre à coups de poing :* Acte II, scène III, où Don Juan se bat avec Pierrot.
94. *Kallebodstrand:* Petit bras de mer près de Copenhague. (Tr.)
95. *Pedro et le long Lucas:* Le nom de Pedro, dans la version danoise de Heiberg, correspond au Pierrot de Molière. Voir du reste son aventure avec le « gros Lucas » dans l'acte II, scène I, de « Don Juan » de Molière.
96. *Gusmann:* Acte I, scène I.
97. *En médecine:* Acte III, scène I, dans l'adaptation de Heiberg.
98. *Monsieur Paaske:* Le personnage du « Don Juan » de Heiberg qui correspond à « Monsieur Dimanche, marchand » du « Don Juan » de Molière. Monsieur Paaske serait en français: Monsieur Pâques. (Tr.)
99. *Molière lui fasse dire:* A la fin de scène I, de l'acte I.
100. *Etat d'esprit:* Traduction de « Stemning », mot danois qui correspond au mot « Stimmung » en allemand et veut dire à la fois: état d'esprit, état d'âme, ambiance, etc. (Tr.)
101. *Rbd:* Rigsbankdaler, l'ancienne unité monétaire du Danemark. (Tr.)
102. *La passion concrète d'Elvire:* K. dit textuellement: « La passion substantielle d'Elvire », ce qui en français prête à confusion, mais signifierait plutôt une passion ayant une existence objective, ayant les caractères d'une substance. Nous choisirons concrète qui a de plus l'avantage de préciser l'idée qui semble avoir été celle de K.: montrer l'intérêt d'une audition simultanée de la passion concrète d'Elvire et de l'ironie abstraite de Don Juan. (Tr.)
103. *Je remercie les dieux:* Allusion à une remarque de Platon qui, parmi les trois choses dont il remercie les dieux, aurait mentionné aussi le fait d'avoir été fait homme et non pas femme: voir Lactance: Institut, III, 19, 17.
104. *Il est loin:* Cette réplique se trouve dans le texte danois et correspond à celle de la version française où Leporello, acte I, scène VI, dit à Elvire: « Mon Dieu! Supposez qu'il est mort. » (Tr.)
105. *Jeronimus:* Figure représentant le père noble dans les comédies de Ludvig Holberg, le Molière danois. Voir p. ex. « La chambre de l'accouchée », acte V, scène VI.
106. *Elle-même est inclue dans le nombre:* Dans le texte allemand de l'air de l'inventaire, Leporello dit: « Tausend und zwei — nein, Tausend und drei; Sie sind auch dabei. » (1002 — non, 1003; vous y êtes aussi.)
107. *Le célèbre air du champagne:* Acte 2, scène III: va qu'une fête vite s'apprête.

LE REFLET DU TRAGIQUE ANCIEN SUR LE TRAGIQUE MODERNE

108. (Titre) Συμπαρανεκρωμενοι : Frères défunts, compagnons de la mort. K. dit dans ses papiers posthumes qu'il a trouvé le mot παρανεκροι chez Lucien, mais il s'agit probablement d'une confusion avec le synonyme ὁμόνεκρος (Lucien: Dialogues des Morts, 2, I.) K. y parle aussi de υενεκρωμένος (défunt, usé) en se reférant à l'Epître aux Hébreux, II, 12. Les pères de l'Eglise grecque parlent de συννεκρούσδαι (mourir avec quelqu'un).

109. *Aristote:* Dans sa Poétique.

110. *David:* 1er livre des Chroniques, XXI.

111. *Hétairies:* Société politique à Athènes (fin Ve siècle).

112. *Les augures:* Caton, en parlant des haruspices étrusques, dit ne pas comprendre qu'ils aient pu se regarder sans rire. Cicero: De divinatione, II, 51; De natura deorum, I, 71.

113. *Un homme d'Etat français :* Dans le Journal danois « Berlingske Tidende » du 22 mars 1839 il était dit: « Monsieur Thiers a surtout exigé que des Sous-Secrétaires d'Etat soient nommés dans tous les ministères. Ceux-ci s'occuperont de tous les détails de l'administration afin de permettre aux Ministres de donner l'attention nécessaire à la Chambre et au Cabinet. »

114. Διανοια καὶ ἦθος : Raisonnement et caractère, Poétique d'Aristote, chap. VI.

115. Τέλος : Le but.

116. Ἁμαρτία : Faute, Aristote: Poétique, ch. XIII.

117. *De manière pélagienne:* Pélage (Ve siècle) niait le péché originel.

118. *Grabbe:* Chr. D. Grabbe, poète dramatique allemand. La tragédie « Don Juan et Faust » parut à Francfort en 1829.

119. *Aristote:* Poétique, chap. VI.

120. *Hegel:* Vorlesungen über die Aesthetik, Werke, X³, p. 531.

121. *Das wahrhafte Mitleiden:* La vraie commisération, au contraire, est la sympathie qui a pour objet en même temps la justification morale de celui qui souffre.

122. *Il est effroyable de tomber :* Epître aux Hébreux, X, 31.

123. *Lorsqu'on dit de Yahweh:* L'Exode, XX, 5.

124. *Ces terribles anathèmes:* Par ex. Lévitique, XX et le livre de Job, XX.

125. *Philoctète:* Tragédie de Sophocle.

126. *Illogisme :* K. fait probablement allusion à la réplique où Philoctète (vers 732 et suiv.) accablé par une attaque de sa douloureuse maladie, tantôt craint d'être de nouveau laissé seul, tantôt désire la mort.

127. *Personne ne connaît sa douleur:* Dans le premier épisode de Philoctète, dans la traduction de R. Pignarre, Philoctète dit: « Ainsi, chargé de misères, haï des dieux, aucune nouvelle de mes épreuves n'est arrivée ni dans ma patrie ni en aucune région de la terre grecque. » (Tr.)

128. *Labdakos :* Le grand-père d'Œdipe. *Jocaste,* sa mère.

129. *Quem deus vult perdere:* Ceux que le dieu veut perdre, il commence par leur ôter la raison.

130. *Robert le Diable :* Voir Schwab : « Buch der schönsten Geschichten und Sagen », I, p. 347.

131. *Högne:* Fils de la reine Grimhild, épouse du roi Gjuke et d'un ogre. Voir Rafn: Nordiske Kaempehistorier. Mythologie scandinave.

132. *Dit-on:* Proverbes, XXV, 11.

133. *Les teignes ou la rouille :* Saint Matthieu, VI, 19, 20.

134. *Captation benevolentiæ:* Démarche ayant pour but de disposer quelqu'un favorablement, p. ex. un juge.

135. *Elle ne connaît point d'homme :* Saint Luc, I, 34.

136. *O weh! Unselige:* La traduction allemande est de Donner (Heidelberg, 1839). La traduction française de R. Pignarre dit: « Hélas! infortunée! Séparée à la fois des hommes et des ombres, des vivants et des morts. »

137. *Quod non volvit in pectore:* Ce qu'elle n'agite pas dans son cœur.
138. *Epaminondas:* Voir Cornelius Nepos: « Epaminondas », chap. IX.
139. *Hercule:* Prédit par Zeus (Jupiter), voir Sophocle: « Les Trachiniennes », V, 1159 pp. La mort d'Hercule fut causée par le sang du centaure Nessus qu'Hercule avait tué avec une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne.

TRACÉS D'OMBRES

140. Συμπαρανεχρωμενοι... Voir note 108.
141. *Abgeschworen mag die Liebe,* etc. : Alors même que l'amour serait sans cesse abjuré, l'enchantement de l'amour endormira l'âme extasiée et surprise jusqu'à ce qu'elle oublie le serment. (Tr.)
142. *Gestern liebt' ich,* etc. : Hier j'aimais, aujourd'hui je souffre, demain je mourrai ; néanmoins, aujourd'hui et demain j'aimerai à penser au jour d'hier. Lessing : « Lied aus dem Spanischen », Œuvres complètes (Maltzahn), I, p. 240.
143. *Projets de longue haleine*: Voir Horace: « Odes », I, 4, 15 : *spem longam* et II, 16, 17 : *quid iaculamur multa.*
144. *Les hommes prétendent:* Les Rois : I, 19 ; II, 12.
145. *Mouvement tourbillonnant :* D'après plusieurs philosophes grecs surtout des atomistiques.
146. *Souffle de ses narines:* Psaumes, 18, 16.
147. *Mère éternelle de tout:* Voir Hésiode: « La Théogonie », vers 123 pp. (La nuit serait la fille de Chaos et la mère de l'éther et du jour).
148. *Lessing :* « Laokoon », Berlin, 1766.
149. *Nomina appellativa:* Noms collectifs, à l'opposé de noms propres.
150. *Tantale - Sisyphe:* « l'Odyssée », XI, 582 pp.
151. *Entrevoir par quelques signes:* Acte III, scène I : Sophie (la sœur) : « Car hélas, ne l'aimais-je pas, comme toi, de l'amour le plus entier, le plus pur, le plus fraternel? »
152. *Ce sage :* Simonides. Voir Cicéron : *De natura deorum,* I, 60.
153. *Pureté incorruptible d'un esprit paisible:* Voir 1re épître de Pierre, 3 et 4.
154. *Ecclesia pressa:* Une église réprimée ou persécutée.
155. *Tigre peut briser un lis:* Citation d'Aladin d'Oehlenschlaeger.
156. *Kruse*: traducteur et adaptateur danois de « Don Juan ». Voir acte I, scène VI.
157. *Didon et Enée :* Virgile, « L'Enéide », VI, 469.
158. *La nouvelle philosophie:* l'Hégelianisme.
159. Οὔτε λέγει etc: Héraclite : « Il n'achève pas sa phrase, il ne cache rien, mais il donne à entendre. »
160. *L'obole réglementaire:* La petite pièce de cuivre que les Grecs plaçaient dans la bouche du cadavre pour payer à Charon, suivant l'opinion populaire, le prix de passage.
161. *Halb Kinderspiel,* etc.: Faust, vers 3424. La scène dans la Cathédrale: « A demi jeu enfantin, à demi cœur divinisé. »
162. *Scène de catéchisation:* Faust, vers 3058. La scène dans le jardin de Marthe.
163. *Comme elle l'exprime avec tant de grâce:* Faust, vers 2860. Le dernier vers de la scène dans le pavillon du jardin.
164. *Gœthe dit de l'âme d'Hamlet :* Wilhelm Meisters Lehrjahre.
165. *Florine du conte:* « L'Oiseau Bleu », conte suédois.

LE PLUS MALHEUREUX

166. *Quelque part en Angleterre:* D'après Chateaubriand, à Worcester.
167. *Paroles du poète:* Pram, poète danois du XVIIIe siècle.
168. *Les Euménides :* Elles poursuivirent Oreste, le parricide, jusqu'à ce qu'il trouvât asile dans le temple de Delphes.

169. Ἀφωρισμένοι *et segregati:* Mis à part, expulsés (de la Synagogue). Epître de Saint Paul aux Romains, I, I.
170. *Comme les soldats romains:* Cicero, Cato maior, 75.
171. *Solon, Solon, Solon:* Hérodote, I, 86. Se rapporte au Roi qui, après avoir été détrôné, dût se rappeler les avis de Solon sur le danger d'un bonheur trop grand.
172. *La conscience malheureuse:* p. ex. « La Phénoménologie de l'Esprit », IV, B. de Hegel.
173. *Clemens Brentano* : « Die drei Nüsse » (les trois noisettes), Werke, IV, p. 275; *Tertia nux,* etc.; la troisième noisette est la mort.
174. *Ancoeus:* Il se prépara à boire le nouveau vin dont, d'après des prédictions, il ne devait pas goûter, lorsqu'il fut tué par un sanglier. Voir Nitsch: « Dictionnaire mythologique », I, p. 194 (édit. allem.). *Le proverbe:* « Il y a loin de la coupe aux lèvres ». Ancoeus était fils de Poseidon et roi de Samos.
175. *Latone:* Aimée par Jupiter et rivale de Junon, elle fut bannie par celle-ci et, poursuivie, parcourut en vain un grand nombre d'îles pour y faire ses couches.
176. *Ténèbres des Hyperboréens:* Les Hyperboréens furent un peuple mythique du haut Nord — « au delà du vent du nord ».
177. *Niobé:* Elle fut métamorphosée en pierre à cause du chagrin que lui causa la mort de ses enfants. On montrait sa statue sur la montagne Sipylos.
178. *Son visage abattu :* Se réfère à Caïn, voir Genèse, IV, 6.

LES PREMIÈRES AMOURS

179. « *Les premières amours* » de Scribe. La première représentation à Paris de cette comédie-vaudeville de Scribe eut lieu le 12 novembre 1825 au « Théâtre de Madame » — actuellement « Le Gymnase » — et « La Pandore », journal des spectacles, etc., publia le 14 du même mois le compte rendu suivant:

L'apparition, au boulevard Bonne-Nouvelle, d'une actrice justement aimée du public, et l'attrait d'une première représentation avaient entièrement rempli la salle du Gymnase. Il est inutile de dire que l'actrice a obtenu et mérité un brillant succès. Un feu plein de grâce et de finesse, l'art d'animer la scène, de donner de l'importance à des riens, caractérisent Mlle Jenny Vertpré, et lui assurent le plus flatteur accueil partout où elle voudra porter les qualités rares et précieuses qui la distinguent.

La pièce nouvelle n'a pas obtenu moins de succès que l'actrice. Elle n'offre rien de bien neuf quant au sujet. Mais M. Scribe excelle à tirer partie des données les plus communes, et à rajeunir un fond usé, par la grâce et la délicatesse des détails. Après tout, si la donnée première de la pièce a le tort de rappeler quelques autres ouvrages plus anciens, ce serait trop sévère que de ne pas reconnaître ce qui appartient en propre à M. Scribe, dans la manière dont il a renouvelé une idée peu jeune au théâtre. On devient inventeur à force d'être ingénieux. (Suit un court exposé de l'intrigue.)

On peut reprocher, à ce nouvel ouvrage de M. Scribe, d'assez fortes invraisemblances ; mais ce spirituel auteur se fait un jeu de braver ce genre de défaut, et il a le talent de se le faire pardonner par le public. Du reste, les situations une fois admises, on reconnaîtra dans les caractères beaucoup de naturel et de vérité. Celui d'Emmeline est charmant; et Mlle Jenny Vertpré en a saisi toutes les nuances avec un tact et un goût parfaits. Gontier remplit très convenablement le rôle de M. Rinville; Legrand, acteur d'un comique très franc, exagère peut-être un peu le personnage du cousin Charles, mais il donne à ce rôle une physionomie très plaisante. Dormeil — Dervière — est un papa très raisonnable et de très bonnes manières.

Le succès n'a pas été un instant douteux; le dialogue est ingénieux et facile; la pièce entière est écrite avec beaucoup de pureté; elle abonde en mots heureux, en jolis couplets. Mais nous signalons à M. Scribe quelques longueurs que son goût fera sans doute disparaître.

Le même journal ajoute le 16 novembre 1825 :

La seconde représentation des « Premières amours » ou « les Souvenirs d'enfance », n'a pas obtenu moins de succès que la première. Cette pièce, très favorable au gracieux talent de Mlle Jenny Vertpré, promet d'abondantes recettes au théâtre de Madame, dont chaque soir la foule assiège les portes.

Le journal le *Courrier des Théâtres* du 13 novembre 1825, donne le compte rendu suivant :

Théâtre de Madame. Première représentation des *« Premières amours »* ou « Les Souvenirs d'enfance », comédie-vaudeville. — Début de Mlle Jenny-Vertpré. (Après un court exposé de l'intrigue, l'article continue:) il y a beaucoup d'invraisemblance dans ce petit tableau. Les détails manquent un peu de gaîté, et les scènes sont un peu longues. Mais on a applaudi avec justice quelques couplets et une foule de riens charmants qui valent mieux que les « quelque chose » de tant d'autres. L'auteur demandé, et nommé au milieu des applaudissements, est M. Scribe.

Le même journal du 15 novembre dit :

Gontier, Legrand et Dormeuil ont contribué de tout leur talent à l'accueil favorable que Mlle Jenny Vertpré vient de recevoir au théâtre de Madame. Sans eux, sans l'estime que commande leur présence, et sans l'intérêt que devait exciter la nouvelle venue, « Les premières amours » n'auraient pas aussi complètement réussi. Ecrivons donc sur la moitié de ce succès: Parts d'acteurs.

Enfin, citons d'après le livre *Scribe et son théâtre,* de Victor Moulin, Paris, 1862, p. 55 :

12 novembre 1825 (Gymnase), *Les premières amours,* ou *Les souvenirs d'enfance,* vaudeville en un acte. Distribution :

Dervière	MM. Dormeuil
Rinville	Gontier
Charles	Legrand
Lapierre	Bordier
Emmeline	Mlle J. Vertpré.

Le sujet est le même que celui de « Félicie ou la Fille romanesque », opéra-comique en trois actes de Dupaty, musique de Catrufo, représenté à l'Opéra-Comique le 28 février 1815. Ce qui appartient à M. Scribe, c'est l'esprit des couplets, l'habileté avec laquelle il fait passer sur les invraisemblances, enfin le charme printanier des détails et des idées. Grand succès. (Tr.)

180. *J.-L. Heiberg* : Poète danois et directeur du Théâtre Royal à Copenhague. La traduction parut en librairie en 1832 et la pièce fut jouée la première fois le 10 juin 1831 au Théâtre Royal, sous le titre de: « Le premier amour », titre que Kierkegaard d'ailleurs donne à son étude.

181. *Wessel* (J.-H).: Poète comique danois, 1742-1785. La phrase citée se trouve dans un fragment de poème « Une jeune fille juive ».

182. *Les plus grands contraires :* Se réfère au « Phédon » de Platon : voir p. 784 dans la traduction de Léon Robin.

183. *Objet de scandale,* etc.: Voir Saint Paul, I, épître aux Corinthiens, I, 23.

184. *Le moulin du conte:* Le conte « Van den Machandelboom » de Grimm.

185. *Autocrate pélasgien:* Pélasges affirma la libre volonté des hommes contre la doctrine de Saint Augustin concernant la prédestination.

186. *Les elfes et les maîtres d'école:* Allusion à une pièce de théâtre: « Les Elfes », de J.-L. Heiberg.

187. *Heiberg, Frydendahl, Stage, Phister:* Quatre éminents acteurs de l'époque, attachés au Théâtre Royal de Copenhague. (Tr.)

188. *Poul Möller:* Poète et philosophe danois, 1794-1838. (Tr.)

189. *Prophète: Vates,* en latin, désigne un prophète aussi bien qu'un poète.

190. *Comme le dit Hamann*: « Les enfants deviennent des gens, les vierges deviennent des mariées, les lecteurs deviennent des auteurs. »

« Leser und Kunstrichter » (Lecteurs et Critiques), œuvres éditées par Roth, II, p. 397.

191. *Publici juris:* propriété publique.

192. *Au-dessus de la portée du père:* Scène VII : Emmeline à son père qui déclare ne pas reconnaître le prétendu Charles : « Il est des sympathies qui ne trompent jamais ; et si ma pauvre tante Judith était là, elle vous expliquerait... » (Tr.)

193. *Rinville... rien moins que romanesque:* Scène XII. Rinville : « Voulez-vous un moyen ? » Charles: « Je ne demande pas mieux. » Rinville suggère alors l'échange de noms.

194. *Décidé pour plusieurs raisons:* Scène V. Rinville : « La fortune... tout rendait cette alliance si convenable ! On prétend d'ailleurs que la jeune personne est charmante, qu'elle a déjà refusé vingt partis... Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis... et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival ! »

195. 50.000 *livres de rente:* Scène I : Dervière : « Lorsqu'on a... comme moi... cinquante mille livres de rente... »

196. *Elle le trouve « répugnant » !* Scène XIII. Emmeline : « Ah ! mon Dieu ! Qu'il est laid ! et quelle tournure ! » Dervière: « Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien... » Scène XIV : Emmeline: « Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance...» Scène X. Emmeline : « ...pour ce jeune homme que je déteste, que je ne voulais pas voir... »

197. *Se venger de Charles et obéir à son père:* Scène X. Emmeline : « Je vais m'efforcer... de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père. »

198. *Erasmus Montanus reste inchangé:* Dans la fameuse pièce de Holberg, intitulée « Erasmus Montanus », Erasmus maintient, jusqu'à la fin et contre tous, que la terre est plate comme une crêpe. (Tr.)

199. « *Mehreren Wehmüller* »: Référence à une nouvelle de Clemens Brentano.

200. *Quelques petits vers:* Voir scène VIII.

201. *Une vieille anecdote:* Le roi Philippe III d'Espagne, en regardant un étudiant éclater de rire en lisant un livre, aurait dit : « Ou bien il est fou, ou bien il lit *Don Quichotte.* »

202. *Egmont* de Goethe : La scène décrite se passe au commencement de l'acte V.

203. *Les premières paroles de Rinville soient si pathétiques:* Scène VI. Rinville à part : « Allons, de l'entraînement et du pathétique. » A Dervière : « Vous ne remettez pas mes traits ?... Il se pourrait que huit ans d'absence m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille... ».

204. *M. Zacharie:* Il s'agit d'un usurier qui possède des traites signées par Charles.

205. *Une voix qui lui soufflait:* Scène VII. Emmeline : « Pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles. » Dervière (vivement à Rinville): « Pour toi ? » (se reprenant) « Dieu ! qu'ai-je fait ! » Emmeline: « Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous dit ? »

206. *Un desideratur:* Quelque chose qui manque, qui n'existe pas.

207. *Je respire car j'avais peur d'avoir été trop hardi:* Cette réplique se trouve dans la scène VIII et suit l'échange de répliques suivant : Rinville : « Oui, oui, je me rappelle maintenant... je crois même que le lendemain j'ai recommencé. » (à donner des baisers à Emmeline). Emmeline : « Non, Monsieur, du tout ; puisque c'était la veille de votre départ. » Kierkegaard a d'ailleurs noté dans son exemplaire de la pièce: « faux, elle n'avait que 8 ans. »

208. *Il n'est plus le même:* Scène IX. Emmeline: « Autrefois vous me disiez tout, j'avais votre confiance ; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes plus le même. »

209. *L'anneau témoigne contre lui:* Scène IX. Emmeline : « J'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire; mais ne pas avoir mon anneau... »

210. *Génie de l'anneau:* K. fait allusion au drame « Aladin », d'Oehenschlaeger, drame tiré du conte arabe du même nom dans *Les Mille et une nuits*, où le génie de l'anneau dit qu'il obéira à tous ceux qui ont l'anneau au doigt.

211. *L'imbécillité essoufflée de Charles:* Scène XII. Charles, à la cantonnade : « Je vous remercie, Monsieur, ... je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, sur-

tout quand on les prend à jeun. — Il paraît que M. Dervière n'y est pas ? — Ni sa fille non plus ? — Tant mieux parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire... »

212. *La scène où Riville a le plus à faire avec Emmeline :* Scène VIII.

213. *Un monologue précédent:* Scène V.

214. *Zacharie n'a pas lâché le pire:* Le mariage de Charles.

215. *Hinc illae lacrymae:* Voilà la raison des larmes. Térence: « Andria », vers 126.

216. *Là s'écroula le royaume de Norvège:* Vieux dicton scandinave qui signifie que tout s'écroule. Saxo Grammaticus (Tr.)

217. *Le vent avait changé de direction:* On raconte généralement aux enfants scandinaves que, si le vent tourne au moment où ils font des grimaces, leur visage reste déformé. (Tr.)

L'ASSOLEMENT

218. *Chremylos :* Un pauvre citoyen d'Athènes, personnage principal de la pièce, et Karion, son esclave. *Chremylos :* On finit par avoir le dégoût de tout : de l'amour. — *Karion :* du petit pain. — *Chremylos :* de la poésie. — *Karion :* et des confiseries. — *Chremylos :* de l'honneur. — *Karion :* des gâteaux. — *Chremylos :* de la bravoure. — *Karion :* des figues. — *Chremylos :* de la gloire. — *Karion :* des œufs brouillés. — *Chremylos :* du commandement. — *Karion :* des légumes.

219. *Impetus:* Vitesse, élan.

220. *Panis et circenses:* Du pain et des jeux (nourriture et plaisir), selon Juvénal (Satires, X, 81) les seuls désirs du peuple romain.

221. *Dans l'antiquité fut nommé roi:* Saxo Grammaticus nous le dit, au commencement du 6e livre de son « Historia Danica », au sujet de Hjarne, le successeur de Frode, roi de Danemark.

222. *L'homme est un animal sociable:* D'après la définition d'Aristote: « La politique », I, 1, 9.

223. *Otium est pulvinar diaboli:* L'oisiveté est l'oreiller du diable.

224. *L'empereur Marc-Aurèle Antonin:* « Il est en ton pouvoir de renaître. Voir les choses à nouveau comme tu les voyais autrefois, c'est là la régénération de la vie. » Pensées, VII, 2.

225. *Cadeaux inquiétants de Prométhée:* Le feu et « les espérances aveugles », voir Eschyle : « Prométhée enchaîné », v. 250 et suiv.

226. *Nil admirari:* N'admirer rien. Horace: « Epîtres », I, 6.

227. *Léthé:* Le fleuve de l'oubli dans le royaume des morts.

228. *Cerbère:* Le chien à trois têtes, gardien de l'enfer païen. Virgile: « L'Enéide », VI, 417 pp.

229. *Geert Vestphaler:* Principal personnage du « Barbier bavard », comédie de Ludvig Holberg. (Tr.)

230. *Idem velle, idem nolle* etc.: Voir Salluste: Catilina. « Vouloir et ne pas vouloir la même chose, ce n'est que cela qui constitue une amitié sûre. »

231. *La bohémienne qui porta son mari sur le dos:* D'après une nouvelle de Steen Blicher, auteur danois.

232. *Baggesen:* auteur danois. (Tr.)

233. *Les néo-platoniciens:* Voir Plotin: « Ennéades », XV, 2.

234. *Tischbein:* peintre allemand (1751-1829), ami de Goethe.

235. *Expeditus:* prêt à marcher

LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR

236. *Sua passion,* etc.: Dans le texte français de E. Deschamps et H. Blaze : Mais son bijou, son caprice, oh ! c'est un cœur de novice (Tr.)

237. *L'intéressant dans la vie :* Voir note 7.

238. *Exacerbatio cerebri :* excitation cérébrale.

239. *Corps parastatique:* Un corps apparent, comme celui que, d'après une conception hérétique, le Christ avait revêtu et qui n'était pas un vrai corps humain.

240. *Une nuée que j'embrassais:* Comme Ixion qui voulait porter la main sur Héra mais n'embrassait qu'une nuée ayant sa forme.

241. *Actiones in distans:* Des opérations visant à un but lointain.
242. *Un homme riche:* Voir 2ᵉ livre de « Samuel », Chap. XII.
243. *Tieck:* « Die wilde Engländerin » (L'Anglaise sauvage) dans « Das Zauberschloss » (Le château enchanté), Berlin, 1853, XXI, p. 238.
244. *Cuvier:* Dans ses « Recherches sur les ossements fossiles », Cuvier pose comme son but d'indiquer comment avec un seul os il est possible de reconstruire une espèce entière d'animal.
245. *Elle n'est pas fiancée, je sais:* Au Danemark l'alliance se porte à l'annulaire dès les fiançailles. (Tr.)
246. *Oestergade :* Rue centrale et étroite de Copenhague où tout le monde se promène et flâne, surtout l'après-midi (Tr.)
247. *Donna Anna:* Dans la version danoise de « Don Juan ».
248. *Mlle Lisbeth:* Personnage de « Erasmus Montanus », comédie de Holberg, Acte V, scène V.
249. *Langelinie:* promenade très populaire à Copenhague au bord de la mer. (Tr.)
250. *Alcedo ispida:* Le martin-pêcheur qui dans l'antiquité était supposé construire son nid sur l'eau.
251. *Porteur de chaises de l'hôpital Frédéric:* Hôpital de Copenhague; les préposés qui allaient chercher les malades en ville pour les apporter en chaises à porteurs avaient des livrées vertes.
252. *Paroles du poète:* Ovide, ars amandi, II, 235: Dans ce camp pacifique il y a nuit et hiver, de longs chemins et des douleurs atroces et toutes sortes de fatigues.
253. *Preciosa*: Voir le drame lyrique de Wolff, avec musique de Weber.
254. *Store Koebmagergade :* Rue de Copenhague. (Tr.)
255. *Noerreport et Oesterport:* Deux anciennes portes des remparts de Copenhague (Tr.)
256. *Joseph :* Genèse, 41, 32.
257. *Ved Stranden:* Nom d'une rue de Copenhague qui suit le quai des canaux entourant le plus vieux quartier de la ville.
258. *Fille du roi Lear:* Shakespeare: « Le roi Lear », acte I, scène I.
259. *Figaro:* Dans la version danoise des « Noces de Figaro », acte II, scène II, *Suzanne* dit: « On peut se fier à Figaro lorsqu'il s'agit de mener une intrigue »; *Figaro:* « Deux, trois, quatre à la fois ! bien compliquées et s'entre-croisant l'une l'autre. » L'équivalent de cette dernière réplique ne se trouve pas dans la version française de Barbier et Carré. Mais dans la scène IV, *Suzanne* dit: « Puisque Figaro se fait fort de mener notre barque au port, nous pouvons défier l'orage. »
260. *Mettelil:* Personnage d'une vieille chanson populaire danoise.
261. *Quod antea* etc. : Ce qui autrefois fut entrain est maintenant méthode: Ovide: « Remedia amoris », vers 10: *et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.*
262. *Zu Grunde gehn:* Sombrer, périr; mais dans le sens voulu par Hegel, Werke IV, p. 157, les mots signifieraient ici: aller jusqu'au fond.
263. *La Fiancée:* Comédie musicale de Scribe.
264. *Kongens Nytorv:* Place publique à Copenhague.
265. *Die eine ist verliebt,* etc.: J. von Eichendorff, Ausgewählte Werke I, p. 21: « Vor der Stadt : Zwei Musikanten ziehn daher vom Wald aus weiter Ferne, Der eine ist verliebt gar sehr, Der andre wär es gerne »: Deux ménétriers arrivent de la forêt lointaine, l'un est très amoureux, l'autre aimerait bien l'être. D'après la citation de K., légèrement truquée, il s'agirait de deux femmes amoureuses.
266. *Langelinie :* Voir note précédente (249). Le nom signifie : la ligne longue. K. fait évidemment allusion aux multiples fiançailles de longue durée. (Tr.)
267. *Og jeg vil ikke,* etc.: Vers cités d'après une chanson populaire norvégienne: Et je ne veux pas un étudiant qui lise la nuit dans son lit, je veux un officier qui porte une plume à son képi.
268. *Harmonia praestabilita:* Terme technique de la philosophie de Leibnitz : accord déterminé d'avance.
269. *Conduire le char du Soleil :* Comme Phaéton qui en obtint la permission de son père et qui s'approcha trop de la terre.
270. *Non formosus erat,* etc.: Ovide: ars amandi, II, 123 : Ulysse n'était pas beau, mais il était doué d'éloquence et, cependant, il réussit à faire souffrir d'amour les déesses de la mer. (Circé et Calypso.)
271. *La vieille chanson:* K. pense vraisemblablement à une vieille chanson danoise qui dit: « Le moine déploie son manteau si bleu et prie la belle demoiselle de s'y agenouiller. »

272. *Yahweh:* K. vise peut-être au chap. III du Ier livre de Samuel.
273. *Le chant de Thécla:* Dans les « Piccolomini », acte III, scène VII.
274. *Vilhelm :* L'amant mort dans « Léonore » de Bürger.
275. *Ex consensu gentium:* Suivant une décision unanime de l'humanité. Terme du catéchisme qui désigne une des preuves de l'existence de Dieu.
276. *Generatio aequivoca:* Génération spontanée.
277. *Ame prophétique d'un mourant:* Voir Platon : « L'Apologie », 39 c.
278. *Trop:* Personnage ridicule d'un vaudeville danois de Heiberg : « Le critique et la bête ».
279. *Dyrehavsbakken:* Colline dans le parc aux cerfs, près de Copenhague, où se tient chaque année une fête foraine. (Tr.)
280. *Cominus ou eminus:* De près ou de loin.
281. *Ovide:* Amores, I, 4, 16 et 44.
282. *Regensen :* Fondation universitaire à Copenhague. (Tr.)
283. *Saisi le flambeau :* Comme Don Juan lorsque la statue du commandeur frappe à la porte.
284. *Rebecca:* C'est Rachel qui déroba à Laban les pénates. « La Genèse », 31, 26, 30, 34.
285. *Venerabile:* Chose digne d'adoration, comme l'hostie dans la liturgie catholique.
286. *Agnète:* Poème du poète danois Baggesen.
287. *Vicaire vivant d'espérance:* Personnage dans une nouvelle de J.-L. Heiberg.
288. *Désir et prison:* En danois: Længsel et Fængsel. (Tr.)
289. *Cardéa:* Ovide: Fasti, VI, 101, etc.
290. *On parle de gens:* Voir p. ex. Salluste: « Catilina », 22.
291. *Eole:* L'Odyssée, X, 2 pp.
292. *Comment un royaume:* Saint Marc, III, 24.
293. *Quand Jacob eût débattu:* La Genèse, XXX, 31 pp.
294. *Une peinture antique:* Fresque d'Herculanum, actuellement au musée de Naples. Thésée enleva Ariane mais la laissa à Naxos.
295. *Nöddebo:* Village idyllique au nord de Zéland, situé au bord du beau lac d'Esrom, qui avoisine la grande forêt de Gribsskov, que Kierkegaard visita très souvent lors de ses fréquentes promenades en voiture. (Tr.)
296. *Relayer :* Jeu de mots intraduisible, relayer signifiant en danois : prier aussi bien que relayer.
297. *Nyboder:* Vieux quartier de Copenhague d'un cachet particulier qui fut construit par le roi Christian IV et réservé aux habitations de la Marine. (Tr.)
298. αὐτάρκεια : Le fait de se suffire à soi-même, l'idéal de la philosophie stoïcienne.
299. *Grand bien vous fasse :* Voir note 33.
300. *Salomon:* Proverbes, XXIV, 26 : Il baise sur les lèvres celui qui répond des paroles justes.
301. *Phèdre:* De Platon, chap., 31 pp.
302. *Le latiniste*: Pendet ab ore magistri.
303. *Colosse de Memnon:* La statue égyptienne qui le matin faisait entendre un son chantant; Memnon étant le fils d'Eôs, déesse de l'Aurore.
304. *Dos est uxoria lites:* Les querelles sont la dot de l'épouse. Ovide: « Ars amandi », II, 155.
305. *La ceinture de Vénus: L'Iliade,* XIV, 214 pp.
306. *Confabulatio:* Palabres.
307. *Celui qui repose sa tête:* Fait allusion à une vieille chanson populaire danoise.
308. *Jacta est alea:* Le sort en est jeté, comme dit César en traversant le Rubicon et en commençant ainsi la guerre civile. Suétone : « Cesare », 32.
309. *Oderint, dum metuant:* « Qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent », vers d'un tragédien romain que Caligula aimait citer. Suétone : « Caligula », 30.
310. *Nymphaea alba:* Le nénuphar blanc.
311. *Anadyomène:* Aphrodite qui naît en sortant des ondes.
312. *Pyrame et Thisbé :* Ovide : « Métamorphoses », IV, 64 pp.
313. *Horace:* Odes, II, 8.
314. *Palnatoke:* Tragédie d'Oehlenschlaeger: Acte V, scène II : P.,

en voulant effacer une tache de rouille sur son bouclier dit : « J'ai beau le frotter jour et nuit — je n'efface point son ombre noire. »

315. *L'apparence:* Expression hégélienne. « Schein », « Ensheinung ». Le concept de l'être (Wesen) est la vraie existence, mais l'existence, comme telle, n'est que la fausse, la « non essentielle » existence. En d'autres termes : l'être est « existence pour soi » — « Sein für sich », l'existence pour autre chose — « für Anderes » — ou apparence, elle n'est que l'apparition — « Erscheinung » — d'autre chose, elle est apparence dans son apparition. (Tr. et H.)

316. *Vesta:* Au dire d'Ovide: Fasti, VI, 292.

317. *Jalouse : comme Javhé :* « L'Exode », XX, 5.

318. *Il la délivre :* Jeu de mots danois sur « at fri », qui signifie à la fois : demander la main et délivrer. Voir aussi page 291 L. 15 (Tr.).

319. *La querelle bien connue:* Qui mit aux prises deux jeunes filles prétendant avoir eu les fesses les mieux faites. A cette occasion un temple fut érigé pour Aphrodite, surnommée Callipyge (aux belles hanches) ; voir Nitsch : « Dictionnaire mythologique », I, p. 444, édit. allemande. Une statue la représentant se trouve dans le musée de Naples.

320. *Horrenda refero:* terrible à dire. Voir Virgile: « L'Enéide », II, 204 : horresco referens.

321. *Diane :* Voir note 57.

322. *Euripide:* « Médée », V, 250 pp.

323. *Zerline:* Jeune paysanne, personnage de l'opéra « Don Juan » de Mozart. (Tr.)

324. *Pygmalion:* Sculpteur grec dont on dit qu'il devint amoureux d'une statue de femme (Galatée), son œuvre, qui sur sa prière fut animée par Aphrodite.

325. *Claudius:* poète allemand (1743-1815). Dans ses « Œuvres complètes », I - II, p. 131, on trouve l'image comique d'un « Président Lars » dirigeant des débats parodiques sur des sujets religieux.

326. *Alphée*: Nitsch: « Dict. Mythol. », I, p. 143 ; Edit. allemande. Ortygie est l'île où la plus ancienne partie de Syracuse était située.

327. *Marguerite :* Voir note 162.

328. *Apulée :* Voir note 29.

329. *Une race sur la terre:* Voir le discours d'Aristophane dans « Le Banquet » de Platon, 189-193.

330. *Accipio omen:* J'en accepte le présage: Cicero : « De devinatione », I, 103.

331. *Présente comme un dieu:* Allusion au mot latin : *praesens*, qui s'emploie surtout pour désigner un dieu qui avec force, comme s'il était présent, montre sa puissance.

332. *Alectryon :* Il devait garder les manteaux pendant le rendez-vous d'Arès, son ami, avec Aphrodite mais s'endormit, après quoi ils furent surpris par le dieu solaire et Héphaistos. Voir Nitsch: « Dict. mythol. », I, p. 137, édit. allemande.

333. *Transformait en un héliotrope:* Comme il arriva à Clytie quand le dieu solaire l'eut délaissée. Voir Nitsch : « Dict. mythol. », I, p. 535, édition allemande.

334. *Neptune:* Poseidon, l'amant de Kainis, une Thessalienne, la transforma en homme (Kaineus); voir Nitsch: « Dict. mythol. », I, p. 444, édit. allemande.

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGITIMITÉ ESTHÉTIQUE DU MARIAGE

1. *Le prophète Nathan,* IIe Livre de Samuel, 12, 7-12.
2. *Conscience en éveil:* Le brouillon de Kierkegaard ajoute: « comme le page dans *Figaro* ».
3. *Un petit Zeus :* vise les multiples aventures galantes de Zeus.
4. *Schlemihl :* A von Chamisso : « L'histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl ».
5. *Circé:* « L'Odyssée », x, 237 pp.
6. *Femme de Job:* « Livre de Job », 2, 9. La femme de Job lui dit : « Maudis Dieu, et meurs ! »
7. « *Surpasse toute intelligence* »: « Epître de Paul aux Philippins », 4, 7.
8. *Le Christ n'a point regardé,* etc.: *Ibid.*, 2, 6.
9. *Critique des « Premières amours »*: Voir 1re partie de cet ouvrage, p. 181.
10. « *Mariage de raison* »: Comédie en 2 actes de Scribe et Varner, traduite en danois par Th. Overskou et acquise par le Théâtre Royal de Copenhague en 1833.
11. *Byron:* Dans son poème « To Eliza »: « Though women are angels, yet wedlock's the devil ».
12. *Une nouvelle définition:* Le brouillon de Kierkegaard montre qu'il a eu en vue une réplique dans la pièce « Gabrielle de Belle-Isle », d'Alex. Dumas.
13. *Oies de Strasbourg:* Qui sont bourrées de nouilles afin que le foie puisse grossir.
14. *Cui di dederunt,* etc.: Horace, épîtres I, 4, 6: à qui les dieux ont donné la beauté, la richesse et l'art de jouir.
15. *Saladin:* L'armistice conclu le 1er sept. 1192 entre Richard Cœur de Lion et le Sultan Saladin fut, selon ce que quelques-uns ont dit, d'une durée de 3 ans, 3 mois, 3 jours et 3 heures.
16. *Proverbe qui dit,* etc. : Saint Matthieu, 6, 34.
17. *Musaeus:* Volksmärchen der Deutschen. Gotha 1787-89, III, p. 219 : « mit so unverbrüchlicher Treue, als Vater Adam die Mutter aller Lebendigen in der Unschuldswelt des Paradieses, wo ihres Gleichen nicht mehr zu finden war »: « avec une fidélité aussi absolue que celle d'Adam envers la mère de tous les vivants, lors de son état d'innocence au Paradis, où on ne trouvait pas d'autres femmes ».
18. *Sagesse diabolique de Don Basile :* Dans la version danoise des « Noces de Figaro », Don Basile s'exprime ainsi : « Comme parmi toutes les choses graves le mariage est la chose la plus burlesque, etc. »
19. *Que servirait-il,* etc. : Saint Matthieu, 16, 26.
20. *Jupiter:* Danaé — fille d'Acrisius, roi d'Argos, et d'Eurydice — plut à Jupiter qui s'introduisit près d'elle sous la forme de pluie d'or, et elle mit au monde un fils, Persée.
21. *Premières raclées*: Titre d'une chanson danoise du poète Chr. Wilster.
22. *Prima caedes, primi parentes, primi luctus:* Le premier homicide, les premiers parents, la première peine.
23. *Epître aux Hébreux:* 6, 4-6.
24. κατὰ κρύψιν : caché.
25. *Byron:* The first kiss of love.
26. *Isaac,* Genèse, 24.
27. *I Hellige Konger tre:* D'après une légende danoise : « Oh, vous les trois rois mages, montrez-moi cette nuit celui dont je mettrai la nappe, celui dont je ferai le lit, celui dont je porterai le nom, celui dont je serai la fiancée. »
28. *Un « an-sich »* : En soi, fin en soi. Expression hégélienne.

29. *Procul, o procul*, etc.: Virgile, « L'Enéide », VI. « Au loin, au loin vous les profanes ! »
30. *La pécheresse:* Saint Luc, 7, 47.
31. *Un gui:* Dans la Mythologie scandinave, la déesse Frigga avait obtenu de la Nature la promesse qu'elle ne ferait aucun tort au dieu Balder ; mais elle avait oublié de s'adresser au gui qui, par la suite, fut la cause de sa mort.
32. *Le cœur tient à son premier amour:* Réfère à l'échange de répliques dans scène VIII de « Les premières amours » de Scribe.
33. *Rhodos :* Kierkegaard pense au proverbe latin d'une fable d'Esope qui dit « hic Rhodus, his salta », en interprétant, comme il est fait parfois, le mot « salta » (saut) par danse.
34. *Les Elfes* », Comédie du poète danois J.-L. Heiberg.
35. *Xantippe*: Socrate, d'après Diogène de Laërte, aurait dit que la vie commune avec sa femme lui avait été une école pour apprendre à fréquenter les gens.
36. *Un apôtre du Seigneur:* Première épître de Saint Paul aux Corinthiens, 13, 4 pp.
37. *Des Etats:* Par exemple l'Etat Romain qui, sous Auguste, par loi alloua certains avantages à ceux qui avaient trois enfants.
38. *Ces paroles:* Genèse, 1, 28.
39. *Nous lisons: ibid.*, 2, 28.
40. *L'apôtre Paul:* 1re épître de Saint Paul à Timothée, 2, II-15.
41. *Sénèque*: Kierkegaard semble se tromper en parlant de Sénèque.
42. *Henrik de Holberg:* Henrik est le valet dans les comédies de Holberg, mais Kierkegaard le confond ici avec un autre valet, Troels, qui dans la comédie « La chambre de l'accouchée » dit: « Je m'engagerais bien à faire une cinquantaine d'enfants pareils tous les ans. »
43. *Trembler l'Olympe:* Comme Zeus dans « l'Iliade », 1, 528 pp.
44. *L'homme riche:* Saint Luc, 16, 25.
45. *Dis-moi pourquoi, Annette:* Air du « Petit Chaperon rouge », de Théaulon de Lambert, musique d'Adrien Boïeldieu. Voir Ronde, p. 44: « Depuis longtemps, gentille Annette, tu ne viens plus sous la coudrette danser au son du chalumeau lorsque tu quittes le hameau; fuyant les plaisirs de ton âge, tu vas rêver dans le bocage ; dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi ? » (Tr.)
46. *Jésus, fils de Syrach:* L'Ecclésiastique, XXXVI, 26-28.
47. *La servante de la maison d'Abraham:* Agar, Genèse, 21, 9 pp.
48. *Néhémie:* Livre de Néhémie, 4, 23.
49. *La vieille chanson:* « Baggesen, Scheerenschleifer Epopée, Poetische Werke in deutscher Sprache », Leipzig 1836, II, p. 228, d'après une vieille chanson allemande: « Mon cœur est comme un colombier, l'une y vole, l'autre s'en envole ».
50. *Aux belles paroles:* Apocalypse de Saint Jean, 14, 13.
51. *Alte Geschichte:* Heine, « Lyrisches Intermezzo N° 39 - Sämmtliche Werke », Hambourg, 1874, XV, p. 109: « c'est une vieille histoire ».
52. *Elle dit:* Genèse, 2, 18 et 24.
53. *Terre à terre:* Kierkegaard fait ici un jeu de mots en utilisant le mot « pédestre » pour exprimer terre à terre et en faisant suivre le mot par « que l'amour peut bien vite trouver des pieds pour courir ». (Tr.)
54. *Quelque part dans le Nouveau Testament:* Timothée, IV, 4.
55. *Comme il est dit dans la chanson:* « Le chercheur de trésors », du poète Oehlenschlaeger.
56. *Une seule tête sur un seul cou:* Voir Suétone, Caligula 30: Caligula aurait exprimé le souhait que le peuple romain n'eût qu'un seul cou pour que sa tête pût être tranchée d'un seul coup de hache.
57. *Un fou:* L'Empereur Domitien. Voir Suétone: Domitien, 3.
58. *Les saints anges :* Saint Matthieu, X, 32.
59. *Toral conjugale:* Lit nuptial.
60. *Potemkine:* Ministre de Catherine II, qui, par des artifices habiles, lui aurait donné des fausses idées des agglomérations et de la prospérité dans les régions de la Russie qu'elle visita.
61. *Le tic-tac du moulin:* Le conte « Van den Machandel-Boom » de Grimm.
62. *Oluf:* Roi du Danemark, mort en 1095. (Tr.)
63. *Le bon combat:* 2e épître à Timothée, 4, 7.

64. *Os rotundum:* Horace, « Ars poetica », 323 : une bouche ronde, c'est-à dire la faculté de s'exprimer avec facilité.
65. *Sub specie poeseos:* Du point de vue de la poésie.
66. *Les dieux ne vendent pas :* Hésiode : « Les travaux et les jours », 287 : « Les dieux immortels ont placé la sueur avant la vertu. »
67. *Un vrai homme:* K. fait ici un jeu de mots intraduisible, comme époux (Aegtemand) et vrai homme (aegte Mand) en danois s'écrivent à peu près de la même façon. (Tr.)
68. *La seconde nature:* Vise au proverbe: « l'habitude est la seconde nature ».
69. *Leibnitz:* Nouveaux essais, II, chap. XXVII (Opera philosophica, ed. Erdmann, Berolini, 1840, p. 277).
70. *Pain de proposition:* Le Lévitique, XXIV, 5.
71. *Schelling:* Ueber das Verhältniss der bildenden Künste zu der Natur (1807), Sämmtliche Werke, Stuttgart u. Augsburg, 1860, VII, p. 289 pp.
72. *Un récit des plus géniaux :* « Lucinde », de Fr. Schlegel.
73. *L'oiseau riche :* Fait allusion à un poème: « Le corbeau du champ de bataille » d'Oehlenschlaeger, où il est dit que « le riche oiseau vient avec bruissement ».
74. *Esprit doux et paisible:* 1er chap. de Saint Pierre, II, 1er chap., 3, 4.
75. *Chevalier espagnol:* Don Quichotte.
76. *Decies repetita placebunt:* Horace: « Ars poetica », 365.
77. *Ta théorie favorite :* Voir Vol. I, p. 33.
78. *Quantum satis:* Ce qui est suffisant ou nécessaire.
79. *Impressa vestigia:* Vestiges bien tracés.
80. *Heautontimorumenos:* « L'homme qui se punit lui-même », comédie de Térence.
81. *Dixi et animam meam liberavi:* J'ai fini et soulagé mon cœur.
82. *Les Serbes ont une légende:* Voir « Erzählungen und Märchen », édité par Hagen, Prenzlau, 1826, II, p. 319 pp.

L'ÉQUILIBRE ENTRE L'ESTHÉTIQUE ET L'ÉTHIQUE

83. *Légion:* Voir Saint Marc, 5, 9; Saint Luc, 8, 30.
84. *En sonnant la trompette:* Comme Josué autour de Jéricho : Livre VI de Josué.
85. *L'instant platonique:* Platon, dans le Parmenides, détermine l'instant comme la frontière entre avant et après.
86. *Dans des contes:* Wolff, « Mythologie der Feen und Elfen vom Ursprunge dieses Glaubens bis auf die neuesten Zeiten », traduit de l'anglais, Weimar 1828, I, p. 153.
87. *Scandale et folie:* 1er chap., Saint Paul aux Corinthiens, I, 23.
88. *Cette demoiselle:* Instrument de torture du moyen âge.
89. *Vanitas vanitatum:* Voir « l'Ecclésiaste », I, 2.
90. *So zieh' ich hin:* Et je m'en vais vers les pays lointains, avec les étoiles seules au-dessus de ma coiffe, Goethe, West-östlicher Divan, « Freiheit ».
91. *Spiritus lenis:* Aspiration légère.
92. *Caton:* K. pense naturellement à l'obstination avec laquelle Caton, dans le Sénat, réclamait à toute occasion la destruction de Carthage.
93. *Gagner le monde entier :* Saint Matthieu, 16, 26.
94. *Character indelebilis :* Se rapporte à l'effet indélébile que l'Eglise catholique attribue au baptême et à l'ordination sacerdotale.
95 *Liberum arbitrium :* Volonté libre.
96. *Actes qui le suivent:* L'Apocalypse, 14, 13.
97. *Les yeux sont les derniers :* Vise au proverbe qui dit que Dieu satisfait le ventre avant les yeux. Voir Vol. I, p. 22.
98. *Caligula :* Voir la note 56.
99. *Comme au pharisien :* Saint Luc, 18, 11.
100. *Dans l'Evangile :* Saint Matthieu, 20, 3.
101. *Musæus:* Volksmärchen der Deutschen. « Gotha », 1787, I, p. 164.
102. *Per mare* etc.: Fuyant la pauvreté par la mer, par les rocs, à travers le feu. « Horace », lettres I, 1, 46.
103. *Blasphème contre l'esprit :* Saint Matthieu, 12, 31.

104. *Nisus formativus:* L'effort pour former, la vertu créatrice.
105. *Cette femme qui offrit à Tarquin:* Il s'agit de la tradition romaine concernant l'acquisition des livres sibyllins par Tarquin le Superbe. Voir Denys d'Halicarnasse, IV, 62.
106. *Tu as souvent dit :* Voir Vol. I, pp. 17 et 32.
107. *Figurines de divinités :* Alcibiade, dans « le Banquet de Platon », le dit de Socrate. Voir p. 755 dans l'édition de la Pléiade.
108. *Moi qui comme époux,* etc. : Voir p. 374.
109. *Nil ad ostentationem,* etc.: Rien pour l'apparence, tout selon la conscience.
110. *L'Ecriture dit :* Saint Matthieu, 16, 26.
111. *Péché contre l'esprit :* Saint Matthieu, 12, 31. Saint Luc, 12, 10.
112. *Mot de l'Ecriture :* Saint Matthieu, 12, 36.
113. *La philosophie dit:* Ce qui suit est l'une des idées fondamentales du système philosophique de Hegel, et ce qui précède s'y réfère également.
114. *Garçon épicier:* K. pense sans doute à un personnage d'une pièce de Th. Overskou, auteur dramatique danois, intitulée: « Rue de l'Est et rue de l'Ouest ».
115. *Aequale temperamentum :* Tempérament uniforme, sérénité d'esprit.
116. *Narcisse:* Voir Ovide, « Métamorphoses », III, 407 pp.
117. *Le temps consume les enfants du temps:* Comme Kronos, la divinité grecque.
118. *Le Sauveur:* Saint Luc, 19, 41, etc.
119. *En Grèce:* K. pense aux cyniques et, partiellement, aux stoïciens.
120. *Samuel:* 1er livre de Samuel, 15, 22.
121. *Laisser l'Esprit Lui-même*: Epître de Paul aux Romains, 8, 16.
121. *bis* ἄ υτὸν : sanctuaire inaccessible.
122. *Aimer Dieu plus que,* etc. : Saint Matthieu, 10, 37.
123. *Louis Blackfeldt:* Personnage imaginaire.
124. *Ecclesia pressa:* Eglise supprimée (persécutée).
125. *Estrade de danse :* Voir note 33.
126. *Combattu le bon combat :* Voir note 63.
127. *Couler le moucheron :* Saint Matthieu, 23, 24.
128. *La langue elle-même:* K. fait ici un jeu de mots intraduisible, car « se créer » et « faire des manières » (« poser ») s'expriment en danois par le même mot « skabe sig ». (Tr.)
129. γνῶθι σεαυτόν : Connais-toi toi-même. Inscription gravée sur le fronton du temple de Delphes.
130. *L'Ancien Testament:* La Genèse, 4, 1.
131. *Inter et inter:* Entre l'une et l'autre chose.
132. κατὰ δύναμιν : Suivant la possibilité, expression d'art dans la philosophie aristotélienne.
133. *Ce feu:* L'Exode, 3, 2.
134. *Secte des Hussites:* Les adamites.
135. *Catéchisme de Balle:* Balle, évêque protestant danois (1744-1816), dont le catéchisme est, encore de nos jours, en usage constant au Danemark (Tr.).
136. *Ad modum... comme les gens de Grenaa:* Grenaa est une petite ville en Yutland, dans la province de Mols, dont la population, les « Molboer », suivant la légende, a la réputation d'être particulièrement faible d'esprit. (Tr.)
137. *Théodidacte:* K. emploie cette expression que nous conservons puisque son sens est évident: instruit par Dieu.
138. *Procul, o procul,* etc. : Voir note 29.
139. *Comme tu le sais :* Voir pages 483, 490, etc.
140. *Loquere, ut videam te:* Parle, pour que je te voie.
141. *Quidem :* Par-dessus le marché.
142. *Privé du suc,* etc. : Chanson à boire du poète danois, Jens I. Baggesen (1764-1826), qui habita d'ailleurs longtemps à Paris et à Marly-le-Roi.
143. *Nervus rerum,* etc.: Le nerf de l'action.
144. *Conditio sine qua non*: Condition nécessaire.
145. *Prométhée et Epiméthée:* Suivant la mythologie grecque ils formèrent l'homme et l'équipèrent. Epiméthée (« sage après coup ») était le frère de Prométhée dont le nom signifie « prévoyant ».
146. *La réponse que reçut le renard:* K. pense sans doute à la fable

« Le renard et les raisins »; mais dans la fable c'est le renard qui se répond à lui-même.
147. *L'Ecriture:* Daniel, 13, 9 et 13, 12.
148. *Jugurtha:* Salluste, Jugurtha 35, en parlant de Rome.
149. *Haroun al Raschid :* Des « Mille et une nuits ».
150. *Dura necessitas :* La dure nécessité, Horace, Odes, III, 24. 6).
151. *Confinium:* Frontière, aux confins.
152. *Royaume de dieux :* Rappelle ce que Cinéas, ministre à Rome du roi Pyrrhus, dit du Sénat romain: « Une assemblée de rois », Plutarque, Pyrrhus, 19.
153. *Uno tenore:* Sans interruption.
154. *Numerus:* Nombre, la grande foule. Horace, lettres 1, 2, 27.
155. *Le Poète:* Baggesen: « L'acquisition ».
156. *En étant maître de soi-même :* Proverbes, 16, 32. « Celui qui est maître de lui-même, mieux que celui qui prend des villes, vaut un héros. »
157. *Rinville du premier coup d'œil:* Scène II.
158. *Monnaie spéciale:* L'Exode, 30, 1.
159. *Tu supposes :* Voir page 496.
160. *Gaspard Hauser:* Personnage énigmatique qui en 1828 apparut à Nuremberg où il occupa l'opinion publique quelque temps.
161. *Le roman fameux:* Roman allemand de L. F. von Bilderberk.
162. *Dona Clara :* Personnage dans « Préciosa », drame lyrique allemand de Wolff.
163. *Va vers la fourmi:* Proverbes, 6, 6.
164. *Un vocalisme:* Les voyelles, dans les langues sémitiques, sont désignées par des points.
165. *S'en moquer:* En danois, « se moquer » de quelque chose s'exprime aussi par « souffler dessus »; ce jeu de mots est évidemment intraduisible en français. (Tr.)
166. *L'Ecriture dit:* 1er chap. de Saint Paul aux Corinthiens, II, 5, etc.
167. *L'homme qui regarde vers le ciel:* Fait allusion à l'étymologie qu'on donnait autrefois du mot grec ἀνδρωπος (homme): « celui qui regarde vers le haut ».
168. *Une criminelle:* Les forçats sont tonsurés.
169. *D'après l'Ecriture :* La Genèse, 2, 24; voir page 415.
170. *Je me prosternais:* P. ex. La Genèse, 23, 7; 24, 26; L'Exode, 18, 7, etc.
171. *Car on donnera :* Saint Matthieu, 13, 12, etc.
172. *Aux augures :* Voir Vol. I, page 111.
173. Κυμπαρανεκρωμενοι : Voir note 108, première partie.
174. *Myson :* La citation d'après Aristoxène de Tarente, se trouve chez Diogène de Laërte, I, 107-8.
175. *Initié aux grands mystères:* Platon, Gorgias, 497 c.
176. *Aristote:* Ethique, VIII, 9 et 11.
177. *De plus récente date:* « L'impératif catégorique » de Kant.
178. *L'Ecriture apprend:* Epître de Saint Paul aux Corinthiens, 5, 10.
179. *Quod petis, hic est :* Ce que tu cherches se trouve ici. Horace, Lettres I, 11, 29.
180. *Respice finem:* Pensez à la fin.
181. *Les dieux ne vendent pas :* Voir note 66.
182. *Réussi à réaliser:* C'est-à-dire à se marier.

ULTIMATUM

183. *Tout âge et toute année :* Cité d'après une pièce de A. Oehlenschlaeger: « L'antre de Ludlam ».
184. *La jalousie de Dieu:* L'Exode, 20, 5.
185. *Ces Galiléens:* Saint Luc, 13, 1-4.
186. *C'est avec Dieu que tu veux lutter:* Comme Jacob, Genèse, 32, 26.
187. *Te battre contre le Tout-Puissant:* Livre de Job, 39, 35.
188. *Occupation pénible:* L'Ecclésiaste, 1, 13.

TABLE

DU MÊME AUTEUR

nrf

TRAITÉ DU DÉSESPOIR (1932)
LE CONCEPT DE L'ANGOISSE (1935)
RIENS PHILOSOPHIQUES (1937)
POST-SCRIPTUM AUX MIETTES PHILOSOPHIQUES (1941)
JOURNAL, I, 1834-1846 (Extraits) (1941)
ÉTAPES SUR LE CHEMIN DE LA VIE (1948)
JOURNAL, II, 1846-1849 (Extraits) (1954)
JOURNAL, III, 1849-1850 (Extraits) (1954)
JOURNAL, IV, 1850-1853 (Extraits) (1957)
JOURNAL, V, 1854-1855 (Extraits) (1960)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 NOVEMBRE 1965
SUR LES PRESSES DE
FIRMIN-DIDOT ET Cie
AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE

Imprimé en France
N° d'édition : 11272
Dépôt légal : Avril 1943.
1293.